

FEUILLETON DE L'ETENDARD

LE CHIEN D'OR

LÉGENDE CANADIENNE

PAR

WM. KIRBY

Des Douanes de Sa Majesté, Niagara, Province d'Ontario

Membre de la Société Royale, etc., etc.

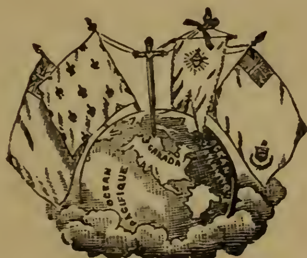
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

L. P. LEMAY

Membre de la Société Royale, etc., etc.

Conservateur de la Bibliothèque au Parlement de Québec

VOL. I



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE *L'ÉTENDARD*, 37 RUE ST-JACQUES

1884

Vide Napoli e [illegible] Mori.



LE CHIEN D'OR

LEGENDE CANADIENNE

CHAPITRE I.

LES HOMMES DE L'ANCIEN RÉGIME.

I.

—" Voir Naples et mourir!".........

C'était là, comte, un fier dicton que nous entendions souvent, quand, nos voiles latines déployées, nous croisions dans les parages de la célèbre baie toute étincelante des feux du Vésuve. Nous étions alors convaincus de la justesse de cette orgueilleuse parole, comte, mais aujourd'hui je dis, moi:

" Voir Québec et vivre à jamais!"

Je contemplerais sans fatigue, pendant toute une éternité, cet adorable panorama. C'est un matin de l'Eden que ce brillant matin du Canada, et l'admirable paysage qui se déroule sous nos yeux, est digne du soleil qui se lève pour l'éclairer.

Ainsi parlait un grand et superbe vieillard, Herr-

Peter Kalm, gentilhomme suédois, et l'enthousiasme faisait briller l'azur de ses yeux, resplendir sa figure.

Il s'adressait à Son Excellence le comte de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France qui se trouvait auprès de lui, sur un bastion des remparts de Québec, en l'an de grâce 1748.

Des officiers français et des Canadiens, portant l'uniforme militaire de Louis XV, groupés dans la grande allée pierreuse qui longe les murs, et appuyés sur leurs épées, causaient gaiement ensemble. Ils formaient l'escorte du gouverneur.

Les citoyens de Québec et les habitants des environs, mandés expressément, étaient accourus travailler à la défense de la ville, et La Galissonnière examinait les ouvrages qu'ils avaient faits pendant la nuit.

Quelques dignitaires de l'Église, vêtus de la soutane noire, se mêlaient volontiers à la conversation des officiers. Ils accompagnaient le gouverneur, tant pour lui témoigner du respect que pour encourager, par leur présence et leurs paroles, le zèle des travailleurs.

II.

La guerre se faisait sans merci alors entre la vieille Angleterre et la vieille France, et la Nouvelle France et la Nouvelle-Angleterre, et, depuis trois ans, les deux nations rivales épouvantaient, par de cruelles hostilités, cette vaste région de l'Amérique du nord, qui s'étend, dans l'intérieur et au sud-ouest, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane*.

Parmi les Indiens, les uns suivaient les étendards de la France, les autres, les drapeaux de l'Angleterre, et tous trempaient avec bonheur leurs mocassins dans le sang des blancs, et les blancs, à leur tour, devenaient aussi cruels et faisaient une guerre aussi impitoyable que les sauvages eux-mêmes.

---

* Le Canada comprend aujourd'hui, à part l'Alaska, tout le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique, au nord de la ligne 45e de latitude.

Louisbourg avait été rasé par les anglais ; Louisbourg, ce bras cuirassé qui s'étendait hardiment sur l'Atlantique, le boulevard de la Nouvelle France ; et maintenant, l'armée anglaise envahissait l'Acadie et menaçait Québec par terre et par mer.

Une rumeur rapide, la rumeur d'un danger prochain, passa comme un souffle sur la colonie, et le vaillant gouverneur, voulant mettre la ville en état de défense, donna aux habitants des ordres qui furent reçus avec enthousiasme. Le peuple accourut pour jeter le défi à l'ennemi.

III.

Rolland-Michel Barrin, comte de la Galissonnière, n'était pas moins remarquable par ses connaissances philosophiques, qui le plaçaient au premier rang parmi les savants de l'Académie française, que par son habileté politique et sa sagesse d'homme d'état. Il comprenait bien quels intérêts sérieux se jouaient dans cette guerre ; il voyait clairement quelle politique la France devait adopter pour sauver ses magnifiques possessions de l'Amérique du Nord. Mais la cour de Versailles n'aimait pas ses conseils. Elle s'enfonçait rapidement alors dans le bourbier de corruption qui infecta les dernières années du règne de Louis XV.

Chez le peuple, qui admire les actions plutôt que les paroles, on honorait et l'on tenait pour un brave et habile amiral, le comte qui avait triomphalement promené sur les mers le drapeau de la France, et l'avait fait respecter par ses plus puissants ennemis, les Anglais et les Hollandais.

La mémorable défaite qu'il fit essuyer à l'amiral Byng, huit ans après les événements que nous racontons ici, et que le malheureux guerrier, condamné par une cour martiale, expia par la mort ; cette mémorable défaite, dis-je, fut un triomphe pour la France, mais pour lui une source de chagrins. Il ne put jamais, en effet, se rappeler, sans gémir, le sort cruel et injuste qu'avait fait subir à son loyal adver-

saire, l'Angleterre, pourtant aussi généreuse et clémente, d'ordinaire, qu'elle est brave et respectée.

Déjà le gouverneur atteignait la vieillesse. Il était entré dans l'hiver de la vie, hiver qui sème sur notre tête des flocons de neige qui ne fondent jamais ; mais il était encore robuste, vermeil et plein d'activité. La nature, dans une heure d'oubli probablement, l'avait fait sans grâces et laid ; mais en retour, elle avait mis dans ce corps trop petit et quelque peu difforme, un grand cœur et un charmant esprit. Ses yeux perçants, étincelants d'intelligence et pleins d'amour pour tout ce qui était noble et grand, faisaient oublier, tant ils fascinaient, les défauts qu'une attentive curiosité pouvait découvrir sur sa figure ; ses lèvres fines et mobiles laissaient couler cette éloquence facile, qui naît de pensées lucides et de nobles sentiments.

Il devenait grand quand il parlait ; il capturait son auditoire par le charme de sa voix et la clarté de sa diction.

Il était tout heureux, ce matin-là, de se voir avec son vieil ami Peter Kalm. L'officier suédois venait lui rendre visite dans la Nouvelle France. Ils avaient étudié en même temps, à Upsal et à Paris, et s'étaient aimés avec cette cordialité qui ressemble au bon vin et devient de plus en plus généreuse à mesure qu'elle vieillit.

IV.

Herr Kalm, ouvrant les bras comme pour saisir et étreindre sur son cœur l'adorable paysage, s'écria dans un nouveau transport :

"Voir Québec et vivre à jamais !"

—Cher Kalm, dit le gouverneur mettant affectueusement la main sur l'épaule de son ami, et se sentant gagné par son enthousiasme, vous êtes encore l'amant de la nature, comme vous l'étiez au temps où nous allions tous deux nous asseoir aux pieds de Linnée, notre illustre jeune maître, pour l'écouter nous dévoiler les mystères des œuvres de Dieu. Nous

partagions bien sa reconnaissance, quand il remerciait le Seigneur de ce qu'il lui permettait d'admirer les trésors de sa demeure et les merveilles de la création.

—Ceux qui n'ont pas vu Québec, repartit Kalm, ne peuvent pas comprendre parfaitement le sens de cette parole : le piédestal de Dieu. Cette terre de Québec vaut bien que l'on vive pour elle.

—Non-seulement que l'on vive, mais que l'on meure ! Et heureux celui qui verse son sang pour elle, avoue-le, Kalm ! Voyons, toi qui as parcouru toutes les contrées, ne penses-tu pas qu'elle est digne de son superbe nom de Nouvelle-France ?

—Oui, elle en est digne ; et je vois ici dans un empire plus vaste que l'empire enlevé par César à Ambiotrix, un rejeton du vieux chêne gaulois qui ombragera le trône de France même, si on le laisse grandir.

—Oui, répliqua le comte, qui s'enflammait aux paroles de son ami, c'est la vieille France transplantée, transfigurée et glorifiée ! Sa langue, sa religion et ses lois seront, ici comme là-bas, immortelles, et notre jeune France sera l'orgueil de l'Amérique du Nord, comme la mère patrie est l'orgueil de l'Europe !

Et la Galissonnière, tout transporté, étendit les mains et implora les bénédictions du ciel sur la terre confiée à sa garde.

Le moment était splendide. Le soleil, déployant ses draperies d'or et de pourpre, venait de paraître sur les collines de Lauzon ; les légères vapeurs des matins d'été mollement flottaient en se dissipant, et tous les objets, imprégnés d'une fraîche rosée, semblaient s'exalter dans la limpidité de l'air.

A leurs pieds, loin, dans son lit profond, le vaste Saint Laurent était encore à demi voilé d'un léger brouillard d'où s'élançaient par-ci par-là, les mâts d'un navire de la marine royale ou d'un vaisseau marchand, invisibles sur leurs ancres ; puis, quand les brumes lentes se déchiraient, on voyait un canot rapide s'avancer dans un rayon de soleil, apportant de la rive sud les premières nouvelles du jour.

Derrière le comte et ses compagnons s'élevait l'Hôtel-Dieu, avec ses murs éclatants de blancheur, et, plus loin, la haute tour de la cathédrale nouvellement réparée, le beffroi des Récollets et les toits de l'ancien collège des Jésuites. Des vieux chênes et des érables ombrageaient l'allée, et, sur leurs branches les oiseaux voltigeaient et chantaient pour rivaliser avec les gais accents de la langue française et les rires des officiers qui s'amusaient, en attendant que le gouverneur descendît du bastion, où il s'oubliait à montrer à son ami les splendeurs de Québec.

Les murailles de la ville couraient sur le bord du rocher jusqu'à la large galerie de la massive façade du château Saint Louis, puis là, montant la pente verdoyante des glacis, arrivaient à la fière citadelle, où, seul dans le ciel bleu, sous le souffle du matin, et tout éclatant des feux du soleil, se déroulait le drapeau de la France, ce drapeau dont la vue fait tressaillir de joie et d'orgueil les cœurs des Français du Nouveau Monde.

Arrondie comme un bouclier, la vaste baie s'étendait devant eux, et resplendissait comme un miroir à mesure que le brouillard se dissipait. Par delà les coteaux ensoleillés de l'île d'Orléans, que le fleuve étreint dans ses bras, comme un géant sa bien-aimée, s'élevaient les sombres et lointaines Laurentides dont les sommets dépouillés se dessinent longtemps sur le bord des cieux. L'imagination se plonge au milieu de ces scènes sauvages, dans ces bois, ces vallons, ces lacs, ces rivières, étranges régions que le regard de l'homme n'a jamais interrogées, où que le rude indien seul foule sous ses pas vagabonds quand il poursuit les fauves.

La rivière Saint Charles descendait, en serpentant, d'une longue chaîne de montagnes couronnées de la forêt vierge, et la vallée qu'elle traversait était toute couverte de verdissantes prairies et de moissons jaunissantes, toute parsemée de coquettes demeures embaumées des souvenirs de la Normandie et de la Bretagne. Sur le flanc de la colline, on voyait Char

celer le clocher de Charlesbourg,—Charlesbourg un dangereux avant-poste de la civilisation, un jour! L'humble Lairet venait mêler ses eaux aux eaux de la rivière St. Charles, dans une petite baie qui garde le nom de Jacques-Cartier. C'est là, en effet, que le célèbre navigateur et ses compagnons passèrent le premier hiver qu'ils virent au Canada. Ils étaient les hôtes de l'hospitalier Donacona, seigneur de Québec et de toutes les terres que le regard pouvait embrasser du haut de son cap élevé.

Immédiatement aux pieds du gouverneur, sur une large bande de terrain qui s'étendait entre la grève et le cap, le palais de l'intendant, le plus bel édifice de la Nouvelle France, s'élevait avec ses pignons multiples. Sa longue façade de huit cents pieds donnait sur les terrasses et les jardins du roi. Au delà, c'étaient les quais et les magasins, où les navires de Bordeaux, de St. Malo et du Hâvre débarquaient les marchandises et les objets de luxe que la France venait échanger contre les produits plus grossiers mais non moins importants de la jeune colonie.

Sur l'espace qui s'étendait entre le palais et la basse-ville, les vagues, quand la marée était haute, venaient battre une grève caillouteuse, où commençait à se dessiner une rue étroite. Quelques tavernes, sans prétention du reste, arboraient, comme enseigne, la fleur de lys ou le buste imposant de Louis XV. En été, l'on voyait à la porte de ces tavernes des groupes animés de marins Bretons et Normands, portant bonnet et ceinture rouges, des voyageurs et des canotiers des pays hauts, dans le costume indien. Et tous ces gens buvaient le vin de Gascogne, le cidre de Normandie, ou les brûlantes liqueurs des Antilles.

La vie se réveillait sur la large *batture* quand arrivaient les flottes du pays; puis alors, dans les beaux soirs, quand le soleil descendait derrière la *Côte-à-Bonhomme*, ce charme inexprimable que les amis éprouvent à se revoir, entraînait sur le rivage les

jeunes filles de la ville, et là, aux refrains des anciennes chansons françaises, aux accords des violons et des tambours de Basque, elles dansaient sur le gazon, avec les joyeux marins qui leur contaient les nouvelles du vieux pays, au delà des mers.

V

Le gouverneur descendit du bastion :

—Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre, dit-il aux officiers de sa suite ; je suis si fier de notre beau Québec, que je ne finissais plus d'en vanter les splendeurs à mon ami Herr Kalm. Au reste, il sait les apprécier. Mais, continua-t-il, en enveloppant d'un regard d'admiration les citoyens de la ville et les *habitants* qui travaillaient à fortifier les endroits faibles des murs, mes braves canadiens se hâtent comme des castors qui construisent leurs chaussées. Ils sont résolus de tenir en respect ces effrontés d'anglais. Ils méritent bien, ces laborieux ouvriers, de prendre le castor pour leur emblême. Mais, je suis fâché de vous retenir ainsi.

—Le temps que Votre Excellence passe à veiller sur les intérêts de notre belle et chère colonie, n'est jamais un temps perdu, répliqua l'évêque, un homme grave et d'un aspect imposant. Et il ajouta ; je voudrais que Sa Majesté elle-même pût monter sur ces remparts et voir de ses propres yeux, comme vous en ce moment, ce splendide joyau de la couronne de France ; Elle ne songerait pas, monseigneur, à le troquer, comme il en est question, contre un misérable coin de l'Allemagne ou des Flandres.

—Vos paroles sont belles et vraies, monseigneur l'évêque, reprit le gouverneur. Les Flandres entières qui sont aujourd'hui entre les mains puissantes du maréchal de Saxe, ne seraient qu'une pauvre compensation pour la perte d'une terre magnifique comme celle-ci, si l'on allait la céder aux Anglais.

La rumeur de quelque projet de ce genre était venue jusque dans la colonie, et en même temps, les

interminables discussions des négociateurs de la paix, assemblés à Aix-la-Chapelle, donnaient naissance à d'étranges suppositions.

—Le sort de l'Amérique se décidera ici, un jour, reprit le gouverneur, je le vois écrit sur ce rocher. Quiconque possèdera Québec tiendra dans ses mains les destinées du continent. Puisse notre belle France agir avec sagesse et comprendre, pendant qu'il en est temps encore, où se trouvent les gages de l'empire et de la suprématie !...

L'évêque leva les yeux au ciel en poussant un soupir :

—Notre grande France n'a pas encore lu ces magnifiques promesses, ou bien elle ne les a pas comprises... Oh ! Voyez donc, Excellence, voyez donc les fidèles sujets qu'elle possède ici ! ajouta-t-il.

Il regardait les citoyens qui travaillaient avec ardeur sur les murs.

—Il n'en est pas un seul, parmi eux, continua-t-il, qui ne soit prêt à donner sa vie et sa fortune pour l'honneur et l'affermissement de la puissance française, et cependant, la cour les néglige tellement, ils sont tellement écrasés sous le fardeau des exactions, qu'ils ne sauraient jouir plus longtemps de cette douce paix, qui est la récompense du travail. Ils ne peuvent pas, après tout, faire l'impossible, et c'est pourtant ce qu'exige la France. Elle veut qu'ils livrent ses batailles, labourent ses champs, puis donnent, pour obéir aux ordonnances nouvelles de l'intendant, le pain de leur modeste table !

Affectant une gaieté qu'il n'éprouvait point, car il savait trop combien étaient vraies les paroles de l'évêque, le gouverneur répliqua :

—Bien ! monseigneur ; chacun de nous doit faire son devoir, cependant, et si la France demande des choses impossibles, il faut les accomplir ! C'est là la vieille devise : Si les cieux s'écroulent sur nos têtes nous devons, en vrais gaulois, les retenir sur la pointe de nos lances. Dites, Rigaud de Vaudreuil, est-ce qu'un Canadien n'est pas de force à prendre dix Anglais ?

Le gouverneur faisait allusion à un exploit du galant officier qu'il interrogeait.

—*Probatum est*, votre Excellence! Un jour j'ai vaincu toute la Nouvelle-Angleterre avec six cents Canadiens, et pendant que nous balayions le Connecticut d'un bout à l'autre avec un balai de feu, les braves Bostonnais se précipitaient dans les églises pour implorer la pitié du Seigneur et demander leur délivrance.

—Brave Rigaud, la France n'a pas assez de soldats comme vous, reprit le gouverneur en le regardant avec admiration.

Rigaud s'inclina et fit de la tête une modeste dénégation :

—Je sais qu'elle en a dix mille meilleurs que moi ; mais, le maréchal de Saxe n'en avait pas beaucoup de pareils à ceux qui sont là, monseigneur le comte.

Il montrait les officiers, ses compagnons d'armes, qui causaient un peu plus loin.

VI

C'étaient de vaillants hommes, brillants d'intelligence, distingués dans leurs manières, braves jusqu'à la témérité et tout pétillants de cette charmante gaieté qui sied si bien au soldat français.

La plupart d'entre eux portaient l'habit et le gilet chamarrés, les manchettes de dentelles, le chapeau, les bottes, la ceinture et la rapière de l'époque. C'était un martial costume qui convenait bien à de beaux et braves hommes ; leurs noms étaient familiers à toutes les maisons de la Nouvelle-France et plusieurs étaient aussi connus dans les colonies anglaises que dans les rues de Québec.

Là se trouvait le chevalier de Beaujeu, gentilhomme Normand qui s'était illustré sur les frontières, et qui, sept ans plus tard, couronnait, dans les forêts de la Monongahéla, une vie honorable par la mort d'un soldat. Il avait défait une armée dix fois plus nombreuse que la sienne et chassé du champ de carnage où il tomba, l'infortuné Braddock.

Deux brillants jeunes gens causaient joyeusement avec de Beaujeu. Ils appartenaient à une famille canadienne, où l'on comptait sept garçons, dont six donnèrent leur vie pour le roi. C'était Jumonville de Villiers, qui fut plus tard fusillé, dans les lointaines forêts des Alléghanies, par les ordres du colonel Washington, et, au mépris du pavillon parlementaire; c'était Coulon de Villiers, son frère, qui reçut l'épée de Washington prisonnier avec sa garnison, dans le fort Nécessité, en 1756.

Coulon de Villiers imposa d'humiliantes conditions au vaincu, mais il dédaigna de venger autrement la mort de son frère. Il respecta la vie de Washington, et Washington devint le guide et l'idole d'une nation qui, sans cette magnanimité du soldat canadien, n'aurait peut-être jamais conquis son indépendance.

Là se trouvait aussi le sieur de Léry, ingénieur royal chargé d'élever les fortifications de la colonie, un génie comme Vauban dans l'art de défendre une place. Ah! si les plans qu'il avait conçus, et qu'il recommanda vainement à l'insouciante cour de Versailles, avaient été adoptés, la conquête de la Nouvelle France fut devenue une chose impossible!

Avec de Léry, la main dans la main, et tout à une causerie animée, marchait le beau Claude de Beauharnois, gracieux et vaillant soldat, frère d'un ancien gouverneur de la colonie.

De Beauharnois fut le père d'une belle et vigoureuse race, et sa postérité compta la gracieuse Hortense de Beauharnois, dont le fils Napoléon III, un rejeton du Canada, monta sur le trône impérial de France, longtemps après que la maison de Bourbon, alors trop corrompue, eut abandonné son ancienne colonie.

Parmi tous ces officiers remarquables, le chevalier de la Corne Saint Luc, se distinguait par sa taille élevée, sa figure franche et ses mouvements brusques. Il était souple comme un indien, et la vie au soleil et dans les camps l'avait rendu presque aussi noir que l'homme des bois. Il arrivait de l'A-

cadie ; il avait vu la désolation et le martyre sanglant de cette belle colonie perdue pour la France ; mais à grand Pré et au Bassin des Mines, il avait eu la gloire de faire prisonnière toute une armée de la Nouvelle-Angleterre. Le vieux et rude soldat était tout sourire et tout gaieté, maintenant qu'il conversait avec monseigneur de Pontbriand, le vénérable évêque de Québec, et le père de Berey, supérieur des Récollets.

L'evêque était un pasteur qui gouvernait sagement son église et un citoyen qui aimait passionnément son pays. Il sentit son cœur défaillir lorsque Québec se rendit aux Anglais, et il mourut quelques mois seulement après la cession définitive de la colonie.

Le père de Berey, joyeux moine, portant la robe grise et les sandales des Récollets, était, il faut le dire, encore plus renommé par son esprit que par sa piété. Il avait été soldat, autrefois, et il portait sa robe comme il avait porté l'uniforme, avec la dignité d'un officier de la garde royale. Mais le peuple l'aimait surtout à cause des joyeuses plaisanteries dont il ne manquait pas d'accompagner son admirable charité. Chaque jour, c'était une nouvelle provision de bons mots qui faisaient rire et amusaient toute la colonie, sans amoindrir en aucune façon le respect qu'elle avait pour les Récollets.

Le père Glapion, supérieur des Jésuites, accompagnait aussi l'évêque. Sa soutane noire et serrée à la taille formait un contraste piquant avec la robe grise et flottante du Récollet. C'était un homme pensif, à l'aspect sévère, qui semblait plus soucieux d'édifier les gens que de prendre part à une conversation. De graves dissentiments existaient alors entre les Jésuites et l'Ordre de Saint François ; mais les supérieurs des deux maisons étaient trop hommes de bon ton, pour laisser percer chez eux les différends qui se manifestaient chez leurs subordonnés.

Il y avait, à ce moment là, du mouvement et de la vie sur les longues fortifications. On voyait maintenant s'éteindre les feux qui avaient éclairé les travail

leurs pendant la nuit, et leurs dernières étincelles pâlissaient sous les reflets du soleil levant. Tous les gens, même des femmes et des filles, dans un large rayon, étaient venus travailler à la défense du boulevard de la colonie et le rendre inexpugnable. Les colons de la Nouvelle-France, instruits par un siècle de guerre à la frontière avec les Anglais et les sauvages, savaient comme le Gouverneur lui-même, que la clef de la domination française était dans les murs de Québec, et que permettre à l'ennemi d'entrer, c'était perdre leur beau titre de sujets de la couronne de France.



CHAPITRE II.

LES MURS DE QUÉBEC.

I.

Le comte de la Galissonnière continua, accompagné des hommes distingués de sa suite, sa tournée d'inspection. Partout, on se découvrait pour les saluer; partout on leur souhaitait la plus cordiale bienvenue.

Le peuple de la Nouvelle-France n'a pas encore perdu la politesse et l'affabilité naturelle qu'il a reçues de ses ancêtres.

Les colons travaillaient avec tant d'ardeur qu'ils semblaient sceller leurs âmes mêmes dans ces murs de la vieille cité, et cependant, à mesure qu'ils reconnaissaient quelques uns des gentilshommes du gouverneur, ils engageaient avec eux une conversation amicale, presque familière.

—Salut! monsieur de Saint Denis! fit vivement le gouverneur à un grand et élégant gentilhomme qui surveillait les travaux de ses censitaires de Beauport.

—Mains nombreuses petite besogne, dit le proverbe, Excellence!

—Cette splendide batterie que vous êtes à terminer mérite d'être appelée Beauport. Qu'en pensez-vous, monseigneur? ajouta Son Excellence en se tournant vers l'évêque qui souriait, ne vaut-elle pas la peine d'être baptisée?

—Oui, baptisée et bénite, répondit l'évêque, et je lui donne ma bénédiction épiscopale! En vérité, j'ai la plus grande confiance en cette terre sacrée qui vient de l'Hôtel-Dieu; elle supportera bien l'attaque

—Mille fois merci, monseigneur, fit le sieur de Saint Denis en s'inclinant profondément : quand c'est l'Eglise qui ferme la porte, Satan ne saurait entrer, les Anglais non plus !

Entendez-vous, mes amis? continua-t-il, s'adressant à ses censitaires, monseigneur l'évêque baptise notre batterie du nom de Beauport, et nous assure qu'elle soutiendra bien le feu de l'ennemi.

—Vive le roi ! fût-il répondu. C'était le cri qui sortait spontanément de toutes les poitrines des Canadiens français, dans tous les dangers et dans toutes les allégresses.

Alors, un des plus hardis parmi les habitants, s'approcha du gouverneur, puis ôtant sa tuque rouge :

—C'est en effet, une bonne batterie, monseigneur, dit-il, mais il devrait y en avoir une pareille dans notre village. Donnez-nous la permission d'en construire une et de la garnir de monde, et nous vous promettons bien que pas un Anglais n'entrera dans Québec par la porte de derrière, tant qu'il y aura un homme de vivant pour la défendre.

Le bonhomme avait l'œil du soldat. Il avait fait le coup de fusil. Le gouverneur comprit l'importance de la remarque, et donna son assentiment sur le champ. Il ajouta :

—La ville ne trouvera nulle part de meilleurs défenseurs que ces braves habitants de Beauport.

Ce compliment flatteur ne fut pas oublié, et, quelques années plus tard, quand Wolfe vint assiéger la ville, les batteries de Beauport repoussèrent glorieusement ses intrépides soldats. Alors, sur les grèves voisines, tombèrent tant de braves grenadiers, tant de braves montagnards écossais, que le héros faillit en mourir de douleur.

II.

Les laborieux ouvriers aperçurent la figure familière et réjouie du supérieur des Récollets et ne purent s'empêcher de sourire :

—Bonjour, père de Berey, bonjour ! crièrent cent

voix... Les bonnes femmes de Beauport vous envoient leurs compliments. Elles meurent du désir de voir les bons Récollets descendre chez nous. Les pères gris ont oublié le chemin de notre paroisse.

—Ah ! répliqua le supérieur, avec une feinte sévérité que trahissait, du reste, l'éclat joyeux de son regard, vous êtes une bande de misérables pécheurs qui mourrez sans confession... Vous ne vous en doutez pas !... Vos cœurs sont dûrs comme les œufs que vous donnez à mes frères quêteurs... Si vous saviez le mal que vous avez fait ! et la dépense de sel et de séné dont vous avez été la cause... Ah ! si le père Ambroise, notre cuisinier, pouvait mettre la main sur vous, une bonne fois, et vous faire tourner la broche à la place de ces pauvres chiens de Québec qu'il attrape comme il peut !...* Mais travaillez bien

---

* L'auteur fait ici allusion à deux anecdotes que rapporte M. De Gaspé dans ses *Mémoires*, pp. 73 à 83.

La première est racontée au manoir de St. Jean Port-Joly, par les frères Alexis et Marc qui y recevaient l'hospitalité du père de l'auteur. Nous en extrayons ce qui suit :

" Comme nous ne mangeons que du poisson salé pendant l'hiver, le poisson frais étant trop cher, il est de règle qu'on nous serve des œufs pendant les quinze derniers jours du carême. Or, pendant le dernier, étant très fatigués de nos vivres salés, nous attendions avec hâte les bienheureux œufs. On nous sert, le dimanche, des œufs à la tripe, le lundi une farce d'œufs à l'oseille, le mardi des œufs à la coque, mais aussi durs que ceux dont on se sert pour faire les deux premiers mets. Bref, pendant sept jours, nous ne vîmes sur notre table que des œufs durs comme des pierres. Plusieurs de nous, commençant à en ressentir les inconvénients, il fut convenu que je ferais des représentations au cuisinier à ce sujet. J'aborde donc le frère Ambroise, l'homme le moins accostable de tous les cuisiniers de l'ordre de Saint-François, et je lui représente que nous sommes tous incommodés de ce régime indigeste, le priant, très poliment, de ménager à l'avenir le feu dans la cuisson des œufs destinés à notre table.

—Vous êtes une bande de lâches, renégats de la pénitence ! fit frère Ambroise. A-t-on jamais entendu, avant ce jour, un fils de Saint François se plaindre de la nourriture de son couvent !

—Mais, cher frère, lui dis-je, nous sommes tous si *échauffés*, que nous commençons à perdre le sommeil.

—Vous n'en serez que plus éveillés pour chanter matines, dit le

à la corvée du roi en attendant : beaucoup d'ouvrage, peu de plaisir et point de salaire !

Les habitants prirent cette plaisanterie en bonne part, et l'un d'eux répondit, s'inclinant jusqu'à terre :

—Pardonnez-nous tout de même, mon révérend père ; les œufs dûrs de Beauport sont mous comme

---

frère Ambroise ; on ne sera pas obligé de vous secouer pour vous faire trouver les versets que les autres récitent et que vous avez perdus.... Après tout, si vous êtes malades, faites miracle.

Je m'en retournai, continua le frère Alexis, avec ces paroles consolantes ; et pendant quatre autres jours les œufs durs à toutes les sauces, ou sans sauces, continuèrent à pleuvoir sur notre table. Nous étions fiévreux comme des pestiférés, nous avions le visage enluminé comme des hommes pris de vin, les yeux brillants comme des escarboucles et le ventre tendu comme des tambours de basques. Force nous fut de nous rendre en corps chez notre supérieur, le père de Bérey, dont nous redoutions beaucoup les sarcasmes, pour lui porter plaintes.

—Eh ! bien ! fit le père de Bérey, en nous examinant de son air narquois, qu'y-a-t-il ? que me voulez-vous ? vous marchez ployés en double comme si vous sortiez de recevoir la discipline dont vous n'usez pourtant guère, bande de lâches ! Vous vous tenez tous le ventre à deux mains, et vous faites des contorsions comme si vous aviez la colique.

—Il y a, mon révérend père, lui dis-je, parlant au nom de tous, que nous sommes malades, très malades ; le cuisinier ne nous sert sur la table que des œufs durs depuis onze jours, et malgré nos plaintes réitérées, nous n'avons reçu pour toute réponse que de faire miracle.

—Interpellé par le supérieur, frère Ambroise répondit : Faites miracle, mon révérend père, quand les frères ne rapportent de leurs quêtes que des œufs durs, il m'est impossible de les rendre aussi liquides que s'ils sortaient du poulailler.

—Que veut dire cet insolent ? fit le père, avec son ton un peu soldatesque : oh ! oui, on t'en fera des miracles, double sot, des miracles pour un fainéant comme toi ! il en faudrait un fameux pour te donner de l'esprit !

—Mais quand je vous dis, mon révérend père, dit le pauvre Ambroise, que les deux frères qui font la quête aux œufs n'ont apporté que deux quarts d'œufs bouillis et durs comme du fer. Venez, plutôt, voir vous-même.

Après examen de ce qu'il restait des deux quarts d'œufs, nous fûmes convaincus, ajouta le narrateur, qu'ils avaient réellement été bouillis.

—Je m'y perds, dit le supérieur. Que quelques personnes, plutôt

du saindoux, comparés aux bombes que nous allons servir aux anglais pour leur déjeuner, le premier beau matin qu'ils paraîtront devant Québec.

—C'est bien ! dans ce cas, je vous pardonne le tour que vous avez joué aux frères Marc et Alexis, et je

---

que de paraître manquer à la charité, eussent donné aux frères quêteurs quelques œufs bouillis qui leur restaient, cela ne me surprendrait pas, mais que tout le monde se soit donné la main pour en faire une aumône aux récollets, ce n'est certainement pas possible. C'est plutôt toi, paresseux, ajouta le père de Bérey, en s'adressant au frère Ambroise, qui les aura fait bouillir d'avance pour t'exempter de la besogne.

Le pauvre cuisinier protesta en vain de son innocence. Le plus pressé pour le supérieur était de faire soigner ses moines qui étouffaient dans leurs robes ; on fit venir le *frater*, qui purgeait le couvent, et je ne sais combien il nous fallut avaler de demiards de médecines royales avant de recouvrer la santé. Depuis ce temps-là, la vue des œufs nous donne des nausées."

Interrogé sur le mot de cet énigme :

"—Nous croyons l'avoir devinée, fit frère Marc : vous savez que les habitants se font un plaisir de transporter dans leurs voitures le produit de nos quêtes d'une paroisse à une autre. Les deux quarts d'œufs furent déposés, le soir, chez un aubergiste de la paroisse de ***, chez lequel pensionnait un étranger, qui ne craignait ni Dieu, ni diable : un vrai athée, qui raillait à tout propos les moines qu'il qualifiait de fainéants, s'engraissant des labeurs des pauvres ; et il est à supposer, qu'aidé de quelques mauvais sujets, il passa une partie de la nuit à faire bouillir nos œufs, sans égard pour l'estomac épuisé de ceux qui devaient s'en nourrir à la fin d'un carême rigide.

. . . .

La seconde est racontée par l'auteur lui-même :

"L'instrument qui servait de tourne-broche, chez mon père, se montait comme une horloge. La cuisinière, après avoir exposé ses viandes près du feu, courait au grenier et faisait monter jusqu'au faîte de la maison, en se servant d'une clef faisant partie du mécanisme, un poids de vingt-cinq à trente livres. Lorsque la broche, ou les broches, car il y en avait souvent deux ou trois, arrêtaient, elle prenait de nouveau sa course au grenier pour recommencer la même opération.

Les fils de Saint-François avaient beaucoup simplifié la besogne en s'affranchissant de tout le mécanisme nécessaire à la cuisson des viandes sur le foyer de la cheminée, et en substituant un chien à un tournebroche mécanique.

vous donne ma bénédiction par-dessus le marché, mais à la condition que vous envoyiez du sel au couvent pour que nous puissions, nous, conserver notre poisson, et vous, sauver votre réputation, qui se trouve joliment compromise aujourd'hui parmi mes bons Récollets.

Un rire général accueillit cette saillie, et le jovial supérieur rejoignit le gouverneur qui se trouvait plus loin sur les fortifications.

—Mais, dit le lecteur, les chiens de votre temps étaient donc des prodiges d'intelligence ?

Ils n'en avaient pourtant guère plus que l'écureuil sortant de la vie peu civilisée des forêts et que l'on enferme dans une cage ronde de fil de fer, que le gentil animal se dépêche de faire tourner, tourner, pour en sortir au plus vite, quoiqu'il ne soit pas plus avancé à la fin de la journée que le matin, croyant, néanmoins, avoir fait beaucoup de chemin. Comprenez-vous maintenant ? On enfermait le chien dans un rouleau semblable : le chien n'avait pas comme l'écureuil un lieu de retraite pour se reposer, il lui fallait courir sans cesse stimulé par la chaleur, par l'odeur des viandes et par l'espoir de la liberté. La langue finissait par lui pendre de la longueur d'un demi pied hors de la gueule ; n'importe ! point de compassion pour la pauvre bête :—tourne, capuchon, (nom obligé d'un chien de Récollet) tourne, mon gars ; tu auras ton dîner quand tu l'auras gagné et de l'eau à discrétion.

Mais capuchon avait souvent la finesse de s'évader vers l'heure où sa présence aurait été la plus requise, soit en passant entre les jambes du portier, quand il ouvrait la porte du couvent, ou par la négligence du jardinier. Il s'agissait alors de lui trouver un substitut ; la chose n'était pas si difficile que l'on serait porté à le croire. Un chien de grosseur convenable passait-il dans la rue, on l'affriandait avec un morceau de viande, et une fois dans les limites du couvent, un bras nerveux l'empoignait par-dessus le cou, le poussait dans la cage et fermait le crochet. Le nouveau conscrit faisait des efforts désespérés pour respirer l'air pur de la liberté. Le frère Ambroise criait en se pâmant d'aise : "hardiment, bourgeois ! tu fais des merveilles ! tu auras un bon morceau de rôti pour récompense !"

Les récollets prisaient beaucoup les chiens d'autrui, mais ceux-ci ne les aimaient guère, si l'on en peut juger par les écarts, les longs détours, que la plupart faisaient en passant vis-à-vis du couvent qu'ils regardaient d'un air inquiet, ou en aboyant avec fureur, s'ils apercevaient un capuchon : à ces signes on pouvait dire, sans se tromper, qu'ils avaient tourné la broche des bons frères."

III.

Près de la porte St. Jean, ils virent deux dames qui encourageaient, par leur présence et leurs bonnes paroles, un nombreux parti d'habitants. L'une, d'un âge avancé, mais belle encore et d'un aspect noble, était la riche et puissante Seigneuresse de Tilly ; l'autre, une orpheline, dans la fleur de la jeunesse et d'une amabilité sans égale, était sa nièce, la belle Amélie de Repentigny. Elle s'était fait un devoir d'accompagner, à Québec, sa tante et les censitaires de Tilly, curieuse, du reste, d'être témoin de l'achèvement des fortifications.

Amélie de Repentigny semblait taillée par un habile ciseau dans le plus beau marbre de Paros, mais dans un marbre resplendissant des lueurs du matin ; elle avait cette perfection de formes que la nature n'accorde qu'à ses favoris, rarement, et pour montrer ce qu'est la beauté. Elle était grande et sa tête fine paraissait plus petite qu'elle n'était réellement. Son regard avait un grand charme et elle unissait, dans ses mouvements comme au repos, des grâces merveilleuses à un enjouement quelque peu fantasque ; ainsi une gazelle apprivoisée garde toujours quelque chose de la sauvagerie de sa vie de liberté.

Ses cheveux noirs et épais couronnaient admirablement son front et tombaient en boucles soyeuses ; ses regards humides et profonds, francs et modestes, se reposaient avec tendresse sur les objets innocents, et sans crainte sur les menaçants ; ils s'attachaient à vos regards et scrutaient mieux vos pensées, et comprenaient vos intentions mieux que si vous eussiez parlé. Rien ne semblait vouloir se soustraire à leur innocente curiosité quand ils interrogeaient.

Ils annonçaient un riche caractère, un amour capable des plus grands sacrifices pour l'objet digne de lui. Amélie de Repentigny ne voulait pas donner son cœur au hasard. Quand elle le donnerait ce serait pour toujours et elle ne le regretterait jamais.

Les deux femmes portaient des vêtements de deuil.

Elles étaient mises avec une élégante simplicité, et d'une façon digne de leur rang.

Le chevalier le Gardeur de Tilly était tombé sur le champ de bataille, deux ans auparavant, en combattant vaillamment pour son roi et son pays. Sa veuve resta seule pour régir ses vastes domaines et prendre soin de sa nièce Amélie de Repentigny, et de son neveu le Gardeur, deux jeunes orphelins qu'il avait beaucoup aimés et les seuls héritiers de la Seigneurie de Tilly.

Amélie n'avait laissé que depuis un an le vieux couvent des Ursulines. Elle avait puisé tous les hauts enseignements dans ce fameux cloître fondé par la mère Marie de l'Incarnation, pour l'éducation des jeunes filles de la Nouvelle-France. Générations après générations sont venues y apprendre, d'après les préceptes de cette femme extraordinaire, les manières les plus distinguées et les sciences de l'époque. Si ces dernières ont pu s'oublier, les premières ne se sont jamais perdues. Les jeunes élèves, devenues femmes et mères, ont transmis à leurs enfants cette politesse et cette urbanité qui distinguent encore, de nos jours, le peuple canadien.

Le jour de l'examen, de toutes ces anxieuses concurrentes qui avaient lutté pour la palme et les honneurs, dans l'illustre maison, deux seulement étaient sorties le front ceint de couronnes, Amélie de Repentigny et Angélique DesMeloises. Deux jeunes filles également belles, également gracieuses, également accomplies, mais différentes de caractères et de destinées. Le fleuve de leur vie coula d'abord dans une parfaite tranquillité ; hélas ! comme il devait être tourmenté plus tard !

Le Gardeur de Repentigny était d'une année plus âgé que sa sœur Amélie. Il était au service du roi. Ce beau cavalier, ce brave soldat, ce cœur généreux aimait bien sa sœur et sa tante, mais il n'avait pas échappé aux dangers de son temps ; il n'avait pas fui les écueils où se perdaient tant de jeunes gens de condition et de fortune qui, du fond de la colonie,

s'efforçaient d'imiter les modes, le luxe et l'immoralité de la brillante mais impure cour de Louis XV.

Amélie aimait son frère avec passion, et s'efforçait de fermer les yeux sur ses écarts. Elle y parvenait, car elle était femme. Elle ne le voyait que rarement, cependant, et dans ses rêveries solitaires, au lointain manoir de Tilly, elle se plaisait à l'embellir de toutes les perfections qu'il avait et n'avait pas, et ne prêtait qu'une oreille distraite, sinon indignée, aux rumeurs méchantes qui couraient sur son compte.



CHAPITRE III.

UNE CHATELAINE DE LA NOUVELLE-FRANCE.

I.

Le gouverneur éprouva autant de plaisir que de surprise à la vue de madame de Tilly et de sa jolie nièce; car il les connaissait intimement et les estimait beaucoup. Il les salua avec ce profond respect et cette vive admiration que l'on éprouve toujours pour des femmes de cœur. Les officiers de sa suite firent de même.

—Ma chère madame de Tilly, mademoiselle de Repentigny, dit-il, le chapeau bas, vous êtes les bienvenues à Québec: je ne suis pas étonné, mais je suis ravi de vous trouver ici, à la tête de vos loyaux censitaires. Ce n'est pas la première fois que les dames de Tilly laissent leur maison pour venir défendre les forts du roi contre les ennemis.

Il faisait allusion à la vaillante défense d'un fort sur la frontière iroquoise, par une femme de cette maison, qui, voyant son mari blessé, prit le commandement de la garnison, repoussa l'ennemi et sauva du scalpel et du feu tous ceux qui combattaient autour d'elle.

—Monseigneur le comte, reprit la grande dame avec calme et dignité, quoi de surprenant si la maison de Tilly est fidèle à sa vieille renommée? Il ne saurait en être autrement. C'est à ces loyaux habitants qui ont obéi avec tant d'empressement à votre proclamation que vous devez des compliments. C'est la

corvée du roi : il faut relever les murs de Québec, et nul Canadien ne saurait sans honte refuser de mettre la main à l'œuvre.

—Le chevalier de la Corne St. Luc ne trouvera pas sans doute que deux pauvres femmes comme nous puissent renforcer beaucoup la garnison, ajouta-t-elle, en tendant la main au vieux chevalier, le meilleur ami de sa famille.

—Bon sang ne ment pas, madame ! répliqua le chevalier, en lui serrant la main avec chaleur. Comment ! vous seriez déplacée ici ? Non, non ! vous êtes chez vous, sur les remparts de Québec, comme dans vos salons de Tilly. Le galant roi François avait coutume de dire qu'une cour sans dames est une année sans printemps, un été sans roses. Les murailles de Québec sans un Tilly ou un Repentigny, seraient d'un mauvais augure en vérité ! et pires qu'une année sans printemps et qu'un été sans roses. Mais où donc est ma chère filleule Amélie ?

Tout en parlant le vieux soldat déposait sur les joues d'Amélie un baiser tout plein d'une paternelle effusion. Elle était sa favorite.

—Bonjour, mon Amélie, dit-il, ta présence m'est douce comme les fleurs au mois de juin. Comme tu as bien employé le temps ! Tu as grandi, tu es devenue de plus en plus belle chaque jour, pendant que je dormais près des feux de camp, dans les forêts de l'Acadie. Mais vous êtes toutes pareilles, vous autres, jeunes filles, c'est à peine si j'ai reconnu ma petite Agathe à mon retour. La petite coquine me dévorait de ses baisers, voulant sécher, disait-elle, les larmes de joie qui coulaient de mes yeux

II.

Amélie fut touchée des flatteuses paroles de son parrain, et elle se sentit heureuse d'avoir encore toute son affection. Elle lui prit le bras et l'entraîna à quelques pas de la foule.

—Où est Le Gardeur, lui demanda-t-il.

Elle devint toute rouge et répondit après un moment d'hésitation :

—Je ne le sais pas, parrain ; nous ne l'avons pas vu depuis notre arrivée.

Puis, après un silence plein de trouble, elle ajouta :

—L'on m'a dit qu'il était à Beaumanoir, en partie de chasse avec son Excellence l'Intendant.

La Corne, voyant son embarras, comprit tout ce qu'il y avait de pénible pour elle dans cet aveu, et la prit en pitié. Un éclair de colère brilla à travers ses longs cils, mais il refoula ses pensées. Cependant, il ne put s'empêcher de dire :

—Avec l'Intendant, à Beaumanoir? j'aurais préféré le voir en meilleure compagnie. Cette intimité avec Bigot ne peut que lui être fatale et il faut que cela finisse, Amélie ! N'aurait-il pas dû être ici pour vous recevoir, toi et madame de Tilly ?

—Je suis bien sûre qu'il serait venu au devant de nous s'il avait connu notre dessein ; je lui ai écrit un mot, mais le messager est arrivé trop tard ; il était parti.

Amélie avait presque honte d'excuser si mal à propos la faute de son frère. Elle n'était guère convaincue, la pauvre enfant, et voulait espérer quand même.

—Bien ! bien ! ma filleule, nous aurons bientôt, dans tous les cas, le plaisir de voir Le Gardeur. Il faut que l'Intendant assiste à un conseil de guerre aujourd'hui même. Le colonel Philibert est parti depuis une heure pour Beaumanoir.

III.

A ce nom de Philibert, Amélie tressaillit soudain, regarda le chevalier d'un œil inquiet, mais n'osa lui faire la question qui tremblait sur ses lèvres.

—Merci, parrain, dit-elle, pour la bonne nouvelle du retour prochain de mon frère.

Elle continua, mais sa pensée était ailleurs.

—Avez-vous entendu dire que l'Intendant voulait donner, dans le palais, une position honorable et im-

portante à Le Gardeur? Mon frère m'a écrit à ce sujet.

—Une importante et *honorable* position dans le palais?—Le vieux soldat souligna honorable.—Non, je ne l'ai pas entendu dire! et je n'espère pas qu'on puisse jamais trouver une place honorable dans la compagnie de Bigot, de Varin, de Péan et de tous les autres coquins de la Friponne. Pardonne-moi, ma chère enfant, je ne mets pas Le Gardeur au rang de ces gens-là, ah! non! La pauvre victime! J'espère que le colonel Philibert va le trouver et le délivrer de leurs griffes.

Amélie lâcha la question qui brûlait ses lèvres. Autant mourir que de se taire plus longtemps.

—Le colonel Philibert? parrain, quel est cet homme?

La surprise, la curiosité et, plus que cela, un intérêt profond altéraient singulièrement sa voix malgré l'effort qu'elle faisait pour paraître indifférente.

—Le colonel Philibert, répéta de La Corne, comment? qui veux-tu que ça soit, sinon notre jeune Pierre Philibert? Tu ne l'as pas oublié assurément, Amélie? Dans tous les cas, il se souvient de toi, lui. Combien de fois, pendant les longues nuits que nous avons passées auprès du feu, dans nos campements au milieu de la forêt, il nous a parlé de Tilly et des bons amis qu'il y avait laissés. A coup sûr, ton frère reconnaîtra bien Philibert quand il le verra et sa reconnaissance se souviendra......

Amélie rougit légèrement lorsqu'elle répliqua :

—Oui, parrain, je me souviens bien de Pierre Philibert; je m'en souviens avec plaisir, mais je ne l'avais jamais entendu appeler colonel.

—Vraiment! Il a été si longtemps absent. Il est parti simple enseigne en second, et il est revenu colonel! Et il a l'étoffe d'un feld-maréchal! il a conquis ses grades au champ d'honneur, en Acadie. C'est un noble garçon, Amélie; avec ses amis, doux et aimant comme une femme; avec ses ennemis, implacable comme son père, ce vieux bourgeois qui

a fait mettre sur le devant de sa maison, comme une perpétuelle menace à l'Intendant, parait-il, cette tablette du chien d'or que tu connais. L'acte d'un homme hardi s'interprète de lui-même.

IV.

—J'entends tout le monde parler avec respect du bourgeois Philibert, repartit Amélie. Tante de Tilly qui n'est point prodigue de ses compliments dit que c'est un vrai gentilhomme, bien qu'il soit commerçant.

—Comment ! sans doute, il est d'origine noble, je le sais ! ce qui n'empêche pas qu'il ait obtenu un permis du roi, pour faire, comme d'autres gentilshommes, le commerce dans la colonie. En Normandie, c'était le comte Philibert ; à Québec, c'est un bon bourgeois, c'est un homme sage aussi, car, après tout, avec ses vaisseaux, ses comptoirs et ses livres, il est devenu le plus riche habitant de la Nouvelle-France, pendant que nous, avec notre noblesse et nos épées, nous avons lutté pour conquérir la pauvreté, et nous recueillons le mépris des ingrats courtisans de Versailles.

V.

La conversation fut interrompue par un brusque mouvement de la foule qui s'écartait pour laisser passer le régiment du Béarn. Ce régiment faisait partie de la garnison de Québec et se rendait à ses exercices du matin, ou s'en allait monter la garde. Il se composait d'intrépides et bouillants gascons, en uniformes bleu et blanc, avec le casque haut sur la tête et, sur le dos, la tresse de cheveux attachée de rubans. En avant marchaient, tout galonnés, tout chamarrés, les officiers à cheval. Les sous-officiers avec leurs espontons, et les sergents avec la hallebarde alignaient la longue file des étincelantes baïonnettes. Les fifres et les tambours firent de nouveau retentir les rues, et alors, pour rendre hommage aux jeunes filles qui regardaient d'un œil ravi le brillant

uniforme, et souriaient avec douceur au vaillant soldat, gaulois ou breton, tous ces guerriers se mirent à chanter en chœur et à gorge déployée : Vive la canadienne !

Le gouverneur et sa suite eurent vite fait de se mettre en selle et de galoper sur l'esplanade pour voir la revue.

De la Corne St. Luc se fit amener son cheval. Il voulait rejoindre le gouverneur.

—Venez dîner avec nous, aujourd'hui, chevalier, lui demanda madame de Tilly.

—Merci, mille fois, mais j'ai peur que cela ne soit pas possible, madame, car le conseil de guerre s'assemble au château cet après midi. Cependant, si le colonel Philibert ne trouvait pas l'Intendant à Beaumanoir, l'heure de la réunion pourrait bien être retardée ; alors, je viendrais ; mais il vaut mieux ne pas m'attendre.

A ce nom de Philibert, toujours un reflet pourpre colorait les joues d'Amélie.

—Mais venez si vous le pouvez, parrain, ajouta-t-elle, nous avons l'espoir d'avoir Le Gardeur avec nous cette après-dînée. Il vous aime tant ! et je sais que vous avez beaucoup de choses à lui dire.

Amélie, tout anxieuse, aurait bien voulu assurer à son frère la grande influence du chevalier de la Corne St. Luc.

Ils aimaient bien l'un et l'autre leur vieux parrain. C'est à son amitié que leur père, expirant sur le champ de bataille, les avait confiés.

—Ma chère Amélie, répliqua le vieillard, heureux ceux qui n'osent promettre et donnent beaucoup ! Je veux bien essayer de rencontrer ce cher garçon, mais ne me demande pas l'impossible. Bonsoir, madame, bonsoir Amélie.

Il leur baisa respectueusement les mains et sauta en selle.

VI.

La nouvelle du retour de Pierre Philibert avait causé une profonde surprise à mademoiselle Amélie.

Elle s'éloigna tout émue du groupe des travailleurs, et, pendant que sa tante causait avec l'évêque et le père de Berey, elle alla s'asseoir à l'écart, dans une embrasure de la batterie. Là, pâle, la joue appuyée sur une main tremblante, elle vit passer devant ses yeux, comme une volée de blanches colombes qui s'élancent d'un taillis, les douces réminiscences d'autrefois......

Elle revoyait Pierre Philibert, l'ami et le camarade de son frère. Que de fois, pendant les vacances, il était venu au vieux manoir de Tilly ! Elle était jeune alors, et partageait les jeux des deux étudiants, leur tressait des guirlandes de fleurs, courait avec eux, montée sur son docile poney, par les sentiers sauvages de la seigneurie. Elle attendait alors avec impatience ces jours de vacances du vieux séminaire de Québec, les plus beaux de l'année, et elle confondait dans une même affection le frère et l'ami.

VII.

Un jour, les habitants du manoir éprouvèrent une douleur terrible qui fut bientôt suivie d'une grande joie, et Pierre Philibert devint alors un héros incomparable aux yeux de la jeune Amélie.

Le Gardeur jouait follement dans un canot, et tous les deux, Pierre et elle, assis sur le bord, le suivaient du regard. Tout à coup, la légère embarcation chavira. L'imprudent lutta quelques moments, puis s'enfonça sous les vagues bleues si belles et si redoutables.

Amélie jeta un cri d'épouvante et s'évanouit ; Philibert n'hésita pas un instant. Il se précipita dans le fleuve, nagea vers le lieu de l'accident et plongea avec l'agilité du castor. Il reparut avec le corps inanimé de son ami qu'il apporta à la rive. Après des efforts nombreux et un temps qui parut long comme l'éternité à la pauvre enfant, Le Gardeur revint à la vie et fut rendu à sa famille éplorée. Amélie folle de joie, enveloppa Philibert de ses jolis bras et couvrit son front de baisers.

— Tant que je vivrai, disait-elle, ma reconnaissance durera, et jamais je ne vous oublierai dans ma prière de chaque jour.

Peu après cet événement, Philibert qui voulait apprendre l'art de la guerre et se consacrer au service du roi, fut envoyé aux grandes écoles militaires de France. Amélie entra au couvent des Ursulines ; car c'est là que les grandes dames de la colonie puisaient, dans leur jeunesse, les sciences et les belles manières qui les distinguaient plus tard.

Malgré les ombres glacées du cloître, où l'amour profane ne doit pas entrer, l'image de Philibert suivit Amélie et son souvenir devint inséparable du souvenir de Le Gardeur. C'était le prince mystérieux qui enchantait ses rêves et charmait sa poétique imagination. Elle avait promis de toujours prier pour lui, et pour mieux accomplir sa promesse et ne jamais l'oublier, elle avait ajouté un grain d'or à son chapelet.

VIII.

Du fond de son cloître silencieux, Amélie n'entendit guère les bruits de la guerre qui dévastait la frontière et les lointaines vallées de l'Acadie ; elle n'avait pas suivi Pierre dans sa marche glorieuse depuis l'école militaire jusqu'au champ de bataille, et ne savait pas qu'on lui avait confié, comme à l'un des plus habiles officiers du roi, l'un des premiers commandements dans la colonie.

Son étonnement fut donc bien profond, en effet, quand elle sut que ce petit garçon qui avait été le compagnon d'enfance de son frère et le sien, était maintenant le brillant colonel Philibert, aide de camp de son Excellence le gouverneur général.

Assurément, il n'y avait rien là qui put faire rougir ; cependant un éclair illumina les profondeurs de son âme. Elle s'aperçut avec un certain malaise que celui qui avait tant occupé sa pensée depuis nombre d'années, était maintenant un homme, et homme noble et renommé...... Elle était profondément in-

quiète et presque indignée. Elle s'interrogea sérieusement pour voir si elle n'avait pas, en quelque chose, failli à sa réserve et à sa modestie de jeune fille, en s'occupant ainsi de lui. Ses craintes étaient comme des épines qui déchiraient ses chairs vierges, et plus elle se contemplait plus elle tremblait de se trouver coupable.

Ses tempes battaient violemment ; elle n'osait lever les yeux, de crainte que quelqu'un, fut-ce même un étranger, ne vit sa confusion et n'en devinât la cause.

—O Vierge Marie ! murmura-t-elle en pressant de ses deux mains sa poitrine agitée, ô Vierge Marie ! rends la paix à mon âme ! je ne sais plus que faire !...

Assise seule dans l'embrasure de la muraille, elle vécut en quelques minutes toute une vie d'émotions. Elle ne trouva point le calme jusqu'au moment où elle comprit soudain qu'elle se désespérait en vain. Il n'était pas probable du tout que le colonel Philibert put, après une si longue absence et une vie aussi active, se souvenir encore de la petite écolière du manoir de Tilly. Elle pourrait le rencontrer, elle le rencontrerait, bien sûr, dans cette société où ils allaient tous deux ; mais il la traiterait sans doute comme une étrangère, et de son côté, elle agirait de même à son égard.

Forte de ce vain argument, Amélie, comme les autres femmes, mit sur son cœur une petite main de fer gantée de soie, et puis en étouffa tyranniquement les avertissements. Elle paraissait triompher mais elle était vaincue. Certaine, maintenant, de l'indifférence de Philibert et de son oubli profond (indifférence et oubli tout imaginaires), elle pouvait le voir sans rien craindre pour sa tranquillité ; bien plus, elle désirait le rencontrer pour se prouver à elle-même qu'elle ne s'était pas rendue coupable de faiblesse à son égard.

Elle leva les yeux et vit avec plaisir que sa tante et l'évêque causaient avec plus d'animation que jamais d'un sujet qui leur était fort cher à tous

deux—des soins spirituels et temporels qu'il fallait donner aux pauvres et particulièrement aux pauvres dont la dame de Tilly avait à répondre devant Dieu et le roi.

IX.

Elle songeait aux étranges incidents de ce matin là, quand le bruit d'une voiture éveilla son attention. Une calèche, tirée par deux chevaux fougueux attelés en flèche, franchit la porte Saint-Jean et roulant avec rapidité, vint s'arrêter tout à coup auprès d'elle. Une jeune fille, habillée suivant la mode capricieuse de l'époque, remit les guides au cocher, sauta de la calèche avec l'aisance et l'agilité d'une gazelle, puis monta sur le rempart en jetant dans un cri joyeux et clair le nom d'Amélie. Mademoiselle De Repentigny reconnut aussitôt la voix argentine de la gaie, de la belle Angélique Des Meloises. Angélique embrassa son amie avec la plus vive affection, l'assurant qu'elle était bien heureuse de la rencontrer à la ville d'une manière si inattendue. Elle avait su que Madame De Tilly était à Québec, et elle avait saisi la première occasion favorable pour voir sa chère amie, son ancienne compagne de couvent et lui raconter toutes les nouvelles de la ville.

—Quelle bonté de ta part, Angélique ! répliqua Amélie, rendant avec chaleur, mais sans effusion, le baiser de l'amitié ; nous sommes venues tout simplement avec nos gens prendre part à la corvée du roi. Quand l'ouvrage sera terminé nous retournerons à Tilly. J'étais certaine que je te rencontrerais et je me disais que je te reconnaîtrais aisément ; cependant j'hésite un peu. Comme tu as changé depuis que tu as laissé le costume du couvent ! mais tu as changé pour le mieux.....

Amélie ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté radieuse de la jeune fille.

X.

—Comme te voilà belle ! ajouta-t-elle... mais que

dis-je? Ne l'as-tu pas toujours été? Je t'ai disputé la couronne d'honneur, Angélique, mais tu porterais seule la couronne de la beauté.

Elle recula d'un pas, puis enveloppant son amie d'un regard d'admiration, elle ajouta :

—Et tu mériterais bien de la porter.

—J'aime bien t'entendre parler ainsi, Amélie, car c'est la couronne de la beauté que je préfère. Tu souris : mais si tu dis la vérité, je veux la dire aussi. Tu as toujours été sincère au couvent, je m'en souviens : pas moi !... Mais trève de flatteries.

Angélique était toute fière des louanges que lui décernait cette ancienne amie dont elle avait quelquefois envié la figure gracieuse et l'adorable expression.

—Souvent des jeunes gens me disent ces choses, Amélie, continua-t-elle, mais, bavardage que tout cela! ils ne sont pas comme nous, bons juges des femmes. Mais, vrai : me trouves-tu réellement belle ? Comment? Avec lesquelles de nos connaissances, pourrais-tu me comparer?

—Je ne puis te comparer qu'avec toi-même ; tu es la plus belle personne que j'aie jamais vue, fit Amélie avec enthousiasme.

—Mais franchement, dis-moi, crois-tu que le monde me trouve belle comme je parais l'être à tes yeux ?

Angélique, disant cela, renvoya en arrière son opulente chevelure, et regarda fixement son amie, comme pour chercher dans son expression la confirmation de ses propres espérances.

—Quelle étrange question, tu me fais-là, Angélique ! Pourquoi ?

—Parceque je commence à en douter, repartit avec amertume la jeune fille. Je suis fatiguée maintenant d'entendre vanter le charme de mes regards... mais j'ai cru, hélas ! à la flatterie menteuse, comme toutes les femmes croient du reste, un mensonge qu'on leur répète tous les jours.

Amélie parut embarrassée.

—Que t'est-il arrivé, Angélique, dit-elle enfin, pourquoi douterais-tu de tes charmes, t'auraient-ils donc, une fois enfin, été inutiles ?

De tels charmes sont toujours vainqueurs, aurait probablement répondu un homme qui, une fois, deux fois, trois fois même, aurait vu Angélique Des Meloises. Elle était en effet ravissante à voir. Grande, voluptueusement façonnée, parfaite de formes, pleine d'aisance et de grâces dans ses mouvements ; elle n'était pas, comme Amélie, transformée par les vertus de l'âme, mais comme les femmes enchanteresses de la fable qui forçaient les dieux mêmes à descendre de l'olympe, toute pétrie de ces charmes matériels qui poussent les hommes à l'héroïsme le plus grand ou au crime le plus infâme.

Elle avait cette beauté qui n'apparait qu'une ou deux fois dans un siècle pour réaliser les rêves d'un Titien ou d'un Giagione. Son teint était clair et radieux comme si elle fût descendue du Dieu Soleil. Sa chevelure brillante serait tombée jusqu'à ses genoux si elle en eut défait les boucles d'or. Sa figure aurait été digne d'être immortalisée par le Titien. Son œil noir et fascinateur était invincible. Jamais son regard n'était plus dangereux que, lorsqu'après un repos apparent ou une feinte indifférence, il lançait tout à coup à travers ses cils soyeux, comme la flèche du Parthe, un rayon plein de volupté. Alors la blessure saignait pendant plus d'un jour !......

Choyée et gâtée, l'enfant du brave et insouciant Renaud d'Avesne Des Meloises, d'une ancienne famille du Nivernois, Angélique, grandit sans mère, plus rusée que toutes ses compagnes, consciente de ses appas, et toujours flattée, toujours cajolée. Plus tard, après la sortie du couvent, elle fut adorée comme une idole par les galants de la ville, au grand déplaisir des autres jeunes filles.

Elle était née pour régner sur le cœur des hommes et elle le savait. C'était son droit divin. Elle effleurait la terre d'un pied mignon qui voulait peut-être,

comme celui de la belle Louise de la Valière, quand elle dansa le royal ballet, dans la forêt de Fontainebleau, séduire par ses grâces le cœur d'un roi. Son père avait fermé les yeux sur ses caprices ; dans le monde joyeux où elle était entrée, elle recevait comme une chose due, l'encens de l'adulation, et ne souffrait pas facilement qu'on le lui refusât.

Elle n'était pas naturellement méchante, quoique vaine, égoïste et ambitieuse. Le cœur de l'homme était pour elle un piédestal : elle le foulait tout gentilment, sans se soucier des angoisses que faisait naître sa capricieuse tyrannie. Elle restait froide et calculait tout malgré les ardeurs de sa nature voluptueuse. Bien des amoureux pouvaient croire qu'ils avaient conquis le cœur de la belle capricieuse, mais pas un seul n'en était certain.



CHAPITRE IV.

CONFIDENCES.

I.

Angélique prit Amélie par le bras, avec cette douce familiarité d'autrefois, et l'entraina au coin d'un bastion ruisselant de soleil, où gisait un canon démonté. On voyait, par l'embrasure, comme un paysage encadré dans une pierre massive, la large pente de verdure que couronne Charlebourg.

Les deux jeunes filles s'assirent sur le vieux canon. Angélique tenait dans ses mains les mains d'Amélie, comme si elle avait hésité à lui confier le secret de son âme. Puis, quand elle eut parlé, Amélie vit bien que sa bouche n'avait pas dit tout ce que sa pensée renfermait.

—Nous sommes bien seules, Amélie, commença-t-elle, nous pouvons nous parler à cœur ouvert comme au temps où nous étions écolières. Tu n'es pas venue à la ville cet été, et tu as perdu tous les amusements.

—Je ne les regrette pas, répondit Amélie. Vois donc comme la campagne est belle, ajouta-t-elle en plongeant, à travers l'embrasure, un regard enthousiasmé sur les champs verdoyants et les magnifiques bois qui bordent la rivière Saint-Charles. Combien il est plus agréable d'être là, à s'ébattre parmi les fleurs et sous les arbres! J'aime autant aller à la campagne que la voir à distance, comme vous la voyez, vous, gens de Québec.

—Moi, je me soucie peu de la campagne, répliqua

Angélique ; c'est la ville qu'il me faut. Jamais Québec n'a été plus gai que cet été. Le Royal Roussillon et les régiments du Béarn et de Ponthieu, nouvellement arrivés, ont fait tourner toutes les têtes de Québec... les têtes des jeunes filles, s'entend. Des galants, il y en avait comme des airelles au mois d'août. Tu peux croire que j'en ai eu ma part.

Et elle jeta un éclat de rire sonore. C'était sans doute un souvenir intime de sa dernière *campagne* qui revenait.

—J'ai eu raison de ne pas venir à Québec, cet été, perdre la tête comme les autres, repartit Amélie en riant ; mais maintenant que j'y suis, je devrais peut-être, dans ma compassion, essayer de guérir quelques-uns de ces pauvres cœurs que tu as si cruellement blessés.

—Non, n'essaie pas ; tes doux regards répareraient trop sûrement le mal que les miens ont fait, et je ne veux pas cela, fit Angélique riant toujours.

—Non ? Alors ton cœur est plus cruel que tes yeux. Mais, dis, quelles sont les victimes que tu as faites, cette année ?

—Pour parler franchement, Amélie, j'ai essayé d'ensorceler les officiers du roi indistinctement, impartialement, et j'ai passablement réussi, je te le jure. Pour l'amour de moi, trois rivaux se sont battus en duel, deux sont morts, et un autre s'est fait cordelier. Ne suis-je pas bien récompensée de mes efforts ?

—Méchante Angélique, va ! non, je ne crois pas que tu sois fière de pareils triomphes, s'écria la douce Amélie.

—Fière ! non ; je ne me glorifie pas de la conquête des hommes ; c'est chose trop facile. Ma gloire est de triompher des femmes, et le moyen de l'emporter sur elles, c'est de vaincre les hommes. Tu te souviens de mon ancienne rivale, au couvent, l'orgueilleuse Françoise de Lantagnac ? Je lui gardais rancune. Et aujourd'hui au lieu de prendre pour un jour le voile blanc et les fleurs d'orange, elle a pris pour la vie le triste voile noir. Je lui ai volé son amou-

roux, pour lui donner la peur seulement ; je n'étais pas sérieuse. Mais elle a pris la chose trop à cœur et s'est enfermée dans le cloître. Elle était bien imprudente de permettre à Angélique Des Meloises d'éprouver la fidélité de son fiancé, Julien de Sainte-Croix.

Amélie se leva tout indignée, les joues en feu :

—Je me souviens bien de tes cruelles vantandises d'autrefois, Angélique ! s'écria-t-elle, mais, non, je ne puis croire qu'aujourd'hui tu te railles ainsi des plus saintes affections !

—Bah ! Amélie, si tu connaissais les hommes comme je les connais, tu ne penserais pas faire grand mal en les punissant de leurs infidélités ; mais tu n'as pas plus d'expérience qu'une nonne, et tu n'es jamais sortie, comme moi, du premier rêve d'amour.

Angélique parut faire cette dernière remarque vaguement, avec une certaine tristesse, pas plus pour son amie que pour elle-même.

—Non, je ne connais pas les hommes, répondit Amélie, mais je crois qu'un homme loyal et bon est, après Dieu, le plus digne objet de l'affection d'une femme. Il vaudrait mieux mourir que chercher la joie dans les douleurs de ceux qui nous aiment. Mais dis-moi, je t'en prie, ce qu'est devenu Julien de Sainte-Croix après la rupture de son mariage avec cette pauvre Françoise.

—Oh ! lui? à l'eau !... Pourquoi m'en serais-je occupé? Je voulais punir Françoise de sa présomption, rien de plus, et je lui ai montré mon pouvoir en forçant son fiancé à se battre à mort avec le capitaine Le Franc.

—O Angélique ! comment peux-tu être si profondément méchante ?

—Méchante ? Mais est-ce ma faute s'il s'est fait tuer ? Il était mon champion et devait revenir vainqueur. J'ai porté un ruban noir pendant six mois en signe de deuil, et j'ai passé pour un modèle de dévouement. C'était toujours une manière de triompher.

—Ton triomphe est une honte, Angélique! et je ne veux plus t'écouter; tu profanes l'amour. Ta beauté devrait être une source de bénédictions et non de désespoirs. Que la Sainte Vierge prie pour toi, Angélique, tu as besoin de ses prières.

II.

Amélie se leva tout à coup.

—Allons, ne te fâche pas, ne t'en vas pas, Amélie, murmura Angélique, je vais expier mes triomphes par le récit de mes défaites, et surtout par le récit de la plus humiliante de toutes—une défaite que tu vas apprendre avec beaucoup de plaisir.

—Moi, Angélique? Mais qu'ai-je à voir à tes succès comme à tes déceptions! Non, je ne veux rien entendre.

Angélique la retint par son châle.

—Tu m'écouteras bien quand je te dirai que, la nuit dernière, j'ai vu au château, un de tes vieux et nobles amis, le nouvel aide-de-camp du gouverneur, le colonel Philibert. Il me semble, Amélie, que je t'ai entendu parler de Philibert, alors que nous étions au couvent.

Amélie comprit que l'habile magicienne l'enveloppait dans ses toiles. Elle resta là immobile de surprise, l'œil vague, et rougissante; elle faisait un effort désespéré pour cacher sa confusion. Mais sa rusée compagne l'avait prise dans ses filets aussi vite que l'oiseleur prend un oiseau.

—Oui, continua Angélique, j'ai essuyé une double défaite cette nuit.

—Vraiment? comment cela? dis donc.

Amélie, si calme d'ordinaire, se sentait poussée tout à coup par une ardente curiosité. Angélique le remarqua bien, et se plut à la laisser quelques moments dans l'anxiété. Enfin elle dit:

—Mon premier échec est dû à un gentilhomme suédois, philosophe, et grand ami du gouverneur Hélas! il eut mieux valu essayer d'attendrir un glaçon! Il ne savait parler que fleurs des champs.

Il ne vous aurait pas offert une rose avant de l'avoir analysée jusque dans son dernier pétale. Je crois sincèrement qu'après une demi-heure de conversation, il ne savait pas encore si j'étais un homme ou une femme : Première défaite.

—Et la deuxième ?

Amélie était prise ; elle s'intéressait profondément maintenant au bavardage d'Angélique qui continua :

—Je plantai là mon philosophe aride et sans goût et dressai mes batteries contre le beau colonel Philibert. Il fut courtois et bouillant d'esprit, ce qui n'a pas empêché mon échec d'être encore plus complet.

Un éclair de joie traversa le regard d'Amélie. Mademoiselle Des Meloises s'en aperçut bien mais ne le fit point voir.

—Comment cela ? questionna Amélie, vite, dis-moi tous les détails de cette défaite.

—Tu n'as rien à apprendre, toi, de mon humiliation ; n'importe, écoute. Je me fis immédiatement présenter au colonel qui est bien, je l'avoue, l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Je voulais à tout prix l'attirer à moi.

—C'est une honte, Angélique ; comment peux-tu avouer une conduite si indigne d'une femme ?

Amélie parlait avec chaleur, sans s'en douter, peut-être, mais son amie le remarqua bien.

—C'est ma manière à moi de vaincre l'armée du roi, continua-t-elle. J'ai lancé au colonel Philibert toutes les flèches de mon carquois, mais à mon grand désespoir je n'ai pu l'atteindre sérieusement. Il les a toutes parées, puis rejetées rompues à mes pieds. Il m'a tout à fait déconcertée avec ses éternelles questions à ton sujet, dès qu'il a su que nous avions été compagnes de classe. Tout ce qui touche de près ou de loin à ta jolie personne a paru l'intéresser extraordinairement, mais, par exemple, pour ce qui est de moi...... ça ne valait pas un fruit sec.

—Mon Dieu ! quelles questions a-t-il donc pu te faire ?

Amélie s'approchait toujours de son amie ; elle lui saisit les mains par un mouvement involontaire et spontané. Angélique suivait avec attention le développement de cette nouvelle ivresse. Elle répondit :

—Il m'a demandé tout ce qu'un gentilhomme peut convenablement demander au sujet d'une femme.

—Et que lui as-tu dit ?

—Pas la moitié de ce qu'il aurait voulu savoir. Je t'avoue que j'étais joliment froissée de me voir interrogée comme une pythonisse sur les mystères qui t'enveloppent. J'éprouvais une horrible satisfaction à irriter sa curiosité. Pourtant, j'ai porté jusqu'aux nues ta beauté, ta bonté et ton intelligence. Je n'ai pas trahi la vieille amitié, Amélie......

Et elle mit un baiser sur la joue rose de mademoiselle de Repentigny.

Amélie l'accepta volontiers, en silence : un instant auparavant, elle l'eut refusé avec indignation.

—Non, ce n'est pas cela, répliqua-t-elle, d'un ton de doux reproche, raconte-moi ce que le colonel a dit de lui-même ; qu'il ne soit plus question de moi.

—Mon Dieu ! que tu es impatiente ! Il n'a rien dit de lui-même : il était trop absorbé par mes confidences. Je lui parlais de toi. Je lui ai brodé une fable tout aussi jolie que "*L'avare qui a perdu son trésor*" du bon Lafontaine. Je lui ai conté que tu étais une belle châtelaine assiégée par une armée d'adorateurs, mais insensible à tous les hommages, et attendant toujours, dans l'ennui, le retour du chevalier errant, pour lui donner ta main. Le pauvre colonel, si tu l'avais vu tressaillir ! Sa cuirasse d'acier ne le protégeait plus. Je l'ai piqué au sang : tu n'aurais pas osé en faire autant, Amélie. J'ai mis à nu le secret de son cœur... Il t'aime, Amélie de Repentigny !

—Méchante, va ! pourquoi as-tu fait cela ? Comment as-tu osé parler ainsi de moi ? Que va penser de moi le colonel ?

—Le colonel ? Il pense que tu es la perfection de ton sexe. Son opinion à ton égard était formée avant

qu'il m'ait dit un mot. Tout ce qu'il voulait, c'était le suprême plaisir de m'entendre chanter tes louanges sur l'air solennel qu'il avait composé lui-même.

—Et c'est bien ce que tu as fait, Angélique ?

—Aussi mélodieusement que mère Saint-Borgia des Ursulines, quand elle chante les vêpres, répondit l'espiègle, la légère jeune fille.

III

Amélie savait combien les reproches seraient inutiles. Elle refoula les émotions diverses qui lui arrachaient des larmes, et changeant par un violent effort le sujet de la conversation, elle demanda à mademoiselle Des Meloises si elle avait vu Le Gardeur depuis peu.

—Je l'ai vu au lever de l'Intendant, l'autre jour, répondit celle-ci. Comme il te ressemble ! seulement, il est moins aimable que toi.

Angélique n'avait pas répondu sans embarras à la question de son amie.

—Moins aimable que moi ? reprit Amélie, alors ce n'est pas mon frère... Pourquoi dis-tu qu'il est moins aimable que moi ?

—Parce qu'il s'est fâché contre moi, au bal qui a eu lieu pour fêter l'arrivée de l'Intendant, et que depuis lors je n'ai pas été capable de le ramener complètement.

—Oh ! alors Le Gardeur est un autre héros, le troisième qui ne s'est pas laissé vaincre par tes charmes.

Amélie éprouvait une secrète satisfaction de cette brouillerie entre son frère et Angélique.

—Pas du tout, Amélie, répliqua Angélique ; je ne mets pas Le Gardeur dans la même catégorie que mes autres admirateurs. Lui, il s'est trouvé froissé de ce que je semblais le négliger un peu pour cultiver mieux le nouvel Intendant. Le connais-tu le nouvel Intendant ?

—Non, et je ne tiens pas à le connaître, j'ai entendu dire bien des choses qui ne sont pas à son

avantage. Le chevalier de La Corne Saint-Luc n'a pas craint d'exprimer ouvertement son mépris pour lui, après certains faits qui se sont passés en Acadie.

—Oh! le chevalier de La Corne est toujours si exagéré dans ses préférences! Il faut que ce soit tout bon ou tout mauvais, pas de milieu! reprit Angélique avec une moue dédaigneuse.

—Ne parle pas mal de mon parrain, Angélique! je te pardonnerais toute autre chose; mais tu sais que le chevalier est à mes yeux l'idéal de l'homme parfait.

—Oh! alors, je ne renverserai pas ton idole. Au reste, je le respecte aussi moi, ce vieux et brave soldat, mais tout de même, j'aimerais autant le voir en Flandre avec l'armée.

IV.

Amélie reprit après une pause, car elle n'aimait pas à critiquer:

—Il y a des milliers de gens respectables qui augurent mal aussi de l'arrivée de cet Intendant dans la Nouvelle-France; le chevalier de La Corne n'est pas le seul.

—Oui, répliqua Angélique, les *honnêtes gens* qui n'aiment pas le voir user franchement de l'autorité royale, et forcer tous les citoyens, grands et petits, à s'acquitter de leurs devoirs envers l'Etat.

—Pendant qu'il ne remplit les siens envers personne, lui... Mais je ne m'occupe nullement de politique, moi. Cependant, quand j'entends tant de braves personnes appeler l'Intendant un homme dangereux, il convient d'être circonspect à son égard et de le *cultiver* avec prudence, comme tu appelles cela.

—Bah! il est assez riche pour payer les pots cassés. Il paraît, Amélie, qu'il a gagné des richesses inouïes en Acadie.

—Et perdu la Province! riposta Amélie avec toute la vigueur de son esprit délicat et patriotique. On dit même qu'il l'a vendue... ajouta-t-elle.

—Que m'importe ? répondit l'insouciante beauté : il est comme Joseph en Egypte ; il n'y a que Pharaon au dessus de lui. Il peut mettre des fers d'or aux pieds de ses chevaux. Je voudrais qu'il me chaussât de pantoufles d'or ; je les porterais, Amélie.

Et elle frappa la terre de son pied mignon, comme s'il eut porté les idéales chaussures.

—Si tu penses ce que tu dis, tu devrais rougir, répondit Amélie avec un accent de pitié, car elle croyait que son amie était sincère. Est-il vrai, continua-t-elle, que l'Intendant soit aussi dépravé qu'on le dit ?

—Je me soucie peu de cela : il est noble, galant, riche, poli et tout puissant à la cour. On dit même qu'il est le favori de la marquise de Pompadour ! Que voudrais-je de plus ? repartit Angélique avec chaleur.

V.

Amélie, qui connaissait assez le nom de la maîtresse de Louis XV, recula instinctivement comme à la vue d'un serpent venimeux. Elle trembla en songeant que son amie allait, dans sa vanité ou sa perversité, se laisser éblouir par les vices éclatants de l'Intendant royal.

—Angélique ! s'écria-t-elle, j'ai entendu raconter de telles choses de l'Intendant que je tremblerais pour toi si tu étais sérieuse.

—Mais je suis sérieuse. Je veux conquérir et mettre à mes pieds l'Intendant de la Nouvelle-France, pour montrer ma valeur à toutes ces jeunes beautés qui se disputent sa main. Il n'y a pas une jeune fille dans Québec qui ne serait prête à le suivre partout dès demain.

—Oh ! calomnier ainsi notre sexe ! quelle horreur ! Angélique ! Tu sais mieux que cela. Et tu ne l'aimes pas !

—L'aimer ? fit de nouveau mademoiselle Des Meloises, avec dédain, l'aimer ? Non ; je n'ai jamais songé à cela. Il est loin d'être beau comme ton frère Le Gardeur, qui est mon idéal ; il n'a ni l'intelli

gence, ni la noblesse du colonel Philibert qui est le type du héros. Je pourrais aimer des hommes comme ceux-là ; mais, pour satisfaire mon ambition, il ne me faut rien moins ici, qu'un gouverneur ou un intendant royal ; en France, c'est le roi lui-même que je voudrais.

Elle se mit à rire de son extravagance, mais elle n'en pensait pas moins tout de même. Amélie, bien que choquée de sa perversité, ne put s'empêcher de sourire.

— Es-tu folle ? fit-elle. Je n'ai pas le droit de te demander la raison de ton choix, ni de mettre en doute ton prestige, Angélique, mais es-tu bien sûre que ces hautes aspirations ne se heurteront pas à des obstacles invincibles ? On dit tout bas que la retraite de Beaumanoir renferme une femme d'une grande beauté, que l'Intendant retient prisonnière, et pour qui il a conçu un amour profond. Est-ce vrai ?

Ces paroles tombèrent sur le cœur d'Angélique, comme des gouttes de feu. Elle darda sur son amie des regards menaçants comme des poignards, elle serra les poings avec frénésie, et ses ongles roses marquèrent de sang le velours de ses mains. Tout son être frémissait sous l'effort qu'elle faisait pour contenir l'émotion de son âme qui voulait éclater. Elle saisit violemment Amélie par le bras :

VI.

—Tu as mon secret ! dit-elle ; je voulais te le révéler, car tu es sage, discrète et meilleure que moi. Tout ce que je t'ai dit est vrai, Amélie : mais je ne t'ai pas tout dit. Ensuite, l'Intendant m'a parlé d'amour avec cette courtoisie qui ne peut avoir que d'honorables motifs. Il désire ma main. Pour lui j'ai été déchirée par mes amies ; et je suis devenue un objet de jalousie à cause de la préférence qu'il m'accorde. Je m'enivrais des folles délices du plus charmant paradis terrestre, lorsque soudain un

oiseau sauvage vint murmurer, à ma fenêtre, un étrange refrain :

Gare à toi ! gare à toi ! chantait-il. L'Intendant, dans une partie de chasse avec des Hurons de Lorette, a trouvé, au milieu de la forêt de Beaumanoir, une femme aussi belle que Diane. Gare à toi ! gare à toi !

Elle était accompagnée par des chasseurs d'une tribu étrangère, des Abénaquis de l'Acadie... Gare à toi !

Elle était épuisée de fatigue et endormie sur un lit de feuilles sèches, à l'ombre d'un arbre épais. Les indiens de Lorette conduisirent l'Intendant auprès d'elle. Gare à toi ! gare à toi !

Amélie étonnée voulut parler.

—Ne va pas m'interrompre, dit-elle, en lui serrant les mains contre son cœur, et elle continua :

L'Intendant parut stupéfait à la vue de cette femme. Il se mit à parler avec animation aux Abénaquis, dans leur langage que les Hurons ne comprenaient point. Les Abénaquis avaient à peine répondu quelques mots qu'il se précipita vers l'étrangère, en l'appelant par son nom : Caroline ! Caroline ! Elle s'éveilla soudain, reconnut l'Intendant : François ! François ! s'écria-t-elle, et elle s'évanouit. Gare à toi ! gare à toi !

Le chevalier était profondément troublé, il bénissait et maudissait à la fois le hasard qui lui avait fait rencontrer cette femme. Il la réconforta en lui faisant boire du vin, et s'entretint longtemps avec elle. Parfois la conversation prenait une tournure irritée, mais à la fin les Hurons qui entendaient le français, purent comprendre aux accents désespérés de cette femme, que, pour rien au monde, elle ne suivrait l'Intendant, dût-il la tuer et l'enterrer là... Gare à toi ! gare à toi !

VII.

Angélique prit à peine le temps de respirer.

—Dominé par l'amour, continua-t-elle, l'Intendant donna quelques pièces d'or aux Abénaquis, et les fit

partir, en les menaçant des armes de son escorte. Les pauvres indiens baisèrent les mains de cette dame, comme si elle eut été leur reine, et, lui criant adieu, s'enfoncèrent sous la forêt.

Bigot, avec quelques uns de ses chasseurs, retint là l'étrangère, assise sous l'arbre feuillu, jusqu'à la tombée de la nuit, et puis il la fit transporter discrètement à son château. Elle y est encore, mais cachée à tous les yeux, dit-on, et enfermée dans une chambre secrète où personne n'est jamais entré, personne excepté la femme de chambre qui la garde, l'Intendant et un ou deux de ses plus intimes amis.

—Grand Dieu ! quel roman ! mais comment peux-tu savoir tout cela, Angélique ? s'écria Amélie qui avait écouté avec une attention extraordinaire.

—Oh ! une jeune Huronne m'a fait les premières confidences ; le reste je l'ai su par le secrétaire de l'Intendant.

Il n'y a pas un homme capable de garder un secret qu'une femme voudra connaître. Si je confessais de Péan, pendant une heure seulement, je lui en ferais dire assez, pour mettre en danger la tête de l'Intendant ; mais, avec toute mon habileté je ne pourrai jamais lui faire dire ce qu'il ne sait pas : quelle est cette femme mystérieuse, quel est son nom, quelle est sa famille ?......

—Les chasseurs hurons ne connaissent-ils rien ? demanda Amélie qui prenait un intérêt croissant au récit de sa compagne.

—Rien ! Pourtant, ils ont compris, par des signes des Abénaquis, que cette femme appartient à une famille noble de l'Acadie, qui n'a pas dédaigné de mêler le sang patricien au sang des premiers maîtres du sol. Les indiens étaient parcimonieux de leurs renseignements, cependant ils ont avoué que c'était une grande dame et une sainte.

Je donnerais cinq ans de ma vie pour savoir qui est, et qui était cette femme, ajouta Angélique, et elle se pencha sur le parapet, regardant d'un œil de flamme cette grande forêt qui se déroule en arrière

de Charlesbourg et sous laquelle se cachait le château de Beaumanoir.

—C'est un étrange mystère, Angélique, mais un mystère que je n'aimerais pas à sonder, répondit Amélie. Il cache quelque crime, n'y touche pas, cela te portera malheur.

—Soit! mais je veux tout savoir! L'Intendant me tromperait-il? serais-je sa victime? Malheur à lui! malheur à elle alors! Est-ce que tu ne m'aiderais pas, Amélie, à pénétrer ce secret?

—Moi? et comment le pourrais-je? Je te plains, Angélique, et je pense qu'il vaut mieux laisser cet Intendant avec son triste secret.

—Tu peux, si tu veux, m'être d'un grand secours. Le Gardeur doit connaître ce secret: il doit avoir vu cette femme; mais il me garde rancune, tu sais, parce que je l'ai négligé... C'est lui qui dit cela, mais il a tort. Je ne pourrais pas, en ce cas, lui avouer ma jalousie. Il m'en a dit juste assez pour me faire perdre la tête, et ensuite quand il a vu mon anxiété, au sujet de ces amours, il a durement refusé de me raconter le reste. Oui, Amélie! il te révèlera tout si tu l'interroges.

—Et moi, Angélique, je te le répète, j'aurais honte de questionner mon frère sur un pareil sujet. Dans tous les cas, j'ai besoin de réfléchir, et je veux prier pour ne pas faire un faux pas.

—Non! ne prie pas: si tu pries, c'est fini, tu ne m'aideras jamais. Tu diras, je le sais, que la fin est mauvaise et les moyens inavouables.

Mais trouvons le secret! Je le veux, et vite! Bah! une nouvelle danse avec de Péan et je saurai tout!

Qu'ils sont fous ces hommes qui s'imaginent que nous les aimons pour eux-mêmes et non pour nous!

VIII.

Amélie, toute chagrine de voir son ancienne compagne de classe écouter ainsi ses sauvages passions, la prit par le bras.

—Marchons un peu sur le bastion, dit-elle.

Sa tante s'avançait en compagnie de l'évêque et du père de Berey ; elle en fut enchantée.

—Vite, Angélique, reprit-elle, lisse tes cheveux et compose ton maintien, voici ma tante avec monseigneur l'évêque... Tiens! le père de Berey aussi! Il n'y a pas de pensée triste qui tienne quand il arrive ce bon père. Pourtant je n'aime pas tant de gaieté chez un religieux.

Angélique était prête. En une minute elle était devenue, grâce à son étonnante mobilité de caractère, la plus aimable et la plus joyeuse des créatures. Elle salua fort respectueusement madame de Tilly et l'évêque, tout en faisant échange d'éclats de rire et de réparties fines avec le père de Berey. Salomon lui-même aurait été trompé par cette voix argentine et claire, et toute sa sagesse n'aurait pas soupçonné une trace de soucis dans l'esprit de cette belle fille.

Elle dit en plaisantant qu'elle ne pouvait guère demeurer plus longtemps dans l'agréable compagnie des gens d'église, car elle avait ses visites du matin à terminer. Elle mit un baiser sur les joues d'Amélie, un baiser sur la main de madame de Tilly, fit une gracieuse révérence aux messieurs, monta d'un bond léger dans sa calèche, tourna ses chevaux fringants avec la dextérité d'un cavalier et s'élança dans la rue St. Jean, suivie de tous les yeux, admirée par tous les hommes, et jalousée par toutes les femmes.

Madame de Tilly et sa nièce se rendirent à leur demeure, après avoir fait servir un copieux repas à leurs gens. Cette demeure était leur maison seigneuriale quand elles venaient à la ville.



CHAPITRE V.

LE NOTAIRE AMBULANT.

I.

La patience de maître Jean Le Nocher, le robuste traversier de la rivière Saint-Charles, avait été rudement mise à l'épreuve depuis quelques jours, par les bandes d'habitants qui se rendaient à Québec. Ils venaient à la corvée du roi et se prévalaient en conséquence des privilèges accordés aux personnes attachées au service royal. Exempts de péage, ils payaient avec un salut ou une plaisanterie le pauvre Jean pas du tout accoutumé à cette monnaie.

Cependant, ce matin-là avait commencé, pour Jean, sous d'heureux auspices. Un officier du roi, monté sur un cheval gris, venait de traverser la rivière, et loin de se prévaloir des avantages que lui donnait son uniforme, il avait payé en bon argent plus que le tarif. Avant de poursuivre sa course, il avait adressé quelques bonnes paroles au traversier, et fait un salut aimable à sa femme, Babet, qui se tenait debout à la porte de la maison. Babet avait répondu par une révérence.

—Celui-là, dit Jean à sa jolie et gaie compagne, c'est un gentilhomme, et un vrai ! il est généreux comme un prince... Vois ce qu'il m'a donné.

Il sortit une pièce d'argent, l'admira un moment puis la lui jeta.

Elle tendit son tablier pour la recevoir, la fit jouer entre ses doigts, et la colla sur sa joue.

—On voit bien, répliqua-t-elle, que ce bel officier vient du château, et non pas du palais. Vraiment, il est admirable avec cette flamme dans les yeux et ce sourire sur les lèvres. Il est aussi bon qu'il est beau ou je ne m'y connais pas en hommes.

—Oh! tu sais fort bien juger des hommes, Babet, puisque tu m'as choisi entre tous, repartit Jean avec un gros éclat de rire.

Il s'amusait de son bon mot que Babet approuva cordialement.

—Oui, répondit la jolie femme, je distingue un faucon d'une scie, et quand une femme est aussi perspicace que cela, Jean, elle sait toujours reconnaître un gentilhomme. Non, je n'ai pas vu depuis nombre d'années un plus bel officier.

—En effet, il est assez beau garçon... Qui, diable! peut-il être? Il galoppe comme un maréchal, et ce cheval gris a de la jambe, observa le traversier qui suivait sur le chemin blanc de poussière, la course rapide du cavalier, vers les hauteurs de Charlesbourg. Il va probablement à Beaumanoir faire visite à l'Intendant qui n'est pas encore de retour de la chasse, ajouta-t-il.

—Oui, dit Babet d'un air de mépris, il y a trois jours qu'ils sont là, une poignée d'amis à boire,et à s'amuser, dans leur chère retraite, pendant que tout le monde est obligé d'aller travailler aux fortifications. Je parierais que cet officier s'en va prier ces vaillants de la Friponne de vouloir bien s'en revenir à la ville pour faire aussi, comme le pauvre peuple, leur part de travail.

—Ah! la Friponne! la Friponne, s'écria Jean, que le diable l'emporte, la Friponne! chaque jour ma barque s'enfonce sous le poids des malédictions des habitants qui sortent de là, volés comme par un colporteur Basque, mais avec moins de politesse.

II.

La Friponne, comme l'appelait le peuple, c'était l'immense magasin établi par la grande compagnie

des marchands de la Nouvelle-France. Cette compagnie avait le monopole des importations et des exportations. Elle possédait ses privilèges en vertu d'ordonnances royales et de décrets de l'Intendant, et elle en abusait largement. Elle ruinait toutes les entreprises commerciales de la colonie. Elle était naturellement haïe, et méritait cent fois le nom de Friponne, que le peuple volé et pressuré lui avait donné avec ses malédictions.

—On dit, Jean, reprit Babet, qui possédait un esprit pratique et savait, en bonne ménagère, le prix des denrées et les bons marchés à faire, on dit, Jean, que le bourgeois Philibert ne cédera pas comme les autres marchands. Il se moque de l'Intendant et continue à acheter et à vendre à son comptoir, comme il l'a toujours fait, en dépit de la Friponne.

—Oui, Babet, c'est ce qu'on rapporte. Mais je n'aimerais pas à être dans ses bottes, s'il entre en guerre avec l'Intendant. C'est un vrai Turc que l'Intendant.

—Ouais! Jean, tu as moins de courage qu'une femme. Toutes les femmes sont en faveur du bourgeois. C'est un marchand honnête, qui vend à bon marché et ne vole personne.

En parlant ainsi, Babet jetait un regard complaisant sur sa robe neuve, une robe qu'elle venait d'acheter à bonnes conditions, au magasin du bourgeois. Elle avait intérêt du reste, à parler ainsi, vu que Jean l'avait grondée un peu,—il ne faisait jamais plus,— à cause de sa vanité. Pourquoi en effet, avait-il murmuré, acheter, comme une dame de la ville, une jolie robe de fabrique française, quand toutes les femmes de la paroisse portent, à l'église comme au marché, des jupons d'étoffe du pays?

Jean n'avait pas eu le courage de dire un mot de plus. C'est qu'en vérité il trouvait Babet bien plus jolie dans cette robe d'indienne que dans sa jupe de droguet, bien que la robe d'indienne coûtât le double.

Il ferma les yeux sur la petite extravagance et se mit à parler du bourgeois.

—On dit que le roi a les bras longs, mais cet In-

tendant a les griffes plus longues que satan. Il y aura du trouble au *Chien d'Or* avant longtemps; remarque ce que je te dis, Babet. Pas plus tard que la semaine dernière l'Intendant et Cadet ont passé la rivière. Ils causaient intimement. Ils m'avaient oublié, et croyaient n'être pas entendus; mais j'avais l'oreille ouverte comme toujours. J'ai surpris une parole, et je souhaite qu'il n'arrive rien de fâcheux au bourgeois; je n'en dis pas davantage.

—Je ne sais pas trop ce que feraient les chrétiens s'il lui arrivait malheur, répondit Babet toute pensive. Tout le monde est traité avec politesse, et reçoit pour son argent au *Chien d'Or*. Quelques-uns des escrocs de la Friponne l'ont accusé devant moi l'autre jour, d'être huguenot, le bourgeois. Je n'en sais rien, et je ne le crois pas. Dans tous les cas, aucun marchand de Québec ne donne bon poids et longue mesure comme lui. Un des préceptes de la religion, c'est d'aller droit, d'abord; voilà mon avis, Jean.

Jean se porta la main au front. Il avait l'air préoccupé.

—Je ne sais pas, dit-il, s'il est huguenot, ni ce que ce c'est qu'un huguenot. Ils disent tant de choses! Ils ont bien dit aussi qu'il était Janséniste endiablé! Dans leur bouche, à ces escrocs, je suppose que ça veut dire à peu près la même chose, Babet. Du reste, cela ne nous regarde pas. Un marchand qui est gentilhomme, qui est bienveillant envers tout le monde, qui donne bon poids et bonne mesure, qui ne ment pas et ne fait de mal à personne, doit être un bon chrétien.

Un évêque ne serait pas plus honnête en affaires que le bourgeois, et sa parole vaut la parole du roi; que nous importent leurs calomnies?

—Que l'on dise ce que l'on voudra du bourgeois, répliqua Babet, il est certain tout de même qu'il n'y a pas un bon chrétien dans la ville s'il n'en est pas un; il n'y a pas non plus dans le voisinage de l'église une maison mieux connue et plus aimée de tous les habitants que le Chien d'or; et, l'on a

beau dire, c'est là qu'il faut aller pour bâcler de bons marchés...... Mais qui sont ceux-là qui nous arrivent?

Elle regarda à travers sa main demi-fermée, comme dans une lunette.

III

Une bande de vigoureux garçons descendait au bord de la rivière pour se faire traverser.

—Ce sont de braves habitants de Sainte-Anne, observa Jean, je les connais : ils vont à la corvée aussi et passent sans payer, tous, jusqu'au dernier. Je vais les traverser en criant : Vive le roi! Une belle affaire! Vaut autant aller se promener que travailler pour rien.

Jean sauta lestement dans le canot et les nouveaux venus le suivirent en plaisantant sur son surcroît de besogne.

Jean supporta gaiement leurs plaisanteries, se mit à rire, riposta de son mieux et, plongeant ses rames dans l'eau paisible, fit vaillamment sa part de la corvée du roi en débarquant sains et saufs sur l'autre bord ses nombreux passagers.

IV

Dans le même temps l'officier qui venait de traverser la rivière courait à toute vitesse, sur la route longue et droite qui conduisait à un groupe de blanches maisons sur la pente de la colline. Du clocher de la vieille église qui dominait ces maisons, s'envolaient dans l'air frais de la matinée les mélodieux tintements des cloches.

Le soleil versait sur la campagne des flots de lumière dorée, et de chaque côté de la route des gouttes de rosée scintillaient encore sur les rameaux des arbres, les feuilles des plantes et les pointes du gazon. C'était, pour saluer le lever du roi du jour, un déploiement extraordinaire de richesses et de joyaux.

Jusqu'au loin s'étendaient, sans haies ni clo-

tures, les vastes prairies et les champs de blé mûrissants. Des fossés étroits ou des bancs de gazon, parsemés de touffes de violettes, de fougères et de fleurs sauvages de toutes les teintes, séparaient les champs. Il ne semblait pas nécessaire alors de séparer autrement les fermes, tant l'accord régnait entre ces honnêtes colons qui avaient apporté de la vieille Normandie leur mode de culture et leurs âpres vertus.

Cà et là, sur la nappe verte des prés ou dans les vergers ombreux, se dessinaient les pignons rouges et les murs blancs des maisons. Toutes les fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer l'air chargé de parfums.

V

Tout-à-coup, avec les senteurs suaves entra le bruit des sabots d'un cheval retentissant sur le chemin dur, et de jolies figures s'avançèrent pour examiner curieusement l'officier portant le casque à plume blanche, qui dévorait ainsi la route.

C'était un homme digne d'attirer les regards, grand, droit et fièrement découplé. Chez lui, le type normand, sans être parfait, était digne et beau. Des yeux bleus et profonds, fermes sous d'épais sourcils, regardaient avec persistance, mais douceur, tandis que le menton bien arrondi, et les lèvres un peu serrées donnaient à toute sa physionomie un air de fermeté qui s'accordait bien avec son loyal caractère. C'était le colonel Philibert en uniforme royal. Ses cheveux châtains étaient retenus par un ruban noir, car il n'aimait pas à porter la perruque poudrée tant à la mode à cette époque.

Depuis longtemps il n'était passé sur le chemin de Charlesbourg ; depuis longtemps il n'avait admiré, comme aujourd'hui, le site enchanteur qu'il traversait. Cependant, il le savait bien, il y avait un spectacle plus beau : le grand promontoire de Québec avec sa couronne d'invincibles fortifications, et son bouquet de glorieux souvenirs, les plus

beaux de l'Amérique du Nord. Aussi plus d'une fois, dans son enthousiaste admiration, il tourna son coursier, et s'arrêta un moment pour le contempler. Québec, c'était sa ville natale, et les dernières menaces de l'ennemi étaient à ses yeux un outrage à sa mère. Impatient d'arriver, il reprit une dernière fois sa course rapide, et jusqu'à ce qu'il eut passé un bouquet d'arbres qui lui remit en mémoire un souvenir de sa jeunesse, cette pensée d'invasion le remplit d'amertume.

Il se rappela qu'un jour, pendant un violent orage, il avait, avec Le Gardeur de Repentigny, son compagnon de classe, cherché un abri sous ces arbres. La foudre tomba sur l'orme qui les recouvrait. Tous deux perdirent connaissance pendant quelques minutes et purent se vanter d'avoir vu la mort de près. Ils ne l'oublièrent jamais.

VI

A l'aspect de ces arbres une foule de pensées, auxquelles il se plaisait souvent, revinrent vives, et douces à son esprit. Il revit Le Gardeur et le manoir de Tilly et la belle jeune fille qui avait enchanté son enfance. Pour elle, pour mériter son sourire, pour environner son nom de gloire, il avait, pendant toute sa jeunesse, rêvé les exploits les plus brillants. Il se la représentait, maintenant, sous des traits divers et toujours belle, mais il l'aimait surtout comme elle était le jour où il avait sauvé la vie à Le Gardeur, quand dans un élan de reconnaissance, elle l'avait si tendrement embrassé, en lui promettant une prière chaque jour de sa vie.

Philibert s'était délecté dans les romanesques visions qui hantent l'imagination des jeunes gens appelés à de hautes destinées ; visions ensoleillées par le regard d'une femme et par l'amour.

Ce sont les rêves qui mènent le monde, les rêves des cœurs passionnés et des lèvres brûlantes, et non les paroles enchaînées par des règles de fer ; c'est l'amour, non la logique. Le cœur avec ses passions,

non pas l'esprit avec ses raisonnements dirigent, dans leur marche éternelle, les actions de l'humanité.

La nature avait doué Philibert du riche don de l'imagination. Il possédait en outre un jugement solide, perfectionné par l'expérience et l'habitude des affaires sérieuses.

Son amour pour Amélie avait grandi en secret et ses racines s'enfonçaient jusqu'au plus profond de son cœur. Il se mêlait instinctivement ou volontiers à tous les actes de sa vie, et cependant il n'espérait guère. Il savait que l'absence fait naître l'oubli. La jeune fille de jadis avait, sans doute, formé de nouveaux liens, de nouvelles relations dans le monde enchanteur où elle brillait maintenant, et le souvenir de l'ami d'enfance était devenu sans doute une chose surannée. Lorsqu'il revint à Québec quelques jours auparavant, il regretta de ne l'y point trouver et, depuis lors, l'état de la colonie et l'importance de ses devoirs de soldat ne lui avaient pas permis d'aller renouveler connaissance avec le manoir de Tilly.

VII

Juste en face de la rustique église de Charlesbourg, au pied du grand clocher, s'élevait, non comme une menace, mais comme une sorte d'auxiliaire, l'ancienne hôtellerie de la Couronne de France, une maison à la mode, avec toiture haute et pignons pointus. L'enseigne de la Couronne, se balançait, toute dorée, à la branche basse d'un érable, d'où tombait une ombre épaisse, où bruissaient ces splendides feuilles devenues l'emblème du Canada.

A la tombée du jour, ou vers l'heure de l'*Angelus*, quelques habitants du village venaient d'ordinaire s'asseoir à l'ombre de l'érable, sur des bancs rustiques, pour causer des nouvelles du jour, des probabilités de la guerre, des ordonnances de l'Intendant et des exécutions de la Friponne.

Les dimanches, entre la messe et les vêpres, des

gens de toutes les parties de la paroisse se trouvaient réunis et discutaient les affaires de la fabrique, parlaient de la valeur de la dîme pour l'année courante, des œufs de Pâque, de la pesanteur du premier saumon de la saison, toutes choses qu'ils avaient coutume d'offrir au curé avec les prémices des champs, afin d'obtenir abondance et bénédiction pour le reste de l'année.

Souvent le curé se mêlait à ces propos. Assis dans son fauteuil, à l'ombre de l'érable, pendant l'été et, l'hiver, auprès d'un bon feu, il défendait *ex cathedrâ*, les droits de l'Eglise et décidait avec bonne humeur toutes les questions disputées. Il trouvait que ses paroissiens étaient plus dociles à ses bons conseils, quand ils avaient bu un verre de cidre normand et fumé une pipe de tabac canadien à la Couronne de France ; ils le comprenaient moins, semblait-il, quand il leur parlait du haut de la chaire dans son style le plus soigné.

VIII

A l'heure où commence notre récit, cependant, tout était bien tranquille autour de la vieille hôtellerie. Les oiseaux chantaient et les abeilles bourdonnaient dans le soleil. La maison brillante de propreté était presque déserte. L'on ne voyait que trois personnes penchées sur une table, tête contre tête, et absorbées dans leur entretien. C'était Mme Bédard, l'intelligente hôtesse de la Couronne de France, et Zoé, son héritière, — un joli brin de fille assurément, — puis, un petit vieillard alerte et vif qui écrivait, écrivait ! comme s'il n'eut jamais fait que cela. Il portait une robe noire en lambeaux, relevée jusqu'aux genoux, pour laisser la jambe libre ; une perruque frisée qui semblait n'avoir connu que l'étrille, un pantalon noir raccommodé avec des pièces de diverses couleurs, et des bottes de cuir rouge, comme les habitants avaient coutume d'en porter. Cet étrange attirail composait le costume de maître Pothier dit Robin, le notaire

ambulant, une spécialité pas tout-à-fait inutile qui fleurissait sous l'a cien régime, dans la Nouvelle-France.

Un plat vide et quantité de miettes amassées sur la table, faisaient voir que le vieux notaire avait grassement déjeûné avant de prendre la plume. Tout près de son coude, au fond d'un grand sac de peau entr'ouvert, on voyait apparaître quelques paquets de papiers sales attachés avec du galon rouge, un ou deux misérables volumes de la Coutume de Paris, et un peu plus que les couverts d'un tôme de Pothier, son grand homonyme et sa première autorité en droit. Au milieu de tout cela, quelques morceaux de linge aussi malpropres que les papiers. Mais les habitants se souciaient bien de tout cela ! Tant il leur fournissait des arguments contre leurs adversaires. Ils étaient fiers même de son suprême négligé.

Maître Pothier dit Robin jouissait d'une grande réputation parmi les habitants,et c'était fort naturel; il allait de paroisse en paroisse, de seigneurie en seigneurie, rédigeant pour tous des billets, des obligations, des contrats de mariage,des testaments ; et l'on sait si nos gens, en vrais Normands qu'ils sont, invoquent la loi et font des chicanes, respectent les documents écrits et les cachets de cire. Maître Pothier trouvait toujours des lacunes et des défauts dans les actes des autres notaires, et rien n'égalait l'embrouillement des siens. Ce n'était pas sans raison qu'il se vantait de pouvoir embarrasser le Parlement de Paris et désespérer l'habileté des plus rusés avocats de Rouen. Il y avait autant de sources de discorde dans ses actes que de graines dans une figue, et il mettait ses clients dans l'eau bouillante, comme on dit, ou dans les procès pour le reste de leurs jours. S'il lui arrivait, par hasard, de régler une querelle entre voisins, il s'en dédommageait amplement en mettant aux prises le reste de la paroisse.

IX

Maître Pothier écrivait le contrat de mariage de Zoé, la charmante jeune fille que nous avons vue tout à l'heure avec Antoine LaChance, le garçon d'une veuve à l'aise de Beauport, et pendant qu'il écrivait les stipulations que lui dictait dame Bédard, son nez pointu et enluminé touchait presque la feuille.

Dame Bédard savait adroitement profiter de l'occasion. Le notaire avait passé la nuit à la Couronne de France; il ne fallait donc pas manquer de lui faire préparer le contrat de mariage. Mme LaChance, la mère d'Antoine n'était pas présente; mais tant mieux! car elle n'aurait pas manqué de s'opposer à certaines conditions importantes, et la fortune et la main de Zoé ne se donneraient qu'à ces conditions cependant.

—Voilà, madame Bédard, s'écria Maître Pothier en mettant sa plume derrière son oreille, après avoir ornementé le dernier mot d'un fion superbe. Salomon, s'il se fut marié avec la reine de Saba, aurait voulu faire écrire un pareil contrat. Un douaire de cent livres tournois, deux vaches, un lit de plumes, une couchette, un coffre plein de linge... Une donation entre vifs.

—Une...... quoi? Attention, maître Pothier! Est-ce bien là la chose? le vrai mot du grimoire? fit dame Bédard qui sentait bien que là se trouvait le nœud du contrat. Vous savez que je ne donne que conditionnellement.

—Parfaitement! parfaitement! soyez tranquille, madame, j'ai fait une donation entre vifs, révocable pour cause d'ingratitude, si votre futur gendre manque à ses obligations envers vous ou mademoiselle Zoé.

—Et il ne peut remplir ses devoirs envers ma fille s'il ne les remplit à mon égard. Mais êtes-vous bien sûr que les termes sont assez forts? Tenons-nous si bien Mme Lachance qu'elle ne puisse révo-

quer ses dons dans le cas où je révoquerais les miens ?

—Si vous la tenez ? Comme une tortue tient une grenouille ! Pour preuve, voyez ce que dit Ricard à la page 970. Voici le livre.

Maître Pothier ouvrit son vieux bouquin et le passa à madame Bédard. Elle branla la tête.

—Merci ! j'ai oublié mes lunettes, dit-elle, lisez vous-même, s'il vous plaît.

—Avec le plus grand plaisir, chère dame. Un notaire doit avoir des yeux pour tout le monde, des yeux de chat pour voir dans l'obscurité, et la faculté de les rentrer comme fait la tortue, afin de ne voir que ce qu'il faut.

—Que le bon Dieu vous bénisse avec vos yeux ! fit madame Bédard impatientée. Lisez-moi ce que ce livre dit au sujet des donations révocables, c'est surtout ce que nous voulons savoir, moi et Zoé.

—Bien ! bien ! voici madame :

" Les donations stipulées révocables suivant bon plaisir du donateur sont nulles ; mais cela ne s'applique pas aux donations par contrat de mariage." Bourdon dit aussi :......

—Foin de votre Bourdon et de tous les autres bourdons ! je veux faire une donation révocable, moi, il ne s'agit pas de celle de madame Lachance. J'ai été assez longtemps auprès de mon cher défunt mari, pour apprendre comme il faut tenir les rênes serrées avec les hommes. Antoine est un bon garçon, mais la prudente sollicitude d'une belle-mère le rendra meilleur encore.

Le notaire passa la main sur sa perruque.

—Etes-vous sûre, demanda-t-il, que Antoine Lachance se laissera brider facilement ?

—Pourquoi pas ? je voudrais bien, par exemple, voir un gendre regimber ! Au reste, pour l'amour de Zoé, Antoine peut tout faire. Avez-vous fait mention des enfants, maître Pothier ? Je ne prétends pas que la mère Lachance ait maîtrise sur eux, pas plus qu'Antoine et Zoé.

—Je vous ai établie *tutrice perpétuelle*, comme on dit en termes du Palais, et voici la clause, ajouta-t-il en mettant le bout du doigt sur certaines lignes du document.

—C'est inutile, dit Zoé en rougissant. Quand le bon Dieu nous donnera des enfants, nous nous occuperons de les bien élever. En attendant, Antoine, je le sais, serait prêt à m'épouser sans dot.

—T'épouser sans dot, toi, Zoé Bédard ! Es-tu folle ? exclama avec chaleur la propriétaire de l'hôtellerie. Aucune fille, dans la Nouvelle-France, ne se marie sans une dot, n'aurait-elle qu'une marmite ! Tu oublies que ce n'est pas tant pour toi que pour l'honneur de la maison que je te fais une dot. Se marier sans une dot ! vaut autant se marier sans un anneau.

—Ou sans un bon contrat fait par main de notaire, signé, sceau en marge et délivré, ajouta maître Pothier.

—C'est vrai ! fit madame Bédard, et j'ai promis de faire une noce de trois jours, une noce qui va surprendre toute la paroisse de Charlesbourg. Le seigneur a consenti à servir de père à Zoé. Il sera le parrain de tous les enfants, c'est entendu dans ce cas-là, et il leur donnera à tous des présents. Je vous inviterai, maître Pothier.

Zoé fit semblant de ne pas entendre. Au reste, ce petit refrain tintait à ses oreilles vingt fois par jour depuis quelques semaines, et cela ne lui était pas trop désagréable.

La perspective des présents stimulait toujours sa curiosité et son ambition.

V.

A cette promesse de trois jours de bombance à la "Couronne de France," le notaire dressa les oreilles sous sa vilaine perruque. Il commençait une réponse digne du sujet, quand le galop d'un cheval se fit entendre. Un instant après, le colonel Philibert arrivait à la porte de l'hôtellerie.

A la vue de l'uniforme royal, maître Pothier se

leva et sortit suivi des deux femmes. Il salua l'officier ; madame Bédard et sa fille, l'une près de l'autre, lui firent leur plus profonde révérence.

Philibert rendit le salut avec courtoisie et, arrêtant son cheval tout près de madame Bédard :

—Je croyais bien connaître tous les chemins de Charlesbourg, Madame, fit-il, mais je m'aperçois que j'ai oublié la route qui conduit à Beaumanoir. Elle a peut-être été changée. Dans tous les cas, je ne m'y connais plus.

—Votre honneur a raison, répondit l'hôtesse, l'Intendant a fait percer une route nouvelle à travers la forêt.

Pendant ce petit dialogue, Zoé prit la liberté d'examiner, de la tête aux pieds, le cavalier nouveau. Son air, sa taille, son uniforme : tout lui parut sans défaut. C'était bien le plus bel officier qu'elle eut jamais vu.

—En effet, ce doit être cela, répondit Philibert, puis il ajouta : Je présume que vous êtes la propriétaire de l'hôtel de la Couronne de France ?

Cela se lisait sur la figure de dame Bédard, tout aussi clairement que sur l'enseigne qui se balançait au-dessus de sa tête.

—Pour vous servir, votre honneur ! je suis la veuve Bédard, et je crois tenir la meilleure hôtellerie de la colonie. Votre honneur veut-elle descendre et prendre un verre de vin, de celui que je garde pour les gens de qualité ?

—Merci, madame Bédard, je suis pressé. Il faut que j'aille à Beaumanoir. Ne pourriez-vous pas me donner un guide ? Je n'ai pas, voyez-vous, de temps à perdre à chercher mon chemin.

—Un guide, monsieur ! tous les hommes sont allés à la corvée du roi, en ville... Mais Zoé pourrait bien vous conduire, par exemple.

Zoé serra le bras de sa mère pour l'avertir de ne pas en dire trop. Elle éprouvait un certain plaisir, et un certain trouble aussi, à la pensée de servir de guide à ce beau voyageur, dans la forêt sauvage. Il

ne manquait pas d'aventures comme celle-là dans les livres. Pauvre Zoé! pendant une seconde elle fut infidèle à son fiancé. Mais, dame Bédard mit fin à ses conjectures. Elle se tourna vers le notaire qui se tenait raide et droit comme un article du code.

—Voici maître Pothier, votre honneur; il connait tous les grands chemins et les routes dans dix seigneuries différentes; il vous conduira bien à Beaumanoir.

—C'est aussi facile que de charger des honoraires, ou dresser un procès verbal, répondit le notaire dont la singulière figure n'avait pas manqué d'attirer l'attention du colonel.

—Ah! vous parlez d'honoraires, dit celui-ci. Vous êtes donc un homme de loi, mon ami. J'ai connu bien des avocats, mais...... Il s'interrompit, il allait dire une malice.

—Vous n'en avez jamais vu comme moi, je suppose. C'est vrai en effet. Je suis maître Pothier dit Robin, notaire ambulant au service de votre honneur, prêt à vous formuler une obligation, à vous rédiger un acte de conventions matrimoniales, ou à écrire vos dernières volontés et votre testament, tout aussi bien que le meilleur notaire de France. Je puis, néanmoins, vous conduire à Beaumanoir aussi aisément que je viderais un verre de cognac à votre santé.

Philibert ne put s'empêcher de rire un peu de ce notaire voyageur, et de penser qu'il avait assez de cognac au bout du nez: une mouche n'y aurait pu poser la patte sans se brûler.

—Mais comment voulez-vous m'y conduire, mon ami, lui demanda-t-il, en jetant les yeux sur ses bottes tannées, vous n'avez pas l'air d'un marcheur extraordinaire.

—Oh! interrompit dame Bédard avec humeur, parce que Zoé l'avait pincée un peu fort, pour lui faire comprendre qu'elle voulait y aller,—maître Pothier peut monter le vieux cheval alezan qui est là, dans l'étable, mangeant sa valeur en attendant

l'ouvrage. Comme de raison il faudra payer quelque chose.

—Comment ? madame, mais bien certainement, et avec plaisir encore !

Alors, maître Pothier, vite ! sortez l'alezan, et en route !

Le temps de faire un trait de plume ou d'emplir cette coupe de cognac et je reviens, votre honneur.

—C'est un vrai type que ce maître Pothier, remarqua Philibert pendant que le vieux notaire se rendait à l'écurie.

—Oui, un vrai type, votre honneur. On dit qu'il est le plus rusé de tous les notaires qui passent dans le village. Ceux qu'il prend sont bien pris. Il est si savant, paraît-il ! Si je vous disais que l'Intendant le consulte souvent, et qu'ils passent des moitiés de nuit ensemble à boire et à manger dans la cave du château.

—Vraiment ? alors il faut que je pèse mes paroles, répondit le colonel en riant, sinon il pourrait me jouer quelque mauvais tour. Mais le voici.

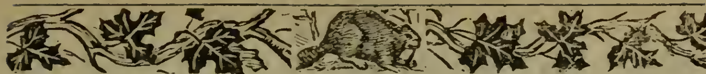
XI

Comme il parlait, maître Pothier arriva monté à poil sur un cheval maigre comme les restes d'un procès de vingt-ans. Sur un signe du colonel, Zoé lui présenta une coupe remplie de cognac qu'il vida d'un trait. Il fit claquer ses lèvres avec volupté, puis, appelant l'hôtesse :

—Prenez soin de mon sac, lui dit-il ; il faudrait plutôt laisser brûler votre maison que perdre mes papiers. Adieu, Zoé, lis attentivement le contrat de mariage que je viens d'écrire, et je suis sûr que tes jolies petites mains ne pourront s'empêcher de me préparer un bon dîner.

Ils s'éloignèrent à la course. Dans sa hâte d'arriver, le colonel éperonnait son cheval, et ne s'occupait guère de son guide. Le pauvre notaire, les jambes comme les branches d'un compas, sous sa robe en guenilles, la tête menacée de perdre

perruque et chapeau, battait des bras et sautait, sautait, essayant toujours de se mettre d'accord avec le galop irrégulier de sa triste monture.



CHAPITRE VI.

BEAUMANOIR.

I

Ils chevauchaient en silence. Un peu plus loin que le village de Charlesbourg, ils entrèrent dans la forêt de Beaumanoir par un sentier large et bien battu où pouvaient passer chevaux et carosses.

Ils comprirent que l'affluence des visiteurs au château était d'ordinaire assez considérable.

Les rayons du soleil pénétraient à peine la mer de verdure qui se berçait au-dessus de leurs têtes ; le sol était jonché de feuilles, souvenirs des étés passés ; les molles fougères formaient bouquets autour des troncs déracinés ; mille petites fleurs étincelaient près des herbes St-Jean, dans les coins ensoleillés, tandis que les grands pins verts et sombres versaient aux voyageurs leurs senteurs résineuses et leur vivifiante fraîcheur.

Un petit ruisseau se montrait d'espace en espace, sous les bois, chantant avec timidité pour les grandes herbes qu'il arrosait, et sur ses bords étroits fleurissaient l'anémône d'argent, le muflier et les campanules de la flore boréale.

Le colonel Philibert n'oubliait pas les dangers qui menaçaient la colonie et le motif sérieux qui l'appelait en hâte à Beaumanoir ; cependant, il jouissait des délices de la forêt, regardait l'écureuil sauter d'un arbre à l'autre, et prêtait l'oreille aux gazouillements des oiseaux cachés dans le

feuillage. Il allait vite et quand il se vit sur la bonne voie il eut bientôt dévancé son guide.

—C'est un chemin tortueux que ce chemin de Beaumanoir, dit-il à la fin, en retenant son cheval pour permettre à maître Pothier de le rejoindre. Il est aussi embrouillé que le code. J'ai de la chance tout de même d'avoir, pour me guider, un notaire habile comme vous.

—Pour vous guider? mais c'est votre honneur qui bat la marche! Oui, le chemin qui mène à Beaumanoir est aussi compliqué que le meilleur acte passé par un notaire ambulant.

—Vous n'allez pas souvent à cheval, maître Pothier, dit Philibert qui entendait geindre le notaire, péniblement cahoté par sa vieille rosse.

—A cheval? N...... non! Dame Bédard pourra bien m'appeler le plaisant Robin, si jamais elle me reprend à monter sur ses chevaux de louage.

—Pourquoi, maître Pothier?

Philibert commençait à s'amuser des manières de son guide.

—Pourquoi? parce que, si j'avais marché aujourd'hui, j'aurais pu marcher demain. Maintenant, c'est fini, grâce à ce bourriquet. Hunc! hanc! hoc! Il n'est bon qu'à faire un professeur de latin. Hoc! hanc! hunc! Je n'ai pas décliné mes pronoms depuis que j'ai laissé par accident le collège de Tours; non! Hunc! hanc! hoc! je vais être réduit en compote. Hunc! hanc! hoc!

II

Philibert s'amusait bien des réminiscences classiques de son guide, mais il craignait qu'il ne tombât de cheval, car il se tenait comme une fourche plantée dans une botte de foin. Il s'arrêta un instant pour lui permettre de prendre haleine et de se reposer.

—J'aime à croire, lui dit-il, que le monde apprécie mieux votre science et vos talents que ne le fait ce vilain bidet.

—C'est bien de la bonté, de votre part, de vous

arrêter ainsi pour moi. Ma foi ! je n'ai rien à reprocher au monde si le monde n'a rien à me reprocher. Ma philosophie, c'est que le monde est ce que les hommes le font. Comme dit un vieux refrain :

> C'est un endroit plaisant, mes amis, que ce monde,
> Si l'on prête, l'on donne et l'on dépense bien :
> Mais s'il faut emprunter, cette machine ronde
> Ne vaut plus rien.

—Et que vaut-elle à vos yeux, maître Pothier ? demanda le colonel.

Le notaire semblait le plus heureux des mortels ; sa face ridée était toute souriante ; les yeux, les joues, le menton, les sourcils, tout frémissait de plaisir, autour d'un nez de pourpre. Des enfants allègres autour d'un feu de joie !

—Oh ! je suis content, répondit-il ; nous, les notaires, nous avons le privilège de porter des manteaux bordés d'hermine, au palais de justice, et des robes noires à la campagne......quand nous pouvons en avoir. Voyez !

Et il releva avec dignité les lambeaux de sa robe.

—Pour moi, la profession de notaire, continua-t-il, c'est de manger, boire et dormir. Toutes les portes me sont ouvertes. Il ne se fait pas un baptême, ou une noce, ou un enterrement, sans que j'en sois, dans dix paroisses à la ronde. Les gouverneurs et les intendants fleurissent et tombent, mais Jean Pothier dit Robin, le notaire ambulant, fait toujours joyeuse vie. Les hommes peuvent se passer de pain, mais non de lois, du moins les hommes de cette noble et chicanière Nouvelle-France, notre patrie.

—Votre profession me paraît tout-à-fait nécessaire alors, observa Philibert.

—Nécessaire ? je penserais ! S'il n'avait une nourriture convenable, le monde perdrait vite l'existence, de même qu'Adam a perdu la félicité du Paradis terrestre, faute d'un notaire.

—Faute d'un notaire?

—Oui, votre honneur! Il est évident que notre premier père a perdu son droit de *usis et fructibus*, dans l'Eden, tout simplement parce qu'il n'a pas pu avoir un notaire pour rédiger un contrat inattaquable. Comment! il ne possédait pas même par un bail à chaptel, les animaux qu'il avait choisis et nommés?

Le colonel reprit en riant :

—Je pensais qu'Adam avait perdu son bien par la faute de quelqu'artificieux notaire, plutôt. Ce notaire aurait suggéré à la femme d'interpréter le contrat à sa façon, sachant bien qu'Adam ne trouverait pas un autre notaire pour défendre ses titres.

—Hum! c'est possible; j'ai lu quelque part, en effet, que jugement avait été rendu par défaut. Ce serait différent aujourd'hui. Il y a dans la Nouvelle comme dans la Vieille France, des notaires capables d'enfoncer Lucifer lui-même dans une lutte pour une âme, un corps ou un bien fonds...... Mais, tiens! nous voilà sortis de la forêt.

III

Les voyageurs avaient devant eux un large plateau garni de massifs d'arbres et dominé par une montagne escarpée. Un ruisseau, sur lequel on avait jeté un pont rustique, promenait ses ondes d'argent. Au milieu des jardins superbes et des bouquets d'arbres séculaires, s'élevait le château de Beaumanoir, avec son toit à pic, ses hautes cheminées et ses girouettes dorées qui rayonnaient au soleil.

Le château était une lourde construction en pierre, à pignons et à toit élevés, dans le style du dernier siècle, assez forte pour soutenir une attaque, assez élégante pour servir de demeure à un Intendant royal de la Nouvelle-France. Il avait été construit quelque quatre-vingts ans auparavant, par l'intendant Jean Talon, qui s'y retirait en si-

lence, quand il était fatigué des importunités de ses amis et des persécutions de ses adversaires, ou dégoûté de la froide indifférence de la Cour pour ses admirables plans de colonisation. Il choisissait quelques intimes et là, ensemble, loin de la ville, dans la retraite paisible, ils parlaient de la grande littérature du siècle de Louis XIV, ou discutaient la nouvelle philosophie qui envahissait l'Europe de toute part.

Là, dans le château de Beaumanoir, le sieur Joliet avait raconté ses aventureux voyages,et le père Marquette avait confirmé l'existence d'un fleuve merveilleux appelé le *Père des Eaux*, qu'une vague rumeur seule avait fait soupçonner. Là aussi, le vaillant de La Salle était venu demander conseil à Talon, son ami et son patron, quand il partit pour aller explorer la grande rivière du Mississippi, entrevue par Joliet et Marquette, la grande rivière du Mississippi qu'il donna à la France par droit de découverte.

Tout près du château, s'élevait une tour de pierre brute, crénelée et percée dans les côtés de nombreuses ouvertures. Cette tour avait été bâtie pour tenir les sauvages en respect et servir de refuge aux colons pendant les guerres du dernier siècle.

Que de fois, des bandes d'Iroquois altérés de sang se sont sentis pris de découragement et de terreur à la vue de cette petite forteresse dont les coulevrines donnaient l'éveil aux colons de Bourg-Royal et des bords sauvages du Montmorency !

La tour neservait plus maintenant et tombait en ruines ; mais il circulait des rumeurs fantastiques chez les habitants, au sujet d'un passage souterrain qui l'unissait au château. Personne ne l'avait jamais vu, ce passage, et personne n'aurait eu la hardiesse de l'explorer, à coup sûr, parce qu'il était gardé par un loup-garou ! Un loup-garou ! ! ! Ce mot faisait frissonner de peur les enfants vieux et jeunes réunis au coin du feu, dans les soirées d'hiver, pour entendre les légendes de la Bretagne et

de la Normandie, remises à neuf et retouchées pour les scènes du Nouveau Monde.

IV

Le colonel Philibert et maître Pothier suivirent une large avenue qui aboutissait au château et s'arrêtèrent à la porte principale, au milieu d'une haie verdoyante taillée, d'après les haies de Luxembourg, de la façon la plus fantastique. Cette porte s'ouvrait sur un vaste jardin tout éclatant de fleurs, tout rempli des senteurs les plus exquises, du bourdonnement des abeilles et du chant des oiseaux.

Des arbres, emportés de France et plantés par Talon, montraient au-dessus de la haie leurs têtes chargées de fruits. C'étaient des cerises rouges comme les lèvres des vierges Bretonnes, des prunes de Gascogne, des pommes de Normandie, des poires de la luxuriante vallée du Rhône. Les branches recourbées laissaient leur douce teinte verte pour se parer de vermeil, d'or et de pourpre, ces vives couleurs que la nature arbore quand elle se couronne pour les fêtes de la moisson.

Tout près du château, l'on voyait un colombier surmonté d'une brillante girouette que le moindre souffle faisait tourner et crier. C'était la retraite d'une famille de pigeons qui voltigeaient sans cesse, sans cesse tournoyaient autour des hautes cheminées ou se pavanaient en roucoulant sur le toit élevé ; pigeons blancs comme des flocons de neige, emblême de l'innocence et du bonheur.

Mais rien ne rappelait l'innocence ou le bonheur dans l'aspect de ce château baigné de lumière. Ses grandes portes restaient immobiles devant les merveilleuses beautés du monde extérieur, ses fenêtres qui auraient dû s'ouvrir larges, pour recevoir la fraîcheur et les rayonnements du matin, ses fenêtres étaient closes, comme des yeux qui se ferment avec malice à la lumière du ciel qui les inonde.

V.

Tout était calme au dehors, et l'on n'entendait que les chants des oiseaux ou le frémissement des feuilles; rien, ni homme, ni bête ne signala l'approche du colonel. Mais longtemps avant qu'il n'arrivât à la porte, il entendit un bruit confus de voix, un étrange mélange de cris, de chants et de rires, un choc de coupes et des sons de violons qui le remplirent d'étonnement et de dégoût. Il distingua des accents avinés, des refrains bachiques, des voix de stentor, qui demandaient de nouvelles rasades, et proposaient de nouvelles santés au milieu des plus bruyants applaudissements.

Le château semblait un vrai *pandemonium*, tout rempli de tumulte et de divertissements, où la nuit remplaçait le jour, d'où l'ordre était banni pour faire place au plus audacieux mépris de la décence, de l'honneur et du bon sens.

—Au nom du ciel! maître Pothier, que signifie ceci? demanda Philibert, au notaire, son guide, pendant qu'ils suivaient tous deux, après avoir attaché leurs chevaux à un arbre, la large allée qui conduisait à la terrasse.

—Ce concert, votre honneur, répondit maître Pothier avec un branlement de tête significatif, et un sourire qui trahissait sa sympathie pour les viveurs, c'est la fin de la chasse, la dernière partie, les gais convives de l'Intendant pendent les andouilles.

—C'est un parti de chasseurs dites vous? comment croire que des hommes puissent se rendre coupables d'une pareille dégradation, même pour plaire à l'Intendant!

—Une pareille dégradation? Je parierais ma robe que la plupart des chasseurs ont roulé sous la table à l'heure qu'il est; toutefois, d'après le vacarme, on voit, qu'il y en a encore quelques uns sur leurs jambes et que le vin coule toujours.

—C'est affreux! c'est horrible! dit Philibert, in-

digné; s'oublier dans de semblables orgies, quand la colonie nous demande à tous, toute la froideur de notre jugement, toute la force de nos bras, tout l'amour de nos cœurs! O! mon pays! mon cher pays! quelle destinée peux-tu espérer quand ce sont de tels hommes qui te gouvernent!

—Vous êtes un étranger, car vous ne seriez pas si prompt à flétrir l'hospitalité de l'Intendant. Ce n'est pas la coutume, de parler ouvertement comme cela, excepté parmi les habitants qui jasent toujours en vrais Normands.

Maître Pothier regardait le colonel, comme pour mendier son approbation, mais celui-ci, ne l'écoutait guère, irrité qu'il était par les bruits scandaleux de l'intérieur.

—Tiens! voici une chanson bien allègre, votre honneur, continua le notaire en battant la mesure avec sa main.

C'était la louange du vin, chantée par une voix forte. Un chœur éclatant répondit tout-à-coup, et les pigeons effrayés s'envolèrent de la toiture de la cheminée. Le colonel reconnut une chanson, qu'il avait entendue dans le quartier Latin, pendant sa vie d'étudiant à Paris. Il crut reconnaître aussi la voix qui chantait.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres!
C'est peu d'être gris,
Amis, soyons ivres.
Bon!
La faridondaine
Gai!
La faridondé!

Un murmure sonore, et le joyeux choc de verres suivirent le refrain. Maître Pothier clignait des yeux en signe d'approbation, et, sur le bout des pieds, les mains ouvertes, la bouche arrondie, il semblait faire sa partie dans cette musique infernale.

VI.

Philibert le regarda d'un air de mépris.

Allez ! ordonna-t-il, frappez à cette porte. Il faudrait le tonnerre de Dieu pour anéantir cette effroyable orgie ! Dites que le colonel Philibert arrive avec des ordres de son Excellence pour le chevalier Intendant.

—Oui ! et qu'on vous serve un bref d'expulsion ! Pardonnez-moi, et ne vous fâchez pas, monsieur, supplia le notaire, je n'ose pas frapper à cette porte pendant qu'on chante la messe du diable. Les valets ! je les connais bien, allez ! les valets me plongeraient dans le ruisseau ou me poignarderaient dans le corridor même, pour amuser les Philistins. Je ne suis pas un Samson, votre honneur ; je ne serais pas capable de faire crouler le château sur leurs têtes. Je le voudrais bien, par exemple !

Philibert ne trouva pas mal fondée la crainte de son guide, et, comme un nouvel éclat de voix chargées d'ivresse retentissait sous les riches lambris, il lui dit :

—Restez ici jusqu'à mon retour, je vais y aller moi-même.

Il monta les larges marches de pierre, et frappa à plusieurs reprises,mais en vain. Il essaya d'ouvrir. A sa grande surprise la porte céda : elle n'était pas verrouillée. Pas un serviteur n'était là. Il s'avança hardiment. Une éclatante lumière éblouit ses regards. Le château était tout orné de lampes et de candélabres, et c'était en vain que les brillants rayons du soleil cherchaient à pénétrer dans ces lieux, la nuit se prolongeait jusqu'au milieu du jour, une nuit artificielle avec une pluie de lumières et une effroyable orgie.



CHAPITRE VII.

L'INTENDANT BIGOT.

I.

Depuis l'arrivée de l'Intendant Bigot, dans le château de Beaumanoir, il y avait eu bien des festins joyeux, des festins qui pourraient, à cause de leurs désordres, être comparés aux royales orgies de la régence, et aux débauches de Croisy et des petits appartements de Versailles. La splendeur et le luxe de ce château, ses fêtes interminables provoquaient l'étonnement et le dégoût du peuple honnête, qui mettait naturellement, en regard de l'extravagance de l'Intendant, les manières simples et les principes sévères du gouverneur général.

La grande salle, où se réunissaient d'ordinaire les convives, était brillamment éclairée par des lampes d'argent, suspendues comme des globes de feu, au plafond. Un pinceau habile avait écrit, sur ce plafond, l'apothéose de Louis XIV. Le grand monarque était entouré de tous les Bourbons, Condés-Orléanais, etc., jusqu'à la plus lointaine parenté. Sur le mur du fond, l'on voyait un portrait de grandeur naturelle, de la marquise de Pompadour, la maîtresse de Louis XV, et l'amie et protectrice de Bigot. La voluptueuse beauté semblait être le génie de ces lieux. Des tableaux de prix ornaient les autres murailles : Le roi et la reine ; la Montespan aux yeux si noirs ; la rusée Maintenon, et la belle et triste Louise de la Vallière, la seule qui ait aimé Louis

XIV pour lui-même. Le portrait de la célèbre femme, copié d'après ce tableau, peut-être vu encore dans la chapelle des Ursulines de Québec. C'est sainte Thaïs, s'agenouillant pour prier avec les religieuses.

La table, un chef-d'œuvre, était faite d'un riche bois canadien aux teintes noires nouvellement connu, et s'étendait sur toute la longueur de la salle. Au milieu, on avait placé l'un des plus beaux morceaux de l'art italien, une épergne en or massif, donnée par la Pompadour. Cette épergne représentait Bacchus assis sur un tonneau de vin, comme sur son trône, et offrant des coupes débordantes à des faunes et à des satyres qui dansaient une ronde.

Des gobelets de la Bohème et des coupes Vénitiennes, sculptés dans l'argent, brillaient comme des étoiles sur cette table magnifique. Ils étaient remplis jusqu'au bord des vins d'or ou de pourpre de la France et de l'Espagne, ou renversés dans les mares de nectar qui coulaient jusque sur les tapis de velours. Pour aiguiser la soif, on avait mis parmi les vases de fleurs et les corbeilles de fruits des Antilles, des fromages de Parmes, du caviar et d'autres stimulants.

II

Une vingtaine ou plus de convives, mis comme des gentilshommes, mais dont les vêtements étaient en désordre et tachés de vin, la figure animée, les yeux rougis, parlaient bruyamment à tort et à travers, et d'une façon licencieuse.

De place en place, un siége vide ou renversé indiquait que des buveurs avaient roulé sous la table. Les valets qui les avaient emportés attendaient encore debout, en éclatante livrée. Dans une galerie, au fond de la pièce, des musiciens jouaient, quand les étourdissants éclats de la fête se taisaient un peu, les ravissantes symphonies de Destouche et de Lulli.

III

Bigot, l'intendant de la Nouvelle-France, occupait la place d'honneur. Son front bas, son œil vif, noir, petit, sa figure basanée, pleine de feu et d'animation, trahissaient en lui le sang gascon.

Il était loin d'être attirant ; dans l'inaction il était même laid et repoussant. Mais son regard avait une puissance redoutable. Il fascinait, il était plein de cet étrange éclat que donnent une volonté de fer, jointe à une grande subtilité. Il inspirait la crainte, s'il n'éveillait l'amour.

Néanmoins, quand il voulait essayer la douceur, —et il le faisait souvent—il manquait rarement de se gagner la confiance des hommes ; pendant que la tournure agréable de son esprit, sa courtoisie et ses manières galantes, avec les femmes, qu'il n'approchait jamais qu'avec la séduisante politesse apprise à la Cour de Louis XV, en faisaient un des hommes les plus dangereux de la Nouvelle-France.

Il aimait le vin et la musique, était passionnément adonné au jeu et aux plaisirs, possédait une brillante éducation, se montrait habile en affaires et fertile en expédients. Il aurait pu sauver la Nouvelle-France s'il avait été aussi honnête qu'il était habile ; mais il aimait la corruption et n'avait aucun principe. Sa conscience se taisait devant son ambition et son amour des plaisirs. Il ruina la Nouvelle-France par égoïsme d'abord, et ensuite pour ses protectrices, et pour la foule des courtisanes et des fragiles beautés de la Cour. En retour, par leurs artifices et leur influence auprès du roi, elles le faisaient maintenir dans sa haute position, malgré tous les efforts des *honnêtes gens*, les bons, les vrais habitants de la colonie.

Déjà, par ses fraudes et ses malversations, quand il était commissaire en chef de l'armée, il avait ruiné et perdu l'ancienne colonie de l'Acadie et, au lieu d'être traduit devant les tribunaux et châtié, il avait été élevé à la charge plus digne et plus importante d'Intendant royal de la Nouvelle-France.

IV

Bigot avait fait asseoir à sa droite le sieur Cadet, son ami de cœur, un gros sensuel au nez épais, aux lèvres rouges, et dont les yeux gris clignotaient sans cesse. Sa large face colorée par le vin brillait comme la lune d'août quand elle se lève à l'horizon. On disait que Cadet avait été boucher à Québec. Maintenant, il était, pour le malheur de son pays, commissaire en chef de l'armée, et confrère intime de l'Intendant.

Là se trouvaient aussi : le commandant de l'Artillerie, Le Mercier, officier plein de bravoure, mais homme plein de vices ; Varin, commissaire à Montréal, libertin fier de ses débauches, plus coquin que Bigot, et plus polisson que Cadet ; De Bréard, contrôleur de la marine et digne associé de Péniseault ; il avait un visage mince, un œil rusé qui convenait parfaitement au gérant de la Friponne ; Perrault, d'Estèbre, Morin et Vergar, tous des créatures de l'Intendant, des hommes qui l'aidaient dans son rôle infâme, ses associés dans la grande Compagnie — la grande compagnie des voleurs, comme disait le peuple qui se voyait dépouillé de tout au nom du roi et sous le faux prétexte de continuer la guerre.

Autour de la table somptueuse, il y avait nombre d'autres convives, les seigneurs dissolus des environs et les pères de la mode ; des hommes avides et extravagants, des hommes semblables à ceux dont parlait Charlevoix un quart de siècle auparavant, quand il disait : "des gentilshommes profondément versés dans l'art élégant et agréable de dépenser de l'argent, mais tout à fait incapables d'en gagner."

V

Parmi les jeunes seigneurs qui avaient été entraînés dans ce tourbillon de splendides folies, se trouvait le brave et beau Le Gardeur de Repentigny, capitaine dans la marine Royale, un corps nouvelle-

ment formé à Québec. Le Gardeur, dans ses traits de vaillant soldat, avait comme un reflet de la suave beauté de sa sœur, mais un reflet profané par la débauche. Il était tout enflammé, et ses yeux noirs, ordinairement doux et francs comme ceux d'Amélie, ses yeux noirs lançaient maintenant les dards envenimés du serpent.

A l'exemple de Bigot, Le Gardeur répondait follement aux défis de boire qui venaient de tous les côtés. Les fumées du vin obscurcissaient maintenant tous les cerveaux, et la table était une source de débauches.

VI

—Remplissez encore votre coupe, Le Gardeur ! s'écria l'Intendant, d'une voix forte et claire ; l'horloge menteuse dit qu'il est jour, grand jour ! mais dans le château de Beaumanoir, aucun coq ne chante, aucun rayon du jour ne paraît sans la permission du maître et de ses aimables convives. Remplissez vos coupes, mes compagnons, remplissez vos coupes ! la lampe qui se reflète dans une coupe de vin est plus brillante que le plus éclatant soleil.

—Bravo, Bigot ! Quelle santé ? dites ! nous allons y répondre jusqu'à ce que l'on compte quatorze étoiles dans la Pléiade, répliqua Le Gardeur :

Et, jetant un regard endormi sur la grande horloge, au fond de la salle, il ajouta :

—Je vois quatre horloges ici, et chacune d'elle en a menti, si elle dit qu'il est jour !

—Vous vous amendez, Le Gardeur de Repentigny. Vous êtes digne d'appartenir à la grande compagnie...... Mais je vais proposer ma santé. Nous avons bu vingt fois à cette santé, et nous y boirons vingt fois encore. C'est le meilleur prologue que l'esprit de l'homme ait pu trouver pour cette chose divine qui s'appelle le vin, c'est la femme !

—Et le meilleur épilogue, aussi, fit Varin, passablement ivre. Mais la santé ? ma coupe est remplie !

—C'est bien ! remplissez tous vos coupes, et buvons à la santé, à la fortune, et à l'amour de la plus belle femme de l'heureuse France, la marquise de Pompadour !

—La Pompadour ! la Pompadour ! Ce nom retentit dans toute la salle, les coupes furent remplies jusqu'au bord et un tonnerre d'applaudissements et le choc joyeux des gobelets d'argent répondirent à la santé de la maîtresse de Louis XV. Elle était, cette favorite puissante, la protectrice de la grande compagnie, et c'était dans ses mains que tombait la plus grande part des profits réalisés par le monopole du commerce dans la Nouvelle-France.

VII

Allons ! Varin ! c'est à votre tour, maintenant ! cria Bigot, en se tournant vers le commissaire. Une santé à Ville Marie ! Heureuse ville de Montréal où l'on mange comme des rats du Poitou, et où l'on boit jusqu'à ce que les gens sonnent l'alarme, comme firent les Bordelais, pour souhaiter la bienvenue aux percepteurs de la gabelle. Les Montréalais n'ont pas encore sonné l'alarme à votre sujet, Varin, mais cela ne saurait tarder.

D'une main peu sûre, Varin remplit sa coupe, jusqu'à ce qu'elle débordât, puis, s'appuyant sur la table il se leva et répondit :

—Une santé à Ville Marie ! et à nos amis dans l'indigence, les tuques bleues du Richelieu !

Il faisait allusion à une récente ordonnance de l'Intendant. Par cette ordonnance inique, Bigot enjoignait à Varin de saisir, sous prétexte d'approvisionner l'armée, mais en réalité au profit de la grande compagnie, tout le blé qui se trouvait dans les magasins de Montréal, et dans les campagnes voisines. On but avec enthousiasme.

—Bien pensé ! Varin ! reprit Bigot ; cette santé est au plaisir et au travail. Le travail ça été de brûler les granges des habitants ; le plaisir, c'est de boire à votre succès.

—Mes fourrageurs ont balayé net, répondit Varin, en reprenant son siège; les balais de Besançon n'auraient pas fait mieux. Les champs sont nus comme une salle de bal. Votre Excellence et la marquise pourraient y venir danser ; pas une paille ne traînerait sous leurs pieds.

—Et puis, demanda D'Estèbe d'un air un peu moqueur, avez-vous opéré cette œuvre énorme sans lutte et sans combats ?

—Sans combats ? Pourquoi des combats ? Les habitants ne résistent jamais quand nous leur parlons au nom du roi. Au nom du roi, nous chassons les démons! Quand nous écorchons les anguilles, nous commençons par la queue. Si nous allions faire cela, les habitants seraient comme les anguilles de Mélun : ils crieraient avant d'avoir du mal. Non, non, d'Estèbe ! nous sommes plus polis que cela, à Ville Marie. Nous leur disons que les troupes du roi ont besoin de blé. Ils ôtent leurs bonnets et, les yeux pleins de larmes, ils vous répondent : M. le commissaire, le roi peut prendre tout ce que nous possédons, et nous prendre nous aussi, s'il veut seulement empêcher les Bostonais de s'emparer du Canada. C'est mieux, D'Estèbe, que de voler le miel et tuer ensuite les abeilles qui l'ont produit.

—Mais, Varin, que sont devenues les familles que vos pourvoyeurs ont ainsi dépouillées ? demanda le seigneur De Beauce, un gentilhomme campagnard dont toutes les idées généreuses n'étaient pas encore noyées dans le vin.

—Ces familles ?—c'est-à-dire les femmes et les enfants, car nous avons enrôlé les hommes, répliqua Varin, d'un ton moqueur, en se croisant les pouces comme un paysan du Languedoc qui veut se faire croire,—ces familles, De Beauce, font comme les gentilshommes de la Beauce en temps de disette ; elles baillent pour leur déjeuner, ou elle avalent du vent, comme les gens du Poitou ; cela les fait cracher clair.

De Beauce, blessé des gestes moqueurs de Varin et de l'allusion qu'il faisait au baillement proverbial du peuple de la Beauce, se leva, furieux, et frappant la table de son poing :

—Monsieur Varin, cria-t-il, ne vous croisez pas ainsi les pouces devant moi, ou je vous les couperai !

Sur un signe de Bigot, le sieur Le Mercier s'interposa :

—Ne faites pas attention à Varin, dit-il bas à de Beauce, il est ivre, et l'Intendant serait désolé s'il y avait querelle. Attendez un peu et vous boirez à Varin, qui sera pendu comme le boulanger de Pharaon, pour avoir volé le blé du roi.

—Comme il mérite de l'être, pour avoir insulté les gentilshommes de la Beauce, insinua Bigot, en se penchant vers son hôte irrité. Et tout en disant cela il faisait un clin d'œil à Varin. Venez, maintenant, De Beauce, ajouta-t-il, soyons tous amis. *Amantium iræ!* Je vais vous chanter un couplet en l'honneur de ce bon vin, le meilleur que Bacchus ait jamais bu.

VIII.

L'Intendant se leva, et tenant dans sa main une coupe étincelante, il se mit à chanter d'une voix assez mélodieuse, comme excellent moyen de ramener l'accord parmi les convives, ce refrain fort à la mode :

Amis, dans ma bouteille
Voilà le vin de France !
C'est le vin qui danse ici
C'est le bon vin qui danse.
Gai lon la !
Vive la lurette !
Des fillettes
Il y en aura !

—Vivent les fillettes ! les fillettes de Québec ! les plus belles, et les plus constantes des filles, et qui ne dédaignent pas un galant digne d'elles ! continua Bigot. Que dites-vous, Péan ? N'êtes-vous pas disposé à répondre à la santé des belles de Québec ?

—Pas disposé ! votre Excellence ?

Il se leva pour répondre et ses jambes fléchirent. Brave, le verre en main, il tira son épée du fourreau et la mit sur la table.

—Je demande que la compagnie boive cette santé à genoux ! dit-il, et de mon sabre que voici, je couperai les jarrets du mécréant qui refusera de s'agenouiller et de boire une pleine coupe, aux yeux adorables de la plus belle Québecquoise, l'incomparable Angélique Des Meloises !

La santé fut acclamée. Chacun remplit son verre en l'honneur de la beauté partout admirée.

—A genoux ! cria l'Intendant, ou de Péan va nous couper les jarrets !

Tous s'agenouillèrent ; plusieurs ne purent se relever.

—Nous allons boire, continua-t-il, à Angélique, la plus belle des belles ! Des Meloises ! Allons ! tous ensemble !

La plupart reprirent leurs sièges au milieu des rires et d'une joyeuse confusion.

Alors, un jeune débauché excité par le vin et le tapage, le sieur Deschenaux, debout sur ses jambes mal affermies, éleva une coupe où trempaient ses doigts :

—Nous avons bu avec tous les honneurs, commença-t-il, aux yeux adorables de la belle de Québec ; je demande à tous les gentils-hommes, de boire maintenant aux yeux plus ravissants encore de la belle de la Nouvelle-France.

—Qui est-elle ? Son nom ! son nom ! exclamèrent une douzaine de voix... Le nom de la belle de la Nouvelle France !...

—Qui est-elle ? Comment ! quelle autre que la belle Angélique mérite d'être appelée ainsi ? reprit de Péan avec chaleur et jalousie.

—Tut ! répliqua Deschenaux, vous comparez un ver luisant à une étoile, quand vous comparez Angélique Des Meloises, à la dame que je veux honorer. Je demande que les coupes débordent en l'honneur

de la belle de la Nouvelle-France... la belle Amélie de Repentigny !

IX.

Le Gardeur, la tête appuyée sur sa main, l'air gaillard, et sa coupe déjà remplie, attendait la santé de Deschenaux. Au nom de sa sœur il se leva comme s'il avait été mordu par un serpent, jeta sa coupe à la tête de Deschenaux et tira son épée.

—Mille tonnerres vous écrasent ! hurla-t-il, comment osez-vous profaner ce nom sacré, Deschenaux? Rétractez-vous ! ou vous allez boire une santé de sang ! rétractez-vous !

Les convives se levèrent terrifiés. Le Gardeur voulait se précipiter sur Deschenaux, et Deschenaux, furieux de l'insulte qu'il venait de recevoir, l'attendait l'épée au poing. Plusieurs s'interposèrent, Le Gardeur les repoussa.

L'Intendant qui ne manquait jamais de courage, ni de présence d'esprit, rejeta Deschenaux sur son siége, et lui saisit le bras.

—Etes-vous fou, Deschenaux? lui dit-il. Vous savez qu'Amélie est sa sœur, et qu'il lui a voué un culte profond !... Rétractez la santé, elle était inopportune.

Deschenaux s'obstina une minute, mais il dut enfin céder, car l'Intendant avait une très grande influence sur lui.

—Ce damné de Repentigny ! dit-il, je voulais seulement rendre hommage à sa sœur... Qui aurait pensé qu'il allait prendre la chose de cette façon ?

—Tous ceux qui le connaissent, excepté vous, continua l'Intendant. Si vous voulez porter une santé à mademoiselle de Repentigny, attendez qu'il se soit donné corps et âme à la grande compagnie ; alors, soyez en sûr, il ne se souciera pas plus de l'honneur de sa sœur que vous ne vous occupez de l'honneur de la vôtre.

—Mais l'insulte ? Il m'a blessé avec le gobelet,

mon sang coule... je ne pardonnerai jamais cela ! fit Deschesnaux, en s'essuyant le front avec sa main.

—Bah ! vous le provoquerez un autre jour, et pas ici. Je vois que Cadet et Le Mercier se sont rendus maîtres du jeune Bayard ; venez, Deschenaux, montrez-vous généreux ; dites-lui que vous aviez oublié que la belle dame était sa sœur.

Deschenaux, dissimulant sa colère, se leva et remit son épée au fourreau. Il prit le bras de l'Intendant et s'avança vers Legardeur qui faisait toujours des efforts pour se dégager.

—Legardeur, dit-il avec un accent de regret sincère, j'avais oublié que mademoiselle de Repentigny est votre sœur. J'ai eu tort de proposer sa santé, je l'avoue, et, bien que j'eusse été fier de boire à cette santé, je la retire puisqu'elle ne vous a pas été agréable.

Legardeur se calmait aussi difficilement qu'il s'impatientait vite. Il avait encore son épée à la main.

—Voyons ! cria Bigot, il est bien malaisé de vous plaire ! Vous êtes exigeant comme Villiers de Vendôme que le roi lui-même ne pouvait satisfaire. Deschenaux vous déclare qu'il regrette ce qu'il a fait ; un gentilhomme ne peut dire plus. Serrez-vous la main et soyez amis, de Repentigny !

Inaccessible à la crainte et souvent à la raison, Legardeur ne résistait jamais quand l'on faisait appel à sa générosité. Il rengaîna et tendit une main cordiale à Deschenaux.

—Votre apologie est suffisante, monsieur, lui dit-il ; je veux croire que vous n'aviez pas l'intention d'offenser ma sœur. Ma sœur, messieurs ! c'est mon faible, ajouta-t-il, en les regardant tous avec assurance et prêt à recommencer s'il découvrait quelque part le moindre signe d'ironie ; je la respecte comme je respecte la reine des cieux, et leurs noms à toutes deux ne doivent jamais être prononcés ici !

—Bien dit Legardeur ! exclama l'intendant, bien dit ! Encore une poignée de main et soyez amis

pour toujours ! Bénies soient les querelles qui sont suivies d'une pareille réconciliation ! bénis les outrages qui se lavent dans le vin ! Prenez vos siéges, messieurs.

Tous se remirent à la table. Bigot se sentait plus dispos que jamais.

—Valets, commanda-t-il, apportez maintenant les plus larges coupes, nous allons boire un fleuve d'eau de vie !... Nous allons boire une eau de vie capable de fondre les perles de Cléopâtre ! Nous allons boire à une dame plus belle que la reine d'Egypte ! Mais auparavant, nous allons conférer à Legardeur de Repentigny, toutes les franchises dont jouissent les associés de la Nouvelle-France.

Les valets se hâtaient, allant et venant sans cesse. La table fut bientôt couverte de coupes profondes, de flacons d'argent et de tout l'éclatant bagage de l'armée de Bacchus.

L'Intendant prit Legardeur par la main :

—Vous désirez être un des nôtres et entrer dans le sein joyeux de la Grande Compagnie ? lui demanda-t-il.

—Oui ! répondit Legardeur ivre et grave, je suis un étranger et vous pouvez me recevoir ; je sollicite mon admission. Par Saint-Pigot ! vous me trouverez fidèle !

Bigot l'embrassa sur les deux joues :

—Par les bottes de Saint-Benoît ! dit-il, vous parlez comme le roi d'Yvetot, Legardeur de Repentigny ! vous êtes digne de porter l'hermine à la cour du roi de Bourgogne.

—Regardez-moi le pied, Bigot, et dites à la compagnie si je puis, oui ou non, chausser la botte de St-Benoît !

—Par le joyeux Saint Chinon ! vous la chausserez, Le Gardeur !

Et il lui tendit un flacon de vin d'une pinte. Le Gardeur la vida d'un trait.

—Cette botte vous va admirablement ! exclama Bigot tout enthousiasmé.

Le chant, maintenant ! je conduis le chœur. Que tous ceux-là retiennent leur haleine qui ne veulent pas faire chorus.

Alors, l'Intendant se mit à chanter à haute voix ces vers burlesques de Molière qui réjouirent si souvent les orgies de Versailles :

> Bene, bene, bene respondere !
> Dignus, dignus es intrare
> In nostro docto corpore !

Puis aux accords des violons, aux roulements des tambours de basque, tous se levèrent en choquant leurs coupes sonores.

> Vivat ! vivat ! vivat ! cent fois vivat !
> Novus socius qui tam bene parlat !
> Mille, mille annis et manget et bibat,
> Fripet et Friponat !

Chacun vint à son tour embrasser Le Gardeur et lui serrer la main ; chacun vint le féliciter de son admission dans la grande compagnie.

XI

—Maintenant, reprit Bigot, nous allons boire une santé longue comme la corde de la cloche de Notre-Dame. Remplissons nos coupes de la quintessence du raisin, et vidons-les en l'honneur de la Friponne !

La Friponne ! ce nom fut comme un choc électrique. Dans le pays, il était un opprobre ; mais à Beaumanoir il faisait rire. Pour montrer comme elle se moquait de l'opinion publique, la compagnie venait de lancer sur les grands lacs, pour faire le commerce de fourrures, un vaisseau qui s'appelait "La friponne."

—Laissez rire ceux qui gagnent ! avait dit Bigot, à d'Estèbe, un jour que celui-ci était furieux parce qu'un habitant avait prononcé ce nom devant lui.

Nous acceptons le nom ! n'ayons pas peur des conséquences. Si ces rustres s'avisent de dire autre chose, je ferai écrire ce qu'ils diront en lettres d'une

verge sur la façade du palais, et ce sera l'abécédaire où ils apprendront a épeler et à lire !

La santé de la Friponne fut bue au milieu d'une salve d'applaudissements, et de chants bachiques.

Le sieur Morin avait été marchand à Bordeaux. C'était un homme dont la signature ne valait pas mieux que la parole. Il était arrivé depuis peu en Canada, avait transporté ses marchandises à la Friponne, et puis était devenu l'un de ses membres les plus actifs.

—La Friponne ! cria-t-il, j'ai bu à son succès de tout mon cœur et de toute ma gorge ! Cependant, je suis sûr qu'elle ne consentira jamais à se coiffer du *Night-cap* et à dormir dans nos bras, tant que nous n'aurons pas muselé ce Chien d'Or qui aboie nuit et jour dans la rue Buade.

—C'est vrai, Morin, interrompit Varin que le seul nom du Chien d'Or mettait en fureur. La grande compagnie n'aura la paix que lorsque nous aurons envoyé à la Bastille le bourgeois son maître. Le chien d'or est un......

—Un maudit ! reprit Bigot avec violence. Pourquoi prononcez vous ce nom, Varin ? il rend notre vin amer. J'espère bien jeter dans la poussière, un jour, le chien et le chenil de l'insolent bourgeois.

Puis cachant, selon son habitude, sa pensée sous un sarcasme moqueur :

—Varin, dit-il, en éclatant de rire, on prétend que c'est le meilleur de vos os que le Chien d'Or ronge ainsi......

—Il y en a plus qui croient que c'est le meilleur des vôtres, Excellence.

XII.

Varin disait vrai : il le savait bien, mais il connaissait aussi la susceptibilité de Bigot, à ce sujet, et il ajouta complaisamment :

—C'est le vôtre ou celui du cardinal.

—Disons, alors, que c'est celui du cardinal. Il est

encore en purgatoire, ce bon Cardinal ; il y attend le bourgeois pour régler ses comptes avec lui.

Bigot haïssait le bourgeois Philibert, comme on hait celui que l'on a offensé. Il avait aidé à le chasser de France, autrefois, sous le prétexte que lui, Philibert, alors comte normand, mû par sa générosité naturelle, avait osé protéger contre l'indignation de la cour, certains sectaires malheureux, dans le parlement de Rouen. Aujourd'hui Jeanséniste, il le haïssait à cause de sa prospérité. Sa haine tournait à la fureur, quand il voyait briller au fond du magasin de la rue Buade, la tablette du Chien d'Or avec sa menaçante inscription. Il comprenait bien le sens de ces paroles de vengeance, écrites en lettres de feu dans l'âme du bourgeois.

—Malheur à toute l'engeance du Chien d'Or, le parti des *honnêtes gens !* cria Bigot. Si ce n'était que de ce cafard de savant, qui joue au gouverneur ici, j'aurais vite descendu l'enseigne et pendu le maître à sa place.

Les convives devenaient de plus en plus joyeux et bruyants, à mesure qu'ils vidaient leurs coupes, et bien peu s'occupaient des discours de l'Intendant. Cependant de Repentigny le regarda, comme il ajoutait ces dernières paroles :

—Qu'est-ce cela, pour des hommes qui n'ont pas peur de se montrer hommes ?...

Bigot surprit le regard de Repentigny, et ajouta :

—Mais nous sommes tous des poltrons, dans la grande compagnie, et le bourgeois nous fait peur.

Le Gardeur était joliment aviné. Il ne savait guère ce que venait de balbutier l'Intendant, et n'avait saisi que ces dernières paroles.

—Où sont les poltrons ? chevalier, demanda-t-il. J'appartiens à la grande compagnie maintenant, et moi, je ne suis pas poltron, si tous les autres le sont. Je suis prêt à décoiffer de sa perruque n'importe quelle tête en la Nouvelle France ; je porterai la perruque au bout de mon épée sur la Place d'Armes, et là je défierai le monde entier de la venir prendre

—Bah ! ce n'est rien, cela, répliqua Bigot ; trouvez moi quelque chose de mieux. Je voudrais voir un des membres de la grande compagnie, qui serait de force à renverser le Chien d'Or.

—Moi ! moi ! crièrent une douzaine de voix

Bigot voulait tendre un piège à Le Gardeur.

—Et moi donc ! moi je le renverserai, chevalier, si vous le désirez, s'écria Le Gardeur, pris de vin et tout oublieux du respect et du dévouement, qu'il devait au père de son ami, Pierre Philibert.

—Je prends votre parole, Le Gardeur, et j'engage votre honneur en face de tous ces gentilshommes, fit Bigot au comble de la joie.

—Quand dois-je agir ? aujourd'hui ?

Le Gardeur était prêt à décrocher la lune, dans l'état où il était ; il ne doutait de rien.

—Non, pas aujourd'hui, dit Bigot, il faut laisser mûrir la poire avant de la cueillir. Nous avons jusque là votre parole d'honneur.

Il était bien content du succès de son stratagème.

—Ma parole est éternelle ! reprit Le Gardeur, et sa voix fut couverte par un nouvel applaudissement et par des chants honteux, dignes tout au plus d'égayer des satyres.

XIII

Le sieur Cadet s'étendit paresseusement dans sa chaise, ouvrant et fermant des yeux chargés de sommeil.

—Nous voilà ivres comme des brutes, dit-il ; il faudrait quelque chose pour nous réveiller, et nous rafraîchir les idées. Voulez-vous que je propose une santé à mon tour ?

—C'est bien, Cadet, propose n'importe quelle santé. Pour l'amour de toi, je boirais à tout ce qui vit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

—C'est une santé que vous allez boire à genoux, Bigot ; faites-moi raison, et remplissez la plus profonde de vos coupes.

—Nous la boirons à quatre pattes si vous l'aimez ;

mais avancez ! Vous êtes aussi long que le père Glapin, quand il prêche le carême ; j'espère que vous serez aussi intéressant.

—Bien, chevalier, la grande compagnie, après avoir bu à la santé de toutes les beautés de Québec, désire boire, maintenant, à la santé de la dame de Beaumanoir, et en sa présence, fit Cadet, avec une sombre gravité.

Bigot fit un bond ; tout ivre et insouciant qu'il était, il n'aimait pas que son secret fut divulgué. Il en voulait à Cadet de son indiscrétion, car bien des convives ne connaissaient rien de cette étrange dame de Beaumanoir. Il était trop profondément libertin pour éprouver quelque remords. Cependant, à la grande surprise de Cadet, il s'était montré d'une extrême réserve, au sujet de cette dame ; il ne lui en avait jamais parlé.

—On dit que c'est une merveilleuse beauté, continua Cadet, que vous en êtes jaloux, et que vous avez peur de la montrer à vos meilleurs amis.

—Elle est libre et peut aller où elle veut, répliqua Bigot.

Il était en colère, bien qu'il vit que c'était folie de se fâcher.

—Elle ne laissera pas ses appartements, même pour vous, Cadet, reprit-il ; elle n'a pu fermer l'œil de la nuit, à cause de votre infernal tapage.

—Alors, qu'il nous soit permis, d'aller lui demander pardon à genoux... Qu'en pensez vous, messieurs ?

—Accordé ! accordé ! fut le cri général, et tous se mirent à faire de bruyantes et vives instances auprès de Bigot, pour qu'il leur montrât la belle dame de Beaumanoir, cette superbe créature dont on parlait tant en secret.

Cependant Varin proposa de la faire monter au salon.

—O *roi* ! s'écria-t-il, envoyez-la vers nous ! Nous sommes de nobles Persans, réunis au palais, pour fêter les sept jours prescrits par la loi des Mèdes

Que le roi amène Nashti, la reine, pour que les princes et les nobles de sa cour puissent admirer sa beauté !

Bigot, trop pris de vin pour avoir des scrupules, se rendit aux désirs de ses gais compagnons. Il se leva, Cadet prit son fauteuil.

—Gare à vous, dit-il, si je l'amène, montrez-vous respectueux.

—Nous baiserons la poussière de ses pieds, répondit Cadet, et nous vous reconnaîtrons pour le plus grand roi que l'ancienne ou la Nouvelle-France aient jamais couronné dans un festin.

Bigot sortit alors du salon, traversa un long corridor, et entra dans la chambre de dame Tremblay, une vieille ménagère, qui dormait sur sa chaise. Il l'éveilla et lui ordonna d'aller chercher sa maîtresse.

La vieille se leva vivement à la voix de l'Intendant. Elle était passablement avenante, avait la joue encore vermeille et regardait son maître comme pour lui demander son approbation quand elle ajustait son chapeau où rejetait en arrière ses rubans plus que voyants.

—Je veux que votre maîtresse monte dans la grande salle, allez vite ! répéta l'Intendant.

La ménagère fit une révérence, mais elle serra les levres de crainte, probablement, de laisser échapper quelques observations inopportunes, et puis elle sortit.



CHAPITRE VIII.

CAROLINE DE SAINT CASTIN.

I

La dame Tremblay traversa une suite de pièces, puis revint un moment après pour dire que sa maîtresse était descendue à sa chambre secrète, afin sans doute de moins entendre le bruit qui la troublait si fort.

—Je vais aller la rejoindre, répliqua l'Intendant ! vous pouvez vous retirer, dame Tremblay.

Il traversa le salon et alla toucher un cordon dissimulé dans l'un des panneaux brillants qui couvraient les murs. Une porte s'ouvrit et laissa voir un escalier garni d'épais tapis qui conduisait aux larges voûtes du château.

Il descendit d'un pas empressé mais peu sûr.

L'escalier aboutissait à une chambre spacieuse, où une lampe magnifique, suspendue par des chaînes d'argent au plafond peint en fresques, répandait des flots de lumière. Les murs de cette chambre étaient couverts de superbes tapisseries des Gobelins, qui représentaient les plaines de l'Italie, toutes ruisselantes de soleil et parsemées, dans une splendide échappée de vue, de bosquets, de temples et de colonnades. L'ameublement en était d'une magnificence vraiment royale. Tout ce que le luxe pouvait désirer, tout ce que l'art pouvait fournir se trouvait là. Sur un sofa reposait une guitare et tout auprès, l'écharpe et les gants de la jolie reine du lieu.

L'Intendant ouvrit la porte, enveloppa la pièce d'un regard inquisiteur, mais ne vit personne. Dans un enfoncement de la muraille, de l'autre côté, se trouvait l'oratoire avec un autel surmonté d'un crucifix. Une ombre mystérieuse enveloppait ce lieu ; cependant, l'Intendant put apercevoir une personne à genoux ou plutôt prosternée. C'était Caroline de St-Castin. Son front touchait la terre et ses mains jointes enveloppaient sa tête. Vêtue d'une longue robe blanche, les cheveux épars sur les épaules, elle ressemblait à l'Ange de la douleur, criant, avec des larmes, du plus profond de son âme : Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi ! Elle était tellement absorbée dans son chagrin qu'elle ne remarqua pas l'arrivée de l'Intendant.

Bigot s'arrêta tout étonné, tout rempli de crainte, à la vue de cette femme ravissante qui pleurait sur elle-même dans le secret de sa chambre. La pitié adoucit son regard ; il appela par son nom l'infortunée jeune fille et courut à elle. Elle se releva lentement, en tournant vers lui son visage baigné de larmes. C'est cette figure de vierge désolée qui hante depuis lors les ruines de Beaumanoir.

II

Caroline de St-Castin était de taille moyenne ; élégante et déliée, elle semblait grande cependant. Ses traits étaient d'une extrême délicatesse. Elle avait ces tresses sombres comme l'aile des corbeaux et cet œil noir aux ardents reflets que l'on retrouve encore, après plusieurs générations, chez les descendants des Européens qui se sont mêlés aux enfants de la forêt. L'œil indien reste comme un héritage, longtemps après que l'on a perdu dans la famille le souvenir de l'origine. Son teint pâle avait eu la riche couleur de l'olive, mais aujourd'hui le chagrin le flétrissait. Cependant, elle était belle encore et plus séduisante que les plus rosés visages.

Elle descendait d'une ancienne et noble famille

Acadienne, dont le fondateur, le baron de St Castin, avait épousé une beauté indienne, la fille du grand chef des Abénaquis.

La maison de son père, l'une des plus importantes de la colonie, fut longtemps le rendez-vous de tous les officiers royaux de l'Acadie. Unique enfant de cette noble maison, elle fut élevée, comme l'exigeaient son rang, sa position, et le luxe de l'époque, dans tous les raffinements.

Dans une heure d'infortune, la belle jeune fille rencontra pour son malheur le chevalier Bigot, commissaire en chef de l'armée, et par conséquent l'un des premiers officiers de l'Acadie.

Elle n'était pas accoutumée aux manières séduisantes de la mère patrie, et l'esprit délicat et la courtoisie charmante de cet homme lui plurent et l'enchantèrent. Elle était gaie, franche, confiante. Son père, tout entier aux affaires publiques, l'avait trop souvent laissée à elle-même ; au reste, il n'aurait pas désavoué les assiduités du chevalier Bigot, s'il les avait connues ; parce que profondément honorable lui-même, il ne croyait pas qu'un gentil homme pût faire une chose malhonnête.

Bigot, rendons-lui cette justice, apportait dans ses relations avec mademoiselle de St-Castin, toute la sincérité dont il était capable. Elle était au-dessus de lui par son rang et sa fortune, et il l'aurait épousée s'il n'avait pas appris que son projet soulevait l'indignation à la cour de France. Il lui avait déjà offert son amour ; il régnait en maître dans son cœur trop sensible.

Caroline espérait comme elle aimait. Nulle part la terre n'était verdoyante, l'air pur, le ciel serein comme sur les bords du Bassin des mines, ces lieux témoins de ses tendres amours. Elle aimait avec cette passion qui jette dans l'extase. Elle gardait les promesses qu'elle faisait à cet homme, comme elle eut gardé ses promesses à Dieu. Elle l'aimait plus qu'elle même, et elle était heureuse de souffrir pour lui et à cause de lui.

III.

Cette existence enchantée ne dura que quelques mois. Un jour Bigot reçut des lettres de Versailles. C'était sa patronne, la marquise de Pompadour, qui lui déclarait qu'elle allait lui trouver une femme à la cour. Bigot était trop lâche courtisan pour repousser l'intervention de cette femme, et pas assez franc pour faire connaître sa position à sa fiancée. Il remit son mariage à plus tard Les exigences de la guerre l'appelèrent ailleurs. Il avait gagné le cœur d'une pauvre femme trop confiante, mais il avait trop appris à l'école dissolue de la régence, pour sentir, en s'éloignant de la plus aimée de ses victimes, autre chose qu'un regret passager.

Quand il quitta l'Acadie, l'Acadie tombée aux mains des Anglais, il quitta aussi le seul cœur véritablement aimant, qui crut encore en son honneur, et fit des vœux pour sa fidélité.

L'heure du désenchantement arriva bientôt pour Caroline. Elle ne put se le cacher, l'homme qu'elle aimait avec tant d'ardeur et de fidélité, l'avait lâchement trompée, lâchement abandonnée.

Elle apprit qu'il occupait la haute position d'Intendant de la Nouvelle-France, mais elle se sentit oubliée, comme la rose qui avait fleuri et s'était desséchée dans son jardin sous les soleils d'autrefois.

Lors de la perte de la colonie, son père avait été appelé en France. Il allait revenir. Jamais, elle le savait bien, il ne lui pardonnerait d'entretenir un amour méprisé. Ce serait avec une implacable sévérité qu'il repousserait tout projet de revoir celui qu'elle aimait avec tant de passion. Dans une heure d'aberration causée par le plus violent désespoir, elle s'enfuit de la maison, et s'en alla chercher un refuge dans la forêt, chez ses parents éloignés, les Abénaquis.

Les indiens l'accueillirent avec un grand plaisir, et un profond respect : ils reconnaissaient ses droits à leur dévouement, à leur obéissance.

Ils lui firent chausser les mocassins de la tribu,

et ayant reçu la confidence de ce qui causait chez elle un chagrin mortel, ils la conduisirent à travers les bois épais, vers la ville de Québec.

C'est là qu'elle espérait retrouver l'Intendant. Elle ne voulait pas lui reprocher sa perfidie ; elle l'aimait trop pour cela. Mais elle voulait implorer sa pitié, ou mourir à sa porte, s'il demeurait insensible. Tel avait été le rêve insensé qui avait égaré sa pauvre tête, et lui avait fait entreprendre une démarche inexcusable !

Et voilà comment la belle et noble Caroline de Saint Castin, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, se trouvait à Beaumanoir.

IV.

Mademoiselle de Saint-Castin avait passé dans la prière, les larmes et les gémissements, cette nuit de débauche. Elle pleurait sur elle-même et sur Bigot, dont elle connaissait maintenant la dépravation. Parfois, dans son désespoir, elle accusait la Providence d'injustice et de cruauté ; parfois, à la vue de sa faute immense, elle se disait que toutes les peines de la terre ne sauraient la racheter, et que la mort et le jugement de Dieu, pouvaient seuls l'en punir justement.

Toute la nuit, à genoux au pied de l'autel, elle avait demandé miséricorde et pardon. De temps en temps, quand un écho de l'orgie venait jusqu'à elle, et faisait frémir la porte de sa chambre, elle se levait terrifiée. Mais personne ne descendit près d'elle pour la consoler ! personne ne vit sa désolation ! Elle se croyait oubliée de Dieu et des hommes.

Parfois aussi elle distinguait, dans ce concert infâme, la voix de l'Intendant, et elle se demandait comment elle avait pu aimer autant cet homme. Et pourtant, elle était obligée de s'avouer qu'elle serait encore prête à faire pour le revoir, ce qu'elle avait fait depuis. Elle l'aimerait toujours cet ingrat ! Il

était infidèle et parjure, lui ; mais elle, la mort seule la délierait de ses serments !

Les heures suivirent les heures, et chacune lui parut un siècle de souffrance. Le délire s'emparait de ses esprits. Elle crut entendre la voix de son père en colère, qui l'appelait par son nom ; elle crut entendre les anges accusateurs, qui se moquaient d'elle à cause de sa faute. Elle s'affaissa dans un sombre désespoir, suppliant Dieu de mettre fin à sa misérable existence.

Bigot entra. Il la releva en lui murmurant des paroles de pitié. Elle porta sur lui un regard si plein de reconnaissance, qu'il en aurait été touché, s'il n'avait pas été de pierre. Mais elle exagérait le sens de ses paroles. Il était trop ivre pour réfléchir, trop insouciant pour rougir de sa démarche.

—Caroline, lui dit-il, que faites-vous ici ? C'est le temps de s'amuser, et non de prier. La noble compagnie qui est dans la grande salle, désire présenter ses hommages à la dame de céans. Venez avec moi.

Il lui offrit le bras avec une grâce, qui lui faisait rarement défaut, même dans ses plus mauvais moments. Caroline le regarda tout étonnée, sans comprendre.

—Aller avec vous ! balbutia-t-elle, je le veux bien, vous le savez, mais où m'emmenez-vous ?

—Dans la grande salle. Mes nobles hôtes désirent vous voir et rendre hommage à votre beauté.

Elle comprit ce qu'il voulait. Ce fut un éclair. Elle ne s'était jamais sentie tant offensée dans sa dignité de femme. Pâle de honte et de terreur, elle retira vivement sa main.

—Monter à la grande salle ! frémit-elle, en reculant toujours, aller me donner en spectacle à vos convives ? François Bigot ! épargnez-moi cette honte et cette humiliation ! Je suis devenue méprisable, je le sais, mais, O ! mon Dieu ! je ne suis point assez vile encore n'est-ce pas, pour être montrée comme une infâme, à ces hommes ivres qui m'appellent à grands cris ! oh ! non !

—Bah ! Vous vous occupez trop des convenances, Caroline, répliqua Bigot, qui s'inquiétait un peu de son attitude. Comment ! les plus belles dames de Paris ne trouvaient pas déplacé de paraître en costume d'Hébées et de Ganymèdes, devant le régent duc d'Orléans, pendant les beaux jours de la jeunesse du roi, et plus tard elles firent la même chose, dans l'une des plus grandes fêtes que le roi donna à Choisy... Ainsi, venez ma chère, venez !...

Il l'entraîna vers la porte.

—Epargnez moi ! François ! s'écria-t-elle, en tombant à genoux, le visage caché dans ses mains et fondant en larmes. Epargnez-moi ! François ! Oh ! pourquoi Dieu ne m'a-t il pas fait mourir, avant que vous soyez venu me commander une chose que je ne peux pas faire, que je ne veux pas faire ! ajouta-t-elle, en lui saisissant les mains.

—Je n'ordonne pas, Caroline ; je vous fais part du vœu exprimé par mes convives. Non, ce n'est pas moi qui exige cela : j'y consens pour leur faire plaisir, répondit Bigot.

Il était touché de ses larmes et de ses supplications. Il n'avait pas prévu une aussi pénible scène.

—Oh ! merci ! François ! merci de cette bonne parole !... Je savais bien que vous ne me commandiez pas une chose aussi honteuse. Vous n'êtes pas sans pitié pour l'infortunée Caroline... non, vous ne la montrerez pas à ces hommes......

—Non ! répliqua-t-il avec impatience, ce n'est pas moi, c'est Cadet qui a eu cette idée ! Il devient fou quand il boit trop ; moi aussi, sans cela je ne l'aurais jamais écouté ! Tout de même, Caroline, j'ai promis de vous amener, et mes amis vont se moquer de moi s'ils me voient revenir seul... Viens, pour l'amour de moi, Caroline !... Arrange un peu ces beaux cheveux en désordre ; je vais être fier de toi, va, ma Caroline ! Il n'y a pas une femme de la Nouvelle-France qui peut t'être comparée, ô ma belle Caroline !

—François ! dit-elle avec un sourire plein de tris-

tesse, il y a longtemps que vous me parlez ainsi... je veux réparer le désordre de mes cheveux, mais pour vous seul...

Rougissante, elle roula de sa main habile, comme une couronne autour de son front, ses longues tresses noires. Elle ajouta :

—Un jour, il m'en souvient, j'aurais été au bout du monde pour vous entendre dire ces douces paroles... Hélas ! c'est fini ! vous ne pouvez plus être orgueilleux de moi comme aux jours heureux d'autrefois, quand nous étions à Grand Pré ! ! Non, ces jours d'amour et d'ivresse ne reviendront plus jamais ! jamais !

V

Bigot gardait le silence ; il ne savait plus ce qu'il devait répondre, ni ce qu'il avait à faire. La transition de la salle de l'orgie aux plaintes et aux larmes de l'alcôve, l'avait dégrisé. Avec sa raison, il avait aussi retrouvé un peu de douceur.

—Caroline, dit-il, je n'insisterai pas davantage. On me dit méchant et vous me croyez tel ; mais je ne suis pas brutal. C'est une promesse que j'ai faite étant ivre. Varin, cet animal d'ivrogne, vous a appelée la reine Vashti, et m'a supplié de vous amener dans la salle du festin, pour que tous vous admirent ; et moi, j'ai juré que pas une des beautés qu'ils vantent n'est comparable à vous...

—Le sieur Varin m'a appelé la reine Vashti ? Hélas ! il est peut-être bon prophète sans le savoir ! fit-elle avec une amertume profonde. La reine Vashti refusa d'obéir au roi qui lui commandait de lever son voile pour que les grands de la cour, réunis dans une fête bachique, fussent témoins de sa beauté. Elle fut chassée et une autre monta sur le trône à sa place. Telle pourrait bien être ma destinée, François !

—Alors, vous ne voulez pas venir, Caroline ?

—Non ! tuez-moi si vous le voulez, et portez-leur

mon cadavre !... mais, jamais vivante, je ne paraîtrai devant des hommes... C'est à peine si je puis soutenir votre regard, François, ajouta-t-elle en détournant ses yeux pleins de larmes et sa figure rouge de honte.

—C'est bien, Caroline, reprit Bigot qui admirait réellement son esprit et son énergie ; ils finiront sans vous voir leur joyeuse fête. Ils boiront sans vous aux torrents de vin qui coulent depuis la nuit !...

—Et les pleurs coulent ici, dit-elle tristement... les pleurs coulent bien abondants !... Puissiez-vous, François, n'en jamais connaître l'amertume !...

Bigot marchait d'un pas mieux affermi qu'à son arrivée. Les fumées du vin se dissipaient. C'était au moment où les convives chantaient la chanson qu'avait entendue le colonel Philibert en arrivant au château. A peine le refrain fut-il achevé que des coups, répétés avec une fiévreuse impatience, firent retentir la porte.

—Ma chère enfant, dit-il, repose-toi, maintenant, calme-toi. François Bigot n'oublie pas les sacrifices que tu as fait pour son amour Il faut que j'aille rejoindre les hôtes qui m'appellent ou plutôt te demandent à grands cris

Il voulut s'éloigner :

—François ! dit-elle en le retenant par la main ; et elle tremblait et sa voix était douce et plaintive, François ! si vous vouliez renoncer à la société de ces hommes et bannir de votre table ces malheureux excès, la bénédiction du Seigneur descendrait sur votre tête et le peuple vous aimerait encore... François ! vous pouvez devenir aussi bon que vous êtes grand. Il y a longtemps que je voulais vous parler ainsi, et je n'osais jamais, j'avais peur. Aujourd'hui, je suis sans crainte, car vous venez de vous montrer plein de bonté pour moi.

Bigot ne pouvait être tout à fait insensible à cette voix pleine de douceur et de tristesse ; mais il était le jouet d'influences étrangères : il ne s'appartenait plus.

—Caroline ! répondit-il, votre conseil est sage et bon comme vous-même ; j'y songerai pour l'amour de vous, si non pour moi. Adieu ! pauvre chère ! allez vous reposer...ces veilles douloureuses vous tuent et je veux que vous viviez pour voir des jours meilleurs et plus beaux.

—Je le veux bien. Et elle l'enveloppa d'un regard débordant de tendresse. Après ces bonnes paroles, je vais bien reposer, ô mon François ! Jamais la rosée du ciel n'a été douce aux fleurs comme votre voix à ma pauvre âme...

Bigot sortit plus triste et meilleur qu'il n'avait jamais été. Mais ce ne fut que pour un moment.

Caroline, vaincue par les émotions, rentra dans sa chambre, et se jeta sur sa couche, implorant les bénédictions du ciel sur celui qui l'avait si cruellement trahie ; mais quand l'amour parle au cœur de la femme, elle ne sait que s'apitoyer, compatir et pardonner chaque fois qu'on l'offense.

VI

—Ha ! ha ! fit Cadet en voyant rentrer l'intendant dans la salle toute retentissante des éclats du délire, ha ! ha ! Son Excellence propose et la dame dispose !... Elle à une volonté à elle, la belle dame ! et elle refuse d'obéir... En vérité, l'Intendant a l'air de venir de Quimper-Corentin où l'on ne trouve jamais rien de ce que l'on cherche.

—Silence ! Cadet ! pas de folies ! répliqua Bigot avec impatience, bien que d'ordinaire il souffrit que l'on dit en sa présence des choses bien pîres.

—Des folies ? c'est vous qui en faites, Bigot !

Cadet pouvait dire tout ce qu'il lui plaisait, et il ne se gênait nullement.

—Avouez, Excellence, continua t-il, qu'elle est aussi cagneuse que Saint Pedauque de Dijon. Elle n'ose pas marcher sur nos tapis, parce qu'elle à peur de nous montrer ses grands pieds !

Cette grosse plaisanterie arracha un éclat de rire à Bigot. Les pouvoirs occultes de la salle du ban-

quet l'emportaient sur ceux de la chambre secrète. Il répliqua avec politesse cependant :

—Je l'ai dispensée de paraître, Cadet. Elle est indisposée......ou elle n'aime pas à se montrer...... ou elle à d'autres raisons, et quand une femme donne une raison un gentilhomme n'insiste pas.

—Dieu du ciel ! murmura Cadet, le vent souffle d'un point nouveau : il fraîchit et vient de l'est ; gare à l'orage !

Et avec toute la gravité que peut avoir un homme ivre, il commença à chanter ce refrain de chasse de Louis XIV.

Sitôt qu'il voit sa chienne,
Il quitte tout pour elle.

Bigot partit d'un grand éclat de rire.

—Cadet, dit-il, quand tu es saoûl, tu es le plus grand bandit de la chrétienté, et tu en es le plus fin coquin lorsque tu es à jeun.

Laissons reposer la belle et buvons en son honneur : Valets, apportez de l'eau-de-vie ! Nous nous demanderons s'il est jour quand minuit sonnera à la vieille horloge du château.

VII

Les coups de Philibert retentirent de plus en plus fort et furent entendus jusque dans la salle ! Bigot ordonna aux valets d'aller voir qui se permettait de troubler ainsi la fête.

—Ne laissez entrer personne ! Il est défendu d'ouvrir quand la grande compagnie est assemblée pour traiter d'affaires. Prenez des fouets, valets, et chassez l'insolent !...... quelque misérable habitant, je parie, qui s'en vient pleurnicher parce que les pourvoyeurs du roi lui auront pris des œufs et du lard !

Un serviteur revint, portant une carte sur un plateau d'argent

—Un officier en uniforme attend votre Excellence,

dit-il à Bigot ; il apporte des ordres du gouverneur.

Bigot regarda la carte en fronçant les sourcils, et ses yeux étincelèrent quand il lut le nom.

—Le colonel Philibert ! exclama-t-il, l'aide-de-camp du gouverneur ! Qu'est-ce qui l'amène à pareil moment ? Entendez-vous ? continua-t-il en se tournant vers Varin. C'est votre ami de Louisbourg, celui qui allait vous mettre dans les fers, et vous envoyer en France pour vous faire juger, quand la garnison menaça de livrer la place parce que nous ne voulions pas la payer.

Varin n'était pas tellement ivre qu'il ne sentît la rage lui monter au cœur, à ce nom de Philibert. Il jeta sa coupe sur la table :

—Je ne boirai pas une goutte tant qu'il ne sera pas sorti ! s'écria-t-il. Maudit cou-croche de La Galisonnière ! ne pouvait-il pas envoyer un autre messager à Beaumanoir ?... Mais je garde son nom sur ma liste ; il me paiera tôt ou tard ses insolences de Louisbourg !

—Tut ! tut ! fermez vos livres ; vous êtes trop commerçants pour des gentilshommes, fit Bigot. Il s'agit de décider si nous allons permettre à Philibert de nous apporter ses ordres ici ; par Dieu ! nous ne sommes guère présentables......

Présentables ou non, il avait à peine achevé que, Philibert, las d'attendre, et trouvant la porte ouverte, se précipita à l'intérieur. Il parut dans la grande salle.

VIII

Un moment, il s'arrêta stupéfait devant la scène dégoutante qu'il aperçut.

Il se sentit écœuré par ces visages enluminés, ces langues embarrassées, ce désordre, ces ordures, cette puanteur de l'orgie. Il eut peine à contenir son indignation, à la vue de tant de gens de haut rang et de hautes positions, qui se vautraient encore à pareille heure dans la débauche.

Bigot était trop habile pour manquer de politesse.

—Vous êtes le bienvenu ! colonel Philibert, dit-il ; vous n'étiez pas attendu, mais vous êtes le bienvenu. Approchez : voyez d'abord, avant de vous acquitter de votre message, l'hospitalité qui se donne à Beaumanoir . . . . . Vite ! serviteurs ! des coupes nouvelles et des carafes pleines en l'honneur du colonel Philibert.

—Merci de votre politesse, chevalier. Vous me pardonnerez bien si je m'acquitte de mon message immédiatement ; mon temps ne m'appartient pas aujourd'hui, et je ne puis m'asseoir. Son Excellence le gouverneur désire votre présence et celle des commissaires royaux au conseil de guerre qui aura lieu cet après midi. On vient de recevoir des dépêches du pays, par le *Fleur de lys* ; et il faut que le conseil s'assemble immédiatement.

Philibert songea à l'importance des questions qui allaient être discutées ; il pesa l'attitude de ces hommes qui allaient former le conseil, et une rougeur subite lui monta au front. Il refusa de boire et s'éloigna de la table en saluant l'Intendant et ses compagnons.

IX

Il se retirait. Alors, de l'autre bord de la table une voix lui cria :

—Mais, par tous les dieux ! c'est lui ! Pierre Philibert, arrête !

Le Gardeur de Repentigny se précipita comme un tourbillon, renversant chaises et convives, tout ce qui lui barrait le chemin. Il courut vers le colonel. Celui-ci ne le reconnut pas à cause du désordre de ses vêtements et de sa figure, et le repoussa pour ne pas subir ses embrassements.

—Mon Dieu, Pierre ! est-ce que tu ne me reconnais pas ? fit Le Gardeur, piqué au vif. Je suis Le Gardeur de Repentigny. Regarde-moi bien, mon cher ami, voyons ! regarde-moi bien...

Philibert fixa sur lui un regard tout plein d'étonnement et de douleur :

—Toi? toi, Le Gardeur de Repentigny ? est-ce possible ? Le Gardeur ne t'a jamais ressemblé ; Le Gardeur ne s'est jamais mêlé à des gens comme ceux que je vois !

Philibert avait échappé ces dernières paroles. Heureusement pour lui, elles furent étouffées par le tapage de la salle ; sans cela il aurait pu les payer de sa vie.

—C'est cependant moi, Pierre! regarde-moi encore, reprit Le Gardeur ; je suis bien celui que tu as un jour retiré du St-Laurent; je suis le frère d'Amélie.

Philibert regarda fixement Le Gardeur, et il ne douta plus. Il l'attira sur sa poitrine, disant d'une voix émue et pleine de pitié :

—O ! Le Gardeur ! je te reconnais maintenant ! mais où et comment je te retrouve ! Combien de fois j'ai rêvé de te revoir encore ! mais dans la chaste et vertueuse maison de Tilly, jamais ici ! Que fais-tu ici, Le Gardeur ?

—Pardonne-moi, Pierre ! je sais comme il est honteux d'être ici.

Sous le regard de son ami, Le Gardeur s'était tout à coup transformé : il était devenu un autre homme. La surprise semblait l'avoir dégrisé.

—Ce que je fais ici, mon cher ami ! reprit-il, en portant ses regards autour de la salle, c'est plus aisé à voir qu'à dire. Mais, par tous les saints ! j'en ai fini ! Tu retournes à la ville tout de suite, Pierre ?

—Tout de suite, Le Gardeur, le gouverneur m'attend.

—Alors je m'en retourne avec toi. Ma bonne tante et ma sœur sont à Québec. J'ai su ici même leur arrivée ; j'aurais dû partir sur le champ, mais le vin de l'Intendant a eu trop d'empire sur moi. Qu'ils soient tous maudits ! parce qu'ils m'ont déshonoré à tes yeux, Pierre . . . . . et aux miens !

Philibert tressaillit en apprenant qu'Amélie était à Québec.

—Amélie est en ville? répéta-t-il d'une voix joyeusement surprise; je n'espérais pouvoir sitôt lui présenter mes hommages, à elle et à madame de Tilly.

Son cœur battait fort à la pensée de revoir cette belle jeune fille dont le souvenir avait depuis tant d'années embelli ses rêves les plus suaves et inspiré ses actions les plus nobles.

—Viens, Le Gardeur, dit-il, prenons congé de l'Intendant et regagnons la ville; mais pas dans l'état où tu es, ajouta-t-il en souriant, au moment où Le Gardeur le prenait par le bras pour sortir. Pas dans cet état, Le Gardeur; baigne-toi, lave-toi, purifie-toi; je vais attendre au grand air, dehors. L'odeur de cette pièce me suffoque.

X

—Le Gardeur! cria Varin, de l'autre côté de la table, vous n'allez pas nous laisser, j'espère, et forcer les gens à se séparer. Attendez un peu; nous allons boire quelques rondes encore et nous partirons tous ensemble.

—J'ai fini mes rondes, pour aujourd'hui, Varin; puissé-je avoir fini pour jamais! Le colonel Philibert est mon meilleur ami; je vous laisse vous-même pour le suivre; ainsi, excusez-moi.

—Vous êtes excusé, Le Gardeur, répliqua Bigot avec d'autant plus de politesse qu'il détestait cette amitié entre Philibert et Le Gardeur. Nous devons tous partir quand les cloches de la cathédrale sonneront midi, ajouta-t-il. Acceptez le coup d'adieu, Le Gardeur, et décidez le colonel à l'accepter aussi, car j'ai peur qu'il ne loue guère notre hospitalité.

—Pas une goutte de plus, aujourd'hui! serait-ce de la coupe de Jupiter lui-même!

Le Gardeur repoussait d'autant mieux la tentation qu'il sentait son ami Philibert le tirer par sa manche.

—C'est bien ! comme vous voudrez, Le Gardeur ; du reste, je crois que nous en avons tous assez, peut-être trop, même.

Et il se mit à rire. Il ajouta :

—Je crois que le colonel Philibert nous fait rougir... ou plutôt nous ferait rougir, si nous ne portions déjà sur nos visages les teintes vermeilles de Bacchus.

Philibert, avec une politesse tout officielle, dit adieu à l'Intendant et aux convives.

Deux valets servirent Le Gardeur. Il se mit au bain et prit des vêtements nouveaux. Un peu plus tard, il sortait du château, à peu près sobre, et transformé en un brillant chevalier. Seulement, autour des yeux, une rougeur cuisante restait pour raconter la débauche de la nuit.

A la porte du château, assis avec la gravité d'un juge, sur le montoir, maître Pothier écoutait, en attendant le retour du colonel Philibert, les bruits joyeux de l'intérieur, le chant, la musique et le choc des coupes ; et tout cela formait à son avis, le plus harmonieux concert qu'il fut possible d'imaginer.

—Je n'ai pas besoin de vous pour m'en retourner, maître Pothier, voici votre salaire, lui dit Philibert en lui mettant quelques pièces d'argent dans la main. Ma cause est gagnée ! ajouta-t-il. N'est-ce pas, Le Gardeur ?

Il regardait son ami d'un air de triomphe en disant cela.

—Bonsoir, maître Pothier ! dit-il au vieux notaire, et il s'éloigna en compagnie de son ami.

Le vieux notaire ne pouvait pas les suivre ; il alla cahotant, par derrière, pas fâché d'avoir le temps et le loisir de conter et faire sonner ses pièces de monnaie. Il était dans cet heureux état d'un homme dont les espérances sont plus que réalisées. Il se voyait à l'auberge de la bonne dame Bédard, dans la charmante petite salle à manger, bien assis dans le vieux fauteuil, le dos tourné au foyer, le ventre appuyé à la table, un plat de rôti fûmant devant lui, une bou-

teille de cognac d'un côté, un flacon de cidre de Normandie de l'autre, et avec lui, pour boire et manger mieux, un ou deux bons compères. Alerte, avec des pieds mignons et des mains habiles, la belle Zoé Bédard s'empressait à les servir.

Oui ! ce tableau d'un bonheur parfait flottait devant les yeux fatigués de maître Pothier, et il était ravi de cet Eden nouveau, sans arbres et sans fleurs, mais orné de tables, de coupes, de plateaux et de tout ce qu'il fallait pour les bien remplir.

—Un digne gentilhomme et un brave officier ! je le jure ! disait il en galopant. Il est généreux comme un prince, attentif comme un évêque, capable de faire un juge, et un juge en chef, encore ! Que voudriez-vous faire pour lui, maître Pothier ? Je réponds à l'interrogation de la cour : je ferais son contrat de mariage, je rédigerais ses dernières volontés, son testament, avec le plus grand plaisir et gratuitement. Pas un notaire, dans la Nouvelle France, ne pourrait faire plus ! Alors son imagination vagabonde se porta sur un texte qu'il aimait beaucoup, " la grande nappe toute couverte d'oiseaux et de poissons de diverses espèces, bons à manger :" et il répèta les paroles bibliques mais la langue lui fourcha, et au lieu de dire : Pierre, lève-toi, tue et mange ! il cria : Pothier, lève toi, tue et mange !



CHAPITRE IX.

PIERRE PHILIBERT.

I.

Le colonel Philibert et Le Gardeur galopaient à travers la forêt de Beaumanoir. Ils se rappelaient avec une douce émotion les principaux incidents de leur vie, depuis leur séparation, évoquaient les temps du collège, les jours de congé, les courses dans les bois de Tilly ; et toujours, dans ces évocations du passé, ils voyaient apparaître la suave figure de leur gentille compagne, Amélie de Répentigny. Ce nom d'Amélie, quand il passait sur les lèvres de Le Gardeur, ce nom d'Amélie résonnait d'une manière plus suave, aux oreilles de Philibert, que les cloches harmonieuses de Charlesbourg.

L'homme le plus brave de la Nouvelle-France ne put s'empêcher de trembler, quand, avec une apparente indifférence, il demanda si Amélie se souvenait encore de lui ; il avait été si longtemps éloigné ! Il trembla, et son cœur cessa de battre, car son bonheur, il le sentait bien, ne dépendait plus que d'un mot.

—Si elle se souvient de toi, Pierre Philibert ! exclama Le Gardeur, avec impétuosité, elle m'oublierait plutôt que de t'oublier... Sans toi elle n'aurait plus de frère aujourd'hui. Elle unit nos deux noms dans ses prières de chaque jour ; elle prononce le tien par reconnaissance, le mien par pitié, car je suis indigne d'elle, et j'ai besoin plus que toi, de son

aide. Philibert! tu ne connais pas Amélie, si tu la crois capable d'oublier un ami comme toi!

Philibert tressaillit d'une grande joie. Trop heureux pour parler, il chevaucha quelque temps en silence. Et après quelques moments:

—Elle doit être bien changée? demanda-t-il.

—Changée? oh! oui! répondit Le Gardeur tout gaiement. C'est à peine si je puis reconnaître, dans la belle et grande dame d'aujourd'hui, nos gentils petits yeux noirs d'autrefois. Mais, par exemple! c'est toujours le même cœur aimant, le même esprit chaste, les mêmes manières élégantes, le même sourire enchanteur. Elle est peut-être un peu plus silencieuse, et un peu plus pensive qu'autrefois! peut-être un peu plus particulière dans l'observation de ses pratiques religieuses. Tu t'en souviens, je l'appelais souvent pour rire, notre Sainte Amélie; je pourrais l'appeler ainsi pour tout de bon, aujourd'hui, et en vérité, elle le mérite.

—Dieu te bénisse, Le Gardeur! Dieu bénisse Amélie! fit le colonel, qui ne put maîtriser son émotion... Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir, aujourd'hui? ajouta-t-il.

II.

Les douces pensées de Philibert s'envolaient déjà vite et loin. Il voulait en savoir davantage sur la charmante enfant d'autrefois, et son désir ardent, mêlé d'une crainte vague, devenait un supplice. Elle pouvait bien, en effet, se disait-il, se souvenir de Pierre Philibert enfant, comme elle pouvait se souvenir d'un rayon de soleil qui aurait doré des étés enfuis depuis longtemps; mais comment pourrait-elle le retrouver, sous les traits de l'homme fait? Hélas! ne se plaisait-il pas à nourrir un amour fatal qui finirait par le tuer? N'était-elle point fiancée déjà? n'avait-elle point déjà donné son amour à un autre? Elle était si belle, si aimable! et il y avait tant de vaillants et nobles prétendants dans la capitale!...

Ce fut donc à dessein qu'il dit :

—Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir aujourd'hui, Le Gardeur ?

—Si elle te verrait avec plaisir ? En voilà une question ! Elle et ma tante ne perdent pas une occasion de me parler de toi. Elles te citent comme exemple de vertu, pour me faire rougir de mes fautes, et elles ne perdent pas leur temps. C'est fini ! Cette main ne portera plus jamais une goutte de vin à mes lèvres ; je la donnerais à couper ! Et dire que tu m'as trouvé en pareille compagnie ! Que vas-tu penser de moi ?

—Je pense que tes regrets ne sont pas plus sincères que les miens. Mais dis-moi comment tu as été entraîné dans cet abîme ?

—Oh ! je ne le sais pas trop, répondit Le Gardeur ; je me suis trouvé au fond du gouffre avant d'y songer. Je suppose que j'ai été entraîné par le vin généreux, et les enchantements de Bigot, et surtout par la plus dangereuse des séductions, le sourire d'une femme. Voilà ! tu sais ma confession maintenant, et je te jure, Pierre, que je passerais mon épée au travers du corps de tout autre, que toi, qui s'aviserait de me demander ainsi compte de mes actes Je me sens mourir de honte, Pierre Philibert.

—Merci de ta confiance, Le Gardeur ; j'espère que tu vas fuir le danger maintenant.

Et il lui tendit sa main ferme et franche. Le Gardeur la pressa longtemps dans la sienne.

—Penses-tu, lui demanda Philibert en riant, qu'elle soit encore capable de tirer un ami du danger ?

Le Gardeur comprit l'allusion, et le remercia d'un regard débordant de reconnaissance.

—Et en outre de ma main, continua Philibert, n'y a-t-il pas les mains pures d'Amélie qui intercèdent pour toi ?

—Ma bien-aimée sœur ! s'écria Le Gardeur, je ne suis qu'un lâche en face d'elle, et je rougis de paraître en sa chaste présence !

—Courage, Le Gardeur ! quand on a honte de ses fautes, on n'est pas loin de s'en corriger. Sois franc avec ta sœur, comme tu l'es avec moi, et elle t'arrachera, malgré toi, aux enchantements de Bigot, de Cadet, et surtout aux charmes de ces invincibles sourires qui t'ont, m'as-tu avoué, attiré dans le mauvais courant de la vie.

—Je crains qu'il ne soit trop tard, Pierre ! cependant je sais bien que mon Amélie ne m'abandonnerait jamais, lors même que tous mes amis s'éloigneraient de moi. Elle ne me ferait seulement pas un reproche, excepté par affection.

En entendant cet éloge de la femme qu'il aimait, Philibert reposa sur son ami un regard d'admiration. Le Gardeur ressemblait tellement à Amélie que Pierre crut apercevoir tout-à-coup dans sa figure, l'image ravissante de la jeune fille.

—Tu ne résisteras pas à ses prières, Le Gardeur !

Il pensait, lui, que c'était chose impossible.

—Nul ange gardien, continua-t-il, ne s'est jamais attaché à un pécheur, comme elle s'attachera à toi ; c'est pourquoi, je suis plein d'espoir, ô mon bon Le Gardeur !

III

Les deux voyageurs sortirent de la forêt, et vinrent s'arrêter à l'hôtellerie de la Couronne de France, pour faire boire leurs chevaux dans l'auge, à la porte. Dame Bédard s'avança pour les saluer. Ils lui dirent que maître Pothier, toujours sur son bidet, venait là bas, d'un pas tranquille et lent, comme il convenait à la profession.

—Oh ! maître Pothier trouve toujours le chemin de la Couronne de France, répondit-elle. Puis elle ajouta : Est-ce que vos honneurs ne prendront pas une goutte de vin ? Il fait chaud et les chemins sont poussiéreux. Un cavalier qui ne boit point fait suer son cheval, vous savez, comme dit un vieux proverbe ?

Elle se mit à rire.

Les gentilshommes s'inclinèrent en la remerciant. Alors Philibert aperçut la jolie Zoé, les yeux attachés sur une grande feuille de papier, marquée d'un sceau rouge ; elle cherchait à débrouiller l'écriture assez bizarre du vieux notaire.

Zoé, comme les autres filles de sa condition, avait reçu au couvent une teinture des principales connaissances. Cependant, bien que le papier qu'elle étudiait avec tant d'attention fût son contrat de mariage, elle avait de la peine à faire le triage des quelques bribes de bon sens, qui flottaient sur cette mer de verbiage légal. Avec sa parfaite intelligence des prétentions du *meum* et du *tuum*, elle en arriva vite, cependant, à la conclusion fort satisfaisante que son contrat de mariage avec l'honnête Jean Lachance n'était pas sans mérite.

Elle surprit le regard de Philibert et rougit jusque dans le blanc des yeux ; elle rejeta vivement le papier et répondit, par un salut, à l'adieu des gentilshommes, qui s'éloignèrent d'une course rapide, sur la grande route de la ville, après avoir abreuvé leurs chevaux.

IV.

Babet Le Nocher, vêtue de sa robe neuve, assez courte pour laisser paraître dans leurs bas de laine, deux pieds si mignons, que bien des duchesses en auraient été jalouses, était assise sur le banc de la gondole, et tricotait. Elle portait ses cheveux noirs selon la mode dont parle le grave Kalm, dans sa relation de la Nouvelle-France, quand il dit : Les paysannes portent toutes leurs cheveux bouclés. Et comme elles sont jolies ainsi !

—Sur ma vie ! dit-elle à Jean, qui savourait une pipe de tabac canadien, voilà le bel officier qui revient, et aussi vite qu'il s'en est allé !

—Il est évident, ma chère Babet, qu'il marche pour le roi ou pour lui-même. Une belle dame attend son retour avec impatience, ou bien l'a envoyé porter un message. Il n'y a qu'une femme,

Babet, pour mettre du vif argent dans les pieds d'un homme.

—Ou de la folie dans la tête, répliqua Babet en riant.

—Et rien de plus naturel, Babet, puisque c'est comme cela que vous nous aimez. Mais ils sont deux. Qui donc accompagne le gentilhomme ? Tes yeux sont meilleurs que les miens, Babet.

—C'est bien ce que je t'ai toujours dit, Jean, et tu ne m'as jamais crue. Fie-toi à mes yeux et défie-toi des tiens... L'autre gentilhomme, dit-elle, en regardant fixement, pendant que son tricot dormait sur son jupon, l'autre gentilhomme est le jeune chevalier de Repentigny. Comment se fait-il qu'il revienne avant les autres ? Cela m'étonne.

—Cet officier doit venir de Beaumanoir, et il ramène le jeune seigneur, fit Jean, en soufflant de ses narines une longue bouffée de fumée.

—Il doit y avoir quelque chose de meilleur que la fumée, Jean.

Elle toussa ; elle n'avait jamais aimé la pipe.

—Le jeune chevalier, reprit-elle, est toujours l'un des derniers à revenir, quand ils ont leurs trois jours de fête au château, pour couronner la partie de chasse ! Il est mal parti, hélas ! il est à plaindre. Un si beau, si galant cavalier !

—Des mensonges ! des calomnies ! répliqua Jean avec chaleur. Le Gardeur de Repentigny est le fils de mon vieux seigneur. Il est possible qu'il s'enivre, mais il se comporte comme un gentilhomme alors, et non comme un charretier, comme un......

—Comme un batelier, Jean ! Je ne parle pas de toi, car depuis que je prends soin de ta boisson, il n'y a pas de meilleur buveur d'eau que toi.

—Bah ! ma femme, ta vue m'enivre suffisamment. Deux yeux clairs comme les tiens, une pipe, un bitter et le bénédicité avant le dîner, en voilà assez pour sauver un chrétien.

Les cavaliers arrivaient. Il se leva, ôta sa tuque rouge et salua poliment. Le Gardeur sauta de cheval

et vint lui serrer la main. Jean avait été un serviteur de Tilly, et le jeune seigneur était trop bien élevé pour ne pas témoigner quelque égard, même au plus humble de ceux qu'il avait connus.

—Eh bien, Jean, dit-il amicalement, le vieux passeur a-t-il bien de la besogne aujourd'hui ?

—Non, votre honneur ; mais hier, par exemple, je crois que la moitié de la rive nord a traversé pour aller à la corvée du roi. Les hommes venaient travailler et les femmes suivaient les hommes.

Il regarda Babet d'un œil provocateur. Elle répliqua hardiment :

—Et pourquoi les femmes ne suivraient-elles pas les hommes ? Ils sont assez rares dans la Nouvelle-France, depuis que cette guerre affreuse est commencée ; on peut bien prendre soin de ceux qui restent.

—C'est vrai comme un sermon du dimanche, répondit Jean, et l'autre jour, continua-t-il, ce noble étranger qui est l'hôte de son excellence le gouververneur, disait, ici même, dans ma propre barque, qu'il y a maintenant quatre femmes pour un homme dans la Nouvelle-France ..... Si c'est vrai, Babet, et tu sais qu'il a dit cela ; tu en étais assez fâchée,—si c'est vrai, un homme vaut beaucoup maintenant, et les femmes sont communes comme les œufs à Pâques.

—C'est vrai que ce monsieur ne s'est pas gêné pour parler ! exclama Babet vivement, mais il perdait moins son temps, quand il cueillait des herbes pour en emplir son livre !

—Allons ! allons ! fit Le Gardeur interrompant cette discussion sur la population, la Providence connaît le mérite des femmes canadiennes, et elle ne saurait nous en donner trop. Nous sommes pressés d'arriver, Jean ; embarquons ! Ma tante et Amélie sont ici dans l'ancienne demeure ; elles seront bien aises de vous voir, ainsi que Babet, ajouta-t-il avec bonté en mettant le pied sur le bateau.

V.

Babet fit sa plus gracieuse révérence, et Jean, tout à son devoir, lança sa barque avec les deux gentilshommes et leurs chevaux, à travers les flots clairs de la rivière St. Charles. Il accosta au quai du roi. Les cavaliers se remirent en selle, passèrent devant le vaste palais de l'Intendant, montèrent la côte des chiens, s'enfoncèrent sous la porte de la Côte de la Canoterie, qui a depuis pris le nom de porte Hope, et disparurent aux yeux de Babet, qui les avait suivis avec un sentiment d'admiration. Elle était surtout occupée du bel officier en uniforme; il s'était montré si poli, si généreux, le matin!

—J'avais peur, Jean, que tu ne fisses quelqu'allusion à mademoiselle Des Meloizes, dit-elle à son mari, dès qu'il fut de retour, les hommes sont si indiscrets!

—Sur un bateau qui fait eau, Babet, n'embarquez pas de femmes, vous iriez vite au fond. Mais pourquoi me parles-tu de mademoiselle Des Meloizes?

Une heure auparavant, l'honnête Jean avait traversé dans sa barque la belle jeune fille, et s'il n'en dit rien à Le Gardeur, ce ne fut pas manque d'envie assurément.

—Pourquoi parler de mademoiselle Des Meloizes? reprit Babet, parce que tout Québec sait que le seigneur de Repentigny est fou d'elle?

—Et pourquoi ne serait-il pas fou d'elle, si cela lui plaît de l'être? C'est un morceau de roi que cette fille-là, et si Le Gardeur perd pour elle le cœur et la tête, il ne fera que ce qu'ont fait la moitié des galants de Québec.

—Oh! Jean! Jean! il est facile de voir que tu as encore des yeux et un cœur...

Et Babet se mit à tricoter avec une vigueur nouvelle.

—J'avais des yeux pour te voir, Babet, quand je t'ai choisie, et j'avais un cœur pour t'aimer, fit Jean en éclatant de rire.

Babet paya le compliment d'un charmant sourire.

—Regarde Babet, je ne donnerais pas cette prise de tabac, dit Jean en montrant son pouce et son index pleins de la piquante poussière, je ne donnerais pas cette prise pour le jeune homme qui resterait indifférent devant une fille aussi belle que Angélique Des Meloizes.

—Alors, je suis bien aise que tu n'aies pas dit au seigneur de Repentigny qu'elle a traversé pour aller voir quelqu'un qui n'est pas lui, j'en suis bien sûre... Je te conterai quelque chose, tout à l'heure, Jean, si tu veux venir dîner. Viens! j'ai un mets à ton goût.

—Qu'est-ce donc, Babet?

Jean, après tout, aimait presque autant un bon dîner qu'une jolie femme.

—Quelque chose que tu aimes bien... C'est un secret de femme cela: Tenir bien chaud l'estomac d'un homme, pour que son cœur ne se refroidisse point... Que dis-tu d'une anguille rôtie?

—Bravo! cria le gai batelier, et il se mit à chanter:

Ah! ah! ah! frite à l'huile,
Frite au beurre et à l'oignon!

Et les deux époux rentrèrent dans leur maisonnette, plus heureux que les rois dans leurs palais somptueux.



CHAPITRE X.

AMÉLIE DE REPENTIGNY.

I.

La maison de ville de madame de Tilly se trouvait en haut de la Place d'Armes. La Place d'Armes était un carré assez large, et grossièrement pavé. Tout un côté était occupé par le château Saint Louis, un massif édifice au toit élevé et pointu. Sur un autre côté, au milieu des arbres antiques que la hache des compagnons de Champlain avait épargnés, s'élevait le vieux monastère des Récollets, avec un beffroi altier, et son vaste portique ombragé, où les moines, en robes grises et en sandales, venaient, en été, lire leur bréviaire et dire une bonne parole aux passants.

Cette maison des De Tilly était bâtie en pierre; elle était grande et ornée comme il convenait au rang et à la fortune de ses maîtres.

Elle donnait sur la Place d'Armes et sur les jardins du château, permettait de voir une partie du fleuve qui coulait majestueusement au pied de la haute forteresse, et, par delà, les hautes collines de Beaumont couronnées de forêts.

Dans l'enfoncement d'une fenêtre, à demi cachée dans les riches et épais rideaux d'une pièce magnifique, Amélie de Repentigny était assise seule. Elle paraissait calme, son regard était serein; mais ses mains jointes convulsivement, comme pour comprimer une émotion violente, faisaient deviner le trouble profond de son âme.

Sa tante se trouvait dans le grand salon avec quelques amies en visite. Les voix animées de ces dames arrivaient à ses oreilles, mais elle ne s'en apercevait pas, tant elle était absorbée dans les pensées étranges qui l'assaillaient depuis le matin, depuis que le chevalier de La Corne lui avait appris le retour de Pierre Philibert.

Cette nouvelle l'avait singulièrement impressionnée. D'abord, elle comprit que c'était pour son frère un grand bonheur, puis ensuite, elle sentit quelle en éprouvait bien de la joie elle-même. Pourquoi ? Elle ne le savait pas trop. Elle ne voulait pas le savoir, et faisait taire son cœur qui le lui disait.

C'était pour son frère qu'elle avait tant de joie ! Son cœur battait un peu plus fort que de coutume, mais c'était la marche longue, et le chagrin de n'avoir pas trouvé Le Gardeur.

Un pressentiment merveilleux lui disait que le colonel avait rencontré Le Gardeur à Beaumanoir, et qu'il ne manquerait pas de venir avec lui, à son retour, présenter ses hommages à madame de Tilly, et les lui présenter aussi à elle-même.

Cette pensée la faisait rougir, et elle se fâchait contre elle-même, à cause de ce fol espoir. Elle se disait que c'était un fol espoir ! Elle voulut faire appel à son orgueil, mais son orgueil ne vint pas vite lui rendre sa tranquillité perdue.

Son entrevue avec Angélique Des Meloizes lui avait laissé une pénible impression. Elle était indignée des aveux hardis de son amie. Elle savait que son frère s'était bien trop occupé d'elle pour son bonheur, surtout s'il arrivait que l'ambition de cette femme belle et perverse fût en désaccord avec son amour. Elle soupirait profondément en songeant combien Angélique était indigne de son frère.

C'est généralement ce que pense une sœur aimante, quand il lui faut confier son frère à la garde d'une autre personne. Mais Amélie savait qu'Angélique Des Meloizes n'était pas capable de cet amour véritable, qui met son bonheur à faire le bonheur des

autres. Elle la savait vaine, égoïste, ambitieuse; elle ignorait encore, toutefois, comme elle choisissait peu les moyens d'arriver à son but.

II.

La vieille cloche des Récollets avait sonné midi, et Amélie, toujours assise à sa fenêtre, regardait, pensive, le grand carré de la Place d'Armes, suivant d'un œil avide les cavaliers qui la traversaient. Une foule de personnes étaient réunies là, ou passaient et repassaient sous la grande porte cintrée du château.

Cette porte était surmontée d'un écusson brillant, portant la couronne royale et les fleurs de lys. Deux sentinelles, marchant à pas mesurés, se promenaient sous le vaste cintre, et chaque fois qu'elles se retournaient au bout de leur marche régulière, en dehors, on voyait étinceler au soleil leurs mousquets et leurs baïonnettes.

Parfois on entendait le grondement des tambours, la garde sortait et présentait les armes ; c'était quand un officier de haut rang ou un dignitaire ecclésiastique passait pour aller présenter ses hommages au gouverneur ou pour traiter de quelqu'affaire importante à la cour vice-royale.

Si Amélie n'avait pas été tant préoccupée ce jour-là, elle aurait eu bien du plaisir à voir le joli tableau de la vie active de la ville qui se déroulait devant elle : des gentilshommes à pied, le manteau sur l'épaule et le sabre au côté, des dames en toilettes de visite, des habitants et leurs femmes dans leur invariable costume, des soldats en uniformes, des prêtres en robes noires, tous allant, venant, se mêlant avec un curieux et plaisant empressement.

III.

Les dames qui se trouvaient au salon de madame de Tilly, étaient mesdames de Grandmaison et Couillard. Elles savaient tous les cancans de la ville et les

racontaient longuement. Aussi, madame de Tilly commençait-elle à se sentir un peu fatiguée.

Elles étaient riches et fashionables, connaissaient parfaitement les lois de l'étiquette, portaient toujours de charmants costumes et choisissaient bien leurs amies. Elles recherchaient l'amitié de madame de Tilly. En effet, par son rang et sa position, cette femme conférait en quelque sorte les meilleures lettres de noblesse.

Les rumeurs de la ville, en passant par la bouche de mesdames Couillard et de Grandmaison, atteignaient la perfection. C'était l'idéal du genre. Finement insinuantes, elles blâmaient avec réserve et douceur, ne tarissaient point en éloges, et ne se trompaient jamais.

Elles s'acquittèrent consciencieusement d'un grand devoir moral et social en mettant madame de Tilly au courant des scandales récents et des secrets nouveaux de la capitale.

Elles glissèrent sur des sujets scabreux avec la légèreté des patineurs sur la glace, et leur amie tremblait qu'elles n'enfonçassent à chaque instant. Mais elles étaient trop bien exercées à la gymnastique de la langue, pour perdre l'équilibre. En une heure, la moitié de la ville fut passée au crible.

Madame de Tilly écoutait ces discours frivoles avec impatience; mais elle connaissait trop bien la société pour lui chercher noise à cause de ses folies, quand du reste, cela eut été inutile.

Elle se consola en pensant que le mal n'était peut-être pas si grand que cela. Il y avait des gens qui ne trouvaient pas le pape assez catholique; pour sa part, elle trouvait le peuple généralement meilleur qu'on ne le disait.

IV.

Amélie fut tout à coup tirée de sa rêverie par une exclamation subite de madame de Grandmaison.

—Comment, madame de Tilly! disait-elle, vous n'irez pas au bal de l'Intendant, au palais! et made-

moiselle de Repentigny, que nous regrettons de n'avoir pas vue aujourd'hui, n'ira pas non plus! Savez-vous que ce sera la plus magnifique affaire qui ait jamais eu lieu dans la Nouvelle-France? Depuis quinze jours, Québec n'a chanté que cela. Les modistes et les couturières ont de l'ouvrage!... des costumes nouveaux! à en perdre la tête.

—Et ce sera le bal le plus remarquable par le choix des invités! proclama madame Couillard. Tous des gentilshommes et des nobles, pas un bourgeois! ces gens-là, les femmes surtout, se donnent de tels airs aujourd'hui! comme si l'argent pouvait les rendre intéressants aux yeux des personnes de qualité... Je dis qu'il faut les tenir éloignés, ou...

—Et puis l'Intendant royal est tout à fait d'accord avec les cercles élevés, ajouta madame de Grandmaison. Il veut qu'on les tienne à leur place.

—La noblesse! la noblesse! riposta madame de Tilly visiblement froissée. Mais l'Intendant royal qui ose traiter avec dédain la digne, l'honnête bourgeoisie de cette ville, est-il noble lui-même? Non pas que je voulusse l'estimer moins, s'il ne l'était pas, mais j'ai entendu dire que sa noblesse était contestée. Il est le dernier qui devrait se risquer à mépriser la bourgeoisie.

Madame de Grandmaison fit jouer son éventail avec dignité.

—O! madame! dit-elle, vous oubliez, bien sûr! Le chevalier Bigot est proche parent du comte de Marville, et le chevalier de Grandmaison est un des visiteurs fidèles de l'Intendant. Cependant, il n'aurait pas voulu s'asseoir une minute à sa table, s'il n'avait pas été certain de son alliance avec la noblesse. Le comte de Marville...

—Le comte de Marville! interrompit madame de Tilly, qui oublia presque sa politesse habituelle. On juge un homme par les compagnons qu'il fréquente. Pas de confiance à ceux qui fréquentent le comte de Marville!

Madame de Grandmaison se sentit vaincue. Elle

voyait bien que madame de Tilly n'avait pas une haute opinion de l'Intendant; cependant elle voulut tenter un nouvel effort.

—Mais, ma chère dame, reprit-elle, l'Intendant est si puissant à la cour! Il était l'ami intime de madame d'Etioles, avant qu'elle fit son apparition au palais, et c'est lui, parait-il, qui s'avisa de la faire connaître au roi. Il arrangea tout pour qu'elle lui fût présentée, au fameux bal masqué de l'Hôtel de Ville. Le roi lui jeta alors son mouchoir, et elle devint la première dame du palais, et marquise de Pompadour. Elle n'a jamais oublié son ancien ami, et il est devenu Intendant de la Nouvelle-France, malgré tous les efforts de ses ennemis pour le perdre.

—Vous prétendez qu'il est arrivé là malgré tous les amis du roi? reprit madame de Tilly.

Amélie l'entendit et elle vit bien, au frémissement de sa voix, qu'elle était à bout de patience. Madame de Tilly ne pouvait souffrir, sans éprouver un profond dégoût, qu'on prononçât devant elle le nom de la Pompadour; mais sa vieille loyauté la gardait de parler mal du roi.

—Nous n'avons pas à nous occuper de ce qui se passe à la cour, continua-t-elle, ni des amitiés de l'Intendant. Mais je souhaite que l'avenir rachète son passé; je souhaite que la Nouvelle-France n'ait pas, comme la malheureuse Acadie, à regretter le jour où il a mis le pied sur ses rivages.

Madame Couillard et madame de Grandmaison ne manquaient pas d'intelligence; elles s'aperçurent bien qu'elles avaient éveillé les susceptibilités,—les préjugés, pensaient-elles,—de madame de Tilly. Elles se levèrent, et dissimulant leur dépit sous des paroles charmantes, elles prirent congé de la noble vieille dame. La digne seigneuresse les vit s'éloigner avec plaisir.

V.

—C'est une honte de parler ainsi, fit madame Couillard avec dépit, quand son neveu, héritier de

la seigneurie de Tilly, est le plus fidèle ami et le plus intime compagnon de l'Intendant !

—Oui, répondit madame de Grandmaison, elle a oublié de jeter un coup d'œil sur sa famille : l'on ne pense jamais à se regarder soi-même avant de juger ses voisins. Mais je serai bien surprise si elle réussit à faire quelque impression sur Le Gardeur, avec ses façons de rustre et ses peu charitables sentiments. J'espère que le bal aura le plus grand succès. Il faut qu'il soit le plus grand triomphe de notre société, afin qu'elle en éprouve du regret, elle, et sa nièce aussi, une orgueilleuse, une scrupuleuse !. . .

VI.

Amélie de Repentigny avait revêtu une robe de mousseline de Deccan, don d'un parent de Pondichéry. Cette robe superbe l'enveloppait chastement sans lui rien ôter de ses grâces. Un large ruban bleu à la taille, une fleur bleue dans les cheveux, sur la poitrine, une croix d'or qu'elle baisait souvent en priant pour son frère de qui elle l'avait reçue. C'étaient là ses seules parures.

Souvent, obéissant à une mystérieuse impulsion, elle se levait et se mettait en face de son miroir pour comparer la jeune fille d'aujourd'hui avec l'enfant d'autrefois, l'enfant dans un gentil costume de bergère de Provence. Elle avait son portrait ainsi peint, et son père l'aimait beaucoup ce portrait ! et souvent, pour lui plaire à ce père regretté ! elle portait ses cheveux à la mode de la Provence. C'est ainsi qu'elle les portait ce jour là. Pourquoi ? Elle aurait peut-être pu le savoir en interrogeant cette vague et capricieuse espérance qui flottait devant ses yeux noirs. Mais elle n'osait pas, elle aimait mieux ne pas interroger.

Elle n'avait plus de repos. Elle revint s'asseoir dans la fenêtre pour regarder encore sur la Place d'Armes, espérant toujours voir arriver son frère. Tout à coup elle tressaillit. Deux officiers traver-

saient la place au galop et se dirigeaient vers le château. L'un de ces officiers était son frère ; elle le reconnut à l'instant. Mais l'autre, ce beau cavalier en uniforme, sur son cheval gris fougueux, qui était-il ? Ah ! son cœur le devinait : ce ne pouvait être que le colonel Philibert !

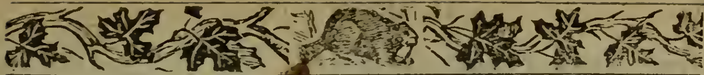
Elle les vit passer sous la grande porte cochère et un frémissement presque douloureux agita son âme remplie de joie. Elle était contente de les voir se rendre au château ; cela lui donnait un moment de répit. Elle pourrait rassembler ses idées et ramasser tout son courage pour l'entrevue prochaine. Ses doigts se promenèrent sur le chapelet caché dans les plis de sa robe, et les grains d'or qui avaient roulé si souvent des prières pour le bonheur de Pierre Philibert, les grains d'or bénis lui parurent brûlants comme du feu. La pourpre colora son front, car une pensée étrange lui vint tout à coup : Pierre Philibert, jeune garçon dont elle avait tant caressé, dans son innocence, l'image et le souvenir, Pierre Philibert était aujourd'hui un homme, un soldat, un conseiller élevé dans les cours et les camps. Comme elle n'avait pas été sage d'oublier cela dans ses prières d'enfant ! Je n'ai pas eu de mauvaise intention, pensa-t-elle pour se justifier.

VII.

Elle n'eut pas le temps de faire de plus longues réflexions ; le cheval gris sortait de la cour du château. Le colonel ne s'était arrêté qu'une dizaine de minutes, le temps de voir le gouverneur et de lui communiquer la réponse de l'Intendant. Il revenait accompagné de Le Gardeur et du vieux de La Corne St-Luc. Tous trois se dirigèrent vers le haut de la place et vinrent descendre à la porte de la maison de madame de Tilly.

Amélie, cachée derrière les épais rideaux de sa fenêtre, reposa alors sur cet homme superbe, magnifique, qui était Pierre Philibert, un regard plus avide et plus perçant que le regard du lynx fabuleux

lui-même. Accordons qu'elle obéit à l'irrésistible curiosité de la femme. La reine de France n'aurait pas davantage, en pareil cas, résisté à la tentation et elle n'aurait pas éprouvé la moitié du trouble que sentit alors la virginale pudeur de la jeune fille. Un regard suffit à Amélie, un regard qui imprima pour jamais dans son esprit l'ineffaçable et parfaite image de Pierre Philibert devenu homme, à la place de Pierre Philibert l'ami d'enfance.



CHAPITRE XI.

BIENVENUE AU SOLDAT.

I.

Elle entendit alors des voix qui s'unissaient dans de chaleureuses félicitations : la voix de sa tante surtout. Elle reconnut bien celle du colonel Philibert, parce que les autres lui étaient familières. Soudain, quelqu'un s'élança dans le grand escalier. Elle attendit tremblant dans son doux espoir. Le Gardeur se précipita, les bras ouverts et dans un transport d'amitié fraternelle, la pressa sur sa poitrine et baisa son front pur.

—O Le Gardeur ! dit-elle en lui rendant son baiser avec une douce affection, et en le regardant avec tendresse et joie, ô mon frère ! comme j'ai soupiré après votre retour ! Enfin, Dieu soit béni ! vous voilà ici ; vous êtes bien ?...... n'êtes-vous pas bien ? fit-elle en le regardant d'une façon qui trahissait l'inquiétude.

—Je ne me suis jamais mieux porté, Amélie, répondit-il,—d'un air trop content pour être naturel, et détournant les yeux pour échapper à la curiosité de sa sœur—jamais mieux porté ! Comment ! mais je serais sorti de ma tombe pour venir souhaiter la bienvenue à un ami que je retrouve aujourd'hui après des années de séparation. O ! Amélie ! j'ai des nouvelles pour vous !.........

—Des nouvelles pour moi ! quelles nouvelles ?

—Devine, reine charmante des bergères, lui dit-il

en lui tordant malicieusement une boucle de cheveux qui tombait sur ses épaules, devine, belle magicienne, devine !

—Deviner? Comment voulez vous que je devine, Le Gardeur? Il n'y a pas une heure que mesdames de Grand'maison et Couillard sont venues ici. Croyez-vous qu'elles aient oublié quelque chose? Je ne suis pas descendue, mais je sais qu'elles se sont bien informées de vous, en passant.

Amélie, avec un grain de la malice de la femme, poussait Le Gardeur.

—Bah! qui est-ce qui s'occupe de ces vieilles colporteuses de médisances? Mais vous ne devineriez jamais, Amélie! il vaut autant vous le dire!

Le Gardeur était tout fier, tout content de la nouvelle qu'il allait apprendre à sa sœur.

—Ayez pitié de moi, mon frère! parlez tout de suite, vous me piquez; j'ai l'oreille au guet maintenant.

Elle était bien femme et n'aurait pour rien au monde avoué qu'elle savait Philibert dans la maison

—Amélie, dit-il en lui saisissant les deux mains comme pour l'empêcher de fuir, j'étais à Beaumanoir, comme tu sais; l'Intendant a donné une grande partie de chasse, se hâta-t-il d'ajouter en voyant étinceler tout à coup son grand œil noir. Et devine qui est venu au château. Il m'a reconnu; non, c'est moi qui l'ai reconnu! Un étranger! non pourtant, pas un étranger, Amélie!

—Je ne sais pas. Continuez, mon frère. Quel pourrait être cet étranger mystérieux, qui n'était pas étranger du tout?

—Pierre Philibert, Amélie! Pierre! notre Pierre! tu sais? Tu te souviens de lui, Amélie?

—Me souvenir de Pierre Philibert? Pourrais-je l'oublier quand vous êtes là vivant? Si nous vous possédons encore, c'est grâce à lui!

—Je sais cela. N'es-tu pas heureuse de son retour, comme je suis heureux moi-même? lui demanda-t-il en la regardant fixement.

Elle lui jeta ses bras autour du cou, par un élan involontaire ; elle était fort troublée.

—Heureuse ! Oh ! oui, mon frère, je le suis... parce que cela vous fait tant de plaisir !

—Rien que pour cela, Amélie ? ça ne vaut guère la peine.

—O mon frère ! je suis heureuse d'être heureuse ! jamais nous ne serons capables de payer à Pierre Philibert la dette de reconnaissance que nous avons contractée.

—Chère petite sœur, fit-il, en l'embrassant, je savais que ma nouvelle te serait agréable. Viens, descendons, Pierre est en bas.

—Le Gardeur, dit-elle—Elle rougit et hésita—je pourrais parler à ce Pierre Philibert, que j'ai connu autrefois... mais le reconnaîtrai-je dans le vaillant soldat d'aujourd'hui ? " *Voilà la différence !* " ajouta-t-elle, en répétant ce premier vers du refrain d'une chanson bien populaire alors dans les deux Frances.

Le Gardeur ne comprenait pas son hésitation.

—Pierre a bien changé, dit-il, depuis le temps où nous portions tous deux la ceinture verte du séminaire. Il est plus grand que moi ; il est plus sage et meilleur. Il l'a toujours été. Mais il a le même cœur noble et généreux qu'il avait quand il était jeune. " *Voilà la ressemblance !* " continua-t-il, en tirant malicieusement la chevelure bouclée de sa sœur.

Amélie ne répondit pas, mais lui pressa la main, en le regardant avec douceur. Le chevalier de La Corne, madame de Tilly et le colonel Philibert causaient toujours avec animation.

—Viens, dit-elle, nous allons descendre maintenant. Et joignant l'action à la parole, comme toujours, elle lui prit le bras, descendit le grand escalier et entra dans le salon.

II.

Philibert se leva à l'aspect de cette beauté qui lui apparaissait soudain. C'était bien cette femme gracieuse, cette ravissante créature qu'il avait évoquée

dans ses rêves d'amour, pendant ses longues années d'absence, loin de la terre natale !... Elle gardait encore quelque chose de l'enfant charmante qui, les cheveux au vent, courait comme une nymphe dans les bois ombreux de Tilly. Mais quand il comparait la vive et légère jeune fille de ses souvenirs, avec cette grande et superbe femme demi rougissante qu'il voyait devant lui, il doutait, malgré les élans de son cœur, que ce fut elle, son idole, sa bien aimée Amélie.

Le Gardeur le tira d'embarras. Il lui dit d'un air joyeux :

—Pierre Philibert, je te présente une jeune amie d'autrefois, ma sœur.

Philibert s'avança. Amélie fixa un instant sur lui ses beaux grands yeux noirs, et ne l'oublia plus jamais. Elle lui tendit la main avec grâce et franchise. Il s'inclina comme il eut fait devant la sainte Madone.

Les félicitations de madame de Tilly et de La Corne St. Luc, avaient été bien cordiales, affectueuses même.

L'excellente dame avait embrassé Pierre, comme elle eut embrassé un fils, après une longue absence.

—Le colonel Philibert, dit Amélie, et elle faisait un effort prodigieux pour paraître calme, le colonel Philibert est le bienvenu. Son souvenir ne nous avait pas quittés.

Elle regarda sa tante qui sourit et l'assura que c'était vrai.

—Merci ! mademoiselle de Repentigny, répondit le colonel, je vous avoue que je suis bien fier d'apprendre que l'on se souvient de moi ici. C'était l'une de mes espérances les plus caressées ; vous la comblez ; je suis heureux d'être revenu...

—Allons ! Allons ! Pierre, interrompit de La Corne St Luc, qui s'intéressait à cette petite scène intime, "Bon sang ne ment jamais..." Regarde Amélie : des épaulettes de colonel ! j'ai l'œil perçant, moi, surtout quand je regarde ma jolie filleule ; cependant,

j'avoue que je n'aurais pas reconnu notre aimable Pierre, dans ce colonel, si Le Gardeur ne me l'avait présenté, et je pense bien que vous ne l'auriez pas reconnu davantage.

—Merci de votre aimable attention pour moi, parrain, répondit Amélie, toute reconnaissante surtout de l'estime qu'il manifestait pour Pierre ; mais je crois que ma tante et moi, nous n'aurions pas manqué de le reconnaître.

—C'est vrai ! mon Amélie, confirma madame de Tilly, c'est vrai ! Et nous n'avons pas peur, Pierre, —je veux vous appeler Pierre ou rien,—nous n'avons pas peur que vous mettiez de côté, comme hors de mode, vos anciens amis, pour les nouvelles connaissances que vous avez nécessairement faites dans notre capitale.

—Mes connaissances, madame, ce sont celles d'autrefois ; elles ne vieillissent pas pour mon cœur. Je les aime et les respecte. Je me croirais perdu si j'avais à me séparer de l'une d'elles.

—Alors, elles sont plus durables que les tissus de Pénélope, et vous n'êtes pas comme cette reine qui défaisait, la nuit, ce qu'elle avait fait le jour. Parlez-moi de l'amitié qui ne s'use point !

—Pas un fil de mes souvenances ne s'est rompu, pas un ne se brisera jamais, répliqua Pierre en regardant Amélie, qui tenait les mains de sa tante pour trouver un surcroit de forces.

Les femmes ont toujours besoin de s'appuyer sur quelqu'un.

—Morbleu ! quel est ce style de marchand ? s'écria de La Corne : Du fil, des femmes, des tissus ! Il n'y a pour ces choses, Amélie, meilleure mémoire que celle du soldat ; et pour cause. Sur nos frontières sauvages, vois-tu, le soldat est forcé d'être fidèle à ses vieux amis et à ses vieux habits. Il ne peut pas en avoir de nouveaux. J'ai passé cinq ans sans voir un visage de femme, excepté des peaux rouges... Il y en avait d'assez avenantes, soit dit en passant, ajouta le vieux militaire en riant.

III.

—Je connais la galanterie du chevalier de La Corne, remarqua Pierre, elle est incontestable. Un jour que nous avions capturé tout un convoi de femmes de la Nouvelle-Angleterre, il les fit escorter au son du tambour, jusqu'à Grand Pré, et il leur envoya un fût de vin de Gascogne, pour qu'elles pussent fêter mieux leur réunion avec leurs maris.

—Bah ! ces vilaines grues ! Ça n'était rien de drôle ! exclama de La Corne ; elles étaient dignes de leurs chenapans de maris.

—Ce n'était pas l'opinion de ces soldats, répondit Philibert, car ils fêtèrent pendant trois jours leur heureux retour. Au reste, il y avait là des femmes de qualité. Et puis, les santés que ces gens-là burent en votre honneur auraient suffi pour vous immortaliser.

La Corne renvoyait toujours les compliments qu'on lui faisait.

—Tut ! tut ! tut ! mesdames ! fit-il, tout cela est dû à la générosité de Pierre ! Par pure bonté de cœur, il insista pour que ces femmes fussent rendues à leurs maris.

Pour moi, c'était un stratagème de guerre, une idée politique, que cette apparente générosité. Écoutez bien ; suivez mon raisonnement : Je voulais la perte des hommes, et elle arriva comme je l'avais prévue. Ils sortirent trop tard à la réveillée, rentrèrent trop tôt le soir ; ils négligèrent les gardes et les piquets ; puis quand vinrent les longues nuits de l'hiver, ils restèrent à côté de leurs femmes, au lieu d'être avec leurs mousquets, près du feu du bivouac. Alors sonna pour eux l'heure de la destruction. Pendant une tempête horrible, au milieu des tourbillons de neige et dans l'obscurité profonde, Coulon de Villiers marcha avec ses troupes sur leur camp et fit veuves la plupart de ces malheureuses femmes. Elles tombèrent pour la seconde fois entre nos mains. Pauvres créatures ! J'ai vu, ce jour-là, quelle

est souvent la triste destinée de la femme du soldat! —Une larme tremblait dans les cils épais du vieux militaire—Mais c'est la fortune de la guerre, ajouta-t-il, et à la guerre, la plus cruelle fortune est la meilleure.

Madame de Tilly porta la main à son cœur pour comprimer son émotion.

—Hélas! chevalier, dit-elle, les pauvres veuves! je comprends ce qu'elles ont souffert! Oui, la guerre a de terribles conséquences, moi aussi je le sais.

—Et que sont devenues ces infortunées? demanda Amélie tout en pleurs.

Elle aimait ses ennemies, c'était dans son loyal caractère, et personne ne pouvait les aimer plus qu'elle.

—Oh! nous en avons pris tout le soin possible. Le baron de St-Castin les a gardées dans son château tout l'hiver, et sa fille les a traitées avec un soin, un zèle, une tendresse, qui n'appartiennent qu'aux saints du ciel. Une noble, une adorable fille, va! Amélie! la plus belle fleur de l'Acadie, et la plus infortunée... pauvre enfant! que la bénédiction du Seigneur descende sur elle en quelque lieu qu'elle soit!

IV

Rarement de La Corne St-Luc avait parlé d'une façon aussi touchante. Il était fort ému.

—Comment est-elle si infortunée, parrain?

Philibert regardait s'animer la figure et frissonner la paupière de la belle jeune fille, à mesure qu'elle parlait. Son cœur était tout dans son regard.

—Hélas! répondit de La Corne, j'aimerais mieux ne pas répondre! j'ai peur de douter du gouvernement moral de l'univers. Mais nous sommes des créatures aveugles, et les voies de Dieu ne nous sont point connues. Que personne ne se vante d'être fort, de crainte qu'il ne tombe! Nous avons besoin du

secours de l'Etre suprême pour rester droits et parfaits... Je ne puis songer à cette noble jeune fille sans pleurer! Oh! la pauvre enfant! la pauvre enfant!......

Madame de Tilly le regarda avec étonnement.

—J'ai connu le baron de St-Castin, dit-elle, quand il est venu faire hommage au château St-Louis, pour les terres qui lui avaient été concédées en Acadie. Il était accompagné de sa fille unique, une enfant d'une douceur, d'une grâce, d'une amabilité parfaites. Elle avait juste l'âge d'Amélie. Les dames de la ville s'extasiaient devant cette jolie fleur de mai, comme elles l'appelaient. Au nom du ciel! qu'est-il donc arrivée à cette chère enfant? chevalier de La Corne?

De La Corne St-Luc, fâché contre lui-même d'avoir entamé ce sujet pénible, et peu accoutumé à choisir ses expressions, répliqua brusquement :

—Ce qui lui est arrivé, madame? Ce qu'il peut arriver de pis à une femme. Elle aimait un homme indigne d'elle... un vilain malgré son rang élevé et les faveurs du roi; un lâche qui l'abandonna, la trop confiante enfant, seule avec son désespoir... Bah! c'est la mode de la cour, disent ces gens-là. En effet, le roi a conféré de nouveaux honneurs à ce misérable au lieu de le châtier.

De La Corne ne dit plus un mot et s'éloigna brusquement. Il avait peur de lancer des imprécations au roi comme à son favori.

—Qu'est-elle devenue, cette pauvre fille? demanda madame de Tilly en s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

—Oh! toujours la même vieille histoire. Elle s'est sauvée de la maison, dans un moment de désespoir, pour n'avoir pas à soutenir le regard de son père qui allait revenir de France. Elle s'en est allée rejoindre les indiens de Ste-Croix, dit-on, et depuis lors, personne n'a plus entendu parler d'elle. Pauvre enfant! Pauvre enfant!

Amélie rougissait et pâlissait tour à tour pendant

les paroles de son parrain ; elle avait les yeux fixés sur le parquet, et se pressait contre sa tante, comme pour chercher du courage et un appui.

Madame de Tilly éprouvait un vif chagrin. Elle aurait voulu savoir le nom de cet homme haut placé qui avait si lâchement trahi l'infortunée jeune fille.

—Je ne vous dirai pas son nom aujourd'hui, madame. Il m'a été révélé comme un secret. C'est un nom trop élevé pour que la loi l'atteigne, si toutefois nous avons une autre loi que la volonté de la maîtresse du roi. Mais l'épée du gentilhomme est là pour venger l'insulte faite à son maître. Le baron de St-Castin va bientôt arriver pour revendiquer son honneur. Dans tous les cas, j'en jure par Dieu, madame ! le lâche qui a trompé cette jeune fille, saura un jour laquelle de son épée ou de la mienne est la mieux trempée ! Mais bah ! je dis des bravades comme un guerrier indien en face de la mort. L'histoire de ces malheureuses femmes de la Nouvelle Angleterre nous a entraînés au delà de toutes limites.

Madame de Tilly ne pouvait s'empêcher d'admirer le vieux soldat, et elle partageait son indignation.

—Si cette jeune fille était mon enfant, dit-elle, avec attendrissement, toute femme que je suis, je ferais la même chose.

Elle sentit Amélie lui serrer le bras comme pour lui dire qu'elle partageait ses sentiments et son courage.

V.

—Voici Félix Beaudoin qui nous annonce que le dîner est servi, fit madame de Tilly, en montrant un ancien serviteur à cheveux blancs et en livrée, qui saluait profondément, debout, dans la porte.

Le Gardeur et de La Corne St. Luc saluèrent le vieillard avec bienveillance, s'informèrent de sa santé et prirent une prise de tabac dans son antique tabatière. Ces familiarités entre les gentilhommes

et leurs domestiques n'étaient pas rares, autrefois, dans la Nouvelle-France. Il est vrai que les serviteurs passaient souvent leur vie dans la même maison. Félix était le majordome du manoir de Tilly. Fidèle, ponctuel et poli, il était traité par sa maîtresse en ami plutôt qu'en serviteur.

—Le dîner est servi, madame, répéta Félix en saluant. Mais, madame aura la bonté d'excuser. La maison a été remplie d'habitants toute la journée. Les trifourchettes, les doubledents, et tous les meilleurs mangeurs de Tilly sont venus. Pour obéir à madame je leur ai donné tout ce qu'ils ont voulu ; aussi ils n'ont pas laissé grand'chose pour votre table.

—Sois sans inquiétude, Félix, nous allons dire le bénédicité quand même. Je me contenterais de pain et d'eau pour mieux nourrir mes braves censitaires. Ils travaillent avec tant de cœur à la corvée du roi ! Voilà mon excuse, Pierre Philibert et chevalier de La Corne, pour le pauvre dîner que je vous offre !

—Sacrebleu ! je ne ressens aucune crainte, moi, madame ! fit de La Corne en riant. Un serviteur dévoué comme Félix Beaudoin ne laisse pas jeûner sa maîtresse, pour l'amour des trifourchettes, des doubledents et de tous les gourmands de la seigneurie. Non ! non ! vous allez voir, madame, qu'il les a rançonnés assez pour nous faire dîner tous. Viens, Amélie.

Madame de Tilly prit le bras du colonel Philibert ; Le Gardeur, de La Corne et Amélie suivirent, et tous, précédés par le majordome, se rendirent à la salle à manger.

La salle était une grande pièce lambrissée en noyer noir, un bois magnifique que l'on commençait à utiliser. Le plafond était en voûte et garni au bas d'une frise sculptée. Une longue table, souvent entourée d'hôtes, était couverte d'une nappe de toile plus blanche que la neige. Les femmes de la seigneurie de Tilly avaient filé à leurs rouets et tissé sur leurs métiers, cette toile éclatante. Dans leurs

vases chinois, des fleurs nouvellement cueillies, exhalaient de suaves parfums et ravissaient les yeux. Elles faisaient, en quelque sorte, disparaître dans un rayon de poésie, la grossièreté des aliments matériels. Sur un grand buffet, merveille de l'ébénisterie, s'étalait la vaisselle de famille, et au-dessus, pendu à la muraille, étincelait un grand bouclier d'argent bosselé, aux armes de Tilly, don précieux de Henry de Navarre.

Malgré les trifourchettes et les doubledents, Félix Beaudoin n'avait pas mal réussi, en effet, à sauver un excellent diner pour sa maîtresse. Madame de Tilly regarda le chevalier comme pour approuver la remarque qu'il venait de faire au sujet du vieux serviteur.

Elle se tint debout à la tête de la table, jusqu'à ce que tous furent placés ; alors, joignant les mains, elle récita d'une voix onctueuse et claire le *bénédicité*.

—*Benedic, Domine, nos et hæc tua dona*, dit-elle, implorant la bénédiction du Seigneur sur la table et sur ses convives.

VI.

Dans la Nouvelle-France, c'était toujours par une soupe riche et succulente que le dîner commençait. La soupe fut donc servie. On apporta ensuite un saumon de la rivière Chaudière ; puis, un plat fumant de truites tachetées de pourpre, pêchées dans les rivières qui descendent des montagnes de St. Joachim. Il y avait des corbeilles de filigrane d'argent remplies de petits pains de blé gracieusement pliés. En ces temps-là, les champs se couvraient chaque année de riches moissons de froment. La Providence ne veut plus qu'il en soit ainsi maintenant. " Le blé s'en est allé avec les lys des Bourbons et il n'est jamais revenu," disaient les vieux habitants.

Les dignes censitaires avaient mangé avec appétit toute la viande de la dépense, sauf un chapon qui venait de la basse-cour de Tilly et un magnifique

pâté aux pigeons. Le dessert fut apporté. C'étaient des framboises rouges comme du corail, cueillies sur les pentes de la côte à Bonhomme, des bluets d'azur du cap Tourmente, des prunes suaves comme des gouttes de miel, et des petites pommes grises de la côte Beaupré, des pommes dignes d'être présentées à la Rose de Sharon. Tout cela arrosé d'un bon vin vieux, tiré du cellier du manoir.

Le dîner ne dura pas longtemps; mais Pierre le trouva un des moments les plus heureux de sa vie. Il était à côté d'Amélie, et chaque parole, chaque geste, chaque mouvement de la radieuse jeune fille le jetait dans le ravissement.

Elle ne se mêlait guère à la conversation, à cause de sa timidité naturelle, mais elle écoutait avec plaisir, avec intérêt. Elle se sentait attirée par le noble et sympathique caractère du colonel, et peu à peu, elle osa le regarder; et comme on voit se dessiner un paysage à la lumière naissante de l'aurore, elle vit dans le brillant soldat d'aujourd'hui, reparaître les traits, le regard, les manières de l'ami d'autrefois.

Philibert remarqua son regard interrogateur: il la comprit. Elle n'eut pas besoin de parler. Il raconta l'existence aventureuse qu'il avait menée depuis son départ.

Son esprit cultivé, son intelligence vive, ses beaux sentiments remplirent de joie le cœur d'Amélie. C'est comme cela qu'elle l'avait vu dans ses rêves. Il la retrouvait avec bonheur, cela devenait clair. Comme elle frissonnait de plaisir à cette pensée, et comme l'allégresse rayonnait dans sa figure! Elle lui parlait avec moins de crainte maintenant, plus familièrement, presque comme autrefois.

—Il y a longtemps, mademoiselle, dit Philibert, que nous ne nous sommes pas assis ensemble à la table de votre excellente tante. Vous revoir ainsi, comme je vous avais quittée, la même, toujours; ah! c'était mon rêve, mon rêve de chaque instant!

—Et vous me trouvez absolument la même? fit-

elle d'un petit air malicieux; ah! colonel, comme vous blessez ma vanité de femme! je ne me croyais plus du tout la sauvage enfant de Tilly!

—Je n'ose admirer la femme dans sa dignité, mademoiselle, j'ai peur qu'elle me fasse oublier l'enfant de Tilly, que j'aurais tant de bonheur à retrouver.

—Et que vous retrouvez avec le même cœur, le même esprit et les mêmes regards, pensa-t-elle, puis elle dit tout haut:

—Mes maîtresses de classe auraient bien honte de leur ouvrage, si elles n'avaient pas amélioré un peu ces rudes éléments, que ma tante leur a envoyés de Tilly, pour qu'elles en fissent une grande dame. J'ai été couronnée reine à ma dernière année aux Ursulines. Ainsi faites bien attention; je ne suis plus une enfant.

Elle se mit à rire, et son rire argentin fit palpiter le cœur de Philibert. C'était bien encore la joyeuse et vive jeune fille de jadis. Il la reconnaissait de plus en plus sous les traits de la grande et adorable femme.

VII.

Le chevalier de La Corne St. Luc et madame de Tilly trouvaient du plaisir à rappeler les souvenirs anciens. Le Gardeur se mêlait à la conversation de Philibert et de sa sœur, mais il était un peu fatigué. Amélie devinait le secret de sa fatigue, Philibert le connaissait. Ils s'efforçaient tous deux de le distraire, de le tenir en éveil. Sa tante soupçonnait bien, aussi, qu'il avait passé la nuit comme les invités de l'Intendant la passaient toujours. Elle connaissait son caractère et le respect qu'il avait pour son opinion; elle amena habilement la conversation sur l'Intendant, afin de pouvoir lui dire, comme par hasard, ce qu'elle pensait de cet homme. Il fallait aussi mettre Pierre Philibert en garde contre ce scélérat de Bigot.

—Pierre, dit-elle, vous êtes heureux: vous avez

pour père un brave, un honorable citoyen, dont vous pouvez être fier. Pas un fils qui n'en serait orgueilleux. Le pays lui doit beaucoup et il mérite sa reconnaissance. Mais veillez sur ses jours, maintenant que vous êtes ici, car il a des ennemis implacables et puissants, qui lui feront tout le mal possible.

—Il en a ! affirma de La Corne St. Luc. Je le lui ai dit au sieur Philibert, je l'en ai averti ; mais il ne semble pas fort inquiet. L'autre jour, l'Intendant a parlé de lui publiquement, de la façon la plus brutale.

—Vraiment! chevalier? demanda Philibert. Et ses yeux lancèrent une flamme qui ne ressemblait pas aux rayons qu'ils laissaient tomber sur Amélie tout à l'heure. Il me rendra compte de ses paroles, fut-il régent de France, au lieu d'être Intendant de la colonie !

De la Corne St. Luc parut l'approuver ; cependant il lui dit :

—Ne lui cherchez pas querelle maintenant, Pierre. Vous ne pouvez pas le provoquer, non plus, à cause de ce qu'il a dit.

Madame de Tilly qui écoutait avec une certaine inquiétude, ajouta :

—Ne le provoquez pas du tout, Pierre Philibert ! jugez-le, puis évitez sa présence comme doit faire un vrai chrétien. Dieu traitera Bigot selon son mérite. L'homme astucieux verra un jour ses projets tourner contre lui-même.

—Oh ! ma tante ! Bigot est un gentilhomme, un homme trop bien élevé pour insulter qui que ce soit, affirma Le Gardeur, toujours prêt à défendre celui qu'il considérait comme son ami. C'est le roi des gais compagnons, ajouta-t-il, pas astucieux du tout, mais tout superficiel, tout éclat.

—Vous n'avez jamais étudié le fond de cet homme, Le Gardeur, reprit de La Corne. J'admets qu'il est un gai compagnon, un bon buveur, un joueur agréable ; mais avouez qu'il est aussi ténébreux, aussi caché que la caverne du diable dans le conte

d'Ottawa. On descend d'étage en étage, toujours de plus en plus bas, jusqu'à ce que l'imagination se trouble, s'épuise à chercher le fond qui fuit sans cesse. Tel est Bigot.

—Mes censitaires m'ont rapporté, reprit madame de Tilly, que ses commissaires enlèvent tout le blé de semence. Dieu sait ce que vont devenir mes pauvres gens l'an prochain, si la guerre continue !

VIII.

—Que va devenir la province entre les mains de Bigot ? ajouta de La Corne. On dit, Philibert, qu'une certaine grande dame de la cour, sa protectrice ou son associée, ou l'une et l'autre à la fois, a obtenu pour son parent le comte de Marville, les biens maintenant séquestrés que votre père possédait en Normandie. Avez-vous entendu parler de cela ? C'est la dernière nouvelle qui nous arrive de France.

—Oui, chevalier. Des mauvaises nouvelles comme celles-ci ne manquent jamais d'arriver à leur adresse.

—Et comment votre père les a-t-il reçues ?

—Mon père est un vrai philosophe. Il les a reçues comme Socrate l'eut fait. Il s'est bien moqué du comte de Marville. Avant qu'un an soit écoulé, dit-il, il sera forcé de vendre ces domaines pour payer ses dettes d'honneur, les seules qu'il consente jamais à payer.

—Si Bigot avait tant soit peu trempé dans une pareille turpitude, dit Le Gardeur, avec chaleur, je ne voudrais plus le voir. Je l'ai entendu parler de ce don. Il déteste Marville.

—Bigot, au jour de la rétribution, aura assez à payer pour lui-même au sieur Philibert, il n'est pas nécessaire de lui imputer ce nouveau crime.

IX

Tout-à-coup le canon fit trembler les fenêtres. Comme un tonnerre il alla réveiller tour à tour les échos des collines lointaines.

—C'est le signal du conseil de guerre, madame,

dit de La Corne. Voilà la chance du soldat ! juste
au moment où nous allions avoir la musique et le
ciel, nous sommes appelés au feu, au camp ou au
conseil.

Les visiteurs se levèrent, conduisirent les dames
au salon et se disposèrent à sortir. Le colonel Phili-
bert dit un adieu courtois aux dames. Il regarda
Amélie dans les yeux un instant, pour savoir un
secret qu'il n'aurait pas manqué de surprendre, si
elle n'avait tourné vivement la tête vers un vase
plein de fleurs. Elle en choisit quelques unes des
plus jolies, et les lui offrit en signe du plaisir qu'elle
éprouvait à le revoir.

—Souvenez-vous, Pierre Philibert, lui recom-
manda madame de Tilly en lui tendant une main
cordiale, souvenez-vous que le manoir de Tilly est
pour vous un second foyer paternel, et que vous y
serez toujours le bienvenu.

Philibert, profondément touché de son exquise et
loyale politesse, lui baisa la main avec respect,
salua, et se rendit avec de La Corne St. Luc et Le
Gardeur au château St. Louis.

Amélie vint s'asseoir à la fenêtre, et la joue ap-
puyée sur sa main tremblante, elle suivit, d'un œil
pensif, les gentilhommes qui s'éloignaient. Mille
pensées, mille espérances tourbillonnaient dans son
esprit, nouvelles, mystérieuses, mais pleines de ra-
vissements. Elle comprit bien que son trouble n'é-
chappait point aux regards de sa bonne tante, mais
elle ne dit rien. Elle se délectait en silence dans une
joie secrète qui ne se manifeste point par des pa-
roles.

Tout-à-coup elle se leva, et, comme poussée par
une force intime, elle se mit à l'harmonium. Elle
préluda par quelques symphonies improvisées, et ses
doigts timides encore faisaient à peine frémir le
clavier d'ivoire. La musique seule pouvait rendre
les impressions de son âme. Elle s'anima bientôt et
d'une voix angélique, elle se mit à chanter ces glo-
rieuses paroles du psaume 116 :

Toto pectore diligam
Unicè et Dominum colam
Qui lenis mihi supplici
Non duram appulit aurem.

Aurem qui mihi supplici,
Non duram dedit ; hunc ego
Donec pectora spiritus
Pulset semper, Amabo !

Madame de Tilly devina ce qui se passait dans l'âme de sa nièce, mais pour ne pas l'effaroucher, la douce enfant, elle ne fit pas semblant de comprendre. Elle se leva en silence et l'entourant de ses bras, elle la pressa sur sa poitrine, et l'embrassa avec effusion ; puis, sans dire un mot, elle sortit. Elle ne voulait pas l'empêcher de trouver dans la musique, un refuge contre ce trouble étrange qui l'agitait.

La voix d'Amélie devint de plus en plus douce et mélodieuse, à mesure qu'elle redit le joyeux et solennel cantique. Elle le chantait dans la version faite pour la reine Marie de France et d'Ecosse, alors que l'existence de cette souveraine était belle et ses espérances brillantes ; alors que les jours de malheur qui devaient venir, n'avaient pas encore d'aurore.



CHAPITRE XII.

LE CHATEAU ST. LOUIS

I.

Le comte de La Galissonnière et plusieurs des premiers officiers, en grande tenue, se promenaient à pas lents sur la galerie du château, en attendant l'ouverture de la séance du conseil de guerre. L'heure de la réunion était sonnée, mais l'Intendant et quelques-uns des hauts dignitaires de la colonie n'étaient pas encore arrivés de Beaumanoir.

Le château St. Louis s'élevait fièrement dans son vêtement de pierre, sur le bord du cap, immédiatement au-dessus des rues étroites et tortueuses de la basse ville. Il était flanqué de pavillons carrés. De la galerie de fer, on apercevait en bas, à une grande profondeur, le clocher de la vieille église de Notre Dame des Victoires, avec sa girouette dorée.

Du marché de Notre-Dame et du quai où les vaisseaux étaient amarrés, montaient des voix et des bruits de toutes sortes : c'étaient les matelots, les charretiers, les habitants qui se hélaient et s'apostrophaient ; et tous ces cris mêlés et confus, formaient un étrange et assourdissant concert. Le gouverneur se plaisait à ce tintamarre. Il préférait les honnêtes clameurs du travail et de l'industrie, aux accords de la musique.

A l'ancre, sur les flots profonds, tout près des caps élevés, on voyait des vaisseaux marchands qui avaient trompé la vigilance des croiseurs anglais.

Au milieu de ces navires, *le Fleur de lys*, un vaisseau de la marine royale, nouvellement arrivé, se berçait tout couvert de pavillons et glorieux comme un cygne dans une volée de sarcelles.

Le Gardeur, comme officier de la garnison, se rendit d'abord auprès du commandant, mais Philibert et de La Corne St. Luc montèrent sur la galerie.

II.

Le gouverneur prit Philibert à l'écart.

—J'espère, lui dit-il, que vous n'avez pas eu de difficulté à trouver l'Intendant.

—Aucune, Excellence, je les ai entendus, lui et ses amis, longtemps avant de les voir.

Il sourit d'une façon un peu moqueuse en disant cela, et le gouverneur comprit bien.

—Ah ! ils festoyaient encore à cette heure du jour ? demanda-t-il. Etaient-ils tous ?...... Vraiment, j'ai honte à dire comment. L'Intendant a-t-il pu au moins comprendre mes ordres ?

Le gouverneur paraissait plus triste que surpris ou fâché, car il s'attendait à cela.

—Je crois qu'il était moins ivre que la plupart des autres. Il a reçu votre message avec plus de politesse que je n'aurais pensé, et m'a promis d'être ici à l'heure du conseil.

—Ivre ou sobre, Bigot est toujours poli. Son esprit fortement trempé semble défier le vin, comme son cœur, la morale. Mais vous n'êtes pas resté longtemps à Beaumanoir, j'imagine, ajouta le gouverneur en frappant légèrement le plancher, de la pointe de sa canne.

—Je suis sorti de là aussi vite que je serais sorti de l'enfer. Le temps de *capturer*, comme je vous l'ai dit, mon ami de Repentigny, et en route !

—Vous avez bien fait, Philibert. L'Intendant est en train de ruiner la moitié des jeunes nobles de la colonie.

—Il ne ruinera pas Le Gardeur, si je peux l'en

empêcher, répliqua Philibert d'un ton résolu. Puis-je compter sur l'aide de votre Excellence, ajouta-t-il?

—Certainement, Philibert, dans tout ce que vous croirez devoir faire pour sauver ce noble jeune homme de l'amitié de Bigot. Mais je ne sais pas combien de temps je resterai ici. Il y a des gens intéressés à mon départ. Ils sont à l'œuvre et leurs intrigues sont puissantes. Peu m'importe mon rappel, cependant, si l'on n'y joint pas l'outrage.

—Vous avez donc reçu des nouvelles aujourd'hui, par la frégate? demanda Philibert en laissant tomber un regard sur le navire à l'ancre dans le port.

—Des nouvelles? oui, Philibert! j'en ai reçu des nouvelles, répondit La Galissonnière avec découragement. Il faudrait la sagesse de Salomon pour gouverner cette colonie, et la force d'Hercules pour nettoyer ces nouvelles étables d'Augias. Et je n'ai aucune influence à la cour, vous le savez.

—Mais tant que vous serez gouverneur, vos avis devront prévaloir.

—Mes avis prévaloir? Ecoutez, Philibert; qui a répondu, pensez-vous, aux lettres que j'ai adressées au roi et au ministère de la marine et des colonies?

—En vérité, je ne saurais le deviner, si les réponses ne sont pas venues par le canal ordinaire.

—Je le crois bien. Personne ne pourrait deviner, en effet, que c'est la marquise de Pompadour... Oui, c'est cette femme qui répond aux lettres que j'adresse à mon souverain!

—La Pompadour! s'écria Philibert tout indigné. Elle, la maîtresse du roi, elle ose répondre à vos dépêches! La France est-elle donc comme la Rome des empereurs, gouvernée par des courtisanes!

—Oui! et vous comprenez ce que signifie cet outrage, Philibert! On veut me forcer à résigner. C'est ce que je vais faire, aussi, dès que mes amis seront à l'abri. Je servirai le roi sur mer, mais plus jamais dans une colonie. Cette malheureuse terre que nous foulons, est condamnée à tomber aux mains

de l'ennemi, si la paix n'est bientôt conclue ! La France nous refuse son secours.

—Ce n'est pas possible ! Excellence ! La France ne trahira jamais ses enfants du Nouveau-Monde... Non, ce n'est pas possible !... Et puis nos ressources ne sont pas toutes épuisées, et nous ne sommes pas encore au pied du mur, Excellence.

—Il ne s'en faut guère, Philibert, je vous l'assure... Mais nous en saurons plus long après le conseil.

—Que disent les dépêches, Excellence, au sujet des négociations ?

Philibert savait comme les prévisions du gouverneur étaient justes d'ordinaire.

—Elles annoncent la paix, et je crois qu'elles sont exactes, Philibert. Vous comprenez que le roi ne peut aisément maintenir, en même temps, ses armées et ses maîtresses. La guerre ou les femmes, pas de milieu ! Or, comme ce sont les femmes qui règnent à la cour et au camp, il est facile de prévoir ce qui arrivera.

—Penser qu'une femme, ramassée dans les égoûts de Paris, gouverne la France et répond à vos dépêches ! c'est assez pour rendre fou un honnête homme, reprit Philibert avec colère... Et que dit la Pompadour, ajouta-t-il.

—Elle se montre très fâchée de l'opposition que j'ai faite aux mesures fiscales et à la politique commerciale,—comme elle appelle cela,—de son ami l'Intendant. Elle approuve le monopole de la grande compagnie et prétend que je n'ai pas le droit, comme gouverneur, de contrôler l'Intendant, dans l'administration des finances de la colonie.

Philibert sentit profondément l'insulte faite à l'honneur et à la dignité de son chef. Il lui serra la main avec chaleur.

—Vous êtes un véritable ami, Philibert, lui dit le gouverneur fort touché, dix hommes comme vous pourraient encore sauver la colonie !...

Mais l'heure du conseil est passée et Bigot ne vient pas. Il a sans doute oublié mes ordres.

—Je ne pense pas, Excellence, mais il a dû attendre que Varin, Cadet, Deschenaux et les autres fussent en état de se mettre en route.

—O Philibert! quelle honte! quelle honte! murmura le gouverneur. Des voleurs comme ces gens-là, ont le droit de venir siéger avec des hommes d'honneur!... Ils ont le pouvoir ici, et nous, nous n'avons qu'un vain titre et une mortelle responsabilité... Restez à dîner avec moi, Philibert, après le conseil; j'ai bien des choses à vous confier.

—Pas ce soir, Excellence. Mon père a tué le veau gras pour fêter le retour de l'enfant prodigue, et... il faut bien que je dîne avec lui.

—Fort bien! demain alors. Venez mercredi. Votre père est un gentilhomme qui garde dans le commerce les principes de la véritable noblesse. Vous êtes heureux dans votre père, comme votre père l'est dans son fils.

Le gouverneur, après ces paroles, salua Philibert et alla retrouver les autres officiers.

III

Un éclair jaillit, puis une colonne de blanche fumée monta tout à coup de la grande batterie, à côté du château. C'était le deuxième signal de la réunion du conseil.

Le comte de la Galissonnière prit le bras de La Corne St. Luc, et suivi des officiers, se dirigea vers la grande salle d'audience. Il alla s'asseoir dans le fauteuil vice-royal, sous un dais, au bout d'une longue table recouverte d'un tapis cramoisi. Les secrétaires se mirent près de lui. Les membres du conseil prirent de chaque côté de la table, la place qui leur était assignée, suivant leur rang et leurs privilèges.

Une longue suite de sièges restèrent inoccupés; c'étaient ceux de l'Intendant et de ses compagnons.

La grande salle du château St. Louis était vraiment digne d'un palais par sa grandeur et ses ornements. Au dessous des hauts plafonds cintrés, cou-

rait une corniche avec architrave à frise sculptée, supportée par des pilastres de chêne poli. Les panneaux de la boiserie étaient encadrés entre de jolies arabesques, et portaient des peintures d'un intérêt tout historique : les portraits des rois, des gouverneurs, des Intendants et des ministres qui avaient été mêlés à la colonisation de la Nouvelle-France.

Au-dessus du fauteuil du gouverneur, les armes royales brillaient sur un riche écusson, et comme drapées dans un faisceau de pavillons blancs semés de lis d'or, emblême de la souveraineté de la France.

Le portrait du dernier roi et celui du roi règnant, étaient suspendus de chaque côté du trône. Parmi les autres portraits qui ornaient les murs, on remarquait celui de Richelieu, qui le premier donna un gouvernement politique aux établissements du Saint-Laurent, un reflet du régime féodal de la France ; celui de Colbert qui utilisa leurs richesses et leurs ressources, en leur envoyant la fleur de la population de la mère patrie, des nobles et des paysans de la Normandie, de la Bretagne et de l'Aquitaine. Là aussi, l'on pouvait voir les franches et hardies figures de Cartier, le premier découvreur, et de Champlain le premier explorateur de la terre nouvelle, et le fondateur de Québec. Là aussi, le vaillant et actif Louis Buade de Frontenac, à côté de la belle comtesse, sa femme, surnommée la *divine* à cause de son extrême amabilité. Et Vaudreuil qui passa une longue vie au service de son pays ! Et Beauharnois qui résista non seulement aux cinq nations coalisées, mais à la ligue bien plus redoutable encore de la Nouvelle-Angleterre ! Et Laval, avec ses traits pleins d'intelligence et de finesse, Laval qui organisa l'Eglise et l'instruction dans la colonie dont il fut le premier évêque. Et Talon, le plus sage des Intendants, qui s'efforça de développer l'agriculture et le commerce, et d'assurer le bien être à tous les nouveaux sujets du roi.

Mais il était là un portrait plus frappant encore que tous ceux-ci, un portrait digne d'être mis à côté

de ceux des plus grands hommes d'états de la France, le portrait calme, pâle, ravissant d'inspiration de la mère Marie de l'Incarnation, la première supérieure des Ursulines de Québec. Pour obéir aux ordres du ciel qu'elle croyait entendre, l'illustre femme laissa la France et vint fonder des écoles pour les enfants des nouveaux colons ; elle vint inculquer ses vertus aux jeunes filles qui devaient être les mères de la Nouvelle-France.

IV.

Le gouverneur avait invité deux ou trois ecclésiastiques à prendre part aux délibérations du conseil, et à l'aider de leurs lumières et de leurs avis. Leurs têtes portaient la tonsure comme une couronne, et leurs robes noires formaient un étrange contraste avec les brillants uniformes des officiers. C'étaient l'abbé Metavet, missionnaire chez les Algonquins du Nord, le père Oubal, jésuite, missionnaire chez les Abénaquis de l'est, et le père Larichardie, missionnaire des sauvages tribus du grand ouest.

Mais de tous ces habiles et influents missionnaires qui gouvernèrent véritablement les nations alliées de la France, le plus remarquable fut l'abbé Piquet, sulpicien, le missionnaire du roi, et l'apôtre des Iroquois, comme l'appelaient les ordonnances royales. Il fit d'immenses efforts pour gagner les cinq cantons à la France, quand s'éleva entre elle et l'Angleterre, la grande lutte pour la suprématie dans l'Amérique du Nord.

Sur la muraille, derrière le siège vice-royal, était suspendue une large carte géographique dessinée par cet abbé. Sur cette carte, on voyait toutes les possessions de la France dans l'Amérique du nord ; on voyait aussi les pays qu'elle réclamait. Une ligne rouge, partant de l'Acadie, s'étendait à l'ouest jusqu'au lac Ontario, qu'elle prenait, puis courait au sud le long de la *crête* des Monts Apalaches. De sa main hardie, l'abbé la poussait jusqu'à la Louisiane, et il réclamait pour la France, les grandes vallées

de l'Ohio et du Mississippi, et les vastes territoires arrosés par le Missouri et le Colorado, enfermant ainsi les Anglais, entre la muraille des Apalaches, à l'ouest, et les bords de la mer à l'est.

V

L'abbé Piquet venait de descendre la Belle rivière en canot. La Belle rivière, c'était le nom que les voyageurs donnaient à l'Ohio. Il avait partout arboré, dans les endroits les plus élevés de ses rives, depuis ses sources jusqu'à sa réunion avec le solitaire Meschacébé, il avait partout arboré les armes de France, et fixé partout des tablettes de plomb portant la fleur de lys, et l'orgueilleuse inscription : *Manibus date lilia plenis.* Lys destinés, hélas ! à être foulés aux pieds par les Anglais, victorieux, après une lutte acharnée pour la possession du territoire.

Effrayé des dangers qui menaçaient la colonie, l'abbé entreprit avec un zèle extraordinaire, la tâche d'amener les nations indiennes sous les étendards de la France, et d'en faire des alliées. Déjà il avait gagné les puissantes tribus des Algonquins et des Nipissingues et les avait placées aux Deux Montagnes, pour protéger la cité de Ville-Marie Il avait créé une scission profonde entre les cinq nations, en réveillant adroitement leur vieille haine contre les Anglais qui empiétaient sur leur domaine du lac Ontario. Et dernièrement, des bandes d'Iroquois s'étaient rendues auprès du gouverneur de la Nouvelle-France, pour dénoncer l'Anglais qui méprisait leurs droits, et leur disputait la possession du sol.

—" Les terres que nous possédons, dirent-ils au grand conseil de Ville-Marie, les terres que nous possédons, nous ont été données par le maître de la vie, et nous ne reconnaissons point d'autre maître."

L'abbé caressait alors un plan qu'il devait réaliser plus tard. Sous sa direction, un grand nombre d'Iroquois quittèrent leurs villages de la rivière Mohawk et de la rivière Génésie, et vinrent se fixer autour du fort de la Présentation, sur le St. Laurent,

Ils fermèrent ainsi cette route aux bandes dévastatrices qui étaient restées fidèles à l'Angleterre.

VI

En attendant l'arrivée de l'Intendant royal, les membres du conseil causaient familièrement. La plupart s'entretenaient des sujets dont ils seraient saisis officiellement dans un instant, de l'état de la province, des mouvements de l'ennemi ; et ils ne pouvaient s'empêcher de témoigner de l'impatience et du mécontentement à cause du retard de Bigot.

Ils savaient bien ce qui se passait à Beaumanoir, et leurs regards s'allumaient de colère, et leurs lèvres exprimaient du mépris.

—J'apprends, par les lettres privées que m'a apportées *la Fleur de Lys*, dit de Beauharnois, qu'entre autres rumeurs, il en est une fort intéressante et fort inquiétante pour nous. Il paraîtrait que nous allons recevoir l'ordre de démolir et les travaux de défense que nous avons faits, et ceux qui existaient auparavant. On pense, là-bas, qu'il vaut mieux donner le prix de ces fortifications à quelques favoris politiques et à certains grands personnages de la cour.

Il se tourna vers le gouverneur :

—Votre Excellence a-t-elle entendu parler de quelque chose ? demanda-t-il.

—Oui, c'est assez vrai, je crois, ce que vous dites là. J'ai reçu aussi moi quelques communications à ce sujet, répondit le gouverneur, en faisant un effort inutile pour paraître calme, et dissimuler la honte et le dégoût qu'il éprouvait.

Un frémissement de colère passa dans l'assemblée ; plusieurs officiers ouvrirent la bouche pour protester. Le bouillant Rigaud de Vaudreuil fut le plus prompt. Il frappa la table d'un coup de poing.

—Nous ordonner, s'écria-t-il, de discontinuer la construction des murs de Québec ? nous ordonner de défaire ce qu'a fait la corvée du roi ? Ai-je bien entendu, Excellence ? Le roi est-il fou ?

—Oui, Rigaud, c'est comme je vous l'ai dit. Mais il nous faut obéir aux ordres du roi, et ne prononcer son nom qu'avec respect, comme il convient à de fidèles sujets.

—Ventre Saint-Gris ! quel canadien, quel français a-t-il jamais entendu pareille folie? riposta de Beauharnois. Démantibuler Québec ! Mais, au nom de Dieu ! comment défendre alors les domaines du roi et ses fidèles sujets ?

Rigaud s'animait. Il n'avait pas peur, et n'était pas d'humeur, comme chacun le savait, à cacher sa pensée. Il l'aurait dite au roi lui-même

—Excellence, continua-t-il, soyez sûre que ce n'est pas le roi qui outrage ainsi la colonie. Ce sont ses ministres, ce sont ses maîtresses ! des gens qui savent bien comment dépenser l'argent qu'il nous faudrait, pour entourer de murailles notre bonne vieille cité ! Oh ! qu'êtes-vous devenus, vieil honneur, antique esprit chevaleresque de ma France bien-aimée ? qu'êtes-vous devenus !

VII

Rigaud s'assit. Il était furieux. Les officiers ressentaient trop vivement eux-mêmes l'indignation dont il était rempli, pour ne pas lui donner des marques d'approbation. Quelques uns seulement demeurèrent froids : des amis de l'Intendant, qui obéissaient en aveugles aux désirs de la cour.

—Quelle raison Sa Majesté donne t-elle, pour agir ainsi ? demanda de La Corne St. Luc.

—L'unique raison alléguée se trouve au dernier paragraphe de la dépêche. Je permettrai au secrétaire de lire ce paragraphe, mais rien de plus, avant que l'Intendant arrive.

Le gouverneur jeta sur la grande horloge, dans un coin de la salle, un regard chargé de dépit ; il avait l'air d'appeler sur la tête de l'Intendant, tout autre chose que des bénédictions.

La dépêche disait cyniquement :

" Le comte de La Galissonnière devrait savoir que

les gouverneurs des colonies ne peuvent entreprendre que par ordre du roi, des ouvrages comme ceux de Québec. C'est donc le désir de Sa Majesté que Votre Excellence suspende les travaux commencés, dès qu'elle aura reçu la présente dépêche. Plus les fortifications sont étendues et plus il faut de troupes pour les défendre. Or, la guerre d'Europe a complètement épuisé les ressources du royaume. Il est donc impossible de continuer la guerre ici, et de payer à tout instant des rançons énormes pour l'Amérique du Nord."

VIII.

Le secrétaire plia la dépêche et reprit son siège, sans qu'une ligne de son visage ne trahît sa froide impassibilité. Il n'en fut pas ainsi des autres. Tous étaient excités, et sur le point de donner libre cours à leur indignation, mais le respect dû au roi les retint. Seul, Rigaud de Vaudreuil, laissa éclater sa colère, dans un juron énergique, et lança ce sarcasme:

—Ils peuvent vendre tout de suite la Nouvelle-France à l'ennemi, s'ils laissent Québec sans défense! Ils manquent d'argent pour continuer la guerre en Europe! Oui! ils peuvent bien en manquer d'argent, pour la guerre! ils le prodiguent tout aux complaisants et aux arlequins de la cour!

Le gouverneur se leva soudain, en frappant la table avec le fourreau de son épée. Il voulait arrêter Rigaud dans ses remarques téméraires et dangereuses.

—Pas un commentaire de plus! Chevalier Rigaud! dit-il d'un ton bref et sévère, pas une parole! Ici, l'on parle du roi et de ses ministres avec respect, ou l'on n'en parle pas du tout. Asseyez-vous, chevalier de Vaudreuil; vous êtes un imprudent.

—J'obéis à votre Excellence. Je suis, je le sais, un imprudent, mais j'ai raison!

Rigaud obéissait, mais il n'était pas dompté. Il avait eu son franc parler, tout de même. Il se rejeta violemment sur son siège.

—Il faut accepter la dépêche du roi avec respect, et lui donner toute notre loyale attention, observa De Léry, un grave et savant officier du génie. Je ne doute pas, continua-t-il, que sur l'humble demande du conseil, le roi ne consente gracieusement à reconsidérer ses ordres. La chûte de Louisbourg est un triste présage pour Québec. Il est indispensable de fortifier la ville pour arrêter l'invasion qui nous menace. La perte de Québec entraînerait la perte de la colonie, et la perte de la colonie serait la honte de la France, et la ruine de notre contrée.

—Je suis parfaitement d'accord avec le chevalier De Léry, approuva de La Corne St. Luc. Il y a plus de bon sens dans ses paroles, qu'il n'y en aurait dans toute une cargaison de dépêches, comme celle qui vient de nous être communiquée. Non ! Excellence, continua le vieil officier en souriant, je ne ferai pas à mon souverain, l'injure de croire qu'une missive si inopportune vient de lui. Soyez sûr que sa Majesté n'a jamais vu, ni sanctionné pareille dépêche ! C'est l'œuvre du ministre et de ses maîtresses, mais non du roi.

—La Corne ! la Corne ! fit le gouverneur. Puis levant le doigt, et jetant un regard qui était un avertissement, il dit :

—Nous ne discuterons pas davantage, tant que nous n'aurons pas l'honneur d'avoir l'Intendant avec nous. Il ne saurait tarder maintenant.

A ce moment là, l'on entendit un bruit de voix ; des cris, des clameurs qui paraissaient venir de loin.

IX.

Un officier de service entra précipitamment dans la salle, et vint dire quelque chose à l'oreille du gouverneur.

—Une bagarre dans les rues ! exclama celui-ci. La populace qui attaque l'Intendant ? Vous n'êtes pas sérieux ! Capitaine Duval ! faites sortir la garde ; dites au colonel St. Rémy qu'il en prenne le commandement, qu'il aille au devant de l'Intendant,

chasse les perturbateurs et rétablisse la paix dans nos rues.

Plusieurs officiers se levèrent.

—Veuillez vous asseoir, messieurs, pria le gouverneur ; le conseil ne doit pas s'ajourner maintenant. L'Intendant sera certainement ici dans quelques minutes, et nous saurons la cause de ce désordre. Ce n'est rien, j'en suis sûr : quelques habitants tapageurs, qui auront fait une petite escapade.

Le bruit recommença soudain, et de la salle du conseil l'on entendit distinctement les clameurs.

De La Corne St. Luc dit avec ironie :

—C'est le peuple qui acclame l'Intendant. Morbleu ! Quel vacarme ! Voilà ce que c'est que d'être populaire à Québec !

Ce sarcasme fit rire. Quelques amis de l'Intendant en furent choqués cependant.

—Le chevalier de La Corne tient un langage assez hardi, quand l'Intendant n'est pas là, observa le colonel Lebœuf. Un gentilhomme donnerait plus volontiers un louis d'or, pour un fouet avec lequel il pourrait flageller la canaille, qu'un sou pour ses applaudissements. Je ne paierais pas un hareng saur l'estime de tout Québec.

De La Corne St. Luc riposta d'un ton méprisant :

—On dit en France, colonel, que le son du roi est meilleur que le blé du peuple, et que le poisson qui s'offre sur le marché, ne vaut pas le poisson qui est dans l'eau. C'est aussi ce que je pense, moi, et je prouverai que c'est vrai, à quiconque soutiendra le contraire.

Il y eut un éclat de rire. De La Corne faisait allusion à la marquise de Pompadour, dont le nom primitif était Jeanne Poisson. Ce nom avait donné lieu à bien des plaisanteries, à bien des sarcasmes, chez les grands comme chez les petits.

Tout violent qu'il fut, le colonel Lebœuf n'osa pas se quereller avec de La Corne St. Luc. Il s'assit, dissimulant sa colère sous un air boudeur. Il aurait bien voulu sortir et voler au secours de l'Intendant,

mais le gouverneur le tenait là, comme il tenait les autres.

Les tambours de la garde battirent l'appel, et l'on entendit, dans la cour du château, le cliquetis des armes et le piétinement des soldats. Les membres du conseil s'approchèrent des chassis. Les troupes se formaient en colonnes. De St. Rémy en tête, elles défilèrent sous la vaste porte. Pendant qu'elles marchaient vers la scène du désordre, par les rues étroites, les roulements des tambours couvraient tous les bruits et faisaient trembler toutes les fenêtres.



CHAPITRE XIII.

LE CHIEN D'OR.

I.

Sur la rue Buade,—une rue qui garde le nom du vaillant Frontenac,—s'élevait depuis peu, un vaste et imposant édifice, bâti par le bourgeois Philibert. Le bourgeois, c'est ainsi que le peuple de la colonie aimait à appeler Nicholas Jaquin Philibert, le puissant et riche marchand de Québec, qui luttait vaillamment contre le monopole odieux de la grande compagnie.

C'était un édifice en pierre, d'un style simple, d'une apparence solide et sévère. On trouvait, dans la Nouvelle-France, que c'était une merveille d'architecture; on en parlait avec admiration, depuis Tadoussac jusqu'à Ville-Marie. Il comprenait la demeure du bourgeois et les bureaux et les magasins nécessaires à son immense commerce.

Il n'y avait aucun ornement, mais on voyait reluire au soleil, sur la façade, ce morceau de sculpture qui piquait si fort la curiosité des habitants et des étrangers, et fut longtemps un sujet de conversation, dans toutes les seigneuries de la Province. La tablette du Chien d'Or, avec son inscription énigmatique, était là, défiant l'interprétation, au-dessus de la rue active et agitée. Elle est là encore aujourd'hui. Le passant qui la regarde se demande ce qu'elle signifie, et il se sent ému à la pensée du

drame de sang dont elle garde seule le triste souvenir.

Un chien couché ronge un os humain. Au-dessus et au-dessous de ce chien, creusée dans la pierre, comme si les générations futures devaient lire et méditer ses avertissements mystérieux, on peut lire cette fatidique inscription :

Je suis un chien qui ronge l'o,
En le rongeant je prend mon repos.
Un temps viendra qui n'est pas venu,
Que je morderay qui m'aura mordu.

II.

Dans les magasins du bourgeois Philibert, venaient s'entasser presque tous les articles de commerce de la Nouvelle-France. Les balles de fourrures qu'avaient apportées, des régions lointaines du Nord-Ouest, des flottes de légers canots : Peaux du castor timide, de la loutre gentille, du renard noir et argenté, toutes si riches d'aspect et si douces au toucher, toutes tant désirées par les orgueilleuses beautés de partout! Peaux de veaux-marins pour garnir les toges des gros bourgmestres, et d'hermines pour border les manteaux des nobles et des rois. Dépouilles des loups, des ours, des bisons, rendues moelleuses comme l'étoffe par le travail des Indiennes. Peaux destinées à assurer la chaleur et le confort aux rapides traineaux, quand l'hiver arrive, que les vents du nord-est soulèvent, comme une poussière d'argent, les tourbillons de neige, ou que, dans leur marche glorieuse, les aurores boréales s'avancent comme une armée de lanciers, sous le ciel froid du nord.

Et puis, tous les produits de la colonie : le blé, la laine, le lin, le bois de construction, le fer des forges royales des Trois-Rivières, le ginseng des forêts, qui valait son poids d'or, et pour lequel les Chinois donnaient leur thé, leurs soies et leur argent.

Le bourgeois aurait pu bâtir une flotte entière avec le bois qu'il avait sur les quais et les rivages

du fleuve. Ses plus superbes auraient fait des mâts dignes du plus grand vaisseau amiral.

III

Il possédait Belmont, une demeure splendide d'où l'œil embrassait toute la pittoresque vallée de la rivière St. Charles. Mais le nuage qui avait obscurci le bonheur des autres, s'était aussi arrêté sur sa tête. Il avait vu, lui aussi, partir son dernier enfant, son bien aimé Pierre. Le jeune homme avait dû laisser le toit paternel, pour aller étudier l'art militaire en France. La maison de Belmont resta déserte pendant l'absence de Pierre. Le bourgeois préférait demeurer en ville. Il pouvait surveiller de plus près ses nombreuses affaires. La compagne qui avait partagé avec lui une vie de bonheur, était morte depuis longtemps, laissant dans son cœur un vide que rien n'avait pu combler. Sa maison hospitalière s'ouvrait toujours grande pour les nombreux amis. Il était, cependant, grave, seul, et ne s'occupait du présent que pour ceux qui dépendaient de lui. Il vivait avec le souvenir ineffaçable de la chère morte, et avec l'espoir d'un brillant avenir pour son fils.

Il méritait d'attirer l'attention. Il inspirait la confiance. Il était le bras qui soutient, la sagesse qui conseille, la sympathie qui console. Grand, fortement découplé, il avait l'air noble des gens de hautes castes, une belle tête couronnée de cheveux grisonnants, une de ces têtes où la vie se concentre, que le temps ne dépouille point et qui emportent dans la tombe la neige de leur centième année. Son œil vif vous devinait avant que vous eussiez parlé. Il était bon, ne riait pas souvent, car la gaieté avait déserté son cœur. Il pouvait prodiguer ses bontés, mais n'oubliait pas une injure, et exigeait une satisfaction complète.

IV

Au moment où nous sommes arrivés, le bourgeois était assis à une table, dans son riche salon de la

rue Buade, et lisait en les annotant, les lettres que la frégate lui avait apportées de France.

Une seule personne était avec lui : une vieille dame à cheveux blancs, vêtue d'une robe noire, selon la coutume sévère des Huguenots, et coiffée, au grand désavantage de sa figure effilée, mais très-douce, d'une capeline blanche attachée sous le menton. Pas un bout de ruban, pas un bout de dentelle. Cette vieille puritaine ne concédait pas l'épaisseur d'un cheveu aux vanités du siècle, ce qui ne l'empêchait point d'avoir le meilleur cœur du monde. Elle était vêtue avec tant de modestie que l'on devinait presque un sacrifice. Le monde pervers est si friand de tout ce qui ressemble à la liberté ! Une tresse qui s'égare, un ruban qui se détache, en voilà assez pour faire rêver l'œil curieux.

Madame Rochelle,—c'était le nom de cette grave personne,—ne manquait, certes ! pas d'intelligence et gouvernait dignement la maison du bourgeois Philibert. Elle venait du Languedoc ; cela, du reste, se devinait à ses yeux noirs et surtout à son parler. Elle avait gardé l'accent suave, la douce intonation de son pays natal. Elle était fille d'un ministre calviniste. Elle vint au monde dans la célèbre année de la révocation de l'édit de Nantes, alors que Louis XIV, détruisant l'œuvre de Henri IV, permit les rigueurs administratives qui accompagnèrent la guerre civile, et força une partie de la population, avec ses industries et ses richesses, à s'en aller cher cher un asile chez les nations étrangères.

V.

Elle vit les scènes pénibles des grandes luttes religieuses de ce temps, et elle perdit, dans les guerres des Cévennes, tout ce qu'elle possédait de plus cher : son père, ses frères, presque tous ses parents, et finalement son fiancé, un gentilhomme du Dauphiné. Elle vint s'agenouiller sur la place de l'exécution, et quand il arriva, ce martyr de sa croyance, elle mit

ses mains dans les siennes et lui jura une éternelle fidélité. Son serment fut irrévocable.

Un officier du roi, le comte Philibert, frère aîné du bourgeois, fut témoin de cette scène touchante. Il eut pitié de la pauvre enfant, et l'amena dans sa famille, où elle demeura toujours. Le Bourgeois succéda à son frère mort sans enfants ; puis la maison fut ruinée. L'orpheline ne voulut pas se séparer de ses bienfaiteurs tombés dans l'infortune, et elle les suivit dans la Nouvelle-France. Elle avait été la fidèle amie de madame Philibert, dont elle avait élevé les enfants. Maintenant, sur ses vieux jours, elle était la sage confidente du Bourgeois, et gouvernait sa maison. Son temps se partageait entre ses devoirs religieux et les soins du ménage. Bien que la lumière surnaturelle qui l'éclairait n'arrivât à elle que par l'étroite fenêtre d'une croyance étroite, cette lumière gardait encore quelque chose de sa divine origine. Sa joie était satisfaite, et elle possédait la résignation, l'espérance et la tranquillité.

Ses livres préférés étaient la bible, les hymnes de Marot et les sermons du célèbre Jurieu. Elle avait entendu les prophéties de la Grande Marie, et reçu le souffle inspirateur de De Serre, le prophète huguenot, au sommet du mont Peira.

Elle croyait bien maintenant que parfois encore s'éveillait cette faculté de lire dans l'avenir, dont sa jeunesse avait été douée. C'était peut-être les révélations d'un grand sens naturel et d'une vive intelligence, les visages d'une âme pure.

Les persécutions que l'on fit souffrir aux calvinistes des Cévennes, firent naître chez ces gens le fanatisme du désespoir. De Serre fut suivi d'une foule immense. Il prétendait donner aux croyants, en soufflant sur eux, le Saint Esprit et le don des langues. Des exilés ont apporté ses doctrines en Angleterre ; leurs singulières idées se sont perpétuées jusqu'à nos jours. On peut voir encore une secte qui croit au don des langues et prophétise selon qu'il fut enseigné autrefois dans les Cévennes.

VI.

La vieille dame tenait son livre ouvert devant elle ; cependant elle ne lisait pas, et ses lunettes gisaient en travers de la page. Assise, rêveuse, près de la fenêtre ouverte, elle regardait quelquefois dehors, mais rarement, car ses pensées ne sortaient point de la maison. Elle ressentait beaucoup de joie et de reconnaissance, à cause du retour de Pierre Philibert, l'enfant qu'elle avait élevé, et elle arrangeait dans sa mémoire les détails d'un festin que le Bourgeois voulait donner en l'honneur de ce fils unique.

Le Bourgeois finit la lecture de ses lettres et se mit, aussi lui, à songer en silence. Il était comme la bonne dame, tout occupé de son fils. Il paraissait rayonnant de bonheur, comme le vieillard Siméon, quand il s'écria du fond de son âme : *Nunc dimittis, Domine !*

—Dame Rochelle, commença-t-il,—et elle se retourna promptement à sa voix—Dame Rochelle, si j'étais superstitieux, je craindrais que la joie immense dont je suis rempli depuis le retour de Pierre, ne se change en une profonde douleur.

—Dieu bénisse Pierre! répondit-elle. Pierre ne peut apporter que du bonheur à la maison. Il faut remercier le Seigneur de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte ! Il nous a enlevé un adolescent ; il nous a rendu un homme digne de marcher à la droite du roi et de commander ses armées, comme Benaiah, le fils de Joïada, commanda les armées de Salomon.

—Grand merci de la comparaison ! fit le Bourgeois en souriant, mais Pierre est français, et il aimerait mieux commander une brigade dans l'armée du Maréchal de Saxe, que l'armée entière de Salomon. Tout de même, je me trouve parfaitement heureux aujourd'hui, Débora,—il l'appelait ainsi quand il était ému,—et je ne veux pas gâter mon bonheur par une crainte futile. Bah ! c'est la réaction : j'ai

eu trop de félicité à la fois, je suis faible devant tant de joies.

— Il est une douce voix intérieure, Maître, qui nous parle ainsi, afin que nous cherchions notre appui dans le ciel et non pas sur la terre où tout passe, où tout est incertain. L'homme qui a vécu de longues années et s'en réjouit, ne saurait oublier les jours de ténèbres, car ils sont nombreux. Nous ne sommes pas étrangers, Maître, aux vanités et aux misères de la vie humaine. Le retour de Pierre est comme un rayon de soleil qui traverse les nuages. Dieu aime que nous nous réchauffions au rayon de soleil qu'il nous envoie.

— C'est juste, madame, et c'est ce que nous allons faire. Les vieux lambris de Belmont vont tressaillir d'allégresse à l'arrivée de leur futur maître.

VII.

Cette dernière parole ravit la vieille dame. Elle savait que Belmont était destiné à Pierre, et le Bourgeois avait eu la même pensée qu'elle. C'était à cela sans doute qu'il songeait tout à l'heure.

— Maître, dit elle, Pierre sait il que le chevalier Bigot était concerné dans les fausses accusations portées contre vous, et que c'est lui qui, poussé par la princesse de Carignan, fit exécuter l'inique décret de la cour ?

— Je ne crois pas, Débora ; je n'ai jamais dit à Pierre que Bigot fût autre chose que l'avocat du roi, dans la persécution que j'ai endurée. C'est ce qui me trouble au milieu de ma joie Si Pierre savait que l'Intendant s'est fait mon accusateur, pour plaire à la princesse, il ne remettrait son épée au fourreau qu'après l'avoir trempée dans son sang. C'est à peine si je puis me contenir moi-même.

La première fois que je l'ai rencontré ici, sous la porte du Palais, je l'ai bien reconnu, et je l'ai regardé en pleine face. Il m'a reconnu lui aussi. Il est hardi, l'animal ! et n'a pas baissé les yeux. S'il avait osé, je l'aurais frappé. Mais nous sommes passés

sans rien dire, échangeant le plus mortel salut, que deux ennemis peuvent échanger. Il est heureux, peut-être, que je n'aie pas eu mon épée ce jour-là, car j'ai senti ma colère s'éveiller. Une chose que je redoute : Pierre ne resterait pas calme comme moi, s'il connaissait l'Intendant comme je le connais, son sang est jeune. Mais je n'ose rien lui dire. Il y aurait tout de suite du sang de répandu, Débora.

—Je le crains en effet, Maître. En France, j'avais peur de Bigot; j'en ai peur ici, où il est bien plus puissant. Je l'ai vu passer un jour. Il s'est arrêté pour lire l'inscription du Chien d'Or. Il est reparti vite, il avait l'air d'un démon. Il avait bien compris.

—Ah! et vous ne m'avez pas dit cela, Debora! fit le Bourgeois.

Et il se leva tout excité. Il reprit :

—Bigot a lu l'inscription, dites-vous? L'a-t-il toute lue ?

J'espère que chaque lettre a brûlé son âme comme un fer rouge.

—Cher Maître, ce n'est pas là le langage d'un chrétien, et vous ne pouvez en attendre rien de bon. "Je suis le Dieu de la vengeance, dit le Seigneur."

VIII.

Madame Rochelle allait continuer sa leçon de morale, quand tout à coup un grand bruit monta de la rue. Il était causé par une foule de personnes, —des habitants surtout,—attroupées en face de la maison. Le Bourgeois et sa vieille amie s'interrompirent, vinrent regarder à la fenêtre et aperçurent tous ces gens excités dont le nombre allait toujours grossissant.

C'étaient des curieux qui venaient voir le Chien d'Or dont on parlait tant, et peut-être aussi qui voulaient connaître le bourgeois Philibert, ce grand marchand, défenseur fidèle des droits des habitants, l'adversaire implacable de la Friponne.

Le Bourgeois regardait cette multitude qui croissait toujours : des habitants, des gens de la ville,

des femmes, des jeunes gens, des vieillards. Il se dissimulait cependant pour n'être pas vu. Il n'aimait pas les démonstrations, encore moins les ovations. Il put entendre plusieurs voix assez distinctement et comprendre de quoi il s'agissait. Ses regards tombèrent plusieurs fois sur un jeune homme vif et remuant, qu'il reconnut pour Jean La Marche, le joueur de violon, un censitaire de Tilly. C'était un original et tout le monde l'entourait.

—Je veux voir le bourgeois Philibert ! cria tout à coup ce Jean La Marche, c'est le plus honnête marchand de la Nouvelle-France et le meilleur ami du peuple. Vive le Chien d'Or ! A bas ! la Friponne !

—Vive le Chien d'Or ! A bas ! la Friponne ! exclamèrent cent voix.

—Chante donc, Jean, fut-il demandé.

—Pas maintenant, j'ai fait une chanson nouvelle sur le Chien d'Or, je vous la chanterai ce soir... si vous y tenez, c'est-à-dire.

Jean prit un grand air de modestie pour dire cela : il riait sous cap, car il savait bien que sa chanson serait accueillie avec autant d'enthousiasme, à Québec, que l'ariette nouvelle d'une prima dona, à l'opéra de Paris.

—Nous viendrons tous pour l'entendre, Jean... Mais prends garde à ton violon ; il va se faire écraser par la foule.

—Comme si je ne savais pas avoir soin de mon cher [illegible], répliqua Jean, en élevant l'instrument au-dessus de sa tête. C'est mon seul enfant, continua-t-il. Je le fais rire et pleurer, aimer et gronder, comme je veux, et je puis vous faire faire de même, à vous tous, rien qu'à toucher les cordes de son âme.

Jean était venu à la corvée, le violon sous le bras. C'était son outil. Il ne savait pas qu'Amphion avait bâti les murs de Thèbes en jouant de la lyre, mais il savait que son violon ranimait le zèle des travailleurs. Il disait souvent :

—Mon violon est joyeux comme les cloches de

Tilly, quand elles sonnent pour une noce ; il repose de la fatigue et fait aller au travail avec gaieté.

IX

On entendait un grand murmure de voix, des éclats de rire continuels, pas de contredits. Les habitants d'en haut et ceux d'en bas étaient là, mêlés dans une parfaite harmonie, ce qui n'arrivait pas souvent. Personne même, d'entre les Canadiens qui parlaient bien le français, ne songeait à taquiner les Acadiens à cause de leur rude patois.

Quand l'Acadie tomba aux mains des Anglais, un grand nombre de ses habitants montèrent à Québec. C'étaient des gens hardis, robustes, querelleurs, qui s'en allaient çà et là provoquer les autres avec leur provocante interrogation : Etions pas mon maître, monsieur ?

Mais ce jour-là, tous se montraient civils, ôtaient leurs tuques et saluaient avec une politesse que n'auraient pas dédaignée les rues de Paris.

X.

La foule augmentait toujours dans la rue Buade. Max Grimau et Bartémy, les deux vigoureux mendiants de la porte de la Basse-ville, surent cependant garder leur place accoutumée dans les marches de l'escalier et firent une fameuse récolte de gros sous. Max était un vieux soldat en retraite, encore vêtu de l'uniforme qu'il portait à la défense de Prague, sous le maréchal de Belle-Ile ; mais l'uniforme était en guenilles.

Bartémy était aveugle et mendiant de naissance. Le premier était un bavard, un importun ; le second un homme silencieux, qui ne faisait que tendre au passant sa main tremblante. Pas un ministre de finances, pas un intendant royal n'ont jamais cherché avec autant d'ardeur et autant de succès, peut-être, les moyens de taxer un royaume, que Max et l'aveugle, les moyens de taxer les passants.

C'était une bonne journée pour nos deux men-

diants. La nouvelle que l'on faisait une ovation au bourgeois s'était vite répandue, et les habitants montaient par groupes à la Haute-Ville, les uns suivant la côte escarpée, les autres prenant les grands escaliers bordés des tentes des colporteurs basques; des coquins qui avaient la langue bien pendue, ces colporteurs !

Les escaliers partaient de la rue Champlain, pour aboutir dans la *côte*. C'était un casse-cou que les vieillards et les asthmatiques n'aimaient guère, mais ce n'était rien pour les *grimpereaux*, comme les habitants appelaient les petits garçons de la ville, ni pour le pied agile des fillettes qui couraient à l'église ou au marché.

XI.

Max Grimau et l'aveugle Bartémy avaient fini de compter leur monnaie. Les gens arrivaient toujours, et depuis la porte de la basse-ville jusqu'à la cathédrale, la rue était remplie d'une foule paisible qui voulait voir le chien d'or et connaître le bourgeois.

Alors, des gentilshommes qui chevauchaient à toute vitesse s'engagèrent dans la rue Buade et voulurent se frayer un passage. Ils n'y réussirent pas, et restèrent enfermés.

C'étaient l'Intendant, Cadet, Varin et tous les vils hôtes de Beaumanoir qui revenaient à la ville. Ils parlaient, criaient, riaient, faisaient tout le tapage possible, comme font d'ordinaire les désœuvrés, surtout quand ils ont bu.

—Que signifie ce tumulte, Cadet ? demanda Bigot, je crois que ce ne sont pas vos amis. Cet individu voudrait vous voir chez le diable, ajouta-t-il en riant.

Il montrait un habitant qui criait à pleine tête : A bas Cadet !

—Pas plus les vôtres, riposta Cadet. Ils ne vous ont pas encore reconnu, Bigot. Laissez faire, vous

allez avoir votre tour. Ils ne vous placeront pas moins chaudement que moi.

Les habitants ne connaissaient point l'Intendant, mais ils connaissaient bien Cadet, Varin et les autres, et quand ils les aperçurent ils leur jetèrent des malédictions.

—Est-ce que ces gens-là nous arrêtent pour nous insulter ? demanda Bigot. Il n'est pas naturel pourtant de supposer qu'ils connaissent notre retour.

Et tout impatient, il essaya de faire avancer son cheval, mais inutilement.

—Oh ! non, Excellence ! c'est la populace que le gouverneur a mandé pour la corvée du roi. Elle vient présenter ses hommage au *Chien d'Or*. Le chien d'or, c'est son idole ! J'imagine qu'elle ne s'attendait pas à nous voir la troubler dans ses dévotions.

—Les vils moutons ! ils ne valent pas la peine d'être tondus ! s'écria Bigot avec colère, en regardant le Chien d'Or qui semblait le défier.

—Rangez-vous, vilains ! fit-il aussitôt, en éperonnant son cheval. Lancez au milieu d'eux votre vaillant Flamand, Cadet, et n'épargnez pas les pieds.

XII.

C'était justement ce que Cadet voulait :

—Venez, Varin, cria-t-il, venez tous ! donnez de l'éperon et ouvrez vous un chemin dans cette tourbe.

Tous les cavaliers s'élancèrent frappant de droite et de gauche avec leurs pesants fouets de chasse. Il s'en suivit une violente mêlée. Plusieurs habitants furent foulés aux pieds des chevaux et plusieurs gentilshommes vidèrent les étriers. L'Intendant était furieux : son sang gascon s'échauffait vite. Il frappait de son mieux, et on pouvait le suivre à la trace ensanglantée qu'il laissait.

Il fut reconnu à la fin, et une clameur immense retentit :

—Vive le Chien d'Or ! A bas la Friponne !

Quelques uns des plus hardis se risquèrent à crier :

— A bas l'Intendant ! à bas ! les voleurs de la grande compagnie !

Par bonheur, les habitants n'avaient point d'armes. Ils se mirent à lancer des pierres et essayèrent de démonter les gens à cheval. Ils en renversèrent plusieurs. L'amour de Jean La Marche, son cher violon, périt écrasé dans la première charge. Jean se précipita à la bride du cheval de l'Intendant, mais il reçut un coup qui le renversa.

L'Intendant et ses amis tirèrent l'épée. Une catastrophe était imminente. Alors, le bourgeois envoya un messager au château, puis il s'élança au milieu de la foule, suppliant et menaçant.

On le reconnut aussitôt et il fut acclamé. Avec toute son influence, il n'aurait pas réussi, cependant, à calmer la fureur soulevée par les violences de Bigot ; mais les soldats s'avançaient et le roulement de leurs tambours couvrit le bruit de la bagarre.

Quelques minutes encore, et une longue file de baïonnettes étincelantes, ondula dans la rue du Fort. C'étaient les troupes du colonel St. Rémi. Elles se préparèrent à charger la foule. Mais le colonel, qui était un homme de sens, vit d'un coup d'œil ce qui se passait, et il commanda la paix avant d'employer la force pour la rétablir. Le peuple obéit aussitôt, et calme et silencieux, se retira paisiblement devant les troupes. Il n'avait assurément pas l'intention de résister à l'autorité. Les soldats ouvrirent un chemin et l'Intendant put s'éloigner avec ses amis.

Ils furent poursuivis par une volée d'imprécations. Ils répondirent bien, du reste ; et, jurant, blasphémant, ils traversèrent la Place d'Armes au galop, et se précipitèrent pêle-mêle sous la porte du château St. Louis.

Tout rentra dans le silence. Quelques uns des plus timides avaient peur, cependant, des conséquences de cet attentat sur la personne de l'Intendant royal. Mais tous s'en allèrent, par groupes ou seul à seul,

espérant bien qu'on ne leur demanderait jamais compte de l'affaire de ce jour.

XIII.

L'Intendant et ses amis arrivèrent à toute bride dans la cour du château. Ils étaient furieux. Plusieurs avaient perdu leurs chapeaux ; tous étaient ébouriffés, et dans un état déplorable. Ils descendirent de leurs chevaux, s'élancèrent dans les corridors, jurant comme des démons et faisant retentir les dalles sous leurs pas irrités. Ils entrèrent dans la salle du conseil.

Bigot avait des flammes dans les yeux, des flammes dans toute la figure. Un éclair dans une tempête ! Il s'approcha de la table, salua le gouverneur et, faisant un violent effort pour se contenir ;—il dit d'une voix encore courroucée :

—Votre Excellence et messieurs du conseil nous pardonneront notre retard, quand ils apprendront que moi, l'Intendant royal de la Nouvelle-France, j'ai été insulté, assailli et menacé de mort, même dans les rues de Québec, par une vile populace.

—Je le regrette beaucoup, et je vous prie de croire que je partage votre indignation, répondit le gouverneur. Je me réjouis de vous voir sain et sauf, continua-t-il. J'ai envoyé des troupes à votre secours, mais j'ignore encore, cependant, la cause de cette sédition.

—La cause de cette sédition ! c'est la haine que le peuple m'a vouée, parce que je fais exécuter fidèlement les ordonnances royales ; mais celui qui soulève la foule et lui donne l'exemple de l'insubordination ; celui qui est au fond de toutes les insultes que l'on nous fait ici, c'est ce notoire Philibert, Philibert le marchand !

Le gouverneur regarda l'Intendant avec assurance, et lui répondit :

—Le sieur Philibert est marchand, c'est vrai, mais il est gentilhomme de naissance, et ses principes sont des plus loyaux. Il serait, j'en suis sûr, le

dernier homme qui voulut fomenter quelque trouble. L'avez-vous vu, chevalier?

—La multitude encombrait la rue, en face de ses magasins, et criait des vivats pour le Chien d'Or. Nous essayâmes de passer ; cela fut impossible. Je ne l'ai aperçu lui, qu'au moment où la confusion était à son comble.

—Et je suis certain, chevalier, qu'il n'encourageait pas les émeutiers.

—Je ne l'accuse point ; mais ces canailles-là, c'étaient ses amis et ses partisans. Néanmoins, je serai assez juste pour déclarer qu'il a fait son possible pour nous protéger, ajouta-t-il, car il savait bien qu'il lui devait la vie probablement.

Il reprit aussitôt :

—J'accuse Philibert de semer l'esprit de révolte, qui produit les émeutes ; je ne le crois pas émeutier lui-même.

—Moi, je l'accuse de ces deux crimes et de tout le mal qu'a fait la populace ! hurla Varin, enragé d'entendre l'Intendant parler avec modération. La maison du Chien d'Or est un repaire de traîtres, fit-il. Il faudrait la renverser de fond en comble, et en prendre la pierre pour élever un monument d'infamie sur le cadavre de son propriétaire... de son propriétaire que l'on aurait fait pendre comme un chien, d'abord, sur la place du marché.

—Silence, Varin ! exclama le gouverneur avec sévérité. Je ne veux pas que l'on parle en termes injurieux du sieur Philibert. L'Intendant ne l'accuse point d'avoir pris part à cette émeute, et vous non plus, n'est-ce pas?

—Pour Dieu ! Varin, vous ne le ferez point, non ! et vous allez me rendre compte des paroles que vous venez de prononcer ! s'écria de La Corne St. Luc, indigné de voir son ami le bourgeois si cruellement outragé.

—La Corne ! La Corne ! nous sommes dans un conseil de guerre, et ce n'est pas le lieu de faire des récriminations, dit le gouverneur.

Il parlait presque avec véhémence. Il prévoyait une rencontre, et voulait la conjurer. Il ajouta :

—Asseyez-vous, mon vieil ami, et puis aidez-moi à faire ce que demandent de nous le roi et la colonie ; nous sommes ici pour cela.

De La Corne reprit son siège. Ces paroles l'avaient désarmé.

XIV.

Le gouverneur continua en s'adressant à l'Intendant :

—Vous avez parlé du bourgeois Philibert d'une manière généreuse, chevalier Bigot ; cela me fait plaisir. Le colonel Philibert, mon aide de-camp, vient justement d'entrer : il sera heureux de vous voir rendre ainsi justice à son père.

—Foin de la justice ! marmotta Cadet. Que j'ai été bête de ne pas profiter de la chance qui s'est offerte !... j'aurais dû lui passer mon épée au travers du corps, à ce bourgeois.

Le gouverneur raconta à Philibert ce qui venait d'avoir lieu. Philibert s'inclina en regardant Bigot :

—Je suis fort reconnaissant à l'Intendant, dit-il, mais je m'étonnerais que l'on osât impliquer mon père dans cette affaire. L'Intendant n'a fait que se montrer juste.

Bigot n'aimait pas mieux le colonel Philibert que le bourgeois, et cette observation lui déplut. Il répliqua froidement :

—J'ai dit, colonel, que votre père n'avait pas pris une part active à l'émeute ; et c'est vrai : mais je ne saurais l'excuser de se mettre à la tête du parti qui nous outrage continuellement. Je n'ai pas peur de dire la vérité. Quand j'ai mon opinion sur un homme, je l'ai. Je me soucie du bourgeois comme de la dernière tuque bleue de son entourage.

XV.

C'étaient des paroles malheureuses ; il le comprit bien. Mais il regrettait presque d'avoir rendu témoi-

guage au bourgeois. Il avait dit la vérité parce qu'elle est plus facile à dire. Il ne se gênait jamais, c'était son principe. Il n'était point poltron, n'avait peur de rien et ne respectait personne. S'il faisait un mensonge, c'était sans scrupule, de propos délibéré et quand la chose en valait la peine. Mais alors même il s'accusait de n'être pas un homme.

Le colonel Philibert ressentit vivement l'injure faite à son père. Il regarda Bigot en face :

—Le chevalier Bigot, dit-il, n'a fait que rendre simple justice à mon père, en cette occasion. Mais qu'il veuille bien se rappeler, le chevalier, que mon père, bien que marchand ici, est avant tout un gentilhomme Normand,—un gentilhomme qui n'a jamais forfait à l'honneur,—un gentilhomme dont l'ancienne noblesse peut rendre jaloux l'Intendant lui-même.

Bigot lança un regard courroucé au colonel. C'était une allusion à sa noblesse de fraîche date.

—J'ajouterai un mot, reprit Philibert, en fixant tour à tour Bigot, Cadet et Varin ; quiconque attaque mon père m'attaque moi-même, et nul, s'il le fait, qu'il soit petit ou grand, n'échappera au châtiment que je lui réserve.

La plupart des officiers s'approchèrent de la table en donnant des marques d'approbation à Philibert. Personne d'entre les amis de l'Intendant, ne releva le défi. Il se bornèrent à se regarder les uns les autres. Bigot dissimula sa fureur, et pour prévenir toute réplique nouvelle, il se leva et pria le gouverneur d'ouvrir la séance.

—Nous perdons, dit-il, en récriminations personnelles, un temps précieux que nous devons au roi. Je saisirai le tribunal de cette affaire, et j'espère que les instigateurs de l'émeute comme les émeutiers, seront sévèrement punis de l'outrage qu'ils ont fait à l'autorité royale.



CHAPITRE XIV.

LE CONSEIL DE GUERRE.

I.

La séance fut régulièrement ouverte et le secrétaire lut les dépêches royales. La lecture fut écoutée avec attention et respect; mais il était facile de voir qu'il y avait divergence d'opinion chez les conseillers.

Le gouverneur se leva et d'une voix calme, presque solennelle, il dit:

—Messieurs, ces dépêches que vous venez d'entendre lire, nous apprennent que notre France bien aimée est dans un grand danger. Pour lutter contre les puissances alliées, le roi a besoin de toutes les forces; il ne peut donc plus nous envoyer de secours.

Aujourd'hui la flotte anglaise est souveraine... Demain elle ne le sera plus.—On eut dit qu'il prédisait ses futures victoires sur l'océan.—Des troupes anglaises arrivent à New York et à Boston. Elles vont s'unir aux armées américaines pour attaquer la Nouvelle-France.

L'ennemi a commencé la construction d'un grand fort à Chouaguen, sur le lac Ontario, pour faire échec à notre forteresse de Niagara. Bientôt aussi l'on saura sans doute si Carillon est capable de protéger la vallée du Richelieu.

Je n'ai pas peur pour Carillon, messieurs, car c'est le comte de Lusignan qui en est le gardien,—le comte de Lusignan que j'ai le plaisir de voir au milieu de vous.

Le comte de Lusignan, cheveux gris, air martial, salua respectueusement. Le gouverneur continua :

—Les dépêches nous conseillent de retirer les troupes de Carillon, cependant ; je demande au comte quel sera, dans son opinion, le résultat de ce fait, s'il s'accomplit.

—Si nous commettons une pareille folie, s'écria de Lusignan, dans huit jours les cinq nations seront sur le Richelieu, et dans un mois les Anglais seront dans Montréal !

—Alors, comte, vous ne conseillez pas d'abandonner Carillon ? Et le gouverneur sourit en disant cela, car il comprenait bien lui aussi l'absurdité d'une pareille question.

—Pas avant que Québec lui-même soit tombé ! Et alors le vieux comte de Lusignan ne pourra plus aviser Sa Majesté...

—Bien dit ! comte, bien dit ! Avec vous Carillon est sauvé ! Si un jour l'ennemi ose l'attaquer, il s'emplira, ce vieux fort, des riches dépouilles de la victoire, et son drapeau deviendra l'orgueil de la Nouvelle-France !

—Puisse-t-il en être ainsi, gouverneur ! Donnez-moi seulement le royal Roussillon, et je vous jure que jamais anglais, hollandais, ou iroquois ne traversera les eaux du lac St. Sacrement !

—Comte, vous parlez comme le croisé, votre ancêtre... Mais il m'est impossible de vous donner le royal Roussillon. Ne pensez-vous pas qu'il soit possible de tenir avec la garnison que vous avez ?

—Contre les forces de la Nouvelle-Angleterre, oui ; mais peut-être pas contre les réguliers anglais qui débarquent à New York.

—Ce sont ceux que le roi a vaincus à Fontenay, n'est-ce pas ? demanda l'Intendant, qui tout courtisan qu'il était, n'aimait guère, non plus, la teneur des dépêches ; car il savait bien que ce n'était point pour l'honneur de la France que la Pompadour voulait la paix.

—Plusieurs de ces réguliers ont en effet combattu

à Fontenay, répondit de Lusignan. Je le tiens d'un prisonnier anglais que les indiens ont amené au fort Lydius.

—Alors, riposta de La Corne St. Luc, plus il y en aura de ceux-là et plus ce sera drôle! Plus le prix est élevé et plus s'enrichit celui qui le gagne! Le riche trésor de la vieille Angleterre va payer pour la besace de la Nouvelle! Dans la Nouvelle Acadie, tout ce que nous avons pu obtenir, ça été du hareng boucané et des jarretières de peau d'anguille pour nous préserver des rhumatismes!

—Les anglais de Fontenay ne sont pas trop à dédaigner, observa le chevalier de Léry. Ils ont pris Louisbourg, et ils prendront Québec si nous discontinuons nos travaux de fortification.

—Ce ne sont pas eux qui ont pris Louisbourg, riposta Bigot, fort contrarié. Il n'aimait pas en effet qu'on parlât de cette place où il avait joué un si déplorable rôle.

—Louisbourg est tombé par la mutinerie des suisses! ajouta-t-il aussitôt avec colère. Ces vils mercenaires voulaient extorquer l'argent de leurs commandants, tandis que c'était le sang de l'ennemi qu'ils auraient dû demander.

De La Corne St. Luc se pencha alors vers un officier acadien qui était assis à côté de lui:

—Morbleu! lui dit-il, Satan a du toupet, eh bien! il rougirait d'entendre Bigot. Bigot avait les clefs du trésor, et il refusa de payer aux soldats leur salaire: de là la révolte et la chute de Louisbourg.

—Toute l'armée sait cela, répliqua l'officier. Mais, écoutez! l'abbé Piquet va parler. C'est assez nouveau de voir les prêtres dans un conseil de guerre.

—Personne plus que l'abbé Piquet n'a le droit de parler ici, répondit de La Corne; personne n'a trouvé chez les sauvages autant d'alliés à la France que ce patriotique abbé!

Quelques-uns ne partageaient pas les généreux sentiments du vieux soldat. Ils s'imaginaient que c'était déroger aux nobles coutumes militaires que

de permettre à un abbé de prendre part aux délibérations.

Il y avait là un féroce disciple de La Serre.

— Le maréchal de Belleisle ne permettait pas même au cardinal Fleury, dit il, de montrer ses bas rouges dans un conseil de guerre, et ici nous souffrons que tout un troupeau de robes noires s'en vienne se mêler à nos uniformes. Que dirait Voltaire?

II.

L'armée n'aimait pas l'abbé Piquet, parcequ'il faisait tout en son pouvoir pour empêcher les troupes françaises de s'introduire dans ses missions. Elles démoralisaient les néophytes. Il déployait un grand zèle pour la répression des abus, et les officiers qui, pour la plupart, avaient des intérêts dans le trafic lucratif des liqueurs, se plaignaient amèrement de l'autorité qu'il s'arrogeait.

Le fameux missionnaire du roi remarqua bien l'air de dédain de quelques officiers. Il se leva. Son maintien, digne et imposant, proclamait qu'il avait le droit d'être là et de parler.

Avec son front haut et basané, son œil vif, son air résolu, il aurait bien porté le chapeau à plume de maréchal. Dans sa soutane noire aux larges plis, il ressemblait à ces graves sénateurs de Venise, qui n'hésitaient jamais à remplir un devoir, si pénible qu'il fût, lorsque le salut de l'Etat le demandait.

Il tenait à la main un rouleau de wampum. C'était le gage des traités de paix qu'il avait conclus avec les tribus indiennes, et le signe par lequel elles promettaient alliance et secours au grand Ononthio, comme elles appelaient le gouverneur de la Nouvelle-France.

III.

— Monseigneur le gouverneur, commença l'abbé, en déposant le rouleau sur la table, je vous remercie de l'honneur que vous faites aux missionnaires, en les admettant au conseil. Ce n'est pas en qualité de

ministre du Seigneur, mais en qualité d'ambassadeur du roi que nous sommes ici, maintenant. J'avoue cependant que nous avons travaillé pour la gloire de Dieu et la manifestation de notre divine religion.

" Voici les gages des traités que nous avons conclus avec les nombreuses et guerrières tribus de l'occident. Je vous apporte, Excellence, des garanties de l'alliance des Mianis et des Shawnees de la grande vallée de la Belle-Rivière, l'Ohio. Je suis chargé de dire à Ononthio qu'elles sont en paix avec notre roi et en guerre pour jamais avec ses ennemis.

" Au nom de notre belle France, j'ai pris possession des terres et des eaux depuis les Alleghanys jusqu'à la Louisiane. Les Sacs et les Renards du Mississipi, les Pouteouamis, les Winnebagos et les Chippewas des cents tribus qui pêchent dans les grands lacs et les longues rivières de l'ouest ; les belliqueux Outaouais qui ont porté jusque sur les bords du lac Erié le langage des Algonquins, enfin tous les ennemis des Iroquois se sont engagés à marcher contre les Anglais et les cinq nations, quand vous ordonnerez de déterrer la hache de guerre. L'été prochain, tous les chefs de ces tribus viendront à Québec, pour ratifier, dans une assemblée solennelle, les engagements qu'ils ont pris."

L'abbé se mit à dérouler alors, avec la lenteur pleine de dignité des indiens, les bandes de Wampum. Elles étaient plus ou moins longues, selon la durée de l'alliance de chaque tribu. Il donna les explications nécessaires et montra le sceau, ou la signature de chacun des chefs. Cette signature était ordinairement une bête, un oiseau ou un poisson.

IV.

Le conseil examina avec beaucoup d'intérêt ce document d'un genre nouveau. Il savait quelle part importante ces indiens pouvaient prendre dans une guerre contre l'Angleterre.

—" Vous nous apportez des gages d'une grande

valeur, et nous les acceptons avec reconnaissance, monsieur l'abbé, répondit le gouverneur. Ils prouvent à la fois et votre habileté et votre dévouement au roi. Vous vous êtes acquitté d'un grand devoir et vous l'avez fait avec adresse, vous et vos confrères missionnaires. Ce sera avec plaisir que je dirai ces choses à Sa Majesté. L'étoile de l'espérance brille à l'Occident, comme pour nous empêcher de désespérer à la vue des nuages qui s'élèvent de l'Orient.

" La perte de l'Acadie, dans le cas où elle serait définitive, se trouverait amplement compensée par l'acquisition de ces immenses et fertiles territoires de la Belle Rivière et de l'Illinois.

" Les missionnaires ont gagné les cœurs des tribus de l'ouest. Nous pouvons donc espérer, aujourd'hui, de relier, par une chaîne continue d'établissements français, la Nouvelle-France à la Louisiane !

" Acquérir ces vastes contrées couvertes de forêts vieilles comme le monde et fertiles comme la Provence et la Normandie, ah ! c'est le rêve que je fais depuis que Sa Majesté m'a honoré du gouvernement de cette province !

— Toute ma vie j'ai servi mon roi, continua-t-il, et je l'ai servi avec honneur et distinction même, permettez-moi cette parole de vanité...

Il parlait avec une noble franchise et une mâle assurance. Mais aucun sentiment de vanité n'inspirait ses paroles.

" J'ai rendu de grands services à mon pays, continua-t-il, mais je pourrais lui en rendre de plus grands encore : ce serait de transplanter dans les vallées de l'ouest, dix mille paysans et ouvriers de France, pour apprendre à ces solitudes à ne répéter jamais que des accents français !

— La guerre actuelle peut finir d'un moment à l'autre. Je crois qu'elle achève. La dernière victoire de Lawfelt a porté aux alliés commandés par Cumberland, un coup aussi rude que Fontenoy.

— On parle, en Europe, de reprendre les négo-

ciations au sujet de la paix : que les pacificateurs se hâtent et que Dieu les bénisse ! Si la paix nous est rendue et si la France reste fidèle à elle-même, elle se hâtera de peupler la vallée de l'Ohio et de s'assurer la souveraineté en Amérique.

" Mais il nous faut en même temps garder tous nos forts, les plus éloignés comme les plus rapprochés, et ne pas céder un pouce de terrain. Il faut fortifier Québec et le rendre inexpugnable. En conséquence, je joindrai ma voix à la vôtre, messieurs, pour représenter respectueusement au comte de Maurepas, combien sont inopportunes les dépêches que nous venons de recevoir.

" J'espère que l'Intendant royal voudra bien, maintenant, nous faire connaître son opinion sur le sujet, et je serai heureux d'avoir sa coopération dans une mesure si importante pour la colonie et pour la France."

V.

Le gouverneur prit son siège.

L'Intendant n'était pas un partisan de la paix : la grande compagnie avait, en effet, toutes les raisons du monde de désirer la continuation de la guerre. Elle avait le monopole du commerce et de l'approvisionnement des armées. La paix aurait vite tari les sources de ces immenses richesses que les associés amassaient si vite et dépensaient si follement. Elle aurait rendu le commerce libre et débarrassé la population du joug pesant qui l'écrasait.

Bigot prévoyait bien que, dans le calme et les loisirs de la paix, des plaintes pourraient s'élever au milieu du peuple, qui seraient écoutées. On le dénoncerait à cause de ses exactions, et qui sait ? ses amis de la cour ne seraient peut-être pas capables de les sauver de la ruine, ni même du châtiment, lui et ses compagnons.

Il savait cependant qu'il n'avait rien à craindre tant que la marquise de Pompadour gouvernerait le roi et le royaume. Mais Louis XV était capri-

cieux et infidèle dans ses amours. Il avait changé maintes fois de maîtresses et de politique. Il pouvait changer encore pour le malheur de Bigot et de tous les protégés de la Pompadour.

Les lettres que Bigot venait de recevoir par le *Fleur de Lys* étaient assez alarmantes. On chuchotait à la cour que la maîtresse du roi allait avoir une rivale. La belle Lange Vaubernier avait attiré l'attention de Louis, et les courtisans expérimentés devinaient en elle la future favorite.

Cette petite rieuse de Vaubernier était loin de prévoir, alors, qu'après la mort de la Pompadour, elle deviendrait, comme aussi la Du Barry, la dame du palais. Elle était bien plus loin encore de deviner ce qui l'attendait dans sa vieillesse, sous le règne suivant. Non ! elle ne prévoyait pas qu'elle serait traînée à la guillotine ; qu'elle remplirait les rues de Paris de ses gémissements ! qu'au-dessus des hurlements de la tourbe révolutionnaire on l'entendrait s'écrier : Laissez-moi la vie ! la vie ! et je me repentirai ! la vie ! et je me dévouerai à la république ! la vie ! et je donnerai toutes mes richesses à la nation !

Supplications inutiles d'une âme passionnée ! La mort ! c'est la mort qui devait lui répondre !

Ces jours de ténèbres étaient encore dans le sein de Dieu.

La jeune étourdie de Vaubernier cherchait alors à prendre le cœur du roi, et cela causait une grande inquiétude à l'Intendant. La disgrâce de la Pompadour, c'était le signal de sa ruine et de la ruine de ses associés. C'était à cause des intrigues de cette fille, que la puissante courtisane avait tout à coup incliné vers la paix. Elle voulait garder le roi près d'elle.

Ainsi, le mot paix et le nom de Vaubernier paraissaient également odieux à Bigot, et il ne savait réellement pas comment agir.

Mauvais citoyen, homme d'état corrompu, il était français toujours, et toujours il se montrait fier des

succès et de la gloire de sa nation D'une main il pillait le trésor public et de l'autre il tenait une épée, pour défendre jusqu'à la mort, s'il le fallait, sa belle patrie.

Il aurait voulu écraser l'Angleterre sur le sol de l'Amérique. La perte de Louisbourg le désola; c'était une victoire de l'ennemi. Pourtant il y eut beaucoup de sa faute dans ce malheur.

Aux derniers jours de la Nouvelle-France, lorsque Montcalm fut tombé, il céda le dernier; et quand tous les autres conseillèrent de battre en retraite, il ne voulait pas consentir à livrer Québec aux Anglais.

VI.

Il se leva pour répondre à l'invitation du gouverneur. Il promena sur le conseil un regard froid mais respectueux, puis, élevant sa main chargée des diamants que lui avaient donnés les favorites et les courtisans, il dit :

" Messieurs du conseil de guerre, j'approuve de tout mon cœur ce que vient de dire son Excellence, au sujet de nos fortifications et de la défense de nos frontières. C'est notre devoir, comme conseillers du roi dans la colonie, de protester humblement contre les allégués des dépêches du comte de Maurepas.

" Québec, bien fortifié, vaut une armée sur le champ de bataille, et ce n'est qu'en défendant ses murs qu'on peut sauver la colonie. Il ne peut y avoir qu'une seule opinion à ce sujet, dans le conseil, et cette opinion devrait être immédiatement soumise à Sa Majesté.

" Le fardeau de la guerre est bien lourd pour nous aujourd'hui.

" Nos relations avec la France sont devenues bien difficiles, depuis que le marquis de La Jonquière a perdu sa flotte. Le Canada est presque livré à ses seules ressources.

" Mais, Français! plus le péril est grand et plus

grande sera notre gloire, si nous savons nous défendre! Et je suis plein de confiance

Tous se tournèrent vers lui en signe d'approbation. Il les regarda avec orgueil :

"Oui, je suis plein de confiance! continua-t-il, et je suis certain que tous les habiles, vaillants et dévoués officiers que je vois autour de cette table, sauront encore repousser l'ennemi, et conduire à de nouveaux triomphes notre royal étendard!"

VII.

Ces paroles flatteuses, dites à propos, soulevèrent l'enthousiasme, et furent couvertes par des applaudissements.

—Bien dit! chevalier Intendant, bien dit! s'écria-t-on.

—Je félicite sincèrement le vénérable abbé Piquet, continua Bigot, sur les succès étonnants qu'il a eus, auprès des belliqueuses tribus de l'ouest. Grâce à lui, les ennemis du roi sont devenus ses meilleurs alliés. Comme Intendant royal, je fais des vœux pour que le digne abbé réussisse à bâtir un fort, et à créer une mission à la Présentation. C'est en effet le meilleur moyen de diviser les forces des Iroquois.

De La Corne St. Luc murmura à l'Acadien qui était assis près de lui :

—C'est fort bien dit : le diable lui-même ne parlerait pas mieux. Bigot est comme une cloche, qui résonne harmonieusement si l'on sait comment la frapper. Il est malheureux qu'un homme aussi habile ne soit qu'un fripon.

—Les belles paroles ne mettent pas de beurre sur le pain, colonel, répondit l'Acadien, que nulle éloquence ne pouvait désarmer. Bigot a vendu Louisbourg!

C'était une opinion accréditée en Acadie, mais elle n'était pas fondée.

—Bigot sait bien graisser son pain, riposta de La Corne. Tout de même j'étais loin de croire qu'il prendrait cette position. C'est la première fois qu'i

se déclare contre Versailles. Il y a quelque chose dans l'air...La machine se détraque... Il doit y avoir une femme au fond de l'affaire. Mais, écoutons, il continue.

VIII.

L'Intendant, après avoir examiné certains papiers, se mit à parler des ressources de la colonie, du nombre d'hommes en état de porter les armes, des munitions et du matériel de guerre qui se trouvaient dans les magasins, et de la force relative des diverses provinces. Il maniait les chiffres comme un jongleur indien, les billes. Il en arriva à la conclusion que la colonie, laissée à ses propres ressources, pouvait lutter pendant deux ans encore contre l'Angleterre.

Ses paroles produisirent une excellente impression, et quand il s'assit, ses adversaires mêmes avouèrent qu'il avait parlé comme un administrateur habile et un vrai français.

Cadet et Varin donnèrent à leur chef la plus chaude adhésion. Quelque pervers qu'ils fussent, dans la vie privée comme dans la vie publique, ils ne manquaient ni de clairvoyance ni de courage. Ils volaient leur pays, mais se tenaient prêts à le défendre contre l'ennemi.

IX.

D'autres parlèrent à leur tour. Des hommes dont les noms étaient bien connus déjà ou devaient l'être plus tard : De La Corne St. Luc, Céleron de Bienville, le colonel Philibert, le chevalier de Beaujeu, les Devilliers, le Gardeur de St. Pierre et de Léry.

Tous approuvèrent le gouverneur et l'Intendant ; tous furent d'accord sur la nécessité de fortifier Québec et de garder sérieusement la frontière. En effet, le traité d'Aix-la-Chapelle pouvait être conclu d'un moment à l'autre,—comme il le fut en effet,—aux conditions de *l'Uti possidetis*, et en prévision de

ces conditions possibles, la Nouvelle-France devait veiller d'un œil jaloux sur tout son territoire.

Les délibérations du conseil furent longues et animées. Il fallut examiner attentivement et discuter les rapports des commandants postés sur la frontière, les plans de défense, d'attaque et de conquête, les forces et les desseins de l'ennemi. Quelques descendants des partisans de Cromwell, venus en Amérique, républicains intraitables qui détestaient l'Angleterre, et la trahissaient pour leur propre compte, échangeaient depuis longtemps avec les gouverneurs de la Nouvelle-France, des correspondances secrètes, au sujet de ces forces et de ces desseins.

Les lampes avaient brûlé longtemps, et la nuit était avancée lorsque la séance finit. La plupart des officiers acceptèrent un réveillon avant de se retirer dans leurs quartiers. Bigot et ses amis refusèrent. Ils prirent congé et se rendirent au palais, où les attendaient un dîner plus somptueux et des convives plus gais.

X.

Le vin coula avec abondance à la table de l'Intendant. Les souvenirs irritants revinrent en foule à la mémoire des buveurs, et Bigot se laissant tout à coup emporter par la colère, s'écria :

—Que le Chien d'Or et son maître aillent au diable tous les deux ! Philibert paiera de sa vie l'outrage qu'il m'a fait aujourd'hui, ou je veux mourir !... Vois-tu, Cadet, continua-t-il en regardant le parement de son habit, il y a encore ici une tache de boue ! Une belle médaille pour porter à un conseil de guerre !...

—Un conseil de guerre ! riposta Cadet en déposant sa coupe qu'il avait vidée jusqu'au fond. J'aimerais mieux affronter de nouveau cette émeute ! j'aimerais mieux ramer sur les galères de Marseille, que d'être ainsi questionné par un charlatan d'herboriseur comme La Galissonnière ! Quel impertinent ! quelles vilaines questions ne m'a-t-il pas faites au sujet des

magasins du roi ! Il ressemblait à un juge qui interroge un accusé, et non pas à un gouverneur qui demande des renseignements à un officier du roi.

—Vous avez raison, Cadet, affirma Varin,—ce lâche flatteur, qui fit un honteux sacrifice d'honneur au duc de Choiseul, pour sauver sa fortune mal acquise. Nous avons tous des injures à venger ! L'Intendant vient de nous montrer la boue que la populace lui a jetée. Eh bien ! je lui demande s'il s'est plaint au conseil de guerre, et quelle satisfaction exigèra le conseil.

Cadet jeta un éclat de rire.

—Le conseil ? Pouah !... C'est Bigot, lui-même, qui l'exigera la satisfaction ! Et nous l'aiderons, nous ! Mais j'affirme, moi, qu'il n'y a que le poil du chien qui l'a mordu qui puisse guérir sa morsure ! Ce qui m'a fait le plus rire ce matin, à Beaumanoir, ça été de voir, avec quel sans gène, le petit du Chien d'Or, Philibert le jeune, est venu enlever à la grande compagnie Le Gardeur son nouveau membre.

—Nous allons perdre notre néophyte, Cadet ; j'ai été bien fou de le laisser s'en aller avec Philibert, observa Bigot.

—Bah ! je ne crains pas cela. Nous le tenons par une triple corde, une corde filée par satan ! N'ayez pas peur !

Cadet riait : il était de joyeuse humeur.

—Que voulez-vous dire, Cadet ? quelle est cette triple corde ? demanda l'Intendant.

Et il vida sa coupe d'une façon nonchalante, comme s'il n'eut attaché aucune importance à la réponse de son ami.

—Son amour du vin ! son amour du jeu ! son amour des femmes !...Ou plutôt sa passion pour une femme ; c'est toujours la chaîne qui lie le plus fortement les jeunes fous comme lui, qui pourchassent la vertu et n'attrapent que le vice.

—Ah ! il est épris ! et de qui, s'il vous plaît ? Quand une femme vous prend à ses appas, c'en est fait ; votre destin se fixe. Vous êtes à jamais sauvé...

ou perdu. Mais qui est-elle, Cadet, ce doit être, en tout cas, une habile créature, ajouta Bigot en forme de sentence.

—Oui, c'est une habile créature ; trop habile pour De Repentigny. Elle le tient comme un poisson au bout de sa ligne et elle le sortira de l'eau quand elle voudra.

—Cadet ! Cadet ! achevez ! dites tout ! crièrent une douzaine de voix.

—Oui ! dites tout ! répéta Bigot. Nous sommes tous des compagnons de plaisir, et il ne doit y avoir ni secret de vin, ni secrets de femmes entre nous.

—Je ne donnerais pas une aveline pour toutes les femmes passées, présentes et futures, reprit Cadet en lançant une écale au plafond ; cependant, je dois vous avouer que celle dont je parle est superbe. Arrêtez ! Pas n'est besoin de crier : Cadet, achève ; je vais vous dire ce que je sais :

Que pensez-vous de la belle, de la joyeuse Angélique Des Meloises ?

—Angélique ? fit l'Intendant. Est-ce que Le Gardeur l'aime ?

Il paraissait intrigué.

—S'il l'aime ! Il la suivrait à quatre pattes comme un chien !

XI.

Bigot se porta la main au front et réfléchit un instant.

—Vous avez raison, Cadet, reprit-il, si Le Gardeur aime cette fille, nous le tenons bien. Angélique ne laisse partir ses victimes que pour le bûcher. Les *Honnêtes gens* vont perdre un des plus beaux poissons de leur rivière, si Angélique lui a jeté l'hameçon.

Il ne paraissait guère goûter ces menues nouvelles, cependant. Il se leva, fit quelques tours pour reprendre possession de lui-même, puis vint s'asseoir encore.

—Allons ! messieurs ! reprit-il, soyons moins sé-

rieux. Buvons aux amours de Le Gardeur et de la belle Angélique ! Je serai bien trompé si nous ne trouvons pas en elle, le *Deus ex machinâ* qui va nous tirer d'embarras.

Les coupes furent remplies. On apporta des cartes et des dés. Le jeu commença, le vin se mit à couler. Jeu d'enfer ! fleuve de vin !

Jusqu'à l'heure matinale où le soleil vint, comme à regret, inonder les fenêtres de ses rayons roses, le palais de l'Intendant retentit des éclats du plaisir.



CHAPITRE XV.

LA CHARMANTE JOSEPHINE

I.

Caroline de St Castin s'était jetée sur un sofa.

Les mains croisées sur son cœur, elle se délectait dans les paroles affectueuses que Bigot venait de lui dire. C'était la manne bénie qui ranimait ses affections mourantes. Elle se sentait heureuse, car il ne l'avait pas trompée, cette fois! Il était ému, il l'aimait encore! C'était ainsi, dans les beaux jours de jadis, en Acadie, c'était ainsi qu'il la regardait, qu'il lui parlait...

—Oh! j'étais trop fière de mon pouvoir sur lui, en ce temps-là; et je croyais, pauvre insensée, qu'il valait le prix que je le payais! murmurait-t-elle.

Ses pensées devinrent plus sérieuses et plus tristes:

—Hélas! se dit-elle, pour lui j'ai oublié Dieu!... pour lui et pour moi! Pour moi! voilà le châtiment!

Je ne peux pas comprendre le mal que je fais en l'aimant!... Mon regret n'est pas sincère puisque j'aime encore son sourire! Que je suis malheureuse! Bigot! Bigot! Bigot! je voudrais pouvoir t'oublier et je ne le puis!... Je voudrais mourir à tes pieds! Oh! ne me méprise pas, ne donne pas à une autre un amour qui m'appartient à moi seule, et qu'un jour je n'ai pas hésité à acheter au prix de mon âme immortelle!

Elle s'abandonna à d'amères réflexions. Peu à peu, le silence envahit la demeure. La bruyante orgie agonisait. Quelques voix encore retentirent, quelques pieds froissèrent le parquet, puis, tout bruit mourut. Le calme se fit profond comme dans un tombeau.

Elle comprit que les convives étaient partis, mais elle ne savait pas que Bigot était parti avec eux.

Un coup léger fut frappé à sa porte. Elle se leva, croyant que c'était lui qui venait lui dire adieu. Elle fut bien contrariée, c'était la dame Tremblay.

—Puis-je entrer, madame ? demanda la gouvernante.

Caroline arrangea du bout des doigts ses cheveux un peu en désordre, s'essuya les yeux avec son mouchoir et s'efforça de faire disparaître les traces de ses angoisses.

—Vous pouvez entrer, dit-elle.

II.

Dame Tremblay, jadis la charmante Joséphine du lac Beauport, était passablement rouée aujourd'hui. Cependant sous son corset antique battait encore un excellent cœur. Elle plaignait sincèrement cette jeune fille inconsolable qui passait les jours dans la prière et les nuits dans les pleurs. Elle aurait pu lui reprocher de ne pas apprécier davantage l'honneur de rester à Beaumanoir et l'amitié de l'Intendant.

Elle pensait, la vieille, dans sa vanité :

—Elle n'est pas plus belle que moi, au temps où l'on m'appelait la charmante Joséphine ! Je n'aurais pas dédaigné Beaumanoir alors ! pourquoi le dédaignerait-elle aujourd'hui ? Mais elle ne sera pas longtemps souveraine ici, c'est mon opinion.

A cette réponse : Vous pouvez entrer, elle ouvrit la porte, fit un respectueux salut à mademoiselle de St-Castin et lui demanda si elle avait besoin de ses services.

—Oh ! c'est vous, bonne dame ! fit Caroline. Quel est donc ce silence inaccoutumé dans le château ?

—L'Intendant et ses hôtes sont partis pour la ville madame. Le gouverneur les a mandés. Un officier est venu exprès. Assurément, la plupart de ces messieurs n'étaient guère en état de se mettre en route, mais les bains, la toilette... Enfin ils sont partis. Quel bruit quand ils se sont élancés au galop ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Vous avez sans doute entendu, madame ?

—Oui, j'ai entendu. Et l'Intendant, est-il sorti en même temps !....

—Oui, madame, le premier et le plus frais de tous. Les veilles et le vin ne lui font aucun mal. Puis il est si galant, si délicat avec les dames !

Caroline baissa la tête :

—Pourquoi dites-vous cela, dame Tremblay ? demanda-t-elle.

—Je vais vous l'apprendre tout de suite, madame. C'est parce qu'en sortant du château, il m'a appelée et m'a parlé comme ceci :

—Dame Tremblay !...

Il m'appelle toujours "dame Tremblay," quand il est sérieux ; mais souvent, dans ses moments de bonne humeur, il m'appelle encore "charmante Joséphine," comme aux temps de ma jeunesse...... Ma jeunesse ! Il en a entendu parler... et à mon avantage, j'oserai dire.

—Pour l'amour de Dieu ! dites-moi ce que vous a recommandé l'Intendant en laissant le château, fit Caroline impatientée.

Dans l'état de souffrance et d'affaissement où elle se trouvait, le bavardage de la vieille femme ne pouvait que lui déplaire.

—Oh ! il m'a parlé de vous avec attendrissement, m'a recommandé de vous donner les plus grands soins, d'obéir à toutes vos volontés, et de ne laisser entrer personne.

Caroline fut ravie de ces paroles. Son imagination ardente y trouvait des promesses de félicité.

—Il vous a dit cela? reprit-elle tout anxieuse. Dieu vous bénisse ! Dieu le bénisse lui aussi !

III.

Elle avait des larmes plein les yeux, de l'espoir plein le cœur.

—Oui, continua-t-elle, je resterai seule ; je ne veux recevoir personne, personne excepté vous ! Vient-il souvent de la visite au château ? Je veux dire des dames.

—Oui, madame, souvent. Les dames de la ville n'oublieront pas le bal et le dîner de l'Intendant, soyez en persuadée. Ce sera la plus belle fête possible. Aussi elle est attendue avec une impatience extraordinaire. Il y a une jeune fille, la plus belle et la plus enjouée de toutes, qui n'aurait pas d'objection, parait-il, à devenir la fiancée de l'Intendant.

Le trait fut lancé par inadvertance ; il n'en alla pas moins au cœur de Caroline.

—Quelle est cette jeune fille ? demanda-t-elle, d'une voix enfiévrée.

—Ah ! madame, si j'allais la nommer, elle pourrait me le faire payer cher ! C'est la plus grande coquette de la ville. Les hommes l'adorent, les femmes la détestent.

Les femmes la détestent mais elles l'imitent ; elles copient ses modes et ses manières. Elles tremblent pour leurs fiancés quand Angélique Des Meloises arrive.

—C'est Angélique Des Meloises qu'elle s'appelle ? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom là encore, observa Caroline en frissonnant.

Quelque chose lui disait que ce nom était pour elle de fatal augure.

—Que Dieu vous garde de l'entendre prononcer de nouveau ! reprit la gouvernante. C'est elle qui, un jour, se rendit chez le sieur Tourangeau et frappa sa fille Cécile de deux coups de fouet sur le front. Elle la marqua d'une croix sanglante qui paraîtra toujours. Pourquoi ? parce qu'elle avait osé,

la pauvre enfant, sourire un peu tendrement à un jeune officier, Le Gardeur de Repentigny, un beau garçon qu'il est bien pardonnable d'aimer, je vous l'assure! Ah! si Angélique se met en frais de faire la conquête de l'Intendant, je plains celles qui se trouveront sur son chemin!

IV.

Caroline eut peur. Cette description de sa rivale probable, n'était pas faite pour la rassurer.

—Vous en connaissez plus long à son sujet, dame Tremblay; dites-moi tout, même ce qu'il y a de pire, supplia-t-elle.

—Ce qu'il y a de pire? je pense que personne ne peut ou n'ose le dire. Pourtant, je ne connais rien de mal d'elle, si ce n'est qu'elle veut se faire aimer de tous les hommes.

—Mais puisqu'elle s'est conduite d'une façon si brutale envers mademoiselle Tourangeau, c'est qu'elle aime beaucoup le jeune officier...

Caroline avait saisi ce rayon d'espérance.

—Oui, madame, elle l'aime beaucoup. Tout Québec le sait, si deux personnes connaissent une affaire à Québec, le secret est éventé. J'en sais quelque chose, moi! Quand j'étais la charmante Joséphine, au dîner, tout le monde de la ville savait ce que j'avais fait le matin; et les messieurs buvaient un verre de vin à ma santé.

—Vite! dame Tremblay, parlez-moi du seigneur de Repentigny! Angélique Des Meloises l'aime-t-elle? Pensez-vous qu'elle l'aime? demanda Caroline en fixant sur la "charmante Joséphine," des yeux étincelants comme des étoiles.

—Les femmes se devinent entre elles, répondit celle-ci. Or, toutes les dames de Québec jureraient qu'elle l'aime. Cependant, je sais qu'elle épousera l'Intendant si elle le peut. Elle l'a ensorcelé par son esprit et sa beauté. Et vous savez qu'une femme adroite aura toujours le mari qu'elle voudra, si elle est prudente. Les hommes sont si fous!

V.

Mademoiselle de St. Castin s'évanouissait. Un brouillard s'étendait devant ses yeux.

—De l'eau ! madame, de l'eau ! murmura-t-elle avec peine.

Dame Tremblay courut chercher de l'eau et des sels. Elle ne tarissait pas en paroles de pitié. L'esprit était léger, superficiel, mais l'âme était bonne.

Caroline revint de son évanouissement. Elle demanda :

—Avez-vous vu ce que vous m'avez raconté, dame Tremblay, ou n'est-ce qu'une rumeur incertaine ? Oh ! dites-moi que ce n'est qu'un bruit qui court la ville ! que Bigot ne l'épousera point, cette fille !... qu'il n'oubliera point ces serments...... qu'il m'a faits ! fut-elle sur le point d'ajouter ; mais elle ne le dit pas.

—Ces serments qu'il lui a faits, à la pauvre âme ! comprit bien dame Tremblay.

Et elle répliqua :

—Vous connaissez bien peu mon maître, si vous croyez qu'il se met en peine de tenir les promesses qu'il fait aux femmes. J'en ai trop vu de ces oiseaux-là pour ne pas les connaître du bec à la griffe ! Quand j'étais la charmante Joséphine, j'ai su ce que valaient les déclarations de ces messieurs : je ne me suis trompée qu'une fois. Leurs promesses sont grosses, vides et variables comme des nuages.

—Ma bonne dame ! je suis sûre que vous possédez un excellent cœur, dit Caroline, mais vous ne savez pas combien vous êtes injuste envers l'Intendant, en prétendant ainsi qu'il va......

Elle hésita un moment et se sentit rougir......

—Qu'il va se marier avec cette jeune fille, acheva-t-elle.

Les hommes se trompent sur son compte.

—Ma chère madame, ce sont les femmes qui disent cela, et voilà ce qui m'effraie. Les hommes se fâchent et n'en croient rien : les femmes sont

jalouses et croient tout. En ma qualité de servante fidèle, je n'ai pas d'yeux pour épier mon maître ; mais je ne puis m'empêcher de voir qu'il est dans les serres de l'artificieuse Angélique. Puis-je vous dire franchement ce que je pense, madame ?

VI

Caroline était suspendue aux lèvres de la loquace gouvernante. Elle se leva, donna un coup de peigne à ses cheveux pour les rejeter en arrière, et tout anxieuse s'écria :

—Parlez ! parlez, bonne dame ! dites tout ce que vous pensez ! quand même vos paroles devraient me tuer, parlez !

—Oh ! ce que j'ai à vous dire ne vous fera aucun mal, madame, repartit la vieille Tremblay, avec un sourire significatif. Fiez vous à une femme qui connaissait bien les ruses des hommes, quand elle était la charmante Joséphine !

De ce que le chevalier Intendant admire ou même aime Angélique Des Meloises, il ne s'en suit pas qu'il l'épousera. Ce n'est pas la mode de notre époque. Les hommes adorent la beauté et puis épousent l'argent. Il y a beaucoup plus d'amoureux que de maris, à Québec comme à Paris, à Beaumanoir comme à Versailles, et même au lac Beauport, comme je l'ai appris à mes dépens, quand j'étais la charmante Joséphine !

Caroline devint pourpre, et elle affirma d'une voix tremblante d'émotion :

—C'est un péché que de profaner l'amour comme cela ! Néanmoins, je le sais, il nous faut, parfois, l'ensevelir au fond de notre cœur, et sans espoir de le voir renaître !

—Parfois ? presque toujours, madame ! Quand j'étais la charmante Joséphine... Écoutez, madame, mon histoire porte son enseignement. Quand j'étais la charmante Joséphine, j'avais commencé par croire que les hommes étaient des anges, envoyés

par le ciel pour sauver les femmes ; je pensais que l'amour était, pour arriver au mariage, un meilleur passeport que l'argent. Que j'étais sotte ! j'avais toujours bon nombre d'adorateurs. Ils vantaient ma beauté, mes grâces, mon esprit ; ils m'appelaient la charmante Joséphine. J'étais un objet d'envie. Nul ne me proposa jamais de m'épouser. A vingt ans, je rêvais d'amour et j'étais oubliée. A trente, je me mariais pour l'argent et j'avais perdu mes illusions. A quarante, je suis entrée à Beaumanoir comme gouvernante et j'y suis restée. On y est bien.

VII.

Je sais parfaitement ce qu'est un Intendant. Le vieux Hocquart portait un bonnet de nuit toute la journée, prenait la prise toutes les minutes, et il négligea une femme en France, parce qu'elle n'avait pas une dot de duchesse à mettre à côté de son tas d'écus. Le chevalier Bigot attire à lui, par son regard et son sourire, toutes les filles de la cité, mais il ne se laissera jamais prendre. Angélique Des Meloises est sa préférée, mais il ne l'épousera point, je le sais aussi clairement que si c'était écrit dans ses yeux. Vous l'en empêcherez, du reste, madame.

—Moi ? exclama Caroline toute surprise. Hélas ! vous ne savez pas que mon influence sur lui est aussi légère que le duvet de chardon qui s'envole au vent !

—Vous êtes injuste envers vous même, madame : Ecoutez : Un jour, vous étiez dans votre oratoire et l'Intendant vous voyait, mais vous ne le saviez pas. Vrai ! il vous voyait, et je n'ai jamais surpris un regard plus chargé de pitié que le sien ! Ses lèvres frémissaient, et une larme brillait sous sa paupière quand il se retira. Je l'ai entendu alors vous bénir ! je l'ai entendu maudire la Pompadour, parce qu'elle l'empêchait de suivre l'inclination de son cœur. J'étais une fidèle servante et n'avais pas à parler. Mais j'ai bien compris qu'il pensait plus à l'adorable

captive de Beaumanoir qu'aux ambitieuses demoiselles de Québec.

Caroline se leva soudain, puis, oubliant sa réserve habituelle, agitée par une émotion profonde, elle jeta ses bras autour du cou de dame Tremblay.

—Vrai? Est-ce bien vrai? s'écria-t-elle, ô la meilleure des amies! Le chevalier Bigot m'a bénie? Il a maudit la Pompadour? Il l'a maudite parce qu'elle l'empêche de suivre l'inclination de son cœur?

L'inclination de son cœur! vous ne savez pas ce que cela veut dire; vous ne pouvez pas le deviner!

—Comme si je ne connaissais pas les désirs du cœur de l'homme! riposta la gouvernante en souriant. Je suis une femme, je suppose! Ce n'est pas pour rien que j'ai été la charmante Joséphine!...

VIII.

Caroline, dans son enthousiasme, l'embrassa.

—Est-ce bien vrai? reprit-elle, qu'il me regardait avec la pitié que vous dites, pendant que j'étais là, en prière, ne soupçonnant point sa présence?

Et son regard perçant fouillait les yeux de la bonne dame pour voir si elle ne mentait point.

—Je vous dis que c'est vrai, madame! Il vous regardait comme on fait quand on aime sincèrement. Je sais comment regardent les hommes qui aiment, et comment regardent aussi ceux qui mentent en prétendant aimer. Je ne m'y laissais pas prendre quand j'étais la charmante Joséphine.

—*Ave Maria!* fit Caroline avec dévotion, sans s'occuper des réminiscences de la belle du lac Beauport. Le ciel a écouté mes prières, je puis mourir heureuse!

—Que le ciel vous préserve de la mort, madame! Vous, mourir? L'Intendant vous aime. Il n'épousera jamais Angélique Des Meloises. Il se mariera peut-être avec quelque riche marquise, pour avoir de l'or et des châteaux. Cela, si le roi le lui ordonne. C'est ainsi que se font les mariages des grands. Ils épousent une position et adorent une beauté. Le

cœur d'un côté, la main de l'autre ! Je ne ferais pas autrement si j'étais un homme. Si une fille ne se marie pas par amour, elle se marie pour son argent ; si elle n'a pas d'argent, elle se marie par dépit. C'est ce que j'ai fait quand j'étais la charmante Joséphine.

—C'est une honte et c'est un crime que de se marier sans aimer ! s'écria Caroline avec chaleur.

—C'est mieux que rien, toujours, reprit dame Tremblay, qui regrettait cependant ce qu'elle venait de dire à cause de l'indignation de mademoiselle de St. Castin. Quand j'étais la charmante Joséphine, continua-t-elle, j'avais maints adorateurs, comme je vous l'ai dit, et pas un n'a demandé ma main, comme je vous l'ai dit aussi. Que faire alors? Prendre une main ou aimer et languir, comme on dit à Alençon, où je suis née.

—On ne parle pas ainsi ! répliqua mademoiselle de St-Castin, en lui jetant un regard de reproche.

Et elle se mit à songer aux paroles de Bigot. Elle les répétait tout bas, tout bas, et son âme exaltée tressaillait comme aux accords d'une mélodie céleste.

IX.

—Il m'a bénie ? Il a maudit la Pompadour ? demanda encore Caroline.

Elle n'en doutait pas, mais elle se plaisait à l'entendre affirmer.

—C'est comme je vous le dis ! répéta dame Tremblay.

Puis elle ajouta :

—Mais pourquoi l'Intendant n'écoute-t-il pas son cœur ? cette grande dame de France écoute bien le sien ! j'aurais bien voulu que quelqu'un se serait avisé de m'empêcher d'épouser le sieur Tremblay ! je m'en souciais comme d'une épingle, du sieur Tremblay ! et je me serais mariée avec lui par malice et sur la branche, comme les corbeaux, s'il l'eut fallu !...

—Mais personne ne vous forçait, ni d'une façon

ni de l'autre. Vous étiez libre. Vous étiez heureuse de pouvoir aller où votre cœur vous conduisait, observa Caroline.

Dame Tremblay éclata de rire :

—Pauvre Gile Tremblay! le désir de mon cœur! fit-elle en soupirant d'une manière ironique. Tenez, madame, écoutez : il faut que je vous fasse des confidences, moi aussi. Quand j'étais la charmante Joséphine, j'aimais quelqu'un, un seul de tout ce troupeau. Malheureusement, ce quelqu'un avait une femme déjà. Alors, de désespoir, je jetai ma ligne à tout hasard, en eau trouble, et je pêchai ce pauvre Tremblay. Je l'épousai. Je l'enterrai presque aussitôt, gaiement et profondément. Pour l'empêcher de se relever, je fis mettre sur sa tombe une pierre pesante avec cette inscription que vous pouvez lire encore :

> Le bonheur est, dit on, fragile.
> Je ne le trouve pas ainsi
> Depuis que mon cher mari Gile
> S'en est venu dormir ici.

Les hommes sont comme les chats; aimez-les comme ils veulent l'être, et ils vous feront mille gentillesses; caressez-les à rebours, ils vous égratigneront et se sauveront par la fenêtre. Quand j'étais......

—O bonne dame, merci! c'est assez! merci du bien que vous m'avez fait! interrompit Caroline. Laissez-moi, maintenant, je vous en prie! j'ai besoin de repos, ajouta-t-elle, en fermant les paupières, et s'appuyant la tête au dossier de son fauteuil.

—Le château est paisible maintenant, et les serviteurs fatigués sont tous plongés dans le sommeil, observa la gouvernante. Madame pourrait entrer dans son appartement qui est plus clair et mieux aéré. Elle y sera mieux qu'ici, dans cette lugubre chambre.

—C'est vrai, je n'aime guère cette chambre se-

crète. Elle convient, pourtant, à ma tristesse, mais j'ai besoin d'air et de soleil.

Elle suivit la vieille femme. Toutes deux montèrent l'escalier tournant. Caroline entra dans sa chambre et s'assit à la fenêtre. Le parc et les jardins se déroulaient avec magnificence devant elle. Plus loin, sur le flanc de la montagne, la forêt profonde décrivait une ligne sombre sur l'azur du ciel.

X.

Dame Tremblay laissa mademoiselle de St. Castin seule avec ses pensées, et s'en alla pour réveiller les serviteurs, afin qu'ils remissent tout en ordre dans le château.

Sur le grand escalier, elle rencontra le valet de l'Intendant, Froumois, un babillard qu'elle aimait bien, qu'elle régalait souvent d'une tasse de thé et d'un biscuit; souvent d'un verre de vin, ou d'une goutte de cognac. Froumois lui racontait des histoires de la vie parisienne, les aventures de son maître et les siennes.

Un valet en livrée a ses prétentions. Elles ne dépassent pas l'antichambre, quelquefois la cuisine ; mais elles existent.

Elle l'invita à entrer chez elle. Il accepta.

Ils se mirent à parler, à qui mieux mieux, des faits et gestes de la société québecquoise. Tout en parlant ils prirent le thé.

Elle tenait entre ses doigts une coupe de porcelaine chinoise remplie.

—Je l'agrémente, dit-elle.

Et elle y versa du cognac. Elle appelait cela agrémenter son thé.

—C'est une vraie chasse à l'Intendant, Froumois, reprit-elle. Depuis que les jeunes filles savent qu'il admire un pied mignon, il n'y en a pas une qui ne pousse jusqu'à la folie le soin de sa chaussure...... j'avais moi aussi un pied fort gentil quand j'étais la charmante Joséphine.

—Et vous l'avez encore ; je m'y connais, riposta Froumois en regardant sur le parquet.

—Vous devez être bon juge, en effet, Froumois. Un gentilhomme ne vit pas comme vous l'avez fait à la cour, sans rien apprendre......

XI.

La vieille était encore sensible aux compliments, tout comme aux beaux jours de sa jeunesse.

—Mais que pensez-vous de nos beautés de Québec ? Ne sont-elles point une bonne copie des beautés de Versailles ? demanda-t-elle.

—Une copie ? Mieux que cela ! Elles n'ont de supérieures nulle part. C'est l'opinion de l'Intendant et c'est aussi la mienne, répondit le loquace valet. Et comment ! continua-t-il, en ouvrant sa main chargée de bijoux, elles nous donnent des espérances sans fin, ici. Nous n'avons qu'à étendre les dix doigts, et dix de ces gentils oiseaux viennent s'y percher. C'est comme à Versailles.

—C'est ce qui rend jalouses les dame de Ville-Marie, observa la gouvernante. Tous les personnages qui viennent de France s'arrêtent ici d'abord, et nous les enchaînons. Quand ils partent, ils portent leur servitude écrite sur leur front. Les dames de Ville-Marie voient cela et meurent de dépit.

Je dis : nous. Vous comprenez que je parle du temps où j'étais la charmante Joséphine. Ma seule consolation maintenant, c'est de rappeler mes triomphes de jadis.

—Oh ! je ne sais pas... Vous êtes encore superbe, dame Tremblay !... Mais, dites donc, le maître a-t-il quelque chose aujourd'hui ? la belle inconnue s'est-elle montrée maussade ? Il n'était pas de bonne humeur, j'en suis sûr.

—Je ne saurais dire, Froumois : les femmes ont des mystères qu'il faut respecter.

La confidence de Caroline l'avait touchée, et elle n'aurait pas voulu commettre une indiscrétion, même pour Froumois.

XII.

Caroline était assise les mains jointes, dans sa chambre solitaire. Les pensées se pressaient dans son imagination maladive. Elle ne voyait pas le magnifique spectacle que la nature déployait devant elle.

Elle était contente de pleurer et de souffrir pour expier sa faute.

—Je ne mérite pas que le regard des hommes se repose sur moi ! murmura-t-elle.

Elle écoutait les accusations de son âme : elle s'avouait coupable et tremblait comme dans l'attente du jugement. Et puis, la pauvre infortunée ! elle se surprenait à excuser Bigot. Un reflet d'espoir descendit vers elle, doux comme un vol d'oiseau dans des flocons de neige.

Il ne pouvait pas oublier à jamais celle qui avait tout oublié pour lui !

Elle porta ses regards vers l'infini et elle vit des nuages de pourpre et d'or rouler lentement dans un océan de lumière. Le soleil inondait tout l'Occident. Elle fut transportée d'admiration et leva les mains au ciel.

Elle avait été témoin d'un pareil coucher de soleil, au bord du Bassin des Mines. Alors, les grives et les loriots chantaient, près de leurs nids légers, leurs douces chansons du soir : les rameaux frémissaient, les arbres semblaient se draper dans un éclatant feuillage d'or, et, sur les eaux paisibles, une traînée lumineuse tombait comme un pont merveilleux qui aurait conduit à des rives célestes.

C'était ce soir-là que l'infidèle... Mais pourquoi ces amères souvenances ?

Le soleil descendait lentement, lentement. Les crêtes de la montagne étincelèrent tout à coup. On eut dit que la forêt dont elles étaient couronnées se tordait dans un immense feu de joie. Les ombres envahirent le pied des montagnes : elles montèrent peu à peu. Puis le sommet le plus élevé resta seul

illuminé au milieu de ces flots sombres, comme l'espoir dans une âme endolorie.

Tout à coup, la brise du soir apporta, comme une voix d'un monde supérieur, les mélodieux tintements des cloches de Charlesbourg. C'était l'Angelus qui invitait les hommes à la prière et au repos.

XIII.

Les suaves vibrations de l'airain sacré flottèrent mollement sur la forêt et les coteaux, sur les plaines et les rivières, sur les châteaux et les chaumières, disant à tout ce qui vit, aime et souffre, qu'il faut louer le Seigneur et le prier. Elles rappelaient à l'homme la Rédemption du monde, par le miracle de l'Incarnation ; la gloire de Marie, bénie entre toutes les femmes, de Marie la vierge choisie par Dieu pour être la mère de son Fils éternel !

Les cloches sonnèrent ! sonnèrent !... Et dans les champs et les bois, les hommes élevèrent leurs cœurs vers Dieu et suspendirent leur travail ! Et près du berceau chéri les mères à genoux récitèrent la sainte prière, comme seules les mères savent la réciter ! Et les enfants vinrent s'agenouiller à côté de leurs mères pour apprendre comment un Dieu s'est fait petit comme eux, pour racheter les péchés du monde ! Le Huron qui tendait ses pièges dans la forêt et le pêcheur qui jetait ses filets dans les eaux ombragées, s'arrêtèrent tout à coup. Le voyageur qui passait en canot sur la rivière profonde, déposa son aviron, répéta les paroles de l'ange, et reprit sa course avec une vigueur nouvelle.

XIV.

Les cloches sonnèrent et elles parurent, à Caroline de St. Castin, remplies de consolations et de pitié.

Elle se mit à genoux, joignit les mains et récita cette prière que des millions de voix prononcent chaque jour :

Ave Maria, gratia plena !

Elle pria longtemps. On eut pu l'entendre se frapper la poitrine en s'écriant : Meâ culpâ ! Meâ maximâ culpâ !... qui me délivrera de ce corps de péché et d'afflictions ?

Les cloches sonnaient toujours. Elles lui rappelaient des voix aimées mais perdues à jamais ! voix clémente de son père, alors qu'elle avait encore sa divine innocence !... voix tendre de sa mère, morte depuis de longs jours ! Heureuse mort !... La pauvre mère ! elle mourrait de chagrin aujourd'hui ! Voix de ses compagnes d'enfance qui rougiraient d'elle maintenant ! Et parmi toutes ces voix, la voix irrésistible de l'homme qui lui avait juré qu'elle serait sa femme !

Et comme quelques notes jetées au hasard rappellent toute une mélodie oubliée, bientôt toutes ces réminiscences s'envolèrent et seules les paroles de ce matin vinrent captiver son âme. Au fond des ténèbres qui l'enveloppaient, elle entendit, comme la douce voix d'un ange qui va venir, cette bénédiction dont lui avait parlé la vieille gouvernante.

Les cloches ne sonnaient plus. Son cœur était profondément touché. Ses yeux, arides comme les fontaines des brûlants déserts, se remplirent de larmes. Le tourment de ne pouvoir pleurer était fini. Ses pleurs coulèrent doux et abondants comme les eaux de la fontaine de Siloé.

Les cloches ne sonnaient plus depuis longtemps et Caroline priait encore... Elle priait pour lui !



CHAPITRE XVI.

ANGÉLIQUE DES MELOISES.

I

De Repentigny était de garde à la porte St. Louis. Angélique Des Meloises, faisant sa promenade journalière, arriva à la porte et aperçut le jeune officier. Elle arrêta brusquement son cheval tout près de lui.

—Le Gardeur, dit-elle, venez me voir ce soir.

Elle lui tendit la main.

—Venez me voir, dit-elle encore ; je ne sortirai pas ; je vous attendrai ; je ne recevrai personne. Voulez-vous ?

Le Gardeur eût-il été le plus indolent et le moins amoureux des hommes, qu'il se serait hâté de promettre, tant cette main frémissante qu'il pressait et cet œil qui le brûlait, lui laissaient peu de liberté.

—Si je le veux ! mais certainement, Angélique ! répondit-il tout rayonnant de joie. Mais dites-moi donc......

—Rien ! riposta-t-elle en jetant un éclat de rire. Rien avant que vous veniez. Ainsi, bonjour ! à ce soir !

Il aurait bien voulu la retenir, mais elle secoua vivement les rênes, et son cheval vigoureux s'élança du côté de la ville. Une minute après, le garçon d'écurie prenait soin de sa monture, et d'un pied agile elle montait le grand escalier qui conduisait à sa chambre.

II.

La maison des Des Meloizes s'élevait sur la rue St. Louis. Elle était grande et d'une apparence prétentieuse. Elle existe encore; mais elle est vieille et triste maintenant. Elle porte le deuil de sa splendeur perdue. Aujourd'hui, le passant ne lève plus les yeux pour admirer sa large façade. Il en était bien autrement autrefois, alors que, dans les beaux soirs d'été, la ravissante Angélique et ses amies se mettaient aux fenêtres pour échanger des saluts et des sourires avec les jeunes officiers de la garnison.

Au moment où nous sommes, il n'y avait personne dans la maison. Une fantaisie de la belle jeune fille ! Son frère même, le chevalier Des Meloises avec qui elle habitait, venait de sortir pour aller rejoindre ses amis du régiment de Béarn. Et tous ces bruyants gascons discutaient avec chaleur, et à la fois, au tintement des verres et au murmure des ruisseaux de vin, la guerre et le conseil, la cour et les dames. Angélique était assise dans un fauteuil et Lisette, sa servante, lui remettait en ordre ses magnifiques tresses blondes qui tombaient jusqu'à terre.

—En vérité, dit l'espiègle fille, mademoiselle ressemble à une huronne avec ses longs cheveux sur le dos.

—N'importe Lisette; dépêchez-vous!... Arrangez-les à la Pompadour. Mes idées sont aussi embrouillées que mes cheveux, reprit-elle. J'ai besoin de me reposer un peu. Souvenez-vous, Lisette, que je n'y suis pour personne, ce soir, excepté pour le chevalier de Repentigny.

Le chevalier est venu cet après-midi, mademoiselle, et il a paru bien chagrin de votre absence, répondit Lisette qui venait de surprendre une rougeur subite sur les joues de sa maîtresse.

—J'ai été à la campagne... C'est tout comme!

—Bon! c'est fini, reprit-elle, en se regardant dans une glace Vénitienne. Ce n'est pas mal comme cela!

Elle était splendide dans sa robe de soie bleue,

garnie de falbalas et de bouillons de dentelles. Homère aurait dit que ses bras d'ivoire excitaient la jalousie de Junon. Un petit épagneul, son favori, dormait la tête appuyée sur l'un de ses pieds.

III.

Son boudoir était un petit nid d'une élégance et d'un luxe extraordinaires. Les meubles, les objets d'art venaient de Paris. Les tapis ressemblaient à une nappe de fleurs. Les tables de marbre étaient chargées de vases de Sèvres et de porcelaine remplis de roses et de jonquilles. Partout, d'immenses glaces Vénitiennes où se reflétait la beauté de l'orgueilleuse déesse du lieu.

Dans un coin de la chambre, une harpe ; dans un autre, une bibliothèque avec des livres magnifiquement reliés.

Angélique n'aimait pas à lire ; cependant elle connaissait un peu la littérature de l'époque. Elle brillait dans la conversation, même dans les causeries littéraires, tant elle possédait un goût sévère et une conception vive. Ses yeux valaient des livres et il y avait plus de sagesse dans son rire argentin que dans la science d'une *Précieuse*. Ses réparties fines, son tact et ses grâces comblaient les vides de son instruction, et l'on était tenté de louer ses connaissances comme sa beauté.

Toute voluptueuse et sensuelle qu'elle fut, elle savait apprécier les œuvres d'art, et elle aimait beaucoup la peinture. Le caractère se révèle dans le choix des tableaux comme dans le choix des livres. On voyait dans sa chambre un Vanloo : des chevaux de race dans un champ de trèfle. Ils avaient forcé la clôture et faisaient bombance dans les pâturages défendus. Un le Brun : le triomphe de Cléopâtre sur Antoine. Elle prisait fort ce tableau où elle s'imaginait se retrouver sous les traits de la fameuse reine d'Égypte. On y voyait encore des portraits de ses amis intimes. Il y en avait un de Le Gardeur ; un autre, tout nouveau celui-ci, de l'Inten-

dant Bigot. Sa tante Marie Des Meloises était-là aussi, dans son costume d'Ursuline. Cette femme avait dit un soudain et irrévocable adieu au monde, pour s'enfermer dans le couvent. Elle possédait une voix de soprano magnifique, et quand elle chantait dans la vieille chapelle, les passants s'arrêtaient pour l'écouter. Ils croyaient entendre la voix d'un ange caché quelque part près de l'autel sacré...Ceux qui l'avaient connue jeune disaient qu'Angélique lui ressemblait beaucoup. Elle était peut-être aussi belle. Mais nulle ne chantait aussi bien.

IV.

Les cheveux, comme des guirlandes d'or, sur les épaules, Angélique se regardait dans son miroir. Elle se mettait en parallèle avec les plus jolies filles de sa connaissance, et savourait goutte à goutte, jusqu'au fond, la coupe enivrante de la vanité satisfaite. Elle se sentait la plus belle. Elle regarda le portrait de sa tante, si beau avec son expression mystique, et elle eut un ironique sourire.

—Elle était belle aussi, se dit-elle. Elle aurait dû être reine et elle est devenue nonne !... pour l'amour d'un homme ! Moi aussi je suis digne d'être reine ! et je donnerai ma main à celui qui me portera le plus haut. Mon cœur...

Elle s'arrêta un moment. Un léger frémissement agita ses lèvres !...

—Mon cœur expiera la faute de ma main. !...

Sous sa froide ambition, sous son insupportable vanité, Angélique gardait encore une étincelle des passions de la femme. Elle trouvait Le Gardeur beau, et ne pouvait s'empêcher de l'aimer un peu. Il savait si bien flatter son orgueil ! Elle l'écoutait avec complaisance, devinait bien qu'elle était chérie. Son instinct de femme le lui disait. Elle avait pour lui des regards et des paroles qui troublent l'âme et font de l'homme un esclave.

Elle n'était point capable d'un grand dévouement, recherchait l'admiration et se montrait jalouse, mais

avec son cœur de glace et ses passions de feu, elle ne goûta jamais l'amour dans ce qu'il a de divin.

Elle songeait à épouser Le Gardeur, plus tard, quand elle serait fatiguée des amusements du monde. Elle n'avait pas peur de le voir s'échapper. Elle le tenait bien ! Elle pouvait rire, s'amuser, faire la coquette, l'irriter, le désespérer ; elle le ramènerait toujours comme l'oiseau que l'on tient avec un fil de soie. Elle inspirait l'amour si elle ne le ressentait pas. Elle se disait que les hommes avaient été mis au monde pour l'aimer, la distraire, la servir, l'aduler et la combler de présents. Elle acceptait tout comme chose due et ne donnait rien en retour.

V.

Quelque chose venait de troubler les amours de Le Gardeur et d'Angélique. Pour le jeune officier, c'était un nuage épais ; pour la belle coquette, c'était un coup de soleil.

Bigot était nouvellement débarqué à Québec avec le titre pompeux d'Intendant royal. Son rang, sa fortune colossale, ses relations à la cour, son état de garçon : c'était plus qu'il ne fallait pour réveiller l'ambition de l'orgueilleuse fille. Elle fut charmée de son esprit, de ses belles manières. Il mit le comble à son enthousiasme en la recherchant de préférence aux autres jeunes filles.

Elle regardait déjà l'Intendant comme un piédestal pour monter plus haut. Elle rêvait déjà les splendeurs royales. Bigot la présenterait à la cour. Les nobles et les princes s'attacheraient à ses pas, et le roi, quand il la rencontrerait dans les grands salons de Versailles, le roi lui décocherait ses plus doux sourires !

Cela pouvait arriver ; elle le sentait, il fallait seulement trouver le secret ; Bigot serait l'instrument.

—Si les femmes gouvernèrent la France en vertu d'un droit plus divin que le droit des rois, je régne-

rai ! se dit-elle en se regardant dans la glace étincelante. Je règnerai ! Mort aux prétendantes !

Et que faut-il pour cela, après tout ? pensa-t-elle en relevant les boucles blondes qui roulaient sur ses tempes palpitantes. Rien, que vaincre le cœur d'un homme ! Que de fois j'ai accompli cette prouesse par plaisir ! Je vais l'accomplir par intérêt maintenant, et pour faire crever mes rivales de dépit !

VI.

Quand Angélique entreprenait quelque chose, par caprice ou par ambition, elle ne se laissait pas décourager facilement.

—Je n'ai pas encore rencontré un homme qui ne soit tombé à mes pieds quand je l'ai voulu, se dit-elle ; le chevalier Bigot ne sera pas l'exception, c'est-à-dire, s'il en dépend de lui, murmura-t-elle à voix basse.

Et elle continua :... S'il était délivré de l'influence de cette mystérieuse créature de Beaumanoir ! de cette femme qui se prétend son épouse !... Elle le regardera avec des pleurs, et elle excitera sa pitié peut-être, quand elle ne devrait soulever que son mépris... Mais les hommes ferment souvent les yeux sur les fautes d'une femme, et se montrent implacables pour la vertu d'une autre ! Tant quelle sera là, blottie comme une lionne, dans mon chemin, je ne pourrai devenir la châtelaine de Beaumanoir ! Non, jamais !

Angélique tomba dans une rêverie profonde. De temps en temps elle murmurait :

—Je n'aurai jamais Bigot tant qu'elle sera là...... Mais comment l'éloigner ?

C'était l'énigme. De la réponse dépendait maintenant l'existence rêvée.

Elle tremblait en cherchant la solution du problème. Un frisson courut dans ses veines comme si le souffle glacé d'un esprit malfaisant eut passé sur sa tête. Quelquefois un mineur, en perçant le terrain, détache une pierre cachée qui l'écrase.

Ainsi Angélique touchait, dans les profondeurs de son âme, une pensée affreuse, redoutable. Elle fut effrayée tout à coup.

—Non ! s'écria-t-elle, ce n'est pas cela que je veux ! Mère de Dieu !...

Elle fit le signe de la croix.

—Je n'ai jamais songé à une chose pareille ! je ne veux pas ! je ne veux pas !...

Et elle ferma les yeux et mit ses mains sur ses paupières, comme pour ne pas voir cette mauvaise pensée, cette pensée semblable à l'esprit de ténèbres, qui vient quand on l'évoque et refuse de partir quand on le lui ordonne.

VII.

C'est dans une heure d'obscurité morale que les premières suggestions mauvaises rampent vers l'âme. Elles ressemblent au mendiant qui demande humblement à s'asseoir au coin de notre foyer. Il entre, se réchauffe et mange notre pain. Oublieux de notre dignité, nous causons et rions avec lui, sans crainte et sans soupçon.

Malheur à nous si nous avons donné l'hospitalité à un assassin !

A l'heure de minuit, il se lèvera furtivement, et plongera un poignard dans le sein de son bienfaiteur trop confiant.

Les mauvaises suggestions étouffent la conscience qui veille sur notre probité.

Angélique voyait passer et repasser devant elle, comme dans un enchantement, des figures étranges qu'elle n'avait jamais vues, et parmi toutes ces figures la belle et mélancolique Caroline de St. Castin. Elle crut entendre un bruissement d'ailes, un cri aigu, puis tout rentra dans le silence.

Elle se leva frissonnante, se dirigea vers une table de marbre, où se trouvait une carafe de vin, remplit une coupe de la délicieuse boisson et la vida tout entière. Elle se sentit plus forte. Elle en but une seconde et se mit à rire de sa frayeur.

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda la nuit. Il y avait des étoiles au ciel, des lumières dans les rues. Cela lui donna de l'assurance. Les gens qui passaient, le bruit des voix la rendirent tout à fait à elle-même. Elle oublia la tentation, comme le patineur téméraire oublie l'abîme, dont seule le sépare une mince couche de glace. Elle était redevenue insouciante, comme l'oiseau dans les vagues de lumière. Mais elle n'avait point prié !

VII.

Une heure encore venait de sonner au beffroi des Récollets. Les tambours et les trompettes de la garnison donnèrent le signal de fermer les portes de la ville. La garde se retira pour la nuit. La patrouille sortit à son tour. On l'entendit passer dans les rues, et les trottoirs résonnaient sous ses pas lourds et cadencés.

Les bourgeois honnêtes se hâtaient d'entrer, et les soldats en retard couraient, de peur de ne pas être rendus à leurs quartiers, lorsque les tambours auraient fini de battre le rappel.

Le galop d'un cheval retentit sur le pavé de pierre. Bientôt un officier descendit à la porte, il monta l'escalier d'un pied alerte et son fourreau d'argent tintait sur l'angle des marches solides. Il frappa. Angélique reconnut entre mille ces petits coups familiers; elle s'avança. Le Gardeur entrait dans le boudoir. Elle le reçut avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, car elle était fière de son amour, et le préférait à tous.

—Vous êtes le bien venu, Le Gardeur ! exclama-t-elle, en lui tendant ses deux mains. Je savais que vous viendriez. Vous allez être reçu comme l'enfant prodigue !

—Chère Angélique, dit-il, en lui baisant les mains, l'enfant prodigue devait revenir. Pouvait-il demeurer longtemps dans ce désert aride où ne croissent que des souvenirs ?

—Il s'est levé et il est revenu dans cette maison

qui déborde de joie maintenant. Comme vous êtes bon d'être revenu, Le Gardeur ! Mais pourquoi avez-vous été si longtemps sans venir ?

Elle oubliait l'infidélité qu'elle méditait. Elle ramena les plis soyeux de sa robe et lui fit place près d'elle sur le sofa.

—Vous êtes bonne, Angélique ! reprit-il ; je n'espérais pas autant, après l'impertinence dont je me suis rendu coupable au bal du gouverneur. J'ai été méchant, ce soir-là ; pardonnez-moi !

—Je suis plus coupable que vous, Le Gardeur !

Elle se souvenait bien comme elle l'avait blessé, en lui manquant d'égards, et en prodiguant aux autres ses sourires.

—Je vous en voulais, dit-elle, à cause que vous portiez trop d'attention à Cécile Tourangeau.

IX.

Ce n'était pas vrai, mais elle ne se faisait pas scrupule de mentir à un amoureux. Elle savait bien que c'était par dépit, qu'il avait prétendu renouer d'anciennes relations avec la jolie Cécile.

—Mais pourquoi avez-vous fait le méchant, cette nuit-là ? reprit-elle en le regardant fixement.

Elle découvrit une rougeur dans ses yeux : les voiles de la dissipation.

—Vous avez été malade ? demanda-t-elle.

Elle se doutait bien qu'il avait bu... pour noyer, peut-être, le chagrin qu'elle lui avait causé.

—Je n'ai pas été malade, lui répondit-il. Voulez-vous savoir la vérité, Angélique ?

—Toujours et tout entière !... Dites-moi pourquoi vous vous êtes fâché.

—Parce que je vous aimais à la folie, Angélique ! et qu'un autre m'a ravi la place que j'occupais dans votre cœur ! Voilà la vérité.

—Non, ce n'est pas là la vérité ! s'écria-t-elle, avec chaleur. Ce ne sera jamais la vérité si je me connais bien... si je vous connais bien ! Mais vous ne savez pas ce que sont les femmes, Le Gardeur ! ajouta-t-elle

avec un sourire. Vous ne me connaissez pas, moi, la femme que vous devriez si bien apprécier !

Il n'est pas difficile de reconquérir une affection qui n'était point perdue. Angélique avait conscience de son pouvoir et se sentait disposée à l'exercer.

—Voulez-vous faire quelque chose pour moi, Le Gardeur ? lui demanda-t-elle d'un air coquet, en lui tapant les doigts avec son éventail.

—Comment ne voudrais-je pas ? Y a-t-il une chose que je refuserais de tenter sur la terre, au ciel ou dans les enfers, si vous m'accordiez en retour ce que j'estime plus que la vie même ?

—Qu'est-ce donc ?

Elle le devinait bien. Son cœur commençait à répondre à la passion qu'elle allumait.

—Qu'est-ce donc, Le Gardeur ? répéta-t-elle, en s'approchant.

—Votre amour, Angélique ! Votre amour ! ou je ne veux plus de la vie ! Votre amour ! et je vous serai le plus soumis et le plus dévoué des serviteurs !

C'était une parole téméraire, mais ils y crurent tous deux.

—Et si je vous le donne, Le Gardeur, fit-elle, en plongeant les doigts dans ses riches boucles dorées, si je vous le donne, serez-vous véritablement mon chevalier ? porterez-vous mes couleurs et combattrez-vous mes combats quels qu'ils soient ?

—Oui ! je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré ! Vous serez ma loi, Angélique ! votre plaisir sera mon devoir ! Vous serez mon but, mon motif et ma fin !

Ainsi s'égarait la raison du malheureux jeune homme.

—Le Gardeur, je vous aime ! fit Angélique avec transport.

Elle voyait que cet homme disait vrai ; mais elle ne pouvait pas mesurer la grandeur d'une telle passion.

Elle acceptait son amour, mais elle ne pouvait l'empêcher de déborder. Ainsi le vase qui s'emplit

à la fontaine ne saurait empêcher le flot de couler toujours.

X.

Angélique oubliait presque ses projets tout à l'heure caressés. Elle comprenait que Le Gardeur était peut-être choisi par Dieu pour la sauver. Cependant, son ambition et sa vanité luttaient. Cet amour solennel qu'elle venait de promettre, il voltigeait encore sur ses lèvres, comme un oiseau à la porte de sa cage. Elle était tentée de le graver à jamais au fond de son cœur. Tout à coup, elle le chassa brusquement.

C'était toujours la vieille lutte, la lutte aussi ancienne que l'homme ; dans cette bataille du mensonge et de la vérité, l'amour est toujours un peu sacrifié.

L'égoïsme triompha ; elle fut infidèle encore. La pensée de Bigot, la perspective d'une vie de triomphes et de plaisirs la rendirent fourbe dans son âme. Elle encouragea les espérances de son ami et résolut de le tromper.

Le sort en était jeté. Cependant elle dit, la charmeuse cruelle, avec un accent de suave douceur :

— Pensez-vous bien tout ce que vous promettez, Le Gardeur ? Ma volonté sera votre loi ? Mon plaisir sera votre devoir ? Vous serez tout à moi et comme je le voudrai ? Un pareil dévouement m'épouvante !

— Mettez-moi à l'épreuve ; demandez-moi les choses les plus impossibles ! Ordonnez les forfaits les plus noirs que l'esprit puisse méditer et la main exécuter ! et, pour l'amour de vous, Angélique, je ferai tout !

Décidément, Le Gardeur devenait fou. Le reste de vertu qu'il possédait s'était fondu au feu des regards de l'enchanteresse.

— Mais, croyez-vous, fit-elle en riant, que je vais vous donner la mer à boire ? Peu de chose va me satisfaire. Mon amour n'est pas si exigeant que cela.

— Votre frère a-t-il besoin de moi ? demanda Le

Gardeur. Je lui donne la moitié de ma fortune pour l'amour de vous !

Il savait que le prodigue chevalier Des Meloises était souvent dans la gêne ; tout dernièrement encore il lui avait prêté une forte somme, pour se débarrasser de ses importunités.

Angélique fit semblant de se fâcher :

—Mon frère ? et pourquoi me parlez-vous de lui, s'il vous plait ? Je n'y pensais seulement pas. C'est de l'Intendant que je veux vous parler. Vous le connaissez mieux que moi.

XI.

Ce n'était pas vrai. Angélique avait étudié Bigot sur toutes ses faces. Elle avait pesé son esprit, jugé sa personne, estimé ses biens. Son œil inquisiteur et curieux n'avait pu toutefois pénétrer son âme tout entière ; car il y avait dans cette âme étrange des ténèbres que l'œil de Dieu seul savait pénétrer. Elle s'était aperçu qu'avec toute sa finesse elle ne l'avait pas encore compris.

—Vous voulez me parler de l'Intendant ? fit Le Gardeur surpris.

—Oui, une idée bizarre, n'est-ce pas ?

Et elle se prit à rire de l'étonnement de son ami.

—Je pense vraiment que c'est le plus jovial gentilhomme de la Nouvelle-France, répondit Le Gardeur. Il est franc, généreux avec ses amis, et redoutable à ses ennemis. Son esprit est comme son vin, il ne fatigue jamais, et ne s'épuise pas. En un mot, j'aime l'Intendant, j'aime son esprit, son vin, ses amis, c'est-à-dire quelques uns de ses amis. Mais par dessus tout, je vous aime, Angélique ! et pour l'amour de vous, je l'estimerai davantage, car je sais aussi comme il s'est montré généreux envers le chevalier Des Meloizes.

L'Intendant avait donné au frère d'Angélique un bon nombre de parts dans la grande compagnie, et l'avait enrichi.

—Je suis enchantée de ce que vous voulez bien

lui donner votre amitié, pour l'amour de moi seulement ! ajouta-t-elle avec coquetterie.

—Quelques uns de vos proches, continua-t-elle, ne l'aiment pas cependant. Votre sœur Amélie tremble comme une sensitive quand elle entend son nom, et votre tante de Tilly s'est armée de ses regards les plus sévères quand j'ai parlé de lui, aujourd'hui.

Au nom de sa sœur, De Repentigny regarda Angélique d'un air de doute :

—Ma sœur est un ange, dit-il, et pour qu'un homme trouve grâce à ses yeux, il faut qu'il soit presque divin. Quant à ma bonne tante, elle a entendu parler de la joyeuse vie de l'Intendant. Pardonnons-lui si elle a branlé la tête en signe de pitié...

—Le colonel Philibert aussi partage les sentiments de votre sœur et de votre tante ; pour ne rien dire de la haine de son père, le bourgeois, continua Angélique un peu piquée de l'air incrédule de Le Gardeur.

—Pierre Philibert ! Il peut se faire qu'il n'aime pas l'Intendant. Il a ses raisons. Mais je répondrais de son honneur sur ma vie. Jamais il ne se rendra coupable d'injustice envers qui que ce soit.

Le Gardeur ne condamnait pas ses amis si facilement que cela.

Angélique cacha adroitement le stylet qu'elle venait d'essayer :

—Vous avez raison, dit-elle hypocritement, Pierre Philibert est un gentilhomme digne de vous. Je déclare que je n'ai jamais vu un plus bel homme, d'abord. C'est un homme comme lui que j'ai toujours rêvé. Quel dommage, Le Gardeur, que je vous aie vu le premier ! ajouta-t-elle en lui tirant coquettement une mèche de cheveux.

—Je pense bien, Angélique, que vous me jetteriez aux poissons s'il devenait mon rival, répliqua De Repentigny en badinant : mais je n'appréhende aucun danger. Je sais où il a porté ses affections et je ne saurais être jaloux de ses succès.

—Je ne serai pas jalouse de votre sœur, Le Gardeur, dans tous les cas ! s'écria Angélique.

Et le souffle parfumé de ses lèvres enivrait Le Gardeur.

—Je ne vous donnerai pas mon amour parce que vous l'avez déjà, ajouta-t-elle... Mais pour aujourd'hui, ne me demandez rien de plus que cela.

Et elle lui passa au doigt un riche diamant.

Ce gage d'un amour auquel d'avance la perfide Angélique était parjure, fut comme un sceau fatal qui scella la destinée du jeune chevalier. Et, durant de longs temps encore, Le Gardeur croyant rencontrer chez mademoiselle Des Meloizes, un amour sans mesure comme le sien, but à longs traits comme un nectar, les paroles enivrantes qui sortaient de cette bouche astucieuse.

Hélas ! Il eut mieux valu pour lui, ne jamais naître, que de boire ainsi le poison de ces lèvres enchanteresses.

XII.

—Maintenant, Le Gardeur, répondez-moi, commença-t-elle, après une pause pleine de ravissements.

Nouvelle Dalilah, elle jouait avec la chevelure de Le Gardeur et le dépouillait de sa vertu.

—Il y a une femme à Beaumanoir, reprit-elle, dites-moi donc qui elle est et ce qu'elle est.

Le Gardeur n'aurait pas hésité à trahir le ciel pour elle ; mais il ne put en aucune façon lui donner les renseignements qu'elle désirait. Il ne savait pas en quelle qualité cette femme vivait à Beaumanoir. Angélique se mit à rire et à causer, avec un sang-froid étonnant, des fantaisies galantes de l'Intendant. Elle avait manqué son but. Elle fit promettre à Le Gardeur de bien s'informer et de venir lui rendre compte du résultat de ses recherches.

Minuit sonna à la cloche des Récollets. Angélique regarda son ami avec un sourire qui voulait dire : Entendez-vous ? et de son doigt effilé, elle lui donna sur la joue les douze coups de l'heure qui s'en allait.

Elle se leva et jeta un coup d'œil à la fenêtre.

Les étoiles scintillantes paraissaient débordantes de vie. Dans l'hémisphère nord, à l'horizon, on voyait le Charriot renversé ; le Bouvier avait conduit son étincelant troupeau dans les plaines éthérées de l'Occident.

Quelques tresses de ses cheveux d'or tombaient négligemment sur ses épaules et sur sa poitrine. Elle s'inclina vers Le Gardeur. Un instant encore, son projet égoïste tomba dans la poussière et elle fut tentée de le fouler aux pieds ; un instant elle eut envie d'être ce qu'il la croyait, lui, une femme sincère et dévouée.

—Lisez ma destinée, Le Gardeur, dit-elle vivement. Vous avez été au séminaire. On dit que les prêtres de cette maison étudient à fond la science des astres, et que leurs élèves y deviennent habiles.

—Je ne regarde que mon ciel à moi : vos yeux, Angélique ! Puis-je le désirer plus beau? C'est là que je lis ma fortune et mon destin !

XIII.

Angélique était tourmentée par des passions diverses. Elle avait sur les lèvres des paroles de vie et des paroles de mort. Son cœur battait plus fort que la pendule d'or qui était là, près d'elle, sur la table de marbre. Le bon mouvement s'envola encore comme un oiseau effrayé.

—Regardez, Le Gardeur, fit-elle en montrant la constellation de Persée qui s'élevait à l'Orient, voilà mon étoile. Mère Malheur... Vous connaissez mère Malheur?... Mère Malheur m'a dit que c'était mon étoile, et qu'elle influerait sur ma destinée.

Comme toutes les personnes qui s'abandonnent à leurs passions, Angélique croyait à la fatalité.

Elle montrait Algol, cette étrange étoile qui passe en quelques heures, de l'éclat le plus beau à l'obscurité la plus incompréhensible, et qui a le pouvoir, dit-on, de changer en pierre le cœur de l'homme.

—Mère Malheur en a menti ! exclama Le Gardeur,

en se plaçant entre la fenêtre et la jeune fille, comme pour la protéger contre la pernicieuse influence de l'astre.

—Cette étoile de malédiction n'a pas présidé à votre naissance, Angélique ! continua-t-il. C'est un démon ! c'est Algol !

Angélique frissonna soudain.

—Mère Malheur n'a pas voulu me dire ce qu'annonçait cette étoile, reprit-elle d'une voix mal assurée, mais elle m'a recommandé de veiller et d'espérer, ou de veiller et de prier, selon que je serais vertueuse ou pécheresse. Que me présage donc Algol, Le Gardeur ?

—Rien, mon amour ! Foin de toutes les étoiles du ciel ! Vos yeux ont plus d'éclat et votre influence est plus grande. L'harmonie des sphères célestes n'a plus de charmes pour moi, quand j'entends ta voix suave, ô ma bien-aimée Angélique !

XIV.

Il parlait encore lorsqu'une bouffée de mélodies s'échappa de la chapelle des Ursulines. Les religieuses offraient des prières et des chants pour le salut de la Nouvelle-France.

Au milieu de toutes ces voix ravissantes qui flottaient sur l'aile de la nuit, avec les notes solennelles de l'orgue, on distinguait la voix merveilleuse de Ste Borgia, la tante d'Angélique.

Elle allait se détachant de plus en plus du chœur sacré, comme une flamme qui se joue au-dessus du foyer ; elle montait, dans ses fugues saisissantes, comme un esprit qui vole aux cieux !

Angélique savait cet hymne nouveau. C'était sa tante qui l'avait composé. Quand le chœur des religieuses eut fini de chanter, elle le récita avec un accent ému. Le Gardeur écoutait avec une religieuse attention.

Sauvez, grande Reine !
Notre pauvre pays !
Il est votre domaine
Faites fleurir nos lis !
L'Anglais sur nos frontières
Porte ses étendards,
Exaucez nos prières !
Protégez nos remparts !

Angélique et Le Gardeur demeurèrent silencieux. L'homme du guet cria l'heure dans le calme de la nuit.

— Que Dieu bénisse la prière de ces saintes femmes ! fit Le Gardeur. Que Dieu vous bénisse, Angélique ! Bonne nuit ! Maintenant, je me retire.

Il sortit, après avoir glissé une pièce blanche dans la main de Lisette, qui lui fit une de ses plus belles révérences et lui donna son meilleur sourire.

Angélique se mit à sa fenêtre pour écouter le galop cadencé du cheval qui s'éloignait. Quand le dernier bruit mourut au loin, elle se jeta sur sa couche et se prit à pleurer en silence. La musique divine l'avait touchée. L'amour de Le Gardeur était comme une masse d'or qui l'écrasait. Elle ne pouvait ni la remuer, ni l'ôter.

XV.

Elle s'endormit, et son sommeil fut troublé par des songes pénibles.

Elle se vit mourant de soif dans une solitude sauvage, au milieu de sables brûlants. Elle tenait à la main un vase plein d'eau froide ; mais au lieu d'y tremper ses lèvres desséchées, elle la renversa malicieusement sur le sol.

Elle allait tomber dans un abîme sans fond, et elle repoussait l'unique main qui pouvait la retenir.

Elle était dans une rivière profonde : Le Gardeur se précipita à son secours. Elle s'arracha de ses bras et fut perdue.

Tout autour de son lit voltigeaient des fantômes, des formes indéfinies d'esprits mauvais.

Quand elle s'éveilla, le soleil rayonnait dans ses fenêtres, une brise rafraîchissante agitait le feuillage, les oiseaux chantaient dans le jardin et les rues étaient pleines de monde !

Il était grand jour. Elle redevint ce qu'elle avait été. Ses rêves d'ambition de la veille surgirent de nouveau, ses rêves d'amour de la nuit dernière s'envolèrent ; ses craintes s'évanouirent, ses espérances se réveillèrent toutes pompeuses, et elle se mit à songer au moyen de forcer Bigot à venir lui rendre visite.



CHAPITRE XVII.

SPLENDIDE MENDAX.

I.

Au milieu des ruines magnifiques de l'antique palais de l'Intendance, on peut retracer encore la chambre où Bigot se promenait, tout agité, le matin qui suivit la réunion du conseil de guerre. Les lettres qu'il avait reçues de France l'irritaient, et il cherchait, dans son imagination fertile, les moyens de satisfaire la marquise de Pompadour, sans renoncer à ses propres desseins.

Les murs de son cabinet, maintenant dévasté par le souffle de cent vingt hivers, étaient alors décorés de peintures superbes, et surtout du portrait de la voluptueuse Pompadour, fait par Vanloo. Cette femme si coupable qui gouverna la France sous Louis XV, possédait néanmoins un bon cœur et un véritable amour des beaux Arts. Elle admira toujours et protégea royalement les architectes, les peintres, les sculpteurs et les hommes de lettres. Vanloo lui avait fait ce portrait par reconnaissance, et elle l'avait donné à Bigot par amitié.

II.

Le chevalier de Péan, secrétaire et confident de Bigot, écrivait à une table. Cependant, de temps en temps, il regardait avec une certaine curiosité la figure animée de son maître qui se promenait à pas rapides dans la pièce richement meublée.

Tous deux gardaient le silence.

Bigot aurait été très heureux de s'enrichir lui-même et d'enrichir ses amis. Il se serait fort peu occupé des clameurs des courtisans jaloux ou indignés.

Il se doutait bien que sa politique pouvait ruiner la colonie, compromettre même la royauté, mais il se consolait en pensant qu'il n'y pouvait rien. Il n'était qu'une maille dans une vaste chaîne de corruption.

Laissé à lui-même, il devenait impuissant. Ceux qui étaient avant lui l'entraînaient et il entraînait les autres. Il ne cherchait pas à débrouiller la question de morale.

Il obéissait aveuglément à ses maîtres—à ses maîtresses plutôt—mais commençait par se bien servir.

Il savait bien à quelle épreuve serait soumis son génie inventif, si le monopole qu'il avait établi pour mieux piller la province était tout à coup aboli.

Il ne craignait pas cependant, parce qu'il ne connaissait point le scrupule. Il n'était pas homme à trembler devant l'orage. Il retombait toujours sur les pieds, comme il disait.

III.

Bigot s'arrêta. Une pensée le frappait. Il se tourna vers son secrétaire, le regarda fixement :

—De Péan, dit-il, nous ne sommes pas sûrs du chevalier de Repentigny. Il ne joue pas franc jeu avec nous. Un homme qui dîne avec moi et soupe avec Philibert, au Chien d'Or, ne saurait être au-dessus du soupçon. Dans la grande compagnie, on ne connaît pas cette sorte d'associés.

—Je n'ai pas non plus une grande confiance en lui, répondit De Péan ; entouré comme il l'est par la gente respectable, il peut trahir notre jeu.

—C'est cela. Vous ne l'avez, vous tous, bridé qu'à demi. Ne vous vantez pas de votre œuvre.

Avec quelle impudence ce matamore de Philibert l'a enlevé de Beaumanoir ! Une impudence sublime ! Ha ! ha ! C'était parfait !...

Par ma foi ! j'aurais voulu lui passer mon épée au travers du corps à ce colonel ! et pas un de vous n'a eu le courage de le faire !

—Mais votre Excellence s'est montrée d'une telle politesse envers lui, que nous ne pouvions pas deviner cela, répliqua de Péan d'un ton à faire croire qu'il n'aurait pas été le dernier à tirer l'épée.

—Ventrebleu ! je le sais bien ! j'étais furieux de voir ce petit chien d'or se moquer de moi avec tant de courtoisie !

Philibert exerce une immense influence sur Le Gardeur. Il paraît qu'il l'a sauvé des eaux, comme un nouveau Moïse...

Il paraît aussi qu'il recherche sa sœur, une charmante fille, de Péan, riche en argent, en terres et en relations influentes. Il faudrait la mettre dans les intérêts de la grande compagnie. L'un de vous devrait l'épouser...

Mais non, vous n'oserez pas, par Dieu ! lui en faire la proposition !

—C'est inutile, je la connais, la superbe enfant ! c'est un de ces anges qui croient que le mariage est une chose dont le ciel s'occupe, qu'il n'y a qu'un homme pour une femme, et que c'est celui là, nul autre qui doit être le mari.

Les jeunes filles qui ont été au couvent avec elle disent—Elles savent tout et plus encore, les jeunes filles du couvent !—disent qu'elle a toujours aimé en secret le colonel Philibert et qu'elle l'épousera un jour.

—Par satan ! sera-t-il dit qu'une pareille créature épousera ce maudit Philibert !

IV.

Bigot s'emportait.

—Moi, je crois, continua-t-il, que les femmes sont toujours prêtes à s'embarquer sur les vaisseaux chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons.

La grande compagnie fera mieux de ne pas se vanter de sa puissance, si pas un de ses membres ne

réussit à conquérir cette jeune beauté Avec elle, nous aurons Le Gardeur. Et il nous le faut.

—Excellence, je ne vois qu'un moyen.

De Péan ne paraissait pas attacher une grande importance à ce qu'il disait; cependant, il tenait beaucoup à plaire à l'Intendant.

—Quel est ce moyen? demanda Bigot tout anxieux. Il n'avait pas une très haute opinion de la sagesse de Péan.

—Je crois, répondit le secrétaire, que la compagnie ne luttera avantageusement contre les femmes qu'avec des femmes.

—Une bonne idée! si nous pouvons trouver une femme qui veuille combattre et puisse vaincre! Mais en connaissez-vous une seule qui soit capable de prendre Le Gardeur par la main et de le faire sortir de la compagnie des *honnêtes gens*?

—J'en connais une, Excellence, oui! j'en connais une qui peut faire cela!

—Vraiment? Alors, pourquoi tant de façons? Avez-vous quelqu'arrière pensée? Son nom? fit l'intendant qui perdait patience.

—C'est mademoiselle Des Meloises. Elle le peut, et pas une autre dans la Nouvelle France n'a besoin de l'essayer, ce serait inutile.

—Comment! s'écria l'intendant, mais je le crois en effet! Des yeux comme les siens mènent le monde des fous—le monde des sages aussi, fit-il, entre parenthèse.

Les yeux, ce sont des pièges où tous se prennent. Il y avait une femme au fond de toutes les folies que j'ai faites. Mais pour une qui m'a vaincu, j'en ai vaincu mille.

Si Le Gardeur s'est débarrassé de la chevelure de Nérée, il ne se débarrassera point des mailles de nos filets!

Pensez-vous qu'Angélique soit chez elle, de Péan?

Il regarda à l'horloge. C'était l'heure des visites de la matinée.

— Elle n'est certainement pas encore sortie,

répondit de Péan. Comme bien des jolies femmes, elle aime à rester au lit un peu tard, et elle donne des petits levés comme une duchesse. Elle ne doit pas être debout encore.

Je ne sais pas! mais c'est le plus vagabond cotillon de toute la ville. Je la retrouve partout où je passe.

—C'est qu'elle aime à rencontrer votre Excellence!

Bigot fixa de Péan. Une idée nouvelle venait de jaillir.

—Vrai! pensez-vous que c'est à dessein qu'elle agit ainsi?

—Je pense qu'elle aimerait à faire le même chemin que Votre Excellence.

De Péan se mêlait dans ses papiers. L'Intendant s'aperçut qu'il était un peu agité.

—Vous pensez cela, de Péan? lui dit-il.

Il se porta la main au menton et réfléchit une minute. Puis il demanda?

—Vous croyez qu'elle est à la maison?

—Il était tard quand de Repentigny l'a laissée, hier soir. Elle a dû faire de bien agréables rêves ensuite.

—Comment savez-vous cela? Par St. Nicol! de Péan, vous la surveillez de près!

—C'est vrai, Excellence: j'ai mes raisons.

Il ne dit pas quelles étaient ces raisons; Bigot ne le questionna point: il ne se mêlait pas des affaires personnelles de ses amis. Il avait trop de choses à cacher pour ne pas respecter les secrets de ses compagnons.

—Bien! de Péan, je vais aller rendre visite à Mademoiselle des Méloises; je suis vos conseils; j'espère qu'elle se montrera raisonnable.

—Je le voudrais aussi, mais je ne l'espère pas. S'il est au monde une femme possédée du démon de la contradiction, c'est Angélique Des Meloises.

De Péan dit cela d'un air farouche; on aurait pensé qu'il était instruit par l'expérience.

—Eh bien! répliqua Bigot, je vais essayer de faire

chasser ce démon par un autre plus fort. Faites venir mon cheval.

Le secrétaire obéit aussitôt.

—Souvenez-vous, recommanda l'Intendant, que le bureau de la grande compagnie doit se réunir à trois heures pour traiter les affaires ! Les affaires du jour ! Pas une goutte de vin : Soyez tous sobres comme des Juges ! Cadet comme les autres !

La paix nous menace. Pour nous, c'est l'orage ! Replions les voiles, jetons la sonde, voyons bien où nous sommes, ou nous donnerons sur quelque rocher.

V.

L'Intendant partit suivi de deux écuyers. Il franchit la porte du palais et entra dans la ville. Tout le monde le saluait : l'habitude du respect envers les supérieurs.

Il répondait par le petit salut officiel. Sa figure bronzée s'illuminait quand il rencontrait des dames, des associés ou des partisans de la grande compagnie.

Cependant, bien des souhaits de malheur l'accompagnèrent jusqu'à la maison des Des Meloises.

—Sur ma vie ! c'est l'Intendant royal lui-même ! exclama Lisette.

Et elle courut avertir sa maîtresse.

Angélique était au berceau ; dans le jardin. Un petit coin gracieusement arrangé, avec des fleurs de toutes sortes, et de jolies statuettes. Une épaisse haie de troëne, fantastiquement taillée par quelque disciple de Lenôstre, séparait ce petit Eden des verdoyants glacis du cap Diamant.

Sous la tonnelle, ce matin-là, Angélique était belle comme Hébé à la chevelure d'or. Elle tenait un livre d'heures, mais ne l'avait pas encore ouvert. Son œil noir n'était ni doux, ni bon, mais brillant, défiant, méchant même. C'était l'œil du coursier arabe, que le fouet et l'éperon rendent fou. Elle pouvait, comme le coursier, voir le mur qui se dressait

devant elle et l'éviter ; elle pouvait aller s'y briser la tête.

Tantôt des pensées douloureuses l'oppressaient ; tantôt de folles imaginations la faisaient sourire : la captive de Beaumanoir, dont elle était jalouse, De Repentigny qu'elle regrettait amèrement de tromper, puis l'Intendant magnifique et les indicibles séductions de Versailles ! Tout cela passait comme des fantômes dans son esprit malade.

La voix de Lisette la tira soudain de sa rêverie.

—Dites-lui que je reçois, et conduisez-le au jardin, répondit-elle à la servante.

—Enfin ! pensa-t-elle, mes doutes vont s'éclaircir. Je saurai quelle est cette femme ! Je vais voir si l'Intendant est sincère.

Je vais le juger, ce froid assassin de femmes ! J'ai honte de mettre son égoïsme en parallèle avec le dévouement de mon beau Le Gardeur De Repentigny.

VI.

L'Intendant entra dans le jardin.

Angélique, comme toutes les femmes qui n'ont que peu de cœur ou qui n'en ont pas du tout, se contrôlait parfaitement. Elle échappa, comme d'un coup d'ailes, aux pensées sombres qui l'obsédaient, et devint toute rieuse.

—Jamais un ami n'est aussi aimable, que s'il vient de lui-même, sans contrainte, fit-elle, en tendant au visiteur distingué sa main légèrement tremblante.

Bigot s'assit près d'elle, sur le siège rustique, au milieu du feuillage. Il la trouvait adorable.

—Le chevalier fait de longues absences ; cependant, si longtemps qu'il demeure loin de ses amis, il ne les oublie pas, et j'en suis fort aise, commença-t-elle.

Elle accompagna ses paroles d'un regard aussi redoutable que la flèche du Parthe.

—J'arrive de la chasse, mademoiselle : si quel-

qu'on m'a soupçonné de négligence, voilà ma justification.

—De la chasse !

Angélique feignait d'être surprise. Elle connaissait bien, cependant, les joviales orgies du château. Elle reprit :

—On dit que le gibier se fait rare autour de la ville, chevalier, et que les parties de chasse de Beaumanoir ne sont plus que de spécieux prétextes aux fines parties de plaisir. Est-ce vrai ?

—Parfaitement vrai, mademoiselle ! répondit Bigot en riant, et les deux vont ensemble comme une paire d'amoureux.

—Jolie comparaison ! fit mademoiselle Des Meloises avec un rire argentin.

Tout de même, ajouta-t-elle, je parierais que le gibier ne vaut pas la poudre.

—Je suis d'avis, moi, que le jeu vaut toujours la chandelle !

Sincèrement, la chasse est encore bonne dans Beaumanoir, et vous l'avouerez vous-même, si vous nous faites l'honneur de chasser avec nous quelque jour.

Elle le regarda malicieusement :

—Eh que trouvez-vous, s'il vous plaît, dans cette forêt de Beaumanoir.

—Oh ! des lapins, des lièvres, des chevreuils, puis, de temps en temps, un ours grognard ! Il en faut pour éprouver le courage des chasseurs.

—Comment ! pas de renards qui friponnent ces imbéciles de corbeaux ! pas de loups qui mangent les petits chaperons rouges?...

Tenez ! chevalier, il y a meilleur gibier que cela !

—Oh ! oui, nous voyons des loups et des renards, mais nous ne sonnons pas de cor pour eux.

—On dit, chevalier, reprit Angélique avec un accent plein de séduction, qu'il y a, dans cette forêt de Beaumanoir, quelque chose de bien préférable aux fauves et aux oiseaux...

Parfois les Intendants rencontrent des brebis

égarées et les apportent avec tendresse au château !

VII

Bigot comprit. Il lui lança un regard foudroyant. Elle resta calme :

—Grand Dieu ! quel regard ! fit-elle d'un ton railleur. On dirait que je vous accuse de meurtre, quand vous avez sauvé la vie à une belle dame !

Je crois, néanmoins, que certains gentilshommes trouvent dans le code de la galanterie que tuer une femme n'est pas un grand mal.

L'Intendant se leva tout à coup. Il perdait patience. Il reprit son siège aussitôt.

—Après tout, pensait il, que peut-elle savoir au sujet de mademoiselle de St Castin ?

Il lui répondit avec une apparente franchise, jugeant que c'était la meilleure politique :

—Oui mademoiselle. Un jour, j'ai trouvé dans la forêt une pauvre femme accablée de souffrances et je l'ai conduite au château où elle est encore. Maintes autres femmes sont venues à Beaumanoir. Que d'autres viendront encore et s'en iront, avant que j'en choisisse une pour y demeurer toujours comme la maîtresse de mon cœur et de ma maison, ainsi que dit la chanson.

—C'est bien votre faute si vous n'en trouvez pas pour cette haute position. Il y en a dans notre jolie ville...

Mais il paraît que cette beauté perdue et retrouvée est une étrangère ?

—Une étrangère pour moi ; peut-être pas pour vous.

Angélique comprit l'hypocrisie de cette parole. Elle eut comme un frisson de dépit, elle qui trompait si facilement les autres, et riposta hardiment.

—Il y a des gens qui prétendent qu'elle est votre femme, chevalier... ou qu'elle le sera bientôt... probablement lorsque vous serez fatigué des demoiselles de la ville !

VIII

Il aurait mieux valu que l'Intendant et Angélique Des Meloises se fussent expliqués franchement.

Bigot oubliait qu'il était venu pour arranger, dans l'intérêt de la compagnie, un mariage entre cette jeune fille et Le Gardeur. Il s'éprenait aux charmes de l'enchanteresse. Elle était plus forte que lui maintenant avec ses grâces et ses séductions, car il était l'homme du plaisir. Tantôt, quand il reviendra l'homme de tact et le cœur de pierre, il sera peut-être plus fort qu'elle.

—Par Dieu! pensa-t-il, je m'oublie; elle se joue de moi!

Je n'ai rencontré sa pareille ni à Paris ni à Naples...

L'homme qui l'aura, pourtant, s'il est habile, pourra devenir premier ministre de France!...

Imaginez un peu! je viens ici tirer du feu ce joli marron pour mon ami Le Gardeur. Bigot, où s'en va ta galanterie? Tu me fais rougir!

Ces idées lui trottèrent par l'esprit; mais il dit tout autre chose.

—La dame de Beaumanoir n'est pas ma femme, répondit-il, elle ne le sera peut-être jamais.

—Peut-être! répéta Angélique fièrement.

—Peut-être dans la bouche d'une femme, c'est presque un consentement; dans la bouche d'un homme, c'est bien vague. L'amour ne répond point par des "peut-être," fussent-ils mille fois répétés.

—Et comme cela vous épouseriez peut-être un trésor de la forêt? reprit Angélique en tourmentant le gazon du bout de son joli pied.

—Cela dépend, mademoiselle... Si vous étiez ce trésor, il n'y aurait plus de peut-être.

Bigot parlait crûment, il avait l'air sincère.

Angélique entrevit la réalisation de ses rêves extravagants; elle frémit de plaisir, et pardonna l'allusion familière.

Deux mains se joignirent alors comme pour un serment. La main de mademoiselle Des Meloises

était froide ; la passion ne la brûlait pas comme le soir de la veille.

—Angélique ! fit Bigot.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Elle tressaillit. Mais le cœur n'y fut pour rien. Elle le regarda en souriant de ce sourire vainqueur qui lui avait gagné déjà tant de victoires.

—Angélique ! dit Bigot, je n'ai vu nulle part de femme comme vous. Vous êtes faites pour embellir la cour...

Et je vous prédis qu'en effet, vous en deviendrez l'ornement, si... si...

—Si ?

Le plaisir et la vanité rayonnaient dans sa paupière.

—Est-ce que je ne pourrais pas orner une cour, la cour de France surtout, sans tant de *Si ?* fit-elle joyeusement.

—Vous le pouvez certainement, si vous le voulez.

—Si je le veux ? certainement je le veux ! Mais qui va me montrer le chemin de la cour ? Il est long, la France est loin !

—Moi ! si vous le permettez, Angélique. Versailles est le seul théâtre digne de votre esprit et de votre beauté ?

15

Angélique crut à ces paroles flatteuses : c'était, pour elle, de simples vérités.

Un instant, elle fut éblouie par l'espoir de voir la main de l'Intendant lui ouvrir ces portes d'or qu'entrevoyait son ambition...

Une foule d'images brillantes, vives, légères comme des oiseaux du paradis, voltigeaient devant ses yeux.

—Je voudrais bien savoir, pensait la vaniteuse Des Meloises, quelle femme pourrait rivaliser avec moi, si je me passais la fantaisie de descendre dans l'arène ! Ce n'était pas pour disputer la place de la Pompadour ?

Elle rêvait plus que cela ! Elle osait regarder le trône ! Le triomphe de madame De Maintenon serait jeté dans l'ombre !

Toutefois, elle n'était pas comme la laitière de Lafontaine, pour dire oui avant d'être demandée ; et elle avait conscience de sa valeur.

L'ombre de la dame de Beaumanoir ne s'évanouissait pas cependant.

—Pourquoi dire ces choses plaisantes, chevalier ? remarqua-t-elle. Vous savez bien qu'un Intendant royal doit toujours être sérieux.

Laissez ces badinages aux jeunes gens de la ville qui n'ont rien à faire qu'à nous courtiser.

—Des badinages ? Par sainte Jeanne de Choisy ! je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie ! exclama Bigot. Je vous fais l'entier hommage de mon cœur.

Sainte Jeanne de Choisy !...

C'était un insolent soubriquet donné à la Pompadour, dans les petits appartements. Angélique savait cela, mais Bigot croyait qu'elle n'en connaissait rien.

—Les belles paroles sont comme les fleurs, chevalier ! répondit la jeune fille ; elles sont douces à sentir et charmantes à voir. Mais l'amour se nourrit de fruits mûrs...

Voulez vous me montrer votre dévouement, je vais le mettre à l'épreuve ?

—Très volontiers, Angélique.

Il s'imaginait que c'était une fantaisie, un caprice dont sa galanterie ou sa bourse aurait vite raison.

—Eh bien ! je demande que le chevalier Bigot ne me parle amour ni dévouement, jusqu'à ce qu'il ait éloigné de Beaumanoir cette dame mystérieuse qu'il sait bien...

Elle le regardait fixement, fièrement !... en disant cela.

—Eloigner cette femme de Beaumanoir ? répliqua l'Intendant, tout étonné. Assurément, Angélique, cette pauvre ombre ne doit pas vous effrayer, ni vous empêcher d'accepter mes hommages !

—Au contraire, chevalier ! J'aime les hommes

hardis. — La plupart des femmes les aiment — mais j'étais loin de croire que l'Intendant de la Nouvelle-France le serait assez pour oser offrir son amour à Angélique Des Meloises, pendant qu'il a sa femme ou sa maîtresse dans sa magnifique retraite de Beaumanoir !

X.

Bigot maudit la malice et la jalousie de ce sexe qui ne se contente pas de la juste part qu'on daigne lui faire, mais veut régner et dominer seul...

Il pensa :

La femme est un despote et n'a nul pitié de celui qui veut régner sur elle.

Il répondit à Angélique :

—Cette dame n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, mademoiselle. Elle a cherché un abri sous mon toit ; elle a sollicité l'hospitalité de Beaumanoir.

—Je le crois bien, fit Angélique, avec une moue charmante, l'hospitalité de Beaumanoir est aussi large que le cœur du maître.

Bigot éclata de rire.

—Vous autres, mesdames, dit-il, vous êtes sans pitié les unes pour les autres.

—Vous l'êtes plus que nous, vous, messieurs les hommes, quand vous nous trompez avec vos menteuses protestations !

Elle se leva. Son indignation paraissait réelle.

—Vous faites erreur, mademoiselle, répliqua Bigot.

Il commençait à se sentir piqué. Il ne se leva point, cependant.

—Cette femme ne m'est rien, ajouta t il.

—Aujourd'hui, peut-être ; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Vous l'avez aimée un jour, et elle vit maintenant des restes de cette première affection. Il n'est pas aisé de me tromper, chevalier...

Elle le regardait de haut et ses longs cils où jouait un éclair ressemblaient au nuage sombre bordé, en dessous, d'une frange de lumière.

—Mais, par Saint Picot ! comment pouvez vous savoir ces choses ? questionna l'Intendant.

Il commençait à comprendre qu'il n'aurait de succès dans la réalisation de son plan, qu'en obéissant en tout à la capricieuse enfant. Angélique lui répondit :

—En ces matières d'amour, chevalier, la femme devine avec la plus grande facilité du monde. Cette faculté de deviner est comme un sixième sens qui nous a été donné pour protéger notre faiblesse.

Un homme ne saurait aimer deux femmes à la fois, sans que toutes deux en soient averties par un instinct infaillible.

—En vérité ! Les femmes sont des livres splendides, écrits en lettres d'or, mais dans une langue aussi difficile à comprendre que les hiéroglyphes.

—Merci de la comparaison, chevalier ! fit-elle en riant aux éclats.

—Il ne conviendrait pas, continua-t-elle, que les hommes pussent aisément scruter la femme. Cependant, nous, nous lisons dans les cœurs les unes des autres comme dans l'abécédaire de Troie, un livre si facile à comprendre que les enfants l'interprétaient avant de savoir lire.

XI.

Angélique jetait hardiment le défi à l'Intendant. Elle voyait que c'était le plus sûr moyen de réveiller sa vanité. Lui qui se vantait de tant de succès, il voudrait sans doute venir à bout de sa résistance.

Elle ne se trompait point. Il lui promit de renvoyer mademoiselle de Saint Castin. Il n'était pas sincère cependant.

J'ai toujours eu la chance d'être vaincu dans les luttes qu'il m'a fallu soutenir contre votre sexe, Angélique, dit-il, radieux autant que soumis. Asseyez-vous là près de moi, en signe d'amitié.

Elle s'assit sans hésitation, lui abandonna sa main

et, souriant adorablement dans son incomparable coquetterie, elle lui répondit :

—Chevalier, vous parlez maintenant, comme un amant magnifique.

" Quelque fait qu'on s'en défende
" Il y faut venir un jour ! "

—C'est marché conclu, Angélique, et pour jamais !.. Mais je suis plus exigeant que vous ne pensez. Rien pour rien, tout pour tout ! Voulez-vous aider la grande compagnie dans une affaire importante ?

—Pourquoi pas ? En voilà une question ! Mais de grand cœur, chevalier !

Je vous aiderai en tout ce que peut faire convenablement une femme, ajouta-t-elle avec un brin d'ironie.

—Bien ou mal, convenable ou non !

Mais rassurez vous ; il n'y a rien d'alarmant.

Au reste tout est bien quand c'est vous qui agissez.

—Alors, vite ! chevalier, faites moi connaître cette épouvantable épreuve qui m'attend... et me vaut pareils compliments.

—Voici, Angélique. Vous avez une grande influence sur le seigneur de Repentigny ?

Angélique rougit jusqu'aux yeux.

—Sur Le Gardeur ? répondit elle avec vivacité. Pourquoi son nom ? Je ne veux rien faire contre le seigneur de Repentigny !

—Contre lui ! Mais pas du tout ! pour lui !

Nous craignons qu'il ne tombe dans les mains des *honnêtes gens*. Vous pouvez l'en empêcher, Angélique, si vous voulez.

—Je respecte le seigneur de Repentigny, dit-elle, répondant plutôt à ses propres pensées qu'à la remarque de Bigot.

Ses joues devinrent pourpres et, de ses doigts nerveux, elle rompit son éventail dont elle jeta les morceaux à terre avec violence.

—J'ai fait assez de mal à Le Gardeur, probable-

ment, continua-t-elle. Il vaudrait mieux peut-être ne plus le voir. Qui sait ce qui peut arriver ?

Elle avait l'air d'avertir l'intendant.

—Je suis heureux de voir qu'une amitié sincère vous unit à Le Gardeur, remarqua Bigot avec artifice. Vous apprendrez avec joie que nous avons l'intention de l'élever à une haute et lucrative position dans la compagnie, si toutefois *les honnêtes gens* ne le gagnent pas tout entier à leur cause.

—Les honnêtes gens ne l'auront pas si je puis les prévenir ! répliqua-t-elle avec chaleur. Personne n'éprouverait plus de plaisir que moi à le voir occuper une belle position.

—C'est ce que je pensais aussi. C'était un peu pour vous dire cela que je désirais vous voir.

—Vraiment ! je me plaisais à penser, chevalier, que vous n'étiez venu que pour moi !

Elle était quelque peu froissée.

—Et c'est pour vous seule aussi que je suis venu, lui répondit l'Intendant.

Il se sentait sur un terrain passablement glissant.

XII.

—Le chevalier Des Meloises, votre frère, vous a sans doute consulté au sujet des projets qu'il forme pour vous et pour lui ? demanda Bigot à mademoiselle Des Meloises.

—Mon frère a tant fait de projets, déjà, répondit Angélique, que je ne sais vraiment pas auquel de ces projets vous faites allusion.

Elle prévoyait ce qui allait arriver ; elle attendait, respirant à peine tant elle était oppressée.

—Vous devez savoir que d'avenir dépend surtout de votre union avec le chevalier De Repentigny.

Elle ne se contint pas davantage. Elle se leva, saisit Bigot par le bras, avec tant de violence qu'elle lui fit opérer un demi-tour.

—Chevalier Bigot, dit-elle, êtes vous venu ici pour me faire des propositions de la part de Le Gardeur de Repentigny ?

—Je vous demande pardon, mademoiselle ! je ne propose rien de la part de Le Gardeur. J'ai sanctionné sa promotion. Votre frère et la grande compagnie en général désirent cette union ; moi, je ne la désire pas !

Il dit ce dernier mot de façon à bien lui faire comprendre qu'il préférait ne la voir se marier avec personne.

—Je regrette de vous avoir parlé de ce projet, fit il avec douceur, puisque cela vous contrarie.

—Oui ! cela me contrarie ! reprit-elle, en lui laissant le bras. Le Gardeur de Repentigny peut bien parler pour lui-même. Je ne permettrais pas à mon frère de me faire une pareille proposition, à plus forte raison, je ne saurais la discuter avec le chevalier Bigot.

—J'espère que vous me pardonnerez, mademoiselle. Je ne vous appellerai plus Angélique, jusqu'à ce que vous m'ayez rendu votre amitié. Assurément je ne vous aurais pas oubliée, lors même que vous vous seriez rendue aux vœux de votre frère. Je craignais, et je voulais vous mettre à l'épreuve.

—Prenez garde, chevalier ! l'épreuve pourrait être dangereuse ! riposta-t-elle avec chaleur. Ne recommencez pas, ou je prendrai Le Gardeur par dépit !

C'était : par amour ! qu'elle pensait ; l'autre mot ne partait que des lèvres.

Elle reprit :

—Je ferai tout pour le tirer des mains des honnêtes gens, tout excepté l'épouser... quant à présent, du moins.

XIII.

Ils parurent se comprendre parfaitement.

—C'est entendu ! fit Bigot. Maintenant je vous le jure encore, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser. Vous frappez fort !

—Bah ! riposta-t-elle en souriant, les blessures

faites par les femmes se guérissent vite ; il n'y parait pas longtemps.

—Je ne sais pas. Du bout de son doigt qui n'écraserait pas un moucheron, une femme peut tuer l'homme le plus fort. J'ai vu cela.

—Heureusement, chevalier, ce n'est pas arrivé tout à l'heure, quand je vous ai touché ! Mais maintenant que je me suis vengée, je sens que je vous dois une réparation. Vous parlez de tirer Le Gardeur des mains des honnêtes gens ; comment puis-je vous aider ?

—De bien des manières. Quel jour a lieu la grande fête des Philibert ?

—Demain. Voyez ; j'ai été honorée d'une invitation spéciale.

Elle tira un papier de sa poche.

—Le colonel Philibert est bien poli, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

Bigot jeta un coup d'œil plein d'arrogance sur le billet.

—Avez-vous l'intention d'y aller, Angélique ? demanda-t-il.

—Non ! cependant, si je ne consultais que mes goûts, j'irais certainement.

—De qui donc prenez-vous conseil, si ce n'est de vous-même.

—Vous êtes bien flatteur !... De la grande compagnie, chevalier ! Je suis loyale, n'est-ce pas ? La grande compagnie avant tout !

—Tant mieux !

Soit dit en passant, il ne serait pas mal d'empêcher Le Gardeur d'assister à cette fête. Les Philibert, et les chefs des *honnêtes gens* ont beaucoup d'influence sur lui.

—Naturellement, ce sont tous des parents et amis. Mais si c'est votre désir, je l'en détournerai. Je ne pourrai pas l'empêcher d'y aller, mais il n'y restera point, fit-elle, avec un sourire malicieux, qui laissait deviner son pouvoir.

—C'est parfait, Angélique ! tout ce qui pourra amener une rupture entre eux !

XIV.

Il y avait dans la pensée de Bigot, des coins ténébreux qu'Angélique ne soupçonnait point; mais en retour, Bigot avait accepté sans défiance, comme une preuve de dévouement, les propositions de sa nouvelle amie. Il ne s'était nullement douté qu'en le flattant de la sorte, elle ne faisait que suivre un plan tout arrangé d'avance. En effet, en apprenant que Cécile Tourangeau irait à la fête, elle avait décidé d'intervenir. Elle voulait empêcher, à tout prix, une entrevue entre Le Gardeur et cette jeune fille qu'elle avait insultée à cause de lui.

L'Intendant se retira enfin. Angélique demeurait agitée, embarrassée, et un peu mécontente. Elle se rassit sur le banc, cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à songer. Sous son apparente indifférence, elle était la plus soucieuse des jeunes filles en ce moment-là. Elle comprit qu'elle avait à faire un immense travail, un sacrifice pénible; mais elle résolut de tout accomplir à quelque prix que ce serait; car, après tout, c'est elle, et non pas les autres, qui aurait à souffrir.



CHAPITRE XVIII.

LA PRINCESSE MÉROVINGIENNE ET LA CLASSE DES LOUISE.

I.

La cathédrale paraissait comme un autre monde, quand on comparait le calme dont elle était remplie, avec le bruit et le tapage de la place du marché, en face.

Sur le quarré, le soleil tombait brûlant et radieux, mais sa lumière ardente s'adoucissait en traversant les verres de couleur des grandes fenêtres de l'église, toute pleine de recueillement. Rompant la douce et religieuse clarté, une forte colonnade au chapiteau sculpté, supportait une voûte haute où le pinceau avait dessiné le ciel ouvert avec des anges et des saints en adoration devant le Seigneur.

Comme des arcs-en-ciel au-dessus d'un trône, un baldaquin superbe, tout couvert d'or, chef d'œuvre de Le Vasseur, s'élevait au-dessus du sanctuaire. Des cierges brûlaient sur l'autel et l'encens montait en spirales odorantes vers les arceaux. Puis des anges et des saints paraissaient regarder avec amour, à travers ces nuages errants, la foule agenouillée dans l'adoration.

II.

C'était l'heure des vêpres. L'orgue solennel et le chœur en surplis répondaient à la voix du prêtre. Le vaste temple débordait d'harmonie, et, dans les ins

tants de silence, l'on croyait entendre le murmure mystérieux du fleuve de vie qui s'échappait du trône de Dieu et de l'Agneau.

Les fidèles étaient plongés dans une méditation respectueuse. Cependant, quelques uns de ces indifférents qui semblent ne venir à l'église que pour voir et être vus, chuchotaient à l'oreille de leurs amis les rumeurs du jour. Le plaisir de se rencontrer valait bien à leurs yeux une petite prière !

Sur le perron se tenaient d'ordinaire, à l'heure des offices, quelques galants jeunes gens de la haute société. Ils présentaient l'eau bénite aux dames de leur connaissance. Cette piété mêlée d'un peu de galanterie n'est pas encore tout à fait disparue de notre temps, non plus que de ce lieu.

La porte de l'église était le lieu des assemblées, des rumeurs, des affaires, des rencontres, des annonces. Là, les vieux amis s'arrêtaient pour se raconter les nouvelles, les marchands pour parler commerce. C'était la bourse et l'échange de Québec.

Là, le crieur public annonçait de sa voix d'airain, les proclamations royales du gouverneur, les édits de l'Intendant, les ordres de la Cour de justice, les ventes publiques et privées. Toute la vie de la cité semblait se concentrer là.

Quelques arbres majestueux, rejetons de la forêt primitive, ornaient la place du marché ; un mince filet d'eau l'arrosait en murmurant, et la croix du clocher y laissait chaque jour tomber son ombre comme une bénédiction.

III.

Deux jeunes gens fort bien mis, flânaient, cet après-midi là, près de la porte du couvent, dans l'étroite rue qui aboutissait au marché.

Ils allaient et venaient sur un court espace, paraissaient impatients et regardaient souvent l'horloge du beffroi de la chapelle, à travers les ormes du jardin des Frères Récollets.

La porte du couvent s'ouvrit, et une demi douzaine

de jeunes filles, pensionnaires et externes, se précipitèrent dehors. Elles avaient une heure de liberté. Elles descendirent vivement les larges degrés et furent accostées aussitôt par les jeunes gens. C'étaient elles qu'ils attendaient. Après l'échange d'une poignée de mains, ils se dirigèrent ensemble en ricanant vers le marché, passèrent devant les échoppes, achetèrent des bonbons, puis se rendirent à l'église par curiosité.

Ils se mirent à genoux pour prier un instant. Alors, les jeunes filles virent s'agiter une main finement gantée. C'était le chevalier Des Meloises qui leur envoyait des saluts de l'autre côté de la nef.

Il avait récité à la hâte un ou deux *Ave*. Sa dévotion n'en demandait pas davantage. Il promenait ses regards autour de lui avec un air de condescendance, critiquait la musique et regardait en face les femmes qui levaient la tête. Plusieurs soutinrent bravement son examen.

Les élèves des Urselines sortirent avant la fin de l'office et le rencontrèrent dans le bas-côté. L'une d'elles lui dit d'un air enjoué :

—Chevalier Des Meloises, nous ne pouvons pas prier plus longtemps pour vous! Mère Supérieure ne nous a donné qu'une heure pour entendre le salut aux vêpres et visiter quelques magasins. Nous voudrions faire une petite course dans la ville, ainsi, adieu ! Mais si vous aimiez autant notre compagnie que l'église, vous pourriez venir avec nous. Vous en escorterez deux. Vous voyez, nous sommes six pour deux messieurs.

—Je préfère aller avec vous, mademoiselle de Brouague, répondit galamment Des Meloises.

Il oubliait l'importante réunion des directeurs de la grande compagnie ; mais les affaires se réglaient bien sans lui.

Louise de Brouague n'estimait pas fort le chevalier Des Meloises, mais enfin, comme elle le disait à l'une de ses compagnes, il faisait une bonne canne quand elle ne pouvait en avoir de meilleure.

—Nous sommes sorties tout un bataillon aujourd'hui, reprit-elle, en regardant le groupe jovial de ses amies. Un magnifique échantillon de la fameuse classe des Louise ! n'est-ce pas, chevalier ?

—Magnifique ! superbe ! incomparable ! exclama le chevalier.

Et il les lorgnait avec admiration.

—Mais comment avez-vous pu obtenir cette faveur ? demanda-t-il. Une Louise suffit pour bouleverser la ville... Et six à la fois ! En vérité ! la supérieure est bien complaisante aujourd'hui.

—Oh ! si elle l'est ! Écoutez ! D'abord nous n'aurions pas obtenu la permission de sortir aujourd'hui, si nous n'avions commencé par gagner la bonne Mère des Séraphins. C'est elle qui a intercédé pour nous. Et nous voici errantes dans les rues de Québec, prêtes à toutes les aventures qu'il plaira au ciel nous envoyer.

IV.

La jolie Louise de Brouague pouvait bien exalter la classe des Louise. Toutes les élèves de cette classe portaient ce nom, et toutes étaient remarquables par leur beauté, leur rang et leurs manières.

La plus belle de toutes était mademoiselle de Brouague. Après la cession du Canada, alors qu'elle était encore dans toute sa beauté, elle suivit en Angleterre le chevalier de Lévy, son mari, et vint à la Cour rendre hommage à son nouveau Souverain. Georges III qui était jeune encore, fut frappé de sa grâce et de sa beauté, et il lui dit galamment :

—Si les dames du Canada sont aussi belles que vous, j'ai véritablement fait une conquête !

Accompagner les jeunes pensionnaires du couvent quand elles se promenaient dans la ville, c'était pour les galants d'alors un passe-temps agréable, une amoureuse corvée.

Aujourd'hui, ces promenades furtives se pratiquent encore et les galants renaissent toujours.

Les pieuses sœurs ne soupçonnaient point les ruses

mises en jeu par les jolies élèves qui voulaient aller respirer l'air de la ville. Dans tous les cas, elles fermaient charitablement les yeux sur ce qu'elles ne pouvaient empêcher. Sous leur guimpe de neige battait toujours un cœur humain.

—Pourquoi donc n'êtes vous pas à Belmont, aujourd'hui, chevalier Des Meloises, demanda tout à coup, Louise Roy, une gentille questionneuse qui ne se gênait guère. Ses longs cheveux châtains excitaient l'admiration et l'envie de toutes les femmes. Il n'y en avait pas de plus beaux. Quand elle les détachait, ils la couvraient comme d'un voile splendide, et tombaient jusqu'à ses genoux. Ses yeux gris, profonds, étaient comme des puits de sagesse. Elle avait l'éclat du lis, et seules quelques taches de rousseur pâles, comme si elles eussent été faites par le soleil, ajoutaient à ses charmes en rompant la monotonie de sa blancheur. Les religieuses l'appelaient la princesse Mérovingienne, la fille des rois chevelus, et partout elle était reine par droit de jeunesse, d'esprit et de beauté.

—Je n aurais pas eu le plaisir de vous rencontrer à Belmont, Mademoiselle Roy, répondit le chevalier Des Meloises, j'ai préféré n'y pas aller.

La question ne lui avait pas plu.

—Vous êtes toujours flatteur, toujours poli, chevalier, reprit-elle.

Et un vif mouvement de ses lèvres mignonnes simula la moquerie. Je ne comprends pas, continua-t-elle, qu'on refuse d'y aller. Toute la ville y est, j'en suis certaine, car je ne rencontre personne dans les rues.

Elle s'empara coquettement d'un lorgnon et se mit à regarder partout :

—Personne ! je ne vois personne.

Ses compagnes prétendirent, plus tard, qu'elle regardait le chevalier en disant cela.

Elle rit aux éclats et avoua que c'était possible.

V.

—Avez-vous entendu parler de la fête de Belmont, au couvent, mademoiselle Roy? demanda le chevalier en faisant tourner sa canne.

—Nous n'avons entendu parler, et nous n'avons parlé que de cela depuis huit jours. Nos maîtresses ont eu de la besogne, car nous causions toujours, au lieu d'étudier nos leçons comme des filles sages, pour mériter des points de bonne conduite. La fête, le bal, les toilettes, la compagnie, tout cela remplissait nos cœurs et nos têtes! si bien, chevalier, que Louise de Beaujeu que voici.... devinez ce qu'elle a dit. La maîtresse de classe lui demandant comment se traduit ciel en latin. Vous ne le devinez point? Elle a répondu: *Belmont!*

—Pas de ces contes, mademoiselle Roy! riposta Louise de Beaujeu avec un éclair de joie dans les paupières. Gardons pour nous nos histoires de couvent. Après tout, la traduction n'était pas mauvaise. Une superbe méprise, par exemple! continua-t-elle, c'est la réponse de cette demoiselle de la classe de grec, à qui la maîtresse demandait *le véritable nom* de l'Anax Andron, le roi des hommes de l'Iliade....

Louise Roy regarda son amie avec défiance et pâlit.

—Comment! comment! fit-elle.

—Vous ne le devineriez jamais, chevalier, reprit mademoiselle de Beaujeu; autant vous le dire tout de suite. L'élève répondit gravement: "c'est Pierre Philibert!"

Mère Sainte Christine poussa un formidable soupir, mais Louise fut condamnée à baiser la terre deux fois, pour avoir prononcé avec tant d'onction et si mal à propos le nom d'un gentilhomme.

—Si je me suis rendue coupable de cette distraction, Louise de Beaujeu, riposta mademoiselle Roy, vous savez que j'en ai subi la peine bruyamment et volontiers. J'aurais bien préféré cependant em-

brasser l'objet de ma distraction ; mais je n'avais pas le choix.

—Et c'est encore ce qu'elle dit. Pas de pénitence qui la fasse changer d'opinion ! jamais ! Elle s'en tient à sa traduction malgré tous les lexicon grecs, affirma Louise de Brouague.

—C'est vrai ! je le maintiens. Pierre Philibert est le roi des hommes de la Nouvelle-France !... demande à Amélie de Repentigny.

—Oh ! elle en jurera toujours ! Inutile de le taire, chevalier Des Meloises ! continua Louise de Brouague, toutes les élèves raffolent de lui depuis qu'il est en amour avec une de nos compagnes. Il est le prince Camaralzaman de nos contes de fée.

—Quel est ce nom ? fit Des Meloises froidement.

Il était passablement ennuyé de cet enthousiasme pour Philibert.

—Je ne suis pas pour vous en raconter plus long ; mais je vous assure que si les Louise de notre classe avaient des ailes, elles s'abattraient sur Belmont comme une volée de colombes.

Louise de Brouague s'apercevait bien que le chevalier était froissé ; elle se plaisait à le taquiner et à blesser sa vanité, car elle ne l'aimait pas.

Il en avait assez de ces compliments à l'adresse de Philibert. Il se souvint alors qu'il devait se rendre au palais et s'excusa de ne pouvoir passer tout entière, avec les aimables hellénistes des Ursulines, l'heure de récréation accordée par la gracieuse supérieure.

VI.

—Mademoiselle Angélique est allée à Belmont, sans doute, chevalier, si des affaires pressantes vous retiennent au palais ? demanda Louise Roy. Comme ce doit être ennuyeux d'être accablé de besogne, quand on sent le besoin de jouir de la vie !

Le chevalier se retourna à cette apostrophe de la jeune fille, et répliqua brièvement.

—Non ! elle n'y est pas allée. Elle n'a pas voulu

se rencontrer avec la famille des Jourdains, les alliés du bourgeois Philibert, et elle a bien fait. Elle se préparait à faire une course à cheval. C'est le temps. La ville semble toute gaie aujourd'hui, car les gens du commun sont à Belmont.

Louise de Brouague s'emporta :

—Fi ! chevalier, riposta-t-elle, avec indignation, c'est mal à vous de parler ainsi du bourgeois et de ses amis ! Comment ! le gouverneur, madame de Tilly et sa nièce, le chevalier de La Corne St. Luc, Hortense et Claude de Beauharnois, et je ne sais combien d'autres de l'élite de la société y sont allés par respect pour le colonel Philibert ! Et pas une demoiselle du couvent—Nous valons quelque chose après tout !—pas une demoiselle du couvent qui ne consentirait à sauter par la fenêtre et à jeûner au pain et à l'eau pendant un mois ensuite, pour une heure d'amusement à ce bal ! N'est-ce pas mesdemoiselles Louise ?

Toutes approuvèrent. Les deux jeunes cavaliers qui avaient été témoins de cette passe d'armes sourirent, et Des Meloizes s'inclina profondément.

—Je suis fâché d'être obligé de me séparer de vous, mademoiselle, dit-il, mais l'Etat a besoin de mes services.

L'Etat ! L'Intendant ne saurait procéder à moins que le bureau ne soit au complet. Il faut que j'assiste au conseil et je me rends au palais.

—Oh ! vous avez parfaitement raison, chevalier, affirma Louise Roy. Que deviendrait la nation, que deviendrait le monde, que deviendraient les pensionnaires des Ursulines si les hommes d'état, les guerriers, les philosophes, comme vous et les sieurs Drouillon et La Force que voici, ne s'occupaient de temps à autre de notre bonheur et de notre sûreté !

Le chevalier Des Meloizes s'éloigna sous cette grêle de traits.

Le jeune Laforce n'avait été jusque là qu'un damoiseau voltigeant par la ville ; il devait plus tard

se rendre digne de son nom par son esprit et son énergie. Il répliqua :

—Mille mercis, mademoiselle Roy ! C'est rien que pour l'amour des jeunes pensionnaires que nous avons, Drouillon et moi, embrassé la profession d'hommes d'état, de guerriers, de philosophes et d'amis. Nous sommes prêts à diriger vos pas innocents à travers les périls de la ville si vous voulez aller plus loin.

—Hâtons-nous ! fit Louise Roy en ajustant son monocle, j'aperçois le père Michel au coin de la côte de Léry. Il a l'air de chercher des brebis égarées, sieur Drouillon.

VII.

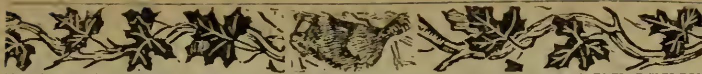
Le bonhomme Michel était le gardien et le factotum du couvent. Il épiait les élèves qui sortaient. Il portait des lunettes pour mieux voir, et quelque fois il voyait plus mal ; c'était quand on lui glissait une pièce blanche dans la main. Il mettait dans un vieux sac de cuir tout l'argent de la propitiation. Il aimait les expressions théologiques. Il y avait là dans ce vieux sac le prix de bien des courses au hasard dans les rues de Québec.

Les annales du couvent ne disent ni ce qu'il vit, ni ce qu'il fit cette fois. Mais comme Louise Roy l'appelait son vieux Cupidon, et savait lui mettre le bandeau sur les yeux ; on peut en conclure que les bonnes religieuses ne connurent rien de la charmante promenade des Louise ce jour-là, dans les rues de la cité.

Pauvre bonhomme Michel ! Notre récit serait incomplet si nous ne parlions de sa mort. Il expira dans le monastère à l'âge des patriarches. Avant de remettre à Dieu sa bonne vieille âme, et pour la rendre plus légère dans son vol vers le ciel, il secoua son sac de cuir, et en fit tomber les pièces de toutes sortes qu'il avait reçues des internes, pour garder le secret de leurs promenades défendues.

Les religieuses ne se montrèrent point inexorables.

Elles reçurent son legs expiatoire, lui pardonnèrent de n'avoir pas toujours vu clair autant qu'il l'aurait fallu, et firent dire une messe chaque année pour le repos de son âme. La messe se disait encore, et depuis longtemps les générations nouvelles des galants et des pensionnaires qui se promenaient dans les rues de Québec, avaient perdu le souvenir de sa bonne figure de Breton !



CHAPITRE XIX.

L

COURSE AUX DIVIDENDES ! ET CHASSE AUX DOTS !

I.

Le chevalier Des Meloises descendit la rue du Palais. Il se hâtait, marchait vite et maugréait joliment. Les Louise joviales voulurent passer le long des remparts pour voir travailler les gens, avant de rentrer au couvent. Les officiers ne manquèrent pas de les saluer avec politesse, et elles répondirent à ces salutations en demoiselles bien élevées ; seulement, les sourires et les regards qu'elles décochaient en passant, n'étaient point dans le programme du monastère.

Rien d'inconvenant, rien de répréhensible, assurément, dans ces coquetteries des lèvres roses et des yeux étincelants. Un besoin d'exprimer une grande loyauté envers la patrie, un véritable enthousiasme envers ses défenseurs.

—Plût au ciel que je fusse un homme ! exclama Louise de Brouague. Je porterais l'épée, je prendrais la bêche, tout ce qui peut servir et défendre mon pays ! Je rougis de ne pouvoir que parler, prier et souffrir, pendant que tout le monde travaille au combat !

Pauvre jeune fille ! elle ne voyait pas encore ces jours d'épreuves terribles pour les femmes de la Nouvelle France, où les douleurs qui devaient fondre sur elles seraient plus cruelles mille fois que l'épée vengeresse de l'ennemi ! Alors, pendant soixante et

cinq jours, les batteries de Wolfe devaient faire pleuvoir sur Québec les bombes et les boulets! Alors, sur un espace de cent milles, la rive sud devait être le théâtre de l'incendie et de la dévastation!

Dans sa bonté, la Providence voilait encore ces douloureux événements, et les jeunes filles du couvent se promenaient aussi gaîment le long des fortifications que dans une salle de bal.

II

Lorsque le chevalier Des Meloises passa sous la porte du palais, il fut appelé par deux jeunes officiers du régiment de Béarn, qui l'invitèrent à prendre un verre de vin dans le corps de garde avant de descendre au Palais. Il se rendit à leur invitation. Le Bourgogne lui rendit la bonne humeur, et il fit sa paix avec lui-même et avec le monde.

—Que se passe-t-il donc au Palais? demanda le capitaine Monredin, un vif bavarois; tous les gros Bonnets de la grande compagnie sont descendus cet après-midi! Je suppose que vous vous y rendez aussi, Des Meloises?

—Oui, je suis mandé pour affaires sérieuses. Affaires d'état... Alors Penisault défend le vin. Pas une goutte! Des livres, des papiers, des connaissements, des sommes payées, des sommes reçues! Doit et avoir! et tout le maudit jargon de la Friponne! Je maudis la Friponne, mais je bénis son argent! La Friponne paie bien, Monredin! Elle paie mieux que le commerce de fourrures dans les postes ennuyeux du Nord Ouest.

Le chevalier fit sonner une poignée de monnaies dans son gousset. Cette musique calmait le dégoût qu'il éprouvait à faire le commerce, et le réconciliait avec la Friponne.

—Vous êtes tout de même bien chanceux de faire sonner tant de pièces! riposta Monredin. Pas un Béarnois ne réussirait à faire un accompagnement à l'air que vous jouez là, même en fouillant ses deux poches! Vous voyez notre fameux régiment, qui ne

le cède à nul autre, j'espère ! continua-t-il, eh bien ! tel qu'il est, il attend depuis un an après la solde ? Oui ! une année d'arrérages ; rien que cela ! Je voudrais bien entrer dans les affaires, aussi moi, comme vous dites, et courtiser cette charmante Dame la Friponne !

—Nous avons vécu d'emprunts six mois durant. Ces sangsues de juifs de la rue Sault au Matelot, qui osent s'intituler chrétiens, ne veulent pas escompter les meilleurs billets du régiment à moins de quarante pour cent.

—C'est vrai ! affirma un autre officier, un officier qui avait du crédit quelque part et de quelque façon, si l'on en jugeait par sa face rubiconde. C'est vrai ! Le vieux grippe-sou du cul-de-sac n'a-t-il pas eu l'imprudence de me demander cinquante pour cent de discompte pour une traite sur Bordeaux ! Je suis d'accord avec Des Meloises : le commerce peut être profitable à ceux qui le font, mais fait de cette façon, il souille les mains, au grand plaisir du diable !

—Il ne faut pas mettre tous les marchands au même rang, Eméric, observa le capitaine Poulariez, un officier à l'air calme mais résolu. Il y en a un, dans la ville, qui reste gentilhomme tout en se livrant au négoce. Le bourgeois Philibert accepte au pair les billets des officiers du roi. Il a des sympathies pour l'armée et de l'amour pour la France !

—Alors je voudrais bien qu'il fut paie-maître des forces de Québec ! je pourrais m'adresser à lui quelquefois, dit Monredin.

—Et pourquoi ne le faites-vous pas ?

—Pourquoi ? pour la raison que tant d'autres peuvent invoquer. Le colonel Dalquier endosse mes billets, mais il déteste cordialement le bourgeois, comme c'est le devoir d'un chaud ami de l'Intendant. Ainsi, vous comprenez qu'il faut que je me résigne à me faire plumer par ce vieux Fesse-Mathieu de Penisault, à la Friponne.

—Est-ce qu'il y en a beaucoup d'entre vous, messieurs, qui sont allés aux fêtes de Belmont ? demanda

Des Meloises, ahuri par cette discussion commerciale, par ce langage des affaires.

—Pardieu ! répondit Mouredin, tous les officiers du régiment, je crois, excepté le colonel et l'adjudant qui se sont abstenus par principe, et la présente compagnie, qui s'abstient par devoir mais bien à regret. Il paraît que, depuis l'arrivée de notre régiment, il ne s'est pas vu ici pareille agglomération de jeunes beautés. Un vrai concours.

—Et pas avant votre arrivée, non plus, probablement, n'est-ce pas, Mouredin ? fit Des Meloises en présentant son verre pour le faire remplir.

—Ce Bourgogne est délicieux, observa-t-il. A part l'Intendant, je crois, personne n'en a de pareil.

—Il vient de la Martinière, répondit Poulariez. Il a été bien bon, n'est-ce pas, de se souvenir des pauvres Béarnais relégués sur ce mauvais côté de l'Atlantique ?

Nous soupirions ardemment après ce Bourgogne, ajouta Mouredin, quand il se mit à pleuvoir sur nous comme un nuage de la Providence ! Santé et fortune au capitaine La Martinière et à sa bonne frégate la Fleur de Lys !

III

Une autre ronde suivit. Mouredin s'écria :

—On parle de ces jansénistes qui menacent de bouleverser la France par les extravagances auxquelles ils se livrent sur la tombe de Maître Pâris. Moi je prétends que leurs convulsions ne sont pas aussi contagieuses que ce vin généreux !

—Et le vin produit des convulsions aussi, Mouredin, si l'on en prend trop, et cela sans miracle non plus, remarqua Poulariez.

Mouredin éleva la tête. Il était rouge et bouffi. Il semblait avoir besoin d'une bride pour modérer son élan.

Poulariez demanda :

—Il est certain que nous allons avoir la paix ! Est-

ce vrai, Des Meloises ? Vous devez connaître le dessous des cartes ?

—Non, je ne sais pas, j'espère que cette rumeur est fausse. Qui sont ceux qui désirent la paix ? ce serait la ruine des amis du roi ici.

Des Meloises prenait autant que possible des airs d'homme d'état.

—La ruine des amis du roi ! qui sont-ils ces amis, Des Meloises ? répliqua Poulariez jouant parfaitement la surprise.

—Les associés de la grande compagnie, assurément ! En connaissez-vous d'autres ?

—Je croyais pouvoir compter le régiment du Béarn, pour ne pas parler du peuple honnête et bon, risposta Poulariez blessé.

—Les *honnêtes gens?* exclama Des Meloises. Alors, Poulariez, je n'ai qu'une chose à vous dire. Si c'est pour un tas de boutiquiers, de scieurs de bois, de savatiers et de fermiers qu'il nous faut garder la colonie, le plus tôt le roi l'enverra au diable ou aux Anglais, sera le mieux !

Poulariez eut un regard plein de courroux, mais les autres jetèrent un éclat de rire.

Le chevalier Des Meloises tira sa montre :

—Je devrais être au Palais, dit-il. A l'heure qu'il est Cadet, Varin et Penisault doivent avoir balancé les livres, et l'Intendant, qui mène la besogne en diable parfois, a peut-être partagé les dividendes pour le dernier quartier. C'est la seule partie qui m'intéresse.

—Mais ne les aidez-vous donc pas un peu ? demanda Poulariez.

—Non, je laisse cette besogne à ceux qui ont de la vocation. Au reste, je pense que Varin, Cadet et Penisault aiment bien à garder pour eux l'administration intime de la compagnie. J'espère que j'aurai un bon dividende dans ma poche ce soir. Eméric, je vous dois une revanche au piquet, n'est-ce pas ?

—Vous m'avez fait faire *capot*, la nuit dernière, à la Taverne de Menut et j'avais trois as et trois rois !

—Mais j'avais un quatorze, moi ! et j'ai emporté les jetons !

—C'est bien, chevalier, je les reprendrai ce soir. C'est une manière d'avoir ma part des dividendes et de me mêler aux affaires de la grande compagnie... Vous partez, définitivement ? Au revoir, alors ! rappelez-moi au souvenir de Sainte Blague.

C'était un soubriquet de l'Intendant.

—Si j'avais un héritier pour le vieux château de l'Adour, je voudrais l'appeler Bigot, pour la chance.

IV.

Le chevalier Des Meloises descendit la côte. Les jardins étaient enveloppés de calme : quelques flâneurs seulement se promenaient dans les larges allées bordées de fleurs, les sentiers tortueux et sur les terrasses élevées. Pas loin de là, s'étendaient les quais du roi et les magasins de la Friponne, tout grouillants d'un essaim de travailleurs qui chargeaient et déchargeaient les vaisseaux, empilaient ou distribuaient les marchandises.

Il jeta un regard de dédain sur les magasins, puis, en jouant avec sa canne, il monta lentement le grand escalier, et entra dans la salle du conseil.

—Mieux vaut tard que jamais, chevalier Des Meloises, lui dit Bigot.

Il alla s'asseoir avec Cadet, Varin, Penisault et les autres souverains de la compagnie.

—Vous êtes doublement heureux aujourd'hui, reprit encore l'Intendant, l'ouvrage est fait, et dame Friponne a distribué à chacun des actionnaires un œuf d'or digne de l'appétit d'un juif.

Le chevalier ne remarqua point ou ne fit pas semblant de comprendre le léger sarcasme.

—Merci bien ! fit-il. Je vais porter l'œuf chez Menut, ce soir, et s'il peut éclore, j'espère qu'il me restera autre chose que l'écale, demain.

—Et qu'importe ? ce que l'un perd l'autre le gagne. Cela reste dans la famille. Voyez, continua-t-il, en passant le doigt sur une page du grand livre

ouvert devant lui. Mademoiselle Des Meloises est devenue actionnaire dans la grande compagnie. Le nom de votre charmante sœur est bien à sa place, dans cette liste des belles, grandes et nobles dames de la cour qui sont nos associées.

Le chevalier lut le nom de sa sœur. Il y avait une jolie somme à son crédit : cinq chiffres !

—J'espère, reprit Bigot, que Mademoiselle Des Meloises daignera accepter ce faible témoignage de notre respect.

Il savait bien qu'elle le priserait à sa valeur.

—Aie pas peur ! chuchotta Cadet, qui n'en revenait pas de sa mauvaise opinion sur les femmes. Les poulettes de Versailles grattent n'importe quel fumier qui cache des diamants ! Angélique Des Meloises fera bien de même ; elle a des griffes elle aussi !

Personne n'entendit cette judicieuse observation. Au reste, Cadet pouvait tout dire : c'était son privilège. Des Meloises s'inclina profondément en répondant à Bigot.

—Je puis vous assurer que ma sœur sera enchantée de cette marque d'estime, que daigne lui offrir la grande compagnie. Elle appréciera dignement, j'en suis sûr, l'extrême bonté de l'Intendant.

Cadet et Varin se regardèrent en souriant. Bigot sourit aussi en ajoutant :

—Oui, chevalier, la grande compagnie est heureuse de payer ce tribut à la plus belle dame de la Nouvelle-France. Nous accordons un prix pour le lin le plus fin, l'animal le plus gras, pourquoi ne récompenserions-nous pas la beauté, la grâce et l'esprit ?

V.

Quelques moments après il demanda :

—Quelles nouvelles, aujourd'hui, dans la ville, chevalier ? Cette affaire de Belmont ?...

—Rien ! je n'en connais rien ! je crois que la moitié de la ville s'y est rendue. A la porte de l'église,

cependant, les marchands ne parlaient que de la paix. Est-ce qu'elle nous menace sérieusement, Bigot ?

—Si le roi veut qu'elle se fasse elle se fera.

Bigot n'avait pas l'air de mettre de l'importance à cette question.

—Mais votre opinion, chevalier Bigot ? Qu'en pensez-vous ?

L'Intendant lui répondit avec humeur :

—Amen ! amen ! quod fiat fiatur ! Le premier fou de Paris peut vous en apprendre plus long que moi sur les faits et gestes des dames de Versailles ; or, ce sont elles qui décident de tout.

—Je crains que la paix ne soit conclue. Que ferez vous en ce cas, Bigot ?

Des Meloises ne s'apercevait point de la répugnance de Bigot à lui répondre.

—Si le roi fait la paix, répliqua celui ci, *invitus sanabor*, comme disait cet homme qui épousait une grondeuse.

Il se prit à rire d'un air moqueur et il ajouta :

—Nous ferons pour le mieux, Des Meloises ! Permettez-moi de vous le dire en secret, je me propose de faire tourner les évènements à notre avantage.

—Mais si les dépenses de la guerre cessent tout à coup, que va devenir la grande compagnie ?

Des Meloises songeait aux cinq chiffres du dividende.

—Oh ! vous auriez dû arriver plutôt, chevalier, vous auriez vu comment, en prévision de la paix ou de la guerre, les affaires de la grande compagnie ont été réglées.

Soyez certain d'une chose, continua-t-il, la grande compagnie ne criera pas avant d'avoir le mal, comme les anguilles de Melun. Le proverbe dit : Ruse fait plus que force. La grande compagnie doit prospérer, c'est là sa première condition d'existence. Une année ou deux de repos ne seraient point de trop peut-être, pour ravitailler et renforcer la colonie, et alors nous serons prêts encore à crocheter les ser-

rures du temple de Bellone, et à crier avec plus de plaisir que jamais : Vive la guerre ! Vive la grande compagnie !

VI.

Bigot, dans son admirable perspicacité, prévoyait le cours des événements. Il devait, d'ailleurs, en rester à peu près le maître après la paix d'Aix-la-Chapelle : une paix qui n'en fut pas une du tout pour l'Amérique, mais qui fut plutôt une trève armée et pleine de trouble entre les Français et les Anglais du Nouveau Monde, dont les intérêts étaient opposés et les ambitions rivales.

La séance du bureau de direction de la grande compagnie fut levée. Bigot se retira. Il était préoccupé ; il avait ses projets à lui, ses intérêts privés bien autrement importants à ses yeux que ceux de la compagnie. Cadet, Varin et Penisault, les âmes damnées de l'administration, avaient à farder certaines choses pour les rendre acceptables aux associés. Le cercle de la corruption était de plus en plus noir, à mesure qu'on avançait dans cette compagnie, au fond de laquelle Bigot, leur prince à tous, était assis comme sur un trône de ténèbres.

VII.

Le chevalier Des Meloises était fier de l'adresse et de la beauté de sa sœur, mais un peu inquiet à son sujet. Tous deux vivaient ensemble en parfaite harmonie tant qu'ils ne s'occupaient nullement l'un de l'autre. Ils vivaient au gré de leurs désirs. Seulement, il y avait bisbille quand elle lui reprochait sa pénurie ou quand elle lui disait qu'il administrait les biens de la famille avec extravagance.

Il était content d'annoncer à Angélique qu'elle était actionnaire dans la grande compagnie, une bonne fortune qui lui arrivait par la grâce de l'Intendant. Angélique éprouva une immense joie. Les prodigalités de son frère ne l'inquièteraient plus, et ses espérances extravagantes pourraient ouvrir leurs

ailes. La pensée de ce don généreux soutiendrait son ambition contre les aspirations de son cœur, tantôt, quand Le Gardeur de Repentigny viendrait.

Le chevalier Des Meloises ne se doutait pas des prétentions de sa sœur. Il se berçait depuis longtemps d'une folle illusion. Il s'imaginait qu'il aurait la main de la belle et riche Amélie de Repentigny, s'il la sollicitait. Quelque chose lui disait alors qu'il devait se hâter ou qu'un autre lui ravirait le doux objet de ses rêves.

Il avoua donc à Angélique qu'il désirait se marier.

—Mon alliance avec la haute et riche maison de Tilly est une chose certaine, lui dit-il, si vous voulez bien m'aider, comme une bonne petite sœur peut et doit le faire...

—Comment cela ? demanda-t-elle brusquement.

Elle savait bien ce qu'il allait lui proposer...

—En épousant Le Gardeur, ma chère Angélique. Toute la ville sait qu'il est fou de toi, et qu'il te conduira à l'autel quand tu voudras, sans exiger d'autre dot que ta magnifique chevelure.

—Mon cher Renaud, je n'ai nul besoin de vos avis Que j'épouse Le Gardeur ou que je ne l'épouse point, vous n'en obtiendrez ni plus ni moins la main d'Amélie. Je le regrette, mais Amélie n'est point pour vous. Elle sera la femme de Pierre Philibert ou elle ne sera la femme de personne.

—Tu n'es pas très encourageante, ma sœur. Je suis sûr néanmoins que si tu consentais à épouser Le Gardeur, et à mettre à mon service ton adresse et ton dévouement, j'aurais bientôt ma part de la fortune des Tilly. Les Tilly ont des coffres pleins d'or dans leur vieux manoir, et ils possèdent des terres si vastes qu'un corbeau volerait toute une journée avant de pouvoir en sortir.

—C'est inutile, mon frère ! Amélie n'est pas comme les autres filles, vois-tu ; elle refuserait la main du roi pour se donner à l'homme qu'elle aime, et elle aime Pierre Philibert. Je déteste les femmes parfaites et je ne voudrais pas être un modèle de vertu, mais

Amélie en est un, mon frère, et elle ne s'en doute pas !

—Hum ! je n'ai jamais mis la main sur aucun de ces parangons, et je serais curieux d'en éprouver une, répondit Des Meloises avec un sourire plein de suffisance. Je ne les crois pas plus invincibles que les autres, ces femmes-là, quand elles oublient de prendre leur bouclier.

—Oui, mais ces femmes-là, comme tu dis, n'oublient jamais leur armure. Elles semblent nées comme Minerve. Je sais bien que tu as trop de présomption pour me croire ; mais va ! cours ta chance, et tu m'en donneras des nouvelles ! Elle ne te donnera ni coups de langue, ni coups de griffes. Elle est grande dame et elle te parlera en reine. Elle te renverra si poliment que tu reviendras avec une haute opinion de notre sexe.

—Moque-toi de moi, comme toujours, Angélique ! On ne sait jamais si tu badines ou si tu moralises. Sois donc sérieuse une fois. Les fortunes des Tilly et des Repentigny sont les plus considérables de la Nouvelle-France ; nous pouvons les conquérir l'une et l'autre si tu veux m'aider.

—Je te souhaite sincèrement ces coffres plein d'or du vieux manoir, et ces terres immenses que le vol des corbeaux ne saurait franchir dans une journée, mais renonces y Renaud, comme j'y renonce moi-même.

VIII.

Angélique s'étendit paresseusement dans son fauteuil. Elle était ahurie. Le chevalier ne voulut point lâcher prise :

—Pourquoi renonces-tu à la fortune des Repentigny, répliqua-t-il ? Elle sera tienne quand tu voudras. Tu n'as qu'à donner ton petit doigt à Le Gardeur... En vérité tu me mets dans l'embarras.

Angélique sourit, cassa une noix comme par distraction, et savoura quelques gouttes de vin.

—Je le sais bien, Renaud, que je te mets dans

l'embarras, fit-elle ensuite tranquillement, mais j'y suis souvent tout de même, va ! Il y a dans le monde tant d'hommes... tant de pauvres, si peu de riches, si peu de cœurs sensibles, surtout, qu'une femme est bien excusable de se vendre au plus haut enchérisseur ! De nos jours, le bonheur de l'amour ne se trouve que dans les romans et chez les laitières.

—Morbleu ! Angélique, tu lasserais la patience de tous les saints du calendrier ! Je plains le malheureux qui t'épousera ! Voici que la plus belle fortune de la Nouvelle France va tomber entre les mains de Pierre Philibert, que satan confonde ! une fortune que j'ai toujours regardée comme la mienne !

—C'est ce qui démontre la présomption des hommes ! Tu n'a jamais dit un mot d'amour à Amélie et tu penses qu'elle va se jeter dans tes bras au premier appel !

—Oui, si tu le voulais, Angélique ! mais non, tu es dure comme un roc et tu as plus de caprices et de vanité que toutes les femmes ensemble !

Angélique se leva.

—Tu traites courtoisement mon pauvre sexe, dit-elle avec malice ! Je te laisse avec toi-même : je ne saurais te laisser en plus mauvaise compagnie.

—Tu es acerbe et sarcastique, aussi. Tout ce que je voulais, c'était de nous assurer à tous deux une belle fortune. Je ne vois pas à quoi servent les femmes, si ce n'est à nous contrarier.

—C'est cela ! j'admets que les femmes méritent tout ce que tu penses d'elles, mais tu devrais être assez poli pour ne pas me le dire en face. Un conseil maintenant, Renaud : étudies le jardinage et peut-être qu'un jour tu deviendras illustre comme le marquis de Vandrière. Cultive les choux si tu ne peux pas cultiver l'amour d'Amélie de Repentigny.

IX.

Angélique savait que Des Meloises n'était pas fort subtil ; sans cela, elle n'aurait pas osé faire cette grosse allusion au frère de la Pompadour. Vandrière

venait d'être nommé directeur des jardins du roi, par la grâce de la célèbre courtisane, sa sœur. On peut deviner aisément à quoi pensait la jolie fille en parlant ainsi.

Le chevalier fut blessé de la comparaison, cependant. Il n'aimait pas être mis en parallèle avec un plébéïen comme le nouveau marquis de Vandrière. Il répliqua avec feu :

—Le marquis de Vandrière! comment oses-tu accoler ce nom au mien? Il n'y a pas dans l'armée une seule table d'officiers où il serait permis à ce fils de poissonnier de s'asseoir! Pourquoi prononces-tu ce nom, Angélique? Tu es une véritable énigme!

—Je pensais à quelque chose qui pourrait bien arriver, si jamais je vais à Paris... C'est la solution d'un problème.

—Tu peux décourager la Sorbonne avec tes problèmes! Adieu! il faut que je sorte.

—Adieu! mon frère, puisque tu pars. Penses y! si tu veux t'élever dans le monde, tu ne ferais peut-être pas mal d'accepter une place de jardinier du roi, comme Vandrière. Il en est temps encore.

Elle se mit à rire, et sa voix argentine tintinait dans l'air, pendant que les pas du chevalier résonnaient sur l'escalier.

X.

Elle s'assit dans son fauteuil.

—Pauvre Renaud! comme il est fou, pensait-elle!... Pourtant, il est peut-être plus sage dans sa folie que moi dans mes habiles combinaisons...

Elle se coucha à demi sur le coussin moelleux du dossier.

—L'obscurité se répand déjà autour de moi, murmura-t-elle. Le Gardeur va bientôt venir. Les réjouissances de Belmont ne le retiendront pas... que vais-je faire?

Son cœur commençait à s'attendrir.

—Accepter ses vœux? continua t-elle, impossible! le tromper? je ne veux pas! Ne plus l'aimer? je ne

peux pas !... pas plus que je puis aimer l'Intendant... l'Intendant que je hais et que j'épouserai, pourtant !

Elle se couvrit les yeux de ses deux mains et demeura silencieuse pendant quelques minutes.

—Qui sait ? reprit-elle, qui sait si je l'épouserai ? Elle est encore à Beaumanoir, elle, cette femme !.... Est-ce donc en vain que je vais essayer de l'éloigner ?

Une pensée mauvaise s'élevait en rampant du fond de son cœur. Elle frissonna.

—Oserai-je encore lever les yeux sur cet honnête Le Gardeur ?.... Mon sort est à jamais fixé !.... Le Gardeur voudra me sauver, mais je ne veux pas ; qu'il me laisse avec mes projets !....

Ces projets ! ils ne venaient pas de la charité d'une âme pure.



CHAPITRE XX.

CHASSÉ—CROISÉ DE QUESTIONS ET BABIL.

I.

Fatiguée de ses réflexions sur l'inscontance de la fortune et l'incertitude des événements, Angélique se mit à songer à sa toilette. Elle appela Lisette qui se hâta d'accourir, et se mit en frais de l'habiller et de lui raconter les nouvelles du quartier.

Le quartier, c'était tout un monde pour la loquace servante, et un petit monde fort agité, fort remuant, en ces temps-là ! C'était un *epitome* de la France elle-même, une miniature de Paris, où toutes les provinces, du Béarn à l'Artois, avaient des représentants ; un petit foyer où, comme dans la grande métropole du royaume, toutes les passions : l'amour, la haine, la crainte, l'envie, l'ambition, étaient violemment attisées.

Lisette en savait long ce jour-là. Elle avait recueilli tous les babillages que les servantes s'étaient passés d'une galerie à l'autre. Et elles en avaient fait de merveilleux, les servantes, au sujet de la fête de Belmont ! Le nombre des carrosses, des hommes à cheval, des écuyères, les toilettes, le cortège des grands, le peuple ! c'était un dénombrement digne d'Homère.

II.

—Qui étaient donc tous ces invités, Lisette, demanda Angélique.

C'était pour le plaisir d'entendre parler sa servante, qu'elle lui faisait cette question ; car elle connaissait parfaitement les noms de tous les convives, de ceux qui s'étaient rendus à Belmont, et de ceux qui avaient décliné l'invitation ! Toute la ville ne s'était occupée que de cette fête depuis plusieurs jours.

—O madame ! la bourgeoisie ! presque rien que la bourgeoisie ! des gens qui sentent les fourrures, le poisson, la térébentine et la Basse-Ville ! Vous voyez chaque jour ces messieurs descendre à la Basse-Ville, les mains dans leurs poches où sonnent les pièces blanches ! des habits enfarinés sur le dos, des pantalons graisseux aux jambes, pendant que leurs femmes et leurs filles, la tête ornée de plumes et en falbalas, se pavanent dans les rues de la Haute-Ville avec tout l'à plomb des gens nobles !

Lisette était une rusée coquine. Elle savait que sa maîtresse s'était moquée de la fête des *honnêtes gens*.

—Mais enfin, vous savez les noms de ces gens, appuya mademoiselle Des Meloises. Vous possédez une langue capable de tout dire.

—Oui, madame, ce que je n'ai pas vu de mes yeux je l'ai appris de Manon Nytouche, la servante de madame Racine. Manon a accompagné sa maîtresse jusque chez madame de Grandmaison. Toutes les dames étaient là, sur le balcon, pour voir passer les invités. Elles en ont eu du plaisir ! Elles en ont dit des plaisanteries !

III.

Angélique se jeta en arrière dans sa chaise, d'une façon un peu nonchalante.

—Commencez, dit-elle, nommez-moi les équipages qui ont passé. Peu m'importe avec quels yeux vous les avez vus... les vôtres ou ceux des autres.

—Eh bien ! d'abord, comme de raison, il y avait les Brassard. Leurs filles étaient mises comme des duchesses. Elles avaient tout à fait oublié le vieux

magasin sale de la rue Sous-le-Fort, d'où elles avaient tiré leurs extravagantes toilettes. Les Gravel du Cul-de Sac, avec leurs grands pieds qui rappellent les pieds de leur grand père, le vieux coureur des bois !

—Pas mal dit, Lisette ! C'est dommage que les demoiselles Gravel ne vous entendent point, observa Angélique. Après ?

—Les Huot, ça va sans dire ! avec le cou raide et les épaules hautes de leur grand'mère, la Squaw.

Le sieur Huot la fit sortir de son wigwam avec son trousseau sur le dos et une lanière sur le front, et il l'amena ici pour en faire une dame. Le mariage fut célébré. Les demoiselles Huot portent leurs fourrures d'une autre manière maintenant....

Les Tourangeau, qui se croient assez riches pour se marier avec les nobles ! et Cécile, comme de raison, la belle Cécile ! avec ses cheveux frisés sur le front pour cacher....

Lisette s'arrêta court. Elle s'apercevait qu'elle mettait le pied sur un terrain glissant.

—Pour cacher quoi ? fit Angélique d'un ton sévère.

Elle savait bien pourquoi sa servante hésitait.

—Une marque rouge en forme de croix, madame !

Lisette avait peur, car elle ne pouvait deviner où tombait la foudre quand sa maîtresse se fâchait.

Angélique éclata de rire.

—Je gagerais, dit-elle, qu'elle n'a pas reçu cette croix-là au baptême.

Puis elle ajouta un instant après :

—Le monde a la langue longue, Lisette, et vous en avez le bout.

Puis elle reprit sa position pleine de mollesse, à la grande surprise de Lisette.

IV.

—Que dit-on de Cécile parmi le peuple ? demanda-t-elle ensuite.

—On dit, madame, qu'elle donnerait son petit doigt pour un sourire du chevalier de Repentigny.

Madame Racine prétend que c'est pour le voir qu'elle est allée à Belmont aujourd'hui.

—Lisette, je vais vous donner un soufflet si vous me tirez les cheveux ainsi : s'écria Angélique, en repoussant violemment la *soubrette*, d'une main aussi prompte à frapper qu'à prodiguer les caresses.

—Je vous demande pardon, madame ! supplia la servante.

Elle devinait bien ce qui mettait Angélique en colère, et n'avait pas envie de s'exposer encore.

—Cécile Tourangeau, reprit-elle, peut jeter les yeux sur le chevalier de Repentigny, mais le chevalier n'a jamais eu d'amour que pour une femme, et cette femme, je ne dois pas la nommer.

—Non? pas même à moi, Lisette? allons! son nom, s'il vous plait.

Angélique regardait sa servante de façon à lui ôter l'envie de désobéir.

—Eh bien ! madame, l'autre soir, quand il est parti si tard, je l'ai entendu s'écrier :

—La porte du ciel n'est pas aussi belle que cette porte ! et je n'habiterai jamais une maison où ne sera pas Angélique !

Je me rendrais à Rome à genoux, pour trouver un homme qui m'aimerait comme Le Gardeur vous aime, madame ! ajouta Lisette avec un enthousiasme qui ravit sa maîtresse.

V.

Lisette savait bien qu'elle venait de dire à sa maîtresse la plus agréable chose du monde. Un frisson de joie après une angoisse ; une coupe d'ivresse après un calice d'amertume. Angélique choisit le miel et rejeta l'amère potion.

—Quand un homme se met aux genoux d'une femme, dit-elle, il a vaincu ; c'en est fait de la femme. N'est-ce pas vrai, Lisette ?

—C'en serait fait de moi, dans tous les cas, madame !

Pourtant, les hommes sont bien trompeurs ! Nous

ne sommes sûres de les bien tenir que lorsque le bedeau nous a placés ensemble au cimetière, avec une pierre au dessus de la tête !

—Lisette, vous devenez spirituelle comme un démon ! s'écria mademoiselle Des Meloises, en battant des mains, je vous donnerai une robe neuve pour ce bon mot.... Savez-vous si le chevalier de Repentigny a dit autre chose ?

—C'est tout ce que j'ai entendu, madame ; mais il est clair comme la flèche de Charlesbourg qu'il ne donnerait pas une épingle pour Cécile Tourangeau ! Madame Racine affirme qu'il est aussi difficile de découvrir l'impression qu'elle fait sur lui, qu'un trou dans l'eau où vous avez plongé le doigt.

—Madame Racine parle comme la femme d'un arrimeur, et ses comparaisons ont la senteur des grèves !

Angélique, fort indulgente pour elle-même, se permettait de tout dire, mais critiquait sans merci la grossièreté des autres.

VI.

—Continuez à défiler votre chapelet, Lisette ! ordonna-t-elle. Après ces élégants bourgeois, qui allons-nous voir arriver à Belmont ?

—Les Massots ! comme de raison ! Les jeunes filles en bleu et blanc, pour singer votre costume, madame !

—Cela prouve leur bon goût, et la déférence qu'elles ont pour nous. Cette déférence est assez rare dans la Basse-Villie, où les femmes se donnent bien de grands airs, mais possédent peu de grâces.

—Après les Massots ?

—Après les Massots ? Oh ! toute la tribu des Cureux ! Cherchez une réunion dans Québec où ces gens-là ne fourrent pas leurs nez !

—Ah ! les Cureux ! répéta Angélique, en riant de grand cœur, je ris toujours quand je les vois montrer leurs grands nez dans un salon !

—Tout le monde rit, madame, même les servi-

leurs ! Il paraît que c'est à force de sentir le poisson qu'ils expédient en France, qu'ils ont acquis ce nez magnifique. Madame Cureux se vante sans cesse de ce que le Pape lui-même mange de leur poisson pendant le carême !

—Leur nez est à eux, et personne ne leur en envie la possession. Mais ils ont beau entasser des barils de hareng et empiler de la morue, ils seront toujours des vilains !

Angélique connaissait la richesse des Cureux et s'en vengeait de cette manière.

—Avec tout leur argent, les demoiselles Cureux n'achèteront pas des nobles, observa Lisette, qui avait une pointe de dépit contre les Cureux, sans dire pourquoi.

—Vous vous trompez, Lisette ! l'argent applanit toutes les difficultés et assortit tous les mariages. Pour de l'argent je me marierais, moi ! est-ce assez dire ?

VII.

Angélique fit un brusque mouvement des épaules et jeta un court et amer éclat de rire. La servante répondit :

—Presque tout le monde dit cela, en effet, ce doit être vrai. Quant à moi, comme je n'ai pas le sou, j'aimerais bien à assaisonner le potage de la famille avec un peu d'amour. Je ne consentirais jamais à prendre Louis Le Page avec ses cinq cents livres, si je ne l'aimais pas assez pour le prendre pauvre comme Job.

—Bah ! des folies !

Angélique s'agitait comme si elle avait été sur des charbons. Elle ajouta :

—L'amour vous suffit à vous autres ; vous n'avez pas d'autres raisons pour vous marier.

—C'est vrai ! et je vais épouser Louis. On dit que Dieu a créé les hommes sages et que ce sont les femmes qui les rendent fous.

—Lisette, vous êtes digne d'être ma servante !...

Mais parlons de Belmont, encore. Vous ne m'avez nommé que des Bourgeois : il y avait là bien des gens de condition aussi.

—Je pensais que madame préférait voir défiler la bourgeoisie, répondit Lisette avec naïveté.

Elle pensait aussi que sa maîtresse se plairait à la voir jeter un peu de boue sur tous les convives.

—C'est bien ; mais j'en ai entendu assez ! Au reste, les agissements de la bourgeoisie ne valent pas le vol des pigeons. *Les honnêtes gens* ne se recrutent pas que chez les bourgeois, chose assez étonnante ! La noblesse, maintenant ! la noblesse !

VIII.

Lisette reprit, tout heureuse de l'encouragement qu'elle recevait :

—Pendant une heure entière, madame de Grand'-Maison n'a fait que lever les mains au ciel, tant elle était surprise de voir les riches équipages s'élancer vers Belmont, vers la demeure d'un marchand, d'un trafiquant, comme le bourgeois Philibert !

—Madame de Grand'Maison oublie le cordier de St. Malo ! le cordier qui a filé sa lignée !

Angélique haïssait cette famille. Elle ajouta tout de suite :

—Le bourgeois Philibert est d'aussi bonne origine et aussi fier que le seigneur de Coucy.

Et Lisette, ouvrant ses voiles au même vent, se hâta d'ajouter :

—Et le colonel est aussi fier que son père ! et il peut tout aussi bien foudroyer du regard, s'il se sent offensé !

—Je ne connais dans la ville qu'un seul galant plus beau que lui.

—Oui, madame, complèta la servante. Le chevalier de Repentigny prétend qu'il est la perfection même, et lui, le colonel, il affirme que mademoiselle de Repentigny dépasse la perfection ! C'est du moins ce que dit madame Racine.

—Madame Racine a la langue trop longue, Lisette! et vous aussi, si vous ramassez ses bavardages!

—Oui, madame, vous avez raison!

Elle était bien accommodante, Lisette. Elle se hâta d'ajouter :

—C'est ce que tout le monde a pensé, quand elle a poussé un cri d'indignation, parce que le gouverneur se rendait à Belmont. Madame de Grand'-Maison aussi s'est scandalisée! Il était accompagné, le gouverneur, de cet étranger de la Suède qui met des fleurs dans son livre au lieu de les porter à sa boutonnière, et fixe des phalènes et des papillons sur une planchette avec des épingles! Il paraît qu'il est huguenot, et qu'il voudrait traiter les chrétiens comme il fait des papillons! Les gens pensent qu'il est fou. Tout de même, il est fort charmant quand vous lui parlez, et le gouverneur l'estime beaucoup, beaucoup! Les servantes disent toutes que leurs maîtresses font comme le gouverneur.

—Ensuite, ensuite! Laissez-là votre étranger!

—Ensuite? Des carosses! Des carosses bondés de nobles! Les Chavigny! les Le Moine! les De Lanaudière! les Duperron! les De Léry! Il fallait voir cet air qu'ils avaient!... On aurait dit que la colonie leur appartenait.

—C'est qu'en effet ils en possèdent une bonne partie! observa Angélique, un peu susceptible aussi comme madame de Grand'Maison.

IX

Puis elle demanda :

—Les d'Ailleboust et les De Vaudreuil? Est-ce qu'ils n'y étaient pas?

—Seulement le chevalier Rigaud, madame. J'ai entendu dire que ce chevalier-là faisait servir à ses soldats, quand ils étaient bien affamés, un Bostonnais rôti; mais je ne crois pas cela.

—Allons donc! en voilà une bonne! Et les Beauharnais? Ils n'ont pas suivi les autres?

—Pardon! madame, mademoiselle toute vêtue de

blanc comme un ange ! Et quelles plumes ! Madame Couillard elle-même avouait qu'elle était plus belle que son frère Claude.

—Oh ! Hortense ? Tout le monde chante ses louanges, exclama Angélique, en agitant violemment son éventail. Elle devient si aisément familière ! ajouta-t-elle ; si peu gênée, je devrais dire ! Elle se croit si fine ! Mais enfin elle réussit à se faire juger telle par les messieurs ! Je ne sais pas si l'héritier de Belmont pourrait acheter ses grands yeux noirs !

Angélique devenait injuste et cruelle. Elle était jalouse de la grâce et de la beauté d'Hortense de Beauharnois, et elle la redoutait comme une rivale dangereuse.

—Votre liste est-elle épuisée ? Lisette ! demanda-t-elle brièvement. Sans doute que les De Tilly, les De Repentigny, les De St. Luc et leurs tribus du sud et du nord, n'ont pas manqué une si belle occasion de s'unir aux honnêtes gens pour fêter les Philibert !

—Vous devinez juste, madame ; ils sont tous à Belmont. C'est ce qu'a remarqué madame de Grand'-Maison. La ville est folle de Belmont ! Tout le monde y est allé. A part ceux que je vous ai nommés, il y a encore...

X.

Elle se mit à compter sur ses doigts.

—Il y a les De Beaujeu, les Contrecœur, les De Villiers, les...

—Pour l'amour de Dieu ! arrêtez ! s'écria Angélique, ou retournez à la bourgeoisie ! à la racaille ! à la rinçure de la Basse-Ville !

Angélique lançait quelquefois de ces paroles grossières. Elle disait qu'elle aimait à cribler un peu la société. Sa beauté était pétrie de boue. Elle pouvait, dans l'occasion, parler argot, dire des injures et fumer, en discourant sur les hommes et les chevaux, dans son boudoir, avec ses intimes compagnes.

XI.

Lisette profita de la permission et se mit à faire une description satirique d'un vieux et riche marchand, le sieur Kératry, un honnête Bas Breton, sans oublier personne de sa famille.

—Il paraît, continua-t-elle, que le sieur Kératry n'a appris l'usage du mouchoir de poche qu'après son arrivée ici, sur un vaisseau d'immigrants, et qu'il a toujours oublié de le mettre en pratique !

—Comment ! mais c'est vrai ! affirma Angélique qui reprit sa bonne humeur, au souvenir du vieux commerçant de la rue Sault au-Matelot. Elle continua en riant :

—Les Bas-Bretons ne se servent jamais que de leurs manches et de leurs doigts, et vous reconnaîtrez toujours un bon paysan du Finistère à cette marque infaillible de l'élégance Bretonne. Le sieur Kératry est fidèle à sa province, et ne peut pas se défaire de l'ancienne coutume. J'espère qu'il ne se démentira pas à Belmont !

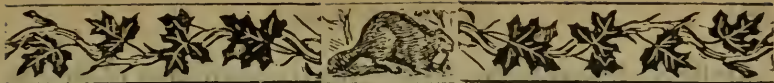
Mais, bah ! laissons cela, Lisette ; je me soucie fort peu de ceux qui sont allés chez Philibert. Mais j'en connais un qui n'y sera pas longtemps. Marquez bien ce que je dis ! si le chevalier de Repentigny vient ce soir, faites-le monter tout de suite ; quand tous les autres resteraient à Belmont, il n'y restera pas, lui !

Elle fit du doigt un signe plus affirmatif encore que sa parole.

—Maintenant, Lisette, vous pouvez vous retirer ; je désire déjeuner seule.

—Oui, madame ! c'est bien !

Lisette aurait voulu babiller encore, mais elle n'osa pas ; seulement, elle dit à la ménagère que la dame était aigrie et qu'avant le lendemain quelqu'un souffrirait certainement de sa mauvaise humeur.



CHAPITRE XXI.

BELMONT.

I.

De la porte St. Jean à Belmont, la maison de campagne du bourgeois Philibert, il n'y avait pas loin ; une petite promenade seulement. Cette maison de Belmont regardait, du haut de la côte pittoresque de Ste Foye, la profonde et luxuriante vallée St. Charles. Elle s'élevait au milieu d'un parc taillé dans la forêt primitive, et les érables, les chênes et les pins étendaient au-dessus de son toit pointu des rameaux d'où tombait une ombre rafraîchissante.

Au fond de la vallée, dans les prairies vertes, la rivière luisait comme un serpent d'argent. Et plus loin, les champs et les bois alternaient gracieusement en s'élevant jusqu'au pied des montagnes. Puis les Laurentides fermaient l'horizon avec leurs sommets bleus qui, se mêlant à l'azur du ciel, se drapaient dans les brouillards du matin et du soir, ou se fondaient avec les nuages vagabonds.

Dans le lointain, on voyait le clocher d'un village s'élever au-dessus du bois sombre. Au milieu des prés, comme un chapelet d'ivoire, s'égrenaient les blanches maisonnettes des fermiers ; des colonnes de fumée bleuâtre montaient des vergers, et la demeure féodale, assise à l'endroit le plus pittoresque, semblait étendre sa protection autour d'elle.

La journée était belle, et la brise soufflait légèrement. Quelques ondées avaient rafraîchi le sol et

purifié l'atmosphère. Tout frémissait d'aise et de vie maintenant dans les chauds reflets du soleil. Le gazon était plus vert et les fleurs versaient des arômes plus doux..

II.

Le parc de Belmont s'étendait jusqu'à Sillery avec ses tapis de fleurs sauvages que la charrue ne déracinait jamais, et ses bois superbes respectés de la cognée du bûcheron. Les fougères nouaient leurs dentelles fines et capricieuses comme des voiles de fées, dans les clairières sombres où descendaient à peine quelques faisceaux de lumière. Dans les baisseurs, au milieu des arbrisseaux, étincelaient les calices roses de la Linnée boréale et les feuilles étroites de la Kalmie, ainsi appelée, ce jour-là, pour la première fois, par La Galissonnière en l'honneur de Herr Kalm, son ami. Au bord des sentiers, avec leurs fleurs blanches, rouges et pourpres, s'enchaînaient les orchis, les campanules, les convolvulus, et toutes ces plantes exubérantes dont les fleurs s'épanouissent en guirlandes pour former des couronnes aux jeunes gens qui viennent danser sur la pelouse au clair de la lune.

III.

Une foule joyeuse s'était répandue dans le parc ce jour-là, se promenant sur le tuf rouge des allées ou se prélassant sur le gazon soyeux des pelouses. Elle venait fêter Pierre Philibert, de retour de la campagne d'Acadie. Jamais tant de galanterie et de gaieté, tant d'esprit et de grâces, tant de politesse et de courtoisie n'avaient brillé à la fois, sous les rameaux séculaires des chênes de Belmont ; c'est que la réunion était toute française.

Les communications avec la mère patrie n'étaient pas faciles, car la flotte anglaise croisait dans le golfe. Le *Fleur de lys* avait réussi à tromper la vigilance de l'ennemi, cependant, et le vaillant capitaine de La Martinière s'était rendu immensément

populaire auprès des dames de Québec en leur apportant les dernières étoffes et les dernières modes de Paris. Il pouvait voir maintenant, aux riches et nouveaux costumes que portaient ces dames, comme il avait eu raison de forcer le blocus !

IV.

Le bourgeois Philibert se tenait debout à la porte principale, pour recevoir ses invités et les introduire dans sa riche demeure. Il était magniquement vêtu, mais, sans ostentation. Sa chevelure épaisse et grisonnante était attachée en arrière, avec un large ruban. Il ne portait jamais la perruque. Il souriait à chacun de ses convives, et ces sourires, sur des lèvres toujours sérieuses, avaient un charme nouveau.

Comme tous les caractères fermes et solides, il inspirait la confiance et croyait aux autres. Ses amis l'aimaient et le secondaient de toutes leurs forces et ses ennemis le haïssaient et le redoutaient. Tous connaissaient sa valeur.

Ce ne sont ni l'intelligence, ni l'activité, ni les richesses qui ont le plus d'empire sur les hommes, mais la force de caractère, le contrôle de soi-même, la patience et la volonté.

Le parti des *honnêtes gens*, ainsi que l'appelaient, par dérision, ses adversaires, regardait le bourgeois comme son chef et son protecteur. C'était le général qui menait le peuple en guerre contre la Friponne.

V.

L'inimitié qui existait entre le bourgeois et l'Intendant avait pris racine en France. Plus tard, Philibert s'était vu cruellement atteint par certains décrets de l'Intendant, qui le visait évidemment. Ces décrets enjoignaient aux sauvages de ne faire la traite qu'avec la grande compagnie.

—C'est une bonne saignée, avait dit Bigot, à ses amis, en se frottant les mains d'aise.

Il venait d'apprendre que le bourgeois fermait son grand magasin du poste de la Mackinaw.

—C'est une bonne saignée ! Le Chien d'Or en mourra ! avait-il répété.

Il était clair que l'ancienne envie du parasite de la cour n'avait pas perdu ses dents venimeuses, dans le long intervalle.

Le bourgeois ne parlait jamais des griefs qu'il pouvait avoir contre les autres, ne mendiait la sympathie de personne et ne sollicitait ni conseils, ni secours.

Ce n'est pas par charité, d'ordinaire, que l'on s'occupe des affaires du prochain, mais par plaisir ou curiosité.

VI.

Aujourd'hui le bourgeois avait banni tous les soucis, tous les ressentiments, pour se livrer à la joie. Il était si heureux du retour de Pierre ! Il était si fier de ses faits d'armes ! si fier aussi des honneurs qu'on lui rendait spontanément, à ce fils bien aimé !

Il souhaitait la bienvenue à tous ceux qui arrivaient, et nul, à Belmont, n'éprouvait un plaisir plus sincère que le sien.

Un carrosse avec piqueurs et chasseurs vint s'arrêter devant la grande porte. C'était le comte de La Galissonnière qui arrivait avec son ami Herr Kalm et le Dr Gauthier, un vieux garçon, riche, généreux et savant ; le médecin par excellence de Québec. Les convives accoururent présenter leurs hommages au représentant du roi. La Galissonnière jouissait d'une grande popularité, excepté toutefois, parmi les partisans de la compagnie.

Bientôt Kalm fut entouré d'un essaim de jeunes femmes,—Hortense de Beauharnois en tête—qui se hâtèrent de le questionner au sujet de quelques plantes rares trouvées dans le parc. Bon autant que savant et enthousiaste, il se laissa conduire volontiers où l'appelaient le caprice et la fantaisie de

cette pétulante troupe. Il la charmait par son instructive et charmante conversation tout émaillée d'expressions françaises, latines et suédoises.

VII.

Le sieur Gauthier était accueilli de toutes parts avec des marques d'estime et même d'affection. Il possédait une âme sympathique et un esprit vif. Comme tous les hommes de génie, il avait une spécialité. La sienne, c'était l'astronomie, un peu aussi l'astrologie, assurait-on. *Augur*, *medicus*, *magus*, *omnia novit..*

Il avait son petit observatoire, sur le toit de sa maison, au sommet de la côte des chiens, et les habitants supposaient que son télescope possédait un pouvoir magique. Ils n'étaient pas loin de croire qu'il guérissait par secret, et qu'il cherchait ses remèdes dans les étoiles plus souvent que dans les livres. Il n'en était que plus populaire.

Il appartenait par tempéramment à l'école des médecins *tant mieux*. Il riait du monde et ne se fâchait pas quand le monde riait de lui.

Ce jour-là même il avait eu avec Kalm une discussion assez vive, sur les théories de certains philosophes du vieux monde, qui prétendent que la race européenne dégénère en Amérique.

Il rencontra Kalm dans le parc et la dispute recommença. Le docteur défendait les enfants du sol et jurait par les trois Grâces, la chaste Lucine et tous les pouvoirs de la flore. Il devenait classique quand il s'excitait !—que le peuple né dans la Nouvelle-France valait mieux que la vieille race. Il le comparait au vin de Bordeaux qui acquiert du ton, de la force et du bouquet en traversant l'Atlantique. Il se faisait fort de le prouver avant qu'un nouveau lustre eut passé sur sa tête, si cela devenait nécessaire.

—Oui je démontrerai, s'écria-t-il, en piquant vigoureusement le sol avec la pointe de sa canne, je démontrerai qu'un homme de soixante ans, au Ca-

nada, n'a pas moins de cœur ni de capacité qu'un Européen de trente ans! je le démontrerai! je vais me marier!...

Ce fut un éclat de rire. Quelques dames tout rougissantes le félicitèrent de sa vaillante détermination. Peu après, le bruit courait que le docteur était sur le point de se marier.

VIII.

La discussion fut interrompue, car une foule nouvelle envahissait les jardins. C'était entre autres le chevalier de La Corne avec sa charmante fille Agathe de La Corne St. Luc, madame de Tilly, Amélie de Repentigny et les frères de Villiers.

Les frères de Villiers avaient atteint le chevalier de La Corne sur le chemin et lui avaient demandé la permission de passer devant. Cette courtoise façon existe encore.

—Oui! passez, Coulon! leur répondit le chevalier. Et il ajouta:

Je suppose qu'il ne reste rien de mieux à faire, à un vieillard qui date des seize cents, qu'à se ranger pour laisser passer les jeunes. Et il fit un clin d'œil narquois à mademoiselle Agathe en disant cela.

Pourtant, j'aimerais bien voir un peu mes vaillants petits poneys normands se mesurer avec vos grands chevaux anglais!

Où les avez-vous eus, ces chevaux? courent-ils?

—Nous les avons pris au sac de Saratoga, répondit Coulon. Ils couraient bien alors! mais, tout de même, nous les avons attrapés!

—Heureux jeunes gens! nobles garçons! exclama le chevalier, en regardant passer les deux frères sur leurs rapides montures. Un jour, j'en suis sûr, la Nouvelle France sera fière de les posséder!

IX.

Pierre Philibert aida madame de Tilly et sa nièce Amélie de Repentigny à descendre de voiture.

—Comme vous êtes bonnes d'être venues ! dit-il, et que de remerciements je vous dois !

—Nous ne pouvions choisir un meilleur jour, répliqua la jeune fille. Il aurait fallu un tremblement de terre pour retenir ma tante à la maison.

—Et vous, Amélie ? demanda Philibert.

Amélie baissa la tête : le regard de Pierre la brûlait.

—Oh ! moi, je suis une nièce obéissante... et j'ai accompagné ma tante. Il est si aisé d'aller où le cœur nous appelle !

Elle rougit en disant cela, mais après tout, elle n'avait dit que la vérité.

Elle retira sa main que Pierre tenait toujours.

—J'étais bien heureuse d'être témoin des hommages que vous recevez aujourd'hni, de la part de tout ce qu'il y a de noble et de bon dans notre patrie.

Tante de Tilly a toujours prédit votre grandeur !

—Et vous, Amélie, qui me connaissez un peu mieux que votre tante, vous en avez toujours douté, n'est-ce pas ?

—Oh non !...

Au reste, un si bon prophète mérite une confiance sans bornes.

Pierre sentit courir dans tout son être ce frisson d'orgueil et d'ivresse, que tout homme éprouve au moment où il s'aperçoit que la femme qu'il aime, espère et se repose à jamais en lui.

—Vous ne savez pas comme votre présence m'est douce ! balbutia-t-il.

Rien non plus, n'était doux à Amélie comme cette parole de l'homme bien-aimé.

Elle ne fit pas semblant d'entendre, cependant, et elle répliqua avec une apparente indifférence :

—Le Gardeur est bien fier d'être votre ami aujourd'hui.

Philibert effleura de ses lèvres la main de la jeune fille. . C'était cette main angélique, pleine de force sous son apparence frêle, qui avait façonné sa des-

tinée et l'avait conduit à sa glorieuse position. Il s'inclina.

—Je vais m'efforcer de mériter, dit-il, qu'un jour Amélie de Repentigny soit fière de moi.

Amélie demeura silencieuse une minute, puis elle répondit d'une voix basse et tremblante d'émotion :

—Je suis fière de vous, Pierre !... Les paroles me manquent pour vous dire comme je suis heureuse des honneurs que l'on vous rend aujourd'hui !... je le suis surtout parce que vous les méritez ces honneurs.

Le jeune colonel était ému jusqu'aux larmes.

—Merci ! Amélie, fit-il ; puisque vous m'estimez c'est que je vaux quelque chose. J'ai toujours eu le plus grand respect pour votre opinion, et votre approbation est ma plus douce récompense.

Amélie ne répondit rien, mais elle pensa.

—Si c'était tout !

Le bourgeois vint saluer Amélie et madame de Tilly. Dès qu'il se fut éloigné madame de Tilly remarqua :

—Le bourgeois Philibert a des manières aussi distinguées que les premiers gentilshommes de France. Il passe pour être un peu rude, un peu sévère avec ses ennemis, mais avec ses amis et avec les dames surtout, il est charmant comme un souffle du printemps.

Amélie eut un signe d'assentiment, mais elle fit une réserve mentale quant au souffle du printemps.

3.

Pierre les conduisit au salon. Elles furent accueillies avec empressement par toutes les dames qui s'y trouvaient rendues déjà. La conversation roulait bruyante, vive, animée, sous les riches lambris.

Les philosophes qui voulaient extraire des rayons de soleil des concombres, auraient été témoins d'une expérience aussi difficile et bien plus heureuse. Ils auraient vu comment une société spirituelle et gaie

réussissait à extraire des traits d'esprit et des leçons de morale d'une foule de sujets d'où une société plus grave n'aurait tiré que l'essence de la sottise et de l'ennui.

Le joyeux caractère gaulois est indestructible ; il est venu jusqu'à nous dans toute son intégrité. La conquête qui a changé tant de choses n'a pas altéré la gaieté des Canadiens français. Le peuple canadien de l'avenir unira, dans une proportion admirable, les qualités sérieuses de l'Anglais aux grâces, à l'esprit et à l'abnégation des Français, et formera le plus brillant des peuples.

XI.

A quelque distance de la maison, dans un enfoncement ombreux, plusieurs tables immenses avaient été dressées. Des centaines de personnes pouvaient s'y asseoir. Et Dieu sait si une seule place restait vide ! Tous les employés du bourgeois étaient réunis là avec leurs familles. Des gens qui mangeaient comme des Gargantua et buvaient comme des tonneaux... les tonneaux des Danaïdes ! qui riaient à faire éclater les arbres, et chantaient à étourdir le ciel. Oh ! les joyeux convives du plus hospitalier des maîtres, comme ils s'amusaient bien ! et comme le bourgeois était ému de leur gaîté ! comme il était content de leur joie !

Gabet, maître Guillot Gabet, le cuisinier de la maison, avait chargé ces tables des mets les plus nourrissants, laissant le menu pour des bouches plus délicates. Les pâtés abondaient, la collection en était vraiment riche. Il y en avait un, entre autres, qui aurait pu être comparé au Mont Blanc, supposé, bien entendu, que les autres pâtés eussent formé les Alpes. Ce roi des pâtés avait été destiné, dans l'esprit de son créateur, à une table plus digne et à des bouches plus nobles. Il devait être l'ornement de la grande salle à manger. Mais dame Rachel en décida autrement. Gabet en ressentit du dépit.

L'un des convives qui possédait une voix de stentor se mit à chanter dans son enthousiasme :

C'est dans la ville de Rouen
Ils ont fait un pâté si grand,
Ils ont fait un pâté si grand
Qu'ils ont trouvé un homme dedans !

Tout le monde fit chorus et battit des mains. Guillot Gabet mit la tête dans la porte de sa cuisine pour écouter ce chant solennel en l'honneur de son solennel pâté.

— Après tout, pensa-t-il, les dames et les messieurs du salon n'auraient pas fait un pareil accueil à mon œuvre. Puis, ce qui pis est, ils ne l'auraient pas tout dévoré !

Quel fut le cliquetis des couteaux et des fourchettes, dès que le bon curé de Ste Foye eut récité le *benedicite*, avec quelle dextérité les convives maniaient les armes, dans l'œuvre gigantesque de raser des pâtés hauts comme des tours et de niveler des montagnes de viandes et autres mets, serait chose impossible à dire !

Et combien de flacons de vin de Gascogne et de cidre de Normandie, toujours vidés, toujours remplis, se succédèrent, serait chose impossible à calculer !

Guillot était rayonnant ; sa figure s'allumait comme ses fourneaux. Il se mit à chanter aussi, lui, le pâté de Rouen, mais il pensait au sien !

Le bourgeois, son fils et plusieurs des principaux invités vinrent un instant sous la feuillée, pour dire à ces braves gens quelques bonnes paroles, et leur donner une marque de respect. Ils furent reçus avec des applaudissements frénétiques et bien des coupes furent vidées en leur honneur.

XII.

Maître Guillot Gabet rentra dans sa cuisine et se mit à stimuler le zèle de ses marmitons. Il fallait remplacer le pâté perdu pour la table d'honneur. Il

voltigeait de tous côtés, donnant des ordres, grondant, riant, plaisantant, levant les mains au plafond ou frappant le plancher d'un pied fiévreux, tout cela, pour que le dîner fut digne de Philibert et digne de lui-même.

Guillot était petit et gras ; il portait un nez rouge, des yeux noirs et une bouche irascible comme la bouche d'un pâtissier de Lerne. Son cœur était d'une bonne pâte, cependant, et il gratifiait de ses meilleures sauces, les compagnons qui s'inclinaient humblement devant son sceptre.

Malheur, par exemple, à l'imprudent qui n'obéissait pas sur le champ ou s'avisait de discuter ses ordres ! Le typhon balayait la cuisine. Dame Rachel, elle-même, n'avait qu'à s'envelopper dans ses jupons et à déguerpir, pour échapper à la tempête ! Tempête terrible ! mais qui s'apaisait d'autant plus vite qu'elle avait été plus violente.

Il savait ce qu'il avait à faire aujourd'hui ! Il n'avait pas coutume, disait-il, de s'essuyer le nez avec un hareng. Le dîner qu'il était en frais de préparer serait un dîner de Pape après carême !

Il avait un grand respect pour le bourgeois son maître, mais il déplorait son manque de goût. Il ne pouvait pas se le dissimuler: il l'avait sur le cœur ! le bourgeois n'était pas tout à fait digne de son cuisinier ! Par exemple ! il adorait le père de Berey ! Quel jugement ! quelle sûreté de goût possédait le jovial Récollet !...... L'approbation du bon père valait mieux que les compliments de tout un monde de mangeurs banaux qui font claquer leurs lèvres en affirmant qu'un mets est excellent et ne sont pas plus capables que les cent Suisses de dire pourquoi il est excellent ; gens qui ne comprennent pas les artistes !

XIII.

Afin d'instruire, de nourrir et de caresser le palais de la postérité, Guillot Gabet appela Jules Painchaud, son futur gendre et, avec la solennité

d'un ministre qui récite un extrait de la bible, la casquette blanche sur le coin de l'oreille, et le poing sur la hanche, il lui donna en ces paroles la direction de son pâté.

—Elevez une muraille de pâte, une muraille circulaire épaisse d'un pouce, si riche qu'elle s'affaisse sur elle-même, et si vaste qu'elle puisse contenir la Cour du Roi Pepin. Etendez à l'intérieur de cette forteresse une épaisse couche d'émincé formée de deux savoureux jambons de Westphalie. Si vous ne pouvez pas vous procurer des jambons de Westphalie, prenez des jambons *d'habitants.*

—Des jambons d'habitants ! s'écria Jules Painchaud tout consterné.

—Oui ! oui ! ne m'interrompez point s'il vous plaît.

Maître Gobet était déjà tout rouge. Jules se tut.

—C'est cela que j'ai dit : deux jambons d'habitants, qu'avez vous à répliquer ? hareng boucané ! hein ?

—Oh ! rien du tout ! rien ! reprit Jules avec humilité, seulement je pensais......

Pauvre Jules, il eut mieux aimé cent fois se [illegible] que de perdre la confiance du père de Suzette.

—Vous pensiez !

Il fallait voir la figure du maître cuisinier, le rond décrit par sa bouche irritée... il fallait entendre sa voix ! Un magnifique sujet pour Hogarth. Il continua :

—Si vous me chicanez sur la confection de mon pâté, Suzette demeurera vieille fille sa vie durant, c'est moi qui vous le dis !

XIV.

Jules avait l'air si contrit qu'il s'adoucit aussitôt :

—Eh bien ! reprit-il, écoutez maintenant, Jules, je continue :

Sur la couche d'émincé formée de deux jambons de Westphalie, ou, si vous ne pouvez pas en trou-

ver, de deux jambons *d'habitants*, déposez scientifiquement un dindon gras découpé avec art, mettez lui la tête de façon qu'elle apparaisse plus tard au-dessus de la croûte supérieure comme une épitaphe, pour faire comprendre aux dîneurs que là repose maître Dindon ! Entassez deux chapons dodus, deux perdrix succulentes, deux pigeons, le dos et les cuisses d'une couple de lièvres juteux ; remplissez les vides avec des œufs battus, et je vous jure que cette pièce ressemblera à ce que les poètes pourraient appeler des fossiles enfouis dans l'or des œufs et dans la gelée ! Assaisonnez le tout comme pour un saint ! couvrez d'une pâte légère, faites cuire avec autant de soin que vous en prendriez pour faire cuire un ange sans lui griller une plume ! Puis, servez froid, et mangez !

Et alors, je vous dirai, Jules, comme dit toujours le Rév. Père de Bérey, après avoir prononcé le *bénédicité* sur un bon pâté de Pâques : *Deo gratias* !



CHAPITRE XXII.

SIC ITUR AD ASTRA.

I.

La demeure de Belmont s'était parée bien des fois pour des fêtes, depuis les jours de l'Intendant Talon qui l'avait bâtie, mais jamais tant de belles femmes et de vaillants hommes ne s'étaient trouvés réunis à la fois dans ces vastes salles.

Les dames ne se levèrent point de table immédiatement après le dîner, mais suivant la coutume de la Nouvelle France, elles se mêlèrent à la conversation des hommes qui dégustaient les fines liqueurs. Elles prévenaient ainsi des excès souvent regrettables, et ajoutaient un charme particulier à la causerie.

Les serviteurs emportaient les plats vides et les splendides restes des pâtisseries de maître Guillot.

Maître Guillot, du fond de sa cuisine, jugeait de l'esprit et du bon goût des convives par ce qu'ils avaient mangé. Il se sentait apprécié ce jour-là ! Les nobles hôtes en seraient récompensés, car l'âme du cuisinier passait dans ses œuvres et se transmettait avec ses goûts purs et relevés.

II.

Le bourgeois, à la tête de la table, pelait des oranges et tranchait des ananas pour les dames, riait et racontait des anecdotes piquantes qui amusaient beaucoup.

—Les dieux sont joyeux parfois, dit Homère, et leurs éclats de rire font trembler l'Olympe ! observa le père de Berey qui était assis à l'autre bout de la table. Jupiter n'a jamais ri de si bon cœur que le bourgeois !

Le soleil se coucha dans un océan de splendeur. Des gerbes de rayons d'or traversèrent une fenêtre et tombèrent comme une auréole sur la tête du beau vieillard. Il parut transfiguré. Ceux qui se trouvaient là, à sa table, n'oublièrent jamais, jusqu'à la fin de leur vie, le reflet de bonheur et de majesté qui illumina son front en ce mémorable instant.

III.

Il avait fait asseoir à sa droite Amélie de Repentigny et le comte de La Galissonnière ; à sa gauche, la radieuse Hortense de Beauharnois. Hortense avait pris de La Corne St. Luc par le bras et lui avait déclaré qu'il serait son cavalier ou qu'elle ne dînerait point. Le vieux militaire s'était rendu à discrétion.

—Je serai volontiers votre prisonnier, lui avait-il dit, car je n'ai ni le pouvoir ni le désir de m'échapper. Puis, je sais obéir !

Hortense lui donnait de légers coups d'éventail lorsqu'il regardait un peu trop les autres dames.

—J'ai choisi le plus jeune, le plus beau et le plus galant des cavaliers ! dit elle, je ne veux pas qu'on me le ravisse !

—Tout doux ! Hortense ! C'est par erreur que vous m'avez pris. Le cavalier par vous convoité c'est le grand Suédois que vous vouliez conquérir, s'écria en riant le vieux soldat. C'est votre homme ! Les dames le savent bien et elles voudraient me délivrer de vos chaines pour vous permettre de prendre le philosophe !

—Allez-vous chercher à m'échapper, chevalier ! je suis votre couronne, et vous me portez aujourd'hui !

Le monsieur Suédois ! il ne se connait pas en

fleurs... de notre espèce. Il nous mettrait à sa boutonnière, comme ceci !

Elle détacha une rose du bouquet qui se trouvait devant elle et la mit gracieusement à la boutonnière du vieux chevalier.

—Jalousie et prétention, mademoiselle ! Le grand Suédois sait comment humilier votre orgueil et vous inculquer une idée juste de l'esprit et de la beauté des dames de la Nouvelle-France !

IV.

Hortense donna deux ou trois coups de tête en signe de haute désapprobation.

—Je voudrais avoir la philosophie du Suédois, repartit de La Corne, pour juger les femmes ; comme lui je les comparerais à de tendres agneaux... Mais je suis trop vieux, maintenant, je les mesurerais comme on mesure les militaires... à la toise !

—La mesure de l'homme doit être celle de l'ange, ainsi qu'il est écrit.

Scriptum est, chevalier !

Hortense avait des éclairs de gaieté dans les yeux et semblait défier le vieux soldat.

—Le savant philosophe Suédois y perdrait son latin, repartit-elle, s'il essayait de m'approfondir. Les filles de la Nouvelle-France échappent à l'œil du chercheur......

Écoutez-moi donc, chevalier !

Elle lui donna quelques coups d'éventail sur les doigts.

—Vous me négligez déjà pour une autre !

De La Corne échangeait quelques signes badins avec une belle jeune fille assise de l'autre côté de la table.

C'était Cécile Tourangeau, avec son front poudré et ses cheveux épais frisés sur le front, comme un léger brouillard de neige, pour cacher la petite croix rouge que le regard des curieux cherchait toujours à découvrir.

Le Gardeur de Repentigny était à ses côtés et lui

parlait avec une effusion qui semblait la remplir de félicité.

V.

Les accords de la musique retentirent de nouveau sous les plafonds sonores. C'étaient les préludes à la santé du roi.

—Préparez-vous à faire chorus, chevalier ! fit Hortense, le père de Berey va chanter l'hymne royal.

—Vive le roi ! répondit de La Corne. Jamais plus belle voix n'a chanté la messe, ni entonné : " Dieu sauve le roi !" J'aime entendre un prêtre du Seigneur redire tour à tour avec solennité, les odes à la patrie et les psaumes de David !

Notre premier devoir est de louer Dieu ; après Dieu, le roi !

Jamais la Nouvelle-France ne faillira à l'un ou à l'autre de ces devoirs !

De La Corne était loyal jusque dans ses fibres les plus intimes.

—Jamais ! chevalier ! Le droit et l'Evangile règnent ou succombent ensemble ! repartit Hortense en se levant.

VI.

Tout le monde se leva.

Le révérend père de Berey entonna de sa voix riche et sonore le chant royal composé par Lulli, en l'honneur de Louis Quatorze, à l'occasion de la fameuse visite qu'il fit au couvent de St. Cyr, avec madame de Maintenon.

Les paroles, écrites par madame Brinon, furent ensuite traduites en anglais, et paroles et musique, devinrent, par la plus singulière des transpositions l'hymne national de l'Angleterre.

—Dieu sauve le roi !

Ce chant-là, la France ne l'entend plus... Il est enseveli avec la loyauté du peuple sous les ruines profondes de la monarchie ! Mais il se répète encore

dans la Nouvelle-France, ce rameau d'olivier greffé sur l'arbre superbe de l'empire Britannique !

Le père de Berey chanta donc :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, sauvez le roi !
Sauvez le roi !
Que toujours glorieux,
Louis, victorieux,
Voye ses ennemis
Toujours soumis !

L'assemblée tout entière fit chorus. Les gentilshommes levèrent leurs coupes et les dames agitèrent leurs mouchoirs blancs. Les vieilles murailles tressaillirent de joie au bruit des applaudissements.

Les chansons et les discours se succédèrent ensuite, divisant comme avec une lame d'or les heures rapides du dessert.

VIII.

Les longs discours n'étaient pas de mode alors, au dîner, et l'on ne gâtait pas le plaisir de la table et les charmes de la conversation par d'interminables périodes sur des sujets éternellement rebattus.

Le bourgeois crut devoir, toutefois, remercier ses hôtes, de l'honneur grand qu'ils avaient daigné lui faire.

—Les portes de Belmont depuis si longtemps fermées, dit-il, sont ouvertes aux amis, maintenant que mon fils est de retour. Belmont ne m'appartient plus. J'espère que Pierre...

Il se prit à sourire mais il se donna garde de jeter les yeux du côté où ses paroles pouvaient avoir trop d'écho.

J'espère que Pierre trouvera quelqu'une de nos charmantes Québecquoises pour partager avec lui le soin de sa maison, et nous donner une franche hospitalité quand nous y reviendrons.

D'immenses applaudissements répondirent à ces paroles pleines de signification. Les dames toutes

rougissantes comblèrent le bourgeois de louange; les messieurs firent éclater leurs bravos ! Tous jouissaient par anticipation de ce renouvellement de la charmante hospitalité de Belmont.

—Il pleut des gâteaux ! dit le chevalier à sa pétillante voisine, et les gouttes d'or du bonheur ne tombent que du cœur de la femme ! Qu'en pensez-vous, Hortense ? Quelles sont les jeunes filles de Québec qui consentiraient à partager avec Pierre le soin de faire les honneurs du château de Belmont ?

—Toutes ! répondit Hortense.

Mais pourquoi, ajouta-t-elle, le bourgeois Philibert ne parle-t-il que des demoiselles de Québec ? Il sait pourtant que je suis des Trois-Rivières, moi !

—Oh ! il a peur de vous ! vous transformeriez Belmont en un paradis ! Ce serait plus beau que la promenade sur le cap, lorsque tout le beau monde de Québec s'y promène ! Qu'en pensez-vous père de Berey ?

—J'en pense ce que dit Horace ! Et je suis sûr qu'Horace est ce qu'il y a de mieux après les Homélies !

"Teretesque suras laudo, et integer ego !"

VIII.

—Tout de même, continua de La Corne, j'espère que Pierre fera son choix avant longtemps. Nous avons hâte d'opérer une descente journalière dans les catacombes du vieux Provençal, le sommelier ! c'est là que sont ensevelis les meilleurs crus de la France !

Le chevalier disait cela à dessein, pour inquiéter le vieux Provençal qui se tenait debout derrière sa chaise, et rêvait à son cellier si bien rempli.

—Et si Pierre ne se marie pas, demanda Hortense, que deviendra-t-il, que deviendrons-nous ? nous surtout ?

—Il est bon garçon, nous boirons son vin tout de même !

Viens ici, Pierre, fit le chevalier familièrement. Il faut que tu te maries ! c'est ton devoir !

Mais je n'ai pas besoin de te le dire, tu te marieras ; c'est visible comme le chemin de Péronne à St. Quentin, un chemin aussi bon qu'un autre et aussi vieux que Chinon en Touraine.

Québec est un sac de perles. Prends la première venue et elle vaudra une rançon de juif ! Si tu as la chance de tirer la plus belle, vends tout ce que tu possèdes et va l'acheter, comme il est dit dans l'Évangile ! N'est-ce pas père de Berey ? Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela tomber de la chaire des Récollets !

—Chevalier, je n'ai rien à vous apprendre, je vois ! et je ne commenterai point votre parabole. Je garde mes commentaires pour mes frères de St. François, afin de leur faire comprendre qu'en renonçant au monde, ils n'ont pas perdu grand'chose ! Mais quand le colonel Philibert aura trouvé cette perle précieuse...

Le père regarda du coin de l'œil, Amélie de Repentigny. Il était un peu dans le secret...

Quand il aura trouvé cette perle d'un grand prix, je lui promets que les cloches de notre monastère sonneront le plus joyeux carillon qui ait été entendu depuis le mariage du dauphin, alors qu'à force de tirer sur les cordes, le grassouillet frère Le Gros s'est affaissé hors d'haleine et que le frère Bref, un petit courtaud, s'est allongé d'une demie verge !

Plusieurs répondirent au bon père par un éclat de rire.

IX.

Hortense se mit à plaisanter le chevalier, ce vieux roué qui n'osait plus entreprendre de parcourir le chemin de Péronne à St. Quentin !

—Si vous le voulez, nous le franchirions ensemble ! dit-elle, comme deux bohèmes, avec tout notre trésor de bonheur sur le dos ! à travers le monde !...

—Mieux que cela! exclama de La Corne, vous êtes digne de voyager sur un affut de canon dans ma prochaine campagne! Ça vous irait-il?

Hortense lui tendit la main :

—C'est mon rêve! dit-elle. Je suis fille de soldat, j'espère devenir femme de soldat, et mourir veuve de soldat!

Mais, c'est assez de badinage. Il est plus malaisé d'être spirituelle que sage.

Tiens! mon cousin Le Gardeur a quelque chose qui l'agace.

Le Gardeur lisait un billet qu'un valet venait de lui remettre. Il le froissa avec colère et fit un mouvement comme pour le déchirer. Il le dissimula dans son habit, cependant. Sa gaieté était disparue.

X.

Une autre personne avait surpris avant Hortense de Beauharnois le geste rapide de Le Gardeur; c'était la bonne Amélie. Elle aurait bien voulu aller s'asseoir un moment auprès de son frère, mais elle ne pouvait rompre le cercle étroit d'amis qui la tenaient prisonnière. Elle soupçonnait Angélique Des Meloises d'avoir écrit ce billet.

Le Gardeur vida, coup sur coup, deux ou trois verres, s'excusa auprès de sa partenaire, qui ne fut pas dupe, et sortit de table.

Amélie se leva vivement, demanda pardon au bourgeois, et le rejoignit dans le parc. L'air pur et frais du soir invitait à la promenade.

La jolie Cécile Tourangeau qui se trouvait au côté de Le Gardeur, avait jeté un coup d'œil sur le papier et reconnu l'écriture d'Angélique. Elle n'eût pas de peine à deviner pourquoi son voisin la quittait si promptement. Le dépit fit monter le rouge à son front, la marque en devint de plus en plus pourpre.

Mais le monde roule toujours avec ses alternatives de tempêtes et de calme, de soleil et d'obscurité.

XI.

Les convives laissèrent la table et se dirigèrent, qui vers le salon, qui vers l'observatoire, qui vers le parc. Cécile était d'un heureux caractère et se consolait vite de ses chagrins. Le beau Jumonville de Villiers l'invita à monter au grand balcon, où se passait, disait-il, une scène très drôle. Elle le suivit et le souvenir de son récent mécontentement se dissipa aussitôt.

Une scène très drôle, en effet, avait lieu sur le balcon. Un groupe de jeunes filles demi sérieuses, malgré leurs rires éclatants, entouraient le docteur Gauthier et le suppliaient de lire leur destinée dans les étoiles. Les étoiles, ce soir-là, brillaient avec un éclat inaccoutumé.

A cette époque, comme encore de nos jours, et comme dans tous les âges, les femmes, à l'exemple des anciens juifs, demandaient des signes, tandis que les grecs — c'est-à-dire les hommes — demandaient la sagesse.

La femme a toujours été curieuse et elle le sera toujours ! Elle essaiera sans cesse de surprendre les décrets du destin, au sujet de la question suprême de son existence, le mariage.

XII.

C'est en vain que le docteur protestait, demandait grâce, plaidait les circonstances atténuantes, absence complète de télescope, les dames ne voulaient point accepter ses raisons.

— Il sait le ciel par cœur, se disaient elles, et peut lire nos destinées dans les étoiles, comme un évêque lit dans son bréviaire.

Il était dans tous les cas d'une bonne nature et d'une extrême complaisance. Bon nombre de ces hommes dévoués sont ainsi chaque jour la proie de leurs amis.

Hortense insistait plus que les autres :

— Dites-moi ma destinée, répétait-elle en riant, je

veux la savoir ! Si les étoiles m'ordonnent de vous épouser, je le ferai ! j'en suis capable, je vous le promets !

Le docteur céda.

—En face d'une semblable promesse, fit-il, je tenterais l'impossible.

—Ne me cachez rien ! reprit la jeune fille ; n'ayez pas peur de m'annoncer la couronne de reine ou la robe de bure des vieilles filles de St. Cyr.

Les filles de Québec accrochent leurs espérances aux étoiles, aux plus brillantes surtout ! Elles sont trop aimantes pour vivre seules et trop fières pour vivre pauvres. Quant à moi, je n'attendrai pas, pour m'embarquer, un vaisseau qui n'arrivera jamais, et, pour me nourrir, un fruit qui ne saurait mûrir.

XIII.

Tout le monde s'amusa de la joyeuse plaisanterie. Quelques dames levèrent les épaules et se regardèrent à la dérobée. Elles auraient voulu, cependant, avoir le courage d'en dire autant.

—Eh bien ! ordonna le docteur, placez-vous devant moi, mademoiselle de Beauharnois, l'heure solennelle va sonner, et il faut d'abord que j'étudie vos regards.

Hortense s'avança.

—C'est un des priviléges de cette étude aride, fit-il en souriant.

Et il semblait se complaire à regarder cette belle et svelte jeune fille qui se tenait bravement devant lui.

—La solliciteuse, commença-t-il gravement, est grande, droite, élancée, a les bras longs, les mains et la tête petites, les cheveux presque noirs, les yeux perçants, noirs comme la nuit et pleins de feu, elle est vive, énergique, spirituelle, sensée...

—Oh ! dites-moi ma bonne fortune, docteur, non pas mon caractère !...

Vos flatteries me font rougir, s'écria-t-elle, frémissante et prête à fuir.

—Nous allons voir ce qui va découler de là, répondit le docteur d'un air sombre.

Et de sa canne au pommeau d'or il fit le geste de diviser les cieux en quatre parties, comme les augures des temps anciens, et il compta les planètes dans leurs maisons

Il était sérieux; Hortense aussi. Elle suivait son regard parmi les astres brillants

" Qui roulent en disant la puissance des dieux,
" En portant humblement leurs ordres en tous lieux !"

Le seigneur de l'ascendant, dit-il, est dans la dixième maison, avec le seigneur de la septième. En conséquence, la soilicitense épousera l'homme né pour être son mari, et non pas l'objet de ses premières amours et l'espérance de sa jeunesse.

Les étoiles ne mentent pas, continua-t il, comme se parlant à lui même. Jupiter dans la septième maison nous annonce que le mariage élève en rang et en dignité ! et Mars, dans la sixième, présage des succès sur les champs de bataille. O prodige ! Hortense ! Le sang des Beauharnois va devenir un sang royal ! Il coulera dans les veines des souverains de France! d'Italie ! de Flandres ! mais jamais des souverains qui régneront sur la Nouvelle-France... Car Saturne, qui est dans la cinquième maison, regarde sourdement les gémeaux qui régissent l'Amérique.

—Viens, Jumonville ! exclama Hortense, félicite Claude de la grandeur future de la maison de Beauharnois ! mais plains-moi, car je ne verrai rien de ces choses, moi ! Je me soucie peu des rois et des reines de l'avenir, mais je m'intéresse beaucoup à ceux que j'aime, et je voudrais les voir au comble des honneurs et de la félicité !... Viens, Jumonville ! fais parler les augures à ton tour... Si le docteur découvre la vérité à ton sujet, je croirai ce qu'il m'a prédit.

—C'est une heureuse idée, Hortense ! répliqua

Jumonville. Il y a longtemps que j'ai accroché mon chapeau aux étoiles; que le docteur le trouve s'il en est capable !

XIV.

Il était superbe, Jumonville, avec sa figure martiale et sa taille forte et souple. Le docteur, d'humeur charmante maintenant, l'examina attentivement et avec un intérêt immense pendant une minute, puis, de nouveau, avec une solennité digne d'un véritable pontificat, il leva sa canne et décrivit une figure dans les cieux étoilés. Il parut réfléchir, ensuite il abaissa sur le jeune homme un regard anxieux.

—Rien de bon ? mauvais signes ? docteur, fit vivement Jumonville.

Et ses yeux brillants semblaient défier la fortune et les dangers invisibles.

—Le *Hyleg*, celui qui donne la vie est terrassé par Mars dans la septième maison, et Saturne, dans l'ascendant, est d'un mauvais aspect, dit avec lenteur l'astrologue improvisé.

—Je suppose, docteur, repartit Jumonville, que cela sonne comme la guerre et signifie des batailles ! C'est une bonne fortune pour un soldat ! Continuez !

Le docteur poursuivit en regardant le ciel :

—Vénus est favorable. L'amour, la renommée, l'immortalité, vous attendent, Jumonville de Villiers !... Vous mourrez sous les drapeaux de votre patrie et pour votre roi !... Vous ne vous marierez point... Toutes les femmes de la Nouvelle-France verseront des larmes sur vous ! En mourant vous sauverez votre sol natal !

Comment cela ? je n'en sais rien. Mais, *scriptum est*, c'est écrit, Jumonville ! et ne m'en demandez pas davantage.

XV.

Tous les curieux qui écoutaient le docteur, sentirent comme un fluide électrique, un frisson rapide

courir dans leurs veines. La joie bruyante se calma, la superstition avait encore à cette époque un grand empire sur les esprits.

Le docteur s'assit et essuya les verres de ses lunettes.

—Je n'ai plus rien à dire ce soir, affirma-t-il. J'ai même été trop loin. J'ai badiné avec des choses sérieuses et j'ai pris au sérieux des badinages. Je vous demande pardon, Jumonville, de m'être plié à vos fantaisies.

Le jeune soldat se mit à rire de bon cœur.

—Si la renommée, l'amour et l'immortalité doivent être mon lot ici-bas, pourquoi redouterais-je la mort ? remarqua-t-il. Le plus ambitieux des soldats ne désire rien de plus ! Rien que pour être pleuré des femmes de la Nouvelle-France, je voudrais mourir ! et cela en vaut bien la peine ! dit-il en regardant Hortense.

Les paroles de Jumonville se gravèrent à jamais dans l'âme d'Hortense de Beauharnois et la remplirent d'une douce et triste ivresse.

XVI.

Quelques années plus tard, Jumonville de Villiers tombait sur les bords de la Monongahéla, sous les plis du drapeau blanc.

Et parmi les filles de la Nouvelle France qui pleurèrent sa destinée, nulle ne versa des larmes plus amères que sa tendre et belle fiancée, Hortense de Beauharnois.

Les prédictions du sieur Gaultier se redirent partout alors comme une histoire étrange et vraie. Elles passèrent dans les traditions populaires. Elles se racontaient encore et le souvenir des fêtes de Belmont était perdu depuis longtemps !

La Nouvelle France n'avait ni oublié, ni pardonné la mort du brave Jumonville, quand eut lieu la grande révolte des colonies anglaises. Le congrès fit alors un vain appel aux Canadiens. Les proclamations de Washington furent foulées aux pieds, ses

troupes furent repoussées ou retenues prisonnières. Si la mort de Jumonville fit perdre, en grande partie, le Canada à la France, elle le donna, d'autre part, à l'Angleterre. Les secrets de la Providence dans le gouvernement et la vie des peuples sont bien merveilleux ! et souvent la destinée d'un continent entier dépend de la vie ou de la mort d'un seul homme !

Mais tous ces événements reposaient encore dans les mystérieux abîmes de l'avenir. Le vaillant Jumonville qui devait tomber, et Coulon, son frère, qui le vengea si noblement en épargnant la vie à Washington, étaient alors les plus éveillés des gais convives du bourgeois Philibert.

XVII.

Pendant qu'un groupe de jeunes gens, moitié sérieux, moitié badins, cherchaient ainsi à découvrir, dans les étoiles, ces concordances qui devaient leur assurer le bonheur, Amélie se promenait avec son frère, dans une allée tranquille du vaste parc.

Le ciel de l'occident gardait encore, à son horizon, quelques lumineux vestiges du soleil disparu depuis longtemps. L'obscurité était profonde sous les chênes et les pins. La vallée paraissait comme un abîme de ténèbres, et l'on pouvait suivre, au fond, la course de la rivière, par le rayonnement des étoiles dans l'eau.

La marée montante apportait du fleuve immense un air frais et encore légèrement imprégné de la senteur du varech.

Le Gardeur se sentait plus calme, Amélie le domptait à force d'affection. Ils s'assirent sur un banc en face de la vallée, loin de la foule, du bruit. Amélie pouvait se risquer à dire ce qui lui faisait tant de mal.

XVIII.

—J'aurais eu peur de vous offenser, tout à l'heure,

fit-elle, en lui serrant les mains, si j'avais dit tout ce que j'éprouve le besoin de vous dire.

Je ne vous ai jamais offensé, n'est-ce pas ? mon frère, jamais ?

—Jamais ! adorable petite sœur ! Dis-moi tout ce que tu voudras ! demande-moi tout ce que tu désires !... je ne crains qu'une chose, c'est d'être indigne de ton affection......

—Non ! Le Gardeur ! vous n'en n'êtes pas indigne ! vous êtes le seul frère que Dieu m'ait donné, je vous aimerai toujours !... Mais d'autres ne vous jugent pas aussi bien et cela me chagrine fort.

Il recula ; son amour propre s'effrayait, mais il savait qu'Amélie avait raison :

—J'ai été faible, Amélie, fit-il aussitôt, je l'avoue. Ce message m'a causé du dépit... Elle a choisi le moment... Angélique Des Meloises est sans pitié pour ceux qui l'aiment.

—Oh ! mon cœur me le disait bien ! je le pensais ! c'est donc elle, Angélique, qui vous a envoyé le billet que vous avez lu à table ?

—Sans doute ; elle seule pouvait me causer ce trouble. Elle déteste le bourgeois et veut m'arracher aux amusements de cette fête qu'il donne en l'honneur de Pierre. Je vais lui obéir, mais elle aussi m'obéira, et cette nuit même ! D'une façon ou d'une autre, il faut que cela finisse... Tu peux lire sa lettre, Amélie.

—C'est inutile, mon frère. Je connais assez Angélique pour redouter son influence. Elle a toujours fait la terreur de ses compagnes... Mais vous ne laisserez pas la fête, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

Elle savait que ce serait un grand manque de courtoisie envers leur ami Pierre.

—Il le faut, Amélie ! Angélique serait-elle aussi méchante qu'elle est belle, je l'aimerais toujours !... Je l'en aimerais davantage ! Si elle venait à moi, comme Hérodiade avec la tête de Jean Baptiste sur

un plateau, je ferais mieux qu'Hérode, je tiendrais mes serments !

—O mon frère ! mon frère ! soupira la pauvre Amélie. Les De Repentigny n'aiment pas si follement que cela !... Non, jamais ! quel philtre empoisonné avez-vous donc bu pour vous éprendre ainsi d'une femme qui vous traite en esclave !... Non, Le Gardeur ! vous n'irez pas ! vous n'irez pas ! supplia-t-elle encore en se jetant à son cou. Ici, avec votre petite sœur, vous êtes en sûreté ! vous ne le serez plus si vous entrez dans cette maison des De Meloises !

—Je dois y aller, j'irai !... je le sais, j'ai bu un philtre enchanté, mais je ne veux point d'antidote ! Le monde ne saurait me guérir de mon amour pour Angélique ! Laisse-moi donc partir que j'aille recevoir d'elle mon châtiment pour être venu à Belmont et ma récompense pour avoir obéi à ses ordres !

—Pauvre frère ! pensez-vous qu'Angélique réponde à votre amour ? Elle est, comme nous toutes, faible et inconstante ! Elle n'est pas, cette Angélique, l'idéal que l'homme cherche dans la femme qu'il aime !...

—Pourvu qu'elle me soit fidèle à moi !... Mais elle va me trouver faible et inconstant, moi, si je tarde encore à l'aller rejoindre...... Adieu ! petite sœur !

XIX.

Il se leva. Amélie pleurait. Elle ne voulait pas jeter le désespoir dans son âme... Et pourtant ! elle se rappelait avec amertume et indignation les propos d'Angélique, et ses intentions au sujet de l'Intendant. Voulait-elle donc, la perverse ! se servir de son frère comme d'une ombre qui ferait mieux ressortir ses charmes aux yeux de Bigot !

—Mon bon frère, reprit Amélie, je suis femme et je comprends les femmes mieux que vous ne pouvez le faire. Je connais Angélique et son incroyable ambition... Elle ne reculera devant aucun moyen. Etes-vous convaincu, intimement convaincu, de la sincérité de son amour ? Croyez-vous qu'elle vous

aimé comme une femme doit aimer l'homme qui sera son époux ?

Le Gardeur sentit l'amertume de ces paroles comme un stylet d'argent qui lui aurait fouillé le cœur. Dans son extrême passion pour Angélique, il éprouvait souvent une angoisse, c'était quand l'enchanteresse faisait pleuvoir les coquettes agaceries autour d'elle. Surabondance d'amour ! pensait-il.

Cependant, il trouvait bien que cet amour tombait un peu sur lui comme la rosée sur la toison de Gédéon... La rosée rafraîchissait la terre autour de la toison et laissait la toison tout aride.

—Amélie, répliqua-t-il, l'épreuve est rude, la tentation est forte. Mais tout est inutile ! Angélique peut être aussi fausse que *Cressid* envers tous les autres, elle ne me trompera jamais ! Elle l'a juré devant l'autel de Notre-Dame ! J'aimerais mieux me damner avec elle, que monter sans elle sur le plus beau des trônes.

XX.

Amélie ne put s'empêcher de frissonner à cette parole de blasphème. Elle comprit l'inutilité de ses prières et courba la tête. Ils se levèrent. Quelques branches de jasmin s'inclinaient au-dessus du siège rustique. Elle en cassa une qui était toute fleurie.

—Emportez cette fleur, Le Gardeur ! dit-elle, elle apprendra à Angélique que je suis une rivale redoutable !

Il prit la fleur.

—Je voudrais bien qu'Angélique te ressemblât en tout ! Je mettrai cette fleur dans ses cheveux pour l'amour de toi, Amélie...

—Et pour l'amour d'elle !... Puisse-t-elle vous porter bonheur à tous deux ! Revenez à la maison, Le Gardeur, après votre visite. Je veillerai, je vous attendrai pour vous féliciter... ou vous consoler !

—Sois sans crainte, petite... Angélique est franche comme l'acier avec moi ! Demain tu pourras l'ap-

peler ma fiancée. Maintenant, va danser et t'amuser jusqu'au jour...

Il l'embrassa, la reconduisit à la salle du bal et partit pour la ville.

XXI.

Amélie raconta à sa tante ce qui venait de se passer. Madame de Tilly parut surprise et désolée.

—Penser que Le Gardeur va demander la main de cette terrible jeune fille ! exclama-t-elle... j'espère qu'elle le refusera. Si ce que j'ai entendu dire est vrai, elle le refusera.

—Ce serait le malheur de mon frère, tante ! répondit Amélie, avec tristesse. Vous ne savez pas comme il est résolu...

—Non, mon Amélie, son malheur serait d'être accepté. Le Gardeur peut trouver le bonheur avec une autre femme, jamais avec elle ! Elle réserve par ses coquetteries, une mort sanglante aux insensés qui l'aiment. Elle est sans affection et se couvre d'un voile impénétrable. Elle sacrifierait la terre entière à sa vanité ! J'ai peur qu'elle ne sacrifie Le Gardeur aussi froidement que le dernier de ses amoureux.

Pierre Philibert survint. Madame de Tilly lui présenta les excuses de Le Gardeur.

—Il a été obligé de rentrer pour affaires sérieuses, dit-elle.

Philibert se douta bien de quelque chose... mais n'en fit rien paraître. Il plaignit Le Gardenr et parla de lui en termes si généreux, qu'Amélie en fut profondément touchée.

XXII.

Le bal tourbillonnait. Les vieux lambris vibraient aux accords de la musique et sous la cadence des pas légers.

Madame de Tilly et sa nièce désiraient se retirer avant minuit; de La Corne St. Luc ordonna d'emmener les chevaux et il partit avec elles.

Amélie avait dansé une ou deux fois avec Pierre, et des murmures un peu jaloux, un peu bienveillants aussi, s'étaient élevés de toutes parts parmi les jolies danseuses. Ne serait-elle pas la future châtelaine de Belmont ?...

Le gouverneur et plusieurs des plus vieux d'entre les invités prirent aussi congé du bourgeois et de Pierre vers l'heure de minuit. La danse déroula longtemps encore ses capricieuses figures, et la musique, longtemps encore, remplit la somptueuse salle de ses délirants accords.

Quand les derniers convives se retirèrent, les clochers des églises et des couvents commençaient à se dessiner au loin dans les brumes grises du matin.



CHAPITRE XXIII.

SI CARESSANT EST LE TENTATEUR !

I.

Pendant cette fête de Pierre Philibert, Angélique Des Meloises s'était retirée dans son délicieux boudoir, tout rempli de lumières et de fleurs. Quelques bûches légères flambaient dans l'âtre, car la nuit était fraîche. Souvent, dans la Neuvelle-France, après une journée brûlante, la brise qui monte du grand fleuve apporte la fraîcheur des rochers battus des flots et des neiges oubliées dans les ravins.

Angélique regardait rêveusement se dérouler les spirales de la fumée, fantastiques et capricieuses comme ses pensées. Elle écoutait les bruits qui venaient de la rue et tressaillait de temps en temps.

Son instinct lui disait que Le Gardeur allait venir, et plus aimant que jamais ! Elle devinait qu'il lui proposerait encore de l'épouser : que lui répondrait-elle ? Elle ne voulait ni le blesser, ni lui donner de vaines espérances, se montrer ni trop indifférente, ni trop passionnée. Il fallait garder son amour et rejeter ses propositions... Elle réussirait bien ! Elle éprouvait cependant une certaine anxiété, car elle l'aimait. C'était par égoïsme pour elle-même, et non pour lui.

Souvent c'est ainsi que l'on aime.

Fatiguée de la solitude qui l'entourait, elle se leva, ouvrit sa fenêtre et s'assit en dehors, sur le balcon. Elle entendit des voix d'hommes et vit deux ombres

sur les marches de l'escalier. C'étaient Max Grimeau et Bartemy l'aveugle, les deux mendiants de la porte de la basse-ville. Elle comprit à peu près ce qu'ils disaient. Ils paraissaient compter la recette de la journée et arrêter le menu d'un souper dans un bouge de la basse-ville. Tout à coup survint un troisième personnage. Il passa vis-à-vis une lanterne, suspendue par une corde au-dessus de la rue, et Angélique put le distinguer aisément. Il était court, alerte, et portait un sac de cuir au côté. Les vieux mendiants l'accueillirent avec la plus vive satisfaction.

II.

—Aussi sûr que mon vieux mousquet ! c'est maître Pothier ! exclama Max Grimeau, en se levant pour serrer la main au nouveau venu.

Il continua sur un ton plaisant :

—C'est dommage que tu ne voies pas, Bartemy ! Les femmes du sud l'ont bien traité, va ! ses joues sont rondes ! et rouges comme des pivoines ! Il est gras comme un bourguemestre allemand !

Max avait vu le monde quand il marchait dans les rangs du maréchal de Belle Isle, et il n'était jamais à bout de comparaisons.

Bartemy tendit la main au notaire.

—Je vous vois par la parole et le toucher, maître Pothier, Bah ; je suis sûr que vous n'avez pas dit votre bénédicité devant des os nus, depuis que vous nous avez laissés !

—Oh ! j'ai tondu le mieux et le plus légalement que j'ai pu les sujets du roi, cependant je n'ai pas réussi comme vous, j'en suis convaincu.

—C'est que, voyez-vous, reprit l'aveugle en branlant la tête d'une façon pieuse et levant ses grands yeux blancs, nous demandons pour l'amour de Dieu ! Nous autres, mendiants, nous sauvons plus d'âmes que les curés, parce que nous exhortons les gens à la charité ! Nous devrions faire partie de la sainte hiérarchie, tout aussi bien que les Frères Gris...

III.

Mais vous auriez dû aller à Belmont, aujourd'hui, maître Pothier ! Il y avait là le plus gros pâté du monde. Vous auriez trouvé moyen de faire un procès au sujet de ce pâté et de vivre à même pendant un an !

—L'infortune me poursuit ! soupira le notaire, en se joignant les mains sur la poitrine. Je n'aurais pas perdu l'occasion de goûter à ce pâté, non ! pas même pour faire le testament du Pape ! Mais, comme il est dit dans la *coutume* d'Orléans, tit : 17, et dans Pothier, au chapitre des successions : l'absent perd l'usufruit de ses droits—j'ai perdu ma part du pâté de Belmont !

—N'importe, maître Pothier ! riposta Max, consolez-vous, vous allez venir avec nous, cette nuit, à la *Fleur de lys*, rue Sault au Matelot. Bartemy et moi nous avons commandé un pâté à l'anguille, et un gallon du meilleur cidre normand ! Nous allons nous mettre aussi gais que les marguilliers de St. Roch après la quête de l'enfant Jésus !

—Je suis tout à vous, c'est bien ! je suis complètement libre, je viens justement de remettre à l'intendant une lettre qu'une dame de Beaumanoir m'a confiée. Une couronne pour le message ! je la dépose sur votre pâté à l'anguille, Max !

IV.

Angélique avait d'abord écouté avec assez d'indifférence la conversation des deux mendiants, mais les paroles de maître Pothier l'intéressèrent vivement.

Max demanda au notaire, avec une curiosité assez surprenante chez un homme de sa position :

—Avez-vous jamais eu la bonne fortune de voir cette dame de Beaumanoir ?

—Non ; c'est dame Tremblay qui m'a remis la lettre... avec un doigt de vin ! c'est l'Intendant qui m'a donné la couronne après avoir lu la lettre !

Je n'ai jamais vu le chevalier de si bonne humeur ! cette lettre a touché et sa bourse et son cœur...

Mais comment se fait-il que vous ayez entendu parler de la dame de Beaumanoir ?

—Oh ! Bartemy et moi nous entendons tout ce qui se dit dans la porte de la basse-ville !

Un jour, monseigneur l'évêque et le père Glapien se sont rencontrés justement à trois pas de nous et se sont mis à parler de cette dame. Ils se demandaient qui elle pouvait bien être. Bigot est arrivé. Il ne pouvait pas survenir plus à propos. Monseigneur lui demanda, sans cérémonie, si c'était vrai qu'il gardait une dame à Beaumanoir.

—Une douzaine, au moins, monseigneur ! répliqua-t-il en badinant.

Ça prend l'Intendant pour enfoncer un évêque !

Il recommanda donc à monseigneur de ne point s'inquiéter. Il lui dit que cette dame était sous sa tutelle...

Tutelle, je ne comprends pas plus cela que... que...

—Que votre *Nominy Dominy* ! dit Pothier.

—Ne vous fâchez pas, Max, ajouta-t-il, si j'en infère que l'Intendant cita Pigeau, tit : 2, 27 : *Le tuteur est comptable de la gestion.*

—Je ne m'occupe point de ce que les *Pigeons* ont à faire ici, mais de ce qu'a dit l'Intendant, riposta Max, avec animation, et votre grimoire, je m'en moque comme de ça !

V.

Il fit claquer ses doigts comme le chien de son mousquet quand il était à Prague, pour expliquer ce qu'il entendait par : ça.

—*Inepte loquens* ! vous ne comprenez pas plus la loi que le latin, Max ! exclama le notaire en secouant d'un air de pitié sa vieille perruque.

—Je comprends l'art de mendier ! un art qui s'exerce sans tromperie ou fort malhonnêtement, comme l'on veut ! riposta Max, toujours avec chaleur.

Voyez donc, maître Pothier, continua-t-il, vous

êtes instruit comme trois curés, vous, eh bien ! je puis amasser plus d'argent, à tendre la main aux passants, dans la côte de la basse-ville, et à crier : Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît ! que vous à charroyer votre attirail de loi dans tous les coins de la province, jusqu'à ce que les chiens vous aient mangé les mollets comme on dit dans le Nivernois.

—Ne vous occupez point de ce qui se dit dans le Nivernois.

Bon coq ne fut jamais gras ! C'est comme maître Pothier dit Robin !

Tout maigres que soient mes jambes elles peuvent porter autant de votre pâté à l'anguille que les jambes du meilleur charretier de Québec.

—Il doit être cuit, le pâté ! remuons-nous ! observa Bartemy en se levant. Donne-moi ton bras, Max, le notaire va se mettre de l'autre côté. Bon ! comme cela ! je marcherai droit comme un clocher jusqu'à la *Fleur de lys* !

La perspective d'un bon souper les rendait heureux comme des grillons sous la pierre d'un foyer chaud. Ils allaient clopin clopant, avec leurs gros souliers pleins de clous, sur les trottoirs sonores, et ne soupçonnaient pas qu'ils avaient éveillé une flamme de colère dans l'âme d'Angélique.

VI.

Une pensée amère revenait sans cesse à l'esprit d'Angélique :

Le rude messager de la dame de Beaumanoir avait dit qu'après la lecture de la lettre, l'Intendant s'était senti ému et avait déplié sa bourse...

Qu'est-ce que cela signifiait donc ? Bigot voulait-il jouer au plus fin avec Angélique des Meloises ? Alors ! malheur à lui ! et malheur à la dame de Beaumanoir !

Pendant qu'elle rêvait à ces choses, quelqu'un frappa à sa porte. Elle entra dans son boudoir et trouva une jeune fille de tournure avenante et fort

proprette, en costume de servante, qui désirait lui parler.

Elle ne la connaissait pas.

La servante fit une profonde révérence et dit qu'elle se nommait Fanchon Dodier ; c'était une cousine de Lisette. Elle avait demeuré à Beaumanoir et venait justement de laisser le service.

—Il n'y a pas moyen de vivre au château ! dit-elle, dès que dame Tremblay nous soupçonne d'être galantisées, ne serait-ce qu'un brin ! par M. Froumois, le beau valet de l'Intendant. Elle s'est imaginée qu'il me recherchait, et vous ne sauriez croire tout ce qu'elle m'a fait endurer, madame ! A la fin, je me suis décidée à venir demander conseil à ma cousine Lisette et à chercher une autre maison. Il me semble que la dame Tremblay ne devrait pas se montrer si sévère pour les autres, elle qui ne fait que se vanter de ses succès quand elle était la charmante Joséphine !

VII.

—Et Lisette vous envoie à moi ? demanda Angélique.

Elle était trop préoccupée pour remarquer ces traits à l'adresse de dame Tremblay. Dans un autre moment, ils l'auraient fort amusée.

Elle regarda la jeune fille avec une intense curiosité. Ne pouvait-elle pas, en effet, lui révéler quelque chose de ce secret qu'elle voulait à tout prix connaître ?

—Oui, madame ! répondit l'étrangère, c'est Lisette qui m'envoie à vous. Elle m'a bien recommandé d'être prudente au sujet de l'Intendant et de vous demander simplement si vous avez besoin de mes services.

C'était inutile ! Lisette pouvait se dispenser de me faire cette recommandation. Je ne révèle jamais les secrets de mes maîtres, jamais ! madame, jamais !

Angélique pensa :

—Vous êtes plus rusée que vous n'en avez l'air,

ma petite, quelque soient vos scrupules au sujet de secrets.

Puis elle dit tout haut :

—Fanchon, je vous prendrai à mon service à une condition. Vous me direz si vous avez jamais vu la dame de Beaumanoir.

Angélique mettait ses intérêts avant tout, même avant les délicates notions de l'honneur.

—Je vous dirai bien tout ce que je connais, madame, répondit la servante en disponibilité. Aucune des servantes n'est supposée savoir qu'elle est dans le château, cette dame, mais toutes le savent, comme de raison !

VIII.

Fanchon se tenait là, droite, les mains dans les poches de son tablier, prête à répondre à n'importe quelle question.

—Il était impossible, répliqua mademoiselle Des Meloises, de garder, dans le château, un pareil secret......

Elle demeura pensive un instant.

—Maintenant, Fanchon, dites-moi donc quelle apparence elle a cette dame? reprit-elle.

Et d'une main frémissante, elle rejeta en arrière ses longs cheveux. L'étincelle luisait dans ses paupières.

Fanchon eut peur de ce regard de flamme et elle parla plus qu'elle n'aurait voulu le faire.

—Je l'ai vue ce matin, madame, au moment où elle s'agenouillait dans son oratoire. La porte était entr'ouverte, et, malgré les ordres de dame Tremblay, j'ai......

—Ah ! vous l'avez vue ce matin ! répéta Angélique avec impétuosité, et comment l'avez-vous trouvée? A-t-elle l'air aussi bien que lorsqu'elle est entrée au château? paraît-elle plus mal? Elle doit être plus mal, bien plus mal !

—Je ne sais pas, madame ! je n'ai fait que la

regarder un instant, malgré la défense de dame Tremblay, quand la porte s'est ouverte......

Une porte qui s'entr'ouvre, c'est tentatif ! et puis, l'on ne ferme pas les yeux. Même, il est difficile de résister à l'appel d'un trou de serrure, quand de l'autre côté, il y a quelque chose que l'on aimerait à voir ! Du moins c'est ce que j'ai toujours éprouvé.

—Je le crois bien ! mais comment est-elle ? fit Angélique en frappant du pied.

Elle s'emportait vite.

—Oh ! bien pâle, madame, bien pâle ! mais je n'ai jamais vu une figure si belle et si triste !... Presque jamais ! je veux dire ! Elle ressemble aux deux sœurs de la Sainte Vierge, dans la chapelle du Séminaire.

—Était-elle en prière, Fanchon ?

—Non, madame, elle lisait une lettre de l'Intendant.

IX.

Angélique était stupéfaite. Elle soupçonna Caroline et Bigot de correspondre ensemble. Cette lettre que lisait ainsi la jeune captive, devait être la réponse de l'Intendant au message du vieux notaire.

—Comment savez-vous, Fanchon, que cette lettre venait de l'Intendant ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Elle pouvait être d'une autre personne...

—C'est vrai, madame ; mais elle venait de l'Intendant, tout de même, parce que j'ai entendu alors la jeune dame répéter son nom et prier Dieu de le bénir à cause de ses bonnes paroles...... Il s'appelle Bigot, n'est-ce pas ?

—Oui, certainement !... Je ne veux pas vous faire injure, Fanchon, et je vous crois sincère... Mais ne pourriez-vous pas me dire le sujet de cette lettre ? Parlez franchement, Fanchon, et je vous récompenserai magnifiquement.

—Je tiens parfaitement le sujet de cette lettre ; mieux que cela, je tiens la lettre elle-même !

Angélique s'élança promptement comme pour embrasser l'indiscrète servante.

—Dans mon empressement, continua Fanchon, j'ai heurté la porte. Pensant qu'il venait quelqu'un, la dame s'est levée vivement et a passé dans une autre chambre. Elle a laissé tomber la lettre. Je l'ai ramassée. Comme j'étais décidée à laisser dame Tremblay, je ne craignais guère les conséquences de cette action... Madame voudrait-elle la lire cette lettre ?

A cette proposition, Angélique tendit la main avec une espèce de frénésie :

—Vous avez la lettre? fit-elle. Montrez-la moi tout de suite ! Vous avez eu bien de l'esprit de l'apporter !... Tenez ! en retour je vous donne cette bague !

Elle tira une bague de son doigt et la passa au doigt de Fanchon.

Fanchon, enchantée, se mit à l'examiner sur toutes ses faces.

—Elle vaut un million de lettres comme celle ci, dit-elle ; je vous suis infiniment obligée, madame !

—La lettre vaut un million de bagues, répliqua Angélique.

Elle l'ouvrit avec crainte et colère, et s'assit pour la lire.

X.

Le premier mot la frappa comme eut fait une pierre !

Chère Caroline .....

C'était bien la main vigoureuse de l'Intendant. Angélique connaissait parfaitement son écriture.

"Chère Caroline," disait la lettre, "vous avez
"bien souffert pour l'amour de moi ; mais je ne suis
"ni insensible ni ingrat. J'ai des nouvelles à vous
"apprendre. Votre père vous cherche, il est passé
"en France. Personne ne se doute que vous êtes ici.
"Demeurez tranquillement au fond de votre retrai-
"te, dans le secret le plus complet, sinon un orage
"pourrait fondre sur nous et nous emporter l'un et

" l'autre. Efforcez-vous d'être heureuse. Que vos
" yeux, les plus beaux de la terre, ne perdent pas leur
" éclat sous des larmes inutiles ! Des jours meilleurs,
" des jours plus beaux viendront, j'en suis certain.
" Priez toujours ! ma Caroline ! priez ! La prière
" vous fera du bien et me rendra peut-être plus
" digne de vous ! Adieu !

" FRANÇOIS."

Angélique dévora cette lettre plutôt qu'elle ne la lut, la déchira avec rage, en jeta les morceaux, comme des flocons de neige, sur le tapis et se mit à les piétiner comme pour les anéantir.

Fanchon avait déjà vu des colères de femme, et cela ne l'avait pas surprise, mais maintenant elle était simplement épouvantée.

—Avez-vous lu cette lettre, Fanchon ? lui demanda mademoiselle Des Meloises d'une voix courroucée.

La servante crut voir une main s'étendre pour la frapper, si elle répondait affirmativement.

—Non, madame ! je ne sais pas lire, répondit-elle en tremblant.

—Avez-vous permis à d'autres personnes de la lire ?

—Non madame ! je n'osais pas la montrer ; vous savez, je n'aurais pas dû m'en emparer…

—Est-ce qu'on ne l'a pas cherchée cette lettre ?

—Oui, madame ! Dame Tremblay a bouleversé tout le château pour la retrouver. Je n'ai pas osé lui dire que je l'avais.

—Je crois bien que vous dites la vérité, Fanchon.

31.

Angélique se calmait un peu. Cependant, elle était encore agitée comme la mer après une tempête.

—Écoutez bien ce que je vais vous dire, Fanchon ! reprit-elle, en lui mettant la main sur l'épaule et en la regardant de façon à lui figer la moelle dans les os. Vous avez surpris deux secrets, l'un est à la

dame de Beaumanoir, l'autre est à moi ; si jamais vous avez le malheur de dire à qui que ce soit au monde, un mot de ces secrets, je vous arrache la langue et la cloue à cette porte ! Souvenez-vous de cela, Fanchon ! Je ne manque jamais de mettre à exécution les menaces que je fais !

—Oh ! pas besoin de me regarder ainsi ! répondit Fanchon, toute tremblante. Je suis bien sûre que je n'en dirai jamais un mot. Je le jure par Notre-Dame de Ste. Foye ! jamais un chrétien ne saura que je vous ai donné cette lettre.

—C'est bon ! fit Angélique en se laissant tomber dans sa grande chaise. Vous pouvez aller trouver Lisette maintenant. Elle vous dira ce qu'il y a à faire. Mais prenez garde !

Fanchon ne se le fit pas dire deux fois. Le doigt menaçant d'Angélique lui paraissait comme un poignard. Elle sortit et se précipita dans les escaliers qui conduisaient à la cuisine. Pour la première fois de sa vie, elle tenait serré entre ses dents, un secret qu'elle avait horriblement peur d'échapper.

XII.

Angélique, le front appuyé sur sa main, regardait d'un œil vague les flammes légères et vacillantes du foyer. Là même, il n'y avait pas longtemps, elle avait vu surgir une vision étrange, perverse... Elle revenait, cette vision ! Les choses mauvaises ne tardent jamais à paraître quand on les évoque. Le bien peut se faire attendre ; le mal accourt !

Les flammes rouges de l'âtre enchanté se transformèrent en cavernes ténébreuses, en gouffres lugubres. Elles prirent toutes les formes capricieuses ou terribles que s'imaginait voir l'esprit malade d'Angélique. Peu à peu, elles se changèrent en une chambre sombre, basse, secrète... Une forme triste apparut au milieu de cette chambre solitaire. C'était une femme !... et cette femme c'était la rivale préférée ! la rivale heureuse !... si la lettre ne mentait point...

Angélique regarda les morceaux de papiers épars, sur le tapis. Il y avait un éclair de fureur dans ses paupières. Elle regretta d'avoir déchiré la lettre. Cependant, chaque mot de cette lettre était gravé dans sa mémoire comme avec un fer rouge.

—Je vois tout, maintenant! s'écria-t-elle : la fausseté de Bigot et l'effronterie de cette fille qui va le chercher jusque chez lui!...

La voix d'Angélique ressemblait au cri de la panthère que la flèche a percée.

—Est-ce qu'Angélique Des Meloises va se laisser humilier par cette femme? reprit-elle. Jamais!... Et mes rêves brillants ne se réaliseront jamais tant qu'elle vivra à Beaumanoir!... tant qu'elle vivra quelque part!

XIII.

De nouveau, elle se mit à regarder flamber le foyer, et la chambre secrète de Beaumanoir lui apparut de nouveau...

Elle se leva tout à coup... Son ange gardien, peut-être, voulait une dernière fois la conduire par la main.

—C'est encore Satan qui me souffle cette pensée à l'oreille murmura-t-elle. Sainte Marie! je ne suis pas si méchante que cela! L'autre nuit, cette pensée m'est venue. C'était pendant les ténèbres; elle s'est dissipée quand la lumière du jour a paru! Cette nuit elle revient encore, et elle me caresse comme une main chérie! Et je ne tremble pas, je ne fuis pas!... Demain aussi elle reviendra et demeurera avec moi... Elle dormira à mes côtés! L'enfant du péché aura vu le jour! Il sera devenu démon et je subirai ses embrassements!...

O Bigot! Bigot! qu'avez-vous fait? C'est votre faute! c'est votre faute!

L'insensée essayait d'excuser son crime en accusant Bigot! Elle était entraînée vers un gouffre inévitable. Elle se donnait à l'abîme avec une sorte de fureur.

La mort ou l'éloignement de Caroline! elle ne voyait pas autre chose... "Les plus beaux yeux du monde!" pensait-elle. Il faut détruire l'influence de ces yeux, si Angélique Des Meloises veut monter sur le char de la fortune!...

Les autres femmes, se disait-elle encore avec amertume, abandonneraient les grandeurs pour l'amour, et trouveraient dans l'affection d'un mari fidèle comme Le Gardeur, une heureuse compensation aux tromperies de l'Intendant!...

XIV.

Mais Angélique ne ressemblait point aux autres femmes. Elle voulait vaincre les hommes et non pas se laisser vaincre par eux... Dans ses rêves insensés, elle entrevoyait les marches d'un trône, et elle ne voulait pas renoncer à la partie, parce qu'elle avait perdu le premier coup...

Bigot la trompait, mais il valait quand même la peine qu'elle se donnait pour le gagner. Elle n'avait pas d'amour pour lui, pas une étincelle! C'étaient son nom, son rang, sa position, sa fortune, son influence à la cour... qu'elle adorait!... la cour! avec la brillante existence qu'elle y mènerait!...

—Jamais rivale ne se vantera d'avoir vaincu Angélique Des Meloises! s'écria-t-elle, en se tordant les bras.

C'en était fait, sa vanité cruelle chassait au loin l'amour de Le Gardeur, comme le vent chasse un duvet léger.

Elle se vendait pour de l'or!...

Et Le Gardeur qu'elle avait appelé de toute son âme allait accourir rayonnant d'espoir.



CHAPITRE XXIV.

GAGES D'AMOUR, MAIS GAGES VAINS ET INUTILES !

I

Elle s'assit. La pensée de Le Gardeur s'emparait de ses esprits. C'était comme un baume odorant sur les blessures mortelles de son imagination. Elle se sentait heureuse d'être aimée de lui.

—Son amour est un trésor, se disait-elle, et il me l'a donné tout entier !

—Il y a des femmes, pensait-elle encore, qui mesurent leur valeur d'après l'estime qu'elles inspirent, moi je n'estime les autres que d'après le bien que j'en attends... J'aime Le Gardeur et je ne veux pas perdre ce que j'aime...

Elle ne regardait guère aux inconséquences et aux contradictions. Elle s'accommodait de tout, pourvu que tout servît son égoïsme.

Des pas légers retentirent sur l'escalier et quelques petits coups empressés furent frappés aussitôt.

Le Gardeur parut. Ses habits étaient quelque peu en désordre et son teint fort animé.

Angélique, en l'apercevant, poussa un petit cri de joie et courut à lui. Elle s'était déjà transformée, et il eût été impossible de reconnaître en elle la sombre rêveuse de tout à l'heure.

Elle le conduisit au sofa et s'assit près de lui. Avec Le Gardeur, elle écoutait son cœur ; avec les autres, elle n'écoutait que sa vanité ou son ambition.

II.

—O ! Le Gardeur ! commença-t-elle, en le dévorant des yeux, me pardonnez-vous de vous avoir fait venir ici, ce soir, sans raison aucune... sans aucune raison, Le Gardeur ! excepté pour vous voir ?... Je m'ennuyais de vous ; j'en voulais à Belmont qui vous enlevait à Des Meloises.

—Et quel motif plus doux et plus pressant à mes yeux, Angélique, pouvait me faire accourir ? je crois que je sortirais du ciel même, si vous m'appeliez ailleurs, ô ma chérie ! Une minute avec vous m'est plus agréable que des heures de réjouissances avec les autres !

—Je n'avais aucune raison de vous faire venir, reprit Angélique, aucune ! si ce n'est pour vous dire une fois de plus combien je vous aime ! Pour vous jurer que je vous aimerai toujours ! Allons ! êtes-vous content ?

Si vous ne l'êtes pas, continua-t-elle......

—Non ! ce n'est pas assez ! Dites que vous êtes toute à moi, mon Angélique ! Toute à moi pour toujours ! ajouta-t-il vivement.

—Oh ! comme vous êtes bien toujours le même, Le Gardeur ! Jamais satisfait des gages d'amour que je vous donne !

Elle s'arrêta.

—Voyons, reprit-elle, qu'est-ce que je voulais dire ? N'importe ! Vous avez tout mon cœur ! Je vous le donne tout ! tout ! Quand vous êtes ici près de moi, je suis parfaitement heureuse !

Elle éprouvait de la répugnance à songer à Bigot maintenant.

Le Gardeur lui dit :

—Mon contentement serait parfait, Angélique, si vous le vouliez ! Oh ! pourquoi me tenez-vous toujours ainsi au seuil de la félicité ou du désespoir ? Décidez sans plus de délai de ma destinée ! J'ai parlé de mon projet à Amélie, ce soir même......

—Oh ! pas tant de hâte, Le Gardeur ! pas tant de

hâte !... s'écria-t-elle violemment agitée, et fort anxieuse d'éviter une question qu'elle n'aimait pas à entendre.

Pourquoi les hommes ne sont-ils pas satisfaits de se savoir aimés ? Pourquoi, en nous faisant un devoir d'aimer, veulent-ils dépouiller l'amour de ses charmes ? Pourquoi veulent-ils le tuer, enfin, par un prosaïque mariage ?

Pendant qu'elle parlait ainsi, le rouge lui montait au front et un éclair de malice passait dans ses yeux.

Le Gardeur, joliment décontenancé, lui répliqua pourtant :

—O ! mon Angélique ! il n'en serait pas de même pour nous, et notre attachement ferait de plus en plus notre bonheur !

III.

Elle se leva sans répondre, se dirigea vers un buffet où se trouvait un plateau avec des rafraîchissements.

—Je suppose, dit-elle, que vous ne sentez guère le besoin de goûter à ces choses... Vous arrivez de Belmont... Les dîners sont magnifiques à Belmont !

Elle lui versa un verre de vin. C'était un cru délicieux que Bigot lui avait envoyé. Elle ne jugea pas nécessaire de mentionner ce détail.

—Vous ne m'avez pas encore parlé de la splendide affaire de Belmont, reprit-elle. Les *honnêtes gens*, j'en suis sûre, n'ont pas manqué de fêter dignement Pierre Philibert !

—Et Pierre Philibert mérite pleinement qu'on le fête !

Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas venue à cette soirée, Angélique ? Pierre aurait été content de vous y voir, assurément !

Le Gardeur se tenait toujours prêt à défendre son ami.

Angélique répondit d'un air moqueur :

—Oh ! j'aurais bien aimé à m'y rendre, mais j'avais peur de manquer de loyauté envers la Fri-

ponne. Je suis actionnaire maintenant! Tout de même, Pierre Philibert est un bel homme. Je n'en connais qu'un seul dans la Nouvelle France qui soit plus beau... J'ai voulu piquer Amélie, un jour, en lui disant cela, et je lui ai fait plaisir. Elle a dit comme moi! Sans même faire comme moi d'exception !

—Merci de la bonne opinion que vous avez de Pierre! merci, Angélique ! fit Le Gardeur.

IV.

Il prit la main de la jeune fille dans la sienne, et d'une voix que l'émotion faisait agréablement vibrer, il ajouta :

—Votre vin, vos paroles, vos regards ne sauraient me faire oublier que je suis venu avec la détermination de savoir aussi ce que vous pensez de moi... j'ai promis à Amélie de lui rapporter votre réponse.

Il avait, dans le regard comme dans la voix, une affection aussi sincère que profonde. Angélique comprit que la fuite était impossible ; il allait falloir parler franc ! Elle tremblait, se trouvait irrésolue ; les émotions la bouleversaient. Dernièrement encore, elle aurait été si heureuse de devenir la femme de Le Gardeur! la sœur de la belle Amélie! la nièce de la noble dame de Tilly ! Aujourd'hui, elle était le jouet de ses folles rêveries, de ses coupables espérances ! L'Intendant royal se mettait à ses pieds! La France lui apparaissait dans un tourbillon lumineux avec la cour pleines d'intrigues et de splendeurs. Elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas renoncer à tout cela !

V.

—J'ai parlé de vous à Amélie, disait Le Gardeur, et je lui ai promis d'apporter votre réponse, cette nuit même. Elle est prête à vous embrasser comme une sœur... Voulez-vous être ma femme, Angélique ?

Angélique, toujours assise, n'osait lever les yeux sur lui. Elle avait peur de voir sa cruelle résolution

s'ébranler. Elle sentait bien qu'il la regardait avec une ardeur extrême, et ce regard lui faisait mal.

Elle devint pâle et fit un effort pour dire : Non. Sa gorge oppressée ne rendit aucun son, un râle peut-être. Elle ne voulait pas répondre oui, cependant.

Ah ! si l'orgueilleuse Angélique avait voulu lire un instant dans ces yeux chargés d'amour, de franchise et de dévouement qui s'ouvraient sur elle comme des ailes de flamme pour la couvrir et l'enivrer ! tout ce malaise, ce trouble, ce tourment auraient fini dans un assentiment accompagné de larmes de bonheur ! et le tragique récit que nous faisons n'aurait jamais été écrit.

Il ne devait pas en être ainsi !...

Elle ne leva point la tête. Elle contemplait les passions de son cœur qui s'éveillaient encore. Elle voyait surgir encore la terrible vision de tantôt. Les pensées mauvaises que l'on a une fois appelées, reviennent aisément et d'elles-mêmes ! Elles s'établissent en souveraines dans nos cœurs et nous devenons à jamais leurs esclaves !

VI.

— Angélique ! demanda encore Le Gardeur, d'une voix suppliante et passionnée, voulez-vous être ma femme !... ma femme bien-aimée !... la plus aimée des femmes ?

Elle faiblissait. La supplication était si touchante, si pleine de sincérité ! Elle cherchait une réponse, mais une réponse qui n'aurait rien dit. Elle voulait répondre : oui, pour faire comprendre : non, ou : non, de manière à laisser espérer toujours.

— Toute la Nouvelle-France viendra rendre ses hommages à la châtelaine de Repentigny, reprit Le Gardeur, et ma femme sera la première et la plus belle !

Pauvre Le Gardeur ! il se doutait un peu qu'Angélique regardait la France comme le seul théâtre digne de ses talents et de sa beauté.

Elle était là, toujours muette, et pâlissant de plus en plus. Elle se transformait en une statue de marbre. Elle n'osait plus décourager une si violente affection. Cependant, il lui semblait qu'elle allait se perdre elle-même. Un léger frémissement des lèvres trahit les efforts de la lutte, et elle porta une main à ses yeux pour les couvrir, car elle sentait qu'une larme allait couler.

—Angélique! exclama Le Gardeur, qui pressentait un refus maintenant, Angélique! pourquoi vous détournez-vous ainsi de moi? Vous rejetteriez mes vœux?... Mais je suis un insensé d'avoir une telle pensée!... Parlez, ma chérie! un mot, un signe, un regard de ces yeux que j'adore, pour me dire que vous consentez à devenir ma femme! et pour nous deux, ce sera toute une vie de félicité!

Il lui prit la main et lui découvrit les yeux; mais elle se détourna de nouveau. Elle n'osait pas le regarder.

Alors, d'une voix basse et faible, elle murmura:

—Le Gardeur, je vous aime!... mais je ne puis vous épouser...

Elle ne put rien dire de plus, mais elle lui saisit la main avec frénésie, comme pour le retenir mieux à ce moment cruel où elle le désespérait.

VII.

Il se retira vivement comme au contact du feu.

—Vous m'aimez et vous ne voulez pas m'épouser, Angélique! répéta t-il avec lenteur... Quel est ce mystère? Mais c'est une épreuve, que vous voulez me faire subir!... Merci mille fois de votre amour! Le reste n'est qu'une plaisanterie, n'est ce pas? une bonne plaisanterie dont il faut rire!...

Il essaya de rire, en effet; mais elle ne riait pas, elle. Elle était pâle et tremblante, comme au moment de défaillir.

Elle posa sa main sur celle de Le Gardeur, une main lourde et implacable, comme un froid acier.

Rien qu'à ce toucher de glace, il comprit que le refus était vrai.

—Ne riez pas, Le Gardeur ! reprit-elle, je ne suis pas capable de rire, moi ! Je ne plaisante pas ; je suis sérieuse... mortellement sérieuse ! Je sais la portée de mes paroles... je vous aime, Le Gardeur ! mais je ne serai jamais votre femme !

Elle retira vivement sa main comme pour ajouter de la force à ses paroles.

Les cordes harmonieuses qui vibraient dans le cœur du jeune homme parurent se rompre tout à coup.

Angélique le regarda franc dans les yeux alors, comme pour voir s'il l'aimait encore.

—Je vous aime, Le Gardeur, vous savez ! Je vous aime ! Mais je ne veux pas, je ne peux pas vous épouser maintenant ! répéta-t-elle lentement :

—Maintenant ! s'écria Le Gardeur.

Il se cramponnait à une vaine espérance comme à une paille, de même que le nageur qui se voit emporté dans le gouffre.

—Maintenant ! je n'ai pas dit maintenant, mais quand vous voudrez, Angélique ! Toute une vie d'attente pour obtenir votre main un jour, et ce serait peu !

—Non ! Le Gardeur, répliqua l'inconstante demoiselle, je ne vaux pas la peine que vous attendiez ainsi. Ce que j'espérais ne peut se réaliser... Mais je vous aime, et je vous aimerai toujours !

L'égoïste, la trompeuse enchanteresse osait rejeter ses protestations en redisant toujours :

—Je vous aime, Le Gardeur ! Mais je ne veux pas vous épouser !

—Assurément, Angélique, ce n'est pas ce que vous voulez dire ! exclama Le Gardeur hors de lui. Vous ne voulez pas me tuer ! n'est-ce pas ? me tuer au lieu de me faire bénir la vie ! Vous ne pouvez pas vous mentir ainsi à vous-même et vous montrer si cruelle pour moi ! Voyez, Angélique ! ma sainte sœur Amélie croit en votre amour ! et elle m'a donné ces

fleurs pour que je les mette dans vos cheveux, quand vous aurez consenti à devenir sa sœur ! Vous ne les refuserez point, Angélique !...

Il étendit la main pour lui mettre sur la tête la fleur de jasmin, mais elle se détourna brusquement et la fleur tomba à ses pieds.

—Les présents d'Amélie ! Le Gardeur ! je ne les mérite point ! dit-elle d'un air résolu. Je le sais, je trahis mon cœur et je torture le vôtre ! j'avoue ma faute ! Méprisez-moi ! tuez-moi, si vous voulez ! Tuez-moi ! c'est mieux, je pense ! Mais je ne suis pas capable de vous tromper comme je tromperais les autres hommes ! Ne me demandez plus de revenir sur ma décision ; je ne le puis ni ne le veux !

VIII.

—Je n'y comprends rien !!! Ma tête se perd !!! répétait Le Gardeur tout abasourdi...

Elle m'aime et ne veut pas être ma femme !...

Elle veut donc en épouser un autre ?...

La jalousie commençait à se réveiller au fond de son âme désespérée.

—Dites-moi, Angélique, demanda-t-il, après un silence assez plein d'embarras, avez-vous pour m'aimer ainsi et refuser ma main, quelque raison que vous ne pouvez déclarer ?

—Aucune, Le Gardeur ! C'est un caprice, une folie, peut-être, mais c'est cela ; et je n'y puis rien. Je vous aime et ne vous épouserai point !

Elle avait de la résolution maintenant et parlait avec hardiesse. L'embarras avait été de dire le premier mot.

—Angélique Des Meloises ! s'écria Le Gardeur, il y a ici un homme, un rival, un amoureux plus heureux que moi ! c'est vous qui parlez, mais c'est lui qui vous inspire ! Vous avez donné votre amour à un autre, et vous m'avez rejeté !

—Je n'ai aimé personne autre que vous et je ne vous ai point rejeté, répondit Angélique.

Elle se donnait garde de dire qu'elle n'attendait

que l'occasion de le faire, et surtout qu'elle aspirait à la main de l'Intendant.

—Tant mieux pour cet homme ! dit Le Gardeur.

La colère le gagnait. Il se leva et fit deux ou trois tours dans la pièce.

IX.

Angélique jouait son âme avec satan, et elle sentait qu'elle allait la perdre.

Le Gardeur lui dit :

Il y avait autrefois un sphinx qui proposait une énigme aux passants, et celui qui ne pouvait la deviner subissait la mort. Je vais mourir car je ne saurais vous comprendre.

—N'essayez pas de deviner, cher Le Gardeur, lui répliqua-t-elle. Et souvenez-vous que le sphinx devait se précipiter dans la mer, si l'énigme qu'il proposait était devinée. Ce n'est pas ce que je ferais probablement. Mais vous êtes toujours mon ami, Le Gardeur ! ajouta-t-elle d'une voix câline en venant s'asseoir à ses côtés. Regardez ! ces fleurs que je n'ai pas voulu mettre dans mes cheveux, je les cache dans ma poitrine comme un trésor !

C'était le jasmin d'Amélie. Elle le prit, l'embrassa avec effusion et le mit à son corset.

—Vous êtes encore mon ami, Le Gardeur ! fit-elle en donnant à son regard ce charme séducteur qu'elle seule connaissait.

—Je suis plus qu'un ami, Angélique ! plus que mille amis !... Mais que je sois maudit si je reste ce que je suis et que vous deveniez la femme d'un autre !...

Il sentait l'aiguillon d'une fureur longtemps refoulée. Repoussant violemment mademoiselle Des Meloises, il se précipita vers la porte. Mais soudain il s'arrêta, et se retournant :

—Ce n'est pas vous que je maudis, Angélique ! s'écria-t-il, pâle et tout agité, mais c'est moi, parce que j'ai cru sottement à votre amour menteur !... Adieu ! soyez heureuse !...

Pour moi, tout est fini désormais ! tout, excepté la douleur et la mort !...

—Arrêtez ! arrêtez, Le Gardeur ! ne me laissez pas ainsi ! exclama mademoiselle Des Meloises, épouvantée.

Elle courut à lui, essaya de le retenir en le saisissant par le bras, mais il s'arracha brusquement de ses mains nerveuses, et nu tête, sans autre adieu, sans dire un mot, il s'élança dans la rue.

Elle monta à son balcon, se pencha au-dessus de la rue sombre et se prit à crier :

—Le Gardeur ! Le Gardeur !...

Ce dernier cri d'amour l'eut fait revenir de chez les morts s'il l'avait entendu ! Mais déjà il s'était enfoncé dans les ténèbres.

Et loin, sur le pavé sonore, on pouvait entendre encore résonner le bruit d'un pas rapide...

C'était Le Gardeur de Repentigny qui fuyait la belle Angélique Des Meloises.

X.

Angélique demeura longtemps sur son balcon, écoutant toujours si elle ne l'entendrait pas revenir.

Il ne revint pas !

Son amour aurait pu la sauver encore peut-être : elle se sentait vaincue et se trouvait plus heureuse de sa défaite...

Il était trop tard !

—O mon Dieu ! s'écria t-elle, dans une angoisse mortelle, il est parti ! parti à jamais !... Mon Le Gardeur ! le seul qui m'ait aimée véritablement, il est parti ! je l'ai chassé par ma folie et ma malice !... Et pourquoi ?...

Pourquoi ? elle le vit clairement, et, dans son désespoir, arrachant ses tresses d'or et se frappant la poitrine, elle s'écria :

Que je suis méchante !... Oui ! affreusement méchante !...

Je suis la pire, je suis la plus méprisable des créatures ! Comment ai-je osé repousser la main de celui

que j'adorais, pour accepter la main de celui que je hais de toute mon âme ? L'esclave qui se vend sur la place publique, vaut mieux que moi ! car elle n'est pas libre, elle ! Moi je me vends corps et âme à un homme que je méprise ! car je sais qu'il me trompe ! Oh ! de quel prix infâme je vais payer la splendeur que je demande !

Elle se laissa tomber à terre et se blessa au front. Mais elle ne remarqua point le sang qui coulait de sa blessure. Son âme était déchirée par mille tourments.

XI.

Par moment elle voulait se lever, et comme la Rose de Saron, courir à la recherche de son bien-aimé, pour se jeter à ses genoux et lui jurer un amour éternel !

Elle ne connaissait guère son pauvre cœur ! Elle avait vu le monde obéir à ses caprices, et n'avait jamais eu d'autre règle de conduite que sa volonté. Elle était devenue la divinité terrestre qui cherche en vain à réunir dans son cœur des choses qui se repoussent ; elle s'était faite le jonet de toutes les puissances du mal !

Elle gisait évanouie sur le plancher, ses mains se crispaient douloureusement.

Elle était comme une reine tombée du trône, et sa longue chevelure d'or en désordre la couvrait comme un manteau royal déchiré.

XII.

Ce fut bien après minuit qu'elle sortit de son évanouissement, et les brises fraîches du matin commençaient à souffler.

Elle se leva lentement, s'appuya sur son coude, et se mit à regarder, d'un œil hagard et surpris, les étoiles impassibles qui luisent dans l'infini, sans se soucier de nos peines.

Persée atteignait le Méridien. Elle aperçut Algol, son étoile. — Algol, tantôt étincelante et tantôt pâle,

lui sembla, comme son âme à elle, être tour à tour au pouvoir de l'esprit de lumière et au pouvoir de l'esprit des ténèbres ! Elle se leva tout à fait. Son visage était souillé de sang ; elle éprouvait des tortures et frissonnait de froid. Le vent qui passait dans le treillage l'avait glacée. Elle ne voulut pas cependant appeler sa servante. Elle se jeta sur un lit, et fatiguée par les émotions et les souffrances, elle dormit longtemps.



CHAPITRE XXV.

RIEN! RIEN, QUE LE DÉSESPOIR!

I.

Le Gardeur s'en allait par les rues de la ville, à pas pressés, au hasard, sans savoir et sans se demander où il allait ainsi. Fou de douleur et de colère, il se maudissait, et il maudissait Angélique, et le monde, et la Providence même qu'il croyait de complicité avec l'enfer pour lui ravir sa félicité.

Le pauvre insensé! Il ne songeait pas que mettre son bonheur dans l'amour d'une femme comme Angélique, c'était bâtir sur le sable une maison destinée à être balayée par la première tempête.

—Holà! Le Gardeur! Est-ce vous? cria tout à coup une voix dans la nuit. Quel bon vent vous amène à cette heure?

Le Gardeur s'arrêta et reconnut le chevalier de Péan.

—Où allez-vous? continua de Péan, vous marchez comme un désespéré...

—Au diable! répondit Le Gardeur.

Et il retira sa main que de Péan serrait comme par amitié. Il continua:

—C'est le seul chemin qui s'ouvre devant moi maintenant, et j'y cours comme un garde-du-corps de Satan! Ne me retenez pas, de Péan! Laissez moi le bras! Je m'en vais au diable, vous dis-je!

—C'est un beau chemin! riposta de Péan, un chemin large et bien fréquenté; le chemin du roi,

enfin ! Je le suis, moi aussi, ce chemin ! et aussi vite et aussi joyeusement que personne en la Nouvelle-France !

—Filez, alors ! Allez devant ou derrière moi ! mais pas avec moi, de Péan ! Je coupe par le plus court pour arriver plus tôt, et je n'ai besoin de personne !

II.

En disant cela Le Gardeur partit.

De Péan ne le lâcha point. Il se douta de ce qui venait d'avoir lieu.

—Le plus court que je connaisse, répliqua-t-il, c'est par la taverne de Menut, où je me rends. J'aimerais bien votre compagnie, Le Gardeur ! il est fâcheux que vous n'aimiez pas la mienne. Nous avons une nuit de gala, chez Menut ! et de la musique !... comme les grenouilles de Beauport en font à l'heure qu'il est ! Venez donc ! venez !

Il le prit par le bras de nouveau. Cette fois, Le Gardeur ne le repoussa point.

—Peu m'importe où aller ! dit-il.

Il oubliait le dédain qu'il ressentait pour cet homme et se laissait guider par lui. La taverne de Menut ! c'était justement l'endroit où il fallait aller pour noyer ses chagrins !

Ils se mirent tous deux à marcher en silence. Au bout de quelques minutes, de Péan dit :

—Qu'avez-vous donc, Le Gardeur ? Du malheur au jeu ? une fortune rebelle ? une fiancée volage comme les autres femmes ?

Le Gardeur se fâcha.

—Prenez garde, de Péan ! menaça-t-il, en s'arrêtant, je vous brise les os si vous continuez ! Je crois bien que vous n'avez pas l'intention de me blesser, mais encore...

Il avait l'air féroce.

De Péan s'aperçut qu'il ne faisait pas bon de rouvrir la blessure.

—Pardonnez-moi, Le Gardeur, demanda-t-il avec une sympathie parfaitement feinte, je n'ai pas voulu

vous offenser. Mais vous soupçonnez vos amis, ce soir, comme un turc, son harem !

—J'ai mes raisons ! quant aux amis, de Péan, je ne trouve plus que des amis comme vous ! je commence à croire que le monde n'en a point de meilleurs !

III.

Ils longeaient le mur du jardin des récollets. La cloche sonna l'heure qui s'envolait. Les frères de St. François dormaient en paix sur leur couche, semblables aux oiseaux de l'océan qui trouvent dans l'angle du rocher solitaire, un refuge contre les tempêtes.

Le Gardeur se tourna brusquement vers son compagnon :

—De Péan, dit-il, pensez-vous que les récollets sont heureux ?

—Heureux comme des huitres à mer haute ! Ils ne sont point contrariés dans leurs amours,... s'ils le sont quelquefois dans leur dîner ! Mais ce n'est ni votre sort ni le mien, Le Gardeur !

De Péan tâchait de surprendre quelque chose de ce qui s'était passé entre Angélique et lui.

—J'aimerais mieux être une huître qu'un homme ! et j'aimerais mieux être mort que vivant ! répliqua Le Gardeur.

Après une minute de silence, il demanda brusquement :

—Le cognac peut-il tuer un homme bien vite, savez-vous, de Péan ?

—Jamais il ne vous tuera, Le Gardeur ! répondit celui-ci, si vous le prenez chez Menut... Au contraire, il vous rendra vigoureux et indépendant des hommes et des femmes !

C'est là que je vais boire quand je suis à l'envers comme vous l'êtes. C'est un spécifique. Il vous guérira, j'en suis sûr.

Ils traversèrent la Place d'Armes. Tout était noyé dans la nuit, et seules, les sentinelles se promenaient

devant la porte du château, lentement et silencieuses comme des ombres.

—Tout est calme et grave comme un cimetière, ici, remarqua de Péan, la vie de ces lieux s'en est allée chez Menut !

Et comme la cloche achevait de tinter, il ajouta :

—J'aime les *petites heures* ! Que l'on veille ou que l'on dorme, elles passent vite et sont vite comptées... Elles seules valent quelque chose dans la vie d'un homme ! Deux heures du matin, c'est midi pour l'homme qui a l'esprit d'aller les attendre chez Menut !

IV.

Le Gardeur suivait de Péan sans bien songer où il allait, machinalement. Il connaissait les gens qu'il rencontrerait chez Menut. A cette heure-là, tout ce qu'il y avait de plus dissolu, de plus débauché dans la ville et la garnison se réunissait dans l'odieuse taverne.

Maître Menut, un gros et bruyant Breton, se vantait de tenir une maison où régnait l'abondance. Rien n'y manquait, on y trouvait de tout à foison : la maison était pleine d'amusements, les tables, pleines de mets, les pots et les vases, pleins, les convives, pleins ! le maître lui-même, plein !

Cette nuit-là, il y avait encore plus de bruit, d'éclat et de plaisir, que de coutume. Cadet, Varin, Le Mercier et une foule d'amis et d'actionnaires de la grande compagnie s'y trouvaient réunis. On jouait, on buvait, on causait.

L'argot de Paris, avec ce qu'il avait de plus impur, était en grand honneur dans la taverne et parmi ces gens débauchés. C'était une sorte de protestation contre le raffinement un peu trop exagéré de la société d'alors.

V.

De Péan et Le Gardeur entrèrent dans l'auberge, et furent reçus à bras ouverts : de tous côtés, des

mains s'étendaient vers eux avec des coupes pleines jusqu'au bord. De Péan buvait peu.

—Il faut que je garde ma tête, fi-il, car j'ai une revanche à prendre, cette nuit.

Le Gardeur ne refusa rien, but avec chacun et de toutes les liqueurs. Il entra ensuite dans une chambre vaste et bien meublée, où maints gentilshommes, assis à des tables couvertes de tapis, jouaient aux cartes et aux dés. Des tas de papier-monnaie passaient d'une main à l'autre, sans cesse, et sans paraître affecter l'indifférence des joueurs, à la fin de chaque partie, ou après chaque gageure.

Le Gardeur se plongea tête baisssée dans le torrent de la dissipation. Il joua, but, parla argot et jeta toute réserve aux quatre vents !

Il doublait l'enjeu, et amenait les dés d'une façon insouciante, comme s'il se fut autant moqué de perdre que de gagner.

Il criait plus fort que les autres. Il embrassa de Péan en l'appelant son meilleur ami, et de Péan le lui rendit en le proclamant le roi des bons lurons.

VI.

De Péan suivait avec une maligne satisfaction les progrès de l'ivresse chez Le Gardeur. S'il paraissait se relâcher, il lui proposait de boire à la meilleure fortune, et s'il perdait l'enjeu, de boire en dépit de la mauvaise fortune.

Mais laissons tomber un voile sur l'odieuse taverne de Menut. Le Gardeur, complètement ivre, avait roulé à terre, et des serviteurs complaisants l'avaient porté sur un lit où il dormait d'un sommeil de plomb, profond et affreux comme la mort! Son regard était fixe et vitreux comme le regard d'un mourant, sa bouche s'entrouvrait, toute frémissante encore des baisers chastes de sa sœur, ses mains pendaient, fermées et rigides comme les mains d'une statue.

—Il est à nous, maintenant! dit de Péan à Cadet,

il ne retournera pas se fourrer la tête sous l'aile des Philibert !

Et ils se mirent à rire brutalement en le regardant dormir.

—Une belle dame que tu connais bien, Cadet, lui a donné la permission de boire jusqu'à se tuer, et c'est ce qu'il va faire, reprit de Péan.

—Qui ? Angélique ?

—Eh oui ! Angélique ! Pourrait-il s'en trouver d'autres ?—

Le Gardeur n'est ni le premier ni le dernier qu'elle va coucher sous des draps de pierre, affirma de Péan en levant les épaules.

—*Gloria patri, filioque!* s'écria Cadet, d'un air moqueur, *les honnêtes gens* vont perdre leur carte d'atout !...

Mais comment l'avez-vous arraché de Belmont, Péan ?

—Oh ! ce n'est pas moi ! c'est Angélique Des Meloises ! Elle a tendu le piège, et à son appel, il est venu s'y prendre.

—C'est bien elle, cela ! la sorcière ! exclama Cadet avec un éclat de rire. Elle rendrait le diable jaloux de ses tours ! Satan n'est pas capable de perdre un homme aussi sûrement qu'elle !

—Je suppose, Cadet, que Satan et elle, c'est à peu près la même chose... Mais où est Bigot ? Il devait venir ici.

—Bigot ? il est de mauvaise humeur, cette nuit ! il ne viendra pas. Cette femme de Beaumanoir, vous savez ? c'est une épine qui le déchire, une boule de neige qui le glace... à notre égard ! Elle le domine. Par saint Pigot ! il l'aime !

—Je vous l'ai déjà dit, Cadet, je m'en suis aperçu il y a un mois, et j'en ai été convaincu, l'autre nuit, quand il a refusé de nous la présenter.

—Faut-il être fou, de Péan, pour s'occuper ainsi d'une femme ! que veut-il en faire, savez-vous ?

—Comment le saurais-je ? L'envoyer à la dérive, quelque bon jour, jusqu'à la rivière du Loup... C'est

ce qu'il fera probablement, s'il est sensible un peu. Il n'osera jamais se marier sans la permission de la Pompadour. La joyeuse poissonnière sait brider ses favoris. Bigot peut avoir autant de femmes que Salomon, si le cœur lui en dit, mais en contrebande! autrement, il faut le consentement de la grande courtisane. Il paraît qu'elle raffole de lui. Ce serait la raison

VII.

—Cadet! Cadet! crièrent plusieurs voix, vous êtes condamné à payer un panier de Champagne pour avoir laissé la table!

—Je le veux bien! j'en paierai même deux, s'il le faut! répliqua Cadet. Mais il fait chaud comme dans le Tartare ici! Je suis comme un saumon rôti!

En effet, Cadet avait la face rouge, large, ronde, et il paraissait tout en feu.

Il fit quelques pas, sa démarche n'était point ferme; il titubait. Sa voix était rauque et plus grossière encore que de l'accoutumée.

Mais il conservait toujours passablement son intelligence.

—Je vais respirer un peu l'air frais du dehors, dit-il. Je me rendrai peut-être à la *Fleur de lys*. On ne se couche jamais à cette bonne vieille taverne.

—Je vais avec vous!... moi aussi!... et moi! crièrent une dizaine de voix.

—Venez tous! nous allons entrer dans ce vieux taudis. C'est là que se trouve le meilleur cognac de Québec. Comme de raison c'est du cognac volé!... Mais il n'en est que meilleur.

Le vieux Menot ne fut pas de cette opinion. Le cognac de la *Fleur de lys* ne valait pas mieux que le sien. Il avait payé les droits, lui, et sa boisson portait la marque de la grande compagnie. Il en appelait à tous les gentilshommes présents.

Pour lui plaire et le remettre de bonne humeur, Cadet et ses amis burent une nouvelle ronde. Le bruit, la confusion, le tapage redoublèrent. Quelques

uns se mirent à chanter cette fameuse chanson qui exprimait si bien l'esprit railleur et la gaieté de la nation française à l'époque de l'ancien régime :

Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire, battre
Et d'être vert-galant !

VIII.

Ils sortirent en chantant et se rendirent à la Fleur-de-lys.

Ils entrèrent sans cérémonie dans une chambre spacieuse, basse, traversée au plafond par des poutres épaisses. Les murs de cette pièce, enduits d'une grossière couche de plâtre, disparaissaient sous les proclamations des gouverneurs et des intendants, et sous les ballades apportées de France par les matelots. Le papier jauni de toutes ces uniformes productions remplaçait la peinture.

Au milieu de cette chambre, il y avait une longue table, et autour de la table, des matelots, des voyageurs, des canotiers, en chemise et coiffés de tuques bleues ou rouges... Tous ces gens fumaient leur pipe, causaient, ou chantaient. Ils paraissaient jouir et s'amuser. Leurs faces laides et riantes, légèrement éclairées par la blafarde lumière qui tombait des chandelles de suif fixées aux murs, auraient été dignes d'être reproduites par le vulgaire mais fidèle pinceau de Schalken ou de Téniers.

Maître Pothier occupait la place d'honneur à la tête de la table.

D'une main, il tenait un gobelet de terre plein de cidre, et de l'autre, sa pipe encore fumante. Son sac de cuir était accroché dans un coin. Pour le moment, son utilité avait cessé !

Max Grimeau et Bartémy l'aveugle, arrivés à point pour goûter au pâté, occupaient, l'un la droite,

et l'autre la gauche du notaire. Ils étaient pleins comme des grives et gais comme des pinsons.

Ils chantaient au moment où Cadet entra.

IX.

A l'arrivée des gentilshommes, tous se levèrent et saluèrent avec politesse. Ils étaient flattés d'une pareille visite.

—Asseyez-vous, messieurs ; prenez nos sièges, fit maître Pothier fort empressé.

Il présenta sa chaise à Cadet et Cadet l'accepta volontiers. Il accepta aussi un gobelet de cidre normand qu'il déclara meilleur que le meilleur vin.

—Nous sommes vos humbles serviteurs, et nous prisons hautement l'honneur que vous nous faites en ce moment ! reprit le vieux notaire en remplissant le gobelet.

—Joyeux compères que vous êtes ! repartit Cadet en s'étendant les jambes, votre cidre me paraît excellent. Mais, dites-moi donc, buvez-vous cela par goût ou faute de mieux ?

—Il n'y a rien au monde de meilleur que le cidre normand,... après le cognac, affirma maître Pothier, en jetant un éclat de rire qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Le cidre normand, continua-t-il, est digne de la table du roi : mais quand il est agrémenté d'une goutte d'eau-de-vie, il est digne de la table du pape !

Il fait voir des étoiles en plein midi ! quelle délice ! N'est-ce pas, Bartémy ?

—Comment ! vieux grippe-sons ! te voilà ici, toi ? s'écria Cadet en apercevant l'aveugle de la porte de la basse-ville.

—Hélas ! oui ! votre honneur ! pour l'amour de Dieu ! répondit Barlémy sur le ton plaintif de la profession.

—Tu es bien le plus aimable gueux que je connaisse en dehors de la Friponne ! reprit Cadet en lui jetant un écu.

—Il n'est ni plus éveillé ni plus gueux que moi,

votre honneur ! riposta Grimeau, en grimaçant de joie comme un Alsacien devant un pâté de Strasbourg.

C'est moi qui faisais la basse tout à l'heure quand vous êtes entré, vous devez m'avoir entendu ?

—Si je t'ai entendu ! assurément, mon vieux Max ! Il n'y a pas une voix comme la tienne dans Québec.

Tiens ! voici un écu pour toi aussi. Bois à la santé de l'Intendant ! Un écu pour maître Pothier aussi ! ce vieux membre errant de l'ordre judiciaire... Tenez ! maître Pothier ! si vous voulez continuer la chanson que vous chantiez tantôt, je vous emplis comme une outre du meilleur cognac !

X.

—Nous étions sur le *Pont d'Avignon*, votre honneur, répondit maître Pothier, gravement.

—C'est moi qui jouais l'air ! interrompit Jean La Marche, vous devez avoir entendu mon violon ? Un bon violon !

Jean n'aurait pas voulu perdre une si belle occasion de montrer son talent. Il fit glisser l'archet sur les cordes et donna quelques mesures :

—C'était ce ton-là, votre honneur, dit-il.

—Justement ! c'était cela ! je connais la vieille romance. C'est bon, va ! exclama Cadet.

Et, passant les pouces dans l'emmanchure de son gilet chamarré, il écouta avec une sérieuse attention. Il aimait, malgré sa grossièreté, la vieille musique canadienne.

Jean donna deux ou trois nouveaux coups d'archet, puis, appuyant l'instrument à son menton, avec un geste savant, et prenant une pose inspirée, digne de Lulli, il commença à chanter en s'accompagnant :

A saint Mâlo, beau port de mer,
A saint Mâlo, beau port de mer,
Trois gros navires sont arrivés !
Nous irons sur l'eau nous y prom, promener,
Nous irons jouer dans l'île !

—Tut! tut! s'écria Varin, pas de ces fadaises! Il n'y a rien là-dedans qui chatouille. Un madrigal, ou une de ces damnées chansons du quartier latin!

—Je ne sais pas de damnées chansons! riposta Jean Lamarche, et quand même j'en saurais, je n'en chanterais point!

Il était jaloux des ballades de son pays, la Nouvelle-France. Il ajouta avec un brin de malice :

Les sauvages ne jurent pas parce qu'ils ne savent pas ce qu'est un serment, et les habitants ne chantent point de *damnées* chansons, parce qu'ils n'en ont jamais appris. Mais je puis jouer et chanter "A St. Mâlo, beau port de mer" aussi bien que n'importe quel homme dans la colonie!

Les chansons populaires des canadiens français sont d'une poésie simple, presqu'enfantine; elles sont chastes comme les hymnes des autres nations.

—Chantez ce qu'il vous plaira, et ne vous occupez point de Varin, mon brave garçon, dit Cadet, en s'allongeant dans sa chaise. J'aime mieux les ballades canadiennes, que toutes les romances que le diable fabrique à Paris!...

Chantez-les, Varin, vos piquants couplets si vous les aimez! mais nos habitants ne les rediront pas!...

XI.

Après s'être amusés pendant une heure à la Fleur de lys, les compagnons de l'Intendant reprirent le chemin de la taverne du père Menut. Ils étaient moins fermes encore et plus tapageurs qu'à leur arrivée. Ils avaient laissé maître Pothier endormi et plein comme Bacchus, et tous les autres aussi aveugles que Bartémy.

Ils trouvèrent de Péan dans une fureur singulière. Pierre Philibert avait reconduit Amélie après la soirée, et il avait vu son inquiétude et ses pleurs au sujet de Le Gardeur. Il la laissa, bien décidé de rejoindre encore une fois le pauvre jeune homme.

L'officier qui se trouvait de garde à la porte de la basse-ville lui donna les renseignements qu'il dé-

sirait. Il descendit en toute hâte à la taverne de Menut, et malgré de Péan avec qui il échangea quelques paroles acerbes, il prit son malheureux ami, le porta dans une voiture et l'emmena.

—Par Dieu ! ce Philibert est un coq, de Péan ! s'écria Cadet, au grand déplaisir du secrétaire.

Il a du courage et de l'impudence comme dix ! C'est encore mieux qu'à Beaumanoir !

Cadet s'assit pour rire à son aise aux dépens de son ami.

—Le maudit ! grinça de Péan, j'aurais pu le transpercer !... Je regrette de ne l'avoir pas fait.

—Non, vous n'auriez pas été capable de le tuer, de Péan, et si vous aviez essayé de le faire, vous le regretteriez maintenant, observa Cadet.

N'importe ! il n'y a pas si mauvais jour qui n'ait un beau lendemain, continua-t-il, venez faire une partie de cartes avec le colonel Trivio et moi. Cela vous mettra de l'argent dans le gousset et de la bonne humeur dans l'âme.

De Péan ne rit point, mais il suivit cependant le conseil de Cadet, et passa le reste de la nuit à jouer.

XII.

Pierre Philibert se disposait à sortir de chez madame de Tilly. Amélie saisit avec transport la main qu'il lui tendait, et le regardant à travers ses larmes :

—O Pierre Philibert ! dit-elle, comment vous remercier assez de ce que vous avez fait pour mon cher et infortuné Le Gardeur ?

—Le Gardeur mérite notre pitié, Amélie, répondit le noble colonel... Vous savez comment la chose est arrivée ?

—Je ne sais rien, Pierre... je n'ose rien demander ! Ah ! vous êtes bien généreux !... Pardonnez-moi cette agitation...

Elle s'efforçait de se rendre maîtresse d'elle-même.

—Vous pardonner ? allons donc ! Est-ce que l'on a quelque chose à pardonner aux anges à cause de leur bonté ?...

J'ai une idée, Amélie. Je crois qu'il serait utile d'emmener Le Gardeur à Tilly pour quelque temps. Votre excellente tante m'a invité à aller visiter son manoir. Si j'accompagnais votre frère à cette chère vieille demeure !

—Une promenade à Tilly avec vous, serait bien agréable à Le Gardeur, j'en suis sûre, et l'aiderait peut-être à rompre ces liens funestes qui le retiennent à la ville...

Tous les médecins du monde ne sauraient lui faire autant de bien que votre compagnie, ajouta-t-elle, dans un élan d'espérance. Il n'a nul besoin de remède ; c'est le bon soin qu'il lui faut, c'est...

—C'est la femme qu'il aime ! Amélie... continua vivement Philibert.

Et il ajouta presque tristement :

—Il arrive quelquefois que l'homme meurt quand il est trompé dans son amour et son espoir !...

Il l'avait regardée en disant cette parole.

Elle rougit et répondit vaguement :

—Ah ! Pierre, comme je vous ai de l'obligation !

Mais alors, comme il la quittait, elle leva sur lui un regard si plein de reconnaissance et d'amour qu'il ne l'oublia jamais.

Dans la suite des années, alors qu'il était devenu indifférent à la lumière du soleil, à l'amour de la femme et aux délices de la vie, il voyait toujours ce regard mouillé de larmes et brûlant de tendresse, descendre sur lui comme un rayon de flamme qui perce le nuage et montre le ciel bleu. Et il soupirait après ce beau ciel où l'attendait sa bienaimée...



CHAPITRE XXVI.

ENTRE LA DERNIÈRE VIOLETTE ET LA PREMIÈRE ROSE.

I.

—Oh ! Le Gardeur ! je vous en prie, demeurez avec moi aujourd'hui. J'ai absolument besoin de vous ! dit Amélie de Repentigny, d'une voix tendre et persuasive, à son frère le chevalier. Tante part demain pour Tilly et il faut mettre les papiers en ordre...

Dans tous les cas, j'ai besoin de vous,... fit-elle encore, en souriant avec douceur.

Le Gardeur s'assit. Il paraissait nerveux, fiévreux, malade. Rien d'étonnant, après la nuit qu'il avait passée à la taverne de Menut.

Il se leva, fit quelques tours, et regarda par la fenêtre ouverte. Il avait l'air d'un fauve qui cherche à s'échapper.

Il mourait de soif. Amélie lui apporta de l'eau, du lait, du thé. Il la trouvait bien bonne, bien compatissante, sa sœur !

II.

—Je ne puis pas rester dans la maison ; je vais devenir fou ! dit-il... Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé !

Hier j'ai bâti une tour de verre aussi haute que le ciel, mon ciel à moi !... l'amour d'une femme !... Aujourd'hui, je suis enseveli sous ses ruines !...

—Ne parle pas ainsi, mon frère ! tu n'es pas de

ceux qui se laissent abattre et désespérer par une femme sans foi.

Oh! pourquoi les hommes mettent-ils en nous cette confiance exagérée! Combien petit est le nombre des femmes qui méritent l'amour et le dévouement d'un honnête homme!

—Combien petit, aussi! le nombre des hommes qui méritent de posséder une femme comme toi, Amélie!

Ah! si Angélique avait ton cœur!...

—Le Gardeur, tu béniras un jour ce chagrin! Il est amer, aujourd'hui, je le sais, mais la vie avec Angélique serait bien plus amère encore.

Il branla la tête en signe de doute.

—Je l'aurais acceptée quand même, reprit-il. Mon amour est marqué d'un sceau fatal et méchant; nul creuset ne saurait le purifier.

—Voici mon dernier mot, fit Amélie, qui jugeait inutile de lutter plus longtemps

Elle l'embrassa.

III.

—Que se passe-t-il donc au manoir? demanda Le Gardeur, après quelques instants. Tante Tilly s'en retourne plus tôt qu'elle ne pensait.

—On dit qu'il y a des Iroquois sur le haut de la rivière Chaudière, et les censitaires désirent aller protéger leurs maisons. Bien plus, le colonel Philibert et toi, vous êtes commandés de vous rendre à Tilly pour organiser la défense de la seigneurie.

Le Gardeur fit un bond. Il ne pouvait comprendre un ordre qui semblait inutile.

—Pierre Philibert et moi! nous sommes chargés de la défense de la seigneurie de Tilly! répéta-t-il. Mais nous n'avons reçu aucune information, hier, sur la marche des sauvages. Ils ne sont certainement pas aussi près que cela. C'est une fausse rumeur que les femmes font courir pour faire revenir leurs maris.

Et il sourit pour la première fois, en exposant cette sage raison.

—Je ne crois pas que ce soit cela, Le Gardeur, riposta Amélie, mais tout de même, ce serait, à mon avis, une jolie ruse de guerre. Il est ennuyeux pour des femmes de rester seules si longtemps. Je n'aimerais point cela, moi.

—Oh ! je ne sais pas trop, mais je crois que celles qui avaient peur de s'ennuyer ont suivi leurs maris à Québec... Et que dit Philibert de cet ordre ? l'as-tu vu ?

Amélie ne put s'empêcher de rougir un peu en répondant :

—Oui, je l'ai vu... Il paraît bien content de retourner à Tilly avec toi, mon frère.

—Et avec toi, petite sœur!... Quoi! tu n'as pas besoin de rougir. Il est bien digne de toi, et s'il te faisait la proposition que j'ai faite à Angélique Des Meloises, hier soir, tu pourrais l'accueillir mieux que je ne l'ai été.

—Assez ! assez, Le Gardeur ! Pourquoi parler de cela ? Pierre n'a jamais songé à moi ; il n'y pensera jamais probablement.

—Au contraire, Amélie ! Tiens ! ma chère petite sœur, quand Pierre Philibert te dira qu'il t'aime et te demandera d'être sa femme, si tu l'aimes, si tu as encore quelque pitié pour moi, ne le repousse point !

Amélie ne répondit rien. Elle était agitée, tremblante. Elle lui serra la main.

Le Gardeur la comprit mieux que si elle eut parlé. Il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa avec tendresse.

IV.

Le reste de la journée se passa dans le calme et la joie. Il y avait du soleil dans la maison. Amélie reçut les confidences de son frère et elle dit, pour le consoler, des paroles affectueuses comme la religion et l'amitié seules peuvent en inspirer.

De nombreux visiteurs vinrent, ce jour-là, frapper

à la porte de l'hospitalière maison de madame de Tilly, mais Pierre Philibert seul put entrer.

Le Gardeur lui témoigna une sincère reconnaissance. La quiétude qui rentrait dans son âme se reflétait sur sa figure et il avait plus que jamais des ressemblances touchantes avec Amélie. Entre sa sœur et son ami, il se croyait revenu aux jours d'autrefois, au temps heureux de l'enfance !

Bien doux furent les épanchements de l'amitié et les retours vers les scènes du passé ! Bien doux pour Pierre et Amélie surtout, les regards timides et furtifs, les soupirs comprimés, les espoirs naissants !

V.

La besogne de la journée était finie au Chien d'Or.

Le bourgeois prit son chapeau, son épée et se dirigea sur le cap pour aspirer la brise fraiche qui montait du fleuve. C'était juste le changement de la marée.

Le fleuve coulait à pleins bords et, çà et là, quelques étoiles se miraient dans ses flots avec les premiers reflets de la lune qui se levait lentement sur les collines de la rive sud.

Le bourgeois s'assit sur le mur de la terrasse, pour contempler l'indescriptible scène. Il était venu cent fois s'extasier en ces lieux, et le charme était toujours nouveau.

Ce soir, tout lui semblait plus beau que de l'accoutumée. Il était si heureux !

Il songeait à Pierre, son fils, revenu tout glorieux; il songeait à la fête de Belmont où tous les grands étaient accourus avec plaisir. Il se trouvait heureux, oui ! heureux dans son fils surtout, le plus grand bonheur d'un père !

VI.

Pendant qu'il était plongé dans ces douces réflexions, il entendit une voix bien connue. Il se retourne et aperçoit le comte de La Galissonnière et

Herr Kalm. Ils venaient des jardins du château et passaient sur le cap, avec l'intention d'entrer chez madame de Tilly, pour lui présenter leurs compliments avant son départ.

Philibert se joignit à eux.

La lune éparpillait des flèches d'argent sous leurs pas. Les ombres projetées par les murailles, donnaient à l'immense tableau lumineux des effets saisissants, que Rembrandt seul aurait pu rendre avec quelque fidélité.

Kalm était dans l'enthousiasme. Cette nuit étincelante sur les hauteurs de Québec, lui rappelait les clairs de lune de Drachenfels sur le Rhin, ou le soleil de minuit qui se lève soudain sur le golfe de Bothnie, mais le spectacle de Québec était infiniment plus grand et plus beau, et ce cap merveilleux où il se promenait avec ses amis méritait bien, disait-il, d'être appelé le cap Diamant.

VII.

Madame de Tilly reçut les visiteurs avec sa courtoisie habituelle. Elle appréciait surtout la visite du bourgeois qui se rendait si rarement chez ses amis.

—Son Excellence, dit-elle, est tenue, par sa position officielle, de représenter la politesse française auprès des dames de la colonie, et Herr Kalm, qui représente la science européenne, doit être gracieusement accueilli partout.

Amélie parut dans le salon. Elle sut, par son esprit, ses grâces et le charme de sa conversation, se rendre aimable et même bien intéressante. Kalm fut assez surpris de trouver chez une jeune fille des connaissances aussi sérieuses.

Le Gardeur vint à son tour remercier les nobles vieillards de l'honneur qu'ils leur faisaient. Il parla peu cependant, et garda une prudente réserve.

Amélie se tenait à côté de lui, toujours prête à lui donner l'aide de sa sagesse et de ses ressources.

VIII.

Felix Beaudoin, en grande livrée, vint annoncer que le thé était servi. Madame de Tilly pria les distingués visiteurs de vouloir bien accepter une tasse de ce breuvage, tout à fait nouveau dans la colonie, et qui ne paraissait encore que sur quelques unes des plus riches tables.

Le service était en porcelaine chinoise.

C'était cette porcelaine toute couverte de grotesques peintures, que l'on voit partout aujourd'hui et qui étaient si rares en ce temps-là : des jardins, des maisons d'été, des arbres chargés de fruits, et des saules penchés sur des rivières. Ce pont rustique avec ces trois individus emmanchés de longues robes qui le traversent, ce bateau qui flotte sur une nappe d'eau, et ces pigeons qui volent dans un ciel sans perspective, qui de nous ne se rappelle point cela ?

Madame de Tilly, en femme distinguée, appréciait cette vaisselle alors de si haut goût, et n'avait que des sentiments de bienveillance pour cette race si industrieuse des fils du céleste empire qui avaient fourni à sa table un service aussi élégant.

Il n'y avait, pour madame de Tilly, rien de déshonorant à ne pas savoir que des poètes anglais avaient redit les louanges du thé.

A cette époque l'étude des poètes anglais n'était guère à la mode en France, surtout dans la colonie. C'est Wolfe qui a fait connaître au Canada le vaste domaine de la poésie anglaise ; Wolfe à qui s'applique ce vers prophétique de l'élégie de Gray :

"Le chemin de la gloire aboutit au tombeau !"

Ce Wolfe qui, après avoir descendu le fleuve, débarqua, dans le calme d'une nuit d'automne, ses troupes disciplinées, et puis escalada secrètement ces fatales hauteurs d'Abraham, dont la possession lui valut la conquête de la ville et la mort d'un héros.

De là partent ces deux glorieux courants d'idées

nouvelles et de nouvelles littératures, qui sont venus jusqu'à nous côte à côte, comme deux rivaux ou deux amis ! De là partent ces deux courants qui s'uniront dans l'avenir pour ne former qu'une grande littérature, la littérature canadienne !

IX.

Le bourgeois Philibert avait exporté en Chine une énorme quantité de ginseng, que le royaume des fleurs payait au poids de l'or, ou avec son inestimable thé ; et madame de Tilly fut l'une des premières dames qui osa servir à ses hôtes la délicieuse boisson orientale.

Kalm ne trouvait rien de comparable au thé. Il l'étudiait sous tous les rapports et le buvait de toutes les façons.

—Quand la tasse de thé aura remplacé la coupe de vin, disait-il ; quand le genre humain ne boira plus que de cette infusion de la plante chinoise, il deviendra doux et pur. Le thé le délivrera des pernicieux produits de l'alambic et du pressoir. La vie de l'homme deviendra plus longue et mieux remplie. Ce sera la réalisation de la troisième béatitude, s'écriait-il, et "les pacifiques auront la terre en héritage !"

A quoi la Chine doit-elle ses quatre mille ans d'existence ? demanda-t-il à La Galissonnière.

—A sa momification ! repartit le comte qui ne savait pas trop ce qu'il devait répondre et qui, dans tous les cas, voulait se dérider un peu.

—Pas du tout ! riposta Kalm, sérieusement. C'est à l'usage du thé ! C'est le thé qui a sauvé le Chinois !

Le thé assouplit les nerfs, purifie le sang, chasse les vapeurs du cerveau, et ranime les fonctions vitales. Donc, il prolonge l'existence de l'homme ! donc il prolonge la vie des nations ! donc il a valu à la Chine ses quatre mille ans de durée ! Et le peuple chinois lui doit dêtre le plus ancien peuple de la terre.

X.

Herr Kalm était un enthousiaste partisan du thé. Il le prenait très fort pour surexciter la dépression de ses facultés mentales ; il le prenait faible pour calmer l'excitation.

Il produit les effets les plus contraires ! s'écriait-il. C'est, disait-il, comme si je mêlais ensemble Bohée & Hyson, pour me procurer l'inspiration convenable à la composition de mes livres scientifiques et de mes récits de voyage ! Inspiré par Hyson, je tenterais la composition d'un poème comme l'Illiade ; sous l'influence de Bohée, j'entreprendrais d'établir la quadrature du cercle, de trouver le mouvement perpétuel et même de réformer la philosophie allemande !

Le professeur était d'une humeur charmante, et gambadait gracieusement à travers les champs fleuris de la littérature, comme un fougueux coursier de la Finlande, n'ayant pour fardeau que le bagage scientifique d'une douzaine d'écoliers en vacance.

Madame de Tilly versa une nouvelle tasse de la liqueur qui mettait ainsi en verve le grave Suédois.

—Il est heureux, dit-elle, que nous puissions échanger contre le thé, notre inutile ginseng.

C'était une autre porte ouverte aux observations du savant.

XI.

—Je regrette, reprit-il, qu'on ne le prépare pas avec plus de soin et de manière à satisfaire le goût de ces fastidieux Chinois. Ce commerce du ginseng ne durera pas longtemps.

—C'est vrai, approuva le gouverneur ; mais nos sauvages qui le recueillent sont de mauvais travailleurs. C'est dommage, ce serait une source de richesses pour la colonie...

Combien avez-vous fait, Philibert, avec le ginseng, l'année dernière ?

—Je ne sais pas au juste, Excellence, mais le demi-

million que j'ai donné pour aider à la défense de l'Acadie provenait de la vente de ce produit à la Chine.

—Je le savais, repartit le gouverneur, en tendant la main au bourgeois, et je vous remercie au nom de la France, de votre admirable générosité......

Que Dieu vous bénisse pour ce grand acte de patriotisme !

Sans vous la Nouvelle France était perdue.

Il n'y avait plus d'argent dans le trésor, continua-t-il, en regardant Kalm, et la ruine était imminente, lorsque le noble marchand du Chien d'Or se chargea de nourrir, de vêtir, et de payer les troupes du roi. C'était deux mois avant la reprise de Grand-Pré sur l'ennemi.

—Il n'y a rien en cela que de fort naturel, répondit le bourgeois qui haïssait les compliments. Si ceux qui ont des richesses ne donnent pas, comment pourriez vous recevoir de ceux qui n'en ont pas ? Et puis, je devais faire quelque chose pour Pierre...... Vous savez, Excellence, qu'il était en Acadie, alors ?

Un souffle d'orgueil paternel passait sur la figure d'ordinaire si impassible du noble vieillard.

XII.

Le Gardeur jeta un regard à sa sœur. Elle le comprit. Ce loyal citoyen, semblait-il lui dire, est digne d'être pour vous un second père ! Et elle rougit légèrement, tout en demeurant silencieuse. Il n'y avait point de paroles pour la musique qui ravissait son âme. Mais il arriverait un jour où, pour elle, toutes ces suaves harmonies rempliraient l'univers.

Le gouverneur qui savait un peu et devinait beaucoup ce qui se passait dans les cœurs de ses jeunes amis, reprit en plaisantant :

—Les Iroquois n'oseront jamais approcher de Tilly quand ils sauront que la garnison se compose de Pierre Philibert et de Le Gardeur, avec madame de Tilly pour *commandant* et mademoiselle Amélie pour *aide-de-camp* !

—C'est vrai ! répondit madame de Tilly. Du reste, les femmes de notre maison ont déjà porté l'épée, et défendu le vieux manoir !

Elle faisait allusion à une célèbre défense du château par une ancienne châtelaine à la tête de ses censitaires.

Elle ajouta en riant :

—Et, tant que nous serons là, nous ne livrerons jamais ni Philibert, ni Le Gardeur aux peaux rouges ou blanches qui les demanderont......

Tout le monde se prit à rire, même Le Gardeur, qui aimait pourtant les peaux blanches, ses compagnons, mais détestait, au fond, leur indigne conduite.

Le gouverneur reprit :

—Le Gardeur et Philibert resteront sous vos ordres, madame, et ne reviendront pas à la ville avant que le danger ne soit passé.

—Parfait, Excellence ! exclama Le Gardeur, j'obéirai à ma tante.

Il devinait bien ce qu'on voulait de lui et se soumettait de bon gré. Il avait trop d'esprit et de cœur pour laisser paraître le moindre dépit. Il respectait si hautement sa tante ! il estimait si fort son ami Pierre ! il aimait d'une si vive affection sa sœur Amélie !

XIII.

Après le thé, les visiteurs furent conduits au salon.

Amélie chantait à ravir et le gouverneur était excellent musicien. Il possédait une belle voix de ténor, une voix qui avait pris de l'ampleur dans les luttes contre les vents, sur la pleine mer ! une voix que la bonté, la vertu et l'aspect de la belle nature avaient rendue flexible et suave.

On redisait alors, dans toute la Nouvelle-France, une complainte d'une étonnante tristesse et d'une grande beauté, la complainte de Cadieux.

Cadieux, un voyageur interprète, avait planté sa tente au portage des sept chutes, où se trouvaient

déjà quelques familles. C'était à l'époque où les traiteurs apportaient les fourrures.

Les Iroquois vinrent s'embusquer au pied du portage pour tuer et piller les voyageurs attendus. Un jeune sauvage découvrit leur retraite et donna l'alarme. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper, sauter les rapides secrètement. Le danger était extrême... Il fallait que quelqu'un restât cependant pour donner le change à l'ennemi.

Cadieux fut ce brave. Il alla, avec un jeune indien, attaquer les Iroquois, pour les attirer en arrière du rivage et les empêcher de voir les canots fugitifs. Son stratagème réussit. Tout le monde fut sauvé, mais il périt avec son jeune compagnon...

Les Iroquois ne purent pas le saisir, cependant. Il leur échappa, mais il revint tomber, épuisé de fatigue et de faim, à l'endroit même d'où il était parti quelques jours auparavant.

N'ayant plus d'espoir, sentant venir ses derniers instants, il arracha une feuille d'écorce blanche au bouleau qui le protégeait, et avec son propre sang, il écrivit sa chanson de mort.

Elle fut trouvée peu de temps après, à côté de lui.

Le voyageur qui remonte l'Outaouais jusqu'à l'île du Grand Calumet, n'oublie pas de s'arrêter au *Petit rocher de la haute montagne*, au milieu du portage des sept chutes. C'est là que se trouve la tombe de Cadieux.

XIV.

Amélie avait été touchée de la plaintive romance. En la chantant elle faisait couler des larmes.

A la demande des hôtes de sa bonne tante, au milieu d'un calme presque douloureux elle commença :

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs !
En languissant je vais bientôt mourir !

Il y avait des pleurs dans tous les yeux, et l'on aurait cru que le dernier soupir de Cadieux expirait sur ses lèvres émues quand elle dit :

> Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
> À mes enfants, qu'un adieu je leur laisse !
> Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
> Que désormais faut renoncer à moi !

XV.

Quelques autres amis de la famille, Coulon de Villiers, Claude Beauharnois, de La Corne St. Luc, étaient aussi venus faire leurs adieux à madame de Tilly.

De La Corne provoqua les rires par ses allusions aux Iroquois. Il était dans le secret.

—J'espère, Le Gardeur, dit-il, que vous m'en verrez leurs chevelures quand vous les aurez scalpés... ou qu'ils m'enverront la vôtre.

Les heures passèrent vite. La cloche du beffroi des Récollets sonna plusieurs fois dans la nuit tranquille, avant que la solitude se fît dans la maison de madame de Tilly.

Le Gardeur se sentait meilleur et plus fort. Le bourgeois lui dit en lui serrant la main :

—Courage ! mon enfant, courage ! Souvenez-vous du proverbe : "Ce que Dieu garde est bien gardé !"

—Adieu ! vénérable ami ! s'écria Le Gardeur, dans une affectueuse étreinte. Comment ne vous regarderais-je pas comme mon père, puisque Pierre est pour moi plus que mon frère ?

—Oh ! je serai pour vous un père affectueux si vous me le permettez, Le Gardeur, reprit le Bourgeois touché jusqu'aux larmes. À votre retour, faites moi le plaisir de considérer comme votre maison la demeure de Pierre et la mienne. Au Chien d'Or comme à Belmont le frère de Pierre sera toujours et cent fois le bienvenu !

XVI.

On hâta les préparatifs du départ et chacun se retira pour prendre quelque repos, se réjouissant dans la pensée de retourner à Tilly.

Il n'y avait pas jusqu'au vénérable Félix Beaudoin qui ne se sentait tout joyeux comme un écolier, le matin d'un jour de grand congé.

Et puis, il faut bien l'avouer, que de choses n'avait-il pas à raconter ! que de sentiments à exprimer à l'oreille de Françoise Sans-Chagrin.

Il en était de même des serviteurs et des censitaires. Quel plaisir d'aller dire aux amis de là-bas les aventures dont ils avaient été les héros, dans la capitale où les avait appelés la corvée du roi, pour bâtir les murailles de Québec !



CHAPITRE XXVII.

LA CHANSON A LA RAME.

I.

V'là l'bon vent !
V'là l'joli vent !
V'là l'bon vent,
Ma mie m'appelle !
V'là l'bon vent !
V'là l'joli vent !
V'là l'bon vent !
Ma mie m'attend !

Ce gai refrain faisait retentir les rivages, et des voyageurs plongeaient en cadence dans les vagues bleues, leurs rames d'où tombait une pluie de gouttelettes fines que le soleil transformait en diamants.

C'étaient la famille de madame De Tilly, Pierre Philibert et les censitaires qui retournaient au vieux manoir.

Le fleuve coulait majestueusement et comme drapé dans un manteau de lumière, entre ses bords escarpés que les champs verdoyants et les bois feuillus couronnaient.

Rien, dans le Nouveau Monde, n'égalait la beauté de ces rives avec leurs files de maisonnettes blanches et leurs villages coquettement assis autour de l'église

II

La marée montante avait parcouru deux cents lieues déjà, et elle refoulait encore le grand fleuve. Le vent soufflait de l'est et nombre de bateaux

ouvraient, comme des ailes, leurs voiles de toile éclatante pour remonter la rivière. Les uns étaient chargés de munitions de guerre, pour le Richelieu, par où ils se rendraient aux postes militaires du lac Champlain ; les autres portaient à Montréal des marchandises destinées aux postes de commerce de l'Ottawa, des grands lacs et même de la Belle Rivière et de l'Illinois, où l'on venait de faire de nouveaux établissements.

Des flottes de canots prenaient ces cargaisons à Montréal pour les rendre à leur destination.

Les canotiers passèrent dans leur course les bateaux à voiles. Ils les saluèrent gaiement. Ce fut entre les divers équipages, un échange bruyant et joyeux de cris, de souhaits, de plaisanteries :

—Bon voyage, bonne chance ! pas trop d'embarras ! des portages courts ! beaucoup de bon temps !

Plusieurs crièrent :

—Les peaux des ours et des buffles que vous allez tuer sont-elles déjà vendues ?

D'autres :

—Ne laissez pas vos chevelures en gage aux belles Iroquoises !

III.

Les chansons à la rame du Canada ont un caractère tout particulier, et sont d'un effet charmant. Elles sont agréables à entendre surtout quand de robustes canotiers les redisent en lançant leurs légers canots d'écorce sur les eaux tranquilles ou bouillonnantes, tantôt fendant comme des canards sauvages la nappe paisible, tantôt sautant comme des cerfs agiles les rapides bondissants et les cascades écumantes ; toujours acceptant, avec une égale magnanimité et comme ils viennent, la tempête ou le calme, la fortune et l'adversité.

Ces chansons sont toutes d'anciennes ballades d'origine Normande ou Bretonne. Les pensées en sont pures et les expressions chastes.

On n'aurait pas voulu alors donner à la colonie

pour ses chants populaires des paroles licencieuses, car on savait qu'elle avait été fondée pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de son saint nom.

C'était en toutes lettres dans la commission de Jacques Cartier.

La chanson à la rame se compose ordinairement de stances assez courtes. Le derniers vers d'un couplet devient le premier du couplet suivant et cela forme un enchaînement original et plaisant. Après chaque couplet un refrain vif, gai, entraînant, qui part comme une fusée !... Toutes les voix chantent alors, tous les bras s'agitent, tous les avirons plongent dans les flots, et le canot bondit comme un poisson volant sur la surface frémissante du lac ou de la rivière !

IV.

Amélie, assise à l'arrière du canot, laissait sa main blanche jouer dans le courant limpide. Elle se sentait heureuse, car toutes ses affections étaient là avec elle, dans la gracieuse embarcation. Elle parlait peu et se plaisait à entendre le chant des rudes canotiers. Elle pouvait aussi s'abandonner plus facilement à ses douces pensées quand la conversation cessait, et que tout le monde chantait ou prêtait l'oreille aux refrains cadencés. Quelquefois, elle saisissait à la dérobée un regard de Pierre dirigé vers elle avec la rapidité de l'éclair, regard dont elle conservait le souvenir dans les secrets trésors de son cœur !

Quelquefois, c'était un de ces mots que seul l'amour sait dire, un tendre sourire plus précieux que tous les trésors de l'Inde et qui contiennent tout un monde de lumière, de vie, d'immortalité.

Maître Jean La Marche avait choisi sa place à l'avant du canot. Il était faraud comme un jour de dimanche, droit et fier comme le roi d'Yvetôt. Son violon qu'il appuyait avec coquetterie à son double menton, vibrait harmonieusement sous les caresses de l'archet de crin, comme il avait vibré

pour adoucir la fatigue des travailleurs sur les murs de Québec.

—Je vais chanter : "Derrière chez nous y a-t-un étang," fit-il, après avoir bu quelques gorgées à même une gourde quelque peu suspecte. C'était du lait, affirmait-il, par respect sans doute pour madame de Tilly.

Les rameurs levèrent leurs avirons et attendirent le moment de les plonger ensemble, au premier signal, dans les eaux sonores. Ils ramaient en cadence obéissant à la musique comme le soldat qui marche au son du clairon.

Jean La Marche commença cette vieille ballade du fils du roi, qui prend son grand fusil d'argent, vise le canard noir et tue le blanc. Sa voix résonnait comme une cloche nouvellement baptisée.

Plusieurs canots voguaient non loin. Ceux qui les montaient se mirent aussi à répéter avec les rameurs de madame de Tilly, le gai refrain :

En roulant ma boule !

Et Jean La Marche disait en faisant chanter son violon avec une énergie à lui rompre les cordes :

Derrière chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule !
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, ma boule roulant !
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule !

Trois beaux canards s'en vont baignant
En roulant ma boule.
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant !
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule !

Le fils du roi s'en va chassant
En roulant ma boule !
Avec son grand fusil d'argent,

Rouli, roulant, ma boule roulant !
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule !

Avec son grand fusil d'argent
En roulant ma boule !
Visa le noir, tua le blanc
Rouli, roulant, ma boule roulant !
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule !

V.

Jean La Marche fit longtemps retentir l'air de ses refrains mesurés, et son violon fameux ne se fatiguait pas plus que sa poitrine. Tous les canotiers redisaient les refrains avec une ardeur non moins admirable, et lui criaient des "encore" comme à l'artiste qu'on veut récompenser ou flatter. Des voix enthousiastes répondaient de la rive et l'allégresse se répandait partout. Toute la nature chantait. Les ondes, le ciel, les champs, les bois, les rivages, tout s'unissait dans un cantique de joie.

Et les voix devenaient plus vives et plus éclatantes à mesure que les bords de Tilly approchaient, car là, pour les bons censitaires comme pour leur noble châtelaine, c'était le foyer de la famille, et le foyer, c'est le paradis de la terre.

Le Gardeur fut entraîné par la gaité générale. Il oublia son ressentiment, son désappointement et les séductions de la ville. Assis dans les rayons du soleil, sur les ondes bleues, sous le ciel bleu, au milieu de ceux qui l'aimaient, comment aurait-il pu ne pas sourire, ne pas oublier, ne pas espérer ?

Son cœur s'ouvrait à la joie, au grand bonheur d'Amélie et de Pierre qui observaient avec un immense intérêt ce réveil de son âme endolorie.

Après quelques heures de cette délicieuse course, les canots vinrent s'échouer sur la grève, au pied de la falaise de Tilly. Tout vis-à-vis, au sommet de la côte, comme la borne immuable que devaient respecter les eaux et la terre, ou comme l'arche qui

pouvait sauver les âmes et les corps, s'élevait l'église de St. Antoine de Tilly. Un joli village de blanches maisonnettes l'entourait.

VI.

Sur la grève sablonneuse, les femmes, les vieillards et les enfants, accourus pour souhaiter la bienvenue à leurs gens, se livraient aux transports de la surprise et du bonheur. Ils n'attendaient pas sitôt les travailleurs de la corvée du roi.

La nouvelle de l'arrivée des Iroquois vers les sources de la Chaudière les avait effrayés. Ils supposaient en même temps que le gouverneur craignait une attaque contre Québec, par mer, comme celle de Phipps dont plusieurs se souvenaient encore.

—Bah ! ne craignez rien, mes bons amis, fit le vieux pilote Louis, en regardant fièrement tout le monde de son œil unique, ne craignez rien ! Je la connais cette campagne de William Phipps : mon père me l'a souvent racontée.

VII.

C'était dans l'automne de 1690. Trente-quatre grands vaisseaux Bostonnais vinrent débarquer sur les battures de Beauport toute une armée de ventre-bleus. Mais notre vaillant gouverneur Frontenac descendit tout à coup des bois avec ses braves soldats, des habitants et des sauvages, les repoussa pêle-mêle à bord de leurs bâtiments et enleva le pavillon rouge de l'amiral Phipps.

L'instant de le dire ! Si vous ne me croyez pas,—personne ne m'a jamais fait cette injure,—si vous ne me croyez pas, allez dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à la basse-ville, vous le verrez ; il flotte encore au dessus du maître autel !

Bénie soit Notre-Dame qui nous a sauvés de nos ennemis et qui nous sauvera encore si nous le méritons !...

A la Pointe Lévis où s'est réfugiée alors la flotte en déroute, l'arbre sec existe toujours. Vous savez

la prophétie ? Tant que cet arbre sera debout, Québec ne tombera point aux mains des anglais.

VIII.

Les personnes qui se tenaient sur la rive se mirent à l'eau jusqu'aux genoux pour venir au-devant des voyageurs qui arrivaient. Les canots furent traînés sur le sable au milieu des rires et des propos éveillés.

Bienvenue à madame de Tilly ! Bienvenue à mademoiselle Amélie, bienvenue à Le Gardeur, bienvenue à Pierre Philibert ! Bienvenue ! bienvenue ! crièrent cent voix.

Le Gardeur aida Amélie à sortir du canot. Il vit que sa main tremblait et qu'elle devenait pâle en regardant fixement à quelques pas dans le fleuve.

C'était à l'endroit où Philibert l'avait sauvé de la mort !

Toute cette scène pénible d'autrefois passa, comme dans un mirage, devant les yeux de la jeune fille. Elle vit son frère se débattre vainement au milieu des flots, puis tout à coup disparaître... Elle vit encore Philibert se précipiter au risque de sa vie, à la rescousse de son compagnon... Elle sentit toutes les angoisses d'alors, et aussi toutes les délices du serment qu'elle prononça dans son âme, en embrassant le sauveur de son frère aimé...

IX.

—Le Gardeur ! dit elle, c'était là ; t'en souviens-tu ?

—Oui, sœur ! je m'en souviens. J'y pensais. Je dois une éternelle reconnaissance à Pierre. Néanmoins, il aurait mieux fait de me laisser au fond de la rivière ; je n'ai plus de plaisir à revoir Tilly, maintenant...

—Pourquoi donc, mon frère ? Ne sommes-nous pas les mêmes ? Ne sommes-nous pas tous ici ? Il y a aussi de la félicité pour toi à Tilly !

—Il y en avait autrefois, Amélie, reprit-il avec

tristesse, mais il n'y en aura plus jamais... C'est fini !

—Viens ! Le Gardeur, ne gâtons pas la joie du retour. Vois ! le pavillon flotte au sommet de la tourelle et le vieux Martin va tirer la coulevrine pour nous saluer.

X.

Un éclair, un jet de fumée et un coup de tonnerre firent soudain bondir les gens qui couvraient le rivage.

—C'est bien pensé, de la part du vieux Martin et des femmes du manoir, cela ! observa Félix Beaudoin.

Il avait servi dans sa jeunesse, Beaudoin ! et il connaissait le salut militaire.

—Les femmes de Tilly valent mieux que les hommes de la Beauce, comme dit le proverbe, observa-t-il encore.

—Oui, et mieux que les hommes de Tilly aussi, mon vieux, ajouta Josephte Le Tardeur, d'un ton brusque et tranchant.

Josephte était une grosse courte au nez retroussé, une virago dont l'œil noir perçait comme une tarière. Elle portait un chapeau de paille à larges bords et surmonté de boucles aussi difficiles à débrouiller que son caractère, un jupon de tiretaine court qui se souciait peu de cacher sa jambe forte. De ses manches retroussées sortaient deux énormes bras rouges qui auraient fait le bonheur d'une laitière suisse.

—La remarque qu'elle venait de faire s'adressait à José Le Tardeur, son mari, un bon diable d'homme, un peu fainéant, par exemple ! qu'elle n'avait cessé de taquiner depuis le jour de son mariage.

—Les paroles de Josephte m'atteignent mais ne me font aucun mal, dit José à son voisin. Je suis une bonne cible ; elle peut tirer !

Je suis bien content, ajouta-t-il, que les femmes de Tilly soient meilleurs soldats que nous, les

hommes, et qu'elles aiment à se mêler de tout ! cela nous épargne bien des tracasseries et de l'ouvrage.

XI.

—Que dites-vous, José ? demanda Félix, qui n'avait guère compris.

—Je dis, maître Félix, que sans notre mère Eve la malédiction ne serait pas tombée sur la tête de l'homme; qu'il n'aurait point travaillé malgré lui, comme cela arrive souvent, et surtout qu'il n'aurait point péché...

Ah ! le curé l'a bien dit ! Nous aurions pu passer les jours à nous chauffer au soleil, mollement étendus sur l'herbe épaisse... Maintenant, si vous voulez vous sauver corps et âme, travaillez, priez et ne vous amusez point !... Maître Félix, j'espère que vous ne m'oublierez pas si je vais au manoir ?

—Je ne t'oublierai pas, José, répondit Félix, sèchement. Mais si le travail est le fruit de la malédiction que notre mère Eve a attirée sur le monde en mangeant de la pomme, elle ne pèse guère sur toi cette malédiction. Voyons ! fais avancer les voitures, et range-toi, que madame passe...

José s'empressa d'obéir. Madame de Tilly passa au bras de Pierre Philibert. Il ôta son bonnet et la salua profondément. Elle monta dans son carosse.

Deux chevaux canadiens aux pieds mordants et sûrs comme ceux des boucs et forts comme ceux des éléphants, tirèrent la pesante voiture, au grand trot, sur le chemin qui serpentait tour à tour à travers les champs dorés et les bois touffus.

Après une demi-heure de course ils s'arrêtaient à la porte du manoir.

Ce manoir était une grande bâtisse en pierre, de forme irrégulière avec des fenêtres profondément enfoncées dans les murs et garnies de cadres grossièrement sculptés. A chaque coin s'élevait une tourelle percée de meurtrières, et crénelée de manière à faire un feu d'enfilade de tous les côtés sur les ennemis qui se présenteraient.

Dans l'entrée se trouvait une tablette de pierre où le ciseau avait sculpté les armoiries de la famille de Tilly, avec la date de la construction et une invocation au saint patron de la maison.

Ce manoir avait été construit par Charles Le Gardeur de Tilly, gentilhomme Normand, dont l'ancêtre, le sire de Tilly, se trouvait avec le duc Guillaume à Hastings. Charles Le Gardeur vint au Canada avec un grand nombre de ses vassaux, en 1636, après avoir obtenu du roi une concession de terre sur les bords du fleuve St. Laurent "qu'il posséderait en fief et seigneurie, disait la charte royale, avec y droit de haute, moyenne et basse justice, et aussi droit de chasse, de pêche et de traite avec les indiens, sujet à foi et hommage, etc., etc."

Il était entouré de pins éternellement verts, de ces grands chênes et de ces ormes élevés qui se drapent dans un feuillage nouveau chaque printemps, et, chaque automne, se dépouillent de leur éclatant manteau.

Un ruisseau murmurait tout auprès, en précipitant ses ondes d'argent. Tantôt il étincelait au soleil et tantôt il se cachait sous les épais rameaux comme une jeune vierge honteuse d'être admirée. Un pont rustique en reliait les bords fleuris. Il sortait, ce petit ruisseau capricieux, d'un lac charmant et tout étroit, étendu comme une nappe de cristal au milieu de la forêt à quelques lieues du fleuve. C'était un lieu de promenade aimé des habitants du manoir.

Pierre Philibert éprouva une joie bien douce à l'aspect de cette antique demeure. Ces portes, ces fenêtres, ces pignons, toutes ces choses qu'il voyait après un si long temps, c'était comme de vieux amis qu'il retrouvait.

Toutes les servantes avaient mis leurs plus beaux atours, leurs robes les plus neuves, leurs rubans les plus éclatants, pour recevoir madame de Tilly et mademoiselle Amélie.

Elles firent aussi le plus sympathique accueil à monsieur Le Gardeur—c'est ainsi qu'elles l'appe-

laient toujours — et au jeune officier qui l'accompagnait. Elles eurent vite reconnu l'écolier d'autrefois, qui avait si généreusement sauvé la vie à leur jeune maître, et elles se dirent, comme cela entre elles, qu'il venait sans doute à Tilly pour... pour...

Elles n'achevaient jamais. Le sourire significatif qui répondait à la confidence, affirmait que c'était compris. Et puis, il était devenu un si bel homme, cet élève du séminaire, avec son uniforme brillant et sa vaillante épée ! Et elle, mademoiselle Amélie, elle n'avait jamais détesté entendre prononcer son nom ; bien au contraire !

Les femmes ont vite fait de déduire les conséquences des prémisses, en fait d'amour, et elles ne se trompent pas toujours, tant s'en faut.

Derrière la maison, au-dessus de l'étable et du poulailler, caché aux regards par un épais rideau de feuillage, s'élevait le pigeonnier avec ses doux et amoureux habitants. Ils étaient peu nombreux, mais d'un riche plumage et d'une beauté remarquable. Il ne fallait pas laisser la roucoulante famille s'agrandir trop, à cause des champs de blé qu'elle aurait mis à sac.

Devant le manoir, au milieu des arbres chargés de verdure et palpitants de vie, s'élevait un pin d'une grande longueur, nu et droit comme une flèche d'église. Il n'avait plus d'écorce, plus de rameaux, excepté au faîte, un bouquet. Un pavillon et des bouts de rubans flottaient au-dessous de cet énorme bouquet vert qui le couronnait, et la poudre du canon en avait marqué de taches noires l'aubier encore tout éclatant de blancheur.

C'était un mai que les habitants avaient planté, pour rendre hommage à la dame de Tilly.

XII

Planter le mai, cela se faisait dans la Nouvelle-France, à chaque retour de la belle saison, le premier de mai, quand on voulait payer un tribut d'hommage à un supérieur.

Le mai, planté devant la maison que l'on voulait honorer, devait rester debout jusqu'au retour de la fleuraison nouvelle. Plus tard, et tout dernièrement encore, les capitaines de la milice sédentaire étaient, dans nos paroisses paisibles, l'objet d'une semblable marque de déférence de la part de leurs soldats. En retour, les soldats étaient conviés à une bonne table, mangeaient, buvaient et s'amusaient bien. Ils tiraient autour du mai, en feu de peloton, les seuls coups de fusils que le village étonné entendit d'un bout de l'année à l'autre.

Maintenant cette fête caractéristique s'en va avec d'autres encore pour ne plus revenir sans doute. Elle aussi ne sera bientôt plus qu'un souvenir. La Saint Jean-Baptiste qui arrive avec les fleurs et les parfums des champs, avec des feuillages chargés d'harmonie et les flots de lumière du beau mois de juin, la saint Jean-Baptiste qui est la fête de tous les canadiens-français, emporte et fait disparaître dans son orbe étincelant toutes ces autres réjouissances moins vives et moins douces qui n'ont pas pour fin sublime l'amour de la religion et de la patrie !

XIII

Félix Beaudoin, ouvrant les bras comme pour chasser une volée d'oiseaux, repoussa les servantes dans la maison.

—Mon Dieu ! comme tout doit être en désordre ! pensa-t-il....

Il s'imaginait qu'en son absence le monde ne marchait plus. Les servantes auraient bien voulu regarder encore, mais il fallait obéir au sévère majordome sous peine d'exclusion perpétuelle.

Madame de Tilly, qui connaissait parfaitement le faible du vieillard, s'amusa dans le jardin avec les fleurs et les plantes, pour lui donner le temps de se mettre en règle, comme il disait.

Il entra à la suite des servantes, se revêtit promptement de sa livrée, prit son bâton blanc, signe

d'autorité, et vint la recevoir à la porte, absolument comme si rien n'avait interrompu son service.

Madame de Tilly et ses hôtes la suivirent en souriant.

L'intérieur du manoir ressemblait aux intérieurs des anciens châteaux de France. Au centre, il y avait une grande salle qui servait de cour de justice quand le seigneur de Tilly avait à juger quelque délit, ce qui n'arrivait pas souvent, grâce à la moralité des gens. Dans cette salle se tenait encore la cour plénière, quand il fallait régler les corvées, ouvrir des chemins, construire des ponts. Dans cette salle aussi avaient lieu les grandes réunions des censitaires à la fête de St. Michel de Thury, le patron.

De là, on passait dans une suite de chambres de diverses grandeurs, toutes meublées et ornées selon le goût de l'époque et la richesse des seigneurs de Tilly.

Un grand escalier de chêne, assez large pour laisser passer de front une section de grenadiers, conduisait aux pièces supérieures : chambres à coucher et boudoirs avec leurs vieilles fenêtres à barreaux d'où le regard s'échappait pour embrasser un délicieux fouillis de nappes d'eau, de tapis de gazon, d'arbustes, de végétaux, d'arbres et de fleurs.

Philibert reconnaissait bien ces pièces, ces escaliers, ces passages où tant de fois il avait joué avec Le Gardeur et Amélie. Il croyait entendre encore l'écho lointain de leurs cris joyeux... Rien n'avait changé. Les meubles, les tentures, les tableaux, gardaient leur sévère beauté. Les portraits le regardaient encore et leurs yeux semblaient pleins de joie. Le reconnaissaient-ils après sa longue absence?

XIV

Il entra dans une chambre bien familière, jadis le boudoir de madame de Tilly. Au mur du fond, pendait encore un petit tableau. Il le reconnut avec un sensible plaisir, avec orgueil même. Lui même, il l'avait peint dans un jour d'enthousiasme, et toute

son âme aimante avait passé dans son habile pinceau.

C'était le portrait d'Amélie.

—C'était bien la divine expression de ses yeux au moment où elle tournait la tête vers lui pour l'écouter ; c'était bien le sourire suave de ses lèvres ! Le regard de la vierge de douze ans l'avait suivi partout. Sa bouche rieuse lui avait murmuré bien des paroles de consolation dans ses ennuis !

Il s'arrêta tout ému devant ce portrait d'une en fant qui était devenue la maîtresse de ses destinées.

Amélie était entrée dans le boudoir un instant après lui. Tout à ses souvenirs, il n'avait pas entendu le bruit de ses pas. Elle ne voulut point le déranger d'abord ; cette attention qu'il portait à l'enfant la flattait. Mais elle ne voulait toujours pas avoir l'air d'épier, et il fallait faire connaître sa présence.

—La reconnaissez-vous ? demanda-t-elle enfin, en faisant un pas vers le portrait.

Philibert se tourna vivement. Amélie lui apparut alors, à travers le voile de ses vingt ans, jeune et naïve comme le portrait. Ce fut une vision charmante et vraie.

—Comme il vous ressemble, Amélie ! je ne croyais pas l'avoir peint si fidèle, s'écria-t-il, dans un transport à demi contenu.

—Je suppose, repartit Amélie d'un air narquois, que vous avez trouvé le secret de faire un portrait qui me ressemblera toujours, dans les sept âges de la vie. Si c'était une peinture de mon âme, je ne dirais pas non, continua-t-elle, mais j'ai grandi... Voyez !

—Moi, je le trouve fidèle et beau, ce portrait... Et pourtant, j'étais un peintre fort maladroit. J'aurais voulu...

—Trop beau, sans doute, interrompit Amélie, toujours en plaisantant. Il devrait sortir de son cadre pour venir vous remercier de la peine infinie que vous vous êtes donnée.

—Qu'il ne se dérange point ; j'ai trouvé ma

récompense dans l'idéal de la beauté que j'ai réussi à faire sortir de cette toile...

—La jeune fille de douze ans aurait dû vous remercier, Pierre, comme je voudrais et n'ose le faire...

—C'est moi qui suis votre obligé, Amélie... grâce à vous, à votre souvenir, j'ai accompli des choses étonnantes...

Amélie sentit un reflet pourpre courir sur ses joues. Le Gardeur entra. Elle lui prit le bras :

—N'est-ce pas Le Gardeur, fit-elle, qu'il sera difficile à Pierre de devenir notre obligé, après tout ce qu'il a fait pour nous ?...

—Difficile ? impossible, ma chère, impossible !

—Cependant, reprit-elle, si, pour commencer à nous acquitter envers lui, nous l'emmenions passer une journée sur le lac. Nous ferons une partie de canotage. Les messieurs allumeront le feu, les dames infuseront le thé. Il y aura chant et musique, danse aussi, peut-être. La lune se chargera de l'illumination qui terminera la fête. Que dis-tu de mon programme, Le Gardeur ? Qu'en dites-vous, Pierre Philibert ?

Pierre admira l'intelligence et le tact d'Amélie. C'était pour distraire Le Gardeur qu'elle proposait cette promenade sous les bois et sur les eaux. Elle voulait à tout prix le délivrer de la sombre mélancolie qui l'obsédait. Assurément, les amusements de la journée auraient pour elle un charme nouveau, à cause de Pierre qui les partagerait, mais il n'y avait pas de mal à cela.

—Ton programme est superbe, Amélie, répondit Le Gardeur, mais laisse-moi de côté. J'aime à rester tranquille. Je n'irai pas au lac. C'est en vain que je cherche à reconnaître Tilly ; tout me paraît changé. Il me semble que je vois tout à travers un nuage. Rien de serein comme autrefois ; pas même toi, Amélie. Il y a de la tristesse dans ton sourire ; je le vois bien. Et c'est ma faute, sans doute.

—Allons, mon frère, tes yeux sont meilleurs que

cela ; tu les calomnies. Tilly est brillant et gai comme jadis. Quant à mon sourire, s'il est triste, c'est que je deviens mélancolique comme toi, pour des riens. Mais écoute-moi, et tu verras, dans trois jours je serai la plus joyeuse enfant de la Nouvelle-France.



CHAPITRE XXVIII.

PASSÉ CHARMANT, RIANT AVENIR !

I.

Madame de Tilly et sa nièce se retirèrent dans leurs chambres pour faire leur toilette, puis elles descendirent au salon où venaient d'entrer Messire Lalande, le curé de la paroisse, plusieurs dames du voisinage, et deux ou trois officiers en retraite, qui trouvaient plus avantageux de vivre à la campagne, qu'à la ville.

Félix Beaudoin parcourait en vainqueur, pendant ce temps-là, sa vaste cuisine et faisait trembler les marmitons. Il s'agissait de mettre une table digne de ses hôtes et digne de lui-même.

Sur le balcon Pierre et Le Gardeur causaient intimement en regardant le ciel limpide ; les fleurs du parterre faisaient monter jusqu'à eux leurs senteurs embaumées.

Amélie sortit du salon après quelques instants sous prétexte d'aller chercher Le Gardeur. Elle ne voulait pas qu'il demeurât seul avec ses pensées noires.

Elle parut sur le balcon. Savait-elle que Philibert s'y trouvait? Peut-être. Il est probable que non, cependant, car elle eut un adorable mouvement de surprise. L'air frais et pur de la campagne, le contentement intérieur, l'espoir de rendre le calme à son frère, donnaient à sa figure une douce animation. Elle était admirablement belle et simplement mise. Pour toute parure elle portait une croix d'or.

Philibert lui avait donné cette croix, à l'anniversaire de sa naissance, autrefois, pendant une vacance qu'il passait à Tilly. Il la reconnut. Comme il la regardait avec persistance, heureux sans doute, de la voir si fidèlement gardée, Amélie lui dit :

—C'est en l'honneur de votre visite, Pierre, que je porte aujourd'hui ce souvenir. Je suis fidèle à la vieille amitié, n'est-ce pas ?... Mais vous retrouverez ici d'autres amis qui ne vous ont pas oublié non plus.

—Si l'amitié est une richesse, Amélie, je suis plus riche que Crésus... mais une amitié sincère et pure vaut un prix infini.

—Et cette amitié que vous jugez inestimable, Pierre, vous...

La cloche de la tourelle l'interrompit tout à coup. Elle sonnait le dîner. Elle sonnait vivement, gaiement, comme pour témoigner son allégresse. Amélie continua en riant :

—Vous pouvez remercier la vieille cloche, Pierre, si vous perdez un joli compliment. Mais, comme dédommagement je vous choisis pour mon cavalier ; conduisez-moi à la table.

Elle s'attacha ingénuement à son bras, et tous deux disparurent dans les longs corridors, en gazouillant comme les oiseaux qui se retrouvent, après un long hiver, sur le rameau fleuri où ils avaient ensemble chanté.

II.

Le dîner fut magnifique et Félix Beaudoin se reposa satisfait de son œuvre. Le bon curé joignit les mains et récita les grâces avec une onction toute nouvelle. Puis tout le monde se rendit au salon.

Madame de Tilly s'assit à côté de Philibert et le curé avec deux vieilles douairières en turbans et un ancien officier de la marine royale, s'assirent à une table de cartes.

Ils aimaient le whist et le piquet à la folie : une passion assez inoffensive après tout, et que l'on cul-

live en vieillissant, la passion des petites villes, où les amusements ne pleuvent jamais.

Ils étaient deux contre deux, et, riant, disputant, bataillant pour un enjeu de rien, pour les cartes, la main, les honneurs, ils jouaient depuis un quart de siècle, et auraient voulu jouer sans changer de partenaires, jusqu'au jugement dernier.

Pierre Philibert se rappela les avoir vus, dès ses premières visites au manoir, assis à la même table, et jouant les mêmes jeux avec le même entrain. Il en fit l'observation à madame de Tilly qui lui dit en badinant :

—Mes vieux amis sont tellement habitués à vivre avec les rois de carton du royaume de Cocagne, qu'ils ne trouvent plus de plaisir que dans les amusements des rois, même des rois fous.

III.

Amélie s'était assise auprès de Le Gardeur, et, dans sa fraternelle affection, elle déployait pour le distraire toutes les ressources de son âme et de son intelligence. Il aimait sa tristesse et voulait se plonger dans l'abîme de douleurs qui semblait l'appeler. Elle même, elle éprouvait une vague inquiétude, une mystérieuse crainte, mais son sourire et sa parole enveloppaient comme d'un voile nuptial les lacunes de son cœur.

Pierre l'écoutait ravi. Il aurait voulu se jeter à ses pieds pour la bénir et la remercier ! Ah ! c'était bien là cette divine créature qu'il avait tant de fois évoquée dans ses rêves d'espérance !

De temps en temps Le Gardeur souriait. La bénigne influence calmait son trouble et faisait glisser un rayon de lumière dans les ténèbres de son esprit.

Amélie s'aperçut que Pierre Philibert la regardait : elle comprit qu'il l'admirait et elle en éprouva de la confusion.

Une harpe reposait dans un coin du salon. Elle se leva et vint jouer, avec une apparente indifférence, mais, en réalité avec une émotion difficile.

ment maîtrisée, quelques mélodies simples et douces comme ses passions. Puis, elle chanta, dans le dialecte Provençal, une chanson pleine de tendresse et de mélancolie, qu'elle avait elle-même composée.

Il y eut un silence profond. Les joueurs de cartes eux-mêmes laissèrent, pour l'écouter, leur partie inachevée. C'était comme la voix d'un esprit qui aurait chanté dans le langage des hommes. Elle avait fini, et l'on écoutait encore ces dernières vibrations pleines de suavité qui mouraient lentement sur ses lèvres tremblantes et sur les cordes sonores de la harpe.

IV.

Les hôtes se retirèrent et ceux qui restaient formèrent un cercle devant le foyer. C'était la famille qui se resserrait dans une union plus intime, pour les confidences nouvelles, pour les épanchements sacrés.

Madame de Tilly s'était mollement enfoncée dans son grand fauteuil, et de son bras elle enveloppait affectueusement Amélie, assise sur un tabouret, à ses pieds. Elle invita Philibert à raconter ses voyages, ses études, sa carrière militaire, et le brave colonel répondit avec une extrême bienveillance et une grande modestie à sa curiosité.

Puis chacun se mit à faire des projets pour le lendemain, et pour les jours suivants. Des courses à cheval jusqu'aux seigneuries voisines; des promenades dans le parc et le domaine pour herboriser; des parties de pêche et de chasse; des visites aux amis, et surtout une excursion au petit lac de Tilly. On établirait pour toute une journée une colonie dans la petite île ; on dresserait des tentes ; on choisirait un gouverneur, un intendant peut-être, même un roi et une reine, et l'on oublierait le monde jusqu'au retour au manoir. Tous ces projets, comme des trames ourdies de fils d'or, serviraient à enlacer Le Gardeur,

— Je donne mon assentiment à tout, conclua madame de Tilly.

— Je me laisse rouler dans vos mailles dorées, ajouta Le Gardeur, à condition que Pierre reste avec moi ; je suis un pauvre papillon que vous voulez prendre et fixer au mur de votre château en Espagne. Ainsi-soit-il !

Quand Amélie fut seule dans sa chambre elle se jeta aux pieds de la statue de la Vierge et fit monter au ciel de vives actions de grâces. Dans sa reconnaissance elle avait couronné de fleurs le front de la divine madone. Elle pria pour Philibert, pour Le Gardeur, pour toute la maison. Longtemps, dans son émotion, elle fit glisser entre ses doigts purs les grains de son chapelet béni !

Le lendemain le soleil se leva brillant sur la cime verte des bois et sur les prairies veloutées. L'air était pur ; les fleurs s'ouvraient pour offrir leurs parfums à Dieu.

Les rochers, les eaux, les arbres, tout se découpait avec une netteté merveilleuse. Pas un lambeau de brume, pas un flocon de fumée ne trainaient dans le ciel ; pas un rayonnement comme dans les grandes chaleurs ; pas un nuage de poussière dans la route étincelante du soleil !

Pierre Philibert sortit pour errer seul dans la solitude du parc. Il revit le promontoire avec le bosquet ombreux qui le couronnait et le fleuve immense qui dormait à ses pieds ; il revit la forêt où le cerf avait coutume de brouter, et les hautes fougères où se couchaient les faons. Là-bas, sur cette côte élevée, il allait s'asseoir avec Le Gardeur, pour compter les voiles tour à tour blanches et sombres des bateaux qui louvoyaient sur les flots agités. Il y retrouvait tout frais encore un lit de verdure où il s'était reposé jadis. Les œuvres du Seigneur ne vieillissent point !

C'est ici, dans ces sentiers, qu'il avait enseigné à Amélie l'art de monter à cheval. Il la revoyait comme elle était alors, jeune, belle, en robe blanche,

les cheveux épars sur les épaules, le rire sur les lèvres, babillarde comme les oiseaux qui voltigeaient au-dessus de sa tête. Devant lui le petit ruisseau avec son pont rustique, les saules et les roches couvertes de mousse, autour desquelles venaient jouer les truites tachetées de rouge et les saumons presque noirs.

Il s'assit au bord du ruisseau, sur une roche, et prit plaisir à regarder se mouvoir ces armées de vairons vifs et petits, que le moindre signe effarouchait. Peu à peu toutes ses pensées se fondirent en une seule pensée, et tous les objets s'évanouirent pour faire place à une forme angélique qu'un souffle du ciel semblait avoir apportée. Il ne songeait plus qu'à Amélie, il ne voyait plus qu'elle... Il se demandait ce qu'elle pensait de lui, comment elle l'aimait, s'il pouvait espérer...

—Se souvient-elle de moi comme on se souvient de l'ami de la famille ? se disait-il... ou quelque sentiment plus tendre se cache-t-il au fond de son âme ?...

Il évoquait tous ces regards rapides qu'elle avait, involontairement peut-être, levés sur lui. Tous? Oh ! non ! Il ne les avait pas tous surpris les regards pleins d'amour de la vierge timide ! Ces regards pour lesquels il eut donné tout un monde, il ne les avait pas vus !

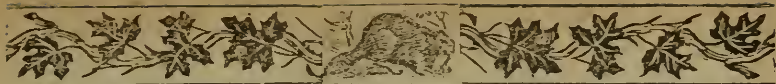
Il entendait encore chacune de ses paroles, et cherchait à ses discours un sens qu'ils n'avaient peut-être point. Il ne voyait rien de défini, rien de certain, et pourtant son amour se cramponnait à ces vagues promesses d'un sourire et d'un regard...

—S'il est vrai que l'amour enfante l'amour, pensait-il encore, elle doit m'aimer... O présomption ! ô folie ! ajoutait-il aussitôt, je suis le jouet de mes désirs...

Il ne savait pas comme elle avait pensé à lui dans le secret du cloître, comme elle avait prié pour lui depuis le jour de leur séparation ! Prière ardente et désintéressée comme la prière pour les morts, car elle n'espérait plus le revoir.

Et maintenant qu'il était revenu, elle se sentait prise de crainte. Elle avait peur de cette flamme qui la consumait. Un rien pouvait la trahir et elle ne voulait point encore révéler le secret de son âme.

Pourtant elle savait bien qu'elle était aimée. Son instinct de femme ne la trompait point. Et durant cette dernière soirée n'en avait-elle pas acquis la certitude? Elle aurait voulu s'enfuir alors dans sa chambre, pour se livrer sans contrainte aux délices de sa joie, pour bénir les paroles qu'elle venait d'entendre ; pour épancher son bonheur au pied de la croix !...



CHAPITRE XXIX.

UNE JOURNÉE AU MANOIR.

I.

Amélie se leva. Elle était rose et gaie comme les reflets du matin. Elle n'avait guère dormi, pourtant, à cause des émotions nouvelles qui avaient agité son âme. Mais le bonheur ne fatigue guère et elle se trouvait heureuse.

Elle fit une toilette simple, noua un ruban bleu dans ses cheveux noirs, se coiffa d'un chapeau de paille à larges bords et descendit au jardin. Elle souriait à tous les objets et bénissait tout le monde.

Elle s'informa à Félix Beaudoin, de son frère Le Gardeur.

—Où est mon frère, Beaudoin, le savez-vous ? l'avez-vous vu ce matin ?

—Oui, mademoiselle, répondit le vieux Félix en saluant respectueusement, il vient justement de faire seller son cheval pour aller au village. Il a demandé une carafe de cognac. La carafe a été apportée.

—Merci ! fit-il, remportez-la ; je ne boirai pas une goutte.

Le valet le regardait tout surpris.

—Je ne boirais pas même le nectar des dieux dans ce manoir, ajouta-t-il.

Et comme le valet se retirait :

—Faites seller mon cheval, s'il vous plait, demanda-t-il, je vais me rendre au village. Les gosiers altérés comme le mien trouvent là une excellente liqueur préparée par le diable.

—Pauvre Le Gardeur ! soupira Félix Beaudoin, essayez de le retenir ici, mademoiselle ! essayez !...

II.

Amélie fut attristée de cela. Sa vive allégresse de tout à l'heure s'envolait déjà. Elle se mit à la poursuite de son frère, dans le jardin, et elle l'aperçut bientôt qui marchait à grands pas. Il avait l'air fâché et de sa cravache il décapitait les passe-roses et les dahlias qui bordaient les allées.

Il portait son costume d'écuyer et attendait le groom avec son cheval.

Elle courut à lui, l'enchaîna de ses deux bras et, le regardant avec douceur, lui dit :

—Le Gardeur, ne va pas au village maintenant, attends-nous.

—Ne pas aller au village maintenant ? et pourquoi ? je reviendrai pour le déjeuner. Je n'ai pas faim cependant. J'espère qu'une petite course à cheval me rendra l'appétit.

—Attends après le déjeuner ; nous irons tous ensemble à la rencontre des amis qui doivent venir nous visiter ce matin. Héloïse de Lotbinière, notre cousine, vient pour vous voir, Philibert et toi. Il faut que tu sois ici pour lui souhaiter la bienvenue. Les galants sont bien rares ici, et il serait mal à nous de laisser partir le plus beau en cette occasion.

Un combat terrible s'engageait dans l'âme de Le Gardeur entre le devoir et la passion. Il se sentait invinciblement attiré par l'amorce du plaisir, et il craignait de désoler sa sœur.

Amélie le tenait toujours, le regardait en souriant, lui disant cent choses aimables. Elle voulait venir à bout du démon qui le tentait. C'était la lutte de l'ange contre l'esprit du mal. Une pareille affection ne pouvait pas être vaincue : elle devait triompher.

—Chère enfant, s'écria tout à coup, Le Gardeur, je ne suis pas digne de toi !

Et il l'embrassa tendrement. Il avait des pleurs dans les yeux.

—Pourquoi faut-il qu'une pareille amitié soit inutile ? acheva t-il avec tristesse, un instant après.

—Oh ! ne dis pas cela, Le Gardeur, ne dis pas cela !... je donnerais ma vie pour te sauver.

Elle s'appuya la tête sur son épaule et se prit à sangloter. Sa douceur et son dévouement venaient d'obtenir ce que les remontrances ou la sévérité n'auraient jamais obtenu.

—A toi la victoire, mon Amélie, reprit Le Gardeur, à toi la victoire aujourd'hui ! je n'irai au village qu'avec toi...

Oh ! pourquoi ne se trouve-t-il pas d'autres femmes aussi bonnes que toi ! je ne serais pas un maudit....

Tu seras mon bon ange.... Je veux t'obéir.... Essaie de me sauver. Si tu n'y parviens, tu pourras toujours dire que tu as fait ton possible et plus que ton devoir !...

III.

—Le Brun, cria-t-il au groom qui venait d'amener son cheval, reconduis Noir César à l'écurie.

Il lui jeta en même temps la cravache qui avait rasé tant de fleurs.

—Le Brun, clama-t-il encore, écoute ! Si jamais je t'ordonne de m'amener ma monture avant déjeuner, amène-la sans bride et sans selle, avec un licou seulement, afin que j'aie l'air d'un clown et non d'un gentilhomme.

Le Brun n'en revenait plus de sa surprise. Il crut que le jeune seigneur voulait faire une maîtresse plaisanterie ; il crut un peu aussi qu'il devenait fou ; et c'est ce qu'il s'empressa de chuchotter à l'oreille de ses compères.

—Pierre Philibert est descendu pêcher le saumon, allons le rejoindre et lui souhaiter le bon jour ? proposa Amélie.

Ils partirent joyeusement côte à côte. Philibert se leva et courut au devant d'eux sitôt qu'il les aperçut à travers la ramure. Leurs mains se pressèrent dans

une sincère étreinte. La main d'Amélie s'attarda un moment dans celle de Philibert. Ce fut lui qui la retint, mais si peu de temps que Dieu seul s'en aperçut, Dieu, elle et lui !

Amélie sentit une effluve chaude lui brûler les joues ; elle détourna les yeux.

L'amour se manifeste d'une façon merveilleuse par ce toucher de la main si fugitif qu'il soit. Il est le prélude mystérieux de cette étrange, intime et ravissante liaison qui va pour toujours unir deux personnes.

Ils comprirent tous deux ce qu'ils ne s'étaient pas encore avoué. Le silence d'un instant leur révélait de plus doux secrets que les entretiens tant de fois recommencés.

IV.

Il y a de ces moments qui sont toute une vie. Nos amours, nos espérances, nos déceptions tiennent dans la goutte de fiel ou de nectar que nous buvons. Nous sommes arrivés à une étape nouvelle ; le passé s'efface complètement et le présent se forme de tout ce qu'il contenait. C'est la fin d'une existence déjà vieille et le commencement d'une nouvelle carrière.

Pierre Philibert se sentait aimé et il était triste. Non, il demeurait grave et silencieux. Amélie perdait aussi sa gaieté. C'était le recueillement de l'âme à l'annonce de la félicité longtemps attendue ; c'était l'enivrement de l'esprit dont les rêves caressés prennent une forme indestructible et deviennent la réalité.

Le Gardeur ne soupçonnait point la cause de leur silence. Il croyait qu'ils prenaient de la peine à son sujet, et s'efforçait de se rendre aimable. Il leur montrait diverses choses, dans ce paysage enchanteur, et racontait les souvenirs qu'elles rappelaient.

Ils s'assirent tous trois sur une longue pierre, un immense caillou apporté là probablement depuis des millions d'années, par quelque banquise vagabonde, alors que l'océan glacial s'étendait sur une grande partie de l'Amérique. Peu à peu l'enjouement re-

vint et la causerie recommença toute pétillante de gaieté.

Ils parlèrent des projets de la veille, des amis qu'ils allaient recevoir, de ceux qu'ils iraient voir. Ils se promèneraient en canot, dîneraient sous les arbres, feraient du chant, de la musique, de la danse.

Le Gardeur était le plus éveillé des trois maintenant et il s'amusait à critiquer le programme d'Amélie ; affaire de rire. Tantôt il paraissait sérieux, tantôt il plaisantait évidemment.

—Vous avez beau faire, dit-il à la fin, des amusements de manoir ne valent pas les plaisirs du Palais de l'Intendant.

Cette parole fit venir une larme dans les yeux de sa sœur. Il s'en aperçut :

—Pardonne-moi, chère Amélie, fit-il, tout ému, pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser... je serais content de voir ce palais réduit en cendre, et moi avec !

—Oh ! tu ne m'as nullement blessée, Le Gardeur ! je sais bien que tu plaisantes... Ma sensibilité est tellement grande, vois-tu !... et j'éprouve pour ce palais une si invincible horreur que je ne puis en entendre parler sans me sentir mal à l'aise.

—Pardonne-moi ! je ne t'en parlerai jamais plus de ce palais, excepté pour le maudire, comme j'ai fait mille fois depuis que je suis revenu à Tilly.

—Merci, petit frère, fit-elle en l'embrassant.

V.

Le bugle fit retentir ses notes aigues. Il sonnait le déjeuner. C'était le privilège d'un vieux serviteur de la famille, qui avait été trompette dans les troupes du seigneur de Tilly, de réunir ainsi, au son de son instrument, les habitants du manoir, pour le repas du matin.

Il avait bien sollicité la permission de sonner aussi le lever, dès le point du jour, mais madame de

Tilly s'était montrée impitoyable. Elle voulait protéger le sommeil de ses gens.

Philibert reconnut l'appel d'autrefois. C'était le même cor qui vibrait sous les bois, le même souffle qui le remplissait.

—C'est Eole ! dit-il.

Eole, c'était le sobriquet du vieux serviteur.

—Vous vous souvenez de lui ? demanda Amélie.

—Oui, et je me souviens, qu'un jour, nous l'avons suivi sous les bois, ou plutôt c'est lui qui nous accompagnait. Il faisait chaud ; il était fatigué ; il ne trouva rien de mieux à faire qu'à s'étendre à l'ombre et dormir. Nous nous enfonçâmes dans la forêt et un instant après nous étions égarés.

—Je m'en souviens comme si c'était hier, Pierre : oui, je m'en souviens ! j'ai bien pleuré alors, je m'en tordais les mains de désespoir. J'avais faim ; ma robe était tout en lambeaux ; j'avais perdu un soulier...

Oui, je m'en souviens ! Le Gardeur et vous, vous étiez aussi découragés que moi et cependant vous me portiez tour à tour, ou ensemble sur vos mains enlacées comme une chaîne. Mais vos forces s'épuisèrent et tous ensemble nous tombâmes au pied d'un arbre en pleurant.

Et alors nous nous rappelâmes toutes ces histoires d'enfants perdus dans les bois, et d'ours qui s'approchaient d'eux en grognant pour les dévorer... Je me souviens que nous nous mîmes à genoux pour réciter nos prières, et pendant que nous demandions au bon Dieu de nous prendre en pitié, nous entendîmes soudain les éclats de la trompette du vieux Eole.

Il était tout près de nous... Et comme il soufflait, comme il soufflait dans son cuivre pour se faire entendre !... Le pauvre homme, il était si content de nous retrouver, il nous embrassait si fort, il nous secouait si violemment que nous aurions aimé autant être égarés encore.

VI.

Le vieux Eole répéta son appel sonore, comme pour corroborer le récit d'Amélie.

—Allons, fit Le Gardeur, sinon nous pourrions subir encore la touchante amitié du vieux trompette.

Ils suivirent le sentier fleuri qui conduisait au manoir. Les merles et les loriots chantaient sur leur passage, et partout, sur les branches et dans les fougères, les insectes luisants trottinaient au soleil.

Madame de Tilly les attendait sur le seuil de la grande porte :

—Venez, mes enfants, leur dit-elle, comme je suis heureuse de vous revoir ensemble, et de vous faire asseoir ensemble à ma table !

Amélie pensa en la regardant :

—Je ne sais pas si elle compte Pierre parmi ses enfants.

Vous saurez, continua la noble châtelaine, en suivant le grand Félix Beaudoin dans la salle à déjeuner, vous saurez que les Iroquois se sont éloignés de notre frontière. Il est probable qu'ils ne feront plus guère parler d'eux. C'est un messager spécial qui m'a apporté cette nouvelle... Une bonne nouvelle, n'est-ce pas?

—Excellente! bonne tante, répondit Amélie...

Le Gardeur fit un signe de la tête qui signifiait le contraire.

—Pierre Philibert remarqua :

—Les Iroquois sont de vieilles connaissances que j'aime bien à revoir... au bout de mon épée.

—Vous ne laisserez donc pas le manoir, maintenant, mes braves guerriers, reprit madame de Tilly en s'adressant à Philibert et à Le Gardeur, et vous aurez tout le temps nécessaire pour vous entendre avec Amélie au sujet de vos amusements.

—C'est tout arrangé, tout, fit Amélie avec vivacité.

Nous avons tenu cour plénière ce matin, et pré

paré un code de lois pour votre règne de huit jours. Il ne manque plus que la sanction royale. La donnez-vous?

—Et je la donne. Il le faut bien puisque tout est réglé, décidé, arrêté. Je devance mon époque et je deviens une souveraine constitutionnelle.

—C'est comme cela que doit être une royauté pour rire, riposta Amélie : constitutionnelle.

—C'est comme cela surtout que devrait être une royauté sérieuse, affirma gravement Philibert.

VII.

Le Gardeur et Pierre vont aller au village après le déjeuner, commença Amélie

—Au-devant d'Héloïse votre cousine, qui doit descendre de Lotbinière aujourd'hui, acheva madame de Tilly.

—Tu viendras avec nous, Amélie, c'est convenu, tu sais, dit Le Gardeur fort sérieusement.

—Je ne voulais pas être un embarras, répondit la jeune fille, mais si tu l'exiges, j'irai... Au reste, c'est pour toi que vient Héloïse, et non pas pour moi. Elle a perdu un cœur, ici, à la fête de la St. Jean, et elle revient pour le chercher, ajouta-t-elle, en jetant les yeux sur Philibert.

—Vraiment! Et comment cela? questionna Pierre.

—Comment? écoutez. Elle a vu, dans le boudoir de ma tante, votre portrait et celui de Le Gardeur. Elle les trouvait si beaux l'un et l'autre qu'elle ne pouvait faire de choix entre les deux.

—Décide, toi, me dit-elle; donne-moi celui que tu voudras.

—Ah! et comment avez-vous décidé?

—Elle m'a donné, se hâta de dire Le Gardeur... Héloïse n'a pas eu son Abélard!... Jugement erroné.

—Non pas! Le Gardeur, riposta Amélie, Héloïse a consulté le sort. Elle a pris trois petites boîtes semblables, a mis un nom dans chacune, les a mêlées pour ne point les reconnaître, puis d'une main tremblante a ouvert la... mauvaise! Pas de

chance ! Ensuite, la veille de la St. Jean, elle s'est tenue dans le porche de l'église pour voir l'ombre de son futur quand il entrerait... Hélas ! elle n'a vu que l'ombre d'une femme, m'a-t-elle assuré.

—Une femme qui allait s'agenouiller devant la statue de Notre-Dame, j'en suis certain, observa Le Gardeur.

Il continua, s'adressant à Pierre Philibert, et sa voix prit un accent presque douloureux :

—Te souviens-tu de la veille de la St. Jean, Pierre ? je m'en souviens toujours, moi. C'est la veille de ce grand jour que tu m'as sauvé de la mort... Ah ! la pauvre et inutile existence que tu m'as rendue alors !... Mais nul ici n'est ingrat envers toi, et Amélie se rend toujours à l'église, ce jour-là, pour remercier le Seigneur.

—Nous avons bien des actions de grâces à rendre au ciel, mon frère, et j'espère que nous n'oublierons jamais les devoirs de la reconnaissance, ajouta Amélie rougissante et attendrie.

C'est moi, en effet, continua-t-elle, qu'Héloïse vit entrer dans l'église, ce matin-là, mais elle n'en fut pas sûre et crut autant que c'était mon spectre. N'importe, j'acquis des droits sur elle, alors, et m'en prévalus, je disposai de son cœur et c'est à toi que je l'offris, Le Gardeur. Cruel ! tu as dédaigné la plus charmante enfant de la Nouvelle-France !...

Le Gardeur partit d'un éclat de rire.

—Héloïse tenait trop de l'ange, fit-il, pour un démon comme Le Gardeur de Repentigny. Mais je vais tâcher de faire oublier ma faute en lui portant les plus délicates attentions aujourd'hui. Je fais amener les chevaux à l'instant même et nous allons courir au-devant elle.

Philibert aida mademoiselle de Repentigny à se mettre en selle. Elle allait bien à cheval et montait seule ordinairement. Mais ce jour-là, la galanterie avait ses droits.

Ils partirent tous les trois, Amélie, Pierre et Le Gardeur, par la grande avenue garnie de tuf, au

petit pas, en répondant aux saluts de madame de Tilly qui agitait son mouchoir blanc à travers les feuillages verts des arbres. Quand ils furent sur la route ils se mirent au galop. Amélie paraissait très élégante dans sa longue amazone bleu foncé.

Ils eurent vite atteint le village.

VIII

Héloïse de Lotbinière les attendait. Elle se jeta dans les bras de sa cousine et l'embrassa avec une tendresse réelle. Elle tendit la main à Le Gardeur et à Philibert.

Le Gardeur devina que c'était surtout sur lui que se concentrait l'affection de mademoiselle de Lotbinière. Il en éprouva peut-être un peu d'orgueil, mais il resta insensible.

—Je vous reconnais bien, colonel Philibert, dit-elle, et je sais que la Nouvelle-France est fière de vous...

Aussitôt, elle regarda Amélie de façon à lui faire comprendre comme elle la félicitait d'être aimée de cet homme, et comme elle partageait son bonheur.

Philibert, en s'inclinant avec respect, répondit :

—La Nouvelle-France est fière de tous ses enfants, et elle veut que le soldat se sacrifie pour ses frères.

Héloïse de Lotbinière était belle, gaie, spirituelle et sensible. Elle aimait Le Gardeur depuis longtemps et sans espoir. Elle s'était en quelque sorte repliée sur elle-même, comme ces plantes frêles que brise le premier souffle glacé de l'hiver.

Amélie avait vu avec peine l'indifférence de son frère. Elle savait qu'il était déjà dans les filets de la charmeuse Angélique Des Meloises et elle voulait combattre l'amour par l'amour, comme dans les prairies, on combat le feu par le feu. Mais Le Gardeur était irrévocablement perdu pour l'amour chaste et fidèle, et nulle femme au monde ne pouvait lui faire oublier Angélique.

Amélie, pour consoler un peu la malheureuse enfant, lui voua une sympathie profonde et un irrévo-

cable attachement. Héloïse cacha son chagrin au fond de son âme et personne ne le vit, que sa cousine et Dieu. Elle pleura mais en secret, son regard fut toujours serein, son visage souriant. Elle déployait à se torturer, une énergie indomptable. Sa volonté était de fer et son cœur de feu.

IX

Les jeunes gens revinrent aussitôt au manoir. Ils furent suivis par un grand nombre d'amis qui voulaient féliciter madame de Tilly de son heureux retour.

Tous avaient du bonheur à revoir Le Gardeur, qu'ils ne rencontraient pas souvent à Tilly maintenant, et Philibert dont la renommée volait déjà au loin.

Plusieurs avaient supposé que le colonel aspirait à la main d'Amélie. La supposition devint une certitude en se transmettant de bouche en bouche. C'était un secret que tout le monde savait. Les confidences chuchottées à l'oreille se répandent aussi vite que les nouvelles proclamées à son de trompe. Mystère ! Quelques intimes amies répétèrent à Amélie ce qu'elles avaient appris, et la félicitèrent de tout leur cœur.

Amélie rougit, sourit, nia, affirma que rien n'était moins vrai, moins sûr, moins probable, et tout le temps, son cœur chantait. Elle se plaisait à entendre ces rumeurs et ces promesses de félicité. Elle éprouvait une certaine confusion mais une joie plus grande encore. Elle était fière de voir que le monde savait que Philibert l'avait choisie entre tant d'autres.

Toutes ces paroles, c'était comme des perles qu'elle recueillait avec soin, et qu'elle admirait en silence, sous l'œil de Dieu...Sous l'œil de Dieu, car elle se soumettait d'avance à sa volonté sainte, soit qu'il mit le sceau à la félicité qu'elle espérait, soit qu'il brisât comme un jouet ses suaves espérances.

X

Les jours passaient bien agréablement à Tilly et le programme élaboré par Amélie était fidèlement suivi. Les amusements se succédaient sans relâche et avec une aimable variété.

Le matin, les messieurs allaient à la chasse ou à la pêche ; les dames lisaient, faisaient de la musique, du dessin ou divers travaux d'aiguille ; l'après-midi, tout le monde se réunissait ; puis la soirée avait lieu tantôt au manoir, tantôt chez les amis d'alentour.

L'hospitalité était la même partout. Le peuple de la Nouvelle-France ressemblait à une grande famille intimement unie. Ce phénomène social a triomphé de la conquête anglaise et du temps.

Chaque jour, madame de Tilly passait une heure ou deux avec maître Côté, son Intendant, pour traiter les affaires de la seigneurie.

Le régime féodal imposait aux seigneurs de grands devoirs et de graves obligations. Les seigneurs avaient des intérêts dans toutes les fermes et se trouvaient partie à toutes les transactions qui se faisaient dans leur domaine.

L'acquéreur d'une propriété était tenu de jurer foi et hommage et de payer les arrérages dus par le vendeur.

Le sieur Tranchelot venait justement d'acquérir la ferme du Bocage ; une lisière de trois arpents de largeur sur une lieue de profondeur qui aboutissait au fleuve. Il arriva au manoir pour rendre foi et hommage.

C'était à l'heure du midi. Madame de Tilly passa dans la grande salle, accompagnée d'Amélie, de Philibert et de Le Gardeur. Tous étaient revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils s'assirent sous le dais et maître Côté se plaça en face, à une table, avec son livre de procès-verbaux ouvert devant lui. Sur cette table, une épée nue et une coupe de vin.

Trois coups furent frappés dans la porte et le sieur Tranchelot entra tête nue, sans épée et sans éperons,

car il n'était pas gentilhomme. L'Intendant le conduisit devant la châtelaine.

Il s'agenouilla et fit hommage en la forme voulue par la loi.

"Madame de Tilly, madame de Tilly, madame de Tilly! je vous rends la foi et hommage, en qualité de propriétaire de la ferme du Bocage que j'ai acquise du sieur Marcel, en vertu d'un acte fait et passé devant le digne notaire Jean Pothier dit Robin, le lundi de Pâques 1748. Je promets payer les cens et rentes et tous les autres droits quelconques ; je vous prie d'être ma bonne dame suzeraine et de recevoir ainsi mon hommage.

Madame de Tilly accepta sa foi et hommage et lui donna la coupe de vin, qu'il vida debout devant elle. Elle le fit reconduire par le régisseur et lui souhaita la prospérité sur sa belle ferme du Bocage.

XI

Philibert se trouvait de plus en plus heureux et s'enivrait sans cesse de la présence d'Amélie. Il prenait plaisir à voir se développer ses admirables perfections. Elle était si naïve, si simple dans ses manières, si prévenante, si vertueuse ! Elle était si aimante ! Elle se cachait moins maintenant et ses regards parlaient souvent si ses lèvres se taisaient encore...

—Je suis téméraire, pensait-elle, je suis coupable, peut-être, de donner mon cœur avant qu'il me soit demandé... Je m'en veux !... mais je n'y puis rien. Je l'aime !... Il m'a préférée aux autres !... Il m'a voué toute son affection... je le sais !... je suis fière de son amour... oui, j'en suis fière !

Et cependant, quand elle paraissait devant lui, elle éprouvait un serrement de cœur, presqu'une angoisse ; car il pouvait lire au fond de son âme maintenant, et le mystérieux voile de pudeur qui dérobe aux regards les intimes pensées de la vierge était à demi-levé. Le moment ne devait pas tarder à venir

non plus, où elle entendrait le solennel aveu qui tremblait depuis longtemps sur ses lèvres.

Il arriva.

L'heure de la naissance et l'heure de la mort sonnent quand Dieu le veut ; mais c'est le cœur de la femme qui annonce l'heure de l'amour. Heure fortunée si l'amour est pur et l'intention droite ; heure de malédiction s'il est menteur et perfide !

La femme marchera dans le sentier de la vie, doucement appuyée sur l'homme qui la protége et la chérit, honorée et bénie de ses enfants, enviée et admirée de tous ; ou bien elle deviendra une esclave inutilement rebelle au joug, et traînera ses pas ensanglantés dans les épines du chemin...

XII.

Le moment arriva de se rendre au petit lac de Tilly. Tout le monde répondit à l'appel. Pas d'absent dans les rangs ! Le matin frais et clair promettait la chaleur ; mais les bois avaient de l'ombre.

Six canots partirent chargés de monde et de provisions, et remontèrent la petite rivière. Le voyage fut assez court, et très gai. Rendus au lac, tous se dispersèrent sous les ramures et mille cris joyeux effrayèrent les oiseaux surpris.

Au frais matin succéda une journée chaude et une brise agréable se mit à souffler. Les vieux chênes que traversaient quelques rayons de soleil, laissaient tomber leur ombre comme un tapis capricieusement tissé et toujours changeant ; les pins antiques versaient leur senteur résineuse, et plus loin, les oiseaux remis de leur terreur, chantaient avec une ardeur nouvelle.

La journée fut bien employée. Les uns cherchèrent des fleurs sauvages sur les bords de l'eau ou au fond de la forêt ; les autres jetèrent l'hameçon aux poissons affamés ; ceux-ci luttèrent de vitesse dans leurs canots d'écorce ; ceux-là dépistèrent le lièvre ou la perdrix ; d'autres passèrent le temps à chanter ou à causer.

L'heure du dîner réunit toute l'ardente troupe, et pendant que le brasier allumé sous les bois s'éteignait, et que la fumée se dissipait déchirée par les rameaux, l'allégresse prit un nouvel élan. Des clameurs de joie firent retentir la forêt, et les oiseaux y répondirent de toutes parts.

Quelques étoiles commençaient à paraître dans l'azur du firmament. Elles ne devaient pas briller beaucoup, cette nuit-là, car la lune qui se levait déjà sur la solitude des bois resplendissait d'une manière étrange et les noyait dans ses flots de clarté.

XIII.

Il fallait, avant le départ, faire ensemble le tour du lac. Chacun prit place dans les canots légers qui s'élancèrent sur les vagues endormies au milieu de leur retraite sauvage. Les Indiens n'auraient pas mieux ramé que ces gentilshommes accoutumés aux délices des salons. Les canots décrivirent la courbe de la jolie nappe d'eau, en longeant le rivage où les grives éparpillaient leurs dernières notes plaintives.

Jean La Marche et deux joueurs de flûte, à l'avant du premier canot, se tenaient prêts à exécuter les plus riches morceaux de leur répertoire. Ils n'attendaient que le signal. Mademoiselle Héloïse de Lotbinière prit sa guitare.

—Je vous accompagne dit-elle... La musique rapproche les esprits les uns des autres et les élève tous vers Dieu...

—N'oubliez pas la poésie qui est la plus divine des choses terrestres, ajouta une douce voix de femme.

Le violon, les flûtes et la guitare firent aussitôt entendre leurs accords. En même temps Jean La Marche entonna, d'une voix nette et puissante qui eut son écho dans la forêt :

A saint Mâlo beau port de mer,
A saint Mâlo beau port de mer,
Trois gros navir' sont arrivés,
Nous irons sur l'eau nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île !

Tout le monde fit chorus. Jamais le lac, jamais la forêt n'avaient tressailli aussi doucement. Le chant ne cessa point jusqu'à ce que les canots fussent arrivés en face d'un petit promontoire... Alors, tout à coup, le silence se fit

—Voyez donc ! avait crié l'une des jeunes filles, en montrant de la main quelque chose de superbe, au sommet de la côte.

C'étaient trois pins majestueux qui se découpaient sombres et forts au milieu d'un océan de lumière.

—On dirait les flammes d'une immense fournaise allumée par Dieu, remarqua Héloïse de Lotbinière..

—La fournaise ardente dont parle l'Écriture sainte, ajouta Le Gardeur, et au milieu, les trois enfants qui chantent les louanges du Dieu d'Israël.



CHAPITRE XXX.

FELICES TER ET AMPLIUS.

I.

Le bois s'enveloppait de calme. Les douces harmonies du soir seules passaient de temps en temps, par bouffées enivrantes, comme le chant d'une mère qui endort son enfant.

Amélie était assise avec Philibert sur la racine d'un chêne, comme sur le trône du dieu de la forêt.

Le hasard, ou l'entente de leurs compagnons leur avait ménagé cet instant de félicité.

Philibert lisait. Amélie écoutait la musique de ses lèvres. Il faisait semblant de lire, plutôt, les vers qu'il récitait, car l'ombre effaçait les pages inspirées. Le livre était un prétexte.

Il répétait la touchante histoire de Paulo et Francesca da Rimini, et sa voix vibrante était semblable à un cri de douleur. Amélie pleurait. Elle avait lu déjà ces pages sublimes de l'immortel Dante, mais jamais elle n'en avait saisi le sens et la grandeur comme maintenant. Jamais encore elle n'avait compris cette faiblesse touchante qui est la force de la femme! O! singulier mystère que le cœur de la femme! Et la poésie qui sait découvrir ainsi les plus intimes secrets de l'âme est bien nommée divine!

Philibert suspendit sa lecture et enveloppa Amélie d'un regard débordant de tendresse. Elle se détourna toute confuse et fixa les vagues du lac qui

tressaillaient comme son cœur. Les stances de la divine poésie tintaient à ses oreilles comme des cloches d'argent, et dans sa mémoire revenait ces vers :

Amor ch'al cor gentil ratto s'apprende,
Amor ch'a null'amato amar perdona,
Questi che mai da mi non fia diviso.
Tu brûles et ravis les cœurs, ô doux amour !
Tu veux être payé d'un fidèle retour.
Dans la vie ou la mort, rien, ô bonheur suprême !
Ne me séparera plus de l'objet que j'aime !

II.

—L'amour, pensait-elle, l'amour est la mort comme il est la vie, la séparation comme la réunion !...

Elle était attendrie et tremblante ; elle n'aurait pas osé, pour tout au monde, lever les yeux sur Philibert.

Elle voulut faire semblant de s'éloigner, mais une force invincible la clouait sur son siège.

—Ne lisez plus, dit-elle à Pierre ; ce livre est trop triste et trop beau... Je crois qu'il a été fait par un esprit qui a vu tous les mondes, connu tous les cœurs, et partagé toutes les souffrances. Il me semble la voix d'un prophète de malheur.

—Amélie, répliqua Philibert, pensez-vous qu'il y ait des femmes aussi aimantes et aussi fidèles que Francesca da Rimini ? Elle n'a pas voulu se séparer de Paulo, même dans les sombres régions du désespoir. Croyez-vous qu'il se trouve de pareilles femmes ?

Amélie le regarda un instant. L'émotion agitait vivement sa poitrine et colorait sa figure. Elle savait bien quelle réponse faire, mais elle avait peur de paraître téméraire. Cependant cette pensée lui vint : "je dois être en état de répondre à toutes tes questions."

Et elle dit avec lenteur et fermeté :

—Je crois, Pierre, qu'il y a, en effet, des femmes comme Francesca, qui ne voudraient jamais se sé-

parer de l'homme qu'elles aiment, pas même dans les terribles lieux de désolation dont parle le livre extraordinaire de Dante.

—C'est une croyance bénie ! exclama Pierre.

Et il pensa :

" Vous êtes une de ces femmes, et celui que vous aimerez sera éternellement aimé !

Ensuite il ajouta tout haut :

—Un pareil amour est inutile et perdu, car personne ne peut le mériter.

—Je ne sais pas, fit-elle. Cet amour, c'est Dieu qui nous le donne ; nous pouvons bien le donner aussi... Il ne vaut que ce que vaut notre cœur, et il ne demande pas autre chose que d'être accepté !..

—Amélie ! s'écria Philibert, en se tournant vers elle tout à fait, mais les yeux fixés sur le sol, Amélie, c'est un pareil amour que j'ai toujours rêvé, toujours demandé ! je ne l'ai peut-être jamais trouvé, ou je n'en suis peut-être pas digne... mais je le veux ou je mourrai ! je le veux où je le cherche et pas ailleurs !

Amélie de Repentigny, pouvez-vous me dire où il se trouve ?

Amélie sentit un frisson de plaisir et de terreur courir dans ses veines. Elle souriait et pleurait : elle ne s'apercevait guère, dans son trouble, que sa main venait d'être saisie par une main brûlante. Elle ne songeait pas à la retirer ; elle n'était pas capable de parler.

Philibert comprit que cet instant allait décider de sa vie. La main tremblante qu'il tenait allait le repousser pour toujours ou l'enchaîner à jamais.

III.

L'ombre s'épaississait sous les arbres, et les teintes roses du couchant s'étaient effacées. Comme une lampe qui éclaire les amours, l'étoile du soir étincelait encore près de l'horizon bruni, mais elle allait disparaître bientôt pour renaître plus brillante, à

l'orient, et devenir cette étoile du matin qui nous annonce un beau jour.

Pierre ne disait rien. Il regardait Amélie et son ivresse ne se lassait point. Il la regardait avec le respect que l'on aurait pour un ange. Il ne savait pas ce qu'elle allait répondre, et le doute, par moments, traversait sa félicité, cruel comme un dard aigu. Et pourtant, la main de l'ange restait dans la sienne, comme un oiseau dans le nid doux et chaud dont il ne veut plus sortir.

—Pierre, commença enfin la jeune fille,...

Elle voulait lui dire qu'il fallait rejoindre les autres amis. Elle n'en eut pas la force, ou les paroles furent trop lentes à venir.

—Le bon Dieu lui permet de m'aimer, pensait-elle, puis je demeurer insensible ?

Elle fit un effort cependant, un effort léger pour se lever et se diriger vers le lac. Ainsi font toutes les femmes qui ne veulent point paraître aimer trop.

—Pierre, dit-elle enfin, allons rejoindre nos compagnons : ils vont remarquer notre absence.

Elle ne bougea point, toutefois. Un fil de la vierge aurait suffi pour l'enchaîner là à jamais... Elle avait les yeux baissés. Sa bouche pouvait se taire, mais ses yeux, ils ne pouvaient déguiser leur flamme.

Pierre devenait plus hardi.

—Amélie, fit-il, tournez vers moi ces beaux yeux et voyez si les miens sont menteurs. Mieux que mes paroles ils vous diront, Amélie, comme je vous aime !

Elle tressaillit soudain, mais ce ne fut point de surprise ; cet aveu devait venir. Elle ne répondit rien, le regarda avec des larmes dans les paupières et comme instinctivement se rapprocha de lui.

—Amélie, continua Pierre, c'est votre amour que j'ai toujours demandé au ciel, c'est votre amour que je vous demande ! oh ! dites ! voulez-vous, pouvez-vous m'aimer ?

—Oui, répondit-elle, et elle se mit à pleurer comme dans une grande douleur, tant son allégresse était vive.

—Vous pleurez, Amélie? vous pleurez?

—C'est de bonheur... pardonnez-moi,... je vous laisse voir trop vite, peut-être, comme vous m'êtes cher.

—Vous pardonner? vous pardonner ces paroles divines qui viennent de tomber de vos lèvres? cet aveu charmant que le doigt de Dieu vient d'écrire pour l'éternité dans mon âme! Ah! mon Amélie, c'est une vie d'affection et de dévouement que je vous dois! mon dernier jour sera, comme le jour où je vous aperçus pour la première fois, comme tous les jours qui se sont écoulés depuis cet heureux moment, tout rempli de votre pensée!

—Je ne comprenais pas la vie sans vous, non plus, et votre souvenir ne me quittait jamais...Désormais nous n'aurons qu'une existence à deux.

IV.

Philibert eut un frémissement de joie:

—Vous m'aimiez, Amélie? s'écria-t-il.

—Depuis le premier moment où je vous ai vu, mais surtout depuis le jour où vous avez sauvé la vie à Le Gardeur.

—Et durant ces longues années de couvent, alors que nous paraissions à jamais perdus l'un pour l'autre?

—Je priais pour vous, Pierre! je priais pour que vous fussiez heureux: je n'espérais rien, je n'espérais pas surtout de voir jamais une heure de bénédiction comme l'heure qui vient de sonner!... Oh! vous me trouvez bien hardie, n'est-ce pas, Pierre?... Je ne sais point déguiser, moi! Et puis, vous m'avez donné le droit de vous aimer sans honte et sans crainte.

—Amélie! Amélie! que puis-je donc faire pour mériter ou récompenser un pareil bonheur?

—M'aimer, Pierre, m'aimer toujours!... je ne veux pas autre chose.

—Et vous me donnez votre main?

—Et mon cœur à jamais!...

Il porta la main d'Amélie à ses lèvres avec respect :

—La vie de l'homme est remplie d'amertume et de trouble, mais voilà un délicieux moment...

—Notre vie à nous, sera calme et belle ; c'est déjà la félicité du ciel qui commence.

Elle le regarda doucement, une minute, releva d'une main timide les cheveux épais qui s'emmêlaient un peu devant sa figure.

—Vous direz tout à ma tante et à Le Gardeur, fit-elle d'un air câlin... Ils vous aiment bien, et ils seront contents d'apprendre que je serai un jour votre... votre...

—Ma femme ! Amélie, ma femme ! O nom trois fois béni ! Dites le, ma femme !

—Oui, Pierre, votre femme ! votre femme aimante et fidèle pour toujours !

—Pour toujours ! Oui, un amour comme le vôtre est impérissable comme l'âme et partage l'immortalité de Dieu de qui il vient. Madame de Tilly trouvera en moi un fils digne d'elle et Le Gardeur un frère dévoué.

—Et vous, Pierre, parlez à votre tour ! Je ne l'ai pas encore entendu ce nom béni que je dois vous donner.

Elle le regarda comme pour scruter le fond de son âme.

—Moi, je serai votre mari ! votre mari constant et plein d'amour...

—Oui, mon mari !... La sainte Vierge a écouté mes prières... Dieu soit béni ! Oh ! que je suis heureuse !...

Et de nouveau enveloppant d'un chaste regard l'homme généreux qui devait être son premier et dernier amour, elle versa encore d'abondantes mais douces larmes.

V.

Un coup de tonnerre retentit soudain dans le ciel,

et des souffles brûlants passèrent dans le feuillage et sur la face des eaux.

La lune se cacha et des vagues ténébreuses remplacèrent les reflets argentés qui jouaient sur les cimes des rochers et le gazon des prairies. De longs éclairs parurent envelopper la forêt lointaine d'un manteau de flamme.

Amélie eut peur et elle se mit à trembler :

—Oh ! Pierre, dit-elle, il me semble que c'est une voix prophétique qui nous annonce des malheurs, serait-il possible que Dieu ne voulut pas notre union ? Oh ! dites-moi que rien ne nous séparera plus maintenant !

—Rien, Amélie ! Ne craignez pas : mon amour, c'est l'orage qui gronde là-bas. Le Gardeur va sans doute accourir au devant de nous. Nous allons partir un peu plus tôt, voilà tout. Le ciel ne peut que bénir notre amour, o ma bien aimée !

—Je vous aimerais toujours, quand même, murmura Amélie.

VI.

Un bruit de voix se fit entendre, suivi aussitôt du battement vif et dru des avirons dans l'eau. Les canots arrivèrent au rivage comme une volée de cygnes qui cherchent un refuge contre la tempête. Les préparatifs du départ se firent à la hâte. On éteignit le feu avec grand soin, de peur qu'une étincelle oubliée ne consumât la forêt. Les paniers furent entassés dans les embarcations.

Philibert et Amélie montèrent dans le canot de Le Gardeur. Ils prétendirent qu'ils auraient bien aimé à faire le tour du lac avec les autres, aux accords des flûtes et de la guitare, et que c'était par malice qu'ils avaient été oubliés au pied d'un grand chêne.

Les nuages montaient à l'horizon du sud ; il n'y avait pas de temps à perdre. Les canots s'élancèrent à la fois sur la rivière sombre. Les rameurs silencieux étaient courbés sur leurs avirons comme pour une lutte sans merci.

L'obscurité devenait de plus en plus épaisse. Le vent traînait des lambeaux de ténèbres sur la terre endormie ; les éclairs déchiraient la nuit et montraient aux canotiers un chemin de feu.

La pluie se mit à tomber : quelques gouttes larges d'abord ; mais bientôt, ce fut un torrent. Le vent la poussait avec rage pour la rendre plus insupportable. Puis, un nuage de grêle creva. Ce fut un fracas épouvantable. On eût dit que les arbres de la forêt se cassaient en éclats, et que des balles rougies pleuvaient dans les flots.

Amélie tenait le bras de Philibert. Elle songeait à Francesca da Rimini qui se cramponnait à Paulo, dans la tempête de vent et la mouvante obscurité qui les emportaient.

— O Pierre, quel présage ! murmura-t-elle. Dira-t-on de vous aussi :

> *Amor condusse noi ad una morte !*
> L'amour nous a conduits dans le même tombeau !

— Dieu le veuille ! répondit Philibert. Mais ce sera quand nous l'aurons mérité par une longue vie d'affection et de dévouement.

Les canots arrivèrent au terme de leur course. Les jeunes gens sautèrent sur la rive et coururent à travers la pelouse, en passant sous les grands arbres protecteurs, vers le seuil hospitalier où les serviteurs les attendaient.



CHAPITRE XXXI.

VOS PAROLES MIELLEUSES NE VOUS SERVIRONT DE RIEN.

I.

Grâce à l'actif espionnage de Lisette, Angélique Des Meloises connut bientôt ce qu'avait fait Le Gardeur, dans cette nuit fatale où elle avait froidement désespéré son amour ; elle savait ce qu'il était devenu, depuis que par égoïsme et par ambition, elle avait refusé de lui accorder sa main.

Elle l'aimait encore, et ressentait une peine amère de s'être montrée aussi impitoyable envers lui ; cependant, elle cherchait toujours une consolation dans sa vanité.

La conduite qu'il avait tenue à la taverne de Menut l'affligeait un peu et la flattait beaucoup. Elle éprouvait un certain orgueil à la pensée qu'il l'aimait jusqu'à se faire mourir de désespoir... et pourtant, elle n'aurait pas voulu sa mort. Tous les autres sacrifices ; mais celui-là, c'était réellement un peu trop !

Elle ne voulait pas le perdre entièrement. Elle espérait le tenir enchaîné dans ses filets de soie, le fasciner toujours par son étrange beauté. Ce n'était pas sa faute si elle ne pouvait l'oublier tout à fait. Cet amour était dans son cœur à côté de l'ambition ; il devait y rester.C'était le ciel ou l'enfer qui l'y avait mis : n'importe ! Elle n'était pas obligée, assurément, de renoncer aux brillantes joies de l'avenir qu'elle voyait étinceler devant ses yeux, comme les millions de lucioles des prairies dans les nuits d'été !

Elle n'aurait pas voulu aimer un autre homme ainsi : elle n'aurait pas voulu, non plus, le sacrifier pour un autre que pour Bigot L'intendant royal !.. l'Intendant royal valait bien cela ! Elle voulait aller à l'Intendant et nulle barrière, fut-elle d'eau ou de feu, ne pourrait l'arrêter. A l'un sa main, à l'autre son cœur !

Elle accomplirait ce dessein. Il le fallait. Le Gardeur ne manquait pas de qualités, l'Intendant n'en possédait aucune ; il y avait donc du mérite à sacrifier le premier. Il fallait presque de l'héroïsme pour accomplir un acte de pareille abnégation. Où sont les femmes qui font taire leur amour quand parle l'ambition ? Mais Le Gardeur serait à jamais inconsolable et nulle autre femme ne la ferait oublier, elle, Angélique !

Quelles délices !

II.

Les jours qui suivirent cette nuit de séparation furent, pour la jolie coquette, des jours orageux. Tantôt elle s'irritait contre elle-même, tantôt contre Le Gardeur. Elle regrettait qu'il se fût montré si impatient ; il n'aurait pas dû la prendre au mot ! Elle se fâchait surtout parce qu'elle ne recueillait pas immédiatement le prix de sa trahison.

Elle ressemblait à un enfant méchant qui ne veut donner ni garder l'objet qu'il tient. Le départ de Le Gardeur pour Tilly la blessait, éveillait sa jalousie. Elle n'aurait pas voulu qu'Amélie eût assez d'influence sur lui pour l'emmener à la campagne.

Ce qui la froissait davantage, c'était de voir que l'Intendant brûlait d'amour pour elle et ne lui parlait point de mariage. Il venait la voir chaque jour, et chaque jour elle déployait, pour le fasciner, toutes les ressources de la coquetterie. Elle revêtait les plus riches toilettes, les toilettes les plus propres à faire ressortir sa beauté ; elle amenait la conversation sur les sujets qu'il affectionnait, et causait avec cette familiarité qu'il aimait de préférence. Elle riait

aux éclats quand il faisait de l'esprit, écoutait de pied ferme ses paroles à double sens et ses plaisanteries grossières, lancées dans le délicat langage de Paris, mais grossières quand même ! Tout cela ressemblait, pour le résultat, à ce qui reste d'un feu d'artifice. Elle voyait bien qu'elle se faisait admirer, qu'elle éveillait des passions, mais c'était tout. La question sérieuse, le mariage demeurait toujours un problème sans solution.

Vainement elle amenait la conversation sur l'important sujet, en riant, comme par badinage, mais au fond sérieusement ; l'Intendant riait avec elle, parlait plus qu'elle, voltigeait comme un papillon dans un jardin, à l'aise, sans gêne, puis s'échappait elle ne savait comment...

Elle se fâchait alors, et quand il était sorti, elle jurait qu'elle allait épouser Le Gardeur.—Elle ne jurait pas mal dans ses colères !—Après tout, Le Gardeur valait bien l'Intendant !

Mais son orgueil reprenait le dessus. Jamais encore un homme n'avait résisté à Angélique Des Meloises quand Angélique Des Meloises avait voulu triompher !... L'Intendant, ce fier Intendant ne lui échapperait point non plus !..

Alors elle réunissait ses forces pour une nouvelle attaque.

III.

Depuis plusieurs semaines, la haute société de Québec ne s'occupait que du grand bal de l'Intendant. Il était attendu avec une fiévreuse impatience. Quand il arriva, il étonna et ravit tout le monde par sa splendeur extraordinaire, et quand il fut passé l'on en parla avec orgueil... Longtemps après, les femmes que les années avaient flétries et les douairières poudrées racontaient, en hochant la tête, à leurs filles, à leurs nièces, à leurs petites filles, ce grand événement de leur jeunesse, cette fête merveilleuse de l'ancien régime où elles avaient eu

l'honneur de danser le menuet et le cotillon avec un Intendant français.

Elles n'oubliaient pas de dire, dans leur vanité toujours jeune, comme il les avait trouvées belles et gracieuses. Plusieurs même avouaient qu'il les avait embrassées, comme cela se pratiquait à la cour, à leur première présentation, et leur avait dit les plus gracieux compliments.

Les filles et les petites filles d'alors riaient, et se faisaient des clins d'œil. Elles ne s'étonnaient pas du tout de ce que les dames du vieux temps fussent capables de s'entredéchirer pour les faveurs d'un Intendant aussi galant.

Elles se souvenaient aussi, ces vieilles douairières, des noms de presque tous les gentilshommes qui assistèrent à ce bal fameux. C'étaient pour la plupart, les riches associés de la grande compagnie, des millionnaires ; aussi, il fallait voir avec quelle ardeur les jeunes filles se disputaient leur conquête ! Jusqu'au sieur Maurin, le bossu, qui fut l'objet d'une poursuite acharnée de la part d'une vingtaine d'entre elles ! Ce fut une fille de St. Roch, une bien belle fille, qui le gagna. Il est vrai qu'il était cousu d'or, ce bossu. Toute sa bosse était d'or !

Les officiers de l'armée de terre et de la marine ne furent pas oubliés alors. Ils ne furent pas, non plus, les moins admirés avec leurs habits chamarrés, leurs cols de soie, leurs boucles et leurs épaulettes d'or, ce brillant costume de Versailles que n'avait point encore remplacé le froid uniforme de Saint James.

Madame de Grandmaison, qui avait vieilli comme les autres femmes, et bien malgré elle aussi, disait alors d'une voix chevrotante et noblement indignée :

—Non ! en ces temps-là, la bourgeoisie n'était pas toujours sur les talons de la noblesse comme aujourd'hui ! et les bourgeois qui furent admis au grand bal de l'Intendant, durent rester dans les galeries. Ils étaient les spectateurs jaloux de nos plaisirs éclatants !

IV.

Angélique fut universellement acclamée comme la reine du bal. Par sa toilette, par sa beauté, par ses grâces elle était la première, et nulle ne songea à lui disputer le premier rang. Elle ne craignait aucune rivale. La seule qu'elle redoutât était à Beaumanoir. Elle sentait sa supériorité et trouvait ses délices à faire naître l'envie et la jalousie. Elle se souciait fort peu de l'opinion et du jugement des femmes et recherchait hardiment les hommages des hommes.

Cependant, nonobstant les sourires charmants et les badinages agréables qu'elle semait à profusion autour d'elle, son cœur n'était point satisfait, son esprit n'était point calme, et un vif mécontentement la torturait. Elle était fâchée contre elle-même, ce qui rendait son dépit plus amer. Elle ne regrettait pas absolument d'avoir rejeté les vœux de Le Gardeur; elle avait agi délibérément; mais elle attendait encore le prix de son action, et rien ne faisait prévoir qu'elle allait bientôt le recevoir.

Elle avait agi à sa guise avec tous les hommes, ne suivant que sa fantaisie, et maintenant, elle se trouvait en face d'un homme qui agissait de même envers toutes les femmes, même envers elle.

Elle essayait de lire dans la figure de l'Intendant, mais elle y perdait ses peines; c'était un livre indéchiffrable. Elle s'efforçait de sonder ses pensées, ses intentions, et c'était inutile, comme ces pierres que les voyageurs jettent dans une mystérieuse caverne de l'ouest pour en atteindre le fond. Les pierres tombent, tombent, et ils entendent, sur les parois ténébreuses, les chocs de plus en plus légers, mais jamais ils ne savent quand elles touchent le fond de l'abîme.

V.

Bigot l'admirait, bien sûr, et la recherchait beaucoup. Il avait pour elle toutes sortes d'attentions et

le miel coulait de ses lèvres. Les autres jeunes filles lui portaient envie : c'était visible. Toutefois cette admiration ne revêtait pas le caractère étrange et sauvage de l'amour qu'elle avait inspiré à tant d'autres, et elle pressentait qu'il ne deviendrait jamais fou d'elle, cet Intendant volage, tout fasciné qu'il parut être.

Pourquoi ? pourquoi ?

Elle se fit souvent cette question tandis qu'il lui roucoulait des paroles de douceur ; et le doute torturait son âme.

Pendant qu'elle se promenait appuyée à son bras, sous le feu des lustres et sous les regards brûlants des jalouses filles ou des galants évincés, radieuse, gaie, parleuse, en apparence, elle éprouvait intérieurement de cuisants regrets, des déchirements cruels. Elle se rappelait Le Gardeur, comme divinement transfiguré par l'amour, et prêt à tous les sacrifices ; Le Gardeur qu'elle avait repoussé, dans sa voluptueuse ambition, pour se jeter dans les bras de cet autre homme égoïste qui se moquait de toutes les femmes et les rejetait comme un jouet brisé...

Elle ne retiendrait pas plus Bigot, dans ses mailles de soie, que l'araignée ne tient l'oiseau dans la toile légère qu'elle a tendue, un matin d'été, d'un buisson à l'autre.

Et puis, Le Gardeur ne devrait-il pas être là, parmi ses adorateurs ? Quand a-t-elle souffert qu'il manquât un dévot à son culte, dans ces grandes fêtes mondaines où il faut écraser ses rivales ?

VI.

—Pourquoi, se demandait-elle toujours, pourquoi ne puis-je mettre Bigot à mes genoux comme j'en ai mis tant d'autres ?

Et de son pied finement chaussé de satin, elle froissait le parquet. Une réponse, toujours la même, venait alors à son esprit.

—Le cœur de l'Intendant est à Beaumanoir !...

—Cette pleurnicheuse figure de cire se dresse

entre lui et moi, comme un spectre, et elle me barre un chemin qui me coûte cher ! pensait-elle...

VII.

—Il fait très chaud ici, Bigot, fit Angélique ; je ne puis supporter plus longtemps cette atmosphère de feu. Je ne danserai plus. J'aime autant aller sur la terrasse, prendre des lucioles, que poursuivre ici, sans pouvoir le rattrapper, l'oiseau qui s'est échappé de mon âme.

L'Intendant lui offrit son bras et la conduisit au jardin.

Ils se promenèrent longtemps ensemble, dans les grandes allées bordées de roses, et sous les flots de lumière qui tombaient des lampes partout suspendues.

—Quel est donc cet oiseau favori, Angélique, qui s'est échappé de votre âme ? demanda Bigot.

—Le plaisir que j'espérais goûter au bal, répliqua Angélique. Je ne m'amuse pas du tout !

Elle savait cependant que ce grand bal avait été donné à cause d'elle surtout.

—S'il fallait en juger par votre gaieté, Angélique, je croirais vraiment que vous avez eu Momus pour père et Euphrosine pour mère, repartit l'Intendant. Si vous n'avez pas de plaisir c'est que vous le laissez tout aux autres... Mais je sais où s'est envolé l'oiseau que vous regrettez et je vais vous le rendre, continua-t-il.

—Chevalier, un roi met son bonheur dans la loyauté de ses sujets ; une femme, dans la loyauté de celui qui l'aime !

Elle attacha sur Bigot un regard qui en disait plus que les plus éloquentes paroles.

Bigot sourit en pensant qu'elle était jalouse. Il dit tout haut :

—C'est un aphorisme auquel je crois de tout mon cœur ; et si la femme trouve le bonheur dans la loyauté de son amoureux, vous êtes la plus heureuse personne que je connaisse, Angélique des Me-

loises ! Pas une femme dans la Nouvelle-France ne peut se vanter d'être aussi fidèlement servie que vous !

—Mais je ne crois pas à la fidélité de mon amoureux ! et je ne suis pas heureuse ; loin de là ! répondit-elle vivement comme dans un élan de franchise, mais toujours avec artifice.

—Pourquoi donc ? reprit Bigot ; le plaisir ne s'éloigne jamais de vous que si vous le chassez. Toutes les femmes envient votre beauté et tous les hommes se disputent vos sourires. Quant à moi je voudrais avoir tous les trésors du monde pour les mettre à vos pieds, si vous me le permettiez.

—Je ne vous en empêche point, chevalier, fit-elle en souriant, mais vous n'en faites rien. Des paroles de politesse !

VIII.

—Je vous ai dit, chevalier, quel est le plus grand bonheur d'une femme, dites-moi donc, maintenant, quel est celui d'un homme.

—Oh ! oui ! Le plus grand bonheur d'un homme se trouve dans la beauté et la tendresse de sa bien aimée. Du moins, c'est mon avis.

—Sont-ce là encore des paroles de politesse ? demanda-t-elle froidement.

—Je voudrais que votre amabilité égalât votre beauté, je serais le plus heureux des mortels.

Bigot ne connaissait pas bien Angélique Des Meloises, car il n'aurait pas osé parler ainsi.

Elle le regarda d'une façon dédaigneuse : elle était fâchée.

—Mon amabilité ! chevalier, fit-elle lentement, jusqu'où n'a-t-elle pas été mon amabilité à votre égard, quand vous m'avez solennellement promis de renvoyer de votre demeure la dame de Beaumanoir ?...

Elle est encore chez vous, cette femme, chevalier, en dépit de vos promesses.

Bigot eut envie de nier, mais il vit que cela ne lui

servirait de rien. Angélique paraissait trop sûre de ce qu'elle disait.

—Elle possède tout mon secret, je pense, se dit-il en lui-même. Argus avec ses cent yeux est un aveugle, comparé à cette fille jalouse.

Il répondit:

—Je me repens sincèrement de toutes les fautes dont peut m'accuser la dame de Beaumanoir. C'est vrai, j'ai promis de la renvoyer et je le ferai. Mais enfin, elle est femme, et elle m'a demandé de la protéger, de la traiter avec douceur. Mettez-vous à sa place, Angélique...

Angélique lui lâcha le bras et le regarda en face. Elle était furieuse. Elle ne lui laissa pas le temps d'achever.

—Me mettre à sa place! moi? Bigot!... comme si jamais je pouvais m'avilir ainsi! Vous osez me parler de la sorte?

Bigot recula. Il crut voir briller un poignard dans sa main. C'était l'éclair de ses diamants quand elle leva le bras.

—Voyons! reprit il avec douceur, en lui prenant le poignet d'une main ferme, il faut me pardonner les infidélités dont je me suis rendu coupable avant de vous connaître, Angélique! J'adore la beauté où je la trouve. Maintenant, c'est à vos pieds que je me prosterne, et le voudrais-je, que je ne pourrais point vous être infidèle!

IX.

Bigot avait la foi des païens et il croyait fermement que les dieux s'amusent des amours parjures.

—Bigot, vous vous moquez de moi! riposta Angélique; et vous êtes le premier qui ose se moquer de moi deux fois!

—Comment cela, s'il vous plaît? fit-il avec un air d'innocence offensée...

—A l'instant même et quand vous m'avez juré de renvoyer la dame de Beaumanoir! Deux fois, n'est-ce pas? Je vous admire, chevalier, continua-t-elle,

de vouloir me tromper et d'espérer y réussir !... Mais, je vous en préviens, ne me parlez plus d'amour tant que ce spectre blême hantera les chambres du château !

—Elle partira, Angélique, puisque vous l'exigez ! mais quel mal vous fait-elle? Je vous jure qu'elle ne m'empêche nullement de vous aimer et de vous être fidèle...

Il s'irritait à son tour, et chez lui, il n'y avait pas de feinte.

—Il vaudrait mieux que cette femme fut morte, gronda Angélique tout bas.

Puis elle affirma d'une voix ferme :

—Vous me devez cela, Bigot ; vous savez ce que j'ai perdu pour l'amour de vous...

—Oui, je sais que vous avez renvoyé Le Gardeur de Repentigny, quand il eut mieux valu le retenir dans les rangs de la grande compagnie. Pourquoi n'avez-vous pas voulu l'épouser, Angélique?

Cette question choqua l'ambitieuse fille.

—Pourquoi je n'ai pas voulu l'épouser ! Bigot? répéta-t-elle en scandant chaque mot. Est-ce sérieusement que vous me faites cette question? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez, vous? et n'avez-vous pas tout fait pour me le prouver, tout, excepté m'offrir votre main? Ne m'avez-vous pas fait entendre que je possédais votre foi, que vous m'aviez choisie entre toutes? Ah ! j'aurais aimé mieux mourir et être enterrée sous la plus pesante des pyramides d'Egypte, sans espoir de ressusciter jamais, que de faire ce que j'ai fait à cause de vous ! Vous êtes un misérable pécheur, ou vous m'avez crue une misérable pécheresse !...

X.

Bigot était bien accoutumé aux reproches des femmes ; mais il ne savait pas trop comment répondre à cette passion indignée qui se dressait devant lui.

Il avait parlé tendresse à Angélique ; certes ! il s'était montré le plus empressé des amoureux ; mais

la pensée du mariage ne lui était pas venue un seul instant. Il n'avait jamais desserré les lèvres à ce sujet. Il avait un peu deviné la vaste ambition d'Angélique, de même qu'elle entrevoyait son astuce et sa perversité, à lui. Pour dire vrai, ils ne se ressemblaient pas mal. Deux caractères qui se valaient! Défiants tous deux, tous deux pleins d'ambition, sans principes, et nullement scrupuleux sur les moyens. L'un fasciné par les séductions de l'amour, l'autre éblouie par l'esprit, l'argent et les promesses de l'ambition.

—Vous avez raison de m'appeler un misérable pécheur, dit Bigot en souriant... Misérable, non pourtant, mais pécheur ! S'il y a péché à aimer une jolie femme, oui, je suis un grand pécheur ! Et là, à cet instant même, Angélique, je pèche assez gravement pour attirer la malédiction sur tous les anges et les saints qui m'entourent !...

—Vous avez attiré la malédiction sur moi, Bigot, répondit Angélique en déchirant par lambeaux, sans s'en apercevoir, le superbe éventail qu'elle tenait. Vous aimez tellement toutes les femmes que vous ne pouvez fixer votre choix.

Une larme de dépit brilla sous ses longs cils.

—Venez, Angélique, venez, reprit l'Intendant d'une voix mielleuse, voici des promeneurs qui entrent dans la grande allée. Descendons vers la terrasse. La lune fait étinceler les vagues du grand fleuve. Venez, je vous le jure par St Picot, mon patron, que je n'ai jamais trompé ; l'amour dont mon cœur n'a pu se défendre jusqu'à présent ne saurait m'empêcher de reporter pour jamais toutes mes affections sur vous.

Angélique ajoutait presque foi à ces protestations. Elle supposait difficilement qu'une autre femme put lui être préférée, quand une fois elle avait dit à un homme qu'elle l'aimait.

XI.

Ils s'aventurèrent dans une longue allée brillam-

ment éclairée par des lanternes de couleurs diverses, attachées aux arbres comme les diamants, les rubis et les émeraudes du jardin enchanté d'Aladin.

A chaque angle des sentiers couverts de brillants coquillages, s'élevait une statue de marbre : une nymphe, un faune, une dryade, dont la main tenait un flambeau qui versait des flots de lumière sur des vases débordants de fleurs.

Bien des couples s'enfonçaient joyeusement dans ces allées profondes pareilles aux somptueux corridors des palais.

Bigot et Angélique passèrent au milieu des invités et furent salués avec une grande déférence. C'était pour Angélique, comme un avant goût de la royauté.

Elle avait vu souvent les jardins du palais, mais jamais aussi magnifiquement illuminés. Elle ne put s'empêcher de ressentir de l'admiration pour celui qui pouvait ordonner tant de splendeurs, et elle se dit qu'elle aurait, n'importe à quel prix, sa part des hommages qu'il recevait, non seulement comme sa partenaire durant un bal, mais, de droit, comme étant la première dame de la Nouvelle-France.

Elle rejeta son voile en arrière, afin que chacun put la bien voir. Elle voulait exciter la jalousie des femmes et l'admiration des hommes en se montrant mollement appuyée sur le bras de Bigot qu'elle regardait dans les yeux avec une adorable effronterie, en gazouillant de la façon la plus charmante...

XII.

Elle comprenait qu'elle n'avait qu'un moyen de réussir dans son projet : rendre l'Intendant fou d'amour. Aussi avec quel art, quelle habileté, quelle apparence de passion elle lui peignit son âme, ses espérances brisées, ses désespoirs inconsolables.... Il fut plus d'une fois sur le point de lui demander sa main, et pourtant il était accoutumé à ces luttes de l'amour.

Angélique suivait avec une fièvreuse inquiétude tous ses mouvements, épiait ses paroles, écoutait, haletante, quand il semblait s'approcher des pièges artificieux qu'elle avait tendus sous ses pas. Si elle voyait la flamme de la volupté s'allumer dans ses regards, elle baissait la tête modestement ou répondait par un éclair de ses yeux noirs qui était un avertissement. Elle comprenait au frémissement de cette main qui serrait la sienne, aux inflexions molles de cette voix qui la caressait, elle comprenait que le mot de sa destinée était là, sur les lèvres de Bigot, tremblant, prêt à s'échapper, et cependant, il n'arrivait jamais, ce mot tant désiré qu'elle aurait payé de son âme. La main fatale de l'ombre de Beaumanoir, si légère et si faible qu'elle fut, semblait le clouer toujours sur les lèvres qui voulaient le prononcer !

Les galants et légers discours de l'Intendant semblaient de gracieux oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, mais ne venaient point s'abattre sur le sol où elle avait tendu ses filets. Elle les écouta longtemps avec espoir et patience, mais à la fin, elle sentit des effluves de colère monter du fond de son cœur. Pourtant, elle se contint encore ; elle sourit et badina comme le faisait Bigot. Elle versait sur lui une rosée rafraîchissante au lieu de l'écume des flots que la tempête soulevait dans son âme.

XIII.

Elle cherchait à surprendre quelques lambeaux de ses pensées, insaisissables comme les fantômes qui passent et repassent dans les rêves, et elle finit par ne plus voir que la pâle et plaintive figure de la captive de Beaumanoir.

Ce fut une révélation. Bigot l'aimait trop, cette intéressante victime, pour jamais épouser, tant qu'elle vivrait, Angélique Des Meloises !

Et, alors, dans cette promenade au bras de Bigot, au milieu du plus ravissant des jardins, parmi les fleurs qui déversaient leurs parfums comme des en-

encensoirs célestes, sous l'éclat scintillant des lampes et sous les rayonnements des étoiles de Dieu, Angélique murmura sinistrement :

— Bigot l'aime trop cette face blème ! Il ne m'épousera pas, tant qu'elle sera à Beaumanoir... tant qu'elle sera quelque part !...

Et cette pensée ne la quittait plus. Elle s'appuya plus amoureusement sur le bras de Bigot. Ils suivirent en silence le sentier éclatant de blancheur qui aboutissait à la terrasse. Les replis soyeux de sa longue robe balayaient les roses et les lis des bordures et son pied léger semblait glisser sur les coquillages blancs comme des flocons de neige.

Elle devint le jouet de son imagination malade. Plus d'une fois elle crut apercevoir, de l'autre côté de Bigot, presqu'appuyée sur son cœur, l'ombre plaintive de cette femme de Beaumanoir.

Le fantôme s'évanouissait, puis apparaissait de nouveau. La dernière fois, il prit la figure et le regard de Notre-Dame de Sainte Foi, s'élevant au ciel triomphante après d'indicibles souffrances, et pourtant, c'était encore le regard et la figure de la captive du château.

XIV.

Les deux promeneurs sortirent de l'allée sombre et s'avancèrent dans une avenue magnifiquement illuminée, au milieu de laquelle une fontaine faisait pleuvoir ses ondes en gerbes de diamants. La vision se fondit dans la lumière.

Angélique s'assit sur un siège ingénieusement sculpté, au pied d'un sorbier. Elle était très fatiguée et très vexée.

Un serviteur en pompeuse livrée vint apporter un message à l'Intendant. C'était une invitation à danser.

—Je n'irai pas, Angélique ; je veux rester avec vous, dit-il, à sa compagne.

Mais elle lui répondit qu'elle ne détesterait pas de se reposer un peu ; que le jardin était bien intéressant

à voir ; qu'elle s'amuserait auprès de la fontaine. Elle aimait cette pluie de perles et ce gai bruissement ; cela rafraichissait. Il pourrait revenir dans une demi-heure, il la retrouverait là. Elle avait besoin d'être seule. Au reste pourquoi demeurer avec elle lorsque d'autres désiraient le voir et qu'il désirait en voir d'autres.

L'Intendant insista encore, de la façon la plus courtoise et la plus galante, mais quand il vit qu'elle désirait réellement demeurer seule, il la quitta, en lui promettant de revenir au bout d'une demi-heure. Il pensait aussi qu'il ne fallait pas trop sacrifier à une seule idole, quand il y en avait une centaine d'autres toutes belles et magnifiquement parées qui attendaient ses hommages.

Angélique s'assit en face de la fontaine,et ces gouttelettes brillantes qui s'élançaient sans cesse pour retomber toujours, lui parurent comme les vains artifices qu'elle déployait pour captiver l'Intendant.

Elle était grandement inquiète. Elle ne pouvait toujours pas comprendre cet homme qu'elle s'était flattée de mettre si vite à ses pieds, et c'est elle, peut-être, qui allait devenir son esclave. Elle cherchait ses chemins et partout, comme un obstacle infranchissable, se dressait l'ombre de Caroline.

—C'est donc cette vile créature qui est plus forte que moi ! pensait-elle dans sa colère. C'est elle qui excite la pitié de Bigot et le fait se souvenir d'un amour déjà vieux ! Elle sera cause de la ruine de mes espérances !... Ah ! me voilà bien avancée maintenant que j'ai rejeté Le Gardeur ! Bigot l'aime cette femme ! A elle les prémices de son cœur ; à moi les cendres de ses amours ! à elle les épanchements d'une tendresse sincère, à moi les paroles de mensonge ! Il m'outrage en prétendant m'aimer. Il ne m'épousera jamais tant qu'elle sera là, elle, entre lui et moi !......

XV.

Ces pensées noires étaient comme une volée d'oi-

seaux de mauvais augure, corbeaux, chouettes et hiboux, qui hantaient l'âme d'Angélique. Elle ne les chassa point, mais leur permit d'y séjourner et d'y faire leurs nids.

Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi à la tristesse et au mécontentement, elle entendit des éclats de rire.

Elle leva la tête pour voir d'où venait cette joie insolente, et elle aperçut l'Intendant, qu'une bande de jeunes filles venaient d'assaillir avec des fleurs et des compliments, au moment où il arrivait à l'escalier de la terrasse.

Il riait, badinait, gesticulait de l'air le plus heureux du monde, et paraissait l'avoir bien complètement oubliée.

Elle ne tenait pas à le garder près d'elle alors, et elle ne se sentit pas blessée comme elle l'aurait été d'un manque d'attention de la part de Le Gardeur ; mais elle avait la preuve une fois de plus de l'inconstance de cet homme et de la courte durée de ses impressions. Ni elle, ni aucune de ces jolies jeunes filles qui le captivaient alors, ne pouvaient se flatter de rester longtemps dans sa mémoire !

Le bal avait un moment de réveil ; les invités rentraient après avoir savouré les arômes du jardin, et la danse recommençait plus vive et plus animée que jamais. Les instruments à cordes remplissaient l'immense salle de leurs voluptueuses harmonies, et, dans leurs chaînes cadencées, les danseurs passaient et repassaient vis-à-vis des grandes fenêtres ouvertes sur la terrasse, comme les météores flamboyants du ciel.

Bigot n'avait pas oublié Angélique. Il ne s'oubliait pas lui-même. Il voulait continuer à la voir, à l'aimer, sans pour cela jamais l'épouser. Il était assez habile pour la dompter et la mettre à ses pieds. Il le croyait du moins.



CHAPITRE XXXII.

LE BAL DE L'INTENDANT.

I.

L'essaim de jolies filles que nous avons vues tout à l'heure, entourait encore Bigot ; quelques unes d'entre elles s'appuyaient d'une manière tout à fait gracieuse sur la balustrade.

Les rusées connaissaient bien les goûts artistiques de l'Intendant, et, tout en répondant prestement à ses propos, elles marquaient de leurs pieds mignons la mesure de l'orchestre.

En voltigeant d'un sujet à un autre, l'Intendant vint à parler de Le Gardeur, son bon ami. Il le savait au manoir de Tilly. . .

On disait, comme cela, sans rien garantir, qu'il était fiancé à sa cousine Héloïse de Lotbinière. Il allait sans doute la rencontrer à Tilly. . .

Il y eut, à cette nouvelle, un mouvement de surprise et de curiosité chez les jeunes filles. Plusieurs affirmaient que ce n'était point le cas ; il était trop attiré ailleurs. On savait où. D'autres, remplies de compassion, de dépit ou d'envie peut-être, dirent qu'elle croyaient bien cela. Elles l'espéraient du moins. Il avait été le jouet d'une coquette bien connue dans la ville.

—On sait qui ! ajouta l'une d'elle—une rieuse et pétulante fille. — Et elle fit un mouvement superbe en glissant un coup d'œil autour d'elle.

La mimique fut parfaite sans doute, car toutes se mirent à rire en pensant à Angélique Des Meloises ;

et elles dirent que Le Gardeur ferait bien de ne pas l'épouser pour la punir de sa coquetterie, et montrer aux gens comme il se souciait peu d'elle.

—Or comme il s'en soucie fort, observa madame Latouche, une veuve qui ne manquait ni d'expérience, ni de gaieté, je pense, continua-t-elle, que s'il se marie avec Héloïse de Lotbinière, on dira que c'est par désespoir, par dépit et non par amour. Cela s'est vu déjà, se marier par dépit.

Les jeunes filles chuchottèrent entre elles que cela lui était arrivé. Elle s'était mariée avec le sieur Latouche par malice, parce qu'elle n'avait pas pu avoir le sieur de Marne qui lui préféra une femme riche et lui permit à elle, la pauvre délaissée, d'aller mettre le feu à d'autres cœurs.

II.

L'Intendant se félicitait d'avoir lancé cette nouvelle. Elle allait faire son chemin.

Déjà une couple des plus intimes amies d'Angélique étaient rendues près de la fontaine, et assises de chaque côté de la grande coquette qu'il fallait punir, les mains sur son épaule, elles lui racontaient à l'oreille, l'histoire joliment allongée déjà, du mariage de Le Gardeur avec Héloïse de Lotbinière.

Angélique n'eut pas de peine à les croire ; c'était la suite toute naturelle de son infidélité. Pouvait-elle espérer qu'il lui resterait dévoué, cet homme qu'elle avait trahi ? Elle l'aimait toujours cependant, et sa jalousie se réveilla soudain à la pensée qu'une autre allait être aimée de lui.

Ses deux amies étudiaient avec curiosité les impressions qu'elle ressentait ; elles étaient ravies de voir comme cette nouvelle la piquait au vif ; mais le malin plaisir se déguisait parfaitement sous la sympathie. Elles ne se laissèrent pas tromper par l'apparente indifférence et le rire forcé de leur jalouse compagne, et elles entendirent l'orage qui grondait dans son sein.

Elles revinrent toutes deux retrouver leurs com

pagnes pour leur dire comment Angélique avait reçu la grande nouvelle. Ce dernier récit ne fut pas moins embelli que l'autre. Il aurait fallu entendre ce plaisant babillage et voir ces petits plis moqueurs des lèvres roses ! Elles se flattaient d'avoir les premières annoncé la mauvaise nouvelle. Elles se trompaient. Angélique savait déjà qu'Héloïse de Lotbinière, son ancienne compagne de couvent, était au manoir de Tilly.

Elle pressentait un danger. Héloïse aimait beaucoup Le Gardeur, et elle le ferait tomber dans ses pièges, sans doute, maintenant qu'il était repoussé ailleurs...

Elle osait appeler : des pièges, le caractère aimable et la beauté chaste de sa rivale !

III.

Elle se laissait aller au ressentiment sans raison aucune, et elle le savait bien ; cela même l'irritait davantage de n'avoir pas de motif. Bigot revint la trouver dès que la demi-heure fut écoulée. Elle lui dit à brûle pourpoint :

—Vous m'avez demandé quelque chose, Bigot, au château St. Louis, vous en souvenez-vous ? Nous étions appuyés sur la galerie qui domine la falaise.

—Je m'en souviens. Peut-on oublier ce que l'on demande à une jolie femme ? Peut-on oublier, surtout, la réponse qu'elle nous fait ?

—Cependant vous me semblez avoir oublié la demande et la réponse. Voulez-vous que je vous les répète ? ajouta-t-elle avec un faux air de langueur.

—Inutile, Angélique. Et pour vous prouver la ténacité de ma mémoire, de mon admiration, devrais-je dire, je vas vous demander encore ce qu'alors je vous ai supplié de m'accorder.

Je vous ai demandé, cette nuit-là... O la belle nuit ! Nous regardions le fleuve ; il étincelait comme un ciel étoilé ; la lune nous inondait de ses clartés suaves ; mais vos regards étaient bien plus brillants que les astres de la nuit !... Je vous ai demandé

votre amour, Angélique? Je vous l'ai demandé alors et je vous le demande encore...

Angélique connaissait la futilité de ces agréables protestations et pourtant elle éprouvait du bonheur à les entendre :

—Vous m'avez supplié de vous aimer, c'est vrai, Bigot, et vous avez dit un tas de charmantes folies que j'ai écoutées avec plus de plaisir alors que je ne le ferais ce soir. Vous disiez que j'étais le port tant désiré où votre barque longtemps battue des flots allait trouver le salut. Ces paroles étaient poétiques, énigmatiques aussi sans doute, mais elles ne manquaient pas de charmes. Que signifiaient-elles donc? J'en ai souvent cherché le sens depuis ce jour-là.

Elle fixa sur lui ses deux yeux pleins de flammes, comme pour fouiller jusqu'au fond de son cœur le secret de ses intentions.

—Il n'y a pas de mystère, Angélique, repartit l'Intendant, et mes paroles sont claires; vous êtes cette perle d'un prix infini que je ne donnerais pas pour un trône si je la possédais.

—C'est ce qu'on appelle expliquer une énigme par une autre énigme, riposta Angélique. Cette perle, elle faisait l'orgueil de son premier maître, et vous l'avez trouvée avant qu'elle ne fut perdue. Qu'en avez-vous fait?

Bigot voyait venir l'orage, mais il ne craignait pas de sombrer. Le mépris qu'il professait pour les femmes était sa planche de salut dans les tempêtes que soulevaient leurs colères.

—Je l'ai portée, tout près de mon cœur, cette perle précieuse, et je l'aurais enfermée dedans, si j'en avais été capable, répondit-il, d'une voix mielleuse et en souriant avec complaisance.

IV.

Angélique ne souriait pas du tout. Elle en avait assez de cette galanterie banale qui pouvait s'adresser à toutes les femmes; c'était quelque chose de plus positif qu'il lui fallait. Et cette parole fit âprement

attendue qui aurait lié Bigot, cette parole pourtant si facile à dire, ne venait toujours pas !

La semence de jalousie que ses deux jeunes amies avaient jetée dans son âme tout à l'heure, germait prodigieusement. Elle ne savait plus que dire ni que faire. Un mouvement de fureur l'emporta soudain et elle frappa Bigot en pleine poitrine :

—Vous mentez, Bigot, hurla-t-elle, vous ne m'avez jamais portée dans votre cœur !... C'est la dame de Beaumanoir que vous avez gardée là, précieusement !... Vous lui avez donné la place que vous m'aviez promise !... Si je suis une perle de prix, vous me donnez à cette femme pour qu'elle se pare davantage ! Mon abaissement est son triomphe !...

Angélique était superbe à voir dans sa fureur.

Bigot recula tout stupéfait devant cette main mignonne qui le frappait. S'il eut été touché au visage, il n'aurait jamais pardonné. Ainsi le veut la dignité de l'homme. Frappé à la poitrine, il éclata de rire et saisit la jolie main qui s'oubliait ainsi. Angélique la retira violemment.

Elle regarda Bigot d'une façon menaçante. Il lui dit qu'il n'était pas plus effrayé qu'offensé. De fait, cette violente jalousie lui plaisait ; il en était tout fier. Il aimait ces tempêtes de l'amour ; ces nuages sombres sur des fronts de vingt ans, ces éclairs dans des yeux tendres, ces tonnerres sur des lèvres roses, et finalement, ce torrent de larmes qui tombait sur lui et à cause de lui !

Jamais il n'avait vu une aussi belle Furie qu'Angélique Des Meloises.

—Angélique, dit-il, c'est de la folie toute pure, cela ; que signifie cette explosion de rage ? Doutez-vous donc véritablement de ma sincérité ?

—Oui ! j'en doute ! plus que cela, je n'y crois pas du tout. Tant que vous garderez une maîtresse à Beaumanoir, je considérerai vos promesses comme des mensonges et votre amour comme un outrage !

—Angélique, vous êtes un peu trop violente, un

peu trop impérieuse. Je vous ai promis qu'elle partirait de Beaumanoir, et elle en partira.

—Quand partira-t-elle? Où ira-t-elle?

—Dans quelques jours; elle viendra à la ville. Elle pourra y vivre dans un complet isolement. Il ne faut toujours pas que je sois cruel à son égard.

—Non! mais vous pouvez l'être envers moi! et vous le serez en effet, si vous n'exercez le pouvoir dont le roi lui-même vous a revêtu.

—Quel pouvoir? Confisquer ses biens si elle en possède?

—Non, Bigot, confisquer sa personne! L'envoyer à la Bastille. Avec une lettre de cachet ça peut se faire vite.

V.

Cette proposition irrita l'Intendant. Angélique l'épiait et elle s'en aperçut:

—J'aimerais mieux y être envoyé moi-même, répliqua-t-il. Au reste, personne excepté le roi ne peut émaner des lettres de cachet. C'est une prérogative royale dont on ne se prévaut que dans l'intérêt de l'Etat.

—Et dans l'intérêt de l'amour, riposta Angélique, car en France, l'amour est une question d'État. Comme si je ne savais pas, continua-t-elle, que le roi délègue ses pouvoirs et donne des lettres de cachet en blanc à ses courtisans et même aux dames de sa cour! Est-ce que la marquise de Pompadour n'a pas fait mettre à la Bastille mademoiselle Vaubernier, parce qu'elle avait eu l'audace de sourire au roi! Voyons, Bigot, je ne soumets pas, après tout, votre sincérité à une si grande épreuve; ce que je vous demande est peu de chose; vous ne pouvez pas me refuser...

Elle s'était tout à coup transformée. De la froideur, de la tempête, elle était passée comme par enchantement au soleil et à la chaleur. Bigot repartit:

—Je ne puis pas faire cela; je ne veux pas le faire.

Ecoutez, Angélique, je n'ose pas ! Quelque puissant que je sois, je craindrais de m'attaquer à la famille de cette dame. Je serais heureux de vous obliger, mais, en le faisant de cette façon, je commettrais une impardonnable folie.

—Eh bien ! si vous ne voulez pas l'envoyer à la Bastille, enfermez-la dans le couvent des Ursulines. La place nous conviendra à l'une et à l'autre. Nulle part la discipline ne produit sur les esprits indociles de meilleurs effets. Je suis sûre qu'elle se trouvera chez elle, là. Elle est bien pieuse : elle priera et fera pénitence. Elle doit avoir bien des gros péchés à se faire pardonner !

—Oui, mais est-ce que je puis la forcer à s'enfermer dans un cloître ? Elle ne se jugera pas assez bonne pour habiter une aussi sainte maison. Sans compter que les religieuses auraient peut-être quelques scrupules à la recevoir.

—Non, si vous demandez son admission à mère de la Nativité La mère supérieure accueillerait favorablement votre demande. Essayez.

—La mère de la Nativité me tient pour un réprouvé, Angélique, et, une fois que j'étais entré au parloir, elle a lu, comme pour m'exorciser, une couple de ses meilleures homélies. C'était, disait-elle, pour me remettre dans le droit chemin. La mère de la Nativité n'aime pas les affronts, Angélique, je vous l'assure...

—Je la connais, je suppose ! riposta Angélique qui s'impatientait de nouveau... Elle ne se gêne pas pour étendre, aussi large qu'elle peut, sa haute protection sur la tête de Varin, son coquin de neveu. Rien ne la choque comme d'entendre parler mal de lui ; et bien qu'elle connaisse sa mauvaise conduite comme son livre d'heures, elle la nie avec acharnement. Les sœurs converses de la buanderie ont été condamnées au pain et à l'eau pendant toute une semaine, pour avoir répété un bruit qui courait sur le compte de cet homme.

—Oui, mais cela prouve seulement que la mère

supérieure n'aime pas que l'on touche à sa famille. Je ne suis pas son neveu, moi, voilà la différence, comme dit la chanson.

—Vous êtes le maître et le protecteur de son neveu, et pour l'amour de ce neveu, elle obligera l'Intendant de la Nouvelle-France, ou bien... Je la connais!

—Que voulez-vous que je fasse alors, demanda Bigot?

—Je veux,—puisqu'il ne vous plaît pas d'émaner des lettres de cachet,—je veux que vous placiez la dame de Beaumanoir entre les mains de la mère Nativité, avec la condition qu'elle soit admise à faire ses vœux dans le plus court délai possible.

—Très bien! Angélique. Mais si je ne connais pas la mère supérieure, vous ne connaissez pas la dame de Beaumanoir, vous. Pour des raisons que je sais, moi, les religieuses ne voudraient pas, ne pourraient pas la recevoir dans leur maison.

Maintenant, je vous promets que je vais lui trouver une retraite convenable, ici, quelque part; mais, de grâce! ne me parlez plus d'elle!

—Je ne vous promets rien! La loger en ville c'est pis que la garder à Beaumanoir, répliqua Angélique qui s'irritait de voir échouer son astucieux projet.

—Avez vous peur de cette pauvre fille, Angélique, questionna Bigot, vous qui surpassez en beauté, en grâces et en esprit tout ce qui vous entoure? Elle ne peut vous faire de mal.

—Elle m'a fait du mal, déjà!... car vous l'aimez, Bigot! Les hommes ne se moquent point de moi impunément. Vous l'aimez trop pour la renvoyer, et cependant vous me parlez d'amour! que dois-je penser?

—Pensez que les femmes sont capables de nous rendre fous.

Bigot voyait l'inutilité de la discussion. Il aurait voulu en finir; mais elle n'était pas décidée à le lâcher.

—C'est ce que vous dites, et c'est ce qui arrive

quelquefois, Bigot, reprit-elle ; mais ici les rôles sont intervertis ; c'est moi qui vais être la victime si je ne réussis point à obtenir ce que je sollicite... j'en deviendrai folle !

—Ayez donc confiance en moi, mon Angélique ! Ecoutez ! je vous jure que des raisons d'Etat se mêlent à cette affaire d'amour. Le père de cette femme a de puissants amis à la cour et je ne saurais agir avec trop de prudence. Donnez-moi votre main ; soyons amis, je ferai tout en mon pouvoir pour que vos désirs aient une prompte réalisation. Je ne puis rien faire de plus.

VI.

Angélique lui donna la main. Elle avait perdu la partie, cette fois, et elle cherchait déjà, dans son esprit fertile en expédients, un autre chemin pour arriver à son but.

—Je regrette beaucoup, Bigot, commença-t-elle, de m'être si vilainement emportée, tout à l'heure, et d'avoir osé vous frapper de cette main... si faible pourtant.

Et elle sourit en étendant, comme pour la faire admirer, sa main fine et nerveuse.

—Pas si faible que cela ! riposta Bigot joyeusement ; peu d'hommes touchent aussi bien. Vous m'avez frappé au cœur, Angélique.

Il lui saisit la main et la porta à ses lèvres. Si la malheureuse Didon avait eu une main pareille, jamais l'insensible Enée n'aurait pu trahir ses serments et s'enfuir.

—Parjure ! voyez comme je vous tiens !

De ses gentils doigts de fer elle essayait de rompre la main de son amoureux.

—Si vous étiez femme, je crois que je vous tuerais, continua-t-elle ; mais vous êtes homme et je vous pardonne... et je me fie à vos promesses ! Pauvres folles que nous sommes ! c'est toujours ainsi que nous faisons.

VII.

Quand ils se taisaient, la musique du bal et le bruit cadencé de la danse arrivaient à eux en vagues mélodieuses.

Ils se levèrent et regagnèrent le palais. Lorsqu'ils parurent dans la salle, l'orchestre suspendit ses accords, mais pour une minute seulement. Il recommença pour eux la plus vive et la plus délirante des symphonies.

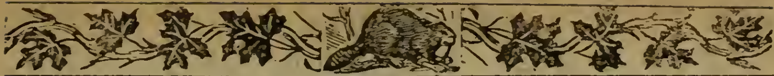
Ils s'élancèrent dans le tourbillon de la danse. Angélique oubliait son ressentiment; le plaisir la domptait. Le passé n'existait plus, l'avenir n'était rien, le présent seul avait du prix; un prix énorme!

Les yeux la suivaient, les esprits lui portaient envie, les cœurs devenaient jaloux pendant qu'elle volait au bras de son noble cavalier. Elle sentait peser sur elle tous les regards envieux des femmes, toutes les pensées voluptueuses des hommes et cela l'enivrait comme un vin généreux.

Obéissant aux entraînements de la musique, elle glissait sur le parquet luisant comme une sylphide dans l'air. Sa robe longue se déployait comme des ailes, et une tresse de sa chevelure blonde, échappée au nœud de diamant, voltigeait gaiement sur ses épaules. Bigot la regardait avec ravissement.

Il se disait alors, dans sa folle passion, qu'une femme aussi belle valait bien tout un monde. Et il fut plus d'une fois sur le point de mettre à ses pieds toutes ses richesses et toutes ses espérances.

Quand ils eurent fini de danser, il la conduisit à son siège qui fut aussitôt entouré d'admirateurs, et il passa dans une autre pièce pour se reposer un peu.



CHAPITRE XXXIII.

QUE LA DANSE CONTINUE !

I.

Bigot aimait la variété dans les plaisirs. Sa volupté n'était pas sans exigence, et il se lassait vite d'une jouissance, si ardente qu'elle fut. Il vit Angélique s'en aller, toute souriante au bras de De Péan, quelques instants après la danse, et il en éprouva de la satisfaction. Il dit à Cadet qui se trouvait près de lui dans la petite chambre :

—Après tout, il ne me déplait pas de m'éloigner un peu des femmes et de me montrer homme.

Cadet l'approuva.

Il était là, Cadet, avec deux ou trois amis, à conter des histoires piquantes et à rire à gorge déployée, sur le compte des dames qui se risquaient à passer devant leur porte.

Angélique, par ses pressantes instances pour faire enfermer à la Bastille l'infortunée Caroline, avait quelque peu fatigué Bigot ; elle l'avait un peu désenchanté même.

Elle passa, et, avec son mouchoir, lui fit un coquet salut.

—Pour les beaux yeux de cette fille, pensa-t-il, je couperais la gorge à n'importe quel homme ; mais qu'elle ne me demande plus de faire du mal à cette pauvre captive de Beaumanoir. Par saint Picot ! elle est assez malheureuse déjà ; je ne veux pas qu'Angélique la torture à son tour.

Il se tourna vers Cadet et ajouta tout haut :

—Hélas ! que les femmes se montrent impitoyables les unes pour les autres !

Cadet, tout rouge d'indignation déjà, lui répondit :

—Impitoyables, dites-vous, Bigot ! Prenez tous les chats de Caen et vous n'aurez pas encore assez de griffes pour déchirer comme les ongles d'une femme jalouse !... et comme la langue donc !

—Et ma foi ! reprit Bigot en riant, je crois qu'elles sont toutes un peu jalouses ou envieuses.

—Envieuses ou jalouses ! Dites envieuses et jalouses ! Elles ont les deux qualités. Dans leur sotte affection, elles sont là près de vous qui roucoulent, minaudent, caressent ; dans leur dépit, elles crient, menacent, égratignent jusqu'au sang. La fable de la femme qui saute en bas de la couche nuptiale pour aller prendre une souris est superbe. Cette femme avait été chat, dit le spirituel Esope...

II.

—Tous les chats de Caen réunis n'auraient pas une griffe comme Pretiosa, n'est ce pas, Cadet ? fit l'Intendant en jetant un éclat de rire.

Il faisait allusion à une aventure dont Cadet s'était tiré comme Fabius, *distinctâ tunicâ*. Pretiosa était un exemple de ce que peut faire la griffe d'une femme jalouse. Cadet, qui se glorifiait de toutes les hontes, trouva l'histoire bien drôle.

—Sauve qui peut ! ajouta-t-il, en se tenant les côtés pour rire plus à son aise... J'ai laissé quelques uns de mes cheveux en souvenir, mais il m'en reste encore. Ma tonsure improvisée était presque aussi belle que celle de l'abbé de Reims. Attendez, Bigot, vous allez voir ce que c'est. Si votre Pretiosa vous attrape quand vous serez en train de vous ruiner... Ne me tiraille pas, Martel, tu es saoul ! Bigot ne se choque pas de ce que nous disons.

Il s'adressait à un de ses compagnons qui craignait de déplaire à l'Intendant.

Or, avec ses intimes, Bigot était le plus libre et le

plus jovial des hommes. Il aimait les allusions piquantes, portait et recevait les coups de la meilleure grâce du monde.

Il fit entendre un rire sonore et vint s'asseoir à la table en présentant pour la faire emplir une large coupe de Beauvais.

—Vous n'avez jamais dit plus vrai, Cadet, bien que vous parliez sans savoir, répondit-il à son ami. Ma Pretiosa que voilà—Il porta son regard vers Angélique qui s'était remise à danser,—peut mettre dans ses intérêts les meilleurs joueurs de Paris, pour gagner la partie... *sans compter les honneurs.*

—Mais elle l'a perdue Bigot, c'est vous qui la gagnerez... sans vous occuper *des honneurs*, non plus, ou je ne m'y connais plus en femmes! riposta Cadet hardiment. Elles sont toutes pareilles, les femmes, continua-t-il; seulement, il y en a qui nous plaisent davantage. Angélique Des Meloises désespérerait les flûtes et les pipeaux de Poitiers. Elle est infatigable! Regardez donc comme de Péan a l'air heureux avec elle. Elle le rend fou, complètement fou! Il s'imagine qu'elle danse avec lui, et c'est avec vous qu'elle danse, Bigot, je le parierais.

—J'admire vraiment comme elle le mène, répliqua Bigot. Elle voit bien que je m'aperçois de son adorable malice... Pauvre de Péan! se faire jouer ainsi!

—Je vous dis qu'elles sont toutes comme cela, les femmes; pleines de fourberies comme les œufs du diable! Un homme n'est pas un homme tant qu'il n'a pas rompu complètement avec elles!

—Cadet, vous êtes un peu cynique, fit l'Intendant en riant. Diogène vous appellerait son frère et vous offrirait une place dans son tonneau. Avouez, tout de même, qu'Athènes n'a jamais produit une pareille beauté. Aspasie et Thaïs ne seraient pas dignes de porter le flambeau devant elle.

—Elle peut marcher sans lumière ou je me trompe bien, Bigot. Mais notre langue se dessèche; un autre verre de champagne, dit Cadet.

Et il remplit les coupes de ses compagnons. Le vin adoucit peu à peu ce qu'il y avait de trop rude dans son opinion sur les femmes.

—Je sais par expérience, Bigot, reprit-il, que tous les hommes sont fous des femmes, au moins une fois dans leur vie, et Angélique est réellement si belle que l'on peut vous excuser si elle vous fait tourner la tête. C'est tout ce que j'ai à dire. Buvons, maintenant.

III.

Angélique, emportée par le tourbillon de la danse, passa devant eux sans regarder, sauf du coin de l'œil, mais si vivement, si subtilement qu'Ariel même n'aurait pas saisi son regard. Elle s'aperçut cependant que l'Intendant la suivait, qu'il observait ses mouvements, épiait ses charmes, et elle en frémit de joie.

—Observez donc l'Intendant, madame Couillard ! exclama alors madame de Grand'Maison. Depuis dix minutes il n'a pas cessé de regarder Angélique Des Meloises ; et elle le sait bien qu'il la dévore des yeux... La prétentieuse ! Elle ne danserait pas avec tant de goût... tant de passion pour de Péan. Elle le déteste. Il me semble que Bigot ferait mieux de venir danser avec quelques unes de nos aimables jeunes filles, que de boire du vin et de couver des yeux cette beauté qui ne cherche pas à lui échapper.

—Vous avez raison, madame de Grand'Maison, repartit madame Couillard ; mais il paraît que l'Intendant est fou des pieds petits et bien faits.

Madame Couillard pouvait parler à son aise, elle n'avait pas de filles à pousser. Son amie riposta sèchement.

—On le devine sans peine ; il ne les quitte point, les pieds d'Angélique... Elle n'a pas l'air de vouloir contrarier ses goûts, non plus. Elle les montre ses pieds ! Elle en est aussi fière que de sa figure. Au couvent, un jour, elle fit rougir d'indignation tout

le monde : les élèves, les novices, les mères. Elle voulait parier qu'elle avait le plus beau pied. La mère de la Nativité la menaça d'une punition sévère si elle osait dire des choses aussi inconvenantes. Des punitions, elle s'en moquait bien ! elle se mit à rire cyniquement.

—Et maintenant elle provoque le monde comme elle provoquait la communauté, répondit madame Couillard tout à fait scandalisée.

Voyez donc, continua-t-elle, cet abandon !... et comme tous les jeunes gens l'admirent !... Les jeunes filles d'aujourd'hui ne connaissent plus la pudeur...

Je suis bien contente de n'avoir point de filles, madame de Grandmaison.

C'était une pierre dans le jardin de madame de Grandmaison. Madame Couillard visait volontiers ses amis quand elle n'en voyait pas d'autres.

—Nos nièces ne valent pas mieux que nos filles, madame Couillard, riposta la première.

Tout en lançant ce trait, elle redressa la tête et jeta un regard dédaigneux sur un groupe de joviales jeunes filles assises avec des garçons, sur des sièges éloignés au fond de la galerie. Elles s'amusaient bien, les coquines, et se croyaient à l'abri des regards de leurs chaperons. Mais les chaperons pouvaient tout voir. Ils ne regardaient cependant que juste ce qu'il fallait pour l'acquit de leur conscience. Au reste, les jeunes demoiselles étaient en bonne compagnie.

IV.

Madame Couillard, pour être plus tranquille, avait confié ses deux turbulentes nièces au jeune de la Roque et au sieur de Bourget. Elle ne trouvait pas mauvais qu'elles prissent du plaisir.

Elles étaient fort gaies, les deux jeunes filles, et leurs yeux noirs pétillaient d'esprit. Mais elles avaient quelque chose de la méchanceté de leur tante. Elles amusaient leurs cavaliers aux dépens

d'Angélique. Elles contrefaisaient, pour les faire rire, ses gestes et ses manières. Elles la haïssaient, disaient-elles, à cause de ses airs singuliers; et malgré cela elles essayaient de l'imiter en toute chose.

—Angélique aime à danser avec le chevalier de Péan, reprit madame Couillard qui voulait ramener la conversation sur un terrain moins personnel. Elle trouve sans doute que ses grâces ressortent mieux à côté de ce magot.

—Elle peut bien le trouver! Il n'y a pas, dans toute la Nouvelle France, un homme aussi laid que de Péan; c'est l'opinion de mes filles! repartit madame de Grandmaison avec malice.

Le laid mais riche chevalier de Péan avait dédaigné ses filles.

V.

—Oui, pensa madame Couillard, elle peut le trouver laid! il n'a pas fait attention à ses filles ce soir; et pourtant, elles l'ont joliment poursuivi de leurs regards suppliants.

Après cette pensée peu charitable, elle dit avec une politesse affectée:

—Mais il est fort riche, assure-t-on; aussi riche que Crésus, et il a une grande influence sur l'Intendant. Je ne connais guère de jeunes filles, aujourd'hui, qui ne le trouveraient point fort acceptable avec ses écus. Angélique sait qu'en dansant avec lui elle attire les regards de Bigot, et cela lui suffit. Pour montrer à l'Intendant ses pas agiles, elle danserait avec un revenant.

—C'est une effrontée! exclama madame de Grandmaison, et si mes filles osaient provoquer en dansant, une admiration aussi honteuse, je leur couperais les pieds!

Elle accompagna cette énergique déclaration d'une moue dédaigneuse et d'un regard chargé de mépris. Elle continua:

—J'ai toujours enseigné à mes filles des manières

chastes et modestes. Je les ai formées jeunes! J'employais le moyen des créoles; je leur attachais le bas de la jambe avec un ruban deux fois long comme la main; pas davantage! Et je ne leur permettais point de faire les pas plus longs. C'était à la maison que je faisais cela, comme de raison! C'est ce qui leur a donné cette démarche un peu légère, un peu sautillante que tous les messieurs admirent chez elles, et chez moi aussi. C'est aux Antilles que j'ai appris ce secret, madame Couillard, aux Antilles où les femmes marchent comme des anges!

—Vraiment! fit madame Couillard avec une ironie parfaitement déguisée. J'ai souvent remarqué les pas légers et gracieux de vos demoiselles et je ne pouvais pas deviner où elles avaient appris à si bien se tenir. Je ne savais pas qu'elles avaient suivi un cours de démarche.

—N'est-ce pas que c'est admirable? Les hommes, voyez-vous, madame Couillard, s'éprennent d'un beau pied comme d'un beau visage.

—Quand les pieds sont mieux que la figure, madame de Grandmaison, j'oserai dire... Mais ces pauvres hommes, continua-t-elle, sont dupes si souvent! Celui-ci aime un œil, celui-là, un nez; l'un devient fou d'une boucle de cheveux, l'autre d'une main; un troisième se pâme devant une joue, un quatrième, devant un pied, comme vous le dites... Bien peu s'occupent du cœur, car on ne le voit pas. J'ai connu un homme qui est devenu amoureux parce qu'une robe lui avait frôlé le genou.

Madame Couillard se mit à rire à ce souvenir du temps éloigné de ses amours probablement.

—Un beau marcher, affirma madame de Grandmaison, pour conclure, un beau marcher est le complément de l'éducation d'une jeune fille. C'est une grande leçon de morale et la base de la vertu de la femme. J'ai fort insisté auprès des dames Ursulines pour qu'elles donnent à cet art l'une des premières places dans leur programme et j'ai lieu de croire quelles approuvent hautement mon idée, S'il en est

ainsi, madame, nos petites filles marcheront sur la terre comme des anges sur les nuages, et non pas à la façon des chevaux de course, comme Angélique des Meloises.

Pendant que madame de Grandmaison moralisait ainsi, ses filles faisaient de leur mieux pour copier la belle Angélique.

VI.

Comme pour jeter le défi aux deux matrones, ou se moquer d'elles, Angélique passa sous leurs yeux vive et palpitante, la main sur l'épaule de de Péan, aux accords d'une musique de plus en plus entraînante.

Elle avait une raison pour danser avec de Péan, et elle dissimulait à merveille son dégoût, sous les sourires et les œillades, sous les badinages et les plaisanteries. Si Le Gardeur se fut trouvé là, au bal, tant de bonne humeur n'aurait surpris personne.

— Chevalier, dit la capricieuse fille, en réponse à une parole galante, la plupart des femmes mettent leur honneur à se sacrifier pour celui qu'elles aiment; moi je préfère sacrifier celui que j'aime. Mon amour se mesure d'après ce qu'il reçoit et non d'après ce qu'il donne... c'est un aveu candide, n'est-ce pas? mais vous aimez la franchise. Je le sais.

La franchise et le chevalier de Péan ne se connaissaient guère; mais le chevalier était désespérément épris d'Angélique et il pouvait tout souffrir de sa part.

—Vous avez quelque chose à me demander? répliqua-t-il, tout excité; parlez, j'empoisonnerais ma grand'maman, s'il le fallait, pour obtenir le prix que je convoite.

—Oui, mais ce n'est pas la mort de votre grand'mère que je veux... Dites-moi pourquoi vous avez permis à Le Gardeur de Repentigny de sortir de la ville.

De Péan n'aimait pas à l'entendre parler de Le Gardeur. Il fit une grimace :

—Je n'ai pas permis à Le Gardeur de laisser la ville, répondit-il. J'aurais bien voulu le garder ici. L'Intendant de même aurait bien voulu le retenir. Il a absolumenl besoin de lui. Il nous a été filouté par sa sœur et le colonel Philibert.

Angélique reprit méchamment.

—Je ne prendrais pas la peine de me boucler un cheveu pour venir à un bal où n'est pas Le Gardeur. Chevalier, promettez-moi de le ramener ici, ou je ne danserai plus avec vous.

Elle rit d'un si bon cœur en disant cela, que celui qui ne l'aurait pas connue aurait pensé qu'elle plaisantait. De Péan serra les dents avec rage et renouvela sa grimace.

—Je ferai mon possible, mademoiselle, pour le faire revenir, répondit-il ; je ferai mon possible ! L'Intendant veut le voir pour les affaires de la Grande Compagnie et il lui a envoyé plus d'un message déjà.

—Je me soucie bien de la Grande Compagnie, moi ! dites-lui que je désire qu'il revienne. Si vous êtes galant, c'est à moi que vous allez obéir et non à l'Intendant...

Angélique ne partageait son autorité avec personne, et celui qui voulait la servir devait se donner à elle corps et âme.

Elle était, ce moment-là, tout à fait indépendante, tout à fait volontaire.

Son rire était l'expression d'un ardent ressentiment, plutôt que d'une gaieté sincère. Bigot l'avait humiliée en lui refusant une lettre de cachet, il l'avait froissée et elle se vengeait en rappelant Le Gardeur.

VII.

—Pourquoi désirez-vous le retour de Le Gardeur ? demanda de Péan, d'une voix hésitante.

—Parce qu'il est le premier qui m'ait aimée, et que je n'oublie jamais un véritable ami.

Elle prit un ton singulièrement attendri pour dire cela.

De Péan lui répliqua avec une vivacité qu'il croyait séduisante :

—Il ne sera toujours pas le dernier ! Vous le savez ? dans le royaume de l'amour comme dans le royaume des cieux, les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers.

Puissé-je être le dernier, mademoiselle !

—Vous le serez, je vous le promets, de Péan, fit-elle avec un éclat de rire

Bigot l'observait. Elle s'en aperçut : c'est ce qu'elle voulait. Elle commençait à trouver qu'il la négligeait un peu, cependant, et qu'il s'amusait bien dans la compagnie de Cadet.

—Merci, mademoiselle, mais j'envie tout de même la place de Le Gardeur, répondit de Péan, qui ne savait pas trop comment interpréter cet éclat de rire.

Angélique venait de faire tomber la menteuse espérance qui miroitait aux yeux de de Péan. Le renard de la fable, en décidant, par ses flatteries, le corbeau à chanter, n'avait pas mieux réussi à faire tomber le morceau de fromage qu'il tenait dans son bec.

—Dites-moi donc, de Péan, reprit-elle, est-ce vrai que Le Gardeur trouve des consolations avec sa cousine Héloïse de Lotbinière, dans les forêts de Tilly ?

De Péan eut sa revanche.

—C'est vrai, mademoiselle, répondit-il, et rien d'étonnant en cela, puisque Héloïse de Lotbinière est sans exception la plus aimable demoiselle de la Nouvelle France, si elle n'en est la plus belle.

—Sans exception ! répéta Angélique d'un air dédaigneux. Les femmes, dans tous les cas, n'en croiront rien, chevalier. Moi pour une, je ne le pense pas, et vous, quelle est votre opinion ? ajouta-t-elle en riant.

—Certes, si vous lui contestez la palme de la beauté, elle n'a qu'à s'avouer vaincue.

—Je n'entre en lice avec elle pour rien, chevalier. Mais, tenez ! prenez ce bouton de rose pour votre compliment.

Savez-vous ce que pense Le Gardeur, lui, de cette étonnante beauté ? Est-il question de mariage ?

—Il est, en effet, sérieusement question d'un mariage.

De Péan mentait. Il eut mieux fait de dire la vérité !

VIII.

Angélique bondit comme sous la piqure d'une guêpe. Elle cessa de danser et se hâta de prendre son siège.

—De Péan, recommença-t-elle, vous m'avez promis de ramener Le Gardeur à Québec, voulez-vous le ramener ?

—Si vous le désirez, mademoiselle, je le ferai revenir mort ou vif ; mais donnez-moi un peu de temps. Cet intraitable de Philibert est avec lui. Sa sœur aussi. Elle se cramponne à lui comme un ange à un pécheur. Mais puisque vous le voulez, il reviendra ; je ne sais pas, par exemple, si ce sera pour son bien ou pour le vôtre.

Il y avait de l'amertume dans cette dernière parole.

—Que voulez-vous dire, de Péan ? Pourquoi cette appréhension ? Quelqu'un lui veut-il du mal ? riposta Angélique avec des flammes dans les yeux.

—Il n'a personne à craindre que lui-même, mademoiselle, et par Saint Picot ! c'est bien assez !

De Péan s'apercevait qu'il tirait la charrue pour labourer le champ de sa belle amie au profit d'un autre.

—Etes-vous sûr qu'il n'a pas d'ennemis, de Péan ? demanda-t-elle ?

—Parfaitement sûr. Tous les associés de la Grande Compagnie ne lui sont-ils pas dévoués ? Pas un seul, j'en suis certain, ne voudrait lui faire du mal.

—Chevalier de Péan, vous affirmez qu'il n'a d'autre ennemi que lui même. Eh bien ! faites-le venir ; je le protègerai, moi, entendez-vous ?

De Péan jeta un regard vers l'Intendant.

—Pardon, mademoiselle, reprit-il, l'Intendant ne vous a-t-il jamais parlé du départ subit de Le Gardeur ?

—Jamais. Il vous en a parlé, à vous, que vous a-t-il dit ?

—Il m'a dit que vous auriez pu le retenir, et il vous a blâmée de ne l'avoir pas fait.

IX.

De Péan soupçonnait Angélique d'avoir voulu soustraire Le Gardeur aux griffes de la Grande Compagnie et en particulier aux siennes, mais il faisait erreur. Angélique aimait Le Gardeur pour elle-même surtout, et elle l'aurait volontiers exposé à tous les dangers de la ville, pour lui faire éviter les dangers bien plus grands de la campagne,—ces dangers, c'étaient les rencontres avec la charmante Héloïse de Lotbinière.—Elle ne voulait pas l'épouser, mais elle ne voulait pas davantage le laisser à une autre.

De Péan se trouvait passablement embarrassé. Il allait obéir à la capricieuse fille, pourtant.

Bigot survint alors. Il venait de finir une partie de cartes.

Angélique lui fit une place à côté d'elle. Puis tout à coup, elle redevint vive et joyeuse, comme une fauvette qui chante dans le feuillage.

De Péan se retira discrètement.

Bigot ne songeait plus à la pauvre recluse de Beaumanoir, ni à la querelle qu'il avait eue tout à l'heure. Il oubliait tout devant Angélique, ce démon de femme qui voulait le subjuguer. L'enivrement dont il jouissait mettait comme un rayon de lumière sur sa figure. Angélique pensa que son triomphe était proche et elle déploya toutes les ressources de sa coquetterie.

—Angélique, commença l'Intendant, en lui offrant le bras pour la conduire au buffet, vous êtes heureuse, ce soir, n'est-ce pas?... Pourtant le bonheur n'est parfait que s'il est composé d'un mélange du ciel et de la terre. Venez, trinquons ensemble avec ce vin plus beau que l'or, et demandez-moi la faveur que vous voudrez.

—Et vous me l'accorderez? fit-elle en dardant sur lui des regards avides.

—Comme le roi de je ne sais plus quel beau conte, je vous donnerai ma fille et la moitié de mon royaume... répliqua-t-il en riant.

—Merci bien de la moitié du royaume!... Quant à la fille,... j'aimerais mieux le père. Je ne tiens pas cependant à avoir un roi ce soir. Accordez-moi la lettre de cachet, et ensuite...

—Et ensuite?

—Vous n'aurez pas lieu de le regretter; c'est tout ce que je vous dis. Donnez-moi cette lettre de cachet.

—Impossible! Demandez son bannissement, demandez sa vie même... Mais une lettre de cachet pour l'envoyer à la Bastille, je ne peux pas, je ne veux pas!

—C'est cela que je demande, cependant, répliqua l'ardente et entêtée jeune fille. Quel mérite avez-vous à aimer, si vous avez peur de la moindre chose? continua-t-elle. Vous voulez que je fasse des sacrifices, moi, et vous n'osez lever le doigt, vous, pour écarter un obstacle qui est dans mon chemin. En voilà un amour, chevalier! Si j'étais homme, moi, je braverais pour ma bien-aimée, la terre, le ciel et l'enfer.... Mais qui est-elle donc, au nom du ciel! cette dame de Beaumanoir que vous entourez d'une si vive sollicitude ou que vous craignez tant?

—Je ne peux pas vous le dire, Angélique. Peut-être une brebis égarée, peut-être la femme de l'homme au masque de fer, peut-être...

—Peut-être une autre! n'importe qui, excepté elle-même! Un fantôme, un mensonge, un rien, comme

l'amour que vous avez pour moi !... riposta Angélique d'une voix pleine d'ironie et de colère...

—Ne vous fâchez pas, Angélique ! Voyons ! soyez calme, dit Bigot tout chagrin de ne pouvoir concilier ses amours avec ses intérêts.

X.

Il avait lâché, par inadvertance, un mot malheureux qu'Angélique méditait déjà : Sa vie ! Il avait dit qu'il sacrifierait la vie de la recluse. Etait-ce sérieusement ?

Angélique savait ce que voulait dire ce mot terrible. Il était déjà venu à son esprit comme un éclair lugubre, et pourtant comme il paraissait bien plus redoutable, maintenant qu'il tombait de la bouche de Bigot !... Ce n'était plus son ressentiment à elle, ce n'était plus sa jalousie qui l'évoquaient ce mot fatal !... C'était lui !... Non, il ne voulait pas cela... C'était une de ces exagérations que les hommes débitent aux femmes pour les flatter, les tromper plus sûrement...

—N'importe ! se dit-elle, je ne lui demanderai pas de s'expliquer. Je trouverai bien moi-même le sens de cette parole.

Elle pencha la tête comme pour se soumettre à la volonté de l'Intendant. Elle semblait calme maintenant ; à l'intérieur l'orage grondait toujours. Bigot reprit :

—Angélique, vous êtes la plus adorable femme, mais le plus mauvais politique. Vous n'avez jamais entendu le tonnerre de Versailles. Vous l'entendriez si je me rendais à vos désirs. Je vous offre mes hommages et tout ce que je possède jusqu'à la moitié de mon royaume.

Angélique avait des éclairs dans les yeux.

—C'est un beau conte, après tout, que vous me faites là ! dit-elle. Et la lettre de cachet, vous ne me l'offrez point ?

—Comme je viens de vous le dire, Angélique, c'est impossible. Demandez-moi toute autre chose.

—Vous n'osez pas ! Vous, le plus intrépide des Intendants que la France ait jamais envoyés ici, vous n'osez pas ? Un homme qui est un homme peut tout faire pour la femme qu'il aime, et cette femme devrait baiser la trace de ses pas et mourir à ses pieds s'il le voulait !

—Pour Dieu ! Angélique, vous allez, je crois, jusqu'à l'héroïsme ! N'importe ! je vous aime mieux ainsi qu'autrement.

—Bigot, vous feriez mieux de m'accorder ce que je demande !

Elle joignit les mains en disant cela, mais il y avait de l'acier dans ses petits doigts frémissants. Elle eut un regard cruel, un regard perçant qui traversa les murs de Beaumanoir. Bientôt, toutefois, elle réprima ce mouvement dangereux qui pouvait la trahir, et elle reprit en souriant :

—Eh bien ! n'y pensons plus ! Je vois que je n'y entends rien dans la politique ; je ne suis qu'une pauvre femme incomprise... Mais je souffre ici dans cette salle où l'air manque, où la chaleur augmente toujours. Heureusement, le jour commence à poindre ! Les danseurs se préparent à sortir et mon frère m'attend. Ainsi, chevalier, je vous quitte : Au revoir !

XI.

—Ne partez pas maintenant, Angélique ! insista Bigot, attendez le déjeuner.

—Merci, chevalier, je ne puis attendre. Votre bal a été magnifique... pour ceux qui aiment les bals.

—Et vous les aimez, n'est-ce pas ?

—Sans doute. Seulement il a manqué quelque chose à mon bonheur ; mais, que voulez-vous ? il faut bien se résigner.

Elle prit un air moqueur pour dire cela. Bigot sourit en la regardant, mais il n'osa pas lui demander ce qui avait manqué à son bonheur. Il ne voulait plus faire de scène.

—Permettez-moi de vous accompagner jusqu'à

votre voiture, Angélique, demanda-t-il, en l'aidant à se couvrir de son manteau.

—Très volontiers; mais le chevalier de Péan doit m'accompagner jusqu'à la porte du cabinet de toilette. Je lui ai promis cela.

Ce n'était pas tout à fait vrai; mais elle lui fit signe de venir. Elle avait un dernier mot à lui dire en secret.

De Péan accourut et ils s'éloignèrent ensemble.

—De Péan, recommanda-t-elle, souvenez-vous de ce que je vous ai dit au sujet de Le Gardeur.

—Je ne l'oublierai pas, répondit de Péan, brûlé par la jalousie. Le Gardeur sera ici dans quelques jours, ou j'aurai perdu toute mon influence, toute mon habileté.

—Merci! fit Angélique, en lui accordant un sourire.

XII.

Une foule de dames se préparaient à laisser le palais. Elles allaient, venaient, riaient, parlaient, tout en ajustant leurs mantilles et leurs chapeaux. Ce bruit, ce frémissement, cette agitation ressemblaient aux flots ou aux épis que le vent secoue.

Les cheveux étaient ébouriffés, les guirlandes pendaient, les souliers s'écarquillaient, les robes cachaient avec des épingles leurs déchirures. Tous les accidents d'une longue nuit de danse!

Et les cavaliers attendaient les jolies québecquoises, pour les conduire chez elles.

Les musiciens fatigués et pris de sommeil ne tiraient plus de leurs violons que des accords languissants. Les lampes pâlissaient devant les clartés du matin.

Un bruit de roues se fit entendre; les cris des valets et des cochers retentirent jusque dans les somptueux corridors. C'étaient les carrosses qui arrivaient pour ramener les invités chez eux.

Bigot se tenait à la porte, remerciant tout le monde et disant à chacun un adieu courtois. Quand An-

gélique arriva avec le chevalier de Péan, il lui offrit le bras et la conduisit à sa voiture.

Elle les salua tous deux, lui et de Péan, et s'enfonça dans les coussins moelleux. Elle ne dit pas un mot à son frère, et s'abandonna à une morne rêverie.



CHAPITRE XXXIV.

ELLE APPELLE DU LEVANT UN OISEAU VORACE.

I.

Angélique dit adieu à son frère quand il la quitta dans le vestibule de la maison. Jusque là elle semblait ne l'avoir pas vu. Elle monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Son œil était fixe et sa démarche, hardie, signes de colère et de résolution.

C'était dans cette chambre qu'elle avait reçu Le Gardeur, et scellé sa destinée ! c'était là qu'elle avait rompu le dernier lien qui pouvait la retenir dans le sentier de l'honneur et de la vertu. L'amour de Le Gardeur pouvait la sauver, elle le rejeta !

Lisette, qui l'avait vu monter, éprouvait une sorte de crainte et n'osait l'aborder. Elle entr'ouvrit la porte, puis la referma, décidée à attendre dans l'antichambre.

Angélique détacha son manteau et se laissa choir dans un fauteuil. Le manteau resta à ses pieds. Elle avait les cheveux sur les épaules et comme en désordre. Elle se prit le front dans ses mains et fixa un œil hagard sur la flamme du foyer qui s'éveillait de moment en moment, et jetait un reflet clair dans la pièce et sur les peintures suspendues aux murailles. Les portraits paraissaient revivre et l'inviter par leur sourire à l'espérance et à la gaieté. Mais elle ne les regardait point ; elle n'aurait pas voulu les regarder.

Elle avait oublié de faire allumer sa lampe, mais

elle aimait le demi-jour; et les pensées sombres qui l'obsédaient se seraient peut-être évanouies à la lumière : elles venaient des ténèbres et se complaisaient dans les ténèbres. Nous sommes instinctivement portés à nous assimiler ce qui nous entoure. Si nous sommes lumière et joie, il faut que tout soit joie et lumière comme nous; si nous sommes tristesse et obscurité, le sombre seul nous plaît.

II.

Angélique aurait détesté le joyeux éclat de la lampe; la mystérieuse lumière de l'âtre qui se perdait dans les angles noirs et lui permettait de remplir la chambre de tous les fantômes de son imagination, lui était plus agréable.

Tout à coup, elle joignit les mains et leva les bras au-dessus de sa tête :

—Par Dieu ! il faut que cela se fasse ! il le faut ! murmura-t-elle entre ses dents.

Elle se tut aussitôt.

—Quoi donc ? se demanda-t-elle ensuite, et elle se prit à rire comme pour se moquer d'elle-même.

—Il m'a dit : Sa vie ! Il n'avait pas cette intention, non ! il ne l'avait pas ! Il m'a traitée comme un enfant gâté. Il me donne sa vie et me refuse une lettre de cachet ! Un don que sa bouche menteuse m'a fait; mais non son cœur ! N'importe ! il tiendra sa promesse !... il la tiendra malgré lui !... Il n'y a pas d'autre moyen !... Il faut que cela se fasse ! il le faut !...

Alors, elle crut voir son vieux confesseur, le père Vernout, qui la menaçait du doigt, comme il avait coutume de faire quand elle s'accusait de quelque faute légère ; mais ses yeux étaient pleins de larmes. Elle se détourna vivement, comme pour se débarrasser de l'importune vision. Elle ne voulait pas voir, même en songe, la main bénie qui se levait pour lui montrer l'abîme où elle courait.

III.

Angélique venait d'entrer dans un monde nouveau, un monde de pensées mauvaises et de tentations caressées, un chaos, un gouffre lugubre, où des sifflements de démons lui répétaient sans cesse cette parole fatale : sa vie ! sa vie ! sa vie !

Et la pensée de haine qui l'avait terrifiée naguère reprenait une forme plus séduisante. Sa rivale, comme elle appelait l'infortunée captive de Beaumanoir, sa rivale venait d'être condamnée par celui qui était son maitre !

Mais comment accomplir cette chose qu'elle n'osait nommer ? La question était épineuse pour une personne nullement habituée au crime. Le forfait se présenta à ses esprits sous mille formes terribles ; elle trouva mille genres de mort différents. Elle choisit le premier, puis le rejeta pour un autre, puis pour un autre encore ; dans son trouble, elle ne put s'arrêter à aucun.

Elle se leva et tira vivement le cordon de la sonnette. La porte s'ouvrit, et Lisette parut avec son œil vif et sa bouche rieuse. Ce n'était pas Lisette qu'elle voulait. La malheureuse Angélique repoussait sa dernière planche de salut. Sa résolution était prise.

—Ma chère maîtresse, commença Lisette, vous devez être fatiguée, vous devez avoir besoin de sommeil. Il est presque jour. Puis-je vous être utile ?

La petite parleuse ne donnait seulement pas le temps à sa maîtresse de dire ce qu'elle voulait.

—Non, Lisette, je ne m'endors point : je ne me déshabille point maintenant : j'ai beaucoup à faire encore. Il faut que j'écrive. Envoyez-moi Fanchon Dodier.

Angélique comprenait qu'il fallait tromper Lisette d'abord. La servante sortit sans dire un mot, mais un peu froissée, et elle alla prévenir Fanchon.

IV.

Fanchon monta aussitôt. Elle avait dans les yeux

un malicieux reflet de plaisir. Elle savait bien que Lisette était un peu de mauvaise humeur, mais elle ne pouvait pas deviner pourquoi elle la remplaçait auprès de mademoiselle Angélique. Elle jugeait que c'était tout de même pour elle un assez grand honneur.

—Fanchon Dodier, fit Angélique, j'ai perdu mes joyaux au bal, et j'en suis désespérée. Vous êtes plus sagace que Lisette : dites-moi comment faire pour les retrouver et je vous donnerai une belle robe neuve.

Angélique, rusée qu'elle était, se doutait bien de la réponse. Fanchon bondit de joie. C'était une grande marque de confiance qu'elle recevait là.

—Oui, madame ! répondit-elle vivement, je saurais bien quoi faire si je perdais mes bijoux... Mais les dames qui savent lire et écrire et qui ont, pour les aviser, les plus habiles gentilshommes, n'aimeraient pas à recourir aux moyens que les pauvres filles d'habitants emploient quand elles sont dans la peine et l'inquiétude.

—Et que feriez-vous Fanchon, si vous étiez dans la peine et l'inquiétude.

—Et bien ! madame, si j'avais perdu mes bijoux...

Elle appuya singulièrement sur ce mot ; la rusée comprenait qu'Angélique n'avait rien perdu.

—Si j'avais perdu mes bijoux, dit-elle, j'irais trouver ma tante Josephte Dodier. C'est la plus habile femme de tout St. Valier. Si elle ne vous dit pas tout ce que vous voulez savoir, personne ne vous le dira.

—Comment ! Josephte Dodier, la Corriveau, c'est votre tante ?...

Angélique le savait, mais elle pensait en imposer plus aisément à la soubrette, en feignant de l'ignorer.

—Oui, répondit Fanchon, les gens grossiers l'appellent la Corriveau ; mais elle est ma tante quand même. Elle est mariée avec mon oncle Louis Dodier. Elle appartient à une bonne famille, et sa mère était une dame qui venait de France, une dame qui connaissait intimement toutes les dames de la cour.

Elle est partie de France secrètement, mystérieusement, paraît-il, mais je n'ai jamais su pourquoi. A Saint-Valier, les gens avaient coutume de branler la tête et de se signer quand ils parlaient d'elle. Ils font la même chose aujourd'hui quand ils parlent de ma tante Josephte, la Corriveau, comme ils l'appellent, et ils ont peur de son mauvais œil noir, comme ils disent. C'est une femme redoutable que ma tante Josephte, madame ! mais elle peut vous dire le passé, le présent et l'avenir... Si elle poursuit le monde de ses injures et de son mépris, c'est parce qu'elle connaît tout le mal qu'il fait. Le monde lui rend bien ses outrages, mais il a peur d'elle en attendant.

—Mais est-ce que ce n'est point mal, est-ce que ce n'est pas défendu par l'Eglise, de consulter une pareille créature, une sorcière ? demanda Angélique.

—Oui, madame. Cependant, les jeunes filles la consultent quand même, dans leurs peines et si elles perdent quelqu'objet. Il y a aussi bien des hommes qui vont l'interroger pour savoir l'avenir et ce qu'ils doivent faire en certaines circonstances. Puisque les prêtres ne peuvent pas dire à une jeune fille si son amoureux lui est fidèle, je ne vois point pourquoi il serait défendu d'aller le demander à la Corriveau.

V.

—Je n'oserais pas consulter votre tante, Fanchon : les gens riraient de moi.

—Mais, il n'est pas nécessaire que le monde le sache, madame. Au reste, il paraît que ma tante possède des secrets qui feraient pendre ou brûler la moitié des femmes de Paris, s'ils étaient divulgués. Elle les tient de sa mère et les garde fidèlement. Son plus proche voisin n'en a jamais entendu souffler mot. Elle n'aime point les bavards, n'a pas d'amis et n'en a nul besoin. Si vous voulez la consulter, ne craignez rien, elle est la discrétion même.

—J'ai entendu dire qu'elle est, en effet, bien habile et bien redoutable, votre tante ; mais je ne

saurais me rendre à St. Valier pour la voir; je ne puis sortir sans attirer l'attention, comme le fait une simple fille d'habitant.

—Savez-vous bien, madame, répliqua Fanchon qui se rappelait probablement quelque incident personnel, savez-vous bien qu'une fille d'habitant n'est pas plus capable d'échapper à l'attention qu'une grande dame ?

Si elle va à l'église et regarde de côté seulement : Tiens ! elle est venue à l'église pour voir les garçons ! Si elle se tient éloignée des jeunes gens : Elle a peur ! Si elle rend visite à un voisin : Elle veut le rencontrer ! Si elle reste à la maison : Elle attend son voisin !... Mais les filles de la campagne se moquent bien de cela, madame ! Si c'est vrai qu'elles tendent leurs filets, elles prennent du poisson, parfois ! Ainsi, nous ne nous occupons nullement de ce que les autres disent, et nous en disons plus que tout le monde.

Mais, madame, continua la babillarde servante, je comprends qu'il ne convient guère que vous alliez voir ma tante Josephte. Je l'amènerai ici. Elle sera enchantée de venir à la ville et d'être utile à une aussi grande dame.

—Oh ! non, Fanchon ; non ! Ce n'est pas bien, cela ; c'est mal !... Pourtant, il faut que je retrouve mes joyaux... C'est bon ! allez la chercher ; ramenez-la avec vous. Mais, attention ; Fanchon ! Si vous dites un mot de cela à qui ou à quoi que ce soit : aux hommes, aux animaux ou aux arbres que vous verrez sur votre chemin, je vous coupe la langue.

VI.

Fanchon eut peur du regard terrible de sa maîtresse.

—J'y vais, madame, dit-elle d'une voix tremblante, et ne parlerai pas plus qu'un poisson. Vais-je partir immédiatement ?

—Tout de suite si vous le voulez. Il est bientôt jour et il vous faut aller loin. Je vais dire au vieux

Cujon, le sommelier, de louer un canot sauvage. Je ne veux pas vous faire conduire par des canadiens, car ils ne feraient pas la moitié du chemin avant de vous arracher votre secret. Vous descendrez en canot et vous remonterez par terre avec votre tante. Comprenez-vous bien? Amenez-la ici cette nuit, et pas avant minuit. Je laisserai la porte entr'ouverte, afin que vous ne fassiez point de bruit. Vous la conduirez immédiatement à ma chambre. Soyez prudente! allez vite! et pas un mot à qui que ce soit!

—Soyez tranquille, madame; nous ne ferons pas assez de bruit pour effrayer une souris, seulement! affirma Fanchon toute radieuse et fière de l'entente secrète qui existait maintenant entre elle et sa maîtresse.

—Encore une fois, Fanchon, gare à votre langue! Si vous me trahissez, aussi sûrement que vous êtes en vie, je vous la couperai!

—Oui, madame!......

Sa pauvre langue, paralysée par la crainte, lui resta entre les dents et elle la mordit cruellement, comme pour l'avertir de son devoir.

—Vous pouvez partir, dit Angélique. Voici de l'argent. Vous donnerez cette pièce d'or à la Corriveau, pour lui prouver que j'ai besoin d'elle. Les canotiers chargeront probablement le double pour la traverser.

—Non, madame; généralement ils ne lui chargent rien du tout, répliqua Fanchon. Ce n'est pas l'amour qui les rend si généreux, je pense bien; mais la crainte. Antoine Lachance, l'un des canotiers, dit, lui, qu'elle porte à la piété autant qu'un évêque, et qu'il se récite plus d'*Ave Maria* dans le canot où elle embarque, que dans tout Paris, le dimanche.

VII

Je devrais, aussi moi, réciter mes *Ave Maria*, dit Angélique, quand Fanchon fut sortie; mais ma langue se dessèche et ma bouche est une fournaise d'où les mots de la prière ne sortent plus!... Cette fille,

Fanchon, n'est pas une fille de confiance ; mais je n'ai pas autre chose à faire dire à sa tante. Il faut que je sois prudente avec la Corriveau, aussi, et que je l'amène à me suggérer ce que je veux faire... Madame de Beaumanoir, votre destinée n'est pas, comme vous le croyez, entre les mains de l'Intendant ! Il eut mieux valu, pour vous, obéir à des lettres de cachet que tomber entre les mains de la Corriveau !...

Le soleil parut. Il inonda de ses douces clartés la fenêtre près de laquelle Angélique venait de s'approcher. Angélique se retourna, comme pour ne pas voir la lumière du ciel. Elle aperçut son image qui se dessinait vive et nette dans la grande glace Vénitienne. Elle se trouva pâle, l'air dur, l'œil plein d'un feu sombre. Elle se prit à trembler, se détourna encore, pour ne plus se voir, et s'avança lentement, péniblement vers son lit. Il lui semblait qu'elle avait vieilli, que la rage grondait dans son âme, et qu'elle s'était déshonorée pour l'amour de cet Intendant infidèle, qui l'oubliait, et lui reprochait maintenant de s'être avilie comme nulle femme au monde.

—C'est sa faute ! c'est sa faute ! s'écria-t-elle en se tordant les mains... Si elle meurt, c'est sa faute à lui et non la mienne ! Je l'ai supplié de l'éloigner, et il n'a pas voulu ! C'est sa faute ! C'est sa faute !

Elle tomba dans un sommeil fiévreux, pénible, fatigant, plein de songes affreux, qui dura jusqu'au milieu du jour.



CHAPITRE XXXV.

LA CORRIVEAU.

I.

Les dernières années du règne de Louis Quatorze, règne si long, si plein de gloire et d'infortunes! furent déshonorées par la corruption des mœurs et marquées du signe fatal de la décadence. Des crimes de toutes sortes se commettaient chaque jour, mais l'empoisonnement surtout jetait la terreur dans la population. C'est qu'il avait atteint le raffinement d'un art cultivé avec amour, et que la science lui prêtait ses lumières.

Antonio Exili, un Italien, avait, comme beaucoup d'autres alchimistes de cette époque, passé plusieurs années à chercher la pierre philosophale et l'élixir de la vie. Mais à force d'essayer à changer en or les métaux communs, il tomba dans la misère. La nature de son travail le conduisit toutefois à étudier sérieusement les poisons et leurs antidotes. Il fréquenta les grandes universités et les écoles célèbres du continent, puis vint terminer ses études sous un fameux chimiste Allemand nommé Glaser.

Mais ce fut une femme, Béatrice Spara, de Sicile, qui lui révéla le terrible secret de *l'aqua tofana* et de la *poudre de succession*. Il fut lié avec cette femme, une de ces incompréhensibles créatures dont l'amour des plaisirs ou du pouvoir n'est égalé que par la cruauté avec laquelle elles se débarrassent de tout ce qui les gêne. Béatrice Spara avait reçu, comme un héritage lointain et maudit, des antiques

sorcières de la race impériale, la manière de préparer ces subtils poisons.

L'empoisonnement était étudié comme un suprême moyen de la politique, dans les fastueux palais des Borgia, des Orsini, des Scaliger, des Borroméo. Et non seulement dans les palais, mais dans les faubourgs des villes; dans les tours sombres, dans les solitudes des Apennins on pouvait trouver de ces enfants perdus de la science qui savaient composer des poisons subtils, terribles, mortels dont les traces étaient invisibles, et qui donnaient à la mort de la victime l'apparence d'une mort tout à fait naturelle.

II.

Pour échapper à la vengeance de Béatrice Spara, qu'il avait trompée, Exili quitta Naples et vint à Paris. Il trouva, dans cette grande ville, plus d'une occasion d'exercer son art infernal et de montrer avec quelle habileté il préparait les poisons.

Malgré toutes ses précautions, il fut enfin soupçonné, et la police eut les yeux sur lui. Il fut arrêté, puis envoyé à la Bastille. Là, le hasard lui donna pour compagnon de cellule, Gaudin de Ste Croix, un jeune noble, l'ami de la marquise de Brinvilliers. De Ste Croix apprit de lui le secret de la poudre de succession.

Ils furent tous deux libérés faute de preuves. De Ste Croix organisa un laboratoire dans sa maison et se mit à l'œuvre. Il révéla son secret à la marquise de Brinvilliers qui se proposa d'en faire son profit. Elle voulait devenir la femme de ce jeune noble, car elle l'aimait à la folie. Alors elle ne vit rien de mieux à faire que d'empoisonner son mari. Après son mari, ce fut le tour de son père ; après son père, son frère. Et puis, prise de vertige, aveuglée, folle du besoin de tuer, elle versa de tout côté le fatal poison, sema partout la mort, et jeta l'épouvante dans tout le royaume.

III.

La *poudre de succession* était une poudre légère, presque impalpable, sans goût, sans odeur; *l'aqua tofana*, un liquide aussi limpide qu'une goutte de rosée. Ce poison pouvait tuer instantanément ou petit à petit, et dans un nombre de jours, de semaines ou de mois marqué d'avance. La mort était aussi certaine dans un cas que dans l'autre, et la victime qui souffrait longtemps croyait mourir de la paralysie, de la phtysie ou de quelque fièvre dévorante, selon la manière dont la préparation était faite.

L'aqua tofana causait d'ordinaire la mort sur le champ; la *poudre de succession* y mettait certains apprêts, des formes, du temps. Elle brûlait la poitrine; le feu gagnait les yeux, qui devenaient horriblement éclatants, pendant que tout le reste du corps vivait à peine.

A l'apparition de ce poison terrible, la mort se glissa comme un esprit implacable, morne et silencieuse au foyer de maintes familles. L'amitié, la sollicitude veillaient inutilement; les êtres les plus chers étaient mystérieusement frappés. L'homme aujourd'hui florissant de santé se demandait anxieusement s'il ne serait pas, le lendemain, cloué dans son tombeau. La science des médecins s'avouait vaincue.

Malheur aux heureux du monde! Malheur aux riches, à ceux qui occupaient des positions lucratives, à l'homme qui possédait une belle femme!... à la femme qui pouvait faire des jalouses!... Le poison servait les déshérités, les envieux, les esclaves de la luxure! Le soupçon, la crainte, la terreur venaient s'abattre sur le seuil des plus tranquilles maisons! la défiance troublait les cœurs des époux; les enfants ne savaient plus si le respect filial les rendait justes aux yeux des parents et les parents tremblaient pour leurs cheveux blancs...

IV.

A Paris, la terreur dura longtemps. Les mets restaient intacts sur les tables; personne n'osait vider sa coupe de vin. Chacun allait sur le marché, faire sa provision de denrées; chacun cuisait ses aliments, mangeait seul, dans sa chambre... Mais, vaines précautions ! la fatale poudre était semée sur l'oreiller qui vous invitait au sommeil, *l'aqua tofana* versée comme une rosée fraîche et subtile sur les bouquets de fleurs... que dis-je ? le pain des hôpitaux, la table frugale des couvents, les hosties consacrées, le vin du sacrifice, tout ! tout fut sali, profané, souillé, par le diabolique poison !

Un jour, une petite fiole *d'aqua tofana* fut trouvée sur la table de la duchesse de la Valière. De là, grande agitation à la cour. Une rivale jalouse qui voulait hâter la chûte de l'infortunée Louise, déjà quelque peu délaissée, avait apporté secrètement cette fiole mortelle. Elle espérait que le soupçon s'élèverait implacable contre la plus douce des créatures.

L'étoile de la Montespan resplendissait à l'orient. Son lever était glorieux. L'étoile de la Valière se couchait au milieu des nuages de l'occident. Mais le roi devina la ruse infâme, et continua à honorer de sa confiance la seule maîtresse qui l'ait aimé sincèrement et pour lui-même. Tout en lui gardant son estime, cependant, il recherchait de nouvelles amours. Louise sut alors prouver la vérité de son attachement en renonçant aux honneurs, aux richesses, aux splendeurs de la cour, pour se vêtir de bure et s'enfermer dans le cloître sévère des carmélites.

Le roi, irrité de ces lâches moyens de la jalousie, alarmé à l'aspect du poison qui se glissait jusque dans son palais, institua sur le champ la *Chambre Ardente.*

Cette *Chambre Ardente* était un tribunal chargé de découvrir, de juger et de faire brûler les assassins

et les empoisonneurs. *La Regnie* fut le président de ce tribunal. C'était un cœur dur, un esprit soupçonneux, mais un homme habile et d'une impitoyable justice. Les empoisonneurs et les assassins se jouèrent de lui et le réduisirent au désespoir.

V.

On voit, dans les annales criminelles de cette époque, que le disciple d'Exili, Gaudin de Ste Croix, fut trouvé mort dans son laboratoire, près de son creuset. Le masque de verre qu'il portait pour se garer des exhalaisons vénéneuses, tomba et se brisa pendant qu'il surveillait une opération chimique, et les vapeurs empoisonnées qu'il aspira le tuèrent sur le champ. Ce fut un fil d'Ariane entre les mains de Desgrais, le chef de la police de Paris.

La correspondance de Ste Croix fut saisie et ses relations avec la marquise de Brinvilliers et ses rapports avec Exili furent aussitôt connus. Exili reprit le chemin de la Bastille. La marquise comparut devant la *Chambre Ardente*. Alors, dit l'abbé Pirot, son confesseur, la beauté remarquable de ses traits, l'azur de ses yeux, la blancheur de son teint, la grâce de sa démarche, lui attirèrent les vives sympathies de la populace qui trouvait incompatibles tant de charmes et tant de cruauté.

Mais *La Regnie* fut inflexible. Il la condamna à une mort affreuse. Elle subit la torture, elle eut la tête tranchée, son corps fut brûlé sur la place de Grève et ses cendres jetées aux quatre vents du ciel. Ainsi finit la plus belle et la plus méchante des dames de la cour de Louis XIV.

Exili fut condamné à être brulé vif, mais comme il se rendait au lieu de l'exécution, la populace l'arracha du tombereau et le mit en pièces.

Alors, pendant quelque temps, le crime eut peur, et le peuple honnête respira en paix. Ce ne fut pas long : l'arbre de la science du mal renaquit plus vivace que jamais, comme l'indestructible upas. La La Voisin parut. Elle était une élève d'Exili. Son

-cière et diseuse de bonne aventure, elle pratiqua de concert avec Le Sage et Le Vigoureux la magie, la nécromancie et l'empoisonnement. Sa maison fut achalandée et sa renommée se répandit au loin. La duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, furent accusées d'avoir eu des rapports avec cette femme scélérate, et bannies du royaume.

VI.

La Chambre Ardente reprit son œuvre de juste vengeance. Desgrais découvrit les crimes de la La Voisin et de ses associés et les bûchers s'allumèrent de nouveau sur la place de Grêve.

La coupable La Voisin laissa une fille, Marie d'Exili; cette enfant, jetée sur le pavé de Paris, fut recueillie par la charité. Sa grâce était remarquable, son esprit pervers. Elle échappa bientôt à la surveillance de ses protecteurs et se mit à vivre de sa beauté. Plus tard, quand les ans commencèrent à flétrir ses charmes, elle se souvint de l'art diabolique de ses parents et se fit à son tour empoisonneuse à gage.

Elle fut enfin soupçonnée. Mais elle avait à la cour une protectrice puissante qui l'avertit du danger, et elle s'enfuit déguisée en paysanne. Elle s'embarqua pour la Nouvelle-France, sur un vaisseau qui amenait des filles honnêtes destinées à devenir les femmes des braves colons.

Elle fut accueillie avec bienveillance. Personne ne soupçonnait, sous son modeste costume et son air ingénu, la redoutable héritière de l'art maudit d'Antonio Exili et de la sorcière La Voisin.

Marie Exili garda bien son secret.

Le sieur Corriveau, un riche habitant de St. Valier, avait besoin d'une servante. Il la vit, la trouva parfaitement convenable, bien jolie, sans doute, et l'amena dans sa maison.

Peu de temps après, madame Corriveau mourait.

Ni le médecin, ni le curé ne purent comprendre sa maladie ou deviner la cause de sa mort.

Corriveau, devenu veuf, convola avec sa servante. Il mourut, aussi lui, dans un espace de temps bien court. Il laissait tous ses biens à sa femme. Il lui laissait aussi une petite fille qui était le portrait fidèle de sa mère.

Marie Exili, la veuve Corriveau, se consola de ses splendeurs passées et de l'amitié des grands de la cour, dans la paix profonde de sa retraite, et dans l'affection sincère de sa fille. La petite Marie Josephte avait l'instinct du mal, et elle surprit peu à peu tous les secrets que l'amour maternel aurait voulu taire.

Elle apprit à composer des poisons comme son aïeul Exili, et à faire des sortilèges comme la La Voisin, sa grand'mère.

Elle se fit raconter plus d'une fois la mort de cette sorcière, et il lui semblait alors qu'elle sentait les morsures des flammes qui montaient du bûcher vengeur, et elle se sentait prise de rage contre la société qu'elle accusait d'injustice.

Sortie d'une pareille source, en possession de si terribles secrets, Marie Josephte Corriveau ne pouvait guère ressembler aux naïves paysannes de son village.

VII.

Les années suivirent les années, la jeunesse s'envola, et la petite fille d'Exili demeura seule et solitaire à son foyer déjà redouté. Elle se consumait dans l'ennui.

Alors, il circula dans la paroisse une rumeur étrange : il y avait un trésor quelque part et la Corriveau savait où le trouver. Elle seule le savait. C'était elle, la rusée commère, qui avait lancé cette menteuse rumeur. Le truc réussit.

Un habitant un peu simple et fort cupide, Louis Dodier, crut faire preuve de flair et de tact en épousant la femme qui possédait un tel secret.

Le mariage fut peut-être béni, mais il demeura stérile. Nul ange ne vint tendre ses petits bras comme pour exciter la tendresse maternelle, et amollir la dureté de ce cœur. La femme Dodier maudit sa stérilité, et livra son âme à toutes les passions mauvaises. Mais elle fut aussi adroite que méchante, et sut longtemps déjouer les soupçons. Elle faisait une aumône par ostentation et les bonnes gens l'attribuaient à la charité ; elle disait la bonne aventure aux jeunes filles, et les jeunes filles la trouvaient aimable ; elle avait des paroles vides comme des bulles d'air, mais parées des plus vives couleurs de l'amitié.

Elle était haïe et redoutée de ses voisins.

Néanmoins, bien qu'on fît le signe de la croix sur la chaise où elle s'asseyait, on lui souhaitait la bienvenue quand elle entrait, et le bonsoir quand elle sortait. Elle allait chez le riche et chez le pauvre ; elle faisait des dupes partout, et partout, au lieu de la maudire, on lui donnait de l'argent ou des remerciements.

VIII.

Elle se croyait au-dessus de tous les gens qui l'entouraient, à cause des horribles secrets de famille qu'elle savait, et elle se disait avec une superbe étrange, qu'ils ne vivaient tous que par sa permission. Elle pouvait les anéantir en un clin d'œil. Il y avait quelque chose de sublime dans cette satanique vanité.

Pour elle, l'amour ne fut qu'un moyen d'arriver à ses fins cupides. Elle ne le ressentit jamais et ne s'occupa jamais de l'inspirer, excepté par intérêt. Tous les sentiments nobles s'étaient éteints dans son âme comme la flamme d'une lampe où il n'y a plus d'huile. Seules au fond de son cœur grouillaient l'avarice sordide avec la haine de la société.

Sa mère, Marie Exili, sur le point d'expirer, l'avait appelée auprès d'elle pour lui commander de ne point se livrer à la pratique des sciences occultes,

mais de s'attacher à son mari, et de vivre comme une honnête femme, afin de ne pas mourir de la mort désespérée de ses aïeuls.

Marie Josephte écouta patiemment sa mère, mais agit à sa guise. Le sang d'Antonio Exili et de la La Voisin qui coulait dans ses veines ne pouvait se calmer à la voix tardive de cette moribonde. Puis, elle voulait se venger de quelques ennemis. La société de son mari l'ennuyait, elle ne trouva plus assez d'émotions dans la pratique de la magie et de l'horoscope et elle se souvint qu'elle était née sorcière et empoisonneuse.

Telle était la femme qu'Angélique Des Meloises appelait à son secours, à l'heure de sombres perplexités où elle se trouvait.

IX.

Angélique n'était pas encore sans éprouver des craintes et des remords. Sa conscience se réveillait toujours, et c'est en vain qu'elle s'efforçait de l'étouffer.

Elle avait, la malheureuse fille, caressé le crime dans sa pensée, mais jamais encore elle ne l'avait touché de sa main vierge. Elle s'aveuglait sur l'énormité du forfait qu'elle préparait, et se faisait accroire qu'elle serait moins coupable s'il était accompli par une autre main que la sienne. Elle prenait Dieu à témoin qu'elle ne voulait pas persévérer dans le mal... Elle commettrait cette faute, mais rien que celle-là, jamais d'autres! Sa rivale disparue, elle vivrait saintement et ferait pénitence. Elle n'aurait plus de tentations. Elle se purifierait par son mariage avec Bigot... Sa position de grande dame dans la colonie!... Son ascension au ciel de la cour de Versailles!...

Beaumanoir et ses souvenirs odieux disparaîtraient dans la distance et la nuit du temps.

Hélas! c'est toujours ainsi que l'esprit malin s'efforce de nous abuser! Une faute, c'est peu de chose, un pas à côté de la voie droite, ce n'est pas aller

loin. Il y a encore du mérite à s'arrêter là ; l'entraînement est si vif, la Providence, réellement, nous devra récompenser de notre bonne volonté !...

X.

Fanchon Dodier partit de bonne heure pour aller trouver la Corriveau, comme le voulait mademoiselle Des Meloises. Elle ne traversa pas le fleuve pour suivre ensuite la route trop fréquentée de Lévis à Saint Valier, mais elle se rendit au quai de la Friponne où l'attendait un canot avec deux indiens.

Elle évitait ainsi des rencontres qui pouvaient devenir un sujet d'embarras. Il fallait tout prévoir, et Angélique n'avait rien oublié.

Elle n'avait pas oublié, non plus, que si la Corriveau la servait pour de l'argent, pour de l'argent elle pouvait aussi la trahir. Il était donc sage de la rendre solidaire.

Sur la grève de Stadacona, comme on appelle encore la batture de la rivière St. Charles, il y avait toujours un certain nombre d'indiens demi-civilisés, mais profondément corrompus. C'étaient des canotiers, et jamais, sur la mer ou les rivières, nul homme ne sut conduire un canot et manier une pagaie comme eux. Si les passagers étaient nombreux et la recette bonne, ils fumaient, jouaient aux dés et buvaient joyeusement ; si la fortune se montrait revêche, ils s'enveloppaient dans leur couverte de laine blanche pour dormir paresseusement.

Ils exerçaient leur métier honnêtement, toutefois, et se sentaient fiers de la confiance que l'on mettait en leur parole.

Fanchon les connaissait un peu. Elle s'embarqua sans crainte et s'assit sur la peau d'ours, tendue comme un tapis, au fond du canot d'écorce.

Les indiens poussèrent au large. Mornes, silencieux, suivant leur habitude, ils répondaient à peine aux éternelles questions de la jeune messagère qu'ils avaient ordre de conduire à St. Valier. La mer commençait à baisser et leur canot glissait comme une

feuille sur le courant rapide. Ils se mirent bientôt à chanter en langue sauvage, et d'une voix sourde, un refrain monotone et cadencé, et en chantant, ils plongeaient leurs pagaies dans les vagues du fleuve et la lumière du soleil tour à tour. Ils disaient :

Ah ! ah ! Tenaouich tenaga !
Tenaouich tenaga, ouich ka !

Fanchon pensa :

—C'est à mon sujet qu'ils chantent, bien sûr. Mais je m'occupe bien de cela ! Il n'y a pas de chrétiens qui parlent un pareil jargon ! C'est assez pour faire somber le canot... Puisqu'ils ne veulent pas causer avec moi, je vais réciter des *pater* et des *ave*, je vais me recommander à la bonne sainte Anne pour qu'elle m'obtienne la grâce de faire un bon voyage...

Et elle commença une série de prières toujours interrompues par de nouvelles distractions.

Toujours ramant, toujours chantant, les deux sauvages passèrent les vertes collines de la rive sud et les bords de l'île d'Orléans couronnée de forêts et baignée de lumière, et bien avant midi, ils vinrent s'arrêter au fond de l'anse de St. Valier.

Fanchon sauta sur la grève. Elle se mouilla un pied en sautant ainsi, et cela lui fit perdre un peu sa bonne humeur. Ses conducteurs ne l'avaient pas aidée. Dans l'opinion des Indiens, c'est la femme qui doit aider l'homme, et elle n'a besoin de personne.

La galanterie des Français envers les femmes leur a toujours paru une chose absurde, incompréhensible, et rien jamais n'a pu modifier leur manière de voir à ce sujet.

XI.

—Ce n'est pas que je tienne à toucher ces mains de sauvages, murmura Fanchon, mais ils auraient dû quand même se montrer mieux élevés ! Voyez

donc ! continua-t-elle, en relevant le bord de sa robe pour montrer un pied gentilment fait, mais trempé jusqu'à la cheville, voyez donc ! Ils devraient savoir qu'il y a de la différence entre leurs *squaws boucanées* et une fille de la ville. Si elles ne valent pas la peine qu'on se dérange pour elles, nous, c'est différent ! Mais ces sauvages ne sont bons qu'à tuer des chrétiens ou à se faire tuer. J'aimerais autant faire la révérence à un ours qu'à un indien.

Les sauvages laissèrent tomber sur son pied humide un regard profondément indifférent, prirent leur pipe, s'assirent sur le bord du canot et se mirent à fumer en silence.

—Vous pouvez vous en retourner, leur dit Fanchon, sèchement. Je reste ici ; je ne remonte pas avec vous autres. Je prie le bon Dieu qu'il vous blanchisse ! C'est toujours bien comme rien d'attendre quelque chose de bon d'un sauvage.

—Marie-toi avec moi, sois ma *squaw*, Ania, répliqua l'un des canotiers en riant finement, le bon Dieu blanchira nos pappooses (enfants) et leur donnera les belles manières des visages pâles.

—Ouais ! je ne t'épouserais pas pour tout l'or du roi ! Comment ! prendre un sauvage pour porter les fardeaux comme Fifine Pérotte ! j'aimerais mieux mourir ! je te trouve bien hardi, Paul La Crosse, de me parler de mariage. Retourne à la ville. Je n'oserais plus remettre les pieds dans ton canot. Il fallait du courage pour y venir d'abord ; mais c'est mademoiselle qui vous a choisis, ce n'est pas moi. Je ne vois pas pourquoi, lorsque les frères Belleau, les plus beaux garçons de Québec, étaient là, à flâner sur la batture avec leur embarcation.

XII.

—Ania est la nièce de la vieille femme à la médecine, qui reste à Saint Valier, dans le wigwam de pierre. Elle va la voir, hein ? demanda l'autre indien avec un brin de curiosité.

—Oui, je m'en vais voir ma tante Dodier : pour-

quoi pas? Il y a des pots remplis d'or dans sa cave, enterrés... Je puis bien te dire cela, Pierre Ceinture.

—Des pots pleins d'or! oh! oui! Ania va en demander à la Corriveau, de l'or, hein? fit Paul La Crosse...

—La Corriveau a de la médecine et tout; apportes-en, hein? ajouta Pierre Ceinture.

—Je ne vais chercher ni or, ni médecine, je vais voir ma tante; si cela te regarde, Pierre Ceinture, je ne vois pas trop quelle chose au monde ne te regarde pas, riposta Fanchon, un peu aigrement.

—Mademoiselle Des Meloises donne de l'argent à Ania pour aller à St. Valier, mais pas pour revenir, hein? demanda Paul La Crosse.

—Mêle-toi de tes affaires, Paul, et je m'occuperai des miennes. Mademoiselle Des Meloises vous paie pour me conduire à St. Valier et non pour me débiter des impertinences. C'est assez. Voici votre argent; maintenant, vous pouvez retourner à la rue du Sault au Matelot et vous saoûler comme il faut, si le cœur vous en dit.

—Ça, c'est bon! dit l'un des sauvages. J'aime à me saoûler, et cette nuit on boira! Tu aimerais à me voir, hein? Ce serait mieux que d'aller voir la Corriveau... Les habitants disent qu'elle parle au diable, la Corriveau, et qu'elle envoie des maladies sur les wigwams des hommes des bois. Ils disent, les habitants, qu'elle est capable de tuer les blancs rien qu'à les regarder. Les Indiens ne sont pas si aisés à tuer que cela, eux! C'est l'eau de feu qui les tue, l'eau de feu, le tomahak ou le fusil...

—C'est encore bon qu'il se trouve quelque chose pour vous détruire, race mal élevée! riposta Fanchon. Regardez donc mes bas!... Ah! si je raconte à la Corriveau ce que tu dis d'elle, Pierre Ceinture, il y aura de la peine dans ta cabane.

—Ne fais pas cela, Ania, hein? supplia le sauvage en faisant le signe de la croix. Si tu le contes, vois-tu, la Corriveau fera une figure de cire qu'elle appellera Pierre Ceinture, et elle la mettra devant

le feu pour la faire fondre ; et à mesure qu'elle fondra, moi, vois tu, je dépérirai. Ne fais pas cela, hein !

Pierre Ceinture croyait sincèrement à cette folle superstition qu'il avait recueillie chez les habitants.

—C'est bon ! laissez-moi ; retournez à la ville et dites à mademoiselle Des Meloises que je me suis rendue heureusement.

Les deux Indiens ressentirent une certaine inquiétude. L'air de Fanchon ne les rassurait point ; au contraire. Ils songeaient à la Corriveau dont le pouvoir surnaturel pouvait les atteindre sous les bois les plus épais, et dans les retraites les plus éloignées. Ils firent un salut à la jeune fille, puis sans parler, ils poussèrent leur canot dans le fleuve et remontèrent vers la ville.

XIII.

Fanchon Dodier se trouvait au pied d'une colline en pente très douce, où soufflait une brise fraîche, où s'étendaient des prairies et des champs de blé. Une longue file de maisons blanches, traversant la campagne, se découpaient sur le fond vert des prés et tout à coup, au loin, devenaient plus drues, comme pour former un petit village autour de l'église paroissiale. L'église s'élevait à l'intersection de deux ou trois chemins. L'un de ces chemins, assez étroit et couvert de gazon usé par les voitures, conduisait à la maison de pierre de la Corriveau, dont la cheminée apparaissait au moment où l'on perdait de vue le clocher. Le grand chemin, avec des maisons échelonnées de chaque côté se prolongeait loin, en se rétrécissant toujours jusqu'à ce qu'il parut comme un fil blanc dans la forêt sombre.

La maison de la Corriveau était bâtie dans un trou ; on ne la voyait pas de l'église, et c'est à peine si le son de la cloche bénite ondulait jusque là. Elle était incommode et sombre, avec ses étroites fenêtres et sa porte inhospitalière. Elle s'appuyait à la forêt. Un ruisseau tapageur se repliait comme

un serpent pour l'enlacer. Devant la porte, un petit clos de verdure en désordre, mal cultivé; des plantes aromatiques avec des mauvaises herbes: de la barbane, du fenouil odorant, des chardons, du stramonium infect. Tout cela, entouré d'un petit mur de cailloux entassés au hasard et sans mortier. Au milieu de ce clos s'élevait un arbre et sous cet arbre, dans un vieux fauteuil, une vieille femme morose et songeuse. C'était Marie Josephte Dodier surnommée la Corriveau.

La Corriveau était grande, droite, basanée. Elle avait les cheveux et les yeux extrêmement noirs. Ses traits n'étaient pas repoussants; elle avait été belle un jour; ses regards n'avaient rien de désagréable, au repos, quand ils n'étaient point chargés de haine. Ses lèvres minces et cruelles ne riaient jamais, excepté à l'aspect du gain.

XIV.

Lorsque Fanchon arriva dans le petit enclos, la Corriveau portait une robe d'étoffe brune, découpée avec un goût remarquable. Elle tenait de sa mère ce reste d'amour de la toilette et de la propreté. Des souliers assez petits la chaussaient presque coquettement; comme une dame, disaient les habitants. Elle ne traînait jamais de sabots et n'allait jamais nu pieds comme la plupart des autres femmes. Elle était fière de ses pieds et se disait avec amertume et regret qu'ils auraient pu faire sa fortune, ailleurs qu'à St. Valier.

Elle était là, la tête basse et songeuse, ne s'apercevant pas de la présence de sa nièce, qui la regardait et n'osait parler. Elle avait un air dur, redoutable. Ses doigts, pendant qu'elle songeait ainsi, obéissaient à des mouvements vifs, nerveux, comme si elle eut joué à la mora avec quelque mauvais génie. Exili, son aïeul, faisait aussi cet involontaire mouvement des doigts, et les gens disaient qu'ils jouaient à la mora avec le diable son fidèle compagnon.

Elle marmottait quelque chose. Elle aimait à outrager son sexe et c'était un refrain d'une sale chanson de Jean Le Meung qu'elle fredonnait alors.

XV.

—Ce n'est pas joli, tante, de dire cela, exclama Fanchon en se précipitant pour embrasser la vieille, ce n'est pas joli cela, et ce n'est pas vrai...

La Corriveau fit un bond à la vue de sa nièce.

—Si ce n'est pas joli, c'est vrai, affirma-t-elle. Il n'y a rien de bon à dire de notre sexe, et les hommes qui le vantent sont des fous. Mais, continua-t-elle, en la regardant avec des yeux perçants comme des vrilles, quel vent mauvais ou quelle diabolique affaire t'amènent aujourd'hui à Saint Valier, Fanchon ?

—Ni vent mauvais, ni diabolique affaire, tante ! je viens de la part de ma maîtresse pour vous demander de monter à Québec. Elle veut vous consulter au sujet de certaines choses et elle se ronge les ongles d'impatience en vous attendant.

—Et comment se nomme cette personne qui ose ainsi, sans plus de gêne, donner des ordres à la Corriveau ?

—Ne vous fâchez pas, tante, c'est moi qui l'ai conseillée de vous mander près d'elle, et je me suis offerte pour venir au devant de vous. Ma maîtresse est une grande dame qui s'attend bien de monter encore; c'est mademoiselle Angélique Des Meloises.

—Mademoiselle Angélique Des Meloises ! On la connaît !... Une grande dame, en effet... qui finira par descendre assez bas ! Une mijaurée aussi vaine que belle qui voudrait épouser tous les hommes de la Nouvelle-France et tuer toutes les femmes qui se trouvent sur son chemin. Au nom du sabbat, que peut-elle vouloir de la Corriveau !

—Elle n'a pas dit un mot contre vous, tante, et je vous prie de ne pas la traiter de cette façon ; vous me faites peur et je n'oserai pas m'acquitter de mon message. Mademoiselle Des Meloises m'a chargée

de vous donner cette pièce d'or, comme garantie de l'importance de ma mission et de son sincère désir de vous voir.

Fanchon défit un nœud dans le coin de son mouchoir et tira un beau louis d'or qu'elle glissa dans la main de sa tante. La Corriveau saisit de ses doigts crochus comme un pied de harpie, le précieux métal et le fit miroiter avec délice.

—Il y a trop longtemps, dit-elle, que je n'ai vu pareille pièce d'or pour ne pas la tenir comme il faut !

Et elle cracha dessus pour la chance.

XVI.

Fanchon, toute rassurée, lui dit alors qu'il y en avait bien d'autres louis d'or comme celui-là, dans la maison d'où elle venait.

—Mademoiselle pourrait en remplir votre tablier, tous les jours, si elle le voulait, ajouta-t-elle... Elle va se marier avec l'Intendant.

—Se marier avec l'Intendant ! exclama la Corriveau, vraiment !... C'est peut-être pour cela qu'elle veut me voir tout de suite... Je comprends... Se marier avec l'Intendant !... Si l'affaire réussit la Corriveau aura de l'or... beaucoup d'or !...

—Peut-être que c'est cela, en effet, tante ; je le voudrais bien. Aujourd'hui cependant elle désire vous consulter pour autre chose. Elle a perdu ses bijoux au bal et elle désire que vous l'aidiez à les retrouver.

—Elle a perdu ses bijoux, dis-tu ? Est-ce qu'elle t'a recommandé de me dire cela, qu'elle a perdu ses bijoux ?

—Oui, ma tante, c'est ce qu'elle m'a chargée de vous dire.

La Corriveau devina qu'un autre motif se cachait derrière celui-ci.

—Une histoire bien vraisemblable ! murmura la Corriveau. Croire qu'une femme aussi riche va prendre la peine de m'envoyer chercher à Saint Valier, pour que je l'aide à retrouver quelques

bijoux ! N'importe, laissons faire. Fanchon, je vais aller à la ville avec toi. Je ne refuse pas une si bonne offre. Il y a de l'or pour toutes les femmes. J'en ai toujours eu moi. Tu en auras aussi toi, à ton tour, si tu sais ouvrir les mains à propos.

—Ce serait le temps, maintenant, ma tante ; mais comment voulez-vous ? des pauvres filles en service n'ont pas beaucoup d'avantages. Nous sommes heureuses encore d'accepter la main... même quand elle est vide. Les hommes sont si rares aujourd'hui, à cause de la guerre, qu'ils pourraient avoir autant de femmes qu'ils ont de doigts si cela était permis. J'ai entendu dire à la mère Tremblay,—et je crois qu'elle avait raison— que l'Eglise ne considérait pas la moitié assez notre position.

—La mère Tremblay ! la charmante Joséphine du lac Beauport, cette vaurienne qui aurait voulu se faire sorcière et n'en fut pas capable ! s'écria la Corriveau. Satan n'en voudrait pas, ajouta-t-elle, avec un air de mépris profond.

Est-elle encore ménagère et chambrière à Beaumanoir ? demanda-t-elle.

Fanchon était assez honnête pour ne pas aimer ce langage injurieux.

—Ne parlez pas ainsi, tante, observa-t-elle, la mère Tremblay n'est pas méchante. Bien que je l'aie quittée pour aller servir mademoiselle Des Meloises, je n'ai rien de mal à dire contre elle.

XVII.

Pourquoi as-tu laissé Beaumanoir ? demanda la Corriveau.

Fanchon réfléchit un moment, et elle crut qu'il valait mieux ne pas dire tout ce qu'elle savait. La Corriveau en apprendrait assez long d'Angélique. Dans tous les cas, mademoiselle Des Meloises dirait ce qu'elle voudrait.

—Pour dire la vérité, ma tante, répondit-elle, je n'aimais pas dame Tremblay, j'aimais mieux demeurer dans la compagnie de mademoiselle Angé-

lique. Mademoiselle Angélique est une beauté, vous savez, et les toilettes qu'elle porte sont encore plus belles que celles des livres de modes de Paris. Je les vois ces livres, ils sont toujours sur sa table. Puis elle me permet de copier des patrons et de porter les robes qu'elle ne met plus ; des robes plus belles encore que les robes neuves des autres dames.

La Corriveau donna quelques petits coups de tête en signe d'approbation.

—Elle est assez libérale, fit-elle, elle donne ce qui ne lui coûte rien et prend tout ce qu'elle peut avoir. Tiens, Fanchon, elle est comme les autres ! Toutes les femmes seraient bonnes, parfaites, s'il n'y avait dans le monde ni hommes, ni argent, ni toilette !

—Vous parlez trop mal, s'écria Fanchon, irritée, je ne vous écouterai plus... j'entre voir mon vieil oncle Dodier. Il me regarde par la fenêtre depuis dix minutes et n'ose pas venir me parler. Vous êtes un peu trop dure pour le pauvre vieux, tante... Pourquoi donc l'avez-vous épousé si vous ne pouvez pas l'aimer un peu ?

—Pourquoi ? parce que je voulais avoir un mari, et qu'il voulait avoir mon argent... Voilà ! Le marché a été conclu de part et d'autre franchement...

Et la vieille se mit à rire ! à rire ! Et il y avait quelque chose d'horrible, d'infernal dans sa joie.

—Je croyais qu'on se mariait pour être heureux, reprit Fanchon.

—Heureux ! quelle sottise ! C'est le diable qui fait les mariages pour augmenter le nombre des pécheurs et nourrir le feu de l'enfer.

—Ma maîtresse dit qu'il n'y a rien comme une union bien assortie pour assurer le bonheur, et je le crois aussi, je ne manquerai pas la première occasion, tante, je vous l'assure.

—Tu es folle, Fanchon ! Ta maîtresse mérite de porter l'anneau de Cléopâtre et d'être la mère d'une race de sorciers et d'arlequins... Pourquoi m'a-t-elle envoyé chercher ? dis, sérieusement.

Fanchon se signa en disant :

—Dieu la préserve, tante ; elle ne mérite pas cela !

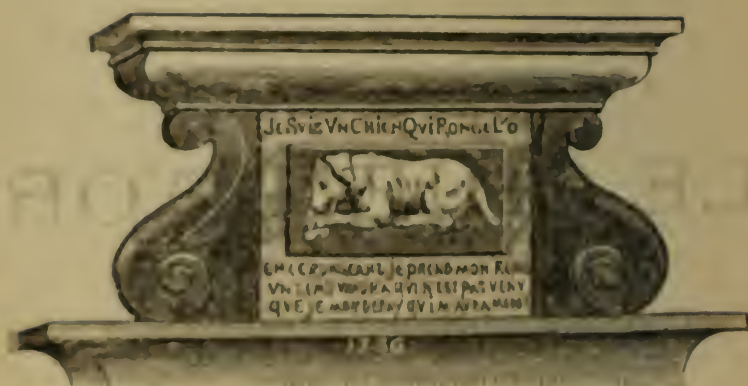
La Corriveau cracha cyniquement à ce nom sacré.

—Mais que veux-tu que j'y fasse ? répondit-elle, c'est en elle, cela, Fanchon, c'est en nous tous ! Si elle n'est pas méchante aujourd'hui. elle le sera demain. Mais, tiens, entre ; va voir ton imbécile d'oncle ; je vais faire mes préparatifs de voyage. Nous partirons immédiatement. Des affaires comme celles d'Angélique Des Meloises ne se retardent point.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE CHIEN D'OR

LÉGENDE CANADIENNE



Je suis un chien qui ronge l'os ;
En le rongeant je prends mon repos :
Un temps viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.

FEUILLETON DE L'ETENDARD

LE CHIEN D'OR

LÉGENDE CANADIENNE

PAR

WM. KIRBY

DES DOUANES DE SA MAJESTÉ (NIAGARA)

TRADUIT PAR

L. P. LEMAY

CONSERVATEUR DE DA BIBLIOTHÈQUE À LA LÉGISLATURE DE QUÉBEC

VOL. II



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE *L'ÉTENDARD*, 37 RUE ST-JACQUES

1884



LE CHIEN D'OR

LEGENDE CANADIENNE

CHAPITRE XXXVI.

LES PARQUES.

I.

Fanchon se dirigea vers la maison pour aller voir son oncle. Alors, dès qu'elle fut seule, la Corriveau prit une expression épouvantable, et ses yeux, pleins d'un feu sombre, se fixèrent sur le sol, comme pour regarder les abîmes intérieurs.

Elle demeura ainsi pendant quelques minutes, les bras croisés sur la poitrine, morne, ouvrant et fermant les doigts par une secousse nerveuse, et comme pour accompagner le mouvement mesuré de son pied qui frappait la terre.

—C'est pour tuer, ce n'est pas pour chercher des bijoux que cette fille a besoin de moi, grinça-t-elle.

Et l'ivoire de ses dents parut comme un éclair

livide entre ses lèvres minces et cruelles. Elle continua :

—Elle a une rivale et elle veut que je l'en débarrasse charitablement, en lui servant de la manne de l'aieul Nicolas. Angélique Des Meloises est audacieuse, fausse et rusée comme vingt femmes, et elle est discrète comme une nonne. Elle est riche, ambitieuse et elle empoisonnerait volontiers la moitié du genre humain pour arriver à ses fins. Elle est une femme selon mon cœur et mérite que je m'expose avec elle... Si elle réussit dans son projet, elle aura des richesses immenses... et moi, en possession de son secret, je la tiendrai bien ! moi je serai sa maîtresse et la maîtresse de toute sa fortune ! de tout son or ! de tout son or ! Et puis...

Elle revit d'un coup d'œil la destinée fatale de ses aïeux...

Et puis, ajouta-t-elle ; j'aurai peut être besoin, un jour de la protection de l'Intendant... qui sait ?

Un frisson étrange lui passa dans les veines, mais elle se remit aussitôt.

—Je sais ce qu'elle veut, reprit-elle, je vais en emporter ! Elle connaîtra le secret de Béatrice Spara ; ce sera ma sauvegarde ! Elle est digne de le savoir, tout aussi digne que la Brinvilliers !

II.

La Corriveau entra dans sa chambre, ferma la porte sur elle, tira de son sein un paquet de clefs et se dirigea vers un meuble de forme singulière rangé dans un coin. Ce meuble était d'un bois noir importé d'orient. Un vieil ouvrier italien fort habile, y avait sculpté des figures étranges, d'après des dessins Etrusques et l'avait muni de tiroirs secrets et de cachettes invisibles.

Il avait appartenu à Antonio Exili, qui le fit confectionner, pour y serrer, disait-il, ses formules cabalistiques et ses préparations alchimiques, quand il cherchait la pierre philosophale et l'elixir de vie ; mais en réalité, pour y cacher les drogues d'où ses

alambics tiraient *l'aqua tofana*, et ses creusets la poudre de succession.

Dans le coin le mieux dissimulé de ce meuble, se trouvaient quelques petites fioles pleines d'un liquide cristallin, dont chaque goutte pouvait détruire une existence. La Corriveau prit ces fioles et les plaça soigneusement dans un coffret d'ébène pas plus grand qu'une main de femme. Il y avait déjà dans ce coffret plusieurs petits flacons de pilules, semblables à de la graine de moutarde. C'étaient des essences de poisons qui, mêlés à *l'aqua tofana*, donnaient au meurtre infâme toute l'apparence d'une mort naturelle.

Dans ce coffret d'ébène se trouvait aussi le sublimé d'une poussière noire, mortelle, qui servait à tempérer les rougeurs ardentes de la fièvre et à faire pourrir la racine de la langue. Là encore, la fétide poudre de stramonium, qui s'attache aux poumons et fait râler comme l'asthme ; la quinine qui glace et fait trembler comme les miasmes des marais pontins ; l'essence de pavot dix fois sublimé qui tue comme l'apoplexie ; et enfin cette plante sardonique qui donne à la victime le rire douloureux de la folie.

La connaissance de toutes ces plantes, de toutes ces herbes maudites, avec le moyen de s'en servir et de pratiquer les enchantements, venaient d'abord de Médée de Colchide, qui s'enfuit avec Jason. La Grèce et Rome ensuite furent en possession de la fatale science. Puis une longue succession d'empoisonneurs et de sorciers la fit descendre, après des siècles, jusqu'à Exili, et à Béatrice Spara qui la léguèrent à la Corriveau.

III.

Mais la Providence ne cesse jamais de s'élever contre les projets des méchants. Elle sait tirer le bien du mal et désire la réhabilitation de l'homme. En face des actions coupables elle place les bonnes œuvres, en face du mensonge la vérité.

Les recherches des alchimistes et des empoison-

deurs conduisirent à des découvertes chimiques importantes, et des hommes de bien utilisèrent, pour sauver leurs semblables, ces drogues redoutables qui, jusque là, n'avaient servi qu'à les tuer. L'axiome *similia similibus curantur* devint l'étendard ou le cri de ralliement des plus illustres écoles de médecine.

La Corriveau ouvrit un autre tiroir secret et en tira, d'une main hésitante, comme si elle n'eut pas été tout-à-fait décidée, un petit stylet luisant, aigu, dont la seule vue faisait passer du froid dans les veines. Elle en toucha la pointe avec son pouce, machinalement, par habitude, et le cacha dans sa robe.

—Cela peut servir, murmura-t-elle...... pour me défendre, ou pour achever mon œuvre. Béatrice Spara aimait mieux ce stylet que le poison.

Elle se releva satisfaite d'avoir tout prévu, plaça le coffret dans sa poitrine et sortit de sa chambre.

L'avenir lui souriait en ce moment-là. D'abord, il y avait l'appât de l'argent, puis l'honneur d'essayer son habileté et d'exercer son art sur une grande dame, comme le faisaient Exili et la La Voisin, au temps glorieux de Louis XIV.

Elle était prête et ne demandait plus qu'à partir.

Le bonhomme Dodier amena la calèche à la porte de la maison.

C'était une lourde voiture à deux roues, portée sur des ressorts de frêne. Le cheval, un vigoureux poney Normand, lisse, lustré, bien harnaché, était évidemment l'objet des prédilections de son maître, et paraissait fort sensible à ses caresses.

La Corriveau monta dans la calèche avec une agilité remarquable pour son âge, s'assit à côté de Fanchon, et donna du fouet au cheval qui partit comme une flèche.

—Pourquoi du fouet? murmura le bonhomme en branlant la tête... un cheval si vigoureux!

Bientôt les deux femmes furent hors de vue.

IV.

Angélique ne sortit pas de la journée. Les heures lui parurent longues et la pensée de sa confiante rivale fut sans cesse comme un fardeau pesant qui l'écrasait.

La nuit arriva. Les lampes furent allumées et la flamme de l'âtre prit une teinte de sang dans l'obscurité.

Angélique avait défendu sa porte. Pas d'exception ! Elle avait donné congé à Lizette pour jusqu'au lendemain, et elle attendait la Corriveau avec anxiété.

Sa magnifique robe de bal gisait toujours là, d'un tas, sur le plancher, où la veille elle l'avait laissé tomber... comme sa robe d'innocence !

Elle était belle, mais son expression cruelle rappelait Médée jurant de se venger de Créuse. Un de ses bras était nu, ses cheveux d'or tombaient jusqu'à terre, ses lèvres serrées indiquaient une résolution inébranlable, ses yeux flamboyaient, ses mains jointes se crispaient comme du fer sur un brasier, et ses pieds semblaient marquer les mesures du chant de mort qui montait du fond de son âme.

Une pensée de pitié se réveilla un instant : elle la chassa.

— Si elle ne meurt pas, se dit-elle, moi, je mourrai !...

Nous ne pouvons plus vivre toutes deux. L'une de nous est de trop !... Et je le tuerais lui aussi s'il hésitait dans son choix... Mais que son sang retombe sur elle-même et sur lui !... Non, ce n'est pas moi qui l'ai voulu...

V.

L'insensée ! elle s'aveuglait au point de rejeter sur ses victimes le crime qu'elle méditait ! au point de se croire presque innocente quand elle aurait payé une main étrangère pour le perpétrer ! Comme si

elle pouvait se mentir à elle-même, comme si elle pouvait tromper l'œil de Dieu !...

—Pourquoi, se disait-elle, pourquoi cette femme s'est-elle trouvée sur mon chemin ? Pourquoi est-elle allée à Beaumanoir ?... Pourquoi Bigot m'a-t-il refusé une lettre de cachet ?... je ne lui aurais pas fait de mal à cette étrangère ; je l'aurais seulement envoyée loin d'ici !...

Elle s'assit et demeura silencieuse. L'horloge, dans le calme profond, faisait entendre son tic tac régulier, presque lugubre. Le vent soufflait à la fenêtre, un grillon sous le foyer de pierre jetait son cri monotone ; dans le bois de la cloison, la vrillette invisible tintinnait comme une montre qui aurait marqué les secondes pour les morts. Dehors, la cloche du couvent sonna minuit et le chien se mit à hurler dans la cour.

Aussitôt, Angélique entendit le craquement léger d'une porte qui s'ouvre avec précaution, et le frôlement d'une robe sur les marches de l'escalier. Elle frissonna, puis, se levant comme si elle avait été poussée par un ressort, elle murmura avec terreur :

—La voici ! Elle est venue ! et avec elle tous les démons qui aiment le meurtre !

Un coup fut aussitôt frappé dans sa porte, et d'une voix qui s'efforçait en vain de paraître assurée, elle dit d'entrer.

VI.

Fanchon ouvrit la porte, fit une révérence et introduisit la Corriveau qui s'avança d'un pas ferme et se trouva bientôt en face d'Angélique.

Les deux femmes se regardèrent instinctivement, curieusement, profondément, comme pour surprendre leurs plus intimes pensées. Elles se devinèrent et comprirent qu'elles pouvaient compter l'une sur l'autre, pour le mal sinon pour le bien.

Ce fut un pacte entre elles, avant qu'une parole fut prononcée, et les esprits mauvais qui les possédaient se serrèrent la main.

Et cependant, comme ces deux créatures étaient différentes l'une de l'autre aux yeux des hommes ! Mais comme elle se ressemblaient aux yeux de Dieu qui sonde les cœurs et les reins !

Angélique, rayonnante de jeunesse et de beauté, avec sa chevelure d'or comme une couronne de lumière autour de la tête, avec ses grâces parfaites, faisait aimer l'œuvre du Créateur et bénir sa puissance ;

La Corriveau, sévère, noire, anguleuse, la figure sillonnée de lignes cruelles, perverses ; la Corriveau, sans pitié dans le regard, sans pitié sur les lèvres, sans pitié dans le cœur, de glace pour la vertu, de feu pour le mal, faisait haïr l'humanité...

Et cependant, ces deux femmes étaient comme deux esprits nés du même souffle.

L'une aurait pu être l'autre. L'orgueilleuse beauté ne possédait pas un meilleur cœur que la Corriveau, et la sorcière de Saint Valier n'aurait pas été moins séduisante, ni moins ambitieuse qu'Angélique, si elle fut née riche et belle.

VII.

La Corriveau salua mademoiselle Des Meloises. Celle-ci fit signe à Fanchon de se retirer. Fanchon sortit à regret, car elle avait espéré assister à l'entrevue de sa tante avec Angélique. Elle soupçonnait quelque chose de plus intéressant que la perte des bijoux.

Angélique invita la Corriveau à ôter son chapeau et son manteau ; puis elle s'assit près d'elle dans sa chaise moelleuse, et la conversation commença. Une conversation banale, insignifiante, qui dura longtemps. Elles semblaient avoir peur l'une et l'autre d'aborder le sujet véritable qui les réunissait à cette heure de la nuit.

—Madame est bien la plus belle que j'aie vue, toutes les femmes l'admettent, tous les hommes le jurent, commença enfin la Corriveau.

Et sa voix âpre et dure grinça comme la porte de

l'enfer qu'elle entr'ouvrait avec cette parole flatteuse.

Angélique sourit pour toute réponse. Un compliment, même de la Corriveau, c'était toujours un compliment ; mais elle éprouvait une poignante anxiété ; elle marchait au bord de l'abime. Encore une minute et il lui faudrait s'y précipiter. L'explication allait venir.

La Corriveau continua avec cette intonation captieuse qu'elle prenait pour faire des dupes :

—Vous pouvez tout espérer en ce monde, mademoiselle, vous pouvez aspirer à la plus haute fortune : et pour cela, nul besoin de sorciers ni de sortilèges, vos charmes incomparables suffisent ! Les plus belles perles de la mer ne pourraient rien ajouter à la richesse et à l'éclat de votre étonnante chevelure !... Permettez moi de la toucher un peu, mademoiselle.

La Corriveau souleva une tresse épaisse et la mit en regard de la lumière ; les cheveux eurent des reflets d'or. Angélique se retira vivement, comme sous la morsure du feu, arracha sa tresse des mains de la sorcière, et frémit d'horreur et de honte.

C'était le dernier avertissement de son ange gardien...

VIII.

—Ne touchez pas à mes cheveux ! s'écria-t-elle avec vivacité. J'ai joué mon âme et ma vie sur un coup de la fortune, mais j'ai consacré ma chevelure à Notre-Dame de Sainte Foy. Elle n'est plus à moi ; n'y touchez pas, madame Dodier.

Angélique, toute jeune, s'était en effet agenouillée devant la niche de la Madone, à Sainte Foy, pour faire le sacrifice de sa plus belle parure.

—Je veux la garder pure, continua-t-elle ; je dois la garder pure, vous le comprenez. Ainsi, bonne dame Dodier, pardonnez moi ce mouvement un peu vif ; ne soyez pas fâchée.

—Bah ! riposta la Corriveau avec une moue dé-

daigneuse, je ne me fâche pas pour si peu, et je suis accoutumée à ces bizarreries d'humeur. Ceux qui réclament mes services se brouillent toujours avec eux-mêmes avant de s'accorder avec moi.

—Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir, à pareille heure, bonne dame Dodier ? demanda Angélique, brusquement.

—Appelez-moi la Corriveau ; je ne suis pas la bonne dame Dodier ! Mon nom est maudit et je l'aime à cause de cela ! Et vous aussi, mademoiselle, vous devriez le préférer, car ce n'est pas pour une œuvre sainte que vous m'avez mandée. Du moins, les gens qui prient ne l'appelleraient point ainsi. Vous voulez que je vous aide à retrouver vos bijoux ? Est-ce bien cela ?

La Corriveau n'en croyait rien, c'était visible.

—C'est ce que j'ai dit à Fanchon... Il fallait un prétexte. Je savais bien que vous devineriez un motif plus sérieux. On ne fait pas venir une femme de Saint Valier à Québec, pendant la nuit, pour chercher quelques misérables joyaux.

—C'est bien ce que je pensais, fit la sorcière, en montrant dans un sourire sardonique, une rangée de dents blanches aussi menaçantes que celles des fauves. C'est bien ce que je pensais ! Le joyau que vous avez perdu, c'est le cœur de votre bien aimé, et vous espérez que la Corriveau va vous le rendre au moyen de quelque charme. N'est-ce pas cela ?

IX.

Angélique se dressa soudain, puis, fixant audacieusement la vieille femme :

—Oui, exclama t-elle, c'est cela !... c'est plus que cela !... Ne devinez vous point ? Vous êtes sagace, pourtant, et vous n'avez pas coutume d'avoir besoin qu'on vous en dise si long...

—Ah ! ah ! murmura la Corriveau, en la regardant à son tour avec des yeux verts où s'allumait la cupidité. Ah ! ah ! vous avez une rivale !... je comprends ! Une femme plus puissante que vous, malgré

votre beauté et les séductions de votre esprit, a charmé les yeux et ravit le cœur de celui que vous aimez, et vous voulez que je vous aide à triompher de l'impertinente et à ramener l'infidèle. N'est-ce pas cela, cette fois?

—Oui, c'est cela, vous dis-je, mais c'est plus encore! Ne pouvez-vous pas deviner? Voyons! devinez donc!

Et, appuyant lourdement sa main gauche sur l'épaule de la méchante vieille, elle se pencha à son oreille et lui murmura quelques paroles horribles. La Corriveau l'entendit et la comprit cette fois. Elle la regarda sérieusement.

—Oui, je le sais, répondit-elle, vous voulez vous débarrasser de votre rivale. Vos yeux, votre bouche, votre cœur demandent sa mort; mais votre main a peur et n'ose obéir! Vous voulez que la Corriveau fasse votre ouvrage... Tuer sa rivale, c'est sans doute, pour une femme, une tâche agréable. Mais pourquoi me mêler de cela, moi? Qu'ai-je à y gagner? que m'importent votre amoureux et vos amours, mademoiselle Des Meloises?

X.

Angélique écoutait avec terreur, tomber de la bouche d'une étrangère, les paroles de mort qu'elle méditait elle-même et n'osait prononcer. Elle fut sur le point de nier, de se révolter; elle tremblait; cependant elle persista dans sa résolution.

—Je comprends, reprit-elle, que mes amours vous occupent peu, mais ne négligez point vos intérêts. Écoutez, la Corriveau, vous aimez l'or. Eh bien! je vous en donnerai tant que vous en voudrez, si vous venez à mon secours. Aidez-moi et vous ne le regretterez pas; c'est moi qui vous le dis. Votre fortune est faite! mais si vous refusez, vous aurez lieu de vous en repentir. Entendez-vous, la Corriveau? vous vous en repentirez! Vous serez brûlée comme sorcière et vos cendres seront répandues sur Saint Valier! par Dieu! je vous le jure!

A ce serment, la Corriveau cracha sur le plancher, comme elle avait fait déjà. C'était pour dire qu'elle crachait à la face du Seigneur.

—Vous êtes folle de me parler ainsi, Angélique Des Meloises ! répliqua-t-elle ensuite. Savez-vous bien qui je suis ? Savez-vous qui vous êtes ? Vous êtes un pauvre papillon qui vient battre de l'aile contre la Corriveau. N'importe, j'aime votre audace. Les femmes de votre trempe sont rares. Le sang d'Exili n'était peut-être pas plus vaillant que le vôtre ! Vous demandez la mort d'une femme qui n'a pas craint d'allumer dans votre âme l'enfer de la jalousie, et vous voulez que je vous indique le moyen de vous venger !

—Je veux que vous me vengiez vous-même ! affirma Angélique d'une voix impatientée.

Elle était fatiguée de tous ces détours ; il fallait en finir. Elle ajouta sur un ton plus conciliant :

—Et je vous récompenserai dignement, magnifiquement.

—Tuer un homme ou une femme, c'est toujours un plaisir, même quand ça ne rapporte rien, répondit la Corriveau avec cynisme ; mais je ne vois pas pourquoi je me jetterais dans le danger pour vous, mademoiselle Des Meloises. Avez-vous assez d'or pour payer le risque ?

XI.

La glace était rompue, complètement rompue ; Angélique pouvait parler maintenant, elle pouvait jouer cartes sur table.

—Dame Dodier, assura-t-elle, je vous en donnerai plus que vous ne pensez, plus que vous n'en avez jamais vu.

—C'est possible, mademoiselle, c'est possible ; mais, voyez-vous je suis vieille, et ne me fie à personne. Donnez-moi un gage de votre sincérité, s'il vous plait, avant d'ajouter un mot de plus. Les affaires sont les affaires !

Elle tendit ses deux mains.

—Un gage? de l'or? répliqua Angélique ; oui, la Corriveau, oui! je vais vous lier à moi par une chaine d'or Je ne compterai pas; on n'a pas compté avec moi. Vous allez devenir la femme la plus riche de Saint Valier, la plus riche paysanne de la Nouvelle France!

—Je ne suis pas une paysanne! riposta la Corriveau avec fierté. Je suis d'une race ancienne et redoutable comme les Césars de Rome. Mais, bah! cela ne vous intéresse nullement. Donnez-moi un gage de votre bonne foi et je suis à votre service.

XII.

Angélique se leva aussitôt, ouvrit un écritoire, prit une longue bourse de soie pleine de louis d'or et la jeta à l'âpre sorcière, comme elle eut fait d'un sou.

Le métal précieux étincelait entre les mailles claires de la bourse. La Corriveau saisit avec la rapacité d'une harpie, l'infâme salaire du crime, le porta à ses lèvres et du bout de son doigt maigre le caressa à travers les mailles espacées.

—Ce sont en effet des arrhes magnifiques! s'écria-t-elle. Maintenant, ordonnez, mademoiselle, j'obéis. Seulement je me réserve le choix des moyens. Je devine suffisamment la nature de votre peine et le remède que vous désirez; mais je ne saurais également deviner le nom de l'infidèle qui vous délaisse et celui de la rivale dont le sort vient d'être scellé.

—Je ne vous dirai pas le nom de cet homme qui me trahit... Non! je ne puis pas vous le dire...

Elle éprouvait de la répugnance à déclarer qu'elle aimait Bigot.

—Je voudrais bien vous nommer ma rivale, ajouta-t-elle, mais je ne la connais aucunement.

—Voilà qui est drôle! fit la Corriveau, vous voulez frapper une personne que vous ne connaissez point!

—Je ne sais pas son nom, mais je sais où elle est! Tenez! la Corriveau, la vie de cette créature, c'est ma mort à moi! c'est l'anéantissement de toutes

mes espérances, le renversement de tous mes projets ! Débarrassez-moi d'elle et je vous donnerai dix fois plus d'or que vous en avez là ! Elle est à Beaumanoir, dans une chambre secrète.

La Corriveau fit un mouvement de surprise.

—La dame de Beaumanoir ? murmura-t-elle... la dame que des Abénaquis ont amenée d'Acadie ?... Je l'ai vue dans les bois de Saint Valier, un jour que je cueillais de la mandragore. Elle me demanda un peu d'eau au nom de Dieu. Je lui donnai du lait, mais en la maudissant. Je n'avais pas d'eau. Elle me remercia. Oh ! quels remerciements ! quels remerciements ! Jamais personne n'avait parlé avec tant de douceur à la Corriveau ! Elle me demanda s'il y avait loin pour aller à Beaumanoir et dans quelle direction ça se trouvait. Je ne pus m'empêcher de lui souhaiter un bon voyage quand elle s'éloigna avec ses guides indiens.

XIII.

Angélique devint un peu inquiète et se sentit légèrement froissée, en voyant la Corriveau mani fester quelque sympathie pour la récluse de Beaumanoir.

—Vous la connaissez, dit-elle ; eh bien ! c'est très heureux. Elle se souviendra de vous sans doute ; vous aurez facilement accès auprès d'elle, et vous gagnerez tout de suite sa confiance.

La Corriveau battit des mains et jeta un étrange éclat de rire, un éclat de rire sinistre et caverneux comme s'il fut monté d'un abîme.

—Je la connais, dites-vous ? pas plus que cela ! Elle m'a remercié avec bonté. C'est ce que j'ai dit, n'est-ce pas ? Ensuite, quand elle fut partie, je la maudis dans mon cœur, parce qu'elle était belle et bonne, deux qualités que j'abhorre.

—Dites-vous qu'elle est belle ? Sa bonté, je m'en inquiète peu ; elle ne lui servira de rien auprès de cet homme... Mais est-elle belle ? C'est ce que je

veux savoir, la Corriveau ! Est-elle plus belle que moi ? Qu'en pensez-vous ?

La Corriveau arrêta sur Angélique ses yeux perçants et se mit à rire.

—Plus belle que vous ? Ecoutez ! C'est comme une vision que j'ai eue. Elle était extrêmement belle et triste ! j'ai pu me la figurer plus ravissante qu'elle n'était à cause de sa bonté. Ah ! comme elle parlait avec douceur ! jamais ! depuis que je suis au monde, personne ne m'a parlé comme cela !

Angélique Des Meloises grinça les dents de colère.

—Qu'avez-vous fait ensuite ? demanda-t-elle. Ne lui avez-vous pas souhaité la mort ? N'avez-vous pas pensé que l'Intendant ou n'importe quel homme pouvait oublier et trahir, pour l'amour d'elle, toutes les autres femmes du monde ? qu'avez-vous fait ?

—Ce que j'ai fait ? j'ai continué à cueillir de la mandragore dans la forêt, et j'ai attendu que vous me fissiez appeler auprès de vous. Vous voulez punir l'Intendant qui vous néglige pour une autre... une autre plus belle et meilleure que vous ?

C'était hardi de la part de la Corriveau, mais c'était juste. Elle savait toute la vérité maintenant

XIV.

Ces paroles rudes mirent le comble à la haine jalouse d'Angélique et l'affermirent dans ses résolutions. Il n'y a rien pour envenimer la jalousie comme ces rapports, ces confidences d'une officieuse amitié ou d'une langue indiscrète.

—Sa vie ou la mienne ! s'écria-t-elle avec véhémence ; l'une de nous deux est de trop. Tuez-la ! j'ai de l'or.

Angélique aurait préféré mourir mille fois plutôt que de vivre pour n'avoir que les miettes du festin de l'amour où serait assise une rivale.

—La tuer ! c'est aisé à dire, mademoiselle. N'importe ! je ne vous ferai pas défaut ; fut-elle la Madone même, je la hais pour sa bonté, comme vous,

pour sa beauté... Tiens ! encore une bourse comme celle-ci, et dans trois fois trois jours il y aura deuil au château de Beaumanoir, et personne ne saura comment est morte la concubine du chevalier Bigot.

Angélique s'élança avec l'ardeur d'une panthère sur sa proie, et, poussant un cri de triomphe, elle serra la Corriveau dans ses bras et l'embrassa sur les joues.

—Oui, c'est bien comme cela qu'il faut l'appeler, dit-elle, sa concubine ! Sa femme, elle ne l'est point, elle ne le sera jamais ! Merci ! un million de fois merci ! la Corriveau ! si votre prédiction s'accomplit ! Dans trois fois trois jours, à compter de ce moment, vous avez dit ?

La Corriveau ne tenait guère aux caresses et cherchait à se débarrasser ; mais Angélique lui entoura le cou avec une de ses longues tresses blondes :

—Tout à l'heure, je ne voulais pas vous permettre de toucher à mes cheveux, fit-elle, mais à présent je vous enchaîne avec, pour vous prouver que je vous aime et que je veux à jamais vous attacher à ma fortune !

—Fi donc ! votre amour ! est-ce que j'en ai besoin, moi ? gardez-le pour les hommes, répliqua la vieille malfaisante, en repoussant Angélique et en dépliant les boucles de la chevelure qui lui faisait un collier d'or.

—Comprenez-moi bien, continua-t-elle, je vous sers pour de l'argent et non pour votre amitié ; mais j'ai du plaisir quand même à faire peser ma main sur un monde qui me déteste et que je hais.

Puis elle leva les deux mains en les recourbant, comme pour laisser dégoutter, du bout de ses doigts, le poison mortel.

—La mort, reprit-elle, la mort tombe sur qui je veux la faire tomber. Elle tombe si mystérieusement, si subitement, que les esprits de l'air ne savent point d'où elle vient ; *l'aqua tofana* ne laisse jamais de trace !

XV.

Angélique écoutait avec terreur. Elle tremblait et cependant désirait en entendre davantage.

—Quoi! la Corriveau, exclama-t-elle, vous possédez le secret de *l'aqua tofana*?... de l'aqua tofana que le monde croyait perdue avec les cendres de ses possesseurs, qui furent brûlés sur la place de Grève, il y a deux générations!

—De pareils secrets ne se perdent jamais! reprit l'empoisonneuse, ils sont trop précieux. Peu d'hommes, encore moins de femmes refuseraient d'aller écouter aux portes de l'enfer pour les surprendre. Ecrivez le secret de la confection de l'aqua tofana sur les lambris des palais, les panneaux des boudoirs, les murs des cloîtres, les planches de la rue, et, pour le lire, le roi superbe, la grande dame, la nonne pieuse, le vil mendiant, monteront s'il le faut, sur un tréteau de feu!... Montrez-moi votre main, Angélique, acheva-t-elle brusquement.

Angélique tendit sa main. Elle la saisit, regarda attentivement ses doigts effilés et sa paume ovale.

—J'en vois assez, reprit la Corriveau, j'en vois assez dans ces splendides mains, pour perdre tout le monde. Vous êtes digne de devenir mon héritière! de recueillir ma succession maudite! toute ma science! toutes mes connaissances! Ces doigts sont faits pour cueillir le fruit défendu et le présenter aux hommes pour leur malheur. L'occasion seule manque, mais le tentateur n'est jamais loin. Angélique Des Meloises, je vous révèlerai peut-être un jour le grand secret, en attendant, je vais vous prouver que je le possède.



CHAPITRE XXXVII.

DES FLACONS PLEINS JUSQU'AU BORD DE DROGUES VÉNÉNEUSES.

I.

La Corriveau tira de son sein la petite boîte d'ébène et la déposa sur la table avec un geste solennel. Angélique, se signa, par distraction ou par effroi.

—Ne faites pas le signe de la croix! exclama la sorcière d'un ton de colère; nulle bénédiction ne peut descendre ici! Avec ce qu'il y a dans cette petite boîte, je puis anéantir toute la population de la Nouvelle-France.

Angélique porta sur le coffret un regard avide, anxieux, comme si elle eut voulu pénétrer le mystère de destruction qu'il gardait, puis elle le toucha d'une main caressante, mais effrayée, brûlant de l'ouvrir et n'osant pas..

—Ouvrez-le, lui dit la Corriveau, pesez sur le ressort et vous allez voir apparaître un écrin digne d'une reine.

C'était le cadeau de noce de Béatrice Spara. Il a appartenu à la famille Borgia. Lucrèce Borgia le reçut d'un horrible parent, qui l'avait eu du prince des démons.

Angélique pressa le ressort, le couvercle se leva et une lueur éclatante s'échappa tout à coup. Angélique tout éblouie, tout effrayée, repoussa le coffret et fit quelques pas en arrière. Elle avait cru aspirer l'odeur d'un mortel parfum.

—Je n'ose pas m'approcher de ce coffret, dit-elle, son éclat m'épouvante, son odeur me fait mal.

—Bah ! riposta la Corriveau, l'effet d'une imagination malade, et d'une conscience timorée ! Il faut que vous vous débarrassiez de ces deux choses-là, d'abord, si vous voulez ensuite débarrasser Beaumanoir de votre rivale. L'aqua tofana, entre des mains timides, est doublement dangereuse : elle tue aussi bien celui qui ne sait pas la verser que celui qui la boit dans sa coupe fatale.

II.

Angélique fit un effort pour vaincre sa répugnance ou dompter sa crainte, mais inutilement. Elle ne voulut plus toucher au coffret.

La Corriveau la regarda un peu curieusement, comme si elle se fut défiée de sa faiblesse. Ensuite, elle approcha le coffret et en tira une fiole dorée, couverte de symboles étranges, pas plus grosse que le petit doigt d'un enfant. Ce qu'il y avait dedans brillait comme des diamants au soleil.

Elle l'agita et des millions d'étincelles s'allumèrent soudain dans l'étrange liquide. C'était de l'aqua tofana non diluée, de l'aqua tofana que nulle pitié n'avait tempérée, foudroyante, indestructible. Une fois administrée, c'en était fait de la victime : pas plus d'espoir pour elle que pour l'âme du damné ! Une goutte sur la langue d'un Titan et le Titan serait tombé foudroyé comme par le tonnerre des dieux.

C'était le poison de la colère et de la vengeance qui n'attendent point et bravent la justice du monde. C'est avec ce poison que la Borgia tua les convives qu'elle réunit dans son palais, et que Béatrice Spara dans sa fureur, foudroya la belle Milanaise qui lui avait volé le cœur d'Antonio Exili.

Rarement cette eau formidable était employée pure. Elle servait plutôt de base à une centaine de préparations diverses qui tuaient lentement, pru-

demment, au gré de l'ambition, de l'avarice, de la crainte et de l'hypocrisie.

III.

Angélique, assise près de la table, la joue appuyée sur sa main et penchée vers la Corriveau, écoutait, buvait pour ainsi dire ces explications, comme le désert brûlant boit l'eau que lui verse un nuage. Elle avisa une petite fiole pleine d'un liquide aussi blanc que le lait et d'une apparence aussi inoffensive.

—Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-elle.

—Cela ? fit la Corriveau, c'est du lait de miséricorde. Il produit la phthysie et le dépérissement, sans causer de douleurs. Il fait son œuvre dans l'espace d'une lune ou deux. On dit d'un homme alors : l'infortuné ! une consomption galopante l'emporte ! Oui ! parce que la main d'un ennemi le pousse ! Avec ce lait, l'homme fort devient un squelette, la jeune fille rose et fraîche devient blême, maigre, décharnée, et personne ne peut deviner le secret de la tombe qui se ferme ; et ni prière, ni sacrement ne sauraient empêcher le fatal résultat de se produire.

Elle sortit une autre fiole du coffret.

Cette fiole, reprit-elle, en se caressant les lèvres du bout de sa langue de vipère, et avec une évidente satisfaction, cette fiole contient un poison mordicant, qui empoigne le cœur comme le feraient les griffes d'un tigre, et fait tomber à l'heure marquée d'avance la victime désignée. Les imbéciles viennent et déclarent emphatiquement :

Mort par la visite de Dieu !

La visite de Dieu ! répéta-t-elle d'un ton de mépris, et elle cracha de nouveau, la misérable ! comme elle avait coutume de faire à ce saint nom.

Le Lion, ajouta-t-elle, dans son langage cabalistique, le Lion fait mûrir les fruits de mort du levant ; des fruits qui tuent contre la volonté de Dieu. Celui qui possède ce flacon est le maître de la vie !

Elle replaça la petite fiole avec un soin tout particulier. C'était son poison favori.

IV.

—Cette autre, continua la Corriveau, après avoir replacé celle qu'elle venait de montrer, pour en tirer une troisième, cette autre cause la paralysie ; puis celle-ci allume dans les veines la lente mais inextinguible flamme du typhus. Cette autre encore détruit toute la sève du corps humain et change le sang en eau. Celle-là, une fiole verte comme une émeraude, renferme de l'essence de mandragore, distillée quand le soleil entre dans le scorpion. Quiconque boit de cette liqueur, ajouta-t-elle, embrassant le petit flacon avec délice, quiconque boit de cette liqueur meurt dans les tourments indicibles de la lubricité.

Il y avait aussi, dans ce coffret, une petite bouteille d'un liquide noir, semblable à de l'huile.

—C'est une relique du passé, ceci, fit la sorcière ; c'est un héritage des Untori, les parfumeurs de Milan, qui répandirent avec leur huile embaumée, le deuil et la mort dans toute la grande cité.

L'histoire horrible des parfumeurs de Milan a été écrite, depuis la Corriveau, par la plume magnifique de Manzoni.

—Cela, continua-t-elle, c'est pour venger les chagrins, les déboires, les humiliations des malheureux dont l'amour est dédaigné ; et la mort qui frappe l'infidèle ou l'insensible, paraît si naturelle que les plus habiles médecins ne sauraient avoir de soupçons ou ne pourraient les justifier s'ils en avaient.

—C'est assez ! c'est assez ! cria Angélique, dégoûtée et prise de frayeur, car si cruels que fussent ses désirs, elle mettait toujours de la délicatesse dans ses moyens. A vous entendre, continua-t-elle, on se croirait au sabbat des sorcières. Je ne veux point de ces choses-là ; c'est indigne ! Que ma rivale meure, mais qu'elle meure comme une grande dame ! Il ne faut pas festoyer sur son cadavre comme des vam-

pires. Vous devez avoir, dans ce coffret, des fioles d'une meilleure couleur et d'un meilleur bouquet? Qu'est ceci?

Elle montrait une petite bouteille rose, d'une forme singulière, cachetée et portant sur son cachet le mystique pentagone.—C'est plus beau et d'un effet aussi sûr peut-être que le lait de miséricorde, remarqua-t-elle; qu'est-ce que c'est? La vieille partit d'un rire sardonique et méchant.

V.

—Votre sagesse n'est que folie, Angélique Des-Meloises! répliqua-t-elle; vous voulez tuer votre rivale et en même temps l'èpargner! C'est le parfum que la Brinvilliers avait apporté au grand bal de l'hôtel de ville. Elle en versa secrètement quelques gouttes sur le mouchoir de la belle Louise Gauthier, et quand Louise Gauthier le respira, quelques moments après, elle s'affaissa sur le parquet. On voulut la relever, elle était morte. Personne ne put deviner comment ni pourquoi? Elle aimait Gaudin de Ste. Croix, l'amant de la Brinvilliers, comme la dame de Beaumanoir aime l'Intendant que vous aimez aussi.

—Et elle a eu sa récompense! observa Angélique froidement. J'aurais fait comme la Brinvilliers. Avez-vous autre chose à dire de ce précieux parfum?

—J'ai à dire qu'il est incomparable. Trois gouttes sur un bouquet de fleurs et celui qui sentira le bouquet s'évanouira pour ne se réveiller que dans l'autre monde. La victime meurt sans souffrir, le sourire sur les lèvres, comme si le baiser d'un ange recueillait son dernier soupir. N'est-ce pas que c'est un baume précieux, mademoiselle?

—O flacon béni! s'écria Angélique en le portant à ses lèvres, ô flacon béni! tu seras l'ange qui prendra dans un baiser le dernier soupir de ma rivale!...... Elle s'endormira sur des roses!... La Corriveau, préparez sa couche!

—C'est une mort douce, et qui convient à celle

qui meurt d'amour ou par la main d'une rivale généreuse, murmura la sorcière ; mais moi, je préfère les breuvages plus amers et aussi infaillibles.

VI.

La dame de Beaumanoir ne sera pas plus malaisée à tuer que Louise Gauthier, répliqua Angélique en faisant rayonner la petite fiole à la lumière de la lampe ; les serviteurs du château ne la connaissent même pas, et l'Intendant n'osera pas plus faire connaitre sa mort que sa vie.

—Etes-vous bien sûre, mademoiselle, que l'Intendant n'osera pas faire connaitre sa mort? demanda la Corriveau fort sérieusement.

C'était une considération importante cela, la maille principale de la chaine qu'elle longeait.

—Si j'en suis sûre ? Oui, bien sûre ! répondit Angélique avec un air de triomphe. Il n'a même pas voulu l'exiler lorsque je l'en suppliais, de crainte que l'on connût son séjour à Beaumanoir. Nous pouvons en toute sûreté courir le risque de lui déplaire ; c'est le seul risque, car il me soupçonnera peut être d'avoir tranché ce nœud qu'il ne sait pas comment défaire.

—Vous êtes hardie ! exclama la Corriveau dans son admiration, vous êtes digne de porter la couronne de Cléopâtre, la reine de toutes les magiciennes, de toutes les enchanteresses ! Je redoute moins vos ordres, maintenant ; et j'y obéirai avec moins de regret, car l'esprit qui vous anime est fort.

—C'est bien ! la Corriveau ! que le parfum de la Brinvilliers m'apporte la fortune et le bonheur que j'ambitionne et je vous verserai de l'or à pleines mains !... Des roses, la Corriveau ! Prenez des roses ! que la dame de Beaumanoir meure en respirant des roses !

—Oui, mais où trouver des roses maintenant ? elles ont fini de fleurir.

La Corriveau n'aimait pas cette disposition à la clémence et soulevait l'objection avec plaisir.

—Les roses n'ont pas fini de fleurir pour elle, repartit Angélique, et le destin est moins cruel que vous.

Et, tirant un large rideau de pourpre, elle découvrit, dans un enfoncement de la pièce, une foule de vases remplis de fleurs de toutes sortes.

—Les roses fleurissent toujours ici, ajouta-t-elle ; vous pourrez en faire un bouquet pour la dame de Beaumanoir.

—Vous êtes d'une rare prévoyance, mademoiselle, et Satan n'a plus rien à vous apprendre, en ruses comme en amour.

—En amour ! repartit Angélique avec vivacité, ne prononcez pas ce mot ! non ! Il y a longtemps que je l'ai sacrifié, l'amour !... Si je ne l'avais fait, je ne consulterais point la Corriveau aujourd'hui...

VII.

Angélique eut une pensée de regret pour Le Gardeur en disant cela.

—Non ! ce n'est pas l'amour qui arme mon bras, reprit-elle, mais c'est la duplicité d'un homme devant qui je me suis humiliée ! c'est la vengeance que j'ai jurée à une femme pour l'amour de laquelle je suis bafouée ! Voilà ce qui me pousse au mal ! Mais qu'importe ? fermez votre coffret, la Corriveau, nous allons arrêter les détails de l'affaire maintenant.

La Corriveau ferma le coffret, laissant de côté, sur la table, la petite fiole de la Brinvilliers, avec un poison rose qui scintillait comme un rubis sous les rayons de la lampe. Ensuite, elle vint s'asseoir près d'Angélique, et toutes deux, tête contre tête, d'une voix basse, et avec une mutuelle et lugubre sympathie, elles se mirent à discuter la disposition du château. L'une et l'autre avaient adroitement fait parler Fanchon Dodier, et connaissaient toutes les habitudes de Caroline, les chambres qu'elle occupait, ses heures de repos et de travail.

Angélique savait que l'Intendant serait absent de la ville pendant quelques jours, en conséquence des

nouvelles qui venaient d'être reçues de France. L'infortunée Caroline serait donc privée, pendant ce temps-là, de sa vigilante protection.

Elles causèrent longtemps, toujours assises l'une contre l'autre, de leur diabolique dessein. Mademoiselle DesMeloises n'avait plus maintenant le sourire dans la figure ; ses ravissantes fossettes qui rendaient les hommes fous d'amour s'étaient effacées ; ses lèvres entr'ouvertes d'ordinaire, comme un calice de fleur, pour laisser couler des paroles douces comme le miel de l'Hybla, ses lèvres se serraient laidement comme celles de la Corriveau, et paraissaient également cruelles et sans pitié.

Ses cheveux tombaient en désordre sur sa robe blanche. Ils auraient pu orner le front d'un ange ; et cependant, à ce moment-là, ils semblaient se hérisser de fureur comme les serpents sur la tête de Méduse. Les pensées mauvaises qui l'obsédaient, en la transfigurant, la faisaient ressembler à la Corriveau, et quand elles se regardaient toutes deux, en nouant leur trame infâme, chacune d'elles se reconnaissait dans la face de l'autre.

Comme pour réveiller leur conscience, l'horloge, dans le fond de la chambre, sonnait les heures fugitives. Elles n'entendaient rien ! L'aiguille marqua pour toujours chacune de leurs mauvaises pensées, chacune de leurs paroles de mort.

La Corriveau enveloppa le coffret dans son tablier, et se penchant davantage vers Angélique elle lui dit :

—Arrosez bien vos fleurs, mademoiselle, car dans trois jours je viendrai faire un bouquet, et je vous promets qu'avant trois fois trois jours il y aura des chants de tristesse à Beaumanoir.

—Que cela se fasse vite et sûrement ! répliqua Angélique d'un ton rude, et n'en parlez plus ! Votre voix est lugubre comme si elle sortait des sombres galeries qui mènent à l'enfer. Qu'il me tarde que tout soit fini ! Je pourrai alors en ensevelir la mémoire dans la tombe du silence et de l'oubli pour

jamais ! oui, pour jamais ! Mais pourquoi me désolerais-je d'un acte que vous accomplissez vous-même ?

Oui, d'un acte que vous accomplissez vous-même, et non pas moi ! répéta-t-elle, comme si elle pouvait rendre vrai ce sophisme en le réaffirmant. Elle voulait oublier son crime ; elle ne songeait pas que c'est l'intention qui rend coupable. et que devant Dieu le péché existe lors même que l'acte n'est pas accompli.

Elle essayait de s'étourdir par les subtilités du raisonnement, mais elle savait bien mieux que la malheureuse qu'elle poussait au crime avec de l'or, combien grande était la faute qu'elle méditait. Hélas ! la jalousie l'aveuglait, et son ambition n'avait pas de frein.

Une chose encore l'inquiétait. Qu'allait penser l'Intendant? Qu'allait-il dire s'il la soupçonnait du meurtre ? Elle redoutait réellement l'investigation. Cependant, elle comptait sur le pouvoir de ses charmes. Après tout, elle pouvait risquer puisque lui-même, par sa parole un peu téméraire, s'était fait son complice.

VIII.

Si en ce moment elle pensa à Le Gardeur, ce ne fut que pour étouffer impitoyablement le dernier cri de l'amour. A son souvenir, elle se révoltait comme se cambre une cavale sur le bord d'un précipice.

Elle se leva subitement et dit à la Corriveau de se retirer, de crainte qu'elle ne changeât d'idée. Il se faisait encore un combat dans son cœur.

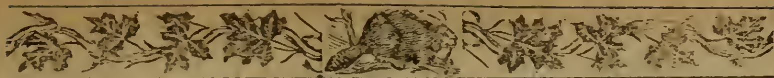
La Corriveau se mit à rire de cette dernière lutte d'une conscience presque morte, et lui souhaita le bonsoir. Il était deux heures après minuit, et elle allait demander à Fanchon de la conduire chez une vieille femme de sa connaissance qui lui donnerait un lit avec la bénédiction du diable.

Angélique, lasse et troublée, lui dit qu'elle lui

souhaitait aussi le bonsoir au nom du diable, puisqu'elle préférait cela. La vieille rit encore, et d'un rire moqueur toujours, se leva et sortit.

Fauchon s'était endormie. Elle s'éveilla en sursaut, renoua vite ses idées et offrit à sa tante de l'accompagner. Elle avait l'espoir d'apprendre quelque chose de ce qui s'était passé entre elle et mademoiselle Des Meloises. Tout ce qu'elle put savoir, ce fut que les joyaux étaient retrouvés.

La Corriveau s'en alla clopin clopant dans l'obscurité et se rendit chez la vieille femme, son amie. Elle se proposait de demeurer là, jusqu'après l'exécution de ses criminels desseins.



CHAPITRE XXXVIII.

LA PORTE LARGE MAIS HONTEUSE D'UN MENSONGE.

I.

Huit jours après l'entrevue de la Corriveau avec mademoiselle Des Meloises, le comte de la Galissonnière était dans son cabinet de travail, assis à une table chargée de papiers et entouré des principaux conseillers de la colonie. Des cartes géographiques et des peintures ornaient les murs recouverts de tapisserie. C'était là qu'il réunissait d'ordinaire son conseil pour les affaires de tous les jours.

Devant lui un amas de lettres, de memorandums, de mémoires ; dépêches des ministres du roi, marquées du grand sceau de la France ; rapports des officiers en garnison dans tous les postes de la colonie ; déclarations des guerriers indiens de l'est et du grand ouest, écrites en hiéroglyphes sur des feuilles d'écorce de bouleau, blanches comme de l'argent. Et parmi tout cela, un paquet de lettres nouvellement reçues du hardi et entreprenant de La Vérendrye, qui explorait le cours lointain de la Saskatchewan et la terre des Pieds-Noirs, et une foule de lettres des missionnaires qui évangélisaient des régions sauvages et presque inconnues de ceux qui avaient charge de les gouverner.

En ces jours-là, le bureau du gouverneur, au château Saint Louis, n'était jamais calme, jamais solitaire, jamais vide. Les ambitieux, les guerriers, les conquérants s'y coudoyaient. De là, comme de

l'antre d'Eole, sortaient les orages et les tempêtes qui ébranlaient le continent.

II.

A côté du gouverneur était assis monseigneur l'évêque de Pontbriand, puis un secrétaire. Devant lui se trouvaient l'Intendant, Varin, Pénisault et d'Estèbe. A l'un des bouts de la table, de la Corne St. Luc, Rigaud de Vaudreuil, Claude de Beauharnois et l'abbé Picquet examinaient, avec une attention extrême et un profond intérêt, des dépêches indiennes gravées sur des écorces.

Deux hommes de loi en robe bordée d'hermine et en rabats, des livres sous le bras, un rouleau de papier à la main, attendaient, à l'extrémité de la pièce. Ils étaient venus plaider les questions de droit de la concession et de la juridiction de certains fiefs.

Bien que l'Intendant fût brouillé avec plusieurs des gentilshommes qui se trouvaient là, il n'en laissait rien paraître. Il ne fallait pas que les affaires publiques souffrissent de ses rancunes personnelles.

Il était gai, charmant, loin, bien loin de soupçonner la trahison qui se préparait, la vengeance épouvantable d'une femme qu'il admirait contre une femme qu'il aimait. Quelquefois il exprimait son opinion avec un peu de hauteur, mais toujours avec courtoisie.

Il ne baissait ni les yeux ni la voix devant un adversaire, mais il riait et plaisantait avec tout le monde également ; il s'observait beaucoup toutefois quand il fallait, en bon politique, adresser quelque flatterie à ses patrons ou à ses protectrices de Versailles.

Au fond de la bibliothèque, on apercevait, par une porte entr'ouverte, la noble et blonde tête de Herr Kalm.

Cet enthousiaste chercheur s'était assis à une petite table, derrière une muraille de livres qui s'élevait toujours.

III.

Le travail du conseil était commencé. Le secrétaire avait lu maints documents déjà ; les débats, les discussions suivaient régulièrement et les jugements étaient rendus ou réservés selon les cas.

Le comte avait de la méthode ; il allait vite en affaires, se montrait sans préjugé, franc et décidé. Il était aussi honnête dans le conseil que vaillant sur le gaillard de son vaisseau. L'Intendant montrait presque une égale habileté et une aussi grande connaissance de la politique ; puis il jouissait d'une influence plus considérable à la cour de Louis XV.

Mais il n'avait pas sa franchise, car il lui fallait cacher trop de turpitudes, et tenir l'autorité aussi longtemps que possible.

Avec des caractères, des opinions, des habitudes si contraires, ils ne pouvaient pas s'aimer; cependant, ils se traitaient avec égards dans le conseil, et avec un certain respect mutuel pour leurs talents.

La plupart des papiers qui se trouvaient sur la table concernaient l'administration intérieure de la Colonie. C'étaient des requêtes du peuple qui se plaignait des exactions des commissaire de l'armée ; des observations au sujet des décrets de l'Intendant ; et des arrêts de la haute Cour de justice déclarant que la grande compagnie avait le droit d'exercer certains nouveaux monopoles.

La discussion était vive. De La Corne St. Luc dénonça vigoureusement les nouvelles ordonnances de l'Intendant, et il fut soutenu par Rigaud de Vaudreuil et le chevalier de Beauharnois. L'Intendant n'essaya point de prouver que ces ordonnances étaient basées sur les principes d'une saine économie, ce qui, du reste, eut été peine perdue, car il avait affaire à des adversaires trop habiles. Il se contenta de sourire et de faire lire, par son secrétaire, les dépêches des ministres de Versailles approuvées par le Roi, dans un lit de justice. Ces dépêches justifiaient tout ce qui avait été fait en faveur de la grande compagnie.

IV.

Sans cesse entravé par les pouvoirs de toutes sortes conférés à l'Intendant, le gouverneur se sentait incapable de faire triompher la justice et le droit. Dans les instructions particulières qu'ils lui adressaient, les ministres lui recommandaient de reconnaître les prétentions de l'Intendant et de la grande compagnie. Tout ce qu'il pouvait faire dans les intérêts du peuple et du roi,—intérêts en opposition avec ceux des courtisans avides et des orgueilleuses beautés de la Cour,—c'était d'adoucir un peu les coups mortels portés au commerce et aux ressources de la Colonie.

Bigot défendit de toutes ses forces un décret qui autorisait l'émission d'une quantité illimitée de papier monnaie. Il déploya une grande finesse et invoqua tous les sophismes. Il se montra savant dans cet art d'éblouir et de tromper avec des chiffres, dont Law fut le maître en France, et la compagnie du Mississipi, l'exemple frappant.

De La Corne St. Luc fit au projet une opposition sérieuse.—Nous n'avons que faire, s'écria-t-il, de ce papier menteur, qui servira à dépouiller le fermier de son grain et l'ouvrier de son salaire! S'il faut, pour payer le luxe des paresseux de la Cour, tout l'or et tout l'argent de la Colonie, les habitants pourront encore, comme dans les premiers jours, se servir, pour acheter et vendre, de peaux de castors et de peaux de rats musqués. Les unes représenteront les livres, et les autres, les sous. Ce système des assignats, continua-t-il, a été essayé sur une petite échelle par l'Intendant Hocquart, et cependant, il a appauvri et volé la Colonie. Si ce nouveau projet proposé par de nouveaux Laws,—et il regarda l'Intendant dans les yeux,—doit être mis en vigueur dans toute son étendue, vous n'entendrez bientôt plus ici le son de deux pièces de monnaie qui se touchent, la Colonie tombera dans l'indigence et s'il faut la racheter de sa misère, le trésor royal même

sera complètement épuisé ! Promettre, ce n'est point payer ! clama le vieux militaire ; de même qu'avoir faim ce n'est pas manger ! Je voudrais que personne, pas plus moi que les autres, n'eût jamais ce dangereux pouvoir de transformer des chiffons en monnaie, et de faire circuler des valeurs fictives au lieu de valeurs réelles ! Les habitants connaissent le prix des peaux de castors qu'ils reçoivent en échange de leur blé, mais ils ne savent pas ce que représentent ces morceaux de papier qui peuvent être aussi nombreux et aussi inutiles que les feuilles de la forêt.

V.

La discussion fut longue. Le gouverneur écouta avec son silence approbateur, les adversaires de la mesure, mais il avait reçu ordre, en secret, de supporter le projet de l'Intendant. Il sanctionna donc, bien malgré lui, le décret qui devait inonder la Colonie d'assignats sans valeur et que personne ne rachèterait, ce qui devait augmenter la misère du peuple et préparer l'asservissement à l'étranger.

Les papiers, les memorandums, les documents de toutes sortes étaient mis de côté à mesure que le conseil dépêchait son travail, et déjà sur la grande table tout à l'heure fort chargée, il n'y avait presque plus rien. Plusieurs des gentilshommes désiraient l'ajournement, car la séance durait depuis longtemps et ils étaient fatigués. Les deux avocats ne plaidèrent pas et leur cause fut remise à un autre jour. Ils n'en furent pas fâchés, car si le délai coûtait quelque chose à leurs clients, il leur rapportait une augmentation d'honoraires.

Les avocats de la vieille France, dont parle Lafontaine dans une fable charmante, ne différaient guère de leurs confrères à la longue toge de la Nouvelle-France ; ils ne différaient pas du tout même sous le rapport de l'habileté à préparer un mémoire de frais et à utiliser les ruses du métier. Alors comme aujourd'hui, et aujourd'hui comme alors, l'avocat mange l'huître et les plaideurs se divisent l'écaille.

VI.

Au moment où le gouverneur allait ajourner la séance, il reçut un paquet scellé du sceau royal. Il le fit ouvrir par le secrétaire. Dans ce paquet se trouvaient des papiers également scellés et marqués " personnel." Le secrétaire le lui remit et il en prit connaissance immédiatement. Il paraissait lire avec intérêt, et l'impression qu'il ressentait se trahissait sur sa figure.

Il les mit sur la table, les reprit, les lut de nouveau et les passa à l'Intendant.

L'Intendant eut vite fait de les parcourir des yeux. Il fit un bond de surprise et un froncement de sourcils. Mais il réprima vite ce mouvement, et se mordit les lèvres, avec une colère mal dissimulée.

Il renvoya les papiers au comte, de l'air indifférent d'un homme qui n'a rien à y voir.

—Les ordres de la marquise de Pompadour seront exécutés fidèlement, dit-il. Je vais la faire chercher cette demoiselle, je vais la faire chercher sans retard. Je la crois quelque part dans un fort ou dans un camp, faisant joyeuse vie.

Bigot comprenait le danger. Les dépêches étaient sérieuses et le gouverneur ne manquerait pas de déployer la plus grande diligence dans l'accomplissement du devoir nouveau qui lui incombait.

Pendant un instant, il fut comme ahuri. Puis s'apercevant que les yeux se braquaient sur lui, il se mit à parler encore. Il parla avec une hardiesse qui ressemblait à un défi :

VII.

Je prie Votre Excellence, commença-t-il, en s'adressant au gouverneur, de vouloir bien expliquer aux Conseillers la nature de cette dépêche. Elle ne surprendra nullement ceux qui connaissent l'étourderie des femmes, et gagnera au noble baron de St. Marun la sympathie de tous.

—Elle fera naître de la sympathie pour sa fille,

également, car c'est à cause de leurs sentiments généreux, souvent, que ces infortunées se perdent, répliqua le gouverneur. C'est bien, continua-t-il, la plus étrange histoire que j'aie entendue.

Les gentilshommes assis autour de la table fixèrent sur le comte des regards avides et surpris, et de La Corne St. Luc, en entendant prononcer le nom du Baron de St. Castin, s'écria :

—Au nom du ciel, comte! qu'y a-t-il donc dans ces dépêches? Le baron de St. Castin est mon ami et mon compagnon d'armes.

—Je vais vous le dire, messieurs, répondit le comte ; ce n'est pas un secret en France, ce n'en sera plus un ici, cette lettre...

Il tenait dans sa main le papier déplié.

—Cette lettre est du baron de St. Castin que vous connaissez tous. C'est un pathétique appel à mon amitié, à mon honneur, à mon devoir, pour que je l'aide à retrouver sa fille, qu'un lâche ravisseur sans doute a emmenée loin du toit paternel. Il la croyait passée en France, mais il l'y a vainement cherchée. Il parait maintenant qu'elle est restée dans la colonie, cachée sous un faux nom ou un déguisement honteux.

Cette autre dépêche, continua le gouverneur, vient de la marquise de Pompadour. La marquise m'ordonne de faire l'impossible pour retrouver mademoiselle de Saint Castin. Elle menace de faire entasser à la bastille comme du poisson sec—c'est son expression—tous ceux qui de près ou de loin ont aidé à enlever ou à cacher cette jeune fille.

VIII.

Certes ! tous les gentilshommes du conseil étaient émus, désolés, De la Corne St. Luc, plus que les autres. Il se leva et frappant la table de sa main ouverte :

—Par St. Christophe ! s'écria-t-il, j'aurais mieux aimé perdre un membre à la bataille, que de voir mon vieux compagnon ainsi affligé dans son enfant!

dans cette angélique enfant que j'ai tant de fois portée dans mes bras comme un agneau de Dieu !...

Vous savez, messieurs, ce qu'il lui est arrivé !...

Le vieux soldat regardait l'Intendant comme s'il eut voulu le foudroyer.

—Vous savez ce qu'il lui est arrivé. Eh bien ! j'affirme et soutiens qu'elle a conservé dans sa chute la pureté d'une sainte ! Chevalier Bigot, c'est vous qui devez répondre à ces dépêches. C'est votre affaire ! Si mademoiselle de St. Castin est perdue, vous savez, vous, où la trouver !

IX.

Bigot se leva aussitôt. La fureur et la crainte donnaient à ses yeux une expression terrible. Ce n'était pas de la Corne St. Luc qui lui faisait peur, c'était la pensée que le secret de Beaumanoir pourrait être éventé. Les menaces de la Pompadour l'inquiétaient et paralysaient son audace. Il ne fallait rien moins que la certitude de perdre la faveur de cette haute protectrice pour l'empêcher d'avouer qu'il était le coupable, et qu'il était prêt à braver les conséquences de son crime.

La large mais honteuse porte du mensonge s'ouvrait devant lui. Furieux contre de la Corne et contre lui-même, il s'y précipita lâchement. Il mentit.

—Chevalier de la Corne, dit-il, en faisant un effort extraordinaire pour se contenir, j'ai entendu et compris vos paroles, et je saurai vous en demander compte dans l'occasion. Je déclare maintenant, par déférence pour son Excellence le gouverneur et les gentilshommes qui siègent dans ce conseil, que quelles qu'aient été mes relations passées avec mademoiselle de St. Castin,—et je l'ai aimée je ne m'en cache point,—son enlèvement n'est pas mon œuvre et j'ignore absolument où elle s'est retirée.

—Déclarez-vous sur votre parole de gentilhomme que vous ne savez pas où elle est ? demanda le gouverneur.

—Je le déclare sur ma parole de gentilhomme! répéta l'Intendant, rouge de honte ou de colère. Plus que cela, ajouta-t-il, je répondrai moi-même à la dépêche de la comtesse, bien que vous n'ayez pas le droit de me demander de le faire, comte. Et vous ne me le demandez pas, non plus, je le sais!

Puis, se tournant vers de la Corne St. Luc, il continua:

—Chevalier de la Corne St. Luc, je ne sais pas plus que vous, moins que vous, peut-être, où s'est enfuie la fille du baron de Saint Castin, et je déclare que je suis prêt à croiser le fer avec le premier gentilhomme qui osera douter un instant de la parole de François Bigot.

X.

Varin et Penisault se regardèrent d'une façon qui indiquait le doute et la surprise. Ils savaient bien qu'une dame étrangère, dont on ne disait pas le nom, vivait mystérieusement renfermée dans les chambres secrètes de Beaumanoir; Bigot l'avait déclaré à ses intimes. Mais quels que fussent leurs soupçons, ils se donnèrent garde de les laisser deviner. Au contraire, Varin, qui était toujours prêt à mentir, affirma avec serment que l'Intendant disait vrai.

De la Corne St. Luc avait l'air d'un lion qu'on veut enchaîner. Rigaud de Vaudreuil, en vieux familier, lui ferma la bouche avec sa main. Il craignait la violence de la réplique et ce qui s'en suivrait nécessairement. Il se pencha à son oreille:

—Comptez jusqu'à cent avant de répondre, de La Corne! murmura-t-il. L'Intendant a le droit d'être cru sur parole comme les autres gentilshommes. On se bat pour un fait, non pour une supposition. Soyez prudent. Nous ne savons pas, après tout, s'il a juré faux.

—Mais je le crois, moi! riposta de la Corne.

Le vieux militaire rageait, mais enfin, ses soupçons n'étaient pas des faits, et il comprit qu'il ne pouvait appuyer ses accusations sur des preuves

solides. Alors il s'efforça de reprendre possession de lui-même.

— J'ai peut-être été un peu trop vif, Rigaud, dit-il, mais quand je songe au Bigot d'autrefois, comment puis-je avoir confiance au Bigot d'aujourd'hui ?

N'importe ! par Dieu ! je la retrouverai, la fille de mon vieil ami ! je la retrouverai ! fut-elle à dix pieds sous terre, et dussé-je, pour cela, bouleverser toute la face de la Nouvelle-France ! j'en fais le serment ! et de la Corne St. Luc sait tenir ses serments !

Il prononça cette dernière parole de manière à être entendu, et en regardant Bigot. L'Intendant le maudit vingt fois entre ses dents, car il connaissait l'énergie et la sagacité qu'il déployait quand il avait à cœur de réussir dans une entreprise. Il se doutait bien que de La Corne découvrirait aussitôt la présence d'une étrangère au château de Beaumanoir, surtout parce que cette étrangère était la fille du baron de St. Castin.

XI

Le pieux évêque s'était levé pendant que de la Corne et l'Intendant échangeaient des paroles de menaces. Il aurait bien voulu calmer la colère qui sourdait et rétablir la paix dans les cœurs, mais il savait que l'intervention du prêtre ne servirait de rien en cette occasion. L'honneur et le respect d'eux-mêmes pourraient seuls toucher ces deux hommes et les empêcher de s'abandonner à des excès de langage ou à des voies de fait regrettables. Il se tint debout, les mains jointes, priant en attendant l'occasion favorable de leur rappeler la septième béatitude : *Beati pacifici.*

Bigot sentait dans quelle position difficile la marquise l'avait mis, en écrivant au gouverneur au lieu de lui écrire à lui-même. Pourquoi a-t-elle fait cela ? se demandait-il avec colère... Me soupçonne-t-elle donc ?

Il ne pouvait pas en venir à une autre conclusion ; elle le soupçonnait. Elle ne voulait pas s'adresser à

lui dans cette circonstance, parce qu'elle le savait aimé de mademoiselle de St. Castin. C'était bien elle, en effet, cette royale maîtresse, qui l'avait empêché d'épouser la belle Acadienne... Il aurait pu aisément, jusqu'à cette dernière minute, renvoyer chez elle la jeune captive ; mais il ne le pouvait plus maintenant qu'il avait menti au gouverneur et au conseil.

Une chose cependant lui parut absolument nécessaire : tenir secrète, à tout prix, la présence de Caroline au château de Beaumanoir ; c'est-à-dire la tenir secrète jusqu'à ce qu'il pût envoyer la malheureuse jeune fille loin, dans les bois avec les tribus sauvages. Elle attendrait là, dans la solitude, la fin des recherches et l'oubli de l'affaire.

Bigot éprouva de la honte à cette pensée lâche. Ce n'était que la première pourtant. Il n'était pas facile, il n'était pas sûr, non plus, de confier la captive à ces tribus nomades. Un bruit, une rumeur, qui se répandrait à peine dans un rayon de deux lieues, en France, pouvait aisément, dans les plaines de l'Amérique, voler à des centaines de milles. Les voyageurs et les indiens marchaient vite et loin. Ce premier moyen ne valait pas autant qu'il semblait de prime abord. La garder à Beaumanoir, c'était impossible. Le gouverneur et l'indomptable de la Corne St. Luc sauraient bien l'y découvrir. L'embarras était grand, le dilemne difficile à résoudre. Il ne voulait pas, pour se sauver lui-même, faire le moindre mal à sa victime, ni profiter du délaissement où elle se trouvait pour ajouter encore à son malheur.

XII.

Pendant qu'il se plongeait dans ces réflexions pénibles, le conseil continuait à dépêcher les affaires. A la fin, las de chercher une solution qui n'arrivait pas, il se leva.

—Avec le consentement de son Excellence, dit-il, je proposerai l'ajournement.

Il était fatigué et voulait sortir. Puis, au palais, le dîner attendait. Un superbe dîner, arrosé d'un vin d'or, qui pouvait soutenir la comparaison avec le meilleur vin des caves du château St. Louis. Il pria le gouverneur et les autres gentilshommes de lui faire l'honneur de le suivre.

La séance fut aussitôt levée ; les papiers disparurent dans les tiroirs, et une conversation vive et gaie fit un instant oublier les soucis.

Bigot accosta l'abbé Piquet.

—C'est jeûne, monsieur l'abbé, fit-il ; mais tout de même s'il vous plaisait de venir bénir ma table profane, j'en serais enchanté ! Vous me devez une visite, vous savez, et moi, je vous dois des remerciements pour la manière dont vous avez supporté ma querelle avec le chevalier de la Corne, tout à l'heure. J'ai compris vos reproches et vous n'avez pas parlé. C'était mieux. Je vois que vous comprenez le monde où vous vivez, comme vous comprenez cet autre monde où vous désirez que nous allions tous vivre ensuite.

XIII.

L'abbé salua respectueusement. Le dîner ne le tentait guère, car il avait souvent entendu parler de la licence qui régnait à la table de l'Intendant. Mais il était prêtre et homme politique, et cette double qualité lui permettait de poursuivre certains projets qu'il ne perdait pas de vue. Il était de ceux qui auraient dîné avec Satan pour l'amour de Dieu et des pécheurs.

—Merci, Excellence, répondit-il en riant, j'ai fait des centaines de lieues, en raquettes, à travers des régions désertes, pour aller baptiser ou confesser un pauvre sauvage, et cela sans invitation ! je ne refuserai donc pas de marcher un mille pour bénir votre table profane, comme vous l'appelez, lorsque vous m'invitez si cordialement. Je m'efforce comme Saint Paul, mon maître, de me faire tout à tous ; et je me trouve également chez moi dans le palais et dans le wigwam.

—Bien dit ! monsieur l'abbé ! bien dit ! je vous aime, moi, dévoués missionnaires ! Vos pieds sont nus souvent, mais vos cœurs sont toujours brûlants ! Vous serez les bienvenus au palais de l'Intendant comme dans le wigwam du sauvage... Je serais bien aise de causer avec vous de cet établissement que vous vous proposez de fonder à la Présentation.

—Chevalier, je dois vous avouer que c'est la grande raison qui me fait accepter votre invitation. C'est un des projets que j'ai le plus à cœur, comme ministre de Dieu parmi les hommes.

—Si je ne puis vous imiter, cher monsieur l'abbé, je ne vous en admire pas moins. Je vous promets que tout se passera convenablement et que vous aurez une excellente occasion de convaincre l'Intendant de l'importance de votre projet pour la soumission des Iroquois.

XIV.

L'abbé accompagna Bigot au palais. Il était charmé de son affabilité, et nourrissait l'espoir de l'intéresser sérieusement à sa politique indienne.

L'Intendant invita aussi le Procureur du roi et l'autre gentilhomme avocat, qui trouvèrent agréable et avantageux d'aller s'asseoir à la table somptueuse du palais.

Le gouverneur et trois ou quatre de ses intimes, l'évêque, de la Corne de St. Luc, Rigaud de Vaudreuil, et le chevalier de Beauharnois, restèrent dans la salle du conseil, à causer de l'affaire de Caroline de St. Castin. Ils ressentaient une grande pitié pour la pauvre jeune fille et une sympathie profonde pour le père malheureux. Ils se perdaient en conjectures et ne savaient où diriger leurs recherches.

—Je la trouverai ! s'écria de la Corne St. Luc. En quelque lieu qu'elle soit cachée ou que l'ait conduite son ravisseur, je la trouverai ! J'irai dans tous les forts, dans tous les camps, dans toutes les maisons, dans tous les wigwams ; je ferai explorer toutes les

cachettes, tous les antres, tous les arbres creux ! je la retrouverai ! Pauvre enfant ! pauvre enfant délaissée !

—La Corne, reprit le gouverneur, jamais le galant esprit de la chevalerie ne disparaîtra tout à fait, tant que vous serez là, pour enseigner aux gentilshommes leurs devoirs envers les belles dames. Restez à dîner avec moi ; nous allons nous occuper de cette affaire. Pas d'excuse aujourd'hui ! Mon vieil ami Kalm va dîner avec nous. Il est aussi bon philosophe que vous êtes bon soldat. Restez et nous aurons mieux que la fumée de la pipe pour nous égayer.

—La fumée de la pipe n'est pas à dédaigner, Excellence ! répliqua La Corne qui était grand fumeur. J'aime bien votre suédois, continua-t-il. Il débite ses maximes avec une gravité qui plaît, et je les écoute avec le plaisir d'un enfant qui reçoit des amandes. Ma philosophie pratique n'est pas toujours d'accord avec ses théories cependant ; mais je sens que je dois croire bien des choses que je ne comprends pas.

—Fort bien ! alors, vous resterez ; et vous aussi, Beauharnois, et vous aussi, Rigaud. L'abbé Piquet est allé dire le bénédicité chez l'Intendant, monseigneur l'évêque le dira ici. Nous allons dresser la table au sommet de l'Olympe ; nous aurons le nectar et l'ambroisie. Un dîner des dieux !

Les gentilshommes partagèrent la franche gaieté du comte et acquiescèrent à ses désirs.

Le comte appela Kalm.

XV.

Le philosophe était tellement absorbé par l'étude, qu'il n'avait pas même eu connaissance des paroles acerbes échangées entre de la Corne et l'Intendant. Courbé sur ses livres, il copiait dans un cahier précieux, pour les conserver et les retrouver au moment opportun, les pensées profondes, les idées neuves, les maximes sages qui élèvent l'âme et

agrandissent l'esprit, et en écrivant, il baissait et relevait sa belle tête blonde, par un mouvement régulier, et comme pour approuver les savants qu'il étudiait.

Le gouverneur répéta son invitation, et cette fois Kalm entendit. Il se leva derrière sa pile de livres et sourit à l'ami qui le rappelait à la vie réelle. Un instant après, il se mettait à table avec les autres gentilshommes.

—Kalm, commença le gouverneur, d'une voix émue, ceci me rappelle notre temps d'étudiants à Upsal, alors que nous portions le chapeau blanc à bord noir. Le bon vieux temps ! Vous vous souvenez que les écoliers vous appelaient l'ingénieur, parce que vous vous entouriez toujours alors d'une muraille de livres et d'une provision de raisonnements qui vous rendaient inattaquable comme les murs de Müdgard

—Ah ! comte, c'était en effet le bon temps ! Nous n'étions pas alors, comme aujourd'hui, ni trop vieux ni trop sages ! Devant nous, derrière nous, tout était lumière ! Chaque soir nous entrions dans nos alcôves comme les oiseaux dans leurs nids, et l'aile de Dieu s'ouvrait pour nous couvrir. Chaque matin, c'était un rayonnement nouveau, rayonnement de la science, de la santé, de la jeunesse et de la gaieté !... Comme le jeune Linnée était fier des géants ses frères !... Pauvres ambitieux ! nous nous pensions des aigles, et nous étions des poussins sans plumes !... Vous n'avez pas oublié, comte, la langue des hommes du Nord ?

—Non, certes ! je ne l'ai pas oubliée ! repartit le gouverneur, et je ne l'oublierai jamais ! Écoutez, Kalm.

Et il se mit à redire, avec un excellent accent, quelques vers d'une ballade suédoise, fort populaire autrefois parmi les étudiants d'Upsal :

Sweriges man akter jag att lofva
Om Gud, vill mig nader gifva !
Deras dygd framfora med akt och hag
Den stund der jag ma lefva !

Noble peuple de la Suède,
Peuple vaillant, tant que battra mon coeur,
Si Dieu m'entend que j'intercède,
Je chanterai ta force et ta grandeur !

Je ne l'ai pas oubliée, n'est ce pas Kalm, votre belle langue? reprit le gouverneur. J'aime beaucoup cette vieille terre du Nord et son langage antique ; un langage fait pour les bouches honnêtes et franches comme les vôtres, braves Suédois ! Quelle est l'ancienne chanson des Goths? Voyons !

Allsmaktig Gud, han hafver them wiss
Som Sverige aro tro !
Hafe nu ock farro forutan all twiss
Gud gifve them ro !
Svenske man ! I sagen ! Amen !
Som I Sveriges rike bo !

Garde le Suédois toujours fidèle et ferme !
Dieu tout puissant, sois son appui !
L'amour de sa patrie est le premier qui germe
Et le dernier qui meurt en lui !
Garde le Suédois, ô Dieu ! fidèle et ferme,
Dans l'avenir comme aujourd'hui !

XVI.

Au souvenir gracieux de sa patrie et de son foyer, au bord de l'orageuse Baltique, Kalm sentit des larmes mouiller ses paupières et un long soupir souleva sa poitrine. Il saisit les mains de son ancien ami :

—Merci, comte ! fit-il, merci, Rolland Michel Barrin ! Je ne savais pas qu'au fond de la lointaine Amérique, j'entendrais parler si loyalement de ma chère patrie ! Les louanges que j'entends me sont d'autant plus agréables, qu'elles viennent d'un homme qui connaît mon pays, un homme dont les paroles et les actions sont toujours marquées au coin de la plus admirable sagesse.

—Kalm, si je n'étais Français, je voudrais être Suédois. Mais voici la cloche du château qui sonne... La cloche sonne pour avertir le peuple de la ville

que le gouverneur dîne et qu'il ne faut pas l'interrompre ! Les affaires sont remises à demain, Kalm ! J'ai gardé quelques amis pour dîner avec nous. Nous allons boire et manger à notre plus intime connaissance.

Kalm s'aperçut, en entendant parler de dîner, que son appétit se réveillait menaçant. Il fut charmé des dispositions de ses nouveaux amis. Puis il fallait se reposer un peu de l'étude. Comme tous les hommes sages, il était un mangeur joyeux et un solide buveur. Mais il n'oubliait jamais le soin de sa santé et son amour de la sobriété. Il savait jusqu'où aller ; il ne dépassait pas la limite qu'il s'était fixée, et, comme un bon Suédois, il remerciait le Seigneur de toutes les bonnes choses qu'il nous donne.



CHAPITRE XXXIX.

CHARIOTS OLYMPIQUES ET POUSSIÈRE DE SCIENCE.

I.

Le dîner du comte de La Galissonière ne fut pas seulement un temps consacré à boire et à manger. Si la nourriture fut succulente et le vin généreux, capable, comme dit le Psalmiste, de faire briller les visages, la conversation savante et relevée nourrit l'intelligence et réjouit les esprits.

Quand la nappe fut enlevée, les gouttes de vin doré, tombées sur la table, bien essuyées, le sommelier apporta, sur un plateau, une large boîte d'argent pleine de tabac, des pipes et une bougie allumée, comme c'était l'usage dans les réunions où il n'y avait pas de femmes. Il déposa cela sur la table, avec une précaution qui trahissait son amour pour la plante indienne, et son admiration pour les nuages de fumée odorante qui bientôt allaient flotter au-dessus de la tête des heureux fumeurs.

II.

—C'est un dîner de garçons, messieurs, dit le gouverneur en bourrant sa pipe. Nous allons profiter de l'absence des dames pour offrir l'encens au Manitou qui, le premier, a songé à dissiper avec du tabac les ennuis de l'humanité.

Chacun s'empressa de prendre une pipe et de la charger jusqu'au bord, chacun, excepté Kalm, qui portait toujours la sienne, une pipe d'écume de mer,

profonde et sombre comme un coucher de soleil dans la Baltique. Il la remplit lentement, comme pour jouir d'avance, en foulant du pouce ou de l'index les feuilles hachées, l'alluma, poussa deux ou trois fortes bouffées de suite, puis il se rejeta en arrière dans sa chaise et fit monter des nuages bleus, légers, parfumés. Il aurait fait sécher de jalousie un majestueux bourgmestre de Stockholm, siégeant au grand conseil de nuit, dans le vieux Raadhus de la cité des Goths.

Ils étaient là, plusieurs gentilhommes, autour de la table du gouverneur, tous francs et loyaux, tous heureux de se connaître et de se voir. Pas un qui n'eût voyagé plus qu'Ulysse, et qui n'eût aussi, comme lui, traversé des cités étranges, observé des caractères singuliers, des mœurs et des coutumes bizarres, et acquis, en feuilletant le livre de l'humanité, une grande expérience.

La lecture des dépêches de France avait cependant laissé une trace visible d'inquiétude dans l'esprit des conseillers. Il était facile de prévoir, d'après la marche des événements, que la colonie serait détachée bientôt de la Mère Patrie. Pour prévenir ce malheur et sauver la France elle-même, il faudrait que Dieu fît surgir un homme selon son cœur.

III.

Le comte vit bien que les pensées graves dont il était obsédé envahissaient aussi l'esprit de ses hôtes, et il s'efforça de ramener la bonne humeur en rappelant des souvenirs agréables et des sujets variés et intéressants :

—Kalm, dit-il, en s'appuyant sur le coude, de cette façon douce et prévenante, qui lui gagnait les cœurs, Kalm, nous avons tourné bien des feuillets, depuis le temps où nous suivions les cours à Upsal. La marée de la science, depuis lors, a monté et baissé bien des fois.

—Et nous sommes revenus en arrière, parfois,

comte. Une ère de découvertes est toujours suivie d'une époque de septicisme. Et cette dernière époque dure jusqu'à ce que les savants apprennent à soumettre leurs nouvelles théories aux vieilles et éternelles vérités. Notre âge devient chaque jour de moins en moins croyant. Nous cherchons, pour éclairer nos temples, des lumières nouvelles, pendant que le soleil, au-dessus de nos têtes, verse toujours comme auparavant des flots de clartés !

—Je pense que vous avez raison, Kalm. Les écrits de Voltaire et de Rousseau porteront de mauvais fruits, des fruits qui pourraient bien tuer la France.

—Ils la tueront ! Elle ne croit déjà plus, et elle livre son cœur aux passions infâmes. *Absit omen !* Mais je redoute pour votre beau pays une heure d'horribles calamités. L'indifférence qu'il manifeste à l'égard de ses colonies, est, à mon avis, un symptôme de sa décadence. Il ne regarde que ses intérêts du moment et s'abandonne à un lâche égoïsme.

IV.

Le gouverneur ne put s'empêcher de penser sérieusement aux lamentables dépêches qu'il venait de recevoir. Il savait que la France était entre les mains des extorqueurs et des pillards. L'argent était l'unique mobile. Tout pour l'argent, rien sans l'argent ! Un petit nombre s'enrichissait scandaleusement ; presque tous tombaient dans une misère affreuse. Entre les deux classes de la société, les riches et les pauvres, le roi et les sujets, s'ouvrait un abîme où tout allait s'engloutir. Les colonies d'abord devaient disparaître.

Il n'osa pas exprimer les craintes qu'il ressentait ; il ne voulut pas le faire ; ce n'était pas le moment. Il fit tomber la conversation sur un autre sujet :

—Kalm, dit-il, souvent, quand nous étions à Upsal, nous avons discuté la question de l'ancienneté de la terre, et spécialement de ce nouveau continent qui est devenu le nôtre, et que ni l'un ni l'autre nous n'avions jamais vu. Que pense Upsal

aujourd'hui de cette question? Ses philosophes ont ils renouvelé le débat qui nous avait tant passionnés?

—Souvent, comte, et la cause a fait des progrès, répondit le Suédois d'un air confiant. Une lumière nouvelle brille maintenant, qui promet d'éclairer toute la philosophie.

—En effet, répliqua le gouverneur, que ces sujets relevés intéressaient vivement, j'ai vu quelque part ce que vous m'affirmez-là. Et quel est l'enseignement de la nouvelle philosophie?

—Ce n'est pas tant une philosophie nouvelle qu'une philosophie mieux éclairée, riposta Kalm. Si nous remontons au commencement, nous reconnaissons que le monde est ancien comme le temps, et qu'avant la création, le temps n'existait pas; il n'y avait que l'éternité.

—Pensée profonde et qui doit être vraie, observa le gouverneur.

—Je la crois vraie. La science plonge dans le passé et surprend les révolutions des âges de ténèbres, comme elle pénètre les mystères de l'avenir. Le mouvement infiniment rapide de la lumière céleste a son contrepoids dans la lenteur infinie des changements qui s'opèrent sur notre planète.

—Vous croyez encore, Kalm, que le monde est extrêmement vieux. C'était votre thèse favorite à Upsal, je m'en souviens.

—Alors comme aujourd'hui, comte. Ecoutez bien.

V.

Il alla prendre, dans un petit cabinet de minéralogie, un morceau de charbon que des voyageurs avaient apporté des Monts Alleghanys.

—Il y a des millions de siècles, commença-t-il, dans les profondeurs du temps, la terre était couverte d'une végétation prodigieuse et le soleil l'inondait d'une lumière intense comme celle de l'équateur aujourd'hui... Les végétaux se condensèrent, et produisirent ce morceau de charbon qui n'est en fin de compte, comme le prouve l'analyse, que la

chaleur et la lumière du soleil, sous une forme tangible et concrète. Le dernier mot de la chimie est chaleur et lumière, rien que cela, mais derrière cela se cache la cause des causes, l'amour et la sagesse de Dieu. Brûlez ce charbon, vous rendez la liberté aux rayons si longtemps emprisonnés du vieux soleil; et ils vous donnent, ces rayons, la chaleur et la lumière des temps primitifs.

Cette fougère, continua le philosophe, en tirant une petite branche d'un vase de Sèvres, cette fougère est l'expression d'une idée divine. Ses pores si petits contiennent d'innombrables principes de vie. Qu'est-ce que le principe de la vie? Dieu! Dieu qui est partout et dispose tout avec une sagesse infinie. La conservation des êtres créés est une continuelle création. Chaque instant de leur vie renferme un miracle égal au miracle de la création première par la divine parole. La puissance du Verbe qui a fait sortir le monde du néant peut seule l'empêcher d'y retomber.

VI.

—J'aime votre philosophie, Kalm, répliqua le comte. Je m'imagine facilement que le monde est très vieux et qu'il a vu bien des retours de sa jeunesse et de sa vieillesse.

—Et il en verra bien d'autres encore. La forme de la matière est destructible, mais pas son essence. Pourquoi? Parce qu'elle est une conception du verbe éternel par qui toute chose a été faite. La terre est le piédestal de Dieu, dans un sens plus élevé que la science n'est capable de le définir.

—Cette fougère a eu un commencement, remarqua Beauharnois, qui s'intéressait vivement à ces sortes de questions, mais il fut un temps où elle n'existait pas. Comment pouvez vous savoir, Kalm, le moment où elle a commencé à exister?

—La terre elle-même a écrit son histoire en hiéroglyphes, dans son livre de pierres, avant que l'homme ne parut, pour compter le temps et les

époques. L'homme ne sait pas quand a commencé à fleurir cette branche ; mais il sait, d'après le livre de la Genèse, l'ordre de la création, et elle a paru le troisième jour. Alors, cette partie de l'Amérique était desséchée, tandis que l'océan passait sur la face de l'Europe et de l'Asie.

—Alors pour vous le Nouveau Monde, c'est le vieux, le premier né de toutes les terres ? demanda Beauharnois.

La fumée sortait en orbes légers de la pipe du philosophe et s'étendait en nuages d'argent sous le plafond de la salle.

VII.

Incontestablement, chevalier, répondit-il, en lançant une odorante bouffée de fumée. J'ai comparé les rocs, les plantes et les arbres de l'Amérique du Nord, les uns avec les autres; j'ai étudié les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes et les hommes, et j'ai reconnu que tout portait un cachet d'antiquité auprès de laquelle l'antiquité de l'Europe ne semble remonter qu'à hier.

—Nos savants académiciens n'ont encore rien affirmé à ce sujet, Kalm, reprit le comte, et je n'ai pas la prétention de me croire plus sage qu'eux ; mais j'ai souvent entendu de La Corne, soutenir que la race indienne de l'Amérique en est arrivée, à force de vieillir, à une espèce de pétrification, et que les indiens eux-mêmes prétendent que leurs enfants ont autant d'instinct, de réflexions et d'habileté que les blancs devenus hommes.

—La race américaine est si vieille, interrompit de La Corne St. Luc, qu'il semble impossible qu'elle retrouve jamais sa jeunesse ; elle est tellement immobile dans son engourdissement moral, que rien ne pourra jamais la réveiller. Elle restera ce qu'elle est, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de la terre.

—Et cependant, observa Kalm, ces indiens peuvent se vanter d'être les héritiers d'une civilisation perdue, qui remplit l'Amérique de ses œuvres merveil-

leuses, alors que le reste du monde était encore plongé dans les ténèbres de l'ignorance.

—J'ai vu sous les tropiques, reprit de la Corne, les ruines de cités immenses et les temples de dieux étrangers que je ne veux pas appeler des démons,

—Ce ne serait ni philosophique, ni chrétien, répliqua Herr Kalm. Cependant, il est une preuve de l'ancienneté de l'homme rouge de l'Amérique que je trouve concluante, bien que je ne puisse l'apprécier aussi justement que vous. C'est la beauté, la richesse, le charme du langage de ces diverses tribus. Un pareil langage ne peut être que le fruit de la civilisation ; il le prouve, comme le galet, par sa rondeur et son poli, démontre qu'il a été roulé par les flots. Ce ne sont pas les misérables chasseurs que l'on connaît qui ont pu trouver une si splendide manière d'exprimer leurs pensées.

—Leur langage est tellement au-dessus de leur condition, Kalm, affirma de la Corne, qu'il est évident qu'ils descendent d'une race civilisée dont ils ont gaspillé l'héritage et perdu le souvenir.

VIII

Kalm reprit après un instant.

—L'Amérique est très ancienne, tout le proclame. Ses rochers apparaissaient, quand l'Europe dormait encore sous l'océan. Dernièrement, j'examinais avec étonnement et respect la vieille chaîne des Laurentides, à l'aspect décrépit ; ces assises granitiques qui sont aux autres montagnes du globe, ce que sont les pyramides d'Égypte aux autres monuments de l'homme. Leur aspect vénérable révèle à l'esprit émerveillé une insondable antiquité. Là, nous trouvons, marqués par des côteaux sablonneux les véritables rivages que battirent les eaux de la mer dans les premiers âges du monde. Ces rives premières, les poètes n'ont pu les voir que dans leurs rêves, telles qu'elles apparurent d'abord formant la limite des premières terres qui surgirent de l'Océan universel, au commandement du Créateur.

Lorsque Dieu dit : "Que les eaux se réunissent en un endroit et que la terre sèche apparaisse !" les Laurentides apparurent, et le reste de la terre demeura dans le secret du divin créateur. Un jour peut-être, on retrouvera là, si jamais cela se trouve, les premières traces de la vie sur la terre.

—Et notre flore et notre faune, interrogea de Beauharnois, ne sont-elles pas les plus antiques du monde ? Il me semble que c'est admis aujourd'hui.

—Certainement ! répondit Kalm.

Puis, se tournant vers le gouverneur, il ajouta :

—Vous vous en souvenez, comte ? Rudberg avait coutume de déclarer que le cheval, l'éléphant, le chameau et le bœuf ne sont pas des indigènes du nouveau monde ; que le buffalo des prairies de l'ouest garde le type du mammoth ; que le dindon, le condor et le lama portent le sceau d'une origine plus ancienne que n'importe quel animal de l'Europe ou de l'Asie.

IX.

Il y avait là quelques specimens de poissons et de coquillages ; Herr Kalm prit un poisson, un *garpique* du lac Ontario, la dernière espèce vivante d'une classe d'êtres qui peuplèrent les eaux primitives de la terre, avant que les autres êtres pussent entendre le *fiat* du Créateur.

—Vos eaux, dit-il, sont comme vos terres, les plus vieilles. Les plus rares antiquités de l'Ancien Monde sont des choses modernes, comparées à ce poisson qui semble venir des profondeurs de l'éternité.

Il nous apprend que le monde était peut-être plus violent et plus cruel encore alors qu'aujourd'hui. Voyez ces défenses, ces dents menaçantes, cette forme propre à l'attaque comme à la fuite ! Quel rêve terrible du passé ! Combien ancienne, comte, doit être l'Amérique, qui garde encore dans ses mers intérieures ces reliques vivantes des premiers temps !

—Devons-nous en conclure, alors, demanda Beauharnois, que les indigènes de l'Amérique ne sont

pas des hommes nouveaux, mais des descendants dégénérés de quelque race civilisée et aujourd'hui oubliée tout à fait ? Néanmoins bien des gens instruits les font venir de la Tartarie et du Japon.

—*Non liquet !* S'il en était ainsi, ils n'auraient pas manqué d'amener avec eux le cheval, la vache et le mouton, les contemporains de l'homme en Asie ; et cependant, sans le secours de ces animaux, l'Amérique primitive était arrivée à une grande civilisation.

—Vous aimez toujours, Kalm, à relire dans Platon, ce que des prêtres égyptiens avaient raconté à Solon au sujet de la mystérieuse Atlantide,

—Et j'y crois à ce récit des prêtres de l'Egypte, comte ! Les Pyramides ne s'élevaient pas encore et l'Atlantide était connue. Mais les relations avec cette terre éloignée ne pouvaient qu'être accidentelles ; autrement il y aurait eu échange de produits. Colomb aurait vu sans doute des arbres fruitiers de l'Asie transplantés sur les rivages Américains quand il retrouva le Nouveau Monde. Je dis : retrouva, car ce sont les hommes du Nord qui ont découvert l'Amérique. Je réclame pour eux cet honneur ! Le soleil de la civilisation américaine s'est couché avant que l'aurore ait lui pour l'Asie. Il s'est couché, mais en projetant sur le Mexique et le Pérou, un magnifique reflet d'or qui s'est éteint, hélas ! dans le sang versé par les Espagnols.

—Il a projeté ses reflets plus loin encore, reprit de la Corne. Dans mes voyages à l'intérieur, près des montagnes, j'ai contemplé les remparts et les restes de cités anciennes presque réduites en poussières et recouvertes de la forêt séculaire. Et sous les forêts des tropiques, comme je l'ai dit il y a un instant, quelles ruines étonnantes des temples de la prière ! quelles inscriptions ! quelles images ! quelles sculptures !

X.

—J'ai reçu, aujourd'hui même, reprit le gouver-

neur, une lettre du Sieur de La Vérendrie, qui m'informe que là-bas, sur les bords sauvages et âpres du lac Supérieur, il a trouvé des traces d'exploitation des mines de cuivre, de plomb et d'argent. Or, aucune des tribus qui hantent ces rivages ne se souvient d'avoir entendu parler de tels travaux.

—Il est possible que ces territoires aient formé un immense empire autrefois, repartit Kalm. Les Américains ont, comme les Chinois, une foule de dialectes, mais une écriture unique en hiéroglyphes, et ils se comprennent tous ainsi. Tous les indiens, comte, depuis la mer du Nord jusqu'au golfe du Mexique, sont capables de dire ce que signifient les signes dépeints sur les bandes d'écorce qui sont là devant vous.

XI.

Les savants discoureurs laissèrent un moment reposer leurs graves sujets de conversation, remplirent leurs coupes d'un vin délicieux, puis, après avoir bu, dégustèrent un nouveau tabac, et la fumée se reprit à monter en vagues bleuâtres dans la pièce qui s'obscurcissait comme le ciel à l'approche d'un orage.

Rigaud de Vaudreuil n'avait point pris part à la discussion. Il était patriote et soldat, brave et honnête, mais il n'entendait rien en antiquités et détestait souverainement ces choses surannées.

Il aurait aimé, par exemple, à savoir l'opinion du philosophe sur la guerre et les signes du temps.

—Vous avez un passe-port, Herr Kalm, commença-t-il, pour voyager en Angleterre et dans les colonies anglaises ; je ne veux pas vous demander quels préparatifs militaires vous avez vus sur votre passage, ce serait manquer aux lois de l'honneur et de l'hospitalité ; mais je puis bien vous demander ce que vous pensez de la politique anglaise à l'égard de l'Amérique.

—Certainement, Chevalier ! et voici ma réponse : L'Angleterre veut conquérir la Nouvelle France, ni

plus, ni moins. Les colonies anglaises la pressent de le faire—elles ont peur de vous—et la mère-patrie est trop désireuse d'humilier la France, sa rivale, pour reculer devant les conséquences, quelles qu'elles puissent être. Votre conquête, c'est la base de leur politique.

—C'est ce que nous pensions tous, répliqua Rigaud de Vaudreuil. C'est aussi ce qu'ils essaient de faire depuis un siècle. Ils réussiront quand le dernier Canadien digne de ce nom sera couché sur la frontière, pas avant! Je vous remercie, Herr Kalm, d'avoir parlé si franchement, bien que vos paroles ne soient pas très encourageantes.

Il lui serra la main.

—Vous avez parlé des conséquences, fit-il, un instant après. Quelles seraient-elles donc, dans votre opinion?

—La France aura sa revanche, monsieur de Vaudreuil. J'ai assez vu, assez observé pour dire que c'est la peur de la France qui tient les colonies anglaises dans l'obéissance et la fidélité. Les hommes politiques de la Nouvelle Angleterre semblent embrasés de ce souffle de feu qui passa sur l'Angleterre, il y a un siècle. Ils pourraient acclamer un Cromwell; un roi, jamais! Si ces colonies vous conquièrent, elles se lèveront dans leur orgueil pour secouer le joug de la mère-patrie. Ce sera une nouvelle lutte entre le peuple et le roi. La guerre éclatera, et alors la France pourra se venger. L'Angleterre verra tous ses ennemis se joindre aux rebelles pour la frapper au cœur et lui arracher ces belles colonies qui font sa grandeur et sa force!

XII

—Pardieu! Herr Kalm, vous parlez comme un prophète! s'écria de Vaudreuil. Oui, ce serait une belle vengeance, une vengeance aussi douce que la conquête aurait été amère!

Nous sommes au courant, ici, des secrètes manœuvres des partisans de l'idée républicaine, dans

la Nouvelle Angleterre. Ils nous ont fait déjà des avances que nous avons repoussées, parce que ces gens sont les pires ennemis de notre Eglise et de notre roi.

—Ils veulent d'abord, avec le secours de l'Angleterre, renverser votre souverain, puis ensuite, aidés de la France, ils chasseront du Nouveau Monde la royauté anglaise. La guerre sera longue et sanglante : elle enfantera des inimitiés séculaires.

—Par St. Michel ! Herr Kalm, vos paroles ont toutes les couleurs de la vérité, interrompit de La Corne St Luc ; mais la France ne trahira pas ses enfants ; elle sera fidèle à l'honneur et l'hostilité des provinces anglaises ne saurait l'effrayer.

—Puisse-t-il en être ainsi, chevalier ! répondit Kalm en chargeant sa pipe de nouveau. Il faudrait, pour former une civilisation digne de ce grand continent, que la courtoisie et l'urbanité du peuple français pussent s'unir à la rude énergie de l'anglais. Heureux le pays où les qualités de ces deux grands peuples se fondront ensemble ! Il me semble l'entrevoir, ce pays, dans les ombres de l'avenir !...

—Vous croyez l'entrevoir ? reprit le gouverneur. Comment ? Faites-nous part des secrets qui vous sont révélés ! Nous sommes tous des philosophes, ce soir, et nous reconnaissons que le prophète est proche de Dieu quand il contemple les choses du futur.

—Je vois venir un jour, repartit Kalm, où les colonies anglaises se révolteront et secoueront le joug de l'Angleterre ! Je vois venir un jour où les colonies anglaises voudront proclamer leur indépendance. Alors, elles tendront vers vous des mains suppliantes, car elles auront besoin d'amis et de secours !... Et la Nouvelle-France ! la Nouvelle-France devenue province anglaise ne les écoutera point et détournera la tête !... Elles vous demanderont le secours de votre épée, de La Corne St. Luc ! le secours de votre épée, Rigaud de Vaudreuil ! et vous les repousserez ! Vous resterez fidèles à votre

nouveau souverain !... Et vienne un temps où l'Angleterre, lâche et dégénérée, vous abandonne comme le fera bientôt la France, le dernier coup de canon qui sera tiré pour la défense de son drapeau, le sera par un canadien français !

XIII.

—Par tous les saints du paradis ! exclama de La Corne St. Luc, par tous les damnés de l'enfer ! s'écria de Vaudreuil, faisant flamme comme un volcan, cessez vos prédictions, Kalm, cessez ! Cassandre n'a jamais annoncé à Troie de pareilles choses ! C'est impossible ce que vous dites-là, absolument impossible !

—Impossible ou non, je le vois, et ce n'est pas éloigné, répondit Kalm fort tranquillement.

—Quelque chose qu'il arrive, jamais la loyale, la catholique Nouvelle-France ne s'unira aux puritains hérétiques de la Nouvelle-Angleterre !

S'il est vrai que nous aimions peu la vieille Angleterre, nous aimons encore moins la Nouvelle-Angleterre, continua de La Corne.

Nous ne prendrions certes ! jamais la part de cette dernière contre la première. Et puis, nous n'oublierons jamais la France ! jamais ! exclama-t-il.

—Mais la France vous abandonnera. Elle vous vendra pour un plat de lentilles.

—La France, la chevaleresque France ! elle tombera l'épée au poing, si jamais elle tombe !

—La France, aujourd'hui, n'est plus la France des chevaliers, mais la France des courtisans ! Elle est avide et troque son honneur pour de l'or !... Mais, pardon ! je ferme les yeux devant cette sombre vision. Chevalier, votre main ! Vous sauverez votre pays, s'il peut être sauvé.

XIV.

—Laissons reposer un peu cette malheureuse politique, proposa le gouverneur, et n'ajoutons pas aux tourments d'aujourd'hui les terreurs de demain.

Herr Kalm représente ici la vieille université d'Upsal, buvons un verre à sa santé, buvons un *skal* suédois en son honneur!

Les coupes furent remplies et le *skal* fut bu avec enthousiasme.

Le comte se rejeta en arrière dans sa chaise et se prit à songer :

—Six lustres, trente ans, dit-il, ont passé sur nos têtes et blanchi nos cheveux, Kalm, depuis que nous avons terminé notre cours de botanique. Nous avions pour professeur un homme plus jeune que nous, un homme qui faisait la gloire et l'admiration de l'université, comme depuis, il a fait la gloire et l'admiration du monde. Linnée était encore élève de Olaf Celsius et de Gammal Rodbeck quand il ouvrait aux élèves et aux professeurs les trésors de la nature. Puisse-t-il longtemps porter la couronne que le monde lui a mise sur le front!

—S'il vous entendait, comte, répliqua Herr Kalm, il se sentirait tout honteux, car il est aussi humble qu'il est grand. Comme Newton, il dit qu'il n'a fait que ramasser quelques petits cailloux sur les rivages encore inexplorés du vaste océan de la vérité.

—Je le sais, mais nous ne devons pas faire taire la reconnaissance. Quel temps glorieux que ce temps-là! et qu'il était doux d'avoir de tels hommes pour maîtres! Gammal Rodbeck ne cessait de nous dire que nous avions l'honneur d'être traités de la même façon, absolument que son royal pupille, le brave Charles XII.

—Oui, repartit Kalm au souvenir que réveillait ce nom, cela faisait cesser nos murmures dans les jours de disette, quand la portion ne répondait pas à l'appétit. Nous trouvions le gruau meilleur, quand nous songions que c'était cet humble mets qui avait formé les os et les muscles du vainqueur de la Nerva.

XV.

Le gouverneur se laissa emporter par le flot des réminiscences.

—Nos compagnons de classe ont vieilli comme nous, Kalm, dit-il, et comme nous, maintenant qu'ils ont la sagesse des cheveux blancs, ils s'aperçoivent qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil et que tout est vanité. Où est Crusenstolpe ?

—Il vit dans le château de ses ancêtres à Wermland, chassant le cerf, cultivant l'orge, élevant un essaim de jeunes Suédois qui porteront son nom et serviront leur roi et leur pays.

—Et Engelstrem ?

—Dans l'armée. C'est un vaillant cuirassier Finlandais.

—C'est en effet un brave garçon, j'en suis sûr, observa le gouverneur. Et Stroembom, notre Waterloull, où est-il ?

—Dans la marine ; il garde les falaises de la Baltique.

—Et Sternberg ? continua le comte avec la curiosité d'une jeune fille qui rappelle ses compagnes de couvent.

—Conseiller d'état à la cour du roi Frédéric, comme il l'était à la cour de la reine Ulrique. Moi je suis un humble professeur de philosophie à Abo. Markenshiold prêche le patriotisme et la religion aux Dalcarliens. C'est peine perdue. Mais les Dalcarliens aiment qu'on leur dise qu'ils remplissent bien leurs devoirs envers Dieu et le roi, et ils ne priseraient guère un orateur qui négligerait cette précaution.

—Il y en a encore un autre de nos compagnons de classe, et c'était un prodige celui-là, Swedenborg, qu'est-il devenu ?

—Swedenborg ? il est à Stockholm... en corps... Son âme elle, en est rendue au septième ciel !

—Que voulez-vous dire, Kalm ? Swedenborg était le plus beau génie de l'Université.

—Et il ne l'a pas perdu son génie. Peu d'esprits peuvent le suivre dans son essor. Il a étudié la terre, maintenant il explore le ciel et l'enfer. Il n'est pas, comme le Dante, guidé à travers des régions imagi-

naires par un Virgile ou une Béatrice, mais, par une permission divine, il converse avec les bons anges ou les esprits mauvais au séjour du bonheur ou de la désolation.

XVI.

—Vous me surprenez, Kalm, continua le gouverneur, Swedenborg qui était le meilleur mathématicien de la classe et le plus fin observateur de la nature! Olaf Celsius l'appelait un philosophe éminent, et il méritait ce nom. Il n'était rien moins qu'un fol-enthousiaste.

—C'est vrai, mais vous n'ignorez pas, comte, que sous nos neiges et nos glaces, couvent des feux terribles qui font parfois irruption pour illuminer ou dévaster la terre.

Le gouverneur regarda Kalm comme pour l'approuver.

—Je vous reconnais bien, là, dit-il, ô Suédois, avec votre génie brillant et froid comme un soleil d'hiver, votre génie curieux et profond, qui veut soulever le voile dont se couvre l'inconnu et voir ce que nul n'a pu encore deviner; génie mêlé du mysticisme primitif et charmant d'Edda et de la race d'Odin... Mais quand l'avez-vous rencontré Swedenborg?

—Je l'ai rencontré à sa résidence de Hornsgata, justement le jour de mon départ. Vous connaissez Hornsgata, près de Stockholm? Il était au milieu de son verger, dans sa maison d'été, sa retraite favorite. C'est de là qu'il voit les cieux ouverts et qu'il écrit les merveilleux secrets,—*Arcana celestia*,—dont le monde, un jour, fera ses délices.

—Vous m'étonnez, Kalm! jamais je n'aurais supposé qu'il se serait consacré à de pareils travaux. Il a donc renoncé à la philosophie pour chercher une nouvelle voie dans la science et la théologie!... Il est devenu fou à force de sagesse. Peu d'hommes ont cette excuse. Quant à moi j'étudie la philosophie dans les choses visibles, dans une pierre, une plante,

une goutte d'eau, un être animé quel qu'il soit. Mon livre c'est la nature; et la raison m'aide à le commenter. Je trouve cela suffisant. J'aime la théologie, mais je l'abandonne à ceux qui ont charge de l'enseigner et de l'interprèter, *Credo in sanctam Ecclesiam Catholicam!* Mes pères y ont cru et j'espère qu'ils ont été sauvés. J'y crois et elle me sauvera!

XVII.

—L'homme sage ne juge pas Dieu, observa l'évêque, qui avait écouté avec plaisir la conversation des deux anciens étudiants d'Upsal. Et il ajouta:

—Nous devons l'accepter tel qu'Il s'est revelé, et c'est en vain que la curiosité cherche à pénétrer le mystère dont Il s'enveloppe. Nous ne pouvons pas même juger les hommes avec justice.

—Je m'incline avec déférence, répondit Kalm. Au fond, nous croyons tous la même chose, et nous ne différons que dans les signes extérieurs. La mer, à sa surface, paraît infiniment divisée, quand les vagues roulent, roulent sans cesse au souffle des vents, mais dans ses profondeurs elle forme une masse compacte, unie et calme. Mais en Suède, monseigneur l'évêque, nous sommes un peu curieux. Nous aimons à connaître la raison de tout; pourquoi l'homme a été créé, d'où il vient, où il va. Nous soulevons une à une les pierres de la science, pour voir sur quoi elles reposent. Nous allons, quand c'est possible, au fond de toutes les choses, et nous questionnons Dieu lui-même en l'étudiant dans ses œuvres comme dans sa parole.

—Ecoutez, fit l'évêque en levant la main, l'Angelus sonne dans les tours et les beffrois, et des millions de chrétiens s'agenouillent avec la simplicité de l'enfance pour prier. Ils ne connaissent pas un mot de théologie, pas un mot de philosophie! Notre Père qui est au ciel entend la prière du cœur sincère qui demande le pardon du passé et des grâces pour l'avenir. Croyez-vous cela, Kalm?

—Sans doute, Monseigneur, et j'en remercie Dieu!

C'est lui qui nous accorde la grâce du salut, et les humbles seuls sont dignes de la recevoir.

—Puissions-nous la recevoir, ajouta l'évêque, et il récita l'Angelus à haute voix.

Il se fit un silence de quelques instants ; tous s'étaient levés et chacun récitait pieusement à voix basse, la salutation de l'ange et les invocations dont ils l'accompagnaient d'habitude tandis que sonnait l'*Angelus*. Quand on eut fini, la compagnie se remit à table et l'on remplit de nouveau les verres.

XVIII.

La conversation n'avait guère intéressé Rigaud de Vaudreuil qui baillait en se cachant le mieux possible. Il détestait les philosophes et les appelait une bande de sceptiques et de railleurs qui travaillaient à détruire la religion et finiraient par s'attaquer au roi et à la France.

Chacun de nous a son sujet favori de discussion, un sujet où il se sent à l'aise et fort. Il est plaisant de voir un homme silencieux, s'élancer tout à coup, et comme emporté par un coursier vigoureux, sur le terrain qu'il connaît et qu'il aime.

Rigaud de Vaudreuil était taciturne comme un Indien, mais si vous lui parliez de guerre, il devenait tout feu, et c'était plaisir de l'entendre. Il partait au galop comme le cheval de bataille à l'appel du clairon.

Le gouverneur s'aperçut de l'ennui qui se peignait sur sa figure, et amena fort adroitement la conversation sur un sujet auquel ce vaillant soldat pourrait prendre part. Rigaud de Vaudreuil raconta alors ce qu'avaient fait, pour la défense de la colonie, les troupes du roi et les loyaux indiens. Il dit aussi les travaux qui restaient inachevés à cause de la négligence de la cour, et de la division de l'autorité dans la Nouvelle-France. Le gouverneur contrôle la campagne, le général en chef commande l'armée et l'Intendant tient l'argent—le nerf de la guerre ! Le

roi espère de nouvelles victoires! s'écria-t-il. Nous en gagnerons! dussions-nous les payer dix fois de notre sang! Mais ses courtisans, mais ses maîtresses, mais tous ces vampires qui entourent le trône, nous extorquent les dernières bribes de nos richesses! Entre les mains de Bigot, la Nouvelle France va perdre la dernière goutte de son sang et le dernier sou de son trésor. Ici comme en Acadie, les soldats ne reçoivent plus leur solde! ici comme en Acadie, probablement, ils seront obligés de piller leurs compatriotes pour vivre! N'est-ce pas vrai, de La Corne? fit-il en se tournant vers son illustre camarade.

De La Corne fumait avec ardeur en écoutant Rigaud de Vaudreuil, et il se perdait dans un bleuâtre nuage qui s'épaississait toujours.

—C'est vrai! c'est trop vrai! Rigaud, répondit-il. La Nouvelle France aura la destinée de l'Acadie; elle sera brisée comme ceci,—il prit sa pipe et la cassa,—à moins qu'un feu nouveau ne s'allume dans les cœurs français! à moins que la France ne soit gouvernée par des hommes d'état honnêtes et capables, et que le règne des courtisanes, des prodigues et des philosophes ne finisse!

Vous êtes historien, Herr Kalm, continua-t-il. Eh bien! je vous demande d'écrire que la Nouvelle-France—si jamais elle est perdue—ne l'aura pas été à cause de la valeur des anglais ou du manque de patriotisme de ses enfants; mais parce que, dans la Mère Patrie, la richesse sera devenue lâche, la loyauté se sera éteinte, le sentiment de l'honneur et l'orgueil national n'existeront plus! Si la France perd l'empire de l'Amérique, c'est qu'elle n'aura pas le cœur de conserver ce que ses fils ont si bravement conquis! Quand une nation aime mieux son or que son sang, mieux la paix que l'honneur, elle est condamnée! Elle n'aura bientôt plus, peut-être, pour racheter sa misérable existence, ni sang, ni or, ni honneur! Son sang, le meilleur, s'en ira illustrer d'autres terres; son or servira à payer les tributs honteux que lui imposeront les vainqueurs, et son

onneur s'effrondrera pour jamais dans l'océan de ı dégradation nationale !

En articulant ces paroles de feu, De La Corne St. uc était le fidèle interprète de presque tous les ommes intelligents de la colonie.

Ils se sentaient moitié délaissés et tout-à-fait déaignés par la mère-patrie. La politique de la France, n commençait à le sentir et les plus habiles le omprenaient parfaitement, subissait l'influence pererse de Voltaire qui ourdissait alors sa cabale antioloniale. Voltaire ! qui plus tard manqua de cœur t de patriotisme au point d'allumer des feux de joie our célébrer la défaite de Montcalm ! et la perte ar la France de sa plus grande colonie !

Chose étrange ! après un laps de temps de plus 'un siècle, il a surgi une race d'Anglais qui se sont ıits les successeurs des encyclopédistes français pour oser en principe que seule la richesse fait la graneur d'une nation et que, pour l'Angleterre, le seul ıoyen de rester un Etat puissant et respecté est de e débarrasser de ses colonies, de s'aliéner le cœur e millions de ses plus loyaux sujets, de briser les léments les plus forts de sa puissance nationale en ivisant son empire et en en poussant les fragments ans les bras de ses ennemis ! Espérons que le peuple nglais fera sourde oreille à d'aussi pernicieux rguments.

Il existe des *Voltaire* et des *Diderot* anglais qui roient en l'efficacité de la pusillanimité nationale t qui l'enseignent. Ils sont comme cet homme pourıivi par les loups qui leur jetait de sa voiture tous es enfants les uns après les autres, dans l'espérance 'assouvir la faim de ces animaux féroces, et de ıuver son ignoble vie, au prix de tout sentiment de evoir et d'humanité, au prix de l'honneur et des roits que la nature elle-même avait à ce qu'il se ıcrifiât pour le salut de ses enfants.

Voltaire et les philosophes se firent de la liberté ne image fantaisiste qu'ils appelaient l'Angleterre, nage qui, vraie en elle-même, était fausse dans la

conception qu'ils en avaient et qu'ils dégradaient par l'usage factieux qu'ils firent de leur idéal.

Il en est de même de ces Anglais, successeurs de Voltaire, qui se font une idée fantaisiste d'une divinité qu'ils appellent l'Amérique. Ils rampent à ses pieds, lui rendant un culte moitié idolâtre, moitié poltron, mais dégénérant tout-à-fait du sentiment de bravoure et de l'esprit d'indépendance qui animait la nation anglaise.

XIX.

Les funestes prédictions de La Corne St. Luc furent inutiles. Les événements se précipitèrent. Une lutte désespérée commença pour sauver la domination française. Chacun fit son devoir envers Dieu et envers son pays; la bravoure et le dévouement furent sans bornes, et les soldats canadiens sacrifièrent leurs biens, leurs familles et leur vie pour défendre le drapeau national!

La Nouvelle-France n'avait jamais contemplé tant d'héroïsme, recueilli tant de gloire! jamais l'Amérique n'avait vu de si beaux combats! Hélas! la mère patrie ne se réveilla point de sa criminelle torpeur! Aujourd'hui qu'il n'y a plus de Pompadour, que ne donnerait-elle pas pour ces quelques arpents de neige alors si lâchement cédés à l'Angleterre!

Mais ces douloureux événements n'étaient pas encore sortis des ténèbres de l'avenir. L'orage grondait. Les nobles convives du comte de La Galissonnière pouvaient ressentir de l'inquiétude, mais pas de découragement encore, pas de désespoir.

XX.

Pendant que l'on versait du vin, ou que l'on remplissait de tabac les pipes culottées, un serviteur annonça Pierre Philibert.

Tous se levèrent pour lui souhaiter la bienvenue.

Pierre semblait inquiet, mal à l'aise. Cependant, de si cordiales poignées de mains le remirent aussitôt.

—Pierre, dit le gouverneur, j'espère bien que ce n'est pas un mauvais vent qui vous ramène à la ville d'une manière aussi inattendue. Vous êtes le bienvenu, toutefois, et le vent qui nous ramène nos amis est toujours un bon vent.

—C'est un vent maudit qui me ramène, Excellence ! répondit-il en prenant son siége.

—Comment ? qu'y a t-il ? Madame de Tilly et sa charmante nièce se portent-elles bien ?

—Très bien, mais elles ont de la peine. Le diable a de nouveau mis la main sur Le Gardeur. Le malheureux jeune homme a succombé à la tentation. Il est revenu en ville, et personne ne peut lui faire entendre raison. Un déchaîné !

—Comme sa sœur doit souffrir ! soupira le gouverneur. Elle donnerait sa vie pour le sauver ! ..... Je la plains ! je vous plains aussi, Pierre !

En disant ceci, il serra loyalement la main du jeune Colonel.

Je n'éprouve pas moins de pitié, ajouta-t-il, pour l'infortuné jeune homme qui nous cause à tous tant de chagrin.

—Oui, Excellence, Le Gardeur est plus digne de pitié que de blâme. Il a été tenté au-dessus de ses forces.

XXI.

De la Corne St Luc s'était levé ; il arpentait la pièce et paraissait fort surexcité.

—Pierre Philibert, fit-il, où est-il le pauvre garçon ? Il faut le chercher, le trouver ! Quel démon s'est emparé de lui ? Le démon du vin, qui mord comme un serpent et rend fou ? le démon du jeu, qui fait tinter les dés et l'or comme une musique maudite aux oreilles des faibles ? ou le pire de tous, le démon qui n'est jamais vaincu, la femme ?

—Les trois ensemble, chevalier ! De Péan est venu à Tilly, et lui a remis un message de la part d'une femme. Vous savez qui. Il est devenu fou, complètement fou. Cent hommes ne l'auraient pas tenu.

Il s'est mis à boire et à jouer avec de Péan, nuit et jour, à l'auberge du village, et celui qui se serait avisé d'intervenir aurait mal passé son temps. Ils sont venus à la ville aujourd'hui, tous les deux.

—De Péan, reprit de la Corne St Luc, le vilain serpent! Un digne instrument des mensonges et des infamies de Bigot! Je parie qu'il n'a pas été de lui-même à Tilly. C'est l'Intendant qui est au fond de l'affaire. Il voudrait ruiner le plus noble garçon de la Nouvelle France!

—C'est possible, repliqua Philibert, mais l'Intendant seul n'aurait pas été capable de le ramener à Québec. C'est la lettre de cette redoutable sirène qui l'a de nouveau attiré dans le gouffre mortel.

—Oui, mais Bigot s'est servi d'elle, riposta de la Corne, qui n'en démordait pas.

—Peut-être avez-vous raison, mais moi je pense que c'est elle qui se sert de l'Intendant, affirma le colonel.

XXII.

—Et qu'avez-vous fait depuis votre arrivée, Pierre Philibert, demanda l'Evêque; avez-vous vu Le Gardeur?

—Non, Monseigneur. Je les ai suivis à la ville, lui et de Péan. Je me suis rendu au palais où ils étaient entrés. L'Intendant m'a reçu avec la plus exquise courtoisie. Je lui ai dit que je désirais voir Le Gardeur; il m'a répondu que c'était impossible en ce moment-là.

En même temps, j'ai entendu le bruit des dés, le son des pièces d'argent, des rires, des cris... J'ai reconnu Le Gardeur à sa voix, et lui ai fait remettre ma carte avec quelques mots. Il me l'a renvoyée après y avoir griffonné des ordures...... Cependant l'écriture n'est pas de sa main, bien qu'il ait signé cela de son nom. Lisez, Excellence,; voyez! Je ne veux pas répéter ces choses. Dites moi ce qu'il faut que je fasse pour protéger mon honneur et en même temps sauver mon ami. Pauvre Le Gardeur! il a

pas écrit cela, jamais ! Ce n'est pas possible ! Il a signé sans savoir ce qu'il faisait.

—Par Saint Martin ! exclama de la Corne, qui venait de lire la carte, quelqu'un mordra la poussière pour cela ! Quant à Le Gardeur, prenez-le en pitié, pardonnez-lui ! Il n'est pas tant à blâmer que ces coquins de la friponne qui trouveront un jour l'épée de la Corne un peu longue pour leurs petites poitrines.

—Pardonnez ! mes chers amis, pardonnez ! recommanda l'Evêque, ce n'est pas ainsi que doivent parler des chrétiens.

—Non, mais ainsi que parlent des gentilshommes, riposta de la Corne avec humeur, et je soutiens qu'un vrai gentilhomme est un bon chrétien. Cependant, monseigneur, vous faites votre devoir, je le reconnais, et je vous en félicite ; mais je ne vous promets pas l'obéissance. David a tué Goliath en duel, et Dieu et les hommes l'ont exalté pour cela.

—Il ne se battait pas pour son compte, de la Corne, riposta l'évêque en souriant. Goliath avait défié les armées du Dieu vivant et David s'arma de l'épée pour le salut de son roi.

—*Confiteor !* monseigneur ! mais la logique du cœur l'emporte souvent sur celle de la tête, et le sabre est fait pour sabrer les polissons !

—Je m'en retonrne chez moi maintenant, fit Pierre. Je reverrai Votre Excellence à ce sujet.

—Quand vous voudrez, Pierre ; je suis à votre disposition, répondit le gouverneur.

Tous les hôtes se levèrent. C'était pour tous le moment de se retirer.

Le gouverneur et Kalm passèrent dans le musée et se mirent à étudier, comme deux écoliers, les minéraux, les plantes, les oiseaux, les animaux de toutes sortes. Ils oublièrent le monde, et ses projets, et ses batailles, pour admirer les richesses, la beauté et la variété des règnes de la nature, dans le Nouveau Monde.



CHAPITRE XL

LA COUTUME DE PARIS.

I.

Le chevalier de Péan n'avait, en effet, que trop bien réussi à perdre de nouveau Le Gardeur. Quelques jours lui avaient suffi pour cette œuvre infâme, et il triomphait maintenant.

A Tilly, il s'était retiré à l'auberge du village, n'osant pas accepter l'hospitalité de la noble châtelaine. Mais il venait au manoir tous les jours, pour régler des affaires dont l'Intendant l'avait chargé. Un prétexte, pas autre chose.

Il était reçu poliment, mais avec froideur; ce qui ne l'empêchait point de se montrer fort galant. Il aurait voulu gagner les bonnes grâces des dames ou, du moins, faire tomber leurs préjugés.

Il voulut une fois aborder Amélie, un peu plus familièrement, peut-être, que ne le permettait la stricte politesse; mais il ne fut pas tenté d'essayer une seconde fois. Elle répondit à ses paroles flatteuses par un regard tellement chargé de mépris, par un mouvement d'aversion tellement prompt, qu'il resta stupéfait.

La justice d'une femme qui se sent heureuse d'être aimée a quelque chose d'implacable. Elle craint toujours, cette femme, que la force et la pureté de son dévouement ne soient soupçonnées.

II.

De Péan grinça des dents et jura de se venger de cet outrage. Il appelait cela un outrage, lui, cette juste répugnance que la vertu éprouvait à le voir. Il jura qu'avant longtemps Amélie expierait cruellement cet indigne acte de mépris.

Un de ses rêves les plus caressés s'envolait pour ne plus revenir. Il avait regardé avec envie l'immense fortune et la haute position de la jeune châtelaine de Repentigny; la cupidité s'était allumée plus vive encore que l'amour dans son âme basse, et les charmes incomparables de la sage beauté le touchaient moins que la pensée de ses richesses.

Il n'était pas assez magnanime pour supporter bravement la perte de ses espérances. Il ne comprenait pas, dans sa sotte vanité, quand il se regardait avec béatitude, qu'une femme put lui préférer un autre homme; il ne comprenait pas qu'une femme suivrait pieds nus, s'il le fallait, un gueux qu'elle aime, et refuserait de chausser des sandales d'or pour marcher avec un riche qu'elle n'aime pas.

III.

Quand Amélie fut entrée dans sa chambre, elle dit à Héloïse de Lotbinière qu'elle n'aurait pas voulu traiter un gentilhomme aussi rudement que cela; parce qu'une femme ne doit jamais répondre par le mépris à l'amour d'un homme, quand cet homme est honnête et sincère.

—Mais le chevalier de Péan, ajouta-t-elle, est si faux, si présomptueux que je ne puis souffrir qu'il me parle comme à une amie. Je suis, je veux rester une étrangère pour lui.

—Tu t'es montrée trop bonne encore, lui répondit Héloïse en l'entourant de son bras; s'il se fut adressé à moi, je me serais autrement moquée de ses flatteries. Je l'aurais payé avec la même monnaie. Je l'aurais laissé s'avancer au bord du précipice, faire de tendres aveux, offrir sa loyale main, puis, alors

je l'aurais laissé tomber du haut de ses espérances, comme du haut du rocher on laisse tomber un caillou dans le gouffre de la chaudière...

—Tu as toujours été plus hardie que moi, Héloïse ; je ne pourrais, pour rien au monde, faire cela. Je ne veux causer de peine à personne, pas même au chevalier de Péan. Et puis, cet homme, je le crains ; tu sais pourquoi. Il a sur Le Gardeur une puissance extraordinaire, une autorité qui m'épouvante. Quand ils sont quelque part ensemble, je voudrais y courir, pour éloigner ou prévenir sa maligne influence, pour protéger mon frère bien aimé ! Hier encore, au salon, je me suis longtemps attardée avec eux ; trop longtemps ! et de Péan a pu supposer que je me plaisais en sa présence.

—O mon Amélie ! ma sœur ! Oh ! laisse-moi t'appeler ainsi. J'éprouve les mêmes craintes que toi pour Le Gardeur !... pour Le Gardeur que j'aime sans espérance et que je voudrais voir heureux !

—Ne dis pas sans espérance, chère Héloïse, fit Amélie, en embrassant avec tendresse son amie, Le Gardeur n'est pas insensible à ta douceur et à ta beauté...

—Hélas ! Amélie, je sais bien que mon attachement est inutile ! je n'ai aux yeux de ton frère, ni grâces, ni vertus... Hier encore, il m'a laissée pour causer d'elle avec de Péan... D'elle, Angélique Des Meloises !... Et comme il était animé, transporté, plein de feu ! comme les questions se pressaient sur ses lèvres ardentes !... J'ai bien souffert, va !...

Elle cacha son visage couvert de larmes dans le sein de son amie et se mit à sangloter comme si tout son cœur se fut brisé dans une angoisse.

IV.

Amélie pleura quelques moments avec elle. Elle songea que de Péan pouvait bien avoir apporté à Le Gardeur un message, un souvenir peut-être, de la dangereuse coquette. Elle le rappelait peut-être, du fond de son boudoir enchanté. Alors, rien ne pour-

rait retenir le malheureux jeune homme; ni les observations, ni les prières, ni les pleurs! rien!

—Dieu le garde! fit-elle, d'une voix plaintive. Il est perdu s'il retourne à la ville... deux fois perdu! Perdu comme gentilhomme! perdu pour l'amour qu'il rêve!... Cette femme se sert de lui comme d'un instrument, pour arriver à son but infâme, et elle le rejettera indignement! Pauvre Le Gardeur! comme il aurait été heureux avec toi, Héloïse! comme il aurait été heureux!

Elle embrassa les joues pâles et trempées de larmes d'Héloïse, et toutes deux, pendant quelques minutes, la tête appuyée sur le même oreiller, gardèrent un silence plein d'amertume.

V.

La nuit était orageuse. Le vent s'était élevé de l'est dans l'après-midi, et le soir, avec la marée montante, il avait doublé de fureur. Il fouettait les fenêtres et les arbres, s'engouffrait dans les cheminées avec un grondement de tonnerre, faisait rendre aux bois tourmentés, des gémissements de cataractes.

La pluie tomba par torrents, comme si le ciel eut voulu laver les souillures de la terre. Les murailles du manoir restaient immobiles comme le roc, et la tempête ne pouvait les ébranler; cependant, ce vent, cette pluie, ce fracas inouïs causaient de l'effroi aux deux jeunes filles. Elles se serrèrent l'une contre l'autre, comme deux oiseaux dans le nid léger que secoue la bourrasque et elles s'endormirent en priant pour Le Gardeur.

VI.

De Péan avait rempli sa mission fidèlement, mais à regret. Il aurait bien mieux aimé laisser Le Gardeur à Tilly, et il enrageait à la pensée de le voir renouer avec Angélique des relations si heureusement rompues.

Mais c'était sa destinée, sa maudite destinée de bssu, comme il le disait, d'être toujours maltraité

par quelque femme. N'importe ! Le Gardeur paierait bien pour cela ! Il boirait et se dégraderait assez qu'Angélique regretterait de l'avoir fait revenir.

Il savait bien qu'Angélique ne songeait pas à l'épouser ; il savait également que Bigot ne songeait pas davantage à épouser Angélique. Il les connaissait parfaitement l'un et l'autre. Il n'en était pas moins jaloux cependant.

Une chose le consolait dans ses regrets, une chose faisait sourire sa mauvaise humeur : si la femme qu'il aimait pour ses richesses lui avait échappé, celle qu'il recherchait pour son esprit et sa beauté, lui tomberait comme un flacon d'or entre les mains, ou par dépit, ou par amour. Peu lui importait le motif.

Ce fut à l'auberge du village de Tilly qu'il commença à mettre à exécution son projet honteux. Il n'ignorait pas qu'au manoir des yeux vigilants auraient veillé sur sa victime. A l'auberge, personne ne le gênerait, personne n'interviendrait, et il aurait pour l'aider, le vin, le jeu, le souvenir de mademoiselle Des Meloises.

Si Le Gardeur portait à ses lèvres altérées, au nom d'Angélique, une coupe pleine de vin, s'il prenait dans ses mains les cartes ou les dés pour tenter la fortune, et s'enivrer des émotions du jeu, c'en serait fait de lui ; toutes ses bonnes résolutions, ses principes vertueux s'effondreraient pour jamais. Il secouerait le joug de ses gardiens, et reprendrait sa liberté ! Il reviendrait à la ville, où la grande compagnie l'attend pour une œuvre qu'il ne soupçonne point, et dont il ne connaîtra l'odieux que lorsqu'il sera trop tard pour se repentir.

De Péan se souvenait d'une parole de Bigot, et il croyait avoir trouvé sa vengeance. Le Gardeur et Amélie verraient ce qu'il en coûte pour enlever à un gentilhomme ses espérances et démolir ses ambitions.

VII.

Le lendemain fut un jour humide et mauvais. Le vent souffla fort, et sous sa froide haleine, les arbres secouèrent les gouttelettes restées aux feuilles. Le gazon des champs était presque sombre comme le firmament du ciel. Les chemins boueux s'allongeaient comme des serpents noirs sous les bois ou dans les plaines; les ruisseaux coulaient à pleins bords, et leurs eaux jaunies par le sable des prairies s'en allaient se perdre dans le grand fleuve, à peine visible à travers le brouillard.

Là-bas, surle rivage rocailleux, les vagues venaient mourir tour à tour et rapidement avec un murmure sonore au pied de la falaise. l'église dessinait à peine sa silhouette grise dans le voile blanc de la bruine; et la cloche, quand elle sonnait pour la prière, faisait à peine entendre sa voix sainte, aux fidèles frileusement enfermés dans leurs demeures.

Personne sur le chemin noir de boue, si ce n'était de temps en temps une femme qui courait chez la voisine, les pieds crottés et la tête enveloppée dans un châle.

VIII.

Cependant, il y avait du monde à la vieille auberge; des bateliers, des habitants qui profitaient de la pluie pour se réunir, boire un coup. Dans un coin, tout près du foyer qui flambait, un petit vieillard, la face illuminée par la flamme et le vin, la robe retroussée jusqu'à la ceinture, se chauffait les jambes avec une satisfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler. C'était maître Pothier dit Robin.

A côté de lui, Jean Lamarche évoquait, avec une verve infatigable, les souvenirs de l'émeute et les qualités de son violon alors si indignement écrasé, pressait sur son cœur un autre violon nouvellement éclos, et coupait, dans son désir de ne rien oublier, la parole à tous ceux qui commençaient un récit,

Parler plus souvent qu'à son tour, c'était presque

un exploit quand maître Pothier était là ; car il possédait, ce vieux notaire, une terrible vigueur de langue. Avec ses phrases prises dans les codes, et ses citations latines, il réussissait à embarrasser Jean, mais alors le violonneur prenait son instrument, attaquait un air gai, appelait sur lui l'attention, et la discussion était à recommencer.

IX.

L'arrivée de maître Pothier dans le village était presque un évènement. Non pas que ses visites fussent bien rares, mais parcequ'il était aimé, après tout, ce savant homme de loi, qui vidait si lestement un verre et si vite embrouillait une affaire.

A peine s'était-il installé chaudement, dans un fauteuil, en face de l'âtre brûlant, avec ses paperasses et ses bouquins, que toute la seigneurie connaissait la grande nouvelle, et qu'une douzaine de braves plaideurs se flattaient déjà d'avoir raison les uns des autres en deux mots et à bon marché.

Au reste, il y avait de la besogne de taillée pour la plume du notaire. Songez-y, toutes les querelles et tous les procès verbaux d'une année à mettre en blanc et en noir ! Les moribonds l'avaient attendu pour mourir, ne voulant trépasser qu'en bonne et due forme, et laisser leurs dernières volontés clairement, formellement exprimées ; les promis l'avaient attendu pour signer le contrat qui devait les enchaîner l'un à l'autre à jamais. Le feu sacré de l'amour pouvait brûler leur cœur, mais le flambeau de l'hymen ne s'allumait que lorsque les conditions des épousailles avaient été couchées sur une feuille de papier fort et scellées par une étoile de cire rouge.

Le notaire avait affaire à de mauvais payeurs, assez souvent, mais il se tirait gaiement d'embarras. Ils ne se gênaient guère pour le faire travailler ; pourquoi se serait-il gêné pour les faire payer ?

X.

—Combien allez-vous me charger, maître Pothier,

pour me griffonner un acte de *damnation?* lui demanda Louis Du Sol.........

—Cela dépend, répondit le vieillard rusé.

—C'est un cochon raisonnable que.........

—Comment? tu veux *damner* un cochon raisonnable ?...

—Oui, je veux donner un cochon raisonnable pour l'usage d'un petit morceau de terre en bas du moulin.

—Faudra-t-il y mettre un sceau?

—Oui, maitre Pothier, un sceau, tout !

Maître Pothier gratta sa perruque de l'air le plus grave du monde,

—Un acte de *damnation* de première qualité, solide, inattaquable, te coûtera cinq livres, dit il ; un de moyenne qualité, avec deux ou trois portes pour sortir, te coûtera trois livres; un mauvais, qui ne liera personne et ne signifiera rien, ne te coûtera qu'un franc. A ton choix, Louis.

L'habitant crut qu'un acte de *damnation* tout à fait ordinaire et le plus commun, était tout ce qu'il fallait. Dans tous les cas, il ne se trouverait pas plus lié que l'autre partie et pourrait tout aussi bien commencer la chicane et faire un joli procès.

XI.

Avec maître Pothier, il fallait toujours finir par causer de chicane et de procès. Son havresac sentait la loi comme celui d'un médecin, la drogue.

Les habitants de Tilly étaient de braves gens, qui respectaient leur seigneuresse; mais ils avaient un penchant à l'ergotage et aimaient à faire voir qu'ils connaissaient les subtilités de la coutume de Paris et de Rouen.

Ils payaient régulièrement les cens et rentes; mais depuis quelques années, madame de Tilly leur en faisait remise à cause de la dureté des temps.

Ils faisaient moudre leur grain au moulin banal, et n'avaient pas le droit d'aller ailleurs. Ils donnaient en paiement quelques poignées de ce grain pour

chaque minot. Il y avait une sérieuse discussion pour savoir si une poignée était une poignée ou bien une jointée comme le prétendait toujours Joachim, le brave meunier.

Madame de Tilly gardait ses pigeons dans le colombier, pour les empêcher de piller les champs de ses censitaires. Mais il fallait savoir combien elle avait le droit d'en garder et combien aussi les habitants devaient en nourrir. La table, la porte, les cloisons de l'auberge se couvraient alors de chiffres blancs, joliment fantastiques, que le cidre finissait toujours par effacer,

XII.

Maître Pothier et Lamarche discutaient toujours.

—D'après la coutume de Rouen, affirma le vieux notaire, madame de Tilly peut avoir un colombier capable de nourrir et de manger toute la Seigneurie. C'est son droit.

—Dites donc aussi, répliqua Jean Lamarche qui se faisait le Défenseur du Peuple, dites donc qu'elle peut user du droit de grenouillage, comme le seigneur de Marais Le Grand.

—Et sans doute ! Jean La Marche, sans doute qu'elle le peut ! C'est un droit inhérent aux fiefs normands. Seulement, comme il n'y a pas de grenouillières à Tilly, les bons habitants ne sont pas obligés de se lever la nuit pour aller faire taire les grenouilles. S'il y avait des grenouilles, mon bon, vous iriez pendant toute la nuit qui précéderait le mariage de votre seigneur, en fouetter, avec de longues gaules, les ondes verdâtres, et vous chanteriez, pour inviter les grenouilles à se taire et votre maître à ronfler :

> Pâ ! pâ ! rainette, pâ !
> Notre seigneur dort, que Dieu gâ !

—C'est une curieuse coutume, maître Pothier ; et l'on endure ça ?

XIII.

—Avez-vous été marié déjà? reprit Jean La Marche, au bout d'un instant.

Maître Pothier le regarda d'un air moqueur, puis il éclata de rire.

—Moi, marié? fit-il, ha! ha! l'idée!... Non! Je connais trop bien la loi pour cela. Non! Jean La Marche, je ne me suis jamais marié... Mariez-vous, si vous l'aimez, je suis prêt à écrire votre contrat de mariage sur une feuille de papier large et blanche comme la robe de noce de votre future; mais ne me demandez pas d'encourir l'obligation de payer le droit du seigneur qui existe d'après la coutume de Normandie.*

—Mais il parait qu'il n'existe plus ce droit-là, riposta Jean en regardant les autres personnes qui se trouvaient dans la pièce.

—Bah! répondit Nicolas Houdin, un grand gaillard, je suis à Tilly depuis soizante ans, et je n'ai jamais entendu dire que nos nobles seigneurs l'aient revendiqué.

—Je parle du droit, reprit le notaire, pas de la pratique, de la possibilité de la chose, non de son actualité.

—C'est du latin, pensa Houdin, il ne faut pas douter.

—Oui, je comprends, vous avez raison, maître Pothier, ajouta-t-il.

Jean La Marche reprit tout radieux:

—Quand à nous, dans tous les cas, nous en serons exemptés, car c'est une seigneuresse bien généreuse que nous avons à Tilly; buvons à sa santé!

—Je veux bien boire, Jean La Marche, riposta le vieux notaire, mais tu ne me prêndras pas comme

* Cette obligation de battre les grenouillières et ce droit du Seigneur, sont de sottes histoires inventées par la calomnie et propagées en haine de l'ancienne noblesse, par l'ignorance et le préjugé, tel que l'ont établi plusieurs auteurs et notamment M. Louis Veuillot, dans son livre intitulé "le droit du seignenr."

cela. Etudie, mon jeune homme, et respecte la loi ! Ce droit est transmissible, c'est prouvé par les arrêts de la Cour de Bourges. Respecte la loi.

XIV.

—Je la respecte, la loi, et je veux qu'elle me protège à mon tour, reprit Jean La Marche. Vous savez, continua-t-il, que l'hiver dernier, ma pauvre Fifine a pris un gros rhume et est morte. Eh bien ! elle a laissé une sœur que je voudrais épouser. Elle est bien prête à dire : oui, la sœur ; le curé dit : non, et les femmes disent : oh ! oh ! Je serais curieux de savoir maintenant ce que dit la loi. Peut-on se marier avec la sœur de sa femme ?

Les habitants s'approchèrent pour écouter. Tout le monde de la paroisse connaissait les intentions de Jean La Marche. Les hommes le raillaient, les femmes le plaignaient. Maître Pothier dressa l'oreille comme un cheval au son de la trompette, et s'écria :

—As-tu envie d'être pendu, Jean La Marche ?

—Moi, pendu pour cela ?

—Oui, pendu, jusqu'à ce que mort s'en suive !...

—Est-ce vrai, comme l'affirme le bedeau, reprit Jean La Marche, qu'un homme est bigame quand il a deux femmes.........

—Comment ! une telle ignorance des lois divines et humaines...

—Attendez que j'achève, toujours, répliqua Jean. Quand il a deux femmes dans le cimetière ?

—La bigamie mérite la corde ; votre cas est sérieux, et rien que la pensée de cette infamie, c'est un crime cousin germain de la potence, affirma le vieux notaire avec une emphase risible.

—Je ne crois pas cela, maître Pothier ; où sont vos autorités ?

—Mes autorités ? Ecoute, Jean La Marche.

Et il défila avec aplomb et d'une voix chantante :

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,

Jason, Aliciat, Cujas,
Ce grand homme si capable !
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable !

Si ce n'est pas assez pour vous faire pendre, Jean La Marche, continua-t-il, c'est que vous n'en valez pas la corde. C'est l'opinion de Molière, comme c'est la mienne aussi. Et maintenant, je vous condamne à faire venir du cidre et à payer votre écot.

XV.

L'opinion du vieux notaire triompha, il fut acclamé ; les applaudissements firent trembler la salle.

—N'importe ! dit Jean La Marche, vous allez entendre une belle chanson, ma meilleure ; c'est *l'apologie du cidre.* Jacques Cartier lui-même l'a apportée de Normandie. Remplissez vos goblets et tenez-vous prêts à faire chorus.

Il fit vibrer son violon, puis levant le bras avec élégance comme un virtuose, pour faire glisser l'archet sur les cordes sonores, il se mit à chanter :

De nous, se rit le Français,
Mais pourtant, quoiqu'il en die,
Le cidre de Normandie
Vaut bien son vin quelquefois !
Coule, avale ! et loge ! loge !
Il fait grand bien à la gorge !

Ta douceur, ô cidre beau,
A te boire me convie,
Mais pour le moins, je t'en prie,
Ne me trouble pas le cerveau !
Coule, avale, et loge ! loge !
Il fait grand bien á la gorge !

Voisin, ne songe à procès,
Prends le bien qui se présente !
Mais que l'homme se contente,
Il en a toujours assez.
Coule, avale, et loge ! loge !
Il fait grand bien à la gorge !

Tous les autres firent chorus en choquant les unes contre les autres, leurs coupes remplies, ou en frappant la table de chêne pour marquer la mesure.

Maître Pothier était dans le ravissement. Il s'écria les bras au ciel :

—La santé de madame de Tilly, maintenant, et de la jeune et jolie châtelaine, mademoiselle Amélie !

Il n'y eut pas une voix discordante. L'enthousiasme grandissait toujours.

—La santé et le bonheur du jeune seigneur de Repentigny ! reprit encore maître Pothier, et que celui qui refusera de remplir sa coupe ait toujours la bourse vide.

—Chut ! maître Pothier, fit Jean La marche, le jeune Seigneur est dans le salon avec le chevalier de Péan et une couple d'autres bouledogues de la Friponne. Ils jouent aux dés et boivent du vin chaud.

—Le chevalier de Péan ! le secrétaire de l'Intendant est ici ! répéta le vieux notaire à voix basse. Quel diable l'amène à Tilly ?

—Quelque satanique affaire, dans tous les cas, affirma Jean. J'ai pris le large il y a huit jours, car j'avais peur qu'il ne vînt pour faire une enquête sur la bagarre. A la fin, voyant qu'il ne s'agissait pas de cela, et dévoré d'une soif ardente, je suis revenu aux *armes de Tilly*. Le connaissez-vous, le chevalier de Péan, maître Pothier ?

—Si je le connais ! Je connais tous les chiens de la ville, gros et petits.

—C'est un gai luron, mais il a la duperie écrite dans l'œil, ou je ne suis pas juge. Qu'en pensez-vous, maître Pothier ?

—Ce que j'en pense ? Jean La Marche, répondit le notaire, gravement en secouant la tête, je pense qu'il serait digne d'être le secrétaire de Caius Verres lui-même.

—Caius Verrès, qu'est-ce que cela ? demanda le violoneux avec respect, car il respectait la science, et d'autant plus qu'il la connaissait moins.

—Caïus Verrès, reprit le notaire, c'était un renard ! Un homme rusé comme un renard, c'est-à-dire. Il était romain, et pour bien parler de lui, il faut le faire dans la langue de Rome. Il fut intendant de la Sicile *populatæ vexatæ funditus evarsæque provinciæ*, comme notre pauvre Nouvelle France, et c'est mon opinion !

Le brave Jean La Marche fut enchanté de cette réponse savante. Cela ressemblait au latin qu'il entendait à l'église, ça devait être vrai par conséquent.



CHAPITRE XLI.

UNE MAUVAISE NUIT.

I.

Les habitués de l'auberge de Tilly s'étaient mis à causer des affaires de la colonie, et surtout de la dernière razzia des commissaires royaux. Maître Pothier, la tête en arrière, sur le dossier de sa chaise, l'air songeur, écoutait en faisant tourner ses pouces l'un contre l'autre. Tout à coup, il se pencha vers Jean La Marche.

—As-tu dit, Jean La Marche, lui demanda-t-il, que Le Gardeur de Repentigny jouait aux dés et buvait du vin chaud avec le chevalier de Péan et deux bouledogues de la Friponne?

—Oui, je l'ai dit, répondit Jean qui paraissait attristé. Il a rompu sa chaîne, notre jeune seigneur, et je crois qu'il ne se laissera pas reprendre sitôt.

—Comment! riposta maître Pothier, le meilleur acte que je pourrais faire, ne le tiendrait pas mieux qu'un fil d'araignée. Ces de Repentigny, ils sont obstinés comme des taureaux, et ne supportent aucun joug. Pauvre garçon! Sait-on, au manoir, qu'il est ici à boire et à jouer?

—Non! Vous comprenez que toute la pluie du ciel n'aurait pu empêcher mademoiselle Amélie et madame de le relancer jusqu'ici. Pierre Philibert, son ami, un grand officier du roi, maintenant, est allé à Batiscan, pour des affaires qui regardent l'armée, m'a dit le groom; sans cela, Le Gardeur ne

serait pas à l'auberge comme nous, pauvres habitants, qui ne savons que faire à la maison quand la femme coule la lessive.

—Pierre Philibert! fit le notaire en se frottant les mains, je le connais. Un héros comme St. Denis! C'est lui qui est allé à Beaumanoir chercher Le Gardeur. Il l'a ramené comme un chat fait de son petit.

—Comment! entre ses dents?

—Pas de plaisanteries, Jean, sois convenable, remarqua le notaire légèrement froissé. N'étire pas mes comparaisons comme un fil, ou comme ton esprit. C'est dommage qu'il ne soit pas ici, le colonel Philibert, il le sortirait bien lui, son ami Le Gardeur...

II.

Après cette réplique, le notaire alla se mettre à la fenêtre où la pluie se précipitait avec fureur. La nuit approchait et les ombres commençaient à envelopper les bois et les champs. Sur le cap, les grands pins noirs se berçaient au vent en poussant des plaintes lugubres.

Maître Pothier suivit du regard la route vaseuse qui s'enfonçait dans l'obscurité. Il y avait une lieue pour se rendre au manoir. Une lieue, par un temps pareil, c'était long. Il se tourna vers l'âtre où flambaient les sarments, songea au bon cidre, aux joyeux camarades, et revint s'asseoir bien tranquillement dans son fauteuil.

Il tira sa pipe, son sac à tabac et se mit à fumer. Il était décidé d'attendre le beau temps au coin du feu. Cependant il était inquiet, agité. Le bruit des voix, le son de l'argent, le choc des dés d'ivoire, les éclats de rire qui venaient du salon, tout cela le troublait fort. Il vida quelques bons verres pour se calmer. Il devint lourd, somnolent. Il en prit d'autres alors pour se réveiller.

—Bah! se dit-il en lui-même, un homme est capable de marcher à la pluie, quand il est capable de

venir s'asseoir près du feu. La cause est jugée : j'ai perdu !

—Jean La Marche, veux-tu venir au manoir avec moi, ce soir ? demanda-t-il au violoneux.

Jean avait la langue passablement embarrassée. Ses pensées flottaient dans une mer de vin.

—Au manoir ? fit-il, le chemin est long comme un cantique de Noël, maître Pothier, et la pluie va gâter les cordes de mon violon. N'importe, maître Pothier, pour vous être agréable, j'irai. Ces chiens de la Friponne hurlent de plus en plus fort. Ils vont dévorer Le Gardeur avant demain matin... Je vais vous accompagner... Donnez-moi la main, vieux Robin ! Mais, diable ! Mon siège est bien pesant : je ne viens plus à bout de me lever !

III.

Après plusieurs essais infructueux, s'aidant mutuellement avec une touchante fraternité, ils réussirent enfin à se mettre sur leurs jambes, et sortirent, bras dessus bras dessous.

La pluie tombait dru, l'eau coulait dans le chemin, les ombres s'épaississaient.

Ils allaient toujours, glissant, avançant, reculant, riant, chantant, le notaire avec son sac de cuir plein de vieux papiers, le violoneux avec son instrument emmailloté dans une flanelle verte.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'une petite cabane noire, la demeure de Roger Bontemps, un vieux camarade.

—Si nous entrions, une minute, fit le violoneux, pour nous faire sécher un peu.

—Ou pour tremper un peu le dedans, afin que le dehors ne soit pas jaloux, répondit le notaire.

Ils entrèrent. L'humble propriétaire les reçut à bras ouverts et les fit asseoir près d'un bon feu.

Maître Pothier tira sa gourde, Jean La Marche prit son violon. Il fallait bien se dédommager un brin des ennuis de la route.

Les minutes passèrent vite, les heures sonnèrent

plusieurs fois, la gourde fut vidée jusqu'au fond, le violon se mit à râler des variations inconnues, le notaire et le musicien roulèrent l'un contre l'autre sur la pierre du foyer, avec leur hôte, et dormirent profondément jusqu'au jour.

IV.

Quand ils s'éveillèrent, le soleil brillait et l'orage était loin. Ils recueillirent leurs esprits et se souvinrent comment et pourquoi ils se trouvaient ainsi chez l'ami Roger Bontemps. Ils eurent honte, avouons-le, pas énormément, mais un peu, et se demandèrent s'ils allaient se rendre au manoir ou retourner au village.

Pendant qu'ils délibéraient, un petit domestique du manoir passa. Il revenait de l'auberge où madame de Tilly l'avait envoyé dès le point du jour. Il apprit à maître Pothier que Le Gardeur venait de partir en canot, pour la ville, avec le chevalier de Péan et ses associés.

Le départ de maître Pothier et de Jean La Marche avait laissé un grand vide dans l'hôtellerie. Avec eux le rire, la gaieté, la chanson, le mot drôle semblaient s'en être envolés. Les habitués, tous plus ou moins gaillards, se retirèrent tour à tour, sans bruit, et comme un peu soucieux. Il n'y avait plus d'argent dans le gousset, peut-être, et le crédit n'était pas fameux. Ou bien l'image de la femme s'offrait à l'esprit. Elle aurait son mot à dire, la femme ! Elle ne s'était guère amusée, elle, et la colère s'était amoncelée toute la nuit dans son cœur. Ce serait une tempête plus redoutable que celle du dehors...

Les joueurs restèrent plus longtemps à l'auberge et se livrèrent sans contrainte à de tapageuses démonstrations, quand ils se virent seuls.

Paul Gaillard, l'hôtellier, un brave homme, fort timide et pas du tout accoutumé aux grands personnages, se montrait le moins possible, et seulement quand on l'appelait. Il avait son jeune seigneur en grande estime, et il aurait bien voulu le voir partir

pour le manoir. Un moment il se pencha, tout rougissant, à son oreille et lui demanda s'il voulait bien accepter sa calèche pour s'en retourner. Le Gardeur et ses compagnons éclatèrent de rire. Le pauvre Gaillard se sauva, mais il envoya quelqu'un avertir madame de Tilly, de ce qui se passait chez lui.

V.

Les deux compères que de Péan avait fait venir de Québec, pour l'aider à perdre Le Gardeur, étaient Le Mercier et Eméric de Lantagnac, deux âmes damnées de l'Intendant. Il étaient accourus avec plaisir.

De Péan n'eut aucune difficulté à décider Le Gardeur à venir à l'auberge, rencontrer des compagnons qui s'y trouvaient comme par hasard, affirmait-il.

A la taverne, il fallut boire. On ne se retrouve pas comme cela, sans éprouver du plaisir et sans se montrer courtois.

On causa de tout et d'autres choses encore. Le nom d'Angélique Des Meloises revint souvent, à dessein, sur les lèvres de De Péan, Le Gardeur pensait, lui, à ce mot cruel qu'elle lui avait jeté à la face : Je vous aime, mais je ne serai jamais votre femme, et il se sentait humilié, désolé. Il ne disait rien quand les autres parlaient d'elle. Mais il buvait aussi souvent qu'à son tour.

Il devint expansif, jaseur, jovial ; de Péan l'étudiait, l'épiait. Quand il jugea le moment venu, il dit :

—Nous allons boire aux beaux yeux d'Angélique Des Meloises, la plus adorable femme de la Nouvelle-France ! que celui qui refuse soit considéré comme un païen !

Eméric de Lantagnac, qui était trop saoûl pour savoir ce qu'il disait, prit aussitôt la parole :

—Le Gardeur ne boira pas à cette santé, cria-t-il, et j'en ferais autant, à sa place, moi !... jamais je ne

boirai à une fille qui me jouera des tours comme Angélique en a joués à Le Gardeur.

—Quels tours m'a-t-elle joués, demanda Le Gardeur qui s'irritait.

—Elle a joué à la coquette avec vous, et maintenant elle vise plus haut, c'est un prince du sang qu'il lui faut, rien de moins.

—Est-ce elle qui dit cela, ou si c'est vous qui l'inventez !

—Toutes les femmes de la ville affirment qu'elle l'a dit. Mais vous savez, Le Gardeur, les femmes ont plus vite fait un mensonge sur le compte des autres femmes, qu'un homme une addition de dix dizaines.

VI.

De Péan eut peur que Lantagnac ne compromit son œuvre. Il parlait trop.

—Je ne crois pas cela, moi, affirma-t-il à Le Gardeur, Angélique est trop franche et trop fière pour mettre ainsi les gens au courant de ses affaires personnelles. Les jeunes filles supposent qu'elle vous a trompé, et elles jubilent ; cela leur vaut une chance de plus. N'est-ce pas ainsi que les femmes calculent, Le Mercier ?

—Oui, et la Friponne aussi, répondit Le Mercier.

—Au reste, continua de Péan, j'ai la preuve qu'Angélique ne trompe pas notre ami.

—Par Dieu ! s'écria Le Gardeur, on s'occupe bien de mes affaires à la ville. De quel droit ? je serais curieux de le savoir.

—Un droit inaliénable que les femmes tiennent d'Eve. La première fois que le père Adam a tourné le dos, la mère Eve a parlé de lui avec Satan.

Le Gardeur s'emportait.

—Angélique Des Meloises est aussi sensible que belle ! s'écria-t-il, et elle n'a pas dû parler ainsi ! Non, par Dieu ! elle n'a jamais dit à personne qu'elle s'était jouée de moi !

Il vida aussitôt comme pour se donner plus de courage, un plein gobelet d'eau-de-vie. Sa figure

s'empourpra aussitôt et ses yeux lancèrent des flammes :

—Non ! elle n'a pas dit cela ! répéta-t-il avec emportement. J'en jurerais sur la tête de ma mère, et je tuerais l'insolent qui soutiendrait le contraire !

—C'est cela, Le Gardeur, continua de Péan. Mais le moyen de s'attacher une femme n'est pas de s'éloigner d'elle. Tout le monde sait qu'elle vous préfère à tout autre ; pourquoi risqueriez-vous de perdre la partie, en demeurant plus longtemps ici ?

—Mon Atalante est trop agile, de Péan ; j'abandonne la course ! Je n'ai pas l'avantage d'Hippomène, moi !

—N'avez-vous pas jeté quelques pommes d'or à ses pieds ?

—Je m'y suis jeté moi-même... et elle ne s'est pas arrêtée !

VII.

Le Gardeur se versa un autre verre d'eau-de-vie.

De Péan l'attira dans la pièce voisine :

—Le Gardeur, fit-il, vous êtes demandé à la ville. Voici un billet qu'Angélique vous envoie. Elle me l'a glissé dans la main, en rougissant, au moment où je partais pour Tilly. Je lui ai promis de vous le remettre.

Le billet, gracieusement plié, était bien de l'écriture de l'enchanteresse. Un tas de jolies choses légères, piquantes, douces. Elle s'ennuyait à mourir dans cette ville insignifiante... Le bal de l'Intendant n'avait pas été une affaire brillante, parce que Le Gardeur n'y était pas... Sa maison était morne et délaissée... Bref elle voulait le voir pour une affaire sérieuse.

—Vous voyez bien que cette femme vous aime à la folie, dit de Péan.

—Pensez-vous ? demanda Le Gardeur, sérieusement. Bah ! continua-t-il, je n'ai plus de confiance aux femmes.

—Je vous dis qu'elle vous aime ! Lisez donc, comme il faut ! Viendriez-vous si elle vous aimait ?

—Je descendrais, pour elle, au fond de l'enfer ! Mais pourquoi me tentez-vous, de Péan ?

—Vous n'avez donc pas compris ses paroles ? Elle vous demande pour son bonheur et son bien...

—C'est vrai ! pourtant, c'est vrai ! Par Dieu ! je n'ai pas le cœur assez dur pour refuser. J'y vais ; je pars !

—Nous nous embarquerons au point du jour.

—Au point du jour, c'est bon ! Vous m'avez fait boire, de Péan, n'importe ! c'est mieux. Je veux boire jusqu'à l'heure du départ. Il me sera plus aisé de laisser ma tante et ma sœur. Pierre Philibert va être fâché. Mais il peut s'en venir. Ils peuvent tous s'en venir ! Je m'en veux, pourtant, de Péan... Je m'en veux ! je me déteste ! Mais pour moi Angélique Des Meloises est tout... je l'aime trop, c'est péché, de Péan !

VIII.

De Péan vit que Le Gardeur était mûr pour la ruine. Il le ramena à la table de jeu où Le Mercier et Lantagnac brassaient les dés et l'argent, avec une ardeur qui tenait du vertige. La partie commencée la veille se prolongea jusqu'à l'aurore. Un vin nouveau fut apporté, les enjeux redoublèrent, les émotions devinrent plus poignantes.

Dès que la lumière du matin parut, tous quatre se levèrent de table, et, les yeux rougis, le front hâve, les cheveux en désordre, les habits tachés de vin, ils prirent le chemin de la grève.

Des canotiers les attendaient, en fumant, assis sur le bord de leur canot.

Ils s'embarquèrent, le canot fut poussé au large, puis se mit à descendre sur le fleuve devenu calme, en ouvrant un léger sillon où tremblottaient les premières lueurs de l'aube.

De Péan triomphait. Et pourtant, ce triomphe lui faisait mal, car sa jalousie ne dormait point. Il se mit à chanter, puis à conter des histoires à faire rougir les canotiers qui ramaient en silence. De

Lantagnac et Le Mercier le secondaient de leur mieux. Le Gardeur était trop bien élevé et trop délicat pour répéter des obscénités même quand il était ivre.

IX.

Après quelques heures de cette joyeuse course, ils longeaient la falaise où s'est perchée la capitale. Ils décrivirent une courbe, passèrent devant la rue du Sault-au-Matelot, où les bateliers s'étaient réunis pour s'amuser en attendant la besogne. Ces bateliers leur lancèrent une volée de plaisanteries. Mais ils se turent aussitôt que le canot fut près du bord, car ils reconnurent les amis de l'Intendant. C'était la peur. Ils savaient que les gens de la Friponne ne badinaient pas souvent et se montraient rancuniers. Au reste, l'Intendant venait de faire punir sévèrement tous ceux qu'il avait pu convaincre de participation à la dernière émeute, et il fallait se montrer prudent.

Le canot s'arrêta au quai de la Friponne. De Péan et ses compagnons débarquèrent tranquillement. Personne n'osait même les regarder. L'Intendant les attendait. Ils se rendirent au palais où des chambres avaient été préparées pour Le Gardeur.

Le Gardeur de Repentigny était en la puissance de Bigot.

—Je vous félicite, dit Bigot à de Péan ; votre mission a été couronnée du plus beau succès. Nous le tiendrons bien, maintenant... Il faut le tenir sans cesse sous l'influence des liqueurs, jusqu'à ce que nous en ayons fini.

—Je comprends ! répondit de Péan, Emérie et Le Mercier le feront boire ; Cadet, Varin et les autres le feront jouer... Il faut le plumer parfaitement avant qu'il se décide à accomplir vos desseins.

—A votre gré, de Péan ; Mais veillez sur lui ; qu'il ne laisse point le palais. Ses amis vont le chercher. Ce maudit Philibert viendra. Je ne veux pas qu'il le voie. Vous en répondez sur votre tête ! Vous

ferez en sorte que Le Gardeur l'insulte.... Vous êtes capable d'arranger cela !

On sait que de Péan s'acquitta bien de son engagement.



CHAPITRE XLII.

MÈRE MALHEUR.

I.

La Corriveau avait hâte de commencer son œuvre maudite. Elle se cachait toujours chez son ancienne amie, la mère Malheur, un bouge où elle s'était réfugiée, on s'en souvient, après sa première entrevue avec Angélique Des Meloises.

Ce bouge malpropre semblait faire partie du rocher auquel il s'adossait. C'était une petite construction en pierre brute, surmontée d'un toit aigu, avec des auvents qui descendaient bas comme pour la cacher.

Le seul être vivant qui l'habitait d'ordinaire était la mère Malheur, une vieille méchante, une vieille sans cœur, qui vendait du bon vent aux matelots et de la chance aux chasseurs. On la soupçonnait encore d'exercer d'autres industries non moins condamnables.

A force de pratiquer les superstitions, elle en était venue à croire un peu à ses propres impostures. Elle admirait la Corriveau, et la Corriveau, pour la récompenser de son amitié, lui avait révélé quelques-uns de ses diaboliques secrets, les moins importants, comme de raison.

Mère Malheur la recevait toujours avec un plaisir sincère, la logeait, la choyait, la servait de son mieux, prenant garde à elle de se montrer trop curieuse. Elle ne l'interrogeait pas sur les motifs qui l'ame-

naient à la ville. Elle en devinait toujours assez long probablement. Au reste, ces deux femmes se connaissaient assez pour se comprendre sans de longs discours.

II.

Ce jour-là, la Corriveau se montrait plus réservée que jamais, et mère Malheur plus curieuse que de coutume. Elle avait parlé, mère Malheur, de toutes les drogues qu'elle avait vendues, de tous les horoscopes qu'elle avait tirés, des bonnes chances promises aux voyageurs, et des vents favorables garantis aux marins, et la Corriveau ne s'était vantée de rien ; pas la moindre confidence en retour. Evidemment elle était sombre, la Corriveau ; elle était songeuse, inquiète. Elle méditait quelque chose.

—Si vous avez besoin de mes services, dame Dodier, lui dit-elle, enfin, ne vous gênez pas. Je crois que vous avez quelque tâche à accomplir. Quelque fois, petite aide fait grand bien. Je me mettrais dans le feu pour vous, dame Dodier ! et pour n'importe quelle autre personne au monde je ne voudrais pas me brûler un doigt.

—Je sais cela, mère Malheur, je sais cela ! Vous avez raison, je médite quelque chose, et je vais avoir besoin de vous. Cependant, je ne puis vous dire pourquoi ni comment.

—Est-ce d'un homme qu'il s'agit, ou d'une femme ? Rien que cela, dame Dodier ; je ne vous demande rien de plus.

Elle regardait la Corriveau avec des yeux brillants de convoitise et de curiosité.

—C'est d'une femme, répondit la Corriveau ; ainsi vous allez m'aider. Vive notre sexe toujours ! mère Malheur, pour un forfait bien conditionné ! Je ne vois pas trop à quoi serviraient les femmes si ce n'était à se tuer les unes les autres pour l'amour de ces vauriens d'hommes !

III.

Mère Malheur se prit à rire d'un rire hideux, en mettant ses longs doigts crochus sur les épaules maigres de sa maîtresse :

—A quoi elles serviraient, les femmes, dites-vous ! à tenter l'homme, et à jeter la semence de tous les maux !

—Nous deux, par exemple, mère Malheur, nous sommes terriblement tentantes ! repartit la Corriveau en riant à son tour d'un air cynique.

—Eh ! nous avons eu notre jeunesse ! Vous vous en souvenez ; nous n'étions pas les moins séduisantes, ni les plus insensibles.

—Bah ! s'écria la Corriveau, j'aurais voulu être homme, moi ! le destin s'est fièrement trompé en me faisant femme !

—Je suis contente d'être femme, moi, dame Dodier, oui, ma foi ! Les hommes ne sont pas capables d'être la moitié aussi méchants que les femmes, surtout quand elles sont jeunes et jolies...

Et elle rit tant que ses yeux rouges et chassieux se remplirent de larmes.

—C'est vrai ce que vous dites-là, mère Malheur ! les plus belles femmes sont toujours les plus méchantes. Belle et cruelle ! belle et cruelle ! c'est un vieux dicton. Mais bah ! nous sommes toutes pareilles ; nous portons toutes la marque de Satan...

La Corriveau avait l'air d'Hécate en prononçant ce blasphème contre la femme.

—La marque de Satan ! reprit mère Malheur, je l'ai sur un bras, voyez ! J'ai été, un jour, citée devant la haute cour d'Arras, à cause de ce signe de sorcellerie. Mais le juge, un imbécile ! a déclaré que c'était un grain de beauté et que je n'étais pas du tout sorcière pour cela. Tout de même, je l'ai ensorcelé comme il faut. Le pauvre garçon ! il mourut dans le cours de l'année et le diable vint, sous la forme d'un chat, se coucher sur son tombeau, jusqu'à ce que ses amis eussent planté une croix. Je

vous le répète, je suis contente d'être femme, parce qu'il est toujours aisé de se faire belle et d'être méchante. C'est ce que je dis aux jeunes filles qui viennent me consulter, et elles me donnent double salaire pour cela.

—Eh bien ! pas moi ! Les femmes, mère Malheur, elles nous méprisent, nous appellent des vauriennes, des sorcières, et elles font pis que nous : elles mentent, frappent, tuent pour l'amour d'un homme qu'elles trahiront demain. Salomon, le plus sage des hommes, n'a trouvé dans son temps, qu'une femme vertueuse sur mille, aujourd'hui, il n'en trouverait pas une dans tout le monde.

Apportez-moi un verre de vin, mère Malheur, je suis fatiguée de voyager dans l'obscurité d'ici à la maison de cette joyeuse dame dont il est question.

IV.

Mère Malheur avait une cruche d'excellent vin qu'un matelot lui avait apportée après l'avoir volée à bord de son vaisseau ; elle en remplit deux grands gobelets :

—Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de cette dame.

—Non, et je ne vous le dirai pas encore. Seulement, sachez qu'elle est capable de nous en remontrer à toutes deux. Mais j'ai fini d'aller chez elle.

La Corriveau ne se rendit plus en effet chez mademoiselle Des Meloises. Mais elle fut tenue au courant des agissements de l'Intendant. Il était allé aux Trois-Rivières, pour affaires urgentes, et pouvait y demeurer une semaine.

Angélique avait questionné Varin, pour savoir ce qui s'était passé au conseil. Varin lui fit un compte-rendu fantaisiste et raconta tout autre chose que la vérité. S'il eut dit que le gouverneur avait ordre de chercher mademoiselle de St. Castin, et qu'il fallait à tout prix la trouver, elle se serait empressée de le voir pour le conseiller de faire visiter Beaumanoir.

Elle aurait pu ainsi éloigner sa rivale, sans avoir besoin de recourir au crime.

Il ne devait pas en être ainsi.

V.

Mère Malheur était mieux informée. Une servante de Varin, qui venait la consulter assez souvent et qui ne se faisait pas un scrupule de bavarder, lui avait tout dit. Elle savait cela, elle, d'un petit domestique, son amoureux, qui avait espionné son maître et l'Intendant, pendant qu'ils causaient ensemble des lettres du baron et de la Pompadour. Elle se hâta d'accourir chez la vieille sorcière avec sa nouvelle intéressante et un pot de confitures volé à la cuisine. Mère Malheur montra autant d'empressement à tout révéler à la Corriveau.

La Corriveau comprit aussitôt qu'il fallait empêcher mademoiselle Des Meloises de connaître cela. Elle changerait d'avis, ne voudrait plus faire périr sa rivale, et la récompense promise pour le forfait serait perdue. Elle ne l'entendait pas ainsi, la Corriveau ! Elle avait mis la main dans le plat ; elle ne la retirerait pas vide. La chance était trop belle, le crime trop noir, pour y renoncer.

VI.

La malheureuse Angélique, victime de ses passions d'abord, allait devenir victime de la Corriveau. Sans en faire tout à fait sa confidente, la Corriveau résolut de se servir sans retard cependant de sa vieille amie, et d'utiliser ses infâmes services. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Mère Malheur avait été servante à Beaumanoir autrefois. Elle connaissait parfaitement la maison. Dans les jours d'ardeur et de folie de la jeunesse, elle était souvent entrée ou sortie clandestinement, par le passage souterrain, qui reliait la tour aux voûtes du château. Elle était familière avec dame Tremblay. La charmante Joséphine de jadis, l'avait souvent consultée, dans les instants critiques où son

cœur large était également divisé entre ses nombreux adorateurs.

Maintenant, le plus grand plaisir de ces deux vieilles friponnes était de s'asseoir à une petite table, en face l'une de l'autre, avec une tasse de thé ou un verre de rhum, et de rappeler ce temps éloigné de leur jeunesse scabreuse. Cela avait la senteur du vice aimé, et ragaillardissait leurs esprits, comme la senteur du foin nouvellement fauché nous rappelle que l'été est revenu, et que c'est le temps des ébats joyeux dans les vertes prairies.

VII.

La Corriveau ne doutait point que la captive de Beaumanoir ne fût mademoiselle de St. Castin. Le souvenir de la rencontre d'une jeune blanche et des Abénaquis, dans le bois de St. Valier, et des questions qu'elle lui adressa au sujet de l'Intendant, la confirma dans son opinion. Elle résolut d'envoyer sa complice nouvelle au château, sous prétexte de faire une visite à dame Tremblay, mais en réalité pour qu'elle pût lui préparer les voies à elle-même, et la mettre en communication avec la captive.

Si Caroline se décidait à admettre la Corriveau dans sa chambre privée, et à lui accorder un peu de confiance, le reste irait bien. Elle dit cela avec une satisfaction singulière, la Corriveau, que le reste irait bien. Puis, ce ne serait pas mademoiselle Des Meloises qui péserait l'or... le prix du sang ! Une fois le crime consommé, elle verrait !

Elle allait devenir toute puissante et terriblement redoutable, la sorcière de St. Valier. Elle serait riche enfin, très riche ! Mademoiselle Des Meloises partagerait bien sa fortune avec elle, plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une trahison. Si la mort de cette recluse doit être pour elle un elixir de vie, pour la Corriveau, elle sera la pierre de touche de la fortune.

VIII.

Le lendemain, mère Malheur se rendait à Beaumanoir. Elle portait, pour mademoiselle de St. Castin, une lettre d'une écriture italienne. Marie Exili avait enseigné l'écriture à sa fille.

Les personnes qui savaient écrire étaient assez rares à cette époque, surtout parmi le peuple. Aussi les gens s'étonnaient assez de trouver cet art chez la Corriveau, et ils supposaient charitablement qu'elle l'avait appris du diable, tout comme elle avait appris de lui à les ensorceler.

Mère Malheur pressentait une cordiale réception. Il y aurait sans doute, tasse de thé agrémenté d'eau-de-vie, et puis évocation des souvenances courts vêtues. En conséquence, elle fit sa grande toilette : Une coiffe avec large dentelle, un chapeau pointu, des boucles d'oreilles, des souliers avec boucles de cuivre, un jupon court et des bas rouges.

Elle partit appuyée sur sa canne. Elle trottait dru. Arrivée sur la grève de la rivière St Charles, elle appela le passeur qui se hâta de venir.

Le passeur, c'était toujours Jean Le Nocher.

Il fit le signe de la croix, quand elle mit le pied dans son bac, et prenant son aviron, il se hâta de ramer, comme pour avoir fini le plus tôt possible.

Il ne voulut pas accepter de péage, ce n'était pas par galanterie assurément. Babet s'aperçut de cela et elle accourut :

—Payez à moi, mère Malheur, fit-elle, c'est la même chose.

Et elle mit la monnaie dans sa poche en disant à son mari :

—Vous êtes fou, Jean, l'argent ne sent pas mauvais. Au reste, nous le donnerons à l'église et ça le purifiera.

IX.

Mère Malheur était accoutumée au mépris et aux railleries du monde ; cependant, la remarque de Babet

la blessa. Elle frappa du bout de sa canne le sol avec fureur, et faisant signe de son doigt osseux elle s'écria :

—Que le diable vous emporte, Babet! Comment se fait-il que vous soyez devenue la femme d'un honnête homme? il n'y avait donc pas de sorcière alors? Ah! vos belles joues roses deviendront blanches comme un morceau de craie, avant que vous en attrapiez un autre, quand celui-ci sera mort! Regardez!...

Elle fit, avec le bout de sa canne, un pentagone sur le sable.

Quand ce signe sera effacé, continua-t-elle, attention! les malheurs commenceront. Ce n'est pas moi qui les cause, ces malheurs, je ne fais que les prédire! Adieu, dame Babet, bon voyage à moi! mauvaise chance à vous!

X.

La vieille sorcière s'éloigna, marchant vite, à l'aide de sa canne, sur le bord du chemin qui conduisait à Charlesbourg.

Jean était terrifié : Babet, rouge de colère, se frappa dans les mains en criant :

—Va-t-en, vieille méchante! je voudrais te voir monter à la lune dans un baril de goudron enflammé!... Mauvais voyage! mauvais voyage!... D'abord, tu ne sors jamais que pour le mal!...

Jean dit à Babet, d'un air triste et d'un ton lamentable :

Elle a laissé la marque de satan sur le sable; allons-nous l'effacer, ou demander au curé qu'il vienne avec de l'eau bénite? Mais pour sûr qu'il arrivera malheur à quelqu'un ensuite.

—Mais si le malheur ne tombe pas sur nous, Jean, qu'est-ce que cela fait? Pas besoin de pleurer! Laissons ce signe, et le curé l'effacera. Il détournera bien la malédiction.

—C'est bon! laissons-la aussi longtemps que pos-

sible, puisque le malheur ne doit arriver que lorsqu'elle sera effacée.

Il courut à la maison chercher une cuve, et la mit comme un couvercle sur le signe fatal, pour le cacher.

XI.

Mère Malheur, tour à tour, riant et maudissant, monta la route de Charlesbourg, et vint s'arrêter un instant, sous le vieil arbre qui ombrageait la couronne de France.

Deux ou trois habitants vidaient, en causant, leur gobelet de cidre. Ils s'empressèrent de lui faire place.

Elle s'assit, les fixa de ses petits yeux rouges et leur causa tant d'effroi, ou de répugnance qu'ils s'éloignèrent l'un après l'autre et la laissèrent seule.

Dame Bédard et sa fille Zoé vinrent la trouver. La conversation s'engagea aussitôt. Zoé voulait savoir le bonheur qui l'attendait dans son ménage. Elle pria la sorcière de soulever un coin du voile qui lui dérobait l'avenir.

Mère Malheur se rendit à ses désirs et lui dit une foule de choses agréables, sans doute, car après son départ, la jeune fille affirma que jamais diseuse de bonne aventure ne pouvait deviner la vérité et lire dans l'avenir comme cette bonne vieille. Elle la trouvait une bonne vieille ; et les gens qui parlaient mal d'elle, étaient tous des mauvaises langues.

Quand elle raconta à sa mère les prédictions qui venaient d'être faites à son sujet, sa mère se mit à rire et fut toute joyeuse comme une aïeule près du berceau de son premier petit fils.

XII.

Mère Malheur ne savait pas au juste pourquoi elle se rendait à Beaumanoir, mais elle flairait du sang et cela lui donnait du courage.

Elle se remit en route, et vite, vite! la main crispée sur sa canne noueuse, laide comme un

gnome, un rayon du feu de l'enfer dans les yeux, elle entra dans la forêt.

Ses pieds maudits fouillaient dru et reculaient, avec un bruit sec, les feuilles de pourpre et de safran, tombées des rameaux, pour faire un tapis au sol flétri. Le ciel était d'azur, l'air frais et embaumé, mais pour elle tout paraissait ténèbres. Elle haïssait les beautés de Dieu.

C'était l'été de la St. Martin, l'été des sauvages, comme disent les habitants, et la nature, à la veille de s'endormir dans le tombeau de l'hiver, sous son épais linceul de neige, prodiguait, comme pour se faire regretter davantage, dans une heure de douce ivresse, ses charmes ravissants et ses glorieuses beautés.

Mère Malheur maudissait les rayons de lumière qui jouaient dans les feuillages éclatants, les oiseaux qui chantaient de bonheur, les souffles parfumés qui murmuraient partout, parceque c'était la bonté de Dieu qui faisait descendre ces rayons du ciel, chanter ces oiseaux sur les arbres, courir ces souffles odorants dans l'espace.

Elle arriva enfin, tout essoufflée, à la porte du château, et un cruel sourire parut sur ses lèvres. Ceux qui l'aperçurent d'abord, récitèrent un Ave Maria pour détourner les mauvais sorts de leur tête, et la saluèrent poliment ensuite. Ils n'étaient pas fâchés, car, pour une pièce d'argent, ils sauraient enfin si l'amant est fidèle, si l'insensible se laissera toucher, si la richesse viendra un jour, et mille choses qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Dame Tremblay sortait par la porte de derrière du château, comme elle arrivait.

—Sur ma vie ! s'écria t-elle, c'est la mère Malheur ! Bonjour ! ma vieille âme damnée ! Vous avez deviné que je voulais vous voir, c'est sûr ! Entrez, venez vous reposer. Vous devez être fatiguée, la mère, hormis que vous soyez venue à cheval sur un manche à balai... Entrez, ne vous occupez point de ces jeunesses.

Elle faisait allusion aux domestiques qui, la tête dans les portes, chuchottaient entre eux.

XIII.

Les deux vieilles femmes entrèrent.

Dame Tremblay conduisit mère Malheur à sa chambre et lui versa un verre d'eau-de-vie.

—Prenez ceci, dit elle, cela va vous réconforter. Il est excellent ce cognac... J'en prends, moi, de temps en temps, un plein dé, comme cela, et je m'en trouve bien...

Quand j'étais la charmante Joséphine, j'avais coutume de mettre mes lèvres sur le bord des gobelets que je présentais aux galants, et je ne buvais pas plus qu'une mouche. Les coquins! ils ne voulaient boire que dans ces gobelets! Hélas! mère Malheur! ajouta-t-elle, d'un air dolent et en branlant la tête, nous ne pouvons pas rester toujours jeunes et belles!

—Non, c'est vrai; mais nous pouvons demeurer joyeuses et grasses... c'est ce que nous avons fait! Vous ne buvez pas la vie goutte à goutte, et je parie que si quelqu'un vous proposait de vous conduire à l'église, vous seriez capable d'y courir encore, mieux que n'importe quelle jeune fille de la Nouvelle-France.

La repartie de mère Malheur, fit rire aux éclats dame Tremblay. Elle approcha sa chaise de sa vieille camarade et la regardant en face:

—Quelles nouvelles? demanda-t-elle.

XIV.

Elle était douée d'une vive curiosité, la mère Tremblay, se tenait au courant de tout ce qui se passait à la ville et à la campagne, éprouvait autant de plaisir à répandre les rumeurs qu'à les recueillir, et ne lâchait jamais une personne qu'elle n'en eût tiré tous ses secrets.

Le mystère qui enveloppait mademoiselle de St Castin l'intriguait assez, conséquemment. Elle s'ir-

ritait de ne pouvoir le pénétrer, et taxait presque d'impertinence la réserve de cette fille qui ne voulait pas même dire son nom.

Le plus extraordinaire, c'est que l'Intendant lui avait défendu de chercher à pénétrer le secret de sa captive.

En fallait-il plus pour irriter même la plus indolente curiosité ! Mère Malheur arrivait fort à propos.

XV.

—Vous sentez-vous bien, maintenant, mère Malheur ! demanda-t-elle, à sa visiteuse. Ce petit verre vous a rendue colorée comme une pivoine.

—Je me sens très bien, oui : Il est vraiment bon, ce cognac, il réchauffe sans brûler... Ce verre, c'est ce qui m'est arrivé de plus heureux aujourd'hui...

—Il doit y avoir du nouveau à la ville : des naissances, des mariages, des décès. Il doit y avoir des relations tendres, des heureux, des malheureux en amour ; des noms proclamés, des réputations naufragées. Voyons ! mère Malheur, parlez, dites tout... J'aurai quelque chose d'intéressant à vous conter... Encore une petite goutte de ce bon cognac.

—Décidément, dame Tremblay, la tentation est trop forte, répondit mère Malheur.

Elle se versa un bon coup, et le verre à la main, elle commença à rapporter les rumeurs qui couvraient les rues de la ville, et elle leur donnait des couleurs agréables et des tournures piquantes.

Dame Tremblay était ravie.

—Maintenant, dit-elle, j'ai un secret à vous confier, mère Malheur.

Elle parlait bas et d'une façon mystérieuse.

XVI.

—C'est un secret formidable, reprit-elle, attention ! il vaudrait mieux être brûlée vive que de le révéler.

“Ici. dans le château, il y a une dame, une vraie dame s'il en fut jamais, qui vit dans la retraite la plus profonde. L'Intendant seul peut la voir...... et

moi ! Elle est aussi belle et aussi triste que Notre-Dame des douleurs. Ce qu'elle est, je puis le deviner ; mais son nom, impossible ! Je donnerais mon petit doigt pour le savoir, cependant.

—Je ne comprends pas, dame Tremblay, qu'on ait des secrets avec vous. Tout de même, vous m'apprenez là, une chose vraiment extraordinaire. Une femme qui est cachée ici ! Et vous ne pouvez pas la connaître ? C'est drôle !

—C'est pourtant la vérité. Si je vous disais que j'ai essayé toutes les ruses ; mais elle a été plus fine que moi. Si c'était un homme, j'en viendrais bien à bout. Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, je pouvais rouler les hommes comme un fil autour de mon doigt, mais cette femme, c'est un nœud inextricable.

—Que savez vous d'elle ? quels sont vos soupçons, dame Tremblay ?

—Ma foi, je vous dirai bien que je la crois un peu comme nous toutes, les femmes, pas meilleure que de raison. L'Intendant le sait bien, lui, mademoiselle DesMeloises aussi. Elle aussi, la pauvre captive, connaît un peu ses misères, car elle prie et pleure beaucoup. C'est pour cela qu'elle se montre si discrète.

XVII.

—Savez-vous bien, dame Tremblay, que c'est une grande nouvelle que vous m'apprenez là, reprit mère Malheur, dissimulant du mieux qu'elle pouvait la joie extrême qu'elle ressentait, et bien décidée à ne pas laisser échapper une si belle occasion de servir la Corriveau.

Mais qu'attendez-vous de moi en cette circonstance, continua-t-elle.

—Ce que j'attends de vous ? le voici. Vous allez voir cette dame, mère Malheur, sous le plus grand secret, bien entendu ! et vous lirez dans ses mains tous les secrets qu'elle nous cache. Vous comprenez ?

—Je ferai tout ce que vous voudrez, dame Trem-

blay, tout ce que vous voudrez! Seulement il faudra que je la voie seule.

—Quant à moi, je le veux bien, mais je ne sais pas si elle consentira. Elle a une tête! je n'oserais pas la solliciter trop vivement... Tenez! ce mystère de femme me trouble étrangement. J'en maigris. Voyez donc mes coudes, mes genoux!... Je n'ai pas été dans un pire état depuis le temps du bonhomme Tremblay. Ce pauvre homme!...

Je vais aller lui demander si elle veut faire dire sa bonne fortune. Elle est délaissée de tout le monde, désespérée. Une femme désespérée s'accroche à tout. C'est ce quej'ai fait quand j'ai épousé, d'après votre conseil, le sieur Tremblay.

Dame Tremblay s'essuya la bouche et les joues avec le coin de son tablier et descendit à l'appartement de Caroline.

XVIII.

Mademoiselle de St Castin, assise à sa fenêtre, travaillait à une dentelle, en songeant à ses joies d'autrefois et à ses douleurs d'aujourd'hui. Et souvent elle relevait son front pâle comme pour regarder le ciel qui se déroulait sur les bois jaunissants, et alors son ouvrage reposait sur ses genoux, entre ses mains immobiles.

Elle rappelait une à une, comme des perles précieuses, les paroles que l'Intendant lui avait adressées en partant pour les Trois-Rivières. Sa voix avait eu une douceur inaccoutumée, sa main semblait plus chaude et plus loyale, son regard, plus tendre, et plus franc! Comme il avait paru ému quand, sur la galerie, en se séparant d'elle, il lui recommanda de prendre bien soin de sa santé et de retrouver les roses d'Acadie!

—Oh! les pauvres roses d'Acadie, pensait-elle douloureusement, elles ne refleuriront plus jamais!... je les ai trop longtemps arrosées de mes larmes...... trop longtemps en vain!... Il est trop tard, Bigot, trop tard!

Elle fut arrachée à ses réflexions amères par trois petits coups frappés dans sa porte...

Dame Tremblay entra, sous prétexte de tout mettre en ordre dans la chambre, et commença à raconter les petites nouvelles du dehors, sans paraître y attacher d'importance, tout en époussetant, ou essuyant les meubles.

Mademoiselle de St. Castin l'écoutait d'une oreille assez indifférente.

—Il vient d'entrer une singulière vieille, au château, dit elle à la fin, en regardant la jeune fille. C'est une femme de la ville. Elle est si savante qu'elle connait tout. Elle sait interpréter les songes ; elle peut voir dans une glace, ou dans votre main, le passé, le présent et l'avenir.

Caroline releva la tête et laissa tomber sa broderie. La vieille ménagère continua :

—C'est réellement une femme étonnante, dangereuse même. Il n'est peut-être pas bon d'avoir des rapports avec elle. Cependant, je sais qu'elle est souvent consultée. Elle m'avait predit mon mariage avec le bonhomme Tremblay... Mais elle m'annonça sa mort aussi, ensuite. Il est mort comme elle l'avait dit, et dans le mois qu'elle avait désigné... Quant à moi, j'ai raison de croire en elle et......de lui garder de la reconnaissance.

XIX.

La curiosité de mademoiselle de St. Castin s'éveillait. Le sang indien qui coulait dans les veines de cette fille, lui avait donné quelque chose du caractère superstitieux et naïf de ses pères.

Elle venait de faire un rêve singulier.

" Un homme, la figure couverte d'un voile épais, la menait en croupe sur un cheval noir comme la nuit. Le cheval noir courait comme le vent. Il se rendit ainsi aux confins du monde et là, l'homme masqué, qu'elle n'avait pu reconnaître la renferma dans une montagne pour jusqu'à la fin des temps. Mais un ange éblouissant entr'ouvrit le rocher, la

prit dans ses bras et l'emporta à travers l'espace radieux, au pied du Rédempteur, parmi les élus du ciel.

Ce rêve l'inquiétait. Elle n'avait pas pu voir la face de son ravisseur, mais elle savait que c'était un homme qu'elle aimait, un homme qui l'aimait aussi, mais d'un amour inavouable.

L'arrivée au château d'une personne capable d'expliquer les songes, lui parut une bonne fortune, une permission de la Providence, peut-être.

—Je serais curieuse de consulter cette vieille femme, dit-elle à dame Tremblay.

La ménagère se hâta de l'aller quérir. Elle revint au bout de cinq minutes. Le bâton de la sorcière faisait, à chaque pas, retentir lugubrement le plancher du corridor.

XX.

Mère Malheur entra. Son aspect repoussant produisit une impression pénible sur l'esprit délicat de Caroline. Elle s'assit après y avoir été invitée, et attendit les questions qu'il plaîrait à la jeune curieuse de lui adresser.

Elle préparait d'avance ses explications de manière à passer pour habile en flattant les espérances de sa nouvelle dupe.

Caroline raconta le songe étrange qu'elle avait eu, et la diseuse de bonne aventure lui prédit l'heure de la délivrance et du triomphe, par les soins d'un ami ignoré.

Cette promesse fit sourire l'infortunée et la prédisposa en faveur de la vieille femme.

Mère Malheur, regardant tout autour de la pièce, pour s'assurer que les portes étaient bien fermées, reprit :

—Madame, je puis vous dire autre chose que la signification de votre songe, si vous le voulez ; je suis capable de découvrir qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici.

Caroline se dressa stupéfaite en face de la sorcière.

—Vous savez qui je suis, balbutia-t-elle, et pourquoi je suis ici ! .. c'est impossible ! je ne vous ai jamais vue...

—C'est vrai, vous ne m'avez jamais vue ; mais je vais vous dire quand même qui vous êtes : Vous êtes la fille du baron de St. Castin. N'est-ce pas vrai ?

La sorcière avait un aspect effrayant en parlant ainsi.

—O mère des miséricordes ! s'écria mademoiselle de St. Castin, tout effrayée, ayez pitié de moi !... qui êtes-vous donc, ajouta-t-elle, vous qui me connaissez si bien ?...

—Je ne suis qu'une messagère, madame. Je suis venue ici pour vous apporter une lettre de la part d'une amie qui vous connaît mieux que moi, et qui désire beaucoup vous voir, et vous communiquer des choses de la plus haute importance.

Elle lui remit le billet plié de la Corriveau.

—Une lettre ? fit Caroline, quel est ce mystère ?... Est-ce de l'Intendant ?

—Non, madame, c'est d'une femme.

Caroline rougit et trembla en prenant la lettre.

—C'est d'une femme, pensait-elle, il doit y avoir des motifs sérieux.

XXI.

La Corriveau affirmait qu'elle était une amie inconnue, désireuse de la protéger dans un moment critique... Le baron de St. Castin savait sa fille en la Nouvelle-France, et il était autorisé par le roi, à la chercher partout S'il la retrouvait, elle serait envoyée en France...

Elle connaissait bien d'autres choses qu'elle ne savait pas écrire, mais qu'elle lui confierait dans
la menai revue.
nuit. Le c ontrant le passage souterrain qui allait
rendit aim aux voûtes du château. Elle s'y rendrait
masqué, qu ivante, à minuit juste, et elle irait frapper
dans une m de la chambre secrète.
Mais en ar dant serait probablement une huitaine de

jours aux Trois-Rivières, et en son absence, Beaumanoir serait probablement visité.

Caroline frissonnait en parcourant cette lettre. Après la rougeur de la honte, la pâleur de la crainte se peignit sur sa belle figure.

—Que faire ? O mon Dieu ! que faire ? exclama-t-elle en se tordant les bras, dans une amère angoisse.

Mère Malheur la regardait avec indifférence, avec curiosité, et ne se sentait nullement émue.

—Mon père, mon père bien-aimé ! continua-t-elle, mon père que j'ai tant offensé, va venir ici, la colère dans l'âme, m'arracher à ma cachette !... Oh ! je mourrai de honte à ses genoux ! Oh ! que les montagnes tombent sur moi et m'ensevelissent avec ma honte ! que faire ? où fuir ? Bigot ! Bigot ! pourquoi m'avez-vous trahie ?...

Mère Malheur, froide, dure, impassible, la regardait toujours.

—Mademoiselle, dit-elle, il n'y a qu'un moyen de vous sauver, c'est de suivre les conseils de l'amie qui vous écrit. Elle vous trouvera, j'en suis sûre, une bonne cachette. Voulez-vous la voir ?

—La voir ? Mais qu'est-elle ? Ne me trompe-t-on pas ? La connaissez-vous ?

Et elle regardait mère Malheur finement, pour voir si elle surprendrait une fausseté dans son air.

—Je crois que tout est vrai, madame, répondit la vieille scélérate. Mais, vous comprenez, je ne suis qu'une pauvre messagère, moi, et je n'affirme point ce que j'ignore. Mais celle qui m'envoie pourra vous dire tout.

—L'Intendant la connait-il, cette femme ?

—Il me semble qu'il lui a dit de veiller sur vous en son absence. Elle est vieille et c'est une amie. Voulez-vous la voir ?

—Oui ! oui ! c'est bon. Dites-lui de venir...... Ah ! j'ai besoin de la voir !... Mais vous aussi vous êtes âgée, et vous avez de l'expérience : pensez-vous qu'elle va véritablement me sauver ? Le pensez-vous ?

Elle joignait les mains avec un douloureux désespoir en disant cela.

—Si elle ne vous sauve point, personne au monde ne vous sauvera.

—Hâtez-vous, alors, hâtez-vous ! Qu'elle vienne demain dans la nuit ! Je l'attendrai dans la chambre secrète... Je l'attendrai comme, dans la vallée de la mort, le condamné attend l'ange de la délivrance.

XXII.

Mère Malheur n'avait plus rien à dire, plus rien à apprendre.

Elle avait admirablement réussi dans sa mission diabolique et la Corriveau, sa digne camarade, allait chaleureusement la féliciter.

Elle fit un salut respectueux à mademoiselle de St Castin et se retira, clopin, clopant, en l'espionnant de l'œil.

Caroline s'assit, après avoir rendu le salut, et se mit à relire la lettre mystérieuse.

Elle ne remarqua point le regard faux et le sourire fourbe de la vieille femme qui s'arrêta, dans la porte entrebaillée, pour jouir encore du succès de sa criminelle mission.



CHAPITRE XLIII.

VERSEZ LE VENIN, SERPENTS DU NIL !

I.

—Cela sent la mort, grommela la vieille en sortant. La Corriveau doit venir ici à son tour, mais elle viendra en messagère elle aussi !... Cette jeune fille est trop belle, et sa mort devra faire la fortune de quelqu'un.

Il faut que j'aie ma part aussi moi : je l'ai bien gagnée.

Dans la galerie, elle rencontra dame Tremblay qui brûlait de savoir le résultat de l'entrevue.

Elles montèrent toutes deux à la chambre de cette dernière, s'assirent à la petite table, burent du thé avec du cognac, et recommencèrent à causer sérieusement, les yeux dans les yeux.

Mère Malheur raconta, avec une verve étonnante et toujours en recommandant le secret, une foule de choses complétement fausses. Elle mentait hardiment et finement la vieille !

—Mais qui est-elle, mère Malheur ? Ne vous a-t-elle pas révélé son nom ? N'avez-vous pas lu dans ses mains ? demanda dame Tremblay.

—Si, dame Tremblay, dans les deux mains ! dans les deux... C'est une jeune fille de Ville-Marie, qui s'est échappée de sa famille pour suivre l'Intendant. Ses parents voulaient l'enfermer dans un couvent pour la guérir de son amour... Vous savez, le cou-

vent guérit si bien l'amour qu'aucun philtre ne peut le réveiller

Et la vieille se prit à rire comme pour se moquer de ce qu'elle affirmait.

Dame Tremblay soutenait le contraire.

—Bah ! dit-elle, quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, mes parents ont voulu, une fois, essayer de ce moyen-là... Le couvent ne m'aurait pas guérie. Tous les jeunes gens de la ville seraient venus me voir au parloir... Mais vous ne m'avez pas tout dit encore, mère Malheur ? Espère-t-elle que l'Intendant l'épousera ? Va-t-elle devenir la maîtresse du château ?...

—Elle l'est déjà la maîtresse, dame Tremblay. L'Intendant ne lui refuse rien, et l'épousera probablement avant longtemps. Vous verrez ! C'est tout.

II.

—Non ! non ! vous en connaissez plus long que cela... Ne vous a-t-elle pas avoué qu'elle est jalouse de cette belle effrontée d'Angélique DesMeloises, qui veut de gré ou de force, avoir Bigot pour mari ?

—Non, elle n'a pas prononcé ce nom-là. Mais elle aime l'Intendant et voit des rivales dans toutes les jeunes femmes !... Et elle a raison, ricana la vieille.

—Elle craint Angélique DesMeloises comme le poison, affirma dame Tremblay. Comme de raison elle n'a pas osé vous avouer cela à vous, comme à moi... Mais, voyons ! est-ce que réellement elle ne vous a pas dit son nom ?

—Non, je vous l'assure. Ces filles-là, voyez-vous, perdent leur nom et n'en trouvent pas d'autres, répliqua la sorcière avec un ricanement moqueur.

—Je vous avoue, mère Malheur, que je n'ai pas le courage de me moquer d'elle, reprit dame Tremblay d'une voix légèrement émue. Si elle a perdu son nom, c'est par amour et non par haine. Il n'y a que ces dames sans cœur qui vivent de noms, parce

que nous en avons trop. Quand même tout le monde la mépriserait, moi je la plaindrais; c'est un ange et je l'aime... quand j'étais la charmante...

—Oh! nous avons toutes, comme cela, été des anges, dans un temps ou dans l'autre, et le monde a vu bien des chûtes, interrompit la vieille, d'un ton mélancolique, comme si quelques lointaines réminiscences fussent revenues tout-à-coup à sa pensée.

Dame Tremblay reprit:

—Vous m'interrompez toujours, mère Malheur, mais n'importe! je disais que personne, quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, ne pouvait soutenir sans mentir effrontément, que...

Vous ne m'écoutez plus? eh bien! c'est dommage! Prenons une autre tasse de thé avec encore une goutte de cognac, et vous allez descendre à la cuisine, dire la bonne aventure à ces paresseuses de servantes qui passent leur temps à parler des garçons, et dépensent tout ce qu'elles gagnent en rubans, en dentelles, en colifichets de toutes sortes. Avez-vous jamais vu des filles comme celles de ce temps-ci? Sont-elles ridicules, un peu, avec leurs talons hauts, leur fard, leurs garnitures! on ne peut plus les distinguer d'avec leurs maîtresses. Quand j'étais la......

III.

Mère Malheur l'interrompit encore une fois.

—J'y vais à la cuisine, dit-elle, j'y vais. Ces pauvres servantes, il faut les amuser un brin, ne pas démolir si vite l'édifice de leurs espérances, et les rendre heureuses d'une félicité qui n'arrivera peut-être jamais.

Elle sortit. Dame Tremblay la suivit.

—Je ne pourrai pas m'attarder longtemps, fit-elle, j'ai une longue route à parcourir avant la nuit.

Le temps de satisfaire la curiosité des plus hardies, de promettre des maris fidèles aux plus jalouses et de la richesse à toutes, puis elle fit ses adieux à dame

Tremblay et elle reprit en hâte, marchant dru, avec son bâton, le chemin de la ville.

IV.

La Corriveau l'attendait avec impatience, et dès qu'elle mit les pieds sur le seuil de sa cabane, au pied du rocher, elle lui demanda d'une voix anxieuse, en courant au-devant d'elle :

—L'avez-vous vue, mère Malheur ? Lui avez-vous remis ma lettre ?... Vous ôterez votre chapeau après. Parlez vite !

Elle ne venait pas à bout de dénouer les attaches de son chapeau, mère Malheur. La Corriveau vint à son secours.

—Eh bien ! parlez donc, dit-elle encore.

—Oui ! oui ! elle l'a, votre lettre. Elle a avalé mes histoires comme de l'eau. Elle vous attend au coup de minuit, demain. Elle vous fera entrer, dame Dodier... Mais est-ce elle qui vous fera sortir ?

Mère Malheur, son chapeau à la main, regardait la Corriveau d'un œil méchant.

—Si elle me fait entrer, répondit la Corriveau, je sortirai bien toute seule ! Pourquoi cette question ?

—Parce que je lis dans vos yeux un dessein diabolique et vous ne m'en faites point part. C'est mal cela, dame Dodier.

—Pouah ! nous sommes de société. Vous verrez bien !... Mais quelle apparence a-t-elle cette mystérieuse dame de Beaumanoir ?

V.

La Corriveau s'assit et appuya sa main décharnée sur le bras de sa complice.

—L'apparence d'une condamnée à mort, répondit celle-ci ; elle est trop bonne pour vivre. Le chagrin n'est pas fait pour une aussi divine créature.

—Il y a quelque chose de pire que le chagrin, pour cette sorte de créature, répliqua froidement la Corriveau.

—Comme on fait son lit on se couche, riposta mère Malheur.

Et elle ajouta :

C'est ce que je dis toujours aux petites curieuses qui viennent me questionner. Et ma foi! Le proverbe leur plaît assez.

—Les folles! exclama la Corriveau... j'irai demain soir au château, pour la voir, cette merveilleuse beauté. L'Intendant revient dans deux jours, et il pourrait bien l'éloigner. Vous a-t-elle parlé de lui?

—Non, Bigot est un diable plus puissant que celui que nous servons; je le crains.

—Bah! je ne crains ni le diable ni les hommes. A minuit, mère Malheur? C'est à minuit qu'elle m'attend?

—Oui, passez par le couloir, dans les voûtes, et allez frapper à la porte de la chambre secrète. Elle vous fera entrer. Mais dites donc, est-elle condamnée? Ne pouvez-vous pas lui montrer un peu de pitié?

Mère Malheur éprouvait de la crainte et de la commisération. Le regard angélique de la jeune victime l'avait agitée comme le vent fait d'une feuille sèche.

VI.

—Tiens! mère Malheur! riposta la Corriveau, en se moquant, elle a fondu votre vieux cœur de roche! Qui aurait jamais pensé cela?

Pourtant, reprit-elle aussitôt, son regard m'a bien amollie pendant une minute, dans le bois de St. Valier.

—Elle n'est pas du tout comme les autres filles que j'ai vues, affirma mère Malheur, pour s'excuser, je gagerais qu'il n'y a pas plus de mauvais esprits dans son âme que dans une église.

—Vous radotez, mère Malheur! fit la Corriveau en éclatant de rire. Je vais à l'église, moi, et je prie. Mais c'est le diable que j'invoque : et je le vois, derrière l'autel, qui me fait des signes d'encouragement.

—Vous êtes plus chanceuse que moi ! je vais quelquefois le prier aussi à l'église, et je ne le vois jamais.

Et les deux vieilles maudites se prirent à ricaner, en répétant les litanies du diable qu'elles récitaient dans l'église de Dieu.

VII.

Il s'agit maintenant, observa la Corriveau, de décider comment je me rendrai à Beaumanoir. Il me faudra aller à pied, comme vous avez fait, mère Malheur. Je prendrai le sentier qui traverse la forêt. Il faut que je ne sois pas vue. Il y va de ma vie.

—La lune se lève vers neuf heures, répondit mère Malheur, ce sera le moment d'entrer dans les bois. Êtes-vous sûre du chemin ?

—Le chemin ? J'y entre comme dans ma robe ! Je connais un canotier sauvage qui me débarquera sur la batture de Beauport et ne soufflera mot. Je n'irai pas m'exposer à l'espionnage de maître Jean Le Nocher ou de sa Babet.

—Ma parole d'honneur ! dame Dodier, vous êtes malaisée à prendre et vous seriez capable de jouer à cache-cache avec Satan.

Pourtant, ajouta-t-elle cyniquement, je crois qu'il finira par nous trouver...quand nous serons dans notre dernière cachette.

—Bah ! vogue la galère ! exclama la Corriveau en se levant. Ça ira comme ça pourra !

Je me rendrai à Beaumanoir sur mes jambes, et pour trouver le chemin plus court et moins fatigant, je m'imaginerai que je porte des jarretières d'or et des pantoufles d'argent.

Mais vous devez avoir faim, mère Malheur, après une aussi longue marche. Je vous ai préparé un bon souper. Venez manger au nom du diable, ou bien je vais dire le bénédicité pour vous faire étouffer.

VIII.

La table était bien servie, et les mets plus succulents que ne l'aurait fait supposer l'aspect misérable du taudis. Le pot de confitures, apporté par l'infidèle servante de Varin, n'avait pas été oublié.

Les deux vieilles compagnes s'assirent en face l'une de l'autre.

La Corriveau eut une pensée infernale qui fit tressaillir les mânes de Béatrice Spara, d'Exili et de la LaVoisin. Elle sourit en elle-même et se dit que la prudence était une chose d'un prix infini.

Il y avait entre les deux vieilles femmes, au milieu de la table, une bouteille d'eau de vie. Et les deux misérables buvaient, riaient, se moquaient de leurs dupes et de leurs victimes, et chantaient des refrains obscènes

IX.

Le lendemain, la Corriveau fit connaître à mademoiselle DesMeloises son intention de visiter Beaumanoir le soir même.

Angélique éprouva de la joie à cette nouvelle, mais en même temps, elle pâlit et frissonna. C'était la peur que la tentative ne réussit pas ou que le crime fut découvert.

Elle envoya porter, à la chaumière de la mère Malheur, par un inconnu, un bouquet de roses magnifiques enfermées dans un coffret. Elle avait tremblé en cueillant ces fleurs dignes de parer l'autel de l'Agneau.

La Corriveau plaça le coffret dans une petite chambre noire, où le soleil n'entrait jamais, et dont la sale fenêtre s'ouvrait sur le rocher, à deux pas.

Elle l'ouvrit et ses petits yeux méchants lançaient des flammes à la vue des roses parfumées attachées avec un ruban bleu, et d'une bourse de soie pleine de pièces d'or.

Elle colla la bourse sur sa joue, l'embrassa avec passion et la cacha dans sa poitrine.

Puis regardant le bouquet :

—Les belles fleurs ! les douces fleurs ! dit-elle... Les hommes croient que ces choses-là ne font point de mal... Elles sont comme celle qui les donne, belles en dehors encore. . . , et belles en dedans, aussi, comme celle qui va les recevoir.

Elle réfléchit pendant une minute en les regardant.

—Angélique DesMeloises, reprit-elle, vous m'envoyez ces roses avec votre or, parceque vous me supposez plus méchante que vous ! Allons donc ! Vous êtes digne d'être couronnée reine de l'enfer, cette nuit, avec ces roses suaves !...

V.

Elle regarda par la fenêtre et vit un rayon de soleil couchant illuminer un angle du rocher, à la cime.

Il est temps que je me prépare pour mon voyage, pensa-t-elle.

Elle dénoua ses longs cheveux grisonnants et les laissa tomber sur ses épaules. Elle prit le coffret d'ébène qu'elle tenait toujours caché dans son sein, et le déposa avec un soin particulier sur une tablette. L'ayant ouvert, elle en tira une petite fiole dorée, le faune antique, remplie d'un liquide brillant. Elle l'agita et des milliers d'étincelles s'allumèrent aussitôt.

Elle prit un mouchoir, le plia et le mit sur sa bouche et ses narines, pour se préserver de la volatile essence, puis, tenant le bouquet au bout de son bras, elle versa dessus quelques gouttes du liquide étrange en prononçant les paroles cabalistiques que la terrible Béatrice Spara avait apprises à Antonio Exili, et que sa mère lui avait enseignées à elle, sans en trop savoir la signification.

Hecaten Voco !
Voco Tisiphonem !
Spargens avernales aquas,
Te morti devoveo, te Diris ago !

Les formidables gouttes tombèrent comme une douce rosée sur les fleurs. Les roses étincelèrent d'un éclat nouveau. Chacune de leurs feuilles, chacune de leurs pétales furent imprégnées de l'impitoyable poison. La mort s'exhalerait maintenant avec chaque atôme de leurs parfums.

La Corriveau enveloppa le bouquet dans un papier d'argent, le remit dans la petite boîte et se prépara à sortir.



CHAPITRE XLIV.

LE CORBEAU L'ANNONCE : PLUS D'ESPOIR !

I.

C'était la veille de la St-Michel. La nuit s'étendait calme sur les bois de Beaumanoir, et la lune à son déclin, versait une lueur pâle à travers les nuages qui montaient de l'orient.

A sa lumière légère et tremblante, on pouvait distinguer, comme un serpent luisant, un petit sentier qui s'enfonçait dans les ombres de la forêt, et dans le petit sentier marchait, vite et avec précaution, la forme noire d'une femme.

Cette femme se rendait au château.

Elle était vêtue comme une paysanne et portait une petite boîte sous son bras. Dans cette petite boîte, il y avait une chandelle et un bouquet de roses enveloppé dans un tissu d'argent ; rien de plus.

Une femme honnête y aurait mis un rosaire. Mais la femme qui s'en allait ainsi, sous les bois, n'était pas honnête.

Pas un bruit autour d'elle, excepté le crépitement des feuilles mortes sous ses pieds, le glapissement des renards ou les cris rauques des hiboux.

Depuis longtemps elle n'était passée là, cette femme, mais elle se souvenait encore des cailloux noirs et des troncs dénudés qui jalonnaient la route. Pas loin, elle devrait trouver, sur la droite, une grosse pierre et, tout près de cette pierre, un autre sentier qui conduisait à la tour.

Cette pierre, elle pouvait bien s'en souvenir et la reconnaître, car elle l'avait fait servir au crime, un jour...

Maintenant Dieu seul et elle s'en souvenaient... Cela l'inquiétait peu, mais Dieu n'oublie rien !

II.

Tout à coup, dans la clarté douteuse de la lune sous le feuillage, elle crut voir apparaître devant ses yeux une forme humaine. En même temps, un frémissement de feuilles la fit tressaillir de peur. Elle crut qu'elle était découverte.

C'était la pierre grise du crime qui prenait la forme d'une femme, dans le jeu des rayons et des ombres.

Les habitants disaient que cet endroit était hanté par un fantôme : une femme habillée de gris. Cette infortunée avait été empoisonnée par un amant jaloux.

La Corriveau lui fit manger de la manne de St. Nicolas et elle tomba morte à ses pieds, sous les yeux de son bien-aimé.

Alors, lui, il s'enfuit dans la forêt, en proie aux plus cruels remords, tomba malade et fut dévoré par les loups.

Seule au monde, la Corriveau connaissait ce drame sanglant.

III.

S'apercevant que c'était la pierre grise d'autrefois qui l'avait épouvantée, elle se mit à rire.

—Bah ! les morts ne reviennent pas, murmura-t-elle. Et puis, si elle revenait, elle, cela me ferait une compagne de route.

La misérable n'aurait peut-être pas eu peur, si l'image de sa pâle victime lui était apparue pour lui reprocher sa cruauté.

IV.

La cloche du château sonna douze coups. Dans

la forêt et les montagnes voisines, le son argentin se répercuta mélancoliquement.

La Corriveau sortit du bois, longea la haie du côté de l'ombre et entra dans la tour.

Elle se trouva dans une chambre carrée, obscure comme une caverne. Un rayon de lune, descendant par la fenêtre grillée, la traversait d'un bout à l'autre.

Elle s'assit sur une pierre pour se reposer un peu et se recueillir. Elle avait besoin de toute sa prudence et de toute sa force pour l'œuvre qui allait se consommer.

Les chiens hurlaient d'une façon lugubre, comme s'ils avaient deviné l'infernale machination. Elle n'en avait point peur, car ils étaient enfermés dans la cour du château.

V.

—Me voici rendue saine et sauve, pensa-t-elle. Personne ne m'a vue !...

On dit qu'il y a un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout. Si Dieu me voit et m'entend, il ne m'empêche toujours pas d'accomplir mes desseins. Cette nuit encore, je veux agir, et toutes les prières de la victime désignée ne serviront de rien... Si Dieu existe, il me laisse vivre et il laisse périr la dame de Beaumanoir !...

Il y avait, dans un coin de la tour, un escalier de pierre tournant, qui montait jusqu'au toit et descendait jusqu'aux voûtes.

Ces voûtes épaisses avaient servi de magasins autrefois, quand les habitants du château, à l'approche des Iroquois, venaient s'enfermer dans la tour.

Après un moment de repos, la Corriveau, comme impatientée d'en avoir fini, passa sous une porte cintrée qu'elle avait observée dans l'ombre et se trouva sur un palier du grand escalier.

—C'est par là, murmura-t-elle. De la lumière maintenant !

Elle ferma la porte sur elle par mesure de prudence et alluma sa bougie.

Comme on disait la tour hantée par des esprits, les servantes du château se donnaient garde d'y entrer. Les hommes même qui s'y aventuraient passaient pour des braves.

La Corriveau, sa lumière à la main, descendit à pas lents au fond des voûtes ténébreuses. C'était une large caverne en pierre, véritable demeure de la nuit noire, dont l'obscurité humide semblait absorber la faible et vacillante lumière qu'elle portait. De rudes colonnes de pierres brutes séparaient en trois parties cette espèce de caverne.

Un mince filet d'eau tombant dans une auge de pierre entrait d'un côté, traversait les voûtes et se perdait de l'autre côté. Son murmure incessant et monotone, semblait celui d'une clepsydre marquant les heures de l'éternité.

VI.

La Corriveau s'avança résolument, comme une personne qui sait où elle va et connait son chemin. Elle se trouva bientôt en face d'un panneau en bois, comme ceux du château. Elle l'examina attentivement avec sa lumière, pour voir comment il s'ouvrait.

Mère Malheur lui avait parlé de ce panneau, de sorte qu'elle n'eut pas de peine à le faire tourner. Il suffisait de savoir où le toucher.

Elle ne le referma point sur elle. Le couloir où elle entrait conduisait à la chambre secrète. Il n'y avait plus d'obstacles ; le chemin était libre.

Elle n'avait point frayeur, car elle ne pouvait rien rencontrer de pire qu'elle-même. Devant elle, point de crainte ni d'hésitation, derrière elle, point de remords !

Elle trouvait le chemin long, et les voûtes plus basses semblaient peser sur sa tête maudite.

Elle arriva à une porte de fer grillee, sous une arche lourde,

Cette porte ! elle séparait la lumière des ténèbres, le bien du mal, l'innocence de la culpabilité.

D'un côté de cette porte, dans une chambre éblouissante de lumière, une jeune fille, confiante, généreuse, victime de sa douce naïveté ; de l'autre côté, s'avançant d'un pas furtif, dans une route déserte, la méchanceté, la menace, la cruauté !...

La main du crime se lève pour frapper à la porte, mais la porte ne peut être ouverte que par la main de l'innocence !

VII.

O Caroline de St Castin ! pauvre martyre de l'amour ! pauvre victime de la jalousie ! parmi toutes ces pensées qui obsèdent votre esprit, dans la solitude et le silence de cette nuit lamentable, n'est-il pas une pensée de crainte et de terreur ? Comment pouvez-vous, tranquillement et sans soupçon, attendre cette femme inconnue qui vient d'une façon si mystérieuse, frapper à la porte de votre dernier refuge ?

Hélas ! Caroline comptait les minutes une par une, à mesure que l'aiguille les marquait sur le cadran de l'horloge !

Elle tremblait, mais elle ne savait pas pourquoi. Elle avait hâte d'entendre dans sa porte les coups fatals !

Elle ne soupçonnait nullement une intention criminelle. Son ange gardien s'était détourné pour pleurer. La providence semblait l'avoir abandonnée...

Peu à peu, les bruits du château s'éteignirent. Comme minuit approchait, elle descendit à la chambre secrète pour recevoir l'étrange visiteuse qui avait tant de choses à lui révéler.

Elle était mise avec soin, mais fort uniment. Ses longs cheveux noirs flottaient sur son cou et ses épaules. Elle portait une longue robe blanche retenue à la taille par un ceinturon noir : Un refrain de deuil dans un hymne joyeux ! Elle ne portait

aucun ornement, sauf une bague que lui avait donnée Bigot, un gage d'amour dont elle ne voulait point se séparer et qui soutenait son espérance. Hélas! la pauvre enfant, elle si constante, elle ne se doutait pas combien était vain le talisman! Un souffle de l'enfer allait bientôt emporter sa jeune existence, et avec elle ses peines terrestres!

Elle prit sa guitare et, machinalement, ses doigts voltigèrent sur les cordes harmonieuses. Une romance qu'elle aimait beaucoup, et redisait souvent, autrefois, dans ses heures d'ivresse, quand sa vie était tout ensoleillée, lui revint à la mémoire. Elle soupira et d'une voix basse et douce, pendant que la guitare pleurait suavement comme une harpe éolienne, elle se mit à chanter ces paroles mélancoliques.

La linotte, sur l'aubépine,
A l'heure où la cloche sonnait,
Chantait, et sa voix argentine
Comme un chant des cieux résonnait!

Comme un chant des cieux quand la rose
Fleurit sur le bord du chemin,
Et que les pleurs d'un ange arrose
Ses douces feuilles de Carmin!

O linotte joyeuse, cesse
Sur l'arbre vert, tes chants joyeux!
Ma patrie est dans la tristesse,
Mon pauvre cœur est soucieux!

Mon pauvre cœur plein de souffrances
N'espère plus au lendemain!
J'ai pris la coupe d'espérance
Mais elle tombe de ma main!

VIII.

La lampe jetait un vif éclat, et quand la captive suspendit son chant, le silence parut profond comme dans un sépulchre.

Elle écouta pour voir si le bruit de quelques pas ne se ferait point entendre, et son cœur battait affreusement.

La pensée que son père la cherchait et qu'il allait arriver dans la colonie, lui causait une grande terreur. Elle aurait bien voulu le revoir, ce père bien aimé ! elle serait prête à se jeter à ses genoux, à mourir pour expier sa faute ; mais lui pardonnerait-il même à ce prix là ?... Pardonnerait-il à Bigot ?... Non ! et l'un des deux mourrait !...

Ah ! si Dieu voulait prendre sa vie dès maintenant, avant que sa honte soit connue, dans la tombe où elle est déjà enfermée, loin du regard des hommes ! dans l'oubli !... Elle se leva, se jeta à genoux, dans un élan de douleur incommensurable, conjura le Christ de lui pardonner, supplia la mère de miséricorde d'intercéder pour elle, la misérable pécheresse ! pour elle qui allait entendre sonner l'heure de la honte et de l'expiation !

IX.

Un bruit de pas, sourd et lent, résonna dans le passage souterrain. Elle se dressa frémissante, en joignant les mains comme pour une prière nouvelle.

—Pourquoi craindrais-je ? pensait-elle, je n'ai jamais fait de mal à personne...

Les pas lourds et lugubres résonnaient de plus en plus fort sous les voûtes sombres.

Caroline s'approcha de la porte de fer. L'ange allait au devant du démon.

Deux petits coups se firent entendre. Elle trembla violemment et souleva la tapisserie. Quelque chose lui dit alors de ne pas ouvrir. Elle hésita. Mais la pensée que le château serait fouillé jusque dans ses plus intimes cachettes, lui rendit sa première résolution.

—Que Dieu me protège ! soupira-t-elle. Et elle tira le verrou.

X.

La lampe de la chambre secrète éclaira tout à coup la figure de l'étrange visiteuse, et Caroline, qui s'attendait à voir apparaître une forme repoussante,

fut toute surprise de se trouver en présence d'une femme comme une autre, vêtue en paysanne et ne portant rien qu'une petite boîte sous le bras.

La Corriveau fixa un œil curieux sur cette jeune fille qui ressemblait à un ange. Elle l'examina de la tête aux pieds, remarqua les plis gracieux de sa robe blanche, ses longues tresses noires, ses formes ravissantes, son air doux et résigné, sa suave beauté et elle sentit comme une jalouse colère se réveiller dans sa vieille âme corrompue. Elle pensa et un sourire méchant glissa sur ses lèvres minces, elle pensa :

—Cela va faire un beau cadavre!... jamais la Brinvilliers, jamais la La Voisin n'ont versé le poison à une plus belle victime !

Caroline surprit le regard perçant de la méchante vieille, et son sourire satanique, et elle recula effrayée.

La Corriveau s'aperçut de la mauvaise impression qu'elle faisait sur la jeune fille, et elle se composa aussitôt un maintien plus avenant. Elle affecta de la sympathie, de la compassion. Il fallait inspirer la confiance ou se résigner à perdre, peut-être, le fruit de bien des peines et la perspective d'une grande fortune.

Caroline vite rassurée, s'imagina qu'elle avait mal vu, se persuada qu'il ne fallait point écouter sa première impression. Le costume de la paysanne, le panier inoffensif, l'attitude prise par la Corriveau, se donnant l'air respectueux d'une personne qui attend qu'on lui parle, bannirent toute crainte de l'âme de Caroline et la laissèrent toute à sa curiosité.

XI.

La Corriveau ne voulait point user de violence dans l'accomplissement de son forfait. Cependant, elle s'était armée d'un stylet de fin acier, le même que Béatrice Spara avait laissé dans le cœur de Beppa Farinata, quand elle la surprit dans la chambre d'Antonio Exili.

Elle ne s'en servirait qu'à la dernière extrémité et pour se protéger.

Ce seraient les roses, les roses éclatantes et parfumées qui tueraient la confiante jeune fille ! Elle les savourerait comme un bouquet nuptial et le poison se mêlerait à l'enivrant arôme. La douce mort !

Personne ne devinerait la cause d'une si prompte et si regrettable fin. On dirait de Catherine de St. Castin : Morte par la visite de Dieu !



CHAPITRE XLV.

UN FORFAIT SANS NOM.

I.

Caroline de St. Castin, debout, une main sur le dossier de sa chaise, regardait la Corriveau. Elle aurait voulu dire quelque chose et les paroles ne lui venaient point. Elle semblait abasourdie.

Elle tenait la lettre que lui avait apportée mère Malheur.

—Est-ce vous qui avez écrit ceci ? demanda-t-elle enfin.

La Corriveau fit un signe affirmatif.

—Oh ! dites-moi franchement, est-ce la vérité ?

—C'est la pure vérité.

Il était surprenant qu'une simple paysanne put écrire aussi correctement et connaître si bien le baron de St. Castin.

—Au nom du ciel, s'écria Caroline, qui êtes-vous ? je ne vous ai jamais vue !

—Vous m'avez vue déjà, répliqua la Corriveau.

Caroline la regarda fixement, cherchant à se souvenir, mais ne put la reconnaître.

La Corriveau continua :

—Votre père est le baron de St. Castin, et vous, madame, vous aimeriez mieux mourir que d'être trouvée ici. Ne me demandez pas comment je sais cela, ce serait inutile. Quant à moi, je ne suis que ce que je parais être.

—Vous êtes vêtue en paysanne, mais vous parlez

en dame. Vous êtes sous un déguisement... Pourquoi venez vous me visiter de cette étrange façon ?

—Je vous le répète, je suis ce que je parais, et je viens vous trouver ainsi, parce que je ne puis venir autrement.

—Vous dites que je vous ai vue déjà ; je ne m'en souviens pas.

—Dans les bois de St. Valier. Vous rappelez-vous d'avoir rencontré là, une paysanne qui cueillait de la mandragore ? Vous aviez soif et elle vous donna du lait. Vous étiez avec des indiens.

II.

Ce fut un éclair dans l'esprit de la jeune fille, et une douce confiance lui revint aussitôt.

—Je m'en souviens ! s'écria-t-elle... Et vous étiez habillée comme maintenant, absolument !... Je vous remercie de la bonté que vous m'avez témoignée alors, oui, je vous en remercie !

Elle lui tendit la main.

La Corriveau la prit dans la sienne, mais ne la pressa point. Elle demeurait froide, insensible. Elle répliqua, adoucissant autant que possible sa voix rauque et montrant une fausse compassion :

—J'ai été bonne pour vous alors, et je veux l'être encore aujourd'hui. Je viens pour vous secourir.

Elle sourit encore de son diabolique sourire, mais le réprimant aussitôt :

—Je ne suis qu'une pauvre femme, dit-elle ; cependant, je vous apporte un petit présent pour vous prouver que je ne vous ai pas oubliée.

Elle mit la main sur le coffret.

—Oh ! je ne doute pas de votre amitié, bonne dame, répondit Caroline, mais vous savez comme je suis inquiète. Parlez-moi donc de mon père, d'abord ; dites-moi tout ce que vous savez... Je suis dans une angoisse mortelle !...

—Il est en route pour la colonie, affirma la Corriveau, et il sait que vous êtes ici...

—Ici ! à Beaumanoir ! mais c'est impossible ! Per-

sonne ne le sait! exclama Caroline en levant ses mains jointes dans un élan de désespoir.

—Si personne ne le savait, mademoiselle, comment en serais-je instruite, moi, fit la sorcière?... Votre père a des lettres du roi pour vous faire chercher partout.

Elle alla, de nouveau, pour offrir le coffret, mais elle pensa qu'il valait mieux attendre encore.

—Que Dieu ait pitié de moi! cria mademoiselle de St. Castin.

III.

Après un sanglot elle reprit:

—Mais l'Intendant? que savez-vous de lui?

—L'Intendant? le roi lui a ordonné de vous rendre à votre père, et il le fera, à moins que le gouverneur ne le prévienne... Le gouverneur vous cherche.

Caroline fut sur le point de défaillir.

—Le gouverneur va faire fouiller le château de fond en comble, reprit la Corriveau, et dès demain, peut-être.

—Mon Dieu! mon Dieu! exclama la jeune victime, en se cachant le visage dans ses mains, que ne suis-je dans une tombe profonde où seul vous me verrez! Faites-moi miséricorde, car je n'ai plus rien à attendre de la clémence des hommes!... Je mérite mon malheur! La mort n'est rien; ce qui est terrible, c'est de savoir que ma honte ne mourra pas avec moi!

La Corriveau souriait encore, et ses doigts crochus caressaient la petite boîte mortelle.

—Le moment approche! le moment approche! murmura-t-elle entre ses dents venimeuses.

Caroline fit un pas vers elle.

—Est-ce bien la vérité que vous me dites-là? répéta-t-elle encore d'une voix suppliante... Comment, vous une étrangère, pouvez vous donc être informée de cela?

—C'est la vérité, et je viens pour vous sauver; mais je ne puis vous en dire davantage... C'est peut-

être de la part de l'Intendant lui-même que je suis ici... Il veut vous cacher pour que l'on ne vous trouve point.

IV.

Un rayon d'espérance traversa l'âme assombrie de la condamnée. Bigot, en effet, devait songer à la sauver. Il était intéressé à le faire, puisque c'est lui qui l'avait perdue!

Elle se cramponna à cette pensée comme le noyé à une planche.

—C'est Bigot qui vous envoie! exclama-t-elle en souriant, rougissant et pleurant à la fois. Il veut me faire conduire ailleurs! Oh! soyez bénie, messagère du bonheur! soyez bénie!...

—Il désire que je vous conduise à St. Valier, répondit la vieille mégère, et quand le danger sera passé, vous reviendrez ici.

—Oh! je le reconnais bien!... Comme il est bon lorsqu'il est laissé à ses propres volontés!... C'est comme cela que je l'ai connu autrefois!... L'avez-vous vu? vous l'avez vu! Il vous a parlé? que vous a-t-il dit?

—L'heure arrive! l'heure arrive! pensait joyeusement la vieille empoisonneuse. Ça va aller!

Et elle répondit:

—Je l'ai vu et il m'a parlé; mais pas longtemps. Il est sévère, l'Intendant, et ne s'amuse guère à causer avec des personnes de ma condition. Cependant, il m'a chargé de vous remettre un gage de son amour. Il m'a dit que vous sauriez bien ce que cela signifie. Le voici ce gage, madame, dans ce coffret. Puis-je vous le remettre à présent?

—Un gage de son amour! un souvenir de lui! Vous n'êtes donc pas une femme, vous? Pourquoi tant tarder à me le remettre? pourquoi ne pas me l'avoir donné tout de suite?... Je n'aurais pas tant hésité à vous croire! Donnez! donnez! Ah! qu'il soit béni!

La Corriveau pâlit légèrement malgré sa dureté

de cœur, et un frémissement imperceptible passa sur sa main pendant qu'elle ouvrit la petite boite. Elle prit le bouquet, le dépouilla, en se détournant à demi, de son enveloppe d'argent et le présenta à l'impatiente jeune fille.

—Qu'il est beau ! exclama Caroline en le saisissant de ses deux mains. C'est un bouquet céleste ! un radieux gage d'amour !

Et le portant à ses lèvres, souriante, ravie, transfigurée par le plaisir, elle l'embrassa avec passion, et en aspira ardemment les senteurs exquises et les poisons mortels.

Aussitôt, sa tête radieuse se pencha en arrière, ses yeux noirs regardèrent dans le vague, et tenant toujours le bouquet fatal sous ses baisers, elle tomba morte aux pieds de la Corriveau.

Un rire sauvage, terrible, épouvantable, fit tressaillir les murs de la chambre secrète.

Le sang de plusieurs générations d'empoisonneurs et d'assassins se prit à courir brûlant dans les veines de la sorcière, et elle parut comme une tigresse devant sa proie.

Le cadavre était là, souriant encore, encore radieux de sa dernière pensée de joie. Elle se pencha dessus pour voir s'il vivait toujours. Le cœur ne battait plus ; nul souffle ne passait sur les lèvres ent'rouvertes.

Il ne devait plus se réveiller qu'à la voix de Dieu, au jour de la résurrection.

—N'importe ! grommela l'empoisonneuse, la Corriveau ne fait pas son ouvrage à moitié ; s'il y a un reste de vie là-dedans, il partira.

Et deux fois, d'une main ferme, elle plongea dans le sein de sa victime déjà morte, son poignard aigu.

Un mince filet de sang courut sur la robe blanche et ce fut tout.

V.

Caroline de St-Castin était devant Dieu. Elle avait franchi ce redoutable passage que nul ne con-

naît. Heureux celui qui a la foi pour appui, à ce moment où les amitiés de la terre ne peuvent plus le soutenir! Heureux celui qui meurt dans la charité, car la charité est une lampe divine qui éclaire l'âme dans son vol vers les cieux.

VI.

La Corriveau demeura penchée sur le cadavre de sa victime pour examiner les effets de *l'aqua tofana*.

C'était la première fois qu'elle osait administrer le subtil poison de la Borgia.

—*L'aqua tofana* agit comme un charme, murmura-t-elle. C'est Béatrice Spara qui l'a composée... Je l'aime mieux que son stylet... J'ai été folle de me servir de cet instrument... Je me suis souillé les mains de sang.

Elle s'essuya, et ses doigts firent une empreinte rouge sur la robe blanche.

VII.

La cloche du château sonna un coup. Il était une heure.

Sa voix solitaire semblait, dans la maison endormie, une voix accusatrice. Mais personne ne s'éveilla pour chercher l'auteur du forfait qui venait de s'accomplir.

La Corriveau l'entendit et se leva. Sa tâche était finie.

Elle fit avec une jalouse curiosité le tour de la chambre secrète, et remarqua la richesse des meubles et des décorations. Elle aperçut sa lettre sur une chaise, la saisit fiévreusement, la déchira et en jeta les morceaux sur le parquet. Elle s'en repentit aussitôt, les ramassa, et les mit dans son coffret, avec le bouquet de roses qu'elle arracha des mains du cadavre.

Elle voulait le jeter dans le bois.

Elle ouvrit un écritoire dans l'espoir d'y trouver de l'argent; mais il n'y en avait point. Elle n'eut pas le temps de chercher ailleurs.

Elle fut tentée d'emporter le diamant que la morte avait au doigt. Elle le fit glisser, l'examina d'un œil ardent de convoitise, mais finalement n'osa pas le voler, de peur de se compromettre. Elle le rendit au cadavre.

—Cela me ferait découvrir, murmura-t-elle... Il vaut mieux ne rien emporter que ce qui vient de moi, et vite, sauvons-nous !

Elle mit le coffret sous son bras et jeta un dernier regard, un regard de satisfaction sur la victime qui gisait là, comme un ange tombé dans les combats du Seigneur. La lampe se réflétait dans ces beaux grands yeux qui ne voyaient plus, et cependant semblaient se fixer avec douleur et miséricorde sur l'empoisonneuse.

Ce regard fit peur à la Corriveau. Elle se détourna vivement, puis, rallumant sa bougie, elle sortit, oubliant de fermer sur elle la lourde porte de fer de la chambre secrète.

VIII.

Arrivée à la tour, elle monta le grand escalier. Sur le palier, elle éteignit sa lumière,puis s'approcha de la porte béante où la lune plongeait un pâle rayon. Elle franchit le seuil désolé, et debout, immobile, perçant l'obscurité de son œil inquiet, elle écouta longtemps.

Tout dormait au loin, dans la forêt et le château ; seul le filet d'eau murmurait en courant sur les cailloux.

Alors elle s'enfonça, comme un spectre noir, dans les bois où elle avait passé une heure auparavant.

Elle allait apprendre à Angélique DesMeloises qu'elle n'avait plus de rivale,...mais qu'elle avait à payer le prix du sang.

Elle entra dans la ville aux premières lueurs de l'aube. Un brouillard épais noyait tous les objets : les arbres, les maisons, le fleuve et les rochers, et elle put se rendre sans être vue à la cabane de la mère Malheur.

IX.

Elle se reposa quelques instants, défendit à sa vieille camarade de la questionner, puis sortit de nouveau pour se rendre chez mademoiselle DesMeloises.

On ne voyait point à dix pas dans les rues, et personne ne la remarqua.

Angélique était debout. Elle ne s'était pas mise au lit cette nuit-là. Une fièvre brûlante l'avait agitée sans cesse, la fièvre du mal, de la peur, de l'inconnu menaçant. De sa fenêtre, les yeux souvent fixés sur la chaîne sombre des montagnes qui dominaient le château, elle avait suivi les péripéties du drame sanglant.

Maintenant l'empoisonneuse devait arriver !........ Maintenant la confiante victime devait s'être livrée !... La messagère de la mort réussirait-elle ?... Et quel serait le résultat de ce crime ?... Ne s'en repentirait-elle point ?... Resterait-il ignoré ?... Bigot oublierait-il la morte ?... Le sang innocent ne crierait-il pas vengeance ?...

Une foule de pensées terribles ne cessèrent de la torturer...

Elle ouït le bruit d'un pas.

—C'est elle ! s'écria-t-elle, et une flamme lui monta au visage, puis aussitôt elle pâlit affreusement. Elle courut ouvrir.

La Corriveau entra sans dire une parole. Les yeux des deux femmes s'étaient parlé, s'étaient compris.

Angélique attira l'empoisonneuse dans sa chambre, la poussa vers une chaise, lui saisit les épaules de ses mains frémissantes, et la regardant avec anxiété :

—Est-ce fait ? dit-elle, est-ce fini ?...

La Corriveau eut un sourire méchant.

—Avez-vous réussi ? Est-elle morte ? répéta-t-elle.

—Oui, répondit la Corriveau, c'est fait, et bien fait !... Mais qu'est-ce que cela signifie ? ajouta-t-elle, en se dressant en face de la belle jeune fille, on

dirait, par la manne de St Nicholas, que vous éprouvez déjà des regrets !

X.

Les rêves brillants d'Angélique venaient de s'effacer ; la lumière faisait place aux ténèbres tout à coup... Sa rivale n'existait plus et rien ne devait plus, pourtant, entraver son ambition et faire obstacle à ses succès... O moqueries du sort!... ce qu'elle désirait tout à l'heure, elle le regrettait maintenant ! Les voix du plaisir et de l'amour qui chantaient au fond de son âme, se sont changées en des sanglots ! Les cris d'allégresse en cris de vengeance !... Meurtrière ! meurtrière !... Et la justice des hommes et la justice de Dieu !...

—Oui, j'ai des regrets ! répondit-elle... Non, pourtant, pas encore ! Mais nous avons fait une chose folle, inutile, dangereuse !... C'est fait, maintenant... c'est fait ! Mais est-elle morte ? bien morte ?

—La Corriveau ne fait pas les choses à moitié, mademoiselle. Vous non plus ! Seulement, vous vous repentez et moi je me félicite. C'est la différence ! je l'ai tuée deux fois et il me faut double récompense.

—Une double récompense ? Vous l'aurez, répondit Angélique.

Quel secret nous avons à garder l'une et l'autre maintenant ! ajouta-t-elle, comme si cette pensée lui fut venue alors pour la première fois...

Je suis au pouvoir de cette femme, pensa-t-elle, et elle regarda sa complice d'un œil épouvanté.

Elle prit une petite boîte pleine d'or.

Pour ce soir, voici, fit-elle. Je n'ai pas compté. Emportez-la.

Cet or lui brûlait les mains.

XI.

La Corriveau cacha l'or dans sa poitrine, près de son cœur âpre et desséché.

—Soyez prudente, continua Angélique. Ne vous

montrez pas riche tout de suite, cachez cet or. Les gens auraient des soupçons... Je voulais vous recommander autre chose, mais cela m'échappe dans le moment.

—Je vous remercie de votre or, riposta la Corriveau. Mais je ne vous remercie point du froid accueil que vous me faites. J'avais droit de m'attendre à quelque chose de mieux, après l'œuvre superbe que j'ai accomplie. J'ai agi en artiste, quoi ! Un succès merveilleux ! La Brinvilliers, la Borgia elles-mêmes, me porteraient envie, à moi, une pauvre paysanne de St-Valier !...

—Je vous donnerai bien toutes les louanges que vous voudrez, répondit Angélique machinalement, mais je ne sais pas comment vous avez opéré. Vous ne me l'avez pas dit. Asseyez vous encore et contez-moi tout.

—Bah ! ces détails ne vous seront point agréables. Réjouissez-vous d'être debarrassée d'une rivale aussi belle que dangereuse ; je ne vous dis que cela.

—N'importe, je veux tout savoir ; contez moi cela.

—Vous ne pourrez pas dormir ensuite ?

—N'importe ! je vous le dis, parlez !... Je suis calme du reste maintenant.

Elle faisait un effort suprême pour reprendre pleine possession d'elle même.

XII.

La Corriveau s'assit, mit une de ses mains sur le genou d'Angélique et commença le récit détaillé du forfait qu'elle venait de consommer...

Elle parla de la beauté de la jeune victime, de la candeur de son âme, du charme de ses regards. Elle raconta, en riant, l'histoire qu'elle avait brodée pour lui faire accepter le bouquet. La joie de la naïve enfant en recevant ce gage de l'amour et de la fidélité de Bigot...

Angélique écoutait, immobile, haletante. Les nuages du crime assombrissaient sa figure. Elle devenait laide. Elle éprouva un frémissement de

terreur quand la sorcière peignit l'effet foudroyant de *l'aqua tofana*, quand elle dit, comme la belle victime s'était affaissée dans sa robe blanche, en aspirant l'arôme empoisonné. Mais quand la sorcière, l'œil en feu, la bouche déchirée par un horrible rictus, se vanta, en faisant décrire un geste de menace, à son bras décharné, d'avoir deux fois plongé un fin stylet d'acier dans le cadavre presque froid déjà, Angélique se dressa, joignit les mains, poussa une clameur et tomba évanouie sur le parquet.

XIII.

La Corriveau se leva et, la reculant du bout de son pied, elle grommela :

—Bonne à rien !...

Puis, un instant après :

Une femme comme les autres, qui veut régner sur tous les hommes, et devient l'esclave du premier venu ! La Corriveau est d'une autre trempe que cela !...

Alors, laissant Angélique seule, revenir comme elle pourrait, elle s'en retourna chez la mère Malheur, bien décidée de se mettre en route le plus tôt possible pour St. Valier, avec l'infâme salaire qu'elle venait de gagner !



CHAPITRE XLVI.

PARLONS DES ÉPITAPHES, DES TOMBEAUX ET DES VERS.

I.

A l'heure où la Corriveau sortait de la forêt de Beaumanoir, après le meurtre de Caroline de St. Castin, deux cavaliers couraient à toute bride sur la route de Charlesbourg.

Leurs visages paraissaient noirs dans la nuit et la lune faible, blafarde, ne les éclairait pas assez pour qu'elle pût les reconnaître.

Ils ne parlaient point, et semblaient absorbés dans quelque pensée grave.

C'étaient Bigot et Cadet.

Vers minuit, après avoir échangé quelques paroles, ils avaient laissé les dés et le vin, s'étaient séparés de la joyeuse compagnie et puis étaient sortis de la cour du palais.

Ils se dirigeaient vers Beaumanoir.

Bigot, sous son apparente indifférence, éprouvait une vive inquiétude. Les ordres du roi, la lettre de la Pompadour l'avaient jeté dans une grande perplexité.

La prochaine arrivée du baron de St. Castin n'avait rien de rassurant. Le baron ne plaisantait point, et pour venger son honneur, il aurait aussi vite fait d'étouffer un prince qu'un manant.

Ce n'était pas ce qui effrayait Bigot. Il n'était pas un poltron et pouvait payer d'effronterie. Cependant il y avait une chose, un danger, qu'il ne pou-

vait méconnaître ni mépriser. Et la pensée de ce danger le faisait trembler.

Il avait peur que son audacieux mensonge ne fût découvert.

Il avait effrontément menti au conseil du gouverneur, pendant qu'il siégeait comme conseiller du roi, au milieu d'une foule de gentilshommes, en affirmant qu'il ne savait pas où s'était réfugiée Caroline de St. Castin.

Si le mensonge était connu, il serait, lui l'Intendant de la Nouvelle-France, couvert d'ignominie, la marquise lui retirerait ses faveurs et le mépriserait sans doute. Il tomberait dans sa disgrâce.

Et plus il songeait à cela, plus il éprouvait de terreurs. Il maudissait tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à cette affaire d'enlèvement, tout excepté Caroline elle-même, car il l'aimait plus que jamais à cette heure.

II.

Il ne doutait nullement que le château serait soumis à la plus minutieuse investigation. Il connaissait de la Corne St. Luc. La chambre secrète ne serait plus un asile inviolable... Et puis, plusieurs personnes la connaissaient cette chambre. D'anciens serviteurs qui se trouvaient maintenant au service de ses ennemis peut être... Il ne savait pas, après tout.

Dans tous les cas, dame Tremblay était en possession du secret, et la charmante Joséphine qui survivait en elle pouvait encore se laisser tenter...

Il fallait donc, à tout prix, éloigner Caroline et la cacher mieux, jusqu'à ce que la tempête fût passée.

III.

Dès le jour qui suivit la séance du conseil, Bigot partit pour les Trois-Rivières. Il prétextait une affaire de la plus haute importance. Cette affaire, nul ne put la deviner et chacun se perdit en conjectures.

Il s'aboucha avec une bande de Montagnais et leur demanda d'emmener avec eux, déguisée en indienne, une jeune fille blanche qu'il voulait soustraire à la vengeance de ses ennemis.

Le marché fut vite conclu, et le vieux chef jura de prendre le plus grand soin de la jeune fille, et de faire garder par sa tribu un secret inviolable sur cette affaire.

En retour, il eut la promesse que sa tribu serait amplement pourvue de poudre, de couvertes et de toutes sortes de provisions.

IV.

Bigot avait besoin de quelqu'un pour l'aider à mettre ce projet à exécution. Il faudrait conduire mademoiselle de St. Castin aux Trois-Rivières, et veiller à la fidèle exécution de l'engagement.

Il était entouré d'amis: Les amis que les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs liaient ensemble. Ils se seraient hâtés de se rendre à ses désirs; mais ces voluptueux, ces débauchés auraient, de leur souffle impur, souillé la candeur de la jeune victime. Il ne voulait pas l'exposer à leurs regards incontinents.

—Qu'ils s'amusent aux dépens des autres femmes, pensa-t-il, je m'en moque pas mal! Mais ils ne profaneront jamais le nom de celle-ci!...

Il évoquait tour à tour ses dignes associés, comme pour en chercher un à qui confier le précieux dépot, et tour à tour, il les flagellait et les marquait au front du fer rouge de la réprobation.

—Varin! un rusé coquin qui flagorne l'Eglise et cajole sa tante, la supérieure des Ursulines, pour en obtenir des faveurs! un fripon qui vendrait tout le monde pour un denier!

Pénisault! un maudit chien qui volerait avec plaisir les pauvres Montagnais! un lâche qui n'a pas du tout l'esprit aventureux, ni l'âme courageuse!...

Le Mercier, un parasite, un ambitieux fripon qui essaie de pêcher les faveurs de la Pompadour... Il

me trahirait peut-être, il me trahirait bien sûr !......

Descheneaux ! un ivrogne qui jette à tous les vents quand il est saoûl, les secrets qu'on lui confie ! un avare qui pillerait l'autel ! un méchant qui battrait les montagnais encore plus qu'il ne les volerait......

De Péan ! un imbécile qui me baiserait les pieds aujourd'hui, et me vendrait demain !... Au reste, lui, il a sa besogne. Il surveille Le Gardeur et le conduit doucement à sa perte......

Le Gardeur ! Celui ci, il n'en faut rien dire, il est encore trop gentilhomme ! il est encore trop soldat ! Une action comme celle-là lui répugnerait...... Il serait capable de me faire rougir.........

V.

Parmi tous ses associés, Bigot n'en voyait qu'un dont le caractère franc, quoique brutal, lui inspirait une parfaite confiance. C'était Cadet. Il était hardi et aventureux. Il enviait le bien des autres, mais il prodiguait le sien. Il reposait en Bigot la foi la plus profonde, le regardait comme le roi des bons lurons, jurait par lui, et le servait avec plaisir.

Bigot lui dit un mot à l'oreille. C'était au palais, au milieu des amusements les plus entraînants ; Cadet laissa le jeu immédiatement. Il ne s'occupa nullement de finir la partie.

En trois minutes, il eut chaussé ses bottes à éperons et fut prêt à monter à cheval.

Pendant qu'il attendait, le fouet à la main, dans un coin de la pièce, que le groom amenât les chevaux, Bigot lui dit ce qu'il espérait de son dévouement.

Il lui révéla le nom de la dame de Beaumanoir, lui raconta les incidents du conseil, les ordres du roi, la lettre de la Pompadour.

—Il faut, affirma-t-il en terminant, qu'elle soit éloignée du château, et je vous charge de la conduire secrètement aux Montagnais des Trois-Rivières.

VI.

Les yeux de Cadet eurent un éclair. Il mit la main sur l'épaule de l'Intendant.

—Par saint Picot! jura t-il, j'aimerais mieux jeûner un mois durant, que de manquer une si belle occasion de vous aider!

Qu'est-ce que cela fait, que vous ayez menti à ce gobe-mouches du château St-Louis? Il valait mieux le tromper lui, qu'avouer la vérité à la Pompadour. Madame *Poisson* vous traiterait comme les Iroquois ont traité, à Chouaguen, mon commis, un gros garçon: Elle vous ferait rôtir...... Les maudites femmes! je vous l'ai bien toujours dit, Bigot: on est toujours dans l'eau bouillante, tant que l'on dépend d'elles.

Cadet n'était pas fâché de saisir cette nouvelle occasion de calomnier les femmes.

Il prit la main de Bigot dans la sienne et jura qu'il était prêt à marcher avec lui et à le suivre partout, à travers l'eau et le feu, par le soleil ou la pluie. Il irait à Beaumanoir, prendrait la jeune fille et avant deux jours, sans que personne ne pût le voir, ni le soupçonner, par des moyens à lui connus, il la remettrait entre les mains des Montagnais, ordonnerait aux Montagnais de partir immédiatement, et de se rendre à la Tuque, sur le Saint-Maurice. Là, à la Tuque, la jeune dame ou la jeune fille, pourrait demeurer sept ans, s'il le fallait, et personne jamais n'entendrait parler d'elle...

VII.

Bigot et Cadet galopaient donc sur la route de Beaumanoir. Ils arrivèrent en peu de temps à la forêt qui se dessinait comme une ligne noire dans la pénombre, et Cadet prit le devant. Il était né à Charlesbourg, et connaissait parfaitement tous les sentiers, toutes les trouées, tous les coins de la forêt.

Les chevaux, en écrasant de leurs sabots les bran-

ches sèches et les feuilles mortes, réveillaient les échos des bois endormis.

Le château se montra tout à coup dans une vaste clairière, avec ses hautes cheminées et ses toits aigus, plus sombres que la nuit. Un silence redoutable l'enveloppait, et seule, dans la loge du portier, une petite lumière veillait.

VIII.

Le vieux gardien se leva au bruit que firent les chevaux, et se hâta de sortir pour voir quels étaient ces hôtes inattendus.

Bigot et Cadet attachèrent leur monture en dehors de la barrière et s'avancèrent à pied. Ils ne voulaient éveiller personne.

Ils rencontrèrent Marcel, le portier.

—Rentre, Marcel, lui dit Bigot, et ne fais point de bruit. Va dire à dame Tremblay qu'elle se lève tout de suite et que je désire lui parler. J'attends des amis.

—Il me répugne de mentir, reprit Bigot avec aigreur, même à un valet... Qui sait les recherches qui vont avoir lieu? Pas une mauvaise herbe ne se multiplie autant qu'un mensonge. Une mauvaise plante peut couvrir la terre, mais un mensonge peut remplir l'univers.

—C'est vrai, Bigot, répondit Cadet, et je n'aime pas à mentir souvent; mais c'est parce que je suis d'opinion que la vérité est une meilleure arme que le mensonge. Si le mensonge devait frapper mieux, je ne vois pas trop pourquoi je ne l'utiliserais pas.

IX.

Le portier revint dire que dame Tremblay était debout et prête à recevoir son maître.

—Prends soin des chevaux, Marcel, ordonna Bigot.

Et, suivi de Cadet, il se rendit à l'appartement de la ménagère.

—Bonjour, dame Tremblay, fit-il, conduisez nous à la grande galerie.

La charmante Joséphine des jours anciens exécuta sa plus gracieuse révérence. Elle tremblait un peu, comme si sa conscience n'avait pas été blanche comme la neige. Cette brusque arrivée de l'Intendant ne lui présageait rien de bon.

—Excellence, répliqua-t-elle, je suis votre humble servante en tous lieux et toujours : vous n'avez qu'à ordonner et j'obéis.

—C'est bien ! c'est bien ! riposta Bigot. Allons et ne faisons pas de bruit.

X.

Il était impatienté. Dame Tremblay prit une bougie dans chaque main et précéda les deux gentilshommes jusqu'à la grande galerie qui communiquait avec la chambre de Caroline. Là, elle déposa ses bougies sur une petite table, et les mains croisées sur son tablier, elle attendait de nouveaux ordres.

—Madame, dit Bigot, j'ai mis en vous toute ma confiance, et je crois que vous avez toujours été une servante fidèle. Aujourd'hui, je vais vous donner une nouvelle marque de mon estime.

—Oh ! Votre Excellence ! s'écria la vieille ménagère toute ravie, je voudrais mourir pour vous prouver mon dévouement.

—Il n'y a pas beaucoup de serviteurs qui partagent ce sentiment, et je n'y crois guère moi-même, reprit Bigot. N'importe ! je crois que vous avez veillé avec la vigilance promise sur la dame confiée à vos soins. N'est-ce pas ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! pensa la ménagère en pâlissant, il aura entendu parler de la visite de cette misérable mère Malheur et il est venu m'égorger ici......

Elle balbutia :

—Oh oui ! Excellence ! J'en ai pris un soin tout particulier de cette belle dame !... Un ange ! comment aurais-je pu l'oublier, la négliger ?

—Je vous remercie, dit Bigot presqu'attendri.

Vous avez fait votre devoir. Maintenant dame Tremblay, j'ai un nouveau secret à vous confier ; le garderez-vous bien ?

—Si je le garderai ! Seigneur Dieu !

Le courage et l'audace lui revenaient.

—Tenez ! Excellence, continua-t-elle, la statue de marbre de la grotte parlera avant moi ! je meurs avec mes secrets ! Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, je n'ai jamais révélé, même à confesse, les noms de ceux qui...

—Tut ! tut ! fit Bigot, que certains souvenirs déridaient, j'ai plus de confiance à dame Tremblay qu'à la charmante Joséphine. Si tout ce que l'on dit est vrai, vous étiez une joyeuse et jolie fille, en ce temps-là.

Ce colloque entre le maître et la ménagère faillirent arracher à Cadet un de ces rudes éclats de rire qui pouvaient ébranler le château.

XI.

—Je me mettrais dans le feu pour vous servir, affirma dame Tremblay, en se pavanant d'aise.

—Eh bien ! lui apprit l'Intendant, nous sommes venus chercher cette chère enfant pour la mettre en un endroit plus convenable ; et si jamais l'on vous questionne à son sujet, vous direz qu'elle n'est jamais venue ici et que vous n'avez jamais entendu parler d'elle.

—Non seulement je le dirai, mais j'en ferai le serment, si vous l'exigez !... Pauvre jeune dame ! Puis-je vous demander où elle va ?

—Non, pas maintenant, mais soyez certaine qu'elle sera bien traitée. Vous comprenez cela ? quand vous étiez la charmante Joséphine, vous deviez parfois, vous entourer de mystères, et il vous fallait agir avec prudence... Cette pauvre jeune fille n'a pas l'habileté de la charmante Joséphine et il faut lui venir en aide.

Dame Tremblay souriait avec complaisance.

—Bien ! ajouta l'Intendant, vous comprenez, n'est-

ce pas? Allez la trouver, maintenant. Présentez-lui nos compliments. Dites-lui que nous sommes fâchés de la déranger à pareille heure, mais qu'il est indispensable que nous la voyions immédiatement.

XII.

Dame Tremblay, toujours souriante depuis que Bigot avait évoqué sa jeunesse, se hâta de se rendre auprès de mademoiselle de St. Castin.

Bigot, un peu soucieux, se demandait si la captive se soumettrait de bon gré à cette pénible nécessité. Cadet aurait voulu transporter à la Tuque, toutes les femmes de la Nouvelle-France, afin d'éviter de nouveaux ennuis.

Ils demeurèrent silencieux, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient.

Un chien se mit à aboyer au loin dans le calme de la forêt.

Après quelques minutes la ménagère remonta.

—Mademoiselle n'est pas dans sa chambre, dit-elle, elle est descendue à l'oratoire, pour prier dans le silence, suivant sa coutume, et elle désire n'être jamais dérangée en ces moments-là.

—Fort bien ! dame Tremblay, répondit Bigot ; en ce cas, vous pouvez vous retirer. Je descendrai la rejoindre dans la chambre secrète... Pauvre enfant ! ces veilles la fatiguent, la tuent !...

Si elle n'est plus ici demain matin, souvenez-vous, dame Tremblay, des recommandations que je viens de vous faire. Un silence absolu, une discrétion à toute épreuve ! Tenez votre langue entre vos dents blanches... Elles sont encore comme l'ivoire, vos dents...

Bigot la flattait pour la rendre plus fidèle, car elle aimait mieux un compliment qu'une bourse d'or.

—Fiez vous à moi, Excellence ! assura la vieille vaniteuse et elle rit pour montrer l'ivoire de ses dents. Fiez-vous à moi ! je n'ai jamais trompé un gentilhomme ! Le sieur Tremblay, on n'en parle point ; il ne l'était pas. Quand j'étais la charmante

Joséphine du lac Beauport... Je sais bien que tout est vanité ; mais tout de même, en ce temps-là, mes yeux et mes dents avaient de la renommée !...

—Le lac Beauport n'a rien eu de pareil depuis lors, reprit l'Intendant... Mais, chut ! pas un mot de plus, si vous voulez me faire plaisir, et bonne nuit !

—Bonne nuit, Excellence !

Cadet, pensa-t-elle, ne s'occupe pas des femmes ; il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

XIII.

Elle entra dans sa chambre, se plaça devant son miroir pour se regarder les dents, et se mit à prendre des poses comme une jeune fille coquette.

Bigot demanda à Cadet de l'attendre dans l'antichambre, et il se dirigea vers la chambre secrète.

Il descendit l'escalier et frappa à la porte, en appelant d'une voix basse et douce :

Caroline ! Caroline !

Nul ne répondit. Il s'étonna, car elle avait coutume d'accourir à sa voix.

Il frappa plus fort ; il appela.

Hélas ! il aurait pu frapper et appeler éternellement ! La voix qu'il aimait tant était à jamais muette.

Il soupçonna un malheur, poussa la porte et entra. La chambre était pleine de lumière, et sur le parquet gisait une forme blanche.

Il ne vit que cela. Les yeux de la morte regardaient comme regardent les morts. Une de ses mains pressait sa poitrine, l'autre, étendue sur le tapis, tenait encore quelques feuilles du fatal bouquet.

XIV.

Bigot demeura stupéfait, épouvanté. Un instant après, il se laissa choir sur ses genoux, auprès du cadavre, en poussant un cri d'angoisse. Il crut d'abord qu'elle n'était qu'évanouie. Il lui toucha le front, les lèvres, les mains ; il voulut écouter battre son cœur et son cœur ne battait plus. Il lui souleva

la tête et sa tête retomba comme un lis dont la tige s'est rompue... Il vit qu'elle était morte.

Il jeta une clameur comme fait un homme livré à la torture. Alors s'éveillèrent les habitants du château, et chacun, pour écouter, leva avec inquiétude la tête de dessus son oreiller. Nul autre cri ne retentit ; Bigot avait tout à coup repris possession de lui-même. Il ne fallait pas répandre l'alarme dans la maison et courir au-devant du danger qu'il cherchait à fuir.

Avec une volonté de fer, il dompta sa douleur et réprima les sanglots qui le suffoquaient.

XV.

Cependant Cadet avait entendu. Il devina une horreur et se précipita vers la chambre secrète. En entrant, il aperçut Bigot à genoux qui soutenait dans ses bras et couvrait de baisers et de pleurs la tête pâle d'une jeune femme.

Ce tableau saisissant toucha son âme dure. Il comprit que la jeune fille qu'il venait chercher était morte. Comment ? il l'ignorait.

Le cri de Bigot avait pu réveiller les gens, et le danger était grand maintenant, plus grand que jamais. C'est à cette heure critique qu'il fallait se montrer de bon conseil et dévoué.

Il s'approcha de l'Intendant, lui dénoua doucement les bras, et fit descendre avec précaution la tête de la morte sur le plancher.

—Bigot, murmura-t-il, soyez calme ! soyez calme ! De la prudence mon ami ! Ne donnez point l'alarme ! Quelle terrible affaire ! Allons dans une autre chambre, délibérons froidement et voyons ce qu'il nous reste à faire.

—O Cadet ! Cadet ! gémit l'Intendant toujours à genoux, elle est morte ! elle est morte !... Morte au moment où je tenais le plus à la rendre heureuse !... Morte, elle que j'aimais tant !... Oh ! qui donc a pu commettre ce sanglant forfait ?

—Qui ? on ne le sait pas ; mais vous n'êtes pas

mort, vous, et vous vivrez pour la venger ! répondit Cadet dans sa rude sympathie.

—Je donnerais ma vie pour la rappeler de la tombe, Cadet... Oh ! si vous saviez comme je voulais dignement réparer le mal que je lui ai fait !

—Je devine tout, mais venez, mon ami, montons : allons délibérer... Damnées femmes ! vivantes ou mortes, elles font le tourment de l'homme !

XVI.

Bigot était trop abimé dans son désespoir pour faire attention aux remarques de Cadet. Il se laissa entraîner dans une autre pièce, loin des restes chéris de sa bien-aimée.

Cadet essaya de l'irriter. Sa nature grossière aimait mieux la colère et le ressentiment que les pleurs et la pitié.

Voyons ! dit-il, vous êtes un homme, Bigot ! du courage ! Je ne voudrais pas, moi, pour toutes les femmes de la terre et du Paradis, me décourager ainsi... Vous m'avez amené ici et vous devez me faire sortir sain et sauf de ce repaire de meurtrier.

—Oui, Cadet, répliqua l'Intendant, piqué du ton acerbe de son ami, je suis tenu de veiller à votre sûreté, et j'y veillerai... Quant à moi, je suis indifférent à tout ! Pensez et agissez pour moi...

—C'est ce que je vais faire. Écoutez bien. Si le gouverneur apprend cet assassinat, s'il apprend que nous sommes venus ici, pendant la nuit, pardieu ! il nous accusera et le monde l'approuvera.

Je ne tiens pas à être accusé du meurtre d'une femme, et je tiens encore moins à être pendu sans l'avoir mérité. Je ne risquerais pas mon petit doigt pour toutes les femmes du monde, à plus forte raison, mon cou pour une seule !

—Vous avez raison, Cadet, fit l'Intendant en se dressant debout. Une pareille accusation me rendrait fou... Qu'allons-nous faire ?

—Parbleu ! vous voilà raisonnable... Ce que nous

allons faire ? L'emmener. Nous sommes venus pour cela, si je me rappelle bien.

—Oui, mais comment l'emmener ? comment la sortir d'ici sans être aperçus ?

XVI.

Cadet se mit à arpenter la pièce en se passant la main sur le front, en se tordant la moustache.

—Pardieu ! Bigot, exprima-t-il, je crois qu'il vaut mieux l'enterrer ici, dans le caveau qui se trouve sous la chambre secrète.

—Comment ! l'enterrer ?

Bigot tombait dans l'étonnement.

—Oui, l'enterrer ! Pour détourner les soupçons de notre tête il nous faut achever l'œuvre infernale des autres... Une jolie tâche, par Dieu ! et si je ne craignais pas d'être entendu, je rirais à gorge déployée.

—Mais qui creusera la fosse ? Ce ne sera ni vous, ni moi !

—Pardon ! vous et moi !... J'ai appris à creuser et à bêcher, dans ma jeunesse, à Charlesbourg, et plus tard, à Louisbourg, quand nous avons fait des tranchées. Je m'en souviens encore... Où trouverons-nous des instruments ? Vous êtes le maître de céans et vous devez le savoir.

—Moi ? et comment le saurais-je ?... Mais c'est affreux, Cadet, cela ....l'enterrer comme si nous étions ses assassins !... N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

—Je n'en vois pas ! Nous sommes dans une terrible impasse, tirons-nous en le mieux possible...... Si le crime est découvert, nous serons accusés ..... Puis, si jamais la Pompadour apprend que vous avez gardé cette fille dans votre château, elle vous poursuivera certainement de sa jalouse rancune et vous ruinera.

Venez ! c'est assez de paroles, agissons ! Où sont les outils ?

XVII.

Bigot comprit qu'il fallait faire taire sa répugnance et agir immédiatement. Il se souvint que les jardiniers déposaient leurs instruments aratoires dans la vieille tour.

—Allons! dit-il à son compagnon, suivons le passage souterrain.

Cadet lui prit le bras et ils descendirent de nouveau à la chambre secrète.

Bigot paraissait faiblir en approchant du lieu du crime.

—Soyez ferme! murmura Cadet, soyez ferme!

La lampe répandait toujours dans la pièce funèbre sa brillante lumière.

—Cherchons donc, proposa Bigot, nous trouverons peut-être quelque trace des coupables.

Ils regardèrent attentivement, mais rien ne paraissait dérangé dans la chambre. Seul l'écritoire restait ouvert et ce qu'il y avait dedans était bouleversé.

Ils eurent la pensée que des voleurs étaient venus.

—Gardait-elle beaucoup d'argent? demanda Cadet.

—Pas que je sache, répondit Bigot. Elle n'en demandait jamais la pauvre enfant! et je ne lui en offrais point... Pourtant, je lui aurais donné de grand cœur tout le trésor du roi.........

—Elle en avait peut-être quand elle est venue ici?

—Peut-être mais je n'en connais rien.........

Pourtant, affirma Cadet, en montrant le tiroir en désordre, ceci indique un voleur.........

—Mais pourquoi l'avoir tuée, l'infortunée? pourquoi? Elle aurait bien donné sans regrets tous ses joyaux, toute sa fortune!....

—Il y a là un mystère qui surpasse mon intelligence. Le vol paraît manifeste, mais il n'explique pas tout....il n'explique rien.

XVIII.

Bigot s'agenouilla près de Caroline, lui prit la main et l'embrassa.

C'était la main qui tenait les restes du bouquet. Il fit remarquer à Cadet la vigueur avec laquelle elle serrait ces tiges brisées, et ni l'un ni l'autre ne songèrent qu'il était bien étrange que le bouquet fut disparu ; qu'il avait dû être arraché de la main du cadavre et emporté...

Sous une chaise, il y avait un morceau de papier ; c'était un fragment de la lettre que la Corriveau avait déchirée. Cadet le ramassa et le mit dans sa poche.

Le sang qui rougissait la robe blanche de la victime attira tout à coup leur attention. Ils examinèrent la blessure faite par le poignard et ne doutèrent plus que c'était cette blessure qui avait causé la mort. Mais le drame restait toujours enveloppé de mystères.

—Ils ont bien pris leurs mesures, observa Cadet. Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

Bigot se tourna vers lui à cette exclamation.

La porte du passage secret était grande ouverte. La Corriveau ne l'avait pas fermée.

—C'est par là que les meurtriers sont entrés et sortis, reprit Cadet. Il y a plus de gens qui connaissent les secrets de votre château que vous ne le pensez, Bigot !

XIX.

Ils prirent chacun une lampe et s'aventurèrent dans l'étroit passage. Rien d'insolite nulle part. Un silence profond, une obscurité épaisse comme dans les catacombes.

Ils arrivèrent à l'autre extrémité. Là aussi la porte était ouverte. Ils montèrent l'escalier de la tour, cherchèrent partout, mais ne virent aucune trace des assassins.

—Inutile de chercher plus longtemps, maintenant, remarqua Cadet, ce serait peut-être dangereux même, de chercher en tout autre temps ; mais, n'importe ! je donnerais bien mon meilleur cheval pour tenir le coupable.

Plusieurs instruments de jardinier s'entassaient dans un coin.

—Voici ce qu'il nous faut pour le moment, reprit Cadet en les montrant du doigt. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il saisit une couple de bêches et une barre de fer, puis il descendit l'escalier. Bigot, une lampe dans chaque main, marchait devant en l'éclairant.

Ils revinrent à la chambre de la morte.

—A l'œuvre maintenant! commanda Cadet; il faut faire vite et bien ce lugubre travail.

XX.

Il ôta son gilet, releva, d'un côté, le tapis de la chambre, puis attaqua les dalles de pierres qui formaient le plancher La première fut vite levée; une autre suivit, puis une autre encore.

Déjà, sous le parquet tout à l'heure couvert d'un soyeux tapis, se dessinait dans la terre brune la forme d'une tombe.

Bigot regardait comme s'il eut rêvé.

—Non, Cadet! fit-il tout-à-coup, non, je ne puis creuser sa fosse.

Et il laissa tomber la bêche qu'il venait de prendre.

—C'est bien, Bigot, répondit Cadet, laissez-moi faire. Asseyez-vous, mon vieil ami, je vais la creuser tout seul. Par Dieu! il est assez curieux de voir le Commissaire Général de la Nouvelle-France accomplir un pareil labeur, et l'Intendant Royal, le surveiller.

Bigot s'assit, et d'un œil morne, il regardait Cadet qui creusait, creusait, sans plus rien dire, le dos courbé, avec une ardeur fiévreuse.

La fosse apparut enfin béante, profonde.

—Cela va faire, dit Cadet.

Et il sauta sur le bord du trou qu'il venait de creuser.

—Le bedeau de Charlesbourg ne lui aurait point préparé un meilleur lit, continua-t-il. Aidez-moi maintenant, Bigot, et couchons-la tout de suite.

Elle nous pardonnera si les cérémonies ne sont pas longues et si nous sommes un peu brusques. L'heure nous presse.

XXI.

Il prit un drap de toile fine, l'étendit à terre puis, aidé de Bigot, il souleva la morte et vint la placer dessus.

Il lui ôta le diamant qu'elle portait au doigt, le collier d'or et le médaillon qu'elle avait au cou, le rosaire qui pendait à sa ceinture, et remit tout cela à Bigot, comme un gage infiniment précieux dont il ne devait plus jamais se séparer.

Il y avait un fil de soie dans le tissu grossier de la nature de Cadet.

Tous deux, Bigot et Cadet, regardèrent une minute, avec des yeux pleins de larmes et en silence la blanche figure de la jeune victime. Bigot mit un dernier baiser sur le marbre de ses lèvres, sur ses immobiles paupières, puis lentement, avec délicatesse, avec émotion, ils l'enveloppèrent dans le linceul blanc et la déposèrent dans la fosse.

Au milieu du calme solennel, on entendait les sanglots étouffés de Bigot.

Il se pencha sur cette dépouille chérie qui allait pour jamais disparaître à ses yeux :

— L'infortunée ! l'infortunée ! gémit-il, je l'ai trahie ! c'est à cause de moi qu'elle est morte : *meâ culpâ ! meâ maximâ culpâ* !... O ! Cadet ! Cadet ! nous l'enterrons comme un chien !... Nous ne pouvons pas faire cela !

Cadet, courbé sous la tâche, jetait sinistrement des pelletées de terre sur le corps gracieux de la morte, serré dans son linceul.

Bigot se sauva précipitamment pour ne pas voir.

Bientôt la fosse fut comblée. Alors les dalles de pierres reprirent leur place et le tapis moelleux s'étendit sur le parquet.

Il ne restait plus trace du drame sanglant.

Ainsi la mer s'étend limpide et calme sur le cada-

vre du malheureux qu'elle vient d'engloutir. Un frémissement des ondes, un sanglot de la victime, puis le silence !

Quand dame Tremblay descendra à la chambre secrète, elle la trouvera vide mais non changée. Elle pensera que la jeune âme s'en est allée mystérieusement comme elle était venue, et elle ne s'en inquiètera pas davantage.

Et là maintenant, dans les fondations du château de Beaumanoir, Caroline de St-Castin reposait à jamais. Seuls, Dieu, Cadet et Bigot le savaient. Dieu au ciel, et sur la terre Cadet et Bigot.

Elle reposait là, et nul n'avait prié pour elle à sa dernière heure ! La cloche n'avait pas gémi, l'eau sainte ne l'avait pas arrosée, le prêtre du Seigneur n'était pas venu avec le sacrement des mourants ! Elle reposait là dans la poussière impure, sans tombe et sans croix bénite.......

XXII.

La cloche du château sonna trois heures, et sa voix nette et vive semblait apporter la fraîcheur du matin.

—Partons, fit Cadet, et sans retard ! Notre œuvre est faite. Attention maintenant, que jamais créature vivante ne mette les pieds dans cette chambre maudite...

Ils regagnèrent la tour par le passage souterrain, remirent à leur place les outils du jardinier, et franchirent le seuil de pierre de la porte béante.

L'air pur du dehors les rafraîchit. Ils montèrent à cheval et se mirent en route. Mais presqu'aussitôt Bigot se sentit défaillir et il descendit au pied d'un arbre.

Cadet retourna au château pour demander au vieux Marcel un peu d'eau-de-vie, à cause du froid, disait-il, et par mesure de prudence.

Il affectait une gaieté qu'il n'avait point.

Le portier alla chercher une bouteille et un gobelet. Cadet porta la bouteille à ses lèvres.

—Il est bon, dit-il.

—Bon comme de l'or ! affirma Marcel.

—J'emporte tout, reprit Cadet, en voyage c'est quelquefois utile.

Et il jeta un louis d'or au portier ébahi.

—Vous savez, Marcel, appuya Cadet d'un ton sérieux, pas un mot de cela, pas un mot ! ou......

Il prit sa cravache et, souhaitant le bonsoir au père Marcel, il sortit.

XXIII.

Cadet aimait mieux un excès de précaution qu'un manque de prudence. Le portier et dame Tremblay pouvaient se voir, causer, faire des suppositions qui seraient devenues des réalités pour d'autres. Le plus sage était donc d'exiger un silence complet.

Il retourna précipitamment vers son compagnon et lui versa une pleine coupe de cognac. Bigot la vida d'un trait. Cadet en vida une à son tour, puis il recommença :

—Il faut, dit-il, que je me débarrasse de ce goût de fossoyeur qui m'est resté.

Bigot se sentit mieux, mais il était sombre et ne voulait pas parler. Cadet respecta son caprice ou son chagrin.

Ils remontèrent à cheval et se rendirent, sans être vus de personne, au palais de l'Intendant.

Au palais, nul ne fut surpris de les voir arriver à pareille heure. Le contraire aurait été plutôt remarqué.

XXIV.

Quand dame Tremblay descendit à la chambre secrète, elle branla la tête en disant :

—C'est un vert galant que mon maître ! je n'en rencontrais pas de plus gentil quand j'étais la charmante Joséphine, et pourtant !...

Il va voir que je sais garder un secret... et je veux le garder ! le garder comme mes dents...

Et elle le garda jusqu'après la conquête du Canada,

alors que Bigot fut jeté à la Bastille à cause de sa malversation et de sa coupable administration. Mais à cette époque, la charmante Joséphine, qui se survivait encore, racontait plaisamment ce qu'elle savait d'une jeune dame qui avait été enlevée mystérieusement du château, ou enterrée vive dans ses voûtes sombres.

Les soupçons de la vieille ménagère prenaient de la consistance. Ils se changèrent en certitude, un jour qu'elle rencontra l'ancien portier Marcel, et apprit de lui que Bigot et Cadet s'en étaient retournés seuls dans cette nuit fatale.

Alors, d'une voix chevrotante et navrée, elle raconta qu'une belle jeune personne, la maîtresse de l'Intendant Bigot, avait été assassinée et enterrée dans le château de Beaumanoir, et son récit se répandit au loin parmi le peuple, et il se transmit comme une tradition.

XXV.

Immédiatement après la tragédie qui venait de se dérouler, l'Intendant fit enlever tous les meubles de la chambre secrète et la ferma. Dame Tremblay n'osa plus y descendre, et elle crut qu'elle était hantée.

Seul, de temps en temps, laissant ses compagnons de plaisirs et de débauches, Bigot y venait rêver et pleurer. Il se prosternait sur la pierre qui recouvrait les dépouilles de sa bien aimée, et là, dans la solitude redoutable, il évoquait les souvenirs d'un temps plus heureux.

Il avait gravé un C dans la dalle de pierre qui se fermait, comme un couvercle de tombeau, sur la poussière adorée. Il embrassait cette lettre unique, tout ce qui restait de la femme qui s'était sacrifiée pour lui.

Qui sait? si le poison l'eût épargnée, cette douce créature, elle aurait peut-être, à force de tendresse et de dévouement, changé tout à fait le cœur de son maître. Bigot serait peut-être devenu un hon-

nête homme et la Nouvelle-France aurait été sauvée !

Il ne devait pas en être ainsi !

XXVI.

Cent vingt hivers ont passé avec leurs souffles de glace et leurs tempêtes sur les ruines de Beaumanoir, et les ruines de Beaumanoir—du château Bigot, comme dit le peuple—sont devenues un lieu de terreur et de malédiction.

Tout s'est écroulé. Seuls, les épaisses fondations qui résistent encore à l'action du temps, quelques poutres vermoulues qui traversent les sombres caveaux, et un pan démantibulé, avec ses fenêtres agrandies par la désagrégation des pierres, attestent de la splendeur de l'édifice primitif, ou restent comme un souvenir maudit des crapuleuses orgies d'autrefois.

La chambre secrète est ouverte à tous les vents. Les herbes et les fleurs sauvages croissent dans les fentes de la pierre, et les oiseaux construisent leurs nids et chantent leurs amours au dessus de la tombe muette de la belle Caroline de St. Castin.



CHAPITRE XLVII.

UNE MAIN SANGLANTE GANTÉE DE SOIE.

I.

Angélique resta longtemps sur le parquet de la chambre, où elle était tombée évanouie pendant le récit de la Corriveau. Le cri qu'elle avait jeté ne fut pas entendu et personne ne vint à son secours.

Il valait mieux pour elle que cet incident passât inaperçu, car les suppositions auraient marché grand train, et la curiosité se serait ingéniée à chercher une explication. Bigot aurait pu être frappé de la coïncidence de cette syncope étrange et de la mort plus étrange encore de Caroline de St. Castin.

II.

En arrivant au palais, Bigot traversa les antichambres, sans parler à personne et s'enferma dans son cabinet. Il se laissa tomber, tout habillé, sur son lit, comme un homme écrasé par un bras invisible.

Cadet chercha à se débarrasser d'une autre façon des pensées sombres qui l'importunaient. Il descendit à la salle de billard, où se trouvaient encore de Péan, Le Gardeur et plusieurs autres gais compagnons, s'assit à une table et se mit à boire et à jouer avec une frénésie inaccoutumée.

Bigot ne dormit pas ; il ne cherchait pas le sommeil. Il voyait toujours devant lui, dans la fosse béante, le cadavre glacé de mademoiselle de St.

Castin, et il se fatiguait à chercher une solution à ce mystère de mort.

Il se demandait quel souffle de l'enfer avait inspiré ce crime et quelle main audacieuse l'avait perpétré; il évoquait le souvenir de ses amis et de ses ennemis, et des figures connues passaient sans cesse devant ses yeux... et parmi ces figures, revenait toujours celle d'Angélique Des Meloises.

Il se souvint de la vigueur jalouse avec laquelle elle dénonça la captive de Beaumanoir, de son âpre persistance à demander des lettres de cachet pour l'envoyer à la Bastille. Il savait qu'elle était ambitieuse, hardie, jalouse; et cependant, il ne pouvait la croire capable de commettre un pareil forfait. Elle était si belle, si enjouée, si séduisante!

Et toutes ces pensées l'agitaient comme les flots agitent une épave.

—C'est impossible! c'est impossible! murmurait-il, ce n'est point elle!

Et cependant, Angélique Des Meloises passait toujours devant ses regards troublés, et sur ses mains blanches il y avait des taches de sang!...

A la fin, il se fâcha contre cette pensée, et se tourna vers le mur comme pour lui échapper.

Il avait peur de deviner la vérité.

III.

Cependant que pouvait il faire? Il était condamné à garder un silence absolu sur l'assassinat de sa bien aimée. La main coupable s'offrirait-elle à lui, qu'il lui faudrait la serrer dans la sienne. Il ne pouvait pas avouer, maintenant, que la fille du baron de St. Castin avait habité sa maison; il ne pouvait pas avouer qu'elle était morte chez lui!

Le mystère de la chambre secrète devait rester ignoré, la tombe de l'infortunée Caroline devait rester inconnue!

Maudire l'assassin, regretter la victime et paraître indifférent: voilà ce qu'il lui restait à faire.

Il sourit avec amertume et s'endormit.

IV.

Angélique, quand elle revint à elle, crut revenir à la vie.

Elle ouvrit des yeux hagards et chercha à reconnaître l'endroit où elle se trouvait. Bientôt, ses idées commencèrent à se débrouiller et elle se souvint de la Corriveau.

Elle regarda partout et ne la vit point.

Alors, la pensée qu'elle était en la puissance de cette femme terrible, la frappa comme un coup de foudre. Alors, le souvenir du crime qu'elle avait commis l'épouvanta. Sa rivale était morte... Mais à son tour elle mourrait, et d'une mort ignominieuse, si elle était trahie... Et son secret était connu de la plus vile de toutes les créatures !

Un instant, elle fut en proie à toutes les horreurs du désespoir. Ce n'étaient point les remords qui la tourmentaient ; elle était trop vaine, trop superficielle, pour réfléchir profondément sur le mal qu'elle avait fait. Ses sensations passaient comme une flamme légère sur son cœur et ne le pénétraient point.

Le souvenir de la mort sanglante de Caroline de St. Castin s'effacerait comme un autre souvenir, tout s'oublierait avec le temps. Le tourbillon des plaisirs et l'ivresse des grandeurs lui apporteraient une heureuse et constante distraction, se disait-elle pour se consoler

Cependant, elle qui n'avait jamais baissé les yeux devant qui que ce soit, elle éprouvait aujourd'hui un irrésistible besoin de se cacher. Elle s'irritait contre cette crainte insupportable qui sourdait toujours, et se traitait de lâche.

Et que ferait Bigot s'il la soupçonnait ?... Et il la soupçonnerait probablement. Elle avait tant insisté pour avoir des lettres de cachet ! Elle ne le comprenait point parfaitement, cet homme là, et il pouvait être plus méchant qu'elle encore. S'il allait venger sa protégée ?... Si l'amour dont il paraissait

brûler pour elle, Angélique, allait se changer en haine?...

Elle s'imagina un instant qu'elle regrettait sa faute. Ce n'était toujours qu'une forme de la peur. Elle essaya de prier, et les paroles saintes ne tombèrent point de ses lèvres. Elle ne put ou n'osa prononcer le nom de Dieu.

Alors, elle maudit la folie qu'elle avait faite. Elle appelait son crime une simple folie. Elle se répandit en injures contre Bigot, parce qu'il n'avait pas consenti à éloigner cette fille de sa demeure, et contre Caroline parce qu'elle était venue se réfugier à Beaumanoir. Elle maudit la Corriveau qui s'était faite son instrument; elle maudit le poignard et le poison, elle se maudit elle-même.

V.

Mon Dieu! pourquoi me désespérer ainsi, se dit-elle ensuite, j'ai l'air d'une coupable?... Une coupable?... Bigot m'a dit qu'il me donnerait sa vie même; oui, il me l'a dit! Il mentait, je le sais bien, mais, n'importe! il l'a dit... Encore, si la Corriveau ne l'avait point poignardée!... La vieille misérable! elle devait la faire mourir de la mort d'un ange! Une mort douce, calme, presque joyeuse! Le monde aurait dit: Morte par la visite de Dieu!... La Corriveau m'a trompée!... Bigot m'a menti!...

Elle se leva et se mit devant son miroir.

— Ah! que je suis pâle! murmura-t-elle... Je n'ai pourtant pas aspiré le poison, moi... Comme mes yeux sont éteints. Vais-je mourir aussi?... Si Bigot me voyait, il devinerait mon crime... Je me trahis! C'est le spectre de cette femme qui me hante déjà! Ma victime se venge!...

Elle regarda à la pendule.

— Si tard déjà! La matinée est venue... elle s'en va! Que s'est-il donc passé? Qu'ai-je fait depuis hier?... L'heure se trompe!... Si quelqu'un allait venir!... Je recevrai tout le monde...

Je vais sortir... Je vais marcher pour rendre à

mes joues leurs couleurs, à mes yeux leur éclat... Je vais faire des visites et je serai vive, gaie, pétulante, pour détourner les soupçons !

Tout le monde dira :

Comme elle est heureuse ! Elle n'a ni regrets ni inquiétude, elle !

VI.

Elle sonna Fanchon. Elle avait hâte de vétir sa plus belle toilette. Dans les plis du velours et sous les caresses de la soie, elle s'échapperait à elle-même ou bien se retrouverait comme naguère.

Fanchon accourut. Elle attendait depuis longtemps et craignait que sa maîtresse ne fût indisposée.

En entrant, elle poussa un cri de surprise.

—Madame, comme vous voilà pâle !...

—Je ne suis pas bien, pas très-bien, se hâta de dire Angélique. Une petite promenade à cheval, au grand air, au soleil, va me remettre.

—Mais ne serait-il pas prudent de voir le médecin, madame.

—Le médecin ? Allons donc ! Je rencontrerai peut-être quelqu'un qui me fera plus de bien que le médecin, Fanchon, qui sait ?

Elle essaya de rire.

VII.

—Fanchon, demanda-t-elle, une minute après, où est votre tante Dodier ?

—Elle est partie pour St Valier, ce matin, madame,...c'est-à-dire, je suppose qu'elle est partie, car je ne l'ai pas vue depuis avant-hier. C'est une drôle de femme que ma tante Dodier. Elle ne parle jamais à personne de ses affaires.

—Elle a peut-être d'autres bijoux à trouver, répliqua Angélique, tout machinalement.

Elle se sentit soulagée en apprenant le départ de l'empoisonneuse.

—Peut-être, madame, fit la petite Fanchon comme un écho.

Et elle ajouta :

—J'aime autant qu'elle soit partie, et je ne tiens pas à la revoir.

—Pourquoi donc? demanda Angélique un peu anxieuse.

—Le monde dit qu'elle a des relations avec la mère Malheur, l'affreuse mère Malheur ! et je le crois...

—Ah !... Et pensez-vous, Fanchon, que cette vilaine mère Malheur connait les secrets de votre tante?

—Certainement, je le pense, madame ! Vous ne vous fourrez pas dans une cheminée avec votre voisine sans en sortir aussi noire l'une que l'autre.

—Et que vous a dit votre tante en partant?

—Je ne l'ai pas vue, vous dis-je. C'est Ambroise Gariépy qui m'a dit qu'elle avait traversé ce matin.

—Ambroise Gariépy ? qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Vous me paraissez avoir un cercle de connaissances assez étendu, Fanchon !

—Oh ! oui, madame ! répondit Fanchon naïvement, je connais beaucoup de monde. Ambroise Gariépy tient le *Lion Vert* et la traverse, sur la rive sud... Il m'apporte des présents de temps à autre : des choses qu'il achète des colporteurs Basques. C'est lui qui m'a donné ce peigne, madame.

Elle se tourna pour montrer le joli peigne qui tenait ses cheveux.

VIII

Le babil de Fanchon ne déplaisait pas à Angélique et la distrayait un peu. Elle ne comprenait pas l'amour passioné et s'en moquait ; mais elle s'amusait de la coquetterie. Elle pensa :

—Ce que j'ai fait est fait ; pourquoi m'abîmer dans de vains regrets et perdre le fruit de mon... action? Pour l'Intendant j'ai sacrifié LeGardeur, pour l'Intendant j'ai.........

Elle chassa la pensée de la chose affreuse qui pesait sur sa conscience, comme la pierre funèbre sur un tombeau.

—Fanchon, habillez-moi, dit-elle... Je veux étrenner la superbe amazone et les plumes magnifiques que je viens de recevoir de Paris.

Elle gardait sa pâleur, cependant, et Fanchon lui proposa de mettre un peu de rouge. Elle ne refusa pas.

—Vous voilà plus belle que jamais, fit la servante en reculant d'un pas pour l'admirer. Je plains les gentilshommes que vous allez rencontrer : vos regards assassins vont en faire des victimes.

IX.

Dans un autre moment, Angélique aurait jeté un éclat de rire. Elle frissonna, repoussa brusquement la jeune fille et fut sur le point de se fâcher. L'étonnement de Fanchon la rappela à la prudence ; elle eut la force de sourire et demanda avec une indifférence affectée :

—Où est mon frère, Fanchon ?

Fanchon répondit en tremblant :

—Il est allé au Palais avec le chevalier de Péan.

La pauvre Fanchon ! elle avait peur d'avoir déplu à sa maîtresse et ne pouvait s'expliquer comment.

—Comment savez-vous qu'il est au palais ? continua Angélique.

—Je les ai entendu parler, madame. Le chevalier de Péan a dit que l'Intendant était malade et ne voulait voir personne.

Angélique ne put se défendre d'un certain effroi.

—Etes vous sûre qu'il a dit cela, Fanchon ? demanda-t-elle.

—Oui, madame. Mais il prétendait en mêmetemps qu'il était plus mécontent, plus irrité que malade. Il ne l'a jamais vu dans un pareil état.

—Et sait-il la raison de cette maladie ou de cette mauvaise humeur ?

—Non, madame. Le chevalier DesMeloises pense que ce sont les nouvelles de France.

—Dépêchez-vous donc ! dites donc tout ! fit Angélique en frappant du pied avec impatience.

Fanchon, qui répondait de son mieux, fut toute étonnée de cette brusquerie, et elle se hâta d'ajouter :

—C'est tout ! madame, c'est tout ! Ils sont sortis aussitôt.

V.

Angélique respira. Elle pensa que l'Intendant n'aurait pas manqué de faire part à de Péan de sa lugubre découverte, s'il avait connu l'assassinat de Caroline.

Elle comprit aussi qu'il ne pouvait accuser personne sans se compromettre, et sans passer pour un menteur et un fourbe auprès du roi et de la Pompadour.

—Je dirai que je ne connais rien de cette affaire... je le jurerai s'il le faut, pensa-t-elle encore, et il n'osera pas aller plus loin.

Rassurée, calme, elle descendit l'escalier. Le garçon tenait le cheval à la porte, depuis longtemps. Elle ramassa sa longue amazone neuve et monta en selle avec une grâce et une légèreté remarquables.

—Attendez-moi, dit-elle au groom.

Elle descendit la rue St Louis. Tous les yeux la suivaient avec envie. Près du monastère des récollets, elle aperçut le sieur La Force, qui guettait, au coin de la rue Ste Anne, les pensionnaires des Ursulines. La Force la vit au même instant et fut d'opinion qu'elle valait bien une pensionnaire.

Il la salua avec une politesse toute parisienne et sollicita l'honneur de l'accompagner.

—Je voudrais faire une jalouse, dit-il, en regardant la porte du couvent qui s'ouvrait pour laisser sortir un essaim de charmantes élèves.

—Et vous croyez que je puis vous aider ?

—J'ai une petite vengeance à exercer, et personne ne répand la terreur dans les âmes tendres comme Angélique Des Meloises. On la sait toute puissante et invincible.

—Alors venez ; prenez votre cheval. J'éprouve justement le besoin de torturer quelqu'un ce matin.

—Attendons une minute. Voici les pensionnaires, je veux *qu'elle* me voie.

XI.

Les premières qui sortirent du couvent appartenaient à la classe des Louise. Elles venaient riant, caquetant, sans paraître se soucier de rien voir. Quand elles furent près d'Angélique et de La Force, elles relevèrent leurs voiles et firent un gracieux salut.

L'une d'elles, la plus jolie avec ses opulents cheveux, prit le lorgnon d'or qui pendait à son cou, et regarda La Force avec une comique gravité, puis fit du pied, le geste de monter à cheval.

La Force tendit sa main, comme pour lui servir d'étrier. Elle y mit le pied, et saisissant Angélique, elle l'embrassa cordialement.

Pour être vrai, elle était un peu froissée, la jolie Louise Roy, car l'espiègle élève n'était pas autre que Louise Roy. Elle voulut se venger en pesant de toutes ses forces et en demeurant longtemps sur la main de son infidèle chevalier.

—Angélique, commença-t-elle, il est rumeur dans le couvent que tu vas épouser l'Intendant... Mère St. Louis, ton ancienne maîtresse, en est toute ravie. Elle affirme qu'elle t'a toujours prédit un brillant mariage.

—Ou rien du tout! répliqua Angélique, comme l'affirmait mère Ste Hélène. Mais qui vous a dit cela, au couvent?

—Qui? Oh! tous les oiseaux du jardin! Mais dis donc, ma chère, il parait que c'est un vrai Barbebleu que cet Intendant, qu'il a eu des femmes tant et plus déjà, et qu'il les fait mourir... Est-ce vrai?

Un frisson agita Angélique.

—Est-ce que je sais moi? fit-elle en s'efforçant de sourire. Dans tous les cas, il n'a pas l'air d'un Barbe bleu.

—La mère St Joseph, qui vient de Bordeaux, dit,

elle, qu'il ne s'est jamais marié. Elle doit le savoir ; elle connait bien sa famille.

—C'est parfait, ma bonne Louise, mais tu fatigues le sieur La Force ; pour l'amour de Dieu ! descends.

—C'est bon ! je veux le punir parcequ'il sort avec toi et me laisse ici...

Mais n'oublie pas de m'inviter à tes noces, Angélique ! Si tu l'oublies, j'en mourrai !

Et elle commença à parler d'autres choses.

XII.

—Méchante, va ! descends donc ! Le sieur La Force est mon cavalier aujourd'hui ; tu n'as pas le droit d'abuser ainsi de sa galanterie, lui murmura Angélique à l'oreille.

—Encore un mot, fit Louise.

Elle sentait la main du jeune homme trembler et baisser sous son pied mignon, et cela l'amusait.

—Pas un mot ! descends, répliqua Angélique impatientée.

—Embrasse-moi, alors, et bon voyage ! fière que tu es ! Ne le garde pas toute la journée ; toute la classe serait jalouse.

Angélique secoua la bride de son cheval qui se cambra soudain, et Louise descendit un peu brusquement.

—Merci ! dit-elle à La Force, en le regardant avec des yeux chargés d'ironie et de gaieté, et en faisant un geste significatif, merci ! merci !

Et elle rejoignit ses compagnes en semant le rire comme un collier de perles.

—Elle s'est fardée ! leur dit-elle, assez fort pour être entendue, elle s'est fardée !... Elle a les yeux fatigués. Elle n'a pas dormi de la nuit .... elle est en amour... je pense que c'est vrai qu'elle va se marier avec l'Intendant !

Les jeunes élèves jetèrent un éclat de rire argentin comme un tintement de cloche, et firent un nouveau salut aux deux promeneurs qui s'éloignaient.

XIII.

La Force se pliait comme une cire molle à toutes les exigences d'Angélique et il ressentait un vif dépit du tour que venait de lui jouer Louise Roy, la plus mauvaise tête du couvent, comme il l'appelait. Il se promettait de se venger d'elle, même en l'épousant, s'il le fallait.

Il chevaucha avec sa compagne par quelques-unes des rues les plus fréquentées, recueillant de toute part des sourires et des saluts.

Ils traversèrent la place du marché, puis Angélique, par une fantaisie nouvelle, vint arrêter sa monture en face de la cathédrale.

—Allons réciter un bout de prière, dit-elle à son cavalier.

Elle entra ; il la suivit.

Elle voulait voir si la prière qu'elle avait essayé de formuler en vain, dans son angoisse de la nuit dernière, tomberait de ses lèvres maintenant. Elle ne se repentait point, mais elle espérait détourner la vengeance de Dieu. Comme si le Seigneur pouvait entendre les supplications d'nn cœur coupable et endurci !

L'église était remplie de monde. C'était le jour de la St Michel, la fête de tous les anges aussi, et tout chantait, louait, bénissait, dans le temple auguste : le prêtre à l'autel, le chœur en surplis, l'orgue solennel, l'encens odorant, le peuple à genoux !

Angélique fut touchée de ce déploiement de pompes, d'amour et d'harmonie, et elle fléchit les genoux.

Au même instant, ses yeux se portèrent sur le banc de l'Intendant, et tout un essaim de pensées frivoles se mit à jouer devant son esprit.

XIV.

Elle pensa aux plaisantes rumeurs qui couraient la ville ; à son mariage probable avec l'Intendant. Bigot avait bu sa santé à genoux à la taverne de

Menut. Il avait souri, quand les convives avaient parlé d'elle comme de la future maîtresse du château. Le château ! il venait de s'évanouir dans les flots de mélodie qui montaient vers la voûte sainte !...... il venait de s'évanouir avec l'ange mortel qui dormait son dernier sommeil, dans sa robe blanche ensanglantée, sous les dalles froides de la chambre secrète !...

Elle oubliait tout, dans ce concert divin de la charité et de la foi ; mais elle ne se repentait point !

Des pensées plus futiles encore suivirent. Elle s'imagina être dans ce banc superbe, parée de la plus riche toilette, les cheveux arrangés d'une façon adorable... Tout le monde se détournerait de l'autel pour la regarder, pour l'admirer ou la jalouser.

Mais cela arriverait-il ?... Et quand ?... Elle avait perdu son âme pour gagner le monde... Ne perdrait-elle pas et le monde et son âme ?...

XV.

Bigot n'était pas dans son banc. L'inquiétude, les soucis, la colère, le rendaient malade et le clouaient sur son lit. Il se mettait l'esprit à la torture pour inventer une vengeance contre l'auteur de l'attentat, s'il parvenait à le découvrir, et plus il cherchait moins il trouvait. Le rocher qu'il soulevait lui retombait sur la tête...

Le gouverneur et son ami Kalm occupaient le banc royal. Kalm, bien que Luthérien, avait assez de philosophie et d'amour de Dieu, pour se joindre volontiers à tous les hommes de bonne volonté qui prient.

Tout près d'Angélique, deux femmes vêtues de noir étaient prosternées sur le parquet ; c'étaient madame de Tilly et Amélie de Repentigny.

Elles étaient revenues à la ville immédiatement après le départ de Le Gardeur. Angélique le savait, de sorte qu'elle ne fut pas étonnée de les retrouver dans l'église.

XVI.

A son retour de Tilly, Amélie s'était rendue avec Pierre Philibert au palais de l'Intendant, pour voir Le Gardeur. Ils furent l'un et l'autre éconduits rudement. On leur répondit que Le Gardeur jouait avec de Péan une partie de piquet, pour le titre de champion du palais, et qu'il ne se dérangerait pas, quand même saint Pierre lui-même viendrait frapper à la porte.

Ce fut Lantagnac qui apporta la réponse.

Philibert dit qu'il allait tenir l'Intendant responsable, et lui demander raison par l'épée, de ce complot formé dans son palais, pour détenir Le Gardeur.

Amélie, craignant le résultat d'une rencontre entre Bigot et son fiancé, courut seule au palais, dès le lendemain.

Elle ne put entrer. Ses prières et ses larmes furent inutiles. Son frère refusait de la voir.

De Péan la reconduisit à sa voiture en s'excusant de ne pouvoir lui être agréable, et en jurant qu'il n'avait été pour rien dans le retour subit de son frère. Il se souvenait de la fière attitude de la jeune fille à son égard, et prenait un malin plaisir à voir couler ses pleurs.

Quand elle fut partie, il éclata de rire.

—Les *honnêtes gens* peuvent venir aux funérailles de la vertu de Le Gardeur, exclama-t-il.

XVII.

Amélie se jeta au cou de sa tante.

—C'est fini ! dit-elle, mon pauvre Le Gardeur est perdu ! Il ne veut plus me voir ! O mon frère ! mon pauvre frère !

Et elle éclata en sanglots.

—Ne te décourage pas, mon enfant, lui répliqua madame de Tilly, ce n'est peut-être pas lui qui t'a fait cette réponse. Il ignore peut-être même ta visite au palais...

—Hélas ! voyez, bonne tante.

Et elle lui tendit une carte, une carte à jouer, celle que les fatalistes considèrent comme la plus redoutable. L'avait-il choisie à dessein ?

Sur le revers une main tremblante avait écrit :

—Retourne à la maison, Amélie ; je ne veux pas te voir. Retourne à la maison, chère sœur, et oublie ton indigne et malheureux frère...

Madame de Tilly attira contre son cœur son infortunée nièce :

—L'amour d'une sœur, dit-elle, n'oublie jamais, ne se fatigue jamais, ne désespère jamais !

Et elle se prit à pleurer, elle aussi.

XVIII.

Cependant madame de Tilly songeait aux amis influents qui lui prêteraient leur aide, et elle comptait sur le caractère noble de son neveu qui sortirait de sa torpeur morale, au nom de l'honneur :

—Tu verras, mon Amélie, disait-elle, que la vertu finira par l'emporter sur le vice. Elle est plus puissante et elle a plus d'attraits...

L'amour pouvait sauver mon frère, pensait la jeune fille... Hélas ! celle qu'il aime est indigne de lui, et cependant il eut mieux fait de l'épouser, que de se livrer au désespoir... Je verrai Angélique Des Meloises, oui je la verrai !... C'est elle qui l'a rappelé de Tilly, elle seule peut le tirer de la fange du Palais...

XIX.

Angélique aimait toujours Le Gardeur, mais elle ne voulait pas devenir sa femme. C'était chose décidée ; et Le Gardeur depuis son retour, dans une heure d'ivresse, l'avait en vain de nouveau suppliée d'unir sa destinée à la sienne.

Elle fut tentée de s'éloigner d'Amélie, quand elle l'aperçut agenouillée près d'elle, dans la cathédrale. Elle avait peur de ses regards de chérubin qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme et pouvaient en surprendre les secrets. Elle ne se sentait pas de force à

lutter contre la douce vertu de son ancienne compagne de classe.

Elle se leva pour sortir. C'était la fin d'un psaume, et toutes les voix de l'église, voix sublimes, voix saintes et solennelles, comme un cri qui serait monté des profondeurs de l'éternité, se réunissaient pour dire : *In secula seculorum, Amen !*

Les personnes qui se trouvaient autour d'elle furent scandalisées de son empressement à quitter le lieu saint.

Elle sortait la tête haute, appuyée au bras de La Force.

Amélie, distraite par le déplacement des gens, leva les yeux et l'aperçut. Elle lui fit signe d'attendre.

—Je voudrais te dire un mot dès que l'office sera fini ; je suis heureuse de te rencontrer ici !

—Le sieur La Force s'en va, répliqua Angélique ; tu me parleras une autre fois...

Elle avait peur d'Amélie.

—Le sieur La Force t'attendra avec plaisir, répliqua Amélie.

Les fidèles se levaient pour sortir. Amélie suivit Angélique jusque sur le seuil de pierre. La Force savait ce qu'elle désirait ; il s'arrêta à la porte de l'église, et dit qu'il attendrait volontiers.

—Et peut-être que vous seriez assez bon, reprit Amélie, pour accompagner ma tante de Tilly chez elle, pendant que je vais causer avec Angélique.

—Trop heureux de vous obliger, mademoiselle, répondit-il, en faisant un gracieux salut.

Il partit avec madame de Tilly.

XX.

Amélie prit Angélique par le bras et l'entraîna dans l'église, au fond d'une chapelle latérale, où s'élevait un autel.

De large piliers séparaient cette chapelle de la nef principale. Plusieurs personnes dévotes s'étaient attardées pour prier dans le silence, sous les vastes arceaux.

Amélie s'approcha de l'autel et s'agenouilla. Angélique dût faire la même chose.

Amélie demandait la force et la sagesse. Après un moment, elle regarda Angélique en face, comme pour scruter le fond de son âme, et Angélique frémit ; car elle eut peur de voir évoquer le spectre de Beaumanoir. Mais elle retrouva son assurance quand elle comprit qu'il s'agissait de Le Gardeur.

—Au nom de Dieu qui est ici présent, Angélique ! dis-moi ce que tu as fait de mon frère ! supplia Amélie. Il se perd... il est perdu !

—S'il se perd, ce n'est pas ma faute assurément ; mais je crois que tu t'exagères ses fautes. Il n'est pas dans un état si désespéré...

—Ah ! il est bien dévoyé, et ceux-là seuls qui l'ont égaré peuvent le remettre dans le bon chemin !

Angélique comprit l'allusion. Cependant Amélie pensait à l'Intendant aussi. Elle répliqua :

—Le Gardeur n'est pas si facile à jeter hors la bonne voie. Il est fort et n'aime pas à se laisser conduire. Il préfère mener les autres. Je le connais !

Au reste, continua-t-elle, des pécheresses comme nous ne doivent pas exiger que les hommes soient des anges. Je m'ennuierais avec les saints : j'aime mieux les hommes

—Tu devrais avoir honte, Angélique, de parler ainsi devant l'autel, dans la maison du Seigneur !... Ah ! tu m'as ravi mon frère, rends-le moi, je t'en conjure !

Et elle joignait les mains et la regardait d'une façon suppliante en disant cela.

—Je t'ai ravi ton frère, Amélie ? Ce n'est pas vrai ! Pardonne-moi si je parle ainsi... Je ne l'ai pas plus ravi qu'Héloïse de Lotbinière et Cécile Tourangeau. Veux-tu savoir la vérité ? Le Gardeur m'a aimée et je n'ai pas eu le courage de le repousser. Plus que cela, j'avoue que j'ai répondu à sa flamme. Je te l'ai dit, au couvent, tu t'en rappelles ? Je l'ai aimé et je l'aime encore ! j'en prends à témoin la madone qui nous regarde !

Et elle montra la niche sainte, en l'air, devant elle.

—Si Le Gardeur fait des extravagances, ajouta-t-elle, je le regrette sincèrement, je le regrette autant que toi. Que puis-je dire de plus ?

XXI.

Angélique parlait avec sincérité, cette fois, et elle fit sur son amie une impression favorable.

—Je crois que tu dis la vérité, Angélique, répondit Amélie, et je sais que tous ceux qui connaissent Le Gardeur s'affligent de le voir s'oublier ainsi. Pourtant, mon Angélique ! tu aurais pu, par ta grande influence sur lui, le préserver de ces hontes ; tu pourrais le sauver encore ! Un mot de ta bouche ferait plus que les plus éloquentes paroles du reste de la terre pour le ramener à la raison...

—Tu mets ma complaisance à l'épreuve, Amélie ; mais pour l'amour de Le Gardeur, je puis supporter bien des contrariétés. Sois certaine que je ne puis rien faire pour le ramener. Il met à son retour au bien des conditions impossibles.

—Des conditions impossibles ? Mais quelles conditions ?... Oh ! je devine, je sais... Pourquoi donc as-tu accepté son amour et ses hommages, si tu devais ensuite le repousser et le désespérer ? Le Gardeur ne méritait pas cela !...

Amélie s'indignait, et des larmes de dépit roulaient dans ses beaux grands yeux.

—J'avouerai, reprit Angélique, que je ne méritais pas ton frère, si cela peut te consoler. Et crois-tu que ça n'a pas été un sacrifice pour mon cœur que de renoncer à lui ?...

—Je ne sais pas, Angélique DesMeloises : mais je sais que tu as surpris le meilleur des cœurs, pour ensuite le fouler à tes pieds.

—Devant Dieu, devant la croix de l'autel, riposta Angélique avec indignation, je n'ai point fait cela ! J'ai aimé LeGardeur, mais ne lui ai jamais engagé

ma foi. Je lui ai déclaré que je ne pouvais l'épouser. Je n'étais plus libre déjà.

XXII.

Aussitôt, les mille pensées diverses qui l'avaient assaillie depuis la veille, se précipitèrent dans son esprit, et tout ce qu'elle rêvait, espérait, caressait, lui parut plus incertain que jamais. Elle se sentait perdue dans un inextricable labyrinthe.

Cet inutile et maladroit stylet de la Corriveau pouvait compliquer l'affaire... L'Intendant l'épouserait-il, s'il la soupçonnait de complicité dans le meurtre?... Ne serait-il pas sage de ménager LeGardeur... Il ferait un solide bouclier. Il croirait en elle et la défendrait contre l'univers entier... Si la flèche d'or manquait le but, elle pourrait se servir de la flèche d'argent... Après tout, un mariage d'amour n'est pas à dédaigner, quand on ne peut faire un mariage d'intérêt.

Toutes ces pensées surgirent en un clin d'œil, et imprimèrent à sa figure une expression toute nouvelle et tout étrange.

Amélie remarqua ce changement subit et n'en augura rien de bon. Elle connaissait le masque impénétrable dont savait se couvrir son ancienne compagne de classe, et elle comprit que ce ne serait pas en jetant son frère dans les bras de cette fille égoïste qu'elle le sauverait de la ruine et du déshonneur.

Elle ne chercha plus de ce côté.

Angélique, reprit-elle, si tu aimes LeGardeur, aide-moi donc à le faire sortir du palais... Si tu ne peux accepter sa main, tu ne dois pas, cependant, prendre plaisir à le voir se déshonorer.

—Qui oserait dire que je me complais à sa honte? Je ne l'ai pas définitivement repoussé, du reste... non! Et si je l'ai invité à revenir de Tilly, ce n'était pas pour le voir se plonger dans la dissipation... c'était mon cœur qui le demandait... Te le dirai-je Amélie? J'ai jeté l'injure à la face de de Péan, à cause de lui! A cause de lui, j'ai rayé Lantagnac de la liste

de mes amis ! Lantagnac a osé me montrer l'or qu'il lui avait gagné ! il a osé m'offrir des perles achetées avec l'argent du jeu ! Je les ai jetées au feu, ses perles ! et si j'avais été homme, je l'y aurais jeté lui-même... J'ai pu faire du mal à Le Gardeur, mais je ne souffrirai pas que les autres le maltraitent ! Je ne l'ai pas repoussé finalement... Attendons ! je ne puis rien dire de plus !...

XXIII.

—Regarde ici, Angélique, reprit Amélie, c'est là que je lève les yeux quand j'ai besoin du secours d'en haut.

Ses regards chargés de pleurs se fixaient sur la croix du tabernacle.

—Mettons-nous à genoux et prions pour mon frère, continua-t-elle.

Angélique obéit Toutes deux, pendant quelques minutes, prièrent, en silence, prosternées devant l'autel. Mais quelle différence dans la ferveur et la foi !

Angélique se leva soudain :

—Mon Dieu ! je m'attarde trop, dit-elle, il faut que je parte. Je suis bien contente de t'avoir rencontrée. Compte sur moi comme sur une sœur.

Amélie l'embrassa. Ses lèvres crurent effleurer les lèvres froides de la mort. Elle eut un tressaillement pénible, et longtemps après, elle se souvenait encore, comme d'un rêve mauvais, de cet attouchement de glace.

La cathédrale était déserte. Deux ou trois fidèles seulement priaient aux pieds des tabernacles.

Les deux jeunes filles se séparèrent sous la galerie en arrière, et sortirent par deux portes différentes. Entraînées sur le fleuve de la vie par deux courants opposés, elles ne devaient plus jamais se rencontrer.



CHAPITRE XLVIII.

L'INTENDANT DANS UN DILEMME.

I.

—Par Dieu ! si je ne savais pas de source certaine qu'elle est restée jusqu'à minuit chez madame de Grand'Maison, je la soupçonnerais ! exclama l'Intendant.

Et, furieux de l'assassinat de Beaumanoir, il marchait à grands pas dans sa chambre privée, pendant que son ami Cadet se prélassait dans un fauteuil.

—Qu'en pensez vous, Cadet ? ajouta-t-il.

—J'en pense ceci : Cela prouve un *alibi*, répondit Cadet.

Il y avait du cynisme et de la moquerie dans sa réponse, et il était évident qu'il faisait cette restriction mentale :

—Cela ne prouve pas son innocence.

—Cadet, vous ne dites pas toute votre pensée. Ne me cachez rien. Je serais curieux de voir si nous chassons le même gibier, et si nos présomptions sont d'accord.

—D'accord ! comme les cloches de la cathédrale ou celles des récollets ! Je la crois coupable ; vous la croyez coupable. Mais je ne voudrais pas être tenu de le prouver, et vous non plus. Pas à cause de ses beaux yeux ; à cause de vous.

—Hier soir, chez madame de Grand'Maison, elle s'est montrée d'une verve et d'une gaieté étonnante, Varin et Deschenaux m'en ont parlé. Ils n'en reve-

naient point de leur admiration. Assurément qu'elle n'a pas été à Beaumanoir.

—Vous vous êtes vanté souvent de connaître les femmes mieux que moi, riposta Cadet en bourrant sa pipe, et je vous ai laissé dire. Quant à connaître Angélique, cela ne me surprenait point, et je pensais bien que vous la connaissiez à fond ; mais, nenni ! elle vous a dépisté celle-là ! Elle vous enfonce ! elle est trop habile pour vous.

Elle veut devenir madame l'Intendante, et elle prend les moyens de réussir. Cette fille a le feu d'un cheval de guerre et elle porterait son cavalier jusqu'au bout du monde. Je voudrais pouvoir la suivre. Avant six semaines, avec elle, je règnerais à Versailles !

—Savez-vous, Cadet, que j'ai eu la même pensée. N'eût été cette maudite affaire de Beaumanoir, je crois que je me serais laissé prendre. La Pompadour n'est qu'une niaise à côté d'elle. La difficulté maintenant, c'est de la croire assez folle pour s'aventurer dans une affaire aussi hardie.

—Ce n'est pas la hardiesse qui lui fera défaut, quand elle croira qu'il y va de son intérêt d'agir, répliqua Cadet en fermant paresseusement les yeux.

—Mais comment une jeune fille aurait-elle pu méditer un pareil dessein, et se montrer si candide, si joyeuse ?...

—Bah ! Vous ne connaissez pas les femmes ! Elles sont naturellement trompeuses ! Autant de mensonges que de bouts de rubans dans leur garde-robe !

II.

—Vous croyez qu'elle a trempé dans ce forfait ? Quelles sont vos raisons ? demanda Bigot, sérieusement, en se rapprochant.

—Mes raisons, les voici : Deux personnes au monde pouvaient désirer la mort de Caroline. Vous et elle. Elle, pour se débarrasser d'une rivale redoutable, vous pour la soustraire aux recherches de la Pompadour.

Ce n'est pas vous qui l'avez tuée, je le sais : donc, c'est elle.

Est-ce assez logique ?

—Mais comment le crime a-t-il été perpétré, Cadet ? Elle n'a pu l'exécuter elle-même.

—Alors elle s'est servie de la main d'un autre. Voici la preuve.

Il tira de sa poche le morceau de papier qu'il avait ramassé dans la chambre secrète.

—Est-ce l'écriture d'Angélique, demanda-t-il ?

Bigot saisit vivement le chiffon de papier et se mit à l'examiner avec attention, cherchant quelle main avait coutume d'écrire ainsi. Il ne put trouver.

—Ce n'est pas l'écriture d'Angélique, fit-il... Je ne la connais pas du tout... Et pourtant, j'ai des lettres de presque toutes les dames de Québec !

Dans tous les cas, plus d'une main a trempé dans le meurtre de Caroline. Il y a eu complot. Voyez, les infâmes se sont ménagé une entrevue avec leur malheureuse victime. Le papier est déchiré, mais voici ce qu'on peut lire encore :

" A la porte cintrée, vers minuit. Si vous voulez me recevoir, je vous révèlerai des choses importantes ; des choses qui vous regardent vous-même, qui regardent l'Intendant et le baron de St. Castin qui arrive dans la colonie."

Voilà quelque chose qui jette de la lumière sur le mystère, Cadet. Une femme devait avoir une entrevue avec Caroline, à minuit. Bon Dieu ! Cadet ! pas deux heures avant notre arrivée !... Et nous avons retardé notre départ afin de mieux filouter le seigneur de Portneuf !... Trop tard ! trop tard ! Maudite idée, qui nous est venue de retarder !... La Providence se joue de nous, Cadet ! Elle se moque de nous ! ...

III.

Il regarda de nouveau le lambeau de lettre :

—Le baron de St. Castin qui arrive, lut-il encore. Personne, excepté les conseillers du gouverneur, ne devait connaître ce fait. Et ils sont sous serment !

La femme coupable a su, par un conseiller parjure, ce qui s'est passé au conseil. Quel peut être ce conseiller ? quelle peut-être cette femme ?

—Par Dieu ! Bigot, les déductions vont comme l'eau dans un rapide. Mais je ne croyais pas qu'il se trouvât deux femmes, dans la Nouvelle-France, assez adroites et capables d'assez bien s'entendre pour exécuter ce diabolique complot.

—Si les personnages du drame se multiplient comme cela, observa Bigot, il me semble qu'Angélique n'y a point pris part. Une femme si jeune, si belle, si charmante, ne saurait méditer pareille trahison.

—Beau dehors, vilain dedans ! riposta Cadet, avec son cynisme habituel. Voulez-vous lui voir danser un ballet de triomphe sur la tombe de sa rivale ? Epousez-la ! je parie qu'elle donne un bal dans la chambre secrète...

—Taisez-vous, Cadet ; je pourrais vous étouffer !... Mais, je ferai mieux : je la mettrai en demeure de prouver son innocence.

—Pas aujourd'hui, j'espère ! Laissons un peu dormir la morte ; laissons reposer les chiens et les chiennes ! Parbleu ! nous courons de plus grands dangers qu'Angélique. Vous surtout, car vous êtes en son pouvoir ! Pour se sauver, elle vous accusera. Le roi vous récompensera du splendide mensonge que vous avez fait au gouverneur, en vous ouvrant les portes de la Bastille, et la Pompadour vous enverra à la Place de Grève, quand le baron de St. Castin arrivera en France avec les restes de sa fille tirés de votre caveau.

—C'est un affreux dilemme, Cadet, un affreux dilemme ! murmura Bigot, dans une angoisse profonde. De quelque côté que nous nous tournions, tout est ténèbres... Angélique en sait trop long, c'est évident ; et si elle disparaissait à son tour !...

—Tut ! tut ! inutile de songer à cela ; elle est trop connue, trop aimée. Elle ne saurait être jetée dans un coin comme sa pauvre victime.

Tenez Bigot, nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de ne rien faire du tout. Silence absolu !

IV.

L'Intendant se promenait d'un bout de sa chambre à l'autre, en se frottant les mains avec colère :

—Si j'étais certain, bien certain que c'est elle, vociférait-il, je la tuerais ! oui, je la tuerais ! Un crime comme le meurtre de Caroline, demande vengeance !...

—Bah ! si la vengeance retombe sur votre tête !... Vengez-vous comme un homme doit et peut se venger d'une femme ; c'est aussi cruel et plus agréable...

Bigot regarda Cadet et partit d'un éclat de rire.

—Vous voulez la faire passer par le parc aux cerfs, Cadet ? Par Dieu ! avant six mois elle serait sur le trône.

—Non ! par le château de Beaumanoir, d'abord ! Mais vous êtes de trop mauvaise humeur, aujourd'hui, pour rien décider de bon, repartit Cadet, en allumant sa pipe.

—Oui ! je suis de mauvaise humeur, comme jamais, et je me sens enchaîné ; je ne puis remuer !

—Pas un mouvement, pas un mot ! c'est mieux... Si Philibert ou de La Corne apprenaient la moindre chose seulement ! vous les verriez bouleverser le château de fond en comble, sortir la victime de sa fosse et vous accuser de meurtre et moi de complicité !

Les apparences sont contre nous. Nous sommes condamnés d'avance...

Les maudites femmes !

La meilleure action de ma vie, c'est d'en avoir enterré une... Mais si vous alliez en dire un mot à Angélique, ça serait la plus mauvaise. Je ne suis pas encore prêt à donner ma tête pour aucune d'elles, ni pour vous !

V.

Bigot s'agitait, jurait, tempêtait, mais avouait son impuissance absolue à venger sa bien-aimée Caroline; Cadet fumait tranquillement sa pipe, en attendant que l'orage fut passé.

—Me faire ainsi jouer par une femme ! répétait Bigot, moi qui les ai toujours vaincues... N'importe ! elle me le paiera !

—Epousez-la, par Dieu ! épousez-la ! fit Cadet en riant. Je la prendrais bien pour femme, moi, mais je ne pourrais pas dormir. J'aurais peur de me réveiller sous les dalles du parquet...

Bigot ne put s'empêcher de rire aussi.

VI.

Il fut alors décidé, entre Cadet et Bigot, que le silence serait gardé sur cette lugubre affaire. Bigot continuerait à rechercher Angélique et à lui faire sa cour. Il lui proposerait même de l'épouser.

—Mais je ne l'épouserai jamais ! s'écria Bigot, non, jamais ! Seulement, je veux lui donner des espérances, et lui causer des regrets.

—Prenez garde, Bigot ! il ne faut pas jouer avec le feu !

Au reste, vous ne connaissez pas cette femme.

—Oh ! je n'irai que juste assez loin...

—Le mariage ou le couvent, reprit Cadet...

—Je ne veux pas du mariage et je ne peux pas lui ouvrir le couvent.

—Tut ! mère de la Nativité respectera vos lettres de cachet, et saura bien donner à la belle pénitente, une cellule aussi confortable que sûre.

—Mère de la Nativité ! elle m'a sermonné une fois; elle ne m'y reprendra plus ! Elle a failli me faire croire que François Bigot est le plus grand misérable du monde... Si vous l'aviez vue dans son indignation ! quels yeux ! quelle pâleur, et quel feu !...

—Que lui proposiez-vous donc ?

—De recevoir une pénitente, une jolie pénitente

qui se frappait la poitrine avec une vigueur que la contrition parfaite peut seule donner... C'est en vain que je lui parlai de la Vallière, et de l'exemple du roi ; en vain que je la menaçai des foudres de l'évêque. Elle a fini par me jeter ce pavé sur la tête :

Faites-en votre femme ; elle a plus la vocation de la famille, que la vocation religieuse.

—Et vous n'avez pas réussi ?

—Comme vous voyez, mon cher Cadet.

VII.

—Eh bien ! recommença Cadet, après s'être amusé un instant à regarder flotter le léger nuage qui montait de sa pipe, eh bien ! vous l'épouserez... ou vous ferez pis.

Bigot se promenait toujours. Il s'arrêta devant une fenêtre et regarda dehors. Les fleurs d'automne ouvraient leurs frileux pétales, pour les voir aussitôt emportés par la bise. Dans un coin, un rosier blanc agitait ses branches dépouillées.

Bigot qui avait regardé sans voir, machinalement, fut tout à coup captivé.

Il avait cueilli à ce rosier des roses superbes et les avait envoyées à Caroline. Elle les plaça dans son oratoire, comme pour donner à sa prière un parfum plus doux...

Et la figure pâle, suave, angélique de la jeune martyre lui apparut tout à coup, parmi les roses blanches de son souvenir...

Deux courants d'idées fort différents le saisirent à la fois ; les délices de l'amour perdu et la peur de l'avenir.

VIII.

Il ne redoutait pas Angélique ; elle était, comme lui, condamnée au silence. Mais il y avait une autre personne dans le secret ; une femme, si l'on en jugeait par le fragment de lettre. Et puis, n'avait-il pas déjà transpiré, ce secret ?

—Cadet, fit-il, tout à coup, en se tournant vers

son ami, le danger va nous venir de La Corne St. Luc et de Pierre Philibert. Ils sont chargés de trouver mademoiselle de St. Castin, et ils vont la chercher partout, dans toute la Nouvelle-France. Ils apprendront sans doute des Hurons ou de mes serviteurs qu'une femme est venue à Beaumanoir et n'en est jamais sortie. Ils soupçonneront la vérité, visiteront le château, ne trouveront rien dedans, fouilleront dessous, découvriront les traces de la fosse, déterreront la victime... et la Bastille ou la Place de Grève pour moi ! la ruine pour vous autres !

IX.

Cadet s'écria, en levant sa pipe comme pour l'offrir en expiation :

—Ce serait bien mal récompenser la charité que nous avons exercée l'autre nuit ! Vous auriez mieux fait de ne point mentir, Bigot ; nous aurions pu nous battre l'un et l'autre hardiment, avec la chance de la victoire. Maintenant, nous sommes perdus, si votre mensonge est découvert.

—Par Dieu ! il le fallait bien ! Qui aurait pu supposer qu'on allait nous faire danser sur ce pied-là ?... Pourtant, j'aurais dû parler franchement, bravement, je l'avoue Cadet.

—Avec la Pompadour, surtout, il faut être bien prudent, et il est dangereux de la tromper.

—Enfin, Cadet, ce qui est fait est fait, ce qui est écrit est écrit. Bénis le pape ou maudis le diable, tu n'en seras pas plus avancé d'une façon que de l'autre. Allons y hardiment ! Faisons comme les trappeurs des grandes prairies : allumons du feu devant nous, pour nous garer de celui qui nous menace par derrière.

—Alors, si nous sommes traqués, nous brûlerons le château ?

—Brûler le château ? êtes-vous fou, Cadet ! Donnons le change à de La Corne et à Philibert. Enveloppons-les d'une fumée si épaisse qu'ils perdent de

vue Caroline et ne songent qu'à leur cuisante douleur.

—Je ne vous comprends pas. Vous abusez de la parabole.

—J'ai une idée ; vous allez voir. Et il faudrait les cent yeux d'Argus pour découvrir notre main dans le projet que je médite.

X.

Cadet se leva tout radieux :

—Vous voulez tordre le cou à l'oiseau qui chante nos exploits ?...

—Cadet, vous devenez épique. Je vais d'une pierre faire deux coups ! La Corne et Philibert, les seuls hommes que je craigne ici, ne s'occuperont pas longtemps de nous, vous dis-je, et je vais une bonne fois museler le Chien d'Or. Il n'aboiera plus, il ne mordra plus !



CHAPITRE XLIX.

JE VEUX NOURRIR GRASSEMENT LA VIEILLE RANCUNE QUE J'AI CONTRE LUI.

I.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, si longtemps discuté, fut enfin signé dans les premiers jours d'octobre, et une jolie et rapide goëlette de Dieppe en apporta la nouvelle à la colonie. Alors, des feux de joie s'allumèrent partout, sur les bords du grand fleuve, et des *Te Deum* furent chantés dans les églises parées de leurs plus beaux ornements.

C'était la voix de la reconnaissance qui montait vers le Dieu de la paix.

La colonie était épuisée et ruinée, mais son territoire demeurait intact et elle conservait ses droits et ses privilèges.

Les braves colons oubliaient les énormes sacrifices qu'ils avaient faits, pour se réjouir devant Dieu, à la pensée qu'ils possédaient toujours, à l'abri de la couronne de France, leur patrie et leur religion, leur langue et leurs lois ! Ils tressaillaient d'orgueil et de joie, en songeant que le drapeau blanc flottait encore sur le vieux château Saint-Louis !

II.

Le lendemain de l'arrivée de la goèlette de Dippe, Bigot était assis à son bureau, et dépouillait sa correspondance française, lorsque de Péan entra, avec une liasse de papiers, que le commis en chef de Phi-

libert avait apportés au Palais pour que l'Intendant y apposât sa signature.

C'étaient des bons payables par le Trésor. Le bourgeois faisait de grandes affaires et en achetait beaucoup ; mais l'Intendant s'emportait toujours quand il se voyait obligé de les signer.

Ce jour-là, il lança mille malédictions au bourgeois absent, mit son nom en grinçant les dents et jeta sa plume au feu quand il eut fini.

III.

Le commis du bourgeois attendait dans l'antichambre. Il le fit venir.

—Dites à votre maître, gronda-t-il, que c'est la dernière fois que j'accepte ses bons. Il n'a pas le droit de faire concurrence à la Grande Compagnie de cette façon, et je n'en signerai plus.

Le commis, un vieux malouin en cheveux gris, pas peureux du tout, le regarda tranquillement.

—J'informerai le bourgeois des désirs de Votre Excellence, répondit-il.

—De mes ordres ! clama Bigot, de mes ordres !

Le commis le regardait toujours avec la même assurance et le même calme.

—Quoi ! reprit Bigot, qu'avez-vous à répliquer ?... Bah ! vous n'êtes pas le premier commis de Philibert sans avoir une bonne dose de son insolence !

—Pardon ! Excellence, je voulais seulement vous faire observer que le gouverneur et le commandant des forces ont décidé que les officiers pourraient vendre leurs bons comme ils l'entendraient et à qui ils voudraient.

—Vous êtes joliment hardi, avec votre patois Breton ! Par tous les saints de la Saintonge ! on verra lequel de l'Intendant ou du bourgeois règlera cette affaire ! Quant à vous......

—Tut ! tut ! *Cave canem !* laisse ce maudit chien s'en retourner à son maître, intervint Cadel, que l'impassibilité du commis amusait. Écoute, bonhomme, continua-t-il, présente mes compliments à

ton maître,—les compliments du sieur Cadet!—et dis-lui que j'espère bien qu'il viendra lui-même, la prochaine fois, apporter sa nouvelle fournée. Dis-lui aussi que des fenêtres de la Friponne, on peut faire un joli saut.

—Au contraire, sieur Cadet! j'avertirai mon maître de ne pas se montrer ici, et je reviendrai moi-même, avant trois jours, j'en suis sûr, présenter à la signature de Son Excellence une masse de nouveaux billets...

—Sortez! imbécile! cria Cadet tout en riant de la tenacité du commis. Vous êtes digne de votre maître.

Et il le poussa dehors et ferma la porte avec tant de violence que le choc fut entendu dans tout le palais.

IV.

—Ne lui gardez pas rancune, Bigot, reprit-il, il n'en vaut pas la peine. Tel maître, tel valet! comme dit le proverbe. Après tout, je ne sais pas trop si le Parlement de Paris ne donnerait pas raison au chien d'or contre nous.

Bigot rageait. Il voyait que Cadet avait raison. Il appelait mille malédictions sur la tête des *honnêtes gens*, sur le gouverneur, sur le commandant des Forces. Il n'épargnait pas davantage la Pompadour sa protectrice. C'était elle qui avait intrigué pour faire conclure le traité de paix. Elle voulait, la jalouse, garder le roi près d'elle, à Paris... Elle préférait les plaisirs à l'honneur, et l'argent aux plaisirs.

—La grande compagnie, s'écria-t-il, en relevant la tête dans un mouvement de dégoût, la grande compagnie paie les violons des fêtes royales de Versailles, pendant que le bourgeois lui enlève le trafic de la Nouvelle France!

Cette paix inopportune va doubler la richesse et l'influence du chien d'or.

—Bigot, riposta Cadet, en lançant une bouffée de fumée odorante, vous ressemblez à un prédicateur

de carême! Nous avons, jusqu'à présent, beurré notre pain des deux côtés, mais bientôt, j'en ai peur, nous n'aurons plus de pain à manger avec notre beurre. Il nous faudra ronger vos décrets.

—Mes décrets!... Il y a des gens qui menacent de nous manger aujourd'hui, qui les ont trouvés difficiles à digérer, mes décrets!

Voyez donc, Cadet, ce paquet de bons payables au Chien d'Or!

Quand cela finira-t-il? ajouta-t-il avec une recrudescence de colère.

Et il repoussa les billets.

Ce Philibert gagne du terrain chaque jour! Le voilà qui achète les bons de l'armée et les mandats des officiers, pour la moitié de l'escompte exigé par la grande compagnie.

Rendez-les donc au commis, ces damnés bons! et qu'il s'en aille au plus vite! ordonna-t-il à de Péan.

V.

Le commis, si peu gracieusement éconduit tout à l'heure, attendait patiemment dans l'antichambre.

De Péan alla aussitôt, en faisant une grimace qui n'indiquait pas une soumission absolue, lui remettre les papiers.

Il faut que cela finisse! reprit l'Intendant, et ça va finir! Le chien d'or entasse, dans ses coffres, tout l'argent de la colonie, et si on ne l'enchaîne pas, il va, au premier beau jour, tuer le crédit de la grande compagnie.

—*A méchant chien court lien!* dit le proverbe, et je crois que le proverbe a raison, riposta Cadet.

Le chien d'or a commencé par aboyer après nous; maintenant, par Dieu! il nous mord! Bientôt il va nous ronger les os, comme l'indique cette maudite enseigne de la rue Buade.

—Que feriez-vous, Cadet?

—Je le pendrais... comme un chien!

—Mais il a tant d'amis dans la colonie,...... sans

compter les jansénistes de France, que je ne sais trop si la marquise pourrait me protéger.

Cadet amena Bigot à l'écart.

—Il y a plus d'un moyen d'étrangler un chien, dit-il, on trouvera !

VI.

Bigot se sentait enfermé dans un cercle de fer, mais il voulait le rompre et s'échapper. Le meurtre de Caroline, le mensonge au gouverneur, la jalousie de la Pompadour, les recherches du baron de St. Castin, l'antipathie de Philibert et de la Corne St. Luc, et, enfin, la paix qui venait d'être proclamée : tout contribuait à le perdre. Un homme d'une énergie commune se serait désespéré ; mais les obstacles l'excitaient, l'irritaient et le trouvaient inébranlable.

Au reste, sa morale était accommodante, et tous les moyens lui semblaient bons.

Il se mit à arpenter sa chambre, vivement, fiévreusement, la tête basse, et en gesticulant.

VII.

De Péan se disposait à sortir ; Cadet lui fit signe d'attendre, pour voir ce qu'allait décider l'Intendant ; car il était évident qu'il élaborait un plan.

Au bout d'un instant, Bigot s'arrêta, en se frappant dans les mains, comme un homme qui vient de prendre une ferme résolution.

—De Péan, fit-il, Le Gardeur a-t-il manifesté le désir de s'échapper du Palais ?

—Pas une minute ! Excellence : il est solide comme un pont ! Vous auriez plus vite fait de démolir le pont neuf ! La nuit dernière, il a perdu mille piastres aux cartes et cinq cents piastres aux dés. Alors, il s'est mis à boire. Il ne vient que de se lever. Son valet, quand je suis sorti, était en train de lui laver la tête et les pieds dans du cognac.

—Vous êtes son ami intime, de Péan ; il vous es-

aime comme un frère ; il vous croit son ange gardien, n'est-ce pas ?

—Quand il est ivre ! A jeun, c'est autre chose : je n'ose pas en approcher trop : il donne des ruades comme un poulin qu'on étrille à rebours.

—Faites-le boire alors ; tenez-le plein. Il faut lui mettre la selle et le lancer à la poursuite du plus gros gibier de la Nouvelle-France.

VIII.

De Péan, qui ne comprenait guère ce langage figuré, regarda l'Intendant d'un œil chargé de points d'interrogation. Bigot reprit :

—Vous avez essayé, une fois, d'atteindre mademoiselle de Repentigny, si je me rappelle bien ?

—Oui, Excellence ; mais le raisin était trop haut... maintenant il est trop vert.

—Tut ! tut ! fin renard que vous êtes ! ne dites pas cela ; un autre bond et vous allez l'atteindre.

—Votre Excellence me vante trop, assurément... Au reste, si j'avais à choisir aujourd'hui, je...

—Coquin ! je devine ce que vous allez dire...Vous n'avez pas mauvais goût ; vous êtes un connaisseur. Qu'il soit fait selon votre désir !... Arrangez-nous une jolie partie de chasse à la Philibert, et je donne à Angélique, pour sa dot, le chien d'or transformé en doublons. Vous me comprenez ?

De Péan se dressa. Il n'osait comprendre. Cependant, fasciné par la fortune et la femme qui miroitaient aux yeux de sa convoitise, il se sentait disposé à tout entreprendre.

—Comment ! balbutia-t-il, vous m'approuveriez si je recherchais mademoiselle Des Meloises ?

—Plus que cela ! je vous aiderais, et j'aurais pour madame de Péan, toute la déférence, toute l'estime, toute l'admiration que je ressens pour Angélique Des Meloises.

De Péan ne voulait en croire ses oreilles.

Je vous jure, affirma l'Intendant, que vous l'aurez

si vous le voulez, et avec la plus belle dot de la Colonie.

IX.

Cadet murmura entre ses dents, pour ne pas être entendu :

—L'imbécile qui la prendra...

Il acheva dans un sourire cynique :

—L'Intendant n'est pas trop sot, après tout, pensa-t-il.

De Péan ne se trouvait pas à l'aise, malgré tout.

—Mais il faudra, tout de même, le consentement d'Angélique ? demanda-t-il. J'aimerais mieux que ce fut elle qui me demandât.

—Bah ! de Péan, vous ne savez pas de quoi sont faites ces femmes-là ; autrement, vous auriez vite trouvé l'appât qu'il leur faut.

Vous avez réalisé quatre millions pendant la guerre ?

—Je n'ai pas compté ; mais je sais que je dois tout à votre amitié, Excellence !

—C'est bien ! c'est bien ! mon amitié vous donnera encore Angélique Des Meloises... puisqu'Angélique Des Meloises ne saurait devenir la femme de l'Intendant. Savez-vous ce que vous avez à faire maintenant ?

—Oui, je le sais, Excellence ! et je ne puis vous dire assez combien je suis touché de votre bonté.

Bigot sourit ironiquement.

—J'espère, dit-il, que vous n'aurez jamais à vous plaindre de mon amitié. A l'œuvre maintenant ! travaillons à notre délivrance !

Cadet et moi, nous avons résolu de châtier l'arrogance du chien d'or. Cependant, nous ne voulons pas donner du bâton au bourgeois comme à un commerçant ordinaire ; nous voulons le traiter en gentilhomme, au bout de l'épée. Malgré son titre de marchand, il est noble, voyez-vous ; et il porte l'épée. Il la porte bien, que diable ! eh, il peut s'en servir ! A vous de tout prévoir !

Il faudrait l'insulter, le provoquer... puis le tuer. Mais bravement, dignement, avec toutes les couleurs du droit et de la raison. Que cela se fasse en plein jour et comme à mon insu. Vous comprenez ?

—Parfaitement ! et il n'en dépendra pas de moi si l'affaire manque. Nous naviguons dans les mêmes eaux : cela me va à merveille. Tous les actionnaires de la Grande Compagnie seront enchantés de croiser le fer avec le Bourgeois, si le Bourgeois ne décline pas l'honneur.

—Pas de crainte pour cela, de Péan ; donnons au diable son dû. Le Bourgeois, pour laver une injure, se battrait avec les sept champions de la chrétienté ; et je ne sais pas trop s'il y a trois gentilshommes dans la colonie, capables de lui mettre du fer dans la poitrine.

X.

Cadet qui les écoutait avec un certain air d'ironie, intervint à son tour :

—Il vaut mieux choisir le moment et ne rien risquer de notre côté. Une injure, une petite bagarre, tout le monde crie, se précipite... un coup d'épée bien dirigé, et c'est fait...

Un duel ! vous n'y pensez pas ! Ce ne serait pas le bourgeois qui se battrait, mais son fils le colonel. Et la grande compagnie n'en serait pas quitte à si bon marché.

—Mais je ne veux pas qu'on l'assassine ! répliqua Bigot vigoureusement, qu'on le surprenne la nuit ou dans un coin !

—Vous avez raison, répondit Cadet, qui vit bien que l'Intendant songeait à Beaumanoir, vous avez raison ! Mais qui va se charger de cette difficile besogne ?

Reposez-vous sur moi, riposta de Péan ; je réponds de l'affaire. Je connais un actionnaire de la grande compagnie qui fera triomphalement passer le char de la Friponne sur le corps du bourgeois, si je puis une bonne fois l'atteler.

—Quel est cet actionnaire? demanda Bigot.
—Le Gardeur de Repentigny, déclina de Péan avec fatuité.
—Tut! tut! il nous passera plutôt sur le dos!... les Philibert l'ont ensorcelé.
—Veuillez me laisser faire, et vous verrez!
—A votre aise, de Péan! vous avez vos coudées franches.
Quelle victoire pour la grande compagnie! quelle défaite pour les honnêtes gens! si vous réussissiez à mettre du sang entre les Philibert et les Repentigny!

XI.

Aussitôt après cette exclamation haineuse, Bigot toucha amicalement l'épaule de son secrétaire :
—De Péan, lui murmura-t-il, vous êtes plus habile que je ne pensais, et la compagnie vous devra une récompense extraordinaire.
—Tenez votre promesse, Excellence! et je serai satisfait.
—Je la tiendrai, de Péan! Vous aurez Angélique, avec la plus ronde dot qu'il soit possible d'imaginer. Si vous l'aimez mieux, cependant, vous ne prendrez que la dot. A votre choix.
—Oh! je tiens à l'une et à l'autre, Excellence! mais...
—Mais?...
—Le Gardeur pourra aussi la lui revendiquer, peut-être, cette femme, pour le prix de son exploit?...
—Bah! soyez tranquille; ivre ou sobre, il est toujours grand seigneur, et n'acceptera point mes conditions! Vous savez, c'est un romanesque, et il croit à la vertu des femmes.
—A part cela, observa Cadet, il faudra qu'il se batte avec Philibert, avant que son épée n'ait séché; je ne donnerais pas un sou de ses os, cinq heures après la fin du bourgeois.

XII.

Cette affirmation parut vraisemblable à De Péan,

et calma ses craintes. Il pourrait donc posséder Angélique puisqu'il n'aurait plus de rival à écarter ! il pourrait en même temps entasser de nouvelles richesses. L'heure de la fortune était donc sonnée pour lui !

Il songeait, cependant, à se mettre à l'abri. Il ne voulait pas compromettre un avenir qui s'annonçait tout à coup, si rose et si riant. Il n'avait pas ce reste d'honneur ou de scrupules qui s'affirmait encore dans l'Intendant. La ruse, la fourberie, la lâcheté même, ne lui répugnaient nullement. Il verrait seulement à ce que toute l'affaire eut la véritable apparence d'un accident, de quelque chose d'inattendu, de tout à fait inattendu.

Il ne manquerait pas un iota à la trame.

Le Gardeur ne connaîtrait rien du rôle qu'il lui destinait. Il saurait tout plus tard, trop tard !... quand son épée serait bien rougie du sang du chien d'or... quand il en aurait jusque sur les mains, de ce sang maudit !...

En attendant, il le ferait boire, boire, boire ! Il le ferait jouer ; il irriterait sa jalousie ; il en ferait un démon !

XIII.

Mais pour mener à bonne fin ce projet infernal, il faudrait une femme.

Angélique était dévouée corps et âme à la grande compagnie, et elle détestait souverainement le chien d'or.

Mais elle aimait Le Gardeur ! Elle craindrait peut-être pour ses jours. Oh ! l'amour ! Oh ! ces femmes !...

N'importe ! il la ferait venir là, sur le lieu du meurtre... Elle s'y trouverait comme par hasard. Elle le croirait, du moins.

Il saurait bien, lui de Péan, saisir le moment opportun de la faire intervenir ! Elle se montrerait ; elle parlerait !...

Tout le projet infernal passa comme un tourbillon noir dans l'esprit du secrétaire de Bigot, et il frappa des mains tout joyeux en s'écriant :

— Je l'ai trouvé !



CHAPITRE L.

LE BOURGEOIS PHILIBERT.

I.

Le bourgeois venait de finir une bonne journée de travail, et enfoncé dans un moelleux fauteuil, il goûtait maintenant les délices du repos.

Avec la paix, la confiance était revenue, et les affaires prenaient un essor extraordinaire.

Les mers étaient libres et les vaisseaux, chargés de toutes sortes de produits, pouvaient les sillonner en tous sens. Le long des quais de la Friponne, le long des quais du bourgeois, les navires se hâtaient de prendre leur cargaison, car l'hiver approchait, et il fallait descendre le fleuve avant que les glaces n'étendissent leur infranchissable barrière.

Tout le monde était à la besogne, et les soldats de la garnison eux-mêmes s'unissaient aux matelots et aux manœuvres pour embarquer les marchandises.

Cependant le temps était doux, calme, limpide. L'onde étincelait comme sous un soleil d'été ; la brise soufflait tiède et parfumée comme au printemps. C'était l'été de la St. Martin ; c'étaient les plus beaux jours de l'automne, un retour fugitif de l'été envolé !...

II.

Les fenêtres de la maison du bourgeois s'ouvraient ce jour-là, à la brise et au soleil. Dame Rochelle, assise dans l'une de ces fenêtres, un livre de Jurieu

sur les genoux, le tricot à la main, regardait de temps en temps, et tour à tour, les gens qui passaient dans la rue Buade, les mailles de son tricot et les préceptes de son grand prêtre vénéré.

De temps en temps aussi, en vraie calviniste qu'elle était, elle déposait ses lunettes sur un passage difficile, comme le libre arbitre et la nécessité de la grâce, puis les yeux fermés, elle s'imaginait voir clair dans ces mystères.

III.

Le retour de Pierre Philibert avait rempli de joie le cœur de la bonne dame Rochelle, et maintenant, la nouvelle de son prochain mariage avec Amélie de Repentigny mettait le comble à sa félicité. Elle était radieuse, la bonne vieille, dans son sévère vêtement noir, et la gaieté faisait irruption à travers ses airs sombres de puritaine. C'est qu'elle estimait fort mademoiselle Amélie et qu'en présence de ses hautes vertus, elle sentait tomber ses préjugés. Elle la comparait presque à la grande Marie, la sainte des Cévennes.

Le mariage promettait d'être une grande affaire, et les fêtes de la noce seraient dignes de la maison de Repentigny et de la fortune de Philibert.

Le bourgeois ouvrait ses coffres et versait l'or à pleines mains; il ouvrait son cœur et se répandait en actions de grâces !

Son âme était ensoleillée comme la nature, calme comme les champs déserts, limpide comme les eaux. L'orage grondait peut-être, mais loin, sous l'horizon ; il ne le voyait point, ne l'entendait point.

Le but de sa vie allait être rempli : son fils allait faire un brillant mariage, après avoir conquis les lauriers du champ de bataille, et la couronne de la gloire. Et lui, le vieillard fortuné, il n'aurait plus bientôt qu'à s'écrier, comme cet autre vieillard heureux de la bible : *Nunc dimittis, servum tuum, Domine, in pace !*

VI.

Chrétien, il se réjouissait de la paix qui rayonnait de nouveau sur le monde ; citoyen, il était heureux de voir le territoire national intact, la patrie sauvée ! père, il songeait à racheter pour son fils, les riches domaines que l'injustice et la jalousie lui avaient enlevés en Europe.

Il songeait à les racheter, car il avait de l'or et il n'aimait pas les recours à la justice, même pour revendiquer ses droits méconnus.

Ses agents à Paris avaient ordre de tout racheter, à n'importe quel prix. Ces domaines avec le château seraient le cadeau de noce des jeunes époux.

V.

Après avoir longtemps rêvé à ces choses, le bourgeois leva la tête et regarda dame Rochelle.

Dame Rochelle ajusta ses lunettes et ferma son livre.

—Pierre est-il de retour? demanda-t-il.

—Non, maître ; il m'a prié de vous dire qu'il est allé à Lorette avec mademoiselle Amélie.

—Ah ! je suppose qu'Amélie a fait quelque vœu à Notre-Dame de Lorette et qu'il veut prendre sa part de l'obligation ! Cela promet, n'est-ce pas, dame Rochelle ?

Et il se mit à rire candidement, complaisamment, comme il avait coutume de faire.

Dame Rochelle se releva un peu comme pour parler plus facilement :

—Pierre et Amélie sont dignes l'un de l'autre, fit-elle ; il n'y a pas, en dehors du ciel, de couples mieux assortis. S'ils ont fait des vœux à Notre-Dame de Lorette, ils les accompliront fidèlement, comme s'ils les avaient faits au Seigneur lui-même.

La bonne vieille huguenote ne se serait pas montrée si accommodante s'il ne se fut agi de Pierre et d'Amélie.

VI.

Le bourgeois reprit :

—Bonne dame Rochelle ! vous allez rajeunir pour vivre maintenant avec Pierre et Amélie. Ils veulent que vous habitiez avec eux. Amélie a bien pleuré quand je lui ai raconté votre navrante histoire.

Dame Rochelle laissa tomber ses yeux pleins de larmes sur la robe de deuil qui lui rappelait de si lamentables et si lointains souvenirs.

—Merci, maitre ! dit-elle, merci ! Avec ces chers enfants, mes derniers jours seraient sans doute des jours de bénédiction ; mais je veux rester avec vous, car vous aussi vous avez pleuré, et vous connaissez les douleurs de la vie.

—Je vous comprends, dame Rochelle, mais voici que mon âme s'éveille à la joie et que le souvenir des jours mauvais s'efface devant la clarté d'un jour nouveau. Mes yeux n'auront plus de larmes maintenant, et ma bouche va sourire toujours ! Le bonheur m'inonde ! Nous allons tous ensemble retourner dans notre vieux château de Normandie.

Dame Rochelle fit un bond en joignant les mains.

—Que dites-vous là, maître ! nous allons retourner en France ?... Ah ! je pourrai donc reposer près de lui, dans la verdoyante vallée de la Côte d'or !

—Je ferai pour Pierre, continua le bourgeois, ce que je n'aurais jamais fait pour moi même : je le réinstallerai dans le château de ses pères et obtiendrai qu'on lui rende les titres et les honneurs de sa famille. N'est-ce pas là un magnifique couronnement à ma carrière ?

VII.

O maître ! répliqua dame Rochelle, ce beau rêve s'accomplira-t-il ?... Laisserez-vous jamais la colonie ? Vous êtes aimé ici, mais vous êtes haï. Ceux qui vous aiment voudront vous garder au milieu d'eux, et ceux qui vous haïssent désireront votre mort ! Vous-même, pourrez vous vous éloigner de

ces lieux où tant d'années de votre vie se sont écoulées? Ne voudrez-vous pas mourir à l'ombre de ce Chien d'Or où vous avez si heureusement vécu?

Elle baissa la tête un moment, puis la relevant, elle regarda le bourgeois d'une façon singulière.

—Maître, dit-elle, j'ai une chose à vous demander.

—Qu'est-ce donc, bonne dame? répondit-il.

—N'allez pas au marché demain.

Le bourgeois la regarda tout surpris.

Elle faisait jouer ses aiguilles, et les yeux demi fermés, les lèvres frémissantes, elle semblait contempler quelque chose d'étrange et de douloureux.

—O mon maître, reprit-elle, vous ne retournerez jamais en France!... Mais Pierre sera rétabli dans la maison des Philibert!...

Le bourgeois n'ajoutait pas une foi entière à ses rêveries; il s'en moquait assez souvent. Cependant, il éprouva un malaise alors:

—Je me résigne à tout, répondit-il, et je serai heureux de me sacrifier pour mon fils...

Dame Rochelle joignit les mains et se mit à prier comme pour conjurer un danger prochain.

Le bourgeois la regardait avec une vive attention.

—Un marchand de la Nouvelle-France qui se moque des décrets de l'Intendant, un exilé qui veut rentrer dans ses droits et ses possessions peut s'attendre à bien des contrariétés, observa-t-il, tranquillement; mais n'anticipons point, et mettons notre confiance en Dieu.

—Et n'allez point au marché, demain, répéta dame Rochelle.

—Voilà qui est drôle, après tout! répliqua le bourgeois. Quelle est cette fantaisie?...

Pourquoi n'irais-je pas? C'est le jour de la saint Martin, et les pauvres vont m'attendre. Si je n'y vais point, plusieurs s'en retourneront les mains vides.

—Ce n'est pas une fantaisie, affirma dame Rochelle, j'ai vu aujourd'hui deux gentilshommes du

palais regarder en passant votre enseigne, et parier qu'il y aurait bataille demain entre Cerbère et le Chien d'Or.

Je me souviens de mes leçons de mythologie, ajouta la vieille.

—Moi aussi, reprit le bourgeois, et je comprends l'allusion. Mais cela ne m'empêchera point de me rendre au marché; seulement, je me tiendrai sur mes gardes.

—Faites-vous donc accompagner par votre fils! implora la ménagère.

VIII.

Le bourgeois se prit à rire sur les craintes frivoles de la bonne dame, et commença à plaisanter sur les inconvénients d'avoir une prophétesse dans sa maison.

Dame Rochelle n'insista pas. Elle connaissait au reste la ténacité du vieillard.

—Maître, cria-t-elle soudain, voici l'un des gentilshommes qui ont parié au sujet de la bataille de Cerbère et du Chien d'Or.

Le bourgeois courut à la fenêtre et reconnut de Péan. Il reprit aussitôt son siège tranquillement en disant :

—C'est en effet une des têtes du Cerbère qui garde la Friponne, mais il n'est pas dangereux, ce chevalier-là.

De Péan tourna le premier coin et galopa vers la rue St. Louis. Il se rendait chez Angélique Des Meloises.



CHAPITRE LI.

UNE PARTIE NULLE.

I.

Angélique, depuis la veille de la St. Michel, avait été ballotée péniblement par mille émotions diverses.

Mille fois elle était passée de l'espoir à la terreur et de la crainte d'être trahie à la confiance.

Elle aurait bien voulu savoir ce que pensait Bigot de la mort de Caroline, et sur qui pesaient ses soupçons; mais Bigot s'était enfermé dans un impénétrable silence, et nul ne pouvait deviner les sentiments qui l'agitaient.

Elle maudissait la Corriveau qui s'était inutilement servi du poignard et n'avait pas laissé à sa victime le masque trompeur d'une mort calme et naturelle.

II.

Elle osa, un jour, parler de nouveau des lettres de cachet et demander encore l'éloignement de sa rivale.

Bigot lui lança un regard foudroyant et lui répondit que sa rivale avait quitté Beaumanoir pour toujours.

Angélique soutint son regard hardiment et ne trahit pas la moindre émotion.

—Je vous remercie bien, dit-elle, d'avoir si bien tenu votre promesse.

—Vous ne me devez pas tant de reconnaissance,

reprit Bigot, car ce n'est pas moi qui l'ai envoyée. Elle a disparu je ne sais comment ; elle est partie, envolée ! Je donnerais la moitié de ma fortune pour savoir qui l'a aidée à s'enfuir...

Angélique s'attendait à une explosion de rage, à un débordement de plaintes, et rien de tout cela ! De l'indignation, mais une froide indignation ; une grande douleur peut-être ; mais une douleur calculée !

Et c'est ainsi qu'en face l'un de l'autre, ils restaient deux énigmes indéchiffrables. Ils se surveillaient, s'épiaient et se trompaient sans cesse. Dignes adversaires ou vaillante paire d'amis, également faux, également rusés, également dissimulés, ils causaient avec un charmant abandon semblait-il, de tendresse et de dévoûment, d'amour et de fidélité.

Cependant, Bigot ne parlait point de mariage, et Angélique se demandait s'il nourrissait des soupçons contre elle, ou si elle avait perdu quelque chose de sa beauté.

Elle avait si aisément mis à ses genoux les hommes dont elle ne voulait point ! comment se faisait-il qu'elle ne pouvait vaincre le seul qu'elle voulut épouser ?

III.

Elle songeait parfois à LeGardeur et le tableau riant d'une vie calme et pure se déroulait devant ses yeux. Alors, elle se prenait à maudire sa destinée et son ambition. Elle maudissait la Corriveau, cette sorcière infâme qui l'avait aidée de ses conseils et s'était faite son instrument.

Pauvre LeGardeur ! il courait vite à sa perte... Cette pensée du déshonneur et de la ruine de l'homme qu'elle aimait lui faisait mal. Pourquoi ne pas l'arrêter, lui le bien-aimé, sur le bord de l'abîme ? pourquoi ne pas l'arracher à ses ennemis, à la honte, à l'ignominie ? et pourquoi ne pas s'envoler avec lui, vers les splendeurs de la félicité, comme des oiseaux qui s'échappent des filets du chasseur pour

prendre leur essor dans les espaces radieux ?.........
Ah ! pourquoi !...

IV.

De Péan galopait, sans faire attention aux regards de mépris que lui lançaient les *honnêtes gens.*

Quand il arriva chez le chevalier DesMeloises, il vit à la porte un valet qui tenait un cheval par la bride. Il reconnut le cheval de l'Intendant.

Il entendit un rire argentin et leva les yeux vers la fenêtre d'où ce rire s'envolait. Bigot et Angélique étaient à demi-cachés dans les soyeux rideaux.

—Ne les dérangeons pas, pensa-t-il...nous aurons notre tour,

Il continua à galoper du côté de la grande allée.

Il savait qu'Angélique n'aimait pas l'Intendant et que l'Intendant ne l'épouserait jamais, cette belle coquette.

La Pompadour lui réservait une femme de son choix.

Il n'était pas aimé, lui non plus... mais il comptait sur les circonstances heureuses, sur le hasard intelligent, surtout, sur son étoile qu'il appelait une bonne étoile.

Quand il revint, le cheval de l'Intendant piaffait encore à la porte de la maison, le valet le tenait toujours par la bride, et l'Intendant n'avait pas bougé de la fenêtre où s'encadrait aussi la rieuse figure d'Angélique.

Mademoselle DesMeloises l'aperçut et se prit à rire.

—Voyez donc de Péan, dit-elle, il caresse sa bête en attendant l'heure de l'amour.

De Péan s'amusait à peigner, avec ses mains, la crinière de sa monture, en soupirant après le moment où Bigot sortirait.

Il était aussi humble et poltron avec ses maîtres qu'arrogant envers ses inférieurs. Angélique qui aimait les hommes hardis, décidés, entreprenants, se moquait de sa pusillanimité.

V.

—Garçon, demanda-t-il au groom, est-ce qu'il y a longtemps que l'Intendant est ici ?

—Depuis le midi, répondit le groom en se découvrant poliment.

—Et est-il toujours resté comme cela dans la fenêtre avec mademoiselle Angélique ?

—Je n'en sais rien, monsieur. Je n'ai pas d'yeux pour épier mes maîtres.

—Oh ! oh ! fit de Péan, et il se rangea pour n'être pas vu.

—Le chevalier de Péan s'exerce à la patience, reprit Angélique, et vous lui faites l'occasion belle, Excellence !

—Désirez-vous que je parte ? demanda Bigot en se levant.

—Bah ! laissez-le faire ; il attendra là aussi longtemps que je voudrai.

—Ou bien que je resterai ici. C'est un amoureux commode, qui fera un mari plus commode encore, dit Bigot.

Angélique lui darda un regard menaçant. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui parlât d'aimer cet homme.

—Eh bien, chevalier, dit-elle, si vous êtes obligé de partir, partez !

Mais laissez-moi refaire le nœud de votre cravate.

Elle approcha ses doigts de fée de la cravate qui se défaisait.

—Ce nœud est comme l'amour, reprit-elle en riant, il a *besoin d'être éprouvé*.

VI.

Bigot ne répondit rien. Il songeait à Caroline de St. Castin. Un jour, sur les rivages du Bassin des Mines, elle aussi avait refait de ses doigts tremblants le nœud fatal de cette cravate, et c'est alors qu'elle trahit le doux secret de son cœur.

Angélique devina ce qui se passait dans l'âme de

son amoureux, et elle recula vivement. Elle avait peur d'entendre l'épouvantable accusation.

—Merci ! fit Bigot, nouer et dénouer sont pour moi des choses souvent difficiles, presque pénibles...

Angélique fit semblant de ne pas saisir le sens de cette parole.

—Je le crois bien, dit-elle, en faisant un effort pour paraître calme, et cependant c'est à peine si vous me dites un petit merci.

Avez-vous découvert le lieu où s'est cachée la fugitive ? demanda-t-elle bravement pour vaincre la peur.

Bigot allait sortir. Angélique hasarda une autre question. C'était comme le postcriptum de l'entrevue :

—Je ne crois pas qu'elle ait laissé Beaumanoir, ajouta-t-elle, ou, si elle l'a fait, vous savez où elle s'est réfugiée ! Voulez-vous jurer sur mon livre d'heures que vous ne savez pas où elle est ?

VII.

Bigot la regarda fixement une minute, cherchant à découvrir sa pensée. Elle se passa la main sur les yeux, comme si elle eut senti une trahison au fond de leur prunelle étincelante.

—Je veux bien jurer tout ce que vous voudrez, répliqua-t-il, je prendrai Dieu ou le diable à témoin ; c'est tout un pour moi. Lequel choisissez-vous ?

—L'un et l'autre ! riposta hardiment Angélique.

Ah ! vous ne savez pas, continua-t-elle, le mal que vous m'avez fait, en me forçant à repousser la main de LeGardeur ! Comment avez-vous tenu votre promesse ?

—Ma promesse ?... Par Dieu ! j'ai pourtant continué d'être franc avec les dames et de tenir ce que je promets.

—Si vous avez oublié, je me souviens, moi ! et je pense que François Bigot ne pourrait faire pis que tromper Angélique DesMeloises !

Elle dit cette dernière parole avec une animation

subite et en frappant du pied. Bigot se crut menacé et il pensa n'avoir rien de mieux à faire qu'à changer de manière.

—Pardonnez-moi, ma chère Angélique ! dit-il avec une douceur extrême, je n'ai jamais forfait à l'honneur et je sais tenir mes engagements. La dame que vous redoutez n'est plus à Beaumanoir. Venez parcourir les galeries du château et je vous jure que vous n'y entendrez que le bruissement d'aile des esprits qui nous visitent.

Angélique crut voir une allusion dans ce bruissement d'ailes des esprits.

—Comment pouvez-vous m'affirmer cela ? demanda-t-elle.

—Parce que de la Corne et Pierre Philibert sont venus faire des recherches à Beaumanoir. Ils ne se sont pas gênés pour entrer partout, mais, en revanche, ils ont cru devoir me faire des excuses quand ils se sont retirés.

—Bah ! riposta Angélique, si l'on avait chargé des femmes de cette perquisition, elles l'auraient bien trouvée la jolie captive !

—Je vous jure que je ne puis dire où elle est !

—Fort bien ! fit Angélique, en lui tendant la main.

Ils comprenaient l'un et l'autre qu'ils étaient liés par un pacte tacite, secret, et qu'ils ne devaient pas rompre la chaîne inique qui les unissait.

VIII.

Bigot se leva de nouveau pour sortir.

—Vous n'avez pas l'air heureux, aujourd'hui, Bigot, reprit Angélique, et l'on dirait que ma présence vous ennuie.

—En effet, je suis de mauvaise humeur. La disparition mystérieuse de cette jeune fille, et la provocation du bourgeois, qui nolise, pour son commerce tous les vaisseaux en disponibilité, en voilà assez, je pense, pour chasser la gaieté. Mais ces peines me ramènent vers vous, Angélique, car vous êtes ma consolation....

Il sortit.

Pendant qu'il montait à cheval Angélique pensait :

—Il me soupçonne, c'est sûr, il me soupçonne ! Mais je le tiens ferme. Ah ! c'est heureux qu'il ne puisse avouer la présence de mademoiselle de St. Castin à Beaumanoir !... Comme il se montrerait tout autre !... Je donnerais tous mes joyaux pour savoir ce qu'il a fait de la jolie morte que la Corriveau lui a façonnée... La Corriveau ! la vieille misérable qui a gâté mon affaire avec son coup de poignard !... Je serais si facilement devenue sa femme !... Il ne m'aurait pas soupçonnée... Il fallait que le démon vint traverser ainsi mes espérances !...

IX.

De Péan entra à son tour ; Angélique s'avança toute souriante au devant de lui. Un coup de baguette et la méduse s'était transformée en une fée adorable.

Pourtant, elle le détestait, ce vaniteux coquin qui se perdait dans la foule de ses admirateurs, et elle aurait préféré le voir mourir à cause d'elle, que de le voir vivre pour lui présenter d'éternels hommages.

Un jour qu'il se battait pour elle avec le capitaine de Tours, elle dit en riant qu'il valait tout juste un moineau, et qu'il ne fallait pas gaspiller, pour le tuer, plus de poudre qu'il n'était nécessaire.

Cependant, elle n'était pas fâchée de le voir arriver, car elle avait peur d'elle même quand elle se trouvait seule ; ses pensées l'épouvantaient et elle avait besoin de distractions.

De Péan s'attarda longtemps. Il lui exposa son projet contre Philibert, lui parla d'un rassemblement, d'une bagarre, et d'un accident ! Il lui dit que Le Gardeur se trouverait là aussi, comme par hasard, et qu'il faudrait le soutenir.

Elle acquiesca avec plaisir, et promit de se rendre sur la place du marché. Elle voyait bien que Le Gardeur était un instrument dans ce complot, et

qu'il pouvait courir un certain danger. Il faudrait veiller sur lui.

X.

Le soir de ce jour-là, les associés, réunis au palais, se livraient à des regrets amers, à cause de la paix qui venait d'être annoncée, lançaient des invectives contre le traité fatal à leurs intérêts, et buvaient à la guerre prochaine.

Bigot les laissa faire quelque temps, puis, quand il eut assez joui de leur désespoir, il leur dit en souriant :

—Vous oubliez que le danger et la perte sont deux choses. Philibert va avoir le sort d'Actéon ; il sera mis en pièces par son chien.

La nouvelle fut accueillie avec des applaudissements. Cadet se pencha vers De Péan :

—Le piége est-il tendu ? demanda-t-il.

—Oui, répliqua De Pean, bien tendu. J'espère que le gibier ne nous échappera point.

—Au grand jour, en plein soleil... la foule... cris... bagarre... murmura Cadet.

—Tout est prévu, soyez tranquille !

—Vous êtes rusé comme un démon, De Péan, mais prenez garde de vous prendre vous même, cependant.

—Ne craignez pas, Cadet !... Demain soir il y aura réjouissance au palais et deuil au Chien d'Or.

XI.

Le Gardeur était trop ivre pour saisir l'allusion de Bigot. Cette mort d'Actéon, dévoré par ses chiens, éveilla son attention toutefois, et il comprit qu'il se machinait quelque chose contre Philibert. Il se leva en jurant que personne, ni l'Intendant, ni les autres, ne toucherait un cheveu de la tête du bourgeois.

Bah ! repartit De Péan, il s'agit bien du bourgeois !... C'est de son chien qu'il est question. Le bourgeois, son fils et la vieille sorcière huguenote qui les dorlote, se pendront les uns les autres, quand

le temps sera venu. Pour nous, nous en voulons au Chien d'Or, et c'est lui que nous allons pendre maintenant !

—C'est bon ! répliqua Le Gardeur en cherchant à rendre terrible son regard chargé de vapeurs, c'est bon ! pendez des chiens tant que vous voudrez, mais celui qui touchera au bourgeois me touchera !

Et après deux ou trois tentatives infructueuses, il réussit à tirer son épée et à la mettre sur la table.

—Voyez-vous ça, De Péan, continua-t-il, c'est l'épée d'un gentilhomme, et je la passerai au travers du corps de l'insolent qui menacera le bourgeois, ou son fils, ou la sorcière huguenote, comme vous appelez dame Rochelle, une femme dont vous ne mériteriez d'être ni le fils, ni le neveu, ni le cousin !...

—Par St. Picot ! souffla Cadet, vous avez fait fausse route, De Péan ; ce n'est pas l'homme qu'il vous faut. Pourquoi, diable ! l'avez-vous choisi ?

—Je l'ai choisi, parce que c'est l'homme de la circonstance ; vous verrez ! A jeun, Le Gardeur est un grand défenseur de la morale ; gris, il tuerait le diable ; saoûl, il saccagerait le ciel !... Je le connais ! je n'ai pas fait fausse route.

XII.

Bigot suivait cette petite scène avec intérêt. Il vit que Le Gardeur pouvait tout aussi bien se ruer sur ses amis que sur ses ennemis, s'il n'était adroitement dirigé et trompé.

—Venez, Le Gardeur, fit-il ; remettez l'épée au fourreau ; nous avons meilleure chasse à faire que la chasse au chien d'or... Ecoutez ! les voici ! les voici les messagères bénies de la paix !... Ouvrez grandes les portes pour les recevoir !

—Les messagères de la paix ! gronda Cadet, ce sont elles qui, depuis le commencement du monde, portent la guerre en tous lieux !

Et tout l'entourage de l'Intendant se livra à qui mieux mieux au jeu, au vin, à la débauche, pour étourdir de plus en plus Le Gardeur, et le défendre contre tout retour à de nobles sentiments.



CHAPITRE LII.

FERMEZ AVEC UNE AGRAFE D'OR LE LIVRE DU BONHEUR !

I.

La vie se divise en trois grandes époques : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse ; elle est marquée de trois grands événements ; la naissance, le mariage, la mort. L'homme, comme l'astre merveilleux qui l'éclaire, a son lever, son midi, son couchant !...

Le père se réjouit dans ses fils, car ils lui survivront ici-bas, et par eux il prolonge son existence dans l'avenir.

L'homme, un jour, se tourne vers la femme qu'il a choisie pour sa compagne, et la nouvelle épouse s'appellera bien heureuse entre les femmes.

L'amour est semblable à un fleuve d'argent qui sort des profondeurs de l'âme, pour couler entre des rives verdoyantes jusqu'à l'océan de l'éternité où il va se perdre.

Heureux ceux qui s'aiment d'un amour grand et pur, et qui, dans l'épanchement suave de leurs deux âmes, se jurent une éternelle fidélité ! Le jour du doux aveu est le plus beau de leur vie.

II.

Ce jour s'était levé pour Pierre Philibert et Amélie de Repentigny. Ce fut sur les bords du petit lac de Tilly qu'ils virent poindre son aurore resplendissante. Il avait grandi et sa splendeur remplissait le ciel.

Amélie avait donné son amour sans réserve, sans restriction. Il était si naturel de s'attacher à Pierre Philibert, si difficile de ne pas l'aimer !

Elle ne se souvenait pas, vraiment, quand elle avait commencé à l'aimer.

Comme Sara, elle bénissait le Seigneur dans son allégresse, et elle mêlait à ses prières le nom de l'homme qui devait être son orgueil et son appui.

III.

Un souffle tiède passait sur les champs jaunis. La petite rivière Lairet courait, avec un murmure métallique, sur les cailloux gris, et sur ses bords, des touffes de plantes vivaces, aux longues feuilles pointues, et des fleurs tardives perdues dans les feuilles mortes, se montraient de place en place.

Pierre et Amélie revenaient de faire une course à cheval par les chemins solitaires de Charlesbourg. Rendus sur le bord de la jolie rivière, ils remirent leurs montures aux mains d'un serviteur qui les accompagnaient et prirent à travers champs.

L'heure qui sonnait était enivrante comme une coupe de vin généreux, et l'avenir souriait comme la terre de la patrie où revient l'exilé !

IV.

—Pierre, commença Amélie, si mon ancienne maîtresse de classe apprend que je me promène ainsi dans les prés déserts avec vous, elle va secouer la tête comme si tout espoir de salut était perdu.

—Mais quel reproche pourrait-elle vous faire, chère Amélie, moi qui vous connais si bien, je ne puis vous en faire qu'un seul......

—Vraiment ? Moi qui me croyais parfaite ! Méchant ! vous me coupez mes aîles d'ange, fit en riant la jeune fille. Et que me reprochez-vous ?

—De tenir trop de l'ange et pas assez de la femme. Je désirerais épouser une femme.........de la terre.

—Soyez tranquille, j'aurai assez de défauts pour vous satisfaire.

V.

Le bonheur d'Amélie était parfait ce jour-là. Le Gardeur lui avait écrit un mot pour lui demander pardon et il était vraisemblable qu'il allait s'échapper du palais pour reprendre son rang de gentilhomme et sa liberté.

Il avait entendu parler de son mariage avec Philibert et il la félicitait chaleureusement et envoyait mille bénédictions à son ami.

Elle montra la lettre à Pierre qui fut tout-à-fait touché.

Dans cette heureuse disposition d'âme, tout lui paraissait plus doux et plus beau : les buissons alignés comme une frange grise sur le bord du ruisseau, la brise qui roulait le feuillage sec, le flot où se mirait le ciel bleu. Et comme un écho à leurs voix émues qui parlaient d'amour, un bruit vague, léger, mystérieux, montait de partout.

Quelques oiseaux attardés, perchés sur les branches nues des cenelliers, jetaient, de moment en moment, une note plaintive, comme un soupir triste, comme un regret. On eut dit qu'ils pleuraient les jours chauds de l'été sitôt enfuis.

VI.

Au détour du ruisseau, ils aperçurent, de l'autre bord, quelques fleurs assez brillantes : Amélie s'assit sur un tronc d'arbre, et Pierre traversa l'eau pour en cueillir.

—Lesquelles voulez-vous? demanda-t-il.

—Les nénuphars blancs, d'autres aussi... toutes! Je veux les mettre devant Notre-Dame des Victoires. Ma tante et moi nous avons fait un vœu, et il nous faut l'accomplir demain.

—Un vœu! je tiens à payer ma part, acceptez-vous?

—Oui, mais à la condition que vous ne me demandiez pas quel est ce vœu. Revenez, maintenant, ajouta-t-elle, vous en avez plus que nous ne pourrons en emporter.

—Oh ! mais je veux aussi moi témoigner à la madone ma reconnaissance pour le bonheur dont je suis rempli !

Pierre, sautant d'un cailloux sur un autre, cueillait les blancs nénuphars pendant qu'Amélie, les mains jointes, remerciait le Seigneur de la félicité dont il inondait son âme.

VII.

Pierre revint avec une charge de fleurs et s'assit sur le tronc d'arbre, auprès de sa jeune bien-aimée.

—Combien de fois, reprit-il, dans ma vie de soldat, couché sur le sol, un cailloux sous la tête, pendant que mes camarades s'amusaient auprès du feu de bivouac, je regardais les étoiles sereines qui flottaient dans l'azur du ciel et je pensais à vous ! et je priais pour devenir digne de vous et gagner votre amour !......... Elle ne verra jamais en moi que le rude et grossier soldat, me disais-je, et pourtant, je ne sais pourquoi, je n'aurais pas donné mon espérance pour un royaume.

—Ah ! Pierre ! il n'était pas si difficile, après tout, de gagner ce que vous possédiez déjà, fit Amélie en souriant.

Amélie ! reprit-il encore, on dit que la vie ne se compte pas par les heures, mais par les pensées et les sensations. S'il en est ainsi, j'ai vécu un siècle de bonheur, aujourd'hui ! Je suis un amoureux bien vieux dejà !

—Mère St Pierre, qui a été religieuse pendant cinquante ans, et qui jouit de la béatitude celeste maintenant, nous disait que ceux qui s'aiment ici-bas selon Dieu, demeurent éternellement jeunes dans le ciel, et que plus ils ont aimé longtemps sur la terre, plus ils sont heureux et jeunes là-bas. N'est-ce pas que c'est une douce philosophie ?

—Vos paroles, Amélie, sont plus douces à mon cœur que les plus douces philosophies !

VIII.

—Oh ! fit Amélie, ramenant la conversation sur un autre sujet, voyez donc la maison de Ste-Foye, comme elle parait vaste sur le bord de la côte, au milieu des arbres sans feuilles.

—Il faut qu'elle soit grande pour recevoir tous ceux que nous aimons.

—Il faudra plusieurs chambres pour votre père, et les meilleures ; et plusieurs aussi pour cette bonne Dame Rochelle... J'arrangerai bien cela......

—Et moi ?

—Vous ? il faudra vous contenter de ce qui sera bon pour moi, fit-elle en riant.

Je sais tenir une maison, continua-t elle, vous verrez. J'ai pris mes degrés dans la cuisine des Ursulines, et j'ai eu un accessit de bonne ménagère.

—Alors, fit Pierre, vous vous marierez comme les filles de l'Acadie : avec un dé d'argent au doigt et une paire de ciseaux à la ceinture ; ce sont les emblèmes du travail et de l'économie domestique.

IX.

Le soleil baissait. L'occident resplendissait comme un océan de pourpre et des rayons étincelants se brisaient en paillettes d'or et de feu dans l'onde, aux pieds des deux fiancés.

Un calme enivrant enveloppait les prés. Bientôt les ombres du soir sortirent des montagnes voisines.

Pierre et Amélie se levèrent de leur siège rustique. Débordants d'ivresse, pleins d'espoir et de reconnaissance, ils reprirent à pas lents le chemin de la ville.



CHAPITRE LIII.

LA PLACE DU MARCHÉ LE JOUR DE LA SAINT MARTIN.

I.

Le matin du jour de la St. Martin, un épais brouillard s'étendait sur la ville. Toutefois, les rayons du soleil le traversèrent peu à peu comme des flèches d'or, et il s'évanouit tout à fait, à l'heure où les cloches de la cathédrale sonnèrent à toute volée pour appeler les fidèles à l'office pieux qui allait commencer.

La brise attiédie balayait la place du marché et poussait dans les coins et le long des trottoirs, avec le frissonnement de la soie, les feuilles mortes des grands arbres.

Les premières gelées avaient touché le feuillage et le feuillage s'était empourpré comme sous un baiser d'amour. Seuls les pins résineux gardaient leur verdure sombre.

II.

La place du marché occupait le carré qui se trouve entre la cathédrale de Notre-Dame et le collège des jésuites.

Ce dernier, un immense quadrilatère, formé de murs épais et de voûtes solides, laissait apercevoir, par la porte cochère qui donnait sur la place, et que surmontait un écusson sacré, quelques avenues bordées de grands chênes où les religieux se prome naient seuls en silence, ou deux à deux, en songean

aux obligations de leur ordre ou en discutant les grandes questions de l'époque.

Un mince filet d'eau traversait la place en murmurant. Il serpentait sous les ormes, et hommes et bêtes venaient s'y désaltérer. De chaque côté de cette source limpide, les voitures se rangeaient de bonne heure, les jours de marché.

III.

Le jour de la St. Martin, donc, il y avait foule sur le carré : habitants, gens de la ville, ménagères, servantes ; tous ceux qui avaient quelques denrées à vendre ou quelques provisions à faire.

Une belle occasion, au reste, de rencontrer les amis et les connaissances et de parler de la paix.

Tout le monde semblait à l'aise ; la gaieté animait toutes les figures.

Le marché était abondamment fourni. Ici des pommes de la côte Beaupré, tout imprégnées des senteurs du miel, des poires de l'Ange Gardien, du raisin de l'île d'Orléans, l'île de Bacchus, aux riants côteaux ; là, le gibier de toutes sortes : les oies, les outardes, les canards tués sur les battures de la canardière ou de l'île aux grues, à leur arrivée de la baie d'Hudson.

C'était sur ces malheureux oiseaux de passage que les chasseurs dirigeaient les coups, maintenant qu'ils ne pouvaient plus tirer sur le Bostonnais ou sur l'Anglais.

Il y avait des ornes de truites prises dans les petits lacs et les rivières de Montmorency ; de saumons magnifiques et d'anguilles grosses comme le bras du pêcheur qui les avait tirées de l'eau. Il y avait des sacs de grain, moulu au moulin banal, des tinettes de beurre jaune comme de l'or, l'orgueil des ménagères de Beauport et de Lauzon, qui ne cessaient de crier à leurs marmots quand ils demandaient des beurrées : mes enfants, ménagez le beurre !

IV.

Depuis longtemps on n'avait vu pareil étalage de produits. Pendant la guerre, les habitants n'osaient venir sur le marché, car les commissaires de l'armée, ou si l'on veut les agents de la grande compagnie ne manquaient pas de reconnaître celui qui offrait en vente quelques articles remarquables, et ils faisaient aussitôt une descente sur sa ferme.

A l'une des extrémités de la place, s'élevait une croix de bois dont les larges bras semblaient protéger les boutiques et les échoppes d'alentour, et au pied de cette croix, une estrade de planches, haute de quelques pieds, d'où le regard pouvait embrasser tout le marché.

Un jésuite venait de monter sur l'estrade, et le crucifix à la main, il tonnait contre les vices et les lâchetés de l'époque.

La foule avide, curieuse, se pressait autour de lui.

V.

Le jansénisme avait bouleversé la France de fond en comble, et maintenant le gallicanisme, né de la première erreur, revendiquait pour la France ces privilèges religieux qui semblent rapetisser aux limites d'un état, la religion de toute la terre.

Les ardentes disputes de la France eurent leur écho dans la colonie, nonobstant les efforts déployés par l'évêque et le clergé de Québec pour se garer de ces regrettables querelles.

Les jésuites se prononcèrent hautement pour Rome et le saint Père, qu'ils proclamèrent seul juge infaillible dans les questions de morale et de foi, de gouvernement ecclésiastique et d'éducation.

Cependant, la position de ces religieux devint de plus en plus critique en France. On enviait leurs richesses, on jalousait leurs talents et leur habileté. Le clergé séculier se tourna contre eux généralement. Le parlement de Paris déclara qu'ils n'avaient pas une existence légale, et le nouveau ministre, le

duc de Choiseul, les supprima à cause de leur opposition à la nouvelle philosophie.

D'un côté, Voltaire et sa troupe les harcelaient ; de l'autre, le saint Siège, mal informé peut être, les foudroya.*

Leurs biens furent confisqués et ils furent proscrits comme ennemis de l'état.

VI.

La dissolution de la société de Jésus en France, fut suivie naturellement de la dissolution de la société en Canada, et le grand collège de Québec, qui avait envoyé des missionnaires pour enseigner le peuple et convertir les païens, qui comptait dans toute l'Amérique française tant de martyrs de la foi, devint une caserne de soldats anglais !

Il demeura une caserne jusqu'à nos jours !

La croix sculptée au-dessus de la porte cochère, avec les trois lettres I H S, et la couronne d'épines qui surmontait la gironette du plus haut pignon, restent seules pour nous raconter la destinée première de cet imposant édifice.

---

* C'est une erreur. Le St-Siège ne condamna pas les Jésuites. Il crut devoir, à cause des haines implacables déchaînées contre la Compagnie de Jésus, prononcer la dissolution de l'ordre, comme un général d'armée licencie quelquefois ses meilleures troupes.



CHAPITRE LIV.

BIENHEUREUX, O ! SEIGNEUR ! SONT CEUX QUI MEURENT EN FAISANT TA VOLONTÉ !

I.

C'était la coutume du bourgeois Philibert de parcourir la place du marché, non pas pour s'énorgueillir des témoignages d'estime qu'il recevait de toutes parts ; non pas pour acheter ou vendre dans un but de spéculation, même honnête, mais pour y chercher les pauvres, les déshérités et les secourir dans leurs besoins.

Ils étaient nombreux les indigents, car la guerre impitoyable laisse toujours après elle la ruine et la désolation.

Le bourgeois connaissait mieux les pauvres que les riches. Il aimait à les appeler par leurs noms, et à remplir leurs paniers ; il aimait à les renvoyer contents dans leurs tristes réduits. Il se plaisait à leur dire qu'il n'était que le dispensateur des biens de Dieu, et que le Christ a recommandé aux hommes de s'aimer et de se secourir mutuellement.

Tous les jours, au Chien d'Or, une table de douze couverts était servie. Douze pauvres, les nécessiteux dont parle l'écriture sainte, venaient s'y asseoir, et les meilleurs mets étaient pour eux. Le bourgeois se sentait glorieux comme s'il eut dîné avec des rois.

II.

Le jour de la St Martin était l'anniversaire de la

mort de sa femme, et pour honorer la mémoire de cette regrettée compagne, il redoublait ses bonnes œuvres. Il disait en riant qu'il fallait, à part ses douze apôtres—ses douze pauvres—recevoir aussi les soixante et dix disciples.

Le matin où nous sommes, il fit sa toilette pour sortir, prit sa canne à pommeau d'or et descendit l'escalier.

Dame Rochelle vint au devant de lui, dans le grand passage. Elle paraissait tout anxieuse.

—Maître ! dit-elle, n'allez donc pas au marché, aujourd'hui ! j'en arrive moi-même et j'ai tout prévu pour la journée.

—Je vous suis bien reconnaissante, dame Rochelle. Mais vous savez que je suis attendu ; c'est un de mes meilleurs jours. Qui remplira les paniers de tous ces malheureux qui n'osent pas mendier de porte en porte ?... Il faut que je fasse ma tournée, dame Rochelle !

—Pour une fois, je vous en supplie, écoutez-moi, ne sortez pas ; je redoute un malheur !

III.

Le bourgeois connaissait assez la bonne dame pour être sûr qu'elle n'insistait pas ainsi sans motifs.

—Pourquoi donc, demanda-t-il, voulez-vous m'empêcher de sortir ?

—Pour une excellente raison, maître ! mais une raison dont vous allez vous moquer. Il y a quelque chose de menaçant dans l'air... ! Les amis de l'Intendant veulent chasser les honnêtes gens de la place du marché. Je les ai entendus ! Il va y avoir du tumulte. C'est une première raison. Une autre, c'est que je pressens un malheur sur votre maison.

—Merci ! excellente dame ; merci de votre sollicitude ! Mais je trouve, dans vos craintes, une raison de plus pour sortir. Ne faut-il pas que j'essaie d'empêcher toute querelle entre mes concitoyens ?

—Ah ! vous n'avez pas entendu ce que j'ai enten-

du, moi ! Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu !.........
Je vous en supplie, restez ici aujourd'hui !

Et elle joignit les mains en le suppliant ainsi.

—S'il y a danger quelque part je serai là, car je suis gentilhomme, affirma le bourgeois fièrement,

—Ah ! si Pierre était ici pour vous accompagner ! Emmenez quelques serviteurs avec vous dans tous les cas !

—Quand j'ai un devoir à remplir, dame Rochelle, je ne me laisse par arrêter par la peur. J'ai des ennemis, c'est vrai ; mais il faudrait être bien hardi pour attaquer le bourgeois Philibert, en plein jour, sur une place publique.

—Il s'en trouve, maître, de ces gens hardis ! il s'en trouve !

—N'importe !... Ne serais-je pas digne de mépris, si la crainte de l'Intendant ou de ses amis me détournait de mes devoirs ?

—Je sais que je supplie en vain ; pardonnez-moi mon anxiété, maître, que Dieu vous accompagne ! que Dieu vous protège !

Les yeux de la bonne dame Rochelle se remplirent de larmes.

IV.

Eh bien ! fit le bourgeois, pour vous montrer combien je fais cas de vos alarmes, et suis sensible à votre amitié, je vais prendre mon épée. L'épée, c'est après une conscience pure, la meilleure amie d'un gentilhomme, au moment du péril.

Apportez-moi mon épée.

—Oh ! très volontiers, maître ! Comme le glaive du Chérubin, qu'elle vous garde et vous défende aujourd'hui !

Elle alla aussitôt chercher la rapière suspendue comme un ornement dans la salle. Le bourgeois ne la portait que dans les grandes cérémonies.

Il mit en écharpe le riche baudrier, et la pointe du fourreau d'argent traîna sur le parquet avec un léger cliquetis.

Il sortit en souriant.

Dame Rochelle le suivit du regard jusqu'à la cathédrale. Il descendit devant l'église et elle le perdit de vue. Alors, elle vint se rejeter dans sa chaise.

—Hélas ! murmura-t-elle, c'est dommage que Pierre soit allé à Ste Anne !

Elle ouvrit sa bible et chercha dans les paroles du Seigneur quelques consolations à ses amertumes.

V.

Il y avait beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit sur le marché quand le bourgeois y arriva. Il se mit à visiter, comme de coutume, les divers échoppes des marchands de fleurs et de fruits, en s'arrêtant pour dire un mot aux amis qu'il rencontrait et surtout pour causer avec les pauvres et les infirmes qui l'attendaient toujours aux mêmes endroits. Il aimait mieux aller à eux que de les faire venir à lui. Il savait qu'ils comptaient sur son aumône et il eût évité le gouverneur lui-même plutôt que ces infortunés.

Un groupe de jeunes filles élégamment vêtues achetaient, en se promenant, les dernières fleurs de l'automne, et regardaient d'un œil agaçant les beaux garçons qui venaient en ce lieu faire leur promenade du matin et dépenser, suivant l'occasion, des sourires, de l'esprit et quelquefois aussi de l'argent. Les demoiselles Hébert et de Grand'Maison faisaient provision d'immortelles et de fleurs desséchées. Maintenant encore, quand vient l'hiver, on garde dans des vases brillants des fleurs desséchées, ces doux souvenirs des jours de soleil !

Elles étaient fort attentives à leurs achats et aux discours de leurs cavaliers, quand une dame à cheval, accompagnée du chevalier de Péan, s'arrêta près d'elles en poussant une vive exclamation, se pencha, et leur tendit la main. C'était Angélique DesMeloises, plus gaie, plus charmeuse que jamais. Elle était voilée, mais son accent joyeux et son timbre argentin la faisaient toujours reconnaître.

Angélique aperçut alors deux jeunes gens avec ses amies :

--Oh ! je vous demande pardon ! messieurs, dit-elle, je ne vous avais pas vus !

C'étaient messieurs LeMercier et D'Estèbe.

--Mon voile me nuit, ajouta-t-elle.

Et elle le rejeta de coté fort coquettement, puis offrit le bout de ses doigts aux gentilshommes qui y mirent un baiser.

—Bonjour ! Angélique ! exclama joyeusement mademoiselle Hébert. Quelle belle matinée ! Oh ! comme vous êtes rayonnante de fraîcheur, ma chère amie !

—N'est-ce pas ! répondit Angélique en scandant sa réponse de son rire argentin. C'est vois-tu l'air du matin et une bonne conscience qui me ravivent.

--Vous achetez des fleurs ? demanda-t-elle aux jeunes filles. J'ai été en chercher à Sillery, moi !...

Et du bout de sa légère badine elle caressait sa joue rose.

Elle n'eut pas le temps de continuer, car de Péan lui fit remarquer alors qu'il y avait du tumulte de l'autre côté du marché.

—Venez-vous, dit-il, nous allons voir ce que c'est ?

VI.

Mesdemoiselles Hébert et de Grand'Maison ne furent pas fâchées de la voir s'éloigner. Elles se sentaient écrasées par ses airs de souveraine, et craignaient qu'elle ne leur enlevât leurs cavaliers. L'enchanteresse n'avait qu'à dire un mot et tous la suivaient.

Guidée par de Péan, elle arriva bientôt à l'endroit où l'on se querellait. On voyait les gestes de menace, on entendait les cris de fureur qui précèdent d'ordinaire les coups d'épée et les combats en règle.

A sa grande surprise, elle reconnut LeGardeur de Repentigny, ivre et furieux, qui s'efforçait, en jurant, de pousser son cheval dans la foule.

Il venait de laisser la table de jeu. Il avait perdu

toute la nuit, et, dans son désespoir, il avait bu et accusé le sort d'injustice. Il prétendait que le colonel St. Rémi l'avait friponné au piquet et lui refusait sa revanche.

—Il a quitté le palais comme un serpent! criait-il, je veux le rejoindre et lui cingler la figure avec mon fouet, s'il ne consent à se battre comme un gentilhomme!

Le Gardeur était accompagné du sieur de Lantagnac, un fameux dissipé qui avait gagné sa confiance, et qu'il trouvait tour à tour sans égal ou souverainement méprisable, selon qu'il était ivre ou à jeun, lui Le Gardeur.

VII.

Ce jour là, sur un mot de De Péan, le sieur de Lantagnac s'était attaché à Le Gardeur comme son ombre. Il avait bu avec lui, et avait excité sa colère contre St. Rémi, tout en ayant soin cependant de se tenir assez sobre lui-même pour parer à tout événement.

Ils se dirigèrent ensemble vers la place du marché, ayant appris que St. Rémi était à l'église. Ils voulaient l'insulter par un coup de cravache et le forcer à se battre en duel—Le Gardeur du moins.—Le misérable de Lantagnac mentait quand il se vantait d'être prêt à tout.

Ils allaient à toute vitesse, au risque d'écraser les gens qui se trouvaient sur leur chemin.

—Ce sont des gentilshommes de la Friponne! cria-t-on, et ils furent poursuivis par des malédictions.

Juste à ce moment-là, le bourgeois Philibert se trouvait avec un de ses pauvres. Il s'informait de sa santé, de ses peines, de ses besoins, et le pauvre, appuyé sur ses béquilles, écoutait la tête inclinée et le sourire sur les lèvres, les bonnes paroles de son protecteur.

De Lantagnac reconnut le bourgeois.

—Le maudit ! grinça-t-il, si je l'écrasais comme par accident !

Et il fouetta son cheval.

Le bourgeois le vit venir et lui cria d'arrêter, mais en vain.

Le cheval de Lantagnac fit un écart et, sans modérer de vitesse, passa sur le malheureux infirme qui roula dans la poussière, la figure tout ensanglantée. Le fer du sabot l'avait frappé au front.

Le Gardeur arrivait, éperonnant sa monture et criant comme un diable de livrer passage.

Le bourgeois comprit le danger.—Pas pour lui, il ne craignait rien ; mais pour le pauvre qui était par terre baignant dans son sang.—Il se précipita pour détourner le cheval.

VIII.

Il ne reconnut pas tout de suite l'imprudent cavalier. Au reste, Le Gardeur était presque méconnaissable, dans l'état d'ivresse et de colère où il se trouvait ; et, lui-même, Le Gardeur ne reconnut pas, non plus, le bourgeois. Il se serait certainement arrêté dans sa course téméraire.

Il devait en être ainsi. La vie du bourgeois Philibert se jouait, ce jour-là, sur l'échiquier du monde où les bons et les mauvais génies se disputent continuellement la vie des mortels. L'esprit du bien perdit ; l'esprit du mal gagna.

On était à l'un de ces points d'intersection où les fils de plusieurs existences se divisent, se croisent, se séparent, pour s'en aller, sans retour, les uns vers la vie, les autres vers la mort ; ceux-ci au bonheur, ceux-là au désespoir.

Le Gardeur fouettait son cheval. Le blessé gisait devant lui, et allait être écrasé. Mais il ne l'avait pas entendu ; il ne l'avait pas vu. Disons-le franchement, si cela peut-être une excuse : il ne l'avait pas vu !

Le bourgeois saisit la bride avec tant d'énergie, que le cheval fit une soudaine volte-face, et se cabra violemment. Le Gardeur faillit tomber.

Bouillant de rage, il sauta à terre. Il ne savait pas encore à qui il avait affaire, et se souciait peu de le savoir. Il ne voyait qu'un insolent qui avait osé l'arrêter et il voulait le châtier sur le champ.

IX.

De Péan arrivait sur la place avec Angélique ; il reconnut le bourgeois. Superbe, impassible, il semblait provoquer Le Gardeur.

—Voilà l'heure du triomphe pour notre compagnie, pensa-t-il. Et, se servant de sa main comme d'un porte-voix, il cria tout joyeux cette horreur qui domina le tapage de la foule :

—Le Gardeur, achevez-le !

Angélique, toujours les rênes à la main, était pâle comme un marbre, immobile comme une statue. Elle avait peur pour son bien-aimé que la foule menaçante entourait. Le bourgeois, elle s'en souciait bien ! Au reste, il avait tout le monde pour lui.

Mais la tempête allait laisser des ruines ! Il allait tomber, ce brave citoyen, dans la gloire de ses bonnes œuvres, comme un roi frappé de la foudre dans les splendeurs de son palais !

X.

Le Gardeur s'avança sur lui en le maudissant, et lui donna un coup de cravache.

Le vieux marchand sentit, à cette insulte, son sang bouillonner ; il leva vivement sa canne pour parer un second coup et frappa son agresseur au poignet. Le fouet tomba. Alors Le Gardeur voulut se précipiter sur le vieillard, mais les habitants le repoussèrent. Il eut une horrible tentation... La vie de plusieurs allait finir, la vie de bien des innocents !

Une main se posa tout à coup sur son épaule, et il entendit une voix de femme lui parler avec chaleur.

XI.

Angélique avait percé la foule. Elle n'était plus

pâle, ni calme dans sa frayeur, mais tout enflammée. Elle fixait sur son amant ses yeux redoutables qui rendaient fous. Elle avait vu ce qui venait de se passer et se sentait aussi indignée que lui du coup de canne qu'il avait reçu.

De Péan avait jugé le moment venu.

—Angélique, avait-il dit, le bourgeois frappe Le Gardeur; quelle insulte! Allez-vous endurer cela?

—Jamais! s'était-elle écrié, et Le Gardeur non plus!

C'est alors qu'elle avait poussé son cheval, s'était ouvert un chemin jusqu'à Le Gardeur, et que, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui avait parlé d'une voix passionnée.

—Comment, Le Gardeur! avait-elle dit, vous souffrez qu'un malva comme ça vous abîme de coups, et vous portez l'épée?

C'en fut assez. Enivré, fasciné par ce regard et cette parole, Le Gardeur aurait tué son père.

Il jura qu'il allait se venger sans retard, et, poussant un cri sauvage, agile et fort comme une panthère, il se débarrassa des habitants qui le gênaient, tira son épée et la passa à travers le corps du bourgeois

Le bon vieillard n'avait pas eu le temps de se mettre en défense. Il tomba mourant, à côté de l'infortuné à qui il venait de faire l'aumône et dont il voulait protéger les jours.

XII.

—Bravo! Le Gardeur! exclama de Péan; c'est le meilleur coup d'épée qui ait jamais été donné dans la Nouvelle-France! Le Chien d'Or est vaincu et le bourgeois a payé sa dette à la grande compagnie!

Le Gardeur le regarda d'un air étrange:

—Quel est cet homme, de Péan? Qui ai-je tué?... demanda-t-il.

—Le bourgeois Philibert, que diable! répondit de Péan d'un air tout fier.

Le Gardeur poussa un cri rauque:

—Le bourgeois Philibert !! J'ai tué le bourgeois Philibert !!... De Péan en a menti, Angélique ! dit-il, en se tournant vers la jeune fille ; je ne voudrais pas tuer un moineau qui appartiendrait au bourgeois. Oh ! dites-moi que de Pean me trompe !...

—De Péan dit vrai, confirma Angélique, épouvantée du regard terrible de Le Gardeur...

Mais c'est le bourgeois qui vous a frappé d'abord. Je l'ai vu ! Il vous a frappé avec sa canne. Vous êtes un gentilhomme, et un gentilhomme tuerait le roi lui-même, si le roi osait le frapper de son bâton comme on fait d'un chien !... Regardez ; on le relève, c'est bien lui.

XIII.

Le Gardeur, tournant ses yeux égarés vers sa victime, reconnut en effet le bourgeois qu'il estimait si profondément.

Il jeta son épée à terre.

—Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, je suis un parricide ! un parricide ! J'ai tué le père de mon frère !... O ! Angélique Des Meloises ! c'est vous qui m'avez fait tirer l'épée ! Et je ne savais pas contre qui ! Je ne savais pas pourquoi !

—Je viens de vous le dire, Le Gardeur ! et vous m'en voulez ? Mais, voyez le tumulte ! sauvons-nous, ou nous allons nous faire tuer comme le bourgeois ! Vite ! vite ! Le Gardeur ! Au palais ! au palais !

—A l'enfer plutôt ! vocifera Le Gardeur ; le palais ne me reverra jamais ! Sauvez-vous, Angélique ; peu m'importe la mort à moi !... De Pean, emmenez-la ! ou bien il y aura encore du sang de versé !... C'est votre ouvrage, de Pean ! rugit-il, en jetant au traître chevalier un regard de menace.

—Voudriez-vous donc vous venger sur elle ou sur moi, Le Gardeur ? questionna de Péan, pâle de crainte.

—Sur elle ? êtes-vous fou ? Sur vous, par exemple ! si vous ne l'emmenez pas tout de suite loin de cette bagarre !... Je veux voir le bourgeois ! O Dieu ! est-il mort ?

XIV.

Une immense clameur retentit aussitôt sur la place du marché.

Le bourgeois vient d'être tué ! La grande compagnie ! c'est la grande compagnie qui l'a assassiné !

Des hommes accouraient de toutes parts en vociférant et en gesticulant.

La nouvelle se répandit comme une fusée dans la ville, et un cri de vengeance monta du milieu de la foule.

Le premier qui courut au secours du bourgeois fut le frère Daniel, un récollet. Il s'agenouilla près de lui et sa robe grise se teignit de larges taches de sang.

Hélas ! le mourant ne pouvait plus prier ni entendre les prières des autres !

Cependant, quand le frère gris lui fit le signe de la croix sur le front, il ouvrit les yeux et le regarda fixement une minute ; puis ses lèvres pâles frémirent et il murmura deux noms : Pierre ! Amélie ! Ce fut tout.

Il était mort !

—Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! prononça le récollet, car ils se reposent de leurs peines !

XV.

De Péan avait remarqué la surexcitation de la foule, et il se tenait prêt à fuir. Mais il voulait emmener Angélique, et Angélique s'obstinait à attendre Le Gardeur.

Or, LeGardeur s'était jeté à genoux auprès du cadavre du bourgeois et essayait de le relever.

Il pleurait et poussait des gémissements amers.

Un habitant qui le voyait faire, se mit à crier :

—Voici l'assassin, le voici !... C'est cet homme ! c'est cette femme-là aussi !...... tous les deux ! ..... C'est elle qui lui a dit de tirer l'épée !...

Il montrait LeGardeur et Angélique.

La foule crut qu'il désignait de Péan.

—Non ! pas celui-là ! hurlait-il ; l'autre ! celui qui est démonté !... celui qui est ivre !... Qui est-il ? Où est-il ?

Et tout en criant, il s'ouvrit un chemin jusqu'au malheureux LeGardeur.

—C'est lui ! clama-t-il, je le tiens !

—Par Dieu ! il a bien l'air d'un meurtrier, en effet ! tonnèrent une douzaine de voix.

XVI.

LeGardeur se tenait toujours agenouillé près de sa victime avec le bon frère récollet. Plusieurs hommes se jetèrent sur lui.

Il tendit ses bras.

—Faites-moi prisonnier ! gémit-il, tuez-moi si vous le voulez ; c'est moi, le coupable !... J'ai assassiné le bourgeois !

Aussitôt une dizaines d'épées flamboyèrent.

—Ne le tuez pas ! retentit une voix stridente, c'est LeGardeur de Repentigny ! Aidez-nous à le sauver, vous Hébert ! vous Martin ! vous Dupuis !

Tout le monde regarda d'où vénait cette clameur, et quelle était cette femme qui connaissait ainsi les gens par leurs noms.

On aperçut Angélique DesMeloises.

LeGardeur se releva et fut reconnu. Nul ne voulait croire à son crime, car il passait pour le meilleur ami des Philibert.

XVII.

De Péan voulut profiter de ce moment de répit pour s'esquiver, et il saisit le cheval d'Angélique par la bride.

—Venez ! dit-il à la jeune fille, sauvons-nous avant que la rage de cette foule ne se tourne contre vous ou contre moi.

—Je ne bougerai pas d'ici, de Péan ! sauvez-vous, poltron que vous êtes !... Comment ! LeGardeur est menacé et je l'abandonnerais ?... Ils me tueront la première !

—Mais comprenez donc, Angélique, qu'il faut fuir! Ces gens ne feront aucun mal à LeGardeur, maintenant... Ils vont me soupçonner! C'est sur moi que va se décharger leur colère... J'ai un corps et une âme à sauver, comme lui!

—Au diable votre âme et votre corps! C'est votre faute, cela! C'est vous qui m'avez soufflé ces infernales paroles!... Je ne partirai pas!

Elle tenta de se frayer un chemin jusqu'à LeGardeur, mais elle n'y réussit point. Elle vit qu'il était enfermé dans un cercle étroit, un cercle de citoyens émus, agités, surexcités. Mais ces hommes paraissaient le prendre en pitié plutôt que le menacer.

Il était prisonnier. Elle ne s'en doutait pas, car elle eut certainement cherché à le délivrer.

De Péan s'aperçut alors qu'une partie des gens se tournaient vers lui avec des regards et des gestes menaçants, il donna de l'éperon et de la cravache à son cheval qui partit au galop.

Il tenait toujours la bride du cheval d'Angélique, de sorte que celui-ci dût suivre.

Ils galopèrent vers les casernes du régiment de Béarn, où ils cherchèrent un refuge contre les malédictions de la populace.

XVIII.

LeGardeur, tout à coup dégrisé, comprit l'énormité du crime qu'il venait d'accomplir, et se mit à supplier la foule de le tuer sur le champ.

—Voici mes mains, criait-il, enchaînez-les! ce sont les mains d'un meurtrier!

Mais personne n'osait le toucher, tant l'étonnement était grand. Sa douleur immense, son excessif regret, attendrissaient les plus durs; et plusieurs disaient qu'il avait eu un accès de folie, et qu'il fallait le plaindre plutôt que le châtier.

A sa propre demande, il fut remis à un piquet de soldats et conduit prisonnier au château St Louis.

Un nombre considérable de curieux le suivirent jusque sous la grande porte cochère.

XIX.

Pendant ce temps-là, des hommes prenaient sur leurs épaules le cadavre du bourgeois et le portaient au Chien d'Or.

Eux aussi étaient suivis d'une multitude nombreuse. Et du milieu de cette multitude qui marchait à pas lents derrière le mort, s'élevaient des plaintes et des gémissements.

Les premiers, dans cette procession funèbre, s'avançaient, la tête basse et en murmurant des paroles sacrées, les deux frères récollets Daniel et Ambroise, les amis fidèles du défunt.

Ils disaient ces paroles de l'hymne de St François d'Assise, le fondateur de leur ordre :

Loué soit le Seigneur dans la mort et la vie !
Notre soif de vieillir n'est jamais assouvie,
Et chacun à son tour dans la tombe est couché !
Malheur à l'insensé qui meurt dans son péché !
Mais heureux celui-là qui te remet son âme
Pure comme à l'instant où ton Verbe de flamme,
Dieu puissant ! la créa pour l'immortalité.
La mort est son triomphe et sa félicité.

XX.

Dame Rochelle entendit du bruit et regarda à sa fenêtre. Elle vit la masse du peuple qui s'agitait comme des vagues sur un rocher, et des gens qui débouchaient de diverses rues en courant tous vers la place.

Les employés du bourgeois sortirent aussi et rejoignirent les autres.

Elle devina qu'il était arrivé quelque malheur à son maître et elle se mit en prière.

Le bruit augmentait toujours. Elle se pencha à la fenêtre et demanda ce qu'il y avait.

—Le bourgeois est mort ! fut-il répondu. C'est la Grande Compagnie qui l'a tué ! On l'apporte ici.

Elle tomba à genoux en poussant un cri d'angoisse.

XXI.

La lugubre procession entra. Ceux qui portaient le davre vinrent le déposer dans le salon rempli de leil.

Le ciel semblait sourire à cette mort d'un homme rtueux.

Les habitants qui l'avaient apporté le regardèrent moment avec des larmes dans les yeux, puis se tirèrent en silence.

Ils étaient tristes comme devant les dépouilles ın père bien-aimé.

Ainsi finit le bon bourgeois. Il aurait pu gouver- r un empire, tant il avait d'énergie et d'habileté, il eut une immense influence dans la colonie.

Il n'était plus qu'un peu de poussiére maintenant, i allait se confondre avec la poussière du champ s morts !

LeChien d'or était muet ! Le Cchien d'or n'était ıs qu'un souvenir ! Mais il allait rester buriné ns la pierre, pour rappeler aux générations futures lamentable événement que nous venons de racon- .

XXII.

Dame Rochelle s'était précipitée dans la chambre son maître venait d'être déposé.

—Ah ! vos implacables ennemis vous ont donc é enfin ! s'écria-t-elle... Je le savais ! Vous étiez p juste ! trop bon ! Votre vertu leur reprochait p hautement leurs vices !...

Pierre ! oh ! Pierre ! où est-il en ce moment de solation ? Comment le revoir ? Comment lui dire te chose horrible ?...

Les amis du bourgeois arrivaient tour à tour et tumulte augmentait dans la rue. Le gouverneur de la Corne St Luc accoururent des premiers. avaient hâte de connaître les détails du meurtre. Claude de Beauharnois et Rigaud de Vaudreuil les virent de près. Quand ils passèrent sur la rue ade, ils entendirent des cris de malédiction

contre la Friponne et contre l'assassin. Cependant, les gens se découvrirent pour les saluer.

XXIII.

Comme il y avait lieu de penser que les magasins de la Grande Compagnie allaient être attaqués par la populace furieuse, le gouverneur envoya des troupes pour les protéger. Il fit garder, aussi, par divers détachements, le Palais de l'Intendant, les hangars de la Friponne et la maison de madame de Tilly.

Le docteur Gauthier avait examiné la blessure et constaté la mort. La blessure saignait toujours...... Le bon frère était toujours à genoux, en prière, aux pieds du mort.

De la Corne St Luc sentait son cœur se briser de désespoir, dans sa vaillante poitrine, quand il songeait que le meurtrier de son ami était son filleul... l'objet de son orgueil et de ses prédilections...

—Oh ! quelle honte ! quelle honte ! gémissait-il. Ce serait mon propre fils qui aurait ainsi trempé ses mains dans le sang d'un juste, que je n'en éprouverais pas plus de douleur ni plus d'humiliation !

—De la Corne, lui dit le gouverneur, je suis désolé comme vous... Mais il y a un mystère dans ce forfait, un mystère terrible ! Il paraît que de Péan a laissé tomber une parole qui indiquerait un complot. LeGardeur, de lui-même, n'aurait jamais eu l'idée d'une pareille monstruosité.

—Ah ! je le crois ! je le crois ! s'écria de la Corne. Il a dû être lui-même victime de quelque damnée machination. Il respectait, il aimait le bourgeois... le père de son meilleur ami !. .

—Le parti des honnêtes gens est décapité, observa le gouverneur avec intention.

—C'est vrai comme l'Évangile ! apppouva de la Corne... et Bigot ne rencontrera plus d'obstacles maintenant, ajouta-t-il, comme pour compléter la pensée du gouverneur. Je pense qu'il est au fond de l'affaire. C'est une œuvre digne de lui !

—Je ne dis pas non, de la Corne, mais ces gens de la grande compagnie sont tellement adroits et rusés, qu'il sera bien plus facile de les soupçonner que de les convaincre.

—Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'assassinat lui-même, mais c'est le choix de LeGardeur pour le perpétrer.

—C'est, en effet, quelque chose d'inexplicable. Ils l'ont enivré, parait-il... et quand un homme n'a plus sa raison, il est souvent plus cruel envers ses amis qu'envers les autres.

—C'est évident ! clama de la Corne, qu'ils l'ont fait boire pour le pousser ensuite à ce crime terrible !

—Je le crois, approuva le gouverneur. Il doit en être ainsi, car il aimait trop Pierre Philibert, son sauveur, pour faire quoique ce fût qui l'aurait chagriné.

—Ils se chérissaient l'un et l'autre comme des frères, ajouta le vieux soldat: Bigot a pu corrompre les habitudes de LeGardeur, continua-t-il, mais jamais il n'a pu le dépouiller de son cœur ni de ses sentiments de gentilhomme.

—Il y a dans ce crime, de la Corne, un mystère que je ne puis approfondir, et un autre malheur nous menace peut-être. Nous sommes pourtant assez éprouvés déjà !

—Qu'est-ce donc? fit de la Corne anxieusement.

—Pierre Philibert arrive ce soir et il y aura duel entre lui et LeGardeur. Voilà le couronnement de l'infernal complot !

Pierre Philibert est la plus vaillante épée de la Nouvelle France et il vengera la mort de son père.

XXIV.

De la Corne fit un bond, puis secouant la tête :

—Non ! répliqua il, non, il n'y aura pas de duel ! LeGardeur offrira sa poitrine au fer de son ami, mais il ne se défendra point... Au reste, il est prisonnier, le malheureux !...

—Nous veillerons sur lui, ajouta le gouverneur,

et justice sera faite. Pas de vengeance aveugle, mais pas de lâche faveur !

Un messager entra pour dire au gouverneur que ses ordres avaient été exécutés fidèlement et que la paix se rétablissait.

—Maintenant que nous avons protégé la propriété publique, reprit le gouverneur, il nous faut aller consoler nos amis.

—Hélas ! ajouta de la Corne, les hommes versent des larmes amères, c'est vrai, mais les femmes ont des larmes de sang ! Quelle doit être la douleur de ma pauvre filleule Amélie de Repentigny et de madame de Tilly !

—Allez les consoler, de la Corne, et que l'ange du Seigneur vous accompagne !

XXV.

De la Corne sortit de la maison en deuil, prit la rue Du Fort et monta vers le cap.

—Quelle triste journée, O mon pauvre Rigaud ! quel déshonneur pour notre colonie ! exclama le gouverneur à son ami de Vaudreuil, pendant qu'ils retournaient ensemble au château St. Louis.

—Je donnerais la moitié de ce que je possède pour que ce lugubre drame pût-être effacé de nos annales, répliqua Rigaud. C'est heureux que votre ami Kalm soit parti, continua-t-il, car il n'aurait pas manqué d'écrire, et toute l'Europe l'aurait lu, que dans la Nouvelle-France l'Intendant Royal fait assassiner les gens pour se venger et pour remplir les coffres de la plus grande compagnie de voleurs qui ait jamais existé.

—Faites attention, Rigaud ! ne parlez pas trop haut. On ne sait pas après tout. Mais le sang de l'honnête bourgeois crie vengeance, et notre devoir est de chercher tous les coupables. Nous les trouverons, j'en ai l'espoir.

—Vous avez raison, comte, mais écoutez-moi bien : dès l'instant que vous essaierez de débrouiller la trame damnée et de mettre la main sur les coquins

qui l'ont ourdie, vous recevrez vos lettres de rappel.

—C'est possible, Rigaud, répondit le gouverneur en branlant la tête; il s'accomplit de si étranges choses sous ces étranges femmes qui règnent à la cour. Cependant, tant que je serai ici, je ferai mon devoir.

Le comte fit appeler quelques uns de ses plus habiles et de ses plus dévoués conseillers, pour prendre en considération le lamentable accident qui venait d'avoir lieu, et aviser aux moyens d'atteindre les coupables et de faire triompher la justice.



CHAPITRE LV.

LES MAUVAISES NOUVELLES VONT VITE.

I.

Le matin de la St. Martin, le soleil inonda de joyeux rayons les fenêtres de la chambre d'Amélie de Repentigny. Il y avait une gaieté nouvelle dans cette lumière dorée de l'automne qui se précipitait d'un ciel pur et donnait à tous les objets un éclat inaccoutumé.

Amélie était entourée de ses plus intimes amies. Elle tenait conseil. Un grave, un important conseil! Aussi grave que le permettait la pétulance et l'enjouement de la jeunesse heureuse; aussi important que l'est le choix d'une toilette de noce.

Oui, les gentilles conseillères discutaient bouillons de dentelles et falbalas, nuances des étoffes et formes des habits. Elles discutaient aussi les noms des filles et des garçons d'honneur.

Amélie était toute à ses rêves de bonheur.

Elle gardait encore, sur ses joues fraîches, les teintes roses que la promenade de la veille y avait fait naître. Elle entendait encore les murmures de la petite rivière Lairet, et, plus doux que ces murmures, les soupirs de Pierre, son fiancé! Les paroles de tendresse qu'il lui avait dites, résonnaient toujours comme une musique divine, au fond de son âme.

Et puis, elle rappelait les doux aveux qu'elle avait laissé tomber de ses lèvres. Elle s'était peut-être

montrée un peu trop expansive... pas assez, peut-être ! Plutôt pas assez. Devant l'homme qui est son fiancé, qui sera son maître et son roi pour la vie, la jeune fille, comme Sara devant Abraham, peut bien s'enorgueillir de sa joie, et verser comme un parfum, l'amour de son cœur !

II.

Amélie avait rêvé qu'elle s'était mariée dans un paradis terrestre, et ce paradis, pourtant, ressemblait aux bords du petit lac de Tilly et de la jolie rivière Lairet. Et les anges du ciel avaient chanté l'hymne d'un hymen éternel.

Dans sa chambrette ensoleillée, ce matin-là, il y avait Hortense de Beauharnois qui venait d'être fiancée à Jumonville de Villiers, Héloïse de Lotbinière, sa plus tendre amie, Agathe, la spirituelle enfant de La Corne St. Luc et Marguerite de Repentigny, sa cousine.

Des dentelles et des broderies, des étoffes des Indes et de Cashmere, couvraient toutes les chaises et les tables. Un éclatant fouillis !

Sur une tablette, il y avait un coffret d'or, incrusté de diamants, ou un artiste Vénitien avait ciselé les noces de Cana. Rien de plus beau ! C'était le cadeau de noce du bourgeois Philibert.

III.

Amélie était vêtue d'une robe blanche et ses cheveux noirs, dénoués, retombaient négligemment sur ses épaules. Elle se montrait vive, enjouée, expansive et comme un reflet de l'ardeur chaste de son âme, une flamme inaccoutumée rayonnait dans ses grands yeux souvent pensifs.

Elle portait sur sa poitrine la croix d'or que Philibert lui avait donnée autrefois, une épingle, souvenir de Le Gardeur, et à son doigt, l'anneau de ses fiançailles.

Hortense de Beauharnois vint s'asseoir devant elle

sur un tabouret, et s'appuyant avec grâce sur ses ses genoux :

—Nous étions loin de songer à cela, dit elle, au couvent !

Et elle montrait l'anneau qu'elle portait elle aussi depuis quelques jours.

Elle mit sa main à côté de celle d'Amélie comme pour comparer les deux joyaux.

—Elle est belle ta bague, fit Amélie, et tu peux en être fière.

—Et je suis fière de mon fiancé ! A part Philibert, je ne vois pas un pareil gentilhomme dans toute la Nouvelle-France.

—Et tu trouves qu'il ressemble à Pierre ?

—Pas au physique, mais au moral : mêmes qualités, même noblesse, mêmes vertus !

Il n'a pas la haute stature de Pierre, ni son œil bleu acier ; mais il est aussi beau d'une autre façon.

—Et tu l'aimes bien, ton Jumonville ?

—Et je veux être digne de lui !... N'est-ce pas que nous sommes heureuses, Amélie ?...

—Trop, peut-être... J'ai toujours peur des grandes félicités. Pierre revient ce soir ; il ne repartira plus sans moi, je te l'assure. Tu comprends ?... Tiens ! Le Gardeur m'a écrit une charmante lettre. Il a réfléchi, le pauvre enfant ! il reprend quelqu'empire sur lui-même, et ses nobles sentiments se réveillent tout à fait... Comme je suis heureuse !

—Pauvre Le Gardeur ! te l'avouerai-je, Amélie ? si Jumonville n'était pas revenu, j'aurais été la rivale d'Héloïse, et comme elle, sans doute, j'aurais été supplantée par Angélique...

—La bonne Héloïse ! murmura Amélie, elle se serait consolée en songeant que tu es digne de celui qu'elle aime.

—Je n'aurais pas une aussi parfaite résignation, Amélie, et je ne voudrais pas maintenant faire le bonheur d'un autre que Jumonville ! C'est de l'égoïsme, mais c'est bien naturel pourtant, je mourrais s'il m'était infidèle !

IV.

Marguerite de Repentigny, se leva tout à coup du milieu des flots de mousseline et de soie, de dentelles et de fleurs qui l'entouraient :

V.

—C'est assez d'égoïsme comme cela, vous autres ! les deux jeunes amoureuses ; je proteste ! s'écria-t-elle en regardant avec un sourire charmant, Hortense et Amélie, qui s'oubliaient dans leurs confidences.

—Moi aussi je proteste ! fit Agathe de la Corne St. Luc. Mariez-vous le plus tôt possible, mais ne venez pas nous narguer cruellement, nous, pauvres déshérités, et nous faire...

—Sècher de langueur ! acheva Hortense en voulant l'embrasser. Et elle continua :

—Je serai ta demoiselle d'honneur, Agathe, quand tu auras fait ton choix.

—Le prince qui doit m'enlever n'est pas encore arrivé, riposta Agathe. Mon mari sera roi......à mes yeux, quand même il serait mendiant aux yeux des autres. S'il n'est pas roi, il sera officier. Je ne sors pas de l'armée !... Tu te souviens de notre chanson du couvent :

Je voudrais bien me marier,
Mais j'ai grand peur de me tromper.
Je voudrais bien d'un officier,
Je marcherais à pas carrés
Dans ma jolie chambrette !

Et, tout en chantant ce gai couplet, Agathe, couronnée de fleurs d'oranger, la tête haute, les bras raides, marchait à pas mesurés dans la chambre, et contrefaisait tour à tour Hortense et Amélie, au grand plaisir de ses compagnes qui riaient de bon cœur.

VI.

Le soleil enveloppait d'un nimbe éclatant ce groupe charmant de jeunes filles. Quelques reflets

tombaient dans le petit oratoire, et l'on eut dit l'échelle céleste de Jacob avec les anges qui montaient et descendaient.

Amélie aperçut ces filandres d'or qui semblaient sortir de la croix comme un rayonnement et son cœur s'éleva vers Dieu. Hortense vit au même instant le jeu divin de la lumière, et posant sa main sur l'épaule de son amie, elle aussi fut comme absorbée dans un ravissement céleste.

Alors le galop d'un cheval rapide retentit sur le pavé et une clameur monta de la rue.

Hortense et Amélie se regardèrent inquiètes et les autres jeunes filles se précipitèrent au balcon.

Le cavalier disparaissait à l'angle du cap.

Mais le cri devenait plus formidable, comme si de nouvelles voix se fussent mêlées aux premières.

Des gens à cheval, d'autres à pied, se précipitaient vers le château St Louis. Quelques-uns montaient la place d'armes et se dirigeaient, en faisant des menaces, vers la maison de madame de Tilly.

VII.

Le jeune La Force galopait à toute bride. A la vue des demoiselles qui étaient au balcon, il s'arrêta court.

—Mon Dieu ! monsieur La Force, qu'y a-t-il donc ? demanda l'une d'elles.

—Qu'y a-t-il ? fit une autre.

La Force se découvrit. Il avait l'air triste, désespéré.

—Madame de Tilly est-elle chez elle? demanda-t-il.

Elle est sortie, monsieur La Force... mais qu'avez-vous donc? que se passe-t-il? interrogea vivement Hortense qui venait d'accourir.

—Mademoiselle Amélie est-elle ici? reprit La Force d'une voix qui trahissait son émotion.

—Oui, elle y est... répondit Hortense. O ciel ! continua-t-elle, toute tremblante, lui apportez-vous quelque mauvaise nouvelle ?...

—Mauvaise nouvelle pour elle... pour madame de Tilly... pour nous tous! dit La Force dans un gémissement. Mais d'autres vont venir qui diront tout... Préparez mademoiselle Amélie à la plus amère des épreuves.... Je me sauve !...

Et il partit au galop.

VIII.

Les jeunes filles, pâles de terreur, se regardèrent anxieusement, en se demandant ce que signifiaient ces paroles étranges.

Amélie et Héloïse avaient saisi quelques mots. Elles s'élancèrent vers le balcon.

Au même instant, deux servantes montaient, la bouche béante, les yeux hagards, et terriblement excitées. Elles n'attendirent pas les questions, mais sans précautions, brusquement, comme c'est la coutume de ces personnes-là, elles jetèrent la terrible nouvelle au milieu du groupe inquiet.

—LeGardeur vient de tuer le bourgeois Philibert, sur la place du marché !... Il est mort, lui aussi, ou prisonnier. Il parait qu'ils vont brûler la Friponne, pendre l'Intendant sous l'enseigne du chien d'or et détruire toute la ville !...

Heureuses de n'avoir pas été devancées, les deux servantes se précipitèrent dans les escaliers et coururent semer l'épouvante dans toute la maison.

IX.

Hortense et Agathe avaient vainement essayé d'empêcher Amélie d'arriver au balcon; elles n'avaient pu l'empêcher d'entendre les indiscrètes servantes.

Amélie aperçut l'épouvantable vérité comme à la lueur d'un éclair sinistre ; elle fut foudroyée comme par un éclat de tonnerre.

En une seconde, elle contempla sa ruine profonde ! En une seconde, elle vit son frère devenu un assassin ! le cadavre du bourgeois gisant sur la place publique ! Pierre ! son amour et son orgueil, perdu à jamais !

Il y avait du sang entre elle et lui, maintenant ! du sang et la malédiction d'un mourant !...

Un instant, elle regarda ses compagnes émues, et ses yeux grands ouverts semblaient voir des choses invisibles. Une atroce souffrance se peignait sur sa figure ; elle semblait implorer un secours que nul sur la terre ne pouvait plus apporter.

Elle ne dit pas une parole, poussa tout à coup un sanglot amer et tomba dans les bras d'Héloïse de Lotbinière.

Elle s'était évanouie.

Ses jeunes compagnes l'inondaient de pleurs en la déposant sur sa couche, car son sommeil était comme la mort, et sa félicité venait d'entrer dans un éternel tombeau.

X.

En l'absence de madame de Tilly, Marguerite de Repentigny donna les ordres nécessaires aux serviteurs, et défendit de recevoir.

Madame Couillard et madame de Grand'maison ne furent pas longtemps avant de se présenter à la porte.

La curiosité les poussait, les pressait. Elles durent s'en retourner aussitôt, scandalisées de ce qu'il n'y avait pas d'exception en leur faveur.

XI.

Après un long évanouissement, Amélie ouvrit les yeux et fixa, toute étonnée, ses fidèles compagnes.

Elle cherchait à se souvenir.

Agathe n'avait pas pensé à ôter la couronne de fleurs d'oranger qu'elle avait mise sur sa tête tout à l'heure, dans un moment de folle gaieté, pour faire rire ses amies. Amélie aperçut cette couronne de mariée et le voile nuptial, et la conscience de ce qui se passait lui revint soudain.

Elle revit les mains sanglantes de son frère, et le cadavre du bourgeois ;... et elle porta vivement la

main à ses paupières comme pour effacer l'horrible vision.

Ses compagnes se mirent à lui parler doucement, pour tâcher de la distraire un peu de l'effrayante pensée, ou de la consoler à force d'amitié. Mais elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus être consolée.

Elles pleurèrent toutes ensemble

Amélie sortait d'une race forte. Elle était capable de souffrir et les résolutions les plus héroïques ne l'effrayaient point.

Elle comprit que son existence de calme et de félicité venait de finir. Le crime de son frère avait secoué jusque dans ses fondements l'édifice glorieux de son bonheur. C'était le tremblement de terre qui abîme et détruit les prés verdoyants et les palais somptueux !

Elle ne serait jamais la femme de Philibert ! Plus d'espérance ! plus d'espérance ! Rien ne pouvait ôter de dessus sa tête cet arrêt fatal du destin qui l'écrasait comme la pierre du tombeau ! Ah ! que les larmes sont amères après les délices de l'amour et de l'espoir !...

Elle mourrait, elle était morte ! Morte à la joie, aux plaisirs, aux espérances ! Dieu l'avait frappée...

Un crime affreux venait d'être commis, et elle, l'innocence et la douceur, elle en portait tout le poids et en subissait le châtiment !...

XII.

Elle se leva. Elle était belle, dans sa pâleur de marbre, comme la belle Niobé. Elle paraissait comme elle, immobilisée dans sa douleur.

—Mes chères compagnes, dit-elle, c'en est fait de la pauvre Amélie de Repentigny. Dites à Pierre—elle eut un sanglot—Dites à Pierre qu'il ne me haïsse pas à cause du sang qui souille notre maison... Dites-lui comme je voulais l'aimer, le rendre heureux !... toujours ! toujours ! Dites-lui que mon seul bonheur sera de savoir qu'il a pitié de moi... qu'il ne m'oublie pas, qu'il m'aime toujours !... Je n'ose

pas le supplier de pardonner à Le Gardeur... Je ne puis pardonner moi-même... Mais qu'il soit miséricordieux...

Et maintenant, ajouta-t-elle, d'un accent énergique et fiévreux, maintenant, emportez cette menteuse toilette nuptiale ... Je suis la fiancée de la mort !... Ce sont des vêtements de deuil qu'il me faut ... qu'il me faut, à moi, la sœur...

O mon Dieu ! j'allais dire : la sœur d'un meurtrier.

Elle ramassa les guirlandes de fleurs, les étoffes soyeuses, les dentelles superbes et les jeta dans un coin de la chambre.

—Ma gloire s'est évanouie, reprit-elle, et je suis châtiée dans ma vanité !... Mais c'est pour lui que je voulais être belle !...

Vous donnerez tout cela à quelque douce fiancée qui aura plus d'amour que de richesses, et elle s'en parera, le jour de ses noces, en songeant à l'infortunée Amélie de Repentigny !...

Toutes les jeunes filles la regardaient en pleurant.

Elle ouvrit sa garde-robes.

—Il y a ici depuis longtemps, continua-t-elle encore, un autre voile nuptial ... je ne me doutais pas qu'il me servirait !

Elle tira un long voile noir.

—C'est le voile de ma grand'tante, Madeleine de Repentigny, une religieuse. C'est un bien de famille. Je le porterai jusqu'à ma mort ... Embrassez-moi, ô mes sœurs ! mes filles d'honneur, mes compagnes ! je m'en vais aux Ursulines, faire pénitence pour Le Gardeur et prier pour mon bien aimé Pierre !

XIII.

—O Amélie, s'écria Hortense, songes-y, réfléchis avant de prendre cette extrême résolution ; Pierre en mourra.

—Pierre ! ah ! je l'ai tué, déjà !... Il est mort pour moi ... Comment pourrais-je supporter son regard !... Je mourrais de honte, comme si j'étais vraiment

coupable!... Je me donne à Dieu pour mon frère et pour mon fiancé! qu'il me prenne en expiation! Soyez heureuses et priez pour moi!...

Ses compagnes l'enveloppèrent dans leurs bras et la couvrirent de pleurs et de baisers.

XIV.

—Adieu! fit-elle, adieu! je me sauve avant le retour de ma tante... j'ai peur de sa douleur!...

Héloïse de Lotbinière se jeta de nouveau dans ses bras.

—Tu ne partiras pas seule, s'écria-t-elle! je m'en vais avec toi!... Moi aussi je veux prier pour Le Gardeur... Moi aussi!

Sa voix s'éteignit dans les pleurs.

—O ma cousine chérie! fit Amélie, viens, viens! la lampe de Repentigny brûle toujours dans la sainte chapelle et nous serons bien là pour pleurer et prier!

Et les deux jeunes amies, la tête couverte d'un long voile noir s'arrachèrent aux embrassements de leurs compagnes et sortirent de la brillante maison qui avait été leur demeure heureuse, pour se rendre au sombre monastère des Ursulines.



CHAPITRE LVI.

LES URSULINES.

I.

Héloïse et Amélie, cachées par leurs voiles épais, aux bras l'une de l'autre, sans voir personne, sans être reconnues, traversèrent les rues qui conduisaient aux Ursulines.

Elles se hâtaient d'entrer dans la solitude.

Des groupes de femmes se formaient aux portes des maisons, et la triste nouvelle du meurtre volait de bouche en bouche. Tout le monde parlait de cela, questionnait les passants, regardait si quelqu'un ne surviendrait pas encore avec quelques détails inédits.

Les hommes avaient couru au Chien d'Or. Ils étaient indignés et regardaient, en proférant des menaces contre les auteurs de l'attentat, cette honnête et hospitalière maison, tout à l'heure d'une apparence si gaie, maintenant remplie de deuil, avec des tentures noires dans les fenêtres, et un long crêpe noir à la porte.

II.

Quand Amélie et sa cousine passèrent sur la rue Desjardins, madame Bissot qui causait avec sa voisine madame Hamel, vit bien que c'étaient deux grandes dames, et elle en fit la remarque.

— Je ne serais pas surprise, dit-elle, qu'elles seraient des amies du bourgeois, ou peut-être, des désolées qui vont cacher leurs chagrins au couvent... Vous ne les connaissez pas, madame Hamel?

—Pas du tout; c'est étonnant! Mais il est facile de voir qu'elles rentrent au couvent. Tenez! madame Bissot, j'ai vécu trente ans, fille et femme, dans la rue Desjardins, et je m'y connais. Rien qu'à les voir passer, je puis vous assurer que ce sont des cœurs brisés qui vont se réfugier sur le tombeau de la mère de l'Incarnation.

Madame Bissot avait toujours une explication à donner.

—Notre sexe est doué d'une telle sensibilité, madame Hamel! fit-elle en hochant la tête. Quand j'étais fille, je ressemblais à une sensitive. Il paraît que la tombe de la mère Marie de l'Incarnation possède le rare privilège de calmer les troubles du cœur. Mais n'est-il pas singulier de voir se réfugier au cloître les jeunes filles qui perdent leurs amoureux?

Vous vous souvenez de la belle Madeleine Des Meloises, qui se leva dans la nuit, à la nouvelle de la mort du jeune officier son promis, et se rendit pieds nus aux Ursulines, pour n'en plus revenir jamais?

Elle a trouvé des consolations dans le cloître, car depuis lors, elle chante toujours. Et, mon Dieu! qu'elle chante bien! Je vais aux vêpres exprès pour l'entendre.

—Oui, madame Bissot, c'est singulier! Mon vieux dit toujours: Sensibilité de la femme, inconstance de l'homme et folies de l'amour, rendent la vie joyeuse, et je crois qu'il a raison... Mais voyez donc! je vous le disais bien que je m'y connaissais! Elles vont au couvent.

III.

Amélie et Héloïse venaient de monter le grand perron de pierre du cloître, qui formait comme une barrière implacable entre le monde et la solitude.

Le soleil baignait d'un flot de lumière le haut pignon du cloître et le beffroi léger. Au dessus de la porte, dans une petite niche, une statue de St.

Joseph, les bras tendus, semblait les accueillir avec bonté, et leur sourire. La lumière du ciel pénétrait dans le vestibule dénudé et lui donnait un aspect radieux. Un rayon qui traversait le guichet garni de barreaux, tombait de l'autre côté en formant une croix lumineuse sur le plancher nu.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent un instant sur le seuil de pierre. Amélie attira Héloïse sur son cœur.

—Il en est temps encore, dit-elle, n'entre pas pour l'amour de moi.

—Frappe à la porte, frappe, Amélie... Que ferais je dans le monde... sans toi... sans lui? .. je suivrais bien Le Gardeur jusqu'aux extrémités de la terre; mais je ne le peux plus, je ne le dois plus!... Entrons! entrons!... Au reste, c'est ici que je voulais venir mourir. La lampe de Repentigny brille pour éclairer nos pas. Entrons!

—Le soleil est beau, Héloïse, le soleil est beau! fit Amélie en se retournant comme pour dire un dernier adieu à la suave lumière qui tombait du ciel.

Héloïse regarda le guichet où passait un éclatant rayon que les barreaux divisaient en forme de croix.

—Vois cette croix de feu que nous avons tant de fois admirée, en venant à la classe, elle sera désormais tout mon soleil! dit-elle.

—Cette croix et la lampe de Repentigny! ajouta Amélie, en embrassant sa cousine.

IV

Elle frappa à la porte. Sa main tremblante souleva à peine le lourd marteau. Elle frappa de nouveau et des pas se firent entendre dans les corridors solitaires.

Une religieuse voilée s'approcha du guichet:

—Que désirez-vous, mesdames? demanda-t-elle.

Amélie répondit:

—Bonne mère des Séraphins, nous désirons... Nous désirons laisser le monde et entrer dans la

communauté, pour servir et adorer le Seigneur, pour prier pour les autres et pour nous-mêmes.

—C'est un saint désir. Il faut ouvrir à ceux qui frappent, le Seigneur l'a dit. Attendez, je vais voir la mère Supérieure.

Elle s'éloigna pour revenir un instant après.

—La mère Supérieure a délégué ses pouvoirs à mère Esther, pour le moment, dit-elle.

Et elle fit lentement rouler sur ses gonds la porte lourde.

Les jeunes filles entrèrent dans une espèce d'antichambre au plancher fort luisant et meublée d'une table et de deux ou trois chaises.

Une religieuse, grande, digne, l'air doux, reçut avec bonté les deux postulantes qu'elle connaissait bien. Elle les reçut avec bonté, mais pas avec cette affectueuse bienveillance, cette expansive sensibilité des natures françaises.

La vénérable mère Esther était une fille d'Albion. Elle avait les qualités de sa race, savait parfaitement le français et aimait beaucoup la France. Elle était entrée dans le cloître à quinze ans. Elle y vécut trente-quatre ans, dans la prière et la paix.

V.

Mère Esther portait une longue robe noire retenue à la taille par une ceinture de cuir. Un bandeau blanc lui ceignait le front, et un voile noir tombait de chaque côté, sur ses épaules, cachant à demi la guimpe de neige qui lui couvrait la poitrine.

On ne voyait point ses cheveux coupés ras, suivant l'antique façon des couvents, car le Seigneur aime le sacrifice des beautés qu'il a créées.

Les religieuses ne laissent plus croître jamais les tresses soyeuses de leur chevelure tombée sous les ciseaux, le jour de leur consécration. Pourquoi? Par mortification, sans doute, et pour se dépouiller de ce qui faisait leur puissance et leur grâce aux yeux des hommes.

VI.

Esther Wheelwright avait eu une destinée étrange, pas très rare, pourtant, à cette époque de guerre de frontières.

Une bande d'Abénaquis l'avait emmenée prisonnière, après avoir saccagé la maison de son père, et elle vécut plusieurs années de la vie sauvage.

Un jour, un missionnaire jésuite la rencontra. Il obtint sa liberté et la conduisit à Québec. Le gouverneur qui était alors le premier marquis de Vaudreuil, touché de ses malheurs, de son esprit, de sa beauté, l'adopta comme son enfant et la fit instruire avec sa fille, au couvent des Ursulines.

Elle n'oublia jamais le souvenir de sa captivité. Quand ses parents et ses amis connurent sa délivrance et le lieu de son refuge, ils la pressèrent de revenir au toit paternel. Mais après une lutte pénible entre les affections naturelles et le devoir, elle resta dans la Nouvelle-France et se consacra à Dieu.

Pour l'engager à retourner avec les siens, on lui avait envoyé le portrait de sa mère, une femme très belle. Cette figure presque divine était toujours là, devant ses yeux, et semblait l'appeler sans cesse. Alors la mère Des Anges, une artiste, peignit une auréole autour de la tête superbe et la transforma en une sainte Madone. Le calme rentra dans le cœur de la jeune religieuse, car la Madone semblait lui sourire maintenant et l'encourager dans sa généreuse résolution.

VII.

—Bonne mère, s'écria Amélie de Repentigny, en jetant ses bras autour du cou de la religieuse, nous sommes enfin venues, Héloïse et moi, pour solliciter le bonheur de vivre et de mourir dans votre monastère. Voulez-vous nous recevoir ?

—Vous êtes les bienvenues, mes enfants, répondit mère Esther en leur mettant un baiser sur le front.

La lampe de Repentigny ne s'éteint pas dans la cha-

pelle des saints, et la porte du monastère s'ouvre avec joie pour recevoir les membres de votre famille.

—Merci, bonne mère ! Mais nous emportons un lourd fardeau de tristesse et de peines ! reprit Amélie d'une voix pleine de larmes.

—Je le sais, Amélie, je le sais ! Mais Notre-Seigneur a dit : " Venez à moi, vous tous qui souffrez et succombez sous le fardeau, et je vous soulagerai et vous donnerai le repos."

—Je ne cherche pas le repos, bonne mère ; je veux prier pour que le sang que mon frère a versé aujourd'hui, ne crie pas sans cesse contre lui... O mère Esther ! vous connaissez Le Gardeur ? Vous savez comme il était doux et généreux ?... Vous avez appris son crime ?...

—Je sais tout, ma bonne enfant... Les mauvaises nouvelles se répandent vite... Je ne comprends pas qu'un si parfait gentilhomme en arrive à commettre un pareil forfait... Mais nous prierons ensemble pour lui : nous prierons !...

—Il ne savait pas ce qu'il faisait, reprit vivement Amélie... Il n'aurait pas voulu tuer le bourgeois !... il n'aurait pas voulu me tuer !... Je ferai pénitence pour lui !... Je ferai pénitence sous la cendre et le cilice pour obtenir que Dieu lui fasse miséricorde !...

VIII.

Mère Esther resta un moment comme plongée dans une amère réflexion, puis s'adressant à Héloïse :

—Il y a longtemps, dit-elle, que je vous attends... Vous avez lutté contre l'ange du Seigneur, petite mondaine, mais l'ange vous a vaincue.

Et elle sourit avec douceur.

—Il m'a vaincue, répéta Héloïse souriante aussi à travers ses larmes, et je veux être une esclave fidèle de ses saints tabernacles...

Mais vous savez que mère Supérieure nous appelle, nous les filles de la maison de Lotbinière, des fiancées sans dot...

—Vous aurez une dot, Héloïse, repartit vivement Amélie, et une des plus magnifiques !

—Merci, répliqua Héloïse, si l'on ne veut pas me recevoir pour l'amour de moi, je ferai comme ma tante, l'admirable quêteuse, qui alla de porte en porte, dans la ville, solliciter une aumône pour payer son admission.

—Ne craignez rien, Héloïse, assura mère Esther, vous êtes attendue et vous serez reçue avec plaisir, même sans dot aucune.

—Vous êtes bien bonne, mère Esther...... Mais comment saviez-vous que je devais venir ici ?

—Hélas ! chère enfant ! les bruits du monde n'ont que trop d'échos dans notre retraite !... Nous savions que vous aviez perdu une douce espérance et que vous tourneriez vos regards et votre cœur vers l'Unique Consolateur des affligés.

Mais venez, ajouta-t-elle, je vais vous conduire à la mère Supérieure, qui doit être dans le jardin avec grand'mère St Pierre et mère Sainte Hélène, votre ancienne amie et maîtresse de classe.

IX.

Le bonhomme Michel courait la ville pour le compte de quelque jeune pensionnaire, au moment de la bagarre. Il s'était hâté de revenir au couvent pour raconter tout ce qu'il avait vu et entendu.

La nouvelle avait fait le tour de la communauté en un clin d'œil et causé une surprise et un trouble extraordinaires. Les classes furent interrompues et cent têtes curieuses se montrèrent dans les fenêtres ouvertes.

Mère Migeon de la Nativité, était assise sous un frêne gigantesque, bien cher à la communauté à cause des souvenirs lointains qu'il rappelait. La mère Marie de l'Incarnation, la sainte Thérèse du Canada, venait, dans les premiers jours de la Colonie, s'asseoir sous ses larges rameaux, pour enseigner la prière et la religion aux enfants des colons et des sauvages.

Mère Esther passa avec Héloïse et Amélie dans un

large corridor garni d'images saintes, et noyé dans la pénombre. Elle arriva à une salle carrée pavée de pierre, ouvrit une porte, descendit quelques degrés et se trouva dans le jardin.

Le jardin, vaste et entouré de murs, gardait encore des fleurs dans son gazon ; des pommiers, des pruniers, des poiriers, dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, élevaient çà et là leurs branches grises.

Dans les allées solitaires, des religieuses se promenaient en méditant sur la vanité des plaisirs du monde, et le bruit du siècle n'arrivait pas jusqu'à elles d'ordinaire.

Mais ce jour-là, au pied du grand frêne, il y avait des murmures inaccoutumés. La mère Supérieure, entourée de ses saintes compagnes, écoutait les rumeurs qui venaient du dehors et s'efforçait de calmer l'agitation qui voulait se produire dans l'oasis bénie.

De place en place, des petits groupes se formaient pour causer de la triste nouvelle.

De place en place aussi, une religieuse, à genoux sur le tuf de l'allée, ou devant la statue de St Joseph, priait tout bas avec une foi touchante.

X.

Plusieurs se détournèrent curieusement à l'arrivée de mère Esther et des jeunes postulantes. Mais nulle n'osa parler.

La mère Supérieure fit signe à celles qui l'entouraient de se retirer un peu.

Deux seulement demeurèrent près d'elle, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, pour lui tenir compagnie.

Alors mère Esther s'approcha et lui présenta mademoiselle Amélie de Repentigny et mademoiselle Héloïse de Lotbinière.



CHAPITRE LVII.

LA LAMPE DE REPENTIGNY.

I.

La révérende mère Migeon de la Nativité était très âgée, mais n'avait rien perdu de l'éclat de son regard et de la vivacité de son esprit. Comme toutes ces modestes femmes qui vivent dans les cloitres, en priant et en méditant sans cesse, elle portait la vue basse et gardait le sourire placide que fait naître la paix intérieure. Aux avertissements que lançaient parfois ses yeux vigilants, on devinait une longue habitude de l'autorité. Au reste, elle savait commander, avait été réélue supérieure plusieurs fois et se voyait de plus en plus entourée de respect et d'amour.

Elle habitait le monastère depuis près d'un demi siècle. Elle était aidée, dans le gouvernement de la maison, par plusieurs conseillères, et surtout par la mère Esther, son assistante.

L'une des principales religieuses qui formaient le *Conseil des Sages*, avait nom Grand'mère St. Pierre. Elle était fille d'un homme remarquable, le seigneur de Boucherville, qui fut anobli pour avoir vaillamment défendu les Trois-Rivières contre les Iroquois en 1653.

Grand'mère St. Pierre comptait près de quatre-vingts ans, et elle en avait passé soixante dans le monastère. Elle jouissait toujours d'une santé floris-

sante et des hautes qualités de l'intelligence que Dieu lui avait données. Elle vit de nombreux jours encore:

A ses pieds, le bras appuyé sur ses genoux, dans une suppliante position, se tenait une femme, assez frêle, mais fort belle, la mère Charlotte de Muy de Ste. Hélène, une de Boucherville aussi, la petite fille du Défenseur des Trois-Rivières.

Elle n'avait pas hérité de la robuste constitution de ceux de sa race, mais elle possédait les talents littéraires de son aïeul, et elle devint l'historienne de sa communauté.

L'histoire du Couvent des Ursulines est tellement liée à l'histoire de la Colonie que l'une complète l'autre, si elle ne la remplace tout à fait.

Mère Ste. Hélène vit descendre sur sa tête une partie des bénédictions que son aïeul mourant, comme un autre patriarche Jacob, demanda au ciel de répandre sur ses enfants; et le vieux noble dût tressaillir de bonheur, s'il connut alors combien l'amour de la patrie devait faire battre le cœur de sa petite fille.

II.

Il est difficile, en ces temps de calme où nous vivons, de comprendre les émotions que les cris de guerre causaient partout.

Nulle retraite assez profonde où les bruits redoutables et les rumeurs sinistres ne réussissaient à pénétrer.

Sous la plume de la mère Ste. Hélène, les Annales du Couvent prennent un intérêt nouveau. Aux récits des combats de l'Eglise et des triomphes de la Foi, se mêlent les peintures de la guerre, les faits d'armes des héros Canadiens et les épanchements d'un amour sans bornes pour la jeune patrie.

Quelle joie! quelle exaltation! dans le Vieux Récit, quand triomphent les armes! Mais quelles larmes sur les défaites des troupes françaises et leurs désastres sans retour!

Mère Ste. Hélène écrivit jusqu'à la fin de ses jours, l'alternative de revers et de triomphes, de tressaillements de bonheur et d'angoisses [1]...

III.

Elle tenait encore la plume quand éclata la guerre des sept ans. Du fond du cloître obscur, elle suivait avec anxiété le mouvement des armées de Montcalm sur la frontière. Elle poussa un cri de joie en enrégistrant les victoires de Chouaguen et de Carillon.

Mais, plus tard, quand elle s'aperçut que la France épuisée abandonnait lâchement ses colonies ; que le cercle de fer des bataillons se rétrécissait de plus en plus pour étreindre Québec ; que Wolfe commençait à lancer dans la ville assiégée ces boulets et ces bombes qui devaient pleuvoir pendant soixante mortels jours ; ah ! alors, elle éprouva une douleur terrible et sa plume écrivit d'amers sanglots ! Puis quand tomba Montcalm, l'héroïque Montcalm ! que son cadavre sanglant, enveloppé dans le drapeau de la France, fut placé dans la tombe que les boulets avaient creusé bien avant sous les murs du Couvent, elle poussa un cri de désespoir :

" —Le pays est perdu ! "

et elle rendit à Dieu son âme brûlante de patriotisme.

Elle ne vit pas l'esclavage de sa patrie.

IV.

Mais ces tristes événements reposaient encore dans le sein de Dieu. Le traité d'Aix-la-Chapelle promettait le repos à la Colonie et lui donnant l'espoir de voir refleurir l'agriculture et le commerce.

Mère Ste. Hélène venait de retracer, d'une main ferme, les consolations dont le cloître se voyait tout à coup rempli, et les actions de grâces qu'il faisait monter vers le Dieu de la paix.

V.

Mère Migeon avait voulu recevoir les deux nou-

velles postulantes, au jardin, sous le vieil arbre de la mère Marie de l'Incarnation.

Elle se leva à leur arrivée, les embrassa tendrement et les félicita sur leur pieuse déterminaison.

—Petites enfants prodigues! dit-elle en souriant, le monde n'est pas fait pour vous. Ses vanités, ses fausses promesses, ses plaisirs menteurs nourrissent mal les âmes! Vous vous trouverez mieux ici; vous serez plus près de Dieu!...

—O mère! s'écria Amélie, vous ne savez pas ce que je sacrifie! non! vous ne le savez pas! Mais que le ciel m'aide à souffrir en silence... je ne veux plus, je ne puis plus sortir de la retraite où le crime d'un autre m'a poussée!...

—Ma pauvre enfant! je sais tout!... Vous alliez épouser le fils du bourgeois... Allons! consolez-vous!

C'était dit d'une singulière façon. Mère Migeon était la tante de Varin; elle aimait assez ce vilain neveu, et même, à cause de lui, étendait ses sympathies jusque sur la Grande Compagnie.

Grand'mère St. Pierre reprit aussitôt.

—Vous êtes une bonne enfant, Amélie, une enfant digne de votre race illustre. Des filles comme Héloïse et vous sauvent le monde où elles vivent, et se sauvent dans les cloîtres où elles meurent.

Mère Ste. Hélène embrassa les nouvelles arrivées.

—J'ai enregistré bien des noms aimés dans nos annales, dit-elle, mais aucun, jamais, avec le plaisir que j'éprouve en ce moment... Vous semez dans les pleurs, mes enfants, pour moissonner dans la joie!

—Votre tante s'intitulait l'humble servante de Marie, reprit la mère Supérieure, et la lampe qu'elle a suspendue devant la madone brillera désormais d'un éclat nouveau, par les soins de ses nobles nièces.

VI.

Quelques novices en voile blanc causaient à quelques pas du grand arbre. L'arrivée d'Amélie et d'Hé-

loïse les avait détournées de leur pieux entretien de coutume. L'une d'elles disait qu'Héloïse devait épouser Le Gardeur.

—Non, répliqua une autre, c'est Angélique Des-Meloises.

—LeGardeur l'aime à la folie, Angélique DesMeloises, riposta une troisième, mais la belle coquette l'a désespéré et elle doit se marier avec l'Intendant ; c'est une affaire décidée.

—Je le crois bien, fit une autre voix ; ma sœur qui se trouvait au bal de l'Intendant, doit en savoir quelque chose, et elle me l'a assuré. Mais il paraît, ajouta-t-elle en rougissant, qu'il a sa femme à Beaumanoir.

—Ce n'est pas sa femme, riposta vivement la première, ma tante de Grand'maison, qui connaît bien madame Varin...

Elle n'acheva pas. La maîtresse des novices, mère St. Charles, aux aguets à une petite distance, surprit une partie de leur conversation et l'interrompit brusquement.

—Venez à la chapelle, mes chères enfants, ordonna-t-elle, en leur jetant un regard chargé de reproches et toujours doux cependant, venez à la chapelle demander pardon à Dieu de ce moment d'oubli !

—Mais, bonne mère, demanda Marie Curény, la plus hardie des novices, y a-t-il donc tant de mal à parler du mariage? Papa et maman se sont mariés et c'est à l'église qu'on se marie !... Au reste, nous n'avons fait que chuchoter.

Les autres sourirent en se cachant.

—Les religieuses ne doivent songer qu'à leur divin époux, Jésus-Christ, répondit la bonne maîtresse en regardant le ciel.

—Ah ! nous ne sommes que de vilaines pécheresses ! soupira la petite sœur Bédard, une cousine de Zoé Bédard, de Charlesbourg.

Elle ne se croyait pas si pécheresse que cela, et elle ne faisait pas encore le signe de la croix au souvenir des gaîtés de la jeunesse.

Elle devint une religieuse exemplaire tout de même, et ce fut elle qui—dans un autre ordre de choses, c'est vrai— inventa le fameux potage du Couvent, dont raffolait la baronne de Longueil.

La gourmande baronne en envoyait chercher un bol tous les jours. C'était ce qu'elle aimait le mieux, disait-elle, après les sacrements.

VII.

Le bonhomme Michel envoyait, de moment en moment, des émissaires par les rues de la ville, pour recueillir toutes les rumeurs qui circulaient. Le calme se rétablissait ; la ville reprenait son aspect ordinaire.

LeGardeur avait rendu son épée et demandé d'être jeté dans les fers. Il fut enfermé dans une pièce du château, mais traité avec certains égards.

Amélie et sa cousine sollicitèrent la faveur d'aller s'agenouiller dans la chapelle des Saints, devant la madone.

Cette chapelle renfermait les reliques de plusieurs saints et resplendissait d'or et de peintures. Dans une niche, au-dessus de l'autel, une statue de la Vierge, les mains baissées comme pour laisser tomber des grâces sans nombre, et devant la statue, une lampe qui brûlait depuis deux générations, la lampe de Repentigny, allumée par Madeleine en souvenir de sa pieuse vocation.

VIII.

La belle et noble Madeleine de Repentigny faisait les délices de Ville-Marie. Son fiancé, un jeune et vaillant officier, fut tué, et elle vint se réfugier avec sa douleur immense, dans le cloître de Québec. Elle pria longtemps, demandant au ciel un signe qui lui ferait connaître sa volonté. Le signe fut accordé. Elle se dépouilla de ses vêtements précieux pour se couvrir de deuil et alluma cette lampe votive en témoignage de sa reconnaissance.

Sept générations d'hommes ont passé ; la maison

de Repentigny est disparue de nos bords ; son nom, sa gloire sont oubliés, mais dans la chapelle des saints, la lampe brûle toujours !

IX.

Héloïse et Amélie demeurèrent longtemps en prière à genoux devant la Vierge, mère des affligés. Elles versèrent des larmes abondantes, en demandant miséricorde pour LeGardeur et paix éternelle pour l'âme du bon bourgeois.

Le souvenir de Pierre Philibert se mêla au souvenir du criminel et à celui de la victime. Ils étaient inséparables !...

Amélie, dans son angoisse extrême, sentait par instant son cœur se révolter... Devait-elle donc s'offrir ainsi en sacrifice pour la faute d'un autre ?...

Tout à l'heure, son âme débordait de joie comme une fontaine de vin généreux ! tout à l'heure elle, la pauvre désespérée, elle était un objet d'envie !... Le cloître, le voile qui l'envelopperait comme un suaire, c'était donc tout ce qui lui restait de ses félicités promises !

Une religieuse priait, et tout absorbée dans sa méditation, les yeux cloués sur le tabernacle, ne voyait rien, n'entendait rien de tout ce qui se passait autour d'elle.

—Mère Sainte Vierge, lui dit Amélie qui se sentait faiblir sous le poids de sa croix, mère Sainte Vierge, priez pour moi !...

La religieuse tourna vers elle des yeux pleins de pitié :

—Il faut s'humilier avec le divin époux avant de partager sa gloire ; il faut souffrir et monter avec lui la route du calvaire avant de monter au ciel et de boire à la source de l'éternelle félicité !...

Son regard s'anima soudain, sa voix devint presque vibrante dans le silence sacré quand elle ajouta :

—Voilà trente ans que j'entretiens votre lampe, ô filles de Repentigny, venez prendre ma place, Dieu le veut... *Laus Deo !*

Amélie éclata en sanglots, saisit la main de la vieille religieuse et la colla à ses lèvres.

X.

Au même instant, des voix tristes et mélodieuses flottèrent comme des ailes de chérubins, sous la voûte de la chapelle, et les plaintes de l'orgue s'unirent à ces voix :

Pia mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris,
Fac ut tecum lugeam !

disaient-elles avec l'accent de la douleur et de la supplication.

—Ceux qui sèment dans les pleurs moissonnent dans l'allégresse, murmura la religieuse, mais au ciel seulement !

Le chœur suave et l'orgue sonore continuèrent.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria ! Amen !

XI.

Cette harmonie sainte et douce résonnait aux oreilles d'Amélie et d'Héloïse comme le chant mystérieux des vagues de l'éternité qui seraient venues mourir sur les rivages du temps.

XII.

Madame de Tilly arriva au couvent au moment où ses nièces désolées sortaient de la petite chapelle.

—Mes chères enfants ! Mes pauvres infortunées ! s'écria-t-elle en leur ouvrant ses bras, qu'avez-vous donc fait pour être ainsi frappées par la colère de Dieu ?...

—Bonne tante ! répondit Amélie, pardonnez-nous de vous avoir ainsi laissée !... Nous renonçons au monde !

—Pardonnez-nous, bonne tante, répéta Héloïse...

—Pauvres petites, vous pardonner !... Ah ! je voudrais aussi, moi, pouvoir m'enfermer dans le cloître avec vous, en ce jour de désolation !... Mais ma place est ailleurs et mon œuvre n'est pas finie !...

—Avez-vous vu Le Gardeur, tante, demanda vivement Amélie, en lui saisissant la main dans une étreinte douloureuse ?

—Oui, je l'ai vu et j'ai pleuré sur lui !... Sa douleur est mortelle. Il demande à passer par une cour martiale. Il veut s'accuser ! il veut expier !

—O tante ! et il aimait tellement le bourgeois ! Cela ressemble à un affreux cauchemar... Le Gardeur tuer le père de Pierre !... celui qui devait être mon père !...

Et elle se mit à sangloter, et elle demanda en gémissant :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! que vont-ils faire de lui ? Vont-ils le mettre à mort ?

—Non, Amélie, non. Le gouverneur va, d'après l'avis de ses plus intimes conseillers, et vu les circonstances étranges qui entourent son crime, l'envoyer en France, par le Fleur de Lys, qui part demain. Le roi lui-même prononcera. Il sera plus facile d'élucider cette affaire là-bas. Les factions sont trop puissantes ici.

Amélie se cacha le visage dans ses mains. Elle paraissait terriblement agitée, terriblement souffrante : C'était toujours un long répit, songeait-elle, et le roi serait juste... Il verrait que Le Gardeur a été poussé et qu'il a frappé en aveugle... Un roi, ça doit être juste comme Dieu !...

—Pourrai-je le voir avant son départ ? tante, demanda-t-elle.

—Hélas ! c'est impossible ! Le gouverneur est inflexible sur ce point. Il ne veut pas. Personne ne pourra communiquer avec lui.

—Ah ! je ne le verrai plus en ce monde ! s'écria-t-elle, je ne le verrai plus !

Et elle s'appuya sur Héloïse, car elle se sentait défaillir.

—Le roi lui pardonnera peut-être, reprit celle-ci, en la soutenant dans ses bras...

—Le roi?... ah! que le Seigneur lui fasse miséricorde d'abord!... Et que les hommes lui pardonnent ou ne lui pardonnent pas, j'offre le reste de ma vie à Dieu, en expiation de ses fautes...

—Moi aussi, Amélie! fit Héloïse. Nous avons franchi pour la dernière fois le seuil de cette maison: nous n'en sortirons plus!

XIII.

—Je viens aussi de voir Pierre Philibert, dit madame de Tilly, après un moment d'amer silence.

—Vous avez vu Pierre? s'écria Amélie dans une étreinte nouvelle de la douleur.

—J'étais en prière auprès des restes de son père quand il est entré. Il n'était pas attendu si tôt... Chère Amélie, je n'ai rien vu jamais de navrant comme son muet désespoir!

—Et qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Ne nous a-t-il pas tous maudits, vous! moi! et surtout Le Gardeur?... N'a-t-il pas appelé la vengeance du ciel sur la maison de Repentigny?

—Dans l'effondrement de son bonheur, il n'a maudit personne! Il n'a accusé personne du mal qu'on lui faisait. Il s'est bien douté que Le Gardeur était un aveugle instrument.

—Comme il est bon!...

—Il m'a demandé où tu étais; qui tu avais pour te consoler ou pleurer avec toi...

—Il vous a demandé cela?... ô le bon cœur!... le noble caractère!...

Et elle fondit en larmes.

—Et il ne provoquera point Le Gardeur, demanda Héloïse d'une voix tremblante?

—Il est touché du désespoir de Le Gardeur et il sait d'où part le coup qui a tué son père.

—Mon Dieu! mon Dieu! exclama Amélie, au milieu de ses pleurs, combien la perte que je fais est grande!... Pierre, mon noble Pierre, mon fiancé!

mon époux ! ah ! c'est donc vrai que nous sommes à jamais séparés ? à jamais perdus l'un pour l'autre !... O ma tante ! je lui ai juré ma foi... je lui appartiens... je ne puis plus me séparer de lui !... Il sera à moi pour toujours... A moi dans la mort ! à moi dans la tombe !... à moi dans le ciel !...

—Calme-toi, mon enfant ! Ma pauvre Amélie ! calme toi, ou je ne te dirai pas tout.

—Tout ? vous ne dites pas tout ? Ah ! parlez, je serai calme. Tenez ! voyez comme me voilà raisonnable !... j'écoute. Je ne dis plus rien...

Et la pauvre enfant cherchait à comprimer les rudes battements de son cœur, essuyait ses paupières humides, essayait de sourire même, malgré l'amertume de ses pensées.

—Il est venu pour te voir, reprit madame de Tilly.

—Ici ? fit vivement Amélie en pâlissant.

—Ici. Mais il n'a pas eu la permission d'entrer dans le parloir même.

—Il est venu pour me voir ! pour me voir ! répéta la jeune novice avec une émotion pleine de ravissement et de tristesse aussi pourtant...

Et ses beaux yeux levés au ciel roulaient de grosses larmes.

Elle ajouta presque aussitôt :

—Je serais morte de honte à ses pieds... Il valait mieux ne pas le recevoir sans doute... Mais pourquoi lui refuser cela ?

—La mère Migeon est juste mais sévère. Elle est la tante de Varin, et n'aime point les Philibert. Ton entrée au couvent cause un mortel chagrin à Pierre, ajouta-t-elle, car il sait ce que cela veut dire.

—Hélas ! pouvais-je faire autrement ? Oserais-je mettre dans sa main loyale, ma main souillée de sang ?... Mais il me pardonne ; il ne m'oublie point ; il m'aime encore ! Ah ! c'est une consolation qui me reste dans ma triste infortune !...

—Mes chères enfants, je vous quitte pour vous revoir bientôt, fit madame de Tilly en embrassant ses nièces.

Soumettons-nous à la volonté du Seigneur, continua-t-elle ; quand vient la nuit, les objets disparaissent dans l'obscurité, et nous ne les apercevons plus ; ils sont comme s'ils n'existaient point, et cependant, ils existent toujours, et quand rayonne la lumière ils apparaissent de nouveau. Nous sommes dans les ténèbres à cette heure, et nos regards ne voient plus que l'image de Notre-Dame de Grand Pouvoir, au pied de laquelle brûle la lampe de Repentigny ; mais le soleil de la justice se lèvera un jour pour tous.



CHAPITRE LVIII.

OH ! QU'ILS SONT BEAUX DANS LA MORT SES RESTES BÉNIS !

I.

Depuis longtemps le chant des vêpres avait cessé. C'était le soir ; et l'angelus, s'échappant en accords mélodieux de tous les beffrois, venait d'inviter la terre à bénir la mort et la vie.

Les religieuses du monastère entraient dans leurs humbles cellules, et les enfants dont elles avaient la garde reposaient dans les dortoirs peuplés de songes gracieux.

Des bougies vacillantes plongeaient leurs timides rayons dans les ombres des grands corridors, où de temps en temps résonnaient les pas discrets des pieuses femmes qui sortaient de la chapelle.

Comme le flot sonore qui chante pendant que la lune paisible l'enveloppe de ses clartés, la mère Ste Madeleine de Borgia, à genoux au pied de la statue de St. Joseph, avait entonné l'hymne solennelle.

Ave, Joseph, fili David juste !
Vir Mariæ de quâ natus est Jesus !

II.

Mère Esther, suivie des deux nouvelles postulantes, traversa un long couloir, passant devant les portes des alcôves où s'endormaient, en récitant le *Memorare*, les fidèles épouses du Christ

Elle s'arrêta devant une cellule fermée.

Sur la porte de cette cellule se lisaient en lettres noires, ces paroles du Sauveur :

" Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par la douleur, et je vous consolerai."

Elle ouvrit.

—Entrez, dit-elle aux deux jeunes filles, c'est la cellule d'une fidèle servante de Marie, de votre bien aimée tante, mère Madeleine... Par une faveur spéciale, vous y passerez ensemble les premières heures de votre sainte captivité.

—Le souvenir de mon illustre parente habite toujours ici, répondit Amélie, et il m'apprendra la résignation.

III.

La cellule était presque nue. Dans un coin, un lit blanc mais dur comme la couche d'un anachorète ; adossée au mur, une petite table de bois simplement poli, avec quelques livres dessus ; puis une couple de chaises sans peinture. Tout au fond, suspendue à la cloison, était restée une figure de Notre-Dame des Sept Douleurs, brodée en soie. Une œuvre d'art !

Amélie et Héloïse vinrent s'agenouiller devant cette image. Puis après une prière fervente, elles se levèrent pour l'admirer à la lumière de la lampe.

—Tante Madeleine a brodé cet admirable sujet, dit Amélie, dans une heure de mortelle angoisse, alors que son fiancé Julien Lemoine venait de mourir sur le champ de bataille. Elle est avec lui maintenant. Elle est bien heureuse.

—Nous souffrons plus qu'elle n'a souffert, observa Héloïse. Les larmes peuvent suffire à pleurer ceux qui ne sont plus, mais elles ne suffisent pas à pleurer ceux que l'on a perdus sans espoir et qui vivent toujours !...

La lampe mettait comme une auréole de gloire au front de la Vierge des Douleurs. Les deux jeunes filles se jetèrent à genoux de nouveau et pleurèrent longtemps.

IV.

Madame de Tilly avait déclaré à la mère Supérieure que ses nièces seraient richement dotées, et mère Migeon ressentit une grande joie de cela, car le couvent se trouvait dans une position difficile depuis quelques années. La guerre avait épuisé les sources de revenus et l'inquiétude se glissait forcément dans l'esprit de celles qui étaient chargées de l'administration. Elles cachaient bien, autant que possible, la situation à la communauté, pour ne pas la distraire de la prière et de la méditation, mais l'heure redoutée n'aurait pas manqué de sonner enfin.

Cependant, les bonnes religieuses s'étaient déjà soumises de grand cœur à bien des privations. C'était presque la ration des naufragés. Mais la patrie souffrait et il était doux en quelque sorte de souffrir avec elle et pour elle.

Depuis longtemps le tronc de St. Joseph, pour les pauvres, ne se remplissait plus. St. Joseph au blé, veillait depuis longtemps sur des magasins vides, St Joseph au labeur restait insensible aux supplications des cuisinières qui lui demandaient des aliments en quantité suffisante, au moins.

V

—Je remercie St Joseph de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte, dit mère St. Louis à l'oreille de mère St. Antoine, comme elles sortaient ensemble de la chapelle. Le jour qu'Amélie de Repentigny fera profession, sera pour nous le jour des noces de Cana. L'eau se changera en vin. Je n'aurai plus besoin de ramasser les miettes, excepté pour les mendiants.

VI.

Les jours vinrent et s'enfuirent avec leur continuel lot de peines et de joies. Le temps inexorable marchait toujours son pas mesuré, également sourd aux langueurs de l'ennui et aux désirs satisfaits.

Amélie, fatiguée de la terre, soupirait après cette utre vie où le temps n'existe plus, mais où les penées et l'amour mesurent seuls l'éternité !

Héloïse et elle se soumettaient humblement au ɔug de l'obéissance. Toutes deux rivalisaient d'areur pour la pénitence et la prière.

L'esprit de leur pieuse tante Madeleine semblait emplir encore la petite cellule ; elles se sentaient ans une atmosphère deux fois sanctifiée, et l'air u'elles respiraient semblait saturé des arômes du iel.

Amélie n'oubliait point Philibert cependant, et uand, par hasard, elle entendait son nom, elle leait vers Dieu ses yeux pleins d'eau et murmurait ne prière.

VII.

Cependant le crime de son frère, l'anéantissement e ses plus chères espérances, la perte irréparable e son fiancé, la complète destruction de sa félicité ci-bas : c'en était plus qu'il ne fallait pour la briser t la pousser au tombeau. Elle maigrit, ses joues se reusèrent. Elle demeura belle pourtant, et son âme rdente parut se refléter davantage dans sa figure maciée. Elle semblait s'immatérialiser. Une tache ose comme le reflet d'un feu intérieur parut sur sa ɔue, s'effaça, puis revint encore pour ne plus disparaître ; ses yeux pleins d'amour s'agrandirent et brilèrent d'un éclat inouï. Elle se prit à tousser, à ousser, et bientôt, ses forces l'abandonnant, elle se raîna comme un fantôme dans les corridors soliaires,

Mère Migeon secoua la tête d'un air désespéré. Des prières et des messes furent offertes à Dieu pour lle, mais en vain. Dieu l'appelait à lui. Et puis, lle était heureuse de mourir.

VIII.

Pierre n'avait pu la voir qu'une fois depuis qu'elle tait entrée au couvent. Quand il apprit qu'elle se

mourait, il accourut au monastère. Il espérait en forcer l'entrée par ses prières, ses promesses et ses pleurs. Helas! il ne savait pas que l'inflexible règle est plus puissante que les murs des citadelles et que l'armée religieuse ne capitule jamais!

Il pouvait entrer dans le parloir, mais jamais son pied ne franchirait la porte sombre qui le séparait de sa bien-aimée!

Amélie viendrait peut-être derrière la grille; mais il ne la verrait toujours qu'à travers d'implacables barreaux croisés drus.

La portière lui dit d'abord que la jeune novice ne pouvait se rendre au parloir, et qu'il n'y avait plus qu'à s'en retourner, puisqu'il ne pouvait franchir le seuil du cloître.

Il poussa un gémissement profond.

—Au moins, dites-lui que je suis ici, que je suis accouru pour la voir une dernière fois!... Je ne sortirai pas avant que j'entende sa dernière parole! que j'aie reçu son dernier adieu!

IX.

Amélie retrouva une force nouvelle en apprenant que Pierre l'attendait, qu'il voulait la voir! Elle supplia les religieuses de la conduire au parloir... Cela ne la ferait pas mourir plus tôt; cela n'offenserait pas le bon Dieu... Il devait être son époux, cet homme... et le Ciel avait reçu leurs serments!

Elle pleura ses dernières larmes; elle entoura de ses bras amaigris le cou de la mère Supérieure; elle invoqua sa tante Madeleine qui avait tant pleuré elle aussi, avant de monter aux cieux...

Au même instant, quelqu'un vint annoncer que madame de Tilly attendait aussi dans le parloir, et désirait fortement voir la jeune mourante.

La mère Supérieure ne résista plus. Amélie fut portée dans une chaise et déposée derrière la large grille noire.

Héloïse la suivait.

—Pierre ne me reconnaîtra pas, lui murmura-t-

elle. Pourtant je vais lui sourire et peut-être qu'il se souviendra.

Son voile était rejeté en arrière, découvrant sa figure douce et pâle.

X.

Dès qu'il entendit le bruit des pas dans les couloirs, Pierre tressaillit, car il eut un pressentiment de son bonheur amer. Ses yeux se fixèrent ardents sur les barreaux épais. Il était tenté de les rompre.

Elle arriva.

Il poussa une clameur et ouvrit les bras comme pour l'enlacer dans une dernière étreinte. Il se heurta à l'implacable grille.

—Amélie! ma bien-aimée Amélie! criait-il, ah! je vous vois donc une fois encore, mais comment?...

—Vous ne maudissez pas ma famille...... Vous avez donc pitié de moi, murmura la mourante.

—Pauvre ange! pauvre ange! moi, maudire votre famille! moi, manquer de pitié! ah! vous ne me connaissez donc plus?

Et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Amélie se rejeta en arrière dans son fauteuil, et se couvrant le visage de ses mains, elle commença à sangloter.

Pierre, collé à la grille de l'étrange prison, la regardait par les trous étroits, et ses doigts crispés semblaient vouloir déchirer les barreaux.

—Amélie! Amélie! appelait-il... Ah! si près de toi! et ne pouvoir mettre sur ton front le baiser de l'époux!

XI.

Madame de Tilly pleurait en silence, appuyée sur le bras de sa chaise. Héloïse aussi pleurait.

Amélie se découvrit la figure tout à coup et tendit ses bras vers son fiancé.

—Pierre! gémit-elle, je vais mourir... je me meurs!... Je suis heureuse de mourir... puisqu'il me faudrait vivre sans vous!... Oh! je vous aime!...

Pierre sanglotait et les transes amères soulevaient ses épaules.

—Pierre ! reprit Amélie, voulez-vous accepter ma vie en expiation du crime de LeGardeur ? Voulez-vous pardonner à mon malheureux et aveugle frère ?

—Pauvre enfant ! il est pardonné depuis longtemps ! depuis longtemps !......... Il ne savait pas ce qu'il faisait... Il a été l'instrument des ennemis de mon père !......... Je lui ai pardonné sa faute, et pour l'amour de vous, en ce moment, je lui rends mon amitié !...

—Mon noble Pierre ! s'écria la mourante novice, merci ! merci ! Et se penchant en avant, elle mit ses doigts de marbre sur la grille noire, et comme des rayons fauves, ils passèrent dans les vides que formaient les barreaux.

Pierre les couvrit de baisers ardents.

Il croyait qu'ils allaient se réchauffer sous ses lèvres de feu : hélas ! ils se refroidissaient de plus en plus.

Il regarda. Amélie, la tête légèrement inclinée, souriait doucement. Puis élevant vers le ciel ses yeux brillants d'une ineffable douceur : Mon doux Jésus ! dit elle, il ne me reste plus qu'à mourir. Acceptez ma vie en expiation du crime de LeGardeur... Puissé-je le revoir au Ciel... avec Pierre !... avec tous ceux qui me sont chers... Avec ma mère et ma bonne tante de Tilly, ma seconde mère... Dites-lui, ma tante, que je l'attendrai au Ciel... avec vous tous, mes sœurs... Marie ! Reine du Ciel ! assistez-moi dans ce moment suprême... Aidez-moi à quitter cette terre de larmes et à me présenter devant Votre Divin Fils, ma suprême espérance ! Jésus ! Marie ! Joseph ! Mon Dieu ! Je remets mon âme entre vos mains...

—Amélie ! s'écria Pierre, Amélie ! ne meurs pas maintenant ! Dieu va se laisser attendrir... Amélie !

Elle souriait toujours ; le sourire était imprimé sur sa lèvre froide : le sourire de l'innocence dans la vie, le sourire de l'innocence dans la mort !

Elle souriait, mais ne l'entendait plus !

Elle était morte ! *

---

* M. Kirby, qui a donné tant de preuves de respect et même d'admiration pour nos institutions catholiques et pour notre culte, est, il ne faut pas l'oublier, *protestant* en religion. Comme tel, il ne peut connaître toutes les nuances les plus délicates du sentiment catholique et de la sainte réserve qui règnent dans nos communautés religieuses. C'est ce qui explique pourquoi il a, dans l'original, fait admettre Philibert dans la chambre de la mourante.

Le lecteur objectera peut-être que cette scène, fort belle d'ailleurs, manque de vraisemblance. Nous l'admettons volontiers, bien que, avec la bienveillante permission de l'auteur, elle ait été quelque peu modifiée.

Même avec la modification que l'on y a apportée, nous nous faisons un devoir de déclarer que ce serait méconnaître les saintes rigueurs de la règle qui régit nos communautés religieuses et même dénaturer les sentiments qui doivent animer une novice instruite dans la foi catholique, que de lui faire faire une aussi large part à l'amour humain en face de la mort. Une catholique, après avoir renoncé au monde et s'être enfermée dans un cloître, serait-elle animée de sentiments aussi purs que ceux d'Amélie et aurait-elle quitté son fiancé dans les circonstances extraordinaires racontées plus haut, ne songerait pas à se faire porter au parloir pour l'y rencontrer. Encore moins, les Supérieures d'un couvent permettraient-elles une semblable rencontre.

Cependant, comme nous n'avons rien vu dans cette scène qui pût blesser le sentiment catholique, pas plus que la morale et les convenances, et que c'eut été créer, dans l'ouvrage, une lacune considérable, nous avons cru devoir laisser subsister l'entrevue.—*Note des Editeurs.*



CHAPITRE LIX.

LA JUSTICE DE DIEU PEUT ÊTRE LENTE, CAR ELLE EST CERTAINE.

I.

Amélie de Repentigny fut enterrée dans la chapelle du couvent. La cérémonie des funérailles laissa, par sa touchante simplicité, une impression véritablement grande. La foule se pressait autour de l'humble tombe.

Pierre Philibert, dissimulé dans un coin, à genoux, la tête penchée sur sa poitrine, pleurait.

Le cri sublime et plein d'angoisses du *Libera* fit frémir son âme, et il jeta un sanglot qui monta vers le ciel avec les supplications des vierges et les mélodies de l'orgue.

II.

Bien des années plus tard, une religieuse à l'air triste, mais serein comme la résignation, venait encore, matin et soir, s'agenouiller sur la pierre qui recouvrait le tombeau d'Amélie. Dans sa prière fervente, le nom de LeGardeur se mêlait au souvenir de la novice morte si tôt. Cette religieuse, fidèle à la sainte amitié, c'était Héloïse de Lotbinière.

La lampe de Repentigny versa ses douces clartés sur la tombe de la dernière enfant de l'illustre maison.

Elle brille encore aujourd'hui comme pour rappeler le souvenir des vertus que le ciel a depuis longtemps récompensées !

Madame de Tilly fut inconsolable. Elle regardait Pierre comme son fils et voulait le faire son héritier dès qu'il aurait épousé Amélie.

Elle voulut lui donner son immense fortune, non seulement comme un témoignage de la haute estime qu'elle avait pour lui, mais aussi comme compensation pour les dommages que lui causerait la mort de son père.

Il refusa le royal héritage.

—C'était pour elle que je voulais des richesses, fit-il ; maintenant qu'elle n'est plus, je n'ai besoin de rien. Je retourne en Europe mettre de nouveau mon épée au service de mon roi. Je ne chercherai point la mort, mais ne la fuirai point non plus. Il me tarde d'aller rejoindre au ciel ma fiancée...

—O mon Dieu ! s'écriait souvent madame de Tilly, comme la ruine de notre félicité est profonde !

Le père de Berey lui répliquait tout en partageant sa sombre désespérance.

—La raison ne saurait seule comprendre ou expliquer les voies de Dieu, et l'homme est un pauvre aveugle que la foi guide sûrement. Le juste est souvent éprouvé et le méchant triomphe ; mais ce n'est que pour un temps. La fin du juste est douce et calme, la mort de l'impie sera éternelle !

Il avait perdu sa gaieté habituelle, le bon religieux, et il gémissait sur les afflictions de ses amis.

Après la conquête, madame de Tilly donna une partie de ses biens aux Ursulines et se retira en France, dans la vieille Normandie, où fleurit encore un rameau de son illustre famille.

VIII.

Le printemps qui suivit la mort d'Amélie, Pierre Philibert dit un éternel adieu à la terre natale et s'en fut prendre du service dans l'armée. Il se distingua maintes fois par sa valeur et son courage, et vint enfin tomber en héros sur le champ de bataille de Minden.

La mort du bourgeois fut le signal de la défaite

et de la ruine du parti des *honnêtes gens*. La Grande Compagnie triomphait. Elle tenait toute la colonie dans ses serres impitoyables.

IV.

Le vertueux de La Galissonnière fut rappelé et il eut pour successeur le faible de La Jonquière et de Vaudreuil. Bigot put sans gêne et sans crainte se livrer aux plus sales spéculations. La vénalité honteuse entra même dans le château St. Louis avec de Vaudreuil, qui devint, affirment plusieurs, le compère de l'Intendant.

V.

Après avoir parcouru l'Amérique du Nord en vainqueur illustre, Montcalm vint tomber, inutile victime, sur le rocher de Québec.

Pendant que Bigot regorgeait de richesses et festoyait scandaleusement, les soldats mouraient de faim, et les magasins militaires restaient sans munitions.

L'héroïsme de l'armée ne pouvait aller au-delà de la mort.

La patrie était épuisée. Bigot et toute sa bande infâme déchiquetaient son cadavre de leurs mains crochues et de leurs griffes maudites.

Ce ne sont pas les armées anglaises qui ont pris Québec et forcé Montréal à capituler, c'est la rapacité, c'est le brigandage de Bigot ! C'est la coupable indifférence de la luxurieuse Cour de Versailles !

VI.

Après un long emprisonnement à la Bastille, Le Gardeur fut libéré. Il n'eut pas de procès. Son épée lui fut rendue et il reprit son grade dans l'armée.

Les courtisans de Versailles n'étaient peut-être pas fâchés d'être débarrassés du bourgeois et des honnêtes gens.

Devenu un autre homme, un homme aussi sage qu'il avait été dissipé, aussi régulier qu'un religieux

dans sa conduite, pénitent et mortifié autant que vaillant et brave, il suivit, dans le nouveau monde, les étendards de Montcalm. Il se battit à Chouaguen, il prit part à la défense des forts de Montmorency et fut un des héros de la bataille des plaines de Ste. Foye.

VII.

Il ne voulut jamais parler à Angélique DesMeloises. Un jour, il la rencontra sur le perron de la cathédrale. Elle tressaillit comme au contact du feu, trembla légèrement, rougit beaucoup, hésita une minute, puis lui tendit la main avec un sourire séducteur et en l'enveloppant du plus ardent regard.

Le Gardeur était de pierre, maintenant. S'il aimait encore une femme, c'était peut-être la modeste religieuse des Ursulines, qui s'appelait autrefois Héloïse de Lotbinière.

A la vue d'Angélique, sa vieille colère se réveilla, il oublia qu'il était gentilhomme, d'un coup violent il repoussa la main qui s'offrait à lui, et s'éloigna.

VIII.

Après la conquête de la colonie, il repassa en France avec les restes de l'armée. Le roi le combla d'honneur, mais cela le laissait indifférent, car il n'avait plus personne avec qui les partager. Tous ceux qu'il avait aimés étaient disparus !

Il ne se maria jamais. Il finit sa carrière remarquable pendant qu'il occupait la haute position de gouverneur de Mahé, dans l'Inde.

IX.

Un jour de l'an de grâce 1777, un autre conseil de guerre siégeait aussi dans la grande salle du château St. Louis. C'était un conseil bien différent de celui que nous avons vu déjà. Le temps et les circonstances avaient bien changé.

Les conseillers étaient des Anglais et des Canadiens ; le gouverneur, leur président, venait d'Angle-

terre, et se nommait Sir Guy Carleton. Sur les murs de la vaste chambre, les armes de l'Angleterre remplaçaient les emblèmes de la France. Des officiers en habits rouges se promenaient sur le parquet sonore, fidèles et loyaux envers le souverain nouveau, comme ils l'avaient été envers la mère-patrie. C'étaient le vieux de la Corne St. Luc, de Salaberry, de Beaujeu, Duchesnay, de Gaspé, et plusieurs autres vaillantes épées. Ils se préparaient à défendre le Canada contre l'invasion Américaine.

Le peuple de la Nouvelle-France savait qu'il avait été pillé, volé, ruiné par l'Intendant Bigot, puis lâchement abandonné par son roi ; alors il s'était tourné avec espoir vers le vainqueur et l'avait accepté franchement, comme l'arbitre de ses destinées nouvelles.

Néanmoins, les liens du cœur ne se rompirent jamais et longtemps, longtemps ! les colons délaissés tournèrent vers la France lointaine des regards mouillés de larmes. Longtemps, ils l'appelèrent secrètement, ardemment ; mais en vain, elle ne revint plus !...

IX.

Quand les colonies anglaises se révoltèrent et que la France vola à leur aide, le peuple canadien se sentit humilié...

Comment ! cette France si cruellement sourde à leurs supplications, cette France si vilement indifférente à leurs souffrances et à leur héroïsme, accourait à la voix des étrangers !... Ah ! l'honneur se révoltait, l'âme s'indignait et le soldat canadien ne pouvait pas marcher sous les mêmes drapeaux que ceux qui avaient été ses ennemis constants ou ses maîtres oublieux !

Il repoussa fièrement les offres séduisantes de La Fayette, fièrement les superbes avances de D'Estaing.

L'Evêque Briand prêcha la soumission et la fidélité au régime nouveau, le clergé presque en en-

tier éleva sa voix puissante pour maudire la révolution des états voisins et pousser le peuple canadien à se défendre contre l'invasion.

Jumonville de Villiers était enfin vengé.

XI.

Mais le loyal Canadien n'avait pas vidé le calice des amertumes et son dévouement inaltérable devait rester sans récompense. Aux pillards éhontés de l'ancien régime, succédèrent les orgueilleux tyranneaux de la race conquérante, et la province fut traitée en pays conquis.

D'un côté, l'autorité armée de verges ; de l'autre, une population soumise presque jusqu'au servilisme.

La lutte fut longue. La colonie eut des héros ; les héros de la paix et des combats constitutionnels. Elle eut aussi le sang des martyrs. Or, le sang des martyrs fait germer la liberté.

XII.

Sir Guy Carleton tenait à la main un journal qu'il venait de recevoir d'Angleterre. Il le présenta à de La Corne :

—Lisez ceci, dit-il ; c'est, si je ne me trompe, la mort d'un de vos anciens amis, que j'ai une fois rencontré dans les Indes. C'était un caractère sombre, taciturne, mais un brave et habile commandant.

La Corne prit le journal et lut avec une vive émotion :

—" Indes Orientales. Mort du marquis de Repen-
" tigny. Le marquis Le Gardeur de Repentigny, gé-
" néral d'armée et gouverneur de Mahé, est mort l'an
" dernier, dans cette partie des Indes qu'il avait par
" sa bravoure et son habileté, conservée à la France.

" Le marquis servit au Canada où il a laissé aussi
" la réputation d'un brave et vaillant soldat."

De La Corne sentit les larmes rouler sous ses vieilles paupières grises. Il passa le journal à De Beaujeu.

—Le Gardeur est mort ! dit-il, ce pauvre Le Gar-

deur ! On lui a fait plus de mal qu'il n'en a fait aux autres... Que Dieu lui pardonne ! Ses intentions ne furent point perverses... Chose étonnante, celle qui fut la cause de ses fautes et de ses malheurs, continue à vivre dans les plaisirs et à briller dans le monde. Les secrets de la Providence sont insondables. Angélique Des Meloises fleurit au milieu de ses crimes, le bourgeois est mort victime de ses vertus ! et Amélie ! ma pauvre Amélie !...

De La Corne n'acheva point. Il s'assit et demeura longtemps pensif et comme abîmé dans l'amertume de ses réflexions.

XIII.

Angélique avait joué sa vie contre les satisfactions d'une ambition effrénée, et elle n'avait pas perdu tout à fait la partie. Le meurtre de Caroline de St. Castin, et surtout la peur de voir son crime dévoilé, pesaient lourdement sur sa conscience ; mais pas assez pour effacer le sourire de ses lèvres, l'éclair de son regard et l'air gai de sa figure. Elle ne se trahit jamais. Elle alla même jusqu'à se cacher sous le masque de la piété, quand la piété devait la protéger mieux. Qu'importait une profanation de plus ?

Le mortel secret de Beaumanoir demeura enseveli sous les ruines du château. Il attend là le jugement dernier.

Mais la perverse fille se livra vainement à l'intrigue et au péché ; Bigot, qui la soupçonnait en silence, ne lui offrit jamais de l'épouser, et quand Le Gardeur l'eut humiliée, à la porte de la cathédrale, en dédaignant la main qu'elle lui tendait, elle se livra, de dépit, au chevalier De Péan. Elle devint la femme de ce vil spéculateur.

Epouse infidèle, elle voulut autant que possible imiter la Pompadour dans ses magnificences et dans ses turpitudes, et faire du palais de Bigot un autre Versailles, sinon en splendeurs, du moins en immoralités.

Elle mena joyeuse existence. Elle se vêtait de

pourpre et de soie, pendant que les grandes dames se dépouillaient pour la patrie ! Elle s'asseyait à une table somptueuse quand le peuple mourait de faim dans les rues de la ville ! Elle achetait des terres et des maisons avec l'argent de l'Etat, pendant que les braves soldats de Montcalm versaient leur sang après avoir perdu leur salaire ! Elle donnait des banquets à l'heure où les boulets anglais enfonçaient les portes de la capitale ! Elle prévit la fin de Bigot et sut hériter de ses richesses !

XIV.

Le sort de Bigot est un avertissement pour les spéculateurs malhonnêtes et les oppresseurs.

Peu de temps après la perte de la colonie, il repassa en France avec Varin, Cadet, Pénisault et d'autres actionnaires de la grande Compagnie. La Bastille s'ouvrit pour les recevoir, car ils étaient devenus des instruments inutiles.

Ils furent jugés par une commission spéciale, trouvés coupables de malversations, d'infidélités, de pillage, et condamnés à faire restitution, à demeurer en prison en attendant cette restitution, et à être ensuite à jamais bannis du royaume.

L'histoire ne nous a pas encore appris d'une manière certaine quelles ont été les dernières années de Bigot. Il est étonnant qu'un homme dont le rôle politique en Canada fut si important, soit mort sans éveiller un souvenir. Pas un mot pour raconter sa fin !

On suppose que la Pompadour aura, par son influence, fait adoucir ou commuer sa peine, et que sous un nom d'emprunt, et avec les débris de ses vols, il aura vécu dans l'aisance, ou le luxe peut-être, à Bordeaux où il est mort.

XV.

Angélique ne le regretta point. Elle se disait cependant que les destinées de la Nouvelle-France auraient été tout autres, si cet homme avait voulu

s'attacher à elle par des liens indissolubles et suivre ses conseils.

Alors, du moins, elle n'aurait pas tué Caroline de St. Castin ! Elle ne serait pas devenue la femme d'un homme qu'elle haïssait ! Elle n'aurait point profané l'amour !...

Après la chute de la colonie, elle voulut se rendre en France pour tenter la fortune sur un théâtre plus grand ; mais la Pompadour lui défendit, sous les peines les plus sévères, de mettre à exécution ce hardi projet.

Elle s'irrita, mais ne s'exposa point. Elle se vengea en se moquant de la royale maîtresse, et en se vantant de l'avoir fait trembler par ses charmes et son esprit.

XVI.

Les vieillards de la dernière génération se rappelaient d'avoir vu passer, quand ils étaient tout petits, les splendides équipages de madame de Péan, dans l'avenue ombreuse de Ste Foye. Et les gens d'alors qui se faisaient vieux hochaient la tête en la regardant, et disaient bien des choses ; mais nul ne savait le terrible secret qu'elle cachait au fond de son cœur !

XVII.

La destinée de la Corriveau fut terrible.

La Corriveau ne fut point indiscrète et ne trahit jamais sa brillante complice, grâce à l'or dont elle fut gorgée, et à la peur de tomber elle-même entre les mains de la justice.

Un jour d'été, dans l'année qui suivit la conquête, le bonhomme Dodier fut trouvé mort dans sa maison. Fanchon, qui soupçonnait un crime, ne se gêna pas pour parler, et donna l'éveil. Une enquête eut lieu et l'on découvrit qu'une main meurtrière avait coulé du plomb fondu dans l'oreille du défunt.

La Corriveau fut arrêtée.

Une cour de justice spéciale fut aussitôt formée, qui siégea dans le grand parloir des Ursulines, où

le général Murray avait établi ses quartiers généraux.

Le bombardement avait en partie détruit la ville. La Corriveau eut un procès loyal. Elle se défendit habilement ; mais l'heure de la justice avait sonné.

Le tribunal la condamna à être pendue et enfermée ensuite dans une cage de fer, qui serait exposée sur les hauteurs de Lévis, en face de la ville.

La sorcière de St. Valier fit appel à la reconnaissance d'Angélique, et la supplia d'intercéder en sa faveur, la menaçant de révéler le meurtre de Caroline si elle ne la sauvait de l'échafaud.

Angélique était trop contente de se débarrasser d'une dangereuse complice pour intervenir à cette heure suprême. Elle sut tromper la condamnée, entretenir son espérance et lui fermer ainsi la bouche jusqu'à l'instant fatal.

XVIII.

Longtemps, le lieu où fut exécutée la sorcière passa pour un lieu maudit.

L'hiver, pendant que le vent de nord-est gronde dans les cheminées, et fait craquer le toit des maisons ; pendant que la poudrerie vole sur les routes et ensevelit les clôtures grises sous son blanc linceul, les enfants, les femmes, les vieillards, serrés les uns contre les autres, auprès du poêle qui bourdonne, racontent en frémissant comment gémit l'âme damnée de la sorcière, ou comment, dans les ténèbres, avec sa cage de fer qu'elle traîne comme une plume, elle court après les voyageurs égarés.

XIX.

Trois générations d'hommes avaient passé depuis que la cage de fer et l'immonde prisonnière étaient disparues, quand un jour, un habitant de Lévis, en creusant le sol, entendit sa bêche résonner sur un corps métallique.

Il creusa encore. O terreur ! c'était la cage avec le squelette de l'horrible vieille !...

Toute la ville courut voir la lugubre trouvaille. L'histoire de la petite fille d'Exili était pourtant bien oubliée déjà.

Un peu plus tard, le Museum public de Boston achetait la relique maudite et lui donnait une place d'honneur dans ses chambres curieuses.

Une jeune dame de Québec qui savait le drame sanglant et dont l'œil curieux ne laisse rien échapper, l'a vue et me l'a dit.

La maison de Saint Valier fut brûlée jusqu'en ses fondements, dans la nuit qui suivit l'exécution de la sorcière. Avec la maison de la Corriveau fut détruit le laboratoire d'Antonio Exili et le secret infernal de l'*Aqua Tofana* fut perdu. Espérons que nul chimiste, jamais, ne le retrouvera !

XX.

Et maintenant, notre tâche est terminée. Notre récit finit dans les pleurs, comme presque tous les vrais récits de cette pauvre terre. La justice humaine, la justice divine n'y apparaissent guère. Hélas ! nous aurions aimé qu'il en fût autrement, car le cœur soupire après la félicité comme l'œil après la lumière ! Mais la vérité est plus puissante et plus neuve que la fiction. Et puis, l'heure de Dieu sonne quand il le faut. Sa justice est infaillible et la justice de l'homme est bien aveugle.

Au reste, moi qui écris cette histoire mélancolique, je ne me sens pas le courage de mépriser la tradition et d'oublier la vérité, pendant que le chien d'or est encore là sur une des façades de la rue Buade ; pendant que les ruines de Beaumanoir recouvrent encore les cendres muettes de Caroline de St Castin ; pendant que sous l'œil de Dieu et les reflets de la lampe votive, Héloïse de Lotbinière et Amélie de Repentigny dorment paisiblement leur dernier sommeil !

FIN DU CHIEN D'OR.

LE R. P. LOUIS MARQUET



CHOIX DE SES DIVERS ÉCRITS

ET DE SA CORRESPONDANCE

LE PÈRE LOUIS MARQUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CHOIX DE SES DIVERS ÉCRITS

ET DE SA CORRESPONDANCE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR LE PÈRE V. ALET, S. J.



PARIS

OUDIN FRÈRES

51, rue Bonaparte.



NANTES

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—

1881

PRÉFACE.

Bien des personnes ont demandé avec instance un livre, une publication quelconque, qui fît revivre les traits vénérés et chéris du Père Louis Marquet, de celui qui fut pour elles non seulement un très-sage guide spirituel, mais un père, un véritable ami. Le présent volume a pour but de répondre à ce pieux désir. On y retrouvera l'éminent religieux que nous pleurons, et on n'y retrouvera que lui. Comme l'annonce le titre, nous ne faisons que présenter au public un choix de ses divers écrits et quelques fragments de sa correspondance.

Après une courte Notice biographique, déjà en partie connue du lecteur, nous lui offrons un grand sermon, *l'Autel catholique*, qui peut donner une idée de son éloquence. Il remonte à 1839, c'est-à-dire à l'âge de sa pleine maturité, à l'apogée de son talent. Nous le reproduisons tel qu'il l'a

laissé en manuscrit, sans y changer un seul mot. Il existe quelques autres discours, moins finis, mais qui mériteraient peut-être aussi les honneurs de l'impression.

A la suite, vient une Instruction aux Enfants de Marie, qui est de 1872. Nous avons dû la reconstruire pièce par pièce avec des notes, qui nous sont arrivées de différents côtés. On ne s'apercevra que trop de ce travail de retouche ; mais nous avons cru faire plaisir aux fidèles auditrices de l'inimitable causeur, en leur gardant au moins un écho, si imparfait qu'il soit, d'une parole qu'elles n'entendront plus.

Sa physionomie est mieux reproduite dans le recueil de Pensées détachées sur divers sujets, qui forme la partie la plus remarquable peut-être du livre. C'est ce choix, nous l'avouons, qui nous a demandé le plus de temps et coûté le plus de soins. Il a fallu chercher, fouiller plutôt dans un tas de papiers sans ordre, de tout format, revers de copies d'écolier, enveloppes de lettres,

bouts de feuilles longs et larges comme la main, parfois même comme le doigt. Tout lui était bon pour décharger son esprit d'une pensée neuve, forte, originale, qui s'offrait à lui sous une forme plus ou moins saisissante. Nous nous sommes contenté de ranger ces Pensées, je dirais presque ces soudaines inspirations, sous leurs titres respectifs, sans nous préoccuper d'établir entre elles aucun rigoureux enchaînement. Tout au plus, avons-nous, par ci par là, intercalé, ou même changé un mot, dans l'intérêt de la clarté ou d'une plus parfaite exactitude. De simples jets, destinés à aider la mémoire, et auxquels il n'avait nullement songé à donner une forme définitive, ne nous ont pas paru mériter un respect aussi scrupuleux que des compositions achevées et parachevées par leur auteur. D'ailleurs, nous voulons avant tout être utile.

Les lettres et les quelques notes de direction qui suivent le recueil des Pensées sont loin de dire complètement ce que fut

le Père Marquet comme directeur des âmes. Il écrivait peu, surtout dans les derniers temps. Nous n'en avons que plus de reconnaissance pour les personnes qui ont bien voulu ouvrir en notre faveur leur secrétaire réservé.

On le voit, ce n'est pas un monument que nous prétendons élever à cette noble et sainte mémoire ; c'est plutôt un simple *memento* que nous offrons à ceux-là surtout qui le connurent. Puissent d'autres encore parcourir ces pages avec fruit et consolation, et leur donner de prolonger sans fin un apostolat déjà si fécond.

Nantes, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le 19 septembre 1880.

V. A. s. J.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

I.

Louis-Marie MARQUET était fils de cette terre de Bretagne, qui ne cesse de donner à l'Eglise et à la France des hommes aussi éminents par la vertu que par tous les genres de mérite.

Il naquit à Port-Louis, le 9 mars 1803, et fut baptisé le jour même, en l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Assomption. On peut le remarquer, la Sainte Vierge, dont il fut toujours l'enfant le plus dévoué et que sa muse aimait tant à célébrer, se retrouve et dans le deuxième de ses noms de baptême et dans le vocable de l'église où il reçut le caractère de chrétien.

Nous ne savons presque rien de son enfance. Seulement, dans l'abandon des entretiens intimes, il lui échappait parfois certains récits naïfs se rapportant à ce premier âge, et où perçait déjà cette vivacité d'esprit, qui brilla plus tard en lui avec tant d'éclat et de charme.

Son père, brave officier de santé de la Marine, et sa pieuse mère n'eurent rien plus à cœur que de lui procurer le bienfait d'une éducation religieuse à la fois et distinguée. Ils s'empressèrent de le faire admettre, tout jeune encore, au Petit-Séminaire de Sainte-Anne

d'Auray, dont la direction venait d'être confiée à la Compagnie de Jésus, nouvellement rétablie dans tout l'univers par le pape Pie VII. Les condisciples qui lui ont survécu peuvent parler des lauriers classiques, dont le couvrait chaque distribution des prix. Il acheva le cours de ses études au célèbre collège de Saint-Acheul, et se fit surtout remarquer dans sa seconde année de rhétorique.

Peu de temps après, sans tenir compte des criailleries et des mensonges du libéralisme d'alors, il frappait à la porte du noviciat de Montrouge : le nouveau candidat n'avait pas vingt ans. On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'attrait de la persécution est irrésistible pour les nobles cœurs.

Son Père Maître — comme on dit chez les Jésuites — fut le vénéré P. Jean-Baptiste Gury, oncle du théologien si estimé, dont le *Compendium* est entre toutes les mains sacerdotales. Les austères mais solides leçons de ce sage guide firent sur lui une impression ineffaçable. Volontiers il en rappelait le souvenir, sur ce ton de fine et respectueuse gaité qui lui allait si bien. Parmi les compagnons de ces premières épreuves, il aimait à citer l'illustre Père de Ravignan, avec lequel plus tard il rivalisera d'éloquence et de zèle, bien que dans une sphère et dans un genre tout différents.

A peine lié à son Ordre par l'engagement sacré des vœux, on l'appliqua suivant l'usage à l'enseignement des lettres : il y obtint de remarquables succès. Il professa successivement la grammaire, la seconde et

la rhétorique à Saint-Acheul, à Billom, à Bordeaux, et, depuis 1828, au Passage, sur la frontière d'Espagne. Les trop fameuses Ordonnances de Juin le trouvèrent au Petit-Séminaire de Bordeaux ; et il eut dès lors à faire l'apprentissage de cette vie de persécution et d'exil, qui est le privilège des fils de saint Ignace : la mort, hélas ! devait le surprendre sous le coup d'une proscription nouvelle... Cette époque de régence ne fut pas stérile pour sa formation. Il y contracta ces habitudes de bon langage, de goût exquis, de saine appréciation des choses de l'esprit, qui ne l'abandonnèrent jamais et lui firent peu à peu un cachet tout particulier de distinction. Nous avons retrouvé, dans les trop rares papiers qu'il a laissés, plusieurs poésies latines et françaises de ces temps-là. Quelques-unes nous ont paru ne pas manquer de charme.

Enfin, sonna pour lui l'heure des grandes études théologiques. Il en suivit le cours complet, partie à Madrid, partie à Vals, près le Puy. Il y signala, comme partout et plus que jamais, la solidité de son jugement, la pénétration de son esprit, la portée et l'étendue de sa rare intelligence. Il se plaisait à dire comment il n'avait jamais pu se laisser prendre aux séductions de l'ontologisme cartésien, ou plutôt malebranchiste, alors fort en vogue dans les écoles ecclésiastiques de France. Le sûr et profond bon sens de saint Thomas d'Aquin et des grands docteurs scolastiques conquirent de bonne heure et gardèrent toujours ses préférences.

En 1837, déjà prêtre depuis deux ans et récemment

sorti victorieux des épreuves de son dernier examen *De universa philosophia et theologia*, il fait à Saint-Acheul ce que l'Institut de saint Ignace appelle la *troisième année de probation* : année féconde et bénie entre toutes, où le religieux, déjà mûri par l'âge et l'expérience de la vie, achève de former en lui l'homme intérieur et l'ouvrier inconfusible.

Nous avons sous les yeux le journal de sa grande retraite de trente jours : c'est l'exercice capital de cette année sainte. Ce journal est complet, rédigé avec beaucoup de soin, trop intime pour être entièrement livré au public, mais plein des plus admirables sentiments de foi et de piété. On y lit, comme dans un miroir, tout le travail de la grâce sur cette âme entièrement livrée à son action, tous les mouvements de ce cœur, tour à tour brisé de douleur, frémissant de crainte, enivré d'amour, ses regrets, ses désirs, ses espérances, ses résolutions. Deux choses nous y frappent surtout : l'expression sans cesse renouvelée, et dans les termes les plus touchants, de sa tendre dévotion à la Sainte Vierge, et puis le dessein bien arrêté de faire du Sacré Cœur de Jésus le centre, le ressort, le principe et le but de toute sa vie spirituelle et apostolique. Certes, il fut fidèle à ce double programme.

On nous permettra quelques citations : « J'attribue toutes les grâces de cette deuxième semaine des Exercices au Sacré Cœur, à la Sainte Vierge, et à saint François-Xavier, mon grand saint de prédilection. Aussi je les ai priés de tout mon cœur ; je leur ai dit

le plus de messes votives que j'ai pu... Que rendrai-je surtout à Marie? Oh! qu'elle a eu de bontés pour moi durant cette Retraite! jusqu'à m'accorder des choses indifférentes, aussitôt que je les lui demandais. Aussi, je veux me tracer un plan régulier de dévouement quotidien envers cette bonne, cette divine, cette incomparable Mère... Il est de toute impossibilité que Marie n'ait pas souvent prié pour moi, puisque Dieu m'a fait la grâce de tant la prier moi-même. Marie a souvent prié pour moi! Je suis sauvé! Je triompherai de tous mes ennemis. Comment ne m'obtiendrait-elle pas les choses essentielles que je lui demande, quand elle m'obtient des choses qui sont bagatelles auprès de celles-là? »

Et ailleurs : « L'octave de l'Immaculée Conception a été signalée pour moi par une grande grâce. J'y ai pris la résolution de détruire en moi les obstacles au Règne de Jésus-Christ, *sans aucune réserve, promptement, le plus tôt possible,* en m'exécutant courageusement sur tous les points. Cette résolution qui m'a coûté a été suivie d'une grande paix. »

Et encore : « Oh! mon nom sera-t-il un jour proclamé devant la troupe glorieuse, comme d'un bon et fidèle serviteur de Jésus et de Marie? J'ai eu bien de la consolation à me dévouer à l'un et à l'autre, à tous les deux ensemble : *Tu et filius tuus!* Oh! que les prières les plus vulgaires à la Sainte-Vierge sont belles et douces dans ces moments! AVE, MARIA! MEMORARE! Toutes vos bontés, ô Mère, rappelez-vous les,

et qu'elles ne restent pas inutiles.... Je ne crois pas avoir jamais prié Marie avec plus d'amour pour elle. L'idée m'est venue alors que je ferais quelque chose d'honorable pour elle, et peut-être de bien utile pour la jeunesse surtout, en mettant en chants lyriques (forme des malheureuses Cantates de Rousseau) les beaux mystères de Marie. Je me fondais à cette pensée. La distraction a même été un peu forte; mais le fond de l'idée me semble à prendre en considération : *Dignare me laudare Te, Virgo sacrata!* »

Cette dernière inspiration sent bien peut-être un peu son littérateur; mais comme ces élans sortent du fond de l'âme, et comme tout cela explique bien le goût filial, qui ramena si vivement les dernières années de sa vie à la pieuse et poétique glorification de la divine Vierge! On conçoit que, le cœur rempli, inondé de pareils sentiments, il ait pu tracer les mots suivants : « Les jours de ces Méditations ont été les plus beaux et les plus consolants de toute ma vie. »

Mais on conçoit aussi quelle profonde empreinte dut laisser dans une nature aussi délicate cette belle anneé, toute de prière et de solitude. Il ne manqua pas d'en fixer les fruits les plus précieux et les plus pratiques dans un réglement détaillé, qu'il eut soin de retoucher et de préciser encore, durant une nouvelle retraite de huit jours, avant de quitter son Manrèze. Certes, il y avait bien là de quoi inspirer et gouverner les longues années, que Dieu lui tenait en réserve pour son service et sa plus grande gloire!

Je ne trouve, pour cette époque, qu'un seul incident extérieur. Il s'agit d'une *Dispute théologique*, qui eut un grand retentissement, même dans le monde universitaire et jusque dans les régions gouvernementales, et à laquelle le Père Marquet prit une part glorieuse. Saint-Acheul, qui n'était plus collège depuis 1828, venait d'être transformé en théologat ou séminaire, pour les jeunes jésuites se préparant au sacerdoce. On voulut leur donner le stimulant d'une de ces imposantes solennités scolaires, communes au temps de l'ancienne Sorbonne, très-rares depuis la Révolution. Mgr l'évêque d'Amiens présida la séance. Les meilleurs théologiens du diocèse et des diocèses d'alentour avaient été conviés à l'honorer de leur présence. Bon nombre accoururent, et plusieurs brisèrent vaillamment des lances avec les deux *Défendants*. Mais, de l'aveu de tous, les honneurs de la journée furent pour le jeune Père Marquet, qui, n'étant pas connu de l'assistance, avait trouvé piquant de se confondre parmi les ecclésiastiques étrangers, et se levant tout-à-coup d'au milieu de leurs rangs, avait poussé contre les thèses du programme une argumentation aussi forte qu'ingénieuse.

II.

Désormais, secouant pour toujours la poussière des écoles, le nouveau profès sera constamment employé, presque toujours en même temps, et aux travaux du

ministère apostolique, et au gouvernement de ses frères.

La période qui s'étend de 1838 à 1852 fut la plus brillante de sa carrière. C'est alors qu'il se fit, par toute la France, une réputation méritée d'excellent prédicateur. Les principales chaires de Paris, de Lyon, de Marseille, de Toulouse, de Rouen, de Strasbourg, etc., retentirent tour à tour des accents de cette grande parole, où l'on ne savait qu'admirer le plus, de la richesse du fond ou de la beauté de la forme. Ajoutons, en passant, qu'elle était admirablement servie par un heureux organe, et relevée par la noblesse expressive du geste, du visage et de toute la personne. Le seul reproche qu'on lui ait souvent adressé, et non sans fondement, c'était de dépasser les bornes communes de l'attention humaine par la longueur un peu démesurée de ses prédications. Il était le premier à reconnaître ce défaut, à en plaisanter agréablement, à s'en accuser ; mais il ne réussit jamais à s'en corriger tout-à-fait.

La cathédrale de Nantes l'entendit une première fois dès 1840 ; et l'orateur se créa dès lors, dans cette capitale de l'Ouest, des admirations et des sympathies destinées à prendre un jour de si considérables développements.

Ce serait ici le lieu de caractériser son éloquence. Contentons-nous de dire qu'elle se rattachait à l'ancienne école, à l'école traditionnelle des Bourdaloue et des Bossuet, dont il avait recueilli avidement,

aux jours de sa jeunesse, un écho affaibli sans doute, mais puissant encore, dans les sermons si applaudis du Père de Maccarthy. Il aimait donc à procéder par large exposition doctrinale, par conceptions originales et hardies, par divisions nettes et fécondes, s'appliquant du reste à revêtir sa pensée de cette belle langue du XVIIe siècle, dont il eut toujours le culte et l'instinct, mais qu'il s'efforçait de rajeunir ou de relever par quelques rayons de cette flamme nouvelle empruntée au génie de Lacordaire. Lacordaire et Bossuet étaient son idéal, et il parlait souvent de l'un et de l'autre avec un égal enthousiasme.

A la suite de sa station quadragésimale de Notre-Dame de Rouen, en 1843, il eut le bonheur de poser, sous les bienveillants auspices du cardinal-prince de Croÿ, les bases d'une maison de son Ordre dans cette grande ville, et il la gouverna trois ans comme supérieur.

En 1846, il est à Strasbourg, avec le titre de prédicateur ordinaire à la cathédrale. Puis il retourne à Paris, où la révolution de 1848 vient le surprendre, pendant qu'il se livre, avec une ardeur croissante et des fruits dignes de son zèle, à toutes les fatigues de l'apostolat. A cette époque, nul ministère pour lequel il ne fût prêt. Mois de Marie, missions, jubilés, retraites d'hommes, de femmes, d'enfants, de séminaristes, de prêtres, l'appelaient tour à tour, lui prodiguant partout et comme à l'envi la consolation et de vrais succès.

Ce fut l'année 1852 qui le fixa définitivement à Nantes. Il y sera désormais retenu, soit comme directeur des Enfants de Marie du Sacré-Cœur, soit pendant de longues années et à plusieurs reprises, comme supérieur de la Résidence. Ici les détails deviennent superflus, au moins pour ceux qui le connurent. Chacun n'a qu'à interroger ses souvenirs : les œuvres de l'infatigable religieux sont là qui parlent et longtemps parleront pour lui.

Il en est une surtout qui ne se taira point, tant que le marteau démolisseur des révolutions ne l'aura pas détruite, je veux dire cette gracieuse chapelle de la rue Dugommier, un des ornements de la cité nantaise, dont la création lui appartient et devrait suffire à faire bénir sa mémoire. Pouvait-il prévoir alors que le temps n'était pas loin, où ce serait un crime d'y aller prier, et où des scellés sacrilèges en interdiraient l'accès à la piété publique ?

L'idée de sa construction remonte à 1853. Cette année-là, le Père Marquet prêcha les exercices du Mois de Marie dans la chapelle provisoire, qui a longtemps servi de vestibule à la nouvelle. L'affluence des auditeurs fut considérable, et tout le monde proclama l'insuffisance manifeste d'un si petit sanctuaire. Encouragé par Mgr Jaquemet, évêque de Nantes, et par M. Fournier, curé de Saint-Nicolas, le zélé supérieur tourna toute son activité vers un si important objet. Les sympathies de tout ce que la ville renfermait de personnes vraiment religieuses le décidèrent

à organiser une loterie qui eut beaucoup de succès, et lui permit de faire hardiment appel à la bourse de tous, grands et petits, riches et pauvres. Toutes les classes de la société y répondirent avec empressement; et Nantes, qui a bâti et bâtit encore tant de belles églises, qui achève en ce moment sa cathédrale commencée il y a quatre siècles, montra une fois de plus que, quand il s'agit des intérêts de Dieu, sa générosité ne connaît vraiment pas de bornes. Mais dans ce merveilleux élan de tout un peuple pour la construction d'une église de Jésuites, quelle réponse anticipée à d'ineptes accusations d'impopularité !

Bientôt donc, sur le plan suggéré au Père Tournesac par le Père Marquet, et tracé par l'habile architecte, on vit un chantier se former et de nombreux ouvriers mettre la main aux fondations. L'édifice monta rapidement et sans encombre. Le Père Marquet animait les travailleurs de son entrain communicatif et veillait à tout avec une étonnante présence d'esprit. C'est le 19 août 1857, que le nouveau temple put être solennellement consacré, au milieu d'un immense concours de fidèles et des témoignages touchants de l'allégresse universelle. Ce jour-là, le Père Marquet reçut une première récompense de tant de labeurs et de sollicitudes. Mais que de choses manquaient encore ! Il n'eut point de repos que tout ne fût terminé et ne répondît pleinement à son idée. C'est ainsi qu'il ajouta successivement la chapelle intérieure des Œuvres, si commode et si charmante,

la belle grille du chœur, l'orgue, les trois chapelles rayonnantes avec leurs vitraux et leurs jolis autels en onyx, etc. Il ne restait plus qu'à bâtir la maison des Pères. Il l'entreprit plus tard, en 1870, et c'est encore lui qui présida, pour une fort grande part, à cette nouvelle construction et à son aménagement.

Toutefois, disons-le bien haut, l'édifice matériel était le moindre de ses soucis : le soin des âmes ne cessa pas un instant d'être la première de ses préoccupations. Les années qui séparent 1852 de 1870 furent manifestement, au point de vue spirituel, les plus fécondes de sa vie apostolique. Alors surtout, renonçant à la grande prédication, il déploya ces qualités supérieures de directeur des consciences, qui constituent, je le crois, son meilleur titre à la reconnaissance de la terre et aux récompenses du ciel.

Chargé de gouverner la Congrégation des Enfants de Marie du Sacré-Cœur, il lui imprima un élan remarquable, y répandit le véritable esprit de foi et de piété, et en fit rayonner, dans une foule de familles, même au loin, la salutaire influence. Pendant quelque vingt ans, il allait tous les mois distribuer à cette réunion d'élite le pain de la parole de Dieu. Sûreté de doctrine, finesse parfois mordante d'observation, délicatesse de touche, charme exquis de langage, cachet tout pratique et aussi onction pénétrante : il savait tout mettre dans ces causeries familières; c'est le témoignage unanime des personnes qui eurent le bonheur d'y assister. Il revenait sans cesse, et sur tous les

tons, à l'humilité, à la douceur, à la charité, à la modestie, à la simplicité, à la générosité, au sacrifice, au dévouement, à ces vertus favorites du Cœur adorable de Jésus, qu'il voulait qu'on pratiquât, même dans le monde, par amour, à l'exemple de Marie et du Sauveur lui-même. Aimer Notre-Seigneur, l'aimer comme le vrai roi de son âme, l'aimer par les œuvres, la fidélité au devoir, la conformité au bon plaisir divin : tel était le thème habituel de ces entretiens; et volontiers, s'appropriant le doux langage de l'apôtre de la charité aux Frères d'Ephèse, il eût dit avec lui : « C'est la leçon que j'ai apprise de mon Maître; je n'en connais pas d'autre; et celle-là bien comprise suffit. »

On ne se lassait point de l'entendre, tant cette parole, presque toujours improvisée, offrait d'intérêt, de piquant et de charme. On s'en retournait le cœur rafraîchi, l'âme consolée et fortifiée, avec une résolution nouvelle de mieux porter encore l'austère mais si aimable joug du devoir chrétien.

Plusieurs de ses auditrices s'empressaient, en rentrant chez elles, de fixer leurs souvenirs sur le papier, parfois même avec quelque développement. D'autre part, les très-intelligentes secrétaires de la Congrégation consignaient exactement dans le grand livre des Comptes-rendus le résumé fidèle de chaque instruction. En puisant à cette double source, il ne serait peut-être pas tout-à-fait impossible de faire revivre quelques traits de ce précieux enseignement. De bienveillantes communications nous ont permis de le tenter

pour une seule de ces causeries : le lecteur trouvera plus loin ce spécimen.

Ce que la parole publique n'avait pu formuler qu'en termes généraux, le confessionnal le précisait, le tempérait, en l'appropriant aux besoins personnels de chaque âme. Ici surtout il faut se taire. Comment expliquer, spécialement à des profanes, cette direction aussi douce que forte, tour à tour et suivant les cas, indulgente ou sévère, tant de faiblesses soutenues ou relevées, tant de doutes éclaircis, tant de lumineux conseils suggérés par l'Esprit-Saint et appliqués avec un sens merveilleusement droit et sûr, tout cet inimitable et harmonieux mélange d'avertissements, de réprimandes, de sourires, qui tient à la fois du plus sage des pères et de la mère la plus tendre ? Voilà ce qu'on sent, ce qu'on entend peut-être, mais ce qu'on ne peut guère exprimer. Qu'elles parlent, qu'elles rendent témoignage à la vérité, ces âmes qui, par milliers, ont expérimenté pour leur plus grand bien ce que nous disons si imparfaitement.

III.

Jusque vers 1870, tant de travaux n'avaient que très-légèrement altéré la belle et robuste constitution du digne religieux. A cette époque, les malheurs de l'Église et de la France, compliqués pour lui par les embarras de la construction dont nous avons parlé, portèrent un premier coup à cette santé si florissante.

Bientôt de fâcheuses infirmités se déclarèrent, et sous l'impression de certains accidents, survenus même au confessionnal, le respectable vieillard se prit à redouter une attaque d'apoplexie. De là des préoccupations excessives peut-être et des précautions qui allèrent contre le but.

Cependant il continuait à diriger sa chère Congrégation. La même clientèle assiégeait son confessionnal. En 1871, il consentit à prêcher dans l'église de sa communauté, ce qu'il appelait son « petit carême. » J'en ai retrouvé dans ses papiers le canevas très-abrégé, mais clair et précis. Il avait pris pour sujet l'amour de Dieu Notre-Seigneur et en parla admirablement. Un magnifique auditoire se pressa constamment autour de la chaire. On le goûtait comme à ses plus beaux jours. Et même l'âge avait donné à sa belle et puissante voix je ne sais quel accent plus doux, plus pathétique, qui allait au cœur et faisait pleurer. Lui-même, au reste, versait souvent des larmes en prêchant. Ce fut son chant du cygne.

Les sombres pressentiments ne l'avaient pas quitté. On en saisit l'expression touchante et bien religieuse dans cette courte note de sa retraite annuelle de 1873 : « J'ai compris une fois de plus qu'il me faut commencer enfin, et coûte que coûte, à aimer le bon Dieu. Je touche presque *à la décrépitude.* » Il n'alla plus guère au Sacré-Cœur. Il restreignit ses relations extérieures. Il cessa de répondre régulièrement à l'appel de ses pénitentes. On essaya de diverses distrac-

tions, de quelques voyages à Vannes, à Paris, auprès de son excellente famille : tout fut inutile.

C'est alors, on s'en souvient, que pour occuper les loisirs forcés de sa solitude, il imagina de préparer la publication d'un recueil « irréprochable » de cantiques. Il se mit à l'œuvre avec une étonnante activité et une sorte de passion. Il ramena aux règles les plus sévères de la langue, de la versification et surtout de la doctrine, une foule de ces compositions, devenues populaires, mais trop peu dignes vraiment de servir au culte divin. Il recueillit de tous les côtés des chants meilleurs et mieux appropriés à une si noble destination. Il retrouva même quelques étincelles de son ancienne verve poétique pour grossir de ses propres œuvres le nouveau recueil. Quand parut cette *Edition classique*, comme il l'appelle, il multiplia ses efforts et sa correspondance pour en accélérer la diffusion. Grand nombre d'évêques et de personnages éminents, dont il eut soin de conserver les lettres autographes, lui envoyèrent avec empressement leur suffrage approbateur. Mais les critiques ne manquèrent pas non plus. On convint assez généralement qu'il avait trop corrigé. Somme toute, le succès fut loin de répondre à son attente. Sans se décourager, il reprit sa tâche et la poursuivit, pour ainsi dire, jusqu'à la fin. Il laisse en manuscrit une édition « définitive » toute prête pour l'impression.

Mais tout ceci n'était guère au fond qu'un utile

délassement, qui lui fournissait en même temps un excellent moyen de contenter sa dévotion envers la Sainte Vierge et le Sacré Cœur. Jusqu'à la veille de Noël 1879, il se traîna encore comme il put au confessionnal pour apporter lumière, force et consolation à tant d'âmes, qui se montraient plus que jamais avides de ses conseils. Un commencement de paralysie avait engourdi son pied droit et rendait sa marche extrêmement pénible. A partir de janvier, il ne quitta presque plus sa cellule. Les fonctions essentielles ne se faisaient pas avec régularité ; ses forces baissaient sensiblement ; il comprit toute la gravité de son état.

Mais c'est surtout vers le milieu du Carême qu'il vit clairement que sa fin approchait et que ce n'était plus qu'une affaire de temps, peut-être de jours. Dès lors, il ne pensa qu'à la mort et à l'éternité. A toutes les personnes qui demandaient de ses nouvelles. il faisait invariablement répondre : « Je ne suis plus de ce monde ; qu'on prie pour moi et qu'on m'obtienne la grâce de bien mourir. » Il parlait de lui-même avec des sentiments d'humilité qui tiraient les larmes des yeux : « Ah ! disait-il en soupirant, je n'ai rien fait pour mon Dieu, rien fait comme il faut. O mon Sauveur Jésus, quand donc commencerai-je à vous aimer ? »

Ainsi s'acheminait-il doucement vers l'heure suprême, au milieu de souffrances qui, sans être très-vives, devenaient à chaque instant plus accablantes.

De l'avis des médecins, on lui administra les derniers sacrements dans la soirée du lundi 19 avril. Pendant tout le cours de la pieuse cérémonie, sa foi profonde éclata en signes fort expressifs. Il demanda que les saintes prières fussent prononcées à haute et distincte voix, et s'y associa constamment sans en perdre un mot : il était impossible de n'être pas ému à l'entendre répondre un *amen* retentissant à la fin de chaque verset ou oraison.

L'agonie ne tarda pas à venir, elle fut longue et cruelle. Mais elle eut l'avantage de laisser au cher moribond sa parfaite connaissance jusqu'au dernier moment. Le prêtre qui l'assistait avait soin de lui suggérer, de loin en loin, des actes de contrition, de confiance, d'amour, surtout de résignation et de sacrifice ; et il constatait avec grande consolation que le pauvre patient l'entendait, le comprenait, entrait dans ces pieux sentiments. Quel bonheur, en effet, de penser que, durant ces heures d'affreuse angoisse, rien ne fut perdu pour le mérite et la couronne éternelle ! Il expira vers 1 heure du matin, le mercredi 21 avril. Il avait 77 ans accomplis.

Sur le soir du même jour, le corps fut exposé dans la chapelle de Sainte-Anne. Le visage était découvert, et, malgré les ravages de la mort, gardait encore quelques vestiges d'un dernier sourire, que l'âme y avait imprimé en s'envolant. Que de larmes furent versées autour de ces vénérables restes ! Et combien de fois les sanglots se mêlaient aux larmes ! Beaucoup

présentaient des objets de piété pour faire toucher à ces mains, à ces lèvres, toujours si fidèles à leur double consécration sacerdotale et religieuse. Les visiteurs se succédèrent, nombreux et recueillis, jusqu'au moment où l'on dut fermer les portes de la chapelle.

Le lendemain, 22 avril, était le jour des funérailles. Dieu voulut qu'il devînt pour le cher défunt et aussi pour ses Frères persécutés un jour de véritable triomphe. A huit heures, la Messe fut dite, *præsente corpore,* par M. Morel, vicaire-général, qui avait tenu à donner aux Pères cette marque de sympathie : beaucoup de communions y furent offertes à Dieu pour le repos éternel de celui que nous pleurons.

A deux heures, eut lieu la levée du corps, qui fut dirigé vers Saint-Nicolas. M. le Curé était accouru avec tout son clergé et marchait devant le cercueil. Derrière, en tête du deuil, suivaient les membres de la double famille, naturelle et religieuse, du défunt, et une foule immense qu'on n'évalue pas à moins de SIX MILLE PERSONNES. On y remarquait particulièrement grand nombre d'ecclésiastiques, des Pères Capucins, des Pères Prémontrés, des Frères des Ecoles et de l'Instruction chrétiennes, des représentants de toutes les Communautés de la ville, et plus encore cette masse compacte d'hommes de toutes les conditions, qui, sans avoir jamais connu le Père Marquet ni aucun Jésuite, étaient venus dire ce qu'ils pensaient des Décrets du 29 mars. Les larmes montaient involontairement aux yeux, en présence de cette muette

mais si éloquente protestation Jamais peut-être la ville de Nantes n'avait été témoin d'une manifestation aussi spontanée et aussi imposante. Honneur à tous ces braves catholiques Nantais d'avoir compris d'instinct et si noblement rempli le devoir imposé par les circonstances!

Après une halte à Saint-Nicolas, pour l'absoute faite encore par M. Morel, et pour la longue cérémonie de l'eau bénite jetée sur le cercueil, on prit le chemin du cimetière. Ce fut, jusqu'au bout, presque le même cortège qu'au départ, et partout le même silence, la même tenue respectueuse et recueillie : nulle part, seulement l'apparence d'une attitude hostile ou inconvenante. Puis, la dernière prière récitée près de la tombe ouverte, toute cette multitude s'écoula dans le plus bel ordre, avec le sentiment intime d'avoir accompli un grand acte de foi, de justice et de réparation. Ce sont là des scènes qui fortifient le cœur et raniment toutes les espérances.

Et maintenant adieu, Père aussi vénéré que chéri! Du haut du ciel, où sans doute la divine miséricorde couronne déjà vos mérites, priez pour cette religieuse cité que vous n'avez pas aimée en vain. Couvrez aussi de votre protection cette Compagnie de Jésus, qui fut votre mère, dont vous étiez une des forces et dont vous resterez à jamais l'honneur! Vos frères dispersés envient votre sort. Vous du moins, vous n'avez pas eu la douleur de voir votre domicile violé, votre cellule crochetée, et odieusement fermée, silencieuse,

déserte, veuve de son Dieu, cette chapelle bien-aimée, que vous aviez été si heureux d'ériger à sa gloire, et d'ouvrir au peuple fidèle parée de toutes ses magnificences! Dieu soit béni de vous avoir épargné ce spectacle de crime et de deuil, qui eût trop cruellement empoisonné les derniers jours de votre existence!....

Parmi les manuscrits du cher défunt, je rencontre un quatrain français, jeté en courant sur un bout de papier, et qui prouve qu'il avait un jour caressé l'espérance de reposer après la mort dans la chapelle même de Notre-Dame du Calvaire, aux pieds de cette Vierge qu'il avait tant glorifiée. Aujourd'hui hélas! il est bien impossible de songer à la réalisation d'un pareil vœu, pourtant si légitime. Que du moins la pieuse épitaphe serve de frontispice à ce recueil choisi de ses écrits. La voici :

Quelquefois en ce Sanctuaire,
Pour l'absent qui jamais ne doit y revenir,
Dans votre cœur un souvenir,
Sur vos lèvres une prière!

V. A.



I

SERMON POUR LA DÉDICACE

L'AUTEL CATHOLIQUE

Paris, novembre 1839.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA DÉDICACE.

Habemus altare; Nous, nous avons un autel.
Ep. aux Heb., c. 13.

Dieu, mes frères, a voulu habiter parmi les hommes, et ce sont nos temples qu'il a choisis pour le lieu de son séjour sur la terre. Respect, vénération profonde, sainte frayeur dans ces maisons toutes remplies de la majesté du Dieu que nous adorons! Loin de ces demeures terribles l'impie, le scandaleux et le profane!

Dans des siècles où il suffisait d'être chrétien pour se montrer assidûment au saint temple, la foule qui s'y pressait avec les vrais adorateurs, avait surtout besoin de ces imposantes et sévères paroles et, dans cette solennité, la chaire évangélique ne tenait guère d'autre langage.

Aujourd'hui, ce n'est plus dans la fréquentation, mais dans l'abandon du saint temple que se trouve ordinairement le scandale. Cessons donc d'insister autant sur cette vérité, l'église est la maison de Dieu; mais proclamons avec force cette autre vérité, non moins certaine et plus faite pour notre siècle: l'église est la maison du chrétien.

Et parce que dans un temple catholique l'objet principal, essentiel, frappant même pour les sens avant tous les autres, c'est l'autel, c'est sur l'autel aussi que je veux arrêter comme exclusivement vos regards ; c'est de l'autel que, répondant à ces hommes qui seraient tentés de nous demander à quoi peuvent encore servir nos églises, je montrerai leur influence pour le bien de la société chrétienne.

Union des esprits et des cœurs, enseignement des plus nécessaires vérités, exemple des plus beaux dévouements : qui ne voit dans ces trois choses les besoins les plus essentiels de toute société ? Or, cette union, je la trouve devant cet autel ; cet enseignement, vous l'entendrez, vous le verrez au pied de cet autel ; ces dévouements, vous les admirerez autour de cet autel. En trois mots, l'autel catholique unit, il enseigne, il dévoue. Implorons, etc.

Ire RÉFLEXION.

L'autel unit, premier point de vue sous lequel je le considère et que je me borne à vous indiquer.

Point d'union possible entre les hommes, mes frères, sans unité d'intérêts ; point d'autres intérêts essentiels à l'esprit, que ses croyances ; au cœur, que ses persuasions et ses sentiments. Là où les hommes différeront de sentiments et de croyances, vous aurez des agglomérations matérielles ; vous n'aurez pas d'union, de société véritable ; vous

rassemblerez les corps, vous ne rapprocherez pas les âmes.

Où donc viendront-elles s'unir, d'abord par des croyances communes ? Devant cet autel catholique. Prenez garde ; je dis croyances et non pas opinions. Le lien des opinions, même religieuses, est changeant, superficiel, arbitraire ; le lien des croyances est durable, profond, nécessaire. Le savant a ses doutes, le philosophe ses systèmes, l'ignorant ses préjugés ; autant de murs de division entre les esprits : les croyances triomphent à la fois du doute, des préjugés et des systèmes, et viennent unir,. par leur fonds intime sur toutes les vérités essentielles, l'esprit le plus indépendant et la plus humble intelligence. Union toute catholique et qui prépare admirablement l'union des cœurs.

Hors de cette enceinte, cherchez tant qu'il vous plaira à confondre les cœurs des hommes, leurs besoins varieront toujours avec leurs existences ; leurs misères avec leurs conditions ; leurs désirs avec leur fortune ; leurs espérances avec leurs moyens ; leur gloire avec leurs prétentions ou leurs succès. Mais devant un autel, tous les besoins au fond sont les mêmes, toutes les misères se touchent, tous les désirs s'unissent, toutes les espérances et toutes les gloires se confondent. Devant un autel, je ne vois plus qu'une grande famille, sans distinction de riches et de pauvres, car ils demandent tous le même pain ; d'heureux ou d'infortunés, car ils se sentent tous

blessés, misérables, et ont recours aux mêmes remèdes et aux mêmes expiations ; sans différence de désirs, car ils soupirent tous vers un bonheur qui n'est pas de ce monde ; d'espérances, leurs yeux se portent vers une même patrie ; de gloire, ils en ont tous les mêmes gages et les mêmes immortelles prémices. Ici leurs joies et leurs douleurs semblent se confondre, partagées et représentées tour à tour par les mystères glorieux ou douloureux de l'autel. Ici sont consignés les actes les plus solennels et les souvenirs les plus touchants de leur vie mortelle. Ici, comme dans une maison paternelle, leurs berceaux se touchent, leurs tables s'unissent, et devraient un jour se confondre leurs tombeaux. Ici, en un mot, cette multitude, si diverse en apparence, n'est plus devant l'autel, par l'unité de sa foi et la communion de ses espérances, qu'un cœur et qu'une âme : *cor unum et anima una.*

Encore une fois, quelle différence entre les autres réunions et ces réunions devant nos autels ! La famille a son sanctuaire domestique ; ah ! la paix entre les esprits et les cœurs y est-elle donc inviolable ? Il est des temples élevés contre nos temples ; mais leurs fondateurs y ont consacré le principe des croyances individuelles ; c'était y consacrer la désunion et la guerre permanente entre les esprits et les cœurs ; c'était bâtir d'avance pour l'indifférence et l'incrédulité. Que dirai-je ? Il est des temples de la fortune. Mais vous savez si c'est parmi leurs spécu-

lations que les hommes s'unissent, et si le culte de l'or est favorable ou mortel pour les cœurs. Il est des temples pour la politique ; loin que les dissentiments et les oppositions en soient bannies, elles y sont, dit-on, nécessaires. Il est des temples pour les divertissements et les plaisirs profanes ; on a prétendu quelquefois que les cœurs s'y rapprochaient ; oui, chrétiens, comme les passions les rapprochent, en les armant les uns contre les autres de tout ce qu'elles ont de bizarreries et de violences, souvent d'amertume et de cruauté, en les trompant par une sensibilité fausse, sous laquelle se cache d'ordinaire un égoïsme profond et raffiné. Consultez votre cœur au sortir de ces temples profanes ; est-il plus doux, plus compatissant, plus religieusement incliné vers les cœurs souffrants de vos semblables ? Mais peut-il, même alors, comprendre ce langage ? Le sentiment de sa bonté naturelle s'est émoussé au milieu de cette foule tumultueuse, toute pleine encore de l'ivresse des sens, tout agitée de ses émotions païennes. Voyez-vous, au contraire, vous-mêmes, mêlés à cette foule recueillie qui s'écoule silencieusement de nos saints temples. Tous ces inconnus, vous le sentez alors, ils sont vos frères, citoyens de la même patrie, enfants de la même mère. Devant ces titres sacrés d'union, les distinctions de naissance et de fortune sont, à vos yeux, comme effacées. Si quelqu'un de ces frères malheureux sollicite alors votre pitié, votre âme qui vient de sentir sa propre indi-

gence, se remplit sans peine de compassion pour la sienne, et c'est votre cœur que vous soulagez en lui faisant l'aumône. Vous rentrez dans le commerce de la vie, et ces douces impressions vous y suivent ; tous vos rapports deviennent plus fraternels ; votre ton de maître est moins impérieux ; votre commandement de père est plus doux ; votre voix de mère elle-même a pris un accent plus maternel et plus tendre ; vous avez passé quelques moments avec vos frères, avec vos serviteurs, avec vos enfants au pied du saint autel.

IIe RÉFLEXION.

Mais la société chrétienne y trouve, avons-nous dit, quelque chose de plus précieux encore, l'enseignement populaire et sublime des plus fondamentales vérités.

Et que demanderez-vous en effet sur Dieu, sur l'homme, sur les rapports entre Dieu et l'homme, qu'une réponse ou qu'un spectacle de l'autel ne vienne vous révéler? Sur Dieu? Est-il grand, est-il saint, le Dieu que l'homme adore? Tout l'univers et mieux encore toutes les Écritures sont pleines de sa sainteté et de sa grandeur ; mais cet autel m'en parle avec une tout autre magnificence. Là, non-seulement il est écrit : tremblez devant mon sanctuaire! Là, non-seulement les anges et les hommes se prosternent en répétant qu'il est saint, qu'il est saint

encore, qu'il est trois fois saint le Seigneur Dieu des armées; mais je vois avec la créature un Dieu qui sur cet autel se fait l'adorateur du Dieu que j'adore moi-même, et je m'écrie : Oui, il est grand et saint ce Dieu, et le théâtre de sa majesté, le trône de sa sainteté sur la terre, c'est cet autel! Est-il maître, est-il roi le Dieu que l'homme adore? La raison et la foi me répondent, que la terre et sa plénitude sont au Seigneur; mais cet autel me montre un Dieu sujet de ce Roi, un Dieu serviteur de ce maître et je me prosterne devant ce domaine infini et je m'abîme devant cette incompréhensible indépendance proclamée par l'autel. Est-il juste, est-il bon, le Dieu que l'homme adore? Les traditions humaines et les histoires divines m'ont raconté des choses étranges sur ses justices et ses bontés; mais cet autel m'a montré sa croix toujours debout, son calvaire quotidien, son Dieu perpétuelle victime et j'ai dit : ce lieu est terrible, et l'horreur infinie de Dieu pour le péché respire, éclate avant tout à l'autel; et j'ai dit aussitôt : c'est ici dans l'abondance même de la justice, la surabondance et le triomphe de la bonté; c'est la dernière invention d'une tendresse ineffable : oui, l'abîme des miséricordes d'un Dieu, c'est l'autel!

Et l'homme? Qui n'a pas vu en lui un mystère de misères et de grandeurs? Mais voulez-vous les sonder jusqu'à des profondeurs que l'Evangile lui-même semblait ne pas nous découvrir? Venez à l'autel. Est-il grand cet homme, est-il destiné à de grandes choses

pour le temps et pour l'éternité, celui dont la demeure ici-bas ne se distingue plus du ciel même? Est-il aimé de Dieu, doit-il mettre plus de bornes à ses espérances qu'à son amour, celui dont, non-seulement son Dieu se rapproche, privilège éclatant où se fondait tout l'orgueil de l'ancien peuple, mais qui traite comme face à face avec lui, en fait sa nourriture et son sacrifice de tous les jours, le tient entre ses mains, le reçoit dans son cœur, contemple et adore en lui sa propre nature divinisée sur cet autel? Qu'il est grand, qu'il est heureux cet homme! mais aussi, mais en même temps, qu'il est misérable! puisque ces excès de bonté suffisent à peine à l'excès de ses misères; cruellement blessé, puisque malgré de tels remèdes saignent encore ses blessures; intimement pécheur, puisqu'il offense toujours ce Dieu victime pour ses péchés; profondément ingrat, puisqu'il oublie, en face même de cet autel, tous ces miracles de bonté, toutes ces prodigieuses inventions de la divine miséricorde!

Voilà les idées, voilà les enseignements de l'autel sur Dieu et sur l'homme; il lui reste à enseigner et à établir leurs rapports.

Tous les rapports essentiels des hommes avec Dieu se résument dans la parole ou dans l'action religieuse; la parole religieuse par excellence, c'est la prière, l'action religieuse par excellence, c'est le sacrifice.

La prière, c'est le premier besoin comme le plus

noble privilège de toute société humaine. Une société qui ne prierait point d'une commune et publique prière, aurait rompu toute communication avec le ciel, et par ce monstrueux silence, par ce mutisme dégradant s'abaisserait jusqu'au niveau des êtres sans raison. Mais qui donnera aux hommes une prière unanime, digne de leurs besoins, digne de l'oreille de leur grand Dieu? Entendez la prière de la société chrétienne autour de cet autel. Là retentissent perpétuellement ces voix grandes et magnifiques, que Dieu dès l'origine du monde et dans la suite des siècles consacra lui-même comme les organes inspirés de la prière des hommes. C'est la voix majestueuse et sombre du Patriarche des déserts, de Job racontant les tristesses de l'homme et le petit nombre de ses jours sur la terre; c'est la voix lamentable du prophète des douleurs, pleurant sur les ruines de Jérusalem infidèle; c'est David avec cette harpe sacrée, qui a épuisé tous les sentiments du cœur de l'homme, qui a chanté toutes ses craintes et toutes ses espérances, tous ses abaissements et toutes ses gloires. C'est Paul avec ses élans au ciel, avec ses soupirs et ses gémissements dans un corps de mort; c'est l'apôtre bien-aimé avec ses visions triomphantes; c'est l'Eglise elle-mêue prenant ses accents et ses prières dans son cœur, et nous faisant entendre tour-à-tour sa voix de reine et sa voix d'exilée, ses chants d'épouse et ses soupirs de mère. Oh! qu'elle est belle la voix d'un peuple entier qui s'unit à ces voix.

Il a sa voix aussi le peuple qui ne connaît pas l'autel; hideuse quand il la fait éclater au milieu de ses orgies; terrible comme un rugissement quand il l'élève dans sa colère. Qu'il l'unisse à la voix de l'autel, elle fera palpiter le cœur d'un Augustin; elle tirera des larmes des yeux les plus secs et des âmes les plus impies, et à nous, chrétiens, elle nous semblera comme un écho, affaibli à peine, de l'allégresse et du triomphe des cieux.

La prière ne suffit pas à la religion de la société; tous les siècles l'ont compris; seule elle est impuisante à pénétrer les cieux; pour les ouvrir, il faut qu'elle y monte accompagnée du sacrifice. Cette nécessité est écrite en caractères sanglants à toutes les pages du grand livre de l'humanité. Et c'est ici le triomphe de l'autel catholique.

Avec le prêtre au bas des degrés de cet autel, voyez-vous l'homme pécheur. S'approchera-t-il d'une majesté infinie? il tremble, il s'excuse, il consulte. Mais au milieu de sa tristesse, il a l'espérance de Dieu : conduit par sa miséricorde, se couvrant de sa lumière et de sa vérité, il monte au saint tabernacle, il entre à l'autel du Seigneur, où avant tout il demande grâce pour ce qu'il a osé et plus encore pour ce qu'il médite. Cependant voici ses titres : ils remontent jusqu'aux premières origines de l'homme, ils s'appuient sur les deux grandes alliances du ciel avec la terre; et ici la loi ancienne est attestée avec ses promesses et ses figures, la loi nouvelle avec ses

accomplissements et ses réalités, toutes deux avec leurs prodiges, comme pour préparer la foi à la plus étonnante des merveilles. Une adhésion de solennelle croyance à ces pactes miraculeux met fin à ces augustes préliminaires.

Alors commence la grande action. C'est d'abord une protestation authentique de l'indépendance absolue et du souverain domaine de Dieu. Voici l'homme, roi et interprète de la création, la portant tout entière aux pieds du créateur et monarque suprême, y déposant avec elle ses biens, son corps, sa vie, tout son être, et protestant énergiquement, par cette offrande universelle, de sa dépendance, de sa misère et de son néant. Là serait accompli le sacrifice humain; mais là où s'arrêtent l'action et la puissance de l'homme, vont commencer et se déployer l'action et la puissance de Dieu. Que les esprits s'élèvent, que les cœurs se portent en haut! Voici le sacrificateur terrestre parlant une dernière fois à la terre; voici du haut des cieux un autre sacrificateur et une autre victime. Gloire à celui qui vient à nous au nom du Seigneur! Gloire, bénédiction, immortel hosanna, répondent les voûtes du saint lieu; et tout se tait dans le temple; le ministre mortel est entré dans les puissances du Seigneur. Là il s'entoure de l'universalité des hommes; il prononce tour-à-tour et les noms de ceux qui triomphent, et les noms de ceux qui souffrent, et les noms de ceux qui combattent. Tout-à-coup, il a cessé de parler en

son propre nom, et une parole ineffable s'est échappée de ses lèvres. A ce *fiat* créateur, plus puissant que le premier, le ciel, la terre et la tombe ont à la fois tressailli ; les saints, les mortels et les morts bienheureux, prosternés et confondus devant la divine victime, unissent, dans un silence solennel, leurs voix d'adoration, d'action de grâce, de propitiation et de demande, et Dieu, du haut de son trône, s'incline vers l'autel et prête l'oreille avec amour à cette magnifique et catholique harmonie.

Quelle voix digne maintenant d'interrompre un tel silence ? La voix des trois Eglises réunie à celle de leur chef divin. Quelle prière ! et dans quel moment ! Père, *Pater*, c'est le fils de l'Eternel dont les accents comme les droits se confondent avec ceux de tous ses frères ; Père, qui êtes le nôtre, gloire à *votre* nom ; hâtez *votre* règne et *que votre volonté* s'accomplisse ! O divines demandes ! O noble accomplissement du premier des préceptes ! O intérêt sacré du Dieu et du Père, devenus les premiers intérêts de la créature, les premiers besoins de la famille d'adoption ! O élévation de l'homme qui comprend de telles nécessités, qui implore de tels biens, qui demande et qui obtient pour un Dieu ! Il continue seul et pour lui-même, toujours par de paroles divines : donnez la nourriture à l'homme ; pardonnez lui, car il pardonne ; soutenez-le dans son épreuve ; délivrez-le du mal. Et là sont ses besoins de tout genre, ses blessures, sa

faiblesse, ses craintes et ses espérances, et le second précepte, semblable au premier, de l'amour et du pardon pour ses semblables, fondement de tous les devoirs et de tout le bonheur de la société humaine.

Mais attendez : l'union de l'homme avec son Dieu, de l'homme avec ses frères n'est pas encore consommée. O prodige ! Cet autel se change en une table magnifique où vient s'asseoir le genre humain tout entier. Cette victime devient nourriture, passe de l'autel dans le cœur de l'homme avec sa vie, sa mort, son immortalité ; chacun de ces cœurs est un autel où se répète le sacrifice, ou plutôt ils ne forment plus qu'un autel immense, où tous les murs de division entre Dieu et l'homme, entre l'homme et les hommes étant à jamais renversés, ils meurent avec cette grande victime à tout ce qu'ils ont de terrestre et d'amour grossier d'eux-mêmes, pour ne plus vivre avec elle qu'à la charité divine et au céleste amour de leurs frères.

Alors le mystère est vraiment accompli, la grande action terminée. Le prêtre n'a plus rien à dire, là ou Dieu lui-même n'a plus rien à faire. Allez donc, dit-il au peuple fidèle, allez maintenant : tout est consommé. Oui, tout pour le ciel et pour la terre ; tout pour le cœur, l'esprit, l'imagination et les sens mêmes de l'homme. Allez donc, et trouvez encore, si vous en avez le courage, quelque chose à apprendre et à admirer sur la terre. Non, mes frères, tout respire ici l'invention divine ; jusqu'ici l'oreille de

l'homme n'avait pas entendu de telles paroles, ni son œil contemplé de tels objets, ni son cœur goûté de tels sentiments ; encore une fois, Dieu est ici ou il n'est nulle part ; ou bien si l'homme trouve ces merveilles, s'il s'est créé ces spectacles, si ces pensées et ces sentiments sont montés d'eux-mêmes dans son esprit et dans son cœur, l'homme, voilà le Dieu véritable ; l'homme n'a plus besoin désormais d'autels ni de temples, ou c'est à lui-même, c'est à lui seul qu'il doit élever ses temples et consacrer ses autels !

Ah ! ils sont grands nos spectacles, s'écriait Tertullien au milieu d'un peuple ivre de ses plaisirs, de ses pompes et de ses théâtres ; ils sont grands les spectacles des chrétiens : *christianorum spectacula magna !* Et ce sont en même temps, aurait-il pu ajouter, les plus simples, les plus touchants et les plus populaires des spectacles.

Imposant pour les esprits les plus élevés, leur enseignement descend jusqu'aux esprits les plus humbles et les plus grossiers, à eux et à eux seuls il est donné de graver d'une manière profonde et ineffaçable le dogme et la morale chrétienne dans les cœurs.

Oui, chrétiens, et il le faut bien entendre, l'éducation chrétienne, si j'ose me servir de ce mot, n'est jamais entière à moins qu'elle ne se complète à l'autel et par l'autel. La chaire, même catholique, ne suffit pas à l'enseignement de la société chrétienne.

Eh! n'est-ce pas à l'autel qu'elle va prendre sa douceur et sa force, sa tendresse et sa sévérité, ses espérances et ses terreurs? Devant l'autel elle a droit de tout dire à des chrétiens, de tout reprocher à des pécheurs, de tout pardonner à des âmes repentantes. Si son courage hésite, elle regarde l'autel; si l'on récuse son témoignage, elle atteste l'autel; si les expressions lui manquent, elle montre au moins l'autel. Otez l'autel, vous lui enlevez ses doctrines sublimes, son langage céleste, ses divines inspirations; éteignez le feu sacré qui brûle sur l'autel, elle ne sait plus où allumer l'ardeur de sa charité et les foudres de son zèle. Voyez ces chaires qui se sont séparées de l'autel; ce peuvent être des chaires de science, de politique, de morale humaine; des chaires de religion véritable? jamais. Où sont leurs dogmes, où sont leurs règles immuables? Où est leur dignité, leur liberté sainte, leur onction divine, leur force convertissante? Non, sans l'autel, la prédication ne suffit pas à enseigner des chrétiens, à combien plus forte raison à éclairer des infidèles!

Aussi voyez ce qui s'est passé et ce qui se passe encore tous les jours dans la conversion du monde idolâtre. Partout où la prédication se sépare de l'autel, elle est stérile. Les apôtres et leurs véritables successeurs ne la rendent féconde que par l'autel.

Marchant à la fois à la tête du christianisme et de la civilisation, comme le tabernacle marchait au désert devant Israël, c'est l'autel, il y a près de

dix-neuf siècles, qui parcourait nos contrées alors païennes, y réunissant autour de lui comme par enchantement divin nos ancêtres encore barbares, et y jetant de tous côtés les fondements de nos bourgades, de nos villes et de nos plus florissantes cités chrétiennes. Et maintenant qu'il s'est fixé parmi nous, il n'en continue pas moins à travers le monde son voyage infatigable. Et c'est pour cela que Dieu lui a donné de n'être arrêté par aucun obstacle; de pouvoir traverser les mers et percer les forêts : point de montagne si escarpée qu'il ne puisse gravir, de vallée si profonde où il ne puisse descendre. L'autel, il lui faut au centre de la catholicité le chef-d'œuvre de Michel-Ange; et dans des contrées barbares, ce n'est plus, s'il en est besoin, qu'une simple pierre, qu'un prêtre peut déposer sur le premier gazon venu, ensevelir dans des catacombes, ou cacher même sur son cœur. Mais toujours, mais partout il convertira, il persuadera par cet inimitable langage qui est à lui, le langage de son culte sacré et de ses divins spectacles.

Il ne restait plus qu'à lui reprocher cette gloire; l'hérésie n'y a pas manqué : ce culte de l'autel, a-t-elle dit avec l'impiété, il est trop sensible, il est trop vivant. Eh! voudrait-on d'un culte mort?

Ah! le culte des passions, lui, n'est que trop vivant. Il a ses pompes, il a ses fêtes, il a ses spectacles : faut-il donc ne lui opposer qu'une religion froide et inanimée? On parle d'un culte en esprit et

en vérité, c'est abuser d'une parole de notre divin Maître; et je dis, et l'expérience prouve, que là où l'imagination, les sens et le cœur de l'homme n'auront plus rien qui les touche et qui les captive, c'est le monde, ce sont les plaisirs, ce sont les passions qui seront servies, adorées en esprit et en vérité.

Ne me parlez pas de ces temples dont la vie et le mouvement se sont retirés; de ces temples mornes et glacés comme des sépulcres. S'ils représentent, comme ils le doivent, l'église à laquelle ils appartiennent, ils sont fidèles; s'ils représentent, comme ils le devraient, le temple du ciel, ils effrayent l'espérance. Mais ce ne sont pas eux du moins qui représenteront jamais ces temples de la loi évangélique si pompeusement décrits par les prophètes, ces Jérusalems nouvelles descendant des cieux, parées comme des épouses pour leur divin époux; ce ne sont pas eux par qui le nom du Seigneur est désormais grand parmi les nations, eux qui effacent la gloire de l'ancien temple, tout plein de la majesté du Très-Haut. Ombres glorieuses et magnifiques, toutes les réalités chrétiennes s'évanouiraient donc devant elles!

Mais donnez un autel, et le chef-d'œuvre des trésors et de la sagesse de Salomon disparaît lui-même devant le plus pauvre de nos temples; donnez un autel, et tout s'anime dans le lieu saint; donnez un Dieu habitant sur l'autel, et voilà des temples rustiques qui respirent toute la douceur et l'amabilité de ce bon Maître quand il parcourait les hameaux et les cam-

pagnes de la Judée; et voilà de simples chapelles, tout empreintes de la grâce et de la bénignité de ce tendre Père, quand il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ; » et voici, toutes resplendissantes de la gloire et de la majesté de ce grand Dieu, d'augustes basiliques, sublimes et inimitables inspirations de l'autel !

Oui, à l'autel catholique et à l'autel catholique seul la gloire de ces admirables créations ! C'est l'idée, c'est le sentiment de l'infini sur l'autel, qui en a conçu les gigantesques proportions ; c'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité exaltées par la présence d'un Dieu, qui, immortelles architectes, en ont creusé si avant les fondations, jeté si haut les voûtes, si prodigieusement reculé et dilaté l'enceinte. Les arts dormaient encore leur sommeil, et d'avance elles défiaient, désespéraient toutes leurs merveilles ; et les peuples de la grande famille catholique, avant de se séparer par un schisme funeste, comme autrefois les hommes en Sennaar, élevaient sous leur influence et sur mille points à la fois ces maisons communes de leurs croyances, destinées à protester éternellement contre le malheur de leur rupture, leurs faîtes séculaires, empreints de je ne sais quelle solennelle tristesse, semblent regarder en pitié tous ces monuments de notre civilisation et de nos progrès, qu'ils dominent et qu'ils écrasent

Otez au contraire l'autel, et le sanctuaire s'ouvre, il n'a plus ses mystères à voiler ; la Table sainte disparaît avec le sacrifice ; les tribunaux de miséricorde s'en-

fuient, la chaire se déconcerte et cherche instinctivement à descendre; les chants sacrés se taisent, les saints et les anges désertent un asile profané; le temple tout entier semble effrayé de son vide immense et demande à rabaisser ses voûtes et à resserrer son enceinte. Non, l'erreur n'est pas faite pour habiter dans ces temples catholiques; elle s'y trouve mal à l'aise, et quand elle voudra s'en bâtir, quatre murs et une table de marbre suffiront au vide de ses doctrines et à la froideur de sa morale; et le lendemain, s'il est besoin, on sera libre de faire de ces temples des académies ou des théâtres.

Puissant pour unir et pour enseigner, l'autel catholique l'est encore et l'est surtout pour inspirer le dévouement; c'est le sujet d'une troisième et dernière réflexion.

IIIe RÉFLEXION.

De tous les bienfaits apportés à la société par le christianisme, le plus éclatant sans doute, c'est d'avoir pour tous proclamé la doctrine, établi la loi du dévouement. Aimez-vous les uns les autres, a dit notre divin législateur, comme je vous ai aimés; c'est-à-dire jusqu'à vous dévouer, jusqu'à vous immoler, s'il le faut, à votre amour pour Dieu et pour vos frères.

Or, mes frères, pour ce dévouement, quel exemple, quelle sanction que celle de l'autel! Aussi, parcourez dans l'histoire du christianisme tous ces dévouements immortels qui en forment les pages les plus brillantes,

vous les trouverez tous inspirés par l'autel, appuyés sur l'autel.

Dévouement des martyrs. Il le fallait pour sauver un monde qui s'abîmait dans sa propre corruption. Le sang de onze millions d'hommes, sublimes contempteurs de leur chair, prodigues de leur vie, n'était pas trop pour régénérer la caducité honteuse de ce vieillard; au prix de ce baptême ou plutôt de ce déluge sanglant, sans doute il devait rajeunir! Mais les martyrs, où allaient-ils apprendre ce secret de verser leur sang pour le salut du monde? Les martyrs avaient des catacombes, et dans ces catacombes un autel.

Dévouement des solitaires et des saints pénitents. Il sauvait la société qui se mourait de mollesse; il fallait les héroïques excès de leurs pénitences et de leurs austérités pour lui apprendre que l'homme, dans l'intérêt de ses frères, doit au moins commander à ses désirs effrénés et à ses cupidités meurtrières : les Pacôme, les Hilarion, les Antoine avaient des autels, mais sacrées élevées au milieu de leur Thébaïde, et qui pour eux peuplaient la solitude et fécondaient l'aridité des déserts.

Dévouement des Benoît, des Bruno, des Bernard et des innombrables tribus de leurs imitateurs et de leurs disciples. Ils sauvaient, eux, la société de l'esclavage de la matière; ils travaillaient sans cesse à la réhabilitation de l'homme et à son affranchissement : de la faim, en se dévouant à la culture des champs et des landes arides; de l'ignorance, en se consacrant à

l'étude. Tous, ils avaient un autel pour centre de leurs religieuses demeures. La lampe du sanctuaire fut pendant des siècles entiers la seule lumière du monde.

Dévouement sacerdotal. Ah! celui-ci les renferme tous ; il en réclame, il s'en approprie tous les genres, toutes les variétés sublimes. Mais, est-ce donc au prêtre de le dire? Oui, mes frères, c'est la seule gloire qu'il lui soit donné d'affecter, le seul titre auquel il lui soit permis de se prêcher lui-même. Oui, dirons-nous avec saint Paul, nous nous donnons, nous nous proclamons, nous nous prêchons comme vos serviteurs et vos esclaves, (en Jésus-Christ pourtant!) *Nos servos vestros prædicamus in Christo.* Libres de tout autre engagement, la chaîne chaste et sacrée qui nous lie à l'autel, nous lie en même temps au cœur de tous nos frères. Qu'on veuille lutter avec notre dévouement, l'égaler, le surpasser même, eh! c'est notre désir le plus ardent. Puissent tous nos frères atteindre au dévouement du prêtre, sans partager, s'ils le peuvent, son sacrifice; comme Paul encore, nous leur souhaitons tout ce bonheur et toute cette gloire, sans leur souhaiter notre chaîne, *exceptis his vinculis ;* mais pour nous, notre dévouement se confond avec elle et avec l'autel auquel elle nous attache. Depuis l'autel où est lié au centre de la catholicité le premier des prêtres et des pasteurs, jusqu'à l'autel du dernier des hameaux catholiques, comptez ces dévouements qui déjà remplissent, sans interruption, dix-huit siècles. Dès lors, la plus humble de ces

chaumières divines a eu, comme les temples les plus magnifiques, ses annales de dévouement toujours ouvertes, et les moins remplies parmi ces annales effaceraient en quelques années tous les exemples des dévouements profanes.

Ils ont un autel encore et ils n'ont que lui, ces prêtres dont le dévouement les emporte sur des rivages étrangers. Suivez ces fils des Dominique, des François d'Assise et des autres chefs des milices apostoliques, dont le zèle et la charité, sans s'inquiéter des bornes et des distinctions des royaumes, ne voit dans l'univers qu'un vaste héritage à se partager et à conquérir. Spectacle admirable, et qui se donne de nos jours au monde avec un éclat prodigieux! Toutes les ressources, tous les trésors, toute la puissance humaine, cela est maintenant décidé d'un pôle à l'autre, ne valent pas pour la conversion des peuples un seul autel tout pauvre et tout nu. Ah! c'est qu'avec des monceaux d'or on n'achète pas même un peu de dévouement catholique; pour l'inspirer, pour le payer, il faut plus que de l'or, il faut le sang de Jésus-Christ.

Contemplez maintenant toutes ces œuvres publiques de dévouement et de charité dont se glorifie notre religion sainte. Cette multitude presque innombrable d'asiles pour l'enfance, de retraites pour la vieillesse, de refuges pour toutes les souffrances de l'âme et du corps : c'est autour d'un autel qu'ils se sont tous élevés; ces choses avant l'autel ne se soupçonnaient

pas. Compterez-vous maintenant quelques exceptions à cette loi? Vous voulez dire des imitations, souvent dérisoires, quelquefois cruelles, toujours incomplètes du dévouement catholique ; des empiétements sur son terrain sacré ; des améliorations qui se bornent la plupart du temps à supprimer l'autel, c'est-à-dire à vouloir bâtir en l'air pour la miséricorde et la charité. Sans autel, vous aurez la spéculation et l'industrie; vous n'aurez plus le dévouement et le sacrifice.

Et partout au contraire où vous apercevrez sur la porte d'une maison ou sur le haut d'un monument public une croix ou radieuse, ou modeste, ou même humble, petite et qui semble craindre de trop annoncer aux regards l'autel qu'elle indique, inclinez-vous, et dites : Là, avec le sacrifice quotidien habite quelque dévouement de tous les jours. Ici, près de ces autels solitaires et silencieux, des âmes trop fortes ou trop pures pour le monde, trop timides ou trop ardentes pour leur bonheur ou pour son repos; des âmes souvent méconnues, trompées, persécutées par les hommes ; aigries d'abord et révoltées de leurs injustices, mais heureuses maintenant et dès longtemps pacifiées, et qui se vengent du monde en priant et en s'immolant pour lui. Ici peut-être ces humbles frères de tous les pères pauvres, ces pères eux-mêmes des enfants du peuple, avec la grande famille que l'autel leur a donnée; auprès de cet autel, ils désapprennent tous les jours à parler aux hommes, pour mieux apprendre à parler à l'intelligence et au cœur de leurs

enfants. Ici la pauvreté, et souvent avec elle la honte et le remords; ici tous les malheurs et tous les châtiments; ici toutes les infirmités et toutes les douleurs rassemblées. Mais qu'elles espèrent et se consolent, toutes ces infortunes de l'homme; parmi cette indigence et ces remords, au milieu de ces prisons et de ces chaînes, en vue de ces couches de souffrance, un autel! autour de cet autel, un sacerdoce virginal, création sublime de son sacrifice. Des cœurs qui ont oublié sur la terre tous ceux à qui ils donnaient, à qui longtemps ils pouvaient donner les noms si doux aux lèvres humaines de mère, de frère, de sœur et d'enfants, pour pouvoir donner plus librement et plus entièrement tous ces noms et toutes les affections qui y répondent aux objets douloureux de leur héroïque ministère; pour dire à la charité, vous êtes ma mère, et à la souffrance et à la pauvreté, vous êtes mes sœurs chéries, et à tous les malheureux, vous êtes mes frères et mes enfants. Anges tutélaires, qui réveillés par la miséricorde, alors que reposeront encore autour d'eux toutes les douleurs de leur famille, viendront avant l'aurore entourer l'autel, s'y nourrir du pain du sacrifice, et le reste du jour iront en porter avec eux tous les dévouements et toutes les consolations à tous les besoins et à toutes les souffrances.

Mais gardez-vous de croire, mes frères, qu'à ces dévouements purement religieux se borne l'influence de l'autel. Dans le christianisme, toutes les conditions ont leurs devoirs, et, par suite, dans un sens plus ou

moins étendu, mais toutes dans un sens rigoureux, devront avoir leur dévouement.

Pères, maîtres, enfants, serviteurs, vous avez tous vos devoirs particuliers; tous, vous devez avoir votre dévouement spécial; pour vous l'enseigner, pour vous l'inspirer, vous avez besoin d'un autel.

Plus qu'eux vous en avez besoin, vous qui êtes placés plus haut que vos semblables par votre naissance ou votre fortune, votre crédit ou vos talents. Et si vous êtes grands en pouvoir et en autorité, votre dévouement doit grandir avec votre puissance et votre responsabilité. Vous auriez l'autorité suprême, ce ne serait pour vous que l'obligation suprême de vous dévouer, car le Maître l'a dit : « Que celui qui parmi vous est le plus grand soit comme le serviteur et l'esclave de tous. »

Que si par votre profession même, votre vie et votre sang appartiennent à vos frères, alors le dévouement devient comme votre pain de chaque jour; plus que tous les autres vous ne sauriez vous passer d'un autel.

Oh! que cette idée est à la fois touchante et sublime, mes frères, et combien les siècles plus chrétiens qui nous ont précédés l'avaient profondément comprise!

Oui le dévouement domestique et social était connu dans ces siècles, et l'égoïsme, loin d'y exercer un empire absolu, n'y avait pas encore trouvé son nom.

Mais alors aussi, chaque famille catholique était assidue dans son chef et dans ses membres au saint

autel. Heureuse la maison qui pouvait en consacrer un sous son toit ! Alors toutes ces professions laborieuses dont le travail pénible soutient et alimente la société, aimaient à se dédier chacune un autel spécial et à y venir élever et fortifier leur obscur dévouement.

Même ambition de la part des dévouements plus illustres. Dans les palais des législateurs, dans les cours de la magistrature, un autel était consacré, et de là ces expressions pleines de sens pour les chrétiens : la religion et le sanctuaire de la justice, la religion et le sanctuaire des lois.

Plus que tous les autres, les rois devenus chrétiens de barbares qu'ils étaient, voulaient recevoir de l'autel les inspirations nouvelles qu'il donnait au pouvoir. Au centre de leurs palais s'élevaient ces royales chapelles qui y subsistent encore, et le plus religieux de nos Princes, un saint Louis, par une entente sublime des devoirs et des douleurs de la royauté, consacrait l'autel de sa couronne à l'épine glorieuse et sanglante qui couronna son Maître.

Ils avaient aussi dans ces siècles, ils avaient surtout leurs autels à eux, les défenseurs généreux de la patrie. Autel au culte simple et guerrier, il se déployait tour à tour et se repliait comme une tente. Il était beau, il était doux au marin intrépide, quand il abandonnait la côte natale pour se dévouer aux flots et aux tempêtes, d'avoir avec lui, sur la planche qui le séparait des abîmes, un autel. Il était beau, il était doux au soldat chrétien d'avoir avec lui son Dieu

sous la toile de ses camps; et jusque sur le champ de bataille ou de victoire, un autel ombragé de drapeaux, ou élevé sur des trophées. Et s'il fallait tomber au milieu du combat, il avait du moins où attacher ses derniers regards de regrets et d'espérances; il ne mourrait pas tout entier dans l'exil; une terre consacrée par un autel, n'était plus une terre infidèle ou barbare, et les os du guerrier catholique pouvaient y reposer en paix.

Et maintenant qu'avons-nous gagné à détruire, à diminuer ou à déserter nos autels? Les devoirs domestiques ou publics en sont-ils donc mieux assurés, mieux remplis? Les devoirs! j'entends chacun parler de ses droits, et c'est à peine si je les entends nommer. Les devoirs! Eh! je les vois s'arrêter, presque toujours là où le dévouement commence. L'égoïsme, cette plaie honteuse et mortelle, gagne au cœur la société et jusqu'à la famille. Devant lui, les liens les plus sacrés se relâchent; il nie le devoir, il se rit du serment; demain il ne croira plus à la honte.

A la suite de cet égoïsme, un malaise immense. C'est en vain qu'on la rassure, en vain qu'on lui parle de sa prospérité, de ses progrès, de ses lumières; la société sent qu'il manque quelque chose à sa vie; elle laisse dire, s'attache au présent, et au fond désespère de l'avenir.

Dans les classes élevées, presque partout le règne des sens et de la matière; là on sait tout, ou l'on prétend tout savoir, hors la seule science nécessaire, se dévouer et souffrir.

Dans la masse des populations, désir effréné de liberté, de jouissances; besoin de s'agiter, de renverser, de détruire, tout ce qui s'y oppose, les contrarie ou les restreint. Une loi suprême reconnue : se faire ici-bas sa part de bien-être et de plaisirs, par tous moyens, à tous risques, à tout prix.

Où allons-nous ? C'est la demande formidable que chacun s'adresse en secret, sans que personne ose essayer d'y répondre. Allons-nous où vont les peuples qui abandonnent et répudient leurs autels ? Mais nous savons, nous, et nous devons savoir, où ces peuples aboutissent. Nous savons, nous, les autels qui remplacent les autels du Dieu vivant. Autels à la volupté, autels à la mort, divinités affreuses qui se tiennent par la main, l'une dans les sanctuaires, l'autre sur les places publiques ; et le sang et l'honneur de ces peuples y coulent alors par hécatombes.

Et cela est juste : quand ils n'ont plus entre eux et le ciel irrité un Dieu victime, il faut bien que les peuples fournissent eux-mêmes la matière du sacrifice.

Cela est nécessaire ; de gré ou de force, ne faut-il pas que l'homme se dévoue et se sacrifie à quelque chose ? Si ce n'est à son devoir, à ses frères, à son Dieu, c'est à ses cupidités, à ses passions, à ses propres excès.

Oh !... pour les âmes ardentes surtout, et combien en est-il, dans ces temps, d'exaltées et comme jetées tout entières hors d'elles-mêmes, cette loi est une loi fatale. Tôt ou tard, il faut qu'elles choisissent entre le dévouement ou le désespoir. Désespoir concentré

souvent, et qui souvent aussi éclate d'une manière terrible.

Oh! combien de ces âmes d'élite auxquelles il n'a manqué que l'autel pour se livrer aux dévouements sublimes qu'il inspire ! Elles n'ont pas l'autel, elles ne connaissent pas l'autel ; mais à défaut de l'autel, elles connaissent, elles ont approfondi tous les secrets d'une science homicide ; à défaut de l'autel, voici des glaives aiguisés, des poisons sûrs, des vapeurs meurtrières ; voici la mort sous mille formes effrayantes, et la plus terrible semblera douce à leur désespoir.

Consterné de tous ces échos de meurtres et de suicides, le siècle s'émeut ; il faut, dit-il, les couvrir de silence. Quoi donc, est-ce les guérir que de les taire ? O hommes aveugles et ingrats ! Ce langage est plus désespérant que les excès mêmes qu'il déplore. Et moi, j'avouerai ces maux et j'en proclamerai le remède ; et moi je crierai du haut de ces chaires : « La société se dissout, reliez-la par l'autel ; la notion du devoir s'éteint, rallumez-la par l'autel ; les cœurs se désespèrent, ranimez-les par l'autel ; le sol tremble sous vos pas, raffermissez-le par l'autel ; pour le raffermir, couvrez-le, s'il le faut, d'autels !

Ah ! vous sentez la nécessité de ce remède, vous, mes frères, rassemblés autour de cet autel, car votre autel à vous n'est pas un autel solitaire, n'est pas un autel sans influence et sans honneur.

Venez donc, vous au moins, mes frères, à la place de tant de chrétiens égarés, venez toujours chercher votre enseignement à cet autel. Que de leçons il ajou-

sera pour vous à ses leçons ordinaires, dans ces temps d'erreur et de fascination où vous vivez! Ah! tout l'éclat de ses lumières ne sera pas trop vif pour lutter contre cette puissance de ténèbres, dont l'heure semble s'être levée sur nous.

Venez, famille de chrétiens fidèles, vous unir de plus en plus au pied de cet autel. Vos cœurs eurent-ils jamais plus besoin d'union? Venez ici les confondre dans une sainte ligue contre les entraînements de l'exemple et les tyrannies du respect humain; venez y prier, car ils sont toujours vos frères, pour ceux mêmes qui semblent avoir rompu les liens sacrés qui devraient avec vous les attacher à ces sacrés tabernacles.

Venez enfin, famille souffrante des chrétiens véritables, et quel est le chrétien qui n'ait à souffrir ici-bas? Venez unir souvent, et s'il se peut, tous les jours, votre dévouement au sacrifice de cet autel. Venez y porter les regrets du passé, les douleurs du présent, les craintes de l'avenir. Quelque sort que Dieu réserve à ses serviteurs, je ne vous plains qu'à demi, vous qui, avec l'autel, aurez toujours une ressource dans vos épreuves, et jusque dans l'exil une patrie.

Chrétiens, attachons à l'autel nos pensées, notre cœur et notre destinée tout entière; et de l'autel de l'agneau immolé sur la terre, nous passerons à l'autel de l'agneau triomphant dans les cieux. Ainsi-soit-il.

II

INSTRUCTION

AUX ENFANTS DE MARIE

LA GÉNÉROSITÉ DANS LE SERVICE DE DIEU

Sacré-Cœur de Nantes, 3 juin 1872.

INSTRUCTION SUR LA GÉNÉROSITÉ.

MESDAMES,

En écoutant cet intéressant compte-rendu de notre dernière réunion, il me venait quelques réflexions qui vont naturellement servir d'exorde à notre entretien d'aujourd'hui. La simplicité et l'humilité plaisent, charment toujours. Quand on vise à faire de l'effet, on y réussit quelquefois, mais d'une manière peu favorable et qui contrebalance singulièrement le succès. Cela est vrai dans la vie ordinaire et dans les rapports de société ; mais combien plus dans la vie chrétienne et dans les rapports de l'âme avec Dieu !

La piété accompagnée de recherche, d'affectation, de prétentions vaniteuses, ne mérite pas ce beau nom ; elle n'est agréable ni à Dieu ni aux hommes. La piété véritable a d'autres allures. Elle se manifeste dans son langage, son air, toute sa manière d'être, et jusque dans ses chants, par ces belles vertus de modestie, de simplicité et surtout d'humilité, qui en sont comme le rayonnement : c'est ainsi qu'elle attire les âmes et les élève à Dieu.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le dit, le vrai

mérite est toujours humble. On le reconnaît à ce signe, et il devient suspect, du moment qu'il songe à briller. On peut dire également qu'un sincère amour est toujours humble, et même que l'humilité est fille de l'amour. N'est-ce pas le propre de l'ami de s'oublier, de s'effacer, pour ne penser qu'à l'ami, le faire paraître, et ne vivre qu'en lui ? Oui, toute affection, même naturelle, est ignorante de ses intérêts personnels et oublieuse d'elle-même. A plus forte raison, faut-il le croire de l'amour divin, qu'on pourrait définir : « une sublime distraction de soi, pour ne penser qu'à Dieu, le chercher et le voir en tout. »

Or, Mesdames, où est le modèle et la source d'un semblable amour ? Dans le Cœur sacré de Jésus. Au début de ce beau mois spécialement dédié à son culte, le bon Maître nous adresse cette parole : *Cor meum jungatur vobis :* laissez mon Cœur se joindre au vôtre, ou plutôt permettez-moi de m'emparer de votre cœur, de l'unir au mien et de le transformer. Et ailleurs : *Pone me sicut signaculum super cor tuum :* placez-moi comme un sceau sur votre cœur. Ce n'est pas assez que nos cœurs se rencontrent, se rapprochent, se touchent ; il faut qu'ils se compénètrent, que le mien pénètre le vôtre comme le sceau pénètre la cire, s'y grave, lui donne sa forme et y laisse une empreinte ineffaçable. Quelle empreinte veut-il laisser en nous ? Avant tout, celle d'un amour humble et par là même généreux.

Voyez comme il est généreux lui-même tout le pre-

mier ! Il éprouve un irrésistible besoin de donner, de se livrer, de me communiquer de sa surabondance : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !* Là et pas ailleurs, est l'explication de cet ineffable mystère de la bonté divine : elle ne peut se renfermer en elle-même, il faut qu'elle sorte, qu'elle s'épanche en faisant part à la créature de sa plénitude infinie. Ah ! piquons-nous à notre tour d'une noble émulation, et luttons avec lui de générosité !

*
* *

Et d'abord, générosité envers Notre-Seigneur ! Ne soyons pas à compter sans cesse ce que nous avons pu lui offrir : c'est si peu de chose ! Ne lui marchandons pas notre fidélité, nos hommages, nos bonnes œuvres, surtout nos sacrifices. Est-ce qu'il a calculé, lui ? Est-ce qu'il calcule encore ? Met-il des bornes au don de ses biens et de sa personne ? Ne se prodigue-t-il pas sans mesure ? C'est bien le moins que nous, qui ne sommes rien, nous tâchions de rendre la pareille à Celui qui est tout, et pourtant nous fait de telles prévenances.

De plus, gardons-nous d'être exigeants pour la récompense : quelle indélicatesse de cœur ! On ne veut pas faire crédit à Dieu. On ne se contente pas de l'espérance ; on entend être exaucé aussitôt la demande formulée et le service rendu. Il semble en vérité qu'on se défie de Notre-Seigneur ; on le traite comme s'il n'avait pas à sa disposition des trésors inépuisables,

comme s'il n'était pas en mesure de s'acquitter au ciel et de nous payer bien plus que les intérêts de ce que nous lui aurions en quelque sorte avancé ! De tels sentiments sont plus d'un juif que d'un chrétien : le juif servait son Dieu en vue d'un salaire temporel, le chrétien ne doit penser qu'à l'amour et à l'éternité.

Ce ne serait pas un moindre défaut de générosité, de prétendre marquer à Dieu par quelles voies il devrait nous conduire au salut et à la perfection. Il est des âmes qui, pour prix d'un peu de fidélité, se croiraient volontiers en droit de réclamer des grâces extraordinaires, des faveurs de choix: illusion, illusion souvent même grossière où l'amour-propre trouve son compte ! Elles ressemblent en cela au frère aîné de l'enfant prodigue, qui, peu content de son sort, pourtant si doux auprès du plus tendre des pères, se prend à envier le veau gras et le festin préparés pour le pauvre fugitif enfin de retour. Ainsi, nous ne savons pas nous contenter de ce pain quotidien de la grâce, qui nous est si libéralement accordé ; et nous voudrions, pour en relever la saveur, de grandes lumières, d'abondantes consolations spirituelles. Laissons donc faire Notre-Seigneur : ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient ? Et puis, désolée ou consolée, heureuse ou malheureuse, notre vie passera bien vite. Si Dieu permet qu'elle soit traversée par des épreuves spécialement douloureuses, par des épreuves qui demandent une vertu peu commune, soyons tranquilles et prenons confiance : nous trouverons au ciel des

récompenses aussi toutes spéciales, que le Cœur de Jésus nous y tient en réserve.

Au reste, heureux les privilégiés de la tribulation! Il faut absolument mourir à soi-même pour vivre à Jésus-Christ, pour espérer de vivre en Dieu pendant l'éternité. Voyez le laboureur qui jette son grain dans une terre fangeuse, c'est pour qu'il y meure. Si sa semence ne mourait pas, elle serait perdue; mais il sait bien qu'elle mourra et lui rapportera des fruits abondants. Ainsi en est-il de nous : il faut mourir à nous-mêmes, à la vie de la nature et des sens, pour produire des fruits et vivre dans le ciel. C'est la générosité à souffrir pour Dieu qui consomme cette mort féconde et prépare cette glorieuse résurrection.

*
* *

Si cette générosité envers Dieu est véritable, si elle est entière, elle ne manquera pas de s'étendre au prochain.

Et d'abord, ce n'est pas assez de ne jamais dire de mal de lui; ce mérite, d'ailleurs fort rare, ne va pas au delà de la justice; et la justice est loin de suffire ici, surtout quand on se pique de quelque amour pour le Cœur de Jésus. Il faut donner, donner sans cesse et gratuitement; il faut se dépenser au service des autres, sans compter sur le retour ni la reconnaissance.

Avec le prochain, ce n'est pas comme avec Dieu. Considérons-le, si cela nous plaît, comme un débi-

teur insolvable; mais que cette pensée, loin de refroidir notre charité, ne serve qu'à l'enflammer. N'oublions pas que Dieu est là, toujours prêt à payer pour nos frères et avec usure.

Quelle générosité, Mesdames, ne suppose pas encore l'habitude d'être indulgent, toujours facile à l'excuse et au pardon, toujours content de ce qui arrive et de la part qui nous est faite! Il y a certaines vertus — je ne sais trop pourquoi on les honore de ce nom — qui sont plus exigeantes que les défauts. Le défaut, lui, fait parfois bon marché de lui-même : il ne donne rien, mais il ne demande pas grand'chose. Au contraire, telle vertu semble dire : « Je suis la vertu... Je mérite des égards... La vertu avant tout... Elle ne doit pas se gêner... » Cette vertu-là ressemble singulièrement à de l'égoïsme, ou, si vous voulez, à ce saint homme de rat, qui s'était retiré au fond d'un fromage, et y vivait fort à son aise, sans souci des besoins du reste des mortels. La vraie vertu, la vertu généreuse est faite tout autrement. Elle donne et donne encore. Elle se dérange pour les autres, même de ses exercices de piété, et cela sans se faire valoir. Elle s'en remet à Dieu, pour qui elle agit, du soin de la récompense; ou plutôt elle n'y pense même pas.

Généreux à juger, à parler, à supporter, à rendre service, soyons-le également à édifier, c'est-à-dire à porter au bien, à détourner du mal et à n'y jamais concourir. Sachons, quand il le faut, refuser bravement de nous prêter à des exigences compromettantes,

et qui nous entraîneraient à des concessions dangereuses. Pour une enfant de Marie, pour un véritable ami du divin Cœur, un regard, un mot doit suffire en semblable rencontre : Pour qui me prenez-vous ?... Et l'ennemi lâche prise, mis en fuite par ce noble dédain.

*
* *

Enfin, il y a une troisième générosité, qui se rapporte à nous-mêmes et à nos défauts. Il se rencontre des âmes toujours prêtes à se tourmenter, et qui entretiennent de leur état intérieur je ne sais quel mécontentement secret, qui ne les quitte pas, qui les porte au découragement et par suite à l'inaction. Cette disposition ne vient pas du bon Esprit : le bon Esprit, lui, relève toujours, et pousse en avant, c'est-à-dire à l'effort, à la confiance.

Nous devons nous accepter, nous supporter gaîment, tels que nous sommes, puisque Notre-Seigneur veut bien nous prendre et nous aimer ainsi. Quand il daigne se montrer indulgent à notre égard, comment ne le serions-nous pas aussi, sans flatterie pourtant ni molle complaisance ?

Nous le savons, il est tout disposé à donner quelque chose de son Cœur à notre cœur si faible, si imparfait, si misérable, et encore plus dans ces derniers siècles, où, comme il l'a tant de fois déclaré, il ne veut rien faire que par ce même Cœur. Ses

divines intentions nous étant bien connues, pourquoi nous chagriner outre mesure, nous refuser à la confiance et ne pas nous reposer sur ce puissant et doux appui ?

Quoi ! nous le verrions toujours armé de la foudre et prêt à nous frapper ! Mais cette crainte exagérée blesse sa miséricordieuse tendresse, et arrête l'effusion de ses grâces. Une âme méticuleuse jusqu'au scrupule est rarement une âme généreuse. Il ne convient pas de penser que l'on déplait à Dieu quand on n'aspire qu'à lui plaire. Loin de nous cette étroitesse de conscience, ces continuels retours sur nous-mêmes, ces vagues et désolantes inquiétudes ! Pourquoi désespérer et qu'avons nous à redouter, puisque Jésus est là qui peut et veut nous secourir ? La générosité ne connait pas toutes ces petitesses, qui finissent par briser le ressort de la volonté et tuer toute énergie. Elle aime, et l'amour chasse la crainte : il est incompatible avec la pusillanimité !

La générosité a seule des ressources contre certaines situations, plus particulièrement difficiles, même humainement incurables : union mal assortie, enfants rebelles à toute discipline, revers de fortune, morts prématurées, maladies et infirmités qui brisent toute une existence... Que faire alors ? D'abord, courber humblement la tête et baiser sans murmure la main qui s'appesantit sur nous. Puis, on se relève, on prend courage, et l'on se tourne vers le Cœur de Jésus : « Merci, divin Sauveur, de me fournir une

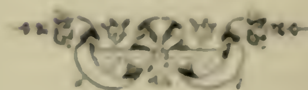
si belle occasion de vous montrer quelque amour. Ah! c'est par de bien autres douleurs que vous m'avez témoigné le vôtre. O croix, je te salue, mon unique espérance! Sois la bienvenue; supplée à mes longues lâchetés; laisse-moi m'étendre entre tes bras avec mon Bien-Aimé ! »

Une épreuve qui fait appel à notre générosité ne devient-elle pas par là même plus supportable ? N'apporte-t-elle pas avec elle une onction spéciale de la grâce ? Ah ! la simple patience n'y résisterait pas; Notre-Seigneur le sait bien; et il s'approche alors, pour nous donner de comprendre, de sentir le bonheur et l'honneur d'une telle croix!

Encore un mot, et je finis. Voyez, Mesdames : il semblait que le Cœur de Jésus eût résolu de se taire durant tout le cours des âges, comme il avait fait aux jours de sa Passion. Mais il avait, si je l'ose dire, trop présumé de son empire sur lui-même. Au bout de seize siècles, voyant les crimes et surtout les maux de son peuple, son amour n'y a plus tenu. Il a fallu absolument qu'il éclate, qu'il nous redise comme au Calvaire, avec des larmes et un grand cri : « Je vous aime ; de grâce, aimez-moi ! » Et en même temps il nous a promis d'inestimables biens pour un peu d'amour, pour quelques faibles hommages rendus à ce Cœur tout brûlant de charité !

Avec une telle assurance d'être aimés de notre Dieu et aimés à ce point, comment oserions-nous encore

nous plaindre, ou nous défier de sa bonté? Ah! je l'avoue, sans cet amour notre sort serait affreux, notre malheur trop grand; notre existence ressemblerait à un enfer anticipé, puisque c'est seulement dans l'enfer que Jésus cesse d'aimer et de pouvoir être aimé. Mais avec cet amour, tout change de face : nous sommes riches au sein de la pauvreté, heureux sous le coup de la souffrance, forts dans la faiblesse même. Jésus m'a aimé, Jésus m'aime : que me faut-il de plus? De quels sacrifices ne suis-je point capable? Je veux l'aimer à mon tour. L'humble et confiante générosité devient la loi de ma vie. Ainsi soit-il!



III

PENSÉES SUR DIVERS SUJETS

TITRE PREMIER.

Le Doute en matière de Religion.

I.

Le doute d'ignorance : ce mot ne doit pas nous choquer ni même nous paraître trop dur. Il faut bien dans ce monde se résoudre à ignorer ce qu'on ne juge pas à propos d'apprendre. Aussi, à l'égard de combien de connaissances spéciales en prend-on tout simplement son parti ? A chaque instant on se récuse, quand il est question d'arts qu'on n'a pas pu, ou qu'on n'a pas voulu étudier. De même, l'artiste dans une question d'économie sociale ou de commerce ; le commerçant, dans une discussion philosophique ; le littérateur, s'il s'agit des sciences exactes ; le géomètre, si vous lui parlez d'histoire, d'éloquence ou de poésie. Dans cette conduite, il y a non-seulement droiture et probité, il y a encore esprit, bon goût, savoir-vivre et crainte fort légitime assurément d'un ridicule inévitable.

Sur cela point de difficultés, ce semble : non, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de *Religion*. Quand il ne s'agit que de religion, deux choses passent sans difficulté : la première, qu'on ne l'étudie point ; et la seconde, qu'on ne veuille point subir la conséquence

naturelle de ce défaut d'étude, que l'on n'avoue point l'ignorance qui en est nécessairement la suite.

II.

Combien pour qui toute la science de la religion se borne à une *objection*, et quelle objection ! En toute autre matière la simple pudeur arrêterait.

III.

On considère la religion comme une ennemie contre laquelle il faut d'abord se mettre en garde et prendre position. Contre elle toutes les armes sont bonnes.

IV.

Dans quelle autre science, commence-t-on par les objections ? Mais enfin la religion est une science pourtant !... En est-il une seule qui tint à un pareil système ?.. Avec ce doute, vous détruiriez tous les enseignements, vous supprimeriez toutes les chaires.

V.

Ne pas confondre le doute véritable de l'esprit avec le doute du cœur, de l'imagination, des passions, ni avec un certain ébranlement des principes les plus certains qui n'en est pas le renversement (comme dans l'état d'ivresse tout semble tourner autour de nous). Faites lire à l'homme, à la femme les plus convaincus de certains devoirs, tels livres qui plaident contre, vous produirez cet ébranlement, cette sorte de vertige qui n'est nullement le doute d'esprit.

L'état de doute véritable serait celui qui résulterait

de l'examen réfléchi des difficultés et des réponses, des preuves de part et d'autre, comme dans une question historique ou judiciaire.

VI.

Le doute ordinaire, c'est une première difficulté entrevue, un ouï-dire ; c'est quelque chose qui vaut quand il s'agit de religion, et qu'on n'oserait mettre en avant, s'il s'agissait d'une théorie scientifique, surtout s'il s'agissait d'une question de probité.

VII.

Tout est gagné pour la religion, quand elle a pu amener à un examen sérieux; et ce doute est si frivole, qu'il emploie tous les moyens pour éviter cet examen, jusqu'à y jeter du ridicule, et, s'il était possible, de l'odieux.

VIII.

Je *doute,* c'est un mot heureux trouvé par l'ignorance pour ne pas dire j'*ignore;* par l'intérêt, pour ne pas dire: je *crains* de savoir.

En toute autre matière, on dit : je ne connais pas la question, je ne l'ai pas étudiée, j'y suis étranger ; dire je *doute* serait une impropriété d'expression, une faute de langage.

IX.

Je doute... Avez-vous remarqué combien ce mot vous est commode, tout ce dont il vous dispense, tout ce qu'il vous permet dans la pratique ? Tout ce

que vous avez bâti sur ce peut-être, sur cette pointe d'aiguille ? Combien vous avez intérêt à douter ? Combien par conséquent vous devez vous défier de votre doute ?

N'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la facilité avec laquelle vous avez élevé votre édifice sur cette pierre branlante du doute, vous qui rejetez si légèrement ces assises inébranlables sur lesquelles repose tout l'édifice catholique ?

X.

Comment se fait-il que vous vous accommodiez si facilement de ce doute, vous qui souvent ne pouvez le souffrir en toute autre chose ? Si le doute est un état violent, c'est surtout en religion. Car enfin, comment se résout-il ?... Non, ce n'est pas sur la foi d'un doute qu'on joue son âme et celle des autres.

XI.

Là où le doute commence, la bonne foi finit, à moins qu'il ne s'agisse d'un doute invincible.

XII.

Le grand nombre de ceux qui doutent ! Mais cela est-il donc étonnant, à voir la manière dont ils vivent ?

Le grand nombre de ceux qui doutent ! Mais les douteurs sérieux doivent les condamner tout aussi sévèrement que les croyants, et c'est ce qu'ils font dans les momens de bonne foi.

XIII.

Ceux qui croient sont unanimes sur les motifs : chacun doute à sa manière et pour sa raison. Il serait curieux de prendre au hasard dix douteurs et de leur demander le fondement de leur doute. Quelque sérieux qu'ils voulussent être, ils ne pourraient se regarder sans rire.

XIV.

Entre celui qui doute et celui qui est convaincu, la partie n'est vraiment pas égale. Le convaincu a vu vos objections et au-delà ; vous, vous ne savez pas ses preuves.

XV.

Je vois un juge juger contre tous ses intérêts, un homme prendre une détermination qui lui enlève une partie de sa fortune : il y a tout à parier que ces hommes n'agissent qu'en pleine connaissance de cause. Dans le cas contraire, il n'en est pas ainsi, et l'explication n'est que trop facile... Le doute est une espèce de balance où chacun vient jeter impunément son poids.

XVI.

Il y a quelque chose qui flatte singulièrement dans cette apparence de sagesse et d'impartialité que se donne le doute ; au fond, c'est paresse et ignorance ; et sous ce personnage imposant de juge, il y a un bien triste personnage.

XVII.

Ce doute avant examen, c'est une mode très-commode, en vérité... Ce n'est pas un doute rencontré, mais voulu, doute affecté, doute dont on se fait gloire : Ἐπέχω !

XVIII.

Le doute, avant un consciencieux examen, n'est pas sérieux ; le doute, après cet examen, n'est plus possible.

XIX.

En général, on ne peut pas admettre le doute subsistant après la recherche consciencieuse de la vérité, dans une question d'une telle importance. Cela ne va ni à Dieu ni à l'homme. Car il ne s'agit pas ici d'une théorie obscure, mais de la chose la plus essentielle, mais de tout le bonheur de l'homme, des fondements mêmes de la société... Ce serait ou trop d'impuissance à la vérité, ou trop de puissance à l'erreur.

XX.

Certes, il faut bien que vous ayez d'autres raisons que ce doute lui-même, pour y tenir comme vous faites ! C'est une possession bien vaine et bien misérable en soi, que celle de votre doute. Il faut évidemment qu'il vous rapporte au-delà de sa valeur apparente. Quand ce serait une conviction, une science acquise par le plus pénible labeur, vous n'en seriez pas aussi jaloux. Une conviction franche, elle, ne

craint pas de s'offrir à la discussion ; vous, vous la craignez avant tout ; elle ne redoute pas la lumière, votre doute en a peur.

Ah ! mais je le conçois : c'est là votre unique et dernière position, c'est votre palladium, c'est votre bouclier : vous n'en avez pas d'autre à opposer à tous les traits de la vérité et de la discussion : *Unum omnia contra tela Latinorum...* Aussi, que ne fait-on pas souvent pour se procurer un doute !

XXI.

Votre doute est-il consciencieux ? Alors examinez, et suivez cette marche :

La religion, avant les adversaires ;

Les preuves, avant les objections ;

L'ensemble, avant les détails.

Cela peut sans doute se faire dans les livres ; mais un moyen plus facile et plus court, c'est l'entretien d'un homme religieux instruit.

Tout douteur qui n'a pas tenté cela est inexcusable.

TITRE DEUXIÈME.

La Religion. — La Foi.

I.

Nous ne comptons notre religion pour rien. Tel la livre à la discrétion d'un homme qu'il méprise, auquel il ne confierait pas le moindre de ses intérêts. Telle la met pendant des heures entières à la merci d'une interlocutrice effrontée, qu'elle ne permettrait pas à sa fille d'entretenir cinq minutes.

II.

Expliquez-moi la haine d'un Hiéroclès, d'un Porphyre, d'un Voltaire, de presque tous les incrédules, contre Jésus-Christ, qu'ils tiennent pour un homme extraordinaire, chéri du Ciel, digne de l'immortalité...

III.

Quelque ennuyeux qu'un livre soit par sa forme, il trouve toujours des lecteurs et des disciples, s'il est dirigé contre la religion.

IV.

Un indifférent devrait être plein de douceur envers la religion catholique. Non, il veut voir couler son sang pour y reconnaître sa divinité.

V.

Quelle est la religion que l'on traîne et que l'on bafoue sur les théâtres, que l'on insulte dans les romans, que l'on travestit dans d'ignobles caricatures, etc.? Il n'y en a qu'une, la seule vraie....

VI.

Peut-on sérieusement révoquer en doute la possibilité de la Révélation divine? Comment refuser à Dieu ce droit d'intervention dans le monde moral? Cette prétention est aussi absurde que de lui refuser le droit et le pouvoir d'intervenir dans le gouvernement du monde physique. Il est vrai que ces deux erreurs sont presque connexes : ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse les comparer à des préjugés d'enfants, tant elles sont puériles l'une et l'autre!

VII.

Quoi donc! il serait impossible à Dieu de communiquer avec les hommes! Celui qui a donné l'ouïe à nos oreilles, la parole à notre bouche, ne pourrait ni parler ni se faire entendre! Il serait nécessairement pour nous un Dieu muet! Il n'aurait aucun moyen de nous faire savoir une de ses volontés, même en nous donnant à cet égard toute espèce de garantie! Aucun moyen de s'accréditer auprès de nous! On croirait, en vérité, que cela ne peut entrer dans un esprit raisonnable. Cependant cela est ainsi. D'où vient cela?

On a peur de Dieu. Nous ne voulons pas qu'il se

mêle ostensiblement de ce monde. On dirait que nous y avons intérêt.

VIII.

Il faudra bien accorder à Dieu la création au physique et au moral. Mais on ira, presque sans s'en apercevoir, jusqu'à nier sa Providence, par les raisons les plus futiles et les plus indignes de lui.

IX.

Il faut dire aussi que l'ordre même établi de Dieu favorise en quelque sorte cette erreur. Son intervention est très-réelle, mais cachée, dans la nature comme dans l'ordre moral. Les merveilles les plus étonnantes se passent au milieu de nous sans bruit (révolutions des astres, Eucharistie, etc., etc.), tandis que les hommes en font tant par leur parole, leur industrie, leurs gloires, leurs folies, leurs crimes !

X.

Cependant pour qui réfléchit, nous sommes tous des passagers voguant sur la haute mer... Une main puissante a lancé le navire et le soutient sur les flots... Au dehors, l'immensité, la voix des vents et des tempêtes... Des passagers insouciants voudraient se faire un lieu de repos dans l'intérieur du navire. Mais à leurs oreilles, les vents bruissent... De temps à autre une vague y entre... Il n'y a pas de port... Il faut que le navire fasse naufrage... ou que le divin Pilote vienne le sauver...

XI.

O envie de se passer de Dieu ! Obligés de l'admettre dans l'éternité avant et après la vie, on veut l'exclure du jour de la vie. Il existe à son aurore, il existe seul à son couchant éternel ; on lui refuse l'accès dans les quelques heures de ce jour fugitif ; ou, si on l'y admet, c'est à condition qu'il ne parle pas, qu'il ne se montre pas, qu'il n'agisse pas.

XII.

Sectateurs convaincus, tranquilles : cherchez-les hors du christianisme ; sectateurs vertueux : comptez-les ; un seul est un prodige !

Montrez un homme changé en bien pour avoir abandonné la Religion.

XIII.

A la mort, qui se fait protestant, déiste, athée ?... Bien plus, quel est celui qui, à une époque quelconque de sa vie, s'il ne craignait la lutte, ne voulût être catholique ?...

XIV.

La gloire de la foi, c'est de rompre ce pacte secret et redoutable du cœur avec le mal. Les vertus humaines ne le rompent que dans l'imagination, dans le langage, dans ce qui paraît... Mais l'homme de foi, il parle son cœur...

XV.

Avec la foi, quelques incertitudes encore : hélas ! le doute à côté de nos certitudes, comme le néant à

côté de l'existence... Mais il y a loin des oscillations d'un navire à l'ancre aux agitations du navire livré au caprice et à la fureur des flots.

XVI.

Evidemment, la Religion véritable est celle qui peut dire à l'homme avec quelque sens et quelque autorité : CROIS, ESPÈRE, AIME... Evidemment encore, la Religion véritable est celle qui lui dit le mieux ces trois divines choses.

XVII.

Une religion où l'on fait dominer la raison humaine, est une religion dégradée, comme celle où domine l'autorité temporelle. Celle-ci sera quelquefois un enfant. Et la raison ? Souvent un enfant bien plus faible encore.

XVIII.

Quoi ! seule en nous, l'intelligence ne devrait pas être contenue ! C'est retomber, de conséquence en conséquence, à dire que tout en nous est libre, sans règle supérieure, sans devoirs. Qui peut tout penser peut tout vouloir, qui peut tout vouloir peut tout faire.

XIX.

En dehors de la foi, il n'y a pas de raison vraiment efficace, de point d'appui hors de soi pour s'élever au-dessus de soi-même ; de motif universel, immuable, toujours plus fort et plus puissant...

XX.

On dit que la raison se retrouve dans l'acte de foi; mais il faut bien qu'on lui permette d'être à l'autel où elle se sacrifie. La liberté aussi se retrouve dans l'esclavage volontaire, et l'amour de soi dans le bonheur d'aimer un autre.

XXI.

Traité, combien glorieux! Raison, on te délivre de tes ignorances, de tes angoisses, de tes erreurs, et l'on te donne la possession certaine, paisible, de la vérité : tu croiras donc? — Je croirai. — Tu croiras à la dignité de ta nature, à la confraternité humaine? — Je le croirai. — Pauvre, isolé, tu croiras au bonheur? Pécheur, à la rémission des péchés? Mourant, à la vie éternelle? — Toujours... toujours... Mais ne serait-ce qu'un rêve, il serait encore sublime! *Credo,* chant magnifique et glorieux du genre humain : le jour où le genre humain tout entier le signerait serait le plus beau, le plus heureux des jours.

XXII.

Sans la foi, vous n'entrerez pas dans les sentiments les plus doux, les plus purs, les plus intimes de ceux que vous aimez. Vous serez en cela séparé d'eux...

XXIII.

Quand on considère une riante végétation sur un terrain volcanique, on se sent l'âme serrée. Voilà votre image, ô vous chez qui tout ce qui apparaît aux yeux est si brillant et si digne d'envie, mais

dont l'âme recèle des dangers intimes et des menaces d'affreuses catastrophes...

XXIV.

D'où vient que le malheur est si commun, si poignant, si irréparable, dans le cœur, dans la famille, dans la société? La foi y manque.

XXV.

Je ne sais pourquoi on fait des ennemies de la raison et de la foi. Il faudrait bien après tout que la raison s'occupât des objets que la foi lui propose? Elle l'a fait de tout temps, et elle le fait maintenant encore. Reste donc à voir si les solutions données par la foi sont indignes de la raison...

XXVI.

Pauvre raison, combien peu digne de respect, si on ne la juge que par ce qu'elle a fait seule! — Seule? Encore l'a-t-elle jamais été? Même après avoir été si longtemps éclairée par la foi, que de délires aussitôt qu'elle a voulu marcher seule!... Oui, toujours en tutelle et éternelle enfance!... Aussi, en 93, par nécessité et par châtiment, quel ignoble symbole elle s'était donné!

XXVII.

La raison est bien ingrate : elle veut attaquer la foi? qu'elle commence par lui rendre tout ce qu'elle en a reçu; qu'on la renvoie donc à ses disputes, à ses incertitudes, à ses erreurs...

XXVIII.

Je le demande, la foi a-t-elle au fond amené de nouvelles difficultés? A-t-elle obscurci quelque question? Ou plutôt n'a-t-elle pas répandu le plus grand jour sur tous les points?

XXIX.

La foi rétablit l'égalité entre les intelligences; elle les délivre de la tyrannie de l'orgueil et des sens… Avant, on vendait quelques lumières, et cher… Elle, elle donne à tous « avec affluence et sans reproche », comme une mère, son lait.

XXX.

Noble famille des croyants! Ils portent la tête haute, fidèles à l'ordre de regarder le ciel… Quand je vois ces héros de la raison la sacrifier à la foi, avec la même fierté que les premiers martyrs donnaient leur vie, sûrs de la retrouver bientôt embellie et triomphante; un saint enthousiasme me saisit… Oui, par instinct seul de gloire, on voudrait marcher sur de si nobles traces… Ah! qu'a donc ôté la foi à ces génies immortels? Les a-t-elle beaucoup gênés dans leur vol?…

XXXI.

Toutes les religions sont bonnes. Moyen commode d'en finir avec toutes les religions, et de les mettre toutes d'accord entre elles!… Et quand *cela* serait, on ne serait pas moins inexcusable de n'en avoir aucune.

XXXII.

On tient au baptême, même à la messe, mais pas à la confession : je le crois bien… Cependant, il n'y a pas de mystère dans la confession, ni dans le jeûne… Il y a pis qu'un mystère, il y a une violence à se faire…

C'est-à-dire que l'on fait comme les chrétiens sans courage, qui croient et transgressent ; seulement on ajoute : je ne crois pas. Triste consolation qu'on se donne : on aime mieux avoir des difficultés que des remords.

XXXIII.

Ici, tout ou rien. Catholique, vous croyez tout ce que l'Eglise enseigne ; ou, si vous ne le croyez pas, vous n'êtes plus catholique : le principe est anéanti.

XXXIV.

Il était sublime vraiment, ce moine Sérapion, qui récitait le *Credo* au sophiste !

J'aurais voulu voir Socrate entendre votre jeune enfant réciter sa prière du soir !

XXXV.

Il en est de la foi comme de toutes les vertus, de toutes les nobles tendances, même naturelles. Elles ne sortent pas immédiatement des convictions, des longs raisonnements, elles naissent de la pureté du cœur. Voyez pour Augustin, pour Ignace, pour Laharpe…

Pour vous, la foi est peut-être dans cette voix,

dans ce tombeau, dans le regard d'un ami, dans cette larme d'épouse ou de mère, dans ce baiser filial et presque divin de l'innocence venant pour la première fois de la Table sainte... Elle est au fond de ce sanctuaire, au milieu de cette lecture : ce jour-là, vous ne lisez pas plus loin, et vous fermez le livre par qui vous fut révélé le mystère de la foi...

Tout est prêt... Que le cœur soit pur : Dieu vient, et la foi avec lui.

XXXVI.

Grâce insigne quand la lumière, la vérité nous visite ! Et on ne veut pas lui donner audience ; on lui dit, comme Pilate : qui êtes-vous ? et on lui tourne le dos.

XXXVII.

Une des choses les plus frappantes dans la vraie religion, c'est sa modération en tout : dogme, morale, discipline, culte. Il n'est pas un seul de ces points où ses ennemis n'aient excédé dans les deux sens opposés.

XXXVIII.

Presque tous les plus célèbres incrédules ont été amenés à des aveux décisifs en faveur de la religion. Qui n'a lu les *Apologistes involontaires?* Il a paru un autre ouvrage, où toutes les vérités catholiques sont exposées et soutenues par *dix-huit cents* auteurs protestants. Les vrais chrétiens n'ont jamais fait de pareils aveux envers les dissidents.

XXXIX.

On croit qu'il faut, pour la foi, commencer par un

acte de soumission... Il est presque toujours nécessaire de commencer par un acte d'indépendance, par secouer le joug de la cupidité, de l'orgueil, de la volupté, du mal.

XL.

On loue Luther d'avoir émancipé la raison : il l'aurait émancipée bien davantage s'il avait rejeté le christianisme tout entier. — Émancipé, oui, en lui donnant son cerveau pour prison. — Émancipé, en lui assignant pour arbitres, les souverains. — Et encore de nos jours, cela se passe à quelques lieues de nous, l'infaillibilité est échue à une reine de vingt ans[1] ; et si elle en rougit, la royale jeune fille, on s'en irrite, et des ministres des autels croient que tout est perdu.

XLI.

Il est fâcheux qu'un disciple de Luther ou de Calvin ne puisse mettre leurs œuvres entre les mains de sa fille ou de son jeune fils. Voyez leur vie, leurs écrits authentiques : la reproduction est fidèle, et ce sont de mauvais livres.

XLII.

En supposant notre conviction sincère, quel motif de haine ou d'odieux voyez-vous dans les efforts du prêtre pour le salut de ses frères ? Il faudrait nous plaindre ; mais nous haïr, mais nous ridiculiser, à quel

[1] Ceci a été écrit vers l'époque de l'avénement de la reine Victoria au trône d'Angleterre.

titre ? Au nom de quel sentiment, grand Dieu ? Quoi ! ce dévouement, ces sacrifices ! Mais ce serait l'erreur la plus noble, la plus généreuse ; on ne devrait pas avoir assez d'indignation contre l'égoïsme qui se permettrait l'insulte... Savez-vous ce qui est odieux, ce qui est haïssable ? Ce sont vos moqueries, c'est votre légèreté, c'est ce jeu infâme de vos intérêts les plus sacrés et des intérêts de vos semblables... Vous qui ne savez rien, qui ne voulez rien savoir sur la vérité religieuse, vous qui, quoi que vous ayez fait à cet égard, n'en êtes tout au plus qu'au doute, et qui, pour ne pas rester tout-à-fait étranger à la question, avez pris le parti, vraiment glorieux, d'en rire !

XLIII.

Mais nous l'aimons donc bien, cette vérité ? Oui, nous l'aimons : voyez ce qu'elle a fait pour nous, ce que nous avons fait pour elle, sacrifié pour elle. Nous l'aimons comme une sœur, comme une mère, comme une chaste fiancée : *Propter hæc relinquet homo*...

XLIV.

La gloire de la Foi, c'est de rompre le pacte du cœur avec le mal, d'en relever toutes les pentes, d'en combler tous les abîmes, et de le peupler d'une foule de sentiments glorieux. Au fond, cela vient de ce que la foi nous fait apprécier, comme il faut, *le mal*, d'où la haine ; *le bien*, d'où l'amour ; *les motifs*, d'où l'élan, l'enthousiasme ; les exemples, les grandes *réalisations*, d'où l'émulation généreuse,

Quelles luttes, en effet, sous l'étendard de la Foi ! Quels triomphes sur le mal ! Quels résultats pour le bien ! Quelle génération de héros !...

XLV.

Le bonheur de la Foi, c'est l'espérance toujours gardée. Comme, au sens humain, on est prompt, toujours prêt à laisser retomber cette porte de bronze !... Jeunesse envolée, fortune dissipée, réputation perdue... autant de tombeaux scellés... Nous avons, nous, un ange de résurrection, envoyé pour briser tous ces sceaux, pour renverser toutes ces pierres. Il vient s'asseoir en habits blancs parmi ces linceuls funèbres, le sourire sur les lèvres et les yeux au ciel... Cette espérance transforme tout, les noms et les choses : prisons, grabats, échafauds, maladies, épreuves, morts ; mais surtout, mais avant tout, les ruines des âmes et des cœurs. Toujours promesse et attente d'une revanche sublime !

Sans la foi, que direz-vous à cette mère, à cette veuve désolée sur le tombeau de son fils, de son époux ?... Mais que direz-vous à votre âme, mère aussi et veuve désolée, sans la foi ?

XLVI.

Il y a des âmes, et ce sont peut-être les plus nobles, qui souffrent plus du manque de foi dans le bonheur que dans le malheur. Contre le malheur elles se raidissent ; dans le bonheur elles sentent qu'il leur manque quelque chose.

XLVII.

La gloire de la foi éclate dans celle qu'elle a donnée à ses héros, aux saints. A plusieurs — ils avaient beau détourner la tête de ce calice — Dieu le leur faisait boire jusqu'à la lie, même avant leur mort. Voyez Bernard, Xavier, etc.

XLVIII.

Sans la foi, sans la foi pratique, aucun système, aucun édifice de bonheur possible. Sur tout le reste, peut-être; sur cela, non. Point pierre sur pierre. Idées changeantes, incohérentes, au jour le jour.

XLIX.

Quelle différence de vivre avec des personnes, qui ont un système de bonheur arrêté, ou avec d'autres qui ont au cœur, et souvent jusque sur le visage, cette mortelle inquiétude de ne savoir ni ce qu'elles sont, ni ce qu'elles font, ni où elles vont! Ah! que cela doit se trahir de mille manières!

L.

L'homme naturel, dans ses plus généreusex élans, ressemble à ce serpent du poète antique : la tête audacieuse se relève, le reste du corps se roule vainement en replis douloureux. C'est la foi seule qui peut soulever de terre; et encore au prix de quelles luttes! Quels anathèmes n'a-t-elle pas contre cette partie terrestre de l'âme, contre cet homme animal, cet homme de péché, que l'âme supérieure voit avec indignation en elle-même, qui ne veut pas, qui ne peut pas

être entièrement soumise à la loi : *Nec enim potest!* Les nouvelles doctrines, au lieu de l'accuser, trouvent plus simple de l'innocenter et de la glorifier, cette loi des membres, qui est une loi d'appesantissement et de brisement dans l'homme. Mais, si les luttes sont si terribles alors même que cette loi est vaincue, grand Dieu, qui nous dira ce qu'il y a de terrible et de funeste dans ses victoires, dans son règne, dans son despotisme !

LI.

Sans la foi, la faible raison ne peut que faire ce que fait un État frappé de faiblesse et d'impuissance : appeler un ennemi contre un autre, une passion contre une autre passion ; l'auxiliaire est presque aussi à craindre que l'ennemi.

LII.

Toute grandeur consiste à s'inspirer d'un intérêt élevé, supérieur aux sens : quelle gloire pour l'homme qui s'inspire habituellement de la pensée de l'éternité ! Quel haut point de vue que celui où la foi place le simple, l'enfant ! Combien plus haut que tout point de vue philosophique !

LIII.

Un ancien Sage, venant parmi nous avec ses préoccupations, n'accorderait qu'une admiration limitée à toutes nos découvertes. Ce qui le mettrait hors de lui, c'est ce qu'il entendrait dans une réunion d'enfants au catéchisme ; il ne pourrait pas en croire à ses oreilles.

LIV.

Qui a affranchi la raison ? la foi ; les peuples ? l'obéissance.

LV.

Tout est injustice, et en quelque sorte illégalité, dans la manière dont on juge la religion.

On lui donne un juge suspect, souvent ennemi déclaré. On n'écoute que les témoins à charge, et l'on ne cite pas les autres. On agit en tout, comme si elle était condamnée d'avance. On n'accorde presque pas d'attention à ce grand procès. On n'a aucun égard pour la noble accusée. On ne vérifie pas les faits. On érige le moindre grief en démonstration de culpabilité. On n'écoute pas les réponses, on ne tient aucun compte des réfutations. On s'appuie sur des jugements que leurs auteurs mêmes ont rétractés. Il n'y a ni jury ni juges qui ne se crussent déshonorés en procédant ainsi. Quelle différence avec la manière d'agir des commissions judiciaires ou scientifiques !

LVI.

Si encore on avouait franchement son incompétence ? Mais on parle et l'on se conduit comme si l'on avait sérieusement examiné. Sur toute autre question, on se croirait déshonoré de parler sans connaissance de cause ; sur la religion, on se fait une double gloire de l'ignorer et de la juger.

LVII.

La religion a comblé mille abîmes, fermé mille chemins perdus, établi un terrain fixe pour bâtir.

LVIII.

Si la religion était une erreur, toutes les bénédictions des hommes devraient encore être pour elle, toute leur haine pour la vérité contraire. À LA BIENFAITRICE DU GENRE HUMAIN, les rois, les peuples, les pères, les enfants, la société, les malheureux, tous les hommes désormais sans espoir ! Voilà son épitaphe.

LIX.

La religion, une erreur ? Mais quelle erreur, et que la vérité serait petite, mesquine, auprès d'elle ! Quelle puissance, quelle vie, quelle magnificence dans cette erreur ! Elle aurait vaincu, usé toutes les vérités.

LX.

La vérité avance d'affirmations en affirmations, l'erreur de négations en négations ; c'est-à-dire qu'elle avance à reculons, forcée dans ses divers retranchements. L'erreur anti-catholique a maintenant tellement reculé qu'on ne sait plus où l'aller chercher.

LXI

Preuve de la religion, dans la manière dont les passions se déchaînent contre elle ! Elles vivent en bonne intelligence avec tous les préceptes, toutes les erreurs, toutes les contradictions des autres religions. On peut croire au discernement des passions en fait de frein.

Des mots comme ceux-ci : Écrasez l'infâme… Dé-solez leur patience… De même, des filles de Saint-

Vincent-de-Paul fouettées publiquement... Cela est trop infernal pour que la Religion ne soit pas divine.

LXII.

Les attaques contre la religion, les systèmes irréligieux, s'ils ont parfois quelque grandeur, n'ont que celle qui leur vient de la Religion elle-même : c'est le lierre qui monte en se tordant le long du tronc d'un vieux chêne ; c'est l'échafaudage qui s'appuie et s'élève contre l'édifice antique qu'il veut détruire.

LXIII.

Des hommes d'une instruction souvent superficielle, et souvent tout-à-fait nulle sur les questions religieuses, entendent à demi-distraits l'exposé que vous leur faites d'un point quelconque de la Religion. Au bout de cinq minutes d'une demi-attention, ils vous adressent intérieurement quelque objection banale, et leur raison et leur amour-propre en sont fort contents. Ils oublient que des génies ont pâli pendant des trente et quarante années sur cet ensemble, et que le résultat de leurs réflexions a subjugué les esprits les plus graves, les plus méditatifs, les plus opposés par eux-mêmes à cette conviction. Eux, ils ont vu d'un coup d'œil le côté faible, et ils le montrent même. C'est qu'en effet ils ont dénaturé ce que vous avez dit ; et de fait, si vous aviez dit ce qu'ils imaginent, ils auraient raison ; et ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne vous accusent pas d'impudence et d'un manque flagrant de respect, pour avoir osé devant eux avancer

des choses si évidemment fausses ou si tristement ridicules.

LXIV.

Les mystères du Christianisme sont véritablement la dernière expression de la vérité morale et religieuse. L'homme est ridicule quand il pose ses *nec plus ultra* dans les sciences ou les découvertes naturelles : des Christophe Colomb sont toujours là pour lui infliger des démentis solennels ; mais les colonnes d'Hercule ont été réellement et divinement posées en religion : cherchez quelque chose au-delà.

LXV.

On en est réduit en tout, dogme, morale, théories de bonheur social ou individuel (le matériel seul excepté) à suivre la Religion. S'en sépare-t-on ? on recule évidemment, ou pour vouloir trop avancer on se précipite. Si vous dites quelque chose de vrai et d'utile, la Religion l'a dit avant vous, l'a fait avant vous. Si vous parlez, si vous agissez autrement qu'elle, vous dites faux, ou vous faites mal, ou du moins vous dites et vous agissez moins bien. En tous points, la Religion catholique enseigne et pratique le vrai et le bon, dans un milieu divin en deçà duquel tout est défaut, au delà duquel tout est excès.

La Religion, c'est le vaisseau majestueux du véritable progrès social. On ne comprend rien aux divines lenteurs de sa marche ; mais toute barque, qui s'en éloigne pour le devancer, s'aventure, s'égare et périt.

LXVI.

Tout ce que l'irréligion avait faussement reproché au Christianisme, il s'est trouvé qu'elle-même s'en est rendue manifestement coupable : superstition, fanatisme, intolérance, cruauté, prosélytisme violent, etc., etc.

LXVII.

L'action ou la puissance de la Religion catholique sur les hommes, pour les convertir, pour les troubler ou les rendre heureux, pendant la vie ou à la mort, est une des preuves les plus frappantes de sa divinité. Celui qui l'a une fois connue est un fils qui, malgré lui, respecte et souvent aime son père, est un esclave qui tremble devant son maître.

Confirmatur : quel est le croyant qui se trouble des convictions de l'incrédule, le catholique qui s'alarme des efforts du zèle protestant contre lui ? On ne s'inquiète, on ne s'arme, on ne se débat contre la vérité, que lorsqu'on est incrédule ou hérétique.

LXVIII.

L'impiété est comme Antée, le géant de la Fable : il faut l'enlever de la terre pour l'étouffer, cette fille de la matière.

LXIX.

Une mère aime, avec quelle tendresse ! son enfant malade, disgracié, rebutant au physique et au moral. Comprenez-vous ce mystère d'amour ? Non ; mais vous sentez pourtant que cela est bon et grand, et que

cela doit par conséquent avoir sa source en Dieu, son type divin. Eh bien ! vous ne trouverez ce type que dans le Dieu du Christianisme, avec une grandeur et une beauté infinies, d'après ce que la Religion nous enseigne de l'amour de Dieu pour nous. Tant il y a de rapports entre le Dieu de la nature et de la grâce !

Il existe, de la vérité du Christianisme, mille preuves morales de ce genre ; mais celle-ci est une des plus belles et des moins remarquées.

LXX.

Autrefois les ennemis de la Religion prétendaient seulement en réformer quelque partie. Le temps des réformations partielles est passé ; on veut rebâtir en grand et à neuf. Ce sont véritablement de *faux Messies* qui de temps en temps nous apparaissent : rien que cela ! Moquons-nous des Juifs qui couraient après les Messies imposteurs !

L'homme créateur en religion ! mais c'est un monde et plus qu'un monde. Représentez-vous ce créateur à l'ouvrage, et prononçant des *fiat* plus prodigieux que les six *fiat* primitifs.

Que font-ils, ces entrepreneurs en religion, c'est-à-dire en Dieu, en monde, en homme ? Ils proclament l'ancien temple ruiné ou dégradé ; puis, ils s'écrient : j'ai fait mon temple. C'est la célébrité d'Erostrate.

LXXI.

Le pain de la vérité était bien cher dans les vieilles sociétés païennes, même dans les plus civilisées. Jésus-

Christ est venu le taxer à plus bas prix. Grande aumône qu'en cela il nous a faite ; grande honte qu'il nous a ôtée. Honte d'aller mendier la vérité religieuse auprès de ses semblables. Vérité trop chère, s'il faut la payer par tant de mépris. Le peuple chrétien n'a pas besoin de descendre en Egypte.

Le monde, avant Jésus-Christ, n'était qu'un vaste dépôt de mendicité ; en s'éloignant de Jésus-Christ, il le redevient.

LXXII

Dans tout catholique irréligieux, il y a de l'ange tombé.

LXXIII.

O hommes, qui avez eu le malheur de perdre la foi, vous la retrouverez dans votre cœur : c'est à lui de juger ce grand procès de la foi et de votre orgueil : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

LXXIV.

Dieu n'a pas caché la vérité dans les entrailles de la terre ; il ne l'a point reléguée au-delà des mers ; il ne l'a pas placée au plus haut des cieux, ni dans la nuit des temps, ni dans les mystères de la science... On l'en rapporterait avec trop d'orgueil, de peine et d'incertitude : nous avons marché, dirait-on, dans des voies difficiles, et le soleil de l'intelligence n'a pas lui pour nous : *Ambulavimus vias difficiles, et sol intelligentiæ non illuxit nobis.*

Il faudrait encore s'en remettre à l'autorité et à une autorité douteuse, contredite, provisoire. Car les édifices bâtis par la science sont des tours de Babel. Les savants ne s'entendent pas entre eux et se condamnent les uns les autres : rois captifs, enchaînés ensemble et qui s'accablent mutuellement de reproches !

TITRE TROISIÈME.

Le Salut.

I.

On se passionne pour des questions à l'ordre du jour pendant quelques années, quelques mois, quelques heures; on reste froid pour la question du salut, qui est à l'ordre de soixante siècles!

II.

Qu'on est heureux quand on peut réunir une assemblée de chrétiens pour les occuper de cette affaire! Facilement on obtient d'autres réunions : réunions de plaisir, de science ou d'art, réunions industrielles ou politiques, même réunions de charité. Et quelle assemblée de charité pourtant mérite mieux ce titre? Où est l'infortune, l'indigence, le malheur, comparable à la misère de l'homme oublieux de son salut? Quoi! j'obtiendrais pour d'autres des aumônes, des larmes... N'obtiendrai-je rien, quand je plaide la cause de vos âmes? Ayez pitié de vos âmes : *Miserere animæ tuæ!*

III.

Le salut, question d'intérêt nécessaire : *Unum est necessarium.* Une seule chose est nécessaire, disait l'avare, c'est d'être riche; une seule chose est

nécessaire, disait l'orgueilleux, c'est d'avoir un nom et de la puissance ; une seule chose est nécessaire, disait le voluptueux, c'est de jouir... Tout-à-coup, on vit le cœur de l'homme comme changer de nature, par la pensée bien comprise et fortement saisie de la nécessité du salut ; s'élever au-dessus des biens périssables, s'attacher aux biens éternels, et ne plus profaner ce mot de nécessaire.

IV.

Le salut, question d'intérêt personnel. Dieu lui-même ne pourrait en exiger le sacrifice ; on serait en droit de lui dire : non... Maintenant donc soyons généreux, noblement prodigues de tous nos autres biens ; mais quand il s'agit des biens de l'âme, soyons parcimonieux et saintement avares... On fait tout le contraire : on garde le reste avec un soin jaloux, passionné ; et le bien suprême est abandonné à tout venant, sacrifié à un regard, à un caprice, à des convenances, à des usages, à un prétendu savoir-vivre !

V.

Le salut, question d'intérêt décisif. L'âme sauvée, tout est sauvé ; l'âme perdue, tout est perdu. Fortune, gloire, plaisir, qu'est-ce que tout cela quand il faut mourir ?

VI.

Dans le monde, une chose voulue donne tout ce qui manquait : activité, prudence, ardeur... Nous

voulons être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver.

VII.

« Toute délibération légère est un crime, dit quelque part J.-J. Rousseau, quand il s'agit du destin de l'âme. » A ce compte, que de criminels! ne suis-je pas du nombre ?

VIII.

En passant sur un pont, la grande et unique science est de ne pas se jeter dans le torrent qui gronde au-dessous.

IX.

On peut se sauver dans tous les états; les difficultés sont précisément les sources de sanctification. La sainteté n'est impossible dans tel état qu'à cause des fausses obligations qu'on s'y crée, ou des précautions qu'on n'y prend pas.

X.

Qu'avez-vous réalisé ? Tous ces biens présents ne sont que des signes, des ombres... Vous avez quoi ? du temps, mais il passe et vous emporte ; des espérances, mais sont-elles sûres ? de la gloire, mais rarement elle nous suit dans la tombe. Vous avez bâti sur un terrain qui ne vous appartient pas. La mort en est propriétaire. L'éternité seule est à vous.

XI.

Où placez-vous donc la pensée du salut ? Je la cherche dans toutes les circonstances de votre vie, et

je ne la trouve nulle part. Je la cherche dans votre enfance, je n'y trouve que légèreté ; dans votre jeunesse, je n'y trouve que fougue des passions ; dans vos devoirs d'état, dans vos pratiques de religion, dans vos œuvres de charité : c'est partout routine, tiédeur, ostentation, vains calculs d'amour-propre. Vos exercices même les plus saints comptent-ils pour le ciel ? Et sur votre lit de mort, languissant, inquiet, accablé, y penserez-vous enfin ?

XII.

Il n'est qu'une seule peur qu'on puisse avouer sans honte, celle de l'éternité malheureuse. Ce n'est pas en vain que l'instinct de la nature humaine attache de la honte à toute autre ; et cela même est une démonstration de l'immortalité.

XIII.

Que l'homme est noble et grand, quand, après s'être quelque temps renfermé en lui-même, libre désormais, dans la plénitude de sa force, il consacre toutes ses puissances au service de Dieu et de ses frères !

XIV.

On dit : ce qui menait aux cloîtres, c'était l'imagination blessée, un cœur en souffrance, un esprit outré... En général, c'est faux ; mais cela serait, vous reconnaissez les maux : pourquoi nous enlever les remèdes ? Croyez-vous que nommer les maladies c'est les guérir ? Tel, avec des couvents aurait eu un autel, qui, sans eux, n'aura qu'un bagne ou un échafaud.

XV.

Tant que vous n'avez pas une volonté ferme et déterminée d'être tout entier à votre devoir, votre salut éternel est de toutes les choses la plus incertaine, la plus livrée au caprice des hommes, des événements et de vous-mêmes ; et c'est là pourtant une chose horrible à dire et à penser.

XVI.

Dieu nous donne le temps, et dans chaque portion de ce temps une valeur infinie, par conséquent une preuve infinie de son amour. On fait aujourd'hui tant d'efforts pour économiser les autres ressources de l'homme : c'est le temps, à vrai dire, qui est sa seule ressource et sa grande force. Malheur à qui en est dépouillé, malheur même à qui en est pauvre ! Car ici-bas rien ne nous sera jamais donné de l'éternité ; nous n'en détacherons jamais une parcelle à notre usage ; mais elle pèsera de tout son poids sur nous et sur nos œuvres, pour les immobiliser de sa propre immobilité.

TITRE QUATRIÈME.

Le Retour à Dieu.

I.

Il est inouï qu'on ne se soit pas senti heureux au moment même où l'on a voulu revenir à Dieu. La seule pensée produit cet effet : que serait-ce de la réalité ?

II.

Dieu n'a pas besoin des grands moyens de la nature contre le pécheur. Quelques gouttes de sang suffisent à l'inonder ; quelques palpitations tumultueuses de son cœur, à le renverser ; et la foudre se trouve naturellement dans sa tête.

III.

Croyez au moins au bonheur de la vertu, pour croire à quelque chose. Car vous ne croyez pas sans doute au bonheur ailleurs ? Non, vous n'y croyez pas, cela est impossible.

IV.

Obstacles à la conversion : on ne réfléchit pas, on ne prie pas, on n'espère pas. Du moins, on n'espère pas assez. Il y a un moment où il faut se livrer, se risquer, perdre plante. Beau moment ! C'est celui,

dans l'ordre naturel, où César se jette dans la barque, et, dans l'ordre surnaturel, où Pierre s'élance sur les eaux....

V.

Vos quelques instants de bonheur, vous les devez à la pratique de quelques vertus, au moins naturelles; mais pensez-vous que ce bonheur serait moins vif, si vous pratiquiez constamment les vertus bien plus pures de l'Evangile, si vous entendiez sans cesse au fond du cœur le témoignage de la bonne conscience, si vous pouviez toujours regarder l'avenir sans crainte, le ciel avec confiance?

VI.

Quel malheur de ne pouvoir habiter avec soi-même! L'homme chrétien se repose dans son passé, dans son présent, dans ses espérances d'avenir. Autant de riches domaines qu'il parcourt!... Faites donc un essai, vous aussi. Qu'avez-vous à y perdre? Vous en avez fait et répété tant d'autres!

VII.

Se changer soi-même! O la noble et divine entreprise! Que l'homme est grand, non pas quand il s'élance à la conquête d'un monde, de la science, de l'immortalité, mais quand il a résolu de marcher contre ses passions, de se conquérir lui-même! Tout est contre lui: extérieur, intérieur, son esprit, son imagination, son cœur, son corps, son sang. Pour lui, il n'y a que la partie la plus intime de lui-même, avec

la grâce, un rayon, un attrait, une impulsion... Et cependant, l'espérance brille déjà dans ses yeux. L'armure de la foi lui promet la victoire. Il est heureux, cet homme! La plénitude de sa résolution l'inonde de paix. Le voir seulement et l'entendre est un bonheur. Quel joyeux élan dans ce retour à Dieu! Oh! je suis avec cet homme... Laisse-moi, voyageur sublime, baiser la trace de tes premiers pas; ou plutôt laisse-moi presser sur mon cœur ce cœur qui a tant souffert. Va, la route n'est pas longue; et d'ailleurs que t'importe, maintenant que ta course est bien dirigée, que tu es sûr du terme? A un vrai converti, toute heure est bonne pour mourir. Toi-même, tu le sens. Ton projet embrasse tous les temps: c'est là ton bonheur, ta gloire et ton mérite devant Dieu.

VIII.

Nous sentons tellement que la vie que nous avons en nous ne nous suffit pas, que nous cherchons tous à nous en faire une autre. Combien cherchent à s'en faire une chez la créature! C'est en Dieu qu'il se la faut faire, et pour l'éternité.

IX.

De quelle gloire nous contentons-nous? Elle fait pitié. Réputation, vie flottante, imaginaire, odieuse souvent à ceux chez qui elle a pris naissance, qui ne tient à rien. Nous errons dans des terres qui ne sont pas à nous; nous vivons de provisoire, aussi misérables dans nos joies que dans nos tristesses... Et

Dieu, Dieu est là, avec sa gloire, pour nous couronner, son bonheur pour nous enivrer!...

X.

On vit perpétuellement dans le faux, même vis-à-vis de soi-même. Qu'est-on, en effet, et que prétend-on être ? Qu'a-t-on été, que sera-t-on ? On ne veut pas le savoir. Ces réponses seraient trop tristes... Bercez cet enfant mondain. Ne le laissez pas seul. Il est perdu, il aura peur, s'il se voit, s'il se sent. De là tant de tumulte et d'agitations dans la vie. On n'a donc une espèce de bonheur qu'aux dépens de la vérité. Et quel bonheur ! Pourquoi toutes ces fictions : *quare aliam te fingis ?* Ah ! c'est que bon gré mal gré, on sent qu'on est fait pour Dieu, et que Dieu manque !

XI.

On craint, quoi ? Ce vide du cœur qui ne saura plus que faire de lui-même. Mais vous aimerez : *diliges Dominum Deum tuum !* Vous êtes bien aveugle et bien ingrat, si vous n'avez vu là qu'un commandement, qu'une charge ; c'est une promesse magnifique, une admirable récompense !

On craint, quoi encore? De n'avoir plus de distractions. Mais vous n'en aurez pas besoin. Vous ne serez plus réduit à sortir de vous-même pour trouver la paix. Vous ne connaîtrez plus ces noires tristesses qu'il faut étourdir.

Au reste, les délassements ne vous manqueront pas :

joies intimes d'un foyer où Dieu règne ; choix d'amis fidèles dans le sein desquels le cœur se verse sans défiance ; facilité, charme, vérité des relations nouvelles ; malheureux consolés, soulagés ; luttes glorieuses pour la vérité, pour la justice, pour toutes les nobles causes ; puis, si vous le voulez, les spectacles de la nature si beaux sous le rayonnement de Dieu, et les spectacles bien plus beaux du monde de la grâce, avec son Christ à Bethléem, à Nazareth, au Thabor, à la Cène, au Calvaire, avec les Saints, leurs combats et leurs couronnes : monde vraiment merveilleux, où la pénitence a plus de douceur que tous les plaisirs, où les humiliations ont leur gloire, et les larmes ne sont pas sans joie !

XII.

Et qu'est-ce donc qui vous arrête ? — La crainte de ne pas persévérer ? Eh bien ! on dira que vous avez eu un beau mouvement, mais que vous n'avez pas poussé jusqu'au bout : vous aurez au moins pour quelques jours goûté Dieu et sa paix ! — Le respect humain ? Ne l'avez-vous jamais bravé pour le mal ? — Les peines ? Mais quelles peines ? Vous en avez tant souffert et sans profit ! — Des aveux humiliants accueillis par des duretés ? Ah ! malheur à nous !... Vous direz : Bénissez-moi, mon père... Et aussitôt une voix de père vous répondra : oui, béni soit-il, ce pauvre malheureux, ce pauvre enfant prodigue qui revient !... Grâce à Dieu, nos entrailles sont miséricordieuses ; nous avons des cœurs d'hommes, blessés comme les vôtres ;

nous avons des larmes à mêler à vos larmes... Venez, aujourd'hui, aujourd'hui même : *Hodie, si vocem Ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

XIII.

Il est temps de vous décider : jusqu'à quand balancerez-vous ? Prenez parti pour Baal et alors livrez-vous à vos plaisirs, il n'y en a jamais trop... Mais si vous ne pouvez plus supporter l'idée d'une telle vie, eh bien ! à Jésus-Christ qui vous appelle et vous tend les bras ; à Jésus-Christ pour toujours !

XIV.

Différer sa conversion, c'est faire à Dieu la plus cruelle injure.

Dieu a donné toute la vie : on ne veut lui en consacrer qu'un reste, le rebut des passions et du monde.

Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer, le servir et sauver son âme : de ce grand but on ne veut faire que la dernière de ses préoccupations.

Dieu entend que l'œuvre du salut remplisse la vie entière, ait un commencement, un progrès, une fin ; on lui répond : j'entends, moi, l'accomplir à ma guise et en un instant.

Dieu offre ses modèles, Lui-même, son Fils, sa Mère, tous les Saints : on les repousse avec dédain, on s'en fait de tout contraires et qu'on suit à l'aveugle.

Quelle insulte à la sagesse, à la souveraineté, à la bonté de Dieu !

XV.

Dieu est bon, dites-vous : oui, sa bonté est écrite dans les cieux, au Calvaire, à la Table sainte... et plus encore dans toute votre vie ; mais enfin, quelle conclusion ? Il faut donc vous apprendre ce qu'est cette bonté : elle est pour le pécheur qui revient, non pour celui qui s'obstine ; elle n'est que l'amour de l'ordre éternel ; elle oblige Dieu à faire des exemples, dans l'intérêt des coupables et dans l'intérêt des autres ; souvent elle s'unit à la justice pour châtier un grand criminel ; et alors ce n'est pas Caïn qui vit, c'est son châtiment qui se prolonge... Prenez garde : votre attitude est un blasphème vivant de la bonté de Dieu.

XVI.

On se flatte pour l'avenir : j'aurai une grâce plus forte ; ma vie sera plus libre, ma volonté meilleure ; les tentations, les passions mêmes perdront de leur violence... Tout est gratuit, tout est faux dans ces suppositions. Morts soudaines et imprévues... Morts qui semblent belles et qui sont affreuses... Changement extérieur et cœurs point changés... Faiblesse étrange, quand il faudrait une grande vigueur pour tout réparer par un acte suprême de repentir et d'amour... Désespoir peut-être et endurcissement... Ou bien, Dieu permet qu'on tarde. La connaissance n'y est plus. Le moribond ne sait ce qu'il fait. Le prêtre récite les prières des agonisants : « Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous créa, au nom du

Fils qui vous racheta, au nom du Saint-Esprit qui vous sanctifia. Partez... » Elle est déjà dans les enfers... Cet avare, cet impudique, ce pécheur scandaleux... mort, mort dans son péché !...

XVII.

Notre ingratitude et notre injustice envers la bonté de Dieu, c'est de rendre inutiles les grâces ordinaires et quotidiennes, par défaut d'attention ; les grâces plus rares et plus puissantes, par défaut de coopération ; et même les grâces décisives, par défaut de précaution et de persévérance. La grâce ne peut rien sans nous, comme nous ne pouvons rien sans la grâce.

XVIII.

Mais je n'ai plus qu'un cœur souillé, profané, mort, à offrir au Père céleste, si grand, si saint, si bon... N'importe, revenez toujours : *Et tamen revertere !*

Mais tant de fois déjà, j'ai été pardonné, et de nouveau je l'ai offensé, trahi, crucifié.... Ah ! revenez ! Il est toujours prêt à tout laver dans son sang, à tout oublier : *Et tamen revertere !*

Mais peut-être serai-je encore faible, lâche, ingrat, criminel... Du moins, aurez-vous eu quelques jours de paix et de bonheur ! Revenez, revenez : *Et tamen revertere!*

XIX.

O miséricorde, ma mère véritable ! Vous m'avez

porté dans votre sein, vous avez entouré mon berceau, supporté ma jeunesse, soutenu mon âge mûr, et maintenant seule vous me restez... J'ai irrité la sainteté, provoqué la justice, bravé la toute-puissance... O miséricorde, je n'ai plus de refuge qu'en vous !...

XX.

Joies ineffables de la réconciliation avec Dieu ! Vous êtes au prix d'une larme, d'un mot de repentir et d'amour, d'un loyal aveu, d'un humble et tendre baiser sur les pieds du Crucifix; et dans ce baiser Dieu nous rend toute son amitié, pour durer, si nous le voulons, autant que notre exil, autant que l'éternité !

XXI.

N'est-ce pas un spectacle étrange, que Dieu, pressant le pécheur de se convertir, agisse comme s'il avait tout perdu par cette rupture, comme s'il avait tout à gagner dans cette paix ? Certes, ce serait déjà une miséricorde immense que de lui laisser simplement les moyens du retour.

TITRE CINQUIÈME.

La pensée de l'Eternité.

I.

Déplorable système, de vouloir regarder la mort comme une chose toute naturelle, pas plus effrayante que l'entrée dans la vie. Je vous arrête là : oui, c'est aussi une entrée dans la vie, mais dans la vie de l'Eternité !

II.

Quel eût été l'effet de la pensée de l'Eternité jetée tout-à-coup au milieu du monde païen ? C'eût été comme une âme tombant dans une masse inerte ; comme une de ces découvertes (poudre, imprimerie, vapeur), qui ont changé la face de l'univers ; ou comme cet Esprit de la Vision d'Ezéchiel, soufflant sur des ossements arides...

III.

On s'accoutume peut-être à toutes les autres pensées : à celle-là jamais. Vous qui ne sentez rien, qui vous dites endurci, mesurez-vous corps à corps avec cette pensée : châtiment éternel, ou bonheur éternel ; il faut choisir !... Si vous croyez vraiment, cinq minutes suffiront pour vous remuer jusqu'au fond des entrailles... Les justes eux-mêmes, un saint Hilarion,

un saint Jérôme, un saint Bernard et tant d'autres frissonnent de crainte en présence de l'Eternité.

IV

Elle fait la puissance des autres pensées terribles. Vous craignez la mort, non, mais l'éternité qui est derrière elle. Séparez ces deux choses : craindre la mort seule, c'est lâcheté ; ne pas craindre la mort avec l'éternité, c'est frénésie. Il faut en dire autant de la pensée du Jugement et de l'Enfer.

V.

Elle est frappante pour tous. Pascal ne rencontra jamais de plus profondes et de plus poignantes paroles qu'en se penchant sur cet abîme. L'ignorant en est terrassé dans les prédications populaires. A cette pensée, Augustin et sa mère, dans leur séraphique entretien d'Ostie, s'envolent ensemble, par delà toute créature, jusqu'au sein même de Dieu ; et Thérèse enfant y puise l'inspiration du martyre.

VI.

Jésus-Christ y revient sans cesse, et ses Apôtres aussi. Qu'on se rappelle Paul devant Félix, à l'Aréopage... Là est le fond des choses, le véritable état de la question.

VII.

Nous sommes plongés dans l'éternité, comme l'ilot dans la mer qui l'entoure, comme le vaisseau dans l'Océan qui le porte ; et nous l'oublions !

VIII.

Dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, les forces les plus puissantes restent inutiles et inertes, si on ne les applique : c'est un levier sans son point d'appui. La pensée de l'Eternité n'est appliquée à l'âme que par la réflexion sérieuse, fréquente, aimée.

IX.

A force de liberté, l'homme n'a pas d'empire certain sur ses déterminations futures. Votre expérience ne vous l'a que trop prouvé. L'histoire de l'humanité le confirme : croyez-vous, par exemple, qu'un Luther, un Lamennais, etc., au moment de leur premier écart, se proposaient d'aller aux extrémités que l'on sait ?... Revenez donc et revenez encore à la pensée de l'Eternité ; faites-la entrer en vous ; sortez du temps.

X.

Que sans elle tout soit difficulté dans la pratique du devoir, la démonstration n'en est plus à faire. Mais avec elle rien de difficile : elle réduit à rien toutes les peines et tous les plaisirs ; elle est le dernier mot à tous les prétextes, à toutes les résistances, à toutes les impossibilités : *Quid hoc ad æternitatem?*

XI.

On parle d'inconvénients ? Mais l'oubli de l'Eternité en a bien d'autres ! Les inconvénients ? Et quels sont-ils ? Je l'avoue, cette pensée répand sur l'existence je ne sais quoi de grave, parfois d'austère ; mais

on s'y fait comme à la colonne d'atmosphère qui pèse sur nous et que nous ne sentons pas ; et d'ailleurs, qu'a d'effrayant l'Eternité pour la bonne conscience ? Les inconvénients ? Je les cherche en général, je les cherche surtout en vous : vous parlez d'excès de crainte et vous n'avez pas même le nécessaire !

XII.

Ah ! je puis donc me livrer sans contrainte aux plus nobles aspirations de mon cœur ; je n'ai plus besoin de me resserrer, de me parquer dans la vie, de dire à mes pensées, à mes désirs : vous n'irez pas plus loin que la matière, que le tombeau... J'ai l'Eternité !

XIII.

On s'étonne que cet homme ait des pensées élevées, sublimes, qui ne sont pas les nôtres ; le sentiment de l'Eternité est en lui. Ses pensées, ses désirs, ses sentiments ne sont plus du temps : tout respire l'Eternité.

TITRE SIXIÈME.

Le Temps.

I.

Etre incomplet par nature, l'homme doit travailler à se compléter, pour la gloire de Dieu et son propre bonheur : telle est la destination essentielle du Temps, de là son prix immense.

II.

Le temps est le seul trésor de l'homme. C'est un fonds inaliénable, dont Dieu n'a pas voulu qu'il nous fût permis de nous dépouiller. Il le donne instant par instant, et comme goutte à goutte. Il en cache le terme, afin que chaque parcelle porte son fruit et que l'on ne compte que sur le présent.

III.

Jésus-Christ nous l'a mérité et rendu, il nous en assure la jouissance ; mais à quel prix ? au prix de tout son sang. Quelle est donc la sainteté du temps ! Et le perdre, n'est-ce pas une sorte de sacrilège ?

IV.

Le bon emploi du temps nous vaut des éternités correspondantes de bonheur et de gloire ; il change

tout en or, jusqu'aux actions les plus vulgaires : merveilleux commerce, où les bénéfices ont pour garanties le sang et la parole de Jésus-Christ : *Negotiamini dum venio !*

V.

Le temps est un champ admirablement fertile, qui se couvre à fois de fleurs et de fruits, et où l'on doit à toute heure récolter et semer.

VI.

Le temps acquiert une double valeur, quand il doit servir à la réparation. Alors, il ne s'agit pas seulement de s'enrichir, mais d'acquitter une dette. Or, qui n'a pas à s'acquitter envers Dieu et envers le prochain ?

VII.

Et cependant, il semble que le temps est l'ennemi commun. On se ligue contre lui. Le grand mérite est de nous l'enlever sans que nous nous en apercevions. On se fait un art meurtrier de sa destruction : c'est une guerre à mort... Comme on pensera différemment quand retentira, comme un coup de foudre, la terrible nouvelle : Plus de temps ! Plus de temps ! Voici l'Eternité ! *Tempus non erit amplius.*

TITRE SEPTIÈME.

Le Jugement dernier.

I.

Au milieu du mensonge, du vice, des désordres auxquels le monde est livré, tout reste vrai, saint, juste et réglé en Dieu. Longue patience : point d'oreilles, point de voix, point de discernement, ce semble... C'est une sorte de sommeil ; ou plutôt c'est une sorte d'état violent... Il faut qu'un jour sa colère éclate, que sa Providence soit justifiée à tous les yeux... Voici, voici le Jugement.

II.

Dernier spectacle, où nous serons tous acteurs et spectateurs ; spectacle arrosé des larmes, dominé par les gémissements de toutes les tribus de la terre : *Tunc plangent omnes tribus terræ !* Le monde des ombres et des fantômes s'est évanoui ; partout de terribles réalités ; ou plutôt la vérité seule, pure, inflexible, impitoyable, avec Dieu, la Croix, le Ciel et l'Enfer !

III.

Toute votre vie, ramassée comme en un point, tombant dans la lumière, dans la sainteté de Dieu : est-ce que vous ne craignez pas cet éclair effrayant

qui doit vous transpercer, ce regard qui plonge dans les abimes, qui sonde les reins et les cœurs ?... Jérôme se réveillait en sursaut au son formidable de cette trompette, et vous... Hilarion séchait de frayeur dans l'attente des jugements de Dieu, et vous...

IV.

En vous, sur la terre, il y eut toujours comme deux hommes : l'homme extérieur et l'homme intérieur, l'homme réel et le personnage. Votre grande science n'a peut-être consisté qu'à les confondre. Par ce *moi*, qu'entendez-vous ? Votre nom, vos titres, vos talents, vos succès, votre réputation, votre fortune ? C'est le moi de vanité, de déception, de parade. Le moi de vérité, c'est vous seul et vos œuvres. Alors, la séparation sera faite : de tout le reste votre âme sera aussi dépouillée, aussi nue que votre corps à l'entrée et au sortir de ce monde !

V.

Vous ne pouvez échapper à cette entrevue avec Dieu, seul à seul ; à ce tête-à-tête avec sa vérité, sa sainteté, sa justice : *omnes nos manifestari oportet*. Il faudra vous présenter soutenu contre Dieu par vos seules œuvres. Il faudra qu'à vos seules œuvres vous soyez solennellement jugé digne de l'Evangile, de la Croix, de tout ce qu'un Dieu a fait pour vous.

VI.

Devant un homme qui impose, le visage du menteur se couvre de rougeur ; devant un homme ver-

tueux, le crime se cache et a horreur de lui-même; devant l'appareil de la justice humaine, les plus hardis coupables sont saisis d'effroi. Que sera-ce donc de vous voir seul, devant Dieu, sur les débris du monde, le Ciel sur votre tête, l'Enfer sous vos pieds, au moment d'entendre sortir de sa bouche cette parole de bénédiction ou de malédiction éternelle ?

VII.

Grand Dieu, si j'entends la parole de bénédiction : « Venez, les bénis de mon Père... » que m'importe que le monde m'ait dit : « Retirez-vous... » ? Que m'importe que ma vie ait été pauvre, misérable, privée de tout bonheur, de toute estime, de toute espérance même ? Mais si j'entends la parole de malédiction : « Loin de moi, maudits... » ah ! que me servira-t-il d'avoir rassasié tous mes désirs, épuisé toutes les joies de la terre ?...

VIII.

Le jugement de la postérité, illusion ! Le seul vrai jugement des hommes est celui qu'ensemble ils porteront avec Dieu et comme Dieu, devant moi, comme moi. J'assisterai à ce jugement, je suis absent des autres.

IX.

Après le jugement d'Adam prévaricateur, qui pourtant n'était pas sans appel ni sans compensation, il se produisit au cœur de l'humanité une telle impression de terreur, que voir Dieu et mourir sembla pendant quarante siècles une même chose : faut-il s'éton-

ner que la sentence du dernier jour imprime au cœur du damné une éternelle épouvante ?

X.

Que penserai-je de moi, perdu au milieu de cette multitude innombrable ?... Déjà, dans une tempête, sur les abimes de l'Océan, oh ! que l'homme se sent petit ! Mais avec quels frissons d'horreur pensera-t-il à ses blasphèmes devant cette majesté, à ses mépris devant cette grandeur, à ses provocations, à ses outrages devant cette justice et cette toute-puissance, à son ingratitude devant cette bonté ! « Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous : *Montes, cadite super nos, et colles, operite nos !* »

XI.

Sans doute, il sera tenu compte de la fragilité de l'homme, mais aussi de sa grâce, des sacrements, des exemples, de tout ce qu'un Dieu avait fait pour le sauver. L'hérétique, l'infidèle, le chrétien jeté dans un milieu sans foi auront une excuse ; mais vous, que pourrez-vous alléguer ? « Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Moins rigoureux que votre sort, sera le sort de Tyr et de Sidon, au jour du jugement. »

XII.

Tous les règnes humains sont passés désormais : règne du génie, de la science, de la fortune, de la beauté, de la puissance... C'est Dieu seul qui règne : *Et scietis in die illa quia ego Dominus.*

XIII.

Il faudrait pouvoir s'écrier avec confiance : « Jugez-moi, ô mon Dieu, et séparez ma cause de celle des pécheurs. » Mais vous avez fait cause commune avec eux ; mais votre langage était leur langage ; mais vos maximes ne se distinguaient pas des leurs. On ne comprendrait rien maintenant à cette différence, à cette éternelle séparation.

XIV.

Le Dieu qui nous jugera c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le nouveau-né de la Crèche, l'aimable ouvrier de Nazareth, l'agneau du Calvaire ; c'est le père de l'enfant prodigue, le bon Pasteur, celui qui pardonne à Madelaine et ne refuse pas le baiser à Judas ; c'est le compagnon de notre exil le prisonnier de notre tabernacle, l'hôte de notre cœur.... Avec quelle bonté il nous cite, il nous accuse, il nous juge maintenant : voyez le tribunal de ses miséricordes ! Ah ! pourquoi avez-vous dressé le tribunal de ses justices, et avez-vous fait de lui un juge inexorable ?

TITRE HUITIÈME.

La Mort.

I.

Le temps passe ou plutôt s'enfuit comme un songe ; et c'est parce qu'il nous emporte avec lui que nous ne sommes pas frappés de l'effrayante rapidité de sa course.

II.

Soixante ou soixante-dix de ces heures plus longues qu'on appelle des années, mesurent, dit le prophète, la vie la plus étendue : le reste n'est que travail et douleur.

III.

La mort, telle que Dieu l'a faite dans sa colère, si pauvre, si douloureuse, si humiliante, eh ! qu'est-elle autre chose qu'une anticipation de la justice éternelle sur le temps, qu'une sorte de tribunal avancé, où ce grand Dieu juge, condamne, anéantit sous nos yeux tous ces bonheurs de richesse, de plaisir et de gloire dont il n'est point l'objet ?

IV.

Siècle vraiment admirable que le nôtre et digne de la reconnaissance de tous ceux qui viendront après, si parmi tant d'inventions pour rendre l'existence plus

riche, il en était une seule pour rendre la mort moins pauvre !

Hélas ! il reste vrai que tous ces hommes qui se sont fait ici-bas de la fortune l'unique nécessaire, se verront un jour enlever le fruit de tant de soins, d'inquiétudes et peut-être d'injustices ; que toute leur habileté, que toutes leurs précautions seront un jour mises en défaut, que tous ils finiront par une ruine irréparable !

Par une ruine ! Et diront-ils qu'ils ne comprennent pas ce mot ? En est-il donc pour eux de plus significatif et de plus terrible ?

V.

Donnons carrière à cet esprit léger, à ce cœur inconstant, à cette imagination curieuse et volage. Où nous emportent-ils ? Dans le passé ? C'est le domaine de la mort. Dans l'avenir ? La mort est entre nous et lui, entre nous et demain, entre nous et l'heure, le moment qui va suivre....

Elle précède, elle accompagne, elle devance, elle enveloppe de toutes parts notre vie....

VI.

Que diriez-vous, quels seraient vos sentiments et vos pensées, si vous étiez condamné à vivre au milieu de l'asile des morts ? Cette supposition seule vous effraie, et vous vous réjouissez peut-être que l'on ait exilé les tombeaux de nos villes. Hélas ! ce ne sont pas les tombeaux, c'est la mort qu'il eût fallu pros-

crire. Qu'importent les tombeaux absents, si la mort est toujours présente?...

VII.

Heureuses tristesses, heureuses amertumes de la pensée de la mort! Vous cherchez à les fuir, vous devriez les recevoir avec actions de grâces! Eh! ne voyez-vous pas que, si la mort vous visite maintenant par son souvenir, c'est qu'elle ne veut pas un jour vous surprendre? C'est qu'elle ne veut pas être cet inconnu terrible, dont on ne sait pas le nom, dont on ne se rappelle pas le visage, et qui se dressant devant notre couche comme le fantôme de Job en sa vision nocturne, fait tressaillir nos os et frissonner notre chair...

VIII.

Quand la crainte de la mort aura triomphé de vos passions, quand elle sera devenue pour vous le commencement de la sagesse, alors vous vous souviendrez de la mort, et ce sera sans trouble; vous l'envisagerez en face, et ce sera d'un œil tranquille parce que ce sera d'un œil chrétien...

IX.

Surprises, terreurs, invincibles répugnances, luttes d'autant plus affreuses qu'elles sont comme désespérées, voilà ce qu'enfante tous les jours autour de nous l'oubli de la mort: qui voudrait l'oublier à ce prix?

Résignation, calme, sainte espérance toujours, souvent douceur incomparable, amour céleste de l'au-

-là, désir sublime d'aller au Bien-Aimé, voilà ce
-'apporte au dernier moment la pensée de la mort :
-i ne voudrait à ce prix se familiariser avec elle?

X.

Oui, nous devons le savoir au moins depuis ces
-erniers jours [1], quelques douceurs que puisse offrir
-vie, dût-elle se passer au pied d'un trône; fût-elle
-nbellie de tous les dons de l'esprit, du cœur et des
-lents ; dans sa fleur encore et déjà visitée par la
-loire ; riche du présent, toute brillante d'avenir : il
-st quelque chose de plus touchant, de plus beau,
-e plus désirable qu'une telle vie. Quoi donc? de la
-emettre entre les bras de la mort, sans murmure,
-ns regret, avec un naïf et sublime abandon ; de
-appuyer sans effroi, ange défaillant, sur l'ange de
-mort comme sur un ange tutélaire; de ne plus voir
-lors de trône que dans le ciel, d'avenir que dans
-immortalité, de gloire et de bonheur que dans le
-éjour bienheureux; d'avoir en cette extrémité un
-ourire céleste parmi tous ces visages en pleurs, un
-ngage tout divin au milieu de ce silence funèbre;
-'exalter, sœur, fille, épouse, mère mourante, le bon-
-eur de la mort, de le trouver au-dessus de tous les
-onheurs de la vie, de le dire, et d'exiger qu'on le

[1] Allusion touchante à la mort de la jeune et aimable princesse
-larie d'Orléans, auteur de la délicieuse statue de Jeanne d'Arc.
-e P. Marquet prêchait ce jour-là, à S[t]-Roch, devant la Reine
-mélie.

répète.... O vous qui avez donné cet exemple, si votre vie fut bénie, que votre mort le soit davantage : votre vie n'eut pour elle que notre amour, votre mort a droit à notre admiration et à toute notre reconnaissance !

O Dieu ! Et voilà donc ce que peut être, ce que doit être ma mort. Seigneur, quelle est ma vie ? Oserais-je mourir dans l'état où je suis ? Mais osé-je bien vivre comme je n'oserais pas mourir ?....

XI.

On croit que par exception l'orgueil se sauve du naufrage de la mort : c'est là une de ses illusions les plus grossières... Mais comment donc ? Où vit ce mort superbe et où vit sa gloire ? *Dans un tombeau* plus somptueux ? Attendez quelques années : le passant ne pourra plus lire ce nom à demi-effacé ; quelques années encore, et la mort aura passé son niveau sur tous ces monumens qui vont mal dans son empire. — *Dans les cœurs amis ?* L'orgueilleux n'a guère d'amis. Et puis, soyons justes, le cœur de l'homme ne pourrait suffire à tant de tombeaux. D'ailleurs, ces cœurs eux-mêmes ne sont que poussière. — *Dans les discours, dans les histoires ?* Combien durera ce vain bruit ? Et qu'est-ce que cela ? Un nom ? A qui ce nom ? Qu'est-ce qu'une gloire dont on ne jouit plus, ou qui se change en vêtement d'ignominie ?... Nom honoré, être torturé !...

La gloire la plus brillante n'a pas d'écho dans la

tombe. Je me trompe, la gloire mondaine, la gloire criminelle en a un, mais c'est un gémissement éternel...

XII.

Ames molles et mondaines entre les mains de la mort! Jusque là elles avaient évité toute la condamnation portée contre l'homme : les voilà livrées à de rudes mains!

TITRE NEUVIÈME.

La Confiance en Dieu.

I.

La loi de l'Evangile est une loi d'amour et non de crainte ; elle veut des amis, non pas seulement des serviteurs; des enfants et non pas des esclaves. Elle met dans nos âmes un esprit d'adoption, sur nos lèvres un cri filial qui doit perpétuellement monter de notre cœur au cœur de Dieu : Mon Père ! Mon Père !

II.

Il y a des Chrétiens qui sortent de l'Egypte, mais qui restent toujours dans le désert, au pied du Sinaï. Leur Dieu est un Dieu de foudres, d'éclairs, de menaces... Ah ! il faut maintenant au contraire approcher de Dieu ou mourir. La confiance, voilà notre intermédiaire désormais.

III.

Anachronisme du cœur ! Ce Dieu chimérique que vous vous formez dans vos frayeurs, ce n'est pas notre Dieu. Notre Dieu, c'est le Dieu de la Crèche, du Calvaire, de l'autel : vit-il en vous sous ces traits ? De quel droit vous en êtes-vous formé une autre image, pour la placer en vous ? Pourquoi ces traits

défigurés, autres que ceux sous lesquels il s'était peint lui-même ? N'est-ce pas une espèce de sacrilège et d'attentat ?

IV.

Confidite ! Voyez ce que la Bonté a fait pour vous : comment honorez-vous ses manifestations infinies ? Si Dieu menace, je tremble ; s'il aime, ah ! je puis et je dois aimer. Mais s'il aime avec abandon, avec surabondance, avec oubli de tout ce qu'il est, est-ce assez d'un amour timide ? Non, il faut un amour d'abandon, de remise, de confiance, d'oubli entier de ce qu'on a été : Dieu a bien oublié ce qu'il était ! Ou bien, souvenez-vous-en, mais pour vous rappeler que c'est à vous d'honorer cette miséricorde. A d'autres, ô mon Dieu, d'honorer votre sainteté : à moi une autre louange : *adjiciam super omnem laudem tuam !* Ce cantique est digne de Dieu, oui digne du Dieu qui rapporte la brebis au bercail, du Dieu père de l'enfant prodigue, du Dieu de Bethléem, du Calvaire, du Tabernacle....

V.

Tout le mal est qu'on ne se confie pas. Oh ! donnez-moi une âme qui se confie, en quelque état qu'elle se trouve !

VI.

Il faut effort de confiance, pour attirer abondamment la miséricorde : *Jacta in Deo omnem curam tuam !* Cet effort devient décisif, eussions-nous tout

contre nous en Dieu. La confiance héroïque commence donc là où commencerait sans elle le désespoir !

VII.

Dieu lève la main pour me frapper ? Je m'élance dans son sein, je me réfugie entre ses bras, je me cache dans son Cœur : à cela il ne résistera pas. Il me tuerait, que j'espèrerais encore en lui : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

VIII.

Jésus au Jardin, chargé de tous les péchés du monde, a dit : *Pater* ! Et si à la Croix il a dit : *Deus*, s'il a laissé le *Pater*, c'est afin de nous le donner.

IX.

Le trésor des Saints, leur richesse, leur joie, c'était la confiance en Dieu.

X.

Mais n'y a-t-il pas une confiance excessive ? Oui, si l'on manque de bonne volonté ; avec elle, non : pas plus qu'un amour excessif.

XI.

La confiance n'est présomptueuse qu'autant qu'elle s'appuie sur nous ; en tant qu'elle regarde Dieu, elle ne peut pas l'être.

XII.

Priam aux pieds d'Achille, meurtrier de son fils ; Thémistocle au foyer du roi de Perse, son enne-

mi ; Alexandre avalant sans hésiter la potion préparée par son médecin Philippe, qu'on vient de lui dénoncer comme un empoisonneur : quelle confiance de l'homme à l'homme, et quel hommage ! C'est un appel à ce qu'il y a en nous de meilleur, à ce fonds divin de bonté, de miséricorde, par lequel nous sommes faits, que nous le sachions ou non, à l'image du Père céleste. Cela nous touche jusqu'aux entrailles ; cela nous honore, nous élève, nous attendrit, et d'ordinaire notre cœur, si mauvais qu'il soit, ne tient pas contre cette violence.

Mais que cette séduction est bien autrement puissante sur Dieu ! Ah ! si ce peu de bonté qu'il a mise en nous s'émeut soudainement au contact de la confiance, que sera-ce en Dieu de ce fonds immense de miséricorde qui ne demande qu'à s'épancher ? Embarrassée en quelque sorte de sa surabondance, elle attend que la confiance lui ouvre la porte ; alors elle se répand à flots : « Qui m'a touchée, s'écrie-t-elle avec une sorte de reconnaissance : *Quis tetigit me ?* »

XIII.

Donner notre amour, c'est beaucoup ; mais donner notre confiance, c'est infiniment plus ; ou plutôt, un amour sans confiance n'est plus un amour digne de ce nom : il a perdu sa fleur et tout ce qui faisait son prix. La raison, c'est que trop souvent l'amour se prodigue à des qualités frivoles ou se jette au hasard, tandis que la confiance se place.

Aussi, dans la vérité et la délicatesse de son amour pour nous, Jésus-Christ lui-même nous témoigne-t-il la confiance la plus touchante, je dirais presque la plus aveugle. Quel abandon de lui-même et de tous ses intérêts entre nos mains! Comme il se livre à nous dans sa grâce, dans ses sacrements, dans sa personne! A peine un vrai sentiment de repentir, voilà son amitié qu'il nous rend, voilà son ciel d'avance entre nos mains, voilà son Cœur qui palpite auprès du nôtre, voilà qu'il nous nomme publiquement ses disciples, ses amis, ses frères; et mille et mille trahisons ne le feront jamais se départir de cette conduite...

Une telle confiance ne lui donne-t-elle pas quelques droits à la nôtre?...

XIV.

A mesure que tous nos autres espoirs sont confondus et nous sont enlevés, la confiance en Dieu doit s'accroître...., grand fleuve qui doit aller en s'élargissant...

« Je n'ai plus que Dieu », dites-vous : permettez-moi de ne pas vous en plaindre...

XV.

Dieu ébranle nos appuis humains, pour que nous nous jetions en lui... On ne peut rien sans la confiance, on peut tout avec elle : *omnia possum in eo qui me confortat.*

XVI.

La moindre marque de bonté de la part des hommes attire toute notre confiance : il n'y a qu'envers Dieu que nous en soyons avares.

XVII.

Avez-vous vu la parure des lys ? Ils ne lui ont coûté que quelques gouttes de rosée... Et vous, hommes de peu de foi, vous lui avez coûté tout son sang !

XVIII.

Le désespoir, c'est pour l'âme un suicide violent : la défiance ressemble à ces maladies de consomption qui conduisent leurs victimes plus lentement, mais non moins douloureusement et non moins sûrement, au tombeau.

XIX.

Ce qui fait la grande différence entre ce monde et l'autre, c'est que dans celui-ci le péché lui-même espère. Le désespoir est le plus terrible avant-goût de l'Enfer... Ici, loi fondamentale, espérance ; là, désespoir...

XX.

Et tamen revertere. Et pourtant revenez ! Voilà la parole que l'on ne veut pas comprendre ! Notre cœur misérable ne croit pas à l'amour et à la bonté de Dieu... Nous sommes réduits à le justifier à cet égard... Et jamais nous ne devons le faire avec plus de zèle.

XXI.

Le citoyen dort en paix sous la garde des défenseurs de la patrie, le soldat sur l'habileté de son chef, l'ami sur le cœur de son ami, l'épouse sur l'amour de son époux, l'enfant sur le sein de sa mère... et le vrai chrétien entre les bras de son Dieu.

TITRE DIXIÈME.

La Grâce.

I.

La grâce ne peut rien sans nous, et nous vivons à cet égard dans une sorte d'erreur pratique, qui rend stériles pour nous les grâces les plus précieuses.

II.

Il y a des grâces communes : combien nombreuses, combien puissantes ! Elles sont répandues partout comme la lumière du jour, comme l'air que nous respirons : la foi, une éducation chrétienne, les Sacrements, salutaires exemples, appels de toute sorte, etc. ; et ces grâces demeurent sans résultat ; elles ne sont même pas comptées pour grâces ; tant que nous n'avons que celles-là, nous disons que nous n'en avons pas ; elles ne font presque aucune impression sur nous. Cependant, toutes sont le prix du sang de Jésus-Christ.

III.

D'où vient cette inefficacité ! De l'irréflexion, de l'oubli de la prière, de notre dissipation d'esprit et de cœur. La grâce est une voix, elle se perd dans le bruit ; une étincelle, nous la laissons s'éteindre ; une

semence, elle n'est pas reçue en bonne terre. On a toujours tort de dire qu'on n'a point de grâces; mais j'avoue que dans de telles dispositions on peut avoir peu de grâces puissantes : on y met trop d'obstacles.

IV.

Les grâces, même fortes, sont loin de manquer; mais on les nie, parce qu'elles ne préservent pas. Elles ne préservent pas! ah! je le crois bien! Il y a quelque chose de plus puissant que la grâce, c'est la témérité...

Oui, témérité de l'homme chancelant dans sa foi; témérité du mondain qui se lance dans toutes les dissipations; témérité de l'âme faible qui s'expose à tous les dangers des conversations libres, des vagues et molles rêveries, des lectures peu chastes, de la vie oisive, inoccupée... Vous vous plaignez que la grâce alors vous manque pour résister? Mais elle le doit...

V.

Eh! de bonne foi, où voudriez-vous conduire la grâce? Que voudriez-vous en faire? Votre complice?.. Ce qui vous reste alors de grâce, c'est pour vous retirer du danger, non pas pour le braver.

VI.

Au fond, dans cet état d'âme, est-ce bien sincèrement que vous regrettez de n'avoir pas de ces grâces victorieuses? Vous l'avez souhaité peut-être. La voix de Dieu vous était importune. Eh! maintenant,

quand les cieux seraient devenus d'airain, auriez-vous le droit de vous plaindre ?

VII.

Mais quelle idée vous faites-vous donc de la grâce ? Une grâce forte est-elle irrésistible ? Ote-t-elle tout sentiment des difficultés ? Transporte-t-elle de plein pied au sommet de la vertu ? Non, c'est une grâce de lutte, de courage, de fuite... Toutes les grâces sont filles du Calvaire et ont passé par la Croix. Toutes nous mettent d'abord le glaive à la main, sauf à verser ensuite le baume sur nos blessures. Les Saints n'en ont pas eu d'autre.

VIII.

On voudrait une grâce sensuelle, commode, une grâce judaïque. Cet homme en aimerait une qui s'alliât avec son orgueil, cette femme avec sa mollesse, ce jeune homme avec ses inclinations. On dit *hosanna* comme les Juifs, en attendant le *crucifige!* Il n'existe point de ces grâces.

IX.

Vous n'avez pas assez de grâce ? Mais cette foi, est-elle morte ? Ce tabernacle ne vous dit-il rien ? Ces fonts sacrés du baptême, ces tribunaux de miséricorde, cette table de votre première communion... tout cela est-il muet ? Et ces pertes de fortune, cette maladie, ces persécutions, cette trahison, cette mort qui a brisé des liens trop doux, ce martyre du cœur ? Et ces remords, ce trouble, ces jours sombres, ces

nuits sans sommeil ? Et ces lumières, ces élans inconnus, ces désirs si nouveaux ?... N'est-ce pas là autant de grâces ? Ces grâces ont fait des martyrs, peuplé les solitudes... Qu'ont-elles fait de vous ?

X.

Quelle immensité de grâces dépensées sur votre vie ! Mieux réparties, combien elles eussent sanctifié d'âmes ! Dieu s'est comme repenti de ce partage trop inégal. Où sont-elles maintenant ? Elles convertissent des pécheurs moins rebelles ; elles ramènent à Dieu des âmes neuves... Et vous, on va vous demander compte de tout ce sang répandu pour vous depuis le Calvaire...

XI.

Nous nous plaignons de manquer de grâces... Hélas ! nous n'en avons eu que trop. Leur abondance même a endurci la terre de nos cœurs ; n'est-ce pas elle qui nous a peut-être enhardis à nous précipiter dans tous les excès, à rester dans nos crimes ? C'est un avertissement formidable, mais c'est encore miséricorde, si Dieu se tait maintenant et semble se retirer.

XII.

Nous aimons trop à nous croire dans des positions toutes particulières, particulières par le fait de nos passions, de notre passé, de notre état présent. Cela tombe de soi-même... Que disons-nous donc ? Ah ! mon enfance elle-même ne fut pas innocente et connut la souillure. — C'est un malheur sans doute ;

mais le sang de l'Agneau a tout lavé... Le sang bout dans mes veines; les passions de la jeunesse me dévorent. — Sont-elles plus ardentes que celles d'une Madelaine, d'un Augustin?... Hélas! la jeunesse est loin, et en s'enfuyant elle a emporté ces flammes généreuses, qu'on peut aussi tourner vers Dieu. — Eh bien, c'est maintenant la grâce de la maturité, avec les désenchantements de la vie, la connaissance des hommes et des choses, et tant d'exemples de retours éclatants.... Mais voici la vieillesse, avec ses chagrins, ses langueurs, ses ruines. — Et voici des grâces encore plus pressantes : les derniers songes se dissipent, les passions s'éteignent, la figure du monde s'évanouit peu à peu, la grande réalité de l'éternité se fait sentir de plus près.... Ne voyez-vous pas dans chaque difficulté une grâce nouvelle?

XIII.

Allégueriez-vous des défaites encore plus spéciales? oui : entraîné que vous êtes, il vous faudrait des grâces entraînantes. Ah! je vois votre cœur, pris, subjugué. Eh bien! rendez témoignage à la vérité : la grâce même de Saul vous a-t-elle été entièrement refusée? L'éclair a brillé et vous a enveloppé de ses feux; une force supérieure vous a terrassé sur le chemin de vos passions; Jésus vous est apparu avec sa crèche, sa Croix, son autel, son Cœur; vous avez entendu sa voix : mon ami, mon ami, pourquoi t'obstines-tu à me persécuter : *Saule, Saule, quid me persequeris?*

XIV.

« Votre état, dites-vous, est désespéré. » C'est là un mot que la grâce ne connaît point. Le monde, l'ambition, l'amour profane, la vanité ont leurs désespoirs; la Religion, non. Elle vous montre le Ciel toujours ouvert sur vos têtes; des degrés de votre ignominie, elle saura faire une échelle glorieuse.

XV.

On parle d'obstacles généraux, venant du siècle où l'on vit, de l'atmosphère qu'on respire.... Sans doute, il y a des difficultés. Mais je réponds par les victoires de la grâce sur le monde païen, sur la fausse science, l'impiété, la corruption, l'indifférence. C'est alors qu'elle alla frapper aux portes de l'Aréopage, aux portes des palais et des temples d'idoles; qu'elle parla à ces hommes insouciants, à ces femmes délicates, à ces cœurs énervés, et qu'elle en triompha... Et sous nos yeux, dans notre siècle même, que de conquêtes, et des plus belles! En coûtera-t-il beaucoup à une pareille grâce pour vous soutenir?

XVI.

Jésus pleura sur Jérusalem, sa patrie ingrate, et ses pleurs ne la sauvèrent pas. Ainsi pleure-t-il sur l'âme criminelle et obstinée dans son péché. Quoi! être Dieu et pleurer comme d'impuissance! Oui, tous les efforts de la grâce viennent parfois se briser contre ce grain de sable, qu'on appelle la volonté libre de l'homme.

XVII.

Dans toute vie, il y a des moments décisifs, où la vérité passe devant les yeux, où Dieu parle, sollicite, presse : moments bienheureux, dont il faut savoir profiter ! Si Paul, si Augustin, se Xavier avaient été sisté à ces grands coups de la grâce, serait-elle revenue, du moins avec la même lumière et la même puissance ?

XVIII.

Quel spectacle que celui de la conversion d'un saint Paul ! Ce persécuteur acharné de l'Evangile, ce zélateur ardent de la loi mosaïque, ce Saul, la terreur et l'extermination des fidèles, le voilà aux pieds d'Ananie : il est chrétien. Ah ! désormais la défaite de la Synagogue est certaine, certaine aussi la victoire définitive de l'Eglise. Quel triomphe pour la Croix ! Comme il est glorieux ! comme il est absolu ! Ces mains, naguères complices d'un meurtre, ne sauront plus répandre que l'eau régénératrice et des bénédictions ; ce cœur, ivre tout-à-l'heure de haine et de fureur, ne connaîtra plus d'autres transports que ceux de l'amour du Christ et de l'amour des âmes ; cette bouche, qui ne respirait que blasphème et vengeance, redira les plus sublimes accents de la foi et de la charité, et chacune de ses paroles sera une conquête... Qui a fait ces merveilles ? La grâce, mais avec la correspondance de Paul !

TITRE ONZIÈME.

La Prière.

I.

La prière est le langage naturel et obligé de nos affections les plus sacrées envers Dieu : cri tour-à-tour d'adoration, de remercîment, de confiance, de repentir et d'amour.

II.

L'antiquité priait, et non seulement dans ses temples, mais dans les actions ordinaires de la vie : témoin Démosthène et son immortel exorde. Notre orgueil public est bien petit auprès de cela.

III.

Incroyable respect humain ! Vous craignez de vous abaisser, même devant Dieu ! Vraiment ! Il semble qu'à Dieu du moins on peut demander l'aumône sans rougir. Jésus-Christ priait bien !

IV.

Dieu a fait de la prière la condition ordinaire et comme essentielle de ses dons. Le contraire est un miracle. Ce miracle, il le fait, prenez-y garde, dans l'ordre naturel ; le soleil luit sur les méchants comme sur les bons ; la pluie féconde les champs de l'homme

ingrat qui offense Dieu. Mais pour l'âme, non. La raison profonde de cette différence, c'est que Dieu méprise les biens temporels au point de les jeter indistinctement à tous ; mais il réserve les biens éternels à ses amis, et veut qu'ils les demandent pour leur en faire mieux sentir le prix.

V.

Rien ne supplée la prière : pas même la réflexion, qui sans elle reste stérile... champ sans cesse retourné ; immense labeur : les eaux du ciel manquent ; — et pas davantage les bons désirs, germes précieux, mais qui ont besoin d'être fécondés par la prière ; sinon, celui qui moissonne n'en remplira jamais sa main, ni son sein celui qui rassemble les gerbes.

VI.

Ils priaient ces grands génies, ces penseurs, ces poètes, ces artistes du moyen-âge : c'est par là que tous les chefs-d'œuvre de l'homme sont un vivant reflet de Dieu et de sa beauté.

VII.

Nous sommes les enfants de Dieu ! Oui, sans doute, mais quels enfants ? pécheurs, infidèles ? Alors qu'il entende la voix de notre repentir ! — Ou bien innocents, dociles, dévoués ? Qu'il reçoive l'hymne de notre reconnaissance ! — En tout cas, exposés, faibles, malheureux. Poussons vers lui un cri de supplication et de détresse !

VIII.

Si je suis votre maître, dit le Seigneur, où est votre tribut de soumission ? Si je suis votre roi et sauveur, où est votre hommage d'honneur et de dévouement ? Si je suis votre père, où sont vos témoignages de filial amour ?

Sans la prière, impossible d'honorer, d'aimer, même de connaître Dieu comme il faut.

IX.

Pourquoi Dieu exige-t-il qu'on le prie ? Pour fixer notre attention et nos désirs sur ce que nous demandons ; pour bien nous faire comprendre nos dangers, nos faiblesses, nos fautes, nos injustices, nos devoirs envers les autres... Et c'est aussi pour cela que la prière doit être attentive, ardente, confiante, persévérante...

X.

D'où vient qu'il y a si peu de vraie piété, si peu de consistance dans le bien, tant de chutes ? C'est qu'on ne prie pas. Quand on prie, il se forme comme un contrat tacite : on promet la vigilance, en retour de la grâce qu'on demande. Ne rien promettre, c'est ne rien demander.

XI.

Mettre ou ôter la prière dans la vie du riche, du savant, de l'artiste, de l'homme d'affaires, du pauvre ouvrier, etc., c'est y mettre ou ôter la puissance, la lumière, l'inspiration, la droiture, la consolation, l'espérance...

XII.

Sans la prière, le malheur tourne au désespoir, parfois au suicide. Voyez cet homme dont l'avenir est injustement brisé, cette épouse trahie, cette jeune fille qui a laissé tomber son auréole d'honneur, ce juste indignement calomnié, ou encore ce père dont la maladie enchaîne les bras et qui voit ses enfants mourir de faim, ce voyageur perdu dans les neiges des Alpes, ce soldat atteint, si jeune encore, d'une balle meurtrière, ce pauvre marin au moment d'être englouti par la tempête... Qui soutiendra leur cœur? La prière, la prière seule, et le rayon du ciel qu'elle fera descendre. Qu'il fait bon emporter partout ce trésor avec soi!

XIII.

Etrange condition de l'homme déchu : il peut tout et il ne peut rien; c'est le dernier des mendiants, c'est le plus riche des monarques; sa vie est un désert ou c'est une oasis... La différence vient de la prière : que la prière monte, les miracles descendent : *Ascendunt desideria, descendunt miracula.*

XIV.

Les martyrs allaient au supplice, le cœur plein de prière pour leurs bourreaux : « Retirez-vous, nous n'avons pas prié; venez maintenant, nous avons prié : déchirez-nous : *Discerpite nos, oravimus.* » De même, au cours de la vie : « Déchirez nos existences par l'injustice : nous avons prié; déchirez notre

réputation par la calomnie : nous avons prié ; Déchirez nos cœurs par l'ingratitude : nous avons prié. » Pauvre épouse, pauvre mère ! Vous venez de lui percer le cœur, et maintenant le sourire est sur ses lèvres ! C'est que tout-à-l'heure, baignée de larmes, elle a prié aux pieds du Crucifix. De sa prière agonisante, elle s'est relevée calme, magnanime, prête à s'écrier comme le Sauveur après sa sueur de sang : Debout ! Au combat ! A la mort ! *Surgite, eamus !*

XV.

Dieu se fait parfois sévère pour nous mettre une prière dans le cœur. C'est à peine s'il l'obtient à force d'épreuves, au lit de ce père mourant, sous le coup de cette affliction profonde. Est-il donc si malaisé à l'homme de tomber à genoux et de dire : « Mon Dieu ! Mon père ! j'ai péché ; ayez pitié de moi ! »

XVI

« Je n'ai pas le temps de prier. » Vaine défaite ! Notre travail prie ; nos souffrances surtout prient ; cette existence d'un père qui se dépense pour sa famille, d'une mère si tendre et si dévouée, n'est-ce pas une prière ? Il n'y manque qu'une voix.

XVII.

On peut prier partout. Daniel prie dans la fosse aux lions, Jonas au ventre de la baleine, les trois jeunes Hébreux au milieu des flammes, Jésus sur la Croix. Que la prière soit comme la respiration de notre vie.

XVIII.

Tous peuvent, tous doivent prier, les pécheurs comme les justes, et même plus que les justes. Madelaine prie et ses péchés lui sont remis. La Cananéenne prie, et il lui est fait comme elle veut. Le bon larron prie, et il voit le paradis s'ouvrir.

XIX.

Dans toute prière, plus encore que dans toute pensée, il doit entrer quelque chose de l'éternité, quelque chose de vos intérêts éternels. Autrement, vous ne montez pas à Dieu, vous le ravalez jusqu'à vous. Vous en faites un Dieu de petits intérêts de vanité, de jalousie, d'humeur, comme une idole attachée à votre foyer domestique.

XX.

« Je ne puis prier, » dit-on quelquefois. — Oh ! non ; ne faites pas gratuitement Dieu injuste et cruel. Sous un Dieu juste et bon, ce qui est d'une nécessité absolue pour notre bonheur, n'est jamais, ne saurait jamais être impossible.

La grâce de la prière est toujours à notre disposition, puisqu'elle est la source indispensable de toutes les autres.

XXI.

Il y a des difficultés sans doute ; mais quelles qu'elles soient, il faut les vaincre, par la même raison et par la même nécessité qu'il faut vous sauver. N'alléguez donc pas d'excuse, là où toute excuse est radicalement

mauvaise ; ne prétendez pas de dispense là où toute dispense ne serait qu'une dispense de vous sauver, qu'une assurance de vous perdre.

XXII.

« Si j'aimais Dieu, à la bonne heure ! Mais je ne l'aime pas. » Donc, priez ! Que votre malheur lui-même le prie ! La prière vous est d'autant plus nécessaire qu'elle vous semble plus difficile.

XXIII.

« La prière, c'est pour moi une langue inconnue. » Non. Ne sentez-vous pas vos misères ? N'en parlez-vous jamais à vous-même ou aux autres ? Au lieu de les dire à la créature, dites-les à Dieu, à Jésus-Christ qui seul peut y porter remède. Ne soyez ni un pauvre orgueilleux, ni un pauvre honteux.

XXIV.

« Mon âme est pleine de distraction. » Il n'y a que la prière qui puisse la recueillir. Oui, cette dissipation, cet orgueil aussi, ces affections mondaines, criminelles peut-être, ces passions de toute sorte, autant d'obstacles à la prière, mais qu'elle seule peut renverser. Priez *quand même !*

XXV.

Plusieurs des difficultés que l'on trouve à prier ne sont que les heureux effets de la prière. Ainsi, ce dégoût de soi-même et du cœur, cet ennui, ce ma-

laise, ces remords, ces lumières... n'est-ce pas précisément la grâce qu'il vous faut ?

XXVI.

Sans doute, il y a des difficultés : sacrifices du corps qui se compose, des lèvres qui prononcent les saintes formules, de l'esprit plus attentif, de l'imagination plus calme, du cœur plus dégagé de la terre et s'efforçant de monter... Mais la prière n'en est que plus méritoire et par là même plus efficace ; car on ne sent ces difficultés qu'autant qu'on les surmonte.

XXVII.

Mais quelles formules employer ? Il est des prières simples, pénétrantes, prises de l'Evangile, fournies par la Sainte Liturgie ; celles-là savent le chemin du Ciel. Les prières qui jaillissent spontanément du cœur sont meilleures encore. Loin de nous ces formules vaporeuses, qui ne nourrissent l'âme que de vagues sentiments ; et ces formules subtiles, recherchées, dont Dieu détourne ses oreilles, parce que les vôtres, au lieu de votre cœur, y sont trop attentives !

La science de la prière est un don que Dieu fait à la bonne volonté ; ce n'est pas un art qui s'apprenne à l'école des hommes.

XXVIII.

Insensé celui qui a dit : « Moi, je ne demande rien, mais je remercie ! » Et quels sont ces hommes, au front superbe, qui ne demandent pas même pardon ? Si nous ne devions que remercier Dieu, il

nous resterait presque entièrement étranger ; il ne serait plus le Dieu de nos besoins, de nos craintes, de nos espérances, le Dieu de la terre d'exil, de la vallée des larmes, en un mot le Dieu de notre cœur... Et puis, trouve-t-on beaucoup d'hommes qui remercient Dieu de ce qu'ils ne lui ont pas demandé ?... Ici encore, comme dans toutes les idées antichrétiennes, c'est méconnaître la réalité des choses ; c'est donner un démenti à la nature humaine.

XXIX.

« J'ai prié, et je n'ai point été exaucé. » — Qu'avez-vous demandé ? Point de promesses pour les prières matérielles, lourdes, sans ailes. Demandiez-vous dans le sens de vos intérêts éternels ? — Non. — Alors vous n'avez rien demandé. *Hactenus non petistis quidquam.*

XXX.

« Mes prières avaient l'objet le plus sérieux, elles sont restées sans effet. » — N'auriez-vous pas oublié votre âme, votre âme chargée de chaînes, morte devant Dieu ? Quel plaisir voulez-vous que Dieu prenne à vous écouter ! Et pourtant priez, demandez la grâce nécessaire, la conversion : aussitôt Dieu s'inclinera vers vous, les mains et le cœur riches de miséricorde.

XXXI.

« Toutes les conditions y sont, et je n'obtiens pas. » — D'abord, le dit-on autour de vous ? Au

contraire, on trouve que vous êtes béni et largement. Et puis, Dieu ne vous aurait-il pas donné mieux? Vous demandiez la guérison de cette maladie, et Dieu vous a donné la patience; la délivrance d'une tentation humiliante, et Dieu, comme à saint Paul, vous donne une continuelle victoire; un terme à cette souffrance, et Dieu qui voit que ce serait abdiquer vous laisse votre couronne. De quoi vous plaignez-vous?

XXXII.

Même la prière pour les autres, Dieu nous fait le plus souvent la grâce d'en voir les fruits: ne rencontrons-nous pas chaque jour de nouvelles Moniques qui ont ramené leur Augustin, de nouvelles Clotildes qui ont conquis leur Clovis à la foi et à l'amour de Jésus-Christ? Mais plus d'une fois, il faut savoir attendre. J'ai vu pendant trente, quarante ans, couler d'intarissables larmes, et la terre demeurait stérile; j'ai vu éclater les prodiges de l'amour le plus tendre et le plus chrétien, et le cœur ainsi entouré semblait ne rien sentir; j'ai hésité; mais, ô mon Dieu, votre parole est fidèle! La persévérance finissait par triompher de tout, et quel triomphe!

XXXIII.

Prions! La prière ne prend pas de place dans notre journée, elle n'en veut que dans notre cœur. Faisons prier nos mains, nos pas empressés, notre plume,

notre pensée, nos préoccupations, notre repas lui-même, et jusqu'à notre sommeil.

XXXIV.

La prière autrefois était populaire : de là je ne sais quelle sérénité sur les visages et quelle tendresse dans les cœurs. Ces hommes, à l'armure de fer, avaient des larmes dans les yeux. Leur pensée était au ciel, où la ramenait sans cesse la rencontre aimée d'une croix, d'une madone, d'une robe de moine, de quelque monument de la foi des ancêtres. Voilà ce qui fait un peuple, son unité, sa puissance, sa gloire. Un peuple, surtout un peuple baptisé, qui ne prie plus, descend par une pente fatale vers la barbarie et se précipite à sa ruine.

XXXV.

Dieu veut la prière publique, sociale, dans le temple et même dans la rue, accomplie avec solennité par les dépositaires du pouvoir, aux jours marqués par la Loi divine. Malheur aux nations qui n'ont plus de dimanche ni de fêtes religieuses !

Dieu veut la prière domestique, à laquelle prennent part enfants, serviteurs et ouvriers, sous la présidence du maître et de la maîtresse de maison. Je plains la famille qui n'a pas de crucifix, devant lequel viennent s'agenouiller tous ses membres réunis.

Et Dieu veut aussi la prière individuelle du matin et du soir, tendre et respectueux hommage que l'enfant bien né ne manque pas d'offrir deux fois le jour

à son père et à sa mère. Le bonheur n'habite guères ces demeures opulentes, où l'on admire salons, boudoirs, ameublement de prix, bibliothèque hélas ! trop mêlée et même galerie plus riche que décente, mais où l'on s'est économiquement refusé le luxe d'un prie-Dieu.

XXXVI.

La prière est si naturelle à l'âme aimante ! C'est son instinct, son besoin. Demandez à l'encens pourquoi il monte, au fleuve pourquoi il coule, à la fleur pourquoi elle se tourne vers le soleil...

TITRE DOUZIÈME.

La parole de Dieu.

I.

Quel respect nous devons à la parole de Dieu ! C'est maintenant comme la seule grâce, la seule planche de salut, la seule espérance, pour tant de chrétiens, éloignés des autels, de toute lecture et conversation religieuse, éloignés même de leur conscience.

II.

Vous nous demandez des choses nouvelles ! Si vous lisiez les Ecritures, si vous entendiez comme autrefois autour de vous les antiques récits de la Bible, les divins enseignements de l'Evangile, vous y trouveriez des goûts toujours nouveaux ; ils seraient pour vous comme la manne du désert : nous n'aurions pas besoin de vous les redire. Mais le monde tel qu'il est, quoi de plus nouveau pour lui que l'histoire de nos origines, de nos chutes, de nos relèvements ?...

III.

Qu'importe que nos manières et notre accent soient étrangers ? Ah ! nous venons de loin... Si nous ne parlons plus à notre siècle, c'est qu'il n'entend plus la langue de sa patrie, de l'éternité. Nous ne saurions adopter son langage barbare, matériel.

Devons-nous parler politique, industrie, etc.? Mais vous seriez les premiers à nous condamner. Vous le savez bien, notre chaire n'est pas une chaire spéciale ; c'est la chaire des intérêts universels, de la grande science, de la grande affaire de la vie. Elle distribue le pain de la vérité, cet autre pain vivant, cet autre pain céleste : le pain Eucharistique change-t-il ou ne suffit-il plus ?

IV.

Malade superbe, l'homme se tourne et se retourne sur son lit brûlant. Consumé de la fièvre des passions, il est dégoûté de tout. Consolons-nous, dégoûté du pain de vie, il peut bien l'être du pain de la parole.

V.

On nous dit : vous n'avez plus d'orateurs éloquents. — Pourquoi empêchez-vous les vocations ?... Pourquoi nous avez-vous privés de nos maîtres ?... Pourquoi nous interdisez-vous les sujets terribles ?... Pourquoi nous empêchez-vous de nous élever aux hautes conceptions, nous retenant sans cesse dans les éléments de la Religion ou plutôt de la morale ?... Permettez-nous de vous parler à cœur libre, sans défiance ; ne nous écoutez pas en ennemis ; remplissez nos temples... Alors le zèle donnera à nos entrailles des cris apostoliques, dignes de la vérité, dignes de vous, capables de vous transporter...

Mais quoi ! l'on nous désarme et l'on nous dit :

Combattez ! C'est nous réduire au rôle de Samson, jouet des Philistins.

VI.

Toute notre gloire et tout notre mérite, c'est de parler comme vos consciences : ne nous en cherchez pas d'autre. C'est à la conscience que nous appelons de vos censures : elle nous venge en secret.

VII.

Mais nous troublons les consciences : Ah ! étaient-elles si tranquilles ? — Nous ne parlons que de croix : nous la rendons douce. — Et cet enfer épouvantable ? Nous en éteignons les feux. — L'homme, à nous entendre, est tout couvert de blessures : nous apportons le remède... Notre silence vaudrait mieux peut-être !...

VIII.

Respect à la parole de Dieu, comme au corps et au sang de Jésus-Christ ! Elle est en quelque sorte un deuxième corps dont Jésus-Christ s'est revêtu pour nous.

Le Verbe veut s'incarner dans nos discours ; mais pour cela il nous faut, comme à la Vierge elle-même, virginité et humilité de la parole. Jésus-Christ aime à se cacher sous un langage humble et quelquefois méprisable aux yeux des hommes. Dans la chaire, il sauve encore par la Croix.

IX.

Jésus-Christ demande à ses prédicateurs, aux mi-

nistres de sa parole, le sacrifice de toute recherche et de toute prétention. A combien d'autres sacrifices ne doivent-ils pas se dévouer ? Ils savent à quel prix il leur faudra acheter des paroles consolantes, des paroles fortes, victorieuses, pleines de désirs et de prière ardente,... condamnés à sortir de leurs espérances, souvent de leur pays, toujours d'eux-mêmes : *Exiit qui seminat.*

X.

Quelle beauté, quelle grandeur dans la simple fondation d'une *chaire de vérité !* D'autres fondent des chaires de sciences, d'arts, de philosophie... Seul, Jésus-Christ, tout près de l'autel où il verse son sang, dresse une chaire d'où il verse à pleins flots la vérité dans nos âmes...

XI.

Aussi, quelle force dans cette vérité, et comme on lui rend hommage, même sans s'en apercevoir !... Voici un simple prêtre qu'on n'eût pas daigné regarder ailleurs : on se range, on l'écoute, on lui érige un trône... La parole divine monte dans ces chaires avec la même confiance, avec la même autorité que le premier jour : elles ne se sont pas rabaissées d'un degré.

XII.

Cette parole passe dans vos âmes, donnant des noms à tout ce qu'elle y rencontre, vous révélant, vous racontant vous-même à vous-même, offrant une explication à vos doutes, un but à vos désirs, un

fondement à vos espérances, un remède à vos découragements et à vos désespoirs.

Elle passe, disant la vérité à tous, aux rois, aux peuples, aux tyrans, aux esclaves, aux heureux et aux malheureux.

XIII.

Grande civilisatrice de l'Univers, elle a présidé à la fondation des peuples noûveaux. Elle les a bercés dans leurs forêts primitives des sons de sa voix. Elle a gémi sur leurs catastrophes, animé leurs combats, célébré leurs triomphes et pleuré leurs désastres. Elle a exalté leurs grands hommes, popularisé leurs saints, dressé aux mémoires glorieuses des monuments plus durables que l'airain. Elle a combattu leurs ennemis, démasqué leurs flatteurs et même un jour prophétisé leur chute : fille du Ciel, plus sûrement inspirée que la fille de l'antique Priam, elle dénonçait il y a un siècle à notre patrie, sous les voûtes mêmes de Notre-Dame, un incroyable déluge de maux, des apothéoses sans nom...

XIV.

« Que ferons-nous de ces hommes », disait la Synagogue stupéfaite ? Des martyrs ou des maîtres. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Pendant trois cents ans, on en fit des maryrs ; puis des maîtres, des précepteurs du genre humain. Et la même alternative s'impose toujours au monde !

XV.

La parole de Dieu est une parole de charité, la pa-

role de l'amour éternel, qui nous est adressée à notre passage dans le temps. Ah ! ce n'est pas une petite chose de servir d'organe à l'amour de Dieu, d'être la voix de ce Calvaire, de ce tabernacle...

XVI.

Verbum Dei non est alligatum. Libre sans doute par son essence, affranchie par le sang du Sauveur, la parole de Dieu ne veut, ne peut faire accepter cette liberté qu'à force d'amour. Par amour, elle parle toutes les langues. Par amour, elle ne s'enchaîne ni à tel rivage, ni à telle nationalité, ni à tel parti, ni à tel intérêt, ni à tels engagements, ni à telles convenances ; au besoin, elle s'expatrie et passe les mers : on l'entendra dans les déserts brûlants, sur les îles inconnues, au bord des grands fleuves.

XVII.

C'est cet accent de charité qu'y reconnut le cœur d'un Augustin. Il s'était ouvert aux inspirations de l'éloquence et de la poésie. Mais la parole d'Ambroise, dans sa ressemblance avec la parole de sa mère, l'attendrissait, l'enchaînait malgré lui auprès de cette chaire nouvelle....

XVIII.

Malheur à tous ces artistes de la parole et de la pensée, qui prétendent, non pas se servir, mais se parer des dons de Dieu !

XIX.

La parole de Dieu aime à ne point se séparer de

Jésus-Christ. Elle le suit pas à pas, et s'arrête avec lui aux endroits préférés, à la Crèche, à Nazareth, au Jardin, au Calvaire, à l'Autel. Ah! que Jésus-Christ, chassé de partout, revive au moins sur nos lèvres et règne dans ses temples!

XX.

Ailleurs, la parole est une reine ardente et fière, qui veut dominer à tout prix, confondre, écraser même ses adversaires. Ici, elle est avant tout une auguste suppliante, toute pleine de la charité et de l'humilité de Jésus-Christ, prête à se jeter à vos pieds, à vous baiser la main, à pleurer avec vous. C'est une amie, c'est une mère, qui met son triomphe à faire mourir toutes vos résistances entre ses bras et sur son cœur.

XXI.

Ne demandez pas de nouvelles controverses après tant de controverses. Nous avons, nous, notre controverse et notre guerre à poursuivre contre toutes ces passions qui vous aveuglent et vous séduisent, et nous ne pouvons sans prévarication l'abandonner longtemps.

Ne demandez pas de nouvelles preuves après tant de preuves. Devant cette chaire, ce n'est pas la Religion qui est en cause; c'est vous, c'est votre vie, c'est votre âme, dont le procès doit s'instruire ici et le jugement se prononcer. L'irréligion n'est souvent que dans les discours, le doute que dans la vanité,

les maximes et les contradictions mondaines que dans le respect humain; le mal véritable et profond est dans les cœurs : *intus est malum.* Otez les passions et les vices : bientôt la Religion n'aura plus d'ennemis ni d'accusateurs.

XXII.

Quand Dieu envoie ses prophètes, il ne leur donne pas pour mission de combattre directement l'idolâtrie ou l'incrédulité, mais le désordre : Pénitence! crie Jonas aux Ninivites. Pénitence! crient Jérémie et les autres Voyants au peuple d'Israël. Pénitence! Pénitence ! crient à leur tour les Apôtres au monde romain. Telle est aussi notre mission auprès des demi-chrétiens de nos jours.

XXIII.

Vérité, charité : nobles étrangères, longtemps méconnues parmi les fils d'Adam, apparues à la terre dans toute leur beauté, sous les traits de l'Homme-Dieu, puis confiées à la garde fidèle de son Eglise! Et l'on voudrait les légaliser, les assujettir! Ah! pour les conserver, après leurs ministres authentiques, deux puissances nous restent : les femmes, les jeunes hommes!

XXIV.

Aujourd'hui que la parole du mal est déchaînée et sous toutes les formes, livres, enseignement, discours, pamphlets, journaux; aujourd'hui que son audace effrontée ne respecte rien, pas même l'inno-

cence.... quoi! elle serait enchaînée, cette vérité conquise par le sang de Jésus-Christ, cette liberté, la plus antique et la plus sacrée de toutes! Elle n'élèverait pas une protestation indignée! Elle n'opposerait pas la lumière aux ténèbres, les charmes de la vertu aux séductions du vice, aux illusions du temps les promesses et les menaces de l'éternité! Elle ne pourrait ni démasquer ni flétrir les sycophantes! Elle serait réduite à se taire ou à ne parler qu'un langage timide sans éclairs ni foudres! Ah! plutôt, qu'on relève les échafauds, qu'on nous ramène aux Catacombes!

TITRE TREIZIÈME.

Le Respect humain.

I.

Le respect humain est si odieux et si lâche, que Jésus-Christ en doit un jour rougir pour nous. Il ne rougira pas d'avoir aimé des hommes pauvres, misérables, d'avoir été trahi, abandonné par ses serviteurs ; il rougira de ce que nous avons été assez bas pour rougir de lui.

II.

Le respect humain, c'est l'hypocrisie du mal, la honte du bien : n'y a-t-il pas là quelque chose de diabolique ? Aussi est-ce une invention, et récente encore, de l'Enfer contre le Christianisme. Les siècles païens ne le connaissaient pas ; les premiers siècles chrétiens, à peine. Dans le siècle dernier, on en était venu à rougir des sentiments les plus naturels, de ses affections d'époux, de père.... Le chef-d'œuvre de l'Enfer est d'avoir attaché de la honte à la pratique de la vertu.

III.

Méconnaître un ami malheureux, un maître dépossédé, un père pauvre, quelle lâcheté, même aux yeux des hommes ! Méconnaître son Dieu, surtout dans les temps où nous sommes, que sera-ce donc ?

IV.

Les autres passions au moins n'ont qu'une chaîne : ici vous les traînez toutes ! Ame abandonnée, livrée à merci aux passions et aux caprices des autres ; n'ayant de bon que ce qu'on veut bien lui en laisser par pitié ; autant de fois asservie qu'elle a de maîtres différents ; se couvrant successivement et souvent à la fois de leurs diverses livrées... Où vous arrêterez-vous ? Le mercenaire sait à quoi il s'est engagé ; le chrétien sait ce que son Dieu lui demande ; mais vous, esclave ?...

V.

Des divinités païennes, vous avez retenu la plus honteuse, vous sacrifiez à la peur ! Vous sacrifiez, quoi ? Tout peut-être : vos plus nobles instincts, vos besoins les plus intimes, votre bonheur et celui de vos enfants.

VI.

La peur ! Mais savez-vous qu'elle est complice de tout ce qu'il y a eu d'excès plus détestés, depuis le jugement de Jésus-Christ jusqu'à celui de Louis XVI ? Que d'innocences elle a flétries ! Que de victimes !

VII.

Croyez-vous donc que vous avez beaucoup d'estime à attendre de ces hommes, et qu'ils vous estimeront plus qu'ils ne s'estiment eux-mêmes ?

VIII.

Que dira-t-on ? — Mais que ne dit-on pas ? Vous

n'y pensez que quand il s'agit de devoir. Que dira-t-on ? On dit déjà que vous avez peur, je ne vois pas ce qu'on peut dire de plus offensant. — On dira, en secret, en public, loin de votre présence, que vous faites bien, que vous êtes un homme de foi et d'honneur, qu'on voudrait bien vous imiter. — On dira, et voici ce qu'il y a de plus à craindre, que c'est hypocrisie : soyez franc, on ne le dira pas longtemps ; que vous ne tiendrez pas : soyez constant, et pour l'être, à la bonne heure, ayez, s'il le faut, du respect humain.

IX.

Mais je n'aime pas à occuper le monde de moi. Est-il vrai ? En combien d'autres points on se singularise sans scrupule ! D'ailleurs, la femme religieuse est celle dont on parle le moins et le mieux.

X.

Ah ! si vous êtes injurié, ce sera du moins en bonne compagnie. Il est des injures qui glorifient plus que tous les éloges.

XI.

« Courbe la tête, fier sicambre. Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Le respect humain obéit... Mais de quoi est donc faite cette âme qui porte toujours l'empreinte du dernier pied qui l'a foulée ?

XII.

Ainsi, un désaveu de vos croyances, une raillerie contre Jésus-Christ, une insulte à son Eglise, une

plaisanterie contre la confession, contre la communion, contre ceux que vous aimez : vous vous permettez tout et vous permettez tout. O lâcheté !

XIII.

Faut-il que cette partie du genre humain que Dieu a faite pour braver la peur, à qui il a donné comme naturellement de ne pas craindre le fer ni les forces de l'homme, soit la plus accessible à la peur du respect humain ? Ce mot de peur qui n'est français dans aucun autre sens, faut-il qu'il le soit dans son sens le plus odieux et le plus lâche ? Vous qui n'avez pas peur du fer ni du feu, vous tremblez devant une parole, un geste, un sourire...

XIV.

Rien de plus petit, après la lâcheté, que la fausse bravoure. Le respect humain se compose de ces deux petitesses : il affronte ce qu'il doit craindre, Dieu ; il tremble devant ce qu'il devrait mépriser, le vice.

TITRE QUATORZIÈME.

Le Monde.

I.

Le monde est comme le juif déicide ; il porte avec lui les titres de sa condamnation.

Il est condamné de toutes parts : par l'Evangile, par les impies eux-mêmes et les pécheurs déclarés, par la foi et par la simple raison, par le témoignage des vrais chrétiens anciens et nouveaux, par le témoignage de ceux qui le quittent, par son propre témoignage.

Mais surtout il est condamné par ses essais de justification ; car il ne se justifie que par la coutume, ou en voulant autoriser des coutumes injustifiables.

II.

Est-ce que Jésus-Christ n'est venu que pour ôter aux vices ce qu'ils avaient de plus public et de plus odieux ? pour sauver seulement les apparences ? En ce cas, la conversion de l'univers eût été bien plus facile ; il aurait suffi de mettre Jésus-Christ avec les autres dieux, tout au plus de changer d'autel. Mais tout le monde comprit autrement. Qu'est-ce donc qui fit si mal venir les Apôtres ? On les attendait. Leurs miracles ? un nouveau culte ? un nouveau dieu ? une

nouvelle philosophie ? Non, l'Evangile. On les accusa de haine contre le genre humain.

III.

Vous voulez, dites-vous, habituer vos enfants à ce qu'ils feront par la suite, c'est-à-dire à ce malheureux partage entre le monde et Dieu ; à d'autres, de leur enseigner Jésus-Christ ; à vous de leur enseigner le monde. Quelle précaution ! A la bonne heure, ils iront à tous ces amusements profanes et dangereux ; mais qu'ils n'aient pas au moins votre exemple, votre autorisation ; et alors ils iront avec des remords salutaires...

IV.

Un étranger pourrait se croire dans un pays conquis par des païens, en voyant la foule se presser dans les temples de la fortune, du plaisir, et le temple du vrai Dieu presque désert.

V.

Christianisme oblige : si un accommodement entre Jésus-Christ et le monde était possible, il y a longtemps qu'il serait fait, depuis dix-huit cents ans qu'on le tente.

VI.

Vie demi-chrétienne, vie sans mérite : les intentions sont trop mêlées ; vie sans sécurité : les chutes sont faciles et communes ; vie sans consolation : on ne jouit ni des joies du ciel ni de celles de la terre.

VII.

On dénature tour à tour, pour s'excuser, l'Evangile et le monde; c'est-à-dire qu'on les fait tous deux ce qu'ils ne sont pas : l'Evangile moins sévère, et le monde moins coupable.

VIII.

Où ira donc le monde, pour n'être pas condamné par Jésus-Christ? A la crèche, au sermon de la montagne, à la Croix? Jésus-Christ prie pour ses bourreaux, et pas pour le monde... Ce qui consterne, c'est l'espèce de bonne foi de tel et tel mondain. O Dieu, moi, votre ministre, aurais-je été complice de ces interprétations?...

TITRE QUINZIÈME.

Les Amusements du monde.

SPECTACLES, BALS, ETC.

I.

Les spectacles sont ou mauvais en eux-mêmes ou du moins dangereux. Voyez ce qu'en a écrit Bossuet ou même ce qu'en pensait Jean-Jacques Rousseau. Qu'auraient-ils dit l'un et l'autre des spectacles d'aujourd'hui, où toute pudeur, toute vertu, toute religion sont indignement bafouées? En tout cas, une excuse est nécessaire, et en beaucoup de cas nulle excuse ne peut autoriser.

II.

« Mais ces spectacles ne me font rien. » Tant pis pour vous! C'est qu'alors votre âme est familiarisée avec le mal, au point d'y vivre comme dans son élément, et de ne le plus distinguer du bien... Et puis, cela est-il bien vrai! D'où viennent ces fantômes qui vous assiègent, cet entraînement vers le plaisir, ce dégoût de la prière et de tout devoir sérieux, dont vous vous plaignez vous-même par une singulière con-

tradiction ? Croyez-vous que le théâtre n'y est pour rien ?

III.

En faire, sans raison grave, une habitude, c'est infailliblement rendre toute piété impossible ; c'est le plus souvent mettre sa conscience en mauvais état. Que serait-ce si un père, si une mère y conduisaient leur fils, surtout leur fille ? Quelle terrible responsabilité !

IV.

Il faut en dire autant des soirées et des bals. S'en faire une habitude et comme un besoin, y aller par goût, c'est ordinairement danger grave. Au moins, pas de communion fréquente alors. En faire une loi dans la famille, c'est une damnable imprudence, dont peut-être on pleurera les suites.

V.

« Mais je serai là » Et Dieu aussi ; et il sera même dans le cœur où vous ne serez pas... Hélas ! une soirée suffit pour souiller ses ailes d'ange, et perdre une vocation.

VI.

Quelle cruauté ! Quelle tyrannie ! Sous prétexte de produire ses filles dans le monde, c'est son propre goût que l'on veut contenter; on les sacrifie à tout, à son ambition, à son plaisir, surtout à sa vanité :

gracieuses fleurs, dont on se fait une parure, pour rajeunir et relever ses charmes !

VII.

On parle de nouveaux usages, de nouvelles danses, qui envahissent jusqu'aux salons les plus chrétiens. La Religion ne peut que crier : Prenez garde ! Les mères en répondront.

VIII.

Le plus grand abus est celui des toilettes, qui ne respectent ni la simplicité ni la modestie, abus porté aujourd'hui à d'incroyables excès. On prétend se justifier en disant : ainsi le veut mon mari. Alors, je ne vous félicite pas de votre choix. Mais il n'en est rien, au fond ; s'il disait bien sa pensée, vous verriez. A parler vrai, ces exigences viennent de vous : vous savez si bien vous y prendre pour le plier à vos désirs !... Ce scandale permanent, cette ruine des âmes, c'est donc bien vous, vous seule, qui en êtes l'auteur...

IX.

Qu'elles sont funestes les erreurs pratiques des gens de bien, des personnes pieuses ! Avec l'autorité qui s'attache au nom, à la position, à la vertu même, on perd rapidement des villes tout entières... Quand on introduit ou qu'on propage ces modernes inventions du monde ou plutôt de Satan, pense-t-on aux formidables responsabilités qu'on assume sur sa tête ?

X.

« Mais nous serons seuls ! » Ce n'est pas une raison de suivre le torrent. Jamais les braves ne se sont comptés, ni les martyrs, ni les apôtres... Non, vous ne serez pas seuls. Dieu sera avec vous, et comptez-vous pour rien sa bénédiction ? Vous formerez un centre d'attraction...

XI.

« Mais on nous persécutera : on fera le vide autour de nous. » Eh ! bien, y aurait-il si grand mal après tout ? Laissez passer la critique, méprisez ce sourire moqueur, et gardez fidèlement votre drapeau : tout le monde vous estime, on finira par vous honorer.

XII.

« Mais le monde ira son train. » Oui, qu'il aille ! Cela ne durera pas toujours, et Dieu l'attend... Vous, du moins, vous n'aurez pas partagé son délire... Et votre noble protestation sera plus utile que vous ne pensez.

XIII.

On pose des questions sans fin sur les bals, les théâtres, les amusements du monde. Mais laissez-nous vous en faire deux. Le cœur humain est-il changé, moins enclin au mal ? Vous savez bien que non. Le fond de ces assemblées est-il changé, moins dangereux ? Le dire serait un mensonge effronté... Comment échapperez-vous alors aux anciens anathèmes ?

XIV.

« Je n'en sors pas plus coupable. » Y étiez-vous entrée innocente? Dans les commencements, vous conveniez du mauvais effet.... Et puis, songez à l'exemple, au scandale...

XV.

En principe, le non-danger est ici l'exception. Il n'autorisera donc jamais le grand nombre, jamais l'habitude et la passion, jamais le conseil, et à plus forte raison le commandement.

TITRE SEIZIÈME.

Les mauvaises Lectures.

I.

Il est des livres que personne presque ne se fait scrupule de lire, ces romans devenus d'un usage général, quotidien, et, à ce qu'on prétend, comme indispensable. Et pourtant oserait-on tout-à-fait les absoudre ? Dieu, la Vierge immaculée, la conscience chrétienne, n'y trouvent-ils rien à reprendre ?

II.

Combien ces romans ne doivent-ils pas être suspects, par leur fonds toujours sensuel, par leur forme mollement chatoyante, par leur tendance plus que profane, par leurs auteurs mêmes ! De quelle religion sont-ils, ces auteurs ? De la religion du plaisir, des passions, de la frivolité, de l'indifférence, peut-être du scandale.

Combien de livres seraient moins dangereux dans notre sens, si dans le vôtre ils l'étaient davantage ! Le vice dans sa nudité fait horreur ; un demi-voile lui donne du piquant.

III.

Déplorables effets de ces lectures : on se dégoûte du positif, du sérieux de la vie ; on se lance dans un

monde idéal, où l'on se nourrit de chimères ; on se passionne pour d'aimables fantômes, et l'on s'établit avec eux dans de superbes châteaux en Espagne ; on devient incapable de toute réflexion, de tout travail suivi, de tout effort d'esprit ou de volonté ; on ne trouve de charme qu'au désœuvrement et à la rêverie. Quel danger, surtout pour de jeunes imaginations !

De là tant d'âmes ennuyées qui posent en incomprises, mais que la Religion comprend trop bien. Plus de simplicité, plus de délicatesse de cœur. Tous les sentiments sont blasés, et les meilleures facultés flétries. Malheureux parents, vous le sentirez vous-mêmes mais quand il ne sera plus temps.

IV.

« Mais ne faut-il pas se tenir au courant, pour paraître dans le monde et y faire bonne figure ? » Illusion. On plaît par le fonds, par les qualités personnelles et sérieuses, non par ce vernis d'emprunt et ce plâtrage uniforme.

V.

« Mais que faire alors, et de quoi s'occuper ? » Quelle parole sur des lèvres chrétiennes ! Les soins domestiques, l'éducation des enfants, les bonnes œuvres, la prière, les bons livres... n'y a-t-il pas là de quoi remplir vos journées ? Et si le monde réel ne vous suffit pas, déployez vos ailes ; élancez-vous vers les régions du divin idéal : la Religion les ouvre devant vous...

VI.

« Mais je choisis. » D'abord, on ne choisit guère avant d'avoir lu. La curiosité entraîne. On reçoit de confiance et de toute main. On est à la merci de la librairie en vogue, du cabinet de lecture, de la bibliothèque des chemins de fer, de l'exemple d'une amie...

VII.

« Je lis seul. » Ah ! c'est déjà beaucoup. Quoi ! un père, une mère de famille pourraient impunément absorber le poison ! Mais si la source est souillée, que sera le ruisseau ? Et d'ailleurs, vous ne lirez pas seul. D'autres liront avec vous, comme vous. La coupe circulera dans la maison. De vos lèvres distraites et dédaigneuses, je le veux, elle passe à des lèvres avides, brûlantes. Quels ravages !

VIII.

Quoi ! vous vous éloigneriez avec dégoût de cet homme, de cette femme, que l'on montre du doigt ; et vous admettez dans votre intimité le livre qui raconte élégamment leurs intrigues, leurs fêtes, leurs amours ; et vous le laissez entre les mains de votre fille ; et ce tête-à-tête, mère chrétienne, vous en êtes absente !

IX.

Tel livre a perdu autant d'âmes qu'il a de pages, quelquefois de lettres... On en a vu matériellement couverts de sang, du sang de leurs lecteurs suicidés... Combien sont rougis du sang des âmes !

X.

Que va-t-elle apprendre à pareille école, cette jeune villageoise, jusqu'ici candide et pure? On lui dira que la pudeur est un vain mot, la vertu un mensonge, le devoir une chimère, la religion une invention des prêtres; on fera briller à ses yeux naïfs toutes les scintillations du luxe ; on lui promettra des plaisirs, des fêtes, une vie enchantée... Buvez, buvez à longs traits, malheureuse enfant ! Buvez l'oubli de votre mère, de votre baptême, de votre innocence, de tout ce qui a fait votre bonheur! Enivrez-vous!... Dieu ! quel affreux réveil !

XI.

Non, ce n'est pas une terre de civilisation, que celle où le jeune homme, où la jeune fille rencontrent à chaque pas le livre corrupteur ; où la pauvre mère vit dans de continuelles alarmes. Demandez-lui, à elle, si ses droits sont sauvegardés, si elle a toute sa liberté... Je réclame en son nom, au nom de tant d'âmes innocentes... Pitié, pitié pour la mère et les enfants!... Vous qui ouvrez si facilement votre porte au mauvais roman, au mauvais journal, vrais précepteurs de vice, quel accueil feriez-vous au vil séducteur qui se glisserait furtivement sous votre toit ?

XII.

Un homme opulent, qui consacre sa fortune à propager la corruption, attire sur sa tête le mépris universel; mais l'homme de génie, qui dépense les

trésors de son intelligence au profit des erreurs les plus funestes, est-il moins criminel?

XIII.

O sainte éducation du foyer domestique! Grande Bible des ancêtres, entourée de tant de respect! Pieux récits de la Légende dorée écoutés le soir avec une si religieuse curiosité! Qu'êtes-vous devenus? Où êtes-vous, préceptes du Docteur de Bethléem à une illustre chrétienne : « Endormez-vous, en laissant tomber votre front sur les divines pages : *Cadentem faciem Pagina Sancta suscipiat!* »

XIV.

Le cœur du chrétien devrait être un abrégé de l'Evangile : *Compendium Evangelii*. Au lieu de ces scènes charmantes, de ces types doux et bénis, on n'y trouve que des aventures et des héros de roman.

XV.

Il existe des règlements, et sévères, pour la vente des poisons pharmaceutiques : je le crois bien, il y va de la conservation de la vie du corps. Il n'en existe plus, au moins pratiquement, pour la vente des poisons moraux, qu'on appelle les mauvais livres : serait-ce, parce qu'il ne s'agit ici que de la vie de l'âme? En tout cas, il demeure vrai qu'un enfant est libre d'aller s'empoisonner chez le premier libraire venu, et que souvent même on lui jette gratuitement le poison à pleines mains : désordre social dont il n'y eut peut-

être jamais d'exemple, mal affreux contre lequel chacun est tenu de se prémunir et de prémunir les siens !

XVI.

Créer, multiplier les bonnes bibliothèques, répandre les bons journaux, favoriser de toute manière la bonne presse et la faire pénétrer jusque dans le monde ouvrier, c'est une des meilleures œuvres de l'heure présente ; c'est envoyer des missionnaires de la vérité à une foule de gens qui n'en écoutent point d'autres.

TITRE DIX-SEPTIÈME.

La Médisance.

I.

La Médisance est cruelle non par nécessité, non par utilité, mais par plaisir, par distraction, par passe-temps.

II.

Les vieux Romains aussi avaient leurs passe-temps, dans les cirques et les amphithéâtres. Les gladiateurs, choisis pour le combat, défilaient devant César pour le saluer et aller mourir : *Morituri te salutant.* Ainsi la médisance passe-t-elle en revue ses victimes.

III.

L'on tient à passer pour sensible, compatissante. On va s'attendrir au théâtre, parfois même au sermon; on verse des larmes sur des aventures chimériques; on fait partie des assemblées de charité... Et l'on déchire à belles dents la réputation de son frère!

IV.

« Mais je ne commence pas. » Non, vous achevez la victime; vous donnez le signal, qui va déchaîner toutes les langues. Aux amphithéâtres de Rome,

c'était la jeune patricienne, qui, levant le doigt, faisait signe de donner le coup de grâce au gladiateur trop lent à mourir

V.

Soyez sûr qu'on vous le rend, et sans doute avec usure. Votre intérêt, même humain, serait de vous montrer charitable.

VI.

On s'autorise de sa vie régulière, pieuse... Quelle dévotion que celle qui se concilierait avec la médisance ! Vous me rappelez ces idoles, dont les goûts raffinés ne se plaisaient qu'aux sacrifices humains.... Mieux vaudrait, certes, moins de pruderie, et plus de charité.

VII.

« Au fond, je ne dis que ce qui est vrai. » Plût à Dieu ! — Mais, en le supposant, n'est-ce pas déjà trop cruel ? Si Dieu vous traitait de la sorte !.. Voyez, lui, quelles précautions ! Secret de la confession, il le fait inviolable ; fautes expiées, il ne les révèlera jamais pour votre honte. Voulez-vous donc le forcer à parler ? Ah ! prenez-y garde : l'on verrait alors ce que vous avez caché avec tant de soin ; l'on verrait si vous avez bien le droit de marcher la tête haute, et de censurer avec tant de rigueur les faiblesses du prochain...

VIII.

Quoi ! Dieu a oublié cette faute, et vous voulez que les hommes s'en souviennent ! Et n'est-ce pas

l'assurance de cet oubli qui laissait quelque espoir dans ce pauvre cœur? Vous-même vous le sentez. Eh! bien, vous vous faites un jeu de le désespérer. Vous lui créez le plus terrible obstacle à toute réhabilitation. Vous agissez comme le démon, comme le vil séducteur : vous compromettez, et par là même vous perdez, peut-être sans retour.

IX.

« Ne pas pécher en paroles, c'est être parfait, » dit l'apôtre saint Jacques. Non pas, sans doute, que la perfection consiste en la seule garde de la langue; mais cette garde constamment fidèle ne va jamais sans un grand empire sur soi-même et toutes ses passions.

TITRE DIX-HUITIÈME.

La Souffrance. — La Croix.

I.

Je ne suis pas de ceux qui font un crime ou un ridicule à l'homme de sa tristesse innée. Je sais le problème qu'il porte dans son cœur. Je respecte même ses tristesses mal fondées ; car je vois au fond la tristesse véritable. Ce n'est qu'une erreur ; il a pris le change ; sa tristesse n'est fausse que de nom.

II.

Justes, vos souffrances sont la condition de tout ce que Dieu veut faire en vous et par vous, de grand... Si la compassion et le dévouement sont le prix de la souffrance, heureux ceux qui souffrent : *Beati !*

III.

Elle est bonne au juste, la souffrance, parce que sans elle il n'irait jamais de lui-même jusqu'où il peut aller. Il est bien touché des douleurs de Jésus-Christ, mais il hésiterait à le suivre sur ses traces sanglantes. Oui, vous dont le Thabor n'est pas le seul amour ; vous qui avez voué dans le secret de vos cœurs un pèlerinage à une autre montagne qui vous est sacrée ; vous qui avez dit avec Thomas, *Eamus et moria-*

mur cum eo [1], avec Pierre, *Domine, jube me venire ad te super aquas* [2], vous entendez ce que je dis; vous savez que ces projets seraient à jamais restés sans exécution, si Dieu ne vous avait, bon gré mal gré, mis dans la nécessité de lui tenir parole.

IV.

La croix est ce bois miraculeux qui, jeté au milieu des eaux empoisonnées du monde, en fait disparaître l'amertume et la malignité.

V.

Sans la croix, vous ne vous connaîtrez pas vous-même. Il est si difficile de distinguer sa fidélité de son intérêt! Point d'illusion possible au contraire pour la résignation et la patience. C'est pour cela qu'on l'appelle *épreuve*.

VI.

Dieu ne permet pas qu'il y ait même ici-bas de grandeur véritable sans quelque grande croix. Auprès de la fermeté invincible, il met dans une partie de l'âme connue de lui quelque faiblesse insigne; auprès de ce courage, une plaie de trouble et d'hésitation; auprès de ce concert de louanges, des confusions intimes; auprès de cette confiance incroyable, une sorte de désespoir de soi-même; en un mot, comme un abîme, à côté de ces grandeurs qni sont encore du

[1] Allons et mourons avec lui.

[2] Seigneur, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux.

temps. Ici-bas, le mérite de la grandeur est donné; le sentiment, la jouissance en sont interdits.

VII.

Cette croix, adorée avec tant d'éclat à l'extérieur, pourquoi la regarder avec effroi, avec horreur, en soi-même? Ne faut-il pas qu'elle domine, comme un signe de salut et de gloire, sur la vie des chrétiens, sur le front de ces temples spirituels, comme sur le faîte de nos temples matériels?

VIII.

Au jour consacré par les douleurs et la mort de Jésus-Christ, tout un peuple immense se prosterne cependant devant la Croix et lui dit : *O Crux, ave, spes unica!* Espérance unique! le monde a-t-il jamais bien compris ce mot? Eh quoi! dirait-il anathème à son unique espérance?

IX.

Vous dites que vous succomberez sous cette croix! Ah! ce serait un sort trop beau. Le brave ne se plaint pas de mourir sous le drapeau qu'il porte et qu'il défend. Et les mondains succombent bien tous les jours sous leurs croix profanes, les pécheurs sous leurs croix maudites! Mais non, la Croix n'écrase personne. Si son poids fait chanceler, sa puissance relève : trois fois sous le faix de sa croix Jésus tombe en marchant au Calvaire, et trois fois il se redresse.

X.

Ame souffrante dans une maison, âme protectrice. La foudre ne tombe pas sur le Calvaire.

XI.

Point d'âme plus naturellement chrétienne que l'âme souffrante. D'une question de sacrifice, elle en fait une de consolation.

XII.

Jésus-Christ lui-même a voulu en quelque sorte apprendre de la souffrance à nous aimer. Partout où va son amour, c'est avec son sang.

XIII.

On a prétendu que la doctrine de la Croix était profondément triste ; il me semble qu'elle est au contraire profondément consolante. Car enfin, que sert de le nier ? Ne savons-nous pas à quoi nous en tenir sur notre sort ici-bas ? Et qu'est-ce que la vie, après quelques jours d'imaginaire espérance, qu'une souffrance réelle ? Pourquoi nous tromper les uns les autres ? N'avons-nous pas tous au fond du cœur un secret, c'est que nous ne sommes pas heureux ? Or, quoi de plus consolant qu'une doctrine qui transfigure la souffrance et lui ouvre le ciel ?

XIV.

Il est tout à fait naturel à l'homme de diviniser sa souffrance. Mais par lui-même il n'en fera qu'une divinité ennemie, sans espérance, regardant tristement

la terre et n'osant regarder le Ciel. Telle n'est pas la souffrance chrétienne, souffrance glorieuse, adoucie, féconde. Gardons-nous de souffrir en orgueilleux qui se révolte, en désespéré qui se lamente, en stoïcien qui affecte sans profit une impassibilité menteuse. Le chrétien souffre comme les martyrs, l'œil tour à tour au Ciel et au Calvaire, le sourire aux lèvres, au cœur l'hymne d'amour !

XV.

On peut croire que les souffrances sont à peu près également réparties. Quelle large part extérieure pour les malheureux proprement dits ! Mais quelle large part aussi pour les soi-disant heureux ! Croyez-vous donc qu'il n'y ait que la terre que vous foulez aux pieds qui soit maudite ? Terre de l'ambition, terre des plaisirs, terre de la science elle-même : autant de terres maudites !

XVI.

Pour peu qu'il y ait quelques hommes assemblés, vous êtes sûr qu'il y a là quelque grande souffrance, et une foule d'autres qui, pour être plus communes, n'en sont pas moins des souffrances véritables.

XVII.

On dit, à certaines heures, que cette terre ne ressemble guère à une terre déchue. Oui, soleil brillant, ciel serein, sol fécond, fêtes enchanteresses… Mais le cœur ?

XVIII.

Le cri de détresse s'échappe plus déchirant peut-être du cœur des prétendus heureux. On dirait que cet ennui dévorant se repaît de toutes leurs satisfactions. C'est dans les palais somptueux qu'il habite, c'est aux tables exquises qu'il vient s'asseoir, c'est sur la couche voluptueuse qu'il veille.

XIX.

Toutes les fois que du haut de ces chaires nous prononçons le mot de douleur, j'entends comme un murmure confus de toutes les souffrances. Ici, des espérances brisées, des dévouements trahis; là, une jeunesse mûrie avant le temps, de vagues inquiétudes, des ardeurs sans aliment et qui se replient sur leur foyer douloureux; ailleurs, des âmes violemment déplacées, d'amères déceptions, des revers de fortune, des morts foudroyantes; partout, des existences désemparées, qu'emportent les vents et les flots de la vie et qui se sont fait comme une habitude machinale de la souffrance.

Ah! laissez-moi, nouveau Jérémie, m'asseoir sur ces ruines. Mes yeux s'emplissent de toutes ces larmes, mon cœur gémit tous ces gémissements... Mais ne faire que gémir, ce n'est pas d'un chrétien. Vienne, vienne la foi, architecte divin, et que de tous ces débris amoncelés elle fasse sortir le glorieux édifice de la résignation, de l'héroïsme, du salut éternel!

XX.

Il est des âmes que la souffrance seule peut donner à Dieu. Vous ne voulez pas de son règne pacifique? Il va venir à vous en conquérant. Il va ravager votre âme et votre cœur pour y régner enfin, et y régner sûrement. Ravages heureux et salutaires!

XXI.

Notre âme est comme une plante; la racine est en Dieu. Si cette racine est peu profonde, elle souffre des moindres changements qui arrivent autour d'elle, à la superficie du sol. Mais ces souffrances mêmes lui apprennent à aller chercher la vie et la nourriture plus profondément...

XXII.

Rien qui fasse sentir comme la souffrance le triste état d'une âme. Les impies en font un argument contre la Providence; les chrétiens de peu de foi en prennent occasion de douter de la bonté de Dieu; les plus justes souvent y trouvent un prétexte d'abattement et de défiance...

XXIII.

Ordinairement, l'homme est abandonné aux conséquences naturelles de la grande loi : « On est puni par où l'on a péché ». Sous chaque rose, une épine; au fond de chaque calice, la lie; dans chaque plaisir illégitime, son poison; dans chaque fruit défendu, son ver, le remords. Mais cette loi est lente, et puis

elle entraîne parfois des suites irréparables... Dieu préfère souvent intervenir : voilà les grandes croix, les expiations subites et complètes. Vous le voyez, et vous murmurez ! Mais Dieu n'est-il pas juste et bon ? Quoi ! sa main est ici manifeste, et vous vous raidissez contre elle ? C'est le Seigneur même qui est descendu dans la lice, et vous lui résistez ? Mais c'est donner lieu à la lutte la plus folle et la plus funeste ; c'est vous ouvrir la carrière la plus désespérée : la souffrance stérile, la souffrance châtiment pur, la souffrance péché.

« Maudis Dieu et meurs », ce fut le mot de la femme de Job ; c'est la dernière consolation des passions à leurs victimes.

XXIV.

Qu'ai-je donc fait ? Job aussi posa cette question à Dieu : « Seigneur, lui disait-il, prenez une balance... » Il est vrai que ses fautes pesaient peu, mais ses souffrances pesaient moins encore, en face du poids immense de gloire qu'elles lui assuraient.

Mais qu'ai-je fait ? — N'avez-vous jamais commis de péché ? Ah ! bénissez Dieu de se montrer si clément pour un échappé du purgatoire, peut-être de l'enfer.

Qu'ai-je fait ? — Vous ? rien ; mais les vôtres, et par votre faute ?

Qu'ai-je fait ? — Rien, si vous le voulez ; et c'est précisément pour cela que vous deviez subir l'épreuve.

Qu'ai-je fait? — Peu de mal, soit; mais peu de bien aussi, peu pour Dieu. Est-ce que vous êtes content ainsi? Est-ce que vous voulez vous en tenir-là?

Ah! il n'est pas question de ce que vous avez fait, mais de ce que Dieu veut faire de vous et par vous! Ne changez pas la question. Vous en faites une de justice; c'est un mystère de bonté, de prédestination... Oui, c'est une vérité, la souffrance du juste expie. De là surtout les incroyables sacrifices des Saints. C'est le plus beau privilège de la sainteté; et quels magnifiques dédommagements!

XXV.

Lutte de l'homme avec la douleur, lutte de Jacob avec l'Ange. Le jour se fait, la douleur s'envole, en bénissant l'homme dont elle n'a pu abattre le courage.

XXVI.

L'homme aux prises avec l'infortune, c'est le plus beau spectacle que la terre puisse présenter au Ciel. Tout le ciel s'émeut... Les palmes reverdissent... Les plaies deviennent plus vermeilles... Les harpes angéliques résonnent... La Mère des douleurs sourit... Jésus se lève, la couronne à la main : *Video Jesum stantem.*

XXVII.

Types immortellement beaux de la souffrance : Jésus-Christ, la Vierge-Mère, les Martyrs!

XXVIII.

Tout ce qui exerce ici-bas un noble ministère, une douce influence, est marqué du sceau de la souffrance, même dans l'ordre naturel : la paternité, la maternité, le soldat, le prêtre sur la croix avec les clous, la couronne d'épines, son cœur ouvert...

XXIX.

La souffrance entre dans l'idéal de la force, de la tendresse, du dévouement, de la beauté. Sans elle, fadeur, dégoût, je ne sais quoi de terrestre, d'inintelligent, de stupide. La beauté profane le sent si bien, qu'elle affecte de lui emprunter un charme, qui la relève et la rende plus piquante. Est-ce le spectacle du bonheur sans nuage que la foule et les heureux vont demander aux jeux de la scène ? Il n'y a rien d'humainement beau dans une joie durable et complète, et la joie n'est belle que quand elle s'humecte de larmes.

XXX.

On se révolte contre les douleurs imposées. Mais ne sont-ce pas des douleurs *bienheureuses*, au dire de Jésus-Christ ? Qu'on ne se laisse point abuser par les mots. Le bonheur du monde est bien plus effrayant que ces douleurs.

XXXI.

Quelle consolation, pour l'homme ignoré qui souffre, de se dire : « Voilà ce qu'un Dieu pense de moi, voilà ce qu'il a fait pour moi, voilà ce que je suis pour

un Dieu ; j'occupe, je remplis des pensées divines ; je vis au cœur d'un Dieu ! »

XXXII.

Si l'on proclamait le bonheur ici-bas, d'où partiraient les réclamations les plus vives ? Serait-ce du fond des cloîtres, des saints asiles de la prière et de la pénitence ? Serait-ce des lèvres des vrais amis de Dieu ? Non, ce serait du sein des plaisirs, de l'opulence, des grandeurs ; ce serait du milieu le plus mondain, le plus profane, en apparence le plus heureux. Car, c'est là que l'illusion n'est plus possible. Salomon l'a proclamé au jour de ses plus triomphantes prospérités, et toutes les générations humaines le redisent à l'envi : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité et amertume de cœur ! »

XXXIII.

La souffrance fait les âmes compatissantes. Ces trésors de pitié, de larmes, cette science de la douleur, cet art divin de consoler, d'appliquer à toute blessure le baume qui soulage : où sont-ils ? où les trouve-t-on ? Dans les cœurs visités, brisés par l'épreuve... Jésus-Christ garde ses plaies pour nous assurer de son immortelle compassion.

XXXIV.

Le malheur consacre tout ce qu'il touche : *Res sacra miser.*

XXXV.

Le monde qui ne dit pas : « Dehors les avares, les

injustes, les adultères... » dit équivalemment : « Dehors les malheureux, les abattus, les désespérés. » Et au contraire, c'est alors que la Religion les adopte... Elle vénère même les souffrances extérieures ; elle y voit les symboles de son Maître.

XXXVI.

Je remarque que ce siècle, si dédaigneux de tout ce qui n'est pas l'intérêt matériel, après tout ne garantit à personne même le nécessaire, tandis que l'Évangile, tout étranger qu'on le suppose aux intérêts de ce monde, dit pourtant : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît » ; défend même l'excès de sollicitude temporelle, nous ordonne la confiance, et nous fournit une prière toujours sûre d'être exaucée, où il met la demande du « pain de chaque jour ». Seule, la Religion promet, donne, garantit le bonheur.

XXXVII.

Évidemment, pour que l'homme puisse jouir ici-bas de quelque bonheur, il faut qu'il y ait une autre vie, dont les radieuses perspectives fassent changer de forme, d'aspect et de sens à tout ce qui existe sur terre. Il faut que la mort ne soit plus la mort, que le plaisir ne soit plus le plaisir, que la douleur soit dite heureuse. C'est la grande révolution morale que Jésus-Christ a énergiquement accomplie par sa doctrine et par ses exemples. Au fameux sermon de la

montagne, à ces ineffables paradoxes, la terre entière dut tressaillir. Au fond, il n'y a que ce seul système de bonheur soutenable; ou la presque totalité, disons mieux, tous les enfants d'Adam doivent y renoncer.

XXXVIII.

C'est contre la souffrance que viennent se heurter tous les systèmes humains de religion, et dans ce sens encore la Croix est leur grand scandale... Cette difficulté, cet embarras insurmontable de toutes les philosophies, cette croix scandaleuse et abhorrée, c'est elle que Jésus-Christ a prise et placée à la première place, au faîte de son édifice... Hardiesse divine qui saisit et transporte !

XXXIX.

Dans le système de la Religion, il est étonnant quelle large place tient la souffrance... jusqu'à composer toutes les béatitudes. Ce système, assurément le plus large, le plus populaire, le plus hardi, le plus divin, Dieu n'a rien négligé pour nous le faire bien comprendre. Non content de ne pas épouser la nature angélique, il n'a même pas voulu d'une existence humaine illustre, riche, agréable; il se l'est choisie pauvre, obscure, souffrante. C'est celle-là qu'il a comblée de gloire et placée au plus haut des cieux. Il a fait de la souffrance la divinité provisoire de l'homme, mettant à côté d'elle l'espérance et l'amour. Il s'est fait couronner roi au jour de ses grandes douleurs, et

il date son règne de l'heure où il expira sur la Croix : *Regnavit a ligno Deus.*

XL.

La Croix réunit la Puissance, la Sagesse, l'Amour : le Père au sommet, le Fils descendant sur la terre et dans nos cœurs, l'Esprit saint embrassant en elle Dieu et le monde.

XLI.

Dans son divin langage, le Christianisme n'a pas manqué de donner aux souffrances, aux afflictions, aux épreuves, le nom de *croix*.

XLII.

Quand Dieu nous envoie la croix, c'est un signe que nous pouvons demander, un gage que nous obtiendrons ce dont jusque-là nous aurions désespéré : *Hoc signo vinces.*

XLIII.

La Croix met l'espérance, le salut, la gloire, là où étaient la ruine, le déshonneur, le désespoir. Donnez une âme stérile, odieuse comme un calvaire ; plantez-y la croix : vous en faites un lieu sacré, béni, glorieux.

XLIV.

Dans le naufrage le plus complet, le plus désespéré, une planche reste toujours ; il faut la saisir, nous y attacher, elle mène sûrement au port : c'est la Croix.

XLV.

Ce qui fait le charme et la puissance de certaines

âmes, c'est qu'on sent que l'égoïsme n'y est plus; l'égoïsme banni, l'amour de Dieu et l'amour du prochain y sont entrés à grands flots. Mais qui a banni l'égoïsme? l'épreuve intime, prolongée, universelle: la Croix.

XLVI.

Aussi, on s'attache à la Croix comme à une amie, comme à une mère. On lui rend des hommages passionnés. On lui parle un langage d'amour. On ne veut plus s'en séparer qu'à la mort. On veut mourir entre ses bras. Il faut qu'elle garde encore notre tombe.

XLVII

La Croix est le lien le plus sacré et le plus indissoluble de la fraternité humaine: les amis de plaisir et de bonheur ne valent pas sans doute les amis de douleur et de souffrance.

XLVIII.

La souffrance attire à elle comme la Croix: on sent qu'il y a là quelque chose de divin. Une douleur plus grande, plus illustre, c'est comme un arbre sacré autour duquel viennent se reposer en foule les douleurs des hommes... « Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

XLIX.

C'est la souffrance chrétienne qui s'écrie par la bouche de Bossuet: « Je souffre, mais je ne suis pas confondu; » et par celle de Fénelon: « Tous mes liens sont brisés; tout est consommé. »

L.

La Religion explique la souffrance par la complète révélation de sa nécessité ; la console, par les avantages qu'elle y attache ; et la divinise, par l'influence qu'elle lui donne.

LI.

Oh ! n'est-il pas ici quelqu'une de ces douleurs immenses, de ces infortunes privilégiées, qui se sont dit : ma blessure est incurable ? Le seul nom de remède les irrite et leur fait monter aux lèvres un sourire triste et presque amer. Fierté douloureuse ! C'est celle d'un mal désespéré, souvent bercé de fausses promesses : plaisirs, distractions, philosophie froide et vaine, compassions cruelles, consolations humaines en un mot. On lui parle de nouveaux *charlatans :* elle détourne l'oreille, les yeux pleins de larmes et le cœur indigné... Mais, je vous le dis, il est un baume pour ces blessures. Combien d'autres ont été guéries ! Non, il n'est rien de nouveau sous le soleil en fait de douleurs, et depuis longtemps le cœur de l'homme a épuisé la coupe jusqu'à la lie... C'est pour vous, pour vous surtout que le Seigneur m'a dicté ces pensées sur la Croix... Heureux dans la grandeur même de vos maux et la profondeur de votre blessure, en ce que vous ne pouvez ni ne voulez plus être consolé par les hommes... Digne par cela seul d'un regard tout spécial du Ciel !...

TITRE DIX-NEUVIÈME.

Le Zèle.

I.

« *Sitio*, j'ai soif ! » J'ai soif des âmes qui se perdent, de ces enfants qu'on arrache à mon amour, de tant d'infortunés à qui il ne manque qu'un peu de lumière, qu'une main amie pour se sauver ; j'ai soif de la gloire de mon Père, méconnu, outragé, blasphémé !... C'est la plainte éternelle, déchirante, du divin Crucifié : ne l'entendrez-vous pas enfin, cœurs généreux ? Refuserez-vous une goutte d'eau à ses ardeurs dévorantes ? « Ah ! si vous saviez le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire ! »

II.

Quel honneur incomparable d'être employé, en passant sur la terre, à la grande œuvre de la gloire de Dieu, associé à ses desseins éternels et infinis !

III.

Quoi ! l'homme peut donner à Dieu ! Oui, et ce pouvoir est le plus magnifique privilège dont Dieu ait gratifié l'homme ; c'est notre plus grand bonheur : *Beatius est magis dare quam accipere*. Or, ce bonheur, Dieu nous le prodigue. Que ne veut-il pas nous devoir ?

Il veut nous devoir sa gloire, dont il n'entend laisser la disposition à personne, et les âmes pour lesquelles il est mort ! Ah ! combien de nobles cœurs ont senti, sentent chaque jour ce bonheur, donateurs sublimes, bienfaiteurs de Dieu lui-même !

IV.

Dieu a vu qu'il prendrait aux âmes tendres et fortes d'ineffables désirs de se dévouer à sa personne, d'inconsolables regrets de n'avoir pas été du nombre de ces saintes femmes, qui le servaient, qui le suivirent jusqu'au Calvaire et jusqu'au tombeau. Il leur a légué les pauvres, les pauvres du corps et les pauvres de l'âme... A elles, ô mon Dieu, toutes les bénédictions données au sein qui vous a porté !

V.

S'occuper, se donner... Mais à quoi ? au dévouement, à la charité, au zèle. Est-ce que la femme, la femme surtout, n'est pas faite pour cela? C'est pour ses trésors d'amour un débouché nécessaire et magnifique. Entrez donc sans hésiter, sans marchander, dans ce mouvement providentiel du jour. Mais visez le bien le plus général ; visez les âmes !

VI.

On trouve sa position stérile ; mais il n'en est pas que le zèle ne féconde... Vous n'auriez qu'une obole, il faudrait encore la déposer à cette banque immortelle. Vous marcherez à la suite des noms les plus glorieux...

VII.

Qu'elle est grande l'influence de la femme chrétienne ! Dieu n'y met qu'une condition, qu'elle sache aimer, aimer jusqu'au sacrifice. C'est une vigne, qui pour ne pas ramper à terre et porter de beaux fruits, a besoin de s'enlacer à la Croix.

VIII.

Le bonheur du zèle, c'est qu'il nous assure des garanties vis à vis de Dieu. Nous lui devenons nécessaires. Il nous respecte alors comme des auxiliaires et coopérateurs. Il fait de nous sa tribu choisie, il nous confère un sacerdoce secondaire mais royal encore : *Genus electum, regale sacerdotium.*

IX.

L'état de la Religion, la persécution partout déchaînée contre l'Église, l'abandon où est Jésus-Christ, l'impiété révolutionnaire triomphante en France et dans le monde entier : n'y a-t-il pas là de quoi réveiller notre zèle ? N'aurions-nous pas honte, et ne serait-ce pas un crime de rester indifférents dans une telle lutte ?

X.

Au reste, la situation précaire de la société, les tristesses du présent et les menaces de l'avenir sont favorables à l'action du zèle et aux conquêtes de la foi. Tant d'instabilité, de crainte et de deuil, tant de convictions ébranlées, tant de cœurs déçus, n'est-ce

pas la voie large ouverte à la lumière et aux espérances éternelles ?

XI.

Voyez ce que font pour leur cause les suppôts de Satan, les ennemis du Christ et des âmes ! Quelle adresse ! quelle activité ! quelle variété de moyens ! quelle indomptable obstination à poursuivre leur but ; et même quels sacrifices personnels de fortune, de temps, de santé ! Ils vont hélas ! jusqu'à livrer leur vie... Et nous, pour la défense de nos intérêts les plus sacrés, pour le bonheur de nos enfants, pour l'amour du divin Roi Jésus, nous ne trouverions rien à faire ! Nous resterions les bras croisés, sans élan, sans vigueur, sans dévouement ! Nous reculerious, déconcertés, au premier échec ! Ce n'est pas là agir en chrétien, pas même en homme de cœur.

XII.

On parlera d'exaltation, de fanatisme... Mais on est si indulgent pour toutes les autres passions ! Pour les égoïsmes uniquement soucieux de bien-être et de jouissance, pour les amours-propres malades, pour la fureur de briller et d'être quelque chose, pour la folle manie des connaissances les plus vaines !... Eh ! quoi, n'y aurait-il d'impardonnable que le saint amour des âmes ?

XIII.

Ah ! quand cet amour prend dans un cœur, oui il en fait un insensé sublime. C'est lui qui jette ces mis-

sionnaires aux rivages lointains et inhospitaliers. C'est lui qui arrache ces jeunes vierges aux sourires de la vie et les emprisonne au fond des cloitres; lui qui pénètre dans les cachots, dans les bagnes, et dans ces maisons plus hideuses encore!... Folie, si vous le voulez, mais folie de la Croix, folie de l'amour! Pour condamner, il faudrait condamner notre Dieu lui-même. Il a donné dans de bien autres excès!

XIV.

Le zèle est le meilleur moyen de renouveler et d'enchanter sa vie. Bientôt la moisson se lève autour de vous. Vous mangerez du fruit du travail de vos mains. Quelle récompense! Quel bonheur! *Beatus es!*

XV.

Les autres sociétés rapprochent les âmes par leurs côtés malheureux; il n'y a que les sociétés de zèle et de charité à les rapprocher exclusivement par leurs côtés divins.

XVI.

Ne dites pas que les moyens vous manquent. Vous avez la prédication domestique et continuelle par la patience, le support, le tendre et silencieux dévouement. Vous avez la parole, attentive à profiter de tout et à prendre tous les tons, surtout les plus doux. Vous avez la prière, qui jaillit du cœur, monte au ciel et en redescend, chargée de tendresse et de bénédictions, vers l'âme à conquérir. Vous avez la com-

passion, qui faisait dire à cette mère : Sur mon sein, il ne pouvait pas mourir ! Et pour tout résumer en un seul mot, vous avez l'amour : est-ce que l'amour est jamais à bout d'inventions, de ressources, d'espérances ?

XVII.

Vous n'en finiriez jamais de payer vos dettes à Dieu, faites-lui en contracter envers vous. Débiteur insolvable, devenez son créancier. Il saura bien, lui, s'acquitter.

XVIII.

« La vie, a-t-on dit, est le songe d'une ombre. » Faites de la vôtre la veille réelle et magnifique d'un être glorieux. Quoi ! vous passeriez en silence à travers l'existence, insensible aux malheurs de l'Eglise et de la patrie ! Vous passeriez sans une émotion, sans une larme, sans un cri, sans un effort ! Il vous aurait mieux valu rester parmi les morts, que de vivre mort de cœur...

XIX.

A la vue de ce qui se passe, nos provocations au zèle ne s'adressent pas seulement aux disciples déclarés, mais même aux étrangers, aux indifférents d'hier. Oui, en présence de ces royales et divines infortunes, de ce Christ Jésus abandonné de ceux-là même qui lui doivent tout, peut-être un autre Ethaï, généreux étranger, se lèvera et dira : « Vive le Seigneur Dieu et vive le roi mon seigneur ! N'importe en quel lieu

vous serez, seigneur mon roi, soit dans la vie, soit dans la mort, votre serviteur y sera avec vous. » (IIe Livre des Rois, chap. XV, vers. 21).

XX.

Si vous viviez seul chrétien au milieu d'un peuple infidèle, quelle grâce ; et quelle obligation ne vous croiriez-vous pas d'en témoigner à Dieu votre reconnaissance ! Et peu de ces néophytes, en effet, qui ne soient des apôtres du Dieu qui a fait luire pour eux la lumière au sein des ténèbres. Mais quoi ! le miracle n'est-il pas le même ? Vous êtes peut-être le seul dans votre famille, dans votre société... Pour vous préserver ou pour vous retirer de cette apostasie générale, quel concours de circonstances n'a-t-il pas fallu !... Ah ! si vous estimez votre trésor à sa juste valeur, vous ne le garderez pas pour vous seul : ce serait égoïsme ou ingratitude.

TITRE VINGTIÈME.

L'Eucharistie. — La Communion.

I.

« Je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes. » Quelles magnifiques preuves : l'Éden, le Ciel, et au milieu, l'autel, le cœur de l'homme ! Dans l'Éden, c'est le Dieu de justice avec l'homme innocent ; dans le ciel, le Dieu de gloire avec l'homme glorieux ; sur la terre, dans notre cœur, c'est le Dieu de Nazareth et du Calvaire avec l'homme exilé, voué à l'humiliation et à la douleur. Ah ! ce n'est que sous des voiles infirmes qu'il pouvait pénétrer dans ce jardin désolé, qui est encore pour lui un jardin de délices.

II.

Un chérubin interdit à l'homme déchu l'entrée dans l'Éden ; mais dans le cœur de l'homme, hélas ! qui l'interdit à Dieu ? l'ange de ténèbres, le péché.

III.

Le tabernacle, ce n'est qu'une tente qu'il dresse auprès de nous. La vraie habitation, c'est dans nos cœurs.

IV.

Jésus-Christ a voulu nous rattacher à lui par tous

nos besoins. Il est le remède de nos plaies, la source d'eau vive pour notre soif, le pain vivant pour notre faim... Quoi de plus touchant ! il nous condamne à mourir si nous ne voulons pas de lui... Oh ! ce n'est pas comme affamés, c'est comme ingrats qu'alors nous devrions mourir !

V.

Que veut cet enfant agenouillé au pied de l'autel, les mains jointes, l'œil modestement baissé ? Que demande-t-il ? Ah ! je savais bien, mon Dieu, que vous donniez la nourriture aux petits des oiseaux, et par conséquent à l'homme... Mais une telle nourriture !

VI.

« Vous le visitez dès l'aurore, et aussitôt voici l'épreuve : *Visitas eum diluculo, et subito probas illum.* Pourquoi ? Pour qu'il revienne. Ah ! que je sois donc toujours faible, souffrant, aride, aveugle... Je veux, je veux revenir toujours à la force, à la consolation, à la rosée, à la lumière... à vous, ô le Dieu de mon cœur !

VII.

Lui se donne partout, se multiplie pour se donner, se donne tout entier ; et nous, ah ! si seulement une fois, en un seul lieu, nous savions nous donner tout entiers !

VIII.

Quelle idée vous vous faites de la communion !

Mais ne voulez-vous pas que votre éternité soit une communion éternelle ? Quoi donc de plus naturel ?

IX.

Notre ciel se fait sur la terre. Nous y recueillons l'amour qui doit au ciel nous rendre heureux. Car nous n'y porterons que ce que nous en recueillons ici.

X.

Dans l'Eucharistie on a tout le bonheur de la ptésence réelle de Jésus-Christ ; on évite tous les sentiments humains de sa présence sensible.

XI.

Sainte Thérèse riait quand elle entendait quelqu'un regretter de n'avoir pas vécu du temps de Jésus-Christ. Dévotion sensible ou non, elle voyait Jésus-Christ entrer dans sa maison, et cela lui suffisait pour fixer son esprit et son cœur, pour lui donner la confiance certaine d'être exaucée.

XII.

La manne tombant sur un lit de rosée, puis gardée dans un vase d'or ; le peuple obligé de se purifier avant d'approcher du Sinaï ou de passer le Jourdain ; le charbon ardent appliqué aux lèvres du prophète ; le Seigneur réclamant, pour l'institution du Sacrement d'amour, une salle grande et parée, lui qui était né dans une crèche ; l'Eglise enfin, lui chantant, dans l'hymne de sa reconnaissance : « Vous n'avez pas

dédaigné le sein d'une vierge : *Non horruisti Virginis uterum*... » Quelles leçons de pureté et d'humilité, pour qui veut s'asseoir au banquet des Anges !

XIII.

Selon saint Augustin, Zachée et le Centurion honorèrent également le Sauveur, l'un en le recevant plein de joie dans sa maison, l'autre en se déclarant indigne de le recevoir. « Toutefois, ajoute saint Thomas, l'amour est préférable à la crainte ; car Pierre ayant dit : « Retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur ; » il lui fut répondu : « Ne crains pas. »

XIV.

Quoi ! cet aliment exquis, ce salutaire remède, préparé au prix de toutes les richesses du plus grand des rois, on ne voudrait pas le prendre ! Cet ami, venu à travers une distance de dix-neuf siècles et des océans d'amertume, on ne le verrait pas ou on ne le verrait que très-rarement ! Ces anges du sanctuaire, qui nous invitent au véritable fruit de vie, ne seraient pas écoutés !... Mais ce serait le comble de la folie et de l'ingratitude...

XV.

La préparation habituelle est la meilleure. Celle-là est toute faite, portative et n'embarrasse jamais. C'est celle des cinq vierges sages, toujours prêtes à la venue de l'Époux ! C'est celle des premiers chrétiens, « race toujours prête à mourir : *expeditum morti*

genus, » disaient les païens, parce qu'elle était toujours prête à communier.

XVI.

La préparation prochaine consistera dans un peu plus de recueillement la veille et le matin, dans quelque prière vocale ou mentale, dans l'élan des saints désirs... Apprenons à nous passer de livres : ils renferment souvent des choses trop parfaites ; ce sont les armes de Saül qui ne vont pas à la taille de David. On veut être sublime, on a tort.

XVII.

Heureux moments, moments inestimables, que ceux qui suivent la communion ! Ecoutez la séraphique Thérèse : « Demeurez de bon cœur avec Notre-Seigneur. Ne perdez pas cette excellente occasion de négocier. Notre-Seigneur daigne tenir à service signalé que vous lui fassiez compagnie. Ah ! comme maître, il saura bien vous enseigner, encore que vous n'entendiez pas comment. Que si vous laissez votre esprit s'envoler ailleurs, que voulez-vous qu'il fasse ? Ne vous plaignez après que de vous-même. »

C'est le temps de l'audience favorable : *tempus beneplaciti ;* le temps des demandes, mais pressantes, grandes, importunes, appuyées de motifs : « Faites ce pourquoi vous venez... Glorifiez-vous devant les anges et devant les hommes... Comblez mes abîmes par vos abîmes. »

Voyez Notre-Seigneur en vous comme roi, comme

médecin, comme docteur... Au départ, faites-lui les adieux les plus tendres... Tâchez de retenir le sentiment et comme le parfum de sa présence, pour embaumer toute votre journée...

XVIII.

Il y a un homme établi dans la ville pour vous donner habits, argent, remèdes, conseils...; et vous restez malade, pauvre, nu...: à qui la faute ?

XIX.

Si, au fond d'une prison, un ami, un époux, un frère restait sans cesse avec nous pour nous entretenir, nous consoler, nous aider dans notre affaire capitale, quel bonheur !... Eh bien ! « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Je suis descendu dans la fosse aux lions, je ne vous quitte plus ; » et vous me laissez seul ; vous ne m'honorez même pas d'une visite ? Quelle indélicatesse de cœur ! Quel oubli des convenances !

XX.

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur, soumis aux lois des causes naturelles, a, comme elles, une sphère bornée d'action. Approchez donc, et entrez dans la sphère de son rayonnement.

Toutes les fois que vous allez voir Jésus-Christ, vous en revenez avec quelque bien spécial. Si donc vous remportez en ce jour une victoire, n'en cherchez pas d'autre cause.

Sainte Thérèse a dit que « l'Eucharistie devait nous être comme est aux saints l'essence divine qu'ils contemplent. »

XXI.

On va visiter le Saint Sacrement, pour lui faire sa cour, le remercier, lui demander, jouir de lui, dans les sentiments des divers personnages de l'Evangile : comme le pauvre a recours au riche, l'affamé au maître du festin, l'enfant à son père, etc.

XXII.

Je comprends un François Xavier, se logeant le plus près possible des églises et prenant un peu de repos sur le marche-pied même de l'autel ; une Marie Diaz, obtenant de s'établir dans une tribune de la cathédrale de Milan, n'en sortant, durant plusieurs années, que pour se confesser et communier, et de là recevant sur les divins mystères des lumières si sublimes, que cette ignorante villageoise étonnait les plus grands docteurs ; un Père Salez ne quittant jamais sa chambre sans une visite, et méritant ainsi l'honneur de mourir plus tard, à Aubenas, martyr de la présence réelle ; un vénérable Balthazar Alvarez, ne pouvant détacher ses yeux du Saint Sacrement, etc. : ceux-là appréciaient comme il faut le céleste trésor que nous possédons.

XXIII.

La communion, c'est l'union de l'homme avec ses frères et de l'homme avec Dieu, mais quelle union !

Union qui a son type dans l'union, ou plutôt dans l'unité des trois personnes divines en une seule et unique essence : « Père, qu'ils soient un entre eux et avec moi, comme vous et moi nous ne sommes qu'un : *Sint unum sicut ego et tu unum sumus !* »

XXIV.

La communion, c'est la force pour vaincre la concupiscence et tous les ennemis visibles et invisibles de l'âme. « Ils étaient enivrés de ce calice, les martyrs, lorsqu'allant au supplice, ils ne reconnaissaient plus personne, ni femme, ni enfants, ni parents en pleurs. » Ainsi parle Augustin, et Chrysostôme lui fait écho du fond de l'Orient : « Ils sortaient de la table eucharistique, comme des lions, respirant la flamme, terribles au démon et à ses anges. »

XXV.

La communion, c'est une transformation toute divine. Il se produit ici le même phénomène que dans l'alimentation corporelle, mais en sens inverse : l'aliment étant Dieu doit changer en lui-même l'être inférieur qui le mange. C'est ce qu'éprouvait comme sensiblement Catherine de Sienne : son cœur bondissait avec bruit, elle ne trouvait plus de chaleur au feu matériel, et elle se sentait renouvelée en sa pureté comme à l'âge de quatre ans.

XXVI.

La communion, c'est la sanctification de l'âme. Elle achève de purifier les anciennes souillures ; elle

augmente la grâce habituelle ; elle substitue à la vie naturelle la vie surnaturelle, qui permet de dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Et de là naissent ces grandes vertus chrétiennes, cet héroïsme de la virginité, de la pénitence, de l'apostolat, du martyre, qui ne poussèrent jamais que sous l'influence de l'Eucharistie.

XXVII.

Enfin, la communion, c'est le corps lui-même « angélisé, » comme dit Bossuet après Tertullien, ou mieux déifié. C'est le germe d'immortalité déposé dans cette chair, destinée à tomber en poussière, mais à revivre couronnée d'une éternelle gloire.

TITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Le Sacré Cœur.

I.

La dévotion au Cœur sacré de Jésus, c'est la dévotion des *derniers temps* : suprême effort de l'amour de Dieu pour réchauffer le nôtre ; la dévotion des *dernières années* : au déclin de la vie et des forces, quel bonheur de se sentir aimé de son Dieu ; la dévotion des *dernières tentatives* : les plus rebelles à la grâce sont bien forcés de se rendre ; enfin, la dévotion des *dernières espérances* : comment ne pas ouvrir son âme à la confiance, serait-on le plus grand des pécheurs, en voyant de si miséricordieuses tendresses ?

II.

Quel fut le dessein du Sauveur dans cette intervention suprême ? Donner à ses amis, à ses soldats, un gage puissant de victoire, en jetant son Cœur dans la lutte ! Il le fallait contre le sombre et froid jansénisme, contre l'impiété de l'esprit, le libertinage, l'indifférence. Aussi quels admirables effets produits dans le monde, et surtout en France, depuis deux siècles ! Il y a eu une nouvelle effusion de l'esprit de charité, d'apostolat, de martyre !

III.

C'est par excellence le culte de l'amour, mais de l'amour dans toute son étendue, l'amour dans Dieu, l'amour dans l'Homme-Dieu, dans sa vie, dans ses œuvres, dans l'institution de son Eglise et de ses sacrements, dans sa Passion et dans sa mort, dans ses triomphes aussi, mais qu'il en a peu ! Nous adorons surtout son amour méconnu, trahi, sa Passion sans cesse renouvelée ; et sous quel symbole ? Le plus touchant, le mieux choisi, montré par Jésus lui-même : son Cœur avec la blessure saignante, les épines et la Croix !

IV.

Le Cœur de Jésus, principe et modèle de vraie religion, puisqu'il est à la fois le lien vivant d'amour du Fils avec le Père, de l'homme avec Dieu, et des hommes entre eux.

V.

Le Cœur de Jésus, principe et modèle de vrai repentir : voyez comme il est brisé de douleur à l'agonie, au Calvaire, et c'est pour les péchés du monde ! Puisée à cette divine source, que notre contrition soit comme la sienne intime, filiale, généreuse !

VI.

Le Cœur de Jésus, principe et modèle d'humilité. Il s'anéantit jusqu'à se faire chair, prendre la forme

d'un esclave, apparaître comme le péché même et la malédiction. Vienne ici expirer tout orgueil!

VII.

Le Cœur de Jésus, principe et modèle de paix. Comme en lui tout est dans l'ordre par rapport à Dieu son Père et aux hommes ses frères! Cet ordre parfait, il l'établit dans les cœurs qui aiment son Cœur.

VIII.

Avez-vous besoin de confiance? Allez à ce Cœur, qui déborde d'amour, qui est l'amour même. Il se révèle, il éclate dans ces ineffables condescendances pour les pauvres pécheurs, dans ses tendresses pour les petits enfants, dans chacun de ses miracles, dans chacune de ses paroles, dans ses larmes sur Lazare et sur Jérusalem, à la Cène, sur la Croix, à l'autel, partout. Que craignez-vous donc?....

IX.

Il vous faut la charité : il en est l'ardent et inextinguible foyer. Il est venu jeter le feu sur la terre, et ce feu, c'est son Cœur, qui veut tout embraser.

X.

Vous aspirez au dévouement, qui vous semble beau et digne de Dieu : n'en est-il pas, ce Cœur magnanime, la plus éloquente leçon, l'inimitable modèle? Quel oubli de lui-même! quelle vie de sacrifice! quel héroïsme!

XI.

C'est le zèle qui vous attire ; vous voudriez brûler de ses feux pour glorifier Dieu et sauver des âmes : le Cœur de Jésus n'a point d'autre aspiration ; il est consumé des mêmes ardeurs, mais infiniment plus vives : approchez, il vous les communiquera, il leur imprimera une efficacité conquérante.

XII.

Enfin, c'est la consolation, c'est la résignation que réclame votre cœur malade : le Cœur de Jésus a l'intelligence de toutes les douleurs, il n'en est aucune qu'il n'ait ressentie ; il a le remède pour toutes, homme il compatit, Dieu il soulage. Que je plains le malheureux qui va mendier auprès des créatures ! Est-ce qu'il n'y a pas de baume en Galaad ?

XIII.

Le Cœur de Jésus, c'est le grand refuge des pécheurs ; c'est la grande sanctification des justes ; c'est la grande force et le grand espoir de notre zèle et de nos travaux.

XIV.

Sainte Gertrude l'a bien dit : « Ce Cœur est un berceau. » J'y suis né, j'y ai reçu, par la vertu du sang réparateur, le germe sacré de la vie surnaturelle et divine. « Ce Cœur est un séjour » : j'y trouve mon aliment, mon repos, mes délices ; je n'en sortirai jamais. « Ce Cœur est un tombeau » : j'y veux

ensevelir toutes les affections qu'il condamne, mourir à la nature, mais pour revivre à la grâce et à l'immortalité !

XV.

Le culte fidèle du Cœur de Jésus mène à une merveilleuse intimité avec Notre-Seigneur : c'est le fruit du véritable dévouement. Il y a des deux côtés de grandes douleurs à consoler ; et de là une double confidence, où la dignité l'a cédé à l'abandon et la crainte à l'amour.

Cette intimité exclut tout ce qui est contraire à l'esprit de Jésus : esprit d'humilité, de douceur, d'abnégation, de charité.

Elle nous fait rechercher avec empressement tout ce qui nous rapproche de lui : prière, Sacrements, surtout l'Eucharistie et la présence réelle.

Elle nous incline vers tout ce qui a les préférences marquées du divin Ami : plus grande fidélité à sa vocation, piété plus généreuse, opposition plus absolue au monde.

De là, conversation avec lui, pleine de cordiale simplicité et de familiarité sainte, animée d'une confiance à toute épreuve.

Il ne s'agit plus d'enfer ni de fautes graves ; il s'agit de ne pas blesser le Cœur de Jésus par des indélicatesses réelles d'égoïsme, de froideur, d'oubli. Nobles scrupules du cœur ! on les a si bien pour ceux qu'on aime ici-bas : n'y aurait-il que vous, ô mon Dieu, qui n'en fussiez pas jugé digne ?

XVI.

La dévotion au Sacré-Cœur, c'est la révélation du secret de Dieu; la fondation d'un service d'amour! Le dernier mot du christianisme est là : il se résume en Jésus-Christ, et Jésus-Christ dans son Cœur. Ce Cœur n'est-il pas le vrai soleil du monde des âmes, au ciel et sur la terre ?

TITRE VINGT-DEUXIÈME.

L'amour de Dieu.

I.

Ce n'est pas assez du baptême d'eau, il faut le baptême de feu. Il faut renaitre par l'eau et l'Esprit saint, la pénitence et la charité.

II.

Ce qu'il y avait de presque incroyable, c'est que Dieu nous aimât d'amour : aussi, comme il s'est plu à le répéter, et sous quelles images ! — Ce qu'il y avait de vraiment incroyable, c'est que nous pussions, nous, ne pas l'aimer ; mais nous n'en avons pas, nous non plus, laissé manquer les preuves. L'univers ne suffit pas plus à les contenir que celles des bienfaits de Dieu. Nos jours regorgent également de ses bontés et de nos ingratitudes.

III.

Pourquoi nous étonner de l'énoncé du précepte : *De tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces ?...* Et n'est-ce pas ainsi, au fond, que les hommes aiment ? Ah ! qu'un jour toutes nos excuses seront confondues, et qu'il suffira d'opposer notre cœur à notre cœur !

IV.

Vous auriez tous les dons, même les dons surnaturels du miracle et de la prophétie; si vous n'avez pas la charité, au dire de l'Apôtre, vous n'êtes rien : *nihil sum.* Ah ! soyez donc tout ce que vous voudrez humainement ; ayez autant de bonnes qualités qu'il vous plaira : si vous n'avez pas l'amour de Dieu, au fond vous êtes celui, vous êtes celle, qui n'aime pas. Eh bien ! c'est le nom propre du démon ; et lui-même ne trouve pas de définition plus complète de son malheur. Laissez seulement se développer ce germe...

V.

Privation de l'amour, indigence au milieu de tous les trésors : affreuse maladie de cœur ; perversion de ses meilleurs goûts ! Comparez dans l'ordre naturel ....

VI.

« *Diliges*, tu aimeras ! » Ce précepte est écrit partout, inculqué sous toutes les formes. Quoi donc ! est-ce là un poids accablant, une chaîne insupportable pour le cœur ? Honte pour l'homme que Dieu, dans les deux lois, ait été obligé de lui intimer ce précepte ! Au premier coup d'œil, on croirait que c'est pour nous enhardir. Mais non, en vérité, c'est bien pour nous donner un ordre, pour nous commander ce qui, à tant de titres, devrait nous être un besoin. Ah ! si Dieu avait dit : *Tu n'aimeras pas*... n'est-

ce pas là ce qui serait intolérable et impossible ? *Tu n'aimeras pas !*... Mais c'est l'arrêt qui fait les réprouvés !

VII.

Ne pas aimer ! Voilà la blessure qui reste incurable, même quand on soigne les autres. Dans l'ordre simplement naturel, l'âme sans amour est bien triste et bien odieuse. Qu'est-ce donc que d'être sans amour pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour Marie et pour l'Eglise, ces deux mères ?... L'amour, c'est la vie de l'âme. Un grand amour en est l'abondance ; le manque en est la mort.

VIII.

Dans le Christianisme, l'obligation est fondée sur ce que, sans un plus grand amour, l'observation de la loi nouvelle serait, à cause de sa plus grande perfection, beaucoup plus difficile : l'amour seul rétablit l'équilibre.

IX.

L'amour étant le mobile de tout ce que Dieu fait pour nous, n'est-ce pas justice qu'il le soit aussi de tout ce que nous faisons pour lui ?

X.

Quel est celui qui fait profession de nous aimer toujours ? de nous recevoir quand nous n'avons plus rien à lui donner ?... Quand on désespère de nous et que nous désespérons de nous-mêmes, quel est celui qui espère encore ?... Quel est celui qui, n'ayant pu

s'appeler le Dieu de notre enfance, de notre jeunesse, de notre âge mûr, consent à s'appeler le Dieu de nos jours inutiles et douloureux? qui, condamné à ne pas être le Dieu de notre vie, ne refuse pas d'être encore le Dieu de notre agonie, de notre couche de mort?... Quel est cet ami d'enfance qui, méconnu, rebuté pendant de longues années, retrouve pour nous, dans cette dernière entrevue, toute la tendresse de ses premières étreintes? Quel est celui à qui nous osons dire que nous voulons l'aimer, alors que nous allons mourir? Vous, ô mon Dieu, toujours vous!

XI.

Vous qui l'aimez, pourquoi ne l'aimez-vous pas davantage? Car enfin, pourquoi l'aimez-vous? Parce qu'il est bon; mais ne l'est-il pas infiniment? Parce qu'il est aimable; mais ne l'est-il pas infiniment? Augustin disait donc vrai : « La mesure de l'amour est de n'en point avoir : *Modus amandi est amare sine modo.* »

XII.

En nous, Dieu aime tout, parce que tout est de lui; cet amour, à titre de création, n'est qu'à lui..... Que sera-ce, à raison de ce que nous lui avons coûté, dans l'ordre de la Rédemption et de la Grâce? Non, « personne n'est aussi père : *Nemo tam pater.* »

XIII.

Il nous a aimés le premier, de toute éternité, d'un amour qui dépasse infiniment tous ses bienfaits

connus dans cette vie, malgré notre indignité naturelle et acquise; et son amour ne se lasse, ne se rebute jamais; il atteint d'une éternité à l'autre : *Perpetua charitate dilexi te.*

XIV.

Ah! ceux qui aiment, voilà les heureux! Pour acheter un peu d'amour, ce n'est pas trop de tout donner... Seule richesse qui reste au déclin de la vie... Immense ressource et consolation, au milieu du désenchantement général.... Forcé d'habiter seul avec son cœur, on y trouve au moins cet amour, et tout avec lui.

XV.

Seul remède aussi à l'égoïsme. Ah! combien cet égoïsme nous tourmente, nous pèse! J'ai entendu des âmes, pour être délivrées de cet amour d'elles-mêmes, demander d'aimer Dieu ou de mourir.

XVI.

Même une passion humaine mais vraie semble, en plusieurs choses, élever et améliorer le cœur. C'est qu'il y a là déjà quelque sacrifice d'égoïsme, quelque oubli de l'intérêt propre. Le cœur est sorti un peu de lui-même. Mais là il se retrouve encore bien vite et bien grossièrement. Il faut un amour où il puisse se perdre et s'absorber tout entier, l'amour par conséquent d'un objet infini, l'amour de Dieu.

XVII.

On explique tout avec un peu d'égoïsme, et tout

aussi avec un peu d'amour. L'égoïsme est tous les vices, l'amour de Dieu toutes les vertus.

XVIII.

Plenitudo legis dilectio : L'amour, c'est toute la loi. Ce sont tous les préceptes entendus, remplis, dépassés ; ce sont les conseils eux-mêmes devinés et pratiqués. Quel maître et quel disciple que l'amour !

XIX.

C'est l'amour qui fait la facilité du service de Dieu. Sans lui, les choses les plus simples sont impossibles ; avec lui, les vertus les plus dures, cette humilité si effrayante, ce renoncement si amer, tout devient doux.

XX.

Voulez-vous exterminer les vices de l'âme ? Allumez-y le divin amour : mettez le feu à la forêt, dit Chrysostôme ; c'est sans doute un moyen plus efficace et plus prompt que d'y poursuivre les bêtes l'une après l'autre.

XXI.

L'amour répare le passé, il est la grande expiation. La pénitence, sans lui, qu'elle est douteuse et qu'elle est triste ! J'entends Bossuet s'écrier : « Croyez-vous qu'une courte prière crucifiera ces vices ?.... » Non ; mais l'amour, oui.

XXII.

Les autres motifs sont toujours faibles et sujets à

manquer ; l'amour, non. Oh ! qu'il est éclairé ! Il est infaillible. Combien il rassure les guides des âmes !

XXIII.

L'amour, c'est la liberté des enfants de Dieu : « Aimez, et faites ce qu'il vous plaira. » C'est le travail devenu récompense : « Quand on aime, il n'y a plus de travail, ou, s'il y a travail, c'est un travail aimé. » L'amour, c'est la voie étroite saintement élargie : c'est la souffrance rendue supportable, quelquefois délicieuse, changée en joie enivrante : témoin un saint Ignace martyr et tant d'autres ; ce sont toutes les vertus, même les plus hautes et les plus difficiles, mises à la portée de la bonne volonté. C'est, en un mot, ce changement total, inouï, qui paraît aux mondains folie. Folie, soit : est-ce que tout amour n'a pas sa conduite incompréhensible pour ceux qui ne l'éprouvent pas, sa folie, par conséquent ? Voyez cette épouse, cette mère !... Que sera-ce de l'amour le plus fort ? Il l'aura donc jusqu'à un degré incroyable, cette folie divine : d'abord, en Dieu, pour nous, et aussi un peu, Dieu merci, en nous pour Dieu.

XXIV.

On dira : qui peut aimer tendrement un Dieu invisible ? Mais qui pourrait le voir et vivre ? Mais n'est-il pas assez visible ? Ne se montre-t-il pas assez ? Ne l'avons-nous pas entrevu dans les beautés de la création, dans les miséricordieuses magnificences de la grâce ? rencontré face à face dans la prière, dans l'Eu-

charistie? Ah! sur un simple récit nous nous enflammons, et ici, devant ces prodiges de bonté, nous resterions froids!....

XXV.

Et le prix du divin amour n'est pas élevé. Il est moins élevé que celui des richesses, des plaisirs, des honneurs. Un sincère désir, une prière répétée souvent, la pensée des bienfaits de Dieu, quelques sacrifices que notre intérêt et notre bonheur nous demandent depuis longtemps.... c'est tout ce qu'il faut. « Je vous le conseille, achetez donc cet or de feu, sept fois passé au creuset. » *Sursum corda!*

XXVI.

Il n'y aurait plus qu'à dire que cet amour est impossible ou trop difficile.... Mais quoi! le cœur de l'homme serait donc un monstre décidément! Quelle injure à Dieu! Seigneur, on peut vous craindre, on ne saurait vous aimer!.... Et soutenir cela en face du Dieu Sauveur!... Et quand il dit : *Diliges*, tu m'aimeras, lui répondre : c'est là un langage trop dur, et se retirer du nombre de ses disciples!.... Ah! que de cœurs généreux prêts à protester contre cette parole; cœurs qui ne comprennent pas la vie sans amour, qui n'y voient qu'un tourment, qui ne peuvent vivre loin de ce qu'ils aiment!

XXVII.

O mon Dieu, que je suis malheureux! Vous m'avez environné, accablé de vos bienfaits, et je doute

si je vous aime ! C'est le tourment des Saints. A cette pensée, Bernard frémissait de crainte ou fondait en larmes. Ah ! que sera-ce donc, si je sais que je ne vous aime pas !

XXVIII.

O mon Dieu, je sais, et je sais de foi, que vous m'avez aimé, que vous avez souffert, que vous êtes mort pour mon amour ; et je ne saurais pas si je vous aime ! Ah ! j'ai droit, puisque je sais votre amour, de savoir aussi le mien. Que ne m'est-il donné, comme à Paul, de faire de mon amour un article de foi de mon cœur : « Je suis certain que ni mort, ni vie, ni présent, ni avenir, ni anges, ni principautés, ni créature quelconque ne pourront me séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre Seigneur. » *Certus sum !*

XXIX.

Que sur les autres points on ait des doutes, à la bonne heure ! Mais qu'est-il ici besoin de discussion, de science, de raisonnement ? On ne prouve pas plus la présence du feu que celle de la lumière : la lumière se voit, le feu se sent.

XXX.

Ah ! n'en serait-il pas de l'amour de Dieu comme de cette charité pour le prochain, sur laquelle on a recours à tant de subtilités pour la trouver dans l'indifférence, la froideur, ou même la répugnance et l'éloignement ? Vous aimez Dieu... Mais alors, pour-

quoi si peu de conformité à ses volontés, à son bon plaisir, si peu de générosité, de délicatesse, de prévenances ?

XXXI.

Quand on en est à posséder cet amour, quand il a bien pris dans le cœur, viennent les orages ! Au lieu d'éteindre, ils activeront, ils propageront cet incendie.

XXXII.

Ah ! comme on devrait conserver cet amour avec soin ! Que fait-on de ce trésor en soi et dans les autres ?... Pauvre flambeau ! c'est un jeu de le rallumer et de l'éteindre !

XXXIII.

Quel est l'ami, le père, l'époux, qui consentît à être aimé comme vous aimez Dieu ? Si vous étiez d'un caractère froid, vous auriez une excuse ; mais vous, si sensible ! Vous cherchez bien des explications : n'en serait-il pas une toute simple, c'est que vous n'aimez pas ?

XXXIV.

Mysticisme, mysticisme, dit-on !... Mais dans les premières idées, dans les idées élémentaires de la foi, quoi de plus naturel !

Mysticisme !... Mais que direz-vous donc du ciel et de la vie qui s'y mène ?

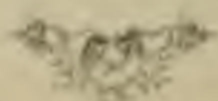
Mysticisme, belle rêverie !... Mais, au contraire, ce qu'il y a de plus réel, ce qu'il y a seulement de réel. Le reste n'est que l'extérieur, l'apparence. Des

services rendus, ôtez l'amour du prochain; du courage guerrier, l'amour de la gloire, de la patrie, du drapeau; du dévouement filial, maternel, l'amour tendre et fort : est-ce que vous n'avez pas supprimé du même coup tout mérite et tout charme?... Ah! ce qu'il y a de triste, c'est que pour les créatures, cet amour naturel ne peut pas toujours, par leur faute, inspirer nos devoirs envers elles. Mais en Dieu, jamais de raison de ne pas l'aimer. Bien plus, l'amour de Dieu vient alors à notre secours; et, en aimant pour lui, nous aimons le prochain envers et contre tout, envers et contre lui-même.

Mysticisme, chimères!... Étaient-ce donc des âmes chimériques, les Xavier, les Thérèse, les Vincent de Paul, et tant d'autres?

XXXV.

L'amour de Dieu, c'est toute la loi gravée, non plus sur la pierre, mais dans le cœur; c'est la santé de l'âme, l'aliment de l'espérance, la consolation de l'exil, la clef du ciel; c'est déjà le rivage, la patrie, le but de tous les désirs, le commencement de tous les bonheurs!



IV

LETTRES ET SOUVENIRS

DE DIRECTION.

LETTRES ET SOUVENIRS DE DIRECTION.

Ire LETTRE.

A UNE NOVICE, en religion SŒUR SAINT-LOUIS [1].

3 novembre 1844.

Ma bien chère fille,

Je comprends tout ce que vous devez souffrir. La utte entre *vous* et *vous* est terrible; mais la paix, j'en ii la confiance, ne tardera pas à sortir de ces orages; cette paix seule véritable qui résulte du sacrifice entier le son amour-propre et de sa volonté entre les mains le Dieu.

Résignez-vous ; baissez la tête ; laissez-vous faire ; c'est-à-dire, exercer, reprendre, maltraiter, s'il le faut; aussitôt que vous aurez bien pris cette résolution, les choses s'adouciront singulièrement; et loin de vous trouver victime, vous vous trouverez peut-être très-heureuse, et vous le serez en effet. — Cette crise était nécessaire, et j'aime mieux qu'elle ait eu lieu maintenant que plus tard. Elle est destinée à vous faire

[1] C'était une jeune protestante, récemment convertie au catholicisme par le zèle du Père Marquet et dirigée par lui dans le choix de sa vocation.

prendre l'esprit religieux dans toute sa vérité. Cet esprit, il ne faut pas le dissimuler, est un esprit de dépouillement et de mort. Que ces mots ne vous effraient pas ; ils sont amers sans doute, mais les choses en sont douces et même faciles, avec une vraie bonne volonté.

Ce qu'il y a de difficile ou plutôt d'impossible, c'est de vivre, de persévérer dans la vie religieuse, avec une demi-résolution de perfection et de sainteté.

J'entends par ces demi-résolutions toute restriction volontaire mise à son sacrifice, à cette immolation du *moi* antique, qui est l'essence de votre vocation sainte.

Périssent donc tous ces systèmes d'obéissance à telles ou telles conditions : d'impassibilité froide et dédaigneuse, quand on semble nous offenser ou nous méconnaître ; d'irritation ou de dépit quand on a l'air de ne pas s'apercevoir de nos efforts ; et surtout d'isolement, de concentration en soi-même, comme si l'on était au-dessus des devoirs ordinaires et des observances communes de la maison ! C'est à force de simplicité et d'oubli de vous-même que vous réussirez à plaire à Dieu et à vos mères, et à ne pas vous être un insupportable fardeau. Je sais combien tout cela est dur et coûte à la nature ; mais votre vocation n'est-elle pas le bienfait de Dieu le plus extraordinaire ? Ne mérite-t-elle pas d'être payée à un haut prix ? Et pourrez-vous penser, après tout ce que Dieu a fait pour vous, qu'il se contente d'efforts communs et

d'une perfection ordinaire ? Commencez par faire généreusement, simplement et joyeusement (cet adverbe suivra nécessairement les deux autres) tout ce qui dépend de nous, et Dieu fera le reste, l'impossible même, si l'impossible est exigé. Alors, il est toujours possible de se montrer pleine de bonne volonté, docile, aimable, résignée ; et il le faut, il le faut à tout prix.

Laissez les pensées impossibles, les partis désespérés. Il ne s'agit pas d'être sœur converse, mais de quelque chose de plus simple et plus facile. Que votre amour-propre est subtil ! Il est toujours près de faire plus, pour se dispenser de faire moins !

La première fois que vous verrez votre bonne et sainte mère des novices, présentez-lui mon respect affectueux ; puis, priez-la de lire ce petit mot, et d'y ajouter tout ce qui sera nécessaire.

Pour moi, je continuerai à prier pour vous avec ferveur ; et, bien consolé déjà par votre bonne dernière lettre, j'attendrai avec confiance que votre première m'annonce la nouvelle bienheureuse de votre triomphe complet.

J'ai rapporté de Port-Louis beaucoup de consolations et à la fois de regrets. Ainsi vont dans ce pauvre monde les choses de notre pauvre cœur, où Dieu ne veut pas que la joie habite pure et sans mélange de quelque tristesse. Ce voyage m'a, du reste, fait beaucoup de bien pour la santé. J'en ai fait là bonne provision que je partagerais volontiers avec vous.

Adieu, ma bien chère fille. Aimons de tout notre cœur Notre Seigneur et sa Sainte Mère, et jetons-nous avec confiance dans leurs bras tout-puissants.

Votre bien dévoué Père en Jésus-Christ.

*
* *

IIe LETTRE.

A LA MÊME.

Ma très-chère fille,

Bonne et trois fois bonne fête! Notre cher patron[1], soyez-en sûre, nous a souri de là-haut. Il voulait, dit son histoire, se faire, lui aussi, religieux et religieux mendiant sur la fin de sa vie. Vous voyez l'estime et l'amour qu'il avait pour la vie religieuse. Comment douter de sa tendresse pour ceux de ses protégés qui l'ont embrassée? Vous faites bien de revenir par la pensée sur la route miraculeuse qui, du monde, et de quel monde! vous a conduite au port du salut. Rien n'est plus propre à vous remplir de reconnaissance et d'espérance à la fois. Comment pourriez-vous jamais douter? Le passé n'est-il pas là pour répondre de l'avenir? Mais de grâce, ne vous perdez pas en réflexions, en théories, en systèmes. Pensez médiocrement et agissez beaucoup; une heure de raisonnement ne vaut pas la plus petite action faite pour l'amour de Dieu. Au lieu de chercher subtilement, péniblement, si vous avez ou non la bonne volonté,

[1] Saint Louis, roi de France.

faites comme si vous l'aviez et tout sera dit. Quant aux répugnances, aux révoltes intérieures, n'y faites pas attention, méprisez-les, surmontez-les. Tout le monde en a plus ou moins.

Votre grand défaut, ou, si vous le voulez, votre grand obstacle, c'est de rester là, immobile et en contemplation vis-à-vis de vous-même, le doigt posé sur votre pouls spirituel ; les yeux fixés comme sur un miroir, qui reproduirait le plus léger changement de votre physionomie intérieure ; l'oreille au guet pour saisir le plus petit bruit qui se fait en votre âme ; et l'imagination en arrêt pour exagérer, mal interpréter, dénaturer souvent ce qui s'y passe. Eh bien ! c'est là un faux et triste système. Dieu nous a faits pour nous occuper assez peu de nous-mêmes, et beaucoup de Lui et du prochain.

Encore une fois, ce n'est pas la réflexion, c'est l'action qu'il nous faut. Agissez, agissez, agissez ! ! Quand vous dites à Vêpres, en parlant des idoles, qu'elles ont des yeux, des oreilles, des pieds, des mains, etc., et font à peu près comme si elles n'en avaient pas, est-ce que vous ne faites pas un petit retour sur vous-même ?

On remarque qu'il en est des personnes spirituelles comme des personnes du monde par rapport à la santé. Vous savez que lorsque celles-ci s'entourent de précautions infinies et sont toujours en observation et en alarmes sur ce qu'elles ont ou croient avoir, au lieu d'agir, de courir, de travailler et se distraire,

elles deviennent infailliblement maladives, vaporeuses, inutiles aux autres, et à charge à elles-mêmes.

Eh bien ! l'analogie est frappante : sortez de vous-même par l'action courageuse ; ou bien vous aurez des vapeurs, des vertiges spirituels, des maladies imaginaires qui vous feront beaucoup de mal, et vous empêcheront de travailler à la gloire de Dieu, autant qu'il le demande et l'attend de vous.

Quant à cette consultation sur l'humilité, je vous répondrai ici comme en toute autre chose. N'allez pas par la théorie, mais par la pratique. Profitez doucement des petites leçons d'humilité que Notre Seigneur vous fera tous les jours ; et peu à peu, vous vous approcherez du sommet de la montagne, en tournant autour, et en vous y élevant par des progrès continus et insensibles.

Il y a une humilité de détail, de pratique, à laquelle il faut d'abord s'attacher, et qui consiste surtout à prendre en patience nos petits insuccès extérieurs et intérieurs. Celle-là est laborieuse, pénible, et pourtant bien nécessaire. Autrement, nous nous croirions des sainte Thérèse, petit ridicule qui n'est toléré tout au plus que dans le premier mois d'un noviciat.

Il y a une autre humilité, récompense de nos efforts et grâce toute spéciale de Dieu, qui va s'établir au fond même de notre cœur (non pas de notre imagination ou de notre esprit) et y fait mourir peu à peu cette affreuse répugnance pour l'humiliation. Au fond, cette répugnance n'est qu'une peur ridicule,

et cependant, l'amour seul de Notre-Seigneur peut nous en guérir. L'amour-propre ne meurt jamais véritablement que de cet amour ; il vit au besoin de tout le reste. Nous en viendrons là, peu à peu ; mais commençons par le commencement. Quant à la dignité dans l'humilité, elle doit s'y trouver d'elle-même sans qu'on y pense, et surtout sans qu'on la recherche. Rien de plus indigne que l'amour-propre ; partant, rien de plus digne que l'humilité.

*
* *

IIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Je vois avec bonheur que la besogne spirituelle avance sans que vous vous en doutiez. La bonne volonté se fortifie d'une manière sensible au milieu des épreuves, parmi tous ces mécomptes plus apparents que réels. Défiez-vous seulement de ces désirs trop impatients de sainteté. C'est plus pour nous que pour Dieu que nous voudrions en avoir si tôt fini. Il faut savoir unir deux choses dans son cœur : des désirs sincères et une patience à toute épreuve. Les non-succès, même dans l'ordre spirituel, sont des éléments indispensables de notre perfection. On aime Dieu bien assurément, quand on a fait, et qu'on fait pour lui ce que vous avez fait et faites tous les jours. Quant à la sensibilité plus ou moins grande de cet amour réel, il ne faut pas s'en faire un sujet d'in-

quiétude, ni d'efforts violents surtout. Ce serait s'éloigner du but, s'engager dans une voie d'imagination, et prendre ici encore les secrets conseils de l'amour-propre. En résumé, tenez-vous en paix, bien renfermée dans l'heure présente et uniquement soigneuse de remplir exactement les devoirs qu'elle vous apporte. Attachez très peu d'importance à tous les petits faits intérieurs de votre esprit et de votre imagination ; et croyez que tout va bien, quand bon gré mal gré vous voulez faire à peu près de votre mieux.

Point de comparaison, point de regards sur les autres ; mais souvent, bien souvent sur votre misère profonde et l'excessive bonté de Dieu à votre égard.

Vous avez raison de regarder comme une preuve, comme une partie en quelque sorte de cette bonté, de cet amour de Dieu pour vous, la tendre charité que vous trouvez dans tous les cœurs de ceux qui vous aiment.

Recevez donc cette grâce avec reconnaissance, avec humilité aussi, comme une aumône sortie pour notre cœur du Cœur de Jésus-Christ.

Mais renvoyez tout fidèlement à ce divin Cœur : cela vous débarrassera des inquiétudes, des exigences, des petites jalousies, de toutes ces épines enfin, dont sont remplies les amitiés trop humaines.

Allons souvent apprendre du Cœur de Jésus à n'aimer qu'en lui, et pour lui, ce que nous avons de plus cher en ce monde.

* * *

IVe LETTRE.

A MADEMOISELLE ....

Paris, 4 juillet 1850.

Mademoiselle et bien chère enfant,

Merci de votre bonne et si confiante lettre, à laquelle j'aurais tant voulu répondre immédiatement. Elle me prouve que vous avez pris au sérieux ce que je vous ai dit de mon désir de vous être utile; et vraiment vous avez eu raison, car c'est du fond du cœur que je vous ai donné cette assurance. Votre toute confiance me sera d'autant plus précieuse, que je sais combien peu jusqu'ici vous en avez été prodigue.

Vous ne m'étonnez pas le moins du monde, en m'apprenant qu'au bout de quelque temps vous avez senti se ralentir vos ferveurs de la retraite. Il y a une impression sensible des vérités de la foi, qu'il serait très-heureux sans doute, mais qu'il est à peu près impossible, de conserver dans toute sa vivacité première. Seulement, avec une volonté un peu ferme et la fidélité à prendre chaque jour quelques moyens indiqués, on les ravive ces impressions, ou du moins on empêche qu'elles ne s'effacent complétement. Ces moyens, vous le savez, sont avant tout l'esprit de foi et de courage dans les exercices de piété, la communion un peu fréquente, et quelques efforts généreux et quotidiens, pour combattre, sous les yeux de Dieu et en vue de lui, ce qui met le plus d'obs-

tacle en nous à son service et à son amour.

Cet obstacle principal, vous croyez le trouver dans l'amour-propre, et les difficultés qui en résultent dans vos relations de genres divers ; et je crois avec vous que c'est là en effet le point capital. Que nos efforts, que la lutte de chaque jour se dirigent donc de ce côté, s'établissent persévéramment sur ce terrain. Lutte un peu difficile d'abord, et passablement ingrate, mais qui ne tarde pas à s'adoucir et même à s'environner de consolation et d'un véritable charme ! D'ailleurs, à peine avons-nous semé dans ce champ de la bonté, de l'indulgence, de la bienveillance, que nous recueillons, non pas seulement dans notre propre cœur, mais aussi dans celui des autres. La bonté, croyez-le bien, est celle de toutes nos vertus à laquelle on rend le plus justice, et dont nous sommes le plus sûrement et le mieux récompensés en ce monde. Pour vous, en particulier, on vous en saura un gré infini, et il ne viendra à l'esprit de personne, je vous le garantis, de n'y voir qu'une vertu négative. C'est quand il est si facile de se mettre sur le pied de guerre, qu'on a vraiment mérite et grâce à se maintenir sur le pied de paix.

Deux avis maintenant, ma chère enfant, les plus importants de tous pour la pratique de vos bonnes résolutions.

D'abord, jamais de découragement, je vous en prie. Comptez sur des hauts et des bas, sur des succès et des mécomptes, beaucoup de petites diffi-

cultés imprévues, des manquements, nombreux peut-être, à vos résolutions. Et pourtant, revenez-y sans cesse, avec un nouveau courage et une inépuisable confiance. Rien ne résiste à cette sainte opiniâtreté ; mais aussi rien ne se fait sans elle. Mais il faut pour cela, et pour tout le reste, un grand fonds de bonne volonté et de détermination énergique. Comment y arriver ? Comment s'y maintenir, ou, du moins, y revenir ? C'est là l'objet de mon second avis, bien essentiel, comme vous le voyez. Je réponds : par la prière d'abord, qui obtient tout ; c'est-à-dire en ne laissant passer aucun jour sans prier, *de cœur et de son mieux,* ce qui dépend toujours de nous, quelles que soient nos dispositions. — J'ajoute : en se faisant une haute et grande idée du travail qu'on a entrepris, du but auquel on tend. En se répétant cent et cent fois, dans les premiers temps surtout, qu'il s'agit de régler, d'orienter définitivement sa vie. Que le moment en est venu, et que probablement il ne se retrouverait jamais avec la même opportunité. Qu'une grande grâce, admirablement placée dans notre vie, nous a été faite aux jours de la retraite, et qu'il s'agit à tout prix de la faire fructifier. Que ce que Dieu veut de nous, ce n'est pas seulement que nous soyons sérieuse, prudente, laborieuse, franche et loyale dans nos sentiments et toute notre conduite — nous avons tout cela naturellement, et avec tout cela nous risquerions comme bien d'autres, de faire fausse route ; — mais qu'il demande en outre, mais qu'il exige,

pour lui et pour nous à la fois, que nous soyons sincèrement et profondément chrétienne, c'est-à-dire charitable, humble, *pieuse*, *dévouée*. Pesez bien ces quatre mots, les deux derniers surtout. Ils résument *la vie nouvelle*, à laquelle vous devez tendre sans cesse, de tout votre cœur et de tous vos efforts. Le reste, tout autre système de vie, n'est digne ni de Dieu ni de vous, et ferait de votre existence, sinon un grand danger, du moins une grande inutilité, et par suite un grand mécompte et un grand ennui.

J'aime à vous dire ces choses parce que je vous sais capable de les comprendre et de vous en nourrir. Puisse le divin Maître vous en donner de plus en plus l'intelligence, l'amour, et surtout la pratique.

Je m'en veux d'un si long sermon, qui me prend toute ma lettre, et m'empêche de vous dire combien j'ai pensé de fois à votre question d'avenir... Puisse au moins cette missive, telle quelle, vous dire un peu ce que j'ai pour vous dans le cœur de dévouement paternel en Notre-Seigneur Jésus-Christ.



Ve LETTRE.

A UNE RELIGIEUSE.

Nantes, 14 octobre 1862.

Madame et digne Mère,

J'aurais voulu répondre immédiatement à votre bonne lettre d'adieu ; je n'en ai pu jusqu'ici trouver

le moment, et vous prie bien d'excuser ce long retard.

Votre départ m'a véritablement fait de la peine, pour vous, pour votre Supérieure et pour votre maison. Dieu l'a voulu ainsi, car après ce que vous avez fait vous ne devez plus voir en cela que sa sainte volonté.

Une grande tâche vous reste, ou plutôt une grande dette envers la toute bonté de Notre-Seigneur. Puissiez-vous la lui payer dignement tous les jours de votre vie! Puissiez-vous n'oublier jamais cette grande rencontre, cet embrassement sacré, de sa grâce et de votre coopération, de son Cœur et de votre cœur! Peu importent les lieux, les offices et tous les autres accessoires de la vie; l'essentiel est que Dieu soit désormais le *Dieu de notre cœur, Deus cordis mei!* Pas seulement le Dieu de notre conscience, de notre vocation, de notre régularité extérieure; entendons-le bien, et ne nous y trompons pas!

J'aurais été heureux, vous le croirez sans peine, de pouvoir suivre en vous, ma bien chère Sœur, le développement d'une grâce dont j'avais mesuré et admiré l'étendue. D'autres, sans aucun doute, l'apprécieront comme elle le mérite, et vous aideront à la faire valoir. Vous pouvez au moins compter sur un bien spécial souvenir aux pieds de Notre-Seigneur. Recommandez-moi quelquefois, je vous en conjure, à son divin Cœur. Aimez à vous tenir à la porte de

ce sanctuaire, et à y frapper sans relâche : *Ecce sto ad ostium, et pulso*. Il le fait bien pour nous ; que ne le faisons-nous pour lui ?.... Je ne sais rien vous conseiller de plus efficace et de plus consolant.

Croyez, Madame et bien bonne Mère, à tous mes sentiments respectueux et dévoués.



VIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 27 février 1863.

Madame et chère Sœur,

Il faut que je trouve le temps, bien que je ne sache où le prendre, de vous donner signe de vie. D'ailleurs, c'est un besoin pour moi de ne pas vous laisser ignorer la consolation que j'éprouve à vous voir marcher courageusement dans la voie où la retraite vous a mise, pour toujours, je l'espère bien.

Notre-Seigneur semble vous conduire par la main, et je ne vois absolument rien à ajouter à ce qu'il vous met habituellement au cœur. Attachez-vous de plus en plus à cette main, à cette conduite divine. Suivez, suivez partout et jusqu'où elle voudra vous mener. *Domine, sequar te, quocumque ieris.*

En particulier, oui chassez les tristes pensées, et restez toujours le *cœur ouvert* du côté de Notre-Seigneur et de vos supérieures. Oui, mettez sous vos pieds les ombrages, les inquiétudes, sur les jugements

qu'on peut porter de vous. Point d'empressement à vous justifier; un mot tout simple, rarement deux; puis le silence : *Jesus autem tacebat*. Ne cherchez à vous *accréditer* qu'auprès du divin Maître; ne cherchez à *vivre* que dans son Cœur.

Veuillez s'il vous plaît offrir mon hommage à Madame votre Supérieure, et croyez-moi toujours, Madame et bien chère Fille, votre respectueux et tout dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

*
* *

VIIe LETTRE.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Nantes, 13 septembre 1865.

Madame et bien chère Fille,

Votre lettre du 19 août m'a fait grand plaisir, et c'est une vraie consolation pour moi que d'y répondre, au moins en quelques mots.

Laissez-moi vous dire d'abord que votre exposé est d'une netteté parfaite. Il faudrait être plus que taupe, pour ne pas voir aussi clairement que possible dans votre âme.

Eh! bien oui, ma très-chère Fille, Dieu la veut à Lui cette âme, et d'une manière tout à fait spéciale. Tout ce qui se passe en vous porte manifestement le caractère de cet appel, qui ne s'adresse qu'à un assez petit nombre de bonnes âmes. Ne doutez donc

plus, ni jamais, de cette vocation bienheureuse. C'est beaucoup d'avoir arrêté ce premier point.

Dieu vous pousse à la perfection, et vous devez y tendre *sérieusement* et *continuellement*. Mais travaillez à ce que ce ne soit pas comme à regret, et en vous y laissant trainer un peu malgré vous. Au contraire, faites-vous honneur et bonheur de cette exigence divine. Prêtez-vous-y, livrez-vous-y. Les martyrs livraient avec empressement leurs mains à leurs chaînes glorieuses. Ainsi s'évanouiront en partie vos difficultés, et aborderez-vous plus résolument celles qui vous resteront encore.

Ce que vous trouverez en vous de bon, de meilleur que dans les autres, vous ne devez le considérer que comme un moyen, une grâce donnée de Dieu, pour arriver à votre grand but. A vous d'en faire usage, avec toute responsabilité. D'autres ont moins reçu, sans doute ; mais ils seront aussi beaucoup moins redevables. Ne vous occupez pas de leurs petites dettes ; mais songez à la grandeur de la vôtre, vis-à-vis de Dieu, et d'eux-mêmes ; c'est tout un. N'admirez, n'aimez, ne goûtez rien en vous, que ce que Dieu y a mis, et y met, pour l'accomplissement de ses desseins. Soyez de tout cœur à ce grand ouvrage. Le reste vous paraîtra fort peu de chose. Vous avez posé dans votre âme le véritable fondement de l'humilité, qui ne peut être autre qu'un grand amour de Dieu, et vous échapperez peu à peu à tous les tiraillements des amours-propres et des susceptibilités.

Vous n'aimerez non plus votre volonté, *votre chère volonté!* que dans sa conformité et sa pleine adhésion à celle du grand et bon Maître. Et si dans cette disposition de plus en plus sincère, vous éprouvez souvent les tribulations de votre faiblesse, de votre inconstance, vous saurez que vous y résigner sans trouble ni amertume, c'est encore accepter la disposition divine, qui a plus d'une raison pour permettre les fragilités. Elles ne sauraient vous nuire, si la protestation ne se fait pas attendre, si le ressort même de la volonté ne s'affaiblit pas, et elles serviront au contraire beaucoup à l'exercice de votre humilité, de votre confiance et de votre amour.

Ces avis sont importants pour vous, ma bien chère Fille. Allez demander tous les jours à Notre-Seigneur de vous les faire entendre et goûter comme seul il le peut faire. Ce lien qui s'établit de plus en plus entre son Cœur et le vôtre, le besoin de chercher et de trouver en Lui tout ce qu'il vous faut, pour vous et pour les autres, est une bienheureuse tendance qu'il faut favoriser et développer en vous par tous les moyens, la prière, la communion, le fréquent regard du cœur, etc. Votre soif d'obéissance est encore un excellent symptôme. Oh! comme tout se tient dans l'inspiration divine, pour une âme que Dieu veut avoir entièrement à lui!

J'espère qu'à présent vous ne serez pas trop pressée de mourir. Il fait bon vivre dans les conditions où Notre-Seigneur vous met. C'est son affaire, du reste;

et la nôtre, soit que nous vivions, soit que nous mourions, c'est d'être entièrement à lui.

Je vous remercie encore une fois de l'édification que m'a donnée votre bonne lettre. Croyez bien, ma très-chère Fille, à tout mon paternel souvenir, pour vous et pour les vôtres, aux pieds de Notre-Seigneur.



VIII[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 8 août 1866.

Madame et bien chère Fille,

J'aurais voulu vous répondre plus tôt ; mais...! Ce délai, du reste, m'aurait coûté davantage, si je n'avais su par votre lettre même que vous pouviez maintenant marcher un peu toute seule. Il est certain, ma bien chère Fille, que je n'ai rien à ajouter aux lumières que Dieu vous donne sur ce que vous avez à faire pour votre perfection propre, et pour l'accomplissement de tous vos devoirs de mère chrétienne. Vous résumez tout cela on ne peut mieux dans votre bonne lettre. C'est tout à fait le fond de la direction que je vous ai donnée, dans les dernières années surtout. Tenons-nous-en donc là. En touchant de nouveau à ce programme, ou même en essayant de le reproduire au courant de la plume, je risquerais quelque peu de le gâter.

Que vous reste-t-il donc que de marcher avec courage dans une voie si nettement tracée? Votre bonne volonté à cet égard augmente tous les jours; qu'il en soit de même de votre confiance, sans quoi votre bonne volonté même se retournerait souvent contre vous. Vous le voyez à la difficulté que vous éprouvez à vous remettre après quelque échec. Faites tout au monde pour triompher de cet obstacle, et faites contracter à votre âme une sorte de souplesse et de sainte élasticité sur ce point. Ne soyez point de ces âmes qui marchent et qui tombent tout d'une pièce. « Il faut, disait sainte Chantal, se *jeter résolument du côté de Dieu.* » Oui, au commencement de chaque journée, et chaque fois encore que l'on a un peu notablement perdu son équilibre.

Vous ne serez donc jamais tout à fait simple et à votre aise en matière de direction? Il y a là quelque chose qui ne dépend pas tout à fait de vous, sans doute; mais ne croyez-vous pas que l'amour-propre y entre aussi pour quelque chose? Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet amour-propre est le premier des grands-maîtres de cérémonies. Soyons vraiment humbles, et nous tiendrons beaucoup moins à je ne sais quel genre suprême, que nous rapportons beaucoup plus à notre satisfaction qu'à celle des autres. La discrétion est une bonne chose, sans doute, mais il ne faut pas qu'elle nous devienne une sorte de cauchemar. Croyons bonnement qu'il n'est pas de personne si parfaite, qui n'ait quelquefois un peu gêné ou ennuyé son prochain.

Tant pis, ou plutôt tant mieux, pour elle-même et pour ce cher prochain! On ne se confesserait plus, on ne prêcherait plus, on ne se marierait plus, s'il fallait à tout prix éviter ce très-léger inconvénient. Je ne connais pas de sainte à qui l'on ait permis de faire le vœu *d'amabilité perpétuelle.*

Je suis bien aise que vos enfants se soient décidément adressés à leur curé. Croyez, ma bien chère Fille, que je ne les oublie pas non plus que leur mère, et comptez toujours sur mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.



IXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 22 novembre 1866.

Madame et bien chère Fille,

Il faut bien faire votre volonté et répondre par *écrit* à votre bonne lettre, puisque vous l'exigez. Mais j'ai droit d'être court, et je le serai.

Au naturel, comme au surnaturel, il faut prendre ce que Dieu donne, et s'en contenter. Vouloir autrement ou au-delà est un abus, une véritable imperfection. Qu'elle vienne d'amour-propre, d'imagination, d'une sorte d'exagération ou *d'immodération* naturelle, ou de tout cela un peu à la fois, il n'importe; il faut apprendre à se modérer, à se contenir, à éviter une sorte d'inquiétude et d'activité trop grande, même

dans les choses de Dieu. Il faut compter sur des *deficit* dans la prière, la communion, la confession, etc. Ces *deficit* sont plus apparents que réels, et servent beaucoup à l'humilité et à l'abnégation.

L'esprit de Dieu fait beaucoup avec peu ; la nature avec beaucoup ne fait souvent que fort peu de chose.

Je ne veux pas dire par là qu'il ne faille pas avoir de grands désirs de perfection. Bien au contraire. Il faut les exciter et entretenir dans son âme. Notre Seigneur le veut ainsi pour l'accomplissement de ses propres desseins sur nous, et il y travaille chaque jour avec nous. Cette pensée que nous ne sommes que des coopérateurs dans cette grande œuvre, doit nous remplir de confiance et de courage. Mais ne l'oublions pas, il doit entrer dans cette coopération le plus possible de calme, de patience, et d'abandon.

C'est Notre-Seigneur qui mène *le coche ;* n'en soyons pas trop *la mouche.*

J'approuve votre manière de prier. Elle n'est peut-être pas celle que vous choisiriez. Mais elle est humble, elle est simple, et partant très-véritablement bonne. Oui, allez à Dieu comme à un père, à un ami, sans vous déconcerter, sans vous inquiéter, de vos sécheresses, froideurs, nullités, etc. Il faut de tout cela dans le *sacrifice* de la prière. — Et puis voulons-nous donc cesser d'être devant Dieu de petits enfants ? Si nous allions toujours à lui d'un pas ferme, si nous lui parlions toujours d'un ton net et assuré, nous serions en vérité pour lui de trop grandes per-

sonnes. Restons toujours petits pour être toujours plus tendrement aimés.

Un dernier mot sur vos grands désirs d'obéissance. Le fond en est certes très-bon, et ne peut venir que de Dieu. Mais, ici encore, il faut de la modération. On peut se faire préciser quelques points, mais je ne voudrais pas d'une trop grande réglementation de détails. L'essentiel est de rester dans l'esprit de la direction donnée. Il y a des directeurs qu'on pourrait appeler à compartiments ; je les respecte fort, mais je ne sais si eux-mêmes ils respectent toujours assez la liberté des enfants de Dieu. Il m'est quelquefois arrivé de dire à de saintes femmes qui désiraient plus d'obéissance détaillée, plus d'assujettissement à leur confesseur, de se dédommager du côté de leurs chers maris.

Là, elles peuvent facilement et sans inconvénient aucun, trouver de quoi étancher leur soif ardente d'obéissance.

Quant à l'attrait des mortifications corporelles, nulle part l'illusion n'est plus à craindre que sur ce terrain. Ceci est pour toutes, et en particulier pour quelques-unes, dont vous faites éminemment partie. Rien donc de votre propre chef en fait de souffrance ou de privation à effet sensible. Là-dessus une entente préalable est de nécessité rigoureuse. Reste le champ, et il est vaste, des mortifications morales, et j'ajouterai des mortifications matérielles exemptes de *douleur* physique, et n'ayant aucun rapport direct ou indirect

avec la santé. A ce propos, vous savez que le jeûne vous est défendu, même en passant.

Je n'ai pas trop tenu ma résolution d'être court; vous me le pardonnerez facilement, ma bien chère Fille, et vous croirez de plus en plus à tout mon respect dévoué en Notre Seigneur.

*
* *

Xe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 8 octobre 1867.

Madame et bien chère Fille,

Je ne sais vraiment pourquoi vous tenez tant à la parole écrite. La parole parlée lui est cependant supérieure, je dirais presque de droit divin. Au fond, que puis-je vous dire ici, que je ne vous ai dit et redit à la sainte grille?

Votre compte de conscience du 21 septembre vous résume très-bien. C'est photographié. Désir immense de votre sanctification, et de celle des âmes qui vous entourent. Oui, vous ne vous trompez pas. Dieu a mis cela dans votre cœur, et c'est une grâce insigne, le fondement même des autres grâces. C'est l'amour, la passion du bien et du mieux, sans laquelle on n'est jamais que nulle ou très-médiocre.

Maintenant, pourquoi avec cette extrême bonne volonté, n'arrive-t-on pas au résultat voulu; pourquoi tant de mécomptes, et même d'échecs? Parce que

c'est le seul moyen de nous convaincre pratiquement que la source du bien n'est pas en nous, mais en Dieu. Nous devons arriver à une déplaisance, une sorte de dégoût habituel de nous-même pour transporter en Dieu tous nos espoirs et toutes nos complaisances. C'est là, ne nous y trompons pas, la véritable humilité, et il faut édifier sur cette vertu, si nous ne voulons bâtir en l'air. Or, pour y parvenir, point d'autres moyens que l'expérience quotidienne de nos imperfections et de notre *incurable* faiblesse. C'est une lourde croix, sans doute ; mais tous les Saints l'ont portée, et, grâce à elle, ils sont devenus tous les jours plus *humbles*, plus *résolus* et plus *confiants* ; trois choses qu'il ne faut jamais séparer, et qui, dans leur union, sont la sainteté même.

Aimez les observations et les reproches des autres. Vos propres blâmes glisseraient trop sur l'amour-propre. — Nous traiterons de vive voix l'article de la mortification. — Votre obéissance est toute surnaturelle ; elle n'en vaut que mieux. — Je n'oublie pas vos chers enfants. — Vous n'en êtes pas encore à aimer la souffrance, et surtout la contradiction. Au moins ne *refusez* pas, c'est-à-dire, ne repoussez pas, ne fuyez pas, ne vous dérobez pas, mais acceptez de bon cœur et de bonne grâce.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

* *
*

XI[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 9 novembre 1868.

Ma bien chère Fille,

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez de vos chers enfants. Il est difficile d'avoir pour eux un cœur plus maternel que le vôtre. La froideur extérieure, ou plutôt le manque de démonstration, ne vient certainement pas d'un défaut de tendresse. Vous ferez bien cependant d'y veiller un peu. Ce sera pour vous tout mérite, et pour vos enfants tout profit.

Je suis bien satisfait de votre petit compte de conscience. Dieu vous mène par la bonne voie, et il me devient de plus en plus évident qu'Il vous veut toute à lui. Oui, vous êtes très-véritablement dans la classe *spéciale*. Gardez-vous de vouloir rester dans la catégorie commune. Quand le maître du festin dit à l'invité de l'Evangile de *monter plus haut*, celui-ci ne se le fit pas répéter, et monta à sa place plus honorable, sans objection ni cérémonie. Allez donc chaque jour, ma bien chère Fille, demander au Cœur du divin Maître, votre grâce non point commune, mais *spéciale*, de fidélité. Oui, patience *à part*, charité *à part* et surtout, *surtout, humilité à part*. C'est là le grand besoin de votre âme, et Notre Seigneur est mille fois bon de vous le faire vivement sentir. Il y avait en vous un fonds de raideur et d'indépendance, qui se mêlait même à vos bonnes qualités et à vos vertus ; et il vous en reste encore, et il vous en res-

sera longtemps. Il faut donc aller tous les jours dire au Cœur divin, de vous faire, de vous refaire à cet égard, sur son modèle. « Seigneur, créez en moi — c'est une véritable création — un cœur humble, et par suite, tout simple et tout obéissant, non pas seulement dans les choses de mon âme et de ma direction spirituelle, mais encore dans celles de ma vie de famille et de mes rapports quotidiens ! »

Voilà votre programme, votre *objectif* en Dieu, ma bien chère Fille. Acceptez-le généreusement chaque jour aux pieds du bon Maître, et croyez sans hésiter, qu'avec sa grâce vous le réaliserez un jour dans toute son étendue. Tous les mécomptes et échecs dans l'exécution n'y feront pas obstacle, s'ils sont acceptés comme ils doivent l'être. Il faut qu'en nous l'amour-propre soit crucifié et meure. Il mourra à la longue sur cette croix intime d'ardents désirs et d'incurable impuissance. Dans ce sens, tous les saints ont été martyrs. Consentons à l'être avec eux.

Assez pour cette audience. — Vous savez tout mon dévouement en Notre Seigneur.



XIIe LETTRE.

À LA MÊME.

Nantes, 20 septembre 18[illegible].

Madame et bien chère Fille,

Avec nos relations pas mal fréquentes de confessionnal, des lettres de direction sont vraiment un peu

de luxe ; et pourtant, vous demandez si bien, qu'il est difficile de ne pas vous accorder, au moins quelque chose, au-delà du nécessaire. Tant pis pour mon temps et pour mes yeux. Du reste, je puis être court, parce que vous avez été très-précise. Je suis les articles de votre règlement.

ARTICLE 1er. — Cet acte d'offrande complète au réveil est important. Faites-le très-exactement et de votre mieux.

ART. 2me. — Bonne pensée, excellent genre de vigilance, non seulement de se tenir en garde contre ses défauts, mais de chercher à y rattacher, à y greffer en quelque sorte, ses meilleures vertus. Si en cela vous trouvez peu à faire, tant mieux ! Cela prouve qu'il y a déjà pas mal de fait. Et pourtant, il faut tenir à ce point de vue si net, si pratique, et qui ne peut en somme être habituellement gardé sans produire un grand fruit.

ART. 3me et 4me. — Ne vous donnez pas la peine de ces résumés méthodiques, à peu près impossibles pour vous. Ne notez rien. Il suffit que vous aperceviez et désavouiez au fur et à mesure. — Pas de sanction pénale.

ART. 5me. — J'aime cette fin de journée. Soyez-y fidèle. Elle remplacera pour vous l'examen proprement dit, et vous en obtiendra le bénéfice sans vous en donner la fatigue.

ART. 6me. — Oui, l'humilité et l'abnégation c'est une même chose en deux, comme vertus spéciales

à acquérir de plus en plus. C'est la grande preuve d'amour à donner à Notre Seigneur. Acceptons *tout* de sa main avec une sujétion entière, mais toute confiante et toute filiale. Soumettons-nous en grande douceur et patience aux distractions, aux aridités, faisant notre *petit* possible pour y échapper, mais sans tension aucune. Sachons rester devant Notre Seigneur sans lui dire grand'chose. Notre seule présence suffit souvent à lui dire notre bonne volonté et le besoin que nous avons de lui. — Grands bons vouloirs et petites exécutions, c'est notre lot. Ne nous en plaignons pas. Il suffit à faire une sainte. — Ayez tout espoir pour l'avenir de vos chers enfants.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon pieux dévouement. Il durera jusqu'à la fin pour vous et *pour les vôtres*.



XIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 15 février 1871.

Madame et bien chère Fille,

Vous avez peine, je le vois, à accepter le sévère régime que m'impose le triste état de ma vue. Je voudrais bien être seul à en souffrir ; mais qu'y puis-je ?

Du reste, si j'avais vu dans votre bonne avant-dernière lettre quelque raison d'intervention spéciale, j'aurais forcé ma consigne. Mais, Dieu merci, rien ne

l'exigeait, et mon silence vous indiquait assez que vous n'aviez qu'à continuer dans votre bonne petite route.

Aujourd'hui, que votre résignation semble se fatiguer, et devenir même quelque peu *menaçante*, vous aurez un mot, ma bien chère Fille, que je prie Notre-Seigneur de bénir dans sa brièveté forcée.

Réprimez ces sentiments de *française* et de *chrétienne*. Croyez-vous donc que Notre-Seigneur n'aime pas mille fois plus que vous sa France et son Eglise? Quand il agit d'une façon si visible, si éclatante, irons-nous lui dire qu'il se méprend et qu'il doit suivre d'autres voies pour procurer leur bien? Souffrons, gémissons, prions surtout; mais avant toute chose *soumettons-nous*. Oh! qui nous fera bien comprendre combien cette sujétion à la volonté divine est la première et la plus méritoire de nos vertus! N'est-ce pas l'obligation essentielle de notre amour et de notre confiance? Faire pour Dieu, c'est quelque chose; mais *laisser faire à Dieu*, voilà l'important, le difficile et le décisif. Appliquez bien cette maxime à ce qui vous concerne en particulier, ma bien chère Fille. Vous y trouverez une source incomparable de force, de paix et de sanctification.

Se soumettre *de cœur* à tout ce que veut, ou permet le *Cœur* du Divin Maître, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, voilà où il faut tendre sans cesse et arriver un jour. Avec cela on se soumet à tout, à vivre, à souffrir, aux prières distraites, aux communions froides, à tout en un mot, y compris ses misères et ses

imperfections. N'enviez, parmi les autres âmes, que celles qui sont le plus dans ces dispositions. Ces âmes ont compris que, se donner à Dieu, c'est se retirer de soi-même, s'oublier et se perdre en *Lui*, et ne plus chercher d'autre jouissance, même spirituelle, que celle, à la fois douce et amère, d'un abandon total à sa volonté et à son bon plaisir.

J'espère que vous ne tarderez plus trop à nous revenir. Vous me trouverez allant comme on peut aller à la onzième heure et demie, c'est-à-dire pas trop bien, mais toujours, croyez-le bien, ma très-chère Fille, avec tout mon vieux et bien particulier dévouement pour vous.



XIVe LETTRE.

A LA MÊME.

Paris, 20 septembre 1872.

Madame et bien chère Fille,

J'arrive d'un séjour de six semaines en Normandie, auquel je me suis résigné dans l'intérêt de ma santé. Je m'en trouve notablement mieux, sans être cependant tout à fait bien, et j'espère pouvoir rentrer à Nantes, sans trop tarder. Je dis *j'espère*; car je ne me tiens pas pour complétement assuré de la chose. Du moins, peut-il se faire qu'elle traîne en longueur.

Je regrette bien votre déconvenue à mon sujet dans votre dernier passage. On met souvent trop peu d'in-

telligence dans l'exécution des consignes reçues, et plus d'une fois la lettre tue l'esprit. Si pressé que je fusse au moment d'un départ, j'aurais bien eu quelques moments à vous donner pour me faire part de vos consolations, de toutes vos espérances, et enfin de votre petit procès-verbal relativement à votre situation d'âme.

Cette situation, en somme, me semble vraiment bonne. Continuez, ma bien chère Fille, à vouloir, et à *revouloir* chaque jour. Il y a bien du mérite dans ces je *veux* auxquels vous revenez sans cesse, bien que vous soyez toujours plus ou moins en désaccord avec eux, quant à l'exécution.

Il y a dans cette sorte de contradiction permanente un moyen précieux, et même nécessaire, d'arriver à la vraie humilité, à la défiance et au détachement de soi-même, et finalement à un abandon de plus en plus complet entre les mains de Dieu.

Tous les Saints ont passé par ce chemin, ont porté cette croix; et cette pénible épreuve n'a fait au fond qu'augmenter pour Dieu leur amour et leur confiance. Ce Ciel, vers lequel il leur semblait savoir si peu marcher, en définitive leur paraissait immanquable; ils y aspiraient de plus en plus, et auraient cru faire grandement injure à la bonté divine en doutant sérieusement d'y arriver un jour.

Il en est ainsi de vous, ma chère Fille, je le sais et en remercie Dieu pour vous. Allez donc, sans scruter trop minutieusement vos voies et vos chemins; atten-

tive surtout à vous maintenir dans votre grande bonne volonté, recevant tout comme de la main de Dieu, en grande conformité et simplicité de cœur et d'esprit.

Je m'arrête ; car pour vous j'ai doublé ma page, ce que je ne fais plus, mes pauvres yeux ayant d'ailleurs dix fois plus de travail qu'ils n'en peuvent raisonnablement supporter. Veuillez ne pas m'oublier auprès de votre entourage, et croyez, ma bien chère Fille, à tout mon respectueux et paternel dévouement.



XVe LETTRE.

A LA MÊME.

Madame et bien chère Fille,

J'ai besoin de vous dire toute la part que je prends à votre malheur. Cette perte est grande, je vous assure. Dieu sait combien je m'intéresse de cœur à ce qui vous touche, et notamment à tout ce qui vous éprouve et vous afflige. Après ce qu'Il vous avait donné d'être pour le frère que vous venez de perdre, sa mort est pour vous plus qu'une douleur fraternelle, c'est presque un deuil de mère. Je remercie pour vous Notre-Seigneur d'avoir voulu que vous en remplissiez jusqu'à la fin le saint office auprès de ce frère chéri, et aussi des dispositions si chrétiennes dans lesquelles, je le sais, il a accepté de la main de Dieu un si amer calice.

Ce sont maintenant, ma bien chère Fille, vos seules, mais aussi vos très-grandes et toutes chrétiennes consolations. Je n'aurais pas manqué d'aller vous voir aujourd'hui, mon seul jour libre de cette semaine, si je n'attendais un de mes frères arrivant de Rome, qui, à partir de midi, me prendra toute ma journée. Comptez sur mes prières pour votre bien-aimé défunt. Je n'oublierai pas votre cher mari, dont l'indisposition, je l'espère bien, n'a rien d'inquiétant.

Permettez-moi, Madame et bien chère Fille, de donner une part dans cette lettre à Monsieur votre frère aîné, et croyez à tout mon pieux dévouement.

Jeudi matin, 14.

*
* *

XVIe LETTRE.

A MADEMOISELLE ***

Nantes, 25 octobre 1870.

Ma bien chère Fille,

Vous voilà toute désolée, et vous faites bien de me le dire. Quel cœur partagera vos peines comme le mien?

Mais aussi, qui mieux que moi saura pourquoi Notre-Seigneur permet qu'elles vous arrivent, et quelles compensations il sait leur donner dans votre âme?

Cette âme, ne cessez de vous le dire et redire, est faite à part pour *aimer*, et, par conséquent, pour

souffrir. L'un ne va pas sans l'autre, soyez heureuse de votre partage, et ne cherchez pas à séparer ce que Dieu a si inséparablement uni.

C'est dans son amour, dans son Cœur, que Notre-Seigneur a trouvé sa puissance d'être et de faire tout ce qu'il a été et tout ce qu'il a fait pour nous.

C'est dans notre amour aussi, c'est dans notre cœur uni au sien que nous devons chercher et trouver tout ce que nous avons à être, à faire, et surtout à souffrir pour lui.

C'est bien là, ce me semble, la vraie intelligence et la vraie pratique de la dévotion au Sacré Cœur.

Aujourd'hui, fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, j'ai demandé pour vous et pour moi à cette grande sainte de nous l'obtenir de plus en plus.

Restez dans votre Égypte jusqu'à ce qu'il vous soit dit : Il n'y a pas d'exil pour ceux dont la patrie est dans le Cœur du bon Maître.

Bien à vous, en Lui, ma très-chère Fille.

Note sur les Lettres qui suivent.

L'humble religieuse qui a reçu ces admirables lettres et a bien voulu nous les confier A. M. D. G., nous raconte elle-même l'origine de ses relations spirituelles avec le P. Marquet.

« C'était pendant une retraite d'Enfants de Marie. Sitôt qu'un rayon de la grâce eût réveillé ma foi, le Père *** qui lui avait servi d'instrument, me présenta au Directeur de la pieuse Association pour solliciter mon entrée. Le Père Marquet, craignant peut-être que ce ne fût un mouvement passager de ferveur, me reçut assez froidement et dit qu'il ne voyait pas pourquoi tant se presser. Je répliquai vivement qu'il fallait battre le fer tandis qu'il était chaud, que j'étais à l'heure présente de bonne volonté, que si l'on n'en profitait pas pour m'enchaîner, je ne répondais point de l'avenir. Je vois encore l'œil vif et perçant du Père

jeter sur moi un regard scrutateur, pendant qu'il me disait : Mon enfant, vous avez de l'énergie ; Dieu n'accorde pas ses dons en vain. VOUS SOUFFRIREZ BEAUCOUP. Il m'admit sur le champ à prendre part aux réunions du Sacré-Cœur.

» Trois ans plus tard, j'entrais au couvent. Peu de mois après ma profession, d'intimes souffrances assaillirent mon âme, tandis qu'autour de moi tout secours manquait. A bout de forces morales, je me rappelai la prophétie de la rue Dugommier. Il me sembla que ce souvenir était la voix même de Dieu, m'indiquant que celui qui m'avait annoncé la croix devait être aussi celui qui, la comprenant, m'aiderait à la porter. J'écrivis une décharge de cœur qui à tout autre eût pu paraître étrange. A dater de ce jour, commença cette bénie correspondance, à laquelle je dois la formation de ma vie religieuse.

» Elle n'avait été précédée que d'un petit billet, écrit à l'occasion de mes vœux, et qu'il est bon de reproduire ici, parce qu'il contient en germe tout l'esprit des lettres qu'à cette époque, lui comme moi, nous

étions bien loin de croire devoir s'échanger entre nous. Le voici :

« Ma bien chère Sœur,

» Ce n'est pas un *memento* seulement, mais bien ma Messe entière que vous aurez le jour de votre profession. Oui, oui, je demanderai pour vous, et de grand cœur, la vie, le cœur d'une vraie *religieuse*. Ce mot dit tout : C'est LA VIE DANS LA MORT, LA VIE PAR LA MORT ; c'est LE TOMBEAU ET LA RÉSURRECTION. Après le sacrifice que vous avez dû faire, et celui que vous avez imposé ici, en quittant le monde, je ne vous comprends que toute à Dieu et à votre sainte vocation. Amen ! Amen !... »

Nous l'avouons, cette correspondance n'a pas peu contribué à nous faire entrevoir tout ce que Dieu avait accumulé de dons naturels et surnaturels dans l'âme du vénérable religieux.

V. A.

XVIIe LETTRE.

A SŒUR S.-S....

Nantes, 10 juillet 1863.

Ma bien chère Sœur,

Il m'a fallu de grands empêchements pour ne pas répondre immédiatement à la bonne lettre dont vous avez bien voulu charger pour moi le Père Supérieur.

Je trouve aujourd'hui un moment libre, et je me fais un devoir d'en profiter; car je suis, croyez-le, bien touché de votre confiance, et prends une part bien sincère à toutes les épreuves par lesquelles il a plu au Divin Maître de vous faire passer.

Ces épreuves, il n'en faut pas douter, sont des grâces, et tiennent essentiellement à celle de notre vocation. Il faut, pour ne pas rester stérile, que le grain tombe dans la terre, et qu'il y meure. Laissons donc faire à Celui qui a si bien, si énergiquement, commencé en nous l'œuvre de notre sanctification. Souffrons qu'il nous façonne, qu'il nous pétrisse, et au besoin qu'il nous broie dans ses mains divines. Il le fait tous les jours pour les pauvres femmes du monde, quand surtout il veut un peu spécialement les sanctifier et les utiliser pour sa gloire. Comment nous, dont la destination est bien autrement haute, échapperions-nous à ce creuset préparatoire, où tout instrument choisi doit d'abord et longtemps laisser son alliage et sa rouille?

Soutenons donc le Seigneur, comme dit David, et laissons-lui les mains bien libres dans son travail en nous. Faisons plus : unissons-nous, coopérons de toute notre âme à cette grande œuvre de sanctification qu'il a entreprise et qu'il poursuit en nous. Il y a mis son Cœur, mettons-y le nôtre de plus en plus. Ce n'est pas que de la résignation qui nous est demandée; c'est de l'espérance, c'est de la joie, c'est du bonheur. Arrière les soldats simplement résignés; ils sont battus d'avance.

Aimons donc à travailler, à combattre, voire même à souffrir, à la suite et sous l'inspiration du bon Maître. Mettons-nous chaque jour, et maintenons-nous le plus possible en pleine communication avec Lui, surtout par ce que nous sentons de côtés faibles et défectueux. Tout ce qui va à Notre-Seigneur est bon, ou le deviendra. Tout ce qui s'éloigne et s'isole de Lui tend à décroître et à périr. Que rien donc ne puisse intercepter notre communication perpétuelle avec ce Divin Sauveur. Ouvrons un large passage entre son Cœur et le nôtre. Nos vertus en ont besoin, et nos imperfections plus encore, et ses grâces et ses bénédictions aussi. C'est d'ailleurs le remède efficace aux découragements et aux tristesses, et, franchement, je n'en sais point d'autre.

Je vois tous les quinze jours Madame votre mère. Elle est toujours en vous, et de plus en plus en Dieu. Croyez que vous avez fait mille fois plus pour elle que si vous lui aviez donné cent ans de votre vie.

Les vocations continuent parmi nos Enfants de Marie. Priez quelquefois pour elles, et aussi pour leur pauvre Directeur, qui en a un immense besoin.

Je ne sais si la vie de Madame Louise Mallac est arrivée jusqu'à votre Communauté. Je crois que vous liriez avec édification ce pieux récit. Le Sacré-Cœur de *** pourrait vous le prêter.

Offrez, s'il vous plaît, mon hommage à Madame votre Supérieure, et croyez, ma bien chère Sœur, à tous mes religieux sentiments en Notre-Seigneur.

*
* *

XVIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 26 janvier 1864.

Ma bien chère Sœur,

Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point je suis touché de votre confiance, et combien je prends part à toutes les souffrances qu'il plaît à Notre-Seigneur de vous envoyer. Mais rassurez-vous, consolez-vous, elles sont de celles qu'il envoie à ses âmes privilégiées : j'en ai la certitude, l'évidence, d'après l'exposé si sincère que vous me faites de votre situation. Cette situation qui vous paraît un chaos me semble à moi fort claire, et toutes ces ténèbres me laissent suivre, à ma grande satisfaction, les traces les plus manifestes, les plus lumineuses, des grandes bontés du Seigneur sur votre âme.

C'est *Lui* qui, dans son amour pour vous, a tout fait, ou tout laissé faire, même les imprudences en fait de santé; et c'est *Lui* aussi qui a fait et entretient cet état moral de luttes, d'angoisses, et d'apparente froideur pour lui; c'est *Lui* qui permet cette vivacité d'impressions qui, bon gré mal gré, se trahit quelquefois à votre grande confusion. Que voulez-vous? il fallait mourir, mourir de *male mort,* à l'amour-propre surtout; et ce n'était pas trop pour cela de la triple humiliation du corps, de la volonté et du cœur. Daus cet état d'impuissance où vous vous faites à vous-même pitié et mal à voir, il y a large place à la sympathie et à l'action divine.

C'est la réalisation du mot de saint Paul, que la vertu vraie se forme et se perfectionne dans l'infirmité. Au lieu donc de nous en attrister, réjouissons-nous plutôt avec lui de toutes ces impuissances et infirmités, puisqu'elles sont la condition nécessaire pour *qu'habite en nous la force de Dieu.*

Vous le dites vous-même, ma bien chère Sœur, vous n'avez de paix véritable que quand vous entendez les choses ainsi, et que vous abandonnez pleinement la situation intérieure et extérieure au bon plaisir du divin Maître. Cette ·expérience intime est décisive et ne laisse lieu à aucun doute.

D'autre part, l'amour de votre vocation, l'indifférence pour tout ce qui n'est pas Dieu, la pente irrésistible à la confiance, le désir surnaturel de la mort, ce sont encore autant de marques certaines que vous

marchez par la bonne voie, et que vous êtes à Notre-Seigneur par le fond même de votre être.

Laissez-Le donc disposer comme il l'entend de ce qui est si bien à Lui, et si sa main vous paraît sévère, regardez à son Cœur et à ses desseins sur vous.

Quant à moi, je vous déclare heureuse entre mille, quoi qu'il puisse arriver de vous. Soyez froide, soyez imparfaite, soyez inutile, soyez tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que vous ne voudrez pas — l'épreuve peut être longue et augmenter encore ; — mais, pour l'amour de Notre Seigneur, ne doutez ni de Lui, ni de vous, et encore une fois, dans cette désolation universelle de la pauvre nature, au fond soyez heureuse ! !

Aimez vos répugnances, vos combats, vos froideurs, et par dessus tout votre *inutilité !* Oui, aimez votre *inutilité*, ce n'est pas assez, soyez-en fière, et *parez-vous en* devant Dieu et devant les hommes. Oh ! quel beau rôle que celui de grande inutilité pour une nature comme la vôtre !

Et pourtant, soignez, et laissez soigner consciencieusement votre triste santé. C'est la volonté de Notre-Seigneur, et vous le devez à Lui, à votre Communauté, et aussi à votre pauvre mère de Nantes. Cette bonne mère, je la vois souvent. Elle boit largement à votre calice, et vous devra les neuf dixièmes de sa sainteté. C'est votre seule consolation de ce côté ; mais combien elle est grande !

J'ai tenu d'autant plus à vous dire toute ma pensée sur vous, ma bien chère Sœur, que, comme je l'écris à votre Supérieure, je ne pourrai donner votre Retraite à raison de ma nouvelle supériorité. Je le regrette, et croyez que vous entrez pour beaucoup dans ce regret. Mais vous n'y perdrez rien, ou plutôt vous y gagnerez tout, si votre digne Mère accepte le remplaçant que je lui propose. C'est un véritable saint, auquel je vous engagerais à vous ouvrir tout entière, et que j'aurais soin de mettre d'avance au courant de ce qui vous concerne.

N'oubliez pas nos Enfants de Marie. Elles augmentent, et les vocations vont toujours grand train.

Je compte sur vos prières à part, ma bien chère Sœur, comme vous pouvez compter sur toutes les miennes, et suis du fond du cœur, dans celui du divin Maître,

Votre humble et tout dévoué serviteur.

*
* *

XIX[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 16 mai 1864.

Ma bien chère Sœur,

J'avais espéré que vous verriez le bon Père ***, que j'avais un peu mis au fait, et que vous trouveriez un peu d'aide auprès de lui. Dieu ne vous en a pas fait

sentir le besoin; ce n'était sans doute pas sa volonté.

Je vois que l'épreuve continue pour vous, et j'ai grand' pitié de vos souffrances, je vous assure. Mais ce qui me console, et doit grandement vous consoler vous-même, c'est que ces souffrances vous seront doublement utiles et salutaires. C'est maintenant la mort et le crucifiement ; la résurrection viendra infailliblement à la suite. Sera-ce dès ce monde ? Je l'espère bien, sans en être sûr pourtant ; c'est le secret de Dieu. Ce dont je ne puis douter, c'est qu'Il disposera tout pour sa gloire et pour votre plus grand bien.

Il *fallait mourir* à vous-même, et mourir à un degré peu commun, pour l'accomplissement de ses desseins sur vous. Voilà toute la raison de votre douloureuse histoire, qui est, plus ou moins, celle de toutes les âmes appelées à une plus grande sanctification. Celles surtout appelées de plus loin, et par là même destinées à monter plus haut, devront souvent épuiser un bien amer calice.

Faites tout ce que vous pourrez pour garder la sérénité, et même l'amabilité extérieure, et vous mettre à l'aise avec vos sœurs. Il vous en coûtera, mais cet effort vous tirera de vous-même, et vous fera du bien. Intérieurement, tenez-vous *paisible* aux pieds de Notre-Seigneur, dans une disposition d'abandon complet, le laissant libre d'agir en vous selon son bon plaisir, et croyant de tout votre cœur que tout ce qu'il fait, ou permet, par rapport à vous, vous vient de sa

grande bonté ou de son amour tout particulier pour votre âme.

Surtout ne laissez pas trop de marge à votre imagination, et pour peu qu'elle s'exalte, ramenez-la doucement à de bonnes et toutes simples pensées. Soyez devant Dieu, devant les autres, et devant vous-même, une *toute petite enfant*. Ah! que ces rapetissements dans la simplicité et l'humilité chrétienne valent mieux que ceux qu'inflige tous les jours la mort au pauvre orgueil humain!

Oui, votre bonne mère se sanctifie à vue d'œil, et c'est en grande partie votre ouvrage. Dieu lui devait bien ce dédommagement, et Il le lui a largement accordé. Elle ne se doute pas de ce que vous souffrez; cette croix dépasserait ses forces.

Que le Divin Esprit, dans cette bienheureuse semaine, vous fasse goûter au cœur le seul bonheur véritable, celui qui s'unit à la Croix et naît du Sacrifice. Demandez-le pour moi, ma bien chère Fille, comme je le demande pour vous, et croyez à tout mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

XXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 24 novembre 1864.

Ma bien chère Sœur,

Vos lettres me sont à la fois d'une grande peine et d'une grande consolation. Tant de souffrances font

vraiment mal à voir. Vous les rendez d'une manière si navrante, qu'il est impossible de ne pas les sentir avec vous. Mais d'autre part le dessein et l'action de Dieu sont en tout cela si visibles, qu'on ne peut se défendre d'un vif sentiment de reconnaissance pour la bonté privilégiée avec laquelle Il s'occupe de votre sanctification, et vous y fait arriver par des voies aussi sûres qu'elles sont pénibles et mystérieuses.

Oui, ma bien chère Sœur et Fille, n'en doutez pas un instant, la main et le Cœur de Notre-Seigneur sont profondément engagés dans tout cet état de votre âme, qui vous paraît si étrange, si opposé à celui que vous aviez rêvé et voulu en vous donnant à Lui. Vous vouliez la vie, vous, la vie humble sans doute, la vie dévouée, la vie de mort à la nature, mais enfin la *vie*, au moins en Dieu ; et c'est la *mort*, même de ce côté, que vous semblez avoir trouvée, la mort lente, terne, languissante, la mort sans goût, sans honneur, et presque sans espérance !

Vous si vivante d'esprit, d'imagination, de cœur, ne plus trouver en vous qu'une *morte*, en présence de tout ce qui devait remplir, saintement passionner votre cœur, et y faire abonder et jaillir toutes les sources de la vie!... oh! oui, c'est là un mystère de douleur, mais en même temps, je vous l'ai dit, un mystère de bonté et d'amour tout spécial de la part du Divin Maître.

C'est pour vous faire mieux mourir à vous-même, qu'il vous fait en quelque sorte mourir à Lui. Vous

vous seriez trop retrouvée dans son service ardent, dans son amour sensible. Donc, il vous a mise au tombeau toute vivante, afin que votre transformation en Lui s'y opère plus profondément et plus promptement.

C'est ainsi qu'il agit souvent quand il veut s'emparer entièrement d'une âme. Il ne ménage rien ; Il est le Dieu qui blesse, qui désole et qui *tue*, afin de pouvoir être un jour dans le sens le plus admirable le Dieu qui console, qui guérit et qui ressuscite.

Laissez-le donc faire, ma bien chère Fille. Laissez tout ce travail de mort s'opérer en vous en union avec la mort de votre Maître, mais dans la ferme espérance que votre vie, comme la sienne, se transfigurera dans cette triste sépulture, et en sortira un jour triomphante.

Allez, ou plutôt traînez-vous de votre mieux. Ne négligez rien volontairement; mais ne cherchez pas plus de saveur aux choses et aux personnes, que Notre-Seigneur ne leur en donne pour vous. Ne multipliez pas vos dévotions, et j'ajouterais volontiers, ne courez pas après les Indulgences, si la charité envers les âmes du Purgatoire ne vous faisait une loi d'en gagner un certain nombre.

L'essentiel pour vous, c'est de rester dans votre pleine adhésion à la volonté divine, si crucifiante qu'elle vous soit. Embrassez cette croix, clouez-vous-y; mais ne la voyez pas que sur le Calvaire ; aimez à la contempler surtout dans le Cœur du Divin

Sauveur. Là, plus que partout ailleurs, elle vous paraitra se confondre avec son amour pour vous.

Cette croix avec toutes ses rigueurs, la porterez-vous, vous-même, dans votre cœur jusqu'à la fin? Pourquoi pas, si Dieu le veut, et, au fond, qu'auriez-vous à y perdre? Je ne le pense pas pourtant. Je crois qu'un jour, même de cette vie, la consolation vous sera donnée dans la mesure de vos tribulations. Et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné. Car à la façon dont le Seigneur procède avec vous, il me parait un peu bien pressé d'en finir, et il se pourrait que selon vos pressentiments votre course dans ce pauvre monde ne soit pas bien longue. Je le dis avec tristesse pour ceux qui vous aiment, mais non pas pour vous. Heureux ceux qui, plus vite que les autres, ont rempli leur tâche, et saintement comblé leur mesure! Ceux qui sont à plaindre, et j'en suis, ce sont ceux qui pendant de longues années ont peu vécu, parce qu'ils n'ont su, ni assez souffrir, ni assez aimer.

Vous voyez que votre confiance attire la mienne et que tout naturellement mon cœur s'ouvre comme le vôtre. Oh! que je connais bien aussi ce gémissement sans nom de la détresse et de l'impuissance! Prions, prions l'un pour l'autre! Ce n'est pas sans dessein, qu'en dépit de la distance, Dieu a voulu établir une communication si directe entre nos âmes. Le signal est parti de vous; mais mon cœur y répond avec un empressement et une consolation, qui

certes ne vient pas de moi, mais bien positivement de plus haut. Je vous envoie un petit mémorial d'union de prières et de mérites, au bas duquel vous ne refuserez pas de mettre aussi votre nom, et que vous garderez, même quand je ne serai plus, ce qui, je crois, ne se fera pas longtemps attendre. Il faudra bien alors vous décider à me gagner quelques indulgences.

Vous apprendrez avec plaisir que Notre-Seigneur est toujours bien bon pour nos Enfants de Marie. Les vocations parmi elles vont grandement leur train, et les miracles n'y sont pas étrangers. Voici depuis trois ans la troisième à qui Dieu rend miraculeusement la santé le jour de Saint-Stanislas. Cette fois c'est Mademoiselle de Sesmaisons, atteinte bien notoirement d'une phthisie au second degré. Par suite de sa guérison, elle est entrée immédiatement à Marie-Réparatrice.

L'état de votre vénérable Mère Supérieure me fait beaucoup de peine. Dites-le-lui, s'il vous plaît, et que je prie de tout cœur à son intention. — Quelle école de sainteté pour vous, ma chère Fille, que ce lit de douleur, et quelle grâce au milieu de votre tristesse, que celle qui vous y attache !

Quand vous écrirez à Madame votre mère, ne manquez pas de lui dire quel pieux souvenir je lui conserve. J'ai trouvé peu d'âmes aussi humbles et de cœurs aussi bons.

Je ne sais comment avec ma mauvaise vue j'ai pu

vous en écrire aussi long. J'ai pour cette fois pris mon cœur et oublié mes yeux.

Croyez, ma bien chère Fille, à tous mes sentiments paternellement dévoués en Notre Seigneur.



XXIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 21 Février 1865.

Ma bien chère Sœur,

Que de fois j'ai pensé à vous et à toutes vos peines depuis votre dernière lettre! Votre état d'âme m'est très-sensiblement présent avec tout ce qu'il a de douloureux. Je le recommande à Notre-Seigneur, je le lui offre, en le conjurant d'en tirer sa plus grande gloire et votre plus grand bien.

Par quels déchirements faut-il donc passer pour échapper dans une certaine mesure à l'amour de soi-même et à la vie de la nature! Jamais on n'aurait le courage, ni même l'idée de pareilles opérations contre soi-même; il faut que ce soit la main puissante et paternelle de Dieu qui s'en mêle.

Oui, laissez-vous faire. Oui, abandonnez-vous cent fois par jour aux desseins du Maître sur vous, sans jamais lui demander compte de sa conduite, en apparence si rigoureuse, mais au fond si pleine de miséricorde. — Oui, consentez à vous être à charge, à vous devenir *odieuse*. Peut-on à un autre prix vé-

ritablement mourir à soi-même, et le pauvre *moi* ne doit-il pas être pris en haine profonde pour que Dieu soit pris lui-même dans notre pauvre cœur en souverain amour ?

Voilà le secret de toutes ces répugnances, de toutes ces oppositions, de toutes ces révoltes. C'est le moyen dont Dieu se sert pour vous rendre sensible ce qui peut encore vous rester d'attachement à vous-même. Appelée à moins de détachement, il y a longtemps que vous seriez tranquille. Bien des âmes encore très-imparfaites ne sentent rien, ne souffrent pour ainsi dire rien.

Mais vous, vous pouvez y compter, tant qu'il vous restera ne fût-ce qu'un atome d'amour de vous-même un peu volontaire, vous serez livrée à tous ces combats et à toutes ces souffrances, comme moyen unique de vous en purifier. Et c'est là, ne l'oubliez pas, de toutes les grâces la plus rare et la plus grande.

Donc, jusqu'au jour marqué, souffrez en toute patience et humilité, mais aussi avec une *invincible espérance*. Ne recherchez d'autre bonheur que celui d'un abandon complet aux mains de Notre-Seigneur. Qu'il soit Lui seul, votre consolateur. En vous ôtant votre sainte Mère Supérieure, Il vous a dit assez qu'il se réserve plus que jamais ce titre à votre égard. — Je le bénis pour vous et pour elle de cette douce et douloureuse intimité des derniers jours et du dernier moment. Ce n'est pas en vain que la mère mourante aura si longtemps reposé sur le cœur de sa fille bien-aimée.

Au fond, combien je vous trouve heureuse au milieu de toutes vos tribulations, et que je serais donc prêt à faire un complet échange avec vous ! Ah ! laissez-moi vous le dire. Je sais des désolations plus poignantes et plus inguérissables que les vôtres. Ne demandez pas à Dieu qu'Il les console ; mais que du moins il les sanctifie et les rende profitables.

Soignez votre pauvre santé, sinon pour vous, au moins pour le service du Maître et du prochain. La mienne se soutient assez ; mais la besogne augmente et pèse de plus en plus. Je passe rapidement à l'état de débris...

Je serai heureux de revoir votre bonne mère en Carême. Dites-le lui bien, je vous prie, quand vous lui écrirez. Mais hélas ! avec le Jubilé et le reste, je ne pourrai la voir qu'en courant.

Croyez, ma bien chère Sœur et Fille, à tout mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.



XXII[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 19 juillet 1865.

Ma bien chère Sœur,

Deux mois tout à l'heure depuis la réception de votre bonne lettre ! C'est triste pour vous, et désespérant pour moi. Je ne connais rien de plus pénible que de se voir ainsi en dessous définitif par rapport

à ses obligations, à ses devoirs les plus chers. On se trouve presque dans la position d'un homme qui, après avoir longtemps lutté contre la mauvaise fortune, finit par être forcé de se déclarer en faillite. Depuis longtemps Dieu me fait boire à ce calice, et je ne l'ai pas épuisé.

Qui en connaît mieux que vous l'amertume, ma bien chère Fille, puisque c'est précisément à cet état d'impuissance et de nullité que Notre-Seigneur semble s'obstiner à vous condamner vis-à-vis de Lui-même? Avec une âme aussi énergique que la vôtre, c'est un véritable martyre. Je persiste à croire que cette situation est avant tout une épreuve, et j'en ai pour garant cette impulsion continuelle à vous abandonner entre les mains de Dieu. Soyez fidèle à cette grâce, jetez-vous cent fois par jour dans le Cœur du bon Maître. Un jour sa vie abondera dans le vôtre, maintenant si crucifié, si broyé, si mort en apparence, et rejaillira dans toutes vos œuvres extérieures. Après les jours du tombeau viendront ceux de la résurrection.

Hâtez l'opération divine par votre toute confiance, mais aussi par votre toute humilité et fidélité, au moins en désirs et en résolutions sincères, lorsque dans la pratique vous croirez avoir manqué en quelque chose. Evitez avec soin les manquements extérieurs, même les moindres, et tenez le plus possible à ces assujétissements d'obéissance et d'ouverture envers vos supérieures, qui font votre principale difficulté. Il faudrait pour vous en dispenser *l'impossibilité complète*, ou

l'expression de la volonté de ces supérieures elles-mêmes. Je crois que Notre-Seigneur n'accorde jamais d'exemption à cet égard, même aux âmes les plus éprouvées, quitte à leur ménager un surcroît d'humiliation et de douleur dans l'accomplissement de ce devoir.

Lisez, je vous y engage beaucoup, la nouvelle Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie par le Père Daniel. Vous y trouverez bien des choses utiles et consolantes pour vous, avec un accroissement de dévotion envers le Cœur Sacré de Jésus. Sans aucun doute Il aura béni votre Retraite, et votre passage à la vie que vous y garderez jusqu'à la fin. Croyez qu'il est de son dessein que vous vous attachiez indissolublement à Lui, que vous vous perdiez en Lui. C'est cet abîme d'humilité, de dévouement et d'amour qu'il vous faut. Entrez-y le plus avant possible et n'en sortez jamais.

Pour mon compte, il y a longtemps que je n'ai plus l'espérance ailleurs. — Aimons, ma bien chère Fille, à nous retrouver dans cet asile sacré ; soyons fidèles à y frapper l'un pour l'autre ; c'est la preuve à nous donner entre toutes les autres de la sainte affection qui nous unit en Lui.

Vous savez, ma bien chère Fille, tout ce que j'y joins de dévouement et de respect.

*
* *

XXIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 3 octobre 1865.

Ma bien chère Sœur,

Encore une réponse point trop hâtée, et qui, par son délai, portera, comme vous le dites si bien, le précieux caractère de la croix. J'y trouve un autre avantage. C'est de relire vos lettres, chaque fois que je pense avoir le temps d'y répondre. De cette façon j'arrive presque à les savoir par cœur, et y trouve toujours un nouveau goût et un nouveau profit. La dernière m'a donné, je vous assure, beaucoup de consolation. Elle renferme, sans peut-être que vous y ayez trop pris garde, un très-complet compte-rendu de votre intérieur, et me donne pleinement raison sur tous les points que j'avais décidés en votre faveur.

Non, vous ne vous êtes pas trompée, ma bien chère Fille, en découvrant à la lumière de vôtre Retraite cette disposition d'amour et d'abandon envers Dieu, qui fait bien réellement le fond de votre âme. La preuve évidente en est partout ; et dans cet attrait, qui au bout de quelques jours de recueillement, vous lie comme invinciblement aux pieds de Notre-Seigneur ; et dans cet oubli et ce dégoût toujours croissants des créatures ; et dans cet esprit de foi, qui domine encore tout, lorsque l'amour et l'espérance ne sont plus sensibles ; et dans ce bonheur senti d'être l'enfant de Dieu et de son Eglise qui fait encore vibrer votre cœur,

lorsque toutes les autres cordes y semblent desséchées; et enfin dans ce peu de cas de la vie, et ce désir, ou à peu près, de la mort. Que de preuves pour une, que vous êtes bien véritablement à Dieu, et que vous ne devez regarder certaines apparences contraires que comme des épreuves destinées à fortifier, à épurer votre foi et votre amour!

Gémissez donc, ma bien chère Fille, et soyez *Jérémie* autant que vous le voudrez; vous en avez bien le droit. Car vous aussi vous êtes assise sur des ruines; mais ce sont celles de la pauvre nature, qui tombe et s'écroule à larges pans sous le marteau divin. Du sein de cette poussière et de ces décombres, ce n'est pas qu'un cri de douleur qui doit s'élever; mais en même temps, mais avant tout, un chant d'espérance et de bonheur. Que Dieu est donc un ouvrier admirable, et comme il édifie là où il ne semble qu'abattre et démolir!

Quand Il me tuerait, disait Job, *j'espèrerais en Lui*. Voilà votre devise. Plus il semble se dérober, plus vous devez aller à Lui. Eh! qu'avez-vous autre chose que Lui à mettre dans ce vide immense qu'Il a creusé dans votre cœur? Vous avez besoin, dites-vous, de la vie intérieure. Ah! je le crois bien. Et de quoi, en dehors de cette vie, pourriez-vous donc vivre? Mais vous en vivrez de plus en plus, croyez-le. La souffrance vous a rendue humble. C'était le point difficile; et maintenant que vous vous mettez bien bas, Dieu ne saurait être *trop haut*.

J'approuve beaucoup vos efforts *d'ouverture*. S'ils réussissent peu, ne vous en inquiétez pas, et subissez avec paix votre *condamnation à l'isolement intime*. J'ai vu des âmes mises pendant de longues années au régime cellulaire; elles y avaient admirablement profité.

Pour les besoins matériels, penchez plutôt à les dire qu'à les taire, et soyez fidèle à prendre les précautions indiquées. Vous serez plus ainsi dans la voie d'obéissance et de véritable humilité. Défions-nous d'une nature un peu fière, qui se draperait dans ses misères et son silence, un peu comme les vieux Hidalgos espagnols dans leurs manteaux troués. Que si, à cette occasion, on venait à dire que Sœur S.-S.... s'écoute un peu, ce serait bien bon pour elle. Que si elle le pense elle-même, qu'elle s'en humilie tout doucement, et pourtant continue à la plus grande gloire de Dieu, et au plus grand bien de sa pauvre santé, qui ne lui appartient pas.

Ne craignez pas, ma bien chère Fille, de me parler trop longuement de vous; au fond, c'est me parler des bontés et de l'amour de Notre-Seigneur pour votre âme, et peut-on se lasser d'en entendre les détails? Croyez à votre mission de consolation auprès de moi. Pourquoi non? puisque vous l'avez pour tant d'autres, et mettez-moi dans un petit coin d'une de vos grandes salles parmi les plus pauvres et les plus malades. C'est bien ma place, allez!

Adieu donc, ma bien chère Sœur et Fille et

Mère. Ce n'est pas trop de ces trois mots pour renfermer tout ce que mon cœur vous donne de sainte et respectueuse affection.



XXIV[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 21 décembre 1865.

Ma bien bonne Mère,

C'est presque à trois de vos lettres que je réponds à la fois. Je fais comme je puis. Quant à vous, suivez le besoin de votre cœur... N'oubliez pas la maxime, qu'il est *meilleur de donner que de recevoir*. Elle est faite pour vous.

Que Notre-Seigneur est bon dans sa conduite sur votre âme, ma bien chère Sœur ! Comme il y poursuit son travail d'amour ! En apparence tout est contraste, contradiction, chaos ; mais au fond que d'ordre, que de suite, d'admirable unité, dans cette incessante action de sa grâce en vous ! — Ah ! s'il ne s'agissait que de vivre à Lui, l'entreprise serait plus simple ; mais il faut aussi mourir à soi-même ; c'est la complication et la difficulté ! Et pourtant, je vous le dis, la chose se fait et se fera de plus en plus. Le dessein de Dieu s'accomplira sur vous dans toute son étendue, et plus il en aura coûté, plus il y aura de gloire pour Lui, et de profit pour vous.

Donc, laissez-vous faire, et *abandonnez-vous*.

Loin qu'il y ait de l'illusion dans cet abandon, c'est au contraire pour vous la disposition la plus nécessaire et la plus parfaite. Oui, abandonnez-vous, je dirais *livrez-vous,* selon le mot dit de votre Maître, à l'infirmité du corps et de l'âme, aux ennuis, aux dégoûts, aux antipathies et révoltes involontaires, à l'inaction forcée, aux humiliations de l'impuissance, des scrupules, des sécheresses, des lâchetés, des impatiences intérieures et extérieures, etc., etc.; tout cela c'est la mort, et il faut mourir ; mais abandonnez-vous, livrez-vous aussi en toute confiance et sécurité à ce sentiment profond que Dieu vous donne de son amour, à ce bonheur de vocation qui vous *ravit,* à ces désirs ardents de zèle qui remplissent *vos yeux de larmes,* à ces *éclairs de bonheur* intime qui traversent votre cœur et que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il aime ; car tout cela c'est la vie, et il ne faut pas seulement mourir, il faut vivre.

Oh ! oui, ma bien chère Sœur, *abandonnez-vous !* Je sens tellement pour vous, l'urgence, la grandeur, la beauté de ce mot, que je ne sais pour ainsi dire y en joindre aucun autre. C'est votre remède à tout mal, c'est votre moyen sûr à tout bien. Votre union à Notre-Seigneur, qui doit être continuelle, doit être avant tout et surtout une union *d'abandon.* — Ne vous posez plus à vous-même en problème ; ne vous fatiguez plus à vous demander, ni même à demander aux autres, le dernier mot de votre situation, de votre mystérieux *abîme.* Il vous en a été assez dit à cet

égard ; plus serait de la recherche de vous-même, de la défiance ; c'est un entier abandon qu'il vous faut. Aller à Dieu le cœur ouvert et les *yeux fermés.*

Voilà pour vous, chère Sœur, la direction, la solution générale. Je ne finirai pas sans toucher, tout pressé que je suis, quelques points spéciaux qui ont de l'importance. — Votre pensée d'une fin prochaine, qu'elle doive ou non se réaliser, est certainement une grâce précieuse. Elle vous presse de ne rien négliger pour faire en tout abnégation de vous-même.

C'est excellent. Dieu n'aime rien tant que cette disposition à immoler en tout la pauvre nature. Conservez-la le plus possible dans les plus petites choses comme dans les grandes. Mais comptez sur des déchets, et abandonnez-les à l'amour du bon Maître.

J'approuve toute votre conduite par rapport à vos malades. Il faut les *aimer jusqu'à la fin*, et les préférer à tout le reste, même à Dieu, vous comprenez dans quel sens. Donc, continuez, pourvu cependant que vos supérieures ne vous indiquent pas positivement une autre ligne à suivre, et, j'ajoute, pourvu aussi que votre santé ne s'en trouve pas trop mal.

Quand vous vous imposerez des pénitences, que ce ne soit pas aux dépens de vos communions, à moins que vous ne vouliez mettre avec vous Notre-Seigneur lui-même en pénitence.

Je vous conseillerais, si vous ne les avez déjà lues, les Lettres spirituelles de Bossuet, notamment à la Sœur Cornuau. *Item*, la Vie de la Sœur Saint-

Martinien, beau modèle d'union à Notre-Seigneur dans des occupations semblables aux vôtres.

Croyez à tous mes vœux pour vous aux pieds de la Crèche. Je n'en forme pas de plus chers.

Votre tout dévoué serviteur et Père en Jésus-Christ.

*
* *

XXVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 15 Mars 1866.

Je ne puis, ma bien chère Fille, rester plus longtemps sans vous répondre, au moins un petit mot, en dépit du Carême et du surcroît d'occupation qu'il amène. Un silence prolongé finirait par devenir un jeûne trop rigoureux.

Vous voilà donc désappointée dans vos prévisions d'obédience, et en outre retirée en partie de votre salle bien-aimée, et subordonnée à une première Officière dans ce qui vous y reste de travail ! Tout cela peut n'être que provisoire, mais, en passant, l'épreuve n'en est pas moins sensible. Abandon ! abandon ! C'est ce qu'il faut vous répéter sans cesse.

Mais comme Dieu vous démolit dans tous les sens, ma pauvre sainte Fille ! On dirait qu'Il prend à tâche de vous mettre le peu ou le rien que vous êtes en vis-à-vis continuel. Il vous le sert de toutes les façons, et, si je l'ose dire, à toutes les sauces. Infailible-

ment, l'appétit vous en viendra. Vous finirez par le goûter, ce rien, par le savourer, par vous en nourrir, vous qui étiez naturellement si disposée à sentir votre valeur, et à vouloir la faire apprécier aux autres.

Les autres ! Ah ! oui, c'est là où l'épreuve est surtout pénible. On arriverait encore, sans trop de difficulté peut-être, à se dire beaucoup de mal de soi-même. Mais de voir, ou de s'imaginer, que les autres sont à peu près de notre avis, voilà ce qui désole et révolte la pauvre nature. Et pourtant, croyez-le, nous n'en viendrons jamais à nous rendre pleine justice que par ce moyen d'un peu, ou même de beaucoup d'injustice dans les autres. Dieu n'a refusé cette aide décisive à aucun de ses fidèles serviteurs. C'est là ce qui donne le coup de grâce à ce pauvre phénix humain dont vous parlez; sans cela, *oui*, il renaîtrait perpétuellement de ses cendres.

Croyez que Notre-Seigneur ne vous aime, Lui, et ne vous goûte jamais plus que quand vous êtes plus ennuyée, plus dégoûtée de vous-même, et qu'il vous semble que vous pesez aussi passablement à ce qui vous entoure. Alors vous n'attendez plus rien que de *Lui*, vous ne demandez plus rien qu'à *Lui*, et c'est là le recours véritable et toujours efficace.

Mais quoi ! Dans ce recours même vous vous trouverez souvent plus défectueuse et plus nulle que jamais. Oui, sans doute. C'est dans vos rapports avec Dieu que vous aurez encore à épuiser vos plus amers calices. Le jardin des Olives est là pour vous dire que l'ago-

nie peut s'unir à la résignation la plus sincère, à la prière la plus filiale. Mais il vous dit aussi, que c'est au sein même de cette agonie résignée que prend sa source la force la plus surnaturelle et la plus invincible. Voyez combien ces deux paroles si contraires en apparence, se touchent de près : *Mon âme est triste jusqu'à en mourir,* et *Levez-vous et marchons ;* allons au-devant de l'ennui, de la difficulté *qui s'approche !*

Vous me dites que vous ne voyez pas que l'imperfection se soit unie à la souffrance dans la vie des vrais serviteurs de Dieu. L'imperfection voulue, favorisée, non ; mais l'imperfection désavouée, combattue, servant à la fois d'aliment à l'humilité et à la confiance, croyez qu'elle s'y est rencontrée souvent, et longtemps, et qu'elle a contribué, peut-être plus que tout le reste, à leur mort à eux-mêmes et à leur vie en Dieu.

Continuez à demander tout simplement votre part dans les observances communes, quand vous croyez vous sentir les forces nécessaires, sauf à en avoir bientôt assez, ou même trop, de vos essais. Retirez-vous alors paisiblement, gracieusement, comme vous êtes venue. Que Dieu est bon de nous fournir toutes ces occasions de renoncements, d'humiliations, d'avoir voulu fabriquer tant de petites morts à notre usage, pour nous faire arriver un jour à la grande mort spirituelle ! Encore une fois, soyons simple, douce, gracieuse, envers toutes ces morts en détail. — Quant à la mort matérielle, il ne faut pas en caresser l'idée,

sinon sous une inspiration d'amour pour Notre-Seigneur. Que vous croyiez entendre parfois sa voix d'ami, d'époux, qui vous appelle, à la bonne heure. J'aime mieux cela pour vous et pour moi, que ces grands vilains doigts dont vous sentez, dites-vous, le travail intérieur.

Vous avez des métaphores à donner un peu le frisson. Oh! j'espère, moi, que Dieu vous gardera longtemps encore, pour votre plus grand bien, pour celui de beaucoup d'âmes, et aussi afin de prier un peu après sa mort pour votre chétif associé. Il n'aura pas, lui, à présenter en à-compte de purgatoire, cette brillante série de dix vésicatoires en deux ans! Puisse-t-il ne pas s'apercevoir à ses dépens, qu'il n'est pas bon que notre pauvre peau soit trop épargnée dans ce monde!

J'approuve fort que vous accordiez généreusement à votre bonne et sainte mère toutes les consolations qui dépendent de vous. Vous ne saurez jamais, qu'auprès de Dieu, tout ce que vous lui aurez coûté.

Les vocations continuent parmi les Enfants de Marie. Leur Retraite aura lieu le 16 avril, et je vous la recommande. Les trois jours précédents, nous célébrerons, dans notre église, le Triduo du Bienheureux Berchmans, dont gravure authentique ci-jointe.

Croyez, ma bien chère Sœur et Fille, à tout ce que je vous suis en Notre-Seigneur.



XXVIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 8 mai 1866.

Ma bien chère Sœur et Fille,

Je ne veux pas vous laisser vous enfoncer dans votre grande Retraite sans un petit mot de moi, et je tiens d'ailleurs à m'associer tout spécialement à vos prières, à votre union à Notre-Seigneur, peut-être hélas! à vos souffrances, pendant ces jours précieux. Je vous promets tous les jours un souvenir bien particulier de cette Retraite, et je dirai la Messe à votre intention vendredi. Il me semble que tout ce que je ferai pour vous à cette occasion, je le ferai pour moi, et j'ai idée que je retirerai grand fruit de cette retraite. J'en ai vraiment plus besoin que vous.

Et je suis loin de dire pourtant que, dans la voie où Dieu vous fait marcher, elle ne puisse et ne doive vous être à vous-même grandement utile. Entrez-y donc en toute confiance, bien sûre qu'elle ajoutera encore aux grâces déjà si grandes que vous recevez. Celui qui fait tressaillir le désert et fleurir la solitude, ne manquera pas d'y jeter quelques fleurs parmi toutes les épines de ce que vous appelez vos *landes Bretonnes*. — Pour parler moins poétiquement, il vous portera de plus en plus à cet abandon total qui doit être le fond de votre cœur et de votre vie, et dans lequel, je suis bien heureux de vous le dire, il me semble que vous faites de véritables progrès. Evidemment vous vous accoutumez à croire, espérer, aimer, sans presque en rien sentir ;

à agir comme sans impulsion, à souffrir sans rien de sensible que votre souffrance même, à vivre en un mot le plus souvent d'une vie de vraie morte. Au fond, quoi de plus vivant, de plus solide, de meilleur? Donc, encore une fois, laissez faire à Dieu, et ne vous repliez pas trop sur vous-même pour vous rendre compte de tout le détail de ses opérations en vous. C'est son affaire, n'est-ce pas, puisque vous lui donnez en tout et pour tout carte blanche? — Tout ce qu'on peut permettre à votre petite curiosité intéressée, c'est de vous arrêter quelquefois comme vous le faites, à voir passer la pauvre Sœur S.-S...., telle que Notre-Seigneur la fait et costume pour sa plus grande gloire et son plus grand profit personnel. Mais ne la voyez pas seulement dans les douleurs et les humiliations de la route; voyez-la aussi d'avance dans le bonheur et la glorification de l'heureuse arrivée.

Comme il faut pourtant que nous ayons besoin de devenir humble et de mourir de malemort à nous-mêmes, pour que Dieu permette que nous nous sentions pris de doute et d'indifférence alors que nous croyons et que nous aimons le plus réellement du monde! Acceptez de bon cœur cette épreuve plus douloureuse que toutes les autres; mais ne mettez jamais volontairement en doute, ni votre foi, ni votre amour. Je suis bien aise que, sur ce point, vous goûtiez la doctrine de Bossuet. Ah! il est trop vrai que les subtilités ne valent rien en amour de Dieu, et que les délicatesses ne s'en apprennent guère. Il en est ainsi du

reste dans l'ordre des affections naturelles. Heureuses les âmes que Dieu a faites dès le commencement fortes et tendres pour aimer! L'Esprit-Saint, partant de cette base, les fera aimer par sa grâce plus énergiquement et plus délicatement encore qu'elles n'aimaient par leur nature.

Ne manquez pas d'appliquer à votre prochain ce que nous disions de l'amour de Dieu. Soyez sûre qu'au fond vous aimez celles mêmes qui vous reviennent le moins. Continuez donc à couvrir toutes les répugnances par l'exercice généreux de la charité extérieure dans tous ses sens possibles. On y croira, je vous l'assure, à cette charité beaucoup plus facilement que vous n'y croyez vous-même; et je ne sais si vous n'aurez pas plus à faire contre les sympathies que contre les préventions de votre religieux prochain.

A propos de charité, je trouve que vous n'en avez pas beaucoup pour vous-même, ma bien chère Fille. Comment! vous vous dénoncez à moi pour le crime impardonnable de vous être délivrée d'une dent qui depuis plusieurs jours vous mettait au martyre! Mais il me semble qu'en bonne règle vous eussiez dû en parler plus tôt. C'est ainsi du moins que saint Ignace a entendu pour nous les choses. N'est-ce pas de règle de prier, de manger, de dormir, d'être aimable? Et, fût-on triple sainte, le moyen, je vous prie, de s'acquitter de tout cela avec des rages de dents? Plus de simplicité, ma pauvre chère Fille, je vous en prie. — Et, sans sortir du chapitre, pourquoi tant vous accuser

d'avoir parfois une petite pensée pour le repos de votre pauvre couche? Au milieu de ses lamentations, le saint homme Job a dit : *consolabit me lectulus meus* (vous traduirez bien ce latin-là). Par quoi il appert qu'il lui arrivait de se faire parfois une petite consolation du même genre que la vôtre. Je ne dis pas qu'elle fût de premier ordre ; mais enfin il ne s'en faisait pas trop de scrupule.

Je vous remercie de ce que vous me dites de la foi si ferme de votre aïeule et de votre mère. Voilà de beaux antécédents, sur lesquels, je l'espère bien, vous enchérirez encore. Ayant probablement plus reçu, vous voudrez rendre davantage.

Vous avez su toute la magnificence de nos fêtes nantaises pour le Triduum de la Bienheureuse Françoise d'Amboise? Celui du Bienheureux Berchmans chez nous a été très-édifiant. Immédiatement après, nous avons eu notre Retraite des Enfants de Marie, dont les fruits ont été, sinon brillants, au moins solides, j'ai lieu de le penser.

Croyez, croyez, ma bien chère Fille, à tout mon pieux dévouement.



XXVIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 27 juin 1866.

Ma bien chère Fille,

Votre dernière lettre m'a profondément consolé et édifié. Je vous le dis bien tardivement ; mais que de

fois ma pensée s'est reportée vers vous pendant ce mois béni !

J'approuve sans restriction aucune tout ce que vous avez fait, ou, pour mieux dire, tout ce qui s'est fait en vous, pendant votre Retraite. Le cachet de Dieu s'y trouve on ne peut plus visiblement. Oui, ma chère Fille, cet abandon total, cette désappropriation complète de vous-même, au physique, au moral, au spirituel, cette indifférence aux goûts ou aux dégoûts, à la peine ou à la jouissance, ce renoncement complet à toute indépendance pour ne dépendre que de Notre-Seigneur et de son bon plaisir, en un mot cette sortie de vous-même pour n'habiter qu'en Lui, voilà ce qu'il vous faut désormais, et de plus en plus jusqu'à la fin. Notre-Seigneur vous a dit là son dernier mot. Il vous le dira et le redira sous bien des formes diverses; mais le fond ne changera pas. C'est l'exigence suprême de l'ami, du père et de l'époux ; c'est votre mort et votre vie, votre martyre et votre ciel, votre anéantissement et votre toute-puissance, votre rien et votre tout; c'est tout votre cœur ne faisant plus qu'un avec tout le Cœur anéanti, crucifié et pourtant infiniment puissant et glorieux de Jésus. Oh ! que vous êtes donc heureuse d'avoir trouvé et goûté cette voie, et que vraiment je serais jaloux de ce bonheur, si ce n'était le vôtre ! Mais il me semble que j'en jouis à moitié, puisqu'enfin tout ce qui est à vous est un peu à moi. Aussi n'ai-je pas cessé, depuis votre lettre,

de remercier Notre-Seigneur de cette grâce insigne qu'Il vous a faite.

Ce que je lui demande avec non moins d'instance, c'est votre fidélité à y correspondre. Mettez tout votre cœur à l'exécution de votre promesse. Plus vous l'accomplirez généreusement, plus elle vous semblera douce et facile à tenir. Vous feriez bien, je pense, de lire la Retraite du Père de la Colombière, puis de nouveau la vie de la Bienheureuse Marguerite Marie. Dans votre disposition présente, une lumière précieuse sortirait probablement pour vous de ces deux écrits. Ils vous porteront d'ailleurs de plus en plus à un sentiment profond d'humilité, qui vous devient plus que jamais indispensable, et qui d'ailleurs ne fait qu'un avec ce besoin de dépendance absolue qui vous livre et vous enchaîne au Divin Maître. — Il est bien remarquable, et pas assez remarqué, que ce que l'on intitule dans les Exercices de saint Ignace les *trois degrés d'humilité*, devrait, d'après le sens vrai du texte original, s'appeler bien plutôt les *trois degrés de sujétion à Notre Seigneur*, mais de *sujétion* par le cœur, par l'amour, bien entendu. Cette condition essentielle ne peut manquer à la vôtre, si vous avez soin, comme je vous y engage extrêmement, de la rattacher très-spécialement au Cœur sacré de Jésus.

C'est ce que je tâche de faire pour mon petit compte. Car, admirez ma présomption! je me suis mis en tête, ou plutôt en cœur, de m'efforcer de

marcher par votre voie. Mais je crains bien de n'avoir pour cela qu'une grâce de ricochet, à moins que vous ne fassiez violence en ma faveur au Cœur miséricordieux de Jésus. Je vous remercie mille fois d'y avoir frappé pour moi pendant votre bienheureuse Retraite; mais il faut le faire de nouveau, et souvent, et bien fort. Oui, ma chère Fille, pensez beaucoup à votre malade de Nantes, puisqu'aussi bien ceux de P... vous laissent maintenant plus de loisir. Et si, pour sa guérison spirituelle, il faut des épreuves, des souffrances, obtenez-les lui dans la mesure voulue; car, au fond, il meurt de honte d'avoir si peu à souffrir, quand il voit sa pauvre, ou plutôt son heureuse Fille, aux prises avec tous les genres possibles de tribulations. Ah! c'est là ce qui mettra toujours entre nous un intervalle immense. Qui n'aura pas beaucoup souffert en ce monde n'y aura guère aimé.

Mes petits malaises d'après le Carême ont entièrement disparu, et je me porte maintenant honteusement bien. Quel contraste avec vous, ma bonne chère Fille! Quand je pense à votre situation, malgré moi mon cœur se serre, et je demande à Notre-Seigneur de vous guérir, dût-il vous éprouver ensuite d'autre façon. Je ne puis me faire à l'idée de vous voir partir avant moi de ce pauvre monde.

Donc, ma chère Fille, soignez-vous le mieux possible, quand ce ne serait que par charité pour moi. N'est-ce pas d'ailleurs la volonté expresse de vos Su-

périeurs, et par conséquent celle de Notre-Seigneur lui-même ? Vous savez que Monseigneur notre Évêque a obtenu une grande amélioration par l'usage des pilules de viande crue ? Avez-vous essayé de ce régime ? J'ai idée qu'il vous ferait du bien.

Ne doutez pas que je ne prie beaucoup pour votre cher frère. Comment ne m'intéresserais-je pas vivement à qui vous touche de si près ? Je dirai pour lui la Sainte Messe, dimanche, fête du Précieux Sang, et pour vous, ma chère Fille, lundi, fête de la Visitation.

Vos quelques mots sur nos Enfants de Marie m'ont singulièrement touché. Ils viennent de votre cœur, ils ont été droit au mien, comme ils iront à ceux de toutes ces chères Enfants, quand je leur en ferai part, avec la discrétion convenable. Mais j'attendrai pour cela la première de nos réunions nombreuses.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.



XXVIII[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 7 septembre 1866.

Ma bien chère Fille,

Votre lettre m'a fait grand plaisir ; car je commençais à être inquiet de vous, du côté de votre

pauvre chère santé. Je l'ai recommandée avec instance à votre sainte Patronne dans la Messe que j'ai dite pour vous le jour de votre fête. Je sais que c'est le moindre de vos soucis ; mais vous me permettrez bien de ne pas suivre en cela votre exemple, et de m'entendre au besoin contre vous avec cette chère sainte, pour laquelle j'aimaintenant grande et tendre dévotion. Voici quelque chose qui prouve qu'elle n'est pas fâchée. Tout dernièrement on m'a fait cadeau d'un grand reliquaire venu de Rome et contenant plusieurs reliques précieuses. Savez-vous celle qui occupe le beau milieu ? Une relique de sainte .... ! Certes, j'ai remercié plus chaleureusement que je ne fais dans ces circonstances, et vous comprenez pourquoi. A la première occasion sûre, je vous ferai passer ce Reliquaire avec son authentique ; la matière, Dieu merci, n'a rien qui puisse effaroucher la sainte pauvreté. Puisse donc cette bonne Sainte, sans oublier le reste, veiller tout maternellement sur cette santé que je lui confie si particulièrement !

Une page sur le temporel ! Vous êtes capable, ma bien chère Fille, de m'en vouloir un peu. Mais il me semble que c'est ce côté qui, à l'heure présente, a le plus besoin de ma sollicitude. Le spirituel, Notre-Seigneur s'en charge si visiblement, que je n'ai guère à m'en occuper, et que je crains en vérité quelquefois qu'Il ne soit prêt à me demander de quoi je me mêle.

Je voudrais pourtant avoir une idée plus nette de

l'engagement que vous avez pris, avec l'approbation de votre confesseur. Comment, et dans quelle mesure d'aisance et de liberté, portez-vous cette chaine que vous vous êtes donnée ? Ne manquez pas de me donner ces détails dans votre première lettre. Quant à tous ceux que vous me donnez sur votre situation et vos dispositions spirituelles, je n'ai rien à dire, sinon que *Dieu soit béni!* C'est vrai qu'il vous *détruit* d'une manière effrayante ; mais vous comprenez, vous acceptez, vous *aimez* le mystère de cette destruction. Que peut-on vous demander, et vous-même que pouvez-vous vouloir de plus ? Avez-vous relu le Livre de Job? Votre lettre me l'a fait repasser tout entier sous les yeux. Frappée, humiliée, écrasée comme lui dans tout votre être, et plus que lui, je le crois, dans votre cœur, dans votre amour pour Dieu, vous avez ses gémissements, ses amertumes, ses désespoirs même et ses murmures apparents ; mais, comme lui, au fond, vous vous résignez, vous vous abandonnez, et, au milieu de vos mille morts diverses, vous croyez à ce Sauveur, à ce *Rédempteur vivant* pour vous et en vous, qui change la mort en vie et le tombeau en résurrection.

Au fond, comme je vous l'ai souvent dit, c'est là ce qu'il vous faut, l'abandon complet à Dieu, et je constate avec bonheur que c'est aussi par là que vous en finissez toujours. Il n'est pas du tout nécessaire que vous voyiez aussi clair que ceux qui vous dirigent, que moi, par exemple, dans tout ce qui passe en vous.

Cette vue claire vous ôterait à la fois toutes vos souffrances morales, et les trois quarts de vos mérites. Ce n'est pas le dessein de Dieu. Plus Il vous élèvera en Lui, plus Il aura soin de vous rabaisser, de vous abîmer, en vous-même. Laissez-le faire ; croyez à sa toute bonté, et, encore une fois, abandonnez-vous-y sans réserve et sans mesure.

C'est Lui qui veut en nous cet amour ardent de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien, de tout ce qui est meilleur, et qui veut qu'en même temps il s'y mêle cette répugnance et cet inexplicable dégoût. C'est Lui qui vous attire si fortement, et qui au moment où vous croyez le saisir, se dérobe à votre élan, ne vous laisse de Lui qu'une ombre, et vous fait retomber sur vous-même sans pensée, sans parole, sans mouvement et sans vie. C'est lui qui permet des manquements, des premiers mouvements dont se préserveraient des commençantes, vous en humilie devant vous-même et devant les autres, mais en même temps pour dédommagement insigne, vous fait une consolation *sans nom*, de ces humiliations mêmes, et vous amène à vous en parer presque devant Lui, devant vous-même, et devant les autres. Mystère admirable d'orgueil à rebours, d'affreux dégoûts changés en saveurs, de plaies répugnantes baisées avec amour ! Dix fois moins en coûterait-il, et dix fois aussi serait-il moins doux de baiser, avec sainte Chantal, les plaies des pauvres de Jésus-Christ.

Mais, hélas ! Lui-même, ce Sauveur Jésus, n'a-t-il

pas été pour notre amour, le *Blessé*, le *Lépreux*, le *Frappé* et l'*Abandonné de Dieu?* N'a-t-il pas porté pour nous, sinon la tache, au moins le stigmate du péché? N'a-t-il pas, on n'ose le dire qu'après Saint-Paul, « été fait péché pour nous? » Et n'est-ce pas à ces titres avant tout que nous l'adorons, que nous l'aimons, et que nous devons savoir l'imiter? Et nous voudrions, en face de cette image, de cette réalité douloureuse et sanglante, n'avoir qu'à nous complaire en nous-mêmes et dans les autres, qu'à jouir du succès, du bonheur, de la gloire de nos vertus? La nature peut dire, *oui;* mais la grâce, mais l'amour disent énergiquement, *non.* Ils rêvent une autre gloire, ils ont faim d'un autre bonheur. La couronne de roses, même offerte par le Sauveur, est repoussée pour la couronne d'épines; *ou souffrir ou mourir* devient le cri du cœur et la devise de la vie; et *volontiers*, avec saint Paul, on *se glorifie dans des infirmités qui sont notre puissance et font inhabiter en nous la vertu même* et toutes les complaisances de Dieu.

Osons donc de plus en plus, ma chère Fille, osons lui dire comme Job, à ce Dieu si Grand et si Bon, que *notre consolation préférée*, c'est qu'Il nous *frappe comme sans pitié ni merci*, et encore : *vous me tueriez, ô mon Dieu, que j'espèrerais toujours en vous!* Oh! oui, que ses plus grandes rigueurs apparentes deviennent ses titres les plus sacrés à notre confiance et à notre amour! Est-ce que l'on ne voit pas tous les

jours de pauvres et faibles créatures s'attacher de plus en plus à des êtres mauvais, hostiles, cruels quelquefois, et en raison même, on le dirait, de ce qu'elles ont à endurer d'eux? Quelle honte pour nous, si cet amour plus fort que la souffrance et la mort ne se trouvait que dans la nature, si nous allions refuser à notre Dieu, ou ne lui donner qu'à demi, ce qu'Il a mis, et pour Lui sans doute avant tout, de plus admirable, de plus héroïque, de plus divin dans notre pauvre cœur!

Oh! je vous juge bien heureuse, ma très-chère Fille, de comprendre et de goûter ces choses, si heureuse, je vous l'ai déjà dit, que j'en serais jaloux, si votre bien n'était mon bien, si ce qui vous fait heureuse n'était comme mon propre bonheur.

Je vous remercie d'avoir demandé pour moi à Notre-Seigneur une part à votre *calice de salut*. Mais demandez bien en même temps le courage nécessaire pour y boire généreusement avec Lui.

Croyez, ma bien chère Mère et Fille, à tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

XXIXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 19 octobre 1866.

Ma bien chère Fille,

Voici quinze jours, ou plus, que j'ai chargé le Père ...., professeur à ...., de vous remettre, en

passant par P..., la relique de votre chère patronne, et je ne doute pas qu'il ne se soit fidèlement acquitté d'une commission à laquelle il a vu que j'attachais tant d'intérêt. Combien je suis heureux que la bonne Providence se soit servie de moi pour accomplir un de vos plus chers désirs !

J'ai aussi écrit à la rue des Postes au sujet de votre jeune frère, et Dieu a voulu que je me trouvasse à cet égard dans les meilleures conditions. J'ai un mien frère, le Père Edouard, ministre dans cette maison. C'est un ancien préfet des classes, très-habitué aux jeunes gens, et très-entendu en études préparatoires. Sa position, il est vrai, ne le met pas en rapports directs avec les élèves. Mais il peut les voir, les recommander aux professeurs, en un mot leur être utile, et je l'ai instamment prié de faire de son mieux pour notre futur Saint-Cyrien. J'espère qu'il tiendra bon compte de ma chaude recommandation, que j'aurai soin de lui renouveler chaque fois que je lui écrirai.

Je vois, ma chère Fille, que vous êtes incorrigible au point de vue de la santé. Je n'ose plus insister, de peur de contrarier en vous une inspiration qui, au fond, peut très-bien venir de Dieu. Au moins, laissez-vous faire, et Dieu sait si je vous donnerais à faire, si j'étais préfet de santé dans votre sainte Communauté.

Je suis bien aise que vous m'ayez donné une explication courte et nette de votre engagement. Je

l'approuve fort, et la meilleure preuve que Dieu l'approuve aussi, c'est l'utilité dont il vous est, et le peu de gêne qu'il vous cause. Votre manière de l'observer et généralement votre façon d'aller à Dieu, me paraît aussi tout ce qu'il y a de plus simple et de meilleur pour vous. Oui, soyez bien l'enfant qui s'essaie de son mieux à aller à son père, sans trop se préoccuper de ses faux pas et de ses petites chutes. Il n'y a aucun amour-propre, voyez-vous, dans son allure, aucune préoccupation surtout de la galerie, mais le besoin naïf d'aller par le plus court chemin à la tendresse qui l'appelle et aux bras qui s'ouvrent devant lui.

Oh ! que vous avez mille fois raison de n'avoir aucune frayeur de ce Dieu, de ce père si bon, et comme je comprends vos impatiences de vous réunir à lui, pour mettre fin à cette lutte intime entre les puissances de vie et les puissances de mort ! Qui a mieux plaidé que saint Paul pour cette *séparation de corps* dont vous parlez ? Mais pour ce divorce il faut attendre l'arrêt du juge, et ne pas oublier que nous avons après tout des devoirs de charité envers ce pauvre conjoint. Si insupportable qu'il soit, ne lui devons-nous pas l'honneur et le bonheur de la souffrance pour Dieu ? A ce titre seul, nous devrions accepter avec joie l'alliance ou la mésalliance, fût-elle à la *Mathusalem* pour la durée. C'est le mot de sainte Madeleine de Pazzi : *toujours souffrir, jamais mourir !* Est-ce que nous n'avons pas grâce

pour nous approprier les mots et les sentiments de toutes les Madeleines ?

Comme je l'avais prévu, je reste avec ma *charge*. Le côté consolant en est bien, comme vous le dites, l'occasion perpétuelle d'exercer la bonté et la charité envers les âmes. Vos paroles sur ce thème m'ont fait grand bien. Si vous saviez quelle grâce vous avez pour me prêcher, vous le feriez plus souvent et plus longuement. Mais c'est peu d'entendre et de goûter les paroles ; il faut une grâce puissante pour les mettre en pratique. Demandez donc avez instance à Notre-Seigneur qu'Il me donne à cet égard beaucoup de votre cœur, ou, si cette prière vous effarouche un peu, le plus possible du sien. Au fond, il faut bien que vous vous souveniez un peu de moi aux pieds du Divin Maître. Car, depuis quelque temps surtout, la pensée d'être pleinement à Lui, ne me laisse pour ainsi dire plus de repos. C'est le jour, c'est la nuit, c'est en tout, c'est partout. Il en résulte une grande souffrance. Puisse-t-elle m'être profitable ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne la donnerais pas pour tout le bonheur du monde.

Puisque vous aimez mes indications de livres, avez-vous lu la *Vie intime et religieuse du P. Lacordaire ?* J'avoue qu'elle m'a fait pour mon compte une profonde impression. Il faut vous dire que j'ai été toute ma vie un admirateur passionné de l'illustre Dominicain, sauf, bien entendu, ses idées en politique. Jugez donc de mon bonheur,

quand il m'a été révélé tout entier, et que j'ai vu qu'en lui la sainteté surpassait encore le génie. Oh! que cela fait du bien à voir! Voyez comme moi, si ce n'est déjà fait, et, comme moi, vous serez grandement heureuse et profondément touchée. — Un détail qui ne gâte rien, c'est qu'il avait lui aussi une dévotion toute particulière à notre chère sainte Madeleine, depuis la fondation d'une de ses maisons, près de la grotte de la Bienheureuse. C'est à elle que fut faite la dernière neuvaine pour obtenir sa guérison. Mais la chère Sainte, bon juge en cette matière, trouva sans doute que le grand religieux avait rempli sa mesure de dévouement et d'amour. Au fond, pendant toute sa vie, et c'en est là l'admirable côté, tout son cœur avait battu pour Jésus et pour Jésus crucifié. Que d'amours par lui sacrifiés à cet amour! Ce sera son éternelle auréole, et bien peu l'auront avec un pareil éclat.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout ce que je vous suis en Notre-Seigneur.

*
* *

XXXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 31 janvier 1867.

Ma bien chère Fille,

Je suis un bien méchant père, n'est-ce pas? Et pourtant, Dieu sait la place que vous tenez dans mon

pauvre cœur! J'admets que ce soit un assez mauvais logis, et vous ne devez pas être loin d'en convenir. En somme, il n'est pas de jours depuis deux mois où je n'aie songé à vous écrire ; mais il fallait pour cela un peu de temps devant moi, et je n'ai pas su en trouver. Pardonnez-le-moi. N'en suis-je pas le premier puni? — En réparation de ma faute, j'ai accepté, bien que j'aie de grandes répugnances pour cette œuvre, d'aller prêcher l'hiver prochain la Retraite des Enfants de Marie de ...... Ce sera une bien grande consolation pour moi de leur voler un peu de temps pour vous le donner.

J'aime et j'approuve tout à fait votre abandon à Dieu, tel qu'il est exprimé dans votre avant-dernière lettre. C'est bien cela : tout recevoir jour par jour, heure par heure, de la main, ou plutôt du Cœur de Notre-Seigneur. Ma *nourriture est de faire la volonté de mon Père.* Cette nourriture est la vraie manne de notre âme ; non pas qu'elle prenne toujours pour nous des goûts merveilleux ; souvent elle n'en aura aucun, ou même nous sera naturellement très-amère ; mais nous y trouverons toujours notre aliment solide, substantiel, notre vrai pain de chaque jour. A ce sujet, vous reliriez, je crois, avec fruit le Traité de la conformité à la volonté de Dieu dans la *Perfection chrétienne* de Rodriguez.

Je tiens aussi pour très-bonnes les lumières reçues dans votre Triduum de Novembre sur la sainteté de vos Règles. Les applications pratiques que vous en

faites aux vertus de pauvreté et d'obéissance me paraissent excellentes, et tout-à-fait conformes aux vues de Dieu sur vous. — Le soin habituel de prévenir le premier mouvement naturel, pour laisser place à l'inspiration de la grâce, est le grand moyen de se maintenir dans la pureté d'intention, et d'éviter une foule d'imperfections trop ordinaires aux âmes aussi actives et ardentes que la vôtre. Seulement, vous aurez à concilier cette fidélité et cette vigilance avec le principe supérieur de l'abandon complet à Dieu dans toute votre conduite spirituelle, avec cette sainte indifférence à vos succès et échecs, et qui, plus est, avec cette consolation secrète de vos humiliations devant Dieu, devant le prochain, et devant vous-même. Rien ne doit affaiblir en vous cet oubli, cette désappropriation du *moi* à laquelle vous pousse si énergiquement la grâce. Rien ne vous serait bon de ce qui vous replierait trop sur vous-même, ou vous engagerait dans des voies quelque peu compliquées.

Votre instinct du reste ne s'y trompe pas, et je comprends à merveille la fatigue et la répugnance que vous causent certaines lectures. Vous pouvez mettre le Père Guilloré au premier rang de vos auteurs défendus. Je rangerais sur la même ligne les Pères Surin et Rigoleu, et généralement tous les traités trop didactiques, trop méthodiques; à plus forte raison, tout ce qui incline à la subtilité et à la trop minutieuse analyse. Fénelon dans ses Lettres spirituelles, le P. Berthier dans ses Réflexions, n'échappent point à ce défaut. L'esprit s'y

embarrasse, et le cœur s'y attriste. Gardez-vous de ces enchevêtrements. Allez à ce qui élève votre pensée, à ce qui touche et échauffe votre cœur. L'Evangile, les épitres de saint Paul, la vie des grands serviteurs de Dieu, c'est en effet ce qu'il vous faut avant tout, et vous ferez bien d'établir là votre tente. Quant à Marie d'Agréda, il faut peut-être pour la goûter plus de simplicité que vous n'en avez encore. Je comprends que vous n'aimiez pas cette sorte de contrefaçon de l'Evangile. Il y a là en effet quelque chose qui semble déroger à la dignité du texte divin. Mais tout est si édifiant, surtout d'une si étonnante exactitude théologique, qu'il est difficile de ne voir dans cet écrit que les pieuses imaginations d'une sainte femme.

Que vous êtes bonne, ma bien chère Fille, d'avoir spécialement pensé à moi pendant votre Triduum, et d'avoir voulu résumer votre pensée dans un symbole si admirablement touchant ! Merci mille fois ! L'armure céleste ne me quittera plus, et puisse ce Cœur sacré appuyé sur mon cœur y creuser cet abime dont vous parlez ! Oui, c'est la mort, et plus que la mort ; mais que de vies ne donnerait-on pas pour en mourir tout-à-fait, de cette mort bienheureuse ! J'avoue que je n'attends cette grâce que des miséricordes infinies du Cœur de Jésus, mais je l'attends avec confiance, et je vous conjure de la demander instamment pour moi. Je vais commencer le lendemain de la fête ma Retraite annuelle. Vous y serez avec moi, je n'en doute pas, et cette pensée me sera pendant ces jours si précieux

d'une grande douceur et d'une grande espérance. Il faut que cette Retraite se fasse comme si elle était la dernière de ma vie, et, au fait, ce pourrait très-bien être.

Je voudrais, qu'à votre exemple, cette pensée me fût un sujet de joie ; mais j'avoue humblement que je n'en suis pas tout-à-fait là. Je laisse à Dieu le soin de compter mes jours ; mais je ne lui demande pas de les abréger. Je me sens trop son débiteur, et voudrais m'acquitter un peu sur la route. Et puis, je pense souvent à cette parole d'un cimetière de Rome, rapportée par le Père Lacordaire : *Plaignez le mort parce qu'il s'est reposé*. Si la vie est une douleur, elle est en compensation, ou du moins elle peut être, un perpétuel travail dans l'intérêt de Dieu. Saint Ignace était prêt à vivre jusqu'à la fin du monde, à la condition d'une âme de plus à sauver. Sous le couvert de ces graves autorités, vous me pardonnerez, ma chère Fille, de vous recommander encore le soin de votre pauvre santé, et d'exiger que vous m'en donniez loyalement des nouvelles. C'est un gros péché contre le prochain, que vos impatiences d'aller si tôt au Ciel. Ne voyez-vous pas, sans parler des autres, combien vous êtes nécessaire à votre cher saint Cyrien !

J'ai vu votre si excellente mère, et j'ai pu causer un peu longuement avec elle. Elle va vraiment de progrès en progrès, et, dans ma conviction, elle les doit avant tout au terrible sacrifice dont vous lui avez été l'occasion. J'ai vu qu'elle n'est pas sans inquiétudes

sur votre santé, bien qu'elle ne se rende pas tout-à-fait compte des choses. — Ah! quand ce ne serait que pour cette pauvre et sainte mère, consentez donc à vivre, et à vivre longuement.

Ma lettre va donc partir enfin, et demain vous l'aurez. Si vous saviez quel poids de moins j'ai sur le cœur!

Pendant ma Retraite, je prierai bien pour vous, croyez-le, ma bien chère Fille, ainsi qu'à tout ce que je suis pour vous en Notre-Seigneur.



XXXIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 16 mai 1867.

Ma bien chère Fille,

Que de temps écoulé depuis ma dernière lettre, et quel malheur, dit saint Paul, de ne pas faire ce qu'on veut, et de faire tout juste ce qu'on ne veut pas! Si, au moins, on en souffrait tout seul! — Et pourtant Dieu sait si je vais souvent de pensée et de cœur à votre Calvaire, et si j'y ai *dévotion!*

Quel long martyre que le vôtre, ma bien chère Fille! Quel double crucifiement de corps et d'âme! C'est vraiment une morte vivante que Notre-Seigneur a voulu faire de vous. Ah! je comprends que cette vocation vous paraisse rude, et pourtant, n'est-ce pas la meilleure, la plus belle, celle qu'il a faite de

préférence à ses amis les plus privilégiés et les plus chers ? Au fond, vous en doutez si peu que dans toute autre voie, vous vous sentiriez comme déroutée, et ne sauriez plus sur quel ton chanter votre beau refrain : *Aimer, souffrir et mourir !* C'est votre *Alleluia* à vous, et si bas et si silencieusement qu'il s'élève de votre cœur, il trouvera des échos dans le cœur d'un grand nombre d'autres. La vie qui n'est que la vie peut manquer de communications et d'influence ; mais la vie dans la mort est divinement et infailliblement contagieuse, et, à vrai dire, depuis le Calvaire, rien de vraiment vivant ne sort plus que du tombeau. Je ne crois donc pas du tout à cette impuissance vis-à-vis du prochain, dont l'idée vous est si pénible. Pour mon compte, vous avez conservé toute votre grâce *apostolique*, et vos malades et bien d'autres seront toujours là-dessus de mon avis. Si Dieu vous cache quelquefois cette vérité, ce n'est que pour ajouter à votre croix, et partant à votre véritable puissance.

J'en dis autant du bien que la souffrance opère au dedans de vous. Il peut souvent vous échapper ; mais ce n'est pas en vain que cette infatigable ouvrière travaille nuit et jour au plus profond et au plus sensible de votre âme. Elle n'est point accoutumée aux travaux inutiles. Si votre œil pouvait mesurer ce qu'elle a déjà fait, et ce qu'elle doit faire en vous ! Mais il y a là un mystère de foi et de confiance dont votre œil ne verra jamais le fond dans ce pauvre

monde ! En attendant, abandon, abandon ! Ayez les douleurs, les délaissements, et, qui, pis est, les *consolations* de Job, à la bonne heure ; mais ayez aussi sa foi, son assurance, ses certitudes et ses avant-goûts d'immortalité. Comme lui, sachez être morte en vous-même, et vivante dans votre *Rédempteur*, qui, lui, *vit* toujours. — Job ! mais vraiment je suis bien aise que vous le hantiez spécialement. C'est par excellence l'homme des oppositions, des contradictions apparentes et des contrastes les plus saisissants. Pourquoi vous étonner, après les siens, de tous ceux que vous rencontrez en vous-même ? Dieu ne saura-t-il pas, si vous les supportez généreusement, les fondre tous un jour dans une admirable harmonie ? Après tout, Job ne doit-il pas tout à son fumier, comme David tout à sa chute, et le Divin Maître tout à sa croix ?

Ce que j'admets bien parfaitement avec vous, ma chère Fille, c'est la compréhension et le désir du ciel dans un degré proportionné aux souffrances de ce monde. Telle situation douloureuse sera assurément le plus beau sermon possible sur cette matière. Mais je crois, encore avec vous, qu'il est mieux de ne rien vouloir, que de vouloir même le ciel. En somme, si nous aimons Jésus, il n'importe pas que ce soit ici ou ailleurs. Je dis plus, il nous est meilleur, et il lui est plus glorieux, que nous l'aimions sur son Calvaire que dans sa gloire. — Donc, encore un coup, abandon, oubli, *tradition* entière de

nous-même. C'est toujours par là qu'il faut commencer, continuer et finir.

J'ai grand bonheur de vous savoir dans un emploi moins pénible. Il était grand temps qu'on vous accordât ce petit soulagement. Je suis bien aise aussi que vous soyez la titulaire de votre salle. Vous y aurez un champ plus libre que Dieu bénira. Je vous aurais donné mon suffrage pour cet avancement. Ainsi, ne songez pas à vous en démettre.

Vous pouvez compter, et plus d'une fois, sur ma messe pendant les jours de votre Retraite. Hélas! que ne suis-je encore dans la mienne! On dirait presque : pourquoi y entrer, s'il faut en sortir? Et, au fond, on aurait tort. On ne saurait habiter au Cénacle. Mais que de lumières et de découvertes pendant ce temps, et quel bonheur si on pouvait en faire le jour ordinaire, le point de vue habituel de son âme!

J'espère bien que la santé de votre bon père se remettra entièrement; mais je vous promets de le joindre à votre sainte mère dans mes pauvres prières.

A propos de santé, la mienne se soutient bien, mais.... Je compte cependant faire honneur à ma promesse pour la Retraite des Enfants de Marie de votre ville. Quant aux Retraites de Religieuses autres que celles qui sont employées à l'éducation, j'avoue que ce n'est pas mon fort.

Nous avons cette année un certain nombre de vo-

cations d'Enfants de Marie, dont quelques-unes assez saillantes. Le compte-rendu annuel, qui a eu lieu cette année le Lundi Saint, m'a paru d'un intérêt assez spécial. Quand on l'aura imprimé, je me ferai un plaisir de vous l'envoyer.

Priez beaucoup pour moi, ma bien chère Fille, et, qu'il soit ou non, en retard pour ses épîtres, croyez que Dieu vous a donné la première place dans le cœur de votre vieux et tout dévoué Père en Notre-Seigneur.

*
* *

XXXIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 1er août 1867.

Ma bien chère Fille,

J'apprends par Madame de K....... que le sacrifice est consommé. Dieu vous a ôté ce bon père que vous aviez quitté pour son amour, et il n'a pas voulu que vous reçussiez son dernier soupir et son dernier embrassement! Je ne comprends pas seulement, je sens intimement avec vous, ma bien-aimée Fille en Jésus-Christ, toute l'amertume de ce calice. Absente, vous, dans de pareils moments! A tant d'autres pauvres étrangers vous aurez tenu lieu de fille, de sœur et de mère; et votre père chéri, et votre mère désolée, n'auront pas eu une de ces paroles de tendresse et de consolation suprême dont votre cœur débordait pour eux! Quel sacrifice pour ces chers pa-

rents ! Mais pour vous, ma pauvre enfant, quel supplice ! Quelle agonie ! Et pourtant, encore une fois, Dieu l'a voulu, lui qui vous aime tant ! Mais, cet amour même en est le sûr garant, il n'a pu le vouloir qu'avec d'admirables compensations. Au fond, vous n'étiez pas absente, oh ! non. Vous étiez là intimement présente, plus puissante, plus consolatrice dans le sacrifice de votre éloignement, que vous ne l'eussiez été dans la douceur de votre présence. Notre-Seigneur et sa sainte Mère vous devaient de vous remplacer, et votre cœur saura vous dire s'ils se sont acquittés de ce devoir sacré. Ah ! il vous l'a dit d'avance, votre dernier mot m'en est témoin, ce dernier mot de tant de douleur, mais aussi de tant de résignation et de divine espérance. Oui, vous avez mille fois raison de le croire, c'est pour le plus grand bien de ceux que vous aimez, et pour le vôtre aussi, ma bien chère Fille, que les choses se sont ainsi passées, et ce *Te Deum* que la grâce a mis au fond de votre cœur, il doit en jaillir encore aujourd'hui au milieu même de vos larmes et de vos amers regrets.

Que Dieu est bon de vous avoir si directement préparée dans votre Retraite au coup qui allait vous frapper ! Oh ! oui, c'était bien la trêve de Dieu. Vous n'auriez pu sans la consolation de ces jours bénis traverser la crise qui devait suivre. Comme cette vue si douce et si pénétrante de Dieu réglant tout, agissant en tout, pour l'exécution de ses pensées d'amour sur votre âme, était bien ce qu'il fallait à votre pauvre

cœur n'en pouvant déjà plus, et qui tout-à-l'heure allait être broyé dans tout ce que la nature a de plus intime et de plus sensible ! Mais, même au point de vue exclusivement surnaturel, quelle précieuse disposition que celle qui attend tout de Dieu, reçoit également ses caresses et ses rigueurs, ses avances et ses rebuts, acquiesce d'autre part à tout ce qu'il permet en nous, accepte en lui et pour lui ses faiblesses, son impuissance, son *insignifiance*, en un mot se repose dans la paix profonde de son *propre rien*, ne doutant pas que Dieu ne sache en tirer sa gloire et l'accomplissement de tous ses desseins ! Oui, sans aucun doute, le sourire à ce *rien*, l'amour de ce rien, vaut mieux que le défi à la souffrance, que le désir et la passion même de la souffrance. C'est le renoncement suprême ; c'est plus que la vie, c'est la mort sur le Cœur du Maître adoré et vivant désormais seul en nous.

Heureuse l'âme devant laquelle s'est arrêtée pendant quelques jours cette grande et douce vision ! Ah ! je comprends que cette âme voudrait la fixer, et n'en plus détourner les yeux. Mais il faut descendre de la montagne, non pas toutefois sans emporter en soi la trace ineffaçable de ce que l'on y a vu et goûté. Mieux que Pilate, Dieu sait dire et faire que ce qu'il a *écrit* dans un cœur y est *écrit*.

Oh ! que vous avez raison de dire, ma bien chère Fille, que je vous comprends dans vos aspirations, et que nos âmes se font écho ! Ce désir, ce *Consummatum est*, comme il retentit de votre cœur dans

le mien! Comme on voudrait presser, précipiter, achever définitivement ce grand ouvrage! Et pourtant, oui, sans doute, là encore il faut modérer un trop grand empressement, accepter ses lenteurs en se les reprochant, et finalement se jeter dans les bras et dans le Cœur de Celui qui supplée à tout, qui guérit tout, qui utilise tout pour sa plus grande gloire et notre plus grand bien. Au fond, c'est plus de son œuvre que de la nôtre qu'il est question. Ce n'est pas pour nous, c'est pour Lui; ce n'est pas à notre façon, mais à la sienne, qu'il faut vouloir et savoir être saint.

Et maintenant, ma bien chère Fille, il faut que je m'excuse de ce que le mois du Sacré-Cœur, ni même celui de votre sainte Patronne, ne vous aient apporté ma réponse. Deux affaires impossibles, inextricables, me sont survenues, qui, à mon poignant regret de chaque jour, m'en ont véritablement empêché. Ainsi Dieu l'a voulu!

Je ne manquerai pas la recommandation toute particulière aux Enfants de Marie le lendemain de l'Assomption. Ce ne sera pas la première fois que je leur rappellerai votre cher souvenir, qui leur fait toujours grand bien.

Demain, premier vendredi du mois, ma messe sera pour votre bon père. Veuillez faire parvenir à votre pauvre mère le mot ci-inclus. Je le lui dois bien.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout le dévouement pieux que peut renfermer un cœur de père et d'ami.

*
* *

XXXIII[e] LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 14 octobre 1867.

Ma bien chère Fille,

Que Notre-Seigneur est bon pour vous, et comme il vous l'a montré dans cette dernière épreuve! Je vous remercie mille fois de m'avoir réservé le détail de ce qui a eu lieu en vous, pendant ces heures de solitude que vous passiez de cœur auprès du lit funèbre et de la tombe de votre père bien-aimé. Oh! oui, c'est vous qui avez eu la véritable *vision des choses*, ces yeux illuminés de la foi et du cœur, comme dit saint Paul, qui percent les trompeuses apparences, et pénètrent jusqu'à la substance même des choses. Quel baume divin versé sur votre blessure! Quelle puissance d'apaisement et de sérénité, là où naturellement il ne devait y avoir que déchirement et désolation! Ne dites pas qu'à force d'avoir souffert, vous ne sauriez plus souffrir. Dans un cœur comme le vôtre, il y a à cet égard des ressources que rien ne saurait épuiser. Dites plutôt que l'amour immense et jaloux dont Notre-Seigneur vous aime, fait qu'Il se réserve à lui seul le privilége de vous faire véritablement souffrir, et que, dans toutes les souffrances qui viendront d'ailleurs, il saura faire abonder la force, le courage et même la consolation. Bénissez-le de cette disposition. Elle atteste qu'il

prend de jour en jour une plus pleine possession de vous-même. Ainsi en use-t-il avec les âmes qu'il s'est spécialement choisies. Il les affranchit à mesure qu'il les captive, les rend indépendantes à proportion qu'il se les assujettit ; en un mot, il tient en main toutes les clefs de leur intérieur, et, bonheur ou peine, n'y laisse pénétrer, ou du moins s'y établir à fond, que ce qui vient de lui.

Voilà, ma bien chère Fille, où vous a déjà amenée et où vous amènera de plus en plus l'amour du Divin Maître. Vous passerez de plus en plus sous son domaine direct et exclusif. Les influences, les *prises* des créatures et des choses sensibles sur vous s'affaibliront de jour en jour. Attraits ou répugnances, par rapport à elles, glisseront sur votre cœur et tendront à vous devenir tout un. Bref, vous vous sentirez *désillusionnée*, comme vous le dites, de toutes choses, et, j'ajoute, de vous-même plus que de tout le reste.

Mais c'est là une vie de *tombe,* de véritable purgatoire. Oui, sans doute, mais de tombe très-vivante, et de purgatoire très-sanctifiant et très-méritant. Sous ce dernier rapport, l'analogie est frappante. Comme ces saintes âmes, on ne trouve plus de complaisance, ni de saveur, en quoi que ce soit. On ne se cherche plus, on ne s'aime plus. On aime Dieu uniquement ; on le sait, mais on ne le sent pas. Et c'est là le fond et l'essence même du purgatoire. Dieu se refusant, Dieu se retirant à l'âme qui le cherche, qui l'embrasse de toutes ses aspirations et de ses plus ardents

désirs. Dans un autre temps, on avait, par sa très-grande faute, vécu plus ou moins *sans* Dieu. Et voici que les extrêmes se touchent. Lorsque l'on n'a plus de vie qu'en lui, il faut encore, ce semble, vivre sans lui, et sentir cette séparation mille fois plus douloureusement que lorsqu'elle était volontaire. C'est la justice de Dieu, mais c'est surtout son amour. Il veut, pour purifier le nôtre, que nous sachions mourir à tout, même au bonheur de nous sentir vivre pour lui.

Mais ce martyre a ses intermittences ; il serait sans cela impossible à supporter. Dieu a ses heures, a ses jours où il se montre, où il dit à la pauvre âme : c'est moi, ne crains rien. Et lors même qu'il semble la délaisser, il lui laisse presque toujours un fond de paix, de confiance, ou du moins de résignation, qui atteste sa présence, alors même qu'il la dérobe et la cache le plus. — Que faire, sinon de se soumettre avec le plus d'abandon possible à ce mystérieux travail de Dieu en nous ; de ne pas suivre d'un œil inquiet notre disposition sensible vis-à-vis de lui ; bref, d'arriver à faire pour nos prétendus intérêts du côté de Dieu, ce qu'il nous a déjà appris à faire pour nos intérêts personnels, je veux dire de les regarder un peu comme *par la* fenêtre ! C'est une de vos heureuses expressions. Je l'aime, je m'en empare, et je l'étends et l'applique très-spécialement à vos difficultés avec Dieu.

Tout ce que je vous dis là, ma bien chère Fille,

vous le comprenez, j'en suis sûr, vous le sentez mille fois mieux que moi. Mais Dieu attache pour nous une grâce à entendre ce que nous savons le mieux. C'est pour cela, et pour cela seul, que mes pauvres paroles vous font quelquefois un peu de bien. Je n'en ai nulle vanité, je vous assure ; mais il n'en est pas moins vrai que cette pensée, de vous être un peu utile, m'est bien douce. En retour, vous trouverez bien quelque douceur aussi, à savoir que vos lettres sont pour moi, de toutes les lectures et de toutes les exhortations, les plus pénétrantes et les plus efficaces. Dieu en soit mille fois béni ! C'est une de ces grâces privilégiées de la onzième heure.

Votre chère et sainte mère ne m'avait pas du tout prié d'intervenir auprès du Supérieur de la rue des Postes, mais seulement demandé si elle pouvait convenablement essayer elle-même une démarche. Je dis cela pour *apaiser* un peu les révoltes du *vieux sang*. Au fond, c'eût été à vous, ma chère Fille, de me dire cela. La Sœur S.-S. se serait parfaitement acquittée de la chose, et nous n'en aurions rien dit à Mlle Irma [1], la terrible, mais l'*enterrée*.

Votre mieux de santé m'est une bien bonne nouvelle. Mais vous ajoutez un gros *mais* qui me pèse bien sur le cœur. Je suis sûr que vous vous soignez parfaitement mal. On devrait vous interdire, vous mettre en complète tutelle sur l'article.

[1] Nom de baptême de la Sœur S.-S.

Deux Enfants de Marie partent à la fin du mois pour le Sacré-Cœur.

Vous savez, ma bien chère Fille, tout ce que je suis pour vous en N.-S.

*
* *

XXXIVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 19 décembre 1867.

Ma bien chère Fille,

Depuis vos deux lettres, la dernière surtout, votre pensée ne m'a presque plus quitté. Je vous ai fait de bien fréquentes visites sur votre pauvre lit de douleurs, et là, assis auprès de vous comme une garde fidèle, vous me le permettrez bien, j'ai longuement écouté le récit de vos peines, non sans penser aux miennes, je le confesse......

Oh! que votre calice est donc précieux et beau! *Calix* INEBRIANS *quam præclarus est!* Il n'y a que David pour bien dire ces choses-là. C'est en effet, quelquefois et souvent une sorte d'enivrement de désolation et d'amertume ; mais le baume divin est au fond du si amer breuvage, et il monte de temps en temps un goût délicieux à vos lèvres. Témoin cette vigile dernière de la Toussaint. Il y a des lueurs célestes à travers vos plus épaisses ténèbres, et comme des prises de possession du ciel au milieu de votre purgatoire. Avec cela, comment voulez-vous que je

ne vous trouve pas, que je ne vous dise pas heureuse. Vraiment vous l'êtes, et à tel point, que vous ne le comprendrez vous-même que là-haut. Je ne doute pas, du reste, que Dieu ne vous en ait fait sentir quelque chose, et même beaucoup, dans votre retraite forcée, puisque ce sont des moments qu'il choisit d'ordinaire pour vous laisser respirer un *peu*.

Quand le pauvre corps est bien cloué à la croix, l'âme obtient d'en descendre pour un temps. C'est ainsi qu'ils se relèvent l'un l'autre, avec plus d'entente, beaucoup moins d'incompatibilité, que vous ne le supposez. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils travaillent à qui mieux pour le même but, et qu'un jour ils s'entendront admirablement dans le partage d'une commune récompense.

Je vous trouve en progrès, ma chère Fille, par rapport à la pensée de la mort. Vous la désirez moins ardemment. La résignation, l'abandon entre les mains de Dieu, l'emporte sur l'empressement de la délivrance. Oui, vraiment, c'est mieux, plus parfait, plus méritoire. Ce le serait plus encore dans le cas où vous seriez condamnée à passer plusieurs années loin de votre champ de bataille ordinaire. L'inaction forcée vous serait un creuset où votre abnégation et votre humilité auraient à gagner immensément. Vous y perdriez sans doute le bonheur de soigner vos chers malades; mais eux, au fond, y perdraient-ils, et ce sacrifice généreusement offert pour eux ne leur vaudrait-il pas mieux pour leur salut que tous les soins de votre dévouement

actif? La foi nous en donne la certitude. Mais nous avons besoin de recourir à elle pour le bien comprendre. Naturellement, nous ne nous croyons utiles, que lorsque nous voyons, que nous sentons le mouvement de notre activité. C'est une illusion. Notre action d'ordinaire est d'autant plus réelle, plus efficace, qu'elle nous semble plus empêchée. Cela se retrouve, même dans nos rapports avec Dieu, notamment dans l'oraison, où le rien apparent touche de si près au tout le plus réel. Loi profonde et mystérieuse sans doute, puisqu'elle paraît s'étendre jusqu'à Dieu lui-même! C'est au sein de son calme immuable que son activité infinie prend sa source, et la toute-puissance de son action ne procède que de la plénitude insondable de son repos.

Nous voilà haut, ma chère Fille, pour dire tout de travers ce que Notre-Seigneur a exprimé dans une image si simple et si frappante : *Si le grain de froment ne tombe dans la terre et n'y meurt*, *il restera seul et stérile*. Pauvre petit grain de froment que nous sommes, que Dieu donc nous sème et nous resème au plus creux du sillon! Que nous y mourions mille fois, pour y revivre en mille germes bénis, à sa plus grande gloire, et au plus grand profit de notre âme et de celle des autres!

Quand vous en serez à votre vie ordinaire, ma chère Fille, car j'ai besoin de croire qu'il vous reste encore plusieurs stations de votre voie douloureuse, faites votre possible pour sortir de vos anxiétés au sujet

de votre régime, et des soins à vous donner. Dans le détail, décidez-vous vite et sans hésitation pour ce qui vous paraît le mieux, c'est-à-dire plus conforme à la sainte obéissance. Si le doute persiste, prenez le parti de la pauvre santé ; ce sera encore de l'obéissance, et par conséquent le mieux. Ce moyen est plus sûr qu'un appel à l'esprit de simplicité, dont, comme vous le dites fort bien, n'a pas précisément qui veut.

Seriez-vous donc privée de la Sainte Communion quand vous êtes à l'infirmerie ? Ce serait bien dur, et contre l'usage ordinaire des Communautés. Réclamez, réclamez sans scrupule, si la chose dépend de vous. Sinon, abandonnez-vous en ce point comme en tout autre, et croyez que la nourriture de la volonté de Dieu vaudra mieux encore à votre âme que celle même de son corps et de son sang divins.

Laissez votre bonne mère vous croire heureuse, selon son idée. Au fond, elle ne se trompe pas, et quand avec vous, au Ciel, elle saura la façon dont vous l'aurez été, quel surcroît pour sa propre félicité, et dans quelle large mesure le ciel de sa chère Irma entrera dans le sien ! Aimez cette pensée. Elle vous sera très-consolante, si j'en juge par la douceur que j'y trouve moi-même quand j'ai besoin de diminuer un peu la peine que me causent toutes vos souffrances, et aussi les siennes. Oh ! que vous serez toutes deux dédommagées un jour !

Ce n'est qu'au saint autel que j'arrive à vous rendre

cette part précieuse que, dans votre charité filiale, vous voulez bien me donner à votre croix. Là, je ne prends pas de moi, et je puis vraiment vous donner. Je le fais avec bonheur chaque jour, et plusieurs fois dans ces derniers temps le Saint Sacrifice de la Messe a été tout entier pour vous. Si c'est là que vous me voyez sur la *montagne*, à la bonne heure. Mais partout ailleurs si vous voulez me trouver, ne me cherchez pas sur les *hauts lieux*. J'habite le fond de la vallée de la misère et des larmes, ou plutôt c'est moi qui suis le véritable Job sur son fumier. Ne me prenez pas ma place, je vous en prie ; ce serait une usurpation véritable.

J'arriverai à ...... le lundi, 3 février, pour la Retraite des Enfants de Marie, œuvre qui ne me va pas du tout, et que je redoute extrêmement.

C'est un de mes plus gros actes de vertus, et je ne m'y résigne qu'en tout espoir de dédommagement surnaturel.

Ne parlez pas de cette Retraite. Moins il s'y trouvera de monde, moins le mécompte sera grand, et moins auront à souffrir le crédit de la Compagnie et l'honneur des Enfants de Marie de Nantes. Ces chères Enfants de Marie continuent à fournir aux Communautés d'excellentes recrues. Entre autres, deux dont vous avez peut-être souvenir, Mademoiselle Emmeline du Fougerais et Gabrielle Le Lièvre, la première à la Visitation, la seconde au Sacré-Cœur. Mademoiselle Délie de la Jaille, la plus jeune des six sœurs, vient aussi

d'entrer chez les Visitandines. Elle était simplement de ma pieuse clientèle, sans faire partie de notre Association.

Croyez à tout mon dévouement de cœur en Notre-Seigneur.

* *
*

XXXVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 26 mai 1868.

Ma bien chère Fille,

Je vous ai vraiment fait expier ma petite visite de février. Dieu s'en mêle évidemment; car j'ai toujours les meilleures intentions du monde, et je ne sais ce que je ne ferais pas pour vous épargner la peine la plus légère. Arrangez tout cela si vous le pouvez; moi, je m'y perds.

Combien vous avez souffert encore, ma pauvre chère Fille, depuis que je vous ai vue! Qu'il est donc cruel de se sentir ainsi en pleine opposition avec soi-même, dégoûtée de ce que l'on aime avec passion, irritée contre tout ce que l'on respecte et vénère le plus, comme en hostilité avec ce prochain que l'on porte dans son cœur, et aux pieds duquel on serait si heureuse de se mettre! *Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous posé dans une contrariété si intime et si crucifiante avec moi-même?* Job le demandait, et nous serions bien tentés de le deman-

der comme lui, si bien mieux encore que lui nous ne savions d'avance la réponse. La réponse c'est que *la mort opère en nous*, comme dit saint Paul, afin que la vie de Jésus y abonde de plus en plus. Terrible et mystérieux travail, où la pauvre âme se meurt de mille morts avant d'arriver au grand résultat, qui est de se bien mourir à elle-même? Quoi d'étonnant dès lors qu'elle soit si profondément affligée? Elle l'est tout simplement *jusqu'à en mourir*, et c'est bien un des sens les plus réels de la parole du Sauveur agonisant.

Vous me demandez, ma bien chère Fille, si, dans cet état si douloureux et si violent de contradiction avec vous-même, vous pouvez glorifier Dieu en quelque chose. Je réponds que oui, et mille fois plus que vous ne le feriez par toute autre voie. Pourquoi? parce que toute vie véritable suppose la mort, ou la donne, dans le degré où elle existe et devient féconde. C'est la loi. Le Maitre l'a subie, et n'en exemptera pas ses serviteurs. Plus ils sont destinés à vivre de sa vie ici-bas et au ciel, plus ils auront à entrer dans sa mort, et Lui seul peut savoir jusqu'où dans son amour il creusera leur tombeau.

Mais à telle profondeur qu'il descende, la nuit et le froid ne s'y feront pas complètement. Comme autrefois, la petite lampe funéraire, l'étincelle sacrée de l'espérance et de l'amour brillera toujours au fond. Vous le sentez vous-même, et vous ne pouvez pas ne pas le sentir. De là cet attachement *quand même*

à votre vocation, cet abandon, votre ressource suprême, et qui finit toujours par l'emporter ; de là, enfin et surtout, cette consolation étrange dans l'humiliation, consolation qui n'a rien de ce monde, ni de vous, et qui à elle seule suffirait à vous rassurer pleinement sur tout ce qui se passe en vous, et à en donner à vos directeurs la véritable interprétation.

Pourquoi ne pas parler de cela à votre Supérieure, quand vous allez à elle, comme c'est votre devoir, dans vos moments de grande désolation ? Vous ne lui montrez donc de vous-même que la superficie ? Montrez-lui donc aussi au fond de tout cela l'*étincelle* divine. Autrement vous risquerez qu'elle s'égare et se perde dans vos ténèbres. Quant à moi, à qui vous n'avez jamais rien caché, je m'y suis retrouvé dès l'abord, et j'y vois clair de plus en plus. — Donc, plus de simplicité encore, plus d'humilité, dans vos rapports de direction. *C'est la petite mendiante, qui vous demande un peu de pain.* Vous savez ce charmant couplet ; chantez-le souvent. Que l'on vous donne ou non, il vous fera toujours grand bien.

Nous sommes déjà convenus que vous ne devez pas vous livrer à ces grands désirs de sortir de ce pauvre monde. Ce serait tout d'abord sortir de votre voie d'abandon, et par là même, comme vous l'avez pensé, reculer peut-être indéfiniment le moment de l'appel divin.

Plusieurs saints ont regardé une vie plus longue comme une très-grande grâce. Ils savaient qu'une

fois au ciel, la vie est stérile pour la gloire de Dieu, et, à ce point de vue, un jour sur la terre leur paraissait préférable à des siècles au ciel. Bref, jouir de leur amour pour Dieu leur semblait bien doux ; mais ils trouvaient plus doux encore de pouvoir l'augmenter tous les jours.

Deux de nos Enfants de Marie se sont donné rendez-vous au ciel le jour même du Vendredi-Saint : Mme Cécile du Boisguéhenneuc, Dame du Sacré-Cœur, et Mme Marie de Régnon, des Réparatrices. Leurs morts ont été admirables. Vous en verrez les détails dans le compte-rendu de notre Association, que j'aurai soin de vous envoyer.

Je ne doute pas du grand fruit de votre Retraite. L'orage qui l'a précédée a été trop violent pour n'être pas suivi de beaucoup de calme et de sérénité. Il ne faudra pas manquer d'y renouveler votre vœu, au moins quand vous retrouverez votre confesseur ordinaire. Si une ouverture à fond vous répugnait avec le Père de la Retraite, je ne vois pas trop pourquoi vous vous l'imposeriez. Vous savez sans doute que c'est un autre P. Richard, de Nantes, que vous deviez avoir. Je ne connais pas celui d'Angers ; mais on m'a dit de lui beaucoup de bien.

Je vous bénis, ma bien chère Fille, de toute la pieuse affection de mon cœur. C'est une large bénédiction en N.-S.

*
* *

XXXVIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 6 août 1868.

Votre avant-dernière lettre, ma bien chère Fille, au sujet de votre Retraite, m'avait donné beaucoup de consolation. Non certes, vous n'y avez pas fait fausse route. Deux épreuves de confessions, c'était bien assez, et vous auriez eu tort d'aller plus loin. Tout ce qui vous jette en dehors de votre voie de confiance et d'abandon vous est décidément mauvais, soit dans la direction, soit dans la prédication. Dieu s'est chargé d'ailleurs de vous montrer par le résultat, que vous aviez suivi la bonne route. La paix de l'âme retrouvée, la source de la prière rouverte, les antipathies disparues, c'est bien la sanction divine sur la marche adoptée. Que plusieurs autres aient trouvé profit là où il n'y avait pour vous qu'inconvénient, c'est chose trop heureuse. Jugez donc de la situation d'un prédicateur prenant à rebours son auditoire entier pendant huit jours consécutifs ! Ce serait à en tomber malade des deux côtés. Dieu ne permet guère cela.

Après la consolation de la Retraite, l'état ordinaire. C'est l'étoile qui se cache après s'être montrée. Le chemin, pour être difficile, n'en est ni moins sûr ni moins direct ; bien au contraire. Du reste, tant que vous aurez, comme vous êtes obligée d'en convenir, *la paix dans un profond amour de la divine vo-*

lonté, vous porterez vous-même le signe authentique de la sûreté et du bienfait de votre situation intérieure vis-à-vis de Dieu.

Cette humiliation publique, après le troisième degré d'humilité médité le matin même, et le bonheur intime que vous en avez ressenti, c'est bien remarquable et bien bon. Quelle exécution en place de Grève ! Si Notre-Seigneur n'est pas là, je ne vois pas trop où il pourrait donc être.

J'approuve fort vos résolutions. *Pas de causes secondes*, c'est bien cela. Tout venant directement de la volonté ou de la permission de Dieu, le bien comme le mal, ou ce qui paraît tel. Vivent les difficultés, les buissons d'épines, en dedans comme en dehors de nous ! Dieu aidant, nous les changerons en autant de massifs de fleurs.

Je me presse, parce que nous avons dans dix jours notre Congrégation provinciale à Paris, et que des travaux préparatoires m'enlèvent d'ici-là jusqu'à ma dernière minute. Je pense être de retour à Nantes pour le 29.

Un de nos Pères doit aller prochainement donner la Retraite aux Visitandines de votre ville. Je profiterai de cette bonne occasion pour vous faire passer le compte-rendu de nos Enfants de Marie.

Je n'ai pas manqué de dire la Sainte Messe à votre intention le jour de la fête de votre bienheureuse patronne.

Croyez, ma bien chère Fille, à la part intime que

je prends à vos chagrins, et comptez que mon cœur vous donne tout ce qu'il peut donner en Notre-Seigneur.

*
* *

XXXVIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 11 novembre 1868.

Ma bien chère Fille,

Le Père ***, qui part demain pour une Retraite aux Dames de Saint-Thomas, vous fera parvenir ce mot, et deux des comptes-rendus des Enfants de Marie. Je n'ai pu malheureusement retrouver celui de 1866-1867, auquel je tenais le plus. Je ne désespère pas d'y arriver.

Votre état intérieur, je le vois, est toujours bien pénible, ou plutôt extrêmement douloureux. Quelle prison cruelle que celle où tous les jours sont ainsi fermés, tant du côté divin que du côté humain! On voudrait tant sortir de soi-même, et l'on s'y trouve impitoyablement refoulée, et comme condamnée à ne vivre que de ce moi misérable, qui est ce que l'on déteste le plus! Oh! oui, c'est là une privation de Dieu qui ressemble singulièrement au purgatoire. Le tourment des âmes qui y souffrent n'est-il pas surtout d'être comme clouées à elles-mêmes, loin de toute vue et de tout sentiment de Dieu? Mais aussi, comme ce martyre expie, comme il purifie, comme il devient la mort de tout amour-propre, et comme finalement il

ne laisse de présent, de vivant, au fond de ces âmes, que ce Dieu si absent et si nul pour elles en apparence! — Heureuses au fond, et heureuses mille fois, celles que Dieu appelle dès ce monde à passer par ces épreuves! L'amour-propre ne saurait y résister bien longtemps. Il reste en définitive au fond de ce creuset, et rien alors n'arrête l'essor de l'âme vers Dieu. Le purgatoire s'est fait sur cette terre, et rien n'empêche le ciel d'y commencer. Il en sera ainsi pour vous, ma bien chère Fille ; je l'espère de toute mon âme.

En attendant, rassurez-vous pleinement sur cette situation intérieure. Je vous l'ai toujours dit, et je vous le répète plus fortement que jamais. Vous avez en vous des signes infaillibles du règne du bon Maître. Entre autres ce besoin *immense* de la prière, et cette soumission à la volonté de Dieu, qui revient toujours et enveloppe et domine tout dans votre âme. Je pourrais ajouter votre soif du bien des âmes, de celles particulièrement qui vous sont confiées. — Avec ces trois garanties, il n'y a pas d'illusion possible. — Donc, combattez courageusement cette *terreur*, soit pour vous-même, soit pour vos pauvres malades. Croyez fermement à l'amour de Notre-Seigneur pour votre âme, non pas à un amour ordinaire, mais à un amour tout spécial ; voyez dans cet amour à part la cause unique de vos souffrances, et, autant que possible, n'en cherchez pas d'autre sur cette pauvre terre.

Merci de cœur, de m'avoir parlé de votre santé ; c'est un progrès en simplicité, et partant, en per-

fection. Je n'ose pas trop espérer que Dieu vous donne jamais une santé bien robuste; mais j'ai la douce confiance qu'il vous laissera longtemps l'aimer et travailler à le faire aimer, sur cette pauvre terre. En somme, je crois que votre dilemme, qui conclut en toute supposition à travailler de votre mieux dans votre sainte mission, pourrait bien être en vous une inspiration de la grâce, sauf pourtant les droits de l'obéissance, et ceux de la prudence chrétienne. Voilà une large concession, qui ne laisse pas que de m'effrayer au moment même où je la fais, et qui bien assurément procède uniquement de ma conscience.

Si vous trouviez la Vie de sainte Thérèse par le Père Ribera, vous la liriez, je crois, avec plaisir et profit. J'endis autant de la Vie du Père Barrelle, qu'on vient de publier. Le style laisse peut-être à désirer, mais le fond est bien riche, et, pour mon compte, j'en ai éprouvé un grand bien.

Le départ du Père *** me presse.

Adieu donc, et comme vous le dites, au pied de la croix. Vous ne vous êtes pas trompée, j'y suis plus que jamais.

*
* *

XXXVIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 18 Février 1869.

Ma bien chère Fille,

C'est un mois terrible que le mois de janvier, et celui de février ne vaut guère mieux pour les loisirs

épistolaires. Vous n'avez que trop à vous en apercevoir. Combien je voudrais pouvoir vous promettre amendement !

En attendant, Dieu continue en vous son œuvre, je le vois avec bonheur. C'est un progrès véritable que cet apaisement d'âme. Oui, c'est comme un port après la si longue tempête, que ce calme, amer encore sans doute, mais bien moins douloureux que les soulèvements et les révoltes passés. Peu à peu, il deviendra moins triste, et vous devez chercher à ce que cette nuance n'y domine pas trop. Le bonheur de vous sacrifier, de souffrir pour un Dieu qui a tant fait pour vous, doit se faire sentir au milieu de cette tristesse, la dominer, la pénétrer. C'est le rayon de lumière dans votre nuit, de miel dans votre amertume. Croyons, croyons qu'il n'y a qu'une seule puissance, qu'une seule distinction, qu'un seul bonheur dans ce pauvre monde, celui de porter notre croix à la suite, et le plus près possible de notre Maître, et à force de le croire, nous finirons bien par le sentir, assez du moins pour notre sérénité et notre consolation au milieu de toutes nos épreuves.

Comment, du reste, la pauvre nature assisterait-elle sans quelque tristesse à ce dépouillement rigoureux des créatures et d'elle-même, par lequel il lui faut plus que jamais passer? Laissons-la donc crier, c'est son droit; mais au fond, réjouissez-vous de ses pertes, et chantez de bon cœur *sa chanson de mort.* L'enfant du Calvaire n'aurait-il pas le courage du sau-

vage enfant des forêts ? Pardon de ce souvenir quelque peu romantique, mais d'application profondément chrétienne.

Donc, tendance à vous réjouir, plutôt qu'à vous attrister; mais avant tout, et au-dessus de tout, abandon complet à ce Dieu qui veut vous être tout, à ce Dieu qui immole, qui isole, et souvent désole au gré de son amour, et dans la mesure de celui qu'il veut nous donner pour lui. Un grand *fiat* perpétuel, ça été dès le principe votre voie; il faut continuer et finir par là. Que la prière soit difficile, et le prochain plus encore, et nous plus insupportable que tout le reste, *Fiat, Fiat*. Et si, selon la devise citée, que j'admire, mais que je n'admets pas tout-à-fait, il fallait toujours *combattre* et jamais *vaincre, Fiat* encore, *Fiat* plus que jamais; ce serait l'éclatant triomphe de l'humilité, de la confiance et de l'amour.

Je remercie Notre-Seigneur de vous donner assez de forces pour continuer vos offices, et je lui demande de bénir votre zèle auprès de vos nouveaux malades. La nature de leur maladie les prédispose mieux que d'autres, ce me semble, à un retour à Dieu. Mais, d'autre part, n'offrirait-elle pas pour vous quelque danger spécial? Raison de plus pour des précautions et la continuation des adoucissements apportés à votre régime. Pas de scrupules à cet égard, je vous supplie. Je décide formellement qu'il y a ici question de conscience, à votre point de vue et à celui du prochain.

J'avais vu avec bonheur dans le journal l'admission à Saint-Cyr de votre jeune frère. Quelle consolation pour votre si bonne mère ! Elle aussi, c'est la croix surtout qui en aura fait une sainte. Ne manquez pas de lui offrir à l'occasion mes meilleurs souvenirs.

Priez spécialement pour nos Enfants de Marie. Nous traversons cet hiver une véritable crise, d'où notre règlement, je le crains, ne sortira que meurtri. Jamais le démon et le monde n'avaient montré tant d'acharnement, et ce sont, je rougis de le dire, des maris chrétiens et même pieux qui ont été leurs plus entêtés auxiliaires. *Et inimici hominis domestici ejus.* Oui, vraiment, on n'est trahi à fond que par les siens.

Croyez, ma bien chère Fille, à tous mes souhaits et à tout mon pieux dévouement.



XXXIXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 10 juin 1869.

Ma bien chère Fille,

Que ce que Dieu aime est donc bien aimé, et ce qu'il garde bien gardé! J'admire les voies par lesquelles son Cœur vous guide, et n'ose presque lui demander de vous les rendre plus douces, tant je les trouve les meilleures pour sa gloire et pour votre bien! Oui, je l'affirme de nouveau, en pleine certitude, comme en pleine connaissance de cause, vous marchez par le chemin qui mène à Dieu, et qui y mène droit et vite.

Vous avez en effet une vocation à part, ma bien chère Fille, et c'est, comme Dieu vous le fait comprendre, la souffrance *souffrante*, humiliée de ne pas se sentir aussi généreuse qu'elle le voudrait. C'est le dépouillement, le crucifiement avec Jésus. C'est son vinaigre et son fiel dans ce profond calice d'amertume trouvée en soi-même et dans les autres. C'est toute satisfaction, tout bonheur ajourné au ciel avec un fond de paix pourtant et d'invincible espérance. Oh! oui, Dieu est là, et, malgré ses sévérités apparentes, il y est avec tout son cœur. Donc, pas de doute sur le fond de votre disposition. Aucun souci de ce que vous ne désirez pas la souffrance. Ce serait sans doute une trop sensible consolation pour vous. Dieu vous la donnera quand il la jugera convenable. Il suffit maintenant que vous restiez dans votre grand *fiat* de résignation et d'abandon complet. N'est-ce pas déjà un immense acquis? Jugez-en par ce qu'il vous en a coûté pour y arriver. Que de morts de tous les genres pour entrer un peu pleinement dans cette vie! Dieu veuille qu'au moins les forces physiques ne succombent pas entièrement dans ce broiement général. Mais ne dites pas que vous n'aurez tant souffert que pour arriver à *ne plus savoir aimer*. Il est une chose meilleure que l'amour au sens ordinaire. C'est d'aimer énergiquement, constamment, sans en avoir le sentiment, ni à plus forte raison la jouissance. Mourir à tout le reste est peu de chose. L'épreuve des épreuves est de mourir en quelque sorte à son propre cœur,

même dans ce que la grâce y met de meilleur, de plus pur et de plus divin.

Vous avez bien fait, ma chère Fille, de ne point tenter d'ouverture à fond pendant votre Retraite; Notre-Seigneur s'est évidemment chargé de vous la faire faire lui-même, par l'intermédiaire de son grand interprète saint Ignace. C'est un vrai don que cette intelligence et cet amour des Saints Exercices. Peu d'âmes en ont la clé. Gardez-la bien et servez-vous-en souvent, même pendant le cours de l'année. Saint François Xavier n'a jamais eu d'autres sujets de méditations. J'approuve complètement vos résolutions. Elles sont vraiment l'effet d'une lumière toute surnaturelle. Oui, oui, travaillez à mieux conformer *l'extérieur à l'intérieur* dans vos relations avec vos sœurs. Ce n'est que Dieu qui se réserve de regarder au cœur. Le prochain n'y peut voir, et c'est seulement de l'extérieur qu'il juge et qu'il s'édifie. Retranchez donc le plus possible les trop grandes vivacités, et ne vous permettez aucun blâme ou critique que dans les circonstances bien déterminées où le devoir vous y oblige. — Excellente résolution encore, que celle de ne vouloir qu'avec modération ce qui vous paraît le bien de la Communauté ou de l'Hôpital. Tout le zèle des Saints Anges occupés à notre garde leur laisse la profondeur de leur calme et de leur résignation aux volontés ou permissions de Dieu. Et puis, il est des biens qui doivent passer avant tous les autres; et, dans une communauté surtout, l'obéissance, la cha-

rité, le bon esprit, l'union des cœurs, sont évidemment de ce genre. — J'adopterais encore votre formule, bien qu'un peu effrayante, relativement à votre santé : *Aller jusqu'au bout de ses forces,* sans s'exposer toutefois à aller au-delà. Dans le doute sérieux à cet égard, consulter, et obéir simplement. J'en dis autant pour la suppression des exercices de piété du matin. Je crois qu'il ne faut pas la prendre sur soi, mais s'y faire autoriser, à tous risques et périls.

Combien je vous félicite et suis heureux de vos succès de Carême parmi vos pauvres malades ! N'oubliez pas que je suis du nombre, et continuez à frapper pour moi à la porte du Divin Cœur. Me voici condamné à une septième année de supériorité, avec la rude obligation de rebâtir la maison à peu près tout entière. Que Dieu me vienne en aide !

J'ai retrouvé la circulaire de 1867 des Enfants de Marie ; je vous l'envoie avec celle de cette année.

Tout à vous, ma bien chère Fille, dans le Cœur Sacré de Jésus.

* *
*

XLe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 26 septembre 1869.

Ma bien chère Fille,

Vous ne voyez que trop où j'en suis par le délai de cette réponse à vos deux dernières lettres. Je ne sais plus, je ne puis plus, suffire à rien.

Bénie soit la main de Dieu qui vous conduit si manifestement ! Il y a progrès évident depuis votre Retraite ; c'est un bonheur pour moi de le constater et de vous le dire. Quoi de plus précieux que ce jour qui s'est fait en vous sur le dessein de Dieu en vous plaçant dans le milieu où vous êtes ? Comme il est vrai que vous deviez y avoir à souffrir presque également et plus encore de vos qualités que de vos défauts ! De tout cela Notre-Seigneur vous a fait des croix. N'est-ce pas le meilleur emploi de tout ce qui se trouve en nous, le meilleur moyen pour faire tout valoir à sa plus grande gloire et à notre plus grand bien ? Oui, sans doute, ailleurs de plus grands résultats en apparence ; mais beaucoup moins de mort, et partant, beaucoup moins de vie réelle. Ces combinaisons-là, Dieu seul les sait faire. Nous n'y arriverions pas, et c'est beaucoup quand nous finissons par en comprendre le mystère. Enfin nous y venons en passant par Nazareth, la plus étonnante des inutilités au sens humain ; et cessant de nous en prendre, soit à notre prochain, qui n'en peut mais, soit à nous-mêmes, qui n'en pouvons guère plus, nous nous attachons de tout cœur, et en tout repos d'âme, à la part que Dieu nous a choisie, bien persuadés que la meilleure de toutes est celle qui ressemble le plus à celle qu'il s'est faite à lui-même, l'humiliation, l'anéantissement, la mort sur la croix et dans le tabernacle.

Que dans cette situation la vie n'ait pas grande sa-

veur, je le comprends de reste; et Notre-Seigneur ne saurait avoir pour désagréable le peu de cas qu'on en fait, la bonne envie que l'on aurait de la changer pour la vie du ciel. Mais, à côté de ces désirs, qui témoignent hautement de notre entente foncière et cordiale avec Dieu, il faut la résignation entière, l'abandon complet à sa volonté, acceptant également d'aller à lui dès demain, ou de vivre cent ans dans la situation où il nous a placés.

Combien cette acceptation n'est-elle pas méritoire, quand chaque jour est un vrai chemin de croix, où chaque pas a sa douleur, et fait presque désespérer de la possibilité du pas suivant? Ainsi, ma bien chère Fille, Dieu rassemble pour vous dans une seule journée, en fait de difficultés et de répugnances, ce que souvent il ne distribue pas à d'autres âmes, bien à lui cependant, dans un intervalle de longs mois ou même d'années nombreuses. Eh bien! oui, je crois qu'il vous faut aller ainsi, contre vent et marée, tant que vos Supérieures ne vous diront pas: c'est assez. Ainsi faisaient les Saints; ainsi vous devez faire. Quand la souffrance et le sacrifice sont mêlés à ce point à nòs œuvres de zèle et de charité, comment voulez-vous que Dieu n'y verse pas son abondante bénédiction?

Je ne m'étonne pas que la Vie du P. Barrelle vous ait fait plaisir et profit. Le fond en est vraiment des plus édifiants. J'ai beaucoup connu le P. Barrelle. De nature et de grâce, c'était un homme des plus re-

marquables. Dans un genre tout différent, avez-vous lu l'Histoire de Notre-Dame-de-Lourdes par Henri Lasserre ? C'est un récit des plus intéressants, qui vous fera, je n'en doute pas, grand plaisir.

Quelle chute effrayante que celle de ce pauvre Père Hyacinthe ! Hélas ! à quoi servent les dons éminents dans l'ordre naturel, quand ils n'ont pas la sauvegarde d'une profonde humilité !

Les occupations matérielles m'absorbent. Puissé-je les sanctifier avec tous les soucis qu'elles me donnent ! Ce n'est pas une petite chose que de rebâtir toute une maison.

Prions bien l'un pour l'autre, ma bien chère Fille, et croyez à tout ce que je vous suis en Notre-Seigneur.

*
* *

XLIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 10 février 1870.

Ma bien chère Fille,

Combien je prends part à toutes vos peines ! J'aurais voulu vous le dire plus tôt, mais impossible. Vous voilà donc décidément recluse, et comme enterrée toute vivante ! Au moins jusqu'ici votre cœur avait un débouché, et il semblait si nécessaire ! Mais non, il fallait encore mourir à cette consolation, mourir à cette vie si bonne et si belle dans les autres, pour retomber tout

entière sur vous-même, c'est-à-dire sur votre croix la plus intime et la plus douloureuse. C'est maintenant que vous portez vraiment la ressemblance du Divin Crucifié, crucifiée vous-même des pieds, des mains et du cœur ! Ah ! que de morts diverses il faut donc pour mourir véritablement et définitivement à soi-même !

Dieu vous avait destinée à cette mort complète, ma bien chère Fille, à laquelle n'arrivent qu'un bien petit nombre d'âmes. Il n'avait mis et laissé pendant longtemps se développer en vous toutes les puissances de la vie, que pour en faire un jour un sacrifice plus glorieux à Lui, plus méritoire pour vous. Ce sacrifice, par sa grâce, est déjà bien avancé. Il reste peu, je crois, à mourir en vous, bien que ce peu fasse encore quelquefois bien du bruit et bien du mal.

Ce mal, au point de vue de la conscience, est du reste plus apparent que réel. Notre-Seigneur a eu dans sa Passion des heures qu'il a dites livrées aux Puissances des ténèbres. Tout pouvoir semble alors leur avoir été donné d'en haut contre nous, et pour comble, Dieu semble se retirer. Alors, le cri de suprême détresse : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée?* — Mais ces abattements, ces chutes, si vous le voulez, n'empêcheront pas la continuation, la consommation du sacrifice. Sur le vrai chemin du Calvaire on ne tombe que pour se relever, et marcher plus généreusement à la mort.

Quelle bonne et pénétrante lumière vous avez reçue

du mystère de Jésus agonisant! Que de fois encore vous aurez à vous prosterner à ses côtés, la face contre terre, seule avec Lui seul dans la nuit profonde : désolée, abandonnée, trahie, ce semble, par les vôtres, hélas! et aussi par vous-même. Et pourtant, vous le voyez, il n'y a pas que le calice terrible dans ces agonies, il y a l'ange aussi, et mieux que l'ange, il y a le Maître Divin qui d'un mot fait le calme dans la tempête, met la vie dans la mort, et change notre enfer en ciel. Comment douteriez-vous de son amour et du vôtre devant un pareil miracle? Croyez que ces moments de consolation reviendront quand ils seront nécessaires. Mais n'en demandez, ni la continuité, ni même la fréquence. Laissez Notre-Seigneur vous conduire et vous aimer comme il l'entend.

Vous me demandez de mes nouvelles, ma bien chère Fille! Elles sont aussi peu intéressantes que possible. Mes yeux s'en vont grand train, mes forces s'usent, et mon cœur est triste, et le sera, je le sens, jusqu'à la mort, qui ne peut être bien éloignée. Mais j'aime mieux l'agonie avec Jésus que toutes les jouissances de cette pauvre vie, et ma place, comme la vôtre, est en Gethsémani, jusqu'à la fin.

Il y a aujourd'hui deux ans que j'avais la consolation de vous voir. Cette pensée m'est douce et triste à la fois. Je la conserve un peu comme une relique; car je ne pense pas qu'il nous soit désormais donné de nous revoir sur cette terre.

Vous avez sans doute appris la mort du Père Desbouillons, mort douce et sainte comme sa vie.

Inutile de vous dire, ma bien chère Fille, combien vous m'êtes toujours présente devant Dieu.

*
* *

XLIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 16 juin 1870.

Ma bien chère Fille,

Ma vue se trouble de plus en plus, et je ne m'en sers qu'avec grande difficulté. C'est une rude épreuve pour moi, et la raison de la rareté de mes lettres. Croyez que mon cœur en souffre ; car, ai-je besoin de vous le dire, il vous reste tout dévoué. Pourquoi ne puis-je vous le témoigner plus fréquemment et plus longuement ?

Mais voyez la bonté de Notre-Seigneur. Il ne permet le silence de ses organes que pour parler lui-même comme il sait le faire. Oh ! que c'est bien sa parole que vous avez entendue dans votre Retraite ! Ce n'était pas assez de tant souffrir de vous-même et des autres, d'être si humiliée à l'intérieur et à l'extérieur ; il fallait encore, et ce bon Maître vous l'a dit, que cette agonie devînt toute simple, toute douce, tout aimable et même toute gracieuse. Agoniser avec grâce était autrefois le mérite suprême des

gladiateurs dans l'arène, et c'est aussi le comble de la perfection dans la passion et la mort chrétiennes.

Que l'on ignore donc vos souffrances et même que l'on vous croie heureuse. C'est tout ce qu'il y a de plus dur à la nature, mais de plus précieux devant Dieu.

Et, après tout, se trompera-t-on au fond en croyant à votre bonheur ? Vraiment, non, ma bien chère Fille, et combien vous envieraient vos souffrances pour en avoir les admirables compensations ! De ce martyre d'inoccupation, d'isolement, d'impuissance et d'humiliation, Dieu vous fait un fond de paix, d'assurance, de consolation même, qui, pour n'avoir pas de nom dans la langue des hommes, n'en a au sens divin qu'une plus merveilleuse réalité. Aussi, voyez comme tout-à-coup de ces ténèbres jaillit l'éclair, de ces cendres la flamme, de cette mort la vie ; en un mot, comme votre jardin des Olives se transforme quelquefois en véritable Eden.

Laissez donc faire à Dieu, ma bien chère Fille ; marchez jusqu'au bout son chemin et non le vôtre. S'il vous mène un peu rude et vite, c'est qu'il tient à abréger votre épreuve. Je le lui demande de tout cœur, pourvu qu'il n'abrège pas en même temps votre vie. Pourquoi ne me dites-vous rien de votre santé ? Ce n'est pas d'un bon augure.

Moi, je n'ai pas de mal à vous dire de la mienne, à part la menace de cécité. Quant au spirituel, croiriez-vous que la pensée dominante de ma Retraite,

faite en février, a été justement celle de l'union à Jésus agonisant ? J'ai été bien frappé de cette analogie, et nous voilà vraiment plus en communication que je ne pensais de vues et de biens spirituels. C'est certainement vous qui m'aurez obtenu cette grâce par votre grande charité d'avoir si souvent présents mes immenses besoins d'âme. Je trouve une vraie consolation dans cette ressemblance inespérée. Malheureusement il m'en manque beaucoup d'autres.

Je suis bien enchanté aussi que nous puissions dire tous deux : *Notre Père saint Ignace*. Je veux plus que jamais prendre comme vous l'habitude de ces colloques avec lui. Ah ! il faudra toute sa charité paternelle pour faire quelque chose du cœur de son si vieil enfant. Vous, au moins, vous lui offrez un cœur encore tout jeune, et combien il prendra plaisir à le former sur le modèle du sien ! Ce recours filial et perpétuel était, vous le savez sans doute, une des grandes dévotions du Père de Ravignan.

Voici trois morts dans notre maison depuis le mois d'octobre : les PP. Desbouillons, Richard et Laurent. C'est une grande épreuve pour notre maison ; elle diminue en ouvriers à mesure qu'elle augmente en bâtiments.

Les vocations vont leur train dans les Enfants de Marie.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon dévouement de cœur en Notre-Seigneur.

*
* *

XLIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 1er septembre 1870.

Ma bien chère Fille,

Avec vous je n'ai rien à cacher. Ma vue s'en va d'une manière effrayante, et il n'y a pas de remède à espérer; c'est une goutte sereine. Tant que je le pourrai cependant, je vous écrirai moi-même de loin en loin un petit mot. J'aurais une répugnance extrême à me servir d'un intermédiaire; ce ne sera du moins qu'à la dernière extrémité. En cas de mort, c'est différent, et j'adhère pleinement à la convention que vous me proposez, le cas échéant.

Je partage intimement vos poignantes inquiétudes au sujet de votre jeune frère. Votre bonne mère m'a écrit à son sujet, et je lui ai répondu. Vous êtes sans doute sans nouvelles comme tant de malheureuses familles de Nantes. Au moins, vous le savez en grâce avec Dieu. Quelle guerre affreuse! Quelle punition! Dieu, je n'en doute pas, sauvera la France; mais à quel prix? C'est parce que je compte sur toutes ses miséricordes, que je tremble sur les épreuves qu'il voudra nous faire subir pour nous en rendre moins indignes. Des victimes d'expiation sont pour cela nécessaires. Il y en a des milliers et des milliers au point de vue naturel. Mais c'est au point de vue surnaturel que Dieu surtout les exige. Là, une seule en vaut dix mille. A nous de lui en fournir en ce genre.

Notre-Seigneur a bien manifestement agi en vous dans ces derniers temps, ma chère Fille. La paix est venue ; la paix dans la souffrance et l'humiliation ; quoi de meilleur et de plus sûr ? C'est bien là la paix qui est la sienne, que seul il peut donner, et que nul ne saurait nous enlever. La confiance invincible en est la base, et, Dieu merci, elle ne vous a jamais manqué. Mais c'est la paix dans la guerre, guerre acharnée contre l'amour de nous-mêmes, au profit et au triomphe complet de l'amour divin.

Que de ruines, que de blessures, que de morts, pour en arriver là ! N'importe, il y faut tendre à tout prix. *Amorem tui solum* ! C'est le mot de saint Ignace. Que tout nous soit bon pour cela, nos déceptions dans les autres comme dans nous-mêmes, nos faiblesses, nos troubles de conscience. L'amour doit surmonter et utiliser tout cela. Sensible ou non, il y suffit et doit savoir se passer de tout le reste, même de sa propre conscience. Ainsi se réalise de plus en plus l'admirable devise : Ce n'est pas moi qui vis, pas plus que ce n'est moi qui souffre ; c'est Jésus-Christ qui vit et qui souffre en moi.

Un mot de réponse à vos questions. — Il ne faut pas changer votre régime. Vous n'êtes pas encore assez consolidée pour cela. — Ne vous astreignez pas à noter pour l'examen. — Ne changez pas votre manière de méditer, tant que Notre-Seigneur ne vous la changera pas lui-même. Jusque là restez dans votre oraison *Gethsémanienne ;* elle en vaut bien une autre. —

De temps en temps dites en direction vos répugnances, sans beaucoup les détailler, à moins qu'on ne le provoque. C'est plus dans l'esprit d'humilité et d'obéissance qu'un perpétuel renfermé.

Nantes est tranquille, au moins provisoirement. Nous allons très-probablement prendre chez nous quelques blessés. Ils seront dans cette chapelle supérieure que vous connaissez, suffisamment séparée de notre maison d'habitation. Que n'êtes-vous là pour les soigner!

J'attends de jour en jour ma déposition, que j'ai ardemment sollicitée à Paris et à Rome. — Oh! que j'ai besoin de vos prières, et quelle consolation pour moi de savoir que votre cœur me les donne si généreusement! Merci, merci mille fois, ma charitable et bienheureuse Fille. Que Notre-Seigneur, sa sainte Mère et notre commun Père saint Ignace m'acquittent envers vous!

Votre tout dévoué serviteur et père.



XLIVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 19 décembre 1870.

Ma bien chère Fille,

J'ai dû supprimer toutes mes correspondances. La vôtre restera la dernière, tant qu'elle ne sera pas de-

venue absolument impossible. Du reste, je ne souffre pas que des yeux. La santé générale est atteinte. C'est, je ne dois pas me le dissimuler, un dépérissement lent mais prononcé.

Par suite, j'entre dans votre douloureuse épreuve d'isolement et d'inaction. Puissé-je la supporter comme vous. Au fond, ma bien chère Fille, votre souffrance est bien plus grande que la mienne. Avec votre nature si ardente et si généreuse, se voir arrêtée, brisée, non pas à la fin, mais au milieu même de sa vie, dans la plénitude et la surabondance de ses forces morales et de toutes ses facultés, c'est là l'épreuve incomparable. Dieu vous en a trouvée digne, et, sans aucun doute, il vous donnera de plus en plus tout ce qu'il faut pour la supporter à sa plus grande gloire et à votre plus grand bien. Croyez sans hésitation aucune, que cette situation vous est meilleure que toutes celles où auraient pu se déployer votre dévouement et votre zèle. Il y a des façons de mort qui valent mieux que tous les genres de vie. Demandez-le à Nazareth et au Tabernacle.

C'est vraiment une chose admirable que la manière dont Notre-Seigneur s'y prend pour faire mourir ses élus privilégiés. Comparés à lui, les persécuteurs païens ne s'y entendaient guère. Ils avaient bientôt fait un martyr. Il y met, lui, bien autrement de temps et de soin. Mais aussi, ainsi que le chante David, combien *est précieuse devant lui la mort de ses saints !* Le plus intime de cette mort est bien

certainement, avec tous ses élans vers le ciel, le supplice de ses manquements et de ses fautes. On consentirait encore à être néant; mais on ne voudrait dans aucun sens être péché. Il faut pourtant que l'épreuve aille jusque là. Somme toute, il faut arriver comme à désespérer de soi-même, à ne plus se suivre ni se retrouver, dans la profondeur de sa misère. Une seule et grande chose reste alors: un fonds de confiance invincible, non plus par la vue et le raisonnement, mais par l'instinct et la pente irrésistible du cœur. C'est précisément là que vous en êtes, ma bien chère Fille. Vous me demandez si c'est à tort et par un *optimisme* mal entendu. Je réponds carrément *non*, et dis qu'il faut continuer à marcher par cette voie *jusqu'à ce que mort s'ensuive*. J'entends celle de l'amour de nous-mêmes, dans le degré voulu de Dieu.

Une fois arrivée là, vous ferez plus en quelques jours que vous n'auriez fait dans des mois et des années, pour votre bien et pour celui des autres. Et, dès maintenant, soyez très-persuadée que, dans votre vie de mort, vous vivez très-utilement pour ce double intérêt. Le prochain en particulier ne souffrira pas de la privation de vos soins immédiats. Notre-Seigneur se fera intermédiaire entre lui et votre croix de cruelle séquestration, et bénira au-delà de votre dévouement d'action votre zèle de résignation et de souffrance. Ne vous refusez pas la consolation de croire à cette vérité, pour moi bien certaine.

Quant à notre situation en général, je la vois absolument du même œil que vous, et j'en parlais l'autre jour aux Enfants de Marie dans des termes à peu près identiques à ceux dont vous vous servez. C'est le châtiment inouï d'un effroyable orgueil. Mais Dieu ne tue de cette façon que pour ressusciter. Oui, la France sortira de son tombeau de ruines et d'humiliation. Elle reprendra sa mission divine, qu'elle avait indignement oubliée, et son titre de fille aînée de l'Eglise, traîtreusement échangé contre un rôle de persécutrice. Mais il faut qu'elle se reconnaisse et s'humilie sous la main qui la frappe. En est-elle arrivée là ? Je tremble encore pour elle. Je tremble surtout pour Paris. Rome me fait peur pour lui.

Espérons pour nos deux villes jusqu'à présent épargnées. Elles font partie de la Bretagne qui, elle au moins, s'est montrée digne de son passé, et semble vraiment avoir droit de compter sur une protection spéciale.

Je ne veux pas vous quitter, ma très-chère Fille, sans bien vous mettre dans le cœur de Jésus et celui de sa sainte Mère pour l'année qui va s'ouvrir. Faites de même pour moi, je vous en conjure, et croyez à tous mes sentiments profondément dévoués en Notre-Seigneur.

*
* *

XLVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 1er juin 1871.

Ma bien chère Fille,

Un mot enfin ! J'ai bien peur que ce ne soit un des derniers ; je désespère de ma vue.

Vos dernières lettres m'ont consolé, et fait remercier Dieu pour vous. C'est beaucoup d'être rendue à vos chers malades.

Et pourtant l'épreuve intérieure continue et continuera longtemps encore. Que voulez-vous ? Dieu vous destine à un grand amour pour lui ; il faut bien que vous en fassiez les frais. Combien le mois qui commence va nous être précieux pour comprendre cela ! Est-ce que l'amour n'est pas *tout l'homme* ? Est-ce qu'en Notre-Seigneur il n'est pas *tout le Dieu ?* Où trouver ailleurs la force, la consolation, l'inspiration ? N'est-ce pas à cette source que, *Lui*, il les a puisées, et les puise tous les jours ? Comment les trouverions-nous autre part ? — Mais pour aimer, et jouir des magnifiques priviléges de l'amour, il faut souffrir. C'est l'explication de vos agonies, sanglantes, si vous le voulez, mais nécessaires, glorieuses, pleines d'espérance. De grand cœur j'accepte le rendez-vous que vous m'y donnez, et, certes, je ne saurais y manquer ; j'y suis à poste fixe, et ce sera, je le sens, jusqu'à la fin. Qu'importe, s'il doit sortir de là un

véritable amour, un cœur un peu semblable à celui du divin Maître? Se *faire*, à l'aide de son cœur, un *cœur pour lui*, n'est-ce pas là le grand but et le grand ouvrage? On dit : *faire son salut*; c'est *faire son cœur*, qu'il faudrait surtout dire.

Ils l'avaient tout fait pour Dieu, ces chers et vénérés Pères que nous pleurons aujourd'hui, mais que bien plus encore nous admirons et nous envions. Ils ont été jusqu'à la fin d'une sérénité qui allait jusqu'à la joie, soutenant, consolant, convertissant leurs co-détenus, entre autres le président Bonjean, qui répétait tout haut avant son exécution : *Chose singulière! c'est pourtant à ces Jésuites, à qui j'ai fait tant de mal, que je devrai le Ciel.*

Vous me dites, ma bien chère Fille, que tous les lamentables spectacles dont nous avons été, et dont nous sommes, témoins, inquiètent votre foi. Pour moi, j'avoue que la mienne en est singulièrement fortifiée. Jamais la main de Dieu ne s'est montrée plus à nu. Quel début! quel milieu! Et, on le verra, quelle fin! Dieu, par hasard, ne serait-il pas logique, et ne faut-il pas que tout se soutienne et se corresponde dans son œuvre?

Béni soit-il de ce qu'il a fait pour vos frères, pour l'aîné surtout! C'est vous qui avez fait cela : je le dis pour la vérité, et aussi pour votre consolation.

Il y aura du changement dans ma situation l'année prochaine; je suis trop fatigué pour continuer mon train de vie actuel. En attendant, je vous envoie trois

cantiques, qui ont occupé quelques-unes de mes soirées d'hiver.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon profond dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

XLVIe LETTRE.

A LA MÊME.

Vendredi Saint. — 29 mars 1872

Ma bien chère Fille,

Aujourd'hui, où la souffrance m'empêche de confesser, je veux au moins qu'elle me laisse vous écrire enfin un petit mot. Oui, j'ai beaucoup souffert, surtout depuis six mois, et, dans ce moment, un dépôt à l'intérieur de l'oreille me fait souffrir plus que jamais. Après tout, la souffrance physique ne sera jamais la plus rude à supporter. Vous en savez quelque chose.

Je vois par vos deux dernières petites lettres que vos affaires spirituelles vont bien, et combien j'en remercie pour vous le bon Maître ! Oh ! que vous êtes heureuse de vous sentir de plus en plus mourir à vous-même, et partant, vivre à Lui ! L'un ne va pas sans l'autre. Tout le travail est là : sortir de sa vie naturelle pour s'en faire une autre en Lui, et à Lui. C'est ce que, comme Dieu-Sauveur, il a fait Lui-même pour nous. Il a quitté sa vie naturelle du ciel

pour venir vivre à nous dans l'humiliation, la souffrance et l'amour, sur la terre, sur la croix, à son autel et jusqu'en notre cœur. Il sait du reste que cet échange de vie, si avantageux et glorieux qu'il nous soit, nous restera toujours difficile; et c'est à cause de cela qu'il s'est établi en permanence sur notre champ de bataille, pour nous encourager, nous soutenir, et nous en donner dans sa personne le perpétuel exemple.

Il m'est bien doux d'apprendre, ma chère Fille, que votre santé s'est améliorée. Oh! vous vivrez, vous, longtemps encore, je l'espère, pour aimer et faire aimer le Dieu qui vous a témoigné tant d'amour. Chaque jour de plus est un insigne bienfait pour une âme dont c'est là le grand et comme l'unique désir.

Jamais, du reste, la situation générale n'y a poussé davantage. Pour avoir aujourd'hui un lendemain, c'est en Dieu seul qu'il le faut chercher.

Croiriez-vous que, pendant ces derniers onze ou douze mois, j'ai pu, malgré mon fâcheux état de santé, venir à bout d'un travail presque herculéen, la révision, et en partie la refonte de 572 cantiques? J'avoue que j'en suis étonné et presque effrayé, tant il y avait à faire!....

Priez pour moi jusqu'au bout, ma bien chère Fille; je compte sur vous jusqu'à la fin. Ecrivez-moi toujours quelquefois. Si la réponse tarde, elle finit toujours, vous le voyez, par arriver.

Mes yeux ne vont pas bien, il s'en faut; mais enfin ils ne me refusent pas absolument le service.

Pauvres yeux! J'en avais dit trop de mal, puisqu'ils ont pu résister à la terrible épreuve des cantiques.

Croyez, ma bien chère Fille, et croyez comme personne, à tout mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.



XLVIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 29 juillet 1872.

Ma bien chère Fille,

Dans ce que vous me dites de votre Retraite, je ne vois que la suite de la conduite et des desseins de Notre-Seigneur sur vous. Oui, comme vous le dites, c'est plus de souffrance pour vous faire arriver à plus d'amour. Quel que soit l'état d'humiliation et de détresse, vous sentez cependant que vous aimez le bon Maître, et, qu'au fond, vous n'aimez que Lui. Cela suffit : c'est votre seul et précieux nécessaire : avec cela vous restez à jamais en mesure de tout souffrir et de tout faire. Du reste, la consolation, même sensible, ne saurait vous faire indéfiniment défaut. Impossible que le feu sacré, quand on le porte dans son cœur, ne donne, et extérieurement, et intérieurement aussi, de ses nouvelles. Restez donc plus confiante, plus assurée que jamais, au milieu de vos nouvelles épreuves, dussent-elles augmenter encore. C'est comme une possession plus spéciale que le Cœur de

Jésus a voulu prendre du vôtre, à l'occasion de votre consécration. Les épines se sont multipliées, la blessure s'est élargie, la croix s'est enfoncée plus avant ; mais, croyez-le bien, la flamme aussi est devenue plus vive, et, pour moins jaillir au dehors, n'en brûle au-dedans que plus intense et plus pure.

Que vous dire maintenant de moi, ma bien chère Fille? L'état physique est triste, l'état moral pire, et l'état spirituel tout ce qu'il y a de plus pénible. C'est un rendez-vous général de douleurs ; *l'omnibus* est au complet. Oh! oui, priez pour moi, faites pour moi violence au Cœur de Jésus ; car j'ai vraiment de quoi faire pitié, même aux plus inconnus.

Restons intimement unis, ma bien chère Fille, dans le Cœur sacré, refuge de toutes les douleurs, source de tout amour et de toute espérance.

Votre humble et dévoué Père.

P.-S. — Ci-joint une petite Relique de nos Saints Pères martyrisés. Cela nous va.

*
* *

XLVIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Beaulieu, près Caen, 18 septembre 1872.

Ma bien chère Fille,

C'est ici que votre bonne lettre est venue me trouver après pas mal de circuits. J'avais grand besoin de repos, de changement d'air, de bains, etc. J'ai trouvé tout

cela dans les meilleures conditions possibles auprès d'un de mes frères, dont l'habitation, à la porte de Caen, est tout ce qu'il y a de plus agréable, de plus hygiénique et de plus tranquille. Aussi, depuis six semaines, en ai-je notablement profité pour ma santé. Demain je repars pour Paris, sans bien savoir encore combien l'impression de mon grand recueil de cantiques devra m'y retenir de temps. En tout cas, il est difficile que je rentre à Nantes avant la Toussaint. Cette époque passée, soyez assez bonne pour m'y adresser vos lettres ; car je me suis décidé, malgré toutes mes difficultés et répugnances, à faire l'impossible pour y rester encore une année. C'est, du reste, la pensée de mes Supérieurs, qui, à la rigueur, ne s'opposeraient pas à ma descente de croix, mais ont un parti très-pris de ne pas m'y pousser, encore moins de m'y aider.

Pour vous, ma sainte Sœur S.-S...., je vois avec bonheur que, si la croix vous est fidèle, vous en avez aussi, et de plus en plus, toutes les divines compensations. C'est à elle que vous devez le détachement de tout ce pauvre monde et de vous-même, et ce désir du ciel, et cet incomparable fond d'assurance, qui ne saurait vous manquer. Avec cela, on porte son vrai bonheur en soi-même, et, quelles que soient les tribulations, on est mille fois plus à envier qu'à plaindre.

Ne craignez pas la présomption, ma bien chère Fille. Votre invincible confiance ne porte en rien sur vous. Dieu a pris ses précautions à cet égard, et votre

assurance vient tout entière de lui. C'est celle qu'il demandait à saint Pierre, en le faisant marcher sur des flots agités. Par un pareil chemin la présomption n'est pas à redouter; la défiance seule est à craindre. Mais, plus heureuse que saint Pierre vous savez vous en préserver. Aussi, loin d'enfoncer, faites-vous droite et bonne route.

Je vous remercie mille et mille fois de tout ce que vous faites pour moi auprès de Notre-Seigneur. Jamais ce secours ne me fut plus nécessaire. Je crois souffrir autant qu'on le peut dans ce monde, et c'est avec la désolante pensée de ne pas savoir utiliser pour Dieu mes souffrances. Oh! la souffrance féconde! En est-il jamais trop? Mais la souffrance stérile! qui en dira l'amertume et le tourment? Priez donc plus que jamais pour moi; j'y compte, ma bien chère Fille, bien décidé à faire de mon côté tout ce que je pourrai pour m'acquitter envers vous.

Votre tout dévoué serviteur et Père en Notre-Seigneur.

*
* *

XLIXe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 21 janvier 1873.

Ma bien chère Fille,

J'ai été puni d'avoir un peu tardé à vous répondre. Dès la mi-décembre la chose m'est devenue impossible.

Depuis cette époque je garde la chambre, avec anthrax, fièvre quarte, etc., et je commence à peine à pouvoir m'appliquer à quelque chose, ne sachant pas trop encore quand je pourrai reprendre mes confessions. Vous voyez que Dieu ne m'épargne d'aucune façon, et il fait bien. Je sens que je ne suis plus bon qu'à souffrir, et au fond, y a-t-il autre chose qui nous soit *décisivement* bon?

Dieu nous fait la grâce de le comprendre, ma chère Fille, et cette grâce est rare et grande. Nous sentons que la purification intime de notre âme est à ce prix; que ce n'est que par la croix, appliquée à notre âme dans toute sa vertu, que nous échapperons à la double et terrible puissance, à la double et terrible étreinte de la nature et du démon. Il faut pour cela qu'un long et sanglant combat se livre dans le champ désolé de notre pauvre cœur. Tout ce qui est de nous et de l'enfer est condamné à périr, non de douce, mais de male mort, et par conséquent doit être flagellé, supplicié, et définitivement crucifié. Mais que d'oppositions, que de sentiments, quelle rage surtout du démon de l'orgueil, en voyant sa proie lui échapper! Violence, ironies, dérisions, sarcasmes blasphématoires, tout lui sera bon dans sa fureur contre notre humilité. Quand Notre-Seigneur l'a poussée jusqu'à l'excès dans sa Passion, voyez les inventions, les raffinements de l'enfer contre Lui. N'a-t-il pas été enveloppé, couvert, rassasié d'opprobres, plus encore que de souffrances, et cette passion n'est-elle pas avant tout une lutte en

champ-clos entre l'orgueil infernal et l'incompréhensible humilité d'un Dieu? C'est ce qui nous a mérité la grâce de devenir vraiment humbles, si impossible, si désespérée que soit la chose en elle-même. Donc confiance invincible au milieu de cette guerre! Que le démon s'arme de nous-même contre nous-même, ce qu'il ne pouvait pas faire en Notre-Seigneur; qu'il trouve partout, sauf dans notre intime volonté, des auxiliaires en nous ; que ses dérisions, ses blasphèmes, y aient même de désolants échos : qu'importe? Tout cela est nécessaire, admirablement utile à l'œuvre de Dieu en nous. Elle se continuera, elle se perfectionnera, elle se consumera ; portons-en au fond du cœur, non pas seulement l'espoir, mais l'intime assurance.

Jusqu'ici je n'avais encore écrit que quelques lignes. Vous avez mes premières pages, ma bien chère Fille, et à qui les donner mieux qu'à vous? Vous y avez tant de droits! Demandez seulement à Notre-Seigneur que je ne devienne pas aveugle tout à fait. J'en suis beaucoup plus menacé depuis le travail, il est vrai, beaucoup trop fort, de mes cantiques. Ces pauvres cantiques, l'impression en était à moitié, quand il a fallu forcément tout interrompre. Je vais tâcher de m'y remettre, et le gros volume paraîtra, je l'espère, au mois de Mars.

C'est justement dans ce mois de Mars que j'aurai mes 70 ans accomplis. A ce point de la route, le chemin cesse, ou du moins il n'en est plus de tracé; il faut marcher à travers champs, ou plutôt à travers

les marécages et les fondrières. Combien chaque jour nouveau me paraît un don de Dieu, et que je voudrais donc qu'il servît à préparer un peu le compte redoutable qu'il ne tardera pas à me demander!

Oh! que cette année nous en vaille dix! et plus encore, à tous deux, ma bien chère Fille! Qu'elle soit la plus féconde de votre printemps, puisque vous y êtes heureusement encore, et la moins stérile de mon sombre hiver! Continuez à beaucoup prier pour moi, et demandez que cette sorte de retraite d'un mois que je viens de faire ne me soit pas inutile.

Croyez toujours à tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

Lᵉ LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 29 avril 1873.

Ma bien chère Fille,

Votre Retraite va, sans aucun doute, vous affermir dans cette voie d'abnégation et de sacrifice, qui est si particulièrement la vôtre. Notre-Seigneur vous y mettra au cœur ces paroles si consolantes, dites après sa résurrection : « Et *moi*, voici que je suis avec vous, *tous les jours*, jusqu'à la consommation. Oui, *moi*, tel que vous m'avez vu dans mes souffrances et dans ma mort, *moi*, toujours le même dans la vicissitude des jours, et aimant spécialement jusqu'à la fin, ce que j'ai une fois aimé

d'un amour à part. Quel motif de confiance! Quelle source de courage et de générosité! Comment le premier besoin de notre cœur ne serait-il pas d'être le plus possible avec Celui qui veut lui-même être toujours avec nous, et jamais avec plus d'intimité, ne l'oublions pas, que dans nos souffrances, nos croix, notre mort à nous-mêmes?

Véritablement, il s'attache à nos croix du même amour qui l'a fait s'attacher à la sienne. C'est à sa croix qu'il a voulu devoir sa puissance; c'est surtout moyennant les nôtres, qu'il est puissant en nous.

Je suppose que votre santé ne va pas trop mal, puisque vous ne m'en parlez pas. Quant à moi, je deviens un *omnibus* de misères et d'infirmités. Les yeux sont à peu près perdus, et la brièveté de cette lettre ne vous le dit que trop. — *Amen! Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur!*

Croyez, ma bien chère Fille, à tout le dévouement en Notre-Seigneur de votre serviteur et Père.

*
* *

LIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 13 octobre 1873.

Ma bien chère Fille,

Vous avez mille fois raison de croire que, malgré mon silence forcé d'écriture, je ne vous oublie pas. Il

y a des âmes pour nous inoubliables. — Ce sont mes yeux maintenant qui font de plus en plus mon épreuve et mon impuissance ; car, depuis déjà plusieurs mois, ma santé générale va bien. J'ai même été guéri presque instantanément d'une grave infirmité, qui s'était ajoutée à mes autres misères et passe pour incurable. C'est à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame du Sacré-Cœur que cette guérison a eu lieu. Les médecins avouent humblement qu'ils n'y peuvent rien comprendre.

A vrai dire, j'aurais mieux aimé le miracle pour mon âme que pour la pauvre machine. Il est vrai que l'un n'empêche pas, et même donne lieu d'espérer l'autre. Demandez à Notre-Seigneur, ma chère Fille, que ce second miracle se fasse bien complètement, et surtout qu'il ne tarde pas ; car le temps presse. — Vos détresses sont grandes, n'est-ce pas? Eh! bien je vous le dis avec la plus intime conviction, elles n'approchent pas des miennes. Oui, *tristis est anima mea usquè ad mortem*, Il le sait bien, Celui qui a dit le premier cette parole d'agonie.

Quant à vous, ma bien chère Fille, vous continuez, sans doute, à marcher par votre chemin de croix. Mais, je puis vous en donner plus que jamais l'assurance, votre voie est aussi sûre qu'elle est pénible. Ne dites pas de mal de ce sentiment profond du *devoir*, qui domine votre âme, et en est comme le grand ressort. Le Maître l'a dit : faire sa volonté, c'est l'aimer ; oui, c'est vraiment là son amour, amour d'autant plus vrai, d'autant plus pur, qu'il est plus accompagné de

la souffrance, et plus dépouillé de toute consolation sensible. Donc, vos affaires spirituelles vont bien, très-bien même. Ne demandez à Notre-Seigneur que la réalité de son amour; laissez-le parfaitement libre de vous en donner, ou de vous en refuser la douceur.

Dans quelques mois, je ferai paraître le *Manuel-Abrégé* de mes cantiques, à l'usage des maisons d'éducation de jeunes filles, et des Associations d'Enfants de Marie. Les airs y seront joints.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon profond dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

LIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 26 janvier 1874.

Ma bien chère Fille,

C'est du fond du cœur que je réponds à vos souhaits de nouvelle année par tous les miens. Je ne vous souhaite pas précisément le bonheur; vous l'avez déjà. Je serais seulement tenté de vous souhaiter un bonheur moins souffrant, moins martyr; mais, à vrai dire, je n'ose pas trop me laisser aller à cette tentation, et m'en rapporte mille fois plus pour vous au Cœur du bon Maître qu'au mien.

Laissons-le donc faire. Laissons-le nous aimer, et nous faire l'aimer, comme il l'entend; mais si étrange que le mode nous paraisse, ne doutons pas un instant

de son amour pour nous et de notre amour pour Lui. Au fond, quand nous le voudrions, nous ne le pourrions pas. C'est là notre force, notre garantie, notre consolation, et elle suffit; avec cela notre impuissance peut tout faire, et notre faiblesse tout supporter.

Résignons-nous donc, avec le dédommagement suprême, à manquer, ou à paraitre manquer, de tout le reste, intérieurement et extérieurement. L'amour divin peut se passer de la sensibilité de la foi, de l'espérance, des autres vertus, et de sa propre sensibilité. Non-seulement il le peut, mais souvent il y tient. C'est à la fois le plus doux et le plus terrible des maitres. Il ravage pour son plus grand bien et le leur les cœurs qu'il veut posséder tout entiers. Il n'y règne jamais mieux que sur des ruines de toute espèce, ruines, bien entendu, plus apparentes que réelles.

Courage donc, ma bien chère Fille, et encore une fois, laissez faire à Dieu et à son amour pour vous. Assujétissez-vous en toute humilité et douceur à ses volontés. Oui, soyez douce à toute épreuve, à toute difficulté, qu'elle vienne de Dieu, du prochain ou de vous-même. Consentez à tous *les dessous*, et l'amour divin y trouvera et en fera tous *ses dessus*.

Du reste, marchez par votre chemin accoutumé. Si l'on y jette quelquefois des pierres, à la bonne heure, c'est un bénéfice tout clair; mais ne changez pas pour cela, au moins quant au fond, votre façon d'aller à Dieu. Croyez volontiers que les formes peuvent être quelquefois défectueuses, et humiliez-

vous-en; mais, quoi qu'on puisse en penser et vous dire, ne mettez jamais en doute le grand amour de Dieu pour vous, et votre véritable amour pour Lui. Mettre cela en question serait une véritable injure à son Cœur et au vôtre.

Ma santé s'est améliorée, sauf pour ce qui tient à la vue; mais l'épreuve intérieure est toujours la même ou plutôt va toujours en augmentant. Puisse-t-elle ne pas devenir intolérable! Jamais je n'ai eu plus besoin de vos filiales prières, et n'y ai plus compté.

Vos pensées sur les événements d'Octobre dernier sont exactement les miennes. J'espérais que, l'honneur intact, tout pourrait être sauvé. Dieu ne l'a pas permis; que nous réserve-t-il? Devrons-nous épuiser toutes ses justices, avant d'être l'objet de ses miséricordes? Ce n'est que trop à craindre. — Pauvre France! Pauvre Sainte Eglise! Pauvre Compagnie de Jésus! Dieu semble se cacher sous des voiles plus épais que ceux mêmes de Nazareth et du Tabernacle. Ce sont les ténèbres du Calvaire. Espérons que les gloires de la résurrection ne tarderont pas trop à les suivre.

Croyez, ma bien chère Fille, à tout mon pieux et inaltérable dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

LIIIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 28 avril 1874.

Ma bien chère Fille,

Un accident, qui m'est arrivé il y a à peu près deux mois, m'a laissé un engourdissement dans tout le côté droit, et, malgré un peu de mieux, je n'écris encore que bien difficilement. Un seul mot donc ; mais il sera de Notre-Seigneur, et c'est bien, je crois, celui qu'il vous faut.

Demeurez dans mon amour, c'est-à-dire 1° Ne doutez jamais de mon amour spécial pour vous; 2° ayez la conviction de votre amour très-réel pour moi; 3° cherchez dans cet amour, puisque vous devez y *demeurer*, le motif habituel de votre fidélité, soumission, résignation, confiance, etc., etc.; et soyez persuadée que, par cette pratique constante, vous arriverez infailliblement à vous attacher à Notre-Seigneur, et à vous détacher de vous-même, dans toute la mesure qui vous est destinée, mesure *très-grande*, il n'en faut pas douter. Cet amour encore, et cet amour seul, vous donnera la force de renoncer à sa propre sensibilité, et de supporter, même de *goûter*, cette profonde déplaisance que vous vous causez à vous-même, et que vous croyez inspirer aux autres.

Je vous enverrai par la première occasion notre compte-rendu des Enfants de Marie. Il renferme deux ans, et ce sera le dernier sous ma direction. Après

vingt-deux ans, il est bien temps de laisser ma place à un autre.

J'ai plus que jamais besoin de vos prières, ma bien chère Fille, et ce m'est une grande consolation de savoir que vous ne me les ménagez pas. Croyez que j'en fais de même, et comptez jusqu'à la fin sur le profond dévouement de votre humble serviteur et Père en Notre-Seigneur.

*
* *

LIVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 27 janvier 1875.

Ma bien chère Fille,

Oui, ma santé générale est passable; mais l'engourdissement du côté droit persiste, et l'écriture et la marche ne sont guère plus pour moi que des souvenirs.

D'un autre côté, c'est la souffrance sans trêve et sans adoucissement d'aucun genre. C'est bien plus que la mort, c'est l'écrasement. — Heureux les morts qui, comme vous, ma bien chère Fille, ont trouvé le repos et la paix dans leur tombeau! Leur amour y est descendu avec eux, et s'il semble y sommeiller, c'est pour se réveiller bientôt plus vivant et plus pur que jamais. — Vivez de cette espérance; je la demanderai pour vous, ainsi qu'un abandon de plus en plus complet entre les mains de Dieu. Que puis-je vous souhaiter de meilleur pour cette nouvelle année? Quant à moi,

jetez-moi tous les jours dans le Cœur du Divin Maître. Hors de là plus d'espoir, ni pour la vie qui s'en va, ni pour la mort qui approche.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

*
* *

LVe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 2 juin 1875.

Ma bien chère Fille,

Ne doutez pas que le fruit de votre Retraite ne soit bon, et même excellent. Ces deux courants que vous sentez en vous-même viennent de Dieu, et ne sont nullement en contradiction ; ils ne semblent diverger que pour se réunir et aboutir au même but. Être jetée en Dieu, et être jetée hors de soi-même, c'est tout un. D'un côté, un abîme de bontés nous attire ; de l'autre, un abîme de misères nous repousse. De la première impulsion naît l'amour, le dévouement, la jouissance ; de la seconde, la haine, le renoncement, la souffrance ; de toutes les deux, la vie surnaturelle, la vie vraie, la vie qui est la mort et la mort qui est la vie. — Que le Cœur de Jésus, qui a inventé cette vie de l'autel, cette vie où rien de lui ne vit plus, que son amour pour nous, vous fasse de plus en plus comprendre ces choses !

Et demandez, ma bien chère Fille, que je les comprenne moi-même. Certes, je ne demande point de

ne pas souffrir, et je sais très-positivement que je souffrirai de plus en plus jusqu'à la fin ; mais je demande autre chose, et je vous prie instamment de le demander avec moi au Cœur de Jésus, surtout au grand jour de sa fête. Il faut que ce jour soit pour moi le vrai jour du coup de grâce!

Je ne vous parle pas de ma santé; je n'ai rien de nouveau à en dire. La locomotion me reste toujours fort difficile. Quant à l'écriture, vous ne pouvez imaginer ce qu'une simple page me coûte de peine et me prend de temps. Il faut, pour que je m'y mette, des privilégiées comme vous. Encore un peu, et votre privilége, à vous, sera un vrai monopole.

Croyez toujours, ma bien chère Fille, à tout mon pieux dévouement en Notre-Seigneur.

*
* *

LVIe LETTRE.

A LA MÊME.

Nantes, 15 février 1877.

Ma bien bonne Mère,

Je fais effort pour vous écrire encore quelques lignes. Ne seront-ce pas les dernières? Je puis le craindre, tant mes forces diminuent rapidement, depuis quelques mois surtout! Physiquement, et plus encore moralement, c'est *la mort avant la tombe*.....

Dieu soit béni mille fois du choix qu'il vient de faire de vous! Il n'a tant travaillé à votre mort en vous-

même que pour vous donner vie plus véritable dans les autres. Oh! ne plaignons pas ceux qu'il ne réduit à rien que pour en faire vraiment quelque chose, ceux qu'il n'arrache à eux-mêmes que pour les livrer tout entiers à l'amour et au service des âmes. Ceux-là, ce n'est pas de mort, mais bien plutôt de vie, qu'ils meurent, et leur mort est précieuse devant Dieu.

A part des confessions, qu'il faudra peut-être laisser comme le reste, je n'exerce plus de ministère.

Oh! demandez pour moi profonde humilité et résignation absolue! Je vois que c'est aussi de plus en plus le besoin de votre âme. Edifiez donc sur ce fondement. En est-il un meilleur? Nourrissez-vous de la volonté de Dieu, et, selon la demande si souvent répétée, qu'elle devienne vraiment votre *pain de chaque jour*.

Croyez, ma très-bonne et très-chère Fille, à mes profonds sentiments de gratitude et de religieux dévouement.



LVIIe LETTRE.

A SA PETITE NIÈCE CAROLINE.

Nantes, 26 septembre 1878.

Ma bien-aimée Caroline,

J'ai une grosse inflammation sur les yeux, et ne puis, à mon grand regret, t'écrire que quelques mots.

Lundi, chère enfant, c'est le jour le plus beau, le plus décisif de ta vie.

La première Communion, c'est comme la renaissance, le second *baptême* de notre cœur. Ah! demande au Cœur de Jésus ce cœur renouvelé : un cœur *bon* et *large* pour Dieu en crainte filiale, en amour, en entière confiance; un cœur *bon* et *large* pour le prochain en douceur, en charité; un cœur *bon* et *large* pour les tiens en dévouements, en préférences de tous les genres; enfin, et surtout, un cœur *bon* et *large* pour toi-même en obéissance, soumission au devoir, courage contre les difficultés journalières, et guerre incessante à ces vilains petits égoïsmes d'amour-propre, de susceptibilité, qui rétrécissent notre âme, lui ôtent toute générosité, et sont tout l'opposé de notre véritable amour pour Dieu, pour les autres et pour nous-mêmes.

Aimons-nous, oui certes, mais comme Dieu nous aime, dans nos biens véritables, et non dans la poursuite de ces petites satisfactions d'un jour, où nous ne trouverons jamais, ni notre profit, ni notre paix, ni notre bonheur.

Ce que je te dis là est bien sérieux, chère enfant; mais je te parle aujourd'hui pour après, et pour toujours. Tu garderas ma lettre, et mon cœur te parlera longtemps encore après que je ne serai plus.

Lundi, je dirai pour toi la messe à six heures, et ne te quitterai pas du reste de la journée. Combien d'autres absents y seront avec toi!

Une prière de première communiante est une prière à part et précieuse à tous.

Prie donc pour tes chers parents et grands parents; prie pour ton parrain et tes deux marraines, du ciel et de la terre; prie pour ta tante comme tu prierais pour une mère; prie pour tes oncles et cousins; enfin prie, et prie tous les jours, pour celui qui tous les jours pense à toi, qui n'a pas longtemps désormais à t'aimer dans ce monde, mais, tu peux en être sûre, ne t'oubliera jamais dans l'autre.

Je te bénis du fond du cœur, ma bien-aimée, et t'embrasse tendrement, avec la chère Nelly.

Ton oncle, tout à toi.

SOUVENIRS DE DIRECTION

Recueillis par une de ses Pénitentes.

« Un jour je me présentai au confessionnal sans trop avoir examiné ma conscience, ne sachant pas comment m'accuser. Il vit mon embarras et me dit : *Si je n'avais pas la clef des tiroirs de votre conscience, que je vous renverrais bien faire votre examen !* »

« Il aimait que l'on se confessât carrément autant que possible : *Si vous êtes toujours à vous tâter le pouls, vous n'avancerez à rien,* disait-il souvent. »

« Précis dans toute sa direction, il n'aimait pas voir les âmes s'engager dans quantité d'associations, de pratiques, de prières. « *N'en prenez pas trop,* disait-il volontiers, *vous en aurez des indigestions.* »

« Il plaignait les âmes scrupuleuses, mais parfois était inflexible à leurs demandes. Une fois entre autres, il y avait cinq jours que je m'étais confessée ; il m'avait dit : *Ne revenez pas pour la grande fête (du Jeudi-Saint*). Point tranquille, comme cela m'arrivait souvent, je ne craignis pas d'attendre au moins TROIS HEURES la veille de ce jour. Quand il ouvrit, il me reconnut. Mon *Confiteor* non achevé, il me demanda la cause de mon retour, d'un ton qui me fit trembler. Il ne voulut point m'entendre ce jour-là, et me dit : *Vous viendrez pour Pâques, si vous voulez.* Puis, tout

tranquillement il ouvrit de l'autre côté, sans se soucier autrement de mes trois heures d'attente. Mon embarras était grand. J'avais beaucoup rougi, et n'osais sortir. Cette petite scène me fit un terrible effet. Il s'en aperçut bien, quinze jours après, quand je retournai, lui gardant une demi-rancune, mais comprenant au fond que c'était sans doute pour mon plus grand bien. Ce jour-là, le Père fut d'une extrême mansuétude. Il me fit un sermon sur la douceur, que l'huile était l'emblème de cette vertu, mais que souvent dans certaines sauces on alliait le vinaigre à l'huile. *La douceur est nécessaire,* ajouta-t-il, *mais un petit filet de vinaigre, comme celui de la dernière fois, n'est-ce pas, mon enfant, que cela ne fait pas de mal?* Et moi, lui manifestant ce que j'éprouvais encore, il me dit : *Quand je pense qu'elle n'a pas encore digéré cela?*

« Une fois, peu de temps après mon mariage, je ne savais trop ce que le bon Dieu voulait de moi, et je me figurais que dans cette situation nouvelle je n'étais plus appelée ni apte à une union bien intime avec Notre-Seigneur. Il me dit : *Prenez garde de vous engager dans cette voie-là ; ce serait vous engager dans une impasse. Cela vous est-il arrivé quelquefois? Quant à moi, cela m'est arrivé une fois, et quand il m'a fallu revenir, si vous saviez comme je me suis trouvé sot!* J'avais honte! J'avais honte! — *Non, mon enfant,* ajouta-t-il, *Notre-Seigneur vous a fait tant de grâces, qu'il vous demande à vous plus qu'à d'autres : ne comptez pas avec lui.* »

« Une fois que par excès de timidité j'avais manqué d'ouverture avec lui, même en choses sérieuses, il me fit cette réflexion : *Vous me connaîtrez tout-à-fait quand je ne serai plus.* »

« Il disait encore souvent : *Les plus grands défauts du prochain feront vos plus grandes vertus. A l'article de la mort, tout ce qui vous aura fait le plus souffrir pendant la vie sera votre meilleure consolation.* »

« La dévotion au Sacré Cœur était sa grande dévotion. Elle semblait déborder de son âme, quand il en parlait, tant il y mettait d'ardeur : *Le cœur,* disait-il souvent, *c'est tout. Tant mieux si votre cœur souffre! Il n'y a que les âmes sensibles qui soient capables de bien.* »

« Son humilité était bien grande : *Quand je pense,* me disait-il un jour, *que cette petite M.... sera dans le ciel, et que moi je serai encore en purgatoire! — O mon Père,* repris-je, *il faudrait donc que je meure bien longtemps avant vous!* Maintenant, il n'y a plus de doute : c'est bien moi qui fais mon purgatoire. »

« Quand il voyait une âme vraiment affligée, il était indifférent à celles qui attendaient leur tour. Une avant-veille d'Ascension, il y avait au moins quinze personnes. Nous parlions de peines morales, et craignant des murmures, je le lui dis. Il me répondit avec un accent que je n'oublierai jamais : *Quand elles auront besoin de moi, elles sauront bien me retrouver; laissez-les dire.* Et avec des paroles brûlantes de charité et d'amour de la croix, il s'efforçait d'adoucir en

vos peines et tortures, si bien qu'on se relevait toujours l'âme fortifiée et pleine de confiance. »

« Quelques mois avant sa mort, je lui demandais des nouvelles de sa santé : il venait d'être malade. *Ma santé!* dit-il en souriant; *la vôtre, à la bonne heure, Dieu veut que vous la conserviez; mais moi je me soigne à fonds perdu.* »

« Une comparaison que je n'oublierai jamais. Un jour, c'était encore un jour de larmes, il me dit : *Il n'y a que deux serrures pour entrer au ciel : celle de la souffrance et celle de l'amour. Il les faut toutes deux.* »

AUTRES SOUVENIRS DE DIRECTION.



Faire de la volonté divine la nourriture de sa vie; avoir pour le prochain un cœur bienveillant et large; pratiquer à l'égard de soi-même un complet détachement, avec un abandon complet au Cœur de Jésus : c'est tout le Christianisme.



La Croix sera toujours auprès du Thabor. Elle est le bois avec lequel Notre-Seigneur alimente en nous le feu de son amour.



Le Cœur de Jésus s'ouvre pour nous pendant le jour, dans la proportion où l'offrande matinale lui a ouvert le nôtre.

*
* *

Au milieu des sacrifices que demandent les vertus de patience, de support, d'humilité, de renoncement, demeurons toujours dans la sainte dilection : ainsi arriverons-nous à jouir d'être sans jouissance.

*
* *

Mon enfant, il faut vous dévouer sans réserve au prochain : être bonne ne suffit pas, soyez aimable. Il faut non seulement lui faire du bien, mais lui faire plaisir, être à sa discrétion, ne craindre ni peine ni ennui, vous donner enfin : c'est Notre-Seigneur qui vous rendra.

*
* *

Apprenons à souffrir, à aimer, à mourir, à mourir pour vivre. Les temples matériels sont consacrés par des croix : les colonnes qui les reçoivent semblent quelquefois ébranlées par les coups du marteau ; cependant elles résistent : ainsi de nous.

*
* *

Point de ciel au rabais ! Soyons généreux au service du bon Dieu. Les plus généreux sont au fond les plus heureux. C'est nous qui faisons notre ciel.

*
* *

Ne restons pas dans le tas. Une enfant de Marie doit être reconnue partout. Aux heures de contradiction, de difficulté, de faiblesse, n'a-t-elle pas la sainte Vierge pour la soutenir et la porter dans ses bras?



A une âme sous le coup de l'épreuve : « Voici le moment où nous avons besoin de compter plus que jamais sur Dieu : qu'Il puisse plus que jamais Lui-même compter sur notre fidélité. »



A une jeune fille trop effrayée de ses défauts : « Quelques jours d'orage ne doivent ni vous étonner ni surtout vous décourager. Dieu ne laisse subsister ces difficultés que pour vous donner le mérite et la gloire d'en triompher. Un jour ces points défavorables de votre âme en deviendront les meilleurs. Les vertus y prendront la place des défauts. J'ai vu l'autre jour un terrain où, à la place de petits fourrés bien épineux, on avait obtenu de beaux massifs de fleurs. C'est que le terrain était bon au fond, et le jardinier habile. Que ma chère Marie soit ce jardin, et que Dieu me donne d'être cet heureux jardinier!



Ne craignez pas les difficultés, ma chère Fille. Il y en aura encore, il y en aura toujours. La croix des mondains leur est un supplice, la nôtre nous est une gloire et une admirable espérance. Nous croyons,

nous, à l'amour du Maître, et nous voulons nous-mêmes l'aimer de plus en plus. Avec cela, souffrir est possible, souffrir est consolant et doux.

*
* *

Souhait de fête : « Bonne fête, ma sainte Françoise! Vraiment, pour une crucifiée, une stigmatisée, comme vous, saint François est un patron à souhait. Saint Louis ne va pas mal non plus aux pauvres *porte-croix* (allusion aux souffrances personnelles du Père, qui s'appelait Louis) : c'était, comme saint François, un fameux *croisé*. »

*
* *

« Demeurez dans mon amour, » dit Notre-Seigneur. Oui, demeurons dans l'amour de Jésus pour nous et dans notre amour pour Jésus!

*
* *

Jeter sa volonté dans la volonté de Dieu, grand moyen d'obtenir la lumière. Ce qui est de notre volonté n'est pas, en général, de la volonté divine.

*
* *

Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur a fait deux choses : « Il nous a aimés, et Il s'est livré, Il a souffert, pour nous. » A nous donc de l'aimer, de nous livrer et de souffrir pour Lui. Portons chaque jour la croix de nos vertus : humilité, patience, charité;

et voyons dans les croix exceptionnelles des marques de prédilection.

Le bon Maitre nous sanctifiera toujours par la Croix : la Croix nous détache de nous-mêmes et nous attache à Lui.

UN TÉMOIGNAGE FILIAL.

Le R. P. Marquet donnait les saints Exercices d'une manière admirable. Dès la première instruction, il saisissait le cœur et l'intelligence par sa parole vive, profonde, émouvante. Ce qu'il voyait, il le faisait voir; ce qu'il sentait, il le faisait sentir, et ce qui est mieux encore, ce qu'il voulait il le faisait vouloir.

Rien cependant en lui d'exagéré ; il ne cherchait pas à frapper de grands coups, à faire de l'effet, à exciter l'imagination. L'âme qui l'écoutait, après s'être sentie pénétrée des pensées qu'il développait, était envahie par la vérité dont la splendeur l'illuminait ; chaque nouvelle parole apportant une nouvelle effusion de lumière ; la volonté subjuguée s'inclinait vers la vérité ; ses entraves terrestres se brisaient successivement, et l'âme soulevée montait à son insu dans les pures régions de la foi. C'était l'ascension vers Dieu, puis la rencontre de l'âme avec son Créateur, dans un embrassement plein d'une douceur ineffable.

Qui n'aurait été pénétré des maximes qu'il déve-

loppait, alors qu'il captivait l'âme tout entière. La parole de l'homme de Dieu se sentait à travers celle d'un homme d'esprit dont les éclairs sillonnaient son discours, mais sans fatiguer par un éclat trop brillant. Il s'adressait au sentiment chrétien, au sens religieux, tandis que la douceur de son éloquence aidait l'attention à se soutenir.

Rencontrait-il ensuite au confessionnal une âme à qui la grâce était arrivée abondante par son ministère, il s'en montrait heureux, et de son cœur paternel sortaient les avis, les encouragements, les actions de grâces. Alors il devenait ce précieux directeur que saint François de Sales veut que l'on cherche entre dix mille.

FIN.

TABLE.

—

IV. Lettres et Souvenirs de Direction.

Nantes. — Imp. Bourgeois, rue St-Clément, 67.